A B A

ou ALPHA. Terme employé par  
*Gerard Dorneus ,* pour désigner le  
commencement d’üne longue vie qui  
nous fut accordée, après que la faute  
de notre premier pere nous eut privés  
de l’immortalité. Cet Auteur mar-  
que par Oméga la fin de celle dont

nous jouissons à prefent. Mais qu’efitend-il par *le com-  
mencement de cette longue vie recouvrée ?* Le Lecteur  
curieux peut confulter là-dessus le Traité de *Tenebris  
contra naturam , et vita brevis,* contenu dans le *Thea-  
trum Chymelcumsuolum.* I. depuis la page 457. jufqu’à la  
page 472.

Quelquefois il importe si peu d’entendre bien ou mal cer-  
tains Chymistes que, pour ne pas faire plus d’honneur  
à des rêveries qu’elles n’en méritent en donnant une  
explication critique des termes dont ils *se* font fervis,  
je renVerraile Lecteur à leurs ouvrages que j’abandonne  
à ceux qui auront le tems & la patience de les feuilleter.

Raimond Lulle a désigné *FEtre suprême* par la lettre A;  
Voyez *FAlphabetChymique.*

Ce caractere alphabétique est encore d’un üfage fort éten-  
du en Médecine, a avec une petite ligne tirée atl-dessus  
de ce caractere en cette forte, se prend pour *Ana* qu’on  
abrege quelquefois , en écnVant a- a-, & marque *parties  
égales* des ingrédiens dont il est précédé dans une or-  
donnance. Ainsi 4- *thuris , myrrhae, aluminis a* ' j, si-  
gnifie prenez de l’encens, de la myrrhe, de l’alun, de  
chacun un fcrupule. 4. *thurris, myrrhae , aluminis, a a  
p. ae.* C’est la même chofe que, prenez de l’encens, de  
la myrrhe, de l’alun, de chacun parties égales.

Ana d'est point un terme qui n’ait d’autre origine qué la  
fantaisie du premier Médecin qui s’en est ferVÎ & dont  
l’autorité de fies fuccesseurs ait prefcrit la signification  
& l’ssa-ge : la proposition ἀνὰ fe prenoit chez les Grecs  
dans le même siens que dans nos Auteurs.

Hippocrate , dans sim Traité des maladies des femmes ,  
après aVoir parlé d’un pessa ire qu’il recommande com-  
me favorable à la conception , & fpécifié les ingrédiens,  
ajoute , ἀνὰ , ὀβολόν ἐκάςον, c’est-à-dire , de chacun une  
dragme-

C’estune signification que Diofcoride lui donne plus d’une  
fois, comme dans ces propositions, ἀνἀ οῦγκνὰν μίαν, une  
once de chacun, ἀνανὰραἈμαςιβ', de chacun douze drag-  
mes.

Xiphilinus dit, en parlant *d’Auguste* i

Ρωμαίοιί ἀνὰ πέντε so εἴκοσι δραγμὰς τελευτῶν καταλιπεῖν.

*quand il mourut, il laissez â chaque Romain vingt-cinq  
dragmes.*

ῖλαβον *ùsu* δηνὰβπαρ. Saint Math, châp; ao.verfetp.  
*Ils reçurent chacun un denier.*

Je pounois multiplier les autorités : mais celles-ci fusse-  
Eent pour constater la signification de *Ana,* & montrer  
que cette préposition était anciennement un signe d’é-  
galité.

Dans un fameux Dictionnaire françois , mis au jour par  
une fociété de Savans , on dit que Anà est une plante  
médicinale : mais cette définition n’est pas heureufe.

Dans la composition des mots , A emporte négation ,  
comme on verra en différens articles.

Α. A. A. C’est ainsi que les Chymistes écrivent Amalga-  
me. Voyez *Amalgame.*

AABAM. Signifie dans quelques Chymistes, Plomb. Ru-  
tAND. Voyez les articles *Plomb, Saturne.*

ABACTUS. *Expulse , chassé.* Chaffibers nous apprend  
que ce mot étoit usité chez les anciens Medecins pour  
désigner un avortement procuré pat art ou parla VÎolen-  
ce des remedes , & le distinguer de la fausse-couChe ou  
de l’àvortement naturel qu’on appelle *Aborsus.* Mais je  
ne connois aucun Atiteur de Medecine qui ait pris ce  
mot en ce fens ; on cite à la vérité un Êcrivâin de la  
bàffe latinité qui dans un cas d’àvortement *a* dit *Abac-  
tus venter*, & voilà ce qui àura trompé Chambers.

ABACUS-MAJOR. Efpece d’auge dont onfe fert dans  
les mines, pour y laVet Pot. RULAND.

\*ABADA. Animal à quatre piés, très-féroce ,que l’on  
rencontre dans le royaume de Bengala en Afrique. Il  
a la tête accompagnée dé crins, & elle ressemble beau-  
coup à celle du cheval ; il est cependant plus petit que  
ce dernier. Sa queue est comme celle du bœuf & n’en  
diffère que parce qu’elle est plus courte. Π porte deux

3 A B A

Cornes l’une fur le fommet de la tête , & l’autre fur le  
front. La situation de cette derniere a fait croire aux  
naturels du pays, qu’elle avoir des vertus singulieres  
contre les venins & les poifons. VaLLIsNERI. *T. III. p.*367.

ABAISIR ou SPODIUM. Voyez *SpodiumfFutlue* grise.  
ABALIENATUS. *Corrompu.* CELSE. D’autres Auteurs  
se fervent de ce mot pour marquer une corruption si  
complete qu’elle exige une amputation immédiate de  
la partie *corrompite.* Il fe dit quelquefois des fenfa-  
tions, lorfqulelles font affoiblies ou détruites par les  
maladies. SeRIBONIUs LaRgus.

AB AN GA. C’est le nom que les habitans de Piste Saint  
Thomas donnent au fruit de leur Palmier. C. Bauhin  
appelle cet arbre , *Palma ady S. Thomae.* Quant au  
fruit, il est de la grosseur d’un citron auquel il ressemble  
beaucoup d’ailleurs : les Insulaires regardent ses pépins  
comme un pectoral merveilleux, & ils en font prendre à  
leurs malades trois ou quatre, deux ou trois fois par jour.

ABAPTISTON ou ABAPTISTA. C’est selon quel-  
ques Auteurs & particulierement Galien, Fabricius *ab  
Aquapendente* , & Scultet ; la couronne , la lame, la  
fcie circulaire ; en un mot la partie de l’instrument  
qu’on appelle *trépan ,* qui fert à faire'le trou. On lui  
à donné ce nom , parce qu’ordinairement elle est sigu-  
rée de façon à ne pas s’enfoncer brufquement dans la  
tête , lorfque l’os est percé ; fans quoi elle ne man-  
queroit pas de blesser le cerveau. Pour prévenir cet ac-  
cident ; au lieu d’un cordon qui régnât tout autour de  
1a couronne ou de quelque éminence placée aux extré-  
mités de scm diametre ; on lui donne la figure d’un co-  
ne tronqué. Par ce moyen la partie de la couronne qui  
fe préfiente pour entrer étant toujours plus large que  
celle qui a déja pénétré dans l’os , la perforation *se* fait  
par des degrés successifs, & l’opérateur n’est point ex-  
pofé à pousser l’instrument trop loin & à blesser le cer-  
veau ou les membranes qui l’enveloppent. M. Sharp,  
prétend que toutes ces précautions font superflues, &  
qu’entre les mains d’un homme attentif, l’instrument  
cylindrique est plus sûr. Quant à l’étymologie *dlAbap-  
Piston , ce* mot est composté de l’Alpha privatif & de  
βάῶω , *plonger.*

Les os du crane étant extremement durs , pour en enle-  
ver une piece il faut les fcier , & c’est à quoi fort le  
trépan. Mais afin que dans cette opération, l’usage de  
l’instrument ne foit sujet à aucun accident, on l’a fa-  
çonné de maniere qu’il ne puisse s’enfoncer trop avant  
stans le crane , & c’est de-là qu’il a pris le nom *dA~  
baptista* : pour cet effet, on a ménagé à quelque dise  
tance, une espece de cordon qui fert de limite à la  
perforation. GaLIEN , *de Meth. Med. liv. VI. cap. 6.*

ABAPTISTA. Qui ne peut fe plonger : c’est l’épithete  
par laquelle les Anciens désignoient llespece de trépan  
dont l’enfoncement dans le crane étoit limité par une  
éminence pratiquée fur la meche entre *sa* base & sim  
Eommet ; précaution qu’ils avoient prise de peur de  
blesser les membranes du cerveau.

\* ABAREMO-TEMO. Arbre qui croît dans les monta-  
gnes du Bresil. Ses racines semt de couleur rouge fon-  
cé , & fon écorce est couleur de cendre : elle est amere,  
& l’on fe Eert de soi décoction pour déterger les ulceres  
invétérés. On l’emploie aussi en substance pour le mê-  
me usilge. *Diction. Trév.*

ABARIS, Scythe qu’on croit avoir été verfé dans la Me-  
decine. Il étoit prêtre d’Apollon PHyperboréen : on  
le donne pour l’Auteur de plusieurs Talistnans dont la  
vertu étoit de préserver à jamais les Villes , de la peste.  
Platon exalte ston intelligence dans Part des Incanta-  
tions : d’autres assurent que les Troyens acheterent de  
lui *le Palladium* qu’il avoit composté d’os humains : on  
ignore dans quel siecle il a vécu. Les uns le placent  
avant la guerre de Troye, & d’autres le renvoient au  
tems de Pythagore : quoiqu’il en soit, tout ce qu’on en  
raconte est fabuleux; & la feule chose qu’on en puisse  
inférer avec vrai-femblance, c’est que ce fut un homme  
.. très-considéré.

A Β D 4

ABARNAHAS. Terme usité chez quelques Alchymistes  
& particulierement dans le *Theatrum Chymicum* , par  
Senior Zadith, pour *Luna plena* ou *Magnesia,* à ce qu’il  
dit, vol. *V.* pag. 205. Je crois qu’il entend par ces Eyno-  
nimes , *la Pierre philoseph ale* ou quelque menstrue né-  
cessaire à la tranfmutation des métaux ; car il fe fert  
aussi du terme de *mer 8e* de celui de *Pierre ronde et  
parfaite.*

ABARTAMEN. *Plomb.* RULAND. Voyez *Plomb. Sa-\*  
turne.*

ABARTICULATIO. Ἀσιάρίῥα». L’espece d’articulation  
des os qui est évidemment mobile : les Anatomistes.  
l’appellent encore *Dearthrosc* ou *dé articulation* pour la  
distinguer d’une autre espece d’articulation à laquelle  
ils ont donné le nom de *Synarthrose,* parce qu’efle ar-  
rête fixement les parties osseufes enfemble, ou leur per-  
met très-peu de mouvement, ce qui l’a fait nommer  
encore, *Articulation immobile. Noyci Arelculation.*

ABAS. Voyez *Tinea , Teigne.* Ce terme signifie quela  
quefois Epilepsie. C0NSTANTIN.

ABAVI, ABAVO ou ABAVUM. Grand arbre qui  
croît en Ethiopie & qui porte un fruit femblable à la ci.,  
trouille.

A Β B

ABBREVIATIO *Abbreviation.* C’est dans les ordon-  
nances que les Medecins font particulierement ufage  
d’Abbréviations. Les Alchymistes fe fervent du mot  
*Abbréviaelon* pour désigner une méthode plus courte  
de procéder dans quelques opérations. Voyez le *Thea-  
trum Chymicum,* vol. VI. pag. 556. 7. 8.

A B D

ABDELA VI. Plante Egyptienne dont le fruit ressemble  
beaucoup à un melon : il est pourtant un peu plus oblong  
& aigu à l.es extrémités. *Histoire* c/cRay.

ABDITUS. *Renfermé -, contenu.* Ainsi *Abditas veficâ,*signifie contenu ourenfermé dansla vessie. SoRIeoNIUS  
LaRGUs,

ABDITÆ CAUSÆ. *Causes occultes.* Ce Pont les cau-  
ses secretes & éloignées des maladies , qu’il est toute-  
fois nécessaire de connoître, selon lesMedecins dogma-  
tiques , pour déterminer la méthode de procéder dans  
la cure ( *eum vero rectè curaturum quem prima origo  
causa non fefeUerit. Celse*, dans sa Préface. ) Or ces  
caufes ne peuvent être connues sans une intelligence  
antérieure , & des principes qui entrent dans la consti-  
tution de nos corps, & de la différence spécifique de la  
fianté & de la maladie : car dans letlr sisteme , il est très-  
difficile d’appliquer aux maladies les remedes qui leur  
conviennent, sains savoir auparavant ce que c’est que  
la sainté & comment l’homme en est privé par chaque  
maladie.

Ainsi la goutte prive de la santé : or, cette maladie, disent-  
ils, ne seroit pas si difficile à guérir si nous commissions  
précisément, & ce qui constitue la santé , & comment  
nous en sommes privés par cette maladie. Voyez *Sectes.*

ABDOMEN. *Le bas-ventre.* Les Anatomistes ont par-  
tagé le corps en trois grandes cavités, qu’ils appellent  
*Ventres ; la tète* ou *le ventre supérieur s la poitrine* ou  
*le ventre moyen 8e F Abdomen* ou *b as-ventre.* Les Ara-  
bes & quelques Auteurs des siecles barbares ont appelle  
*F Abdomen,* ou du moins stes parties extérieures , Mi-  
*rach , & le Péritoine*, Syhac. ZaCUTUs LUSITANUS,.

La description que M. Winflow donne du *bas-vernre* est  
exacte, & nous allons nous en servir.

Le *bas ventre* commence immédiatement au-dessils de la  
poitrine & *se* termine par le fond du bassin des os inno-  
minés. On en dInsse la circonférence ou la surface exté-  
rieure en régions. Antérieurement on en compte trois 1  
favoir, la région épigastrique ou supérieure ; la région  
ombilicale ou moyenne ; & la région hypogastrique ou  
inférieure : postérieurement , on n’en compte qu’une  
fous le nom de région lombaire.

/

5 A B D

La région épigastrique commence immédiatement fous la  
pointe xiphoïde par un petit enfoncement superficiel ap-  
pelle le creux de llestomae & fie termine pour l’ordinaire  
dans l’adulte au-dessus du nombril à la hauteur d’une  
ligne transversale qu’on tireroit depuis l’extrémité des  
dernieres fausses côtes du côté droit, jufqu’à l’extrémité  
des dernieres fausses côtes du côté gauche.

On fait une subdivision de cette région en trois parties,  
faVoir une moyenne , appellée épigastre ; & deux la-  
térales, nommées hypocondres. L’épigastre comprend  
l’espace antérieur qui est entre les fausses côtes d’un *cô-  
té 8e* les fausses côtes de l’autre. Les hypocondres font  
les espaces couverts des fausses côtes.

La région ombilicale commmence dans l’adulte au-dessus  
de l’ombilic à la hauteur de la ligne tranfverfale dont  
je viens de parler & fe termine au-dessous de l’ombilic,  
à la hauteur d’une ligne qu’on tireroit parallelement à  
l’autre ligne, depuis la crête des os des iles du côté  
droit, jufqu’à la crête des os des iles du côté gauche.

On divife encore cette région en trois parties, une moyen-  
ne appellée proprement région ombilicale, & deux la-  
térales nommées communément les flancs, & ancienne-  
ment les iles, du Latin *ilia.* Ces parties latérales répon-  
dent à l’efpace qui est entre le bas des fausses côtes & le  
haut de l’os des iles.

La région hypogastrique s’étend depuis les bornes infé-  
rieures de la région ombilicale jufqu’en bas. On la di-  
vise aussi en trois parties, une moyenne appellée *pubis,*& deux latérales qu’on appelle les aines.

La région lombaire est la partie postérieure du *bas-ventre*& comprend 1 lefpace qui est depuis les dernieres côtes  
de chaque côté & la derniere vertebre du dos , jufqu’à  
l’os sacrum & les parties voisines de la crête des os des  
îles. Les parties latérales de cette région sont appellées  
*lombes ;* mais la partie moyenne qui les distingue n’a  
point de nom dans l’homme. On la nomme dans les  
animaux, le rable.

Enfin le fond du *bas-ventre* qui répond au bassin du fque-  
lete , fe termine en devant par les parties naturelles  
ou honteufes, & en arriere par les fesses & l’anus.

Les fesses font séparées l’une de l’autre par une raie qui  
mene à l’anus, & chaque fesse est bornée en bas par un  
grand pli qui la distingue du reste de la cuisse.

Cette région comprend aussi de côté & d’autre le mufcle  
quarré des lombes ou lombaire externe ; la portion in-  
férieure du mufcle sacro-lombaire, celle du long dorfal.  
celle du grand dorfal, les muscles vertébraux voisins,  
le musicle siacré, &c.

L’espace qui est entre l’anus & les parties naturelles porte  
le nom de périnée , & il est divisé également en parties  
latérales par une estpece de goutiere qui s’étend plus  
loin dans l’homme que. dans la femme , comme nous  
verrons ailleurs.

La cavité du *bas-ventre* formée par les parties qui vien-  
nent d’être expofées en général & qui font recouvertes  
de la peau & de la membrane adipeuse , est tapissée en  
dedans d’une membrane particuliere appellée péritoi-  
ne. Elle est féparée de la cavité du thorax par le dia-  
phragme, & terminée en bas par les mufcles releveurs  
de l’anus.

Cette cavité renferme le ventricule, les intestins que l’on  
diVÎfe en trois grêles appelles duodenum , jejunum ,  
ileum, & en trois gros nommés cæcum , colon, rectum.  
Le méfentere, le mefocolon , l’épiploon, le foie, &  
la Vésicule du fiel, la rate, le pancréas, les glandes mé-  
fentériques , les Veines lactées, le réserVoir du chyle,  
les reins, les capfules atrabilaires, ou glandes fur-ré-  
nales, les uréteres, la Vessie, les parties naturelles in-  
\* ternes de l’un & de l’autre fexe.

Les principales artercs du *bas-ventre* ou de *F Abdomen*font :

La porticn inférieure de l’artere mammaire interne , la-  
quelle portion on peut appeller artere épigastrique fu-  
périeure.

L’aorte inférieure.

L’artere céliaque.

A B D S

L’artere mésentérique supérieure.

Les arteres rénales , anciennement émulgehtes.

Les arteres spermatiques.

L’artere méfenterique inférieure.

Les arteres lombaires.

Les arteres iliaques.

Les arteres hypogastriques.

Les arteres épigastriques inférieures,.

Les arteres hémorrhoïdales.

Les arteres honteufes.

Les principales veines du *bas-ventre* ou de l’*Abdomen*Eont :

La portion inférieure des veines mammaires internes.  
Les veines rénales.

Les veines lombaires.

Les veines fpermatiques.

Lés veines iliaques.

Les veines hypogastriques.

Les veines hémorrhoïdales externes.

Les veines épigastriques

La grande veine porte ou veine porte ventrale.

Le sinus de la petite veine porte ou veine porte hépatique,  
La grande veine méfaralque.

La veine fplénique.

La petite veine méfaralque ou veine hémorrhoïdale in-  
terne.

Les principaux nerfs du *bas-ventre* font :

Les nerfs stomachiques formés par l’extrémité dés nerfs  
Iympathiques moyens ou de la hüitieme paire.

Les grands nerfs fympathiques ou faux nerfs intercostaux,  
portion inférieure.

Les deux ganglions femilunaires ou plexiformes.

Le plexus stomachique.

Le plexus hépatique.

Le plexus splénique.

Le plexus rénal de chaque côté.

Le plexus méfentérique supérieur.

Le plexus méfentérique inférieur.

Les nerfs lombaires.

Les nerfs facrés.

La naissance des nerfs cruraux.

La naissance des nerfs fciatiques.

Sur le devant toute l’étendue du *bas-ventre* forme une con-  
vexité oblongue, comme une voute ovale , plus oti  
moins faillante dans l’état naturel, selon le plus ou le  
moins d’embompoint, selon qu’il est plus ou moins vui-  
de ou chargé d’aîiméns, ou selon les différens degrés dé  
grosseffe. Les régions hypogastrique & ombilicale sirnt  
plus expostées à ces variétés que l’épigastrique.

Sur les côtés entre les hypocondres & les os des iles ou han-  
ches, le *bas ventre* est ordinairement un peu rétréci. En  
arriere sim le milieu de la région lombaire , il est lége-  
rement enfoncé & forme une espece de cavité tranfver-  
fale, qui répond à la courbure naturelle de la portion  
lombaire de l’épine du dos.

Cette convexité antérieure du *bas-ventre* & cet enfonce-  
ment de la région lombaire variessélon qu’on est debout,  
assis, agenouillé , couché tout de fon long ou couché les  
eusses fléchies. Cela dépend de l’attitude particuliere  
que chacune de ces situations donne au bassin des os  
innommés.

Quand on est debout, la convexité du *ventre* & la conca-  
vité des lombes , font plus considérables que dans la  
plupart des autres situations : ear alors l’extrémité in-  
férieure de l’os sacrum est plus reculée & par conféquent  
les os pubis siont abaiffés à proportion. Par cette attitu-  
de du bassin les intestins tombent naturellement silr le  
devant & en pouffant le ventre , augmentent sa conve-  
xité , en même tems que l’infléxion des Vertebres lom-  
baires étant par la même rasson plus grande, sait aussi  
paroître davantage l’enfoncement des lombes.

Quand on est à genoux, les os pubis font eneore plus abaise  
sés que quand on est debout;ce qui non-seulement don-  
ne plus de creux aux lombes & plus de pente au *bas-ven\*  
tre* & à Ees Vicceres, mais caisse aussi à Ees mtsscles une *es-  
pece* de tiraillement qui incommode beaucoup certaines  
Aij

\*

Hy ABD

perfonnes,mêmejufqu’à les faire tomber en défaillance.  
Ce plus d’abaissement du pubis quand on est agenouillé ,  
dépend en partie de la tension de l’un & de l’autre  
mufcle grêle antérieur, dont le tendon inférieur est dans  
cette attitude violemment entraîné au-dessous de la  
poulie condylmïdienne de l’os fémur.

Quand on est assis à la maniere ordinaire, & enforte que  
les cuisses, selon leur longueur foient à peu près de ni-  
veau avec le plan du siege ; alors le creux ou l’enfon-  
cement des lombes diminue , ainsi que la faillie du  
*ventre.*

.Dans cette situation , le bassin étant appuyé sur les tubé-  
rosités des os d'chion, & ces tubérosités étant fort près  
du devant du bassin , il arrive que le tronc en pefant  
fur l’os Eacrum , abaisse le bassin en arriere & le fait  
monter en devant.

Quand on est couché tout de fon long ou sur le dos, les  
cuisses tôut-à-fait étendues, le *ventre* a moins de con-  
vexité ; mais il est en même tems un peu bandé &  
moins souple ; au lieu que les cuisses étant alors pliées  
ou levées , on le fent mollasse & fans tension. On trou-  
ve aussi dans cette situation , la région lombaire com-  
me applatie & moins enfoncée.

Dans cette même situation fur le dos, toutes les fois  
qu’on fouleve la tête, oti qu’on fait le moindre effort  
pour la foulever, on sentira sur le devant du *bas-ven-  
tre* une espece de tension plus ou moins roide, selon  
les degrés d’effort qu’on emploie pour sotdever la tête.

Ces variétés & ces\* changemens de la conformation ex-  
terne du bassin, ont tant de rapport avec quantité d’au-  
tres phénomenes dans Pœconomie animale du corps  
humain, qu’il feroit trop long & même hors de pro-  
pos d’en expliquer toutes les particularités dans un ou-  
vrage purement anatomique , où il faut s’étendre au-  
tant qu’il est possible fur une bonne exposition de la  
vraie structure, & sie contenter d’en indiquer les prin-  
cipaux usiages.

La siurface de la peau du *bas-ventre* parole moins mar-  
quée de mamelons ou de boffettes papillaires qu’ail-  
leurs. La portion antérieure de cette peau, non-seule-  
ment est plus mince & d’un tissai plus ferré que la por-  
tion postérieure ; mais ce tisse a encore cela de parti-  
culier , qu’il peut naturellement augmenter beaucoup  
en largeur , & pendant un certain tems , quelquefois  
d’une maniere extraordinaire, fans diminuer d’épaise  
seur à proportion.

L’épiderme participe aussi naturellement de cette parti-  
cularité. Je ne parlerai ici que de ce qui s’observe dans  
l’état naturel de corpulence & de groffeffe. Je n’ai pas  
encore pu découvrir dans le tissu même de cette peau  
& de sim épiderme, la vraie structure d’où cette parti-  
cularité dépend. J’ai seulement observé dans le cada-  
vre d’une femme dont le *ventre* étoit rétréci & assa-if-  
fé, un grand nombre de loscinges superficielles dispo-  
sées en maniere de réfieau dans la surface de la peau  
du *ventre.*

Les traces de ces losanges superficielles étoient dans l’é-  
piderme : elles étoient composées de plusieurs lignes  
très-fines , qui faifoient enfemble une petite largeur.  
Les aires ou mailles de ces lofanges qui paroissoient  
avoir environ deux lignes de largeur, étoient plates &  
fort minces.

Par la maniere dont Stenon ouvroit les cadavres, en fai-  
sant deux incisions longitudinales des tégumens, & en  
laissant une bande de la peau & de la membrane adi-  
peufe dans leur place, on démontre assez évidemment  
la concurrence des productions aponérotiques ou ten-  
dineusies & celle des arteres, des veines & des nerfs  
pour la composition de la peau du *bas-ventre.* On en  
peut encore faire le même ufage dans celle qui fe trou-  
ve ailleurs.

Les cellules de la membrane adipeuse qui couvrent  
la convexité du bas - ventre , ont un arrangement  
assez régulier , & même une efpece d’ordre très-  
fymmetrlque. J’ai découvert cet arrangement par la  
méthode dont je me fuis toujours fervi pour lsou-

ABD 8

verture des cadavres, dans mes Cours d’Anatomie.  
Cette méthode est de faire dans les tégumens, au-  
dessous du nombril, deux incisions obliques , favoir  
une à chaque côté depuis le nombril jufques dans  
l’aine , & de féparer par - là une portion angulaire  
de ces tégumens que je renverfe enfuite fur les par-  
ties naturelles , pour leur servir de couverture pen-  
dant la démonstration.

Cette portion triangulaire ainsi renversée, ilfe présente  
sclr la siarface interne de la membrane adipeufe une li-  
gne longitudinale comme une efpece de raphé, par la  
rencontre de ces rangées cellulaires qui forment fuc-  
cessivement les unes fur les autres des angles vis-à-vis  
la ligne blanche du bas-ventre. Les cellules de ces  
rangées fiant plus oblongues que les autres & comme  
ovales, en maniere de grains de froment.

La pointe xiphoïde du sternum, les portions cartilagi-  
neuses de la derniere paire des vraies côtes, celles des  
quatre paires fuivantes des fausses, entierement la cin-  
quieme ou derniere paire de toutes les côtes, les cinq  
vertebres lombaires & les os innominés avec l’os fa-  
crum , font la charpente de cette cavité.

Le diaphragme, les mufcles nommés spécialement muse  
des du bas-ventre, les misscles quarrés des lombes, les  
musitles psiias & les mtsscles iliaques, les musitles du  
coccix & du rectum , en forment principalement le  
contour, dont toute la furface interne est revétue d’u-  
ne expansion membraneufe appellée Péritoine. Le tout  
est couvert des tégumens dont je viens de parler. On  
pourroit encore ajouter ici comme partie accessoire de  
cette cavité, les portions des mufcles grands dorfaux ,  
des Eacrolombaires , des vertébraux & même des fese  
fiers, &c.

La cavité de l’*Abdomen* est irrégulierement ovale, quoi-  
que symmétrique. Par devant elle est uniformément  
voutée ou ovale, & fa plus grande capacité repond aux  
environs du nombril, & à la partie voisine de l’hypo-  
gastre. En haut elle est bornée par une portion de  
voute très-inclinée. En arriere, elle est comme divi-  
fée en deux recoins ou loges, par la saillie de la co-  
lonne vertébrale des lomhes. En bas, elle Ee rétrécit  
peu à peu jtssqu’au petit bord du bassin , & aussi - tôt  
après, elle s’élargit encore un peu jusqu’au coccix & aux  
tubérosités des os isichion où elle fie termine par l’inter-  
valle de ces trois parties. WtusLow , *Expos. Anatom.*

Comme les plaies à l’Abdomen different en quelque sior-  
te, des autres plaies, j’insererai ici le pansiement & le  
traitement Chirurgical qui leur est particulier.

On peut divisier les plaies au *bas-ventre* en quatre especes.  
1°. Celles qui n’affectent que les tégumens.

2°. Celles qui affectant les tégumens & les mufcles, ne  
pénetrent point jssqu’au péritoine.

3°. Celles qui pénetrent à travers les tégumens dans la cavi-  
té,mais qui n’offensent point les parties qu’elle contient.

4°. Celles qui pénetrent dans la Cavité & offensent quel-  
ques-unes des parties qui y sirnt renfermées.

Celles de la premiere espece, où les plaies superficiel-  
les de *F Abdomen* ne paffent pas pour dangereufes &  
ne requierent pas un traitement différent de celui des  
plaies ordinaires. Cependant Arcæus, *Liv. II. chap.*

4. & Vigo, *Liv. III. chap.* 2. s’accordent à dire que cel-  
Ies qu’on a reçues à deux ou trois doigts du nombril.font  
plus dangereufes & plus sujettes à de fâcheux acci-  
dens que les autres. Wifeman, Anglais, dit après Ga-  
lien, « Que les plaies au milieu du *ventre* font les  
» plus funestes, par la raifon qu’elles affectent le corps  
» nerveux qui fe rencontre en cet endroit ; les plus  
» longues à guérir & les plus difficiles à cicatriser, à  
» casse de la pression continuelle de l’épiploon & des  
» intestins. » Ces Auteurs entendent apparemment par  
*leur corps nerveux Scs* tendons aponévrotiques de l’obli-  
que asitendant, du descendant & du transverse qui semt  
insérés dans *la ligne blanche.*

L’inspection siIssiroit presque pour distinguer Cette espe-  
ce de plaie des trois autres : mais llustage de la sonde  
ne saisie point de doute.

9 ABD

C’est eneore la fonde qui distingue la seconde espece des  
deux demieres. On placera le plus exactement qu’il  
sera possible, le blessé dans la même posture qu’il oc-  
cupoit, lorsqu’il reçut la blessure ; & la fonde péne-  
trera dans la caVité de *F Abdomen, si* le péritoine est  
percé. Une autre méthode de connoître la nature de  
ces plaies, c’est d’y injecter de l’eau chaude : si l’eau  
rejaillit siurle champ, on aura raifon de croire que la  
plaie n’est que dans les mtsscles ; mais si une quantité  
considerable de Peau injectée demeure dans la plaie ,  
c’est une preuve qu’elle pénetre dans la Cavité.

On peut encore tirer en pareil cas quelque lumière de la  
comparaison de l’instrument avec la direction de la  
blessure.

L’inspection de l’instrument, si l’on en étoit faisi immé-  
diatement après le coup, avant qu’il ait été essuyé, &  
lorsiqu’il est tout sanglant, serviroit encore à détermi-  
ner la profondeur de la blessure par la longueur de fa  
partie teinte de fang ou ternie par la Vapeur qui fort du  
corps ; & cela beaucoup plus exactement que ne fe-  
roient les dimensions extérieures de la plaie. TURNER.

C’est ce que l’on pratiqua sur Henri III. Roi de France :  
le couteau dont l’assassin se fervit, aVoit un pié de long  
& n’étoit ensanglanté que de quatre doigts. DwNIs.

Ce qui rend la cure de ces plaies difficile, c’est le mou-  
vement continuel de la respiration & les efforts plus ou  
moins grands que l’on est obligé de faire en allant à la  
felle.

Lorfqu’une plaie dans les mufcles pénetre jusqu’au péri-  
toine , l’affoibliffement des tégumens & la grande ex-  
pansion dont le péritoine est capable, peuvent occa-  
flonner une hernie. Aussi-tôt donc que le Chirurgien  
s’est assuré de la nature de la plaie, il doit examiner si  
1a silture est nécessaire ou si le bandage fuffit pour pré-  
venir cet accident.

Lorsique la plaie est petite & sa direction longitudinale,  
la future est ordinairement inutile & pourroit être dan-  
gereuse , par l’inflammation qu’elle attire & les dou-  
leurs qu’elle occasionne : en ce cas le bandage stlffit  
pour garantir de la hernie.

On doit pansier cette plaie à l’ordinaire, ( voyez *Vulnus}*en réunir les levres au moyen d’un rouleau à deux chefs  
ou aVec un bandage unissant, & assurer le tout avec le  
fcapulaire & la ferviette. Voyez *bandage.*

Mais lorfque la plaie est extremement grande , transiVer-  
fale ou oblique, il faut abfolument avoir recours à la  
future pour prevenir une hernie. Voici la maniere dont  
on la fait.

Prenez deux aiguilles courbées enfilées d’un gros fil que  
vous plierez en trois ou quatre doubles, pour qu’il foit  
moins fujet à fe rompre, & que vous aurez foin de ci-  
rer, passez ensilite une des aiguilles à travers les muse  
des, la graisse & la peau de dedans en dehors à un  
pouce des levres de la plaie, de peur que le point ne  
vienne à manquer, en observant de commencer toujours  
par la levre supérieure de la plaie ; passez ensuite l’au-  
tre éguille de la même maniere à traVers la levre infé-  
rieure, en laissant toujours un bout de fil d’une lon-  
gueur suffisante de chaque côté. Lorscjue la plaie n’a  
pas plus de deux pouces de long, on peut se contenter  
d’un seul point : mais lorsqu’elle est plus grande, on  
doit en faire plusieurs éloignés l’un de l’autre d’environ  
un pouce. Tous ces points étant faits, l’aide aura foin  
de presser les levres de la plaie l’une contre l’autre, tan-  
dis que le Chirurgien arrêtera chaque point au moyen  
d’un nœud & d’une rosette, pour pouvoir le dénouer  
lorfqti’il en fera besoin. On fera les nœuds fur la plaie,  
mais on aura Eoin de placer entre deux une compresse  
de linge ou de taffetas ciré, pour qu’ils ne l’endomma-  
gent point.

La siIture étant achevée, on *se* conduira pour l’appareil  
de la même maniere que dans les plaies ordinaires, &  
l’on assurera le tout aVec une bande roulée à deux chefs,  
ou aVec un bandage incarnatif, & aVec le fcapulaire &  
la serviette.

Les tentes font inutiles & même dangereuses dans le cas

ABD 10

dont nous parlons. Il y a encore quelques précautions à  
prendre pour prévenir les hernies ; au nombre de ces  
précautions, on peut mettre la saignée. Le malade doit  
aussi éviter d’éternuer, de tousser & de faire des efforts  
lorsqu’il Va à la felle, de peur d’occasionner une hernie  
& de faire rompre les points de la future.

Le meilleur de tous les moyens qu’on puisse employer  
pour empêcher la toux, est de staigner le malade & de  
lui faire prendre de tems en tems du fyrop de diacod,  
on peut aussi lui faire tirer quelque peu de lait chaud  
par le nez, si l’on s’apperçoit qu’il ait emvie d’éternuer...

II est aifé de préVenir la constipation par des clysteres  
émolliens, par un régime laxatif & par l’usage d’ali-  
mens liquides.

On connoît qu’une plaie pénetre dans la caVité du *bas.  
ventre,*

ι°. Lorfque le doigt ou la Eonde entrent fort aVant, le  
blessé fe trouVant dans la situation où il étoit lorsiqu’il a  
reçu le coup.

2°. Lorsqu’une partie de la liqueur qu’on a injectée dans  
la plaie ne ressort point sur le champ.

3°. En comparant l’instrument aVec la direction de la  
plaie qu’il a procurée. Par exemple, si l’instrument est  
pointu & qu’il ait pénétré en droite ligne, on a tout  
lieu de croire que la plaie est pénétrante ; c’est tout le  
contraire, lorsque l’instrument est émoussé, & que fa  
direction est de haut en bas ou de bas en haut transiVer-  
siale ou oblique. On doit s’en assurer encore davanta-  
ge, en examinant combien ce même instrument est en-  
sanglanté.

4°. Si quelqu’une des parties contenues dans le *bas-ventre*stort hors de la plaie, c’est une preuVe infaillible qu’el-  
le est pénétrante. Il arrive quelquefois que la graisse dé-  
borde hors de la plaie, & qu’elle ressemble en quelque  
forte à l’épiploon, dont elle differe cependant par le  
poli de sa furface, celle de l’épiploon étant inégale.

Les parties contenues qui Portent ordinairement par la  
plaie, Eont :

I. *Ros abdominis s* ou un fluide qui fe sépare de quelques  
glandes du *bas-ventre* pour humecter les vifceres qu’il  
renferme.

2. Une grande quantité de fang vermeil, lorfque c’est  
une grande artere qui est percée, ou un sang noirâtre si  
c’est une veine.

3. L’épiploon ou les intestins, & meme tous les deux à la  
fois.

Comme il peut arriver que l’instrument pointu qui a pé-  
nétré dans le *bas-ventre* ait blessé quelqu’un de *ses* vise  
ceres, & fait une plaie trop petite pour que le Chirur-  
gien puisse s’asiùrer au moyen des signes que nous avons  
indiqués ci-dessus, qu’il a percé le péritoine, il est à  
propos d’indiquer ici les fymptomes qui accompagnent  
ordinairement les blessures des vifceres contenus dans  
*le bas-ventre.*

Lorfque le foie est blessé superficiellement, les parties  
extérieures qui fiont autour de la region du foie & de  
l’estomac , rentrent en dedans pour fixer, autant qu’iI  
est possible cette partie, aussi bien que celles qui lui fiont  
contiguos, de peur que leur mouvement n’augmente la  
douleur, qui ne laisse pas d’être très-poignante dans le  
côté droit, & de s’étendre quelquefois jusqu’au cou.  
Le malade rend une grande quantité de fang par haut  
& par bas. Ce cas est encore accompagné de fievre & de  
fyncopes fréquentes.

Lorfque la blessure pénetre fort avant dans le foie, ces  
fymptomes augmentent considérablement, le malade  
vomit de la bile & tombe à chaque instant dans des fyn-  
copes accompagnées de fueurs froides , qui font les  
avant-coureurs de la mort. Le blessé trouve une espece  
de soulagement à demeurer couché sur le ventre.

Les blessures de la rate occasionnent les mêmes Iympto-  
mes, avec cette différence, que la douleur *se* fait fentir  
dans le côté gauche.

Celles de l’estomac font accompagnées d’un vomissement  
fréquent de bile & du hoquet ; le malade vomit tout ce  
qu’il prend, il furvient des convulsions & des fueurs

ri A B D

froides dans les extrémités, qui font siiicies de la mort.  
Les alimens sortent par la plaie & tombent dans la ca-  
vité du *bas-ventre* qu’ils font enfler, fur-tout aux envi-  
rons de l’estomac. La plaie qui est auprès de l’orifice  
tant supérieur qu’inférieur de l’estomac, passe pour  
mortelle.

Les plaies des intestins grêles sont accompagnées d’une  
douleur aigue , d’un vomissement de bile continuel, le  
chyle qui fort de la plaie fait enfler le *bas-ventre* dans  
lequel il tombe, comme il arrive dans les plaies de  
l’estomac.

Les symptomes qui suivent les blessures des gros intestins,  
Eont moins violens : les excrémens fortent ordinaire-  
ment ou exhalent leur odeur par la plaie ; lorsque le  
rein est blessé , la douleur ne *se* fait pas fentir feule-  
ment dans la reglon rénale, mais on en ressent aussi  
dans Paine du même côté, d’où elle s’étend jusqu’aux  
testicules. Cette douleur est fuivie de la difficulté d’u-  
riner. L’urine est quelquefois fanglante, quelquefois  
le malade rend du fang tout pur.

Les plaies des ureteres font accompagnées des mêmes  
symptomes, avec cette différence que l’urine tombant  
& séjournant dans la cavité du *bas-ventre ,* s’y corrompt  
& fait enfler considérablement le *ventre.*

Celles de la vessie fe manifestent par une douleur autour  
de la région du pubis , par la suppression de l’urine ou  
par son écoulement mêlé avec du simg, par un vomiffe-  
ment bilieux & par le hoquet.

Lorsque la matrice est bleffée on ressent une grande dou-  
leur dans cette partie qui s’étend jufqd'à l’os pubis &  
aux aines, la malade vomit continuellement, & rend  
une grande quantité de seing par le vagin.

Une douleur très-aigue Eous le creux de l’estomac ou dans  
l’épine du dos presque à sim opposite, une respiration  
foible & interrompue, accompagnée de scinglots, du  
hoquet, des convulsions, du délire, de l’ilssomnie, &  
d’une grande inquiétude, sont les symptomes qui dise  
tinguent les plaies du diaphragme de celles des autres  
parties.

Si l’on n’apperçoit aucun de ces fymptomes, & que le ma-  
de reffente cependant une douleur aigue, on doit con-  
clurre que quelque grand nerf, fur-tout de ceux qui se  
rendent au mésentere, est blessé.

Une chaleur brûlante & une soif continuelle, une grande  
inquiétude, un pouls Vite & intermittent, une respira-  
tion difficile & courte, les fréquentes iyncopes, join-  
tes à l’enflure du *bas-ventre,* font les fuites d’une hé-  
morrhagie interne considérable, occasionnée par Pou-  
verture de quelque gros vaisseau.

Il y a des plaies qui ne font accompagnées d’aucun des  
seymptomes que nous venons d’exposier, & qui cepen-  
dant pénetrent dans la- cavité du *bas-ventre,* quoiqu’on  
ne puisse le découvrir par la Ponde, parles injections, ou  
par la sortie de quelqu’une des parties qu’il renferme.

Lorfque tous les fymptomes scmt favorables, que le ma-  
lade ne fent que peu ou point de douleur, qu’il n’y a  
ni fieVre, ni inflammation, ou qu’elles font peu consi-  
dérables, qu’il ne sort point de sang de la plaie, quoi-  
que le malade fiait couché dessus, & que les liqueurs  
qu’on a injectées reviennent sans avoir souffert la moin-  
dre altération, on doit raisonnablement espérer qu’au-  
cun des visceres dti *bas-ventre* n’est endommagé.

Lorsque le Chirurgien est assuré que le péritoine est per-  
cé , & que l’épiploon ni les intestins ne sortent point  
hors de la plaie, il doit examiner s’il est besoin d’avoir  
recours à la suture, ou si elle est inutile.

La si-lture devient inutile lorsique la plaie est petite ou  
longitudinale ; car dans ce cas on peut empêcher la sior-  
tie de l’épiploon & des intestins de la maniere suivan-  
te : on commencera d’abord par introduire une tente  
dans la partie inférieure de la plaie , l’on mettra par  
dessus une emplâtre contentif.On rapprochera les levres  
de la plaie au moyen de deux compresses, & l’on assu-  
rera le tout avec une bande roulée à deux chefs, ou  
aVec un bandage incarnatif, fur lequel on mettra le  
scapulaire avec la serviette. On fera obferver au mala-

A B D ii

de un régime exact, après l’avoir saigné, & on le fera  
repofer fur la plaie.

On ne doit ôter ce premier appareil qu’au bout de trois  
jours, à moins que quelque fâcheux fymptome n’obli-  
ge à faire le contraire. Il suffira enfuite de passer la  
plaie une fois par jour, ou de deux en deux jours, car si  
on le faifoit plus siouvent, on retarderoit sa confolida-  
tion.

Voilà quelle est l’opinion d’Heistet. Les raifons qu’il aI-  
legue pour autorifer cette méthode, font la difficulté  
qu’il y a à faire une suture dans ces parties, fur-tout  
lorfque les sujets fiant gras, & la douleur & Pinflamma-  
tion qu’elle casse. Il dit que ce seroit une cruauté au  
Chirurgien de tourmenter le malade par des Eutures »  
tandis qu’il peut le gué-ir fans y avoir recours.

La suture lui paroît absolument nécessaire, lorsqu’on ne  
peut conserver scms elle les intestins dans leur situation  
naturelle, que la plaie est grande, transversale ou obli-  
que , quoique le péritoine reste dans sim entier.

Boerhaave est d’un sentiment contraire à celui d’Heister,  
& veut qu’on emploie toujours la stature. Il la regarde  
comme le seul moyen propre à garantir les intestins dit  
contact immédiat de Pair; accident auquel on ne peut  
remédier trop-tôt en retirant l’air, Poit par la siaction,  
soit en fassant faire des efforts considérables dans Pcx-  
piration, lorfqu’il a pénétré dans la cavité de *s Abdo-  
men ,* de crainte fans doute qu’il ne cause une espece de  
tympanite, en *se* raréfiant dans cette cavité. Il trouve  
’ qu’il est néceffaire d’assùrer les vificeres contenus dans:  
le *bas ventre* dans la place qui leur est propre, en applle  
quant fiur la plaie un linge assez fort pour résister à la  
pression des intestins & de l’épiploon durant ces efforts,  
& affez mince pour donner passetge à Pair.

Fallope, Gui de Chauliac, Calmet, Fabricius *ab Aqua-  
pendente j* Theodoric & Roland , reoommandent géné-  
ralement la future dans les blessures pénétrantes.

Lorsoue la stature est néceffaire, on doit la faire de la ma-  
niere qu’on a indiquée ci-dessus en parlant des plaies  
des mufcles du bas-ventre, obfervant de piquer d’abord  
les levres de la plaie du péritoine, les mufcles, la graisu  
Ee & la peau. On doit avoir Eoin d’écarter les levres de  
la plaie, & de couvrir la pointe de l.’aiguille avec l’in-  
dex , pour ne point blesser les intestins.

Les Chirurgiens François ont inventé un instrument très-  
commode pour faire les Futures, qu’ils appellent un  
porte-Aiguilles. C’est une espece de manche que Port  
met aux aiguilles pour qu’elles ne blessent point la  
main du Chirurgien lorsqu’il a besiain d’employer une  
force considérable pour percer le péritoine, les mufcles  
& la peau. Cet instrument n’est pas moins utile au ma-  
lade que commode pour le Chirurgien, car il hâte  
l’opération & la rend beaucoup moins douloureuse.

Heisterveut que l’on commence à nouer le fil qui *a ser-  
vi à* faire la future vers la partie supérieure de la plaie,  
lorsqu’il y en a plus d’un, & que l’on introduife une  
tente de la. grosseur du petit doigt, enduite de quelque  
baume digestif dans la partie inférieure , avant que de  
nouer le dernier fil, afin de faeiliter la fortie du pus.  
On doit attacher un fil à cette tente pour pouvoir la  
retirer, s’il arrivoit qu’elle vînt à tomber dans le *bas-'  
ventre.* Boerhaave, Garengeot, Belloste, & un grand  
nombre d’autres Auteurs rejettent entierement Pufage  
des tentes, & alleguent pour appuyer leur fentiment,  
différens exemples : nous en allons rapporter deux  
d’après ces différentes méthodes, qui mettront le lec-  
teur en état de juger plus fainement.

d' H E I S T E R.

Quelques Chirurgiens modernes, particulierement Ga-  
rangeot dans sa Gastroraphie, rejettent Pufage des ten-  
tes dans les plaies du *bas-ventre.* En 1734. un jeune Chi-  
rurgien qui demeuroit aux environs de cette Ville,vou-  
lut à leur exemple s’en paffer en passant un jeune hom-  
me qui avoir reçu un coup d’épée entre le nombril & l’os  
pubis, & qui pénétroit dans le *bas-ventre.* Le malade  
semblait être en bon état les deux premiers jours.’ mais

13 A B D

il mourut le quatrième après qu’il eut reçu le coup.  
Lorfqulon vint à l’ouvrir on trouva une grande quan-  
tité de matiere putride dans le *bas-ventre,* qui avoit  
entierement rongé l’épiploon, toutes les autres parties  
étant d’ailleurs faines, entieres & fans la moindre al-  
tération. Si l’on eût eu foin de tenir la plaie ouverte  
au moyen d’une tente, la matiere fanglante & puru-  
lente *se* feroit écoulée, & n’auroit point caufé la mort  
du malade par fa stagnation. HEISTER.

Un Soldat du Régiment dé Montserrat , nommé Sans-  
fouci, reçut en 1688. un coup de moufquet : la balle  
étant entrée par la région ombilicale , ressortit par cel-  
le des reins & coupa Püretere en passant. Il fut d’a-  
'bord passé par un Chirurgien de Turin attaché à ee  
Régiment, snÎVant la méthode qui lui étoit propre.

Ta plaie que la balle avoit faite au *ventre* fe ferma malgré  
les tentes dont il fe fervit après que l’escarre des té-  
gumensfut tombée : mais il arriva le contraire à Celle  
du dos, que le Chirurgien eut foin de tenir ouverte  
au moyen d’une tente ; il empêcha même la réunion  
de l’urétere, ce qui occasionna la sortie de l’urine par  
la plaie. Ayant été le visiter un jour, je conseillai au  
Chirurgien d’ôter promptement la tente s’il ne vouloir  
occasionner une fistule incurable : mais il ne fit aucune  
attention à njes paroles. Il eut cru pécher contre les re-  
gles & les maximes reçues, en écoutant ün avis qui les  
heurtoit si visiblement.

Je trouvai quelques jours après la plaie dans un tres-tnau-  
vais état ; elle étoit couVerte d’une chair blanche, pref-  
que seins aucun sentiment & fur le point de former une  
callosité. Je jugeai donc à propos, pour prévenir les  
fuites funestes, que le premier panfement n’eût point  
manqué d’occasionner de confumer avec un caustique  
liquide , tout ce qu’il y avoit de calleux autour des le-  
vres de la plaie, d’en introduire un peu dans scm inté-  
rieur, & d’attendre fans remettre la tente, la sortie de  
cé que le caustique devoit détruire. Lorfque les chairs  
eurent repris leur premiere couleur, j’injectai dans la  
plaie une eau balsamique. J’usai encore pendant quel-  
ques jours de baume du Pérou, & après avoir mis sim  
la plaie l’emplâtre styptique de Crollius,je réunis *ses le-*vres au moyen de deux petites compresses longuettes.  
Les chairs commencerent à renaître, l’urine reprit peu à  
peu sim premier cours, & le malade fut entierement  
guéri au bout de dix-huit à vingt jours.

11 est aifé d’appercevoir dans le progrès de cette cure la  
différence qu’il y a entre ma méthode, & celle qui n’est  
fondée que fur l’opinion de quelques Chirurgiens : car  
si le premier passement eût été pratiqué pendant huit  
jours seulement, la plaie eût été extremement difficile  
& même impossible à guérir. Ceci se trouve confirmé  
par la plaie du ventre, dont on doit attribuer la promp-  
te guérsson au mouVement des intestins, qui contraire  
au deffein du Chirurgien chassa la tefite aussi-tôt qu’elle  
eut été mife, & procura Pentiere guérison de la plaie  
peu de terhs après la chute de llescarre.

On ne fa-uroit donc trop blâmer ceux qui Pont entêtés de  
l’usage des tentes dans les plaies du *bas-ventre* : on doit  
y renoncer malgré les rassons qu’on peut alléguer en  
leur faveur, car elles ne font appuyées sim aucun fon-  
dement solide. L’expérience que j’ai acquise dans la  
pratique m’a si fort defabufé fur leur fujet, que je ne  
les emploie jamais dans aucune plaie, à moins que je  
d'y fois absolument forcé. Elles cassent dans celles des  
Vaisseaux émulgens, des reins, des ureteres, de la *vos-*sic & des articulations, des accidens quelquefois funese  
tes, ou qui laissent après eux des maladies qui ne stnise  
fent qu’à la mort. BELLOSTE.

Fallope prétend que quand même le sang qui s’ést extra-  
*vasé* dans le bas-ventre viendroit à s’y corrompre, il ne  
cauferoit aucun dommage àux intestins ni aux autres  
vifceres, mais qu’il sormeroit un abfcès dans les aines,  
à moins qu’il ne fortît par les felles avant de fe cotrom-  
pre,ayant été repompé par les Vaisseaux abforbans. Chal-  
met & Jean de Vigo, femblent être du même fentiment  
qu’Albucasis & que Fabricius *ab Aquapendente*, qui

Α B D 14  
appréhendent cependant que le fang extravafé dans le  
*bas-ventre* ne causât une hydropisie.

On peut conclurre de ce que nous Venons de dire, que les  
tentes semt quelquefois nécessaires, quelquefois fupèr-  
fines & même dangereufes; on doit donc laisser à la  
prudence du Chirurgien le foin d’en déterminer l’uselo  
ge. Lorfqu’il soupçonne qu’il y a quelque matiere dans  
*le bas-ventre* , dont lléVacuation est nécessaire , & dont  
il appréhende la putréfaction, il doit tenir la partie in-  
férieure de la plaie otiVerte pendant quelque teins au  
moyen d’une tente , dont il doit fe passer lorfque le dé-  
faut de matiere rend la précaution dont nous Venons de  
parler, inutile.

On peut dire en général que Fustige des tentes a caufé  
beaucoup de dommage : il *sc* préfente cependant cer-  
tains cas dans la pratique où ce seroit une imprudence  
de le rejetter entierement. Voyez *Tente.*

Gabriel Ferrara dans l’Ofivrage intitulé : *Sylva Chirurg  
gsscas* Botal dans son Traité *de Sclopetorum vulneribus,*Arcæus & Paré, approuVent l’usage des tentes tant  
qu’il reste quelque matiere à éVacuer dans le *bas-  
ventre.*

Lorstque la suture est acheVlée, dn doit oindre la plaie  
aVec quelque baume vulnéraire, la couvrir d’un plu-  
masseau de charpie qu’on assejettira avec une emplâtre  
Pur laquelle on mettra des compresses pour entretenir la  
réunion des leVres, en observant d’assurer le tout au  
moyen d’un bandage dont on a parlé ci-dessus. Oh doit  
à chaque passement entourer le *ventre* avec une ser-  
viette, afin d’asserer l’appareil, & de résister aux efforts  
que fait le malade en toussant, en éternuant & en allant -  
à la felle ; il ne faut pas cependant la ferrer au point  
d’incommoder le malade.

Heister veut que l’on ôte l’appareil tous les jours, & que  
le malade demeure quelque tems couché Eur la plaie ;  
après qu’on a ôté la tente , pour que les matieres épan-  
chées puissent s’écouler d’elles - mêmes. Il conseille  
lorsqu’elles font abondantes, d’injecter deux ou trois  
fois dans la plaie , avant que de la panser, une décoc-  
tion de quelque plante vulnéraire, telle que l’aigremoi-  
ne , la sanicle, avec quelque peu de miel roEat tiède ,  
& de coucher le malade sur la plaie de telle siarte que la  
liqueur puisse s’écouler à chaque injection avec le fang;  
le pus, ou telle autre semblable matiere.

On doit ensilite introduire dans la plaie une nouvelle ten-  
te enduite de quelque baume digestif, & renouvelles  
tous les jours l’appareil jufqu’à ce qu’il ne reste plus  
aucune matiere épanchée dans le *bas-ventre -,* après quoi  
on fermera avec foin la plaie, suivant la méthode ordi-  
naire, fans *se* fervir davantage de tentes-

Quelques Chirurgiens desiipprouvent entierement l’usa-  
ge des injections, qui ne servent, suivant eux, qu’à ir-  
riter les parties, & à empêcher la réunion des chairs1#  
& qui ont quelquefois beaucoup de peine à sortir du  
*bas-ventre.* Ils prétendent encore qu’elles relâchent  
trop les parties, & qu’elles emportent le stlc nourricier '  
qui facilite la réunion des chairs.

Turner est d’avis qu’on applique fur la plaie , à chaque  
fois qu’on la panfe, trois ou quatre compresses trem-  
pées dans une décoction de mauve, de bouillon blanc,  
defanicle, de centaurée, de fleufs de camomille, de  
fureaù & de melilot dans de l’eau de pluie, à laquelle  
on ajoutera un peu d’eau-de-vie.

Boerhaave ne veut point que l’on change foüvent llappa-  
reil, ce qui est une méthode excellente dans le cas ou  
l’on ne fe sert point de tentes.

Tous ceux qui ont écrit sur la Chirurgie conviennent que  
les lavemens réitérés font beaucoup de bien ; qu’une  
diete exacte, douce & laxative est d’une grande im-  
portance dans le traitement de ces fortes de plaies ; que  
le malade ne seiuroit mieux faire que de s’abstenir de  
tout aliment folide, & d’ufer de bouillons pendant tout  
le tems de la cùre , à caufe qu’ils engendrent beaucoup  
moins d’excrémens, à moins que quelque circonstance  
ne s’y oppofe ; qu’il n’y a rien de meilleur pour hâter  
la cure que de coucher le blessé sur la plaie en mettant

ï 5 A B D

dessus un oreiller , -qui, comme une efpece de com- l  
presse entretienne l’union de fes levres, que cette posi-  
ture faeilite d’ailleurs la fortie des matieres , dont l’é-  
Vaeuation doit fe faire par l’orifice-de la plaie.

Palfyn présure la future enchevillée à celle dont nous  
aVons parlé ci-dessus, comme étant plus propre à assil-  
rer les points & à les empêcher de fe déchirer dans le  
mouvement que font les mufcles du *bas ventre* lorfque  
le malade refpire, qu’il fe leve, qu’il tousse, qu’il  
éternue ou qu’il s’efforce pour aller à la felle. Voyez  
*Suture,*

Mais d’autres Chirurgiens rejettent cette future , parce  
qu’elle catsse par fit pression extraordinaire des dou-  
leurs, de l’inflammation & plusieurs autres fâcheux ac-  
cidens. DIONIS.

Lorfque les plaies du *bas-ventre* font accompagnées d’u-  
ne douleur aigue, poignante, d’une fievre considéra-  
ble , de l’enflure & de la dureté du ventre, d’une cha-  
leur interne tres-vive, de l’altération , de l’infomnie,  
deTyncopes , *8c* d’inquiétudes; que le pouls est vif&  
intermittent ; qu’il sort par la plaie une grande quanti-  
té de fang, de sérosités, de chyle, de bile, de' pus ,  
d’urine , d’excrémens, & que les alimens qu’on a pris  
Portent par cette même ouverture, c’est une preuve  
certaine que quelqu’un des vaisseaux ou des visiceres du  
*bas-ventre* est blessé , sclr-tout si le coup est suivi de la  
pâleur, de fueurs froides & de fyncopes fréquentes.

La comparaison de la plaie avec la situation dans laquelle  
étoit le malade lorfqu’il a reçu le coup, & avec l’insu  
trument qui l’a faite, peut fervir à nous faire connoî-  
tre la partie qui est affectée , & ces circonstances com-  
parées avec les fymptomes qui accompagnent pour  
l’ordinaire les plaies de chaque vifcere, & aVec les  
matieres qui s’écoulent par l’orifice externe , détermi-  
nent notre jugement.

Ces plaies Cassent beaueoup de douleurs, & font fuivies  
de quelques CirConstanees qui les rendent extreme-  
ment dangereufes.

Tous les Anatomistes favent que la pression alternative  
que le diaphragme & les mufdes du bas-ventre font  
sur les parties qu’il renferme, faeilite beaueoup la eir-  
’culation du fang , qui paffe par la veine-porte des vise  
ceres du *bas-ventre* au foie , aussi-bien que fa CltCula-  
tion dans Cette derniere partie. Tous Ceux même qui  
font vessés dans la diffection des animaux vivans, peu-  
vent avoir observé que lorfque Pair pénetre dans la Ca-  
vité du *bas-ventre-s* il retarde extremement & empêobe  
même tout-à-fait Cette CirCulation.

D’où il suit que la CirCulation du simg qui est si néCessai-  
re à PcEConomie animale, doit être retardée à propor-  
tion que l’action des musicles du *bas-ventre* diminue,  
& que Pair pénetre dans *sa* Cavité.

Ces plaies sonteneore plus ou moins dangereufes à pro-  
portion que la fonction du vifeere blessé est néoessaire  
à la eonfervation de la fanté & de la vie.

Un autre inConvénient qui aecompagne ees fortes de  
blessures, est, que le fang extravasie se Corrompt étant  
exposte à Pair, & Corrode les intestins & les autres par-  
ties voisines, que la délicatesse de leur tissù rend sujet-  
tes à Cet aecident.

Ce n’est pas le seul dommage que Pair Cause au malade :  
car lorsqu’il est enfermé dans le *bas-ventre* il s’y raréfie  
plus ou moins à proportion de la Chaleur qu’il reneon-  
tre, & eaufe une pression fur les intestins que leur ac-  
tion ne fait qu’augmenter.

Il arrive de-là que ees bleffures sontfouvent mortelles.

Suppofé que la grandeur de la plaie permette de déeou-  
vrir le vifeere qui est blessé, on la remplira doueement  
avee de la Charpie trempée dans de l’efprit de vin ree-  
tifié, ou dans de l’efprit de térébenthine, qu’on assu-  
reraaveC des Compreffes & un bandage ; Ce qui siisset  
ordinairement pour arrêter l’hémorrhagie , à moins  
qu’il d'y ait quelque gros vaiffeau ouvert. On suivra à  
l’égard des autres pan.semens la méthode que nous  
aVons indiquée ci-deffus.

Mais lorsque la plaie est ou trop étroite ou trop profonde

ABD 16

pour qu’on puisse appereeVoir le vifeere blessé, le Chi-  
rurgien doit borner tous fes soins à la plaie extérieure  
qu’il tiendra ouverte avee des tentes , jusqu’à Ce qu’il  
ne sorte plus aueune matiei'e. Il fera aussi tous les jours  
des injections Vulnéraires dans le *bas-ventres* aussi long-  
tems que le vifeere bleffé fournira des matieres dont  
lléva’Cuation est néeesta-ire.

On preferira au malade un régime très-exact, on le sai-  
gnera felon que l’inflammation paroîtta l’éxiger, on  
lui donnera de tems en tems des lavemens émolliens &  
earminatifs, & on lui défendra de *se* remuer autant  
qu’il fera possible, pendant tout le tems qu’il fera au lit.

Les remedes en général doivent être vulnéraires & balza-  
miques. Je renvoie le lecteur à l’article *Vulnus, plaie,*pour Ce qui eoneerne les médicamens à employer en  
ce eas, & la maniere de les préparer.

Les vifeeres qui fortent ordinairement par les plaies dû  
ventre, font les intestins & l’épiploon , qui demandent  
un ménagement particulier. Mais Comme les Auteurs  
font partagés fur la maniere dont on doit fe Conduire  
dans Ce eas, je rapporterai en fubstanee ee qui a été dit  
Eur ee siijet par Cesse, Boerhaave & Heister, dont  
l’autorité est très-respectable, & qui semblent avoir  
examiné & Choisi ee qu’il y avoir de mieux dans les ou-  
vrages de Ceux qui les ontpréoédés & qui ont écrit siur  
eette matiere.

Il arrriVe quelquefois que les intestins fortent par les  
plaies qui ont été laites au *bas-ventre* : le Chirurgieri  
doit dans Ce eas eommeneer par examiner s’ils ne scmt  
point endommagés & s’ils CosserVent leur Couleur.  
Supposé que quelqu’un des intestins grêles soit percé >  
il *n’y* a point de remede. On peut faire des points de  
future à un gros intestin , stans pour Cela qu’on puiffe  
répondre de la cure : mais Comme il arrive quelquefois  
que l’intestin fe réunit, il vaut mieux se flater d’une  
efpérance douteufe que d’abandonner le malade au de-  
fespoir. Les remedes font inutiles lorsque l’intestin est  
livide, pâle, noir, & ce qui est un accident nécessaire  
dans ces fortes de cas, privé de tout sentiment. Suppo-  
*sé* que leur couleur ne soit point altérée, le Chirurgien  
ne doit pas perdre un moment de tems ; car Pair exté-  
rieur auquel ils ne Pont point accoutumés, les flétrit  
dans un moment.

On doit coucher le malade sur le dos, les hanches un peu  
élevées ; & si la plaie est trop petite pour pouVoir re-  
mettre les intestins dans leur place, on l’élargira aVec  
un bistouri. Si la surface des intestins étoit desséchée,  
on les humectera avec de l’eau, à laquelle on mêlera  
un peu d’huile.

L’aide faisira enfuite avec ses mains ou avec deux cro-  
chets, la membrane intérieure, & écartera doucement  
les levres de la plaie , pour que le Chirurgien puisse re-  
mettre le s intestins dans la place qu’ils occupoient au-  
paraVant, en commençant par ceux qui font fortis les  
derniers.

L’intestin rentré de la maniere que nous venons de di-  
re ; on remuera doucement le malade afin que les in-  
testins reprennent la situation qui leur est ordinaire.

Il faut réduire enfuite l’épiploon après aVoir coupé avec  
des ciseaux celle de ses parties qui Eera noire & morti-  
fiée, & pofier doucement Eur les intestins toutes celles  
qui steront saines.

Il ne silffit pas de faire la suture feule du péritoine, ou de  
coudre seulement les muscles & la peau du *ventre,* mais  
il faut faire la si-lture de ces deux parties l’une après  
l’autre. Le fil doit être double & les points plus ferrés  
que pour les autres parties, parce qu’ils scmt *sujets* à *se*rompre à caufie du mouvement continuel du Ventre ;  
d’ailleurs cette partie est beaucoup moins sujette aux  
inflammations que les autres. On prend enfuite dans  
chaque main une aiguille enfilée du même fil, aVec lese  
quelles on coud la membrane interne de la maniere  
saluante : on commence par une des extrémités de la  
plaie, & l’on perce de dedans en dehors avec l’aiguille  
de la main droite la levre gauche de la plaie, & avec  
celle de la gauche la levre droite, la pointe de l’aiguille  
fe

17 A B D

fe trouve par ce moyen beaucoup plus éloignée des in-  
testins que sa tête. Cela fait on change les aiguilles de  
main, & l’on fait autant de points qu’il en est befoin  
pour fermer entierement la plaie. On coud enfuite la  
peau de la même maniere, en la perçant toujours de  
dedans en dehors, & en changeant de main comme on  
l’a fait ci-deVant. On met fur la plaie une emplâtre ag-  
glutinatiVe, & sur celle-ci une éponge ou de la laine  
graffe trempée dans du vinaigre, & l’on assujettit le  
tout au moyen d’un bandage. CELSE, *liv. VII. chap.16.*

Supposé que les intestins qui font blessés sie présentent à  
l’ouVerture de la plaie , on les coudra si leur plaie est  
grande , ou on les réduira fans siuture si elle est peti-  
- te, en observant pour le reste de la cure la méthode  
que nous aVons indiquée ci-dessus.

Si la plaie *de s Abdomen* est grande , & que les intestins  
sortent sans être blessés, on les fomentera aVec des ani-  
maux vïVans que l’on ouvrira pour les appliquer def-  
fils , ou avec des décoctions conVenables , au nombre  
defquelles on peut mettre la sulcante.

Prenez *les intestins bien lavés d’un animal jeune (su on ne  
fait que de tuer, faites les cuire dans une suffisante quan-  
tité dé eau , pendant trois ou quatre minutes.*

*Ajoutez ensuite demi-poignée de fleurs de camomille, de  
lavande et de centaurée, et une poignée de feuilles de  
menthe. Laissez le tout en infusion durant trois ou qua-  
tre minutes.*

On trempe un morceau de flanelle dans cette décoction,  
& l’on en fomente la partie.

On peut employer au défaut de ces ingrédiens du lait  
tiede.

Si la plaie est petite & que les intestins sioient tellement  
enflés par les vents , l’inflammation ou les excrémens ,  
qu’on ne puisse les réduire , le Chirurgien ne doit rien  
négliger pour dissiper les Vents & pour procurer du re-  
lâchement aVec des fomentations carminatiVes & émol-  
lientes ; en cas que ces moyens foient inutiles , on fera  
plusieurs piquures à l’intestin aVec une aiguille , pour  
donner iflue aux Vents qui y font renfermés. Si ce pre-  
mier moyen ne fuffifoit pas pour le faire rentrer, il fau-  
droit alors agrandir la plaie.

On ne fauroit se conduire aVec trop de précaution dans  
une opération aussi délicate que celle qui expofe à blef-  
fer l’intestin : c’est pourquoi le Chirurgien doit faire  
la dilatation fur tme simde crenelée.

S’il arrlvoit qu’une partie de l’intestin eût été coupée par  
l’instrument qui a fait la plaie, ou perdue par la fuppu-  
ration ou la gangrene , on doit chercher fa partie supé-  
rieure , je Veux dire celle qui est la plus près de l’esto-  
mac si.iiVant le cours des intestins, & qui pourroit être  
inférieure dans la situation où peut fe trouVer le mala-  
de, & la coudre à l’orifice de la plaie.

Cet accident met le malade dans la nécessité de rendre fies  
excrémens par la plaie pourtour le reste de fies jours.  
**BOERHAAVE.**

Le cas dans lequel s’est trouVé un hôte de Rotherdam est  
si peu ordinaire, qu’il mérite d’avoir place dans cet  
OuVrage. Voici le rapport que m’en a sait le Chirur-  
gienqui aVoit assisté cet homme, que je n’ai connu que  
quelques années après qu’il eut été entierement guéri.

Il ressentit d’abord une douleur Violente entre la région  
ombilicale & l’os pubis, à trois pouces de distance de  
la ligne blanche du côté droit. Il s’éleva ensuite une tu-  
meur considérable siur cette partie qui s’ouVrit d’elle-  
même, & rendit une grande quantité de pus & d’ex-  
crémens; ce qui fit juger au Chirurgien que l’intestin  
étoit percé. Les pansiemens, autant que j’ai pu l'ap-  
prendre, furent les mêmes que ceux des abfcès ordi-  
naires qui font Venus à suppuration : mais on négligea  
d’unir l’orifice de l’intestin aVec celui de l’ulcere. Je  
vis cet homme plusieurs années après jouissant d’une  
parfaite santé , sians qu’il lui restât de cet accident d’au-  
tre incommodité que celle de rendre tous les jours une  
petite quantité d’excrémens par cet ulcere, & d’être  
quelquefois déconcerté par des vents que le défaut de  
sphincter le mettoit hors d’état de retenir.

*Tome* Z.

A B D 18

Le cas de Marguerite White rapporté pat Chefelden, est  
de même nature que le précédent.

Il furvint à cette femme à l’âge de cinquante ans une  
exomphale qu’elle porta jufqu’à l’âge de soixante-  
treize ans. Après quelques accès d’une colique très-vi-  
ve, qui fut accompagnée d’un vomissement prefqtie  
continuel, cette tumeur s’ouvrit dans les efforts violons  
que faifoit cette femme. Μ. Chefelden qu’elle fit appel-  
ler,la trouva dans cet état avec environ vingt-six pouces  
d’intestin fiorti & mortifié. Il coupa ce qui étoit mortifié  
& laissa pendre l’extrémité de l’intestin, qui s’attacha  
dans la Euite au nombril. La malade recouvra la Eanté ,  
& vécut pendant plusieurs années rendant Ees excrémens  
par le nombril. Quoique la grandeur de Pulcere, après  
qu’il eut séparé la mortification , laissai la largeur de  
deux intestins à découvert, & dût faire craindre qu’ils  
ne sortissent par la plaie, ils ne la déborderent jamais.

Si c’est l’épiploon qui est storti , & qu’il ne fiait point al-  
téré, on le remettra après avoir dilaté la plaie s»’il est  
nécessaire.

Supposé qu’il sisit desséché, froid & livide, le Chirurgien  
fera la ligature fur la partie qui n’est point altérée , *sé-  
parera* ce qui est mortifié, & remettra la partie fiaine  
après l’avoir fomentée de la maniere que nous l’avons  
dit ci-dessus.

Le Chirurgien s’étant acquité de ce qui le regarde , le  
Medecin aura foin de faire faigner copieufement le ma-  
lade, pour prevenir l’inflammation , la gangrene & la  
fievre. Les lavemens font encore beaucoup de bien,  
pourVtl que les gros intestins foient dans leur entier t  
mais ils ne siluroient que causer du dommage lorsipPils  
semt percés, parce qu’il peut arrÎVer qu’ils tombent  
dans la cavité du *bas-ventre* par la plaie de l’intestin.

Boerhaave recommande le clystere silivant.

Prenez *de décoction d’orge sept onces.*

*de miel, trois onces-,*

*. de sel marin, une drachme'.*

*Faites un lavement, que vous donnerez matin et soir les  
trois premiers jours.*

La diete doit être rigide, & le malade ne doit prendre  
que du bouillon que l’on Ealerà très-peu.

Les observations suivantes que je tire d’Heister, ne Eer\*  
viront pas peu à éclaircir ce qui concerne la Chirurgie  
du *bas-ventre.*

On doit commencer par examiner lorfque la plaie péne-  
tre dans la cavité du *bas-ventre s* si les intestins ou l’é-  
piploon débordent la plaie ou non. Dans le dernier cas  
on rapprochera sies levres avec les mains,pour empêcher  
ces parties de sortir, & le malade demeurera couché  
sim le dos^ les'hanches un peu plus élevées que la tête >  
jtssqu’à ce qu’on ait panfr' la plaie, de telle forte que les  
intestins & l’épiploon ne stoient plus en danger de fortir.

Mais lorfque l’épiploon & les intestins font dehors , on  
ne doit point tarder à les remettre, parce que Pair ne  
manqueroit pas deTes altérer en peu de tems. Le Chi-  
rurgien examinera d’abord si ces parties ne siont point  
endommagées, & si elles consiervent leur c' aleur&leut  
couleur naturelle. S’il arrivoit qu’elles fussent blessées,  
froides , desséchées & Invides, on ne doit point les re-  
mettre fans avoir pris les précautions que nous indi-  
querons ci-après.

LoRque l’intestin est flétri & affaissé, c’est une preuve  
que la partie qui est dehors, ou quelque autre ducon-  
duit intestinal est blessée. Si la plaie n’est point dans la  
portion qu’on voit dehors, quoiqu’elle floit affaissée, il  
faut en tirer encore davantage, afin de tâcher de *sa-  
voir* où elle est & de la passer.

Si l'intestin qui est forti n’est ni blessé, ni froid, ni fcc, nî  
livide, on doit le faire rentrer au plutôt dans le *ven\*  
tre,* de la maniere qui fuit.

On pose le malade dans la situation que nous avons mar-  
quée ci-dessus , pour empêcher les intestins de siortir ,  
obsiervant de le coucher si.lr le côté Opposé à la plaie,  
à droite si elle est à gauche, & à gauche si elle est à  
droite. Un Aide écartera ensuite avec sics doigts ou  
aVcc deux crochets, les leVres de la plaie, & le Chle

B

ïp ABD

rurgien repoussera avec les deux doigts *Index* Pintese  
tin dans le *ventre >* obfervant de ne point retirer le  
doigt qui est dedans, que celui qui est dehors ne soit  
entré, de peur que la partie de l’intestin qu’on a fait  
rentrer n’étant plus retenue par un doigt, elle ne ref-  
forte à l’instant. On doit en même tems recomman-  
der au malade de retenir fa respiration le plus qu’il  
fera possible.

LorEque les intestins semt froids & desséchés , il faut  
avant de les remettre les fomenter aVec de Peau chau-  
de ou du lait, dans lequel on trempera un morceau de  
linge ou une éponge, ou dont on remplira une vessie.  
On peut aussi les enVelopper dans la coiffe d’un Veau,  
d’un agneau, d’un cochon ou de quelque autre animal  
tué fur le champ, julsqu’à ce qu’ils aient recouVré leur  
chaleur & leur couleur naturelle, car la cure ne sauroit  
réussir sans cett? précaution.

Si le froid & la fécheresse ne fQnt point excessifs, & que  
les intestins ne foient point encore altérés, on les re-  
mettra fans délai, la chaleur & l’humidité naturelle  
du *ventre* leur étant beaucoup plus aVantagetsses que  
toutes les fomentations qu’on pourroit faire.

Si la plaie étoit petite & que l’intestin fût tellement gon-  
flé par les Vents qu’il fût impossible de le remettre  
dans cet état, il faudroit en tirer daVantage dehors  
afin que les Vents Venant à fe distribuer dans un plus  
grand espace , on eût moins de peine à faire la réduc-  
tion. L’Aide doit enfuite faisir les leVres de la plaie &  
les parties dÎVifées du péritoine, aVec ses doigts ou  
aVec des crochets, & les tenir écartées tandis que le  
Chirurgien fera rentrer l’intestin par le bout qui est for-  
ti le dernier, afin qu’il fe retrotrve dans *sa* place ordi-  
naire. Il faut faire tenir enfuite aVec les deux mains,  
par un Aide, les deux leVres de la plaie rapprochées,  
pour empêcher que l’intestin ne ressorte , jtssqu’à ce  
qu’on ait fermé la plaie aVec de la charpie retorfe ou  
aVec une tente, fuppofé qu’il y ait une grande quantité \*  
de fang extraVasé dans le *bas-ventre.* On affairera le tout  
aVec des emplâtres, des compresses & un bandage. Le  
malade doit fe tenir en repos , & demeurer couché fin-  
la plaie autant qu’il lui sera possible.

Après avoir ôté le premier appareil, on pansera la plaie  
une ou deux fois par jour aVec quelque baume vulné-  
raire , supposé qu’il y ait un écoulement abondant de  
matiere. On peut guérir par cette méthode de petites  
plaies, sans employer la suture, qui n’est pas moins in-  
commode au malade qu’au Chirurgien.

Lorsqu’on ne peut par cette pratique réduire les intestins,  
on doit dilater la plaie autant qu’il le faut pourpotlVoir  
en Venir à bout. Mais on doitfe conduire1 aVec beau-  
coup de prudence dans cette opération , pour ne point  
endommager la ligne blanche, les arteres qui font *ré-  
pandues* sous les misscles droits & les intestins. On in-  
troduit ordinairement pour plus grande fureté , une  
sondé cannelée ' par les extrémités de la plaie, & on  
coule dans sa cannelure la pointe du bistouri ordinaire,  
ou celle d’un autre qu’Heister présure au iyringotome,  
dont on Ee sert dans l’opération de la fistule à Panus ,  
& dont on peut Voir la description dans sim Article. Ce  
bistouri qui est de sim inVention , â un bouton à une de  
Ees pointes, comme on le voit dans la figure qu’il en  
donne , *Tab. V. flg.* 3.

Tandis qu’on dilate l’ouverture de la plaie, un Aide doit  
ranger l’intestin du côté opposé à celui où l’on fait la  
dilatation, après l’avoir couVert d’une compresse trem-  
pée dans quelque fomentation convenable , ou avec la  
coiffe chaude de quelque animal ouVert tout VÎVant.

S’il arrivoit que le gonflement trop considérable de Fin-  
testin ne permît point de pouvoir fe servir du bistouri  
ou de la fonde, le Chirurgien doit diffequer la peau, la  
graisse & les muscles, de la main droite, & mettre avec  
fa gauche l’intestin hors de danger. Après aVoir essuyé  
le Eang avec une éponge, il doit tâcher de réduire l’in-  
testin fans faire aucune incision au péritoine; ce que  
l’on peut faite quelquefois après qu’on a dilaté l’étran-  
glement de la maniere dont on vient de le dire. Mais

ABD 20

lorsqu’on ne peut en venir à bout, on doit, fans hé-  
siter, dilater îa plaie du péritoine avec la fonde & le  
bistouri.

Lorsque la quantité & la dureté des excrémens em-  
pêchent de pouvoir faire la réduction de l’intestin, on  
doitufer des fomentations & des cataplalmes émolliens  
& tirer un peu plus l’intestin dehors, car on peut par  
ce moyen & en pressant doucement les excrémens  
avec la main, les ramollir & les rendre plus liquides,  
& remettre enfuite l’intestin sans être obligé de dila-  
ter la plaie.

Paré , Severini & quelques autres Chirurgiens , propo-  
sent de piquer l’intestin avec une aiguille pour disse-  
per les vents qui peuvent y être enfermés, & pour  
pouvoir le replacer fans dilatation : mais Heister pré-  
fere la dilatation , dans la perfuasion où il est que ces  
piquures Pont plus nuisibles qu’on ne le croit, &  
qu’elles ne siont d’aucun effet dans le cas dont nous  
parlons.

Lolssque les intestins qui siont stertis par la plaie du *bas-  
ventre* fiant percés, les Chirurgiens *se* croient obligés  
avant de les remettre de les coudre, s’imaginant fa-  
ciliter par ce moyen la réunion de la plaie, & empê-  
cher le chyle & les excrémens de tomber dans le *ventre*& de nuire aux parties qui font encore fiiines. Quoique  
les plaies des intestins , silr-tout des grêles , soient ex-  
tremement dangereuses, & que la cure en soit fort  
douteufe ; néantmoins comme les gros intestins peu-  
vent fupporter la silture & être quelquefois guéris ,  
comme Celfe l’a remarqué, il vaut mieux fuivant cet  
Auteur, effayer même fur les intestins grêles ce re-  
mede douteux , que d’abandonner le malade à une  
mort certaine. Le Chirurgien ne doit donc rien né-  
gliger» de tout ce qu’il croit pouvoir vraisemblable-  
ment contribuer à la guérison du malade. .

Loicque la plaie n’a pas plus de diametre que le tuyau  
d’une plume, il n’est pas néceffaire de la coudre, &  
on doit laisser à la nature le sisin de la guérir ; ces sor-  
tes de plaies se guériffent ordinairement beaucoup  
mieux d’elles-mêmes que lorsqu’on les irrite par la su-  
ture , qui est prestque toujours accompagnée de dou-  
leurs , d’inflammation & d’autres fâcheux accidens.  
Le mieux donc que l’on pusse faire, est de replacer  
avec foin l’intestin , de saigner le malade pour preve-  
nir l’inflammation , & de lui recommander le rppos &  
l’abstinence.

La siiture continue, appellée communement silture du  
Pelletier, est employée dans les plaies considérables  
des intestins. La rareté des fluccès n’empêche pas qu’on  
n’en fasse ufage. En effet il paroît beaucoup plus hu-  
main de flater les efpérances du malade , en prenant  
foin de lui, que de l’abandonner au desespoir, en le  
négligeant. Lors donc qu’on veut faire cette opéra-  
tion , on prend une aiguille très-mince, droite & ron-  
de, enfilée d’un fil ou d’une foie plate, beaucoup plus  
fine qu’à l’ordinaire. On fait tenir par un Aide , qui  
porte à deux de fes doigts deux petits doigtiers de lin-  
ge, une des extremités de la plaie ; le Chirurgien sai-  
sit l’autre de la main gauche , traverfe avec l’aiguille  
qu’il tient dans la droite, les deux levres de la plaie  
& fait autant de points que sa longueur en demande,  
en lassant entre chaque point la distance d’une ligne  
ou même un peu plus , fans oublier d’engager le bout  
de la soie sious le second & le dernier point , afin  
qu’elle ne pusse point couler. Supposé que l’on vînt à  
nouer le dernier, on lassera sortir hors de la plaie un  
bout de siaie long d’un pié, pour pouvoir la retirer  
lorsque la cicatrice sera faite.

Quelques Chirurgiens préferent la future entrecoupée à  
la précédente, parce qu’elle demande beaucoup moins  
de points, & qu’elle est par-là moins sujette à procu-  
rer l’inflammation, les fils d’ailleurs qu’on lasse de-  
dans étant plus petits, flont moins incommodes. Garen-  
geot enfleigne une autre méthode pour faire la future  
du Pelletier.

, La sisture des intestins étant achevée, le Chirurgien doit

**Z.**

2ΐ ABD

songer à fermer, ou s’il en est befoin, à faire la futu-  
re du *ventre.* J’ai ici un avis à donner , qu’on ne fau-  
roit imprimer trop fortement dans la mémoire, qui  
est , qu’on doit placer une tente dans toutes les plaies  
du *basas entre* jusqu’à ce que les matieres étrangeres  
foient sorties pour la plus grande partie , ou que l’in-  
testin étant guéri on puisse retirer les fils.

Le Chirurgien doit encore avoir soin que les fils de la  
tente & de la stature soient de couleur différente, de  
peur qu’en voulant retirer la tente, si elle venoit à  
entrer trop aVant, il ne confonde les fils & n’irrite par-  
là les intestins.

On ne doit point être furpris que les Chirurgiens moder-  
nes aient entierement rejetté les sutures des intestins, \*  
fur-tout celle du Pelletier: car ils ont remarqué que  
très-peu de malades échappent des blessures de ces par-  
ties. La raifon en est que les piquures fréquentes oc-  
casionnent, pour l’ordinaire, des inflammations, des  
douleurs aigues, des convulsions, des gangrenes & la  
mort même. De-là vient qu’ils ont jugé à propos, pour  
moins fatiguer leurs malades, de pratiquer la méthode  
fuivante.

Ils passent un fil ciré par le milieu de la partie de l’intestin  
qui est blessé, & après l’avoir noué ils amenent Pintese  
tin vers la partie intérieure de la plaie, où ils l’assii-  
rent avec tout le foin possible , après avoir auparavant  
fermé la plaie siiivant quelqu’une des méthodes que  
nous aVons indiquées ci-dessus. Ils assurent le fil qui  
fort dehors, au moyen d’une emplâtre agglutinative, de  
forte que l’intestin ne peut fe retirer, ni rendre aucu-  
ne matiere dans la cavité du *bas’adentre.* Lorsqu’on fait  
cette opération comme il faut, non-feulement les par-  
ties des intestins qui font percées s’attachent à la si.irface  
intérieure du *ventre,* mais le malade est encore traité  
d’une maniere plus sûre & moins douloureuse que  
lorsqu’on met en tssage la future continue ou entre-  
coupée , pourvu toutefois qu’il observe un régime  
exact, & qu’il ait foin de fon bandage. Je ferois d’aVÎs  
qu’on fuivît la même méthode pour les plaies de Pesa  
tomac, qui feroient à portée d’y être foumifes, à caisse  
qu’elle a été pratiquée avec fuccès.

Lorfque l’intestin est tout à fait coupé, les parties sé-  
parées ne peuvent *so* réjoindre , de siarte que le malade  
paroît devoir renoncer à toute espérance de guérison.  
Il n’est donc pas surprenant que ceux qui ont reçu de  
pareilles blessures aient péri mssérablement, fiait qu’ils  
n’aient reçu aucun secours du Chirurgien, ou que les  
deux extremités de l’intestin aient été rapprochées &  
cousues. Mais depuis qu’Hildanus, Blegny, Dionis,  
Palfyn, Hoffman, Scacher , Water, Chestelden & plu-  
sieurs autres Chirurgiens, ont observé que l’orifice de  
l’intestin mutilé s’est uni de lui-même à la plaie exté-  
rieure du *ventre-,* contre l’attente du malade , rien ne  
doit empêcher le Chirurgien d’imiter de scm mieux une  
méthode qui lui est indiquée par la nature , le meil-  
leur guide qu’il puisse prendre pour le soulagement du  
malade. Toutes les fois donc qu’il fe présente un pareil  
cas , le Chirurgien doit *se* souvenir qu’il est de S011 de-  
voir de ne point abandonner le malade à *sa* destinée,  
d’examiner d’abord la partie supérieure de l’intestin  
mutilé, & de la joindre avec l’orifice de la plaie ex-  
terne par une stature continue ou nouée, ou de telle  
autre maniere que ce Toit : car par ce moyen on déli-  
vre fiouvent le blessé du danger qui le menace ,  
& la plaie de l’intestin *se* forme & s’unit de telle for-  
te aVec celle du *bas - ventre ,* que les matieres qui  
aVoient coutume de fortir par l’anus, fe font un pase  
fage par cette otlVerture. Quoique ce foit une chofe  
très-incommode d’avoir toujours à cet endroit une boî-  
te d’étain ou de Vieux linges pour receVoir les excré-  
mens qui fortent involontairement; on fouffre cepen-  
dant aVec patience cette incommodité, quand on fe  
rappelle qu’elle a été l’unique moyen d’échapper à la  
mort. D’ailleurs ce qui fort par la plaie n’a point une  
aussi méchante odeur que ce qui s’écoule par l’anus.

La méthode que nous venons d’indiquer peut être d’ussage

ABD 22

lorfqulune partie de l’intestin qui est dehors est cor-  
rompue & mortifiée : on doit dans un pareil cas , après  
aVoir lié fortement les arteres méfcntériques, *séparer*de l’intestin ce qui est gâté, & réunir l’extrémité de  
la partie supérieure, qui n’est point altérée aVec la plaie  
externe du *bas-ventre* ; car il Vaut mieux, stuicant l’a-  
vis de Cesse , rifquer un remede douteux, que de n’en  
employer aucun , & essayer de sauver quelques perfon-  
nes qui paroissent deseEpérées, que de les abandonner  
toutes au desespoir & à la mort.

Loreque l’intestin est blessé fans qu’il forte dehors , &  
que la plaie est par conséquent tout-à-sait cachée ,  
prestque tous les Chirurgiens ont pour méthode de met-  
tre une tente dans la plaie du *ventre,* de saigner le  
ma±ade lorsipue ses forces le permettent;de lui enjoindre  
le repos, l’abstinence , de le faire coucher fur le *vers-\*  
tre-,* & de fe repofer pour le reste fur la ProVÎdence &  
fur la force du tempérament du malade. Mais ne fe-  
roit-il pas plus à propos dans un pareil cas, d’élargir  
la plaie pour pouVoir découVrir l’intestin qui est en-  
dommagé, afin de le joindre enfuite par le moyen d’u-  
ne future aVec la plaie externe ? Il paroît en effet lori-  
qu’on examine la chofe attentivement , qu’i! vaut  
mieux chercher la partie de l’intestin qui est blessée,  
après aVoir auparaVant- dilaté la plaie autant qu’il le  
faut pour cet effet, & réunir ensuite cette partie aVec  
la plaie, suÎVant la méthode la plus conVenable ; au-  
trement on laisse le malade au pouVoir de la mort, dont  
peu échappent dans cet état. Scacher nous apprend dans  
un Programme publié à Leipsic en 1720. qu’on a tenté  
cette expérience aVec succès. Et Cheselden dans une  
hernie accompagnée de l’étranglement de l’intestin, fit  
une incision au *bas-ventre,* tira l’intestin hors du *sac*hernaire, & guérit ensisite parfaitement le malade.

Il n’est pas facile de nous déterminer sur Pufage des la-  
Vemens dans les plaies des intestins : les Medecins font  
partagés sur l’utilité de ces remedes, que quelques-uns  
approuVent & que d’autres rejettent absolument. Je  
suis perfuadé qu’on ne doit pas en condamner tout-à-  
sait l’tssage, mais qu’on ne doit pas non plus les em-  
ployer toujours. Les laVemens me paroissent nuisibles  
lorfque les gros intestins font percés : mais je crois  
qu’ils siont très-utiles dans les blessures des intestins  
grêles. Le dommage qu’ils causient dans le premier cas,  
en pénétrant dans le *bas-ventre* par la plaie, ne détruit  
point l’utilité dont ils siont dans le siecond, je veux dire  
lorsique l’ouverture est aux intestins grêles, car la val-  
vule du colon empêche qu’ils ne tombent dans *sa* cala-  
té ; ils entraînent d’ailleurs les excrémens qui scmt dans  
ces derniers, & ils calment les mouVemens du siang,  
appaisent & détruisient même la fievre & l’inflammma-  
tion, & font tout-à-fait cesser la douleur.

*Ce qu’il faut faire lorfque l’épiploon est serti.*

S’il arrive dans les plaies du *bas-ventre* que l’épîploonr  
Vienne à fortir, ou seul ou aVec les intestins , le Chi-  
rurgien examinera s’il est chaud, humide,& s’il cosser-  
νε encore fil couleur naturelle. Dans ce cas il le remettra  
doucement dans le Ventre , supposté qu’il puisse le faire  
commodément : mais si la petitesse de la plaie l’en em-  
pêchoit, comme il arrice fouVent, il séparera tout ce  
qui est sorti, & pansera la plaie à l’ordinaire. L’épi-  
ploon *se* réunira fans qu’il en résulte aucun inconic-  
' nient pour le malade. Mais lorsipue l’épiploon sort  
aVec les intestins, l’Aide doit le tenir enVeloppé dans  
un linge trempé dans de Peau chaude ou du lait, juse  
qu’à ce que le Chirurgien ait réduit les intestins, sur  
lesquels il l’étendra ensisete.

Supposé que quelque-une de ses parties fût froide, feche,  
noire, mortifiée ou gangrenée, il doit la féparer aVec  
foin aVant que de la réduire, de peur qu’elle n’infec-  
te les autres Visiteres, ce qui causeront infailliblement  
la mort au blessé.

On peut féparer la partie de l’épiploon qui est altérée ,  
aVec beaucoup de facilité, de la maniere fuicante. On  
prend du gros fil ciré ou du petit cordonnet, au bout  
B ij

*<2^* A B D

duquel il y a une aiguille droite enfilée, que l’on pase  
fe à travers la partie de ce viscere qui n’est point alté-  
rée.

On fait deux ou trois tours du cordonnet que l’on affure  
avec un nœud, afin que les veines & les arteres qui  
font coupées ne pussent verfer de fang. .

On coupe enfuite avec des cifeaux ou avec un bistouri  
la partie altérée, & l’on remet l’épiploon dans le *ven-  
tre* pour qu’il puiffe s’étendre fur les intestins, en ob-  
fervant de laisser sortir un bout de fil long d’un pié,  
pour pouvoir le retirer quand llescarre est tombée.

A l’égard du panfiement de la plaie, je veux dire des dé-  
tersifs, du bandage & des agglutinatifs, on doit scli-  
vre la méthode que j’ai indiquée ci-dessus : mais il faut  
placer une grosse tente dans la partie la plus basse de la  
plaie, afin de faciliter l’écoulement des matieres qui  
peuVent fe trouver dans lé *bas-venure.* Il est même à  
propos, pour ne point confondre le fil de la tente avec  
celui de la future, qu’ils soient de différente couleur.

Six ou Eept jours après on donnera toutes les fois que l’on  
pansera la plaie, de petites secouffes au fil qu’on a laisc  
*sé* pendre, jufiqu’à ce que l’épiploon étant parfaitement  
guéri on puiffe le retirer tout-à-fait fans effort. Lorsque  
la suppuration intérieure sera totalement tarie , on  
ôtera la tente & l’on pansera la plaie extérieure jufqu’à  
ce qu’elle fiait entierement fermée. On doit commen-  
cer le traitement par faigner le malade, à moins qu’il  
n’ait d’abord beaucoup rendu de fang par la plaie , cet-  
te précaution est nécessaire pour prevenir l'inflamma-  
tion ; il faut aussi lui prefcrire une diete exacte.

Que peut-on penser du cosseil étrange que donne Dio-  
nis , de ne couper aucune partie de l’épiploon , & de  
si-tivre l’exemple de M. MarefchaU premier Chirur-  
gien du Roi,qui, à ce que prétend cet Auteur,a plusieurs  
fois remis l’épiploon sims y faire ni de ligature, ni  
d’extirpation, fans qu’il foit arrivé d’accidens fâcheux.  
Ce rapport de Dionis, outre fon peu d’exactitude, me  
paroît encore pécher par le défaut de justesse. Car il né-  
glige de nous apprendre si les épiploons que M. Ma-  
refchal a remis sans extirpation, étoient grands ou  
petits, fainsou gâtés. S’ils étoient fains il pouvoir fe  
dispenser de nous citer l’exemple de M. Marefchal ;  
car on n’a jamais nié ni douté qu’il ne fallût le remet-  
tre lorfqu’il n’est point altéré. Mais s’ils étoient pour-  
ris & mortifiés, ce qu’il ne nous dit point, il est fur-  
prenant que le malade ne s’en foit point mal trouvé,  
sur-tout si la portion alterée étoit considérable ; on ne  
siait même ce qu’elle peut être devenue après qu’elle a  
été remise , & par quelle voie elle peut être sortie. Je  
crois donc qu’on peut se difpenser de siIicre l’avis de  
Dionis, jusqu’à ce qu’on foit mieux instruit de ce qui  
concerne cette matiere , d’autant plus que Palfyn rap-  
porte dans sa Chirurgie que M. Mareschal a lié & cotl-  
pé dans une occasion lapartie de l’épiploon qui étoit  
gâtée avant de le remettre, ce que quelques autres fa-  
meux Chirurgiens de Paris ont aussi pratiqué.

Garengeot embrasse l’opinion de Dionis fans le nom-  
mer , & sans nous apprendre de quelle grandeur étoit  
la portion altérée de l’épiploon que Μ. Mareschal re-  
mit sans causer de dommage au malade. En effet, je  
suis pessuadé qu’il n’est pas impossible qu’elle se di-  
gere dans le *ventre* lorsqu’elle est extremement peti-  
te, mais je ne puis croire qu’il en stoit de même d’une  
autre dont la grosseur est plus considérable , jusqu’à ce  
que j’en aie des pretrves incontestables. Une sieule ob-  
fervation , supposié même qu’elle fût vraie, ne fauroit  
fournir un exemple qu’on dût fuivre ; car quoiqu’il  
arrive de tems à autre des prodiges dans les plaies  
les plus dangereufes, il est certain qu’une substance  
corrompue ne fauroit séjourner dans les plaies, mê-  
me dans celles qui sirnt extérieures, sems occasion-  
ner des Eymptomes très-fâcheux. Que ne doit-on pas  
craindre quand elle fe trouve enfermée parmi les par-  
ties internes, & ce qui est encore plus, quand elle y  
est engagée tout-à-fait ? Il n’est pas indisterent non  
plus, comme cet Auteur le fùppose, que la fuppura-

Α B D 24

tion foit foible ou abondante. Comme la suppuration  
est proportionnelle à la grandeur de la partie corrom-  
pue qui a été enfermée dans le *bas-ventre,* il est cer-  
tain que la méthode de l’extirpation la rendant moins  
considérable, doit être préférée à la fcconde & caufer  
moins de préjudice au malade. La petite quantité de  
pus qui pourroitfe former trouve une libre issue, qu’on  
lui facilite par le moyen d’une tente qui tient la plaie  
ouverte. Garengeot en rejette l’ufage, & veut qu’on  
ferme la plaie d’abord : mais il est contraire en ce  
point à M. Marefchal, qui s’est fervi en ce cas des  
tentes avec si.lccès ; & en effet quelle sortie trouveroit  
la partie de l’épiploon qui s’est convertie en pus? D’ail-  
leurs , comme cette matiere n’est pas suffisamment  
éclaircie , Palfyn étant d’un sentiment contraire à ce-  
lui de Garengeot, qui ne paroît point aVoir éprouvé  
l’effet de la méthode qu’il attribue à M. Maresithal,  
je crois qu’il est plus sûr de lier & d’extirper la partie  
de l’épiploon qui est gâtée , sim-tout lorsqu’elle est  
considérable, comme les-Chirurgiens les plus habiles  
Pont pratiqué jusiqu’à préfent, que de la remettre dans  
le ventre au risique & péril du malade. HEISTER.

Roland, Lanfranc, Guillaume de Salicet & Roger, veu-  
lent que l’on differe la suture de la plaie externe,  
jufqu’à ce que l’intestin qui est bleffé sioit tout-à-fait  
guéri.

Paré prétend que toutes les plaies des intestins ne sont  
point mortelles, de quoi l’on trouVe plusieurs exem-  
ples dans Hildanus , Cæfar Magatus , Plazzoni *de  
Sclopetorum vulneribus*, Pierre de Marchettis , Fallo-  
pe, Arcæus, Cabrol, Tulpius & Schenkius.

M.Sharp étant le dernier & le plus célebre des AuteursAn  
glois qui ont écrit fur la Chirurgie, je trouve à propos  
de rapporter ici scm sentiment scir la Gastroraphie &  
les plaies des intestins.

Cette opération a exercé l’efsprit d’un grand nombre  
d’Auteurs , & occasionné entre eux plusieurs débats au  
sujet de la meilleure méthode de la pratiquer; il est  
pourtant vrai de dire qu’une grande partie des cas dont  
ils parlent semt très-rares dans la pratique. M. Sharp a  
oui dire que M. du Verney, un des plus habiles Chi-  
rurgiens qui aient servi dans les Armées Fran^osses ,  
n’avoit jamais eu occasion de pratiquer la Gastrora-  
phie de la maniere dont on la décrit pour l’ordinaire,  
quoiqu’il vécût dans un tems où les duels & les actions  
militaires étoient très-fréquentes ; car quoique le terme  
de Gastroraphie pris dans toute la rigueur de fon éty-  
mologie ne signifie autre chofie qu’une future que l’on  
fait aux plaies du *bas-ventre* ; néantmoins dans fon ac-  
ception ordinaire , il signifie que la plaie du ventre est  
compliquée avec celle de l’intestin. Les Eymptornes  
qui fervent à faire connoître que l’intestin est blesse,ne  
prouvent point qu’il ne le foit que dans un seul endroit,  
ce qui rend abfurde la coutume qu’on a d’ouVrir le  
*bas-v>entre,* àdeffein de découvrir la plaie ; cela étant  
la suture des intestins ne peut avoir lieu que lorsqu’ils  
sortent hors de /’*Abdomen*, que l’on peut découvrir  
l’endroit où est la plaie, & s’il n’y en a qu’une : lorsc  
que les intestins qui sirnt dehors ne font point endom-  
magés, le Chirurgien doit les remettre fur le champ,  
fans tsser de fomentations fpiritueufes ou émollientes ;  
& suppofé que leur gonflement devînt un obstacle à  
leur réduction., à caufe du peu d’ouverture de la plaie,  
on peut la dilater autant qu’il le faut avec un bistouri  
ordinaire , ou aVec le bistouri gastrique, ou piquer les  
intestins avec une aiguille pour en faire fortir les vents,  
en tenant pour maxime dans cette opération , que l.lon  
doit féparer de l’épiploon avant de le réduire, celles de  
*ses* portions qui font mortifiées.

Suppofié que la plaie de l’intestin exige une silture parti-  
culiere, car elle est inutile lorsqu’elle n’est point con-  
sidérable, voici la maniere dont on doit la faire : on  
prendra une aiguille droite, enfilée, & falsifiant l’intese  
tin de la main gauche , on se servira pour fermer la  
plaie de la suture du Pelletier , c’est-à-dire , on tra-  
verstera les levres unies de la plaie de dedans en de-

*oy* A B D

hors, & on laissera fortir à chaque extrémité un bout  
de fil. On fermera enfuite la plaie extérieure avec une  
future entrecoupée, en tirant l’intestin à foi au moyen  
des fils qui débordent, afin qu’en touchant le péritoine  
il *se referme* plus promptement. Il est beaucoup plus  
sûr de passer les fils à travers les bords inférieurs de la  
plaie du *bas-ventre* avec une aiguille droite , afin de  
mieux assujettir l’intestin dans cette situation. On pré-  
tend qu’au bout de six jours les fils qui ont fervi à fai-  
re la siIture de l’intestin, font assez lâches pour qu’on  
puisse les retirer, ce que l’on doit faire fans effort. On  
panfera la plaie à l’extérieur, fuivant la méthode or-  
dinaire , en prefcrivant au malade une diete exacte.  
SHARP.

Le fait fuivant, que je tire d’une Lettre de Claude Deo-  
dat, Medecin de l’Evêque de Bâle , à Hildanus, m’a  
paru digne à cause de sa singularité, d’avoir place  
dans cet Ouvrage.

Il y a environ un an qu’un jeune Ouvrier en laine , âgé  
d’un peu plus de vingt ans, fut fe promener pendant  
la nuit avec des compagnons de débauche. Comme ils  
rodoient autour de la Visse de Bruntrute, ils rencon-  
trerent quelques Ecoliers qui n’avoient pas plus épar-  
gné le vin qu’eux. Une querelle s’étant élevée entre  
eux, un de ces Ecoliers blessa POuvrier d’un coup de  
stylet un peu au-deflus du nombril, vers le côté droit,  
qui reffortit par le dos en tirant vers les reins. On le  
conduisit à demi-mort chez un Chifurgien, tandis que  
l’Ecolier qui croyoit l’avoir tué sortit sécretement de  
la Ville. On mit le blesse entre les mains de deux cé-  
lebres Chirurgiens. L’un étoit Jean Glanz, Chirur-  
gien de la Cour, & l’autre, Werner Cramory, de  
Bruntrute. Le malade les conjura avec instance de lui  
fauver la vie, que tout le monde croyoit qu’il perdroit  
bien-tôt. Ils résolurent unanimement de Pentrepren-  
dre, quoiqu’ils doutaffent beaucoup de la réussite de  
la cure. Après avoir examiné avec tout le foin possi-  
ble, la grandeur, la profondeur, la situation & les au-  
tres circonstances de la plaie , ils prévirent que quand  
même l’estomac ne feroit point endommagé, il ne fe  
pouvoit faire que fon orifice inferieur ou l'extrémité  
superieure des intesttins grêles ne fuffent percés, malgré  
la petitesse des orifices de la plaie qui ne pouvoient ad-  
mettre la plus petite fonde. Prevenus de la difficulté de  
cette entreprise, ils mirent en usage tous les remedes  
qu’une longue expérience leur avoit fait connoître, les  
huiles , les baumes, les onguens, les emplâtres, fans  
négliger les potions vulnéraires & les aposemes. Mais  
Ils ne purent prevenir les fâcheux fymptomes, qui font  
pour l’ordinaire inséparables de ces fortes de blessu-  
res, la fievre, les frissons, l’altération , l'infomnie,  
l’inquiétude , les foiblesses & la constipation. Je lui fis  
donner de tems en tems des clysteres émolliens, à dese  
sein d’évacuer les grumeaux de fang qui pouvoient  
s’être arrêtés dans l’estomac & dans les intestins, &  
augmenter par leur putréfaction la fievre & les autres  
fymptomes. Les trois lavemens que prit le malade dans  
le premier jour, entraînerent avec eux une grande  
quantité de grumeaux de fang noir & corrompu; preu-  
ve certaine que les intestins étoient blessés. Enfin , au  
bout de quelques semaines les deux orifices de la plaie  
fe cicatriferent ; le malade crut être guéri, & retour-  
na chez lui. H ressentoit cependant toujours une dou-  
leur poignante aux environs de l’endroit où il avoit  
reçu le coup, accompagnée d’une tumeur qui l’obli-  
geoit à marcher courbé. Ennuyé de cette incommodi-  
té, il confulta un autre Chirurgien, qui soupçonnant  
que le pus pouvoit en être la caufe , appliqua sim la  
tumeur des remedes propres à l’amollir & à exciter la  
suppuration. Il l’ouvrit enfuite deux sois avec la lan-  
cette , mais ce fut inutilement, car il ne fortit qu’une  
petite quantité de matiere féreufe, ce qui nlappaifa  
point la douleur.

Comme le malade étoit d’une mauvaise complexion , &  
qu’il avoit été long-tems fujet aux obstructions du  
foie, de la rate & des autres vssceres du *bas-ventre,* je

A B D 26

lui ordonnai des remedes propres à détrume ces ob-  
structions, mais ils furent inutiles ; de forte que ’j’a-  
bandonnai le fuin de *sa* guérisim à la nature, d’autant  
plus que le malade étoit obligé de sortir pour vcquer  
à ses affaires.

Comme il revenoit un jour chez lui vers la fin de l'an-  
née , l’envie l’ayant pris a moitié chemin d’aller à la  
felle , il rendit avec des douleurs excessives la pointe  
de l’instrument qui l’avoit blessé. Les Chirurgiens  
frappés de la nouveauté de cet accident, ( quoique le  
malade eût resessé d’avouer le fait jusqu’à ce qu’il y eût  
été forcé par l’autorité du Magistrat ) ne négligeront  
rien pour s’en rendre les maîtres, afin de la montrer  
au public & de la comparer avec la blessure. Ils furent  
convaincus que c’étoit la pointe d’un stylet, dont ils  
ne purent jamais recouvrer l’autre partie.

La douleur poignante fixe qui continua d’affliger le ma-  
lade, quoiqu’on en eût détruit la caufe, prouve évi-  
demment que c’étoit un morceau du stylet qui étoit  
resté dans sim corps. La plaie même étoit mortelle ,  
stelon toute apparence, puisque l’estomac & les intese  
tins étoient endommagés. La pointe du stylet s’étant  
rouillée demeura un an entier dans les replis des intes-  
tins , malgré tous les remedes expulsifs que l’on mit  
en tssage ; car tout ce qui prend sa route par en bas ,  
doit passer par tous les intestins. Maintenant foit que  
le stylet ait été cassé par la chute que fit le malade, ou  
lorsqu’on le retira, ne peut-il pas fe faire que fa pointe  
ou même le morceau qui manque, ait resté dans l'ese  
tomac ou dans les intestins ? Comment le malade a-t-il  
pu vivre ces parties étant percées? Comment & dans  
qqel endroit du corps peut être resté le fer, pour ne  
pas caufer plus de dommage ? Où peut s’être fixé Pau\*  
tre morceau du stylet que nous croyons être resté dans  
le corps ? Je laisse à votre jugement & à l’expérience  
que vous avez acquife, le fioin de réfoudre ces quefe  
tions, & un grand nombre d’autres qu’on peut faire  
fur ce ssujet.

RE’PONSE D’HILDANUS.

On ne sauroit douter, pour peu qu’on ait de bon fens,  
que la plaie dont vous me parlez dans votre Lettre  
n’eût dû être mortelle, puifque celles des intestins le  
scmt toujours, silivant le témoignage d’Hippocrate ,  
que l’expérience confirme presque tous les jours. Elle  
étoit d’ailleurs très-près de la moelle épiniere & des  
nerfs qui en fartent, ce qui la rendoit plus siljette aux  
douleurs , aux inflammations & à plusieurs autres  
flymptornes fâcheux.

La situation de la plaie autorife la croyance dans laqueI-  
le les Chirurgiens ont été que l’estomac ni le pylore  
n’étoient point percés, car le pylore ou l’orifice droit  
du ventricule est situé dans le côté droit, vis-à-vis le  
foie, & le ventricule est placé trop haut pour que le  
coup ait pu l’atteindre. Je doute même que les intef-  
tins grêles aient été endommagés , car étant privés de  
fang, ils se réunissent rarement ou même jamais. Hip-  
pocrate, Liv. νι. Aph. 18. a donc rasson de dire que  
les plaies de ces vssceres scmt mortelles. On trouve  
néantmoins dans Marcel Donat, & dans d’autres Au-  
teurs, des exemples des plaies d’intestins grêles qui  
ont été guéries. IÎ me paroît donc plus probable , sauf  
la soumission que je dois à vos lumieres , que le stylet  
a percé le colon dans l’endroit où il est attaché au rein  
gauche , & blessé avec *sa* pointe l’apophsse *transverset*de la seconde ou troisieme vertebre des lombes dont  
la substance est ferme ; & que lorfque le malade fut  
terrassé , l’épée qui étoit de bonne trempe cassa , & sa  
pointe resta dans l’intestin, & l’autre morceau dans  
les mufcles.

La constipation qui furvint au malade prouve que le co-  
lon étoit blessé. Cet intestin, comme vous le favez ,  
étant fort étroit auprès du rein gauche , le passage des  
excrémens dans cet endroit peut être alternent inter-  
cepté par l’affluence des humeurs; ce qui fuffit pour  
occasionner l’inflammation & le gonflement de la par-

27 A *B* D

tie. Cette quantité de grumeaux de sang que rendit le  
malade, prouve encore que le colon étoit blessé. Vous  
avez donc bien fait d’ordonner des lavemens au mala-  
de, & je ne doute point qu’il ne leur foit redevable  
de fa conservation.

Je conelus donc, Monsieur, que le stylet s’est cassé dans  
la chute qu’a faite le blessé, & que fa pointe lui est  
restée dans le corps. Je crois même que celui qui assu-  
reroit que le coup a atteint les vertebres dont j’ai fait  
mention, ne s’éloigneroit pas beaucoup de la vérité.

Vous me demandez encore comment il s’est pu faire que  
le malade ait vécu ayant l’estomac ou les intestins  
blessés ? Je répons avec Averrhoès que l’on voit fou-  
vent des prodiges en fait de maladies, je veux dire des  
évenemens qui font au-dessus de l’intelligence humai-  
ne ; Nicolas Nichols , Matthias à Cornace, & Mar-  
cel Donat dans sim V. *Liv. chap.* 4- nous assurent qu’on  
a guéri quelquefois les plaies de l’estomac. On peut  
voir un exemple remarquable de ce que j’avance dans  
la Préface de Crollius.

Galien Wierus, Medecin fort renommé , m’écrivit il y  
r a quelques années ce qui fuit :« Je me souviens qssé-  
» tant à Montpellier, mon Maître Laurent Goubert,  
» Professeur Royal en Medecine, nous montra un cou-  
» teau émoussé qu’un Berger avoit enfoncé dans la  
» bouche de fon camarade , après l’avoir enveloppé  
» d’un linge. Ce couteau après avoir resté deux ans  
» dans fon corps, en sortit par un absitès qui *se* forma  
» dans Paine, auquel le malade furvécut fept ans après  
» avoir été guéri par un Chirurgien. WIERUs.

Je fuis moi-même témoin que les blessures de cette par-  
tie des intestins où votre malade reçut le coup , ne  
font pas absolument desespérées. Vous en avez un  
exemple dans ma quatorzieme Observ. Cent. 1. En  
effet, l’intestin est dans cet endroit épais , charnu ,  
près de parties charnues auxquelles il est même adhé-  
rent ; de sorte que quoique les autres intestins soient  
continuellement ébranlés par les vents & les excré-  
mens, cette partie seule du colon demeure toujours  
fixe, ce qui la rend plus facile à guérir.

Vous me demandez en troisieme lieu, comment le fer  
a pu demeurer si long-tems caché dans le corps fans  
y catsser de dommage ? Il faut pourtant qu’il en ait  
caufé, puisque vous me marquez que le malade reffen-  
toit une douleur continuelle. D’ailleurs la nature qui  
pourvoit toujours à notre soulagement, a Eoin d’enve-  
lopper ces substances étrangeres & incommodes qui  
séjournent dans notre corps d’une espece de matiere  
calleuse, pour les empêcher de nuire aux parties qui  
Eont aux environs. Vous trouverez dans masoixante-  
deuxieme Observ. Cent. 1. l’exemple d’un couteau fi-  
xé dans l’aine , & un autre dans la deuxieme Observ.  
Cent. 2. d’une balle qui demeura six mois dans le cer-  
veau sains occasionner aucun fâcheux fymptome.

Vous voulez enfin favoir dans quel endroit du corps peut  
être resté l’autre morceau d’épée qui manquoit ? Cette  
question n’est pas aifée à refoudre : cependant la dou-  
leur fixe & continue prouve assez que quelque corps  
de nature extraordinaire, comme pouvoit être le mor-  
ceau d’épée ou un fragment de l’appendice des verte-  
bres, étoit resté dans la partie affectée. Il me parole  
même vraifemblable que la pointe de l’épée doit s’être  
rompue contre l’appendice ou aile des vertebres ; car  
comment eût elle pu fe casier dans la chair ?

Deodat & Hildanus donnent le nom de mortelle à la  
bleffure dont il est parlé dans cette histoire & dans les  
observations , quoique le malade en ait rechappé. On  
ne doit point prendre cette expression à la Lettre, je  
crois qu’ils veulent dire qu’une pareille blessure caufe  
pour l’ordinaire la mort à ceux qui la reçoivent.

Les musitles du *bas-ventre Sc* les vssceres qu’ils renfer-  
ment, semt quelquefois fujets à des inflammations qui  
demandent une attention & un traitement tout parti-  
culier.

Les Medecins confondent quelquefois l’inflammation

A B D 28

des mufdes du *bas-ventre* avec celle du foie : mais Ga-  
lien nous apprend que les tumeurs inflammatoires de  
ces mufcles en confervent la figure, ce qui n’arrive  
point à celles du foie. D’ailleurs l’inflammation de  
cette derniere partie est accompagnée de fymptomes  
plus fâcheux.

Heurnius rapporte l’histoire d’une femme dont les muse  
des du *bas-ventre* étoient prefque aussi durs qu’un  
caillou, & qui ne laissoient pas de confervet leur  
forme. Il appliqua fur une partie quifaisoit une saillie  
un peu plus marquée, une emplâtre de mucilage, &  
lorsqu’elle fut devenue rouge & qu’elle put céder à la  
pression, il l’ouvrit. Il en fortit une grande quantité  
de pus, & la malade recouvra la fanté.

Il dit que ces mufcles font enveloppés d’une membrane  
très-épaisse , qui ne permet point au pus de sortir, à  
moins qu’on ne l’ouvre. Il ajoute que ces tumeurs se  
convertissent en une dureté pierreuse lorfqu’on n’a  
pas Eoin de les ouvrir, & qu’il arrive la même chose  
au mésentere.

Il assure ayoir vu un abfcès de cette espece dont la dureté  
s’étoit communiquée aux’rnusdes qui étoient dessus.

Hildanus conseille, pour prevenir ces accidens, & em-  
pêcher l’absicès de s’ouvrir en dedans , & de verEer le  
pus qu’il contient dans la cavité du *bas-ventre,* de  
faire une incision au phlegmon des mufcles de *F Ab-  
domen* lorsqu’il tend plutôt à suppuration que les au-  
tres abstles.

Comme l’inflammation des musitles du *bas-ventre* ressem-  
ble beaucoup à celle dtl foie , on doit pour ne point  
les confondre, les distinguer par les signes qui leur  
font propres.

Dans l’inflammation des mufcles du *bas-ventre,* la peau  
qui les couvre est si tendue qu’on ne sauroit la pincer  
avec les doigts. Les tumeurs des musicles droits Eont  
d’une figure oblongue , & s’étendant sur toute la lon-  
gueur du *ventre,* elles renferment le nombril. Les in-  
ssiammations des autres mufcles représentent en quel-  
que Eorte leur figure.

Au contraire l’inflammation du foie conferve la forme &  
la grandeur de la partie qu’elle affecte : les mufcles ce-  
dent lorsqu’on les touche , & la tumeur paroît plus  
profondément située. La couleur du corps ne fert pas  
peu à faire distinguer ces maladies. Dans l’inflamma-  
tion des mufcles la couleur est aussi vive que lorse  
que le corps jouit d’une stanté parfaite ; au lieu que  
dans celle du foie il est pâle & jaunâtre. Galien rap-  
porte à ce sistet, Gal. *V. de Loris affect, c. y.* un exem-  
ple remarquable d’un certain Stesianus, que les Me-  
decins croyoient avoir un abfcès dans le foie. Mais Ga-  
lien ne Peut pas plutôt vu, qu’il jugea qu’il devoit  
être dans une autre partie , & en effet lorfqu’il vint à  
le visiter , il trouva qu’il s’étoit formé dans les muf-  
cles du *bas-ventre.*

Ce qui détermina fon jugement, fut que la couleur du  
vifage du malade n’étoit point altérée comme elle eût  
dû l’être s’il y avoit eu une inflammation ou un abfcès  
dans le foie.

Valeriola, Obferv. *Lib. IV. cap.* 5. rapporte un exem-  
ple femblable d’une femme qui paffoit pour avoir une  
tumeur inflammatoire dans le foie. « La malade-.ne  
» m’eut pas plutôt fait appeller , dit cet Auteur , que  
» je jugeai que la tumeur n’étoit point dans le foie, mais  
» dans les mufcles qui le couvrent. » Dès que je fus  
arrivé, dit-il , quelques lignes plus bas, « Je tâtai  
» l’endroit & découvris dans l’hypocondre droit, une  
» tumeur oblongue qui s’étendoit jufqu’au nombril, &  
» qui devint aussi-tôt après fensible au toucher par sa  
» dureté. La malade eut le vifage rubicond, frais , &  
» d’un rouge vermeil entremêlé de blanc tant que du-  
» ra fon incommodité. L’urine ne différoit en rien par  
I » fa couleur, fa consistance & fon sédiment, de celle  
» d’une peTonne en santé ; & ce furent tous ces signes  
» qui servirent à fixer mon jugement. Car loreque le  
» soie est indispofié, il ne peut manquer d’altérer la cou-  
» leur du visite. »

29 A B D

Galien nous apptend,Lsu. *V. chap. y. de Locis affectis,* que  
la couleur du vssage lui a ferVl à découvrir plusieurs  
maladies du soie. Car il est ordinairement d’un jaune  
pâle mêlé d’un Verd siale, lorEque le foie est attaqué.  
**RIVIERE.**

Je fns.appellé en 1588. chez la femme d’un Gentilhom-  
me de Laufanne, qui fe plaignoit d’une douleur *ex-  
trêmement* poignante dans l’estomac. Je découVris en  
examinant le siege de la douleur, une dureté entre  
les muscles du *bas-ventre* qui font placés sur l’estomac,  
du côté de la ligne blanche en tirant Vers le foie. Com-  
me elle ne fe manifestoit par aucun signe extérieur ,  
on ne pouVoit la connoître qu’en la touchant. La ma~  
lade aVoit une fievre continue, accompagnée d’une  
douleur νϊνε & de pussations; ce qui me fit juger qu’il  
deVoit y aVoir un absicès entre le péritoine & les musi-  
cles du *bas\*ventre.* Persuadé que le cas étoit dange-  
reux & que la malade ne pouVoit échapper, à moins  
qu’on ne perçât les mtsscles dti *bas-ventre -,* je fis ap-  
peller en consultation Jean Aubert de Vindon, le plus  
fameux Medecin qui fût pour lors à Laufanne. Il con-  
vint aVec moi qu’il y aVoit une inflammation qui ten-  
doit à suppuration , & qui ne pouVoit manquer de fai-  
re périr cette Dame ou de la jetter dans quelque mala-  
die longue & opiniâtre, si on n’ouVroit cette partie de  
bonne heure. Ceux qui étoient préfens furent étonnés  
de notre proposition, ne pouVant fe figurer qu’il pût y  
aVoir un abficès interne fians qu’il *se* découVrit par au-  
cune tumeur ni autre signe extérieur. Ils refluerent  
donc unanimement de foufcrire à l’opération que nous  
aVÎons proposé, dlouVrir les mufcles , & nous prieront  
de tenter si nous ne pourrions point appasserla douleur  
au moyen de remedes externes anodyns, & dissiper la  
fieVre & les autres iymptomes, par Pssage des reme-  
des internes. Après les aVoir aVertis du danger, nous  
aquiesqames à leur demande. Quelques jours après la  
douleur ayant tout-à-fait cessé Vers le minuit, la ma-  
lade crut être entierement guérie. Comme nous reve-  
nions à siept heures du matin pour la Visiter, nous n’eû-  
mes pas plutôt mis le pié sur la porte, que le mari  
vint nous anoncer que sia femme étoit rétablie, ce qui  
fe trouVa Vrai. La douleur étoit à peine fensible, la  
tension, les rots & les envies de vomir avoient cessé,  
la dureté du *bas-velure* étoit à peine fensible, la fieVre  
étoit presique dissipée & le pouls étoit très-réglé. Il ne  
nous fut pas difficile de juger à ces signes que l’abfeès  
avoir crevé en dedans & verfé la matiere qu’il conte-  
noit dans la caVlté du *bas-ventre.* Nous prédîmes mê-  
me au mari PéVenement de cette maladie. Quelques  
jours après la douleur fe fit fentir de nouveau dans le  
*bas-ventre ,* accompagnée d’une fievre ardente conti-  
nue, qui finit par des fueurs froides , des fyncopes, &  
par la mort de la malade. Je ne fuis entré dans un aussi  
long détail, qu’afin d’apprendre aux jeunes gens qui  
fe destinent à Ja Medecine, la maniere de former un  
pronostic dans de femblables cas. HILDANUs.

Un homme de trente-trois ans fut froissé par les roues  
d’un carosse extremement pefant qui lui passcrent fur  
Phypochondre droit sans lui brifer les côtes. Cet acci-  
dent fut siiivi d’une faiblesse , d’une douleur considéra-  
ble & de Pinfomnie, qui dégénéreront par la négli-  
gence du malade en une fievre qui confuma fes forces  
& lui cassa la mort. Je fou.pçonnois , en examinant la  
situation des parties, que le foie étoit endommagé ;  
mais PouVerture que je fis de Phypochondre , me dé-  
fabufa. Je le trouvai extremement mou, & cédant ai-  
fément au toucher,. preuve qu’il n’avoit point été of-  
fenfé, & qu’il ne s’y étoit formé aucune obstruction ,  
ni aucune inflammation.

Je fis une incision cruciale à traVcrs les mufcles du *bas-  
ventre,* & il fortit du côté droit une pinte & demie de  
pus fans qu’il parût aucun absiles dans le foie ; il s’é-  
toit formé entre le péritoine & les mufcles du *bas-  
ventre.*

Une partie de l’épiploon étoit tellement adhérente à l’ab-  
fcès, que je ne pus l’en séparer qulaVec le bistouri.

À B D 30

Le foie étoit hors de Ea place naturelle , au-dessous du mi-  
lieu du diaphragme , & inclinoit vers Phypochondre  
gauche. Il tenoit de tous côtés aux fausses côtes & au  
sternum , par des membranes que je déchirai avec mes  
doigts.

L’abfcès qui étoit plus gros que le poing , aVoit déplacé  
le foie par *fa* compression.

Ce même abstèslaVoit obligé l’estomac, malgré *sa* gran-  
deur, à se porter du côté droit. Βονετ , *Sepulelo. Anat.*

Une femme de condition âgée de Vingt ans, ayant ressen-  
ti pendant quelques mois des foiblesses, des pesian-  
leurs & des lassitudes, & inutilement employé des  
purgatifs légers & des remedes corroborans, tels que  
les préparations de Mars aVec de légers purgatifs ,  
celles de tartre, des fels Volatils, &c. eut recours à uri  
empirique ignorant, qui lui donna des pilules faites  
aVec de la fcmence feche de tithymales d’inde, &  
autres pareilles drogues, qui la purgerent Violemment  
& en agitant fortement les efprits animaux, redonne  
rent en apparence la fanté à la malade. Mais la vio-  
lence de ces remedes ayant mis les humeurs en mou-  
Vement, il survint une tumeur dans lq *bas-ventre,* qui  
non-obstant les moyens dont on fe ferVlt pour la disse-  
per, devint au bout d’un an d’une grosseur extraordi-  
naire, occasionna des douleurs extremement Vices, &  
jetta la malade dans une fieVre aigue. On employa un  
grand nombre de remedes pour dissiper ces fympto-  
mes avec tant de succès, que la fievre, la tension des  
parties & l’inflammation cessarent. Mais la tumeur  
continua toujours de subsister sians causier aucune dou-  
leur. J’entrepris de la dissiper avec des remedes conve-  
nables, tels que les eaux minérales & les préparations  
artificielles des végétaux & des minéraux : mais l’en-  
flure ne fit qu’augmenter, le ventre devint d’une grosi-  
*seur* extraordinaire, & la fievre revint neuf mois après  
avec tant de violence, qu’elle obligea la malade de se  
mettre au lit. L’enflure s’empara de fes cuisses & de fes  
jambes, & ces parties s’écorcherent & s’ouVrirent en  
plusieurs endroits. La malade étant hors d’état de fe  
mouvoir, & fentant une espece de lacération dans les  
vaisseaux du *bas-ventre,* me conjura de percer cette tu-  
meur. Je fatisfis à sa demande , & j’introduisis une  
cannule dans fa caVlté, par laquelle il fortit dans Pesa  
pace de dix jours trente pintes de pus extremement  
corrompu. Cette éVacuation la soulagea beaucoup ,  
mais elle mourut trente jours après qu’elle eut fouffert  
la ponction. Lorsipe je Vins à ouVrir *F Abdomen* , j’y  
trouVai au moins quarante pintes de pus Visqueux &  
puant, dans lequel les intestins avoient si long-tems  
flotté , que leur membrane extérieure aVoit déja conlo  
mencé à se mortifier.

L’oVaire droit étoit si affaissé par la pression de la tumeur  
que je Vais décrire, que j’eus toutes les peines du  
monde à le découVrir. Ce qui attira le plus mon atten-  
tion , fut une tumeur qui s’étoit formée dans le méfo-<  
colon ; elle commençoit fur un des côtés du colon , à  
Plendroit de fon infertion dans le rectum, par une bafe  
d’enViron trois pouces de diamétre, & après avoir paf-  
*sé* fur les intestins, elle sormoit dans le côté droit un-  
corps qui n’avoit pas moins d’un pié de diametre. El-  
le remontait enfuite pour aller *se* joindre au péritoi-  
ne , d’où elle s’étendoit dans le côté gauche en tirant  
vers le lieu de sim origine, & couvrait les gros intesi  
tins qu’elle enVironnoit preEque entierement, les in\*  
testins grêles & l’estomac *se* trouvant en liberté.

Cette tumeur étoitglanduleuse & membraneuse, &par-  
Eemée dans toute sim étendue de caVÎtés, de gran-  
deurs & de figures différentes, dont la plupart aVûient  
une communication reciproque, & contenoient diffé-  
rentes especes de substances aqueuses, mucilagineu-i  
ses, graisseuses, à peu près de la consistance du sijif ,  
qui avoient toutes une odeur insupportable. La tu-  
meur, avec tout ce qu’elle contenoit, pesisit enVirort  
trente livres. Toutes les autres parties étoient saines,  
Βονετ , *Sepulelo. Anat.*

Une fille dont la conduite étoit irreprochable , sut affile

3'1. A B D

gée en T 691. d’une éruption galetsse qui lui couvroit  
tout le cOrps , qui rendoit une grande quantité de *sa-  
nie , 8c* qui, malgré tous les remedes qu’on mit en  
usage , cOntinua jusqu’à l’année 1696. Elle fut regar-  
dée par plusieurs perfonnes comme une Véritable le-  
pre, parce que la chair paroissoit livide & calleufe,  
lorfque la croute Venoit à tomber. Au commencement  
de l’année 1696. l'éruption disparut entierement, ou  
par le moyen des remedes ou d’elle-même : mais elle  
fut fuivie aussi - tôt après de douleurs dans tout le  
“corps, & celles-ci dé la contraction des mufcles flé-  
chisseurs des jambes. Son appetit qui n’aVoit jamais  
diminué, augmenta à un dégré prodigieux de voracité.  
Tout fon corps , particulierement le *bas-ventre,* de-  
vint si extraordinairement enflé , qu’elle paroissoit  
aVoir à la fois une afcite & une anafarque. Elle mou-  
rut au mois de Mai 1696. à l'âge de trente-cinq ans.

J’ouvris fon corps le jour suivant sems pouvoir y décou-  
vrir aucun reste de gale ; il étoit moite & livide, & il  
fortit une grande quantité de matiere purulente du  
nez & des yeux. La tumeur du *bas-ventre* étoit pro-  
duite par une ^espece de graisse anomale ou non natu-  
relle , qui avoir augmenté à un tel point les cellules du  
pannicule graisseux, qu’il avoit dans certains endroits  
trois pouces d’épaisseur ; il y en avoit beaucoup entre  
les membranes du mésentete & dans l'épiploon. Elle  
avoit transformé le mésentere en une masse confuse  
dont on ne distinguoit plus les vaisseaux ni les glan-  
des. Mais l'épiploon fut ce qui attira le plus notre at-  
tention. Ses vaisseaux auxquels Malpighi a donné le  
nom d’adipeux, fembloient être augmentés par une  
hernie ou appendice latérale ; comme ils étoient rem-  
plis dans toutes leurs divisions jufques dans leur capa-  
cité la plus reculée, ils formoiçnt une multitude de  
cavités ou facs d’environ un pouce de tour , qui dé-  
bordoient de trois ou quatre pouces les vaisseaux qui  
les formoient. La substance qui remplissoit les cellu-  
les de l'spiploon, aussi-bien que les cavités dont nous  
venons de parler, ressembleit à de l’huile gelée, & fe  
fondoit si promptement par la chaleur de la main,  
qu’elle nous donna lieu de conclurre avec Malpighi,  
qu’elle circulait & communiquoit en partie avec les  
vaisseaux voisins du mésientere & du pannicule graif-  
seux. Les autres parties étoient dans leur état naturel.  
B 0 NE T , *Scpidchret.*

Je crois que le Lecteur ne sera pas fâché que j’ajoute aux  
histoires des maladies propres au *bas-ventre* que je  
viens de rapporter, celle d’un accident dont j’ai été  
temoin.

Je pris foin en I728. d’un jeune garçon de 15 ans qui  
avoit été long-tems malade , & qui six semaines avant  
que je le visse *se* plaignoit d’une douleur dans le côté  
droit du *ventre,* pareille à celle que caufe l’inflamma-  
tion des intestins, excepté qu’elle n’étoit pas si aigue,  
& qu’elle continuoitplus long-tems que les inflamma-  
tions ordinaires. On me pria dans la premiere visite ,  
que je lui fis d’être temoin d’un flymptome tout-à-fait  
extraordinaire, qui étoit, qu’il *se* trouvoit extreme-  
ment soulagé lorsqu’il fe tenoit placé de façon que fes  
piés fussent en haut, & que tout fon corps portât fur  
sa tête ; ce qu’il fassoit souvent. Ce jeune homme *s’é-  
tant* affoibli considérablement, mourut environ qua-  
torze jours après.

On me permit de l’ouvrir, & je ne l’eus pas plutôt éten-  
du siur la table, que je trouvai sim ventre considerable-  
ment enflé, mais moins que dans une hydropisie ordi-  
naire.

Dès que j’eus écarté les tégumens & les musicles de *F Ab-  
domen ,* j’apperçus que le péritoine avoit perdu *sa* cou-  
leur, & je n’y eûs pas plutôt fait une petite ouverture  
qu’il en fortit du vent, qui fut fuivi d’une puanteur  
prefque infupportable. Après avoir écarté le péritoi-  
ne, je trouvai quelques ordures dans le *bas-ventre &*une grande ouverture au cæcum, peu éloigné de l’ap-  
pendice vermiculaire. La figure extraordinaire de cet-  
te derniere partie me furprit. Elle étoit considérable-

Α B D 32

ment augmentée , & formoit une espece de sac fem-  
blable à l’estomac. L’ouverture de l'intestin étoit presi  
z que aussi grande qu’une piece de six liards. J’ouvris  
l’intestin , & en tirai un corps dur qui ressemblait  
beaucoup à une boule de chêne, & qui étoit aussi gros  
qu’une balle de paume. Je trouvai après l’avoir ouvert  
qu’il étoit formi de la partie la plus grossiere des ex-  
crémens qui s’étoit attachée autour d’un noyau qui  
étoit au milieu. J’en trouvai huit autres pareils qui  
n’étoient pas tout-à-fait si gros dans le colon & dans les  
intestins grêles, dont chacun avoit pour bafe un noyau  
de cerife. L’on me dit qu’il en avoit rendu plus de  
.quatre-vingt par les felles avant fa mort, en différens  
tems.

Il n’est pas difficile maintenant de comprendre la raison  
pour laquelle le malade *se* trouvoit soulagé lorsqu’il  
se dreffoit sur sa tête : car dans cette situation la balle  
quittoit le fond du cæcum, & ne portoit plus fur la  
partie douloureuse , comme quand il étoit debout.

Ces Eortes de cas ne sirnt pas rares, quoique les Auteurs  
n’en fassent pas beaucoup mention. Bonet en rapporte  
un tout-à-fait femblablé, *Sepulchret. Anatom. Liv. III.*

' fect. 17. *obs.zsu*

Le *basuventrx* est fujet à plusieurs autres maladies dont je  
parlerai fous les noms qui leur font propres, ou dans  
la description anatomique des parties qu’ils affectent.

Mais il est bon d’observer que les mtsscles du *bas-ventre*font stljets à un rhumatisine que l'on confond quelque-  
fois avec la colique , & quelquefois avec l’inflamma-  
tion de quelqu’un des vifceres qui font dessous , sur-  
tout du mésentere, dont il n’est pas facile de le dis-  
tinguer. On peut le connoître neantmoins par l’abfen\*-  
ce des fymptomes qui accompagnent toujours les in-  
flammations des vifceres particuliers, par le peu d’effet  
des remedes qui calment jour l’ordinaire la colique,  
par une recherche exacte des différentes especes de  
douleurs qui affligent le malade , & parce que ces dou-  
leurs augmentent lorsque les mufcles agiffent, Eoit  
dans l’expiration, l’inspiration ou dans les efforts pour  
aller à la selle.

Supposé que toutes ces considérations fissent soupçonner  
un rhumatisine, on n’aura plus lieu d’en douter si le  
malade y a été autrefois fujet.

Comme les jeunes Anatomistes scmt quelquefois embar-  
raffés en commençant la diffection d’un cadavre, ils  
trouveront dans ce qui fuit les instructions dont ils peu-  
vent avoir besilin pour pratiquer cette opération , &  
pour connoître toutes les parties qui compostent le  
*bas-ventre.*

Il faut commencer la dissection du corps humain par le  
*bas-ventre,* de peur que la corruption de fes vicceres  
ne devienne incommode & nuisible. Pour cet effet on  
doit faire une incision cruciale dans les tégumens cossi-  
muns; la premiere ligne de division doit être conti-  
nuée en ligne droite depuis le cartilage xiphoïde, jusc  
qu’à l’os pubis; & la feconde doit s’étendre en travers  
depuis chaque côté du nombril jufqu’à la région des  
lombes; après avoir levé la peau & la graisse de chaque  
portion, les mtsscles qui couvrent le *bas-ventre* se pré-  
sentent dans leur situation naturelle. On peut les corn-  
prendre sious le nom général d’épigatrisiques. Ces muse  
des siont ati nombre de dix, cinq de chaque côtés ,  
qui font séparés de ceux du côté opposé par une ligne  
tendineuse à laquelle on donne le nom de ligne blan-  
che, & qui est formée par le concours des mufcles lar-  
ges du *bas-ventre.* Quelques-uns font antérieurs, & ne  
*se* trouvent que dans la partie antérieure ; d’autres la-  
térallx, & d’autres postérieurs-, mais ceux-ci appar-  
tiennent plus proprement au dos & aux lombes.

*L’oblique descendant, l’oblique externe , le grand oblique.*

Ce mustcle tire sim nom de la direction de *ses* fibres. Il  
fiort par plusieurs productions, en partie charnues &  
en partie tendinetsses des bords inférieurs de la cin-  
quieme, sixieme, feptieme & huitieme côte, où fes  
différentes

*33* ABD

différentes attaches fiont situées entre les dentelures  
du grand dentelé antérieur, & celles du grand dorfal :  
nous appelions celles-ci *sa* premiere origine pour les  
mieux distinguer de celles par lesquelles il est atta-  
ché à la neuvieme, dixieme & onzieme côte, & quel-  
quefois à l’extrémité de la derniere fauffe-côte, que  
nous nommons sa seconde origine & où il s’entrelace  
avec les digitations du dentelé inférieur postérieur,  
comme Vefale l’a obfervé. Dès fa premiere origine  
sa partie charnue oblique descendante forme un ten-  
don membraneux fort large, avant que de passer fur  
le droit pour aller s’inférer dans la ligne blanche &  
dans l’os pubis. Descendant moins obliquement de sa  
feconde origine , il s’attache par *sa* portion tendineu-  
Ee au ligament du pubis, & par fil portion charnue à  
la partie supérieure & externe de la crête de Pos des  
îles. Il n’est point attaché aux apopluses transverPes  
des vertebres lombaires, comme Spigel, Veflingius ,  
& plusieurs autres Anatomistes , l’ont cru. Mais *sa*derniere digitation qui est la plus large & la plus  
charnue, *se* séparant de la derniere fatisse-côte à sim  
extrémité, & *se* portant obliquement en avant, elle  
s’éloigne toujours de plus en plus des vertebres , &  
forme un interstice triangulaire, compris entre le fa-  
cro-lombaire, l’os des îles & fon côté le plus bas ; &  
l’on découvre clairement dans cet aire les fibres  
des mufcles qui font dessous.

Outre les usages qu’on attribue communément à ce muse  
cle, aussi-bien qu’à tous les autres du *bas-ventre ,* de  
comprimer les intestins & la vessie, pour faciliter la  
fortie des excrémens & de l’urine dans les deux *se-  
xes ,* & celle du fœtus dans la femme; ils en ont en-  
core de plus considérables & beaucoup plus étendus.

Celle de leurs parties qui est située entre leur derniere ori-  
gine, & l’épinê de l’os des îles, & qui a une analogie, eü  
égard à *sa* position avec le sterno-matoïdien, fert à la  
circumrotation du tronc fur l’axe des vertebres lorfque  
nous tournons le corps du côté opposé, fans bouger les  
piés. Les Auteurs n’ont point assigné d’instrument  
pour ce mouvement qui est absolument nécessaire, je  
suis cependant persuadé qu’il n’a point échappé aux ré-  
flexions judicieuses de Glisson.

Voici la méthode qu’on doit observer pour faire la dif-  
fection des misscles du *bas-ventre.* Le corps étant ap-  
puyé si-lr un de *ses* côtés, on doit séparer le très-lar-  
ge du dos de ses diverfes attaches charnues , à la cour-  
bure des côtes, ainsi que de *ses* infertions tendinetsses  
aux levres de la crête de Pos des îles. Après avoir essu-  
yé le siang & ôté la graisse, ce qui est une précaution  
que Pon doit toujours obferver pour éviter la confu-  
sion, on découvrira les attaches de l’oblique dont nous  
venons de donner la description.

Commencez à le séparer en introduisant le doigt index  
entre lui & le mufcle sifivant, qui *se* trouve dans l’in-  
terstice dont nous avons parlé ; levez ensuite *sa* partie  
qui siart de la derniere fausse-côte , & qui aboutit à la  
crête de l’os des îles, en continuant de dégager le *res-  
te* de Ees digitations d’entre celles des dentelés dont  
nous avons parlé, en prenant garde de ne point offen-  
se sim aponevHsse en voulant la séparer de celle du  
muscle qu’elle recouvre, principalement lorsqu’elle  
passe silr le muscle droit. On ne peut même entre-  
prendre leur séparation dans tous les siijets indifférem-  
ment, à caisse de leur étroite adhérence ; c’est pour-  
quoi on doit préparer ces mufcles de la maniere qui  
fuit, lorsqu’on veut les démontrer après la dissection.

Après avoir levé l’oblique destcendant de chaque côté ,  
comme ci-devant, levez ensemble les deux aponevro-  
fes, sans toucher à leurs insertions dans la ligne blan-  
che, en les séparant avec Eoin des intersections du  
mtsscle droit. Cela sait, rejetiez du côté opposé *sa.*partie charnue, & commencez à faire une ouverture  
dans fon aponeVrofe vers fa partie inférieure , où il est  
aifé de la séparer de celle du mufcle qui est dessous, &  
après avoir introduit une fonde entre les deux apone-  
vnsses, coupez celle de dessus tout le long du *bas-ventre.*

*Tome I.*

ABD 34

Après avoir aussi élevé la partie supérieure de ce muse  
cle, l’avoir séparée de Ees digitations , il faut la rejet-  
ter du côté oppofé à fon origine , & la séparer jufqu’à  
la ligne blanche, où l’on doit la laisser. Les autres  
portions de ces mufcles paraissant dans leur place ,  
n’ont pas besoin de dissection.

*L’oblique ascendant, l’oblique Interne , le petit oblique.*

Ce musitle est ainsi nommé à caisse de llasicension oblique  
de ses fibres. Les Anatomistes ont commis à l’égard de  
ce mtsscle la même erreur que nous avons observée  
dans la description précédente, ce mufcle n’àyant  
aucune communication avec les vertebres des lom-  
bes. Sa portion charnue est attachée au bord circulaire  
de Pos des îles & au ligament du pubis, & ne tient par  
aucune membrane aux lombes ni à l’os sacrum, corn-  
me Vestale veut nous le perfundet, ni aux extrémités  
de leurs apophifes transverses , comme d’autres le pré-  
tendent ; de-là ses fibres s’étendent en montant obli-  
quement & en avant, & *se* terminent en formant un  
tendon mince , large & membraneux , qui s’infere  
dans toute la longueur de la ligne blanche, & dans  
les cartilages de la huitieme, neuvieme, dixieme ,  
onzieme & douzieme côte.

Outre Pufage de ce mufcle qui sert à comprimet le  
*basas entre* & les viseeres qu’il renferme , *sa* portion  
charnue qui est attachée à la levre externe & prefque  
postérieure de la crête de Pos des iles, par l'ascension  
oblique de fes fibres vers l’extrémité cartilagineuse  
des côtes, les déprime non-feulement, & resserre la  
cavité de la poitrine dans l’expiration , mais peut en-  
core servir dans la circumrotation du tronc du corps  
sur l’axe des vertebres ; & par le trousseau de ses fibres  
charnues qui fiont paralîeles à celles du descendant dont  
on a parlé, il peut servir à le soulager dans sim action.  
Dans la coopération réciproque de ces msscles, Paso  
cendant du côté droit, & le descendant de la gauche ,  
tournent le corps vers la droite ; & au Contraire, Paso  
cendant de la gauche , & le descendant de la droite,  
tournent, par un artifice admirable de la nature , le  
' corps du côté gauche.

*Le pyramidaI.*

Ce muficle étant placé sur le mtsscle droit, Potdrë natu-  
rel que l’on doit si-livre dans la dissection, demande  
que nous en parlions ici. Il a pris sim nom de sa figu-  
re qui représente une pyramide. Il est attaché à la par-  
tie supérieure des os pubis. Il diminue peu à peu en  
largeur & en épaisseur de bas en haut, & se termine  
en un long tendon qui s’lusere dans la ligne blanche  
un peu au-dessous du nombril.

Rioland a observé que le gauche est toujours plus petit,  
& que lorfqu’un des deux manque, c’est pour l’ordi-  
naire celui-ci.

Fallope qui a le premier découvert ces mufcles, conjec-  
ture qu’ils compriment la vessie urinaire. Fabricius *ab  
Aquapendente s* veut qu’ils soutiennent le *bas-ventre ,*& qu’ils empêchent la trop grande pression des parties  
supérieures fur les inférieures. Mais ce qui paroît avoir  
donné lieu à cette opinion , c’est l’inspection des fujets  
anatomiques dans une situation renverfée. L’ufage qui  
fuit me paroît le plus naturel & le plus vraifembàbles  
Lorfque le *bas-ventre* vient à s’enfler par la pression  
du diaphragme fur les viflceres, ces muflcles tirent le  
nombril en bas , & pressent par ce moyen la vessie avec  
beaucoup plus d’égalité qu’aucun autre muflcle de cet-  
te partie dans l’expulsion de l’urine; quoiqu’il faille  
avouer qu’ils contribuent tous à cet ufage. Ceux qui  
en ont fait la découverte leur ont donné le nom de  
*Succenturiati* ou de mufcles auxiliaires, dans la silp-  
position qu’ils ont faite , qu’ils ne font que stlppléer à  
l’action du mufcle suivant, l’ordre des fibres étant le  
même dans tous les deux, & ceux-ci étant toujours âb-  
fens lorfique les autres s’attachent tout charnus à la  
symphifie des os pubis.

c

5 5 ABD

*Le droit.*

On lui a donné ce nom à caisse de la rectitude de *sa* posi-  
tion. Les Anatomistes ne sont point d’accord star llori-  
gine de ce mtsscle , que quelques-uns placent dans le  
sternum & d’autres dans les os pubis : mais cette quese  
tion paroît plus curieuse qu’utile. Il agit également  
fur l’une & l’autre de ces parties , selon que l’une ou  
l’autre est fixée pour lui servir de point d’appui. On ne  
Eauroit ajouter beaucoup de choses à la description  
qu’on a donnée de ces mtsscles qui s’étendent tout le  
long du *bas ventre*, depuis le cartilage xiphoïde où  
ils sont attachés, ainsi qu’aux cartilages des trois der-  
nieres Vraies-côtes, & de la premiere fausse jufqulaux  
os pubis , & qui font partagés en quatre ou cinq por-  
tions , par autant d’énerVations ou interfections tendi-  
neufes & transuerfales. Les Vaisseaux qui passent sous  
La portion supérieure sont, l’artere mammaire defcen-  
dante, & *ses* Veines afcendantes. Ceux de sa portion  
inférieure, font, l’artere épigastrique afcendante, &  
ses Veines descendantes. On n’a pu discerner jusqu’au-  
jourd’hui la place de ce mufcle entre les aponevro-  
Ees des mufcles asitendans : il fe peut faire que l’adhé-  
rence de PaponeVrofe du mufcle ascendant dans la li-  
gne blanche, à celle du mufcle qui suit, ait occa-  
iionné cette difficulté.

*Le trans.versaI.*

Ce mufcle est appelle transeesse à caisse que ses fibres  
traversent le *bas-ventre.* Il n’est point attaché comme  
on le croit communément, à aucun ligament de l’os  
Eacrum, ni à aucun autre qui couVre le sacro-lombaire ;  
mais comme Realdus Columbus le dit fort bien , aux  
apophifes tranfVerfes des vertebres des lombes , à la  
crête de l’os des îles, au ligament du pubis, & aux  
extrémités cartilagineufes des côtes qui sont au-dessous  
du sternum , d’où fa portion charnue traverfe la surfa-  
ce conVexe du péritoine, & se termine par un tendon  
large aVant que de passer Eous le mufcle droit , pour  
aller s’insérer tout le long de la ligne blanche..

Lorsque ces deux mufcles agissent ensemble, ils pressent  
directement le *bas ventre* en dedans, comme il arrive  
dans l’expiration. Gaspard Bartholin a observé que  
dans les bœufs & dans les grands animaux, une partie  
de ce mufcle s’unit avec le diaphragme aux extrémités  
cartilagineuses des côtes qui font au-dessous du ster-  
num ; d’où il conjecture que le diaphragme est un mtss-  
cle *trigastrique.* Je ne déciderai point si cette observa-  
tion peut convenir au corps humain, dont la posture  
est droite, & la maniere de respirer différente de celle  
des quadrupedes, jusqu’à ce qu’on soit mieux instruit  
scir ce scijet.

\* Ce muscle peut être regardé comme un double plan  
incliné de forces dont les bafes s’unissent. Cette base  
est représentée par *ses* plus longues fibres, qui sont  
celles qui partent des apophises transeerses. Les au-  
tres plans vont successivement & en sens contraires en  
diminuant de longueur, & conféquemment d’action  
& de forees. Cette structure peut beaucoup servir à  
expliquer la méçhanlque du vomissement & de la dé-  
jection des excrémens.

Les vaisseaux spermatiques traversent ce mufcle aussi-bien  
que ^ascendant auprès des aines,entre la partie antérieu-  
re de la crête de lsos des îles & des os pubis, de-là descen-  
dant pour quelque tems entre la portion charnue de ce  
dernier mufcle & PaponevroEe de l’oblique descendant,  
il *se* rendent par les ouvertures de cette aponevrose au-  
près des os pubis. Le deffein qu’a eu la nature en empê-  
chant que ces ouvertures correspondissent exactement  
l’une à I’autre,a été de prévenir la descente des intestins.  
C’est aussi dans la même vue qu’elle a donné une in-  
sertion oblique aux uréteres & au conduit biliaire qui  
fassent entre les membranes des intestins, & entre cel-  
les de la vessie, laquelle empêche le retour de la bile  
dans l’un, & celui de l’urine dans les autres.

ABD 36

On doit prendre garde en disséquant ces muscles de ne  
point offenser le cremaster.

Galien dans sim Traité de la dissection des mufcles , &  
dans celui de la conservation de la santé, remarque  
que l’action des mufcles du *bas-ventre* est néceffaire à  
l’expiration, parce qu’ils tirent la poitrine en bas ,  
aussi-bien que dans les efforts que l’on fait en parlant  
haut.

Il observe dans plusieurs endroits que sans la contraction  
de ces mufcles, nous ne pourrions aller à la selle, ni  
uriner,; car l’action des mufcles sphincters de l’anus &  
de la vessie, est surmontée par celle des muEcles du  
*bas-ventre 8c* du diaphragme , ( *De adinisilstrationibus  
Anatomicis. De sanitate tuenda. )*

Il remarque encore (*De Locis affectis}* que quelques per-  
sonnes qui ont une constipation ou une suppression  
d’urine, *se* soulagent eux-mêmes, en *se* pressant le *ven-  
tre* avec les mains.

Que l’expulsion du fœtus est l’ouvrage des mufcles du  
*bas-ventre. De naturalibus Facultatibus.*

ABDUCERE , pour *bibere, boire.* **SeRIBoNIUs LAR-  
GUS.**

ABDUCTIO. *Abduction y écartement.* Espece de frac-  
ture dans laquelle l’os est transVersillement *séparé* aux  
environs de l’articulation ; en sorte que *ses* extrémi-  
tés fracturées scmt écartées l’une de l’autre.

Galien donne à cette espece de fracture l’épithete de  
καυλ.δὸν, c’est-à-dire , fracture *dans laquelle Los* a la  
figure d’une tige de plante rompue.

*Abductio* signifie dans *Caelius Aurelianus,* un effort vio-  
lent. Il en fait mention comme d’une des causes des  
douleurs ifchiadiques & pfoadiques. *Morborum chro-  
nicorum , Lib. V. cap.* 1. *Item vehemens abductw  
vel raptus in exercitio factus.*

\* Les Anatomistes nomment encore *Abduction* Pactiofl  
par laquelle les mufcles qu’ils appellent *abducteurs ,*éloignent une partie d’un plan qu’ils supposeroient di-  
vsser le corps humain dans toute sa longueur en deux  
parties égales.

ABDUCTOR , *Abducteur.* C’est le nom que les Ana-  
tomistes ont donné aux muscles stuvans.

*Abductor auris.* Voyez *Retrahens auriculam,* ou *Triceps  
auris.*

*L’Abducteur de pœiI.*

C’est un mtsscle qui part par un tendon court du trou op-  
tique, à la partie externe du fond de l’orbite.

Il s’lusere par un tendon fort plat & fort large, dans la  
fclérotique, du côté du petit angle de l’œil.

Il sert à mouvoir l’œil à l’extérieur du grand angle au  
petit.

*L.Abducteur du petit doigt de la main.*

C’est un petit mustcle longuet placé le long de la partie  
postérieure interne du quatrieme os du métacarpe, à  
Isopposite du pouce. Il est attaché par un bout à iles  
orbiculaire du carpe & un peu à la partie voisine du  
gros ligament du carpe. L’autre bout *se* termine par  
un tendon court & un peu applati , attaché au côté  
cubital de la basie de la premiere phalange du petit  
doigt. Ce mufcle couvre un peu le métacarpien.

Son ufage est non-seulement d’écarter le petit doigt des  
autres, mais encore de le tendre un peu.

*L.Abducteur de pindex.*

C’est un petit mtsscle large qui part de la partie externe  
& supérieure dtl premier os du pouce.

Il est insiéré, par le moyen d’un tendon court, dans la  
partie supérieure du premier os du premier doigt, la-  
téralement, en déclinant du côté du pouce.

Son usetge est d’approcher l’index du pouce, en l’écar-  
tant du doigt du milieu.

*L.Abducteur du petit doigt du pté, ou le grand  
parathenar.*

C’est un muscle qui est attaché en arriere par un corps

37 A B D

charnu, à la partie latérale externe de la face infé-  
rieure du calcaneum , depuis la petite tubérosité pose  
térieure externe, jufqu’à la tubérosité antérieure. Il  
tient encore par une autre extrémité tendineufe à l’os  
cuboïde, & d’un troisieme côté, à la partie fupérieu-  
re du cinquieme os du métatarse.

Il s’infere extérieurement & latéralement dans la partie  
supérieure du premier os du petit orteil.

Son usage est d’écarter le petit doigt du pié de sem voisin.

*L.Abducteur du pouce de la main ou le Thenar.*

C’est un muscle qui part du ligament transuersial du carpe  
& de celui de fes os, qui soutient lé pouce.

Il est attaché par une insertion tendineuse, à la seconde  
phalange du pouce, & sim uselge est d’écarter ce doigt  
des autres.

*L.Abducteur du pouce dupié.*

C’est un musicle qui part charnu de la partie inférieure in-  
terne du calcaneum , & de celle de l’os fcaphoïde.

Il s’infere en partie à l’os sesamoïde interne , & en partie  
au côté interne de la premiere phalange du pouce près  
de sa base.

Son ufage est d’écarter le gros orteil des autres.

*Abducteur de la cuisse.*

\* On peut donner ce nom à trois muscles , qui semt,  
le grand , le moyen & le petit fessier. Nous ne con-  
sidererons ici ces mufcles que relativement à l’action  
*dé abduction* qu’ils peuvent produire, réservant à dé-  
tailler leurs autres ufages fous leurs Articles particu-  
liers, dans lesquels nous indiquerons les directions  
de leurs fibres & leurs attaches.

*Le grand fessier.*

Le grand fessier, par fa portion antérieure, peut coopé-  
rer aVec les autres à faire l’abduction de la cuisse ,  
c’est-à-dire, à l’écarter de l’autre cuisse quand on est  
debout ; mais quand on est assis, il n’exerce cette  
fonction que par fa portion postérieure.

*Le moyen feissier.*

L’usage du moyen fessier est d’écarter une des cuisses  
pendant qu’on est debout, & cela plus ou moins di-  
rectement, felon l’action particuliere de fes portions  
antérieures , postérieures ou moyennes. Ainsi , dans  
cette attitude il est abducteur de la cuisse. Quand on  
est assis , fon ufage est d’en être rotateur , c’est-à-  
dire, de faire rouler l’os de la cuisse autour de fa  
longueur , de maniere qu’ayant en même tems la  
jambe fléchie , on l’écarte de l’autre.

*Le petit feissier.*

Le petit fessier est le coadjuteur du moyen, faisant avec  
lui le mouvement *d’abduction* ou d’écartement quand  
on est debout , & celui de rotation quand on est  
assis.

A B E

ABEBÆOS. Άβέβαιος. *Infirme, foible , inconstant.* Cas-  
**TELL.**

ABELE, Efpece de Peuplier. Voyez *Populus, Peuplier.*ABELICEA. Grand arbre qui croît particulierement en

Crete; on l’appelle encore *Santalus adulterina,* ou  
*Pfeudosuntalum.*

Honorius Bellus croit que les anciens ne connoissoient  
point cet arbre , à moins qu’il ne foit l’Orme des mon-  
tagnes de Theophraste. *Hist. de* RAY.

ABELMELUCH. EEpece de ricin ou de palme de  
Christ. *Hiflo de* RaY.

A B Ε 38

\* Cet arbre croît aux enVirons de la Mecque : ses femen-  
ces qui font noires & oblongues, ^e terminant en poin-  
te par les extrémités , fiant regardées comme un purga-  
tif si violent, qu’on les emploie préférablement à l’el-  
lebore blanc dans les cas où llon Veut procurer de fortes  
évacuations. *Alp. Hist, nat. I.* 18 lu

ABELMOSCH. On lit dans Blancard que c’est le nom  
de la graine d’une plante Egyptienne qui a l’odeur du  
mufc, & que les Arabes mêlent aVec leur cassé, pour  
la lui communiquer.

L’Alcea Egyptia Villofa de Cafp. B. ou l’JZgyptia mose  
chata de Parkerifon, ou le Belmufehus Egyptia de Ji  
Bau. ou F*Ab-el rnosch* ou Mofch-Arabum de Veflin-  
gius est la plante dont la graine s’appelle *Abelmosch.*RAY.

ABESAMUM. Ruland , & après lui Johnfon , ont ren-  
du ce mot par *lutum rotae,* ou la boue dont les roues  
s’enduisent: mais le mot Allemand qui leur a fourni  
cette étymologie, ne signifie que *terre* ou *boue.*

ABESSI ou REBIS. Les excrémens, ou ce qui reste des  
alimens après que le chyle en est fépàré.

ABESUM. Qui n’est pas delayé. *Chaux vive.* Voyez  
*Chaux.*

ABEVACUATIO. EVacuation incomplete d’humeurs  
peccantes, procurée foit par les forces feules de la na-  
ture , silit par le secours de l’Art.

\* ABHAL. C’est un fruit de couleur touffe, tirant fur le  
noir, très-connu dans tout l’Orient, qui est à peu près  
de la groffeur de celui du Cyprès, & que llon recueille  
fur un arbre de l’efpece de ce dernier. On le regarde  
comme un puiffant cmmenagogue : l’on s’en fert aussi  
pour hâter l'expulsion des fœtus qui font morts dans  
la matrice.

A B 1

ABICUM ou COOPERTORIUM. *Couvercle.* Cas-  
TELL. Voyez *Coopertio.*

AB1ES. *Sapin.* Dale fait mention de trois especes de  
*Sapins* qui ont quelque ufage dans la Medecine.

Le premier est le *Sapin* Vrai. Les sommités de fes feuil-  
les & ses pommes, sirnt employées contre le scorbut.  
On les fait infufer dans la boiffon journaliere.

On lit dans Miller qu’il en entre une grande quantité dans  
le mum ou la bierre de Brunfwick. On dit que dans les  
contrées où cet arbre est commun, les peuples *se ser-  
vent* d’une décoction de fon bois ou de la fciure , dans  
les difficultés d’uriner , & contre les fleurs blanches.

Ce *Sapin* produit la térébenthine de Strasbourg. On l’ap-  
pelle résine liquide , pour la distinguer de la résine fe-  
che, qui a quelque ressemblance aVec l’encens. Voyez  
les Articles *Tércbenthina & Résina.*

Voici comment on distingue cet arbre chez les Auteurs.  
Abies,offic. ger. 118 lu emac. 1363. Park. theat. 1539. Ray  
hist. 1394. fynop. iii. 441. merc. bot. ii. 15. Physi brit.  
I.mer. pin. I. ind. Med. lu mont. ind. 35. *Abies conis  
sursumspectantibussive mas, C. B.* pin. 505. Jonf. dendr.  
329. Buxb. 1. *Abies femina sive -Ελα7Λ r. J Β.* I.  
235. *Abies sumina ,* Chab. 68. *Abies taxi folijs,* Ray  
hist. ii. 1394. *Abies taxi solio , fructu sursum spectan-  
te ,* Toum. inst. 585. elem. bot. 457. Boerh. ind. A. il.  
179. Rupp. flor. Jen. 270.

Le fecond dort Dale a parlé , c’est l’épinette ou sapinet-  
te de Virginie & de Canada, dont on tire une térében-  
thine qu’on nomme *Baume de Canada.*

On l’appelle encore *Abies Canadensis,* ind. Med. 1. ou  
*Abies minor , Pectinatisfolijs, V.irginiana , conis Par^  
visf/brotondis* pluclqPhytog. Tab. 121. Almag. 2.

Le troisieme est le *Sapin* commun , dont on tire uneef-  
pece de térébenthine qui fert à la composition de la  
poix blanche. Voyez *Réscne* du *Goudron.* V(»yez Cou-  
*dron,* de la *Poix* ordinaire. Voyez *Poix y* de la *Poix* de  
Bourgogne. Voyez *Poix.*

On appelle ce *Sapm* Picea, offic.Ger. 1173. *Picea vul-  
garis,* Parck. theat. 1538. *Picea major.* Jonf dendr.  
325. *Picea major.* Gesuemac. 1454. *Picea major prfa  
ci)*

39 A. B I

*ma. Suce Abies rubras C* B. pin. 493. *Picea Latino- '  
rum,,Chalu* 68. *Picea Latinorum rsitveÀbies masTheo-  
sohrasti,* J. B- j- 238. *Abies , picea* Volck. flor. nor. 1.  
ind. med. ί. *-Abies rubra. Picea, mont.* ind. 35. *Abies  
mas Theophrasti*,Ray hist. II. 1396. I.ynop. iii. 44I.  
*Abies tenuiore solio -, fructu deorsum spectante* jTourn.  
inst. 585. elem. bot. 457. Boerh. ind. A. ii. 179.  
Dill. cat.giss 49. Rupp. flor. jen. 270. *Abies conis deor-  
sum spectantibus,* Buxb. 1.

Outre ces *Sapins*, il y en a un grand nombre d’autres,  
dont nous ferons Feulement l’énumération s étant de  
trèsrpeu d’ufage dans la Medecine.

*Abies taxi solio,fructu longissimo deorsum inflexo.* Le Sa-  
pin à feuille d’if, qui a le fruit très-long & penché  
vers la terre.

*Abiespiceafolijs brevibus, conis minimis.* Rand. Le Sapin  
qui a la feuille petite, comme la pesse, & les fruits  
très-petits.

*Asiles piceafolijs brevioribus , conis parvis , biuncialibus  
laxis.* Rand. Le Sapin dont les feuilles font les plus  
petites, & qui a les fruits petits & penchés.

*Abiestaxifoli'js, odora balsami gileadensis.* Ray hist. App.  
Sapin à feuilless’if, qui produit le baume.

*Abies folijs praelongis pinum simulans.* Hist. Ray. Sapin à  
feuille longùe, & ressemblant au pin. Ray. hist.

*Abi&s' taxi folio fructu rotundiori obtuse.* Hist. Ray. Sa-  
pin à feuille d’if, & qui a les fruits arrondis.

*'Abies orientalis, folio brevi et tetragono ,fructu minimo,  
deorsum inflexo.* Tourn.ccr. Sapin oriental , à feuille  
courte & quai'rée, fruit petit, & tourné vers la terre.

*Abies major sinensis, pectinatis taxi foliis , subtus caesis,  
conis grandioribus sursum rigentibus,foliorum etfqua-  
'marum apiculis spinosis s* Pluck. Amalth. Sapin de la  
Chine, à feuille d’if, à grands fruits droits, & à feuil-  
les découpées en forme de peigne & pointues.

*Abies maxima finensis s pectinatis taxifolijs, apiculis non  
fpinosis y* Pluck. Âmalth. Grand Sapin de la Chine à  
feuilles d’if, non pointues.

ABIGA. *herba.* Plante qu’on appelle encore *chamaepi-  
tys,* ou *luette, mosehate, pinive artorique :* l’épithete  
*d’Abiga* lui vient d’*Abigere ->* chasser, parce qu’elle  
facilite la délivrance des femmes enceintes ; ou plutôt  
parce que sa feuille est femblable à celle du Sapin qu’on  
nomme en latin *Abies.* **BLANÇARD.**

AB1T ou ABOIT. *Cérlisc.* **CASTELL.**

A Β L

ABLACTATIO. Action ou maniere de fevrer les en-  
fans.

On ne doit donner à un enfant d’autre nourriture que  
du lait, jufqu’à ce qu’il ait acquis de la force ; on peut  
lui donner pour lors de la mie de pain trempée dans  
du vin miellé , du vin doux ou du lait ; & enfuite pen-  
dant peu de tems des œufs pochés : car les alimens qui  
ont befoin d’être mâchés, abforb.ent une trop grande  
quantité de falive. Sa boisson doit être de vin trempé.  
Lorsqu’il n’y a plus de danger pour lui à ufer d’ali-  
mens preparés aVec du froment, ( ce qui arrive ordi-  
nairement vers le vingtieme mois, ) il faut le defac-  
coutumer peu à peu de téter. S’il arrivoit qu’il tombât  
malade après qu’on l’a feVré, on le remettra de nou-  
veau au lait ; & lorfqu’il fera guéri & qu’il aura repris  
ses premieres forces, on le fevrera comme auparavant.  
AbTIUs , *Tetrab.* 1. *Serm.* 4- *c.* 28.

Les enfans que l’on a sevrés ont befoin de divertissement  
& de récréation ; leur nourriture doit être légere & d’un  
bon suc. On ne doit point donner trop de vin à ceux qui  
font d’im tempérament robuste : car il charge la tête  
d’une grande quantité de vapeurs. Je ne ferois point  
d’avis non plus qu’on les privât entierement de Peau  
froide, on doit au contraire leur en donner dans les  
> tems chauds & entre leurs repas, pourvu qu’elle foit  
de bonne qualité. AETIUs, *Tetrab. i.serm.* 4. c. 29.

La nature qui a pris foin de préparer aux enfans un ali-  
ment proportionné à la foiblesse de leur estomac, nous

A EL 40

a aussi laissés les maîtres de le changer selon lescirconf  
tances, pour un autre plus folide & plus difficile à di-  
.gérer.

Tous ceux qui ont étudié la nature, favent que le mou-  
vement: & l’exercice facilitent extremement la digesu  
tion ; de forte qu’un Laboureur d’un tempérament  
& d’une force médiocre, digerera fans peine toutes  
Eortes d’aliméns ; au lieu que les personnes sédentaires  
quoique plus robustes , ont peine à supporter les ali-  
mens les plus légers, sans s’appercevoir des fympto-  
mes d’indigestion. Il paroît donc que la digestion,  
toutes choses d’ailleurs étant supposées égales, aug-  
mente à proportion de l’exercice.

Lors donc qu’un enfant est incapable d’ün exercice &  
d’un mouvement fuffisant pour digérer les alimens so-  
lides , il trouve dans le lait un fluide léger qui a tou-  
tes les qualités propres à lui servir de nourriture avant  
même qu’il l’ait reçu dans sim estomac. Et de peur que  
la mere ne lui donnât par imprudence un aliment im-  
propre, la Providence semble avoir en quelque sorte  
mis à couvert sim foible estomac des atteintes de Pin-  
digestion en lui refissent pendant les premiers mois  
l’ufage des dents.

Il si.lit de ces observations qu’on ne doit point sevrer un  
enfant que la nature n’en ait indiqué le tems, en lui  
donnant des dents, & en le rendant capable d’ünmou-  
vement fuffifant pour divifer, & enfuite pour digérer  
un aliment plus folide & plus difficile à digérer, que  
ne l’étoit le lait de *sa* nourrice.

Mais comme un enfant n’est muni que peu à peu des in-  
strumens de la mastication, & qu’il n’est pas tout d’un  
coup en état de faire de l’exercice , on ne doit pas non  
plus le priver trop-tôt du lait pour lui donner des ali-  
mens folides.

Les instructions que les Auteurs nous ont laissées tou-  
chant la maniere de nourrir les enfans, s’accordent  
avec ce que je viens de dire. Ils veulent que l’on ne  
donne autre chose aux enfans que du lait pendant les  
deux ou trois premiers mois , pourvu qu’on puisse le  
’ faire sans inconvénient; & que l’on fubstitue peu à peu  
à cet aliment , de la bouillie, des panades & du pain  
cuit dans du lait, jufqu’à ce que le mouvement & la  
mastication le mettent en état de digérer des alimens  
plus folides.

Les meres commissent donc bien peu ce qui est utile à la  
santé de leurs enfans,qui fans aucune nécessité & par pur  
caprice leur refissent la mamelle, si-tôt après qu’ils  
font nés, & qui à la nourriture que la nature a propor-  
tionnée à leur complexion, en substituent une autre  
qu’ils n’ont pas la force de digérer.

Un petit nombre d’obsiervations fur la nourriture ordi-  
naire des enfans , servira à mettre ce que je viens de  
dire, dans une plus grande évidence.

Le lait d’une femme faine qui est dans la fleur de S011  
âge, qui fait un exercice modéré, & qui fe nourrit de  
bons alimens, est l’aliment le plus aifé à digérer que  
l’on commisse, & par une fuite nécessaire, le meilleur  
restauratif qui soit dans la nature. On trouve un grand  
nombre d’exemples dans les Auteurs, de persimnes  
extremement affbiblies par la maladie, qui ont recou-  
vré leurs premieres forces en tétant une femme.

Il ne Eera pas difficile de rendre raiscm des effets salutai-  
res du lait, si l’on considere l’estomac comme le la-  
boratoire de la sianté, & le lait comme un fluide qui  
s’est séparé de la maffe du seing dans les glandes des  
mamelles, ou qui passe immédiatement du réservoir  
du chyle dans cette partie, au moyen de quelques  
vaiffeaux qui nous fiant encore inconnus.

Lorsqu’on le boit tel qu’il est au sortir des mamelles, il  
n’est pas difficile à digérer, ayant déja passe par les or-  
ganes de la femme, qui fervent à la digestion. Il n’a  
pas beaucoup de peine non plus à ste convertir denou-  
veau en chyle , dont il ne diffère pas beaucoup.

On doit obsterver que le lait, de même que tous lesflui-  
des des animaux, perd une grande partie de Ees vertus  
lorsipsuon l’a laisse refroidir, sens qu’il foit possible de

4ΐ A B L

les lui rendre de nouveau en le faisant chauffer. Lorsi-  
qu’on le fait cuire, il perd totalement les qualités qui  
le rendoient préférable à tout autre aliment, & de-  
vient dès ce moment une nourriture mal faine pour  
les perEonnes qui ont l’estomac foible & délicat.

On donne souvent aux ensans,à la place de lait, du pain  
cuit dans de l’eau : mais il s’en faut de beaucoup que  
cette nourriture foit aussi bfssine que l’autre, car le pain,  
lorsqu’on le cuit de cette maniere, devient gluant &  
visqueux, s’il n’est pas bien levé; & s’il l’est, il s’ai-  
grit aussi - tôt. Il est besoin dans ces deux cas d’une ac-  
tion extraordinaire de l’estomac, pour qu’il puisse *se*changer en chyle ; car autrement il cause des tranchées  
violentes, des inflammations de bas-veutre,des con-  
vulsions, des difficultés de respirer, & la mort même.

Il est impossible de donner des regles générales siur le siu-  
jet dont nous parlons. On doit avoir égard aux forces  
de la mere & de l’enfant, en un mot, on doit fuivre la  
méthode que la nature paroît indiquer, à moins que  
quelques circonstances ne la rendent impraticable. Ce  
que nous avons dit ci - dessus peut fournir des regles  
faciles, à quelques changemens près,à accommoder aux  
cas particuliers qui peuvent se préfenter.

ABLATIO , Expulsion de toute matiere inutile ou  
nuisible au corps. Ce terme s’étend à toutes fortes d’é-  
vacuations.

Il fe prend aussi quelquefois pour le retranchement d’u-  
ne partie de la nourriture journaliere, ordonné relati-  
vement à la fanté.

On s’en fert epcore pour exprimer l’intervalle du repos  
dont on jouit entre deux accès de fievre.

*'Ablation* en chymie signifie la foustraction d’une chofe  
faite ou qui n’est plus nécessaire dans l'opération. Ro-  
**LAND. JOHNSON & CaSTELL,**

ABLUENTIA MEDICAMENTA, *Remedes* dé-  
*layans,* OL1 propres à dissoudre & à emporter les parties  
acres & falines qui affectent quelques parties du corps,  
particulierement l’estomac & les intestins.

A B LU IREN, *Lavage ou épurement.* **RULAND.**

ABLUTIO, *Ablution, lotion.* On appelle de ce nom  
plusieurs opérations qui *fe* font chez les apothiquaires.  
La premiere est celle par laquelle on fépare d’un médi-  
cament, en le lavant avec de l’eau, des matieres qui lui  
font étrangeres. La seconde est celle par laquelle on  
enleve à un corps ses sels sifrabondans, en répandant  
de l’eau dessus à différentes reprises : elle *se* nomme en-  
core *édulcoration.* La troisieme est celle dont on *se sert*quand pour augmenter les vertus & les propriétés d’un  
médicament, on verfe dessus ou du vin ou de quelque  
liqueur distillée, qui lui communiquent leurs vertus  
ou leur odeur, comme par exemple, lorsqu’on lave les  
vers de terre avec le vin, &c.

A B O

«

A B O I T, Cértsse ou blanc de plomb.

ABOMASUM, nom du quatrieme estomac de la bê-  
te qui rumine ou remâche les herbes qu’elle a mangées.  
Le premier s’appelle *venter ou ventre,* le second *reti-  
culum* , & le troisieme *omasus.*

ABOMINATIO. Quelques Ecrivains barbares fe  
sirnt servis de ce mot pour exprimer le dégout des ali-  
mens ou l'aversion qu’ont quelques malades pour tou-  
te nourriture.

ABORTUS ou ABORSUS, *Avortement.* Quelques Au-  
teurs prennent *aborsus* pour un avortement qui se fait  
dans les premiers mois de la grossesse, *8c abortus pour*celui qui sie fait dans 1© dernier mois. Mais cette dis-  
tinction ne me paroît point fondée, & il faut regarder  
ces termes comme fynonymes.

L’Avortement arrive en tout tems & par diverses cau-  
fes ; mais plus ordinairement fur la fin du troisieme  
mois,ainsi qtl’Hippocratel’a observé. Cet ancien en  
décrit un de six mois, & c’est le premier dont il finit  
fait mention dans les ouVrages des Medecins. EnGre-  
ce,lescourtifannesfe faifoient aYorter fans fCtupule ;

A B O 4\*

cettè pratique leur étoit allez ordinaire, par la raisost  
qu’étant moins recherchées lorsqu’elles étoient grosses;  
leur commerce endevenoit d’autant moins lucratif. Il  
ne paroît pas qu’on fît dans la même Contrée un cri-  
me au Médecin d’en aVoir indiqué les moyens; au-  
trement Hippocrate fe seroit bien gardé de nous ap-  
prendre que la jeune femme dont il déerit Pavorte-  
ment, fe l’étoit procuré en PulVant la méthode qu’il  
lui aVoit prescrite.

Nous lisons dans le même Auteur, que ce qu’une fem-  
me rendit par le Vagin six jours après la conception,  
aVoit la forme d’un œuf fans coque, Eans autre diffié-  
rence sinon que cette masse étoit rouge & tout-à-fait  
ronde. L’extérieur de la membrane qui PenVeloppoit,  
offroit quelque chose de ressemblant à du simg épais  
& noir ; l’intérieur contenoit quelques fibres épaisses  
& blanches *s* nageant dans une efipece de pus ichoreux  
& rouge.

La Motte remarque aussi qu’un fœtus très-nouvellement  
formé, ressemble, lorfqd'il est enVeloppé de toutes fes  
membranes, à un œuf sans coque.

Galien dit dans fon commentaire sclr le troisieme luvre  
des épidémiques, qu’une dansie violente, une peur,  
un poision, un purgatif, certains remedes propres à  
cet effet, une perte de fang excessive, foit par une  
blessure, foit par des hémorrhoïdes , peuvent procurer  
l’avortement : mais outre ces causes, il y en a beau-  
coup d’autres dont nous donnerons des exemples par-  
ticuliers.

Un flux de ventre opiniâtre & continu met le fruit d’u-  
ne femme en danger. La perte de fon lait est un signe  
de foiblesse dans Pensant: au contraire, une gorge  
ferme, remplie & potelée annonce un fœtus fain &  
vigoureux.

Si le fein d’une, femme grosse devient fubïteffient flafque  
& moti, elle est menacée d’avortement. Celle qui n’est  
ni grosse ni accouchée, & qui cependant a du lait, ne  
doit point avoir fes regles. CELSE, *liv. 2.chap.* 8.

Les accidens antérieurs à *F avortement* sirnt d’abord une  
évacuation de matieres aqueuses, purulentes & san-\*  
\* glantes ; lorsipue l’instant approche, il survient une  
perte de Eang pur & fluide ; des caillots viennent en-  
suite; puis le fœtus enveloppé de fes membranes, ou  
sans elles. Quelques femmes fe plaignent, aVant que  
d’avorter, d’une pesanteur dans les reins, de douleurs  
au nombril, aux yeux & à la tête, d’un tiraillement  
d’estomac , de froid aux extrémités du corps, dé foi-,  
blesse, & d’un frisson tel que celui qu’on éprouve dans  
un accès de fievre. D’autres tombent en convulsions  
femblables à celles de l’épilepsie : mais la plupart de  
ces Eymptomes ne précedent que *F avortement* sollici-  
té par des remedes. Quant aux *aeortemens* qui n’ont  
point été procurés par des moyens violens, l’affais-  
sement de la gorge sans caisse connue, la froideur &  
la pefanteur des cuisses, froideur &pefanteur qui s’é-  
tendent jusqu’aux reins, font, selon Hippocrate, les  
signes ordinaires qui les annoncent. Les femmes sale  
nes, qui ont le ventre libre & Puterus humide, qui  
ont mis au monde de gros enfans fans douleurs exceP-  
sives, qui font dans la vigueur de Page, & qui n’ont:  
ni trop de seing ni trop d’embonpoint , supportent  
mieux *F avortement 8c ses* fiâtes, que d’àutres. Αετιυβ,  
*Tetrab. IV.serm. I V. chap.* 19.

Si l’enfant détaché de Puterus & tombé dans le vagin,  
y est detenu,frottez le corps de la femme, & parti-  
culierement les parties voisines de Puterus, d’huile  
de cyprès mêlée avec de la térébenthine , dnnt vous  
vous fervirez encore en embrocations après qu’elle  
fera délivrée. Siceremede n’opere point, vous la fe-.  
rez asseoir fur une décoction d’aromates, Vous lui *se-\*  
rez* prendre des sternutatoires ; vous essalc'rez la fu-\*  
migation de poix résine seche, de soufre, de bitu-8me, d’écrevisse & de galbanum. On aura recours à  
ces remedes & à d’autres semblables, pourvu qu’il  
n’y ait point d’inflammation ; car en ce dernier cas,  
il faudroit fe contenter de faire promener une fem^

43 A B O ।

me , ou de la faire asseoir Fur des décoctions relaxati-  
ves & adoucissantes. S’il n’y a point d’inflammation,  
& si l’enfant n’est retenu que faute de dilatation de  
l’orifice de la matrice, lervez-vous de pessaires depa-  
pier & d’éponge feche , obfervant de passer d’un pe-  
tit à un plus gros, & d’en oindre la furface d’opopa-  
nax ou de racine de panax, avec du miel & de la té-  
rébenthine broyée. Si Parriere - faix n’accompagnep as  
l’enfant, il ne faut point l’extraire par violence ; il  
faut encore moins couper le cordon , & le laisser en  
arriere ; car le resserrement de l’orifice & d’autres ac-  
cidens ne manqueroient pas de furvenir. Mais s’il n’y  
a pas lieu à une promte extraction de l’arriere - faix,  
coupez le cordon, attachez-le à la cuisse de la femme,  
& faites tous vos efforts pour procurer l’évacuation de  
ce qui reste. AETIUs, *Tetrab. IV. serm. IV. chap.* 19.

Toute femme dont le tempérament n’est point afloibli,  
& à qui il arrive d’avorter à deux ou trois mois, fans  
que cet accident ait de causes manifestes, a les coty-  
ledones ou les glandes dont le chorion est parsemé,  
chargées de mucosités ; & c’est, dit Hippocrate, ce qui  
l’empêçhe de retenir le fœtus, à qui cette mucosité fa-  
cilite la fortie de la matrice. Il faut les traiter avec des  
phlegmagogues & par éVacuations générales : car celui  
qui commenceroit à travailler fur la partie aflectée,  
avant que d’avoir purgé tout le corps , & prévenu par ce  
moyen llaffiuence des humeurs , feroit dans le cas d’un  
homme qui tenteroit de deffécher un puits, sans en  
avoir tari la fource. On peut préparer ainsi une injec-  
tion très-efficace contre les phlegmes de la matrice.  
O’.iVrcz une pomme de coloquinte ou une pomme  
amere par l’extrémité la {lus commode pour en arra-  
cher la pulpe & les pépins; remplissez la caVÎté for-  
mée par l’extraction de la pulpe & des pépins, d’hui-  
le d’Iris. Refermez l’ouverture aVec la piece que vous  
aurez emportée pour éVÎder la pomme , comme avec  
un couvercle, & laissez-la s’imprégner de l’huile pen-  
dantun jour& une nuit; après quoi vous la ferez puire  
dans de la cendre chaude, d’où vous la retirerez pour  
en extraire l’huile. C’est cette huile qu’il faut injec-  
ter chaude dans la matrice. Ce remede a rendu fécon- \*  
des plusieurs femmes, en évacuant les phlegmes qui  
s’opposoiesit à la conception. Il faut encore qu’elles  
obfervent de ne p rendre que des alimens chauds & def-  
féchans, de joindre un exercice modéré à quelques fric-  
tions, & de s’abstenir de tout ce qui est capable de ra-  
fraîchir.

Quant à celles qui avortent par la faiblesse de la faculté  
rétentive, il faut leur faire boire dans de l’eau ou dans  
du νΐη de la peau d’un hérisson réduite en poudre ; on  
a découVert que ce remede leur étoit bon. Il produit  
le même effet, si elles s’en frottent les serres des jar-  
ties naturelles. Le hérisson & .le poisson à coquille cal-  
ciné ont la même propriété, qui leur est encore com-  
mune aVec la graine de myrthe dans du νΐη & aVec de  
l’huile delentifque ou deSuccin. On peut encore leur  
prefcrire une lotion aVec la décoction de ronce & de  
myrthe, ou autres choses semblables. AETIUs, *Tet. IV.  
Serm. IV. c.* 21.

Les anciens Medecins n’en favoient pas davantage là-  
dessus. Il faut convenir que les modernes ont fait de  
grands progrès dans la partie de la Medecine qui con-  
cerne les accouchemens en général, & qu’ils Pempor-  
tent de beaucoup fur leurs prédécesseurs quant à la ma-  
niere de traiter les femmes dans le cas périlleux de  
*V avortement,* foit qu’il faille remédier à fes fuites, foit  
qu’il faille le prevenir ou le faciliter.

*U avortement* est produit en général par des caufes qui  
affectent immédiatement ou Pensant, ou le placenta,  
ou ses membranes, ou le cordon ombilical, ou la mere.  
Quant à l’enfant, tout ce qui peut être la casse de fa  
mort, peut caufer *\’avortement.*

Lorfque les membranes qui enveloppent le fœtus font si  
foibles qu’elles peuvent se rompre-par l’effort le plus  
léger, ll v a danger *d’avortement.* On a des exemples  
*d?avortement* occasionné par l’état fkirreux du placen-

ΑΒΟ 44

ta & par 1e peu de longueur du cordon ombilical.

Pour ce qui est de la mere , toutes les maladies tant ai-  
gues que chroniques, toutes les passions vives de l’a-  
me, les exercices violens, les efforts pour porter 01?  
soutenir un fardeau, la plethore, la soibleffe de quel-  
que caufe qu’elle provienne, les remedes violens, Pac-  
tion de crier, les odeurs defagréables, telles que cel-  
les du mufc, de PambrdB de la civette , de la fumée  
d’une lampe ou d’une chandelle récemment éteinte,  
toutes ces chofes,dis-je,font capables de caufer Pzz-  
*vortement.*

Cependant, la rigidité trop grande ou le trop grand re-  
lâchement de Puterus fiant les caufes les plus ordinale  
res de cet accident. IlarrÎVe dans le premier cas que la  
matrice n’est 4 as capable d’une dilatation telle que les  
accroiffemens journaliers de Pensant la demandent: ce  
qui fe manifeste par la tension, la dureté & les douleurs  
de ventre. Danslcfecond cas, l’inofculationdesvaif-  
fcaux du placenta aVec 1’uterus même n’est pas assez  
ferme. Lorfque le fœtus aVec fes membranes & lepla-  
centa ont acquis de la grosseur & du poids, alors elle  
vient à manquer, & l’avortement s’enfuit. Entre les  
causes dont nous avons fait l’énumération, il n’y en a  
point de plus communes que celles-ci.

Mais soit qu’il y ait rigidité, foit qu’il y ait relâchement  
de matrice, tant que ces causes subsisteront, qu’elles  
ne sieront point détruites par quelque heureux change-  
ment dans la disp osition générale du corps & dans *Fe-  
tat* p articulier de l’uterus, il y aura un terme fixé, au-  
delà duquel une somme ne conduira poiit sa grossesse;  
ce fieroit un prodige qu’elle menât Eon fruit à maturi-  
té dans ces deux circonstances.

Hippocrate, d’où les Auteurs ont tiré tout ce qu’ils ont  
dit des causes de *F avortement*, appuie particuliere-  
ment fur ces deux dernieres. On m’accuseroit peut-  
être de peu d’exactitude, si je n’aVertissois qu’entre au-  
tres propriétés, le cassé a celle d’exciter les regles &  
toutes les hémorrhagies périodiques, & que parconsé-  
quent il est dangereux pour les femmes grosses. GEof-  
**FROY.**

Il faut bien fe garder d’employer l’aloès avec les fem--  
mes grosses, parce qu’il dispose à l’hémorrhagie, etl  
raréfiant le seing. GboffRoY.

Toute préparation dans laquelle il entre du soufre, est  
dangereufe dans la grossesse; parce qu’elle peut favo-  
rifer *F avortement.* Voici les signes que les Auteurs  
nous donnent de *F avortement* prochain.

La perte fubite de la gorge.

L’éVacuation fpontanée d’une liqueur féreuse par les  
mamelons du fein.

L’aflaissement du ventre dans fa partie supérieure & dans  
ses côtés.

La sensation d’un poids & d’une pesanteur dans les han-  
ches & les reins^ accompagnée ou scIivie de douleurs.

Incapacité de *se* mouvoir ou grande aversion pour le mou-  
vement.

Mal de tête & d’yeux.

Tiraillement d’estomac.

Froid aux extremités du corps.

Foiblesses, fievre, frisson, & quelques convulsions pa-  
reilles à celles de l’épilepsie.

Ajoutez à cela les mouvemens plus fréquens & moins  
forts du fœtus, lorfque la grossesse est assez avancée  
pour qu’une femme puisse le fentir.

Quant aux signes avantcoureurs immédiats de *savorte-  
ment y* ce font l’accroissement de la douleur des han-  
ches & des reins, en s’étendant du côté de la matrice,  
la dilatation de l’orifice de la matrice, la formation des  
eaux, leur écoulement d’abord purulent, puis sanglant,  
enfuite l’écoulement de fangpur, enfin celui de sang  
comme grumelé; à quoi la Motte ajoute *les envies fré-  
quentes d’uriner.* LaMoTTÉ.

LesAuteurs penfent qil’tm *avortementeffi* bien plus dange-  
reux qu’un accouchement à terme ; & l'expérience con-  
firme tous les jours cette opinion. Les animaux ont par  
rapport à leur fruit quelque analogie avec les plan-

45 A B O

tes. Lorsque la noix est mûre, par exemple, elle quit-  
te d’dle-même sim écalle, d’où on ne peut l’arracher  
qu’avec peine, tant qu’elle n’est point en maturité.

Pareillement, les vaisseaux du placenta Ee séparent sans  
violence du corps de la matrice, dans laquelle ils sirnt  
insérés, lorfqué l’enfant est à terme : mais avant qu’il  
y soit parvenu, leur adhésion est ferme, & ce n’est pas  
sans effort qu’elle *se* rompt.

Le danger de *['avortement* naît de l’hémorrhagie, qui l’ac-  
compagne ordinairement: car l’orifice de la matrice  
étant plus ferme dans le tems de *savortement*, & fe di-  
latant plus difficilement que dans l’accouchement, le  
fœtus tarde plus à venir : or, dans cet interValle, s’il ar-  
rive qu’une partie du placenta vienne à se détacher, les  
vaiffeaux de l'uterus ne cesseront d’y verfer du sang,  
pendant tout le tems que le fœtus ou le placenta y sé-  
journera, parce que leur volume empêchant cette par-  
tie de fe refferrer, les orifices de *ses* vaisseaux demeu-  
reront toujours également ouverts.

Les hémorrhagies fiont quelquefois si violentes, qu’elles  
conduifent la malade à la défaillance, qu’elles lui ôtent  
la connoiffance pour un tems, & quelles la jettent dans  
des convulsions. Or les convulsions , dit Hippocrate,  
font communément mortelles , soit qu’elles arrivent  
pendant *s avortement s* soit qu’elles ne surviennent que  
peu de tems après. Ηιρροοβλτε.

La si-lrsace interne de la matrice se déchire quelquefois  
dans la séparation du placenta à tel point qu’il ne peut  
plus y avoir de groffeffe dans la fuite.

Dans ces occasions , il y a danger d’inflammation, tant  
à causse de la violence qu’on est obligé de faire à llori-  
fice de la matrice pour le dilater, & à la matrice même  
pour en féparer le placenta, qu’à cause de la grande  
abondance d’humeurs qui fe portent à cette partie à la  
suite de ces opérations. Voyez l’art. *Uterus,* où nous  
décrirons les spmptomes de cette Inflammation, & la  
maniere de la traiter.

Les *avortemens* font quelquefois accompagnés de gran-  
des douleurs à l’occiput. GaLIEN.

*L’avortement* est plus dangereux & plus pénible dans la  
premiere grossesse que dans les grossesses suivantes, par  
la raifon que les parties *se* dilatent plus difficilement  
la premiere fois, que lorsqu’elles y font accoutumées.

Le danger d’une fausse - couche est plus grand pour les  
femmes extremement maigres ou extremement graf-  
fes, que pour les autres.

La fausse - couche est plus pénible & plus dangereuse  
au sixieme, septieme & huitieme mois que dans les  
cinq premiers.

Les femmes d’un tempérament mou & lâche, ou dont  
quelques accidens ont aflbibli la matrice, avortent plus  
facilement que les autres ; & les fuites de *s avortement,*furtout s’il arrive dans les premiers mois, font moins  
facheisses pour elles.

Hippocrate prétend qu’un *avortement* qui arriverait *soi-  
xante* jours après la conception, pourrait être salutaire  
en réglant le retour périodique du flux menstruel, dans  
une femme en qui il seroit dérangé ; & l’expérience a  
confirmé cette opinion. On voit des femmes qui ont été  
stériles pendant plusieurs années par défaut de regles,  
& qu’un *avortement* ou une fausse-couche a rendues fé-  
condes pour la fuite.

*TI avortement* occasionné par la petite vérole, la fievre ou  
quelque maladie aigue, est regardé comme mortel.  
Cette regle n’est cependant pas sans exception.

Lorsqu’une femme sujette à la fausse-couche est grosse, il  
y a des précautions à prendre pour préVdnir cet acci-  
dent , & auxquelles elle doit avoir recours, aux pre-  
miers fymptomes qui l’en menacent. Si elle avorte mal-  
gré tous les foins de fon medecin & les siens, il y a un  
régime à lui prefcrire, régime qui bien obfetVé aVant  
sa grossesse,peut la mettre en état de la conduire à terme  
& d’accoucher heureufement.

Les caufes de *s avortement* déterminent les précautions à  
prendre pour le préVenir. Il est donc important de con-  
noître ces causes, & par conséquent d’obferver toutes

À B O 4ὓ

les circonstances, foitantécédentes, soitconséquentes  
à *s avortement,* qui peuVent conduire à cette connoif-  
fance : car si l’on fe trompe une fois fur la caisse, on né  
manquera pas de presicrire un régime dangereux ou tout  
au moins superflu.

On connoît qu’une flemme est menacée *dé avortement* à  
cause de la faiblesse du fœtus, par le défaut des signes  
qui salivent le progrès de la grossesse ; si le mouVement  
du fœtus est languissant lorfque le tems de la grossesse  
ou l'âge du fœtus est fort avancé. L’état de la mere doit  
être aussi particuliérement comparé avec ces signes con-  
comitans de la grossesse.

La seule chofe qu’il y auroit à faire en ce cas , ce feroit  
de guérir la mere de fon indisposition particuliere ;  
pour cela, je crois qu’il y auroit de la prudence de  
s’interdire la plupart des médicamens, pour lefquels  
les perfonnes qui font dans l’état en question, ont  
toujours de la répugnance, & qu’on emploie rarement  
fans courir quelque danger; mais de les traiter en ré-  
glant simplement les nourritures, les exercices & le  
reste de ce qu’on appelle non-naturel.

J’ai vécu dans une Province où l’on aVoit unremede pour  
ces sioiblesses delà mere & du fœtus , dont la réputa-  
tion étoit si grande que peu de femmes accouchoient  
sans s’en être fendes pendant leur grossesse. J’eus quel-  
que raison de croire que plusieurs d’entre elles s’en  
étoient bien trouVées , & conséquemment qu’il étoit  
important de connoître quelle espece de composition  
ce pouVoit être. Je trouVai que c’étoit celle que Ful-  
ler a inVentée, & qu’il a nommée *Mixtura aurea 9*sians la moindre altération.

Fuller lui adonné cette épithete pompeuse, moins à  
casse des ingrédiens qui y entrent, que par rapporta  
Fes propriétés. Il assure qu’elle est très-propre à don-  
ner des Eorces à la mere & au fœtus, & qu’elle est  
capable de procurer un accouchement facile à celles  
qui en prendront deux cuillerées par jour, dans le der-  
nier mois de leur grossesse. L’enfant même s’en fenti-  
raaprès *sa* naissance; & Fuller ajoute qu’il en fera  
plus fain & plus vigoureux.

Si *lc foetus* est mort, il faut attendre *Γavortement* sans  
rien faire pour le hâter, La nature faura bien prendre  
fon tems pour l’expulsion de ce corps , fans que le Me-  
decin s’en mêle. C’est pourquoi il ne faut que rare-  
ment ou jamais fuivre le confeil dangereux de Cesse ;  
je veux dire, accoucher une femme par force, lorfquè  
son enfant est mort. Je profcrirois même Pufage des  
remedes violens, parce qu’on a plusieurs exemples de  
femmes qui ont accouché à terme d’un enfant vicant,  
quoique leur grossesse eût été accompagnée de la plu-  
part des signes fur lesquels les Auteurs disent qu’il faut  
juger qu’un fœtus est mort.

En général, il n’y a point à craindre de conféquences  
fâcheufes pour la mere , de la putréfaction du fœtus  
dans la matrice, car il ne fe corrompra point tant que  
les membranes qui l’enVeloppent fieront entieres ; &  
aussi-tôt que les membranes *se* corrompront, les eaux  
perceront & lc fœtus fera ordinairement expulsé avec  
elles. MORICEAU, LA Μοττε.

Voici les signes siur lesquels on conjecture qu’un enEant  
est mort dans l’uterus.

I. S’il y a cessation ou défaut de mouvement, lorfque la  
grossesse est assez avancée pour que la mere pusse eri  
sentir.

2. Si la mere Eent dans la partie intérieure du ventre uti  
poids indolent, qui sitive le mouVement de scm corps ;  
fur quelque côté qu’elle *se* couche.

3. Si elle souffre des douleurs dans le Ventre, particu-  
lierement aux enVirons du nombril & des reins , &  
quelqu’embarras dans llestomac.

4. Si elle a le Ventre plus Eroid que d’ordinaire ; si le dé-  
faut de chaleur est sensible au toucher, a l’orifice in-  
térieur de la matrice ; s’il en est de même du nez &  
des oreilles.

5. Si elle a l’haleine mauVaise.

6. Si elle a les yeux creux, enfoncés dans la tête, & prle

47 AB O

vés de leur éclat ordinaire. Si fes paupieres font en-  
flées , & *sa* vue diminuée.

7. Si sim visage est enflé , bouffi & d’une couleur pâle &  
noirâtre.

8. Il faut ajouter à cela , les frissonnemens fréquens, les  
défaillances & les convulsions femblables aux accès  
d’épilepsie.

9. Les infomnies, les rêves fâcheux & le grincement des  
dents.

10. Le tenefme & la difficulté d’uriner.

11. Mais de tous ces signes le plus certain , c’est l’écou-  
lement de fanies fétides qui fortent de la matrice.

Les *avortemens* qui proviennent de la foiblesse des mem-  
branes qui enveloppent le fœtus , ne peuvent point  
être prévus ni par conféquent prévenus par des atten-  
tions particulieres. ‘

Cependant une femme prudente qui aura avorté par  
cette caufe une premiere fois, ne s’expofera point une  
seconde fois à ce malheur, en faifant des mouvemcns  
fubits & violens.

Il est encore impossible de prévoir & de provenir l’avor-  
tement occasionné par la férosité du placenta, ou le  
peu de longueur du cordon ombilical.

Le moyen de prevenir *F avortement* dont on est menacé I  
par une maladie aigue ou chronique, c’est de la gué-  
rir,s’il est possible, & d’en modérer les fymptomes. On  
s’apperçoit aisément que ce cas *se* subdivise en une  
infinité d’autres, & qu’il est impossible d’entrer ici  
dans, ce détail.

Nous dirons seulement en général, que si une femme  
est fujette à la fausse-couche, elle doit foigneufement  
éviter les caufes de cet accident qui lui font propres,  
& s’obferver particulierement fur celle qui lui a oc-  
casionné le dernier *avortement.*

Λ cet effet, elle commencera par régler ses passions ; &  
fes amis, ainsi que fes domestiques , auront foin que  
rien de ce qui pourroit lui casser un plaisir ou une peine  
Eubite, ne *se* présente à elle, ou ne lui foit annoncé,  
seuls qu’elle y ait été préparée. Elle s’abstiendra de  
tout exercice qui ne sent modéré ; elle ne s’efforcera  
ni en parlant, ni en portant quelque poids ; elle s’é-  
loignera , autant qu’il sera en scm pouvoir, des par-  
fums trop forts & des odeurs défagreables, & parti-  
culierement des careffes de scm mari : car tous les Au.,  
teurs ont fait mention de cette caufe de l’avortement,  
& Pont miPe au nombre des plus ordinaires.

Comme l’hémorrhagie précede toujours la fausse-cou-  
che , les Auteurs l'ont traitée comme la caufe immé-  
diate de cet accident, & conséquemment ils *se* font  
occupés des moyens de la prevenir ou de l’arrêter.  
Tous conseillent d’une voix unanime de seligner au  
premier symptome *d’avortement,* si toutefois il n’y a  
point eu quelque évacuation considérable & antérieu-  
re, & si la foiblesse de la mere le permet : mais la  
sclignée est de nécessité abfolue, toutes les fois qu’il y a  
quelque raifon de craindre la plénitude ou la plé-  
thore de fang.

Ce dont une femme a le plus de befoin après lafaignée ,  
c’est qu’au moindre signe d’une fausse-couche , elle  
sioit mise dans sim lit pour n’en fortir que quand il au-  
ra totalement difparu, & qu’elle y sioit tenue chaude-  
ment. Si elle *se* hâte de fe lever, *F avortement* est in-  
dubitable.

Les douleurs précédant toujours *F avortement* ; des opia-  
tes doux & mêlés d’astringens , font sort recomman-  
dés. Et il paroît en effet qu’il n’y a rien de plus pro-  
pre à produire les effets qu’on doit *se* proposer en pa-  
reil cas, d’empêcher la douleur d’augmenter & con-  
séquemment d’affoiblir une des causes les plus consi-  
dérables de l’hémorrhagie, le plus terrible des siymp-  
tomes de *F avortement*, en calmant l’irritation qui ac-  
compagne toujours la douleur.

Voici la formule d’un Opiate recommandé par Boer-  
haave , avec la façon de l’administrer.

Prenez *de la sanguine en poudre > une dragme.*

A B O 48

*du bol armerelen , une dragme s  
du fang de dragon , une dragme s  
du sirop de myrthe , une once,  
dulaudanum solide, trois grains s  
eau de plantain, six oncess*

Que la malade prenne de cette mixtion une once à cha-  
que quart d’heure. Voyez Part, *hémorrhagie.*

Les médicamens , les cataplafmes & le régime astrin-  
gent, étant très-propres à prevenir les hémorrhagies  
en général, font par cette raisian recommandés en par-  
ticulier, comme des préservatifs contre l’*avortement.*

Ainsi, tous les remedes qu’on emploie pour modérer l’a-  
bondance excessive du flux menstruel, peuvent fervir  
dans le cas préfent. Voyez *menses.*

On a coutume d’ordonner encore dans les circonstances  
dont il est question, une teinture de rofes, & Syden-  
ham indique l’électuaire fuivant.

Prenez *de conserve de roses scches, deux onces,  
de trochifques , de terre sigillée, une dragme et  
demie,*

*d’écorce de grenade, deux scrupules,  
de corail rouge, deux scrupules ,  
de sanguine , un scrupule tde sang de dragon , un scrupule,  
de bol arménien , un scrupule ,  
de sirop de corail, la quantité suffisante pourfor-  
mer un électuaire.*

La malade en prendra la quantité d’une grosse noix de  
mufcade le matin, autant à cinq heures du foir , bu-  
vant la dessus six cuillerées du julep fuIVant.

Prenez *T eau simple, trois onces s*

*de boutons de chêne , trois onces t*

*de plantain, trois onces ,  
dé eau de canelle orgée , une once,  
de firop de rofes rouges, une once ,  
d’esprit de vitriol, assez pour que le tout suit d’une  
acidité agréable.*

Le même Auteur veut qu’on applique sur la région des  
reins des emplâtres astringentes faites de diapalme &  
*d’emplastrum contra rupturam,Ors* parties égales. D’au-  
tres ordonnent la même chofe , y ajoutant l’emplâtre  
de minium, & d’autres compostés d’ingrédiens astrin-  
gens, comme de sang de dragon, de bol d’armenie ,  
de mastic, de fiel, de racine de bistorte & de corail  
rouge, à quoi l’on donnera la consistance convenable  
à une emplâtre, avec de la résine de cyprès.

Je ne finirois point, si je rapportois toutes les différen-  
tes especes & formules de préparations médicinales  
dont on ufe dans le cas *d’avortement* ; & je rendrois  
peut-être un mauvais fervice au lecteur, en l’expo-  
sant. à fe servir à contretems de remedes qui exigent  
une grande connoissance des causes de la maladie, &  
une attention particuliere aux circonstances, pour être  
employés scms danger. J’ai pensé que les réflexions  
suivantes lui serpient plus utiles qu’un catalogue infi-  
ni de différentes ordonnances.

I. Il ne saut appliquer à l’extérieur, ni faire prendre in-  
térieurement aucun astringent, lorfque *F avortement* est  
si voisin qu’il n’y a point ou peu d’espérance de le pre-  
venir. Car dans cette conjoncture, tout ce qui retarde  
est pernicieux : or ce feroit toutefois l’effet des astrm-  
gens; en s’oppofant à la dilatation de l’orifice inté-  
rieur de la matrice, ils fufpendroient l’expulsion si  
nécessaire au falut de la malade, du fœtus & de l’ar-  
riere-faix.

2. Lorfqu’il y a raison de croire que le fœtus est mort,  
scm expulsion étant la feule chosei que l’on doive dé-  
sirer, il faut bien fe garder de l’empêcher par des asu  
tringens.

3. Lorfque la tension & la rigidité de l’utérus est telle  
que la dilatation ne peut plus augmenter, & que par  
conféquent

49 AB O

conféquent P *avortement* est inévitable ; les astringens  
augmentant la tension , ne feroient qu’augmenter le  
danger.

Je fai que quelques Auteurs penfent que les astringens  
font quelquefois nécessaires , même dans les cas men-  
tionnés ci - dessus , & cela, pour modérer la vio-  
lence de la perte de fang : mais je puis assurer con-  
tre leur opinion, qu’ils ne font pas en état de répon-  
dre de l’effet qti’ils en attendent, tant que le séjour  
du fœtus, du placenta ou de quelqu’une de fes par-  
ties , où des caillots de sang tiendront la matrice ten-  
due , & par conséquent les vaisseaux sanguins ouverts ;  
& que, quand elle sera débarrassée de ces corps, les  
astringens deviendront ordinairement superflus, parce  
que l’hémorrhagie cessera d’elle-même, à moins qu’un  
déchirement considérable,ou quelqu’autre accident ex-  
traordinaire,ne contraigne de recourir au régime & aux  
remedes que nous prefcrirons à l’article *Hémorrhagie.*

Les précautions que l’on prend contre l’*avortement* pen-  
dant la grossesse, ne réussissent pas aussi souvent que  
celles que l'on prend entre *F avortement* & la grossesse  
qui fuit. Ces dernieres consistent en général à rétablir  
une femme dans l'état de fauté, relativement aux in-  
dispositions de la matrice.

Si l’on conjecture à la douleur, à la tension & à la dure-  
té de la région de la matrice, antérieures à *Ϊ’avorte-  
ment,* qu’elle est trop resserrée dans sim état actuel, pour  
que sa dilatation puisse augmenter suffisamment, il faut  
alors travailler à relâcher l’habitude générale du corps,  
par les méthodes que nous avons indiquées à l’article  
*Strictura.* Il faut adoucir les fibres de lluterus par des  
fomentations émollientes , des cataplascnes , des in-  
jections & des pessaires. Mais sur vingt *avortemens*habituels , il y en a dix-neuf de caufés par un relâ-  
chement général de tout le corps , ou par un relâ-  
chement particulier de la matrice ; ce cas demande  
donc de notre part une attention plus marquée.

J’entens par *avortemens* habituels, ceux qui font arrivés  
plus d’une fois, dans un certain tems de la grossesse ,  
fans aucune caisse évidente.

On remarque que les femmes d’une basse condition sont  
peu fujettes à cette espece *d’avortement.* Lorsqu’elles  
font une fausse couche, cet accident leur arrive ordi-  
nairement ou par frayeur, ou par une chute , ou par  
quelque maladie aigue.

Il n’en est pas ainsi des femmes d’un état supérieur :  
avec tous les foins possibles, en prenant toutes les  
précautions imaginables ; la plupart ne peuvent con-  
duire leur fruit a maturité. Elles avortent, fans que  
cet accident ait été précédé par un autre qu’on puif-  
se regarder comme une caufe suffisante.

La raifon de cette différence ne nous échappera pas ,  
pour peu que nous entrions dans le détail des causes  
qui produisent le relâchement.

Je me trouve dans la nécessité d’empiéter ici sim ce que  
je dirai du relâchement comme maladie, & de remar-  
quer que le défaut d’exercice, les veilles , le fom-  
meil long du matin & la chaleur , font les causes or-  
dinaires& générales du relâchement.

Les femmes de bas étage préviennent donc le relâche-  
ment, ou y remédient par beaucoup d’exercice, enfe  
couchant de bonne heure, en fe levant matin, & en  
s’exposant au froid, car leurs occupations journalie-  
res les contraignent à ce régime.

Les femmes au contraire qui fe trouvent dans l’aisan-  
ce , qui font dispensées par leur état de cette vie du-  
re , augmentent en elles le relâchement ou le sont  
naître, parce qu’elles ne prennent que trop peu ou  
point d’exercice , parce qu’elles *se* couchent tard ,  
qu’elles demeurent long-tems au lit le matin, & qu’el-  
les fe tiennent toujours chaudement.

Les femmes de distinction fe sont habituées depuis une  
cinquantaine d’années à boire leurs liqueurs chaudes ;  
je ne connois rien de plus capable de contribuer au  
relâchement des fibres. Quoiqu’il fiait très-bon d’en  
user ainsi dans quelques maladies, il est de la demie-  
*Tome I.*

A B O sa  
re imprudence de *se* faire une pareille habitude dans  
l’état de santé. Car la chaleur modérée produisant  
toujours le relâchement ; les liqueurs chaudes corn-  
muniqueront cet état aux parties qui les reçoivent  
d’abord ; il passera de là au reste du corps ; & vien-  
dront à sa sitite l'indigestion, llaflbiblissementdes ese  
prits, les maladies histériques, & les obstructions de  
toutes sortes ; sources des maladies chroniques.

Je Eai que par une erreur allez grossiere, on à rejetté  
tous ces fâcheux esters siir le thé : c’est pourquoi j’aver-  
tis les persimnes qui font dans l’habitude de boire  
chaud, que l'eau chaude priEe en grande quantité , est  
capable de les produire, sans qu’on y ait fait infuse/  
une feuille de thé.

Les càufes du relâchement nous conduisent naturelle-  
ment à parler de la cure de cette indisposition. A  
peine une femme fera-t-elle relevée de *sa* fausse-cou-  
che , qu’il faut travailler à détruire cette caufe , si  
l’on veut prevénir *seS* effets dans une groffesse future.

On trouvera à l’article *Relâchement,* les remedes & le  
régime, à l'aide defquels on peut y parvenir.

Mais s’il arrive que la maladie foit locale , si le corps  
est en bonne disposition, & qu’il n’y ait que la ma-4trice de relâchée : il faut que le traitement foit en  
quelque façon local. Ainsi , on ne négligera point  
d’appliquer fur la région des reins des emplâtres af-  
tringentes. On ufera de fomentations & d’injections,  
mais avec quelque circonspection : car s’il arrivoit  
qu’elles fustent un peu trop astringentes, elles pour-\*  
roient troubler l’évacuation naturelle des regles , si  
néceffaire à la fanté.

Le relâchement de lamatricè & des parties adjacentes,  
est ordinairement accompagné de fleurs blanches,  
qu’on traitera comme il est marqué à l’article des  
fleurs blanches , foit qu’elles soient la caisse du relâ-\*  
chement, sciit qu’elles en foient l'effet.

Il n’y a point de préservatif p lus efficace contre *Favori  
tement,* que les eaux minérales, légerement chargées  
de fer. Il faut les boire à la fource , fur les six heures  
ou même plus matin, & en prendre trois ou quatre  
pintes au plus. Pendant ce tems, la malade doit se  
procurer autant d’exercices que *ses* forces & sa fanté  
le lui permettront, & suivre à la rigueur un certain  
régime , pendant tout le tems qu’elle prendra les  
eaux : on les prend ordinairement pendant deux ou  
trois mois de l’été.

On a silbstitué quelquefois les eaux de Pyrmont & de  
Spa à nos eaux chalybées : mais foit que leur vertu  
se fût dissipée en chemin, soit qu’elles eussent été al-  
térées à la fontaine même , elles n’ont jamais produit  
parmi nous des effets bien merveilleux, dans la ma-  
ladie préfente.

Les eaux chalybées prises , comme nous venons de les  
ordonner , font très propres à prevenir les *avortemenss,*en ce qii’elles tendent à restituer lluterus dans S0H  
élasticité naturelle , qu’elles produisent le même effet  
sclr l’habitude générale du corps, & qu’elles agiffent  
très-puisia-mment contre les obstructions, la fource  
principale des maladies.

Je pourrois citer ici un grand nombre de cures impor-  
tantes que ces eaux ont opérées , & qui sirnt venues à  
ma connoiffance ; & jloEe asturer, ce qu’on ne pour-  
roit peut-être dire d’aucun autre remede, que je ne  
connois point de malade qui en ait usé avec régulari-  
té, qui ne s’en S011 bien trouvé.

Zacutus Luzitanus prétend que rien n’est plus capable  
de prevenir *Vavortement* qu’un cautere. Il recomman-  
de cette précaution dans les termes les plus forts ; &  
je la crois très-propre à contribuer à la fanté de la me-  
re & de Pensant, & par conféquent à prevenir les  
*avortemens* dont l’indisposition de l’une ou de l’au-  
tre sieroit la cause.

L’orifice intérieur de la matrice étant plus fiolide &  
plus difficile à dilater dans *F avortement* que dans l’ac-  
couchement , l’expulsion du fœtus doit être confé-  
quemment plus pénible & plus dmgereufe dans le

P A B O

premier cas que dans le fecond : mais dans l’un &  
l’autre , l’accident le plus à craindre , c’est la grande  
perte de fang ; accident contre lequel il n’y a point  
de remede tant que le fœtus ou quelque partie consi-  
dérable de Parriere-faix séjournera dans la matrice.

Dans l’accouchement à terme , le placenta se détache  
ordinairement de la matrice, fans grand effort, & les  
douleurs naturelles suffisent pour l’expulfer peu après  
l’enfant, quand même la Sage-femme n’auroit pas la  
précaution de profiter de la dilatation de l’orifice de  
la matrice , pour l’aller chercher. Mais s’il est adhé-  
rent , comme cela arrive quelquefois , & qu’il foit re-  
tenu jusqu’à ce que la perte de fang commence à de-  
venir trop grande ; alors elle fe trouve contrainte à  
faire cette opération , à introduire fa main dans le  
corps de la femme, & à féparer Parriere-faix de la  
matrice, avec le moins de violence qu’il lui fera pose  
sible.

Mais il n’en est pas ainsi de la fausse - couche ; une  
perte considérable dure quelquefois pendant plu-  
sieurs jours, sans que l’orifice intérieur de la matrice  
permette l’exptllsion d’un petit fœtus. A plus forte  
raison ne permettra-1-il point l’introduction de la  
main , qui feroit toutefois d’autant plus nécessaire,  
que dans ce cas le placenta est fujet à être adhérent à  
la matrice.

Lorfqu’il n’y a point d’espoir de prevenir *F avortement s*& que le fœtus est retenu dans la matrice, s’il ne bar-  
re point l’orifice , Hippocrate conseille de faire eter-  
nuer la femme, & de lui boucher la bouche & le nez  
pendant l’effort, afin que toute la violence de la con-  
vulsion foit dirigée vers la matrice.

Je fais mention de cette pratique , parce que les Sages-  
femmes de Province s’en fervent avec succès.

Mais la conduite prescrite en pareil cas par les meilleurs  
Auteurs , parmi lesquels il faut compter la Motte,  
c’est de s’en remettre à la nature , même quand on est  
sûr que le fœtus est mort ; & de ne rien entreprendre  
Eoit avec les mains, foit par des remedes , que la per-  
te de simg n’augmente à tel point qu’elle en devienne  
formidable, ou que les convulsions ne menacent la  
malade d’une mort prochaine. Dans ces circonstances  
il faudroit encore mieux la délivrer de force, & l’ex-  
pofer à tous les inconvéniens de cette opération vio-  
lente , que de la lasser périr sans fecours.

Cet avis est d’autant plus raifonnable, qu’il est difficile  
d’employer des remedes capables de hâter l’expulsion  
du fœtus & de Parriere-faix , sans raréfier le fang en  
même tems , & augmenter l’hémorrhagie, l’accident  
le plus fâcheux dans les *avorternens* ; & que l’opéra-  
tion manuelle n’est pas moins cruelle que dangereuse.

Lorfque les Eymptomes funestes dont nous avons parlé  
rendent l’opération manuelle néceffaire , il faut y ve-  
nir , fans attendre le secours des douleurs : car elles  
ceffent pour ne plus revenir, lorsque la perte de *sang*a été assez violente pour causer des défaillances ou  
des convulsions. Il ne faut pas non plus efpérer que  
fans douleurs l’orifice de la matrice puisse fe dilater  
considérablement. Il faut donc se mettre à l’ouvrage,  
& s’essayer d’autant moins de ce dernier obstacle,  
que les parties ayant été amollies & relâchées par la  
foiblesse & par la perte de fang, avantages légers en  
comparaison de l’inconvénient qu’elles ont produit ;  
il est moins dangereux & moins pénible à lever.

.Voici, selon Celfe, la posture la plus convenable pour  
l’opération. La femme fera étenduessur un lit, cou-  
chée fur le dos , les cuisses tellement repoussées en ar-  
riere contre le ventre , qu’elles foient appliquées con-  
tre les îles & les flancs.

Mauriceau place la femme dans la même posture ; il l’é-  
tend sur un lit, la tête & l’estomac un peti plus hauts  
que les parties inférieures , pour lui faciliter la respi-  
ration; les cuisses fléchies, de forte que les talons tou-  
chent aux fesses ; les genoux tenus écartés par deux  
femmes vigoureufes, tandis que par derriere une troi-  
sieme la soutient par dessous les bras, & l’empêche de

Α B O 52

glisser en en bas. Il conseille à l’opérateur de *se pla-*cer, pour *sa* commodité , vis-à-vis de la femme, en-  
forte que ses coudes soient à la hauteur & à la portée  
des parties naturelles de la patiente.

Alors il oindra sa main avec de l’huile , du heure frais  
ou du lard qui ne foit point falé ; il l’introduira dans  
le vagin jufqu’à l’orifice intérieur de la matrice, dans  
lequel il inferera d’abord un doigt ; Celfe veut que  
ce soit l’index ou le premier doigt, ensuite un autre;  
à l’aide desquels il fera place à un troisieme , puis au  
quatrieme , poussant la dilatation jusiqu’à ce que la  
main entiere puisse passer.

Tout cela fe doit faire par degrés & avec le plus de mé-  
nagement qu’il fera possible, n’exerçant la violence  
qu’autant que la nature de l’opération l’exige.

Pour la faciliter , il ne faut pas manquer d’oindre les  
parties de la femme de la même matiere dont l.lopé-  
rateur fe fera fervi pour sa main.

Lorsque la main fera introduite dans la matrice , si les  
membranes siont encore entieres , il faut les percer &  
fe faisir fur le champ des piés de l’enfant, par lefquels  
on le tirera de dehors. On cherchera enfuite le pla-  
centa. S’il adhere , on le féparera de la matrice avec  
les doigts , & on l’en tirera , mais obfervant foigneu-  
fement de n’en pas laisser la moindre parcelle dedans  
la matrice, qu’il faut encore nettoyer du fang engru-  
melé & coagulé , dont le séjour entretiendroit la per-  
te de sang.

Si le fœtus étant tiré, il restoit dans la matrice quelque  
portion du placenta , ou le placenta même, il ne *se-  
roit* pas toujours nécessaire d’y réintroduire la main  
entiere. On trouve dans la Motte quelques exemples  
où un feul doigt a fuffi pour féparer le petit placenta,  
l’accrocher en recourbant ce doigt en forme d’hame-  
çon , & l’attirer au dehors. Mais c’étoit dans le cas  
d’une grossesse de quelques femaines, le placenta étant  
par conséquent extremement petit, & la matrice très-  
peu tendue.

Nous avons remarqué que l’opération manuelle ne doit  
être tentée que dans la derniere extrémité , lorsqf’e la  
perte de sang est si violente qu’elle menace de mort ;  
que les remedes qni hâtent *F avortement* siont dange-  
reux. Nous ajouterons qu’il en est de même des cor-  
diaux , ils augmentent l’hémorrhagie en proportion  
de ce qu’ils réveillent les esprits.

Lolssque le placenta est retenu dans la matrice, & que  
la perte de sang n’exige pas Eur le champ l’opération  
de la main, les opiates semt les remedes les plus pro-  
pres à en hâter la séparation & l’expulsion, parce qu’ils  
relâchent les parties , & qu’ils appassent l’irritation  
dont la douleur est toujours accompagnée.

Un seul grain d’opium ou une once de diacod , vingt  
gouttes de laudanum, donnés dans un véhicule conve-  
nable , ont eu quelquefois un heureux succès.

Boerhaave est, je crois, le premier qui ait introduit cet-  
te méthode dans la pratique.

Le même Medecin ayant obfervé le dangereux effet des  
remedes êxpulsifs & des cordiaux , dans les grandes  
hémorrhagies de matrice, occasionnées par la déten-  
tion du placenta , leur fubstitua des bouillons dont il  
ordonna qu’on ne prît que quelques cuillerées à la  
fois, mais de quatre en quatre ou cinq minutes, de la  
chaleur à peu près du lait récemment tiré.

Par ce moyen , l’estomac digere facilement & convertit  
promptement en chyle cette petite quantité d’aliment;  
& la malade fupplée par une formation continuelle  
de fang, à celui qu’elle perd.

L’envie de me rendre utile aux femmes qui fe trouvent  
dans les conjonctures dangereuses dont il est question,  
en indiquant les principaux secours qu’on peut leur  
donner , m’a fait anticiper fur ce que je ne m’étois  
promis d’expofer qu’à l’article *Hémorrhagie.*

Par la même raifon, & en faveur de ceux qui se destinent  
particulierement à l’étude des maladies des femmes, -  
je finirai cet article par un nombre considérable d’obv-  
fervations ? plus capables d’instruire que des maximes

*yy* A B O

générales, & qui pourroient en quelque façon fuppléer  
au défaut de pratique dans ceux qui les liront avec ré-  
flexion.

Elles font tirées pour la plupart de Mauriceau & de la  
Motte, & de quelques Auteurs Anglois.

Je ne puis refufer à la Motte l’éloge qui lui est dû. Cet  
Auteur paroît avoir observé la nature de fort près ; & fes  
ObEerVations me semblent écrites avec beaucoup d’e-  
xactitude. On diroit qu’il *se* foit proposé dans chacune  
de confirmer quelque maxime importante d’Hippocra-  
te, que jloserois bien assurer qu’il n’avoit jamais lû.  
Sans cela il fie seroit fait un honneur de le citer, à l’e-  
xemple de tous fes compatriotes.

OBSERVATION I.

*Avortement occasionné par une pierre dans les reins.*

Une femme de qualité avoit été tourmentée par des dou-  
leurs de reins pendant plusieurs années, furtout du *cô-  
té* gauche, où elles avoient commencé à fe faire sentir ;  
& quoiqu’elle en fût alors à fa quatorzième grossesse,  
pendant le cours de laquelle elle mourut, jamais elle  
n’en avoit conduit aucune à terme, accouchant toujours  
Eur la fin du huitieme mois ou au commencement du  
neuvieme.

Quand je la disséquai, je trouvai le rein gauche entiere-  
ment consilmé, & le droit prodigieusement enflé :  
j’ouvris cette partie , & j’y trouvai une assez grosse  
pierre. Βονετ.

OBSERVATION II.

*Fausse - couche occasionnée par des eaux épanchées a l’o-  
rigine des nerfs.*

Une femme avoit été fujette pendant plusieurs années à  
des convulsions histériques, mais qui n’étoient jamais  
si violentes & si fréquentes que dans fes grossesses. Au  
commencement de son troisieme mois, terme ordinaire  
de sies fausses couches, fes regles revenoient ; & pen-  
dant deux ou trois jours qu’elles continuoient , elles  
étoient accompagnées de morceaux de membranes dé-  
chirées , ce qui lui annonçoit une fausse-couche, qui  
en effet ne tardoit pas d’arriver.

Cette femme mourut d’apoplexie. J’avois toujours soup-  
çonné la matrice d’être le siége de la maladie, & la cu-  
riosité me détermina à visiter d’abord cette partie, que  
je trouvai parfaitement faine & dans sim état naturel.  
Les circonvoisines ne m’offrirent encore rien queje pus-  
se regarder comme la cauEe de l’accident sim lequel je  
cherchois des lumieres. De-là je crus devoir aller à la  
tête, & ce ne fut pas en vain. Le cerveau avoit été com-  
me inondé : fes circonVolutions & fes replis étoient  
couverts & pleins d’eau. Cette eau avoit pénétré jusqu’à  
l’origine des nerfs qui vont aux vifceres, & s’y étoit  
amaffée en si grande quantité,qu’elle avoit séparé la pie-  
mere du tronc de la moelle alongée de l’intervalle de  
deux doigts : cette matiere desitendant par le moyen  
de ces nerfs fur le plexus mésentérique, étoit sans dou-  
te la cause & des convulsions & de la fauffe-couche qui  
fuivoit les convulsions. Βονετ.

*RE MA R QUE.*

Hippocrate paroît avoir indiqué à cet Auteur la tête com-  
me le siége de la maladie, quoiqu’il n’en faste pas men-  
tion : mais s’il a cherché jufques-là la caufe de la fausse-  
couche, fans avoir cet ancien Auteur en vue, cela prou-  
ve qu’il avoit comme lui une grande connoissance des  
maladies & une prodigieuse sagacité. En effet, il falloir  
posséder ces deux qualités dans un fouverain degré,  
pour avoir dit dans fon premier livre des maladies des  
femmes, a que si la tête d’une femme grosse est char-  
» gée d’eaux ( .λεγμα,ῶ:.. *» y* ces eaux pourront fe précipi-  
» ter dans le ventre, & occasionner une fievre légere &

A Β O 54

» des mouvemens convulsifs ( ) qui deviendront

» quelquefois excessifs ; & que si ces accidens font ac-  
» compagnés de dégout & de foiblesse, il y a grand dan-  
» ger d’une fausse couche immédiate.

P

OBSERVATION III.

*Avortement occasionné par un exercice trop violent.*

Le 25 Fevrier 1685. j’ai vu une femme grosse de trois  
mois ou environ, qui avorta en ma préfence d’un petit  
fœtus qui n’étoit pas plus gros qu’une mouche à miel,  
la cause de cet accident procédant apparemment de ce  
quelle avoit fait en cinq jours de tems un voyage de  
cent lieues dans un carrosse de voiture, n’étant grosse  
pour lors que d’un mois ou environ : le principe de la  
vie ayant apparemment été détruit par la grande agita-  
tion qu’elle avoit reçue, ce petit fœtus ssavoitpas pris  
un plus grand accroissement. Un mois après ce premier  
accident, cette femme vuida de la matrice quelque peu  
de fang durant un jour ou deux seulement : ce second  
accident ayant cessé, recommença à paroître all^bout  
d’un autre mois, & la fit enfin avorter de ce petit fœtus,  
qui auroit dû être de la longueur du plus grand doigt de  
la main, vers la fin du troisieme mois, auquel tems la  
nature le poussa dehors, tout enveloppé de fies membra-  
nes & de fies eaux, le tout étant de la grosseur d’un petit  
œuf de poule.

Si cette femme eût été faignée du bras avant que d’entre-  
prendre fon voyage, comme je lui aurois conseillé, si  
elle m’eût fait demander mon avis , elle fe seroit peut-  
être préservée par ce remede de la fausse-couche qui lui  
arriva; car les femmes grosses fe blessent d’autant plus  
facilement que leurs vaisseaux font plus pleins de sang,  
parce que la grande commotion du corps l’échauffant  
Beaucoup, & lui donnant plus d’impétuosité qu’à l’or-  
dinaire, les vaisseaux de la matrice fe dilatent considé-  
rablement, ou même sie rompent. Les femmes grosses  
qui ont quelque long voyage à faire de nécessité, ne  
peuvent donc choisir de meilleur préfervatif contre la  
sausse-couche, que la faignée, qui diminue la plénitude  
des vaisseaux. MaURICEAU.

OBSERVATION IV.

Le premier Avril 1685. j’ai vu une femme qui avoit avor-  
té , il y avoit une heure , d’un petit enfant de quatre  
mois, qui par fa corruption me parut avoir été mort  
dans le ventre de sa mere huit ou neuf jours devant que  
la nature l’eût expussé d’elle-même. Et comme le corps  
de cet avorton étoit tout flétri & très-petit, & que pour  
cette rasson il n’avoit que très - peu dilaté la matrice ὰ  
je ne trouvai pas lieu pour lors de la pouvoir délivrer  
de l’arriere - faix qui y étoit resté : ce qui fit que j’en  
commis l’opération à la nature , qui l’expulsa tout en-  
tier douze heures enfuite, Payant jugé plus à propos  
que de faire dans cette disposition la violence *néces-  
saire* pour dilater la matrice suffisamment, & extraire  
cet arriere-faix retenu : car, comme on a pu le remar-  
quer, je vis cette femme une heure après fon avorte-  
ment, qui lui étoit arrivé pour avoir été trop agitée en  
allant continuellement dans un carosse très-rude. MaU-

**RICEAU.**

OBSERVATION V.

Le 22 Avril 1687. je délivrai une femme d’un petit en-  
fant mâle vivant, dont elle avorta étant grosse de qua-  
tre mois, qui avoit environ huit pouces de long & une  
grosseur proportionnée à cette longueur. Cette femme  
s’étoit blessée, comme je le lui avois bien prédit, en al-  
lant à Verfailles dans un carosse de voiture qui étoit  
très-rude. La grande agitation qu’elle reçut en ce voya-  
ge lui ayant caufé depuis dix ou douze jours une petite  
perte de sitng qui recommença par plusieurs fois, &  
continua jufqu’au jour qu’elle avorta, fans aucun autre

Dij

„ A B O

accident que celui de voir malheureusement périr cet  
enfant aussi-tôt qu’il fut né prématurément, & par Pim-  
prudence de fa mere , qui d'ayant pas voulu fuivre le  
bon confeil que je lui avois donné, de s’abstenir de ce  
voyage, où elle s’étoit ainsi bleffée, fut elle-même, s’il  
faut ainsi dire, l’homicide de fon propre enfant. MAU-  
**RICEAU.**

OBSERVATION VI.

J.e 19 Avril 1689. j’ai accouché une femme d’un petit  
enfant mâle de cinq mois & demi, qui étoit encore vi-  
vant, quoique la mere eût eu une médiocre perte de  
fang prefque continuelle pendant deux mois entiers,  
qtli s’étant renouvellée, aur menta de telle forte que *Va-  
vortement* en fut provoqué à cette femme , qui nonob-  
stant le mauvais état où elle étoit, n’avoit pas lassé  
d’aller en carroffe, ayant négligé de fuivre le confeil  
que je lui avois donné, qui étoit de garder le repos en  
fon lit, ou tout au moins dans la chambre ; au moyen  
de quoi elle auroit peut-être colsservé jusiqu’à terme sa  
grOfesse , qui se termina ainsi malheureusiement j ar la  
mort de sim enfant, qui expira une demi-heure après  
fa naiffance si prématurée. Cependant la mere fe porta  
aussi-bien après que je l’eus délivré de ce petit avorton,  
que si elle eût accouché naturellement à terme. MAU-  
**RICEAU.**

OBSERVATION VU.

Le 11 Août 1689. j’ai vu une femme qui venoit d’avorter  
d’un petit fœtus, qu’elle avoit rendu tout enveloppé de  
fes membranes & de ses eaux , croyant pour-lors être  
grossie de deux mois & une femaine; mais ce petit avor-  
ton n’étoit pas plus gros qu'une grosse seVe d’haricot  
ce qui faifoit connoître qu’il n’avoit pas pris accroiffe-  
ment durant tout ce tems, n’étant pas plus grand que  
s’il n’aVoit eu qu’un mois. Et comme il n’étoit point  
corrompu, & que la mere me dit qu’elle avoit été ru-  
dement cahotée en allant en caroffe cinq semaines au-  
paravant, je crus que depuis cette violente agitation  
qu’elle avoit reffentie, San enfant n’avoit confervé qu’u-  
ne vie languissante qui l’avoit empêché de croître, ou  
même que cet enfant ayant ceffé de vivre dès ce tems-  
là, il s’étoit néantmoins confervé fans corruption dans  
Ees eaux jusqu’au moment que la nature l’expulsa tout  
enveloppé, comme je l’ai dit, de Ees membranes & de  
ses propres eaux. MAURICEAU.

OBSERVATION VIII.

Le 19 Aout 1690. j’ai délivré une femme d’un faux ger-  
me qui lui avoit caufé une grande perte de fang, dans  
lequel je trouvai un petit fœtus qui n’étoit pas plus gros  
qu’un grain de froment : ce qui faifoit manifestement  
connoître que toutes ces fortes de prétendus faux ger-  
mes ne font véritablement que des arriere - faix de fœ-  
tus avortons de cette nature. Cette femme croyoitpour-  
lors être groffe de deux mois & demi ou environ, & me  
dit qu’elle avoit été fort agitée parle rude ébranlement  
d’tm caroffe de voiture, il y avoit trois femaines , ce qui  
ayant apparemment détruit le principe devie de cepe-  
Iit fœtus dès ce tems-là, avoit été causse de fonavorte-  
ment dans la fuite, joint à la foibleffe naturelle de ce  
même fœtus, qui auroit dû être bien grand, s’il avoit  
été vigoureux dès le tems de fa conception. MAURI-  
**GEAU.**

OBSERVATION. IX.

Le 7 Novembre 1681. je vis une femme qui avorta d’un  
enfant mort, au sixieme mois de sa groffesse. Il y avoit  
douze ou quinze jours qu’elle s’étoit bleffée en allant  
dans une voiture trop fecouante : ce qui lui causia des  
douleurs de ventre durant tout ce tems, à la fin duquel  
elle vuida fies eaux en grande abondance, fians aucune  
véritable douleur; & comme Bon enfant préfentoit le

A B O 56

bras, la fage - femme croyant d’abord que c’étoit le pié,  
n’y prenant pas garde, le tira dehors jufqu’à l’épaule :  
ce qui avoit engagé l’enfant dans une plus mauVaife  
posture qu’il n’étoit auparavant. Les chofes étant en cet  
état, lorfque je fus mandé pour fecourir cette femme,  
je repoussai au-dedans ce bras ainsi forti : mais comme  
Ees eaux étoient entierement écoulées depuis un jour en-  
tier, & que l orifice de la matrice étoit trop peu ouvert  
& trop dur, pour y pouvoir introduire ma main fians  
violence, afin de retourner l enfant, je jugeai plus àpro-  
pos de commettre à la nature l’expulsion de cet enfant,  
que dlen tenter pour-lors l’extraction trop forcée, pré-  
voyant bien que comme il étoit trop petit, il pouvoir  
facilement être expulfé en la mauvaife posture qu’il  
étoit, quand la matrice auroit été fuffifamment dilatée ;  
parce que cette femme avoit déja eu un autre enfant d’u-  
ne juste grosseur, dont elle étoit accouchée à terme : ce  
qui arriva en effet douze heures enfuîte, comme je Pa-  
vois prédit, la nature ayant d’elle-même poussé cet en-  
fant dehors, par le moyen des douleurs qui survinrent  
apres un lavement que je lui fis donner, qui dilateront  
suffisamment la matrice : mais la sage-femme, qui étoit  
restée auprès de cette femme, ne s’étant pas servie de  
cette occasion , laissa refermer la matrice, & ne la put  
délivrer de l’arriere - faix, qui demeura encore dans le  
ventre de la mere pendant six heures; après quoi la na-  
ture l’expulfa d’elle-même, comme elle avoit fait l’en-  
fant; & cette femme ayant été ainsi heureusement déli-  
vrée, fe porta bien ensuite. Mais je suis certain que si  
jlavois voulu tenter l’extraction forcée de cet enfant,  
comme on m’en requeroit, lorfque je vis cette femme,  
la Violence qu’il eût fallu faire en ce tems, pour dilater  
fuffifamment la matrice à y pouvoir introduire la main,  
auroit pu être très-préjudiciable à la vie de la mere, que  
je préservai de ee danger en commettant prudemment  
l’expulsion de cet enfant à la nature, par les raifons que  
j’ai déclarées. MAURICEAU.

OBSERVATION X.

Le 12 Octobre 1689. j’ai délivré une femme d’un enfant  
de quatre mois, qu’elle portoit mort en fon ventre de-  
puis un mois entier qu’elle avoit fait un voyage à la  
campagne dont elle avoit été fort fatiguée. Ce petit en-  
fant étoit tout flétnssans néantmoins aucune corruption  
cadavéreuEe, s’étant ainsi consiervé durant tout ce tems  
dans sies propres eaux, qui ne s’étoient écoulées que le  
jour avant que sii mere avortât, comme elle fit fans au-  
cun accident considérable. Après quoi elle *se* porta aussi  
bien que si elle eût accouché naturellement à terme d’un  
enfant vivant; à quoi contribua beaucoup le bon confeil  
que je lui avois donné de ne point procurer l’expulsion  
de cet enfant mort en fon ventre, par des remedes pur-  
gatifs, comme quelques perfonnes lui avoient propofé,  
avant que la nature eût elle-même tenté de le mettre  
dehors : car ces fortes de remedes ne la font qu’irriter  
en vain, si on les donne avant qu’elle ait commencé fon  
opération; ce qu’on reconnoît bien par les douleurs que  
la femme ne laisse pas de fentir dans l’accouchement,  
lorfque la nature tâche de *se* délivrer d’un enfant mort,  
semblables à celles qui arrivent quand elle s’efforce de  
mettre dehors un enfant vivant. **MAURICEAU.**

OBSERVATION XI.

Le 19 Juillet 1687. j’ai accouché une femme d’un petit  
enfant de cinq mois, qui étoit pour-lors encore vivant,  
la mere s’étant bleffée par l’agitation d’un voyage de  
cent cinquante lieues qu’elle avoit fait avec précipita-  
tion , n’étant groffe que de deux mois & demi ; ce qui  
lui avoit excité en ce tems quelque écoulement de *sé-  
rosité* roussatre de la matrice avec quelque teinture de  
fang par intervalle pendant quinze jours. Après quoi s’é-  
tant un peu mieux portée, & fentant même remuer ma-  
nifestement fon enfant depuis un mois, elle ne laissa  
pas d’en avorter, Comme je lui avois bien prédit quatre

*yy* A B O

jours auparavant, voyant qu’elle commençoit à négli-  
ger de garder exactement le repos qui lui étoit nécessai-  
re pour conserver *sa* grossesse, & qu’elle avoit vuidé  
beaucoup d’eaux, qui me parurent être celles de l’en-  
fant. On voit par cet exemple que les neuf jours de repos  
qu’ont coutume de garder les femmes grosses qui ont  
peur de s’être blessées par quelque considérable agita-  
tion du corps,ne fuffifent pas quelquefois pour raffermir  
leurgroffesse ébranlée, puifque celle-ci neputpointpar  
le repos de deux mois entiers s’empêcher d’avorter corn-  
me elle fit. MaURICEAU.

OBSERVATION XII.

Madame la Comteffe de . . . vint dans ce pays au mois de  
Mai 1703. Elle étoit alors groffe de trois mois; elle  
m’appelle, & quand j’arrivai, je la trouvai dans fon lit  
fe portant parfaitement bien , mais toutefois haraffée  
des fatigues de fon voyage. Elle me dit qu’en partant  
de Paris, M. Desforges lui avoit ordonné de fe mettre  
au lit aussi-tôt qu’elle feroit arrivée, & d’y demeurer  
neuf jours. Elle m’avertit enfuite qu’elle *se* feroit fai-  
gner dans quinze jours, & qu’elle garderoit encore le  
lit pendant neuf jours après fa saignée, par les avis de  
la même personne

l’allai la saigner au tems qu’elle m’avoit indiqué, & elle  
suivit exactement le régime que lui avoit prefcrit M.  
Desforges. Je lui fis des visites pendant deux mois de  
fuite, & je fus témoin des foins qu’elle prit d’elle-mê-  
me. Un Mardi au foir que je Pavois lassée en affez bon-  
ne Pansé, elle éprouva fur le milieu de la nuit quelques  
douleurs de colique, & un domestique vint m’en aver-  
rir le lendemain. J’y courus, & je lui trouvai tous les  
Eymptomes d’une fauffe-couche prochaine. Les eaux  
étoient formées, & les membranes prêtes à *se percer:  
ce* qui arriva quelques momens après ; & Pensant fe  
trouvant en situation heureufe, vint, & llarriere-faix  
avec lui.

C’étoit un garçon, qui vécut une heure. La mere recou-  
vra la fanté au bout de huit jours, & six femaines après  
elle reprit la route de Paris. La Μοττε.

*REMARQUE.*

On peut inférer de cette Observation, qu’avec tous les  
foins imaginables, on ne prévient pas toujours une  
fauffe - couche.

OBSERVATION XIII.  
e

Le 17 Novembre 1703. la femme d’un homme de robe  
m’enVoya chercher fur les trois heures du matin. Elle  
me dit qu’elle avoit assisté à un mariage qui s’étoit *cé-  
lébré* fort gaiement, & où elle avoit été prefque con-  
trainte de danfer : que depuis ce tems elle s’étoit trou-  
vé pesante & oppressée : qu’elle avoit des envies conti-  
nuelles d’aller à la felle, fans aucun effet : & qu’elle  
appréhendoit fort que tout cela ne fût fuivi de quelque  
accident, parce qu’elle étoit groffe de trois mois, &  
qu’elle avoit eu pendant la nuit des douleurs affez fem-  
blables à celles qu’elle avoit reffenties dans l’accou-  
chement.

Elle fe soumit ensuite à un examen nécessaire ; & je trou-  
vai les choses en tel état, qu’en retirant ma main j’en-  
traînai un petit fœtus, avec fes membranes & fon ar-  
riere - faix.

Elle n’éprouva pas le moindre accident, & elle ne tarda  
pas à fe bien porter. La Μοττε,

*Fausses-couches occasionnées par des effertssues chutes 3 et  
des coups.*

OBSERVATION XIV.

Le 12 Janvier 1693. je Vis une jeune femme qui étant groffe  
Ce près de 5 mois pour la premiere fois, venoit d’avor-

ABO 58

ter d’un petit enfant tout corrompu, qu’elle aVoît por-  
té mort pendant plus de six femaines, comme il y aVoit  
grande apparence, car il nlaVoit que la proportion d’un  
enfant de trois mois. Comme cette femme me dit  
qu’environ ce tems de sa grosseffe elle aVoit étéextraor-  
dinairement traVaillée d’un Vomiffement, je crus que  
les efforts de ce Vomiffement aVoient beaucoup plus  
contribué à la blesser, & à faire ainsi périr fon enfant  
dans fon ventre, dès ce tems-là, qu’un assez long voya-  
ge qu’elle avoit fait auparavant, dont elle étoit reVe-  
nue en assez bonne fanté , qu’elle avoit encore confer-  
vée durant quinze jours , devant qu’elle eût été siirpri-  
fe de ce violent vomissement, auquel on devoit d’au-  
tant plus attribuer la véritable caufe de cet *avortement,*qu’elle avoit toujours été assez valétudinaire depuis le  
tems de ce même vomissement jusqu’au jour qulelle fe  
délÎVra ainsi de ce petit enfant, que la nature expulsa  
d’elle - même ; après quoi cette femme revint en par-  
faite fanté. MaURICEAU.

OBSERVATION XV.

Le 10 Novembre 1670. je vis une femme grosse de six  
mois, qui avoit depuis huit jours une médiocre perte  
de fang avec quelques caillots, cassée par les estants  
d’une violente toux, qui avoit fait dilater l'orifice de  
la matrice de la largeur du doigt ; pour raisomde quoi  
je prédis qu’elle avorteroit certainement dans peu, non-  
obstant qulelle n’eût alors aucune douleur ; parce que  
l’ouverture de la matrice me faifoit connoître que cet-  
te perte de fang venant des parties intérieures, il étoit  
impossible que l’agitation de cette violente toux n’a-  
cheVât de produire le mauvais effet qulelle avoit com-  
mencé, comme il arriva le jour enfuite , cette femme  
étant aVortée d’un très-petit enfant, qui ne vécut qu’un  
jour & demi. MaURICEAU.

OBSERVATION XVI.

Le 12 Février 1690. je vis une femme qui venoit d’a-  
vorter d’un petit fœtus qui n’étoit pas plus gros qu’u-  
ne petite mouche à miel, quoiqu’elle crût être grosse  
de près de trois mois. Cette femme avoit eu, il y aVoit  
quatre ou cinq jours, quelque petite perte de fang, qui  
pouvoir venir d’un faux pas qu’elle me dit avoir fait  
peu de jours auparavant, joint à quelque mouvement  
de colere : mais comme ce fœtus avorton n’avoit que  
la .proportion que pourroit aVoir un fœtus de quinze  
jours feulement, il est vrai-semblable qu’ayant si peu  
profité depuis sia conception, la mere en auroit avorté  
dans la siuite , quand elle n’auroit point fait ce faux  
pas, à casse de la foibleffe de ce petit enfant, dont le  
principe de vie pouVoit même avoir été détruit depuis  
îong-tems par quelque autre caufe qui n’avoit pas été  
connue à la mere. MaURïcEAU.

OBSERVATION XVII.

Le 13 Mars 1687. j’ai accouché une jeune femme âgée  
de dix-huit ans, au terme de huit mois, de fon premier  
enfant, qui fut une fille vivante ; le travail de la mere  
étant accompagné d’une perte de fang affez grande pour  
en craindre une mauvaife iffue, d’autant qulelle pro-  
cédoit d’un violent faux pas qu’elle aVoit fait quelques  
jours auparavant, qui avoit fait détacher l’arriere-faix  
en partie : ce qui m’obligea de percer les membranes  
des eaux de Pensant, aussi-tôt que je les fentis fe for-  
mer, afin que n’étant pas pouffées dans le tems des dou-  
leurs, elles ne fiffent pas détacher davantage l’arriere-  
faix, auquel, après llaVoir tiré, enfuite de la sortie de  
Pensant, je trouvai plus gros que le poing de caillots  
de Pang endurcis & fortement attachés du côté où il  
avoit commencé à fe détacher de la matrice par la se-  
couffe du faux pas que la mere aVoit fait. Cet enfant  
n’étoit proportionné en groffeur que Comme les enfans  
de ce terme ont coutume d’être, c’est-à-dire, un tiers

59 A B O

plus petit qu’un enfant dè neufmois; maisaussiun tiers  
plus gros qu’un enfant de fept mois; cependant, bien  
qu’il fût né justement à huit mois,& que fa naissimce eût  
été ainsi accélérée d’un mois entier, il n’a pas laissé de  
viVre& de fe bien porter dans la fuite ,fon exemple me  
confirmant bien que les enfans de huit mois font tou-  
jours beaucoup plus forts, & qu’ils vivent incompara-  
blement mieux que les enfans de fept mois , qui pour  
leur petitesse & leur foibleffe meurent prefque tous peu  
d’heures ou très-peu de jours après être nés si préma-  
turément. MaURIcbaU.

*REMARQUE.*

Mauriceau fait cette derniere obfervation, pour desabu-  
*ser* le peuple d’un vieux préjugé, felon lequel un en-  
fant de fept mois vit plutôt qu’un enfant de huit.

Cette opinion si contraire en tout à la raifon & à l’expé-  
rience , étoit fondée fur la doctrine des nombres de Py-  
thagore, felon laquelle le nombre sept avoit une infi-  
nité de propriétés.

OBSERVATION XVIII.

Le 4 Janvier 1712. la femme d’un fermier à un quart de  
lieue de cette Ville, groffe de trois ou quatre mois,  
sentant des douleurs considérables dans le ventre & les  
reins, & qcii lui répondoient au fond de Puterus, m’en-  
voya chercher. Sur ce que ces douleurs reffembloient  
beaucoup à celles d’un travail, & fur ce que j’appris  
qu’elle avoit imprudemment levé & porté fur fes épau-  
les une charge considérable de blé, je ne doutai nul-  
lement qu’elle ne fût fur le point de faire une fausse-  
couche; mais venant ensuite à la toucher, je ne trou-  
vai rien qui me confirmât dans cette conjecture.

Je lui ordonnai un clystere si .à propos, qu’il fuspendit fes  
douleurs pendant plusieurs jours.

Mais prefque toutes les femmes étant dans le dangereux  
préjugé que neuf jours après les accidens qui annon-  
çoient une fausse-couche, il n’y a plus rien à craindre,  
si elle n’est pas arrivée ; & ce tems s’étant écoulé fans  
que celle dont il est question eût éprouvé de plus fâ-  
cheux fymptomes que ceux des jours précédons; ceux  
qui étoient autour d’elle, & qui n’ignoroient pas mes  
craintes, -se réjouirent de ce qu’elles avoient été vai-  
nes , & de ce qu’il n’y avoit plus rien à appréhender,  
à ce qu’ils croyoient : mais les douleurs ne ceffant point,  
je persistai dans mes foupçons, & je lui enjoignis de  
garder un entier repos tant que fon état ne changeroit  
point, lui donnant ma parole de la visiter tous les jours.

Le vingtieme jour au matin, je vis arriver, fans en être  
beaucoup furpris ,un meffager qui m’apprit que fa maî-  
tresse étoit beaucoup plus mal, & qti’elle me prioitde  
lui rendre visite. Sans attendre un nouvel exprès, je  
me hâtai, & je trouvai à mon arrivée qu’elle avoit avor-  
té d’un fœtus de quatre à cinq pouces de long, & gros  
en même proportion, qu’une sage - femme que mes or-  
dres avoient attachée auprès d’elle , reçut. Je deman-  
dai à cette femme ce qu’étoit devenu le petit arriere-  
faix; elle me répondit que ces petits avortons n’en  
avoient point, & qu’elle n’en avoit point vu à celui-  
ci. Sans entrer en difcussion avec elle, je plaçai la ma-  
lade dans une posture convenable, j’introduisis deux  
doigts dans l’utérus, je détachai le petit arriere-faix, &  
l’attirai dehors au grand étonnement de la fage-fem-  
me, à qui je le présentai. Quant à la malade, en cinq ou  
six jours elle fut hors de danger, la Μοττε.

OBSERVATION XIX.

Le 14 Février 1679. j’ai délivré une femme qui venoit  
d’avorter d’un enfant de six mois, après s’être bleffée  
en levant trop les bras pour attacher un clou à une ta-  
pisserie. Aussi-tôt qu’elle eut fait ce léger effort, elle  
fut furprife d’une petite perte de fang qui continua du-  
rantles deux premiers jours, après quoi elle vuida feu-

A Β O 60

lement durant le reste de ce tems une simple sérosité  
fanglante, semblable à la lavure de chair, dont elle  
salissent deux serviettes par jour : & nonobstant cet ac-  
cident, elle ne lassa pas d’accoucher heureusement de  
cet enfant qui étoit encore vivant. La caufe de ces *sor-  
tes* de bleffures qui arrivent aux femmes groffes qui font  
effort en levant les bras, vient de ce que les grands muse  
des qui les font abaiffer, étant extremement tendus  
dans cette action des bras,ils exercent pour-lors une vio-  
lente compression fur les côtés du ventre & de la ma-  
trice, compression qui faifant détacher en partie Par-  
riere-faix, caufe une perte de fang qui excite *F avorte-  
ment.* Il y a des femmes si délicates qu’elles ne peuvent  
faire le moindre effort étant groffes, fans *se* blesser, &  
avorter enfuite, comme fit cette femme dont je viens  
de rapporter l’exemple : & d’autres au contraire font  
d’une complexion si robuste, que j’en ai accouché une  
qui étant groffe de sept mois étoit tombée du haut d’un  
troisieme étage, voulant, pour *se* garantir d’être brû-  
lée toute vive, descendre par la fenêtre du logis où el-  
le étoit, fe tenant à des draps, pour éviter le feu qui  
étoit en ce lieu ; la grande peur qu’elle en avoit, lui  
ayant fait quitter prife aussi tôt qu’elle fe vit suspendue  
en Pair hors de la fenêtre. Et quoique cette femme fût  
une des plus groffes que l’on pusse voir, & qu’en se  
précipitant ainsi elle fût tombée fur de grosses pierres,  
& que dans cette chute elle *se* fût cassé un des os de  
l’avant-bras, démis le poignet, & meurtri tout le corps,  
elle ne laissa pas de guérir, & d’accoucher enfuite heu-  
reusement à terme d’un enfant qui fe portoit bien. Cet  
exemple pourroit passer pour fabuleux, s’il n’étoit bien  
connu d’un très-grand nombre de perfonnesqui furent  
témoins de cet accident. MaURICEAU.

OBSERVATION XX,

Le 25 Juillet 1696. une jeune perfonne époufe d’un *sel-  
lier,* dans la vingt - deuxieme femaine de fa grossesse,  
s’amusant dans la boutique avec un apprentif, voulut  
lui donner un coup de pié ; mais le jeune homme *es-  
quivant* le coup, la jambe de cette femme fouffrit une  
violente extension par la force qui l’animoit & qu’au-  
cun obstacle n’amortit. Elle fentit aussi - tôt des dou-  
leurs si violentes dans les reins & dans les aines, que  
s’il ne fe fût trouvé une chaife à fa portée pour la rece-  
voir, elle seroit tombée par terre. L’extreme foiblef-  
fie dont elle fut fubitement faisie faifoit appréhender  
le plus funeste fort & pour la mere & pour Pensant.  
Les bonds continuels & violens de celui-ci *se faisaient*appercevoir de nous tous qui l’environnions , & man  
quoient assez l’état agité des parties intérieures. J’ap-  
préhendai qu’une hémorrhagie ou des convulsions ne  
vinssent à la suite de ces fymptomes, accidens auxquels  
une délivrance immédiate auroit été le fieul remede :  
cependant tout ce que j’ordonnai quant à ce premier  
instant, ce fut de la coucher; ce qui fut fait sur le  
champ, c’étoit la feule posture qu’elle pût supporter.

Pendant six semaines, le seul Eymptome de fausse-couche  
qui lui resta, ce fut une extreme foiblesse, que je tâ-  
chai de dssper par les alimens les plus nourrissans,  
tels que la gelée de viande. Je lui tirai quelques pa-  
lettes de fang à deux fois différentes : ce qui ne la ren-  
dit ni plus forte ni plus foible. J’eus recours enfuite  
aux cordiaux, mais avec aussi peu de sclccès : ce qui  
m’engagea de les discontinuer, pour m’en tenir aux  
alimens, y ajoutant de tems en tems une rôtie au vin.

Les choses demeurerent en cet état jusqu’au septieme  
mois, que les douleurs de l’accouchement la saisirent.  
On m’envoya chercher ; les eaux étoient formées, &  
je fentis Pensant qui me préfentoit les feffes. Je la pla-  
çai sur fon lit dans la posture convenable ; je perçai les  
membranes, je repouffai Pensant jusqu’à ce que je puf  
*se* le prendre parlespiés, & je le tirai en un instant.  
Je la délivrai essuite, & pris d’elle tous lesssoinsima-  
ginables pendant qu’elle garda le lit. Quant aux silices  
de Pon accouchement, tout *se* fit assez régulierement;

6ι A B O

mais nous usumes de précautions un peu différentes de  
celles qu’elle avoit coutume de prendre dans les cir-  
constances pareilles.

En trois semaines elle fut soir pié, un peu plus forte qu’au-  
paraVant, mais toujours extremement foible en com-  
paraisim de ce qu’elle étoit antérieurement à sim acci-  
dent. Mais une toux accompagnée de la fievre ne tar-  
da pas à lui surVenir: elle tomba en consomption, &  
mourut peu de tems après, sa Μοττε.

OBSERVATION XXI.

Le 15 NoVembre 1692. j’ai délivré une femme qui étoit  
avortée d’un petit enfant de trois mois & demi, avec  
une si grande perte de fang, qu’elle en étoit tombée  
par plusieurs fois en foiblesse ; & comme cet avorton  
étoit mort en fon ventre depuis dix ou douze jours,  
ainsi qu’il paroissoit à *sa* flétriffure, & qu’il n’avoit fait  
d’ouverture à la matrice qu’à proportion delapetiteffe  
& du peu de foliditéde fon corps; je ne trouvai pas lieu  
de la pouvoir délivrer de l’arriere - faix fur le champ,  
mais cinq heures essuite. Cette femme avoit eu plu-  
sieurs accès de fievre quelque tems avant cet *avorte-  
ment* , & avoit encore fait un effort le jour précédent  
en attachant elle-même la tringle d’un rideau. Elle at-  
tribuoit à cet effort *F avortement* qui lui étoit arrÎVé :  
mais comme le petit enfant qu’elle avoit rendu étoit  
tout flétri, & qu’il paroiffoit être mort dans fon ven-  
tre long-tems auparaVant, on pouvoit facilement con-  
noître que cette derniere casse avoit feulement coopéré  
à la plus prompte expulsion de ce fœtus, &que lapre-  
miere, qui étoit la fievre que cette femme avoit eue  
auparavant, l’avoit déja priyé de la vie, il y avoit au  
moins dix ou douze jours. Après l’aVoir déltVrée de  
son arriere-faix, la grande perte de fang qu’elle avoit  
cessa, & elle fe porta bien dans la suite : ce qui ne fe-  
roit point arrivé avec autant de sureté pour elle, si  
j’eusse fait quelque violence à la matrice , immédiate-  
ment après que la nature eut expulfé cet avorton ,  
dont la groffeur n’égaloit pas le tiers de celle de cet  
arriere-saix, dont je la déltVrai lorfque la matrice eut  
été suffisamment dilatée pour le pouVoir faire fans vio-  
lence ; à quoi contribua beaucoup par accident cette  
perte de Fang qui ayant relâché & humecté cette par-  
tie, me donna lieu d’en tirer plus facilement ce corps  
étranger, qui l’aVoit caufée en y séjournant. MaURI-  
**CEAU.**

OBSERVATION XXII.

Le 4 Juillet 1692. je vis une femme qui venoit de vui-  
der un reste de membrane charnue, qui étoit demeu-  
ré dans la matrice. Il s’étoit détaché d’une autre plus  
grande portion de pareille nature, qu’elle avoit vui-  
déedetlx jours auparavant,croyantpour-lors être grosc  
se de deux mois & demi ou enViron. Dans la premie-  
re portion de membrane, qui étoit femblable à ce que  
l’on appelle communément un faux germe, il y avoit  
un petit fœtus corrompu , de la grosseur d’une simple  
mouche à miel, qui n’avoit pris aucun accroiffement  
depuis plus d’un mois que cette femme s’étoit blef-  
fée en faifant un effort. Il étoit aifé de connoître par-  
là que tous ces prétendus faux germes ne font vérita-  
blement que des arriere-faix de petits fœtus avortons,  
auxquels la matrice , en fe contractant après que les  
eaux qui étoient contenues en leurs membranes, fiant  
écoulées, change la figure naturelle qu’ils avoient au-  
paraVant, en leur donnant ordinairement celle de *sa*propre caVlté, qui est ronde & oblongue. MaURI-  
**CEAU.**

OBSERVATION XXIII.

Le 16 Juin 1691. je Vis une femme qui étoit accouchée  
toute feule le jour précédent d’un enfant de cinq mois  
ou environ qui Vint mort, quoique la mere l’eût sen-  
ti mouvoir auparavant. La caufe de cet *avortement* ve-

ABO 62

noit de ce que cette femme étant grosse de deux mois  
feulement, aVoit été blessée par un homme de *ses* amis,  
qui ne la croyant pas grosse l’avoit fortement embraf-  
fée par le corps pour la faire fauter par diVertissement :  
ce qui lui cassa dans ce moment une grande douleur  
dans le ventre, & lui fit vuider dès le lendemain beau-  
coup d’eau tout d’un coup , fans rendre alors aucune  
autre chose. Mais un mois ensiiite elle eut une perte  
de seing qui lui dura près de six semaines avee quelque  
interruption par interValle; ayant même Vuidé en un  
jours plusieurs caillots de siang endurcis, qulun Mede-  
cin de *ses* proches parens & un Chirurgien de mes  
confreres avoient pris par inadvertance pour de Véri-  
tables morceaux de chair membranesse : ce qui leur  
faifoit croire que cette femme n’étoit point grosse d’en-  
fant, quoique je leur certifiasse le contraire en leur sala  
fant Voir manifestement à l'un & à l’autre que ces pré-  
tendus morceaux de chair que cette femme aVoit vui-  
dés n’étoient que de purs caillots de sang, qu’ils avoient  
pris pour des parties de quelque corps étrange en ma-  
nierede *mole* ou faux germe, les assurant au furplus,  
comme j’avois sait auparavant, qu’elle étoit encore  
grosse d’enfant, nonobstant qu’elle eût vuidé ces pré-  
tendus corps étranges; ce qu’ils refuserent de croire,  
telle étoit leur préVention , jufqu’à ce que cette fem-  
me accouchât, ainsi que j’ai dit, de cet enfant quelques  
jours après notre conférence. Cet exemple fait voir  
qu’il n’y a pas lieu de s’étonner grandement si des gar-  
des d’accouchées & des fages-femmes fe trompent aussi  
quelquefois: mais à la Vérité je fus fort furpris que ce  
Chirurgien, qui faifoit depuis très - long-tems une pro-  
session particuliere des accouchémens, fe fut si lour-  
dement trompé, qu’il ne reconnût pas la grossesse de  
cette femme, & qu’il prît de simples caillots de fang  
qu’elle aVoit Vuidés quelques jours aVant *F avortement*de sim enfant, pour des corps étranges, dont il croyoit  
que la matrice s’étoit entierement déltVrée, fans que  
cet enfant y eût resté, comme il aVoit fait, aussi-bien^.  
que sim arrierre-faix entier. MaURICEAU.

OBSERVATION XXIV.

Le 21 Avril 1676. j’ai vu une femme qui étoit avortée  
depuis trois heures d’un enfant mort, & qui pouvoit  
avoir quatre mois , après aVoir été blessée à la presse  
dans une églife, il y aVoit trois femaines; depuis le-  
quel tems elle aVoit toujours fenti de grandes douleurs  
dans le Ventre, & aVoit commencé à Vuider un peu de  
fang vers le neuVÎeme jour de sa blessere : après quoi  
elle nlaVoit plus senti remuer sim enfant, & en avoit  
avorté fans avoir Vuidé l’arriere-faix, qui lui étnitrese  
té dans la matrice, la silge- femme qui étoit préfente  
ne Payant pas pu tirer, à catsse que la matrice s’étoit  
refermée incontinent après qu’elle eut expulfé cet en-  
fant mort. Ayant examiné moi-même si je trouVerois  
de la disposition à pouVoir délicrer cette femme de  
l’arriere-faix, & ayant reconnu que sia matrice n’étoit  
ouVerte que pour y introduire un sieul doigt, je jugeai  
qu’il étoit plus sûr d’en commettre pour-lors l’opéra-  
tion à la nature, & de la différer à un autre tems, que  
de lui faire aucune Violence, pour lui tirer de lamatri-  
ce aussi peu dilatée cet arriere-faix, le remede me pa-  
roissant en cette conjoncture plus préjudiciable que la  
maladie. C’est ce qui me fit différer jufqu’au lende-  
main, auquel tems ayant trouVé la matrice de cette  
femme bien plus dilatée qu’elle n’étoit le jour précé-  
dent, je la déltVrai heureufement ; & quoiqu’elle eût  
pour-lors la fieVre, elle fe porta bien dans la suite.  
MaURICEAU.

OBSERVATION XXV.

Le 19 Juillet 1693. la femme d’un laboureur de la pa-  
roisse de GourbeVÎlle , fit une chute de deflus un che-  
Val si Violente, qu’elle en demeura quelque tems fans  
connoissance & *sans* mouVement. Elle étoit grosse de

*e3* A BO

de six mois. Je sus appelle sur le champ , & je la trou-  
vai un peu revenue à elle-même. J’examinai sa tête ,  
où je *ne* trouvai point de blessure ; rien nlannonçoit  
une fausse-couche, sinon le mouvement extraordinaire  
de *son* enfant : ce qui n’étoit pas surprenant, eu égard  
à la secousse que la chute avoir dû lui donner.

Je la fis poser dans une espece de litiere, & transporter à  
la maison. J’ordonnai qu’on lui donnât la meilleure  
nourriture qu’on pourrait, & qu’elle ne sortît de sim  
lit de Eept à huit jours. Depuis ce tems elle ne sentit  
plus remuer sim enfant : mais il lui paroissent qu’elle  
portoit dans fon ventre un corps qui fui voit de lui-mê-  
me tous *ses* mouvemens, qui fe fixoit du côté furle-  
quel elle se couchoit, & qui l’inçommodoit beaucoup,  
furtout quand elle étoit droite, comprimant alors la  
vessie, cela lui donnait de fréquentes envies de lâcher  
de Peau. Elle demeura dans cette situation pendant le  
tems ordinaire de fa grossesse, cette chute n’ayant ni  
avancé ni retardé fon accouchement. Je fus alors appelle  
pour la délivrer ; mais Pensant étoit forti du ventre de  
sia mere long-tems avant que j’arrivasse: il étoit si foible  
qu’il mourut quelques heures après sia naissance. Quant  
à la mere, elle n’eut aucun autre accident. LA Μοττε.

*RE MA R QUE.*

Concluons de cette Observation qu’il ne saut jamais pré-  
cipiter l’expulsion du foetus, à moins que quelque ac-  
cident singulier ne rende fon féjour dans la matrice  
dangereux pour la vie de la mere. Un enfant peut être  
plein de vie , & venir à terme, malgré tous les fympto-  
mes ordinaires qu’on pourroit avoir de fa mort.

OBSERVATION XXVI.

Le 7 Décembre 1688. la femme d’un voiturier, à la fin  
du cinquieme mois de fa grossesse, appuya fur sim ven-  
tre un des paniers dont elle vouloir charger un cheval.  
Pendant deux jours & deux nuits elle sentit remuer sim  
enfant beaucoup plus qu’à l’ordinaire : mais il cessa  
pour ne plus remuer du tout. Elle croyoit avoir dans  
le ventre un poids indolent, qui fuivoit la pente de fon  
corps, & qui se fixoit, ainsi que dans l’exemple précé-  
dent, du côté qu’elle fe couchoit, pressant toutefois  
beaucoup en bas, & occasionnant par cette action de  
fréquentes envies de lâcher de Peau. Cette femme per-  
dit l’appétit dans ces entrefaites, fa peau prit une cou-  
leur plombée, & elle se plaignit beaucoup de lassitu-  
des dans tous fes membres : ce fut alors qu’elle me  
confulta.

Je m’apperçus d’abord que ces accidens étoient les suites  
de la mort de fon enfant, que la pression du panier  
avoit étouffé. Je lui conseillai le repos; ce qui n’étoit  
pas fort nécessaire : car fon extreme foiblesse ne lui per-  
mettoit pas de prendre de la fatigue.

Dix-fept jours après, elle fentit les douleurs de l’accou-  
chement, & elle m’envoya chercher. Je la trouvai dans  
un travail excessif, & prefque épuifée : cependant,  
après lui avoir fait prendre un peu de vin & quelques  
cordiaux, je la délivrai d’un enfant qui vint les piés de-  
vant ; Parriere-faix ne fe fit pas attendre. Il étoit noir,  
mais il n’avoit aucune odeur fétide. Enfin, cette fem-  
me recouvra la fanté, mais avec plus de peine & de  
foins qu’elle n’en avoit donné à fes couches antérieu-  
res. LA Μοττε,

*REMA RQUE,*

11 y a dans cette Observation deux chofes qui méritent  
d’être remarquées : La premiere , c’est l’agitation ex-  
cessive de l’enfant avant *sa* mort. La Motte nous aver-  
tit en plusieurs endroits que ce fymptome est assez or-  
dinaire en pareil cas.

La seconde, c’est que le Chirurgien ne hâta point l’ex-  
pulsion du fœtus par des remedes, & n’en tenta point  
l'extraction avec les instrumens, quoiqu’il fût perfua-  
dé de fa mort, exemple qu’on devroit imiter dans pres-  
que tous les cas.

A B O 64

OBSERVATION XXVII.

Le 4 Février 1678. j’ai délivré une femme d’un petit  
enfant mort qui préfentoit un bras avec fortie du cor-  
don de l’ombilic, lorfque je fus mandé pour la *fecou-  
rir.* Cette femme avoit alors cinq enfans vivans,dont  
elle étoit accouchée fort heureufement ; mais elle me  
dit que depuis quatre ans qu’elle avoit été accouchée  
avec beaucoup de violence par un Chirurgien qu’elle  
me nomma, elle n’avoit pu porter jufqu’à terme aucun  
des autres enfans qu’elle avoit eus, qu’elle en avoit  
avorté comme de ce dernier, & même qu’elle avoit fail-  
li de mourir en l’un de ces *avortemens* où ce même Chi-  
rurgien lui avoit laissé Parriere - faix dans la matrice,  
qui ne l’avoit expulfé que quatre jours enfuite avec de  
grands accidens. La caufe de ces fréquens *avortemens*me paroissant procéder de ce que cette femme venoit à  
concevoir avant que fa matrice, que la violence de cet  
accouchement avoit débilitée, eût été parfaitement ré-  
tablie & bien fortifiée, je lui confeillai de s’abstenir de  
coucher avec fon mari au moins durant cinq ou six mois,  
afin que par ce grand repos nécessaire à cette partie fa-  
tiguée par la fréquence de ces *avortemens ,* elle pût plus  
facilement dans îa fuite, étant fortifiée, porter jufqu’à  
terme les enfans qu’elle pourroit concevoir, comme ely  
le fit après avoir fuivi les confeils que je lui donnai : ce  
qui contribua beaucoup à conferver quelques autres en-  
fans qu’elle a eus depuis, dont elle est accouchée à ter-  
me aussi heureusement que des premiers qu’elle avoit  
eus avant ces derniers *avortemens.* **MAURICEAU.**

*R E Μ Α R QU E.*

Mauriceau jugea fort parfaitement dans ce cas. Les eaux  
ferrugineufes auroient pu servir à fortifier en cette  
femme les parties affoiblies & à rétablir fa santé.

OBSERVATION XXVIII.

Le 29 Novembre 1687. j’ai vu une femme qui venoit  
d’avorter, au terme de deux mois & demi dé grosses.  
fe , d’un petit fœtus qui n’étoit pas plus gros qu’une  
mouche à miel , que la nature avoit poussé dehors  
avec une perte de sang assez considérable , qui avoit  
été précédée d’un écoulement de férosité roussatre,  
qui avoit duré plusieurs jours. Lorfque je fus appelle  
pour la délivrer de Parriere-faix de ce petit fœtus, je  
trouvai que sa matrice étoit entierement fermée ,- &  
que pour ce fujet, il n’y avoit pas moyen de Pen dé-  
livrer fans lui faire une violence qui lui auroit été  
préjudiciable, plus que je ne lui aurois donné de fou-  
sagement par l’extraction forcée de ce petit arriere-  
faix. C’est pourquoi je jugeai plus à propos d’en aban-  
donner l’expulsion à la nature , qui n’en vint à bout  
qu’au douzieme jour ; & ce corps étrange étant resté  
durant tout ce tems en la matrice , en fut expulfé à  
demi suppuré , après quoi cette femme fe porta bien.

La cause principale de son *avortement* fut, à ce que  
j’ai penfé , un si grand resserrement de ventre dans le  
tems de la grossesse, qu’elle étoit quelquefois quinze  
jours entiers fans aller à la selle ; de sorte que les  
grands efforts qu’elle faifoit pour rendre *ses* excré-  
mens , excessivement durcis par un si long séjour, ne  
manquoient pas de faire en même tems à la matrice  
une très-violente compression , capable d’ébranler &  
d’expulfer enfin le fœtus, nouvellement conçu, com-  
me il lui étoit arrivé en plusieurs autres fausses-cou-  
ches qu’elle avoit déja eues avant ce dernier *avorte-  
ment.* **MAURICEAU.**

OBSERVATION XXIX.

Le 22 Juillet 1691. j’ai délivré une jeune femme qui ve-  
noit d’avorter d’un enfant de quatre mois & demi,  
que la Sage-femme avoit reçu fans la pouvoir délt-  
vrer

*es* A B O

vrer de Parriere-faix, dont le cordon slétoit rompu.  
Cette femme étoit tombée fur les genoux il y avoir  
douze jours ; & au lieu de se tenir en repos après cet-  
te chute, elle n’avoit pas laissé d’aller le jour même  
en carrosse, ce qui lui occasionna de grandes douleurs  
dans le ventre, dont elle fut furprife dès le lende-  
main : pour raifon de quoi m’ayant confulté , je lui  
confeillai de fe faire faigner du bras, & de fe tenir  
au lit; ce qu’ayant fait, les douleurs fe calmerent en-  
îierement ; mais quelques tems après lui étant furve-  
nu un flux de ventre qui dura trois jours , ce nouvel  
accident renouvelle fes douleurs , & elle avorta d’un  
enfant qui fut ondoyé par la Sage-femme, fur un pié  
qu’il préfenta d’abord que les membranes des eaux  
eurent été percées, ce qui étoit arrivé dès le jour pré-  
cédent, ce pié étant sorti avec le cordon de l’ombi-  
lic , au battement duquel on connoissoit manifeste-  
ment que Pensant étoit vivant : mais comme c’étoit  
le premier enfant de cette femme, & que la matrice  
Xi’étoit pour lors que très-peu dilatée, joint à ce que  
cet enfant qui n’étoit qu’un avorton, avoir été on-  
doyé, je conseillai à sa Sage-femme d’attendre, pour  
en faire l’extraction, que la matrice fût passablement  
dilatée, pour éviter la violence qu’il eût fallu faire à  
la mere ; violence qui auroit pu lui être préjudicia-  
ble , sans pouvoir être utile à cet enfant avorton, dont  
le corps foible & tendre auroit pu fe démembrer , si  
on se fût efforcé de le tirer devant que la matrice eût  
été suffisamment ouverte. Elle fut enfin délivrée le  
jour fuivant avec succès , comme j’ai dit plus haut.  
MaURICEAU.

OBSERVATION XXX.

Le 12 Juillet 1681. j’ai délivré une jeune femme de 20  
ans d’un enfant mort, dont elle avorta au terme de  
quatre mois & demi, pour s’être blessée le jour pré-  
cédent, en tombant fur les genoux. Mais comme cet  
enfant me parut fort corrompu, aussi-bien que Partie-  
re-faix, & que cette femme me dit, que depuis quel-  
que tems elle n’avoit pas fenti remuer fon enfant, &  
que fes urines avoient été extraordinairement épaisses :  
je crus que la caufe externe, où sa chute avoit seule-  
ment accéléré, ce que la cause interne auroit certai-  
nement excité dans peu. Cette femme qui étoit d’un  
tempérament sanguin, étant devenue grosse une *se-  
conde* fois , appréhendoit fort de tomber dans ce pre-  
mier accident qui lui étoit arrivé dans fa premiere  
grossesse. Mais ayant suivi le confeil que je lui don-  
nai, de fe faire faigner dès le second mois , elle en  
fut préfervée, comme elle a pareillement été dans  
toutes ses autres grossesses suivantes , ayant eu depuis  
ce tems six ensans vivans , dont je l’ai accouchée sort  
heureusiement à terme. **MAURICEAU.**

OBSERVATION XXXI.

Le 3 Octobre 1681. j’ai accouché une femme d’un en-  
fant de six mois, qu’elle avoit porté mort en fon ven-  
tre depuis près d’un mois qu’elle étoit tombée rude-  
ment fur les genoux , ne Payant point fenti remuer  
depuis ce tems ; nonobstant quoi , elle s’étoit assez  
bien portée , fentant seulement de tems en tems cer-  
tains Eoulevemens de ventre , comme il arrive assez  
souvent aux femmes qui portent des ensans morts de  
cette nature. Ces foulevemens viennent de quelque  
bouillonnement & fermentation qui fe fait des eaux  
de l'enfant & des autres humeurs qui sont contenues  
en la matrice échauffée, & travaillée par la résidence de  
l’enfant mort. Malgré cet accident, cette femme ne  
laissa pas d’accoucher assez heureusement de cet en-  
fiant mort, & de fe bien porter enfuite. MaURICEAU.

OBSERVATION XXXII.

**Le** 12 Août 1'678. j’ai accouché une femme d’un petit  
*Tome I.*

A B O 66  
enfant de cinq mois qui présentoir les pies devant.  
Cette femme étoit si sujette à se blesser en tombant »  
que c’est là le cinquieme enfant dont elle étoit avor-  
tée consécutivement & par la même caufe. Lorsque je  
fus mandé pour la fécourir, je trouvai les eau# de fon  
enfant formées qui fe présentoient de la grosseur d’un  
œuf de poule, & l’orifice interne de la matrice ouvert en  
fa partie extérieure, à proportion de la grosseur de tes  
eaux. Mais comme cet orifice n’étoit dilaté en *sa* par-  
tie intérieure que pour y introduire un feul doigt,  
saiEant en cet endroit un étranglement considérable ,  
je jugeai qu’il étoit plus sûr de différer quelque peu  
de tems à accoucher cette femme, comme je fis du-  
rant quatre heures, pour éviter la violence qu’il au-  
roit fallu employer à dilater la matrice, dans la dis-  
position où fon orifice interne étoit alors. Mais cet  
orifice s’étant fuffifamment dilaté pendant ce délai,  
par le moyen des médiocres douleurs que la femme  
eut après un lavement que je lui fis prendre , je l’ac-  
couchai facilement de cet enfant que je n’aurois pu ti-  
rer auparavant qu’avec une difficulté qui auroit pu de-  
venir préjudiciable à la mere qui fe porta bien ensuite.

Il faut remarquer que les femmes groffes étant beaucoup  
plus scljettes à tomber que les autres, tant à catsse de  
la pesanteur du fardeau de leur grossisse & de la débi-  
lité de leurs jambes, que parce que l’éminence de leur  
ventre les empêche de voir où elles pofent leurs  
piés en marchant. Celles qui font fujettes à fe bleffer  
par ces fortes de chutes, doivent demeurer au lit, ou  
au moins dans leur chambre, comme je conseillai de  
faire à cette femme, pour fe préserver par ce moyen ,  
autant qu’elle pourroit, du fâcheux accident qui lui  
étoit arrivé cinq fois de fuite , faute de cette précau-  
tlon. **MAURICEAU.**

OBSERVATION XXXIII.

Le 30 Mars 1693. je vis une femme qui après une perte  
de sang qui lui avoit paru depuis deux jours, venoit  
d’accoucher d’un petit fœtus qui n’étoit pas plus gros  
qu’un grain d’orge, & encore étoit-il tout enveloppé  
Je fes eaux & de *seS* membranes : lorsque la mere le  
vuida, elle croyoit être greffe de deux mois paffés, &  
avoit dans la pensée, à ce que me dit sim mari , que  
cet *avortement* pouvoir lui avoir été catssé par la trop  
grande attention qu’elle avoit eue à l’affreux récit  
qu’on lui avoit fait depuis quelques jours, d’une fem-  
me de fa connoissance à qui on avoit coupé la cuisse 3ou pour avoir passé & marché , étant dans un jardin,  
fur une plante de fabine, laquelle on croit avoir la  
propriété de faire venir les menstrues aux femmes.  
Mais la petitesse de cet enfant qu’elle avoit vuidé ,  
marquoit bien que la véritable caufe de cet *avorte-  
ment* venoit plutôt d’une violente chute qu’elle avoit  
faite six femaines auparavant, qui ayant dès lors *dé-  
truit* le principe de vie en ce petit fœtus, l’avoit fait  
rester de la même petitesse qu’il pouvoir être en ce  
tems-là , s’étant ainsi confervé dans fes eaux & dans  
Ees membranes , que cette femme rendit toutes  
entieres dans le tems de fon *avortementt,* le tout ayant  
la figure & la grosseur d’un de ces œufs de poule qui  
n’ont point de coquille ; & comme cet *avortement* ne  
fut accompagné d’aucun autre accident que celui d’u-  
ne médiocre perte de sang, elle fe porta bien ensiiite.  
**MaURICEAU.**

OBSERVATION XXXIV.

Le 15 Mars 1688. j’ai accouchai une jeune femme au  
terme de six mois & demi de sia premiere grossesse ,  
d’une petite fille proportionnée en grosseur au terme  
où elle étoit venue , la naissance de cet enfant ayant  
été avancée par une chute que la mere avoit faite trois  
jours auparavant, à quoi avoit encore beaucoup contri-  
bué le peu de longueur qu’avoit le cordon du nombril de  
Pensant ; lequel cordon n’avoit pas plus d’un quartier  
E

*67* A B O

d’aulne de notre mesiire de Paris, qui étoit seulement  
le tiers de la longueur ordinaire qu’il auroit dû avoir;  
ce qui avoit été caisse que l’arriere-faix avoit été beau-  
coup ébranlé par la chute de la mere, Pensant ne pou-  
vant avoir souffert l’agitation de cette chute sans ti-  
railler en même tems l’arriere-faix, à caufe du peu de  
longueur qusavoitEon cordon. Cet enfant mourut peu  
d’heures après cette naissance prématurée : mais la me-  
re *fe* porta bien enfuite, & je l’ai accouchée depuis ce  
tems-là de deux autres enfans à terme qui *se* portoient  
bien , & qui avoient le cordon de leur nombril de la  
longueur qu’il devoir être. MaURICEAU.

OBSERVATION XXXV.

Une jeune Dame de cette Ville grosse d’environ trois  
mois , fit une partie de plaisir avec quelques perfon-  
nes de sa connoissance. Les montures dont on fie ser-  
vit étoient fort rudes, & cette femme eut occasion  
de deficendre de dessus la sienne, ce qu’elle fit en sciu-  
tant : cette imprudence n’eut alors aucune sitite. Mais  
pendant la nuit, elle commença à rendre par le va-  
gin quelques humeurs séreuses : les douleurs si-iccé-  
derent à cet écoulement, & elle avorta d’un fœtus.  
Cette Dame eut été bien aise que *sa* femme de cham-  
bre Eeule eût été instruite de cet accident : mais Par-  
riere-faix ayant été retenu dans la matrice , elle se  
trouva dans la nécessité d’appeller du fe cours. Elle  
confia sim fiecret à sim Chirurgien, qui vint me pren-  
dre & me conduisit chez cette Dame , sans me faire  
de fon accident un détail qu’il vouloir que j’entendise  
fe de la propre bouche de la malade.

Le fœtus étoit extremement petit, & il étoit venu avec  
un bout du cordon ombilical qui lui étoit attaché.

Je la plaçai dans une situation convenable , & trouvant  
le reste du cordon, je le suivis jufqu’à l’orifice inté-  
rieur de la matrice , que je trouvai si *serré,* que ce ne  
fut pas fians difficulté que j’y introduisis un doigt,  
avec lequel je détachai le placenta ; ensilite je *se-  
couai* doucement le cordon ombilical, qui me ren-  
dit beaucoup plus de service que je n’avois lieu d’en  
attendre de Ea situation. Par ce moyen , & à l’aide de  
mon doigt avec lequel je dilatai l’orifice de la matri-  
ce, lorsqu’il en fut befoin , je fis sortir l’arriere-faix.  
Mais comme elle ne vuidoit rien , la fievre la prit.

Cependant elle insistoit pour que scm accident ne fût  
point divulgué ; il fallut donc traiter sa fausse-couche  
sous le nom d’une suppression de regles. On lui fit  
deux seiignées légeres , l’une du bras & l’autre du pié.  
Je lui ordonnai de latssanne faite avec du chiendent,  
la racine de chicorée fauvage, la fcorfonere & un peu  
de canelle, & des lavemens fréquens faits avec une  
décoction de mauve , guimauve , camomille & méli-  
lot, avec une addition de miel, de fumeterre & de  
violette. Elle prenoit encore fur le foir quelques émul-  
fions d’amendes douces, avec le sirop de capillaire &  
quelques goutes d’eau de canelle.

Ces remedes, quoique administrés avec beaucoup d’e-  
xactitude , ne servirent à rien : elle mourut quatorze  
jours après Bon accident. Elle perdit la vue quelques  
jours avant sa mort, la Μοττε.

OBSERVATION XXXVI.

*Avortement occasionné par la frayeur.*

Le 10 Mars 1687. j’ai délivré une femme d’un enfant  
de quatre mois & demi, laquelle avoit vuidé depuis  
deux jours entiers toutes les eaux de cet enfant fans  
douleur; & quoiqu’il fût mort, lorsque je délivrai la  
mere, il m’avoit néantmoins encore paru être vivant  
le jour précédent, par le battement que je fentis au  
cordon de fon ombilic qui étoit forti : mais comme  
la matrice n’étoit pas pour lors assez dilatée pour la  
délivrer de cet enfant, faussaire une trop grande vio-  
lence à la mere, & que Pensant même qui étoit d’ail-

A B O 68

leurs très-foible, auroit certainement péri dans l’opé-  
ration , je fus obligé de différer à le tirer, jusqu’à ce  
qu’il fût venu à la mere d’assez fortes douleurs qui di-  
laterent fa matrice suffisamment pour faciliter l’ex-  
traction de l’enfant. *L’avortement* que cette femme  
fit, ne paroiffoit avoir eu d’autre caufe qu’une grande  
peur de ce que quinze jours auparavant les chevaux  
de sem équipage avoient pris le mors aux dents. Cette  
exemple prouve que l’agitation violente de l’esprit, &  
particulierement la peur sclbite & la colere, ne sont  
pas moins capables de nuire aux femmes groffes, que  
les violentes commotions du corps. Nonobstant cet  
accident, cette femme fe porta bien après avoir été  
délivrée. MaURICEAU.

*Avortemens causes par frayeur et chute.*

OBSERVATION XXXVII.

Le 30 Septembre 1684. je délivrai une femme qui  
eut une fauffe-couche au terme de deux mois & une  
femaine de *sa grossesse* ; & après avoir examiné l’ar-  
riere-faix dont je venois de la délivrer, je trouvai au  
milieu de fes membranes un - petit fœtus qui n’étoit  
pas plus gros qu’une mouche à miel, n’ayant pas pro-  
fité depuis cinq ou six femaines que fon principe de  
vie avoit été détruit , par une violente agitation de  
corps & d’esprit que cette femme avoit eue dans le  
tems qu’elle ne pouvoit être grosse que de dix-huit ou  
vingt jours au plus : de forte que ne croyant pas l’être  
pour lors, à caisse que le tems de fes reglesn’étoit pas  
passé, elle négligea de *se conserver*, ayant été durant  
deux jours à monter & courir plusieurs fois par diver-  
tissement fur un âne, qui la fit tomber par deux fois  
assez rudement ; ayant eu outre cela une grande 'fra-  
yeur , pour s’être égarée dans un bois , où elle eut  
peur des voleurs : ce qui fit que le principe de vie ayant  
été détruit en ce fœtus dès le commencement de la  
grossesse, il ne prit pas un plus grand aCcroissement  
que celui auquel il étoit pour lors, & resta en cet état  
au ventre de fa mere durant un mois ou cinq semai-  
nes ; après quoi elle commença à vuider quelque peu  
descmg durant dix jours, en vuidant feulement cinq  
ou six gouttes par jour : mais ensitite il lui siurvint tout  
d’un coup une perte de sang si excessive, qu’elle au-  
roit couru grand risique de la vie, si je ne l’eusse déli-  
vrée dans ce même tems de l’ârriere-faix de ce petit  
fœtus : lequel arriere-faix paroissoit être de figure &  
grosseur, comme ces fortes de corps étranges que l’on  
prend ordinairement pour de faux germes, mais qui  
ne font effectivement que des arrieres-faix de ces Eor-  
tes de petits avortons, auxquels la matrice en se con-  
tractant & *se* resserrant, après que les eaux Contenues  
en leurs membranes s’en font écoulées, donne la figure  
de fia cavité. La semté de cette femme fe retablit peu à  
peu dans la fuite : mais elle fut durant près de deux  
mois entiers à vuider de tems en tems quelque peu de  
fang ou de férosité teinte ; elle fut cependant une fois  
dix jours fans rien vuider, & plusieurs autres fois elle  
n’avoitété que deux ou trois jours, ayant par interval-  
le quelque douleur, comme de colique dans le ven-  
tre ; & ce qui est fort extraordinaire, cinquante-deux  
jours après que je l’eus ainsi délivrée de cette fausse-  
couche , elle vuida une petite portion membraneufe  
& charnue, qui étant toute ramassée en globe, n’étoit  
pas plus grosse qu’une médiocre févre d’haricot, &  
n’avoit aucune corruption, paroissant être tout nou-  
vellement détachée de la matrice ; l’expulsion de ce  
petit corps étrange fut précédée d’une médiocre *éva-  
cuation* de fang durant trois ou quatre jours, avec des  
douleurs dans les reins & dans le ventre. La disposi-  
tion de ce petit corps étrange pouvoit faire croire que  
c’étoit plutôt un nouveau petit faux germe, engendré  
depuis cette fausse-couche, durant les dix jours que  
cette femme avoit été fans avoir aucune éVacuation,  
qu’un reste de racine de cet arriere - faix dont je l’a-

*'6 y* A B O

vois délivré , il y avoit cinquante-deux jours, qui étant  
demeuré adhérent vers une des cornes de la matrice ,  
& y ayant toujours eu quelque communication de vie ,  
s’y étoit entretenu sans corruption. Ce qu’il falloit  
néantmoins bien croire , s’il étoit vrai, comme cette  
femme me l’assura, qu’elle n’avoit eti depuis *sa* fausse-  
couche aucune communication avec fon mari, qui  
pût faire soupçonner que ce petit fragment de mem-  
brane procédoit d’une nouvelle conception. Μλυ-  
**jRICEAU.**

*Avortement occasionné par la frayeur du tonnerre.*

OBSERVATION XXXVIII.

Le 9 Août 1691. j’ai vu une femme qui étoit avortée il  
n’y a avoit que deux jours, d’un enfant de trois mois,  
mort en fon ventre depuis sept ou huit jours, par une  
grande & subite frayeur qu’elle avoit eue d’un grand  
éclat de tonnerre, étant restée pour lors prefque éva-  
nouie & ayant eu dès le lendemain de cette grande  
frayeur un commencement de perte de fang, qui lui  
causii enfin un *avortement.* Cette feule violente agita-  
tion de Pefiprit produisit en elle le même accident que  
la violente agitation du corps produit en d’autres.  
**MAURICEAU.**

OBSERVATION XXXIX.

Le 11 Aout 1693. je vis une femme qui venoit d’avor-  
ter d’un petit fœtus tout flétri, de la longueur du  
grand doigt de la main, étant pour lors grosse de près  
de trois mois, & ayant eu, il y avoit neuf jours, une  
extreme & fubite frayeur d’un grand éclat de tonnerre,  
qui contribua d’autant plus facilement à lui caufer cet  
*avortement,* qu’elle sentoit déja depuis quelques jours  
des douleurs dans le ventre , vers la région de la ma-  
trice , & que c’étoit une petite femme d’une complé-  
xion fort délicate , néantmoins assez fanguine , qui  
avoit déja eu auparavant deux fausses-couches de sim-  
ples faux germes , à quelque intervalle l’une de Pau-  
tre ; ce qui m’avoit obligé de la faire faigner une fois  
du bras, dès le commencement du deuxieme mois de  
fa grossesse, pour la préferver, autant qu’il feroit pose  
sible, que cette troisieme conception ne se convertît  
en faux germe, comme il lui étoit arrivé dans fes deux  
précédentes : car il faut remarquer que c’est assez sou-  
vent la trop grande abondance de seing, qui noyant &  
suffoquant le principe de vie en la conception dès le  
commencement, la convertit en ce qu’on appelle vul-  
gairement faux germe. Cette faignée produisant le bon  
effet que j’en avois attendu, auroit servi beaucoup à la  
conservation de Pensant dont elle étoit véritablement  
grosse, si le fâcheux accident de ce grand éclat de ton-  
nerre ne l’eût fait mourir en fon ventre, par la grande  
frayeur qu’elle en eut. On pourroit néantmoins dou-  
ter , si ce fut seulement cette grande frayeur qui fut  
caufe que cette femme avorta ainsi, ou si cet accident  
lui arriva par l’effet des douleurs qu’elle avoit déja  
senties vers la région de la matrice , qui procédant  
de la grande plenitude des vaiffeaux, pouvoient être  
les signes avant-coureurs de cet *avortement* : mais il  
est certain que l’une & l’autre cause y pouvoir avoir  
contribué : cependant cette femme après avoir ainsi  
vuidé d’elle - même ce petit avorton & fon arriere-  
faix, sans aucun accident, *se* porta bien dans la solite.  
**MAURICEAU.**

*Avortement occasionné par le chagrin.*

OBSERVATION XL.

Le 14 Novembre 1685. j’ai délivré une femme âgée de I  
vingt-six ans, avortée depuis trois heures , au terme  
de six mois de fa premiere groffeffe, d’un ensant qu’el-  
le avoit porté mort en son ventre depuis cinq ou six

A B O 70

femaines qu’elle ne l’avoit fenti remuer. Cette fem-  
me avoit été très-infirme depuis fiept ou huit ahs ; en-  
sitite de quoi s’étant mariée & étant devenue groffe ,  
elle avoit été sort incommodée jusqu’au terme de qua-  
tre mois & demi, ayant dès ce tems-là les jambes très-  
enflées ; & comme Pensant dont elle avorta étoit mort  
en sim ventre , il n’avoit que la groffeur & la pro-  
portion d’un enfant de quatre mois & demi. C’est  
pourquoi la nature l’expulfa affez facilement d’elle-  
même. Cette femme ayant eu beaucoup de chagrin &  
d’inquiétude d’efprit, je crus qu’outre la disposition  
naturelle de sc>n corps, qui étoit assez valétudinaire ,  
cela avoit beaucoup contribué à la mort de son enfant  
en son ventre, qui s’y étoit néantmoins confervé pen-  
dant un si long tems fans grande corruption, parce  
que les eaux de cet enfant, qui l’avoient préfervé de  
pourriture, ne s’étoient écoulées que deux jours avant  
que la mere en avortât. Cette femme, nonobstant cet  
accident, fe porta bien enfuite ; & de valétudinaire  
qu’elle avoit toujours été depuis sept ou huit années  
avant sim mariage, elle fut en bonne fanté, & devint  
peu à près grosse d’un autre enfant mâle qui fe portoit  
très-bien, dont je l’ai accouchée heureusement à ter-  
me & de plusieurs autres encore après. De sorte que  
l’on pouvoir croire que le mariage avoit plus contri-  
bué au parfait rétablissement de la fanté de cette fem-  
me que tous les autres remedes dont elle avoit ufé. Ce  
falutaire évenement devoir être attribué à ce que par  
l’accouchement de cette femme , les voies qui fer-  
voient à l’évacuation naturelle de fes regles, qui n’é-  
toient pas assez libres lorsqu’elle étoit fille , étant de-  
venues plus amples, cette évacuation *se* faisoit bien  
mieux après l’accouchement qu’auparavant , comme  
j on le voit arriver en beaucoup d’autres femmes qui fe  
portent bien mieux étant mariées , qu’elles ne fai--  
foient étant filles. **MAURICEAU.**

OBSERVATION X L I.

Le 21 Mars 1687. j’ai délivré une jeune femme âgée de?  
vingt-un ans, d’une enfant mort en son ventre au ter-  
me de quatre mois de sa premiere grossesse, lequel je ti-  
rai tout enveloppé de fon arriere-faix & de *ses mem-*branes. Ce fâcheux accident lui étoit arrivé par le  
grand chagrin qu’elle avoit eu huit jours auparavant,  
d’un vol qui lui avoit été fait par quelqu’un de fes  
domestiques; ce qui joint à l’agitation d’esprit qu’el-  
le eut à ce sujet, avoit été cause qu’elle s’étoit beau-  
coup fatigué le corps, sans y faire reflexion, à mon-  
ter & defcendre par plusieurs fois , avec grande promp\*  
titude l’efcalier de son logis , pour tâcher de décou-  
vrir lequel de fes domestiques lui avoit fait le larcin.  
La corruption du corps de cet avorton faisoit assez  
connoître qu’il étoit mort dès ce tems-là au ventre de  
samere , qui nonobstant ce fâcheux accident, fe por-  
ta aussi-bien après que je l’eus délivré , que si elle eût  
accouché naturellement à terme d’un enfant vivant.  
**MAURICEAU.**

OBSERVATION X L II.

Le 26 Fevrier 1678. j’ai accouché une femme d’un en-  
fant de six mois , laquelle avoit une perte de fang de-  
puis quinze jours, qui n’ayant été que médiocre dans  
le commencement, étoit devenue à la fin si excessive ,  
que si je ne lui eusse tiré du ventre fon enfant, qui  
étoit encore vivant , il alloit indubitablement périr  
avec sa mere, qui étoit déja tombée par plusieurs fois  
en de grandes foiblesses, à caufe de l’excès de cette  
perte de sang, qui venoit du détachement d’une par-  
tie de Parriere-faix, comme il me parut apres avoir  
délivré cette femme , par plusieurs caillots de sang  
noirâtre qui étoient fortement collés contre la partie  
de cet arriere-faix qui s’étoit ainsi détachée delàma-  
trice; l’autre partie qui y étoit demeurée adhérente,  
ayant fervi à la nourriture de l’enfant ; cela fit, que

Eij

71 A B O

quoique très-foible, il étoit encore vivant, lorfque  
je le tirai du Ventre de *sa* mere , qui par ce salutaire  
secours , sut préservée du grand danger où elle étoit  
de mourir dans peu d’heures, & cet enfant reçut le  
baptême , dont il auroitlété prhvé , si je n’eusse au plu-  
tôt rompu les membranes de fes eaux pour le tirer en  
même tems par les piés , comme je fis après PlaVoir  
retourné. Le mari de cette femme me dit que cette  
perte lui étoit arrÎVée par la grande affliction qulelle  
aVoit eue de la mort d’une Dame de fes amies; à quoi  
il y aVoit bien de l’apparence : car il est certain que  
les grands chagrins , aussi-bien que la peur , font ca-  
pables de caufer cet accident, en concentrant subite-  
ment le sang en trop grande abondance Vers les par-  
ties intérieures, dont les Vaisseaux *sc* rompent à catsse  
de leur extreme plénitude. MaURICEAU.

OBSERVATION X L III.

Le 4 Octobre 1725. je fus appellé auprès de Madame  
Jackfon , veuVe d’un Marinier , à Rotherbeth. Son  
mari étoit mort le jeudi précédent, & Venoit d’être  
enterré la nuit dlaVant celle que je fus appelle. Elle  
FuiVit le corps ; cette démarche , & le chagrin qu’elle  
aVoit eu de *sa* mort , la jetterent dans une foiblesse  
considérable , accompagnée d’une perte de simg En  
l’examinant, je trouvai l’orifice intérieur de la ma-  
trice dilaté , & les deux piés du fœtus qui commen-  
coientà passer; elle étoit au sixieme mois de sa grosi-  
Eesse. Je jugeai à propos de la délivrer fur le champ ;  
& après aVoir bien graissé ma main, j’introduisis deux  
doigts aVec lefquels je faisis un talon , que je tirai  
doucement, & l’autre pié le filmant , je fus bien-tôj:  
en état de prendre les deux jambes : mais toutes ces  
parties étoient si tendres , que le premier pié que *fa-*vois faisi étoit presique séparé de la jambe. Cependant  
je continuai l’extraction le plus modérément qu’il me  
fut possible , jufqti’à ce que Pensant en fût aux épau-  
les : alors passant la main, je dégageai le bras de part &  
d’autre. Mon attention sut enfuite d’aVoir la tête : ce  
que je tentai en appuyant une de mes mains fur l’esto-  
mac , & l’autre fur le haut des épaules : mais me trou-  
vant arrêté, j’inférai le premier doigt dans la bouche:  
cette partie n’étant pas en état de résister à l’effort, la  
mâchoire sie détacha. Il ne me restoit de prisie qu’aux  
épaules, qui ne me sentirent pas mieux que les autres  
parties : elle *se* détacherent de la tête, qui resta dans la  
matrice. Insérant donc aussi-tôt ma main, & l’embrase  
fant aVec mes deux doigts, je la pressai du côté de l’o-  
rifice, & la tirai.

J’aurois dû faire remarquer qu’après la séparation du  
corps & de la tête, Parriere-faix Pe présenta de lui-mê-  
me , & sortit ; mais y ayant eu un intervalle fort court  
entre lafortie de Parriere-faix & l’extraction lmmédia-  
te de la tête, la perte de fang sut petite.'GïffaRD.

*Avortemens occasionnés par la diarrhée ou la dyssenterie.*

OBSERVATION XLIV.

Le 3 Mai 1683. je vis une femme qui avoit depuis un  
mois un flux de ventre avec de grandes épreintes, dont  
elle étoit très-affoiblie, ayant pour-lors un soupçon de  
grossesse de cinq mois ou environ, dont deux Medecins  
qui la voyoient, n’étant pas bien certains, m’avoient  
mandé pour en avoir mon sentiment. Ayant examiné  
cette semme en leur présence, je les assurai qulelle étoit  
véritablement grosse d’enfant, quoique l’orifice inter-  
ne de la matrice me parût considérablement ouvert en  
*sa* partie extérieure ; mais il étoit exactement fermé en  
l’intérieure : ce qui joint avec les autres signes que je  
trouVai en cette femme, me fit juger qu’elle étoit cer-  
tainement grosse. Néantmoins, contre mon fentiment,  
qui étoit très-véritable, la fage-femme avoit certifié à  
ces Medecins qu’elle ne l’étoitpas, aussi - bien qu’un  
autre Chirurgien qui Payant vue avant moi, & foute-

Α B O >2

nant avec autant d’opiniâtreté que d’ignorance le fen-  
timent de la silge - femme contre le mien, confeilla à  
cette femme de prendre un lavement avec quatre onces  
de miel, au lieu de lavement de lait ou de simple dé-  
coction de S011, que je lui avois ordonné ; lequel lave-  
ment trop fort redoubla aussi-tôt fon mal, & la fit aVor-  
ter d’un enfant de cinq mois , qui étoit encore vrvant.  
Mais comme la mere avoit été extremement affaiblie  
de cette fâcheufe maladie, elle mourut deuX jours après  
fon *avortement s* à quoi contribua beaucoup l’ignorance  
du Chirurgien, aussi grande que celle de la fllge-fem-  
me. MaURICEAU.

OBSERVATION XLV.

Le 9 Juin 1683. je vis une jeune femme de vingt ans qui  
venoit d’avorter au terme de cinq mois & demi de fa  
premiere grossesse d’un petit enfant qui resta en vie pen-  
dant une demi - heure : mais la fage-femme qui l’avoit  
assisté n’ayant pu la délivrer entierement de son arrie-  
re-faix, lui en avoit lassé le tiers dans la matrice , qui  
s’étant tout - à - fait refermée avant que je fusse arrivé  
pour la fecourir, & ne pouvant être dilatée fans violen-  
ce, m’obligea d’en commettre l’expulsion à la nature,  
qui rejetta ce qui en étoit resté en plusieurs parcelles à  
demi - supputées durant cinq ou six jours ; pendant le-  
quel tems je lui fis faire trois ou quatre fois chaque jour  
des injections émollientes dans la matrice, tant pour  
laVer les excrétions fétides qui en fortoient, que pour  
faciliter l’expulsion de ce corps étranger. Cette femme  
avoit été travaillée quelque tems auparavant, pendant  
plusieurs jours, d’un flux de ventre qui avoit beaucoup  
contribué à la faire accoucher avant terme; & quelques  
jours après fa couche elle eut durant un mois une fievre  
double-tierce, essuite de quoi elle *se* porta bien. MaU-  
**RICEAU.**

OBSERVATION XLVI.

En 1692. nous eûmes beaucoup de soldats dans ce pays.  
Ils étoient attaqués d’une dyssenterie qui *se* conîmuni-  
qua, & qui emporta presque tous ceux qui en furent at-  
teints, jeunes ou vieux. Le petit nombre de ceux qui  
en échapperont étoit des gens aifés & bien constitués.  
Elle attaqua toutes les conditions, depuis le magistrat  
jufqu’au payfan : il n’y eut que les Medecins, Chirur-  
giens & Apothiquaires qui n’en furent point attaqués.  
Au mois d’Octobre, la femme d’un gantier grosse de six  
mois & demi, que je traitois depuis six jours de cette  
terrible dyssenterie qui devoit l’emporter, felon mes  
conjectures, m’envoya chercher l’après-midi. Elle me  
fit dire qu’elle m’attendoit avec impatience , parce  
qu’elle étoit travaillée de grandes douleurs. J’y courus,  
& la trouvai dans les douleurs de l’accouchement : Pen-  
sant étoit placé comme il devoit être, & les eaux for-  
mées & prêtes à percer: ce qui arriva après quelques  
tranfes. L’enfant les fuivit, & je la délivrai fans aucu-  
ne difficulté de son arriere-faix, qui étoit fort petit.  
L’enfant vécut deux jours, & la mere en vécut huit.  
La Μοττε.

OBSERVATION XLVII.

Le 8 Février 1686. je vis une femme grosse de six mois,  
qui étoit presque réduite à l’extrémité par un flux dyf-  
fentérique dont elle étoit tourmentée depuis trois mois.  
Comme elle ressentoit pour-lors des douleurs extremes  
dans le ventre, & qu’elle vuidoit des matieres fembla-  
bles à la lie de vin rouge délayee, marques certaines  
de l’inflammation &de l’érosion aux intestins, je pré-  
dis à fon mari qu’elle étoit dans un extreme danger; &  
fur ce qu’il me dit qu’il croyoit, Euivant la perfuasion  
d’une personne qui avoir vu sa femme, que si elle étoit  
accouchée, il y auroit lieu d’espérer qu’elle enréchap-  
peroit, je lui dis que j’étois d’une opinion contraire ,  
& qu’au point où fa maladie étoit, je croyois qu’este

73 A B O

mourroit certainement dans peu de jours, comme il ar-  
riva deux jours après ma visite : la violence de cette ma-  
ladie la fit avorter, & elle expira le même jour. Il faut  
remarquer que s’il y a lieu d’efpérer du foulagementde  
l’accouchement dans les maladies dont les femmes  
groffes font traVaillées, ce n’est seulement que des sim-  
ples incommodités catssées par la grossesse, & non pas  
des autres maladies qui n’en dépendent aucunement,  
lesquelles assez souvent, au lieu de diminuer après l’ac-  
couchement, comme on espéroit, deviennent plus dan-  
geretsses qu’elles n’étoient auparavant ; parce que la  
nature empêchée par une maladie, ne peut alors bien  
régir les évacuations, & leur suppression caisse inconti-  
nent après un reflux d’humeurs fur les parties principa-  
les qui étoient déja affectées. MAURICEAU.

*IAvortemens occasionnés par des saignées et des purgations  
inconsidérées.*

OBSERVATION XLVIII.

Lé I 5 Mars 1689. je vis une femme grosse de quatre  
mois, qui par l’avis de deux de ses amis s’étoit fait fai-  
gner du pié au commencement de sa grossesse, qu’ils  
ignoroient, & qui lui avoient fait prendre beaucoup  
de remedes qui, à force de la tourmenter, la firent en-  
fin avorter d’un enfant qui expira, si prématurément  
né. Quelques jours après l’avoir vue dans le mauvais  
état ού ces remedes Pavoient réduite, ayant pour-lors  
un écoulement de férosité fanglante qui s’étoit renou-  
vellée par plusieurs fois , ce qui m’annonça un *avorte-  
ment* imminent de Pensant dont je Passerai qu’elle étoit  
grosse, nonobstant le fentiment contraire de ces deux  
amis, qui ne pouvoient fe le persiiader, ayant toujours  
attribué les incommodités que la grossesse catssoit à cet-  
te femme, à une suppression de regles dont ils avoient  
prétendu lui procurer Pévacuation par quantité de re-  
medes qu’ils lui avoient fait prendre, qui ne conve-  
noient point à une femme grosse , comme elle Pétoit,  
contre leur oj.inion. La caufe de l’erreur de ces per-  
fonnes fut de nlavoir pas bien considéré, comme ils au-  
roient dû faire, qu’il ne saut pas traiter une femme ma-  
riée qui a suppression de ses regles, comme on traite-  
roit une fille. Mais je crois que cet exemple les aura  
rendus plus prudens en d’autres occasions qu’ils ne le  
furent en celle-ci *i>* où ils négligerent fort malheureufe-  
mentpour Pensant dont cette femme avorta, de bien  
examiner le véritable état où elle étoit. MaURICEAU.

OBSERVATION XLIX.

Le 18 Juin 1672. je vis une femme âgée de vingt ans, de  
complexion assez délicate, grosse de fon premier en-  
fant de six à sept mois, laquelle étoit au lit depuis quin-  
ze jours pour des douleurs de reins & de ventre qu’elle  
ressentoit, qui lui avoient casse dans la suite quelques  
accès de fievre précédés de frisson vers les derniers jours;  
pour raifon de quoi les Medecins qui la voyoient or-  
dinairement, Pavoient fait faigner jufqu’à six fois en  
six jours de tems contre mon fentiment, qui étoit dlu-  
fer de ce remede avec modération , en la sassant fai-  
gner deux seules fois, que je crovois fuffifantes pour  
lapréferver, autant qu’il étoit possible, de *Γ avortement*qui lui arriva enfuite de ces trop fréquentes faignées,  
comme je Pavois prédit, fon enfant étant mort en sim  
ventre depuis deux jours qu’elle avoit eu les accès de  
IleVre précédés de frisson. De forte que ce même re-  
mede qui auroit pu lui être salutaire , s’il eût été sait  
avec la modération que je viens de dire, contribua beau-  
ccup , à ce que je crus , étant fait par excès , à caufer  
l’accident qu’on vouloir éviter. Il feroit inutile, pour  
réfuter mon opinion , de m’alléguer que Pon a vu des  
femmes grosses qui ont été faignées des douze & quin-  
ze fois, & même d’avantage , pour des maladies dont  
elles étoient affligées, & qui n’ont pas laissé d’accou-  
cher heureufement à terme : car je répondrois qu’on en  
a vu bien plus EouVent aussi, que deux ou trois saignées  
faites mal à propos ont fait avorter. MaURICEAU.

A Β O 74

OBSERVATION T.

Le 31 Mars 1688. j’ai accouché une femme de trente\*  
trois ans, d’une fille dont elle n’étoit devenue grosse  
qu’après feize années de fon mariage, ayant été stérile  
durant ce long efpace de tems fans aucune catsse ma-  
nifeste, sinon qu’elle me dit en l’accouchant, qu’étant  
devenue grosse en la feconde année qu’elle fut mariée,  
& que fon Medecin Payant fait faigner du pié & mal à  
propos, nonobstant la répugnance qu’elle y avoit, elle  
étoit avortée,par la violence des remedes qu’il lui or-  
donna, d’un petit enfant de deux ou trois mois, ce Me-  
decin n’ayant pas connu fa grossesse ; depuis lequel tems  
cette femme avoit toujours eu une grande aversion pour  
lui, dans la croyance qu’elle avoit avec quelque raifon  
que *sa* longue stérilité ne procédoit que de ce premier  
*avortement,* qui avoit pu changer en elle la premiere  
disposition de *sa* matrice. Les Medecins ne peuvent  
donc apporter trop d’attention à s’instruire si-lr ces ma-  
tieres, afin de ne pas confondre les petites indifposi-  
tions de la grossesse avec d’autres maladies, & être cau-  
fe de semblables *avortemens ->* par les remedes qu’ils or-  
donneraient mal à propos & indifféremment aux per-  
sonnes mariées comme aux autres, fans bien considé-  
rer qu’elles peuvent être grosses. MaURICEAU.

OBSERVATION LI.

Le premier Avril 1693. j’ai accouché une femme au ter-  
me de cinq mois & demi, d’un enfant qu’elle portoit  
mort depuis un mois entier qu’elle ne l’avoit point fen-  
ti remuer, après une troisieme medecine qu’on lui avoit  
fait prendre, & dont elle aVoit été trop fortement pur-  
gée. Cette femme n’étant groffe que de trois mois,  
avoit eu la petite vérole, dont elle étoit néantmoins  
bien guérie, fentant même après fa guérisim très-bien  
remuer sim enfant durant 16jours, jufqu’àce qu’ayant  
été trop agité par cette derniere medecine purgative, il  
vint à mourir, comme il parut bien en ce que la mere  
ne le sentit plus du tout remuer ensilite, & que quinze  
jours devant que d’avorter de cet enfant mort, elle fut  
furprife d’une perte de fang affez abondante, qui ayant  
continué durant tout ce tems, provoqua enfin l’expul-  
sion de ce même enfant, qui me parut n’avoir que la  
proportion d’un enfant de quatre mois. Son corps étoit  
si corrompu, qu’il étoit tout dépouillé de fon épider-  
me; mais il n’avoit aucun vestige de la petite vérole  
que fa mere avoit eue, comme j’en ai vu en quelques  
autres enfans de qui les meres avoient été affligées de  
la même maladie dans le tems de leur groffesse. L’ar-  
riere-faix de cet enfant étoit aussi gros que celui d’un  
enfant à terme : ce qui fit que j’eus un peu de peine à  
le tirer, parce que la matrice ne s’étoit ouverte qu’à  
proportion de .la petiteffe du corps de l’enfant : mais  
cet, arriere-faix ne participoit point de la corruption  
qui paroiffoit en cet enfant avorton, dont la mere avant  
été fort heureufement délivrée, *se* porta si bien enfui-  
te, que je crois même que si on ne lui eût pas fait pren-  
dre cette troisieme medecine , prétendant la purger des  
mauvaifes humeurs qu’on supposint pouvoir être refi-  
lées dans ses entrailles , après la petite vérole dont elle  
étoit néantmoins sort bien guérie, elle auroit pu por-  
ter fon enfant vivait jufqu’à terme, & en accoucher  
heureufement. **MAURICEAU.**

OBSERVATION LU.

Le 16 Août 1669, je vis une femme groffe de cinq mois  
qui avoit une petite perte de fang continuelle depuis  
trois femaines , & qui n’aVoit pas lassé dlaVoir tous les  
mois Ees regles, mais un peu moins qu’à l’ordinaire ;  
& jusiqusalors elle n’avoit pas encore fenti remuer S011  
enfant : ce qui fit croire à un Pvledecin qui la voyoit,  
qu’elle étoit feulement grosse de quelque mole, quoi-  
que je l’assurasse que cette femme étoit vraiment grosse  
d’enfant, lui citant même plusieurs exemples de fem.

75 AB O

mes que j’avois vues, qui n’avoient pas laissé d’accou-  
cher à terme d’enfants vivans , nonobstant un fembla-  
ble accident. Mais ce Medecin persistant avec opiniâ-  
treté dans sa penfée, fit prendre à cette femme, quel-  
ques jours après que je l’eus vue, une medecine purga-  
tiVe, qui, au lieu de lui procurer l’expulsion d’une mo-  
le, comme il le prétendoît, lui causia *F avortement* d’un  
enfant qui expira prefque aussi-tôt ; lequel ilauroit pu  
colsserver, s’il s’étoit simplement contenté d’approu-  
ver une saignée du bras & le seul repos que j’avois cou-  
feillé à cette femme pour tout remede. MaURICEAU.

OBSERVATION LUI.

Le 28 Août 1690. je vis une femme qui ne faifoit que  
d’avorter d’un petit enfant de trois mois & demi, dont  
le cœur palpitoit encore manifestement, accident arri-  
vé à cette femme par un remede purgatifqu’on lui avoit  
confessé de prendre ce même jour, prétendant purger  
fon estomac d’une bile qui lui c au foit des dégouts dont  
elle Ee plaignoit, ne prenant pas garde que ces fartes  
de dégouts fiant ordinaires dans le tems de la grossesse,  
outre que tous les remedes purgatifs ne convenoient  
point à une femme dans l’état où elle étoit, ayant pour-  
lors une petite perte de fang depuis cinq ou six jours :  
de Eorte que fa grossesse qui, quoiqu’ébranlée par cette  
petite perte de seing, auroit pu néantmoins *se* rétablir,  
vu la vigueur qu’avoit ce petit fœtus dont elle avorta,  
fut entierement détruite par ce purgatif ordonné si mal  
à propos par des perfonnes qui n’avoient pas pu croire  
que cette femme fût grosse d’enfant, comme je l’en  
avois avertie, s’imaginant qu’elle ne pouvoitêtre *gros-  
se* que de quelque faux germe, que la nature avoit mê-  
me tenté d’expulfer par cette petite perte de fang qui  
avoit paru. Cette femme étant ainsi avortée de ce pe-  
tit fœtus vivant, l’arriere - faix resta dans la matrice,  
qui s’étant fermée incontinent après l’expulsion de l’en-  
fant, ne permettoit pas qu’on l’en pût tirer fans faire  
une trop grande violence à cette partie, qui lui auroit  
été plus nuisible que le remede ne lui eût été falutaire.  
C’est pourquoi je jugeai qu’il étoit plus à propos d’en  
commettre en ce tems l’opération à la nature : mais cet  
arriere - faix resté lui causia trois jours ensuite une si  
grande perte defang,qu’elle en tomba en detrès-gran-  
des foiblesses, qui m’obligerent de lui tirer ce corps  
étrange, ayant trouvé pour - lors la matrice assez dila-  
tée pour le faire sans violence; après quoi cette femme  
revint peu-à-peuen convalefcence.'mais elle eut un très-  
sensible regret de n’avoir pas suivi le falutaire confeil  
que je lui avois donné avant son *avortement*, qui étoit  
de *se* contenter pour tout remede du feul repos & d’u-  
ne saignée du bras que je lui avois fait faire, à cause de  
la petite perte de fang qu’elle avoit. MaURICEAU.

OBSERVATION LIV.

Le 21 Juillet 1692. je vis une femme âgée de vingt-cinq  
ans, nouvellement revenue de Bourbon, où elle avoit  
éte prendre les eaux minérales pour une paralysie de  
toute la cuisse & de la jambe droites, qui lui étoit *res-  
tée* d’une espece d’apoplexie où elle étoit tombée, qui  
fut suivie de la paralysie de la moitié du corps du mê-  
me côté droit, mais qui s’étoit dissipée, à l’exception  
de la paralysie de la cuisse & de la jambe, qui étoit de-  
meurée depuis le dernier accouchement que eette fem-  
me avoit eu à terme, il y avoit un an & demi. Comme  
après avoir fait beaucoup de remedes pour cette para-  
lysie de la cuisse, on lui avoit enfin confeillé d’aller  
prendre les eaux de Bourbon, s’étant mife en chemin  
avec fon mari, qui la conduifoit, elle devint grosse dans  
ce voyage ; enfuite de quoi elle Ee trouva mal, & fut  
fort travaillée de fuffocations de matrice, qui étoient  
convulsives : mais croyant que toutes les incommodités  
que fa conception récente lui caufoit, ne venoient que  
de la fatigue de fon voyage, elle ne laissa pas de pren-  
dre les eaux de Bourbon, & de fe faire donner la dou-

«

A Β O 76

che avec ces eaux fur la cuisse, & d’ufer des bains & de  
la faignée du pié, & de beaucoup d’autres remedes  
qu’on lui fit enfuite dans l’ignorance de fit grossesse,  
lesquels la firent enfin avorter d’un enfant de quatre  
mois mort en fon ventre depuis long - tems , comme il  
parut par sa corruption. Mais étant ainsi avortée de cet  
enfant, elle ne fut pas délivrée en même tems de l'ar-  
riere-faix, qui étant resté dans la matrice, lui causia des  
suffocations convulsives qui obligerent un Chirurgien  
à tenter de la délivrer de cet arriere-faix retenu; ce  
qu’il fit feulement six heures après cet *avortements &*avec beaucoup de peine, n’étant pas bien expert en ces  
opérations : ce qui a pu contribuer dans la fuite à une  
tumeur extremement douloureuse que cette femme  
avoit vers la région iliaque gduche, qui communiquoit  
à la partie latérale de la matrice de ce même côté qui  
étoit opposie à celui de la cuiffe paralytique. Cette tu-  
meur douloureuse que l’on ne sentoitque dans le pro-  
fond, ne venoit que de la fluxion qui *se* renouvelloit  
de tems en tems vers ce côté -là, l’autre côté de la ma-  
trice, ou celui de la cuiffe paralytique, n’étant aucune-  
ment sensible, & étant plutôt déprimé que tuméfié.  
Mais ces accidens venoient principalement de ce que  
cette femme, depuis dix mois qu’elle étoit ainsi avor-  
tée, n’avoit pas eu l’évacuation de fes menstrues aussi  
abondante qu’elle avoit coutume auparavant : ce qui  
étoit caufe que depuis tout ce tems elle étoit sujette à  
une excrétion continuelle de fleurs blanches, dont l’a-  
crimonie Pincommodoit beaucoup, & lui donnoit lieu  
de craindre que ces fleurs blanches ne vinssent de quel-  
que disposition ulcéresse de la matrice. Cependant je  
ne trouvai pour-lors aucun ulcere formé dans fa matri-  
ce, qui fût manifeste ati toucher; mais elle y avoit un  
fentiment si douloureux vers le côté gauche, qui étoit  
celui de la tumeur, que je crus qu’il y avoit une gran-  
de communication de l’un à l’autre, & que cette conti-  
nuelle excrétion de fleurs blanches dont cette femme  
étoitincommodéessi’étoitqu’une efpece d’excrétion pu-  
rulente de quelque ulcere, qui étant en la partie intérieu-  
re de la matrice, ne potlvoit être fensible au toucher; &  
comme cette femme,qui étoit venue expreffément à Pa-  
ris pour me consulter fur ses indispositions, s’en retour-  
na à la campagne scm séjour ordinaire, après que je lui  
eus donné cosseil sim le mauvais état où elle étoit quand  
je la vis , je n’ai point fit ce qui lui est arrivé depuis ce  
tems-là : mais je crus pour-lors qu’elle ne pafferoit pas  
un an fans mourir. MaURICeaU,

*Effets des Remedes abortifs.*

OBSERVATION LV.

Le 20 Septembre 1682, j’ai vu une femme que je trouvai  
être groffe de cinq ou six femaines, quoiqu’elle eût fait  
tout fon possible pour se faire avorter, il y avoit envi-  
ron vingt jours, avec l’aide d’une fage-somme digne  
de la potence, qui lui avoit donné pour ce fujet plu-  
sieurs pernicieux remedes, & lui avoit fait une violen-  
ce considérable pour faire ouvrir la matrice, fans qu’el-  
le fût venue à bout de fa mauvaise intention : ce qui  
n’avoit Eervi qu’à lui causer de très - grandes douleurs  
dans tout le ventre, & principalement vers la région de  
la matrice où elle soufiroit une disposition inflamma-  
toire, vuidant même quelque peu de siang de cette par-  
tie ; & comme je lui eus fait entendre qu’outre l’hor-  
reur de fon crime, que je lui représentai aussi fortement  
que le directeur de fa confcience auroit pu faire , elle  
avoit rifque de *se* faire mourir elle - même, en voulant  
ainsi détruire fa groffesse ; elle me dit quelle ne l’avoit  
fait que dans la penfée qu’elle avoit que Pensant n’é-  
tant ni formé ni animé, à ce qu’elle s’imaginoit, il n’y  
avoit pas grand mal à fe procurer *ï’avortement* ou l’é-  
coulement des femences dans ce commencement de  
groffeffe. Mais je lui fis bien connoître que cette penfée  
étoit très-mal fondée, & qu’elle étoit aussi pernicieuse  
que l’action qu’elle avoit tâché de commettre étoit

77 AB O

mauvasse. C’est cette fausse & vieille croyance qui don-  
ne lieu à beaucoup de femmes de peu de confcience de  
se procurer l’écoulement des femences conçues & des  
*avortemens* dans les premiers mois de leurs grossesses.  
C’est pourquoi je trouve qu’il feroit fort à propos,  
pour éviter un si pernicieux abus, d’obliger un chacun  
de croire en ceci, qui mé femble très-vrai-femblable ;  
c’est que dès le premier jour & immédiatement enfuite  
de la conception Pame est effectivement unie à ce point  
de matiere, ( *punctum saliens* ) vers lequel ont été con-  
centrés tous les petits atomes qui étoient propres & dise  
posés àl’entiere formation du corps du fœtus, qui pour  
n’être pas plus gros qu’un grain de millet dans ces com-  
mencemens, & d’une matiere très-délicate, ne pourroit  
pas être fensible aux yeux de celui qui feroit l’ouver-  
ture du corps d’une femme morte par quelque accident  
dès le même jour ou le fuivant de celui qu’elle auroit  
effectivement conçu; mais les yeux de l’esprit nous  
peuvent bien faire voir ce que nous ne pouvons apper-  
cevoir avec ceux du corps , que l’extreme petitesse, la  
mollesse, la délicateffe de ce point n’est pas un obstacle  
à l’infusion & à la permanence de l’ame qui y réside :  
car il suffit pour cela que ce même point de matiere foit  
organifé par le parfait arrangement de tous les petits  
atomes dont il est formé après la conception. Au reste  
ayant bien perfuadé cette femme par mes raifons , &  
lui ayant conseillé tout ce que je jugeai convenable  
pour raffermir fa groffeffe,qui avoit été grandement  
ébranlée par les mauvais remedes qu’elle avoit faits  
pour la détruire, je la lassai dans l’intention qu’elle  
me parut avoir de suivre le bon conseil que je lui don-  
nai: mais comme elle m’étoit inconnue, je n’en ai pas  
fu Pévenement, sinon que huit jours essuite j’appris  
qu’elle fe portoit bien mieux que dans le tems que je la  
vis, & qu’il y avoit pour-lors grande espérance qu’elle  
pourroit consierver fa grossesse. MaURICEaü.

OBSERVATION LVI.

Au mois de Juin 168 5. je vis une femme qui m’avoit fait  
appeller, afin que je lui donnasse confeil touchant une  
très - grande perte de fang qu’elle avoit eue depuis un  
jour, fie plaignant en même tems d’avoir été extreme-  
ment fatiguée d’un flux dyssentérique. Elle me fit mon-  
trer un grand nombre de linges tout baignés de fang &  
beaucoup de caillots qu’elle avoit rendus de la matrice  
avec de très-grandes douleurs de reins, m’assurant au  
reste qu’elle n’avoit pas vuidé autre Chose:mais Payant  
touchée, & ne lui trouvant plus pour-lors le Eoupçon  
d’une grossesse de trois ou quatre mois,comme je Pavois  
reconnu en elle en l’examinant auparavant par deux  
différentes sois, je lui dis que je croyois qu’elle aVoit  
assurément vuidé autre choPe que tous ces caillots de  
sang qu’elle m’avoit fait montrer; & comme je m’étois  
apperçu auparavant qu’elle aVoit eu beaucoup de cha-  
grin de ce que je Pavois assurée que je la croyois grosse,  
& qu’elle avoit fait contre mon fentiment beaucoup de  
remedes provocatifs de l’*avortement,* par l’irritation  
defquels elle s’étoit procuré une continuelle perte de  
fang & de sérosités roussatres pendant plus de deux  
mois, je crus qu’en continuant dans *sa* mauvaise inten-  
tion , elle en avoit pris cette derniere fois de si vio-  
lens, qu’elle s’étoit enfin provoqué un *avortement* effec-  
tif, & qu’elle m’avoit envoyé querir après être venue à  
bout d’un aussi mauvais dessein ; & que de peur que je  
ne susse témoin de fa méchanceté, elle m’avoit fait ca-  
cher l’ensant dont elle étoit avortée , s’imaginant me  
perfuader dans la fuite que je m’étois trompé en la  
croyant grosse auparavant : ce qu’elle ne vouloir pas  
avouer, de peur que sim mari qu’elle scivoit n’avoir  
point couché aVec elle , ne s’apperçût de l’infidélî-  
té quelle pouvoit aVoir commife. Cet exemple sait  
voir que comme il y a des femmes qui se trompent  
en ne *se* croyant pas grosses , quoiqu’elles le soient  
fans le connoître, il y en a d’autres aussi qui veulent  
tromper le Medecin & le Chirurgien en leur celant

AB O 78

leur grossesse, qu’elles ont intérêt de cacher pour leur  
réputation. MaURIcEAU,

OBSERVATION LVII.

Le 2 Septembre 1685. j’ai vu une femme grosse de deux  
mois ou environ, à qui une méchante fage - femme  
avoit donné depuis deux jours un breuvage pour la  
faire avorter, qui l’avoit si violemment purgée, qu’eb  
le avoir été, à ce qu’elle me dit, plus de cent fois à la  
felle, avec des efforts extraordinaires qui lui avoient  
fait rendre jusqu’au fang par le fondement, nonobs-  
tant quoi elle n’étoit pas venue à bout de fon mauvais  
deffein , quoiqu’elle l’eût encore fait seiigner du pié  
trois jours avant que de lui donner le premier breuva -  
ge , & qu’elle lui eût fait outre cela plusieurs violences  
avec la main à la matrice, que je trouvai fort irritée &  
très-abaiffée , mais tout-à-fait clofe & en état de pou-  
voir encore promettre la confervation de la groffesse,  
si la malade fuivoit le falutaire confeil que je lui don-  
nai, pour calmer par le repos au lit & par l’ssa-ge du  
lait, tant pris parla bouche qu’en laVemens, les cruel-  
les douleurs que ce mauvais remede lui avoit causées :  
ce qu’este me témoigna avoir deffein de si-livre, avec  
un grand regret d’avoir donné sim consentement à la  
méchante action de cette *sage* - femme, dont elle ne  
voulut pas me dire le nom, de peur que je ne la fisse  
châtier de fon crime. Deux jours après, je vis encore  
cette même femme qui étoit pour-lors en assez bon état,  
tous les fâcheux accidens dans lefquels je Pavois vue  
étant cessés par le falutaire conseil que je lui avois don-  
né , en lui faisant connoître en même tems toute l’é-  
normité dti crime que commettent celles qui sans beau-  
coup de Ecrupule fe font ainsi volontairement avorter  
dans les premiers mois de leur grossesse, dans la penfée  
abusive qu’elles ont que l’enfant n’est pas encore ani-  
mé : erreur aussi pernicieuse que grande ; car il est cer-  
tain que le corps du fœtus, quoique très-petit, est en-  
tierement formé & animé dès les premiers jours de la  
conception, tout le reste du tems de la grossesse ne fer-  
vant qu’à le fortifier & à lui donner l’accroissement né-  
cessaire. MAURICEAU.

OBSERVATION LVIII.

Le 19 Juillet 1677. j’ai accouché une fille de vingt-cinq  
ans d’un enfant mort de six mois qui préfentoit le bras  
devant; laquelle s’étoit volontairement procuré cet  
*avortement* par des remedes qu’elle avoit pris quelques  
jours auparavant, pour cacher par cette voie criminel-  
le sa grossesse. Elle avoit pour-lors une si grande perte  
defang, que je crois qu’elle seroit indubitablement  
morte , sans le secours que je lui donnai, bien qu’elle  
ne le méritât pas pour l’énormité de son crime. Et quoi-  
que ces *avortemens* volontaires Eoient ordinairement  
plus dangereux que ceux qui viennent d’eux-mêmes,  
sans les exciter, elle ne laissa pas de *se* bien porter dans  
la suite. Dieu n’ayant pas voulu la punir alors du cri-  
me qu’elle avoit commis en *se* procurant *F avortement.***MAURICEAU.**

*Avortemens occasionnés par la rigidité de la matrice,*

OBSERVATION LXI.

Le 2 3 Avril 1691. j’ai vu une femme qui venoit d’avorter  
d’un petit fœtus de la grosseur d’une mouche à miel,  
que la nature avoit expulfé d’elle-même, sans aucun ac-  
cident considérable, cette femme ayant pour-lors foup-  
çon d’être grosse de deux mois & demi. C’étoit le cin-  
quieme *avortement* qu’elle avoit eu de cette nature de-  
puis deux ans à ce même terme ou environ.

Cet exemple fait voir qu’il y a des femmes qui avortent  
aussi facilement qu’elles conçoivent : le meilleur con-  
feil qu’on puisse leur donner pour prevenir ces fré-  
quent accidens> c’est qu’elles s’abstiennent enticse-

79 À B O

ment du coït durant cinq ou six mois entiers, afin que  
leur matriee étant fortifiée par le repos durant tout ce  
tems, elle plusse mieux retenir la conception qui s’y  
fait enfuite. Il est bon aussi qu’elles s’abstiennent d’al-  
leren carosse, & encore plus dans d’autres voitures  
plus seeouantes ; il est même quelquefois nécessaire,  
peur une plus grande précaution , qu’elles fe tiennent  
au lit & qu’elles évitent le coït , pour ne pas trop  
ébranler par cette ardente action leur débile grossesse.  
Cependant il *se rencontre peu* de femmes qui veulent  
fuivre sans répugnance ce salutaire confeil, pour *con-  
server* avec plus de fureté leur grossesse. MaURICEAU.

OBSERVATION LX.

Une Dame qui demeuroit à quinze lieues de cette Ville,  
& que j’avois déja accouchée heureusement & sans ac-  
cident , vint avec son mari dans ce pays, pour quel-  
ques afla-ires de famille : elle étoit grosse alors. Son *sé-  
jour étant beaucoup* plus long qu’elle ne s’y étoit at-  
tendu, & étant tombée malade, elle me consulta par  
lettres deux ou trois fois, & enfin elle me pria de llal-  
ler voir.

Je la trouVai aussi grosse qu’elle avoit coutume de l’être  
fur la fin de *sa* grossesse , mais beaucoup plus incom-  
modée : cependant elle n’en étoit alors qu’à son sixie-  
me mois. Elle avoit fouffert des douleurs pendant près  
de quinze jours de fuite ; douleurs qui ne reffembloient  
point à celles qui précedent l’accouchement, mais tel-  
les qu’elle croyait à tout moment que scm ventre étoit  
Eur le point de rompre & de s’ouvrir.

Quand elle étoit couchée sur le dos , les genoux élevés,  
scm ventre étoit si tendu & si gonflé ; il laissent si peu  
de place à l’estomac, que la plus grande partie des  
alimens qu’elle avoit pris, lui revenoit & qu’elle les  
vomiffoit avant que la digestion fût faite. Au furplus,  
elle sientoit remuer fon enfant, mais foiblement.

Je conclus de ces circonstances qu’elle étoit groffe de  
plus d’un enfant, & que la masse qu’ils formoient en-  
semble occasionnoient dans l’uterus une distention plus  
grande qu’il ne pouvoir la fouffrir, caufoit fes douleurs  
& sim incommodité.

Je lui tirai du sang, dans le dessein de la soulager en  
vuidant les vaisseaux, & je lui confeillai de se reposer  
dans la situation qui lui paroîtroit la plus commode ,  
scms lui en presicrire aucune.

Elle m’envoya chercher huit jours après cette visite ;  
mais je ne pus arriver, quelque diligence que je fisse ,  
avant qu’elle accouchât de deux ensans qui ne vécu-  
rent que quelques heures. Cette Dame revint bien tôt  
en sainté. Après cette couche, elle en eut d’autres fort  
heureufes, mais dans lesquelles elle ne mit au monde  
qu’un enfant à chacune, ia Μοττε.

OBSERVATION LXI.

Une jeune femme de deux lieues de Cette Ville, grosse  
de Cinq mois, fentit des douleurs violentes qu’elle  
prit pour une Colique. Sa mere me fit promptement  
appeller , soupçonnant fa fille d’être en travail, eom-  
me Cela étoit en effet : elle étoit aCeouchée, quand  
j’arrivai, & Pensant vivoit. L’arriere-faix ayant été  
expulfé, il ne me restoit rien à faire. Je l’abandonnai  
done aux foins de *sa* mere, & je m’en retournai.

Quelque tems après étant devenue grosse , elle avorta  
pour la seeonde fois, au quatrieme mois de fa grossese  
se, mais si fubitement , qu’on n’eut pas le tems de  
m’envoyer chercher : cependant elle revint de Cet ae-  
cident aussi aifément que du premier.

Elle eut une troisieme grossesse pendant laquelle elle fut  
Eusses gardes & quoiqu’elle vécût assez régulierement,  
elle redoubla *ses* attentions pour éviter tout ee qui  
avoit pu occasionner *ses* premiers *avortemens.* Je lui  
tirai trois fois du fang ; la derniere faignée fut faite  
dans le cours de fon sixieme mois : je lui ordonnai un  
régime exact & laxatif ; elle poussa par ce moyen fa

A B O 80

grossesse jusqu’au septieme mois ; alors elle avorta :  
Pensant véeut quelques jours , & mourut enfuite.

Comme elle attrihuoit à sa conduite réguliere & au régi-  
me qu’elle avoit suivi , la durée de Cette derniere  
grossesse plus grande que celle des précédentes, elle  
résolut de multiplier encore Pes soins, si elle avoit une  
quatrieme grossesse. Et pour repondre à sies intentions,  
si-tôt qu’elle fut relevée de fon dernier aecidentje lui fis .  
deux fiaignées légeres & je la purgeai autant de fois.  
Aussi-tôt qu’elle fut enceinte , je la faignai de rechef ;  
ce que je continuai de faire chaque mois, lui ordon-  
nant en même tems de prendre tout ce que je Croyois  
capable de rafraîchir & de relâeher, ne souffrant pas  
même qu’elle mangeât une rotie au vin ou qu’elle bût  
quelque liqueur spiritueuse que te fût.

Par cette conduite ou par quelque autre raifon qui m’est  
inconnue, je Conduisis fa grossesse à terme , & je l’ae-  
couchai heureufement d’un enfant vivant. Cette grose  
fesse fut fuivie d’une autre, & celle-ci d’une troisieme  
également heureuse.

Mais dans sa huitieme grossesse , elle fe trouva plus in-  
commodée à trois mois, qu’elle ne l’avoit été à neuf  
dans les trois grossesses préeédentes. A six mois, elle  
ressentit des douleurs semblables à celles qu’elle avoit  
éprouvées dans ses premiers *avortemens* ; & les eaux  
venant à percer, il n’y eut pas de doute qu’elle n’allât  
supporter eneore le même aecident. On m’envoya  
chercher & je l’aecouchai de deux ensans qui ne firent  
que naître & mourir : ils étoient attachés à un large  
plaeenta qui leur étoit commun; leur mere ne tarda  
pas à se bien porter.

Depuis Ce tems, je l’ai accouchée plusieurs sois d’un feul  
enfant qu’elle a porté à terme fans beaucoup d’incom-  
modité. La Μοττε.

*R E MA R QUE.*

Voilà des exemples remarquables de la trop grande rigi-  
dité de la matrice ; défaut qui la rend incapable de fe  
dilater au-delà d’un certain degré. Lors donc que la  
masse du fœtus, de fes membranes, du placenta & des  
eaux, oeeupe plus d’eEpaCe que l’uterus n’en peut  
fournir fans peine, il s’ensuit *avortement.* Mais quand  
l’habitude entiere du corps est suffisamment relâehée  
par le régime & la saignée, la femme porte fon fruit  
à terme ; à moins que la matrice ne fouffrant une dise  
tension subite par la coneeption d’un nouveau fœtus ,  
le même accident ne furvienne encore.

Cette obfervation confirme ce qu’Hippocrate a dit, dans  
scm Traité des maladies des femmes , toussant la ri-  
gidité des membranes de l’uterus : car il regarde ee dé-  
faut Comme une caufe *d’avortement*, & dans sa disser-  
tation si.lr la semence, Comme une raison de la soi-  
blesse des ensans nés de parens robustes.

*Avortemens occasionnés par un fckirrhe au placenta.*

OBSERVATION EXIL

Le 31 Mai 1681. j’ai vu une femme âgée de trente-cinq»  
ans, de tempérament fort atrabilaire , qui venoit d’a-  
vorter au terme de six mois & demi de fa grossesse,  
d’un enfant mort en fon ventre depuis dix ou douze  
jours , fans s’être aucunement blessée. Elle avoit déja  
eu trois ou quatre mauvaifes Couehes précédentes au  
même terme ou environ, avee de pareils aecidens,  
qui étoient qu’en ce tems là elle ne fentoit plus mou-  
voir fon enfant, mais elle fentoit seulement certains  
soulevemens de la matrice, & vuidoit quelque peu de  
Eang durant douze ou quinze jours avant scm *avorte-  
ment.* Les arrieres-faix de cette femme étoient tous  
Eekirreux, à quoi eontribuoit beaucoup scm tempéra-  
ment atrabilaire. Ce qui faisoit que ses ensans étant de-  
venus grands & ayant pour lors besoin d’une nourritu-  
replus abondante & n’en pouvant pas recevoir une stIffi-  
scmte, à cause de Cette disposition fckirreuse de l’ar-  
riere-faix,

8ι A B O

riere-faix, mouroient ainsi en fon ventre fans aueune  
autre Caufe manifeste. MAURICEAU.

OBSERVATION LXIII.

Le I Février 1679. j’ai aceouehé une femme d’un enfant  
de six mois & demi qui présentoir le eul devant, le-  
quel étoit mort en fon ventre depuis dix ou douze jours  
qu’elle ne l’avoit point fenti remuer. C’étoit le ein-  
quieme enfant mort que cette femme avoit eu conféCLl-  
tivement de la forte, fans s’être aucunement blessée ,  
ni s’être apperçue d’aucune cause manifeste qui pou-  
voit avoir fait ainsi mourir à ce même tems de six mois  
& demi, tous fes enfans en fon ventre , douze ou quin-  
ze jours devant que d’en aecoucher. Et nonobstant  
qu’elle eût sse dans cette derniere grossesse de toutes  
les précautions que je lui avois conseillées , dont les  
deux prinCÎpales étoient de garder le repos au lit, ou à  
tout le moins en la chambre , & de s’abstenir entiere-  
ment du coït ; ce même accident ne laissa pas de lui ar-  
river. Mais Comme Parriere-faix des enfans de cette  
somme étoit tout fckirreux, je crus que cette mauvaife  
disposition qui empêdioit que Pensant ne pût tirer de  
cette partie une suffisante nourriture, lorfque com-  
mençant à devenir grand, il en avoit plus besoin, étoit  
la véritable eaufe de sa mort & de *F avortement* qui ar-  
rivoit ensuite. MAURICEAU.

OBSERVATION LXIV.

Le 20 Juin 1686. je vis une femme qui avoit avorté le  
jour précédent d’un enfant de six mois & demi, mort  
en fon ventre scms aueune autre caisse manifeste, de-  
puis cinq ou six jours qu’elle ne l’avoit fenti remuer.  
Mais comme *son* arriere-faix étoit d’une fubstanCe  
toute sckirreuse, & que cette femme qui étoit d’un  
tempérament tout atrabilaire, avoit déja eu cinq ou  
six *avortemens* conféeutifs avant ee dernier , depuis le  
terme de quatre ou cinq mois, jufqu’à Celui de six ou  
Eept mois , je crus que cette mauvasse disposition  
fCkirreufe de fon arriere-faix, qui avoit paru fembla-  
ble en tous fes autres précédons *avortemens, 8c* qui  
proeédoit de fon tempérament trop atrabilaire, avoir  
été la véritable caufe de la mort de ses enfans en fon  
ventre & de tous les *avortemens* qu’elle avoit ainsi eu à  
des termes de fa grossesse déja assez avancés ; parce que  
cette même disposition sCkirretsse de Parriere-faix fai-  
fant une grande obstruction dans toute fa fubstanee,  
étoit caufe que Pensant n’en pouvant tirer la nourritu-  
re Convenable & fuffifante dont il avoit befoin , étoit  
par ce défaut privé de la vie. Pour remédier à ce mal-  
heureux aceident qui étoit arrivé tant de fois à cette  
femme, je lui confeillai, pour humecter & tempérer  
l’extreme fecheresse & la trop grande Chaleur de fon  
tempérament atrabilaire , de se baigner durant quel-  
que tems , devant que de devenir grosse , & d’ufer  
fréquemment du lait d’ânesse dans le tems même de  
fa grossesse, & d’un régime de vie tempéré qui la pût  
sclffifamment humecter , & de s’abstenir entierement  
de Ptssage du vin & même du coït, lorsqu’elle ferait  
certaine d’être grosse; afin que Contribuant ainsi, autant  
qu’il étoit possible, a rectifier son tempérament, elle  
pût dans la suite porter jusiqu’à terme les enfans qu’elle  
concevrait, fans avorter ainsi qu’elle avoit malheu-  
ressement fait de tous ceux qu’elle avoit eus. MAU-  
RICEAU.

*Exemples dt arriéres faix retenus dans la matrice et  
rendus par la suppuration , et ce*

OBSERVATION LXV.

Le 8 Février 1674. je fus mandé avee deux de mes eon-  
freres, pourvoir une femme qui avoit avorté depuis  
quatre heures d’un enfant de trois mois , dont l’arrie-  
îe-faix qui lui étoit resté dans la matrice, lui caufoit  
*Tome I.*

A B Ô 82

une grande perte de sang. Pour y remédier sue fus d’a-  
vis de l’en délivrer fur l’heure , y trouvant de la possi-  
bilité par l’ouverture de la matrice , qui bien que mé-  
dioere étoit suffisante : joint que la perte de simg luw  
mectant le passage, rendoit l’extraction encore plus fa-  
cile. Mais ces deux confreres, qui pour être mes anciens  
n’en étoient pas plus capables, éluderent mon fenti-  
ment, en difant qu’il y avoit danger que par cette  
opération on ne fit à la matrice une violence qui aug-  
menteroit cette perte de fang , ne considérant pas  
qu’elle n’étoit causiée que par la rétention de l’arriere-  
faix. Ce terme de violenee dont ils uferent pour non-  
trarier mon avis , fit que la malade aima mieux pour  
lors commettre à la nature l’expulsion de ce corps  
étrange , comme ils lui conseilleront, que de fioufirir  
que je l’en délivrasse en ce tems , comme j’aurois fa-  
cilement sait, si elle eût voulu me le permettre, seins  
différer au lendemain qu’elle me manda à cet effet.  
Mais l’occasion en étoit paffée : car la matrice s’étant  
refermée, il n’y avoit plus de possibilité d’en tirer eet  
arriere-saix , qui restant ainsi retenu au dedans, la  
mit en danger de mort pendant trois semaines , à  
cause des accidens qui lui arriveront, ainsi que je lui  
avois prédit, par la fuppuration de ce corps etrange ,  
dont l’infection lui caufa, comme il arrive ordinaire-  
pient en pareilles oocasions, de très grandes douleurs  
vers la région de la matrice & des reins , une fievre  
continue avec des redoublemens, des fuffocations de  
matrice, des excrétions sanieuses très-fétides de cetté  
partie, & de fréquentes foibleffes durant tout ce tems,  
MAURICEAU,

OBSERVATION LXVI.

Le 4 Avril 1687. je vis une femme qui étoit presque ré-\*  
duite à l’extrémité, étant alors au troisieme jour d’un  
*avortement* d’un enfant de quatre mois , dont l’arriere-  
faix étoit resté tout entier dans la matrice, sa sage-  
femme n’ayant pu l’en délivrer pour la grande difficul-  
té qu’elle y avoit trouvée, à ce qu’elle me dit : mais cet  
arriere-faix étant resté durant ces trois premiers jours,  
il lui avoit caufé une grande perte de fang ; & comme  
la nature n’avoit pu expulter ce corps étrange & qu’il  
n’y avoit plus lieu de le tirer sans violence, parce que  
la matnce étoit tout-à-fait fermée , lorfque je vis cet-  
te femme, il fe convertit dans la fuite en pourriture  
fort infecte, qui caufa une grosse fievre Continue à la  
malade, avec deux ou trois redoublemens chaque jour,  
accompagnés de grandes foibleffes & autres aecidens  
qui arrivent ordinairement en ces ocCasions, Nonob-  
stant ces aecidens & un flux de ventre assez fâcheux ,  
elle ne laissa pas de fe bien porter, après avoir été bien  
malade pendant cinq semaines entieres. J’avoisdéja vu  
cette femme quelques années auparavant extremement  
malade de la même maniere,enfuite d’un autre *avorte-  
ment* où Patrieressaix étant ainsi resté en sa matrice,  
fans que *sa* Sage-femme l’en pût délivrer, n’avoit été  
expulfé qu’en suppuration Comme cette derniere fois :  
mais il faut remarquer que quoique les accidens que  
caufe la rétention de Parriere-faix dans la matrice  
après des *avetrtemens* de cette Porte, Eoient assez fâ-  
cheux,ils ne font pas néantmoins si dangereux que ceux  
qui arriveroient enfuite d’une inflammation de matri-  
ce, causée par la trop grande violence qu’on auroit  
faite à cette partie, pour en tirer Parriere-faix qui y  
étoit resté ; & comme de deux maux, il faut toujours,  
autant que l’on peut, éviter le pire, l’on sait quela  
quefois prudemment de commettre à la nature l’ex-  
pulsion des corps étrangers restés en la matri Ce, quand  
on ne peut les en tirer que par une grande violence *Ini-  
te* à cette partie, pour la dilater suffisamment lorla  
qu’elle est trop fermée. MAURICEAU.

OBSERVATION *L* X VI L

Le 12 Juillet 1684. je vis une femme qui commençoit «  
*F*

- §3 A B O

*se* mieux porter, après avoir été très-dangereusement  
malade pendant trois semaines entieres de fievre con-  
tinue *avec* redoublemens , & autres fâcheux accidens  
procédans de la suppuration de l’arriere-faix resté en  
fa matrice , essuite d’un *avortement* d’un enfant de  
trois mois ; *sa* sage-femme ne l’ayant pu délivrer de  
cet arriere-faix, pour la difficulté qu’elle y trouva, la  
matrice s’étant tout-à-fait refermée, à ce qu’elle me  
dit, immédiatement après la fortie de Pensant ; ce  
qui l’obligea d’en commettre l’expulsion à la nature,  
qui n’en vint à bout que par l’entiere supputation de  
ce corps étrange, ainsi retenu durant trois semaines :  
car quoique les femmes vuident ordinairement dans  
le même jour l’arriere-faix tout entier en ces fortes  
*d’avortemens,* ou peu de jours essuite , on en voit  
neantmoins dans lesquels ce corps étrange n’est expul-  
sé qu’en suppuration , qui dure bien plus long-tems &  
qui est toujours accompagnée de fievre, de grandes  
douleurs de tête & de vapeurs histériques , avec de fré-  
quentes foiblesses cassées par la corruption de cette  
suppuration , qui est encore accompagnée d’une gran-  
de infection cadavéreuse : & tous ces accidens ne *ces-  
sent* point que cette supputation ne fiait entierement  
achevée ; Ce que l’on reconnoît en ce que pour lors  
les excrétions de la matrice paroissent pures & entie-  
rement délivrées de leur précédente infection ; ainsi  
qu’elles commençoient à paroître en la femme dont je  
viens de parler, lorfque je la vis : après avoir été tra-  
vaillée de ces fâcheux accidens durant un si long tems,  
elle fe porta bien dans la stlite. MAURICEAU.

OBSERVATION LXVIII.

Le 2 Avril 1679. j’ai vu une femme âgée de trente-cinq  
ans, de tempérament fort atrabilaire, qui venoit d’a-  
vorter d’un ensant de trois mois tout émacié ; & corn-  
Tne la matrice ne s’étoit ouverte qu’en proportion de  
la petitesse de cet avorton, l’arriere-faix fut retenu  
au dedans , fans en pouvoir être expulsé ni tiré, à cau-  
fe que la matrice s’étant presque entierement refermée  
immédiatement après l’expulsion de ce petit fœtus,  
il eût fallu faire trop de violence pour la dilater fuffi-  
famment. Cette disposition nous obligea d’en com-  
mettre l'opération à la nature, dans l’espérance qu’elle  
en viendroit bien à bout d’dle-même , comme on le  
voit assez fouvent arriver en pareille occasion où Par-  
riere-faix de femblables petits fœtus est expulfé de  
la matrice fans grand accident, deux ou trois jours  
après *F avortement, 8c* quelquefois même au bout de  
huit ou neuf jours. Mais celui-ci ne vint que tout en  
suppuration, qui dura près de trois femaines , pendant  
lequel tems cette femme fut obligée de fe servir d’in-  
jections émollientes dans la matrice, pour aider à la-  
ver & nettoyer journellement les excrétions purulentes  
& fétides de cette partie, qui venoient de la supputa-  
tion de cet arriere-faix retenu : & jufqu’à ce que la  
*I* matrice eût été entierement délivrée de ce corps étran-  
ge qui *se* fondit ainsi en fuppuration, cette femme  
fut incommodée de fievre par intervalles, avec gran-  
de douleur de tête & des fuffocations de matrice, qui  
sont les accidens ordinaires en ces fortes d’occasions ;  
après quoi elle *se* porta bien. MaURICEau.

OBSERVATION LXIX.

Le même jour, je vis une femme qui avoit avorté, il y  
avoit vingt-fept jours, d’un enfant de quatre mois ,  
en la préfence d’un Chirurgien , qui n’ayant pu la dé-  
livrer de l’arriere-faix, en avoit commis l'expulsion à  
la nature : ce qui fit que cet arriere-faix s’étant putré-  
fié., causa à cette femme tous les accidens ordinaires  
en pareils cas ; une grande pefanteur & douleur dans  
le ventre , fievre continue avec plusieurs redouble-  
mens par jour, fréquentes foiblesses , grand mal de  
tête & de continuelles excrétions purulentes & féti-  
des. C’est dans cet état que je trouvai cette femme,

A Β O 84

quand je fus appelle; on me dit qu’elle avoit vuidéil  
n’y avoit que deux jours, quelque portion fuppurée  
de cet arriere-faix de la grosseur du petit doigt : mais  
le ventre étant mollet & fans douleur vers la région  
de la matrice, lafievre peu considérable & la respira-  
tion assez libre, je la crus entierement hors de danger ;  
& en ôtant au mari & à fies parens la crainte qu’ils  
avoient qu’elle ne perdît la vie, je recommendai bien  
qu’on lui fît des injections & qu’on ne lui donnât au-  
cune medecine purgative, comme on lui en avoit fait  
prendre une assez mal à propos peu de jours après fon  
*avortement.* Le dessein avoit été de procurer I’expul-  
sion de l’arriere-faix par ce rcmede , qui tout au con-  
traire , occasionna une difposition inflammatoire à la  
matrice, qui n’étoit déja que trop irritée par la pré-  
sence du corps étranger qui y étoit retenu : d’où ilarri-  
va que cette partie fe tuméfiant au lieu de *se* relâ-4cher, seroit plus exactement refermée qu’auparavant,  
& par conféquent étoit devenue moins capable d’ex-  
pulfer l’arriere-faix qui ne fortit qu’en une fuppura-  
tion d’une longueur si extraordinaire, que j’appris de  
la malade, quelque tems essuite, qu’elle avoit vuidé  
pendant quarante jours de petites portions de cet ar-  
riere-faix, & pendant quelque tems encore des féro-  
sités, jufqu’à ce que sies regles revinrent à l’ordinaire ,  
plus de six semaines après ma premiere visite. Cepen-  
dant quoique la matrice de cette femme eût été con-  
sidérablement débilitée durant une si longue supputa-  
tion , elle ne laissa pas peu de tems apres, de devenir  
grosse d’une des plus puissantes filles que l’on puisse  
voir : je l’en accouchai heuretssement au mois de No-  
vembre de l’année suivante. Elle porta ce fruit dix  
jours plus que le terme des neuf mois entiers. Ceten-  
fant me parut si extraordinairement gros , que j’eus la  
curiosité de le mettre dans des balances : ilpéfoitplus  
de treize livres, de feize onces chacune, fansyCom-  
prendre l’arriere-faix qui étoit proportionné à la grose  
seur de l’enfant. MaURICEAU.

OBSERVATION LXX.

Le 23 Janvier 1687. j’ai vu une femme , qui après un  
foupçon de grossesse de fept mois entiers, avoit vuidé  
d’elle-même , il y avoit déja huit jours, un petit fœ-  
tus tout corrompu qu’elle me montra, lequel n’étoit  
feulement que de la grandeur d’un enfant de trois  
mois : mais comme elle n’avoit point vuidé l’arriere-  
faix de ce fœtus corrompu , elle rendoit depuis ce  
tems-là des matieres purulentes. Cette femme me dit  
qu’elle avoit bien eu soupçon d’être grosse depuis sept  
mois qu’elle n’aVoit point eu fes regles : mais que sim  
ventre ayant cessé de grossir depuis trois ou quatre  
mois entiers, elle n’avoit plus cru être grosse. Son en-  
fant étoit vraisemblablement mort depuis ce tems-là,  
quoique la nature ne l’eût expulsé qu’au septieme  
mois. Il sembleroit assez difficile de Ee persiaader qu’un  
enfant mort pût rester si long-tems dans le ventre de  
fa mere, fans en être expulfé ou lui catsser la mort,  
si nous n’avions tous les jours de semblables expérien-  
ces : ces enfansse conservent sims grande corruption,  
lolaque les eaux ne scmt point écoulées, ces eaux ser-  
vant, pour ainsi dire, comme d’une espece de saumu-  
re qui les garantit de l'infection cadavéreufe qui leur  
arrive immédiatement après leur écoulement, & qui  
contraint la matrice à les expulfer. C’est par cette  
raifon que la femme dont je viens de rapporter l’e-  
xemple , conferva si long-tems ce petit fœtus mort,  
sans cesser de se bien porter. Après que l’arriere-faix  
eut été converti en suppuration, je lui conseillai ,  
quand je la vis , d’ufer trois ou quatre fois par jour  
d’une simple injection d’eau d’orge, pour faciliter le  
nettoyement des matieres infectes qui provenoient do  
la fuppuration. **MAURICEAU.**

OBSERVATION LXXI.

Le 28 Mai 1686. j’ai vu une femme qui venoit dlavor-

8; A B 0

ter d’un enfant de trois mois, apres avoir eu quelque  
écoulement de férosités roussâtres durant un mois , si-  
gne avant-coureur de *F avortement :* mais comme la ma-  
trice n’étoit ouverte qu’à proportion du corps de l’en-  
fant, qui étoit très-petit, l’arriere-faix, qui étoit beau-  
coup plus gros, resta au dedans ; & comme il eût fallu  
faire trop de violence pour le tirer avec la main, &  
que cette femme n’avoit aucun accident pressant, je ju-  
geai qu’il étoit plus fûr d’en commettre l’expulsion à la  
nature, qui s’en délivra d’elle-même dans la fuite par  
le moyen de la suppuration. Cet arriere-faix fe fondit  
ainsi peu-à-peu, fans qu’il parût aucune autre excrétion  
que la purulente, qui à coutume de succéder à la réten-  
tion de ces fortes de corps étranges, & de durer jss-  
qu’à ce que leur consommation foit faite. Les vuidan-  
ges de la matrice cômmencerent à paroître pures, & à  
n’avoir plus l’infection pour laquelle on est obligé de  
faire tous les jours des injections dans la matrice, afin  
que cette partie ne reçoive pas une mauvaife impref-  
sion par le frop long séjour des rnatieres corrompues.  
Cette femme se fervit de ces injections pendant dix  
ou douze jours, & se porta bien dans la suite. Maw-  
**RICEAU.**

OBSERVATION LXXII.

Le 29 Novembre 1685. j’ai vu une femme qui avoit avor-  
té depuis fept jours d’un enfant de quatre mole, dont  
llarriere-faix étoit resté dans la matrice. Sa sage - fem-  
me n’avoit pu l’en délivrer, parce que cette partie s’é-  
toit refermée immédiatement après avoir expulfé cet  
avorton, qui fortit d’autant plus facilement qu’il étoit  
petit, mollasse & flétri : ce qui fit que la matrice ne s’é-  
tant ouverte en ce tems qu’à proportion dé la petitesse  
de Pensant, Parriere-faix beaucoup plus gros ne put le  
fuivre, & ne vint qu’en fuppuration. Cette fuppuration  
fut accompagnée d’ue grosse fievre continue, avec re-  
doublemens , grande douleur de tête, & autres, fâcheux  
accidens qui la menaçoient de mort. Cependant elle  
fe porta bien dans la sitite, ayant Issé par mon avis tous  
les jours deux ou trois fois d’injections dans la matri-  
ce, faites avec une décoction d’orge, d’aigremoine, de  
mauves & de guimauves, y mêlant un peu d’huile d’a-  
mandes douces; afin de nettoyer par ces injections les  
matieres infectées, & preVénir l’impression que la ma-  
trice en pouvoir recevoir. Il arrive assez souvent que la  
sage-femme & le Chirurgien, pour éviter le blâme de  
h’avoir pu déliVrer une femme , n’épargnent rien pour  
en faire l’extjaction avec la main : ce que je confeille,  
si cette opération n’exige point de violence, mais non  
autrement; car il y a moins de danger d’en abandonner  
l’expulsion à la nature, que de violenter la matrice pour  
l’en tirer. Cette violence peut casser une inflammation  
qui met la femme en péril de mort : ce que j’ai vu arri-  
ver quelquefois. MAU R ICE AU.

OBSERVATION LXXIII.

Le 7 Mars Î682. je vis une femme qui n’étant groffe que  
de deux mois & demi, avorta en ma préfence d’un pe-  
tit enfant, qui remua râfenisestement les bras & les jam-  
bes , ouvrant même la bouche durant une demi - heure.  
Je l’ondoyai aussi-tôt que la mefe Peut elle-même pouf  
*sé* dehors. ce qu’elle fit avec une grande peste de fang.  
Mais comme cet enfant étoit très-petit, & que la ma\*  
trice ne s’étoit dilatée qu’à proportion de la petiteffe du  
corps mollasse de cet avorton, I’arriere-faixy resta, n’y  
ayant pas lieu de l’en tirer, à cause de l’épaisseur & de  
la dureté de l’orifice interne, qui étoit fort resserré, &  
qui ne permettoit pas la dilatation fans une violence  
qui auroit pu occasionner une inflammation dangereu-  
se : mais la rétention de cet arriere-faix augmenta tel-  
iement la perte de fang, que la meft en tomba phi-  
sieurs fois en de grandes foiblesses durant le premier  
jour : après quoi cette perte de fang s’étant un peu cal-  
mée durant un jour ou deux feulement, elle eut encore

A B O 86

t ... lq. \*  
par intervalles pendant trois semaines entieres plusieurs  
fàcheufes récidives , fans que la matrice pût jamais être  
suffisamment dilatée pour pouvoir d’elle-même expul-  
fer ce corps étranger, qui n’en pouvoir être tiré fans  
violence. Comme il adhéra pendant tout ce tems ati  
fond de la matrice, cela l’empêcha de *se* convertir d’a-  
bord en suppuration; ce qui seroit arrivé, s’il, n’éût eu  
stûcune communication dé vie avec elle. De sorte que  
la vraie suppuration de cet arriere - faix n’ayant corn-  
mencé qu’au bout de ces trois semaines de tems, la ma-  
lade vuida ensiiite ce corps en plusieurs parcelles fépa-  
rées pendant plus de huit jours, & employa ainsi un  
mois entier à fe délivrer totalement ; ce que la plupart  
des femmes font en trois ou quatre jours, & coicmuné-  
ment avant le neuvieme. Ce qui fut caufe de cette len-  
teur , ce furent les vives racines de cet arriere-faix, qui  
empêchoient qu’il ne fe détachât, & qu’il fût expulfé;  
à quoi contribua aussi le peu de dilatation de l’orifice  
interne. Pendant les huit derniers jours de fuppuration,  
cette femme eut, comme il arrive ordinairement, la  
fievre avec plusieurs redoublemens, mal de tête &fuf-  
focations de matrice ; après quoi cette partie ayant été  
purifiée de l’infection de cette suppuration, cette *som-  
me* fe porta bien dans la stlite. On courut beaucoup  
moins de risque en commettant à la nature l’expulsion  
de cet arriere-faix ainsi resté, que si on l’eût délivrée par  
l’opération de la main, qui ne *fe* pouvoir faire fans une  
grande violence ; remede par conséquent pire que la  
maladie. Il faut remarquer que ce petit avorton que je  
vis vivant durant une demi-heure, eut bien la force de  
remuer les bras & les jambes, mais qu’il n’en eut pas  
assez pour pousser aucun cri ni former de voix, quoi-  
que je lui visse ouvrir manifestement la bouche par plu-  
sieurs fois. Les avortons n’ont pas ordinairement de  
voix avant la fin du troisieme mois , leur poûmon:  
n’ayant pas encore la force de pousser Pair aVec assez  
d’impétuosité pour la former. MaURICEAU.

OBSERVATION LXXIV.

Le 19 Août 1676. je vis une femme qui avoit avorté de-  
puis deux heures d’un enfant mort depuis quatre mois  
& demi, dont les deux tiers de l’arriere - faix étoient  
restés dans la matrice. Mais je trouvai cette partie si  
fermée intérieurement & embrassant si étroitement cet  
arriere-faix, que je ne jugeai pas à propos de faire quel-  
ques efforts pour dégager le reste de ce corps étranger;  
parce que la violence qu’il auroit fallu faire, lui auroit  
plus préjudicié que fa maladie même; joint à cela que  
cette femme en étoit à fon premier enfant, qu’elle  
avoit de grandes foiblefles , & qu’elle étoit d’une im-  
patience extraordinaire. Pour raifon de quoi n’ayant  
tenté l’opération qu’imparfaitement, & lui ayant tiré  
environ la moitié de ce corps étranger, j’abandonnai le  
reste à l’œuvre de nature : car la partie intérieure de  
la matrice faifant un étranglement semblable à celui du  
ventre d’une calebasse, retenoit tellement au dedans  
de la matrice ce corps étranger, qu’il n’étoit pas pose  
sible alors de l’en faire fortir, fans expofcr cette fem-  
me au danger de périr. Mais pour aider la nature à *ex-  
pulser* le reste de cet arriere-faix, je fis donner à cette  
femme plusieurs clysteres, & lui ordonnai trois ou qua-  
tre fois par jour des injections émollientes, dont l’efl'et  
fut l’expulsion du reste de l’arriere - faix au quatrieme  
jour : enfuite elle fe porta bien. MaURICEAU.

*Exemples de pertes de fang avec avortement\**

OBSERVATION LXXV.

Le 14 Avril 1675. j’ai délivré une femme d’un petit en-  
fant mort en son ventre depuis long-tems, scelon l’ap-  
parence; car la mere étoit grosse de fept mois, &Pen-  
fant n’étoit pas plus gros qu’un de trois. Elle avoit  
presque continuellement vuidé quelque peu de sang par  
la matrice depuis quatre mois entiers, ayant eu durant

§7 A B O

tout ce tems des douleurs de reins & des dispositions à  
cet *avortementScsu* Est arriva enfin par une grande per-  
te de sang dont elle fut tout d’un coup furprife , qui  
cessa aufli-tôt qulelle fut accouchée; après quoi cette  
femme fe porta bien. La perte de fang qu’elle avoit  
eue pendant quatre mois, avoit tendu ce petit enfant  
semblable à des fruits qui ne grossifla-nt plus si-tôt qu’ils  
Eont privés de la seve de l.larbre dont ils tiroient leur  
nourriture, deviennent tous flétris, & s’en séparent  
long-tems avant leur parfaite maturité. MAURICEAU.

OBSERVATION LXXVI.

Le 8 Mars 1689. j’ai accouché une femme d’un petit en-  
fant qui Vint le cul deVant, & qui étoit encore VÎVant,  
quoique la mere eût auparaVant vuidé pendant trois *se-  
maines* une grande abondance d’eaux teintes de fang ,  
qui sut le signe aVant-coureur de fon *avortement :* car  
il sept remarquer que, quoique l’on voie quelquefois  
des femmes conferver leur grossesse, après aVoir Vuidé  
de simples eaux en assez grande abondance, il n’en est  
pas de même lorfque ces eaux sont teintes de simg ;  
car pour-lors c’est un signe que la matrice commence  
à s’ouVrir plus considérablement, & qu’elle ne peut plus  
retenir Pensant, à quelque terme qu’il soit. Cette sem-  
me *se* porta bien néantmoins, après aVoir aVorté de ce  
petit enfant, qui Vécût une heure. MaURICEAU.

OBSERVATION LXXVII.

Le 21 Juillet 1683.’ je Vis une femme qui venoit d’avor-  
ter d’un petit fœtus qui n’étoit pas plus gros qu’une  
mouche à miel ; enfuite de quoi le délivre de ce petit  
avorton étant resté dans la matrice, elle eut une perte  
de simg assez abondante, qui néantmoins ne fut sclivie  
dlaucune foiblesse : & comme fa matrice ne s’étoit ou-  
verte qu’à proportion de la petitesse de ce fœtus, je ne  
trouVai pour - lors aucun lieu de la pouvoir délivrer ;  
mais deux jours enfuite y appercevant plus de disposi-  
tion, je lui tirai.de la matrice le corps étranger, lequel  
étoit tout semblable à ce qu’on appelle un faux germe,  
& de la grosseur d’un médiocre œuf de poule. Cette  
expérience me fit connoître manifestement, & me con-  
firma dans la croyance où j’avois toujours été, que tous  
ces prétendus faux germes que les femmes vuident or-  
dinairement vers le troisieme mois de leur grossesse,  
ont toujours été de véritables germes dans le commen-  
cement, & que ce ne font effectivement que de petits  
arriere-faix dont les membranes sont farcies de cail-  
lots de fang qui en augmentent la groffeur, & qui, après  
que les eaux qu’elles contenoient s’en font écoulées,  
étant toutes ramaffées en un globe par la contraction  
de la matrice, & étant comme moulées dans fa cavité  
confufément avec ces caillots de fang & le corps mo-  
lasse de ces petits arriere - faix, les fait ressembler au  
gésier de quelque volaille. Et comme assez souvent dans  
ces fortes de fausses-couches on n’apperçoit pas d’au-  
tres fœtus, à caisse de l’extreme petitesse & de la mol-  
lesse dû corps de ces petits avortons, dont la figure fe  
corrompt & la matiere *sc* confond avec les caillots de  
fang que des femmes vuident dans ces fortes dlacci-  
dens, & qu’elles ne rendent ensuite que ces sortes de  
corps étrangers, on les prend ordinairement pour de  
simples faux germes, quoiqu’on effet ce foit de vérita-  
bles arriere-faix, comme étoit celui que je tirai à cette  
femme, qui croyoit pour-lors être groffe de deux mois  
& demi ou environ : mais comme elle avoit toujours  
été sort incommodée durant tout le commencement de  
fa grossesse, & principalement depuis plus de quinze  
jours qu’elle vuidoit des sérosités scmglantes, & même  
quelquç peu de sang par interValles, cela avoit été cau-  
se que ce petit fœtus dont elle avoit ainsi avorté,  
n’ayant pas prnfité, & s’étant flétri, n’étoit pas de la ,  
proportion qu’il devoit avoir à ce terme de groffesse.  
MaURICEAU.

A B O 88

*Avorternens moins laborieux -, lorsauilsfont précédés d’une  
perte de sang-*

OBSERVATION LXXVIII.

Le 28 Mars 1677. je vis une femme qui venoit d’avorter  
d’tm petit enfant mort, de trois mois & demi, après  
avoir eu auparavant durant trois femaines entieres une  
petite perte de samg, qui à la fin s’étoit augmentée con-  
sidérablement durant deux heures, avec de grandes  
douleurs dans le ventre, qui lui firent vuider ce petit  
fœtus avec fon arriere-faix en même tems. On doit re-  
marquer que dans ces fortes *d’avorternens* Parriere-faix  
est aufli facilement tiré ou expulfé avec Pensant, lorse  
que la femme a senti, long-tems avant fon *avortement,*des douleurs considérables avec quelque perte de simg :  
car ces douleurs contribuent beaucoup à détacher Par-  
riere-faix de la matrice ; ce qui n’arrive pas ordinaire-  
ment de même, quand *F avortement* sie fait fubitement  
& prefque fans douleur: car Pensant, qui est petit &  
mollasse, est bien assez facilement expulfé delarnatri-  
ce; mais la matrice n’étant pas assez ouverte, à pro-  
portion de la grosseur de l’arriere - faix, retient pour  
cette caufe cet arriere-faix au-dedans, où il est encore  
adhérent, & d’où il ne peut pour-lors être tiré ou ex-  
pulfé qu’avec peine. MaURICEAU.

OBSERVATION LXXIX.

Le 18 Octobre 1730. un charpentier proche Russel-Court,  
à Drury-lane, vint chez moi, & me pria de visiter sa  
femme, qui se croyoit grosse d’un mois & demi ou de  
deux mois. Elle avoit depuis quelques jours une perte  
de fang si considérable, qu’elle étoit actuellement prese  
que fans force & fans courage, & qulelle tomboit dans  
de fréquentes défaillances. En arrivant, je lui tâtai le  
pouls, que je trouvai lent & foible. Elle se plaignoit  
d’une grande douleur dans le dos & d’une pesanteur  
considérable fur l’os pubis. Je jugeai donc à propos de  
la toucher, conjecturant que quoi que ce fût, la ma-  
tiere de ce poids étoit placée dans cet endroit, & occa-  
sionnoit ces douleurs. Je trouvai le vagin & l’orifice  
interne de la matrice bouchés de fang coagulé , ce der-  
nier permettant à peine l’introduction d’tm doigt, tant  
il étoit peu ouvert. Cependant je sentis une si-lbstance  
mollasse qui *se* présentoir à l’orifice de la matrice. Je ne  
jugeai pas convenable d’en tenter alors l’extraction,  
dans l’espérance que l’orifice intérieur s’ouvriroit & fie  
dilateroit plus qu’il ne Pétoit. Je me contentai d’or^  
donner la potion silivante, me proposant de la revoir  
au bout de quelques heures.

Prenez *d’eau de plantain deux onces -,  
dé eau distillée de canelle une demi - once >  
de laudanum liquide douze gouttes,  
de diacod trois dragrnes,  
de cachou un scrupule ;*

Faites-en une potion, que la malade prendra Fur le  
champ.

Prenez *d’eau de plantain trois onces,  
eau de bourgeon de chine trois onces ,  
eau distillée de canelle une once,  
eau dx canelle non~atstillée une once 3sirop de limon une once,  
de cachou une dragme s*

Faites-en prendre à la malade deux ou trois cuillerées  
de tems à autre.

Je revins au bout de trois heures, & j’appris que la perte  
de sang continuoit, & que les douleurs de dos & le  
poids à l’orifice de la matrice augmentoient. Je tou-  
chai la malade encore une fois, & je trouvai cet orifi-  
ce plus descendu & assez ouvert pour y passer un doigt,  
avec lequel jefentis encore la même fubstance mollaf-  
fe. Je conjectmai que c’étoit le placenta qui s’étoit dé-  
taché, & qui fermoit l’entrée de la matrice. J’introdui-  
sis un doigt dans l’uterus, & cette fubstance me parut  
flottante; & l’avançant un peu plus que je n’avois fait

89 AB O

jusqu’alors, je le courbai en forme de crochet, & em-  
brassant cette masse, je l'attirai au-dehors: aussi-tôt la  
perte de fang , les douleurs de dos & la pefanteur cef-  
serent. J’ordonnai aussi-tôt un bol cordial, qu’elle prit  
Eur le champ. Elle usa du même remede pendant la  
nuit & le lendemain matin, avec trois ou quatre cuil-  
lerées de julep après chaque bol. & toutes les fois qu’el-  
le fe trouVoit mal. Je la revis le troisieme jour, & je  
la trouvai fort gaie, &fans aucun ressentiment de fes  
prcmieres douleurs. Quant à la perte de fang, elle cesc  
ha parfaitement à l'extraction du corps étranger qui la  
caufoit apparemment. GIffaRD.

L’Auteur ne nous dit rien du fœtus.

OBSERVATION LXXX.

Le 20 Août 1730. je vis à Durhamyard la femme d’un  
portier, qui crut avoir fenti la veille fon enfant faire  
un bond fubit, & tomber plus bas qu’il n’étoit. Quel-  
ques jours enfuite elle eut une violente perte de sang,  
& elle fentit des douleurs dans le dos. A mon arrivée,  
je la trouvai fort abbatue; fon pouls étoit foible, &  
elle rendoit continuellement du sang pur. L’orifice de  
la matrice me parut au toucher assez dilaté pour y pou-  
voir introduire l’extrémité des ttois doigts, & par con-  
féquent assez, à mon avis, pour la délivrer fur le champ;  
d’autant plus qu’eu égard à la quantité de sang qu’elle  
avoit déja perdu, le délai pouvoir être dangereux. Il  
n’y avoit pas d’apparence que la perte cessat auparavant  
que l'enfant & le placenta ne sussent fortis : car tant  
que ce volume tiendroit Puterus tendu, il EaUoit s’at-  
tendre que ces vaisseaux qui s’inosculent dans le pla-  
centa , mais qui pour-lors en étoient tous ou en grand  
nombre détachés, verPeroient continuellement du fang  
dans la matrice, & que la masse entiere s’en écouleroit  
ainsi, à moins qu’on ne délivrât cette femme : car dans  
ce dernier cas, la contraction de Puterus, & le resserre-  
ment des membranes, ne manqueroient pas d’influer  
fur les vaisseaux, & de scsspendre & d’arrêter peut-être  
leur épanchement. Tous les assistans s’en remettant en-  
tierement à moi de l’évenement, je graissai ma main,  
je l’introduisis dans le Vagin ; parVenu à l’orifice inté-  
rieur , je tâchai de le dilater avec l’extrémité des trois  
doigts que j’y pouvois introduire : bientôt j’eus fait  
place pour un quatrieme & pour le pouce : les écartant  
enfuite tous ensemble, mais par des degrés prefque in-  
fensibles, l’ouverture fut assez grande pour passer la  
main dans Puterus, où je trouvai d’abord les membra-  
nes, que je rompis avec mes doigts. Je me faisis enfui-  
te d’un bras , que j’écartai pour chercher les piés. Ause  
si-tôt que j’en eus trouvé un,' je le tirai. L’enfant étant  
sort petit, & la dilatation que j’avois procurée à l’orifi-  
ce intérieur fort considérable, je ssetois pas en peine  
comment j’aurois l’autre. Enveloppant donc celui que  
je tenois d’un linge fort doux, je le tirai doucement à  
moi, exhortant en même tems cette femme à faire des  
efforts en bas. Les hanches passeront, & enfuite le  
corps & la tête. Le cordon ombilical étoit entortillé  
autour du cou de Pensant, & dans le mouvement que  
cette femme avoit fenti la veille de ma visite, le pïa-  
centa s’étoit, sinon entierement, du moins en grande  
partie séparé de lsuterus, & cette séparation avoit été  
occasionnée par la secousse qu’il avoit reçue, lorfque  
l’enfant fe retourna, le cordon étant devenu trop  
court par les circonvolutions qu’il faifoit autour des  
membres de ce fœtus. Le placenta étant détaché, la  
perte de fang furvint. Après l’extraction de Pensant,  
j’allai chercher l’arriere - faix, que je trouvai partie  
dans le vagin, partie dans la matrice ; en forte qu’é-  
tant déja à demi passé, il ne me donna aucune peine  
nouVclle. L’enfant mourut pendant le travail, c’est-à-  
dire, quelques heures avant fa naissance ; car fa mere  
ne le fentit point remuer dans ses douleurs. Elle étoit  
au huitieme mois de sa grossesse : elle mourut huit ou  
neuf jours après avoir été délivrée , malgré toutes les  
précautions que j’avois prifes & les remedes que je lui

A B O 9°

donnai. Sa mort fut apparemment la fuite de la gran-  
de perte de seing qu’elle avoit faite avant que d’entrer  
en travail. GIffaRD.

OBSERVATION LXXXI.

Le 1 Avril 1730. j’allai voir à Knaves-acre la femme  
d’un pauvre forgeron. Elle étoit grosse de six mois.  
Une perte de fang l’avoit prise la veille. Sa flige-fem-  
me m’étoit venue consillter , & j’avois ordonné desase  
tringens dont elle devoit prendre trois ou quatre cuil-  
lerées de tems en tems, tant que dureroit *sa perte ,* lui  
recommandant de m’informer de l’état de la malade  
dès le lendemain ; ajoutant au reste que , si cet accident  
continuoit, le feul moyen de la conferVer, c’étoit de  
l’accoucher. Les remedes que j’avois prefcrits ayant  
opéré une partie de l’effet que j’en avois attendu , je fus  
deux ou trois jours fans entendre parler de rien : mais  
l’écoulement de fang reprenant avec plus de violence,  
fon mari vint, & me pria de voir fa femme : ce que je  
fis fur le champ. Je la touchai, mais trouvant l’orifice  
intérieur si peu dilaté, & *si* peu difpofé à l’être , qu’à  
peine y pouvois-je introduire un doigt, j’ordonnai les  
mêmes remedes qu’auparavant. Le troisieme jour, la fa-  
gefemme me fit avertir que la perte continuoit,maisque  
l’orifice intérieur étoit un peu plus dilaté que la veille :  
ce qui m’encouragea à tenter l’extraction. Quand j’ap-  
prochai ma main de la matrice, l’ouverture pouvoir re-  
cevoir l’extrémité de trois doigts; je fis peu à peu place  
pour les autres & pour la main entiere , que je passai  
dans Puterus. La premiere chofe que je trouvai, ce fut  
une partie du placenta, qui en étoit fiéparé ; je fentis  
enfuite les membranes & Pensant flottant dans les eaux.  
Je rompis du doigt les membranes , & m’avançant  
dans leur capacité, je Palus un pié de Pensant ;& l’en-  
veloppant avec un linge fort doux, je le tirai : exhor-  
tant cette femme à faire tous fes efforts en bas ; le  
fœtus vint Pain & entier. Telle étoit Pa délicatesse,  
que je craignis plusieurs fois que les membres ne fe dé-  
tachassent du reste du corps. Le placenta ne tarda pas à  
venir, étant, comme j’ai déja dit, sinon totalement, du  
moins en grande partie, séparé de Puterus. La déli-  
vrance mit fin à la perte de fiang. GïffaRD.

OBSERVATION LXXXII.

Le 23 Janvier 1730. une femme vint chez moi fur les  
sept heures du foir, me priant de l’accompagner à  
Leather-lane, près d’Holbourn , chez la femme d’un  
épicier, qui avoit avorté, il y avoit une heure, d’un  
fœtus de cinq mois, & qui étoit mort depuis quelque  
tems. La fage-femme avoit rompu le cordon ombili-  
cal, qui étoit à la vérité très - foible , par les efforts  
qu’elle avoit été obligée de faire pour extraire le pla-  
centa. Si-tôt que je fus arrivé , je me mis à l’ouvrage,  
Je paffai les deux doigts de la main gauche dans l’u-  
terus, & je fentis le placenta à moitié forti, partie dans  
la matrice & partie dans le vagin. Saisissant donc la  
partie qui siortoit, je la tirai doucement : l'autre la sui-  
vit, & la perte de siang cessa. Cette femme avoit été  
tourmentée pendant quelques jours d’une toux violen-  
te accompagnée de la fievre. Telle fut apparemment  
la caufe de la mort du fœtus & de fa fausse - couche,  
**GIFFARD.**

*Avortemens occasionnés par la pléthore.*

OBSERVATION LXXXIII.

Le 22 Mai 1682. je délivrai une femme d’une fausse-  
couche qu’elle fit environ au troisieme mois de sa grof.  
fesse. Elle étoit d’une complexion fort fanguine; &  
j’avois tâché de prevenir cet accident, en lui conseil'  
lant de fe faire faigner dès le premier mois mais elle  
avoit négligé mon avis, & avoit mieux aimé suivie la  
mauvaise coutume que beaucoup d’autres ont d’attcn-

pr A B O

-dre quelles soient grosses de quatre mois & demi. Cet-  
\*te femme ayant pour-lors une grande perte de fang , .  
je fis l’extraction d’un arriere-faix de l’épaisseur d’un  
bon doigt, & large comme les deux tiers de la pau-  
nie de la suain, quoique le fœtus, qui'étoit encore en-  
fermé dans fes membranes , dont les eaux s’étoient  
-éCotilées il y avoit une heure, ne fût pas plus gros  
qu’une grande mouche à miel. Il ne faut pas néant-  
moins inférer de - là que cet enfant ne soit pas plus  
grand au terme que cette fausse-couche étoit arrivée ;  
car ce petit avorton ne paroissoit pas être de plus de  
vingt-cinq jours : mais y il avoit apparence qu’il s’étoit  
flétri environ ce tems-là, & que n’ayant pas profité du-  
rant un long efpacé de tems , il étoit demeuré dans la  
matrice, & s’étoit confervé dans Tes eaux jufqu’au tems  
de la fausse-couche. Cette femme au reste feporta bien .  
après avoir été ainsi délivrée. MaURICeaU.

OBSERVATION LXKXIV.

Le 22 Août 1685. j’ai vu une femme qui ayant eu un  
foupçon de grossesse depuis plus de trois mois, venoit  
de vuider un petit fœtus tout enveloppé de fon arrie-  
re-faix & de ses membranes, qui n’étoit gueres plus  
gros qu’une mouche commune, & le tout environ de  
la grosseur d’un œuf de pigeon. Cette femme avoit de-  
puis deux mois entiers une perte de fang continuelle,  
qui fut si grande lorsqu’elle vuida ce petit avorton,  
que son mari crut qu’elle alloit mourir : & comme le  
principe de vie avoit été détruit en ce petit fœtus dès  
le commencement de la grossesse de la mere, il étoit  
resté tel qu’il doit être dans le tems de l’accident qui  
Pavoit privé de la vie, & qui potlvoit être la cause de  
cette perte de sang, qui ne cessa que lorsque la natu-  
re fe fut délivrée de ce fardeau inutile : mais à peine  
cela fut-il fait, que cette femme qui avoit été si incom-  
modée & pendant si long-tems , fe porta bien. Il faut  
remarquer que l’on voitfouvent des femmes grosses fe  
blesser de la forte, sans aucune caisse manifeste, par  
l’effet feul de leur tempérament fanguin, le trop de  
sang fuffoquant & noyant, pour ainsi dire, leur enfant  
aussi-tôt qu’il est conçu, si elles ne préviennent de bon-  
ne heure cet accident par la faignée du bras. MaURI-  
**CEAU.**

OBSERVATION LXXXV.

Le 9 Juillet 1685. je délivrai une femme de l’arriere-faix  
d’un petit fœtus de six semaines, dont elle avoir avor-  
té il y avoit deux heures, ayant vuidé en même teTns  
beaucoup de gros caillots de sang, sans s’être manifes-  
tement bleffée, à *ce* qu’elle me dit : ce qui prouve que  
la faignée que les femmes ont coutume de différer jusi  
qu’après le quatrieme mois de leur groffeffe, feroit Eou-  
vent beaucoup plus utile dans les premiers mois : car il  
est constant que la Eeule abondance du stang catsse *l’a-  
vortement* avant la fin du troisieme ; car alors Pensant  
étant très-petit n’a befioin que de très-peu de fiang pour  
sa nourriture. De Porte que ne pouvant alors confom-  
mer tout celui qui est retenu par la suppression des re-  
gles, il arrive que les vaiffeaux de la matrice qui en font  
si pleins qu’ils en regorgent, venant à s’ouvrir extraor-  
dinairement, catssent ces abondantes pertes de sang que  
silit toujours *F avortement.* MaURICEAU.

OBSERVATION LXXXVI.

Le 2 Juin 1672. J’ai vu une femme qui avolt depuis quin-  
ze jours une très-grande enflure des deux levres de la  
vulve , ainsi que des cuisses & des jambes : ce qui furve-  
noit d’un dépôt fait fur ces parties & fin. la matrice, où  
elle sentoitune grande douleur, lorsipilon comprimoit  
médiocrement de la main sim ventre, qui étoit assez  
enflé pour faire croire qu’elle étoit grosse, quoiqu’elle  
n’«eût pas eu fles menstrues depuis quatorze mois en-  
tiers qu’elle étoit accouchée de scm deuxieme enfant,

À B O 92

leur suppression pouvant être attribuée à Pétat maladif  
où elle avoit été, Car elle avoir eu les fievres durant les  
huit premiers mois ; ou à la grossesse qui avoit fuccédé  
à la bonne disposition qu’elle avoit recouvrée après ses  
fievres. Mais comme elle n’avoit encore fenti aucun  
mouVement d’enfant, & que fon sein étoit fort fisse  
que, & qu’on ne la pouVoit toucher par bas pour exa-  
miner la difposition de la matrlee , à caufe de la gran-  
de enflure des leVres qui en empêchoit, je lui dis que,  
quoique je ne pusse pas l’aflurer positiVement de fa grose  
Eesse, dont j’aVois seulement grand foupçon, je lui con-  
seillois de le traiter en femme grosse, & qu’on pouVoit  
néantmoins lui faire quelques fcarifications aux deux  
leVres extérieures de la vulve, pour éVacuer par ce  
moyen une grande quantité de férosués, dont elles  
étoientsi prodigieufement tuméfiées, qu’il y aVoitdan-  
ger que la mortification n’y arrivât. Cela fut exécuté  
par fon Chirurgien ordinaire seulement deux jours en-  
sliite. Il sortit par les scarifications une très - grande  
abondance d’eau pendant plusieurs jours : ce qui fit dese  
enfler considérablement toutes ces parties ; & quelques  
jours après, cette femme accoucha de deux enfans de  
quatre mois ou environ, dont elle étoit grosse, comme  
je Pavois soupçonné. L’un de ces enfans étoit VÎVant,  
& l’autre étoit mort en son ventre, & aVoit été vrai-  
semblablement cause, par la mauvaife impression que  
fa corruption avoit faite en la matrice, d’une dispo-  
sition inflammatoire qui y étoit furvenue, & qui s’é-  
tant communiquée jufqu’aux parties extérieures , les  
fit tomber en mortification , & mourir la femme trois  
jours après. C’est ce qui arrive prefque toujours dans  
ces fortes de tumeurs externes, lorsqu’elles font éresi-  
pélatesses, & qu’elles procedent de la disposition in-  
flammatoire des parties intérieures : mais quand elles  
ne siont qu’œdemateuses, comme il arrice assez sou-  
vent aux femmes grosses de plusieurs enfans, & prin-  
cipalement vers les derniers mois de leur grossesse,  
elles ne font pas ordinairement si dangereusies. Mau-  
**RICEAU,**

OBSERVATION LXXXVII.

*Avortement procuré par une ceinture imprégnée de 'mer-\*  
cure.*

Le 11 Fevrier 1685. j’ai vu une femme qui étant grosse  
de deux mois, avoit mis autour de fon corps une cein-  
ture imbue de mercure, par l’avis de quelque impru-  
dent, qui lui avoit conseillé de s’en servir , pour la  
guérir d’une simple gratelle dont elle avoit été incom-  
modée; lequel mauvais remede lui avoit casse quel-  
ques jours ensuite un côpieux flux de bouche , avec une  
si grande enflure de toutes les parties intérieures de la  
gorge, que dans l’appréhension qu’elle n’en suffoquât,  
ou qu’il ne lui prît un transport au cerveau, on avoit  
.été obligé, à ce que me dit son Chirurgien, de la *sai-  
gner* quatre fois, & même de la purger plusieurs fois,  
pour faire prendre cours aux humeurs par bas, lui-mê-  
me ne la croyant pas grosse : ensuite de quoi elle eut  
une perte de fang assez abondante, qui lui ayant procu-  
ré plusieurs foiblesses réitérées, lui excita enfin un *avor-  
tement ,* auquel les remedes purgatifs qu’on lui avoir  
donnés pouvoient bien avoir contribué, aussi-bien qu’à  
la perte de sang qui l’avoit précédé. Mais quoique la  
malade me parût extremement affoiblie par ces acci-  
dens, lorfque je la vis, je ne la crus pas en péril, & je  
préjugeai même que la grande évacuation dont sian  
*avortement* avoit été précédé, & celle qui le devoir sui-  
vre, feroient indubitablement cesser dans peu Eon flux  
de bouche, comme il arriva: après quoi elle *se* porta  
bien. MaURICEAU.

OBSERVATION LXXXVIII.

*Fausse - couche de deux enfans.*

Le 6 Octobre 1730. on m’appelle flurles quatre heures du

93 AP, O

matin dans le Dean-street, proche le Red-lion-squa-  
re, chez la femme d’un Tabletier , groffe , felon  
Eon calcul, d’enViron sept mois. Je Pavois vue trois  
mois auparavant : elle *se* croyoit alors menacée d’un  
*avortements* mais je prévins cet accident en lui ordon-  
nant les remedes convenables. Quant à cette fois, elle  
s’étoit déja délivrée d’un fœtus lorfque j’arrivai ; &  
la sage-femme ne fe trouvant point en état d’extraire  
le placenta, on m’envoya chercher. Je me ferois mis  
incontinent à l’ouvrage; mais on eut quelque peine à  
réfoudre cette femme à recevoir mon secours : elle fit  
quelques difficultés, & ce ne fut qu’à la sollicitation  
de fes amis, & que par la crainte du danger qu’elle cou-  
roit, qu’elle souffrit que j’introduisiffe ma main dans  
le vagin, & de-là à l’orifice intérieur, que je trouvai  
si resserré, qu’à peine y pouvois-je paffer les extrémi-  
tés de quatre doigts ; mais l’ayant dilaté par degrés , je  
glissai la main dans 1’uterus , où je sientis quelque chose  
de plus dur qu’un placenta. Je ne doutai point que ce  
ne fût un fecond fœtus enfermé dans fes membranes,  
que les eaux tenoient dans une grande tension. Je les  
perçai fur le champ avec le doigt, & avançant dans  
leur capacité, je cherchai les piés : mais la premiere  
partie que je rencontrai, ce fut la tête, que j’écartai,  
continuant à chereher les piés ,que je trouvai bien-tôt.  
J’en faisis un ; & comme la dilatation que je m’étois  
procurée étoit considérable , je crus n’avoir besioin que  
de cette partie pour l’extraction de ce fœtus, qui éto t  
fort petit. Ainsi, fans aller chercher l’autre pié, & re-  
mettre la main dans la matrice, je tirai doucement ce-  
lui que je tenois : je dis, doucement, car si j’avois em-  
ployé quelque force dans cette opération, les mem-  
bres étant fort tendres & fort déliés auroient bien pu fe  
séparer. J’exhortai en même tems la malade àredou-  
bler ses efforts en bas : ce qu’elle fit, & ce qui contri-  
bua beaucoup à chasser les hanches, le corps & la tête,  
qui *se* silccederent au passage seins obstacle. Rentrant  
ensuite dansl’uterus pour en extraire les arriere-faix,  
je tombai sur celul qui appartenoit au premier fœtus ,  
que je tirai sans difficulté, car il étoit déja defcendu  
dans le vagin : quant à l’autre, je n’eus gueres plus de  
peine à en délivrer la femme ; car il étoit féparé de  
l’uterus, & je n’eus qu’à le prendre. GIffaRD.

*Avortemens fans causes évidentes.*

OBSERVATION LXXXIX.

Le 23 Juillet 1685. j’ai vu une femme qui venoit d’avor-  
ter, fans aucune cassé manifeste, d’un petit enfant qui  
n’étoit pas plus grand qu’une mouche à miel, qtl’elle  
avoit rendu tout enveloppé de l’arriere-faix & de ses  
membranes, qui contenoient encore toutes les eaux.  
Le tout étoit de la groffeur & de la figtlre d’un œufde  
poule. Elle avoit eu un soupçon d’être pour-lors grose  
se de trois mois & demi ; quoique ce petit avorton ne  
fût pas feulement proportionné en *sa* groffeur à un fœ-  
tus d’un mois, n’ayant pas pris d’accroissement, à caufe  
de quelques pertes de sang que la mere avoit eues de  
tems à autre & par cas fortuit, prefque réglement dans  
le tems ordinaire de *ses* menstrues : ce qui avoit fait  
que cette femme ne fe croyant pas grosse, quoi-  
que je l’en assurasse, avoit négligé de se tenir en repos  
au lit, comme il auroit été nécessaire pour conferver  
fa grossesse, qui avoit été ébranlée dès le commence-  
ment de ces pertes de fang, & de fe faire faigner du  
bras, ainsi que je lui avois confeillé dans la certitude  
que j’aVois de fa grossesse, nonobstant le signe des éva-  
cuations qui avoit partl en cette femme dans le rems  
ordinaire, mais par cas fortuit, comme j’ai fait remar-  
quer ; parce qu’a près la cessation de ces éVacuations  
reitérées , les signes de grossesse ne laissaient pas de  
continuer comme auparavant, étant certain qu’ils n’au-  
roient pas perféVéré, si ces pertes de fang n’eussent été  
simplement qu’une véritable évacuation menstruelle.  
**MAURICEAU.**

A Β O 94

OBSERVATION XC.

Le 12 Decembre 1685. j'ai vu une femme qui etant, à  
ce qu’elle croyoit, au terme de trois mois de fa gros-  
fesse, venoit d’avorter d’un petit fœtus, qu’elle vuida  
fans beaucoup de douleur, tout enveloppé de l’arriere-  
faix & de fes membranes & de Ees eaux. Le tout étoitde  
la grosseur d’un œuf de canne. Cet avorton nlétuit cn  
grandeur que de la prof ortion d’un fœtus de cinq ou  
six femaines, n’ayant pas profité au ventre de la mere,  
qui avoit eu, avant que de s’en délivrer, une perte  
médiocre durant trois semaines. De Eortc qu’ayant été  
privé de la vie long-tems aVant que la nature l.leût ex-  
pussé , il étoit resté de la grandeur qu’il pouvoit avoir  
pour-lors ; & comme *F avortement* de cette femme lui  
étoit arrivé fans qu’aucune violence l'eût prevenu,  
elle fe porta aussi-bien enssuite que si elle eût accou-  
ché naturellement d’un enfant à terme. MaURICEAU.

OBSERVATION XCI.

Le 14 Janvier 1687. fa\* accouché une femme âgée de  
vingt-cinq ans , au terme de cinq mois de fa grosses-  
*se,* d’un petit enfant vivant, qui présentoir les piés  
devant, laquelle avoit pour-lors une perte de fang *as\**fez considérable. C’étoit la sixieme des fat sses - cou-  
ches que cette femme avoit déja eues tout de fuite s  
sems avoir jamais pu porter aucun de *ses* enfans juf-  
qu’à un terme plus avant que celui où étoit venu ce  
dernier , c’est-à-dire à cinq mois complets, les autres  
étant venus à trois mois ou environ , & un autre à qua-  
tre mois & demi : mais ce qui est assez extraordinaire,  
c’est que tous ces *avortemens* lui étoient arrirés fans  
aucune blessure ni aucune autre caufe évidente , non-  
obstant qu’elle eût pris toutes les précautions nécef-  
selires pour prevenir ce fâcheux accident auquel elle  
étoit fujette ; je l’ai même encore délivrée dans la sente  
de quatre autres enfans, dont elle avoit pareillement  
avorté fans aucune caufe manifeste. De ces enfans,  
deux font parvenus à quatre mois ; un autre, à six mois  
& demi ; & le dernier, à fept mois. Elle n’a jamais pu  
conduire aucune de ses grofl'esses à un terme plus avan-  
cé que ce dernier. L’enfant, quoique vivant après l’ac-  
couchement, ne furvécut que fept heures à sim entrée  
dans le monde, étant, à cause de sa naissance préma-  
turée de deux mois entiers , très - petit & très-faible,  
comme sirnt toujours les enfans qui naissent véritable-  
ment à fept mois. Cet exemple nous fait connoître  
avec quelle facilité certaines femmes avortent. Telle  
est celle-ci, à qui fa fécondité malheureuse n’a precu-  
ré dix enfans que pour les voir périr en naissant. Cet-  
te femme étoit d’une taille au - dessous de la médio-  
cre , d’une habitude replete & d’un tempérament fan-  
guin & pituiteux ; ce qui contribuait beaucoup à faire  
relâcher & ouvrir prématurément l’orifice interne de  
la matrice , dès la moindre agitation qu’elle recevoir  
de corps ou d’esprit. Je lui avois confeillé le meil-  
leur remede qu’elle pouvoit employer contre la réci-  
dive d’un si funeste accident; c’étoit de s’abstenir en-  
tierement du coït durant tout le tems de fa grossesse,  
de fe faire faigner du bras dès qu’elle auroit six femai-  
nes, de réitérer la saignée de deux mois en deux meis,  
& cependant de *se* tenir en grand repos tant d’esprit  
que de corps. Mais ce bon conseil n’a servi qulà lui  
faire porter fes derniers enfans un peuples long-tems  
que les premiers. Celui dont je l’accouchai le 11 Fe-  
vrier 1692. alla jufqu’à la fin du septieme mois. Il y a  
encore lieu d’espérer que continuant à silivre le con-  
seil que je lui ai donné, elle pourra conduire dans la  
Euite quelque grossesse à terme, & accoucher plus heu-  
reusement qu’elle n’a fait jusqu’a present. MaURI-\*

**CEAU.**

OBSERVATION X C II.

Le 17 Janvier 1688. j’ai vu une femme, qui, après avoi.?

p 5 A B O

eu durant un-jour une médiocre perte de sang, venoit  
sde vuider une efpece de faux gerrrie , dont elle avoit  
déja rendu dès le jour précédent quelque fragment  
membraneux. Ce prétendu faux germe étoit de la  
grosseur d’un œuf de pigeon & de figurq approchante  
-de celle de la cavité de la matrice. L’ayant ouvert, je  
trouvai dans le milieu un petit avorton , qui , bien  
que cette femme fe crût grosse de trois mois , n’etoit  
pas plus gros qu?un grain de froment ; ce qui me fit  
concevoir qu’il falloir que le principe de vie eût été  
détruit dans ce petit fœtus , peu de tems après fa con-  
ccption ; & qu’à caufe de cela , il n’avoît pas pris un  
plus grand accroissement. J’ai déja fait remarquer en  
.plusieurs autres observations, que tous les prétendus  
faux germes de cette nature, ne font proprement que  
de petits arriere-faix , auxquels la matrice donne la  
figure de fil cavité , en *se* contractant après que les eaux  
qui étoient contenues en leurs membranes s’en font  
-écoulées. MaURICEAU.

OBSERVATION XCIII.

Le 22 Août 1689. j’ai délivré une femme d’un enfant  
mort depuis long - tems , felon toute apparence : il  
étoit si petit que je le tirai tout enveloppé de ses mem-  
-branes & de fies eaux. Cette femme fe croyoit grosse  
de six ou siept mois ; cependant ce petit avorton qu’el -  
le n’avoit jamais senti remuer , n’étoit pas plus gros  
qu’un enfant de deux mois & demi : lorfque je la dé-  
livrai, elle avoit une perte de fang si abondante qtl’el-  
le lui avoit déja causié plusieurs foiblesses réitérées,  
qui Pauroient misie en danger de mort, si je ne l’eusse  
promptement secourue de la maniere que je fis pour  
remedier à cette grande perte de simg qui cessa aussi-  
tôt que j’eus tiré de la matrice ce corps étrange qui  
l’entretenoit; après quoi cette femme qui jusiqu’alors  
avoit été languiilantè, fie porta bien. MaURICEAU.

OBSERVATION X C I V.

Le 29 Février 1690. je vis une femme qui étoit prefque  
réduite à l’extrémité : il y avoit fept jours qu’elle  
avoit aVorté d’un enfant de quatre ou cinq mois, fans  
avoir pu être délivrée par seisage-femme, qui, ayant  
rompu le cordon de l’arriere-faix, travailla beaucoup  
la malade durant une heure , fans lui en pouvoir tirer  
que quelques portions : la plus grande partie étant  
restée dans la matrice, causia dans la sitite dé grandes  
pertes de simg & une abondante excrétion de vuidan-  
ges puantes, avec une grosse fievre continue qui avoit  
plusieurs redoublemens par jour, grande tension du  
ventre , plusieurs foiblesses & autres accidens qui fi-  
rent mourir la malade deux jours après que je l’eùs vue  
en ce mauvais état, comme je l’avois prédit plus par  
la considération de la violence que la matrice avoit  
foufferte de la Sage-femme que par celle de la réten-  
tion de ce corps étrange : car il faut remarquer qu’il  
n’y auroit pas tant de danger de commettre entiere-  
mentà la nature l’expulsion de l’arriere-faix ainsi resté  
dans la matrice, que de faire une violence trop con-  
sidérable à cette partie, pour l’en tirer; violence qui  
ne manque pas d’occasionner une inflammation qui est  
d’autant plus funeste , qu’elle est encore augmentée  
par la préfence de quelque partie qu’on y a laissée.  
**MAURICEAU.**

OBSERVATION X C V.

Le 16 Mars 1691. je délivrai une femme qui avoit avor-  
té deux heures auparavant, d’un enfant de trois mois,  
mort depuis huit ou dix jours , comme il paroissoit à  
fa corruption : sa fage-femme, faute de fuffifante ca-  
pacité en fon art, ne l’ayant pu délivrer de l’arriere-  
faix qui étant retenu en la matrice , lui avoit caufé  
une si excessive perte de fang, qu’elle riEquoit d’en  
perdre la vie, si je ne l’eusse promptement délivrée ;

À Β O 96

car cela fait, la pérte de fang cessa, & cette femme se  
porta bien dans la sitite. MaURICEAU.

OBSERVATION X C V I.

Le 12 May 1692. une Dame me manda chez elle pour  
me montrer un petit fœtus avorton & scm arriere-saix,  
qui étoient tout flétris & corrompus, l’un & l’autre  
étant néantmoins flans féteur : elle me demanda de quel  
terme je croyois que pouvoit être cet enfant, qui  
étoit de la longueur du plus grand doigt de la main :  
je lui dis qu’à fa grandeur il ne paroissoit pas avoir  
été vivant au ventre de sa mere plus de deux mois  
ou environ, mais qu’il pouvoir s’y être conservé en-  
core autant de tems après *sa* mort & peut-être même  
davantage, *ses* eaux ne s’étant pas écoulées avant le  
tems de *s avortement.* Sur cela elle me dit que c’étoit  
une de *ses* femmes domestiques qui avoit avorté ce  
même jour de cet enfant , & que, comme le mari de  
cette femme étoit abfent depuis quatre mois & demi,  
elle croyoit, voyant cet enfant si petit, que c’étoit un  
autre homme qui le lui avoit fait. Quant à moi, de  
crainte d’imputer à cette femme un crime dont elle  
étoit peut-être innocente , je laissai la question indé-  
cife , ne pouvant pas avoir une entiere certitude par  
l’infpection de cet avorton , du véritable tems de fa  
conception , en ayant vu d’aussi petits dont les fem-  
mes ne *se sont* délivrées qu’au bout de cinq mois ,  
après les avoir portés morts pendant deux ou trois  
mois dans leur ventre, où ils s’étoient conservés fans  
grande corruption dans leurs propres eaux , comme  
font certains fruits dans une faumure convenable ; de  
forte qu’ils n’étoient que de la grosseur qu’ils pou-  
voient avoir lorsque leur principe de vie étoit détruits  
MaURICEAU.

OBSERVATION XCVII.  
♦

Le 8 Mars 1693. j’ai accouché une femme d’un petit  
enfant de cinq mois, dont elle avorta fans cause ma-  
niseste, sinon que l’arriere-faix avoit commencé à se  
détacher, à cause que l’enfant qui préfentoit le bras  
au devant de fa tête avec une partie du cordon om-  
bilical , s’étoit tellement embarrassé dans le mêmei  
cordon, que l’arriere-faix en avoit été tout ébranlé ,»  
comme il me parut par quelques caillots de fang noir  
que l’on voyoit fortement adhérens à l’endroit de cet  
arriere-faix prématurément *séparé :* cet enfant vivoit  
encore deux heures avant que je le tirasse du ventre de  
la mere, comme je le reconnus par le battement que  
je fentis à fon cordon qui sortoit ; ce qui fit que je  
l’ondoyai pour lors fur la main qu’il préfentoit. Corn-  
me la matrice étoit trop peu ouverte pour le pouvoir  
tirer alors sims le démembrer, je fus obligé d’attendre  
qu’elle eût été assez dilatée pour le pouvoir permettre  
fans violence. C’est pourquoi je fis donner à cette  
femme tin clystere, qui ayant augmenté les foibles  
douleurs qu’elle avoit, contribua beaucoup à faire di-  
later la matrice fuffifamment, pour faciliter l’extrac-  
tion de cet enfant, dont la mere avoit vuidé toutes  
les eaux deux heures avant que j’eusse été appelle  
pour la secourir, comme je fis ; & quoiqu’elle fût  
d’une complexion très-délicate , elle ne laissa pas de  
se bien porter après avoir été délivrée. MaURICEAU.

OBSERVATION XCVLII.

Le 30 Août 1693. je délivrai une femme de l’arriere-  
faix d’un petit fœtus de deux mois , dont elle avoit  
avorté trois heures auparavant, fans aucune cause ma-  
nifeste. Cet arriere-faix retenu dans la matrice, avoit  
caufé à cette femme une si grande perte de sang,  
qu’elle en étoit tombée plusieurs fois en de grandes  
foiblesses dont elle revint aussi-tôt que je l’eus déli-  
vrée, & la perte de fang ayant cessé, elle ne tarda  
pas

*py* A B O

pas à se bien porter : c’étoit le onzieme enfant dont  
elle avortoit. MAURsoEAU.

OBSERVATION XCIX.

Le 15 Septembre 1693. j’ai délivré une femme d’un faux  
germe de la grosseur du poing , dans lequel je trouvai  
un petit fœtus tout flétri, qui n’étoit pas plus gros  
qu’une petite mouche à miel, quoique cette femme  
eût pour lors un soupçon de grossesse depuis près de  
Eept mois , par les signes de conception qu’elle avoit  
eus dès le premier mois après la derniere évacuation  
de *ses* menstrues. Il y avoit trois mois entiers qu’el-  
le avoit une perte de sang continuelle, qui faisoit *as-  
sez* connoître que la nature avoit tenté dès le com-  
mencement de cette perte de fang d’expulsier ce qui  
étoit contenu en la matrice : mais n’en ayant pu venir  
à bout, cela avoit été casse que ce faux germe y étant  
retenu durant un si long-tems , fans en être tout-à-  
fait détaché , y avoit pris un accroissement considéra-  
ble , & qu’il étoit deux fois plus gros que n’ont cou-  
tume d’être les faux germes ordinaires, que les fem-  
mes rendent prefque toujours environ le deuxieme ou  
le troisieme mois de leur conception : & comme ce  
petit fœtus contenu dans ce faux germe n’étoit pas  
plus gros qu’un fœtus de quinze jours , je crus que le  
principe de vie avoit été détruit en lui dès ce commen-  
cement par quelque autre caufe qui avoit précédé cet-  
te perte de sang. MAURICEAu.

OBSERVATION C.

Le 3 Novembre 1697. une femme de cette Ville, grosse  
de trois mois, fentit quelques douleurs de colique  
qui furent fuivies d’un mal de reins qui defcendit en-  
fin à l’uterus. On fit une consultation , dans laquelle  
nous nous accordâmes à conjecturer que cette fàcheu-  
Ee disposition tendoit à *F avortement* ; & nous fûmes  
confirmés dans ce soupçon par de fréquentes envies de  
lâcher de l’eau, qui la retinrent fur le pot de chambre  
avant que j’eusse pu en venir à un examen nécessaire.  
Dans les efforts qu’elle faifoit pour lâcher de Peau,  
elle fentit sortir brusquement quelque chofe : c’é-  
toient les eaux , qui percerent & que le fœtus sciivit  
immédiatement : ilétoit si petit, qu’ayant été mis fur  
un papier, il fe Pécha si fort que le lendemain on l’eût  
pris pour une membrane épaiffe & rétrécie.

A cet accident, un autre plus dangereux fuccéda ; ce  
fut une violente perte de fang occasionnée par la *ré-  
tention* du petit arriere-faix : le cordon ombilical étoit  
trop petit & trop foible pour fervir à l’extraction.

Je fis tout mon possible pour l’avoir : j’employai l’extre-  
me violence , fans égard pour l’avis contraire de *Peu*& de *Mauriceau.* Je me fervis d’un doigt seul, n’en  
pouvant introduire un second ; je balayai avec ce doigt  
la furface intérieure de l’uterus , & par ce mouvement  
j’en séparai le placenta & le tirai au dehors , en re-  
courbant ce doigt & m’en servant comme d’un cro-  
chet obtus , par lequel il étoit serré contre la surface  
oppofée de la matrice. La perte de Eang cessa immé-  
diatement après l’extraction.

L’extraction de cet arriere - faix , tout petit qu’il étoit ,  
devenoit nécessaire , car la femme n’eût pas manqué  
de périr par la perte de fang qu’elle faisoit, s’il eût  
fejourné plus long-tems dans la matrice. Cette perte  
étoit si considérable, que dans ce court intervalle de  
tems elle réduisit la malade dans une extreme foi-  
blesse. La Μοττε,

OBSERVATION CI.

Le 2 Août 1692. j’ai accouché une femme grosse de six  
mois , qui étoit en une très-grande perte de fang cau-  
*sée* par le détachement total de Parriere-faix qui fe  
présentoit le premier. Elle étoit déja tombée par plu-  
sieurs sois en de grandes foibleffes, & couroit grand  
*Tome I.*

ΑΒΟ 98

rifque de perdre la vie dans peu d’heures , si je ne  
l’eusse au plutôt délivrée de fon enfant qui étoit déja  
mort à caufe de l’excès de cette perte de *sang,* qpi cessa  
immédiatement après l’extraction. Je fus obligé, dans  
le doute où j’étois fur l'létat de Pensant, de le retour-  
ner pour le tirer par les piés. Cette opération lui sut  
inutile , mais elle fut falutaire à la mere , qui fe pom  
ta bien ensuite. Il faut obferver que Hans ces occasions  
où Parriere-faix fe présente le premier au passage , il  
ne faut jamais efpérer que la nature qui est extreme^  
ment afloiblie par l’excessive perte de fang qui accom-  
pagne toujours cette disposition , puisse d’elle-même  
pousser Pensant dehors. C’est pourquoi il faut le tirer  
au plutôt du ventre de la mere , si on veut lui sauver  
la vie & à fon enfant, lorfqu’il en jouit encore : car  
ils ne peuvent manquer de périr l’un & l’autre, si la  
perte de fang dure ; & elle durera tant que celui-ci  
séjournera dans la matrice. MAURICEAU.

OBSERVATION CIL

Le 24 Décembre 1692. je vis une femme qui avoit avor-  
té , il y avoit quatre jours, d’un enfant de quatre mois.  
L’arriere-faix étoit resté dans la matrice qui s’étoit  
refermée immédiatement après la fortie de cet enfant.  
Sa fage-femme ne Payant pu délivrer avoit été obligée  
d’en commettre l’expulsion à la nature, pour éviter la  
violence qu’il eût fallu faire pour tirer cet arriere-  
faix qu’elle venoit de vuider d’elle-même avec une  
grande perte de fang, lorsque je la vis. Mais comme  
cette perte n’avoit de cause que la rétention de ce  
corps étrange , elle cessa aussi-tôt qu’il fut expulfé.  
Cette femme revenue de fon extreme foiblesse, se  
porta bien dans la fuite. MaURICEAU.

*Avortemens causes par des maladies aigues.*

OBSERVATION GUI.

Le premier Mars 1671. j’ai vu une femme grosse de cinq  
mois , qui après trois femaines de fievre continue avec  
redoublemens, avorta d’un petit enfant qui expira fur  
le champ : la mere mourut elle-même deux jours après,  
l’extreme danger où elle étoit s’étant augmenté après  
Ton *avortement t* ainsi que je le prédis aux Medecins  
qui la voyoient, & qui surent frustres de la vaine ef-  
pérance qu’ils avoient, que les vuidànges emporte-  
roient la fievre, & qu’elle pourroit encore prendre les  
remedes convenables à fa maladie. On voit au contrai-  
re dans ces cas que la fievre redouble après l’accouche-  
ment , par la suppression des vuidanges qu’elle cause.  
Ces humeurs interrompues dans leurs cours, refluent  
& ne manquent pas de faire un depot fur les parties  
internes qui ont occasionné la premiere indisposition ;  
après quoi la malade n’a pas long-tems à vivre; parce  
que la nature déja prefque accablée par une maladie  
mortelle en soi, n’a plus la force, ni de régir, ni d’a-  
chever les évacuations nécessaires. Ceux donc qui font  
appelles pour traiter les femmes grosses en leurs ma-  
ladies , doivent se preCautionner dans l’administration  
des remedes, contre *F avortement :* car celles à qui Cet  
aceident arrive, meurent peu de tems après , & partiale  
lierement si la fievre est accompagnée de fluxion de pole  
trine. J’ai vtl beaucoup d’exemples semblables à celui  
de cette femme, & j’ai trouvé dans l’ouverture de  
leurs corps, le poumon du côté gauche tout purulent  
& beaucoup de férosités fanglantes épanchées en l’une  
& l’autre cavité de la poitrine avec le soie tout def-  
feché. MaURICEAU.

OBSERVATION CIV.

Le 16 Mars 1678. j’ai accouché une femme de vingt-  
deux ans d’un petit enfant de six mois, qui ne vécut  
que trois heures après fa naissanCe.

La mere avoit alors depuis neuf jours une grande flu-

G

*p9* A B O

xion de poitrine & une fievre continue , avec re-  
doublemens ; pour raifon de quoi , les Medecins qui  
la \coyoient llavoient fait faigner cinq ou six fois.  
Quoiqu’elle fût accouchée fort facilement, car elle  
ne fut pas plus de deux heures en travail, je jugeai  
néantmoins que sa maladieaugmenteroit;carpour avoir  
lieu de croire que la délivrance de cet enfant dût être  
falutaire a la mere , il eût été néeessaire que les éva-  
cuations eussent été bien réglées ; ce qui n’étoit pas ,  
la nature accablée par une somblable maladie, étant  
Incapable de les régir. Outre que vers le deuxieme ou  
troisieme jour de l’accouchement il fe fait ordinaire-  
ment un reflux d’humeurs vers la poitrine pour la gé-  
nération du lait : d’où je conjecturai que cette femme  
mourrait,comme cela arriva quatre jours après avoir été  
accouchée. Le siége principal du mal étoit à la poitri-  
ne, qui étoit si fort engagée, que cette femme corn-  
mencoit à râler dès le tems que je l’accouchai. MaU-  
RICEAU.

OBSERVATION CV.

Le 19 Juin 1685. j’ai vu une femme qui avoit avorté par  
la violence d’une grosse fievre avec redoublemens:elle  
avoit eu même un commencement de tranfportau cer-  
veau dans le tems de fon *avortement*, qui arriva envi-  
ron le douzieme jour de cette maladie : mais quoi-  
qu’elle en eût été prefque réduite à l’extrémité, & que  
l’arriere-faix de l’avorton lui fût resté dans la matri-  
ce , fa sage-femme ne l’ayant pu délivrer ; elle com-  
mença à fe porter mieux immédiatement après sim  
*avortement \* de forte que sa fievre ayant beaucoup di-  
minué cinq ou six heures après & cessé dès le lende-  
main , la nature ayant aussi expulsé dans cet intervalle  
l’arriere-faix, elle fe porta mieux dans la suite, con-  
tre mon espérance. Mais il est extremement rare de  
voir échapper de ces stertes de maladies, les femmes  
dont la maladie est accompagnée de fluxion de poi-  
trine : elles meurent presque toutes , quelques jours  
après l’accouchement. Je Crois que ce qui contribua  
beaucoup à sauver celle dont je viens de parler, ce fut  
la liberté de fa poitrine qui ne fut jamais engagée ,  
malgré la violence de sa maladie. MAURICEAU.

OBSERVATION C V I.

Le 3 Février 1692. je fus appelle pour délivrer une fem-  
me qui avoit avorté le jour précédent d’un petit fœ-  
tus de trois mois : je lui tirai de la matrice un arriere-  
faix tout endurci, dont la nature n’avoit pû fe débar-  
rasser : scm sejour avoit cassé à cette femme une si ex-  
cessive perte de fang, qu’elle en étoit tombée plu-  
fieurs fois en une extreme foiblesse : elle avoit dans le  
tems de l’opération le pouls petit & fréquent, avec  
une foif ardente, que la fievre qu’elle avoit depuis  
trois femaines , & des potions d’armoise, de sabine &  
d’autres remedes échauflàns qu’on lui avoit fait pren-  
dre inutilement, avoient caufée. Quoique je l’eusse  
délivrée fans aucune violence , je doutai fort qu’elle  
en échappât. Néantmoins elle fe porta assez bien dans  
la suite , l’extraction de l’arriere-faix lui ayant été  
beaucoup plus falutaire que toutes les potions diuréti-  
ques & purgatives qu’elle avoit prities , lesquelles  
n’ayant point procuré l’évacuation qu’on en attendoit ,  
n’avoient servi qu’à augmenter encore davantage *sa*perte de seing. MAURICEAU.

OBSERVATION C V II.

Le premier Juillet 1693. j’ai'accouché une femme d’tm  
enfant de cinq mois, mort depuis plus de douze jours,  
comme il paroissoit à sa corruption : le cordon ombi-  
lical étant très-foible & corrompu, il fe rompit, &  
le corps de l’arriere-faix qui étoit gros & fckirreux ,  
resta dans la matrice , qui s’étant refermée fur le  
champ, ne me permit d’en faire l’extraction sans vio-

A Β O [100]

lence qu’un heure après que je portai ma main àl’ori-  
fice intérieur , où je le faisis comme il s’y présentoit.

Cette femme avoit eu auparavant une fievre continue  
pendant dix ou douze jours avec redoublemens ; ce qui  
avoit apparemment fait mourir son enfant. Cependant  
elle en avoit été délivrée cinq ou six jours avant  
fon *avortement ;* & c’est à cet heureux évenement  
qu’elle dut son salut. Car si *F avortement* fût arrivé  
dans le tems de la maladie , il n’auroit pas manqué de  
l’augmenter, comme il arrive ordinairement, lorsque  
'la nature affoiblie ne dirige pas les évacuations. MAU-

**RICEAU.**

OBSERVATION C V I II.

Le 30 Mars 1687. j’ai vu une femme réduite à l’extré-  
mité qui avoit avorté il y avoit six jours, d’un enfant  
mort à quatre mois : elle avoit pour lors une fievre  
continue avec fluxion de poitrine & crachement de  
fang, sa Sage-femme l’ayant délivrée avec grande ’  
peine , & lui ayant même laissé dans la matrice quel-  
que portion de l’arriere-faix qui vint dans la suite en  
fuppuration, comme il me parut en présence de Eon  
Medecin qui m’avoit mandé pour joindre mon con-  
seil au sien. Mais je trouvai la malade en si mauvais  
état, qu’il n’y avoit plus d’espérance qu’elle en échap-  
pât : sim plus grand mal venoit bien moins des par-  
celles d’arriere-faix dont la nature *se* seroit bien déli-  
vrée , que de la fievre & de la fluxion de poitrine qui  
lui en ôtoient la force : elle mourut quelques jours  
après que je l’eus vue & vérifia ma prédiction. L’ex-  
périence m’a fait connoître que toutes les femmes qui  
ont, lorfqu’elles accouchent ou qu’elles avortent, une  
fievre continue avec .fluxion de poitrine, ne manquent  
pas de mourir quelque tems après, par l’augmentation  
que cette funeste maladie reçoit de la suppression des  
vuidanges : car les humeurs retenues refluent vers la  
poitrine échauffée & mal affectée, & y font commu-  
nément un furcroît d’engagement qui acheve de fuf-  
foquer la malade. MaURICEAU,

OBSERVATION C I X.

Le 8 Décembre 1681. j’ai vu une femme qui , après  
avoir eu une perte de fang considérable , croyant  
pour lors être grosse de deux mois & demi, venoit  
de vuider parmi des caillots de seing, une poche mem-  
braneuse de la groffeur d’un œuf de poule , pleine  
d’eau, au milieu de laquelle je trouvai un petit fœtus  
de la groffeur d’une petite mouche à miel, lequel avoit  
apparemment cesse de grandir & de vivre depuis six  
femaines que cette femme avoit eu la fievre quarte ;  
le corps de cet avorton étant resté de la même propor-  
tion qu’il pouvoit avoir, lorfque les violons accès de  
la fieVre de la mere avoient détruit en lui le principe  
devie. MaURICEAU.

OBSERVATION CX.

Ls 14 Juin 1684. j’ai vu une femme réduite à l’agonie  
par une fievre continue avec une fluxion de poitrine  
qui l’avoit fait avorter il y avoit trois jours, au troi-  
fieme mois de fa grossesse, d’un petit enfant mort tout  
corrompu ; & fur ce que l’on me dit que cet avorton  
n’avoit été expulsé de la matrice que deux heures  
après qu’elle eut vuidé quelques membranes mêlées  
de quelques caillots de simg qui firent croire à *sa* fa-  
ge-femme que c’étoit l’arriere-faix, j’assurai fon mari  
& cette sage-femme , que si la malade n’avoit pas  
vuidé autre chofe depuis la fortie de Pavorton , elle  
n’étoit point délivrée : ce qui étoit vrai. Il arrive tou-  
jours que ces avortons précedent l’arriere-faix, à  
moins qu’ils ne foient expulsés tout enveloppés de leurs  
membranes. Le sejour du délivre, joint à sa mala-  
die , fit mourir cette femme dès le lendemain de ma  
visite, comme je llaVois prédit. MaURICeaU,

101 A B O

OBSERVATION CXI.

En 1704. la Ville & la Campagne furent défolées d’une  
maladie extraordinaire qui emporta beaucoup de mon-  
de. Mais on remarqua que les vieillards, les perfon-  
nes d’un tempérament foible & les pauvres, échap-  
poient plus fréquemment que les jeunes gens, les per-  
fonnes vigoureufes & les riches. Ceux qui en étoient  
affligés fentoient une violente chaleur , ou étoient  
dans un frisson continuel, avec oppression, douleur de  
côté, toux, crachement de fang & vomissement.

Le 22 Juin une femme grosse de trois mois en fut atta-  
quée;elle éprouva tous ces fymptomes à la fois, excep-  
té qu’au lieu de chaleur, elle étoitdans un frisson ex-  
treme & continuel. Je fus effrayé du danger qu’elle  
couroit, affligée d’une si violente maladie & dans un  
état de grossesse : je lui confeillai donc de mettre or-  
dre à fes affaires. Comme cette femme avoit l’ame &  
la fermeté d’un homme, elle écouta mes confeils &  
les suivit avec résolution. Je ne lui ai pas remarqué la  
moindre foibleffe dans tout le cours de fa maladie,  
pendant laquelle je lui ai donné mes soins : comme  
elle avoit une confiance entiere en moi, je crus que  
1a fiaignée étoit, quant à présent, le seul remede qui  
pût la soulager, *sa grossesse &* la violente oppression  
qui la tourmentoient , ne me permettant pas l’ssa-ge  
de l’émétique. Mais le froid qui l’avoit faisie tenoit  
le fang si concentré, que les extrémités de fon corps  
en paroissoient privées ; je tâchai de rappeller la cha-  
leur dans un de fes bras j ar un frottement violent ; je  
le tins exposé sur un réchaud , enveloppé dans des  
ferviettes bien chauffées , jrssqu’à ce que j’apperçus  
enfin une veine assez pleine : je l’ouvris, & avec beau-  
coup d’efforts & de tems j’en tirai plusieurs palettes de  
sang.

Je différai une seconde saignée au lendemain , dans l’ef-  
poir que la chaleur fuccederoit à ce froid si terrible , &  
d’autant plus furprenant, que l’on étoit alors au mi-  
lieu de l’été : mais ce fut en vain, le froid & lloppref-  
sion continueront, & l’estomac sistet à un vomissement  
continuel, ne pouvoir fupporter de remedes. Dans la  
nécessité d’abandonner cette malade dans ce funeste  
état ou de la fecourir, je me déterminai, malgré la  
soiblesse du pouls , à une feconde faignée, quelque  
difficulté que je dusse trouver & quelque tems que je  
dusse employer à la faire. Dans ce dessein, je me fer-  
vis des mêmes moyens que ceux du jour précédent ; je  
n’ignorois pas que la chaleur artificielle étoit mal fai-  
ne pour un malade : mais toutefois avec elle , je vins  
à bout de tirer à la malade trois grandes palettes de  
fang, & la toux , le froid & le crachement de fang  
difparurent : il lui restoit encore une douleur légere de  
côté , avec quelque oppression que j’aurois pu dissiper  
par une troisieme faignée, si elle ne se fût plainte de  
quelques douleurs dans le ventre & dans les reins. Sur  
ces fymptomes je lui déclarai qu’elle étoit menacée  
d’un *avortement s* & en effet elle avorta une heure  
après.

La nature de ces symptomes ne me lassant aucun doute  
fur leur fuite, je pris mes précautions : les douleurs  
étoient légeres dans le commencement, mais comme  
elles assoient toujours en augmentant, je m’affurai de  
l’état de la malade par le toucher : les eaux étoient  
formées : elles percerent à la premiere douleur , &  
l’enfant fe présenta dans la posture favorable : il étoit  
de la grosseur d’une fouris. J’eus plus de peine à faire  
l’extraction de Parriere-faix, que celle de l’enfant ne  
m’en avoit donné : & quoique ce ne foit point ici le  
lieu d’entrer dans ce détail, je dirai pourtant qu’on ne  
peut fuppofer fans imprudence que le cordon d’un en-  
fant si petit foit affez fort pour entraîner le délivre.. Je  
me contentai donc de le fuivre & de remonter jusqu’à  
fon origine , avec deux doigts que j’avois introduits  
dans l’orifice intérieur avant qu’il fie refermât : je le  
détachai & le tirai dehors de la matrice.

A B O 102

Quoique cette femme fût guérie du frisson, elle ne laissa  
pas de se trouver très - mal pendant trois ou quatre  
jours : mais la refolution avec laquelle elle prit les dé-  
coctions , les gelées, les boissons d’eau miélée avec  
un peu de vin, & généralement tous les remedes que  
j’ordonnai, la tirerent d’affaire en lui procurant des  
évacuations aussi abondantes que si elle eût accouché à  
terme. Alors tous les fÿmptomes disparurent, & cette  
fausse-couche, dont les fuites nous avoient d’abord  
paru si terribles , lui devint falutaire, & elle recouvra  
parfaitement fa santé dans l’intervalle de six femaines.  
**LA** Μοττε.

OBSERVATION G X II.

Le 7 Août 1704. je fus appelle à quatre lieues de cette  
Ville auprès d’une femme grosse qui ressentoit une op-  
pression à la poitrine, des douleurs de côté, avec fie-  
vre continue & crachement de fang.

Comme je Pavois fecourue plusieurs fois dans ses aecou-  
chemens, elle avoit grande confiance en moi : elle me  
conjura de ne la point abandonner, espérant tout de  
mon assistance.

Je la faignai fur le soir & lui ordonnai pour la nuit un  
clystere émollient : comme la fievre continuoit, je lui  
fis une seconde faignée le matin. Enfuite je l’avertis:  
de ne pas négliger les soins de sem amc, & de se procu-  
rer les fecours de la religion, la rassurant d’ailleurs  
en lui insinuant qu’étant grosse de cinq ou six mois ,  
la fausse-couche pouvoir lui être falutaire en la déli-  
vrant des autres incommodités qu’elle ressentoit. Je  
m’appliquai enfuite à diminuer la fievre & Poppresu  
sion qui menacoit la malade de mort, par la violence  
de la toux & la persévérance de la douleur de côté.  
Voilà ce que je fis jusqu’au cinquieme jour que cette  
femme entra en travail. Les douleurs devinrent si con-  
sidérables en un quart d’heure de tems que je passai  
dans fa chambre, qu’elles annoncerent un *avortements*immédiat : c’est pourquoi je m’assurai de l’état de Pu-  
terus : je trouvai les eaux formées & les membranes  
si prêtes à rompre, qu’à la premiere douleur qui fur-  
vint, Pensant fut expulfé tout vivant.

Le cordon d’un si petit fœtus étant extremement foible ,  
je ne négligeai rien pour qu’il me fut de quelqu’uti-  
lité dans l’extraction de l’arriere-faix : mais toutes  
mes précautions furent inutiles ; l’orifice de Puterus  
fe referma si parfaitement qu’il étoit presque dans son  
état naturel; & dans ce mouvement le cordon ferom-  
pit, quoique je ne l’eusse prefque point agité. Mais  
fans me déconcerter , je fis si bien que j’introduisis  
quatre doigts dans Puterus avant qu’il fût entierement  
fermé ; avec lefquels je détachai le placenta que j’at-  
tirai à l’orifice, & le faisissant avec le pouce & le doigt,  
je l’entraînai dehors.

Cette femme se trouva fort mal le reste du jour : le len-  
demain elle revint un peu : enfin fa siinté continuant de  
*se* rétablir de jour en jour, elle la recouvra en trois  
semaines de tems. La Μοττε.

*R E M A R QUE.*

Dans cette observation de la Motte, on apperçoitque,  
malgré l’espoir qu’il donnoit à *sa* malade , *F avorte-  
ment* & Ees suites étoient le plus grand sujet de fes  
craintes, & qu’il attribue sim salut à l’abondance des  
évacuations qui ne furent point fuspendues dans ce  
cas, comme il arrive dans prefque tous les *avortemens*occasionnés par des maladies aigues.

La vie de la malade dépendant alors des évacuations, il  
faut que toute l’attention du Medecin fe tourne de ce  
côté là : il ne doit épargner aucun moyen pour les fa-  
CÎliter & les entretenir.

OBSERVATION G X I I I.

Le 23 Septembre 1678. je vis une femme qui après avoir  
Gij

io3 A B O

Eenti pendant deux jours des douleurs de reins, de la  
fievre & un grand mal de tête, avorta d’un fœtus de  
trois mois ou environ, de la longueur de quatre travers  
de poilCe, sort flétri & tout émacié ; î’arriere-faix  
beaucoup plus gros que cet avorton, fut retenu au-de-  
dans de la matrice, qui ne put l’expulfer à caufe du peu  
de dilatation : pouvant y introduire à peine un doigt,  
je jugeai plus à propos d’en commettre l’expulsion à la  
nature, que d’en tenter l’extraction : la Violence qu’il  
eût fallu faire, auroit pu être préjudiciable à la malade,  
dont le corps fut dès le lendemain tout couvert de pe-  
tite Vérole.. Le lendemain il lui furvint une petite per-  
te de fang avec quelques douleurs, qui firent un peu  
dilater la matrice. Je profitai de ce moment pour la dé-  
livrer. Mais la petite Vérole qui étoit très-maligne, &  
qu’accOmpagnoit la fievre, avec douleur de tête & mal  
de gorge, emporta la malade neuf jours après fon *avor-  
tements* ce à quoi contribuerent peut-être aussi les très-  
fréquentes faignées du bras qu’on lui fit saire , contre  
mon aVis, jusqu’au nombre de dix. J’avois opiné de la  
Eaigner une fois du pié & une fois du bras,& d’abandon-  
ner le reste à la nature. MaURICEAU.

OBSERVATION CXIV.

En 1687. la petite Vérole fut si cruelle à Valognes, qu’el-  
le emporta tous ceux qui en furent attaqués, fans au-  
cune distinction d’âge , de condition & de sexe. Une  
jeune Dame grosse de six mois n’en fut pas exempte.  
Cette maladie fe déelara en elle de la maniere la plus  
favorable; la fievre étoit modérée, les pustules larges,  
rondes & blanches ; enforte que la feule chose qu’on  
pût désirer , c’étoit l’entiere guérison. Dans cet état,  
elle fut faisie d’une convulsion fubite. J’étois alors à  
côté d’elle; je lui fis prendre un verre de vin, & aussi-  
tôt fes douleurs augmenterent, & je la délivrai d’un  
enfant vivant. Mais un moment après l’opération, il lui  
survint une nouvelle convulsion qui fut fluvie d’une  
mort immédiate. La Μοττε.

OBSERVATION CXV.

Le 10 Août 1688. je vis une femme qui venoit d’avor-  
ter au terme de six mois d’un enfant qu’elle avoit porté  
mort plus desixfemaines entieres , ne l’ayant point  
fenti remuer depuis le tems qu’elle avoit eu la petite  
vérole, dont elle étoit cependant alors bien guérie.  
Une petite perte de sang qui dura cinq ou six jours, fut  
le signe avant-coureur de cet *avortement :* mais aussi-  
tôt que la nature eut expulsé ce fœtus, qui n’avoit que  
la proportion d’un enfant de quatre mois & demi, tems  
auquel il étoit mort dans le ventre de sa mere, elle *se*porta bien. MaURIcEAU.

Entre les caufes générales de *F avortement,* aucun Auteur  
ancien & moderne un peu considérable, n’a compté les  
*envies* ; quoiqu’on ait fait plusieurs traités pour en prou-  
ver ou combattre les effets.

Hippocrate, qui n’oublie rien, garde le silence sur cet  
article. Galien & Actuarius parlent d’une maladie  
qu’ils appellent κίσσα ; & Pline d’une autre , qu’on  
nommoit communément *pica* ou *picatio.* Quelques  
Auteurs font mention d’une incommodité, dont le  
nom est μαλαν.ία : mais κίσσα, μαλακία , *pica & picatio* dé-  
signent une envie singuliere de manger de ces choses  
qui n’excitent pas ordinairement l’appétit, comme de  
la craie, de la chaux, des cendres & de la boue, & au-  
tres chofes sur lesquelles les envies des femmes groffes  
ne fe jettent pas. Les filles dont les regles font suppri-  
méesssont plus fujettes à ces appétits defordonnés que  
les femmes grofles. Au reste, les Allemands font les  
feuls peup les qui n’aient point de nom particulier pour  
cette maladie.' Les Anglois l’appellent *longing* , les  
François *envies,lus* Italiens *voglia* ou *donnasuogliata’stc*quoique les mots *envie & voglia* aient encore quelques  
autres appellations, nous n’en devons pas conclurre que  
cette maladie foit particuliere à ce pays; car les fem-  
mes de toutes les autres contrées y font exposées com-  
me les nôtres.

A B R 104

Je ne connois d’autre moyen de prevenir cet effet des en-  
vies que de les satisfaire toutes les fois qu’il est possible.  
Mais si par négligence ou par impossibilité d’em-  
ployer ce remede , on apperçoit des fymptomes  
*d’avortement,* il est de la prudence de les écarter parle  
repos, le régime, & les évacuations requifes & indi-  
quées en pareil cas, pourvu qu’on ait le tems d’appli-  
quer ces remedes ; ce qui n’arrive pas toujours.

A B R

ABRABAX ou ABRAXAS. Terme magique, mar-  
quant les jours de l'année en lettres numériques. Case  
tel d’après Libavius.

ABRACADABRA. Terme cabalistique recommandé  
par SirenusSamonicus comme un spécifique contre une  
efpece de fievre , que les Medecins appellent hémitri-  
tée.

Pour qu’il puisse faire effet, il faut l’écrire fur un papier  
de la maniere fuivante ; retranchant à chaque fois qu’on  
écrit une lettre , & commençant ce mot fans le finir au-  
tant de fois qu’il y a de lettres. Ainsi l’on formera une  
figure triangulaire, dont la bafe fera le mot *Ap.racada-  
bra ,* & le flammet la lettre A.

**ABRACADABRA  
A BR AC A DABR  
ABRACADAB  
ABRACADA  
A B R A C A D  
A B R A C A  
A B R A C  
A B R A  
A B R  
A B**

**A.**

On sisspendra au col de la personne qu’on veut guérir, le  
papier silr lequel on aura disposé ce mot de cette ma-  
niere. On seroit trop d’honneur à de pareilles fotifes  
en *se* donnant la peine de les réfuter.

ABRA CALAN. C’est encorre un terme cabalisti-  
que, auquel les Juifs attribuent la même vertu qu’à  
Abracadabra ; ce en quoi, je crois qu’ils ont raifon.  
**BUXTORF.**

Saint Chryfostome & Saint Augustin defapprouvent ces  
amulettes, dont l’ufage leur paroît tenir quelque chose  
du paganifme. Mais je me garderai bien d’appuyer  
leur fentiment ; je ne veux point avoir affaire aux mar-  
chands de coliers anodyns, dont le fameux inventeur  
a trouvé le fecret de précipiter les Chrétiens dans une  
fuperstition aussi ridicule qu’aucune de celles des  
Payens & des Juifs.

Mais je ne puis me difpenfer de rendre justice à l’Abraca-  
dabra& àl’Abracalan. Ils ont quelque chofe de plus  
que le Coller anodyn. Le colier anodyn ne signifie rien;  
au lieu que Selden nous apprend , en parlant *de Dits  
Syris -s* que ces deux mots font des noms d’une idole  
Syriinne. Ainsi le charme fuppofe apparemment une  
invocation de cette ancienne divinité.

ABRAHAM, ABRAHAM. On dit que ce Patriarche fut la  
Medecine, & qu’il l’apprit aux Egyptiens pendant son .  
féjour dans leur pays. On ne trouve rien dans l’écriture  
qui pusse servir de fondement à cette opinion. Cette  
tradition doit fon origine au fentiment des Mages  
Perses, qui confondent Abraham avec Zoroastre, le  
fondateur de leur religion & de leur philofophie,  
ainsi que de la philofophie & de la religion des Chal-  
déens. SeHULzE. HERBELOT.

ABRASA. Ulceres accompagnés d’*abrasion* d’une partie  
de la si-lbstance du corps ; ou bien des ulceres dans lesi-  
quels la peau est si tendre & si lâche, qu’elle est sujette  
à l’abrasion.

ABRAS AXAS. Autre terme magique tiré de Basilide  
PEgyptien. On dit que si on Pinsicrit Pur la circonféren-  
ce d’un cercle , les mouches s’éloigneront de l’espace  
renfermé dans cette circonférence. CasTEL d’après Llu  
bavius.

ιο; A B R.

ABRASIO. Castelli rend ce mot par ulcération fuper-  
ficielle des parties membraneuses, avec déperdition de  
substance par petits fragmens.

Ainsi l’on dit qu’il y a abrasion dans les intestins, lorsque  
la membrane interne est exulcérée, & qu’il s’en dé-  
tache de petites parcelles qui siont expulsées avec les ex-  
crémens.

ABRASUM, *partie exulcérée.*

On ne coupe point la peau dans les exulcérations , mais  
on s’attache à la restituer dans *sa* place ; c’est pourquoi  
l’on étend dessus les médicamens convenables. Par ce  
moyen la peau exulcérée reprend quelquefois , quoi-  
qu’elle foit toute noire. Pour garantir dans le cas d’ex-  
ulcération les parties affectées d’inflammation, frottez-  
les avec de la poudre de flumac rouge mêlée avec du  
miel, ou avec de la cendre de jonc mêlée aussi avec du  
miel. ORIBASE, *de morse curat. lib.III. c.* 18.

ABRATHAN, ou ABROTANUM, *Aurone.* Les  
Juifs comptent cette plante entre les fept especes d’hy-  
fope. **SAUMAISE.**

ABRICrsoufrc. Voyez *Sulphur.*

ABROTANOIDES , efpece de corail , ou de plante  
pierreufe, reffemblante à *Faurone* femelle, d’où elle  
tire fon nom. Elle croît, selon Clusius, qui en a don-  
né la description, *sur* les rochers au fond de la mer.  
RAY. *Hisu*

ABROTANUM , *Aurone.* Le nom *Abrotanum* lui  
vient du motgrec \*βρὸς, *doux.*

Il y a différentes especes *d’aurone.* La premiere est *FA-  
brotanum mas officinarum ->* Ger. 947. emaculat.  
1105. Raiijhist. 1. 371. *Abrotanum vulgare,* J. B. 3.  
192,. *Abrotanum,* Chab. 376. *Abrotanum mas vul-  
gare* , Parla 92. *Abrotanum mas, angustifolium , ma-  
jus ,* C. B. 136. Tourn. inst. 459. Boerh. ind. A. 127.  
*Abrotanum mas vulgare, Fuclosii*, Hist.Oxon. 3. 11.

Cette plante est très - connue, on la cultive dans presque  
tous les jardins,fa racine est ligneuse,garnie de quelques  
fibres; elle pousse plusieurs tiges sarmenteisses & bran-  
chues.Ses feuilles font nombreuses & naissent sur de lar-  
ges queues; elles scmt découpées fort menu en des lobes  
plus larges que ceux du fenouil : mais elles font plus  
courtes, d’une couleur Verte & blanchâtre par-dessous.  
Les fleurs croissent aux sommités des branches, & elles  
scmt en très-grand nombre; elles fiant composées de plu-  
sieurs fleurons très-courts en forme de tuyaux dÎVifés  
en cinq parties , portés chacun sur une gaine, & renfer-  
més dans un calice écailleux. Il leur fuccede de petites  
graines oblongues, nues, fans aigrettes ; les feuilles &  
les fleurs ont une odeur fort douce : mais on fent un  
peu d’amertume au gout. Cette plante fleurit au  
mois de Juillet ; fes feuilles tombent dans l’luVer,  
& elle en repousse de nouVelles chaque printems.  
**MILLER.**

Ælien rapporte plusieurs propriétés singulieres de *F auro-  
nt.* Il en parle comme d’un préfent qu’Efculape a fait  
aux hommes : & elle guérit, felon lui, radicalement  
la difficulté de refpirer : elle tue ces vers monstrueux  
d’une longueur prodigieufe qui s’engendrent dans les  
intestins : mais elle ne produit pas ce dernier effet\*  
si infailliblement qu’il faille s’en tenir à ce remede  
feul.

Guillelmus Menens ditstans fon traité intitulé *Vellus Au-  
reum ->* qu’une branche d’*aurone* msse Eous un oreiller,  
préEerve de cette imbécillité dont on est affecté par sor-  
tilege. Je cite ce pastàge pour démontrer dans quelle  
extraVagance un homme de bon sens & de lettres peut  
donner lorsqu’il s’abandonne à la chaleur de sim ima-  
gination , & qu’il est un peu enthousiaste.

Galien prétend qu’elle aflbiblit le frisson de la fievre  
intermittente, si on en frotte le malade avant que cet  
accès commence. Il ajoute qu’elle tue les vers.

On fe Eert en Medecine de ses feuilles & de fes sommi-  
tés , & les auteurs modernes leur attribuent les proprié-  
tés suivantes. Elles fiant bonnes contre les putréfac-  
tions & les poifons, de même que contre les piquures  
des animaux venimeux, tels que le fcorpion & Parai-

Α B R 106

gnée : elles tuent les vers. On les emploie quelquefois  
dans la suppression des regles , & dans les maladies  
histériques. On les mêle fréquemment dans les on-  
guens chauds & corroboratifs. Le jus des feuilles & la  
lessive de leurs cendres font recommandés contre la  
perte des cheveux & aux persimnes chauves. MILLER,  
d’après Rai & Galien.

Les sommités bouillies dans de l’eau ou du vin, avec  
du sucre, font bonnes pour la difficulté de respirer,  
l’asthme , la toux , & les autres maladies du pou-  
mon.

On dit que *Faurone* guérit aussi de la jaunisse. RAY, DaLe,  
**MILLER.**

Matthiole recommande la poudre de Ees feuilles séchées  
pour les fleurs-blanches.

Les anciens avoient coutume d’en faire infuser dans l’hui-  
le , pour donner à cette huile une odeur aromatique &  
agréable.

Heister en recommande la décoction dans de l’eau *salée*ou de Peau de mer, pour arrêter les progrès de la gan-  
grene.

La seconde espece d’*Abrotanum* ou d’*Aurone,* c’est *F A ~~  
brotanumfaemtna* ou *chamaecypariissets,* Off. Ger. *Asero\*  
tanumfaemina vulgaris,* Parla *sumina fibris teretibus,  
female Abrotanum* ,C. B.

On l’appelle encore *Santoline.*

Cette plante conferre ses feuilles pendant tout l’hiver-:  
elle pousse des tiges ligneufes, grêles, couvertes d’un  
duvet blanchâtre, & partagées en plusieurs branches qui  
font enVÎronnées de feuilles menues chargées de petits  
tubercules : ces tubercules l’entourent quatre à quatre  
dans toute fa longueur. Ces feuilles font toutes blan-  
châtres , d’une odeur forte , fans être defagréable,  
& d’une saveur acre, chaude & aromatique. Cha-  
que petit rameau porte une fleur jaune , compo-  
*sée* de plusieurs fleurons en forme de tuyaux, renfer-  
més dans un calice commun, écailleux & prefque fé-  
misphérique. La graine de cette *aurone* est petite»  
oblongue & rayée ; fa racine est dure, ligneisse, épaise  
*se &* branchue. Elle vient communément dans les  
lieux champêtres d’Italie & dans les vignobles, autour  
desquels elle sert de haies & de clôture. Elle fleurit en  
Juillet & Août.

On emploie en Medecine ses feuilles , & quelquefois fes  
fleurs. Elles passent pour très-énergiques contre les  
vers. On les fait bouillir dans du lait, que l’on prend à  
jeun. Les anciens ont recommandé cette plante contre  
toutes fortes de poifons,contre la piquure & la morsilre  
des animaux venimeux, contre les obstructions du foie;  
dans la jaunisse, lorfqu’il est question de provoquer les  
regles : pour ce dernier effet, on la fait infufer dans du  
vin. **MILLER.**

Dale fait mention d’une troisieme espece *d’aurone,*dont on fait, dit-il, ufage en Medecine , & qu’il dé-  
crit ainsi.

*Artemisia tenuifolia,* Ossic. hisu Oxon. 3.6. *Artemisia  
tenui folia sert leptophyllos, aliis abrotanum,* J. B. 3.  
194. *Artemisia tenuifolia feu leptophyllos, quibasedam  
abrotanumJylvestre ,Cffialu Abrotanum campestre,*

Ger. 948. Ernac. 110. 6. Raii hist. 1. 37I. Synop. 3.  
190. C. B. Pin. 136. Parla Theat. 94. Tourn. inst.  
459. Boerh. ind. A. 1. 27. *Abrotanum inodorum, -*schwenck. 5.

On fubstitue quelquefois à cette especè *d’aurone, ï’auro-  
ne* mâle : on dit qulelle calme les douleurs d’estomae &  
des nerfs. DaLE.

Miller compte dix-huit fortes *d’aurones ,* en y compre-  
nant la premiere & la seconde dont nous venons de  
parler.

I. *Abrotanum mas, angustifolium maius*, C. Β. Plu.

2. *Abrotanum mas, angustifolium minus,* C. Β. P.

3. *Abrotanum mas, angustifolium maximums* C. B. P.

4. *Abrotanum latifolium inodorum*, C. B. P.

5. *Abrotanum mas, angustifolium incanum* , C. B. P.

6. *Abrotanum campestre, cauliculis albicantibus*, C.B,Ρ.

107 A B R

7. *Abrotanum campestre , cauliculis rubentibus >* C. B.  
P.

8. *Abrotanum campestri simile Tingitanum,* H. L. Ρ.

o. *Abrotanum campestre incanum , carlinae odore }* C.  
B. Ρ.

io. *Abrotanum humile, corymbis majoribus aureis ,* H.

j ι. *Abrotanum Hispanicum , abfynthii pontici folio ,*Tourn.

12. *Abrotanum Hispanicum maritimum , folio crasse,  
splendente et rigido* , Tourn.

13. *Abrotanum mas ex furinam molli hirsutia canescens,*Pluk. Almag.

14. *Abrotanum elatius sub un canum, foliis creberrimis ,  
secundum caulem in metae formam fafligiatis,* Pluk.  
Almag.

15. *A brotanum orientale annuum, abfynthii minoris felio,*Tourn.

16. *Abrotanum orientale, chamaemeli folio,* Tourn.

17. *Abrotanum Africanum,soliis argenteis, angustis flo-  
ribus spicatis capitalis copiose tomento donatis,* D. She-  
rard. Raii Suppl.

18. *Abrotanum Apricanum , foliis argenteis angustis ,  
floribus umbellatis, capitulis tomentosis*, Raii, fuppl.

ABROTONITES, Vin imprégné *d’aurone*, dont Diosc  
coride fait mention, & qu’on prépare de la maniere  
fuivante.

Prenez *de P aurons broyée etpasseée, cent onces.*

ουγκ.α, *ponce pesait dix-huit deniers cinq grains -,  
enfermez - la dans un sac de toile -, et mettez ce  
sac dans cinquante-six pintes de mout* , Κίράμιον.

Π est bon dans les maux d’estomac , dans le dégout,  
& dans la jaunisse; car il est diurétique. DIosooRIDE.  
/. 5.C.62.

ABRUPTIO. Voyez *Abductio.*

ABRUS, espece de fevè rouge qui croît en Egypte &  
aux Indes. Histoire de RaY.

ABRUS , Offic. Veflin. obsi 25. *Phaseolus ruber abrus  
vocatus,* Alp. Ægypt. 76. *Phaseolus Glycyrrhizites fo-  
lio alato, pise coccineo, atrâ macidâ notato.* Cat. Jamaic.  
70. Hist, Jamaic. 1.80. Tab. 112. *Phaseolus alatus ma-  
jor , fructu coccineo, maculâ nigrâ notato ,* Corneil. in  
not. Horst.mal. 8.72. Flor. mal. 211. *Phaseolus ruber  
indicus bontio, Rael, luffi.* 1.889. *Phaseolus fecundus  
ruber ,qui abrus Prospero Alpino dicitur,* Bont. 136.  
*Phaseolus ruber abrus vocatus minor coccineus, nigra  
macula notatus,* hist. Oxon. 2. 71. *Phaseolus arboref-  
, cens alatus et volubilis major Orientalis, fructu cocci-  
neo , hilo nigro notato,* Pluk. Phitog. T. 214. f. 5. *Pi-  
sam Indicum minus coccineum, aliisabrus, J.* B. 2. 263.  
*Pisum Americanum coccineum vel nigrum, abrus qui-  
bufdarn ,* Chab, 403. *Glycyrrhiza Indica vulgo,* Serm.  
Cat. 494. *Glycyrrhiza Indica siliquis et feminibus pisi  
coccineis , hilo nigro notata,* Par. Bat. Prod. 337. *Gly-  
cyrrhiza vel, sumaris, Glycyrrhiza affinis, arboreseens,  
Americana, floribus ex luteo et rubro variegatis, folio  
acuminatoasiliqua lasuscma,* Breyn. Prod. 2.53. *Ara-  
chus Indicus sive Aricanus*, Parkinson Theat. 1071.  
*Konni,* Hort. mal. 8. 71. *Olenda, olida*, Herm. Musi  
Zeyl. 16.

On l’apporte des deux Indes ; on fe *sert* de la semence.  
Il y en a deux sortes chez les Apothicaires ; l’une de  
1a grosseur d’un gros pois, de couleur cendrée, tirant  
fur le noir ; l’autre est un peu plus grosse que l’ivraie  
ordinaire. Elles font l’une & l’autre d’un rouge foncé  
tirant sur le noir : elles font fort recommandées pour  
les inflammations des yeux. On leur attribue la pro-  
priété de dessecher les rhumes , de fortifier les nerfs  
optiques , de ranimer les efprits, de dissiper les vapeurs  
qui fe portent au cerveau, & d’éclaircir la vue. On at-  
tache la plus petite espece au col des enfans en forme  
d’amulette. DaLe.

ABS 108

ABS.

ABSCEDENTIA. Parties corrompues qui *se* féparent  
dans l’état de maladie , des parties faines auxquelles  
elles fiant naturellement unies dans l’état de semIé.

ABSCESSUS. *Abseès.* ἀπόστημα\* Les mots ἀπόστασις & ἀπόστκμα \*  
dont Hippocrate *se sert* très-souvent, scmt rendus dans  
Cesse par *Abseessets* & quelquefois par *Vomica* : c’est  
pourquoi tous les Auteurs modernes emploient le mot  
*absees* pour signifier un phlegmon ou une tumeur in-  
flammatoire qui fuppure, quoique quelquefois il signi-  
fie une tumeur de toute autre forte, lorfqu’elle ne se-  
ra pas spécifiée ; en un mot toutes les tumeurs en gé-  
néral, & en particulier les tumeurs *enkystées.*

Ces mots , à considérer leur étymologie , semblent com-ὶ  
prendre toutes fortes d’éjection de matiere morbifi-  
que , ; ίπαρα, & ἀρίστημι , signifiant sortir , s’éloigner ,  
Aussi Hippocrate les emploie en général pour expri-  
mer toute émission d’humeurs nuisibles hors des par-  
ties vitales , soit qu’elles fie déchargent immédiate-  
ment par quelqu’un des émonctoires, comme lesglan-  
des des intestins , les reins & la peau , par où sortent  
en abondance les matieres fécales , llurine & la fueur;  
foit par quelques 'parties où elles trouvent une issue  
facile par la rupture d’un vaisseau , comme la matrice  
& le nez ; ou par quelque partie mufculaire , ou glan-  
de , d’où elles ne fauroient fe dégager si aisément, &  
où par cette raisem elles séjournent & *se* corrompent  
juEqu’à ce qu’à la fin elles en fartent en forme de pus.

Quelquefois aussi Hippocrate entend par ces mots la  
tranfmutation d’une maladie en une autre , comme  
de llesquinancie en péripnetimonie , d’une fievre con-  
tinue en une fievre quarte , & quelquefois la mutila-  
tion ou la destruction d’une partie cauféepar le féjour  
d’une matiere morbifique qui s’y est fixée.

Hippocrate fe fert aussi du mot ἀπόστασα, pour exprimer la  
fracture ou l’exfoliation d’un os, qui arrivent quand les  
parties qui étoient contigues pendant l’état de fanté ,  
viennent à s’éloigner les unes des autres.

Paul Eginete femble restraindre au fens de suppura-  
tion le mot *abseès* [ ἄκνόΓ,μα ] qu’il définit corruption  
des parties charnues telles que les mufcles , les veines  
& les arteres.

Parmi les diflérentes significations du mot *abseès -,* voici  
celle à laquelle je me borne : je le considere principa-  
lement comme étant une des fuites de l’inflammation;  
qui est le flens dans lequel les ,Chirurgiens l’emploient  
aussi le plus ordinairement. Voyez *Inflammation.*

Quand, à mesure que la tumeur inflammatoire augmen-  
te , la douleur , l’ardeur & le battement augmentent  
aussi , ce qu’il ne faut pas négliger d’obferver ; si la  
fievre s’opiniâtre & que ces fymptomes continuent  
jusqu’à trois jours , nonobstant les efforts qu’on aura  
faits pour réfoudre la tumeur , il faut s’attendre qu’i!  
Ee formera du pus dans cette partie, & la marque à la-  
quelle onreconnoîtra qu’il estformé, ce fera si dans les  
*abseès* extérieurs on sent une fluctuation fous les doigts  
4 lorsqu’on y touche ; dans les *abseès* internes on s’en  
appercevra à la diminution des fymptomes dont nous  
venons de parler ; & lorsqu’il y a déja quelque tems  
qu’il est formé, le malade a de§ frisions fréquens Eem-  
blables aux accès d’une fievre intermittente. Ηιρρο-  
**CRATE. BOERHAAVE.**

Dans ce cas là il ne faudra plus songer du tout à résou-  
dre , parce que si l’on continue à appliquer des réso-  
lutifs dans le tems que la résolution n’est plus possible,  
il arrÎVera de-là que les parties les plus fluides & les  
plus volatiles des humeurs obstruées *se* dissiperont,  
tandis que les plus grossieres & les plus inactives *se*Eecheront & fe durciront au point d’empêcher la si.lp-  
puration ou de la rendre très-difficile ; & alors il *res-  
tera* dans la partie un endurciffement douloureux qui  
formera un skirrhe si la partie est glanduleufe ; c’est  
pourquoi l’eau-de-vie camphrée & les autres topi-  
ques spiritueux ne conyiennent aucunement; les forts

109 ABS

cordiaux ne conviennent pas mieux dans le cas de Pin-  
flammation interne.

Au lieu donc de persister dans l’usage des résolutifs, les  
indications Pont ,

1°. De faire murir les humeurs contenues dans la tu-  
meur jusqu’à ce que tout ce qu’il y avoit de cru foit  
tourné en pus , ou matiere bien digérée, d’amollir en  
même tems la tumeurs & les parties voisines , & d’at-  
tirer la matiere en dehors , afin que quand elle fera  
murie, elle fe dégorge plus promptement, foit qu’elle  
fe fasse une ouverture d’elle - même , foit qu’il faille  
employer Part pour lui donner du jour.

2°. De faire sortir le pus ou la matiere quand elle est  
murie ; de nettoyer alors l’ulcere , & enfuite le con-  
folider & le cicatriser.

Il faut observer que quand la matiere purulente est *sor-  
tie ,* la partie qui la contenoit ne s’appelle plus un abse  
cès , mais un ulcere , lequel il faut nettoyer jufqu’à ce  
qu’on le voie rouge jufqu’au fond, avant que de pou-  
voir entreprendre de le fermer.

On fatisfait à la premiere indication en appliquant des  
médicamens propres à exciter & à augmenter la cha-  
leur de la partie ou de toute l’habitude du corps , ou  
qui en même tems qu’ils augmentent la chaleur, amol-  
lissent la tumeur , fans pourtant en chasser les parties  
volatiles & fluides qui ne fauroient transpirer ni fe dise  
siper à travers la peau à caufe de l’obstruction des po-  
res que ces mêmes médicamens occasionnent.

On pourra employer à cet ssage les gommes suivantes.

*L’Ammoniac,*

*le Bdellium >*

*l’Elemi ,*

*le Galbanum,  
POpoponax,  
le Sagapenum.* BoERHaavE.

Toutes les applications émollientes & relâchantes con-  
tribuent à cette fin: j’en vais donner pour exemples les  
compositions suivantes.

Prenez *farine de seigle, quatre onces ,*

*Vinaigre, deux dragmes,*

*Galbanum, que vous ferez disseudre dans un jaune  
d’œuf, une once.*

Mettez bouillir le tout avec de Peau pour faire un cata-  
plafme ; après quoi vous y ajouterez *de Phuile de lis  
blancs, une once.* Mêlez bien le tout.

Autre.

Prenez *feuilles d’ozeille sauvage, quatre poignées,  
Beurre non-salé, un once s,  
Ecume de biere i deux onces,  
Sagapenum , que vous ferez disseudre dans un jau-  
ne d’oetss, quatre dragmes.*

Autre.

Prenez *Miel bouilli, qtel ait un peu de consistence , quatre  
onces,*

*Oignons cuits fous des cendres chaudes , trois on-  
ces.*

*Figues grasses > quatre onces.*

Mettez bouillir le tout avec un peu d’eau pour faire un  
cataplafme , à quoi vous ajouterez

*Graine de lin en poudre , une once et demie ;*

Mêlez le tout.

Autre.

*/*

Prenez *Gruau d’avoine} une once 5*

*Graine de lin nouvelle en poudre, deux onces tOignons de lis blancs, trois onces,  
Fleurs de guimauve, une once ;*

ABS île

Faites bouillir le tout dans du lait nouvellement trait &  
ajoutez-y.

*deux onces de beurre non salé.*

Faites du tout un cataplasine, **BOERHAAVE.**

Autre.

Faites bouillir le tout dans du lait ou de l’eau Fur un feu  
lent jufqu’à consistence de cataplafme : ajoutez-y en-  
fuite

*deux onces d’écume de biere,*

*et une once de galbanum dissions dans un jaune  
d’œuf ;*

Etendez de ce cataplasine sisr un linge en double , &  
l’appliquez tout chaud siir la tumeur , & réitérez fré-  
quemment la même application.

Autre.

*Frençzfeuilles de mauve et branque-ursine , de chaque  
deux poignées j*

*Figues grasses coupées en deux demi-douzaine s*

Faites bouillir le tout en la maniere stssdite & ajoutez-y

*Oignons cuits fous la cendre et autant de graine  
de lin en poudre , qu’il en faudra pour donner  
au tout mèlé ensemble, consistence de cataplasme\**

Autre.

Faites bouillir le tout dans de Peau, & joignez-y.

Mêlez le tout pour en faire un cataplasine.

Autre.

Prenez *fleur de froment sueux ou trois poignées,*

Faites-les bouillir dans une quantité suffisante de lait, &  
y ajoutez

*Bdellium et opoponax disseus dans des jaunes d’œufoe  
de chaque une once,*

*Safran, une once.*

Faites-en un cataplasine. HEISTER.

Cependant il faut régler le mouVement du sang de ma-  
miere que la fieVre soit assez sorte pour produire une  
chaleur suffisante pour la formation du pus , & qui en  
même tems ne foit pas assez excessiVe pour opérer la  
mortification.

Il faut ici beaucoup de jugement pour régler le régime ,  
les médicamens & les topiques qu’on doit mettre en  
œtiVre ; car il n’est pas possible de spécifier une métho-  
de uniforme pour tous les cas qui peuVent arrÏVer. Il  
faut examiner aVec attention, quel est le degré de cha-  
leur qui regne par tout le corps; & si l’on trouve qu’il  
n’y en ait pas assez, il faudra l’augmenter par un ré-

in ABS

gime & des médicamens échauffans, parce qu’il y a un  
degré de fievre qui est absolument nécessaire pour la  
formation du pus.

Mais si au contraire la fievre paroît trop forte, il la fau-  
dra modérer par un régime & des médicamens d’une  
nature toute contraire.

Il saut s’appliquer avec le même foin à connoître la cha-  
leur actuelle & potentielle des topiques.

Ainsi quand une tumeur de cette espece vient à quelqu’un  
d’une constitution hypocondriaque ou abbatu par une  
fievre quarte , ou aux mamelles d’une femme d’un  
tempérament relâché, qui nourrit : si on ne trouve que  
peu ou point de fievre, il faudra employer un régime,  
des médicamens & des topiques plus échauffans dans  
la vue de provoquer la fuppuration. Mais si cette tu-  
meur vient à quelqu’un dans la fleur de sa jeunesse, &  
que l’ardeur de la fievre foit excessive , il faut em-  
ployer un régime & des médicamens laxatifs & des  
cataplascnes émolliens , fans aucuns mélange d’ingré-  
diens propres à échauffer.

Servons-nous de la petite vérole pour éclaircir les prin-  
cipes que je viens d’établir au fujet des *abseès* : car  
dans cette maladie , si l’ardeur de la fievre n’est pas  
affez forte , pour amener les pustules à un état de fup-  
puration , ces petites tumeurs inflammatoires *se* con-  
denfent, & la matiere morbifique ne trouvant plus par  
où fortir , le malade en est suffoqué.

Au contraire , si la fievre est trop forte , & que l’ardeur  
en devienne excessive, c’est de *i’icbor* qui fe forme au  
lieu de pus, & les parties de deffous les pustules paroise  
*sent* livides & mortifiées , & font véritablement gan-  
grenées.

Mais s’il n’y a ni trop ni trop peu de chaleur , la silp-  
puration se fait comme il faut , & le malade en *ré-  
chappe.*

Il faut avoir foin sur toute chose de ne pas donner d’ou-  
verture à la tumeur, que toute la matiere qui cause  
l’obstruction, & les vaiffeaux engorgés ne soient tour-  
nés en pus , autrement ce qui n’est point sorti lors de  
la suppuration , se durcira , & l’ulcere ne rendra que  
de *i’ichor* au lieu d’un pus bien digéré , quand on le  
pansera.

D’un autre côté, il est dangereux de lasser séjourner le  
pus dans la tumeur après qu’il est une fois bien formé,  
parce qu’il s’y corrompra, & devenant acre corrodera  
les parties adjacentes & formera des sinus & des fistu-  
les qui seront très-difficiles à guérir & souvent fatales.  
Ou bien quand les parties les plus fluides feront dissi-  
pées par la transpiration ou absorbées par les vaiffeaux  
qui ont leur ouverture en dedans de *Fabseès ,* ce qui  
reste venant à se condenser, forme un endurciffement  
dans la partie, ou un skirrhe, si c’est une partie glan-  
duleufe.

Mais spécialement dans le cas d’une suppuration abon-  
dante , il est de la derniere importance de faire écou-  
ler le pus ou la matiere , quand elle est une fois bien  
formée, otl même de l’exprimer pour la contraindre à  
sortir ; & cela pour une autre raison qui est qu’autre-  
ment elle feroit repompée par les vaisseaux dont les  
orifices fiant déja ouverts naturellement, mais qui s’é-  
largissent encore de plus en plus par l’action de la ma-  
tiere contigue qui les corrode.

De-là il arrive que le pus *se* mêlant dans le seing , le cor-  
rompt ; ce qui caufe une fievre hectique & fouvent la  
métastafe ou la tranflation de la matiere morbifique ,  
qui fe décharge dans quelque vificere ; ce qui devient  
plus ou moins fatal , à proportion que la partie qui la  
reçoit est plus ou moins nécessaire à la fanté & à la  
vie.

Or la partie la plus sujette à recevoir les mauvaises im-  
pressions de la matiere repompée par les vaisseaux, est  
le poumon , & la derniere scene de cette tragédie est  
la phtisie qui *se* termine très-siouvent par la mort.

Le foie n’est pas non plus exemt de ce danger, *se* trou-  
vant souvent attaqué par la matiere purulente qui *se*dépofe dans quelqu’une de fes parties. Cependant il

*I*

*ABS 112*

arrive quelquefois que le pus s’ouvre un passage par  
les conduits biliaires , dans le duodenum , d’où il est  
enfuite expulsé hors du corps en- forme de diarrhée  
purulente.

Ou bien il arrive d’autres fois que la matiere, avant que  
de fe dépoEer dans aucune partie du corps déterminée,  
par un bonheur singulier dont le malade est redeva-  
ble à sim excellente constitution , *se* détermine à en-  
trer dans les glandes des intestins ou des reins & de  
là va sie décharger avec l’urine ou les matieres féca-  
les.

On voit par-là comment la matiere des *abseès* internes  
rentre dans la circulation & est séparée une seconde  
fois des fluides avec lefquels elle a circulé, par les  
glandes des intestins ou des reins.

Je ne doute pas qu’il ne fe trouve des gens assez mal-  
avisés pour soutenir que cette absorption réitérée de  
la matiere , dans le cas des *abseès* internes , n’est  
pas possible : mais je puis appeller , à cet égard, en  
toute Eureté à l’expérience de tous les Medecins de  
l’Europe qui ont étudié ces Eortes de cas avec l’atten-  
tion qu’exige d’eux l’importance de leur profession.

Quand les tégumens de *Fabseès* & les parties adjacentes  
font amollies & relâchées par les topiques ci-dessus  
spécifiés , & que leur consistence est si fort amollte ,  
qu’ils cedent au toucher, & que la matiere qu’ils con-  
tiennent s’efforce de s’ouvrir un passage ; Boerhaave  
recommande qu’on applique des émolliens & topi-  
ques huileux mêlés avec des ingrédiens d’une âcreté  
médiocre ; & par-là il espere que les tégumens fieront  
amincis , & deviendront moins sensibles , & que par  
conséquent l’ouverture de *Fabseès* fera moins de mal  
& de douleur.

Voilà comment il enseigne qu’il faut compofer ces to-  
piques :

Prenez *écume de biere vieille, deux onces,  
savon de Vonisc rapé, deux dragmes ,  
miel , demi - once,  
huile de camomille par Infusion, deux dragmes ;*

Faites du tout un cataplasine.

Heister recommande une autre composition bien appro-  
chante de celle - ci.

Prenez *écume de bière, trois onces,  
miel, une once ,  
savon de Vonisc rapé, demi - once s  
huile de lis blancs,* autant qu’il en faudra pour  
former du tout un cataplafme.

Quand la tumeur est devenue molle & blanche, & que  
le Chirurgien, en la pressant avec les doigts , sent la  
fluctuation de la matiere qui est dedans ; quand la dou-  
leur, l’inflammation, la rougeur, la tension & la pul-  
sation de la partie cessent, & que la fievre disparoît,  
& qu’en même tems la tumeur s’éleve en forme de  
cone , & qu’on fient dans cette partie une espece de  
pesanteur ; on est alluré que le pus est suffisamment  
mûri, & pour-lors il ne faut plus tarder à lui donner  
du jour. Mais, comme on remarque à l’anevryfme  
quelques-unes de ces apparences, il faut prendre garde  
de le confondre avec l’abfcès. Voyez *Anévrysme.*

Celfe est d’avis que pour procurer la maturité des *abscès on  
se* contente d’y appliquer des cataplasmes émolliens,juf-  
qu’à ce qu’ils percent d’eux-mêmes, pourvu que la ma-  
tiere ne soit pas bien avant ; afin qu’ils fioient moins  
scljets à laisser après eux des cicatrices qui défigurent  
la partie.

Mais comme la matiere, quand elle est enfermée, peut  
produire les accidens qu’on vient de dire, la plupart  
des Auteurs qui ont traité de la Chirurgie difent una-  
nimement qu’il faut la faire fortir ou par l’incision ou  
par les caustiques ; & de ces deux voies, c’est l’incision  
qu’ils préserent généralement.

Voici comme elle doit sie faire; Le Chirurgien pressera  
d’une

ιΐ3 AB S

d’une main la matiere dans l’endroit le plus éminent  
de la tumeur, & de l’autre enfoncera un bistouri dans  
*Fabscès,* jufquà ce que voyant sortir le pus par l’ou-  
verture , il connoisse que l’instrument est entré assez  
avant. Alors il retirera fon bistouri, & en le retirant,  
élargira la plaie ; ou bien il portera la pointe au côté  
opposé à celui qui s’éleve en cone, *8c* fera une inci-  
flon à la peau & à la chair intermédiaire, ayant toujours  
grand foin de commencer l’incision à la partie infé-  
rieure du cone, pour donner plus de facilité à la ma-  
tiere de fe dégorger.

Le Chirurgien en fassant sim opération aura grand satin  
d’éyiter les nerfs & les vaisseaux qui pourroient fe ren-  
contrer , surtout s’il y en avoit dont la lésion pût être  
de conséquence. Il aura aussi attention à ne point cou-  
per les mtsscles en travers.

Galien, Paul & Fabrice d’Aquapendente, dssent Imani-  
mement qu’il faudroit, en faifant l’incision, observer  
de fuicre la direction longitudinale des fibres, ainsi  
qu’ils s’en expliquent ; par où ils veulent dire qu’il la  
faut faire dans un fens parallele au cours des fibres de  
la partie qui est fous la peau.

On recommande cette précaution dans la crainte que le  
bistouri ne coupe les muscles ou les tendons en tra-  
vers , ou les nerfs, ou de gros vaisseaux ; à quoi il faut  
bien prendre garde, parce que les accidens qui s’en en-  
fuivroient font très - dangereux, & souvent irrépara-  
bles. Par exemple, qu’un vaisseau fût coupé, il en arri-  
veroit une grande hémorrhagie, avec tous les inconvé-  
niens qui en font les suites ; qu’un nerf le fût, la par-  
tie à laquelle il communique la fenfation & le mouve-  
ment deviendroit paralytique. Enfin, qu’un mufcle fût  
coupé en travers, la partie qu’il meut seroit infailli-  
blement privée de mouvement.

Le cours de ces fibres est si varié dans les différentes par- I  
ties, qu’il n’est pas possible de donner des regles fixes  
pour la direction du bistouri. C’est pourquoi il faut  
qu’un Chirurgien, avant de *se* mettre en devoir de  
faire une pareille incision , poffede parfaitement l’a-  
natomie de la partie qu’il veut inciser, fans quoi il ne  
feroit pas possible qu’il prît de justes mefures pour évi-  
ter les accidens ci-dessus dits.

11 est arrivé trois fois de ma connoissance que faute de  
cette fcience si nécessaire, les muscles qui levent les  
paupieres ont été coupés tranfverfalement à différen-  
tes perfonnes ; en conséquence de quoi la paupiere n’é-  
tant plus soutenue, couvroit l’œil perpétuellement. Or  
cette faute est d’autant moins excufable, qu’Aquapen-  
dente, que tout Chirurgien est fuppofé avoir lu, en-  
Eeigne comment il faut s’y prendre pour l’éviter.

Quand l’incision est faite, on peut presser doycement ayec  
la main les côtés de *V abscès,* afin d’enlexprimer tout  
le pus qui s’y est formé. Dans le cas *d’abscès* qui ren-  
fermeroient une grande quantité de matiere , les Au-  
teurs qui ont écrit fur la Chirurgie conseillent d’en  
réserver une partie jusqu’à ce qu’on leve le premier  
appareil, de peur que le malade ne tombe en foiblesse,  
si on la faisoit évacuer toute à la fois : mais il arrive  
rarement que cette précaution foit nécessaire.

Quand tout cela est fait, il faut considérer l’ouverture de  
*Fabscès* comme toute autre plaie, & y appliquer des  
mondificatifs, des fuppuratifs, des digestifs, des balfa-  
miques, des détersifs & des dessicatifs , différens felon  
les circonstances, comme on l’explique fort au long à  
l’article *Vulnus s* mais point de tentes, rien ne feroit si  
pernicieux. Il faudra aussi apporter toute l’attention  
possible, pour qu’il n’entre point d’air dans la plaie.

Si l’on juge à propos d’employer un caustique, au lieu de  
faire l’incision, il faudra l’appliquer fur l’endroit de la  
tumeur que le Chirurgien trouvera plus disposé à ou-  
vrir un passage à la matiere.

On peut Voir la maniere de préparer les caustiques & de  
les appliquer, à l’article *Caustique.*

Quand *i’abscés* est une fois ouVert, on se fert de la fon-  
de, pour faVoir jufqu’où il s’étend. La méthode la plus  
ordinaire pour agrandir PouVerture, est d’employer les  
*Tome I.*

ABS JH

cifeaux à incision. En effet, laplupart des Chirurgiens,  
dans toutes fortes *Tabscès, se servent* de cès cifeaux,  
apres qu’ils ont commencé llouVérture avec la lancet-  
te. Mais, comme le bistouri opere aVec moins de len-  
teur, & fait moins de Violence à la partie, que cette esc  
pece de cifeaux, qui presse en même tems qu’elle inci-  
se; ce sera épargner beaucoup de douleur au malade,  
que de *se* serVÎr préférablement du bistouri toutes les  
fois qu’on le pourra. Or on le peut dans prefque tous  
les cas, si ce n’est dans quelques fistules à l’anus, où il  
est mieux de se fervit des cifeaux à incision, La manie-  
re dsincisier avec le bistouri est de le glisser le long du  
conducteur, dont la rainure l'empêche de s’écarter.

Si l’ouverture de *Fabscès* est *si* petite que le conducteur  
ou la lame des cifeaux à incision n’y puissent pas en-  
trer, il la faudra élargir, en y mettant en guife de ten-  
te un morceau d’éponge, qu’on prépare de cette ma-  
niere. On trempe un morceau d’éponge dans de la ci-  
re fondue, & on le presse le plus fort qu’on peut entre  
deux tuiles ou deux marbres : & voici ce qui en arri-  
ve. L’éponge, dont le volume est naturellement am-  
ple , étant comprimée dans un efpace étroit, tandis  
qu’il en entre une partie dans l’orifice de *Fabscès, la*chaleur de la partie fait degouter ce qui y restoit de  
cire ; & l’éponge attirant l’humide de *Fabscès, se* gon-  
fie, & en *se* gonflant, elle en élargit l’orifice, & cela  
par degré : de maniere que cette opération ne caufe  
que très-peu de douleur. SkaRP.

Si durant le traitement de *Fabscès,* le malade dort bien,  
& respire aisément; s’il a de l’appétit, & n’a que peu  
ou point du tout d’altération; s’il est quitte de la fievre  
qu’il avoit lors de la formation du pus ; si la matiere  
est blanche, d’une consistance égale & point fétide, ce  
font toutes circonstances dont on a lieu dé tirer un  
augure favorable.

Au contraire, la prÎVation du fommeil, la difficulté de  
respirer, l’altération, le manque d’appétit ou le dé-  
gout, la fievre, un pus noir, de consistance inégale,&  
fétide, l’état érésipélateux des environs de la plaie,  
une chair qui deVient spongieuse, des callosités qui fe  
forment fur les levres de la plaie avant qu’elle Toit re-  
fermée, font tous symptomes funestes. Mais les dé-  
faillances, foit dans le tems des passemens, Boit après,  
font encore des signes plus fâcheux.

Il ne faut pas perdre de vue le mal originaire dont *i’abse  
cès* est comme la crise; car s’il cesse tout d’un coup, &  
que la tumeur s’éleve immédiatement après, ou bien s’il  
continue après que le pus est forti, ce sont deux cas  
dans lesquels il y a un égal danger à craindre. CELSE.

A ce que je viens de dire des *abscès* en général, j’ajoute-  
rai les opinions de quelques Anciens & de plusieurs  
Auteurs modernes qui ont écrit *sur* la Chirurgie, afin  
de ne rien omettre de ce qu’il importe & de ce que l’on  
désire d’apprendre fur ce sujet. Il ne fiera pas possible  
d’éviter quelques répétitions, & de ne pas revenir siir  
une partie de ce qui a déja été dit : mais ces répétitions  
mêmes pourront être de quelque utilité, en ce qu’elles  
serviront à confirmer & à éclaircir de plus en plus les  
principes qui ont été ci-dessus établis.

La suppuration est occasionnée par différentes maladies.  
Si la fievre continue fiubsiste long-tems fians douleur &  
sans caufe manifeste, la maladie fera terminée par un  
*abscès* qui se formera dans quelque partie déterminée,  
dans les jeunes gens furtout ; car dans les perfonnes  
plus âgées, elle dégénere plus ordinairement en fieVre  
quarte. La suppuration arrÎVe encore quand avec de  
la dureté & de la douleur dans les hypocondres, le  
malade n’est pas emporté en vingt jours , & qu’il n’y  
a point d’hémorrhagie par le nez, si le malade est jeu-  
ne. Les premiers Eymptomes qüi l’annoncent siont l’obse  
curciffement de la Vue, & des maux de tête. Dans ces  
cas-là, *Fabscès se* forme dans quelque partie inférieu-  
re. Mais quand il y a une tumeur molle aux hypo-  
condres, qui ne *se* dissipe point dans l’efpace de soi-  
xante jours, & que la fieVre continue pendant tout ce  
tems-là ; attendez-vous à un *abscès* dans quelque partie

H

115 ABS

supérieure, lequel aboutira parles oreilles,s’il n’y a pas  
eu d’hémorrhagie par le nez tout au commencement.  
Et comme prefque toutes les tumeurs invétérées ten-  
dent à la suppuration , celles qui sont aux hypocon-  
dres prennent plutôt cette voie que celle de se réfou-  
dre, comme fait toute tumeur au-dessus du nombril  
plutôt que celles qui font au - dessous. Si le malade a  
une fenfation de lassitude pendant la fievre , c’est une  
marque qu’il fe forme un *abscès* dans quelqu’une  
des articulations ou dans les glandes de la mâchoi-  
re inférieure. Quelquefois l’urine qtle rend le mala-  
de est claire & crue. S’il ne furvient pas quelques si-  
gnes plus falutaires, c’est qu’il fe forme un *abscès* au-  
dessous de la cloison tranfverfe, que les Grecs appellent  
δίαφρα,μα d’où nous avons fait le mot *diaphragme-* S’il I  
y a douleur aux poumons, qu’on ne puisse appaifer ni  
par le crachement ni par les ventotsses, ni par la fai-  
gnée , ni par un régime convenable, il pourra fe for-  
mer un *abscès* ( autrement appelle *vomica* ) dans  
l’efpace de vingt, trente ou quarante jours; ou même,  
mais rarement, au bout de soixante jours , à compter  
de celui que le malade a commencé à avoir la fievre oti  
le frisson, ou à fentir de la pesanteur dans cette partie.  
Or, ces *abscès* se forment quelquefois dans les pou-  
mons , d’autres fois fur les côtes : & quand ils vien-  
nent à fuppurer, ils causent de la douleur & de l’in-  
flammation à la partie, & tous les accidens qui sirnt les  
fuites de l’inflammation. Le malade flent une plus gran-  
de chaleur à cette partie que partout ailleurs ; & s’il se  
couche sim le côté opposé, il lui semble qu’il y ait un  
poids qui pese dessus.

Avant de voir la suppuration du poumon, de ses yeux, on  
peut s’en appercevoir par les signes qui souvent : si la  
fievre ne quitte point le malade, mais qu’elle fe relâ-  
che seulement pendant le jour, & augmente la nuit,  
qu’il si,le abondamment, qu’il ait des envies de touf-  
Eer, & ne crache que petl ou point du tout ; si sies yeux  
sont creux, Ees joues rouges ; si les veinés de dessous *sa*langue paroissent blanches, & les ongles de sies doigts  
crochus; si sies doigts, spécialement par le bout, sont  
livides, & ses piés enflés; enfin, s’il lui survient des  
pustules stur le corps. Mais si la douleur, la toux, & la  
difficulté derefpirer, tiennent le malade depuis le com-  
mencement, *Fabscès* sieraformé avant vingt jours, ou  
du moins vers le vingtieme. Si ces fymptomes ne font  
que de paraître, il faudra de nécessité qu’ils augmen-  
tent ; & plus ils tarderont à paraître , plus aussi la for-  
mation de *Fabscès* fera lente.

Quand le mal est à fon plus haut période, les piés, les  
doigts & les ongles des piés deviennent tout noirs ; &  
s’il arrive que le malade ep réchappe , ses piés confer-  
veront cette couleur noire, comme s’ils étoient prêts à  
tomber en mortification. CeLsE, *Hb. II. chap. y.*

*Abscès dans l’Uretre.*

Les petits *abscès* qui fie forment dans le canal des urines,  
que les Grecs appellent νύματα fe guérissent par l’évacua-  
tion du pus hors de la partie. CELSE, *lib. II. chap.* 8.

*Abscès aux poumons.*

Celui qui est attaqué d’une péripneumonie accompagnée  
de collection de phlegmes, & qui ne vient pas à bout  
de les vuider, ne laisse pas de furvivre à ce défaut d’ex-  
pectoration : mais après que -la maladie a épuifé toute  
sa rage, elle fe trouve souvent siIivie d’une empyeme  
ou *abscès* sur le poumon. Or, quand cette sorte *d’abse  
cès* est prêt d’être mûr, il faut moins de foins & de pei-  
ne pour l’évacuer, que pour ceux qui viennent à des  
parties plus sialides du corps : car on en fait aifément  
sortir le pus, qui sis dégorge fans obstacle dans les vési-  
cules de cette partie; ce qui ne fe peut faire avec la mê-  
me facilité dans les autres parties du corps qui ont plus  
de Consistance. Car les poumons font une substance  
molle & déliée & remplie de pores comme une éponge.

ABS 116

& ne peuvent jamais être blessés par l’humidité , qu’ils  
poussent au dehors, des passages plus étroits par les plus  
larges, jufqu’à ce qu’elle arrive à la fin à la trachée ar-  
tere. La circulation des liquides n’y est pas difficile, &  
le pus en particulier est une substance flexible & gluan-  
te , dont la respiration facilite l’expulsion. Les mala-  
des en réchappant ordinairement, si ce n’est quelques-  
uns qui font étouffés par une irruption silbite & un dé-  
bordement abondant de pus qui bouche la trachée, &  
ferme le passage à Pair; & quelques autres qui meurent  
en langueur, de consomption ou d’empyeme. Le pus  
dans ces cas est blanc & écumeux, & mêlé de crachats,  
quelquefois aussi il est cendré ou noirâtre. Il arrive mê-  
me, quand l’exulcération est considérable, & que l’*abse  
cès* est fort avant, que la toux détache , & fait cracher  
des parties de l’âpre artere & de la fubstance même du  
poumon. Le malade est enroué, a la respiration cour-  
te & le sim de la voix creux. Le thorax est élargi, & .  
semble encore trop étroit pour la grande quantité de  
flegmes qui le remplissent : la prunelle est vive, & le  
blanc des yeux est d’une blancheur extreme : les joues  
scmt rouges, & les veines du vssage sont gonflées. Un  
vrai siijet d’étonnement, c’est que le ton des nerfs ex-  
cede d’autant celui de l'habitude du corps, que Phabitu-  
de du corps est affaiblie parle défaut de vigueur & d’ac-  
tivité des esprits. ARETEla περί ἀιτιων κάι σημειῶν χρονἱων παθῶν  
*lib. I. chap.* 10.

\* Il faut remarquer que la plupart des defcriptions que  
les Anciens nous ont laissées des maladies, foit inter-  
nes, foit externes, ne quadrent pas toujours avec nos  
notions anatomiques, ce qu’il saut attribuer aux grands  
progrès que l’anatomie a faits de nos jours, & au peu  
de connoissance qu’ils en avoient. Leur fidélité & leur  
exactitude à décrire les fymptomes qui accompagnoient  
ces maladies, doit cependant toujours nous rendre ces  
descriptions très - précieuses.

*Abscès au foie.*

S’il y a inflammation au foie, & que la matiere se con-  
vertisse en pus, la douleur s’étend jusqu’au cou & au  
haut de l’épaule : car le soie par *sa* pesanteur tire le  
diaphragme auquel il tient, & le diaphragme tire avec  
lui la membrane qui tapisse les côtes, à laquelle il tient  
lui-même. Or on fait que cette membrane s’étend juf  
qu’au cou & au haut des épaules; & toutes ces parties  
fiant à la sois tirées en bas. Pendant que la supputa-  
tion *se fait -,* le malade fent une chaleur brûlante, friso  
Eonnedans d’autres momens, & a une toux, sinon fré-  
quente , du moins feche ; scm teint devient verdâtre ou  
d’un jaune pâle, s’il a de la disposition à la jaunisse;  
scm siommeil est troublé par des rêves qui l’agitent,  
qui ne vont pas jusipi’à lui aliéner llesprit, à moins qu’il  
ne scirvienne quelque cause subite qui occasionne le dé-  
lire pour un tems, lequel ne siera pas de longue du-  
rée. Il s’éleve une tumeur au-dessous des mamelles ou  
des côtes, qu’on a souvent prise pour une tumeur au  
péritoine. Si la tumeur est au-dessous des fausses côtes,  
le foie est douloureux au toucher, & enflé par les hu-  
meurs dont il est rempli. Si ces apparences ne sont pas  
bornées à Phypocondre, c’est une marque que la tu-  
meur est au péritoine ; la distinction en est aifée : car  
si après avoir porté la main à l’endroit du foie,  
on ne trouve aucune tumeur au-delà, c’est une marque  
que *\’abscès* est dans le foie ; mais les tumeurs du pé-  
ritoine n’étant pas renfermées dans un efpace détermi-  
né, & n’étant prefque jamais circonfcrites, on ne peut  
pas s’assurer au juste de ce qu’elles ont fait de progrès.  
Voyez ce qui a été dit fur la distinction de ces fortes  
de tumeurs, au mot *Abdomen.*

Si *Fabscès* est formé dans des parties internes, l’habileté  
du Medecin consiste à déterminer le pus à s’évacuer  
par les intestins ou par la vessie : or la derniere de ces  
deux voies est la plus sûre. Mais s’il est en dehors,  
le plus certain est de ne pas négliger l’incision : car  
faute de la faire, on donne le tems au pus de corro-:

117 ABS

der le foie, & on expose le malade à une mort pro-  
chaine. Il y a cependant à craindre en employant l’in-  
cision, de mettre le malade en danger d’être empor-  
té tout d’un coup par l’hémorrhagie au foie , que rien  
ne pourra arrêter. C’est pourquoi si l’on juge nécesi-  
fàire d’y faire une ouverture, il la faut faire avec un  
fer rouge; cette opération aura le double avantage de  
l’incision & du cautere. Et si le malade est assez heu-  
réux pour en guérir , il viendra par la plaie un pus  
blanc , mur , toujours égal, fans odeur & fort épais ;  
la fievre & les autres fymptomes seront considérable-  
ment diminués , & il recouvrera une parfaite fanté  
sans beaucoup d’accidens. Si le pus *se* décharge par  
dedans les intestins, les excrémens seront' aqueux ,  
ensi.lite semblables à de Peau où on auroit lavé de la  
viande crue , après cela semblables aux matieres qu’on  
vuide dans la dyssenterie, lorfqu’il y a ulcere aux in-  
testins. Quelquefois il fortira du sang caillé , d’autres  
fois une bile d’un jaune foncé ou poracée, & toute  
noire dans les derniers tems.

Quand la tumeur ne vient point à fuppuration, les ex-  
crémens ont une odeur insupportable , semblable à  
celle de quelque matiere animale pourrie , & cela,  
parce que les alimens sortent du Corps encore crus &  
indigestes, à cause de la foiblesse de l’estomac & des  
intestins , l’état où est le foie le rendant d’ailleurs in-  
capable de leur donner la feconde coction. Il y a des  
malades qui dans ce cas fentent une chaleur aigue qui  
les corrode, & tous les jours ils vont de mal en pis.  
Leur chair fe f^pd, leur pouls est foible , il ne *res-  
pirent* qu’avec peine, & leur mort alors n’est pas éloi-  
gnée. Quelques-uns rechappent de la dyssenterie &  
de *sabscès* : mais ils deviennent ensuite hydropiques.  
Mais si ces symptomes cessent, si le pus qui vient par  
les selles est blanc, ne change point de couleur & n’a  
pas mauvaise odeur , si les alimens *se* digerent bien ,  
le malade a fùjet d’avoir bonne espérance.

Dans le cas de ces fortes *Tabfcès,* ce qu’on doit le plus  
souhaiter est, que l’humeur qui le remplit s’en aille  
par les urines : c’est la voie la plus sûre & la moins  
douloureuse. Αεετε’ε περὶ ὀινπων χρονίω, παθῶν. *Liv. I. ch.*!3-

*Abfcès à la Rate,*

La rate est très-sujette à une maladie chronique qu’on  
appelle *fkfrre* : mais il ne lui arrive gueres de suppu-  
rer. Dans ce premier cas elle est dure & résiste au  
toucher comme une pierre : mais dans le siecond elle  
est plus molle, & *sa* partie la plus éminente où s’a-  
masse le pus, cede au toucher ; ce qui n’empêche pas  
que les autres parties où il n’y a point de pus ne soient  
fermes & dures. Quelquefois la rate pend librement  
dans le ventre, & peut être balottée deçà & de-là ,  
dans tout l’espace où elle pend. On a un dégout &  
une anxiété excessives quand *sabfcès* est prêt à percer.

Cette sorte de maladie, pendant tout fon cours , ne va  
point ordinairement sans fievre, douleurs & frissons,  
quoique quelquefois l’ardeur en foit très-modérée, &  
qu’on ne voie pas d’autres symptomes apparens : &  
c’est la raison pour quoi *Fabseès* à la rate échappe  
quelquefois à notre connoissance ; car c’est une partie  
d’un tissu délié, fansfentiment, & d’une sclrfaceunle  
lorsqu’elle est dans sim état naturel.

Les persiannes affligées *Τ abfcès* à la rate, enflent & flont  
pénétrées d’eau comme s’ils étoient hydropiques. La  
couleur de leur chair est un noir mêlé d’une nuance de  
verd. Ils ont la région supérieure du ventre enflée par  
des Vapeurs grossieres, qui ne stont humides qu’en ap-  
parence. Ils ont toujours envie de cracher, & ne cra-  
chent qu’un peu de matiere feche. S’ils fentent quel-  
que classe remuer dans le bas-ventre, c’est qu’il y a  
des excrémens humides, dont l’évacuation leur pro-  
cure du sisulagement : mais en . même tems qu’ils en  
sont floulagés, cette éVacuation les exténue aussi si el-  
le devient trop abondante.

Si *Vabsces* vient à s’ouvrir , ce qui en stort n’est point un

ABS n8

pus pur & digéré : c’est une espece de matiere blan-  
châtre ou cendrée , & quelquefois féculente ou livi-  
de. Mais si *rabseès* est bien avant dans la partie , ce  
qu’il vuide est une liqueur noirâtre, à laquelle fe joint.  
l’humide de la rate, & quelquefois même des môr-  
ceaux entiers de ce vifcere : car la rate est d’une nature  
dissoluble. Si l’tilcere dure long-tems fans guérison,  
le malade perd entierement l’appétit , & tombe dans  
la cachexie ; il devient bouffi & hideux ; il lui vient  
par tout le corps, & spécialement aux jambes, des ul-  
ceres ronds, creux , livides & dégoutans, qu’il est  
très-difficile de guérir ; le seul remede qu’il puisse esc  
pérer à tous ses maux, est la mort. Αεετε’ε , ,efÎχρόνιων παθῶν. *L.rv. I- ch.* Ιφ1

Lorsqu’on ne voit aucuns moyens d’empêcher l’ouvertu-  
re d’un *abfcès s* mettez siir la partie du pain bouilli  
dans de l’hydroleum (c’est un mélange d’eau & d’hui-  
le ) ou bien de la farine d’orge préparée de la même  
maniere, & étuvez la avec une décoction de racines de  
guimauve. Quand on a de la peine à faire venir la tu-  
meur à suppuration & qu’on en a moins à la réfoudre,  
c’est le cas d’y appliquer un cataplalme de figues fie-  
ches. Il faut prendre des figues bien grasses & bien  
douces, les faire bouillir dans de Peau jufqu’à la con-  
sistance de miel clarifié; à quoi on pourra ajouter de  
la farine d’orge ou du pain blanc de froment. Silaré-  
folution de l’humeur ne fe fait pas aussi bien qu’elle  
devroit, faites bouillir de l’hyfope ou de l’origan  
avec vos figues , & pour plus grande efficacité , met-  
tez du fel dans votre décoction : mais il faut avoir  
grande atttention en employant de violons dessicatifs,  
de ne pas rendre la partie calleufe. Et si vous voyiez  
quelque apparence de callosité, il faudroit faire bouil-  
lir dans de l’eau des racines de concombres fauvages ,  
de mauve ou de brione, ou, ce qui seroit encore plus  
d’effet, & feroit un plus puiffant digestif, de la racinâ  
de ferpentine : faites bouillir ces racines feules ou avec  
des figues , & y ajoutez un peu de farine & de graisse.  
Le capillaire est aussi un digestif, aussi-bien quel.lcuile  
d’aneth, qui mûrit les humeurs crues & les tumeurs  
qui contiennent de la matiere indigeste. La poix, susse  
tout liquide, ajoutée à un cataplafme, digere les tu-  
meurs crues & dures.

Voici la composition d’un remede propre à guérir des  
*abseés* dont la matiere est fuffifamment cuite , & cela  
fans aucun désordre, en attirant le pus en dehors ou  
en le digérant parfaitement s’il y reste encore de la  
crudité.

Prenez *de la pierre appellée* pyrites , γ *de chaque douze  
de la gomme ammoniac. S dragrnes.*

Faites-en une emplâtre, en y ajoutant de la résine li-  
quide ; étendez cette composition fur un morceau de  
peau , & la lassez appliquée filir la partie jusipilà ce  
qu’elle s’en détache d’elle-même. Or il ne faut pas  
faire cet onguent long-tems avant le moment de s’en  
fervir:car il fe seche promptement. ORIBASE, *de morL  
curat. Liv. III. ch.* 43. PaUL EGINETE , *Litu IV. ch.*18.

*Abfcès aux reins et â la versa.*

*Habseès* aux reins est accompagné de douleurs vers la *ré-  
gion* des îles, de frisions extraordinaires & entrecou-  
pés, & d’une fievre anomale. Le pus qui fe vuide par  
les urines indique manifestement un ulcere, qui de-  
mande un prompt fecours , fans quoi il Eera très-diffi-  
cile à guérir. Les ulceres aux reins *se* distinguent de  
ceux à la vessie par leur situation, par leur action,  
par les qualités de la matiere qu’ils fournissent & par  
les fenfations qu’ils excitent. En premier lieu, par leur  
situation : car si l'ulcere est à la vessie, la douleur fe  
Eent au pubis, tout au bas du ventre ; & quand il est  
aux reins, on la sent dans la région lombaire. En *se->*cond lieu , par leur action , parce que quand la  
cause du mal est à la vessie, il y a difficulté d’uriner

Hij

ï 19 A B S

ou suppression totale d’urine , au lieu que quand elle  
est aux reins, lsorine coule librement. En troisieme  
lieu, par les qualités de la matiere qu’ils fournissent:  
» par exemple dans le cas de l’ülcere aux reins, on vuide  
des moreeaux de chair fibreux; & si c’est la vessie qui  
est ulcérée , 011 rend des particules membraneisses. En-  
fin on les distingue encore par la fenfation qu’ils cau-  
fent. Quand la vessie èst ulcérée, on y fient une vio-  
lente douleur : si l’ulcere est aux reins , on y stent une  
douleur sourde, accompagnée d’tme sensation de pe-  
fauteur dans la région lombaire. Quelquefois les uré-  
teres font ulcérés , & dans ce cas le pus & le fang  
Portent pêle-mêle avec l’urine : car les uréteres font  
situés entre les reins & la vessie : mais si le canal de  
l’urétere même est ulcéré, le pus & le fang en sortent  
Eans *se* confondre avec l’urine.

*Pour les abscès aux reins et âla veissie.*

Faites du tout un trochifque.

*Pour les ulceres a la veissie s accompagnés d’inflammaelon.*

Prenez *vingt pignons de pommes de pin,*

*de concombres de jardin t quarante grains >*

*de l’amidon ,* **n** j **z j-,M**

**. r. j** *s s y de chaque une dragme.*

*du Jptcnard ou lavande, J 2 ώde la graine d’ache, cinq dragmes.*

Mettez bouillir l’ache & le fpicnard dans une pinte  
d’eau, & dans la sixieme partie de la pinte de décoc-  
tion, mettez les ingrédiens ci-dessus indiqués.

*Pour l’hémorrhagie de la vesiffe*

Prenez *de l’alunfoissile, une dragme,  
de la gomme tragacanth, huit dragmes,  
de la gomme d’Arabie, deuxscrupules et demi.*

Administrez le tout dans du vin fait de raisins passes.  
**CRIBASE** *asenops. Liv. IX. ch.*

*Abseès â Puterus.*

Quand l’inflammation commence à suppurer , on fera  
bien d’aider la fuppuration par un cataplafmede fœnu-  
grec , & de graine de lin, ou plutôt de la farine  
d’orge, à quoi on ajoutera des figues. Quelquefois on  
y fait entrer aussi de la fiente de pigeons. On recom-  
mande fur tout des infessions fréquentes & des pessai-  
res d’une nature échauffante & irritative. Il faut ob-  
ferver que *sabseès se* décharge quelquefois de lui-  
même par l’orifice de l’uterus , d’autres fois dans la  
vessie & fouvent dans l’intestin *rectum. ORLBASEsonops.  
Liv. IX. ch.* 51.

Une boisson de la graine de l’espece de moutarde qui  
entre dans la composition de la thériaque, a autant  
d’âcreté qu’il faut pour faire percer les *abseès* inter-  
nes. ORIBasE , *de virtsuimpl. Liv. II. ch.* 1.

Si une maladie fe termine par un *abseès* dans le tems  
que le mal paroissoit *se* dissiper, il faut tourner toutes  
fes vues & fon attention fur ce nouvel accident. Quand  
la fievre continue ὶ & que l’urine vient toujours claire  
& ctue , ne déposant jamais de sédiment au fond du  
vafe ; si le malade fent à quelque partie inférieure,  
comme aux jambes ou a quelqu’une des articulations,  
de la pefanteur ou de la tension, de la chaleur ou de  
la douleur , fans casse manifeste, il n’y a qu’à comp-  
ter fur un *abscès* dans cette partie. S’il survient tout  
d’un coup au malade un difficulté de respirer , qu’il

ÀÏ3S 12Ô

en foit bien-tôt soulagé, & qu’enfuite il lui vienne  
une pesanteur ou douleur de tête, qu’il tombe dans  
un état d’assoupissement ou de surdité, il est indubi-  
table qu’il *se* forme un *abscès* dans les glandes auprès  
des oreilles. Ces *abscès* arrivent fur-tout en hiver &  
aux persimnes qui ont passé trente ans. Αετιυε , *Tet,  
II. ferm.* 1. *ch.* 51.

Si l’inflammation continue & tourne à la supputation ,  
il faut alors tout mettre en œuvre pour procurer à Phu-  
meur une maturité parfaite, le plutôt qu’il fera possi-  
ble. Etuvez la partie avee une décoction de figues  
grasses & de guimauve. Si néantmoins Pinflaïnmatiofi  
s’opiniâtre, ajoutez de la fiente de pigeons, du nitre,  
( non pas notre nitre ordinaire, mais un fiel alkali fi-  
xe, ) & de la térébenthine. Le pus étant bien formé ,  
il faut ouvrir la partie à l’endroit le plus éminent où  
la peau est le plus mince. Et si l'on voit quelque chofe  
à cette partie qui foit pourri , il faut nécessairement  
le couper : or cette amputation doit être faite en for-  
me de feuille de myrthe , fur tout dans le cas des  
*abscès* au aisselles & aux aînes : mais à la tête & au-  
tres endroits qui demandent dü ménagement, une  
simple incision silffit : après quoi on infere dans la ca-  
vité de la plaie de l’encens pulvérisé & de la charpie  
par destus. Notre Auteur ( Aétius ) prescrit enflure le  
même traitement pour les *abscès* auxquels on a fait  
plusieurs incisions , comme on le voit dans *Patel EgL  
nete* qui le cite , & recommande dans ce cas pour dé-  
tersif l’emplâtre d’Egypte, qui est, dit-il, une corn-  
position de parties égales de térébenthine liquide,de  
miel & d’huile de rofes : mais pour les corps robustes  
& les ulceres fétides, il recommande comme un mer-  
veilleux détersif, égales portions de térébenthine &  
de miel, sans huile. Pour les ulceres difficiles à net-  
toyesul’onguent jaune d’Egypte, qu’ofi appelle *coctums*est d’un excellent ufage. On fait cet onguent en met-  
tant bouillir enfemble du verd de gris & du miel, jusa  
qu’à ce que la composition ait assez de Consistance.

Un *suppuratif* excellent & fort approuvé pour les *abscès,*est celui-ci :

Faites bouillir le tout dans du *sapa ,* jufqu’à ce qu’il  
foit réduit à moitié, & l’appliquez sim la partie : la  
suppuration ne tardera pas à se faire.

En voici un autre qu’on appelle le *remede Philos.ophique ,*pour les *inflammations :* on s’en fert principalement  
pour celles des glandes qui semt à l’extérieur de la  
poitrine.

Prenez *de la graisse de cochon t une once et demie s  
deux blancs d’œufs,  
plein deux coquilles d’oeufs de miel ,  
deux onces de nitre ,  
de la farine d’orge sache , appellée* polenta, *autant  
qu’il en faudra.*

Faites fondre la graisse & mêlez-y vos blancs d’œufs &  
votre miel ; après cela mettez le nitre, & en dernier  
lieu de la farine d’orge , autant qu’il en faudra pouf  
donner au tout la consistance d’une emplâtre.

Quelques-uns le préparent ainsi :

Ils prennent *onze oeufs avec leurs blancs et leurs jaunes,  
une livre de farine d’orge dessechéee , appellée* po-  
lenta ,

*une livre de graisse de porc ,*

*du miel autant qu’il en faut, felon le cas préscm.*

Car s’il est question d’expulfer la matiere, ils mettent  
plus de miel ; s’il est question feulement d’adoucir ,  
ils en mettent moins.

I2i ABS

Quelques-uns ajoutent du *nitre.*

Si l'on en met, l’onguent est plus difcuffif : mais si l’on  
*véy* en met pas , il est plus adoucissant.

Il y en a qui y ajoutent aussi le stuc *d’herbe aux puces,* ou  
*dèencensiere.*

*Pour faire percer un abseès.*

Prenez *niere et gomme ammoniac digérés s tous deux flans  
du vinaigre, &* appliquez Eus la partie jusip’à ce que  
*Vabsees* perce. Quelques-uns au lieu d’ammoniac met-  
tent de l'encens.

Quand il est ouvert & qu’il est question de le nettoyer ,  
fervez-vous de l’emplâtre qu’on appelle *ariobar At-  
rium ou dionysianum >* ou du remede qui sisit,

*Détersif d’Egypte dont Oribafe enseigne la composition.*

Prenez *une pinte de miel clarifié,  
deux de vinaigre ,  
une once de cuivre en écaille ,  
quatre dragmes deverd de gris s*

Faites bouillir le vinaigre & le miel jusqu’à la consis-  
tance qu’auroit le miel seul, & ajoutez-y enfuite les  
deux autres ingrédiens.

*Autre excellent détersif du mème Auteur s pour les ulcères  
fétides.*

Prenez égale quantité *de lie d’hielle s  
de miel clarifié ,  
et de disseluelon T alun.*

*Autre remede pour faire percer un abseès et le faire  
évacuer fans douleur.*

Faites bouillir la litarge d’argent & la cérusie dans le vi-  
naigre ; broyez ceux des ingrédiens susidits qui font  
suseeptibles de broyement, dans le vinaigre; faites son-  
dre le reste & le mêlez avec ce qui a bouilli, & l’ajou-  
tantà cequi est broyéJaissez refroidir le tout & digérer  
enfemble. AETIUs, *Tetrab. IV.ferm. 2. ch.* 32.

*Emplâtre dé Ariobarzanes*

Prenez *litarge d’argent s une once,  
cérufe , une livre cinq onces,  
eau de mer, vingt-cinq onces,  
huile vieille, une livre,  
cendre de sarment, sept onces,  
cire jaune, neuf onces s  
térébenthine, six onces,  
encens, trois onces et trois serupules.*

PaÜL **EGINETE ,** *Livi VII. ch. sy.*

*La fameuse emplâtre Denisienne, pour les abseès et les  
tumeurs, principalement aux glandes qui  
sent* à *extérieur de la poitrsnei*

ABS 122

Mettez Peau & Phuile bouillir enfemble un peu de tems,  
Après cela Vous y ajouterez,

*d’aphronitre,six onces >*

*mise, une once ou deux :*

Vous ferez bouillir le tout jufqu’à ce qu’il ne tienne plus  
aux doigts.

Vous y mettrez aussi en dernier lieu ,

*Abseès aux ongles, appellée Paronychtes, et autrement  
maux d’avant wre , ou panaris.*

Au commencement de la paronychie, foit aux doigts des  
mains, foit à ceux des piés , aVant que la suppuration  
s’établisse , appliquez - y de la laine trempée dans de  
Peau froide, ou bassinez continuellement aVec un lin—  
ge, aussi trempé dans de Peau froide , & pressez-le fur  
la partie; ou bien appliquez-y de l’encens & des noix  
de galle, broyés dans du miel ou séparément, ou l’un  
& l’autre ensemble ; ou bien humectez-la aVec du fisc  
de feuilles cle myrthe broyées, ou appliquez-y du cé-  
rat de myrtlie , ou de la cire que rendent les oreilles ,  
& Vous la guérirez. S’il y a de l’inflammation , appli-  
quez du pain trempé dans de l’eau aVec de Phuile de  
rofes ou des feuilles tendres d’olÎVÎer, ou de la poudre  
de calamine. Il faut cerner la chair en rond tout au-  
tour de l’ongle, mettre de la charpie par-dessus , &  
faite enforte que ce qu’on applique y puisse tenir. On  
peut aussi répandre dessus du fpodium puluérifé. Un  
autre remede encore bon pour la paronychie ulcérée s  
est celui-ci :

PulVérifez le tout & répandez-en fur la partie , ou bieti  
mettez-y de la *farine de visse.*

Quand Vous aurez souleVé la. chair tout autour de llon-  
gle, comme il Vient d’être dit: mettez-y un linge que  
Vous aurez pressé après llaVoir imbibé de Vin, & par-  
dessus une éponge trempée dans le Vin ; c’est la mé-  
thode que je siiis ordinairement.

Voici encore un autre remede que j’emploie volontiers»  
**( AETIUS. )**

Battez le tout dans du vinaigre où vous aurez mis un peu  
de miel, & faites-en un trochisque; & quand vous au-»  
rez occasion de vous en servir , vous le délayerez dans  
de Peau & en étendrez fur un linge.

Voici un autre trochisque très-bon dont je fais aussi usa-  
ge ; on le délaye dans du vin, il s’appelle *Iris* ; en voici  
la préparation.

Broyez ces ingrédiens & faites un trochisque , que voufl  
délayerez dans du vin , quand vous le Voudrez em-  
ployer : pour le faire tenir fur la partie malade , Vous  
enVelopperez le doigt aVec ur^ linge trempe dans du  
Vin. Le trochisque de *Masa* ,Wst un excellent remede  
pour ces sortes de maux : il y en a encore plusieurs au-

γ 23 ABS

tres de même efpece. Si l’*abscès* ronge & s’étend , oll  
peut arrêter *son* progrès en mettant deffus une bonne  
quantité de poudre d’orpiment calciné, & enveloppant  
ensuite le doigt d’un linge qui aura été trempé dans le  
vin. jlemploie aussi l’orpiment & l’arfenic ( mauvaise  
pratique ) par égale quantité , mis en poudre l’un &  
l’autre ; & lorsqu’il est question de guérir la plaie, j’y  
ajoute de la térébenthine liquide. Si la paronychie est  
en état de suppuration , d’abord percez-la & en éva-  
cuez l’humeür ; enfuite mettez-y de la farine de *len-  
tilles r avec* du *miel ,* OLI bien des *roses* fraîches, ou des  
saches, mais qui aient été du moins broyées & humec-  
tées aVec de Peau. AETIUs. *Tetrab. IV. Serm.* 2. *ch. VL*\*Les effets durent apprendre aux anciens, combien l’ap-  
f)lication , même extérieure, de l’arfenic étoit funeste  
dans les plaies. L’augmentation de l’inflammation, la  
gangrene, les conVulsions & la mort en font les sitires  
les plus ordinaires. Si la nature de ce minéral leur eût  
été connue , ils ne l’auroieht.pas employé & prescrit  
aVec autant de sécurité ; en général leur Chirurgie *se*ressentoit& de la connoissimce peu exacte qu’ils aVoient  
de la structure & de la situation des parties du corps  
humain, & du peu de progrès qu’ils aVoient fait dans  
ce que noüs nommons aujourd’hui *la matière Médi-  
cale.*

*Eclegme pour les* abfcès *internes , qui estHyn sipuisseunt dé-  
tersif , qu’il sait sertir de larges membranes ou  
pellicules.*

Prenez *Cardamome , huit dragmes ,  
Myrrhes 3* 3 *de chHuc quatre dragmess  
d?opium ; deux dragmes -,  
de castoreum, deux dragmes aussi,  
de poivre, une dragme.*

Réduisiez le tout en forme de trochifque,de la pesanteur  
de Vingt grains, & donnez-en à propos, après l’avoir  
délayé dans de Peau chaude.

*Eclegme, nomméThesipien, pour les* abfcès *internes.*

*Trericzgraine d’ache, y*

*Opium, c de chaque trois drag-*

*de la graine de fenouil* Ç *mes >*

*ancienne,* 2

*de castoreum , deux dragmes,  
Graine de carottes an- y*

*cienne, fi de chaque sept drag-*

*Iris,* Γ *mes,*

*Moutarde ;* 3

Faites du tout un éclegme avec du miel clarifié , & fai-  
tes-en prendre gros comme une noisette dans de l’eau.  
AETIUs. *Tetrab. II. Serm.ep ch. 6y.* dans ARCHIGENEs.

*Abfcès aux Intestins.*

Il fe forme quelquefois un *abfcès* aux intestins, & quand  
il perce, on vuide par les felles quantité de pus aqueux  
que des gens qui ne sont pas au fait & qui manquent  
d’expérience , prennent pour un fymptome de dyssen-  
terie ; & en effet si l’exulcération continue long-tems  
après que *F abscès* est percé, on le traite comme on fe-  
roit une dyssenterie : mais dans les commencemens on  
le traite tout autrement , & il est certain qu’il y a eu  
plus d’un malade expofé aux derniers dangers par  
l’impéritie de Medecins, qui commençoient par des in-  
fusions ou autres chofes propres pour la dyssenterie ;  
c’est pourquoi il faut avoir grand foin de distinguer  
ces deux maladies ; & en vérité rien n’est si aisié que de  
ne les pas confondre. Avant que *Fabseès luit* formé on  
ressent immanquablement un battement douloureux à  
la partie où il *se* forme , mais non pas cette fensation  
aigue qui *fe* promene de place en place , laquelle est  
un des fymptomes avant-coureurs de la dyssenterie.

À È S 124

De plus , le commencement de la suppuration est ae-  
compagné de frissons inégaux qui augmentent & dimi-  
nuent alternativement, & de la fievre ; & les fympto-  
mes empirent toujours vers le foir. Mais après que l’hu-  
meur est entierement tranfmuée en pus , les fympto-  
mes deviennent plus benins , & la douleur s’appaise .  
jufqu’au moment que *Fabseès* perce ; car alors la dou-  
leur recommence , & souvent le ventre est extreme-  
ment gonflé. Après que *Fabseès* est percé , les excré-  
mens viennent tels que je l’ai dit ; au lieu que.rien de  
tout cela n’arrive dans la dyssenterie.

Dans ce cas appliquez des cataplasines de graine de lin,  
-.à quoi Vous ajouterez des astringens tels que des dat-  
tes , des coins & autres ingrédiens de même qua-  
lité.

Pour prévenir un flux trop abondant, on fait prendre au  
malade de la tifanne faite aVec l’orge & à laquelle on  
mêlera quelque astringent doux ; car il faut prendre  
garde aussi dans ces cas de ne pas trop le resserrer. Les  
cataplasines & les boissons que nous Venons d’indiquer  
seront bonnes pour tempérer l’inflammation. Si l’on se  
doute que *Fabscès* est prêt à fe rompre, il faut aider la  
nature par des épithemes compostés de figues & de gui-  
mauVe, à quoi on ajoutera de la fiente de pigeon. S’il  
y a lieu de conter que l’inflammation fioit dissipée , il  
faudra appliquer des épithemes composés d’ingrédiens  
auxquels on connoisse des qualités dificussiVes & di-  
gestÎVes. Une des meilleures compositions dans ce gem-  
re , est l’emplâtre *anicetum ,* emplâtre dont l’effet est  
immanquable. Si l’on est affuré que *Fabscès* sioit percé,  
il faut aVoir recours aux infusions , d’abord à la tifan-  
ne ordinaire , à laquelle on ajoutera dans la fuite un  
peu de miel pour nettoyer Pulcere. Si ce qui en Port  
indique une abondante collection d’humeurs , il fau-  
dra ajouter à la tifanne & au miel, une décoction de  
lentilles , & par-deffus tout cela de l’écorce de grena-  
de , ( qui est ce qu’on appelle *malicorium.* ) Quand,  
l’ulcere est nettoyé , il est inutile d’y mettre du miel ;  
on y substituera un peu de trochisque fait de cerifes  
d’hÎVer , dans la vue d’aider la cicatrice à fe fermer.  
Quand tout cela est fait, les parties ainsi restaurées,  
il n’y a plus d’autre soin à aVoir que de les tenir dans  
un état de molleffe & de relâchement ; car il feroit à  
craindre qu’il ne *se* fît un nouveau dépôt d’humeurs  
dans la même partie. S’il reste quelque sinus , conti-  
nuez les mêmes remedes qu’auparavant. Si la matiere  
en sortant des ulceres, corrode les parties adjacentes,  
il faut recourir aux mêmes remedes dont il convient  
d’ufer au commencement de la dyssenterie. AETIUs.  
*Tetrab. III. Serm.* 1. *ch.* 42.

*Abscès arthritiques ou gouteux aux intestins.*

La dyffenterie gouteuse dégéllere quelquefois en *abscès,*tout de même que l’hémoptysie tourne en *abscès* aux  
poumons.

Ces *abscès* fe terminent comme les autres, ou par la gué-  
rifon , ou par un skirrhe,ou par la gangrene.

Ces fortes *d’abscès* ont quelquefois assez de capacité pour  
contenir jufqu’à deux & trois pintes de pus.

Celse, Liv. V. ch. 28. observe que les *abscès* d’une plus  
grande capacité viennent pour l’ordinaire à la sitite de  
fievres , ou de douleurs à quelque partie, spécialement  
au ventre.

Ces *abscès* scmt plus sujets à des rechutes qu’aucuns au-  
tres, quels qu’ils soient.

Si un *abscès* de cette sorte vient à l’anus , il y faut ap-  
porter une grande attention dès la premiere fois.

Il arriVe fouvent qu’un *abscès se* forme à l’œsophage , à  
l’estomac , ou aux intestins , fans qu’on puiffe s’en  
douter, jufqu’à ce que le même *abscès* vienne à crever  
& que le pus s’évacue. Les seules choses qui puissent  
donner un indice de la formation de *Fabscès, sont* les  
vomissemens de fang qui précedent, ou la dyssenterie  
arthritique. Quand l’un ou l’autre de ces accidens a  
précédé , il faut prendre des mefures pour empêcher

125 ABS

qu’il ne revienne , & en même tems & par les memes  
moyens prévenir *\’abscès.*

Dès que *F abscès* est percé, il faut que le malade garde le  
lit, ou du moins qu’il fe tienne en repos le plus qu’il  
sera possible.

Si le pus vient avec trop d’abondance, foit par haut, soit  
par bas , il en faut modérer le flux avec du laudanum,  
mais non point l’arrêter totalement.

Humectez les tempes, le nez & la langue avec du lauda-  
num jufqu’à ce que le flux commence à être plus mo-  
déré.

Alors, afin de délayer le pus, de l’évacuer par degré, &  
de déterger l’ulcere, le malade prendra toutes les qua-  
tre, cinq ou six heures un verre de l’aposeme suivant.

Prenez *orge mondé, demi-once >*

*racines de petite confonde , une once ,  
- sommités de bétosne et de sanicle , de chaque deux  
dragmes ;*

Faites bouillir le tout dans trois pintes d’eau réduites à  
deux ; & après l’avoir passé , mettez dans la décoction  
*deux ou trois onces de miel rosat.*

Faites un aposeme.

Cependant si le malade se trouve trop foible , qu’il  
prenne un verre de bon vin ou quelque julep cordial ;  
mais qu’on ne fasse rien qui puisse fupprimer l’évacua-  
tion du pus.

Quand le vomissement, la diarrhée & l’évacuation du  
pus cessent, le malade n’a qu’à prendre un scrupule  
ou demi fcrupule de térébenthine dans un jaune d’œuf,  
ou un demi-scrupule de baume de locatelli, avec de la  
myrrhe autant qu’il en faudra pour y donner la con-  
sistance de pillules. Il en prendra deux fois par jour, &  
continuera fon même aposieme.

Il ne faut pas qu’il prenne rien d’acide ou d’âcre, point de  
cordiaux capables d’agiter le sang & de le porter dans  
les vaisseaux blessés. On lui donnera pour nourriture  
de la gelée faite avec du pié de veau , de la corne de  
cerf ou de l’ivoire ; ou des bouillons faits avec orge,  
gruau d’avoine , poulet, mouton , ou veau.

Si le malade a des felles trop fréquentes , qu’il boive de  
la décoction blanche ; si au contraire il est resserré, qu’il  
boive de l’hydromel.

Pour prévenir les rechutes, les eaux minérales froides &  
diurétiques , feront d’un excellent usiige : à quoi on  
peut ajouter du fel & du seifran de mars, de la myrrhe  
& du cachou avec du syrop de coins, dont on fera des  
pilules. Par-là on fortifiera & on resserrera les parties  
blessées & relâchées, & on fera écouler la matiere nui-  
sible par les urines.

La faignée , dans ces cas, peut convenir à des tempéra-  
mens pléthoriques , à moins qu’il n’y ait des indica-  
tions contraires. La promenade, les frictions aux piés  
& le bain chaud feront d’un tssage salutaire ; mais il faut  
éviter de purger. MUsgRavb , *de Arthritide anomala.*

Un *abscès* est la corruption ou l’altération des chairs ou  
des parties charnues , comme mufcles , veines & arte-  
res. Il y a des *abscès* qui semt contenus dans une poche  
ou kyste, tels que les athéromes , les stéatomes, & le  
méliceris ; d’autres ne sont point enfermés dans une  
poche ; tels font ceux qu’on appelle purement & sim-  
plement *abscès s* qui sont les seuls dont nous ayons in-  
tention de parler ici.

Un *abscès* pour l’ordinaire est précédé d’inflammation  
dans la partie où il fe forme, quoiqu’on voie quelque-  
fois, comme le dit Galien , quelques exemples dtl con-  
traire , comme il arrivelquand la matiere de *Fabscès*est féparée immédiatement du fang. Car tout au corn-  
mencement, dit-il, à l’occasion du mouvement des  
humeurs, de quelque esipece qu’elles soient, la peau  
s’enleve dans une partie, & en même tems la matiere  
qui constitue le mal, va s’évacuer par cet endroit. Il y  
a eu de tels *alesces* qui après l’incision paroissoient con-  
tenir toutes sortes d’humeurs & de corps Eolides ; car  
il y en a eu où on a trouvé des corpuscules qui ressem-

ABS 226

bloient à des excrémens, à de l’urine, à des grumeaux  
de sang , a des jus mielleux & mucilagineux , des os,  
des ongles, des cheveux & même des animaux tout-à-  
fait semblables à ceux qui naissent de la putréfaction.  
Il ajoute même qu’on y a trouvé des chofes qui ressem-  
bloient à des pierres, à du fable, à des coquilles , à dû  
bois, à du charbon, à de la terre glaise , à des copeaux,  
à de la lie d’huile ou de vin , & cela singulierement  
dans des *abscés* invétérés formés par un flux impétueux  
d’humeurs qui venoient s’y loger.

Ce qui contribue beaucoup à murir l’*abscès* outre l’in-  
flammation, & qui cependant n’en est qu’une fuite,c’est  
une chaleur violente qui survient à la tumeur , laquel-  
le à mesilre que cette chaleur augmente, devient plus  
rouge & se durcit, & est accompagnée de battemens &  
de picotemens douloureux, & quelquefois d’une sen-  
sation de pesirnteur comme si quelque chosie appuyoit  
dessus. Si c’est une partie noble qui soit affectée, *Fabse  
ces* est accompagné de fievres & de frisions ; & fur le  
soit la douleur & la fievre augmentent ; par où il arri-  
ve quelquefois que l’inflammation gagne les glandes  
adjacentes. Quand *Fabscès* est à fa maturité , les Eymp-  
tomes sont considérablement adoucis. Le picotement  
douloureux tourne en demangeaison, laquelle par de-  
gré dégénere en insensibilité. La tumeur s’éleve en  
pointe, devient molle au point de ceder au toucher ,  
& à la fin la peau s’ouvre ou on la perce à l’endroit  
de la pointe. Si la tumeur perce d’dle-même ou par le  
secours des médicamens, on y applique un morceau:  
de linge pour recevoir le pus, lequel fie vuide avec le  
tems ; si l’ouverture a été faite de la main d’un Chi-  
rurgien , on traite la plaie suivant les regles que l’art  
prefcrit en pareil cas. PaUL Εοινετε, *Liv. IV. ch.* 18.

Après que l’altération de la matiere tournée en pus est  
complete , ce qui *fe* connoît par l’adouciffement des  
fymptomes, tels que la fievre, la douleur, la rougeur,  
les battemens , & encore par l’élévation de la tumeur  
en pointe, le mouvement du pus , lorsqu’on le presse  
avec le doigt, singulierement si *i’abscès* est immédia-  
tement sous la peau , on peut être sim Chirurgien 2  
soi-même : mais si *Vabsces* ne fléchit pas sous le doigt,  
qu’il ne s’éleve pas en pointe , par la raison qu’il est  
trop avant dans la chair , il faut fe contenter des au-  
tres signes d’altération, & ne pas lasser de procéder à  
l’opération. Il est bon d’obsierver qu’on n’attend pas  
pour faire l’incision , que le pus foit parfaitement for-  
mé si *Fabscès* est proche de quelque articulation , de  
peur que pendant la suppuration, il ne corrompît quel-  
que ligament, ou autre partie néceffaire. Hippocrate  
nous apprend qu’il faut incifer avant la parfaite diges-  
tion , un *abscès* qui est voisin de l’anus , afin de pré-  
venir la fistule. Lorfquson procede à l’incision , il ne  
faut pas la faire toujours de même dans tous les cas *s*mais la varier felon la partie qu’on incife. Par exem-  
ple , si on la sait au vifage, il faut fuivre le fens natu-  
rel des linéamens ; si on la fait fur la tête , il faut la  
faire du fens que les cheveux sont plantés , & générale-  
ment parlant, il saut autant qu’il est possible, avoir  
égard à la configuration de la partie affectée. Quand  
on fait une incision à quelqu’un des membres , à des  
mufcles, à des tendons, i! la faut faire en long, ( c’est-  
à-dire , felon la direction des fibres ) & éviter les nerfs,  
les arteres & les principales parties ; mais dans tous les  
cas fe déterminer par la considération de ce qui est le  
plus sûr pour le malade, coupant quelquefois en long,  
d’autres fois transversalement, selon que le cas parti-  
culier le requiert. Aux petits *abscesy* on ne fait qu’une  
incision ; à de plus grands on en fait davantage à pro--  
portion de leur groffeur , incifant partout les petits  
orifices qu’on juge propres à l’émission du pus. Quand  
un *abscés* a une tête bien pointue , mince & mortifiée,  
il faut faire uue incision triangulaire ou à peu près de  
la figure d’une feuille de myrthe , mais jamais circu-  
laire ; parce qu’une plaie ainsi ouverte ne pourroit pas  
fe Cicatriser. Quand il ne s’éleve pas en pointe , on y  
fait une incision toute simple. Si on y découvre un lar .

✓

j 27 ABS

ge sinus , & que la peau qui le couvre soit forte , &  
capable de glutination , il faut faire l’incision à cetôen-  
drcit feulement, pour donner jour à la matiere. Mais  
si la peau est mince & n’est peint charnue, on la divi-  
*sera* dans toute sem étendue , lassant une incision en  
long, & après cela on emputera tout-à-fait les lam-  
beaux des deux cotés de l’incision. Après qu’on a fait  
cette opération , & qu’on a bien nettoyé la plaie avec  
une éponge, si *Fabseès* est petit & qu’il n’y ait qu’une  
incision, on ne fera d’autre appareil que d’y mettre de  
la charpie ; mais s’il est large , & qu’il y ait eu plu-  
soeurs incisions, il y faudra enfoncer une tente qui re-  
couvre & bouche toute la plaie. Il faut aussi remplir de  
charpie les *abseès dorit* les lambeaux ont été emputés, &  
s’il en fort du sang , il faudra les laver avec de l’eau  
fraîche, ou du posait; & s’ils continuent de faigner, y  
mettre un peu de poudre de chalcitis , dont on fait  
aussi usage fort souvent pour des chairs molles , son-  
gueufes & putrides. De plus, si c’est en hiver, & que  
le malade /oit d’une constitution nerveuse, appliquez  
Eur la partie des compreffes imbibées de vin & d’huile  
chauds ; ou si c’est en été, & que le malade soit d’un  
tempérament charnu , il siiffira de tremper les com-  
preffes dans de l’eau & de l’huile , ou dans du vin & de  
l’huile à froid ; d’y mettre un bandage par-dessus , &  
de bassiner le lendemain la partie avec les mêmes li-  
queurs. Le troisieme jour après avoir ôté le bandage &  
détergé la plaie avec une éponge, on y pourra appli-  
epler du *Tetrapharmacum* étendu fur de la charpie, &  
s’il n’y a pas d’inflammation , répéter l’embrocation ,  
afin que l’appareil soit toujours imbibé. Mais dans le  
cas de l’inflammation , après avoir bien lavé la partie,  
on mettra par-dessus un cataplasine digestif. Quand l’in-  
flammation est calmée , ce qui reste à faire est d’em-  
ployer des fuppuratifs, & des remedes propres à rap-  
procher les chairs : pour les sinus on les guérit avec des  
conglutinans. PaUL Εοινετε , *Liv. V.I. ch.* 34.

L’emplâtre royale, appellée *Tetrapharmacum*, est com-  
pofée d’égales quantités

*de rire*

*de colophone,  
de poix,  
dégraisse de taureau.*

PaUL **EGINETE ,** *Liv. VII. ch. TJ.*

*Cataplasme polir les Abseès, les Erésipeles, les Herpes,  
les Parotides, et les brulures.*

Prenez *une livre de feuilles tendres de guimauve ,*

Faites-lesbouillir dans du *vinaigre* & broyez-les bien ;  
Ajoutez-y enfuite,

Broyez le tout avec *dit suc de coriandre , ou de joubarbe,  
ou de morelle.*

Cela sait, compofez-en une emplâtre, en y ajoutant *de la  
mie de pain , Sc* l’appliquez sur la partie malade : ou  
fervez-vous de l’emplâtre fuivante :

Prenez *de P huile de naX, -> chacme*

*de l huile de myrthe*, -i

*de la rire , cinq onces ,  
de litarge d’argent^ trois onces i  
des fleurs d’airain, deux onces s*

Broyez les *fleurs d’airain et la litarge d’argent avec du  
vinaigre.* PâUL **EGINETE,** *Liv. IV. ch.* 21.

*Emplâtre de nitre pour les* abfcès et *les tumeurs endurcies.*

ABS 128

Passez *la cire, l’huile et la lesseve* à *travers la chaux.*Fondez *le nitre dans la lesseve.* PaUlEgINETe, *liv. VII.*

*ch.* 17.

*I > - si' ' x -*

*Pour faire percer un* abfcès.

Comme il y a des personnes trop délicates pour soutenir  
l’incision, il faut voir ce qu’on pourroit faire par des  
médicamens attractifs, comme racine de narcisse , mie!  
& eau bouillis avec de l’huile d’Iris ; ou des racines  
tendres de rofeau broyées avec du miel ; ou si elles font  
dures, bouillies du moins avec du miel & de l’eau ; ou  
bien appliquez-y de l’aristoloche avec du miel.

Faites fécher de la poix & de la glue d’abeilles, égale  
quantité de chacune ; l’un & l’autre fait percer & cica-  
trifer les *abfcès.* PaUL Εοινετε, *liv. IV. ch.* 18.

Pour faire percer un *abfcès* caufé par une inflammation au  
foie, fervez-vous de cataplasines, faits de résine, de  
grains d’encens, de poix, de racines de guimauve & de  
fiente de pigeons & de chevre. Jl faut que le malade  
hoive d’une décoction de petite centaurée, ou de fume-  
terre cueillie le long des haies, & bouillie jufqu’à ce  
qu’elle Boit réduite à un tiers ; ou bien de la décoction  
de thlaspi, ou de chicorée, ou de germandrée. Quand  
l’*abfcès* est percé, il faut lui faire boire de l’hydromel  
ou autres boissons propres pour les ulceres des, reins.  
Pour topique , il faut employer l’emplâtre de *rnnaseas*fait avec la guimauve & les autres émolliens, ou l’em-  
plâtre Icesienne.

*L’emplâtre Icesiennepour les écrouelles,* lesabfcès, *maux  
de rate, goutte et sidatique.*

Faites bouillir la litarge d’argent & le verd de gris dans  
l’huile, jusqu’à ce que la décoction Eoit éclaircie ; &  
après

129 ABS

après cela, vous y ajouterez les autres ingrédiens. P aüL  
EgINETE , *liv. VII. ch.* 18.

Si *Fabscès* tient contre ces médicamens, & qu’il y ait du  
pus , il faudra bien faire une incision pour l’évacuer.  
Après l’incision faite , il ne faudra plus employer  
d’huile mêlée avec l’eau. Mais s’il paroît qu’il foitbe-  
foin de laver la partie, employez-y de l’hydromel, du  
*posca,* du vin, ou feul, ou avec du miel. S’il y a inflam-  
mation , appliquez un cataplafme de lentilles ; s’il n’y  
en a point, fervez-vous des emplâtres recommandées  
en pareil cas, & spécialement de celle qui est faite  
. avec le chalcitis , par-dessus laquelle vous mettrez une  
éponge, ou un morceau d’étoffe de laine trempé dans  
du gros vin : mais n’y mettez point de médicamens  
gras , tels par exemple , que le *tetrapharmacum* ; car la  
plaie demande depuiffans dessicatifs. PaUL Εοι.νετε,  
*liv. IV. ch.* 18.

Quand il y a dans les veines une trop grande quantité  
d’humeur féreufe qui s’y putréfie, la fuite de cetacci-  
dent est la fievre ; l’urine devient épaisse & trouble :  
mais elle est claire à casse du sédiment qui *se* déposie,  
& abondante au moment que la crise se forme : il en  
coule beaucoup plus que la quantité de boisson qu’on a  
prife ; & c’est ce qu’on appelle crife par urine. Mais  
quand l’humeur est crue, & que la faifon de l’année  
n’est pas favorable, & que la faculté expulsive chasse  
ce qui est fuperflu : si l’humeur morbifique prend fa  
route vers la tête, & y fait une éruption, il s’y forme  
au-dessous des oreilles des *abscès* qu’on appelle paroti-  
des. Quelquefois la bile ou les autres humeurs étant  
corrompues, donnent naissance à un érésipele ou à des  
tumeurs au cou. Si les humeurs prennent leur cours  
par les évacuations inférieures, il arrive ce qu’on ap-  
pelle *tranflaelon* [ & en grec άπόσκημμα. ] Mais si l’hu-  
meur tourne en-dedans & ne s’évacue pas, il s’y forme  
un *abscès* [ ὄβόστημα. ] Quand il est assez extérieur pour  
qu’on le voie, c’est le mieux, il en est plus facile à  
traiter : mais quand il est avant, & qu’on n’y fauroit  
atteindre, ce n’est qu’avec beaucoup de foins & de bon-  
heur qu’on parvient à le dissiper ; car à moins qu’il ne  
fe décharge en embas par la voie des urines ; ou s’il est  
dans la poitrine, par l’expectoration, ce'demier état est  
quelquefois pis que le premier , où les humeurs mor-  
bifiques étoient encore contenues dans les vaisseaux.  
ACTUARIUS , *liv. II. ch.* 2.

Pour les *abscès -,* prenez des racines de rofeau blanc, & les  
mêlez-bien avec de la graisse ; oignez-en la partie , &  
vous serez étonné de l’effet de ce remede, qui amollira  
l’*abscès,* le fera percer & évacuer d’une maniere furpre-  
nante. MYREPSUS,fect. *XXXVIII. ch.* 107.

*Remedes Tune excellence reconnue pour les* abfcès, *les tu-  
bercules , et les tumeurs en général.*

Prenez *lesseuellles d’ortie.*

Broyez-les & les écrafez, & appliquez-les toutes chau-  
des fur la partie.

Ou bien, prenez *les feuilles de pariétaire* ; & fervez-vous-  
en de la même maniere. MYREPslls *aseect. XLV. ch.u.*

*Remedes pour les bubons, et autres fortes de phlegmons.*

Prenez *les feuilles d’olivier vieux,* qu’on broie & dont on  
frotte la partie.

Ou *des fouilles d’herbe aux ptices,* qu’on écrase , & qu’on  
applique toutes chaudes silr la partie. MYREPSUS , *fect.  
XLV.cFii.*

*Remede contre les* abfcès, *les écrouelles, les atheromes,  
les meliceris et ses tubercules.*

ABS 130

Agitez & mêlez le tout erssemble. MYREstsUs,fect. *XLV.I.  
ch.* 16.

Comme presque tous les *abscès* sont dés Fuites d’inflam-  
mations , & qu’ils produisent différens accidens selon  
qu’ils sont différemment compliqués avec d’autres dé-  
rangemens, il sera à propos d’examiner à fond tout cé  
qui pourra avoir quelque rapport avec eux. Les inflam-  
mations, de quelques caufes qu’elles procedent, feter-  
minent toujours de l’une de ces trois manieres, ou par  
la résolution, ou par la supputation, ou par la gangre-  
ne. Quelques-uns en comptent une quatrieme ; scivoir,  
leskirrhe qui *se* forme à la fuite d’une inflammation à  
une glande : mais je ne crois pas que cela soit exacte-  
ment vrai, parce que cet accident n’arrive que dans le  
cas de maux vénériens <d’écrouelles & de cancer : or,  
alors c’est plutôt un acheminement à l’inflammation,  
que ce n’en est une fluite, la tumeur paroiffant d’ordinai-  
re quelque temsavant la décoloration. SkaRP.

Il est arrivé souvent qu’on a donné naissance à un *abscès*pour avoir appliqué des médicamens trop chauds dans  
un tems où il ne le falloir pas , ou au commence-  
ment de l’inflammation. En voici un exemple remar-  
quable.

Un homme cassé de vieillesse, fe promenant le foir dans  
les rues, fut ferré contre une muraille par une charette,  
La roue lui fit une contusion considérable à la jambe  
gauche en-dehors, mais sans entamer la peau. La jam-  
be devinttout d’un coup enflée & très-douloureuse. Ses  
amis la lui bassinoient avec de Peau-de-vie, dont ils  
imbiboient enfinte un linge qu’ils lui appliquaient  
destus. Ce traitement ne servit qu’à lui faire enfler &  
lui enflammer la jambe de plus en plus. D’autres lui  
confeillerent d’employer le baume de locatelli ; ce n’é-  
toit pas-là non plus ce qu’il lui falloir : ce baume aug-  
menta la fluxion , & obligea le malade de garder le lit.  
Son état empirant tous les jours , je fus appelle pour ✓  
le fecourir. Je trouvai la partie externe de sa jambe  
très-gonflée, & un aposteme qui y régnoit depuis le  
haut jusqu’en bas. J’y fis avec un caustique une ou-  
verture d’un ou deux pouces de largeur, la propor-  
tionnant à la longueur de la jambe. Lorsque Peficarre  
fut tombée, il en sortit une grande quantité dematiere  
purulente mêlée avec du sang caillé. Je pansai Pulcere  
avec des lénitifs, & fis l’embrocation fur les parties  
affectées , avec de l’huile de roses & du vin rouge ; &  
j’appliquai fur la tumeur une emplâtre de bol arme-  
nien, avec une compresse & un bandage par-desses. Le  
lendemain je fis faire une décoction d’absinthe , de  
fleurs de camomille , de rofes rouges, de baies demyr-  
the ; je douchai la jambe avec, & je pansai Pulcere  
avec des lénitifs pour hâter la suppuration. Alors je  
travaillai à exprimer la matiere par le moyen d’un ban-  
dage convenable , & à faire reprendre les chairs ί  
mais je n’en ferois pas venu à bout, si je n’eusse donné  
un petit coup de cifeaux à la peau poursaciliterla fortie  
des matieres. Après cela, je détergeai l’ulcere avec la  
calamine rouge, & le basilicum mêlé avec du mercure  
rouge préCÎpité : je fis rejoindre par ce moyen & cica-  
trifer la plaie. Si au lieu de mettre de l’eau-de-vie à la  
jambe de ce blessé , on y avoit mis du bol d’Armenie,  
du vinaigre, des blancs d’œufs & de l’huile rofat, on  
auroit peut-être prevenu la douleur & les accidens qui  
**ont sitivi. WISEMAN.**

Il y a quelques inflammations , telles que la plupart de  
celles qui procedent de la crife de la fieVre où l’on ne  
doit aucunement tenter la résolution, de crainte que  
l’effet de cette tentative ne fiait la mortification de la  
partie , ou la formation d’un clou ou furoncle ; la li-  
queur qui constitue cette tumeur étant si grossiere & si  
vifqueufe , qu’elle est entierement incapable de réfolu-  
tionou de difcussion. Wïseman.

Comme toutes les tumeurs inflammatoires tendantes à la  
**I**

I3I A B S

suppuration font accompagnées de douleur, de pulfa-  
tion, de tension & d’une fieyre symptomatique , si tous  
ces Iymptumes augmentant, la tumeur grossit ; & sur-  
tout s’il y Vient de la dureté, il n’y a pas lieu de douter  
que le pus ne se forme. SkaRP.

Dans ce cas, il faut proVoquer la fuppuration par des  
mpiques propres à augmenter la chaleur naturelle  
de la partie ; car si l’on n’aide pas la nature à mû-  
rir ces tumeurs , il arrivera semvent que la partie fera  
mortifiée.

Cependant il n’est pas rare de Voir la suppuration opérée  
accidentelementpar des topiques froids , qui refferrant  
doucement les pores font l’office des emplàtres;comme  
l’onguent blanc, l’ofeille cuite fouss la cendre. Quel-  
quefois j’ai Vu la fuppuration produite dans quelques  
tumeurs par de Violens discussifs. WliEMAN.

Les *abscès* font plus ou moins dangereux, Eelon leur dif-  
férente nature ou leur différente situation. Ainsi ceux  
qui proviennent de la crisie de la fieVre , ou les *abscès*écrouelleux, font toujours plus dangereux & plus dif-  
ficiles à traiter que ceux qui proviennent de l’abondan-  
ce du sang, les tendons , le périoste & même les os  
étant siouvent offensés parces fortes d’apostumes.

Les *absecès* aux mtsscles du larinx , menaçant le malade  
de soffocationssont certainement bien plus dangereux  
que les *abscès* aux mufcles des bras ou des jambes.

Tels simt aussi ceux qui viennent à la poitrine, au ven-  
tre, ou proche des articulations, à caisse de l’importance  
de ces parties , & des sinus & des fistules qu’ils lassent  
généralement après eux.

Les *abscès* au foie, aux poumons , à la pleure & aux  
reins font tous extremement dangereux , à cause de  
l’office & de la fonction de chacun de ces vifceres ; & il  
est rare qu’on les pusse guérir par aucun moyen : l’ordi-  
naire est qu’ils *se* terminent par la consomption, & à la  
fin par la mort.

Il y a eu cependant des cas où la nature, avec un peu  
d’aide , a opéré des merveilles ; j’en vais donner un  
exemple.

La fille d’un bon bourgeois avoit un *abscès* à la région  
rénale gauche. Elle fut long-tems traitée par d’effron-  
tés Empiriques qui promettoient de la guérir. Mais  
nonobstant toutes leurs tentatives, cet enfant languif-  
foit toujours , & fentoit de tems en tems renouveller  
ses douleurs, soit à l’intérieur du corps, foit à l’exté-  
rieur à l’endroit où étoit situé *Fabscès,* tantôt àl’occa-  
sion d’une grande abondance de matiere purulente qui  
venoit par les urines ; tantôt par la suppression totale  
de cette même matiere. Ayant été confulté , j’obser-  
vai que *Fabscès* externe tiroit sim origine d’un ulcere  
qui étoit dans la substance même du rein, & demandoit  
d’être gouverné tout autrement qu’il ne l’avoit été,  
cette cure devant être l’ouvrage du tems. Je me pro-  
posili de l’ouvrir à l’endroit précisément par où passent  
la matiere qui partoit du rein. L’ayant ouvert, je dé-  
couvris deux sinus qu’il avoit formés , l’un fupérieur  
& l’autre inférieur. J’appliquai un caustique sur le  
sinus inférieur ; l’efcarre étant tombée, je panfai avec  
des lénitifs. Alors la fuppuration & la digestion de  
cette partie de l’ulcere ayant commencé à se faire,  
j’enfonçai ma fonde , & je trouvai que le sinus infé-  
rieur communiquoit avec le supérieur. J’ouvris aussi  
ce dernier ; j’y découvris le paffage qui communiquoit  
au rein , que je trouVai rempli d’une quantité très-  
grande de matiere qui s’y étoit amaffée. Je pansiii l’ul-  
cere avec l’onguent mondicatif d’ache, & je rapprochai  
ensi.lite les bords des sinus que je travaillai à fermer,  
ne laissant subsister que l’ouverture qui étoit au milieu  
de *Fabscès.* Tandis que je Faiiois ces opérations , on  
consulta le Docteur Barwick pour la cure de l’inté-  
rieur. Il prescrivit une décoction traumatique de *sal-  
separeille ,Scc.* avec des plantes émollientes & des pilù-  
les balsamiques propres à tempérer les humeurs. Tan-  
dis que je disposois l’ulcere à retenir une cannule, ilEe  
déchargea une grande quantité de matiere purulente  
par les urines. La malade étoit extremement abbattue

ABS 132

par les douleurs qu’elle reffentoit, & elle éprouVoitles  
mêmes fymptomes que des persimiles qui ont des pier-  
res dans le rein: mais après que j’eus placé une cannule  
de plomb dans sa plaie, ces symptomes diEparurent  
Après avoir continué pendant quelques mois Ptssage de  
la cannule, je la retirai , & laiffai précisément à l’ou-  
verture un pois, que j’empêchai de sortir en appli-  
quant par-deffus une emplâtre & une compreffe. Alors  
je laissai à la mere le foin de la panser : je n’y ver ois  
plus que quand elles me fassoient avertir qu’elles  
avoient besiain de moi. Après avoir gardé un an ou en-  
viron l’ulcere ouvert, elle ne sentit plus de douleurs  
internes, le flux des matieres impures *se* tarit, & elle  
reprit del’embompoint & des forces. Elle alloit même  
tous les jours à une école voisine , où elle s’exerçoit à  
danfer, &c. Au bout de deux ans ou environ , l’ulcere  
ne paraissant pas plus fuppurer que n’auroit fait un pe-  
tit cautere, elle ôta le pois, & le laissa refermer. Mais  
la mere ayant été bien-tôt allarmée par les anciens ac-  
cidens qui revinrent tout comme auparavant à sa fille,  
elle m’envoya chercher. Je rouvris l’ulcere, & le tins  
toujours ouvert. Onconfulta de nouveau le Docteur  
Barwick, qui ordonna à peu près les mêmes chofes que  
la premiere fois qu’il avoit été appelle. L’ulcere conti-  
nua de rester ouvert dans la fuite près de trois ans, pen-  
dant lesquels la jeune fille continua les mêmes remedes  
' dont elle s’étoit servie d’abord, & me fut fiouvent ame-

née. Mais à la fin voyant qu’elle étoit bien rétablie,  
qu’elle avoit repris de l’embompoint & fe portoit par-  
faitement bien, & que l’ulcere étoit pour ainsi dire  
*fec,* je lui conseillai d’ôter le pois comme n’étant  
plus d’aucun usage; & depuis elle a toujours eu de la  
force & de la fanté, & même a été mariée depuis. W1-  
**SEMAN.**

Les topiques propres à exciter la suppuration font la  
graisse de toutes sortes d’animaux domestiques , de  
l’huile vieille, des oignons cuits flous la cendre , des  
bulbesde lis, de la mauve Eoit de jardin , sioit de ma-  
rais ; du pas-d’âne , de la brione, de la racine de pa-  
tience ; les feuilles d’ofeille, de la graine de lin, du  
fœnugrec, de l’orge, des lentilles, de la vesse, dti lupin,  
de la farine de froment, de la gomme galbanum, am-  
moniac & bdellium , & les emplâtres mucilagineufes.  
Par exemple, si on a affaire à quelqu’un d’une bonne  
constitution , & si l’*abscès* n’est pas bien avant, on  
pourra appliquer le cataplafme fuivant.

Faites bouillir le tout, & l’exprimez ensuite.

Ajoutez-y *des capres et de P ail cuits sous la cendre » de  
chaque trois onces,  
de la levure ou écume de bierc, deux onces,  
poudre de graine de lin, une once.*

133 ABS

Quand la matiere est vifqueuse, & a de la consistance ;  
comme dans le cas du furoncle, les meilleures emplâ-  
tres qu’on y puisse appliquer font celles de galbanum,  
d’ammoniac, de bdellium & de mucilages. WïSEMAN.

Les emplâtres de gommes dans les tumeurs fcrophuleu-  
fes sirnt fujettes à moins d’inconvéniens que les autres.  
Il faut les renouveller tous les quatre ou cinq jours, ces  
tumeurs étant lentes à fuppurer.

Mais je ne confeillerois point du tout d’appliquer des  
emplâtres ftippuratives fur les *abscès* dont la formation  
est rapide, ou fur des parties enflammées , ou sisr des  
corps foibles & hydropiques ; parce qu’outre qu’on ne  
les place qu’avec peine fur la partie enflammée, &  
qu’elles cauflent une nouvelle douleur, lorsipIlaprès ce-  
la on vient à les enlever pour visiter la tumeur, elles  
augmentent, si le malade est d’une mauvaisie constitu-  
tion , la disposition que la partie a déja d’elle-même à  
la mortification.

Parmi les différens cataplasines suppuratifs, il n’y en a  
peut-être pas de préférables à ceux qui font faits de  
pain & de lait adoucis avec l’huile ; du moins nous ne  
voyons pas dans la pratique qu’il y en ait au - dessus.  
SHARP.

On couvrira l’*abscès* d’un cataplafme deux fois par jour,  
jufqu’à ce qu’il foit devenu assez mûr pour qu’on le  
puisse ouvrir : ce qui arrivera plutôt ou plus tard, *se-  
lon* la nature de l’humeur qui l’a produit, ou la place  
où il s’est formé. WrsEMAN.

Le basilicum mêlé avec trois fois moins d’onguent de  
mauve de marais est un excellent fuppuratif. TURNER.

Les *abscès* qui viennent de pléthore, & qui fe forment à  
des parties charnues, parviennent à maturité moins dif-  
ficilement que ceux qui proviennent d’humeurs crues,  
& qui fe forment proche des articulations ou dans les  
articulations mêmes, ou à des parties qui ont peu de  
chaleur, & singulierement que ceux qui font renfer-  
més dans un kyste. WtsEMAN.

Il arrive souvent aussi que,nonobstant l’ssagedcs cataplaf-  
mes; les vaisseaux étant engorgés, la fuppuration ne *se*fait que lentement. Dans ce cas, la saignée l’avancera  
considérablement. Mais, quoiqu’il en foit, cette pra-  
tique doit être si-livie avec beaucoup de précaution,  
étant une maxime établie en Chirurgie , que le’  
cuations font pemivivusq» dans toute inalspôiltlôn qui  
par sa nature tend à la suppuration. SkaRP.

Pendant la formation d’un *abscès* qui occupe un grand *es-  
pace,* la douleur est quelquefois prefque Insoutenable.  
Pour R. calmer, les boissons anodylles seront d’un ex-  
cessent tssage s on en prendra par intervalles, jtssqu’à ce  
que *Vabseès* foit ou-vv.i-t.

La méthode de Sydenham , dans le traitement de la pe-  
tite vérole, sert à justifier celle - ci.

Lorfiqu’on ouvre un *abseès* trop tôt, 11 en arrive plusieurs  
accidens, spécialement à ceux qui se forment aux ma-  
melles & aux glandes inguinales, dans le cas des ma-  
ladies vénériennes ; car le pus engendre du pus ; & si  
on le fait fortir avant que la matiere obstructive & les  
vaisseaux détruits foient convertis en pus : ce qui reste  
de matiere qui n’a point fuppuré fe durcira; il s’y in-  
troduira de Pair, & l’ulcere vuidera de Pichor, au lieu  
deVuider du pus bien digéré. TURNER.

On reconnoit qu’une tumeur a été formée par la tranfmi-  
gration des humeurs venues d’une autre partie, en ce  
qu’elle contient de la matiere dès le premier moment  
qu’on l’apperçoit. Mais, comme cette matiere est or-  
dinairement logée profondément fous les mufcles, on  
t ne la sent que quand elle sait élever une tumeur i ce  
qui n’arrive pas sims douleur & sans pulsation, &c.

ABS <34

mais on fent l’une & l’autre intérieurement; & Fin-  
flammation ne fe forme à la peau, que quand la ma-  
tiere est parvenue jufques-là.

On n’attend pas, pour ouvrir ces fortes de tumeurs , les  
symptomes de la supputation : on le fait dès qu’il s’ose  
fre de foi-même une certaine quantité de matiere.

Tandis que la matiere purulente se forme, il faut conser-  
ver & augmenter la chaleur naturelle de la partie en y  
appliquant des médicamens qui puissent diminuer la  
douleur, & aider la digestion de la matiere.

Il est des cas particuliers où il feroit dangereux d’atten-  
dre une fuppuration telle qu’on la demande ordinaire-  
ment : le panaris de llespece la plus maligne en offre  
un exemple. Si dans ce cas on vouloir attendre une  
siippuration réguliere, on laisseroit par - là périr Par-  
ticulation.

On connoît que la suppuration est complete par la téfiùi-  
té & l’éminence de la peatl à quelque endroit de la tu\*  
meur, par la fluctuation de la matiere qui est dessous &  
par le relâchement de la douleur, de la tension & de la  
fievre, quoiqu’il arrive quelquefois, quand la matiere  
est bien avant, que les fymptomes, & spécialement la  
douleur, durent jufqu’à l’évacuation du pus.

Si la tumeur devient plus compacte, qu’elle s’élevé en co-  
ne, & paroisse pâle; il ne faut pas différer de l’ouvrir :  
car de même que, si on ouvre un apostume avant que  
la fuppuration sisit parfaite, il perd fa chaleur, & ne  
mûrit plus : par la rasson du contraire, si on lasse sé-  
journer la matiere, après qu’elle est formée, elle tend  
à la putréfaction : d’où il arrive que les parties qui font  
au-deffous *se* corrompent, & l’*abseès* devient sinueux ,  
particulierement s’il est aux articulations ou Pur quel-  
que suture du crane.

Disions la même chofe des *abscès* à l’anus, dans lefqueIs  
la putréfaction arrive plutôt qu’à d’autres, à caufe de la  
mollesse de cette partie & de la graisse qui l’environne,  
& de ceux qui se forment dans la gorge, lefquels meri-  
tent le malade en danger d’être fuffoqué.

Dans ces cas-là, il n’est pas question d’attendre la sup-  
puration parfaite ; mais il faut par de profondes fcari-  
fications évacuer le fang & les liqueurs engorgées, &  
prevenir l’*abscès.* Il faut aussi avoir une grande atten-  
tion aux *abscès* qui fe forment à la poitrine ou au ven-  
tre, à caufe du danger qu’il y a qu’ils ne percent en de-  
dans : mais si on les ouvre trop tôt, l’apostume *se* for-  
me de nouveau ; & il est bien difficile de le mûrir & de  
le guérir. WïsEMAN.

Il est de regle d’ouvrir les *abscès* critiques, avant qu’ils  
sioient parvenus à une parlante suppuration, dans la vue  
de donner plutôt du jour à la matiere morbifique. Ce-  
**pédant il** faut convenir qu’en les oüvrânt avant qu’ils  
soient formes, ou.... ss , .r, , si

pofe d’obtenir en faifant l’ouverture UcSB j ustaS l'roqtfun *abscès* foit arrivé à sa maturité, il ne renferme  
que peu de matiere; & d’ailleurs, un autre inconvé-  
nient , c’est que l’illcere devient fanieux, & par cette  
rasson moins facile à guérir. SkaRP.

On ouvre les *abscès* ou avec un bistouri ou avec un causti-  
que. Il faut ouvrir avec le bistouri les petits *abscès, &*ceux qui font au visage; parce qu’un caustique en ce cas  
défigureroit la partie par la cicatrice qu’il laisseroit  
après lui.

Mais pour les *abscès* d’un large volume, qui contiennent  
une grande quantité de matiere, & qu’on veut tenir  
long-tems ouverts, il est plus à propos de fe fervit dit  
caustique, à cause de la grande ouverture qu’il laisse,  
que de *se* contenter de faire une piquure ou une inci-  
sion. **WISEMAN.**

Monsieur Sharp aime mieux qu’on se ferve du bistouri,  
même pour ouvrir de grands *abscès* ; & il confesse ,, si  
la peau est beaucoup décolorée en quelque endroit,  
d’en enlever un morceau rond ou oval : laquelle opé-  
ration, faite par un Chirurgien adroit, est bien moins  
douloureufe que l’effèt du caustique, & en même tem^  
met à découvert une grande partie de *Fabscèsè* que l’on

I peut par ce moyen passer jufqu’àu fond, & décharge^

ÜJ

ι 3 5 A B S

sans obstacle de toute la matiere qu’il tient ; au lieu  
que, dit-il, quoiqu’après le caustique on fasse une inci-  
sion dans l’escarre , la matiere ne laissera pas d’être juf-  
qu’à un Certain point renfermée, & on n’aura pas la  
commodité de passerl’sscere proprement, jufqu’à ce  
que l’efcarre tombe , ce qui fouvent demande un tems  
considérable ; de maniere qu’infailliblement par cette  
Voie , la cure traînera eh longueur.

.MOnsieur Wiseman défend avec chaleur l’usage du cause  
tique, & prétend que c’est une voie plus fûre & plus  
aifée pour ouvrir l’*abscès,* en ce que le pus fe décharge  
plus abondamment de cette maniere que par l’incision ;  
& ce n’est pas là le feu! avantage qu’il y trouve. Il  
ajoute que si l’on applique le caustique sur la partie  
indicée de la tumeur, *Fabscès* pourra quelquefois être  
guéri aVant que l’efcarre foit tombée, à moins que la  
matiere ne foit enfermée dans un kyste.

Fumer est du même fentiment : il dit qu’on est bien dé-  
dommagé de la douleur que caisse le caustique par la  
facilité avec laquelle fe font les pansiemens, pendant  
lefquels on n’est pas obligé de *se* sterVir des tentes & des  
bourdonnets, comme il faut faire pour tenir ouvertes  
les levres de la plaie nouvellement faite par le bistou-  
ri , & en exprimer la matiere : ce qui ne fe fait pas fans  
caufer une augmentation dé douleur dans la caVÎté des  
sinus.

Si un *abscès* a été ouvert aVec le bistouri, & que la matiere  
ne foit pas bien aVant,il faut faire l’incision tout du long  
de la tumeur; de maniere qu’elle puisse dans toute fon  
étendue donner une libre issue à la matiere ; par où on  
éVÎtera la douleur qu’on fait au malade en élargissant la  
plaie après coup.

Au moyen de cela & d’une bonne compresse avec un ban-  
dage, on a vu des apostumes guéris en très - peu de  
tems, sims qu’on y ait mis autre chofe qu’un plumasseau  
enduit de quelque digestif ordinaire.

L’incision doit toujours être faite fuivant la direction des  
fibres, si ce n’est aux aines ou aux aisselles, où on la  
fait obliquement. Partout ailleurs on la fait en fuivant  
la longueur du membre.

Car si Vous faisiez l’incision tmnÎVerfalement, la matiere  
féjourneroit au dessous; & de-là, faute de trouver par  
où fe décharger, elle *se* pratiqueroit des passages dans  
les interstices des mtsscles, où elle produiroit des sinus  
très-diffieiles à guérir, fans parler ici du danger qu’il y  
auroit qu’elle ne corrodât les veines , les arteres , les  
nerfs & les tendons , ou même les os proche defquels  
elle croupiroit. WfsE«AN.

En faifant l’incision , il faut avoir grande attention à ne  
pas blesser de gros vaisseaux. C’est pourquoi, dans la  
crainte de tels accidens, le Clo^issC «a\*unim  
ι . . .rritduuni airnngentes telles que la poudre  
de Galien , qui n’est autre chofe que l’encens & l’aloès  
mêlés avec du blanc d’œuf, & des ligatures, pour Eer-  
vir au besoin.

Il faut aussi éviter avec un égal soin les nerfs & les ten-  
dons ; parce que la douleur & la fluxion que cauflent ces  
sortes de blessures produisent toujours des fymptomes  
très - dangereux , & operent soirvent la mortification  
des parties du corps auxquelles ils appartiennent.

Une regle générale, dont il ne faut jamais s’écarter, lorse  
qu’on ouVre un *abscès* d’un grand volume , foit avec le  
bistouri, fiait avec le caustique ; c’est de ne pas évacuer  
toute la matiere à la fois, de peur d’ôter à la partie  
toute sa chaleur, & au malade toutes fes forces. Wlo  
SEMAN.

ll y a des bistouris de différentes fortes : on *se* Eert de *ce-  
lui* qui paroît le mieux convenir à la situation de *Fabse*

*- cès.* Celui dont on *se* sert le plus ordinairement pour  
ouvrir des *abscès*, est petit, étroit & courbe du côté du  
tranchant ; il siert à dilater les sinus, ou à élargir la plaie  
après l’incision. Celui qui a le tranchant tout uni, &  
dont on *se fert* avec un conducteur, vaut mieux.

Le bistouri dont on *se siert* pour les *abscès* à la gorge , a  
la lame plus courte , & le manche plus long, que les  
autres. WIseMAN.

**\**

À B S 136

Il arrive Aussi qu’on *se fert* de la lancette pour ouvrir des  
*abscès,* siurtout les petits ; mais bien EouVent il faut en-  
core employer le bistouri ou les cifeaux, pour acheVer  
ce qu’elle n’a fait qu’imparfaitement.

Quelquefois *Fabscès* creve aVant que la suppuration foit  
complete. Dans ce cas il faudra continuer d’appli-  
quer des cataplalmes, jusqu’à ce que la tumeur foit en  
état d’être élargie aVec un bistouri ou des ciseaux, ( ee  
qui ordinairement ne, tarde pas plus de deux ou trois  
jours. )

Pour cet effet, les Anciens *se* EerVoient de la racine du  
*papyrus.* **DIOSCORIDES.**

L’incision étant faite, il faut fonger à écarter les acci-  
dens & les fymptomes qui ont pu survenir. Si par exem-  
ple il étoit arrivé une hémorrhagie, il faudroit llarrê-  
ter aVec la poudre de Galien dont nous Venons de par-  
ler plus haut, mêlée dans du blanc d’œuf. WtsEMAN.

Ordinairement, pour panfer un *abscès ->* au co’mmence-  
ment on fe contente d’y mettre simplement de là char-  
pie sieche ; & s’il ne Vient pas de siang, on y mettra en-  
sliite des bourdonnets garnis de quelque digestif chaud,  
comme feroit de la térébenthine mêlée aVec des jaunes  
d’œufs , ou, ce qui Vaut encore mieux, du basilicum &  
du baume d’Arcéus, obfervant de lasser des bourdon-  
nets à l’aife dans la caVité de l’ulcere ; à moins que *i’abse  
cès* ne foit fort aVant, & que la plaie foit étroite, com-  
me il arrlVe quelquefois aux *abscès* à l’anus, où l’on  
est obligé de mettre la charpie un peu ferrée, afin de  
pouVoir panfier l’ulcere à fond, fans y enfoncer des  
tentes.

Afin de pouVoir retirer les bourdonnets de la caVité en-  
foncée dé l’ulcere, il faut paffer autour un bout de fil  
ou de foié : car il est arriVé de grands accidens, pour  
aVoir manqué à cette précaution. L’obfervation fui-  
Vante en fournira une preuve.

Un homme d’enViron cinquante ans, plein d’embom-  
point & de vigueur, fut attaqué d’une douleur au bras  
droit, accompagnée de dureté & d’inflammation. Il  
m’envoya chercher. Comptant que c’étoit un bubon  
que la force du tempérament avoit fait pouffer, j’y ap-  
pliquai une emplâtre de diachylum avec des gommes,  
& me propofai de l’y laisser jusqu’à ce que la suppura-  
tion fût à peu près faite; mais la tumeur & la douleur  
augmentant, & devenant rouge & enflammée, je ju-  
geai qu’il étoit nécessaire d’y appliquer des cataplas-  
mes anodyns, au moyen desquels la suppuration s’é-  
tant acheVée en peu de jours, j’ouvris cette tumeur par  
la voie de l’ineision, & en tirai une matiere bien digé-  
rée. Alors je mis pour appareil à l’ulcere une tente im-  
prégnée de basilicum mêlé avec des jaunes d’oeufs, &  
*j* I - x--- nnp emplâtre de diachylum uni

j avec 1 onguent de guimauve ; dans la fuite je le passai

j avec l’onguent' rnondificatif de Paracelse. Ayant ainsi

i disposte l’ulcere a la guérison, je lassai les appareils, &  
j revins trois ou quatre jours après voir le malade. Alors  
B voyant la dureté dissipée, & que *Fabscès* érolt en état  
d’être cicatrisé, je n’y mis plus de rentes, mais seule-  
ment unplumaffeau enduit d’onguent de Pompholix,-  
& du cérat par desseis ; & f en laissai au malade de quoi  
achever la cure. Mass peu de jours après il m’envoya  
encore chercher. Je trouvai la partie enflée,- & la ma-  
tiere en Eortoit, claire & fétide, & en beaucoup  
plus grande quantité que je ne me flerois attendu. J’é-  
largis l’ouverture ci-deVant faite, par une incision. II  
en fortit une tente, qui lors des panfemens s’étoit glise  
fée au-dedans de *Fabscès.* Dès ce moment la matiere  
vint de jour en jour en plus petite quantité, & *Fabsc*cèsfut guéri totalement, seins aucune rechute depuis,  
par la méthode que j’ai dite ci-dessus. WrsEMAN.

Il faut appliquer par dessus les bourdonnets, des plumaf-  
feaux enduits de quelque digestif, qui couvrent les  
bords de la plaie , avec un autre plumasseau plus large  
par dessus le premier ; & contenir le tout avec une com-  
presse & un bandage.

Les compresses ordinaires font faites de morceaux de lin-  
ge pliés en plusieurs doubles ; mais la compresse qui est

137 A B S

faite de trois ou quatre doubles d’emplâtre défensiVe,  
mis l’un fur l’autre, & taillée conformément à la fi-  
gure & à la dimension de la caVlté qu’on à dessein de  
comprimer, obferVant aVec foin d’en pofer les bords  
fur les leVres de la plaie; cette compresse, dis-je, est  
infiniment préférable aux autres, par la raifon qu’elle  
reste mieux en place, & ne s’écarte point de dessus la  
partie où on l’a appliquée. TURNER.

Le bandage doit être assorti à la partie où est la plaie. Aux  
membres, le bandage n’est ordinairement qu’une ban-  
de roulée à un feu! chef : mais souvent aussi il y a au  
bout un chausson, une chaussette, une genouillere , un  
calleçon, un gant, un coude , une manche, à chacun  
desquels on ajoute des rubans, quand ils vont bien à la  
partie qu’on en veut envelopper.

Si l’on *se sert* de la bande roulée, il faut avoir attention  
que fes circonvolutions soient faites , foit à droite, foit  
à gauche, de maniere que d’abord elle porte fur l’ex-  
trémité du sinus, avant que de couvrir les bords de la  
plaie ; parce que moyennant ce foin , le bandage fervi-  
- ra en même tems & à exprimer la matiere contenue  
dans Pulcere & ses sinus, s’il y en a, & à refermer la  
plaie. TURNER.

Pour le bras ou la jambe , la bande fera longue d’envi-  
ron deux verges ou six piés, & pour la cuisse de trois ,  
& large de trois ou quatre pouces plus ou moins, *se-  
lon* qu’on le jugera nécessaire. Pour les doigts , une  
bande d’un pié de long & d’un pouce de large fuffira.

Si la plaie est à la tête , il faudra un couvre-chef, ou un  
bandage à double chef. Voyez *Bandage.*

Après que *Babseès* est panfé , s’il est à ïa jambe , il la  
faut mettre fur un coussin ; si c’est au bras, le foute-  
nir par une écharpe ; moyennant quoi on empêchera  
l’humeur de tomber filir la partie , ce qui ne manque-  
roit pas de retarder la guérison, & feroiss inévitable  
si on laissoit aller en embas le membre malade.

Si le malade tombe en foiblesse, ce qui arrive quelque-  
fois , foit parce qu’il n’a pas assez de force pour su.p-  
porter l’opération , foit parce qu’il en a peur ; il fau-  
dra pour le faire revenir, le coucher à plat fur le dos,  
& lui jetter un peu d’eau fraîche fur le vifage. Mais  
si cette défaillance provient de quelque indifposition  
précédente, & est entretenue par l'abondance de l’é-  
vacuation, & l’infection de la matiere qui fort, il  
faudra donner au malade des juleps cordiaux , & lui  
en laisser boire une quantité suffisante. WïseMAN.

Pour faire revenir les efprits, on se servira d’épithemes  
faits de quelques eaux distillées & de cordiaux, joints  
avec dtl vinaigre rofat , qu’on ne rifque point d’em-  
ployer lorsqu’on n’est pas à portée de consulter un  
Medecin si.ir le champ. WrsEMAN.

Quant à la fréquence des panfemens , il fe faut régler  
fur la quantité de matiere que donne *F abscès.* Ordi-  
naircment c’est assez d’un en vingt quatre heures :  
mais il y a des cas où il en faut faire des deux &  
trois dans ce même efpace de tems.

Lorfqu’il s’agit de nettoyer la plaie , il est inutile de  
pousser le fcrupule à l'excès ; mais il est néantmoins  
important de remarquer, qu’elle ne fera jamais bien  
nettoyée ; si l’on sie contente de passer un morceau  
d’étoupes ou de linge par dessus ; mais qu’il saut la  
déterger avec de la charpie bien fine ; méthode qui  
est beaucoup moins incommode pour le malade : or,  
on ne fiauroit fatiguer les parties en les nettoyant,  
qu’on n’y caufe par-là quelque préjudice.

Je ne fuis point persi.ladé que Pair produsse d’aussi mé-  
chans effets qu’on *se* l'imagine ordinairement ; & les  
*abseès* d’un grand volume à la poitrine, qui sont sou-  
vent expoEés à l’air pendant tout le tems de la cure ,  
ne *sc* comporteroient pas bien , s’il leur étoit aussi  
pernicieux qu’on a coutume de le dire : mais cômme  
il. peut faire naître des croûtes , & qu’en hiver il cau-  
fe toujours quelque douleur aux chairs nouvelles ; il  
ferà à propos de terminer le pansement avec le plus  
de promptitude qu’il sera possible, fans pourtant rien  
précipiter

ABS

Un autre précaution qu’il faut avoir, ce sera que le Chi-  
rurgien ne fouille pas à tout propos dans les cavites  
de *s abscès,* foit aVec les doigts , soit aVec la sonde ,  
parce que fatiguant ainsi lloUVerture & l’intérieur de  
la plaie, il empêche qu’elle ne se referme. SicARP.

Si à. un fecond panfernent, on trouve une dureté consi-  
dérable dans le fond de *F abscès* proVenante de ce que  
la tumeur n’aura pas assez scippuré, comme il arrive  
assez souvent dans de grands *abseès,* ou si les levres  
de la plaie font douloureuses & enflammées , il fau-  
dra préparer une fomentation de fommités de mauve,  
de guimauve ', d’absinthe, & de fleurs de camomille ,  
dont on imbibera un morceau de flanelle qtilon appli-  
quera fur *i’abscès* pour amollir la partie.

Mais si *F abscès* étoit une siiite d’une tumeur formée par  
congestion, & que la nature eût befoin d’aide pour  
conserver *sa* chaleur, & fortifier les parties relâchées,  
au lieu de mettre dessus une fomentation émolliente ,  
il la faudroit doucher avec une décoction d’absinthe,  
de fleurs de fureau, de rofes roüges, de baies de mir-  
the & de graine de fœnugrec , bouillis dans du vin  
& de l’eau, y ajoutant ensuite un peu d’eau-de-vie,  
**WISEMAN.**

On penfera *\’abscès* avec du basilicum, & les levres de la  
plaie, si elles font enflammées, avec un mélange d’hui-  
le rofat, & le jaune d’un œuf frais ; par dessus quoi on  
appliquera une compresse & un bandage, comme il a  
été dit.

On continuera l’usage de la fomentation à chaque pan-  
fement, jufqu’à la parfaite digestion de la matiere.

En hiver il faudra faire chauffer les appareils ; en été ce-  
la est inutile.

Si Pulcere a befoin d’être détergé, un peu de précipité  
rouge, pulverisé bien fin, & mêlé avec du basilicum,  
non-seulement le détergera , mais même fera repren-  
dre les chairs, de maniere qu’au bout de très-peu de  
tems il ne faudra plus pour achever la cicatrice, que  
de l’onguent blanc , du cérat , dans lequel on fait en-  
trer la pierre calamine , ou même une simple charpie  
fans rien plus.

Quelquefois, nonobstant tous les foins qu’on peut pren-»  
dre, la matiere ne laissera pas de s’insinuer dans les  
parties d’alentour, & y formera des sinus qui s’oppo-  
sent absolument à la guérison de la plaie. Dans ces cas-  
là , il faudra n’user de tentes qu’avec grande circonse  
pectioli : car quoiqu’elles soient généralement décriées  
dans ce siecle-ci ; il n’y a cependant encore que trop  
de gens qui s’en serVent, même parmi ceux qui fem-  
blent en blâmer lalfage ; on peut dire avec vérité qu’il  
y a bien peu de cas où elles foient d’une nécessité in-  
difpenfable.

Quoiqu’il en foit, si elles font jamais utiles, c’est surtout  
à amincir la peau & en faciliter la dilatation , qui ne  
manquera pas de s’en faire.

Il y a aussi des *abscés* larges & prosonds, où la matiere né  
peut pas fe dégorger par une ouverture déja faite, &  
n’est pas cependant en état de se faire jour par un autre  
côté, quolqLi’on voie bien par où elle s’ouvriroit un  
passage, si elle étoit un peu resserrée. Dans ces fcrtes  
de cas, la tente feroit utile à boucher l’orifice de *Fabsu  
cès, ce* qui feroit que la matiere fie jetterait fur une  
partie propre à la recevoir, & marqueroit par-là d’elle-  
même l’endroit où on pourroit faire une autre ouver-  
ture. L’usage des tentes fera encore bon pour de petits  
*abscès*profonds, d’où il s’agit d’évacuer quelques corps  
étrangers , comme feroient des esquilles d’os, &c.  
SHARP.

Quelques Auteurs recommandent aussi l'usage des injec-  
tions, comme très-avantageux dans les cas des *abscès*profonds , mais fans trop de fondement, car elles font  
sujettes à des inconvéniens , en ce qu’elles distendent  
les parois de l’*abscès -,* & macerent en quelque storteles  
chairs nouvelles ; de façon qu’il y a peu de cas ou il  
foit à propos de les employer. Un des inconvéniens  
qu’ont produit les injections & les tentes , est que des  
Chirurgiens fe font imaginés , que c’etoient de fur?

ABS

moyens de guérir une plaie, & pleins de cette idée ,  
ils ont négligé de dilater les *abscès ,* lesquels sirnt *res-  
tés* incurables après ce traitement, faute d’évacuation  
suffisante, & par la seule raifon que les panfemens  
aVoient été trop superficiels, ScHARP.

Tour la guérison des *abscès.* Voyez *Ulcere,*

La mortifiCation est quelquefois la fuite des grands *abso  
cès,* mais ce n’est pas l’évenement le plus ordinaire.  
Pour apprendre la méthode qu’il faut employer en ce  
cas. Voyez *Gangrene.*

Il arrive souvent que la nature par trop féconde, lorfque  
la plaie commence à s’incarner , pousse une grande  
quantité de chair fongueuse & molle, qui donne bien  
de la peine au Chirurgien, en ce qulelle s’éleVe au-  
dessus de la peau, & par-là empêche l’sscere de *se ci-*catriler.

Pour remedier à cet inconvenient, il y faudra répandre  
du Vitriol ou de 1alun en poudre, l’un ou l'autre man-  
gera ces chairs, & cela fans faire de douleur ou sans en  
faire que très-peu. Une simple tenteféche ferafouvent  
le même effet, en abforbant les liqueurs fuperflues, &  
cicatrisera la plaie en même-tems. Mais si ces chairs  
font douloureuses, & qu’il d'y ait pas moyen d’y ap-  
pliquer les efcarotiques ordinaires, il faudra les déchi-  
rer aVec les doigts, & les arracher, après quoi on pan-  
sera la plaie aVec des plumaffeaux enduits de l’onguent  
qui fuit :

Prenez *de la terebenelnne , -y i i -, - ? -*

i , .r../ *> de chaque une demteltvre.*

*du miel clarifie,* J 2*trois jaunes d’œufr*

Faites bouillir le tout jufqu’à consistance d’onguent.

Sur chaque ortce de ce mélange, ajoutez *une dragme de  
précipité rouge.* C’est ce qu’on appelle *le mondisica'elf*de ParacelEe, dont on continuera l'fifage jusqu’à ce  
que l’sscere soit détergé ; après quoi on le traitera  
comme il a été dit ci-dessus. L’observation salivante  
montre la nécessité qu’il y a de suivre quelquefois la  
méthode que nous venons de prefcrire.

Une jeune Dame étant restée incommodée à la suite d’u-  
ne couche ; le teton gauche devint douloureux, &ily  
survint une tumeur sensible. D’abord on y fit tous les  
remedes qu’on emploie en pareil cas. Mais quelques  
jours après le siein devenant toujours plus douloureux  
& plus gros, le Chirurgien qui fut appelle commença  
par traVailler à procurer la suppuration, après quoi il  
donna issue à la matiere, & procéda à la continuation  
de la cure. Mais pendant qu’il panfoit cet ulcere, la  
fluxion augmenta, il fe forma d’autres *abscès,* qui tour-  
nerent en apostumes, & dégénérerent cnEuite eu au-  
tant d’ulceres sinueux. Cela fit une cure difficile. Je fus  
confulté. Je commençai par arracher une des tentes ,  
il sortit une grande quantité de liqueur claire & blan-  
che. Le Chirurgien, mon Confrere, crut que c’étoit  
du lait : moi je pensiii que c’étoit de la matiere puru-  
lente ; & j’observai que *Fabscès* avoit sim origine fort  
aVant dans la fubstance des glandes , qu’il avoit cor-  
rompues avec le tems, & que c’étoit-là ce qui rendoit  
dure la partie enflée ; & que cette ample évacuation  
que nous avions vue sous nos yeux, avoit été occasion-  
née, parce que les tentes avoient retenu la matiere en-  
fermée lors des pansemens. La méthode que je propo-  
sai , si.it, d’élargir l’orifice de Pulcere qui me parut in-  
suffisant pour l’évacuation de la matiere. On me char-  
gea de continuer la cure, & je le fis , conjointement  
avec mon Confrere. Nous commençames par appli-  
quer un caustique fur la partie malade, tout autour de  
l’orifice, que nous fermantes avec de la charpie. Par-  
là , en très-peu de tems nous ouvrîmes un passage libre  
à la matiere, & il fut aisé dans la suite de voir que ce  
n’étol.t point du lait.

L’efcarreune fois tombée, laissa paroître de la chair fon-  
gueufe , sur laquelle nous mîmes du précipité rouge,  
panfant l’ouverture qu’avoit fait Pefcarre, avec du ba-  
ssticum, & les autres ouvertures avec de l’onguent de

A È S 140

pomphoïix, & du cérat d’althæa. Après une chute de  
î’efcarre plus complete ; comme nous vîmes sortir une  
plus grande quantité de chair fongueufe, nous mîmes  
dessus un morceau d’étoffe imbibé de décoction de som-  
mités d’absinthe, de rue, de mente, de rofes rouges  
& de balaustes bouillies dans du vin & de Peau, après  
y avoir répandu auparavant de la couperofe pulverifée ;  
& nous mîmes des plumasseaux enduits d’onguent de  
tuthie, fur les parties ulcérées. Au bout de deux jours  
nous levâmes les appareils, & ayant séparé ce qui ref-  
toit de l’escarre, nous pansâmes la plaie, comme nous  
avions fait en premier lieu, & continuâmes l’usage des  
efcarotiques. Outre ces remedes, nous appliquions par  
dessus le Eein une emplâtre, dans la composition duquel  
entroit le bol d’armenie , que nous jugeâmes propre à  
restraindre le trop grand abord de la matiere : nonobsi.  
tant tout cela, l’excroissance augmentoit toujours, &  
s’élevoit entre les différens orifices de la plaie. Pour  
y remédier, nous appliquâmes dessus un large causti-  
que , qui couvrit la plupart de ces orifices ; alors nous  
fendîmes Pefcarre , & mîmes dessus des lénitifs, fur  
l’excroissance des efcarotiques, partout où elle corn-  
ménçoit à sortir, & par ce moyen nous vînmes à bout  
d’empêcher le progrès. Mais après la séparation de cet-  
te derniere efcarre, voyant que l’excroissance étoit  
considérable, & quoiqu’on pût l’extirper avec des ese  
carotiques lents craignant qu’il n’en arrivât de mau.  
vaifes stlites, je passai mon doigt par destous , & je la  
déchirai d’un seul coup, & la tirai par morceaux; alors  
je remplis la place vuide de précipité rouge, & de mon.  
dificatif de Paracelse, étendu sur des plumasseaux, &  
j’ajoutai par dessus, sur toute l’étendue du sein, l’em-  
pl.âtre que j’ai dit ci-dessus, laquelle je fis tenir avec  
un bàndange. Deux jours après , nous levâmes cet ap-  
pâreil, & faisant encore les mêmes opérations que  
nous avions faites en le pofant, nous retirâmes tout  
ce qui restoit de chair fongueufe, ajoutant au mondi-  
catif ci-dessus spécifié, de la poudre de racines d’iris ,  
de la myrrhe & de la sarcocolle. Alors je mis sur le  
fein du cérat d’agrippa ; & en peu de jours il *se* for-  
ma une cicatrice bien jointe , les levres s’étant réu-  
nies par le fecours de la nature, aidée elle-même par  
des décoctions thraumatiques, &c. comme il est d’u-  
sage en pareils cas. WtsEMAN.

Quelquefois les levres d’un ulcere deviennent calleuses  
& ne fe cicatrisent pas. Dans ces càs là le cautere ac-  
tuel est d’un excellent ssage , & l’on traite la partie  
comme d’une brûlure ordinaire. Pour ce qu’il y a à y  
faire ’de plus , voyez *Ulcere.*

Quand on juge à propos dé fe servir du caustique pour  
ouvrir un *abscès*, il y a deux chostes à considérer : l’é-  
passeur des tégumens & l’âige du malade. Car il se-  
roit ridicule d’appliquer un caustique brûlant sur un  
enfant, tandis que quelque chofe de moins actif peut  
opérer tout aussi-bien ; & dans le cas où l’*abscès* feroit  
profond, un Chirurgien ne feroit pas excusable, qui  
y appliqueroit un caustique trop lent, ou bien qui etr  
retireroit un qui y seroit propre, trop précipitamment,  
c’est-à-dire, avant que les corpuscules du remede eusa  
Eent pu exercer leur action sur les tégumens.

Il y a des caustiques de dissérente sorte : mais il est cer-  
tain que le plus actif de tous est la pierre infernale ,  
qui n’est autre chofe que le premier silc qu’on tire de  
la lie du Eavon : on le fait bouillir dans un poêlon  
de cuivte , jufqu’à ce qu’il ait acquis de la consistance,  
& on le coupe avec un couteau chaud en morceaux  
de différente grosseur; puis on le met dans un vaisseau  
qu’on tient assez bien fermé pour qu’il n’y puisse point  
entrer d’air , jufqti’à ce que vienne le tems de s’en  
ferVÎr. Un morceau de la largeur d’une piece de deux  
fols fera une efcarre d’environ le double de Ea lar-  
geur , & ce ne sera pour l’ordinaire que l’affaire d’lle  
ne heure.

Un caustique moins actif que celui-là, est une pâte falo-  
te de lie de favon & de chaux vive en poudre ;& un  
autre encore plus doux , qu’on appelle à caufe de fa

141 ABS

mollesse, le caustique velouté, est une pâte faite de  
chaux vive en poudre & d’un peu de favon : il est sin-  
gulierement propre aux enfans & aux perfonncs déli-  
cates. On le peut supporter vingt-quatre heures. Τυη-  
NER.

Le meilleur caustique dont on puisse fe servir est la pier-  
re infernale en poudre, & mife en pâte au moyen du  
favon qu’on y mêle; pour empêcher qu’elle ne gagne  
trop loin, il faudra faire une ouverture dans l’emplâ-  
tre qu’on voudra mettre sur la partie, à peu près de  
la largeur dont on veut faire l’efcarre ; enfuite quand  
l’emplâtre fera appliquée, on mettra le caustique dans  
cette ouverture ; & pour le tenir en situation, on glise  
fera un peu d’onguent tout autour du bord intérieur  
de l’emplâtre, on mettra par dessus le tout une large  
compresse qu’on fera tenir avec un bandage. SkaRP.

La largeur du caustique doit toujours avoir pour mcfure  
l’étendue qu’on veut donner a l’efcarre : car par la  
fonte de ses fels il arrive qu’il s’étend au point de fai-  
re une efcarre beaucoup plus large qu’il ne l’est lui-  
même , quand il est une fois en place.

Cette attention n’est pas abfolument inutile : car on a  
vu fouvent des ulceres qui nlauroient pas du être plus  
larges qu’une piece\*de quatre sols, devenir par l’eflet  
d’un caustique aussi larges qti’un demi-écu, & cela ,  
au vifage, au cou, à la gorge de plusieurs Dames ;  
toutes plates où l’on doit éviter llefcarre autant qu’il  
est possible. TURNER.

Les caustiques pour l'ordinaire font leur effet en une  
heure & demie, deux heures ou quelquefois trois, à  
proportion de PépaisseLlr de la peau; & ce qui est re-  
marquable , c’est que malgré la promptitude & l'effi-  
cacité avec lesquelles ils agiffent, ils ne causent pas  
autant de douleur , du moins quand la peau n’est pas  
enflammée , que quelques petits *abfcès,* lorfqu’on les  
perce & qu’on les ouvre. SHARP.

Quand l’efcarre est faite, ce qu’on connoît par la dimi-  
nution de la douleur, & que le caustique est ôté , il  
faut aussi enlever l’emplâtre & laver les parties qu’el-  
le recouvroit avec dû lait chaud..Alors l’efcarre n’é-  
tant point sensible à l'action du bistouri, on la fendra  
par le milieu, & on vuidera la matiere', fans pour-  
tant trop comprimer les parties adjacentes pour tout  
faire fortir en une fois, pour les raifons qui ont déja  
été dites.

Si le malade foutient l’évacuation de la matiere fans acci-  
dent & sans foiblesses , il n’y aura qu’à emputer de  
llescarre autant qu’on le jugera nécessaire ; & ce qui  
en restera, on le passera avec des bourdonnets garnis  
de basilicum & trempés dans de l’huile de lis chaude,  
& l.lon mettra par dessus le tout une emplâtre de dia-  
palme , ou un cataplasine anodyn, avec une compresi  
*se Sc* un bandage, qu’on aura attention de ne serrer  
qu’autant qu’il Eera beEoin pour tenir l’appareil en  
**état. WISEMAN.**

Il faut continuer cette méthode jusqu’à ce que le mala-  
de ne ressente plus de douleurs , ce qui fera l’affaire  
tout au plus de deux ou trois jours , après quoi il fau-  
dra nécefla-irement refferrer la compresse & le banda-  
ge; & peut être que parce ménagement adroit & par  
la continuation des mêmes digestifs, on évitera les si-  
nus. Mais l’efcarre une fois tombée , il ne fera plus  
besisin pour achever la cure, que d’une simple char-  
pie. TURNER.

Comme les *abseès* ouverts par la voie des caustiques siont  
sujets aux mêmes accidens que ceux qui Pont été par  
l’incision, il faudra fuivre la même méthode pour le  
traitement des uns & des autres. C’est pourquoi nous  
allons traiter des *abfcès* en particulier, & de la ma-  
niere de procéder à leur guérifon fuivant les différen-  
tes parties du corps où ils se trouvent.

*♦ Abseès a la tète.*

Les *abfcès* au front & au péricrane font pour l’ordinaire  
des fuites de contusions, à l’occasion desquelles les li-

ABS 142

queurs extravasées faute de faignement arrivé à pro-  
pos , & d’applications réfolutives, ne pouvant plus  
rentrer dans les vaisseaux capillaires, qui ont été rom-  
pus , caufent l’inflammation & fe^convertissent en pus.

Si les *abscès* se rencontrent fur des sutures, ils produi-  
Eent quelquefois des fymptomes dangereux, par l’in-  
flammation qu’ils catssent à la dure-mere, qui passe  
immédiatement dessous & qui y est contigue au péri-  
crane. Voyez *Péricrane.*

Dans tous les *abscès* au péricrane llustage du caustique est  
préférable à l’incision, (singulierement si la matiere a  
été renfermée assez long-tems pour noircir le crâne &  
le carrier ) parce qu’il donne la commodité de se fervit  
de la rugine. Voyez *Rugine.* On doit toujours employer  
la rugine dans les caries du crane excepté sim les statu-  
res, où il seroit dangereux de le faire à caufe de la min-  
ceur du crane dans ces endroits. Si on attendoit le tems  
de faire l’exfoliation des os du crâne par la méthode  
ordinaire, on ne la pourroit peut-être faire qu’au bout  
de quelques femaines ou même de quelques mois ; au  
lieu qu’en y employant la rugine la plaie n’est que peu  
de jours à s’incarner.

Il saut toujours ouvrir les *abscès* au front par incision; il  
la faut faire en fuivant la direction des fibres : car si  
on la EaiEoit transversalement, il pourroit en arriver  
que les sourcils tomberoient sur les yeux.

Le baume d’Arcéus est le remede qu’on emploie ordi-  
nairement pour panser ces Eortes *d’abscès ÿ 8c* c’est  
aussi celui dont on *se sert* pour les blessures à la tête;  
sclr la fin du traitement on se contente de passer simple-  
ment avec de là charpie, mettant par dessus une com-  
presse & un bandage.

S’il y avoit un sinus de formé, il faudroit faire l'ouver-  
ture dans la partie qui en approcheroit le plus, en  
faire fortir la matiere & y appliquer une compresse de  
toute fa longueur avec une bande à double-chef ou  
un couvre-chef ; au moyen de quoi, & des pansemens  
indiqués ci-dessus, *Vabscès* fe guérira fans qu’il arrive  
de nouveaux accidens.

*Abscès aux paupières.*

S’il y a *abscès* à l’intérieur des paupieres, la maniere de  
le traiter fera de faire une incision à la partie la plus  
éminente, & d’évacuer l’humeur. Après cela on la-  
vera l'ulcere avec de la faumure, & on mettra dessus  
un morceau de laine trempé dans un œuf; le lende-  
main on fomentera la partie & on mettra du miel  
dessus , & l’on continuera la cure en distillant fré-  
quemment fur la paupiere du collyre détersif.

Si *sabscès* est externe , après que l’incision & l’évacua-  
tion sont faites , on y applique comme nous ve-  
nons de dire pour les *abscès* internes, un peu de char-  
pie enduite de miel , & par dessus, un morceau de  
laine trempé dans quelque décoction vulnéraire.

Si *Vabscès* aflecte le cartilage de la paupiere, & cela en  
dehors ; après qu’on l’a bien nettoyé avec les œufs &  
le miel, on peut parvenir à l’incarner avec quelqu’un  
des dessicatifs qu’on emploie pour les plaies à la tête.  
Si *Fabscès* est en dedans du cartilage , après que vous  
aurez retourné la paupiere & que vous l’aurez mife à  
découvert, mettez fur le cartilage un peu de cuivre  
en poudre très-line, & fur la paupiere un œuf mêlé  
avec du vin & de l’huile rofat ; le jour suivant fomen-  
tez la partie , & y mettez de la poudre de cuivre &  
de l’œuf comme le jour précédent. Le troisieme jour,  
oignez la paupiere de miel, & venez enfuite à Pissa-  
ge du collyre détersif, AETIUS, *Tetr. z.sépm- III. ch.  
yeso Noyez Collyre.*

Il vient quelquefois des *abscès* aux paupieres où il n’y a  
rien autre chofe à faire que de les ouVrir aVec la poin-  
te d’une lancette, & d’y mettre une petite emplâtre de  
diachylum. Mais ce qui est encore mieux, on peut pre-  
vénir ces sortes d’apostumes en faisant fortir avec la  
pointe d’une lancette le seing qui à l’occasion d’un coup  
s’est extravasié dans ces parties en trop grande quanti-

143 ABS

té pour pouvoir rentrer dans la circulation. Il ne faut  
point alors d’autre appareil qu’une simple charpie en-  
duite d’une emplâtre défensive.

H *fe* forme souvent aux glandes lacrymales des *abscès ,*qui sont causés, à ce que la plupart des Auteurs s’i-  
maginent, par la sérosité de ces glandes qui devient âcre  
& corrosive, & par-là excite l’inflammation & *Fabscès,*quoique beaucoup d’autres s’imaginent que les larmes  
elles-mêmes ne trouvant pas d’issue par le conduit na-  
sal, se corrompent & croupiffent dans le sac lacrymal  
& forment la matiere purulente qui fe décharge par les  
points lacrymaux. Mais cette derniere opinion est af-  
furément très-mal fondée : car outre que les larmes  
ne sont point une llqueur propre à former du pus, il  
faut obferver en même tems que quand on comprime  
*Vabscès* il en fort deux fluides très-distincts l’un de  
l’autre ; & quant à ce qu’on peut dire en général du  
vice de la sérosité lacrymale qui produit ce désirn-  
dre, je croi qu’il est difficile de fe décider à cet égard,  
car la cornée & la conjonctive étant des membranes  
bien plus délicates que le *sac* lacrymal, il semble qu’el-  
les devroient être les plus cffensiées par cette humeur,  
au lieu que l’expérience nous apprend qu’elles ne le  
font point du tout, tandis que toutes les autres par-  
ties du corps sirnt sujettes à des inflammations occasion-  
nées par des causies externes : c’est pourquoi je le re-  
pete, il me semble qu’on ne peut rien dire de certain i  
à ce sujet, SkaRP.

Quelquefois les *abscès* qui furviennent aux paupieres  
vers le grand angle de l’œil, font si pleins de matie-  
re qu’on ne peut pas les nettoyer comme il faut, par  
la voie de la simple incision. Dans ce cas il faut am-  
puter une partie de la poche. SkaRP.

.Voici la maniere de faire l’opération. En fuppofant que  
*Fabscès* ne foit pas percé de lui-même, choisissez le  
tems où il siera plus rempli de matiere ; commencez  
par fermer l’œil du malade un jOur d’avance, &met-  
tez en travers des paupieres une petite emplâtre qui  
reCouvre les points lacrymaux : l’emplâtre comprimant  
leurs canaux , & empêchant la matiere de fluer par  
cette voie la fera s’amasser dans la poche, & indique-  
ra par-là plus certainement l’endroit où il faudra fai-  
re l’amputation. Si *Fabscés* est déja ouvert, l’orifice  
& la fonde vous montreront par où il faut l’élargir :  
alors faifant asseoir le malade à une hauteur propor-  
tionnée à la portée de votre main, vous élargirez l’ou-  
verture d’un coup de bistouri à la partie supérieure  
de la poche en redefcendant jusqu’au bord de l.lorbi-  
te , fans vous embarrasser des tendons du mtsscle or-  
biculaire & sans appréhender de blesser les vaisseaux  
fanguins ; cependant si vous les appercevez, il est à  
propos de les éviter : vous ferez l’incision longue en-  
viron de quatre dixiemes de pouces. Quelques-uns  
conseillent , lorsqu’on fait l’ouverture de la poche,  
d’introduire une petite sonde par l’un des points la-  
crymaux dans leur cavité, dans la crainte d’en blesser  
Ia partie postérieure. Pour moi je crois que cet excès  
de foin ne peut que rendre l’opération plus doulou-  
reuse sans fervit à rien ; parce que, pour peu qu’on  
ait de dextérité , quand le vaisseau est aussi gros, il est  
difficile de *se* méprendre. Il faut bien prendre garde  
de ne pas faire l’incision trop près de l’endroit où *se  
joignent* les deux paupieres , afin d’éviter la difformi-  
té que causeroit la cicatrice qui s’y formeroit après ;  
ia chassie aux yeux, ou une contraction inégale de la  
peau en cet endroit, est la suite ordinaire de l’usage  
du cautere, ce que ne fait point l’incision du tendon  
du mufcle orbiculaire : la situation de ce mufcle est  
telle qu’on ne sauroit éviter de couper tout à travers,  
mais il n’en arrive aucun inconvénient, parce que la  
cicatrice venant à ste former enfuite l’attache forte-  
ment à l’os.

Quand la poche est ouverte , il y faut mettre de la char-  
pie , qu’on ôtera le lendemain, & on y mettra en place  
un bourdonner trempé dans quelque médicament di-  
gestif. On fera la même chofe tous les jours une ou

ABS 144

deux fois, felon la quantité de matiere que *Fabscès*rendra. Si la matiere n’est pas bien conditionnée , il  
faudra employer quelquefois le précipité, & mettre  
une tente d’éponge pour empêcher la partie silpérieu-  
re de *Vabscès* de *se* réunir trop-tôt. Quand il ne vien-  
dra plus guere de matiere , il faudra introduire une  
petite fonde ou fil d’argent dans le nez par le canal  
nasill, toutes les fois qu’on panfera *Fabscès ,* afin de  
dilater un peu le canal & de donner une issue àlafe-  
rosité lacrymale & à la matiere purulente, qui cou-  
lant par-là , tiendront toujours ce passage ouvert. Il  
saut fuivre cette méthode jusqu’à ce qu’il ne vienne  
plus de matiere, ce qui ne fera que l’affaire de quel-  
ques semaines, & alors ne plus mettre pour appareiI  
qu’une simple charpie , ou quelque topique dessiCatif ;  
au moyen de quoi la plaie ne manquera guere de se  
guérir. Pour empêcher la rechute , il siera à propos ,  
pendant quelques semaines , de porter par dessus la  
partie qui aura été malade , quelque instrument pro-  
pre à la comprimer. SkaRp.

Ces *abscès* ordinairement conduisent à la fistule lacry-  
male. Quant à la maniere de la traiter, voyez *Fistula  
lacrymalis.*

Il vient quelquefois des *abscès* atf nez : on va voir dans  
l’obfervation fuivante comment il les faut traiter.

Un homme fort âgé avoit un furoncle dans le nez,  
qui y caufoit de l’inflammation & de la dureté. Je  
fomentai les parties malades avec une décoction de  
feuilles de guimauve , de mauve , de fleurs de violet-  
te , de camomille, de mélilot , de graine de lin &  
d’encensiere ; je lui fis aussi des injections dans les na-  
rines & lui appliquai fur le nez un cataplasine fait  
avec le marc de la décoction que je viens de dire. J’au-  
rois voulu le faigner au bras : mais il n’y fallut pas  
penser, à cause de fon âge : au lieu de le saigner, je  
lui mis des sangTues derniere les oreilles : ce moyen  
" lui tira du moins un peu de Eang ; je lui appliquai de  
plus des vésicatoires au cou & aux épaules , dans la  
vue de parvenir à la révulsion ; je lui tins le ventre li-  
bre par des clysteres , & continuai de lui mettre les  
mêmes topiques, quicalmerent un peu sia douleur. Au  
bout de cinq ou six jours la peau s’amincit, & une li-  
queur blanche & épaissie parut en plusieurs endroits ,  
soit en dedans, foit en dehors du nez, *& se* fit petit à  
petit une iffue par plusieurs petites ouvertures, que  
j’agrandis ensuite avec la pointe de la lancette, je les  
pansai avec de l’huile de lis mêlée avec un jaune d’œuE;  
je continuai lluEage de la fomentation & y appliquai  
de plus du cérat. Je fus fort inquiet voyant les parties  
internes & externes du nez toutes farcies d’une hu-  
meur si gluante qu’elle n’en pouvoit pas fortir; &  
au cas même qu’elle pût sortir , je craignois qu’elle  
ne laissât un enduit léger soir les cartilages : pour l’é-  
vacuer plus vite, je fomentois tous les jours le nez  
avec un mélange de miel *rosat,* &dela décoction d’a-  
che ; & saisant entrer dans chaque narine une grosse  
tente imbibée de la même liqueur, j’excitois la ma-  
tiere à sortir & la tirois quelquefois avec mes pinces.  
Il en sortoit qu’on auroit prife pour des parcelles de  
moële allongée qu’on auroit divifée ; & elle perça  
quelques-unes des ouvertures l’une dans l’autre. Mais  
la matiere qui remplissent ces cavités n’ayant point  
d’acrété , & ayant repris insensiblement un peu plus  
de fluidité, les bords de ces ouvertures fe rapprocherent.  
Je fourrois dans les narines de grosses tentes : par-là  
je les élargis & j’amenai l’ulcere à une bonne cica-  
trice, & cela en peu de jours, & sans qu’eIle eût rien  
de difforme. WISEMAN.

*Abscès â la mâchoire.*

Les glandes conglobées de deffous la machoire inférieu-  
re sirnt très-sujettes à des *abscès ,* ^que quelques-uns  
ont pris pour des écrouelles , mais qui en sirnt pour-  
tant bien différens.T’humeur scrophuleuse étant conte-  
nue dans un kyste , veut être dissipée par la voie des  
esc;arro tiques

145 ABS

escarotiques après l’évacuation ; au lieu que les *sor-  
tes d’absces* dont nous parlons, ou se guérisent d’eux-  
mêmes , ou ne demandent, pour aider la nature, que  
des digestifs ordinaires.

Ces *absces* pour la plupart étant situés à une partie où  
l’on ne peut pas employer de bandages, la meilleure  
voie pour les ouvrir est celle du caustique. WfsEMAN.

Après que la matiere est évacuée & que l’escarre est  
tombée, il faut panfer *Fabscès* avec des lénitifs ; &  
pour le reste de la cure fuivre la même méthode que  
*si Fabscès* avoit été ouvert par incision.

Un enfant d’environ neuf ans ayant eu la fievre , quel-  
ques restes de matiere morbifique vinrent former au-  
destus de l’angle de la machoire inférieure du côté  
droit , une tumeur de la groffeur d’un œuf de poule ;  
le pus fut bien-tot formé , il étoit tems de lui donner  
du jour : je le fis au moyen d’une incision ; mais je ne  
gagnai rien par l’incision, il me fallut y appliquer un  
caustique : car la place n’étant pas sufceptible de ban-  
dage , après la simple incision, je n’avois pas la corn-  
modité d’y faire ce qu’il auroit fallu : mais y ayant  
fait une ouverture plus grande parle moyen du cause  
tique, la matiere fe déchargea abondamment & *Fabscès*sut guéri. WISEMAN.

*Abscès aux oreilles.*

s’il y a inflammation ou *abscès* aux oreilles, il faut fui-  
vre le même régime qu’on fuivroit pour la fievre ,  
c’est-à-dire, ne prendre que des alimens extremement  
légers & peu nourrissims. Comme cet organe est  
bien près du cerveau, & qu’il a le sentiment très-sub-  
til , la moindre erreur en cette matiere pourroit con-  
duire à de dangereuses conséquences. C’est pourquoi  
il faut qué le malade ne vive que de crême de ris  
ou d’orge, de tisanne & d’eau, & fe tienne bien tran-  
quille, & qu’on applique fur la partie affectée de la  
grasse nouvelle, bien purgée de tout ce qui pourroit  
la rendre acre; Si l’inflammation tourne en *abscès, &*que le pus paroisse , il le faut éVacuer & nettoyer  
l’*abscès* avec des émolliens, des attractifs doux & des  
détersifs. Mais comme il y a des gens qui par négli-  
gence laissent long-tems leurs oreilles rendre du pus,  
Fans s’en embarrasser , Ce qui fait qu’àprès cela il est  
difficile de le tarir , & qu’il rend une odeur tout-à-  
fait défagréable ; il faut dans ees cas fe servir de dessic-  
catifs tels que celui qu’on fait de mâehe-fer & de vi-  
naigre, qui a sine vertu admirable pour dessécher des  
ulceres invétérés & fétides, spécialement aux oreilles.  
AETIUs, *Meth. med. Liv. IV. ch.* IO;

Les *abscès* proehe des oreilles , que les Grees appellent  
παρωτίδες, Eont mis dans la classe des inflammations,  
parce qu’ils sont engendrés par une inflammation aux  
glandes voisines des oreilles. Mais il est rare qu’on  
traite les inflammations à ees parties, comme on a  
Coutume de traiter toute autre inflammation : Car quand  
l’inflammation ordinaire des autres parties n’est pas ac-  
compagnée de malignité , ni d’un flux extraordinaire  
d’humeurs, & que la personne n’est point pléthorique,  
il n’y a qu’à mettre sim la partie une éponge trempée  
dans du *poscas* eela seul emportera l’inflammation,  
flans qsdil y ait aucune mauvaise suite à appréhender :  
mais pour les parotides il faut prendre une méthode  
toute autre , & employer des médÎCamens attractifs ;

& s’ils ne font que peu d’effet, appliquer des ventoufes  
fur la partie ou du moins la fomenter très - fréquem-  
ment, & employer toutes fortes de voies pour atti-  
rer les humeurs peccafites , du fond à la furface. Ce-  
pendant si le flux devient violent, il ne faut pas s’en  
embarrasser ni s’en inquiéter, la nature contribuera  
beaucoup toute feule à le modérer. Tout ce qu’il y a à  
faire dans ce Cas, c’est, au lieu de feconder le Cours  
des humeurs, de les adoucir avec des médicàmens qui  
renferment éminemment des qualités lénitives ; tels  
font ceux qui font faits de farine de froment, d’orge  
& de graine de lin bouillie dans de Peau édulcorée '

*Tome* Z

ABS Iss'

avec du miel, de la décoction de fœnu grec , de gui-  
mauve ou de Camomille , & autres médÎCamens dè  
qualité médiocrement éChauffante & humectante, qul  
les rend propres, non-feulement à Calmer la douleur,  
mais à mûrir les humeurs qui s’amassent & les amener  
à suppuration. Tels sont encore la farine.de froment  
avec de la décoction de figues & de l’huile, ou bien  
de la fine fleur de froment avee de lléCume de biere.  
Quand les parotides font en état de suppuration , il  
faut évaeuer le pus par l’incision, & guérir l’ulcere  
' filmant la méthode ordinaire , ou en faifant percer

*Fabscès* par le moyen de médicamens acres, tels que  
le fmilium ou l’onguent d’ail, ou enfin par des mé-  
dicamens dont les particules foient de la derniere fi-  
nesse, & qui en même tems possedent une vertu at-  
tractive ; & si, après que la plus grande partie du pus  
est évacuée il reste de la dureté , il n’y aura qu’à y  
appliquer des émolliens.

Voici les médicamens que recommande Archigene ,  
pour mûrir ou pour résoudre ces sortes *Tabscès* auprès  
des oreilles. Appliquez tous les jours un cataplasme de  
plantain broyé avec du. sel, de la fiente de chevre,  
avec du vinaigre, dé l’pfeille à feuilles pointues bouil-  
lie dans-du vin, ou des figues broyées ou bouillies  
avec du vitriol, ou des figues bouillies avec de l’ab-  
sinthe *8c* macérées dans du vin ; ou bien mettez-y des  
coquilles d’œufs Calcinées & mêlées avee le miel, &  
la vertu difeussive de ces ingrédiens ne tardera pas à  
opérer. Vous pourrez tirer le même avantage des co-  
quilles d’huîtres Calcinéees & appliquées avec du  
miel ou du cérat rofat, ou de l’huile de chypre mê-  
lée avec de la rue, ou du foufre vif amolli, & enfin de  
la terre-glaife & du vinaigré. Ce dernier, bouilli dans  
de l’eau de mer ou de la saumure , battu enfuite & ap-  
pliqué fur la partie, Eera un puissant discussif. Un mor-  
ceau de laine imprégné de marrube & de Eel, aura  
la même vertu & Eera excellent à appliquer au Corn-  
mencemeflt des parotides. Ou bien , & je finis par ee  
dernier, appliquez un cataplasine de farine de lupins  
amers , bouillis dans du miel, avec une quantité fuffi-  
faute de chaux Vive. ACTUARres , *Liv. VL.elo.* 3.

Les glandes salivaires externes, qui sont immédiatement  
au-dessous des oreilles, sont sujettes à des *abscès* d’un  
ample volume, qu’on peut regarder comme salutaires  
ou dangereux, selon la cause qui les produit. Pat exem-  
ple, s’ils proviennent d’une cause externe, comme d’u.-  
ne contuflon, à l’occasion de laquelle le sang s’est ex-  
travasté & confiné dans ces glandes; ils sont faciles à  
guérir : mais s’ils viennent à la fuite d’une grande éva-  
cuation , & sont caissés par une fievre toujours subsis-  
tante ; alors ils sont de plus grande conséquence, & peu-  
vent avoir de très-mauvaises stlites.

Comme la nature laissée à elle-même est quelquefois  
long-tems à mûrir ces sortes *d’abscès,* il faut l’aider en.  
appliquant dessus de puissans fuppuratifs, ou même des  
ventouses. Les emplâtres de gommes font bonnes pouf  
ces cas-là ; & si la personne est d’un tempérament re-  
plet, ce ne fera pas mal fait que de la saigner. Wt-  
**SEMAN.**

Quand la matiere fera bien digérée, appliquez un causti-  
què si.lr la partie ; du reste, conduisez-vous comme dans  
le cas des autres *abscès.*

Quelquefois ces *abscès* s’ouvrent dans l’oreille. Dans ees  
cas un moyeû d’avancer beaucoup la cure, sera de fai-  
re degoutter une fois chaque jour dans l’oreille quel-  
ques gouttes d’huile d’herbe de Saint Jean, mêlée avec  
le mielrofat, & de tenir les parties externes bien chau-  
des, en les couvrant d’un morceau de flanelle, tant que  
durera l’évacuation de la matiere.

Quelquefois la matiere de *Fabscès,* au lieu de *se* digérer;  
comme il arrive ordinairement, Ee tourne en sanie. -  
Voyez *Ulcere.*

D’autres fois, après que la plaie est incarnée & cicatri-  
*sée,* il reste encore de la dureté : pour la fondre, il fau-  
dra appliquer un fecond caustique qui couvre toute I’é-  
tcndue de la partie endurcie ; & quand il aura fait *loti*K

i 47 A B S

effet, on amputera l’escarre jufqulau vif, & on fera di-  
gérer la dureté , comme il a été marqué ci-dessus.

“Une perfonne âgée d’environ cinquante ans, qui avoit  
ressenti long - tems des affections fcorbutiques , étoit  
minée par une fievre lente. Il lui montoit des vapeurs  
à la tête, & sa respiration étoit oppreffée. Il *se forma*en même tems une tumeur derriere fon oreille gau-  
che, qui gagna jusques fous la mâchoire inférieure. El-  
le grossit & fe durcit, & devint d’un rouge foncé. Nous  
mîmes tout en oeuvre, les cataplafmes difCussifs &  
émollierts, & des embrocations de différentes fortes.  
Le mal tint contre tous ces remedes. Nous revînmes à  
la silignée, dont nous avions déja essayé , & lui appli-  
quâmes des cauteres entre les épaules. Nous réitérâ-  
mes aussi les purgations, &tout cela sans succès. Alors  
je mis une emplâtre sur la tumeur, & l’y lassai six ou  
sept jours de suite, comptant qu’elle seroit suppurer la  
matiere, ou la réfoudroit : cependant il restait tou-  
jours de la dureté dans les muscles. Je remis encore  
l’emplâtre ; & au bout de trois ou quatre jours, sentant  
Tous le doigt la fluctuation de la matiere , j’ôtai l’em-  
plâtre , & mis en place un caustique fur *Fabscès,* qui y  
occupoit environ un pouce de long ; je fendis l’efçar-  
’re, & donnai jour à la matiere, qui étoit crue & *séreu-  
se* : enfuite je pansai la plaie avec des lénitifs, & y ap-  
pliquai une emplâtre mucilagineufe de trois parties de  
diachylum fur une dé gomme. Après avoir amputé  
l’efcarre, je détergeai Pulcere avec de la pierre de vi-  
triol, du basilicum & du précipité rouge; & aux autres  
panfemens, je mis feulement du basilicum avec dupré-  
cipité en poudre. L’ayant ainsi détergé, je l’incarnai,  
& le cicatrisiai solidement par le moyen des épuloti-  
ques. Durant ce tems, le malade fut souvent purgé, il  
prit dès vulnéraires & des antifcorbutiques : cependant  
il restoit toujours de 1a dureté. Comme cela me fit  
craindre une rechute, j’appliquai fur la partie un *se-  
cond* caustique, aussi étendu qu’il fallut pour couvrir  
toute la dureté; & ayant par cette voie pénétré assez  
avant, j’amputai llescarre jusqu’au vif, après quoi la  
dureté *se* dissipa, le malade fut guéri, & a joui depuis  
ce jour d’une très-bonne santé. WrsEMAN.

Au commencement d’Avril 1599. je vis à Cologne une  
femme de quarante ans non mariée,qui avoit derriere  
l’oreille un *abscès* que les Medecins appellent *paroti-  
de.* Elle n’avoit point de fievre, & negardoit point le  
lit, mais continuoit de vaquer à fes affaires domesti-  
ques. Vers le quatorzieme jour, à compter depuis que  
l’on s’étoit apperçu de *Fabscès ,* la tumeur étant deve-  
nue grossie comme mon poing, & la matiere étant bien  
mûre , mais retenue trop longMems par Pépaiffeur de  
la peau en cét endroit, elle rentra dans la circulation.  
Je fus appelle ; & étant venu, je trouvai que l’*abscès*avoit percé de lui-même quelques heures avant que j’ar-  
rivasse. La malade avoit la fievre, &tomboit dans des  
fyncopes fréquentes; elle sentoit du mal à l’estomac ,  
étoit dégoutee, ne dormoitpoint, & avoitle dos &les  
reins douloureux. *L’abscès* ne rendoit rien ou peu de  
chofe, & il ne sut pas possible d’y ramener la matiere:  
aussi la malade mourut-elle peu de jours après. Cet  
exemple fait bien voir qü’à ces fortes *d’abscès* situés fur  
des émonctoires ou aux environs, il ne saut point at-  
tendre qu’ils percent d’eux-mêmes. HtLDANUs.

Il vient assez souvent aux ensans des *abscès* Eous le men-  
ton : mais ils semt aisés à guérir par les méthodes or-  
dinaires.

Il vient quelquefois à la mâchoire des *abscès* qui font dan-  
gereux : ce semt ordinairement des si-iites de maux de  
dents, ou de ce qu’on aura été blessé en fe fassent ti-  
ret une dent.

La maniere de traiter ces sortes *d’abscès* est exposée sort  
au long dans l’observation si-livante.

Un Officier d’un Régiment d’Infanterie, d’une constitu-  
tion bonne & Eanguine, marchant à la tête de sa corn-  
pagnie un jour d’été fort chaud, s’échauffa le fang, &  
sut attaqué d’un mal de dents du côté gauche de la  
mâchoire inférieure. Il envoya chercher im Arracheur

ABS 148

de dents, qui, en lui arrachant fa dent, lui rompit les  
alvéoles tout le long de la mâchoire. A la douleur que  
cet accident caufa à la partie fe joignit une fluxion qui  
demandoit qu’on procurât l’évacuation & la revul-  
sion , foit par la faignée , foit par toute autre voie.  
Mais rien de tout Cela n’ayant été fait, & la partie  
affectée n’ayant pas été traitée comme il falloir, les  
parties voisines enflerent; il s’y forma un aposthume,  
& toutes fes dents inférieures, & la plupart des al-  
véoles tomberont. Au bout de quelques femaines qu’il  
étoit resté à la campagne , trouvant que fa maladie  
augmentoit, il vint à la Ville, & m’envoya chercher.  
11 avoit le côté de tête malade extremement enflé, à  
Eavoir le visage & le cou en dehors, & en dedans la  
joue & les amygdales, & *ses os* fracturés étoient ca-  
chés par la tumeur qui les furmontoit. En lui pref-  
fant la joue par dehors avec la main, je m’apperçus  
que la matiere couloit en dedans de fa bouche par  
une petite ouverture ; alors j’y introduisis une fonde  
& je sientis la mâchoire dépouillée en cet endroit. Il  
falloir néceffairement agrandir cette ouverture pour  
donner une plus libre iffue à la matiere : je le fis,  
après quoi j’appliquai tous mes foins à dissiper la flu-  
xion & la fievre, dont étoit travaillé le malade. Dans  
cette vue, je lui tirai du bras dix onces de simg; je  
lui preEcrivis des cataplasines discussifs Eur la partie ex-  
terne du visage, & en dedans pour déterger l’ulcere ,  
une injection où il entroit des racines d’Iris, de la  
tormentille, de la bistorte, de l’aristoloche, du sirop  
rosiat, & un peu d’eau-de-vie; & pour laver sa bou-1-  
che, un gargarisime fait avec des rofes rouges , du  
plantain, des sommités de ronces , &c. du diamorum &  
de l’esprit de vitriol dulcifié. Le Docteur Wamer ayant  
été consulté, ordonna des boisions anodynes, des cor-  
diaux , des juleps, des émulsions & des aposiemes pur-  
gatifs. Les humeurs vicietsses étant ainsi évacuées &  
corrigées, nous comptions que l’enflure diminueroit  
en dedans & en dehors , & que la matiere ne vien-  
droit plus avec la même abondance. Mais ces accidens  
ayant toujours continué d’être les mêmesssans la moin-  
dre diminution, je m’avisai d’élargir l’ouverture qui  
étoit déja à la joue, & de pénétrer jlssqu’à l’os, dans  
l’intention de le tirer dehors : mais il étoit si bien en-  
fermé dans les chairs qui le furmontoient, que je ne  
pus en venir à bout qu’en le dégageant de tout ce qui le  
couvrait ; après quoi les extremités fortirent en de-  
dans de la bouche. Je tirai ce qui se préfentoit, & il  
*se* trouva que c’étoient des esquilles des alvéoles.  
Alors je sentis les condiles de la machoire sortir de  
leur place par la situation que j’avois été obligé de  
donner à la machoire , en siaifant cette opération ,  
mais la réduction s’en fit avec facilité, & le malade qui  
ne répandit pas une goutte de sang, fentit feulement  
une violente douleur aux environs de l’oreille.

La machoire étant réduite, la joue n’auroit pas manqué  
de s’enfoncer : pour l’empêcher, je dis au malade d’in-  
trodtlire fes doigts dans fa bouche pour la tenir tendue,  
ayant un miroir devant lui afin qu’il vît à tenir cette  
partie toujours en même situation, tandis que j’y ap-  
pliquois en dehors une espece de croûte faite de pou-  
dres conglutinatives & de jaunes d’œufs, que je fis te-  
nir fur la partie, en appliquant par desses un carton  
trempé dans du vinaigre qui tint la joue en état après  
qu’il fut fec, & un bandage pour empêcher le carton  
de glister, le malade contribuant aussi à cette opéra-  
tion comme je viens de dire. Quelque chofe qui ton-  
couroit encore à affermir la partie, c’étoit la tumeur  
dure qui étoit encore à la joue.

Pour hâter la fomentation du calus , je mis tous les jours  
del’ostéocolle, comme je Pavois lu dans les Oeuvres  
ds Fabricius Hildanus. Tandis que la partie étoit ain-  
si arrêtée, je continuai de laver la bouche du malade  
avec la décoction que j’ai dit ; je lui faifois aussi tous  
les jours des injections\*avec une feringue. Par là je  
nettoyai l’ulcere & le guéris , & avançai tellement la  
formation du calus , qu’en moins de vingt jours il

149 ABS

fut formé & durci à l’égal des parties de l’os qui n’a-  
voient point été offenfées ; de forte qu’il c’étoit pas  
possible de s’appercevoir de la différence , à moins  
que de regarder dans la bouche. WtsEMAN.

*Abscès au cou»*

Le cou n’est pas fort sujet aux apostumes : il est plus or-  
dinairement affecté de tumeurs enkystées & fcrophu-  
leufes. Cependant il y en vient quelquefois, auquel  
cas il faut avoir grande attention , lors de l’incision, à  
ne pas bleffer la veine jugulaire ; & même pour être  
plus sûr d’éviter cet accident, il vaut mieux prendre  
la voie du caustique. Si toutefois ce malheur arrivoit  
il faudroit fuivre , pour y remédier, ce qui fe pratique  
dans les autres cas, lorfque des veines ou des arteres  
font bleffées.

Comme la situation du cou est\_ caisse que souvent les  
*abscès* qui s’y forment deviennent sinueux, il faut avoir  
foin d’y mettre des compresses graduées & des ban-  
dages ; moyennant cette attention , les sinus *se* guéri-  
ront en peu de tems, fans qu’il faille en venir à les  
élargir ; ce qui fait toujours une opération doulou-  
reufe. Les panfemens feront les mêmes que ceux qui  
ont été indiqués plus haut.

*Abscès aux amygdales.*

*Les* amygdales sont sujettes à de violentes inflammations  
qui mettent la vie du malade en un extreme danger,  
surtout quand elles tendent à la suppuration : car alors  
la tumeur augmente au point de lui ôter prefque en-  
tierement la respiration, & de le suffoquer.

Ces tumeurs font pour la plupart d’une nature si encline  
à suppurer, que toutes les évacuations qui peuvent être  
employées pour prévenir la suppuration sirnt infuffifan-  
tes. Et il arrive souvent qu’au moment que le ma-  
lade est fin. le point d’être fuffoqué , la tumeur perce  
& le Eauve par là : car aussi-tôt que la matiere est éva-  
cuée, les glandes *se resserrent* d’elles-mêmes ; & pour  
les rétablir en peu de tems dans leur état naturel, il  
ne faut qu’un peu de miel rofat ou un gargarisine  
fait de décoction d’écorce d’orme, où l’on mettra un  
peu de miel.

Pour obvier à ces dangers, la méthode la plus ordinaire  
est de faire une incision profonde avec un bistouri ou  
une lancette un peu large dans ces tumeurs, ce qui  
fait ordinairement un bon effet, en ce que par cette  
opération on décharge le fang & les liqueurs super-  
flues , avant qu’ils soient convertis en pus. Voyez  
*Angina.*

Quand le malade est dans un danger éminent d’être suf-  
foqué , on lui confeille ordinairement l’opération de  
la bronchotomie : mais il y en a peu qui la veuillent  
fouffrir. L’idée d’avoir le cou coupé les frappe telle-  
ment, que fans examiner combien cette opération est  
efficace & sûre, la plupart aiment mieux mourir que  
de se la lasser faire. Voyez *Bronchotonela.*

*Abscès aux aisselles.*

Les *abscès* aux aisselles font quelquefois des suites de  
plaies douloureufes , de tumeurs ou d’ulceres aux bras  
ou aux mains, par un effet de la fympathie de ces  
parties les unes avec les autres : quelquefois aussi ils  
ptoVlennent de la tranflation de la matiere morbifi-  
que dans la crife de la fievre, & font plus ou moins  
difficiles à guérir, selon que cette matiere est plus ou  
moins maligne. S’ils viennent à la suite des fievres ma-  
lignes, la suppuration fe fait lentement; dans ce cas il  
faut aider la nature par des cataplafmes actifs, ou mê-  
me par l’application des ventoufes.

Quand *sabscès* est mûri, il le faut ouvrir par la voie du  
caustique, parce qulon obvie par là à l’inconvénient  
de l’élargir ensuite après coup.

La matiere étant évacuée & la partie panfée avec les di-

ABS 150

gestifs ordinaires, il faudra appliquer un cataplasine  
adoucissant par dessus l’appareil, & le faire tenir avec  
une compresse &un bandage à double chef, &ponti-  
nuer cette méthode tant qu’on la jugera nécessaire.  
Mais dans ces cas la digestion n’est jamais parfaite  
que la malignité ne foit corrigée par des remedes in\*  
ternes.

Un jeune homme d’environ vingt ans fassant un long  
voyage à cheval dans les grandes chaleùrs de l’été, sim  
' fang échauffé fermenta, il ressentit une douleur aigue  
à la main qui tenoit la bride ; l’inflammation survint &  
il fe sorma une tumeur au poignet. Pour y remédier,  
on le seiigna de l’autre bras, on lui fit des embrocaI-  
tions d’huile rofat & de vinaigre sim la partie malade ,  
& on y appliqua essuite une emplâtre de bol d’arme-  
nie ; deux jours après on le purgea avec une infusion  
de *séné , Sec.* L’enflure , l’inflammation & la dureté  
augmentant, on y appliqua des cataplafmes émolliens  
& discussifs, de mauve, de pariétaire , de plantain, &c.  
Mais le malade étant d’une mauvaise constitution, la  
tumeur augmentait & s’étendant de plus en plus, il  
parut bien qu’elle tendoit à suppuration. C’est pouf-  
quoi je laissai les médicamens résolutifs, & j’y fubsti-  
tuai des oignons de lis blancs, &c. au moyen de quoi  
*Fabscès* fut en état de supputation en peu de jours. Je  
l’ouvris par la voie du caustique : il rendit une quàn-  
tité suffisante de matiere bien digérée , j’y mis des lé-  
nitifs pour hâter la séparation de llescarre. Pendant  
que duroit la tumeur, ( laquelle étoit au poignet sisr  
les tendons) le jeune homme se plaignit d’une dou-  
leur à l’aisselle du même côté : mais il n’y fit pas gran-  
de attention jufqii’à ce qu’après l’ouverture de *s abscès*au poignet, la douleur diminuant en cet endroit , el-  
le augmenta à proportion à l’aisselle. J’y fientis moi-  
même une petite glande gonflée, & j’y appliquai une  
emplâtre de mucilages , comptant que par ce moyen  
je la pourrois résoudre. Mais après la séparation de  
l’escarre , tandis que je travaillais à faire digérer  
l’*abscès, 8c* que je purgeois de nouveau mon malade,  
la tumeur de Faisselle augmenta & fuppura : je Pou-  
vris comme la précédente avec le Caustique , & mis  
tout en œuvre pour faire digérer la matiere. Mais  
lorfque tout assoit à souhait au premier *abscès, la*matiere du second devint crue, elle *fie* répandit & for-  
ma des sinuosités, le malade eut des convulsions , & la  
fievre furvint. Pour remedier à ces nouveaux acci-  
dens, il fut encore *saigné 8e* purgé par ordonnance  
du Docteur Walter Needham : la purgation consistoit  
en une infusion de *séné* dans de la décoction de tama-  
rins, & de mauve, du sirop purgatif de pommes &  
du sirop de nerprun. Ce traitement réitéré lui empor-  
ta fa fievre : mais trois jours entiers étoient déja'passés /  
fans qu’aucun topique pût faire digérer *Fabscès* : cela  
nous détermina à lui prefcrire pour boisson de la dé-  
coction des bois, &c. Il s’en trouva bien au bout de  
peu de jours , & fut bien-tôt après parfaitement gué-  
ri. WrsEMAN,

Il ne faut pas trop préeipiter la cure de ces fortes  
*d’abscès* : car dans des tems de contagion , lorsqu’il y a  
quelque virus pestilentiel de répandit qui devient épi-  
démlque, s’il *se* jette par la force de la nature fur ces  
glandes , il ne faut pas fe presser de confolider isola  
cere de peur que ces corpufcules malins au lieu de for-»  
tir par cette issue, ne restent enfermés dans le corps  
& ne fassent par la fuite périr le malade. G’cst pour-  
quoi si on laissait une partie de l’ulcere ouverte, au  
cas que cela *se* pût commodément, du moins pour  
un tems & jusqu’à ce que le malade fût absolument  
hors de danger , on y gagneroit suffisamment enévi-  
tant les suites que je viens de dire. Mais si cela ne sie  
peut pas faire, il faudra du moins appliquer des cau-  
teres aux environs de la partie. Turner,

Quoiqu’on ait pris le foin d’appliquer des compresses &  
des bandes graduées , il arrive très-fouvent que les  
*abscès* qui ont de la malignitélaissent après eux des sinus  
fistuleux. Pour la maniere de les traiter, voyez *Fistula,*

Kij

'i 5 ϊ ABS

Les *abscès* au bras ne font pas rares ; ils peuvent prove-  
nir ou de contusions ou de la crisie d’une fievre ; il en  
survient souvent de scrophuleux.

Dans le premier cas, ils ne font pas ordinairement dan-  
gereux ni difficiles à guérir.

Ces Eortes *d’abscès,* quand ils arrivent à des persimnes  
d’une bonne complexion , doivent être traités par la  
méthode que nous avons établie plus haut pour la gué-  
rsson des *abscès* en général.

Mais si , provenant de la crise d’une fievre, ils devien-  
nent sinueux & carient les os , il faut fuivre lamétho-  
de particuliere à ces fortes *d’abscès.*

Les *abscès* aux mains & aux doitgs fcnt, pour la plupart  
scrophuleux. Voyez la maniere de les traiter au mot  
*Struma.*

Ces parties étant très-exposées à la vue, il ne faut pas fe  
Eervir du caustique pour y Eaire des ouvertures à cause  
de la difformité qu’il lasse le plus souvent après lui.

*Abscès au serin.*

Si une inflammation opiniâtre au sein, accompagnée de  
dureté , y forme une tumeur, qu’on ne vienne point a  
bout de dissiper, il faut employer des médicamens pro-  
presàla mûrir ; quoique, pour ce qui est de moi, j’ai  
fouvent dissipé des inflammations au fein après que le  
pus étoit formé parle moyen de l’emplâtre Dionysien-  
ne,qui fait tranfpirer l’humeur par des iisues impercepti-  
bles, & dissipé la dureté. L’emplâtre jaune de Pifcator,  
préparé sans vinaigre,& la noire d’Afclépiade, font aussi  
très-bonnes pour ce cas-là : mais si rien de tout cela ne  
réussiffoit, il faudroit avoir recours à la Chirurgie. A  
toutes les parties du fein, on ne rssque rien de faire Fin-  
cision quand la matiere est convertie en pus, si ce n’est  
que *sabfcès* foit proche du mamelon ; car en ce cas il  
faudra faire une section circulaire , de maniere que  
*Vabscès* puisse être ouvert jusqu’au fond , fans pourtant  
endommager le mamelon ; par rapport aux hommes,  
pour ne point défigurer cette partie ; mais par rapport  
aux femmes, non-feulement pour ne point défigurer la  
partie , mais aussi pour ne les pas mettre hors d’état  
de nourrir. Après cette opération, vous mettrez de la  
charpie dans la plaie, mais en même tems vous pren-  
drez garde de n’en pas faire des tampons trop durs ,  
parce que cela pourroit caufer une fistule. Au bout de  
trois jours, il faudra fonger à procurer la fuppuration,  
& quand vous y Eerez parvenu, vous mettrez en usa-  
geles mondicatifs , & ensiiite les dessiccatifs & les in-  
carnatifs. Pour deffécher & pour incarner , rien n’est  
meilleur que l’onguent jaune de Pifcator, seins vinai-  
gre, que j’ai déja indiqué plus haut, & le jaune de Ga-  
lien pour les ulceres malins. Il faudra mettre par-dessus  
une éponge trempée dans du vin & prestee enfuite.  
L’emplâtre noir est aussi un excellent médicament pour  
déterger Pulcere & pour le fermer : ou bien encore  
broyez des vers de terre avec du *polenta* & mettez-en  
deffus la plaie. Αετιυε , *Tetrab.* 4. *Serm. IV. ch.* 9.

Les *abscès* au fein sont assez ordinaires surtout aux fem-  
mes & viennent pour la plupart d’une fermentation  
trop active & trop véhémente du lait lors de fa *sécré-  
tion* ; quoique quelquefois ils puissent aussi provenir  
de contusion. ξ

Pour faire fuppurer la tumeur plus promptement, Heif-  
ter confeille d’appliquer une emplâtre de diachylum  
avec des gommes , ou, de jusquiame, ou ce qu’il regar-  
de comme plus efficace encore , les cataplasines sui-  
vans.

Prenez*fleur defroment, une demi-once ou une once avec la  
quantité de miel suffisante pour en faire un ca-  
cataplasme.*

Vous y ajouterez un peu de *safran et de lait, 8e* l’éten-  
drez sur un linge plié en double, que vous applique-  
rez tout chaud sur le sein , & le renouvellerez Iou-  
vent.

ς

ABS 152

Ou bien prenez *fleur de froment, quatre onces ,  
gomme galbanum, que vous ferez disseu-i  
dre dans unjaune d’œuf, une once,  
vinaigre trois onces s*

Vous ferez bouillir le tout dans une quantité suffisante  
d’eau jusqu’à consistance de cataplasme.

Vous pourrez encore vous servir utilement du cataplas-  
me compoEé d’écume de biere, de miel, de savon de  
VeniEe , indiqué plus haut, qui est du même Auteur.

Cesaposthumes produisent souvent, quand on ne lesou-  
vre pas à tems , des ulceres sinueux très-difficiles à  
guérir.

Mais quand la tumeur est parvenue à un point de matu-  
rité où il est nécessaire de l’ouvrir, il faut y appliquer  
un caustique fur la partie la plus élevée, & même un  
peu plus large que cette éminence ; cela fait, & l’ef-  
carre féparée, si les remedes ordinaires appliqués fur  
la partie avec une compresse, un bandage en forme de  
scapulaire , & une serviette par-dessus, procurent une  
bonne digestion , la cure s’achevera en peu de jours.  
Si au contraire la fluxion continue, il faut s’attendre à  
un *abfcès* plus considérable , qui pour l’ordinaire for-  
mera plusieurs sinus difficiles à guérir.

Si le sinus est immédiatement fous la peau, il saut l’ou-  
vrir avec le bistouri ou des ciseaux : mais s’il est en-  
foncé dans les glandes , il est à propos d’examiner par  
où la matiere paroît vouloir s’ouvrir un passage ; &  
pour parvenir à le connoître , il faut commencer par  
boucher l’ouverture déja faite , avec une tente qu’on  
y laissera pendant deux ou trois jours, afin que la ma-  
tiere enfermée , ou fe pratique elle - meme une issue  
pour se dégager, ou indique quel fera le meilleur  
endroit à choisir pour lui en donner une. Après cela  
on détergera & on fera incarner l’sscere avee les moyens  
convenables, & on le cicatrifera avec de l’onguent de  
tuthie, ou avee une simple charpie.

A ces fortes de plaies , il *se* forme quelquefois des  
chairs fongueufes, qui font un grand obstacle à la gué-  
rifon & font beaucoup fouffrir le malade. Voyez .Fan-  
gus.

Une varice empêche aussi quelquefois la consommation  
de la eure. Voyez *Varix.*

Une fille d’environ vingt ans fort puissante, ayant reçu  
par accident un coup au téton droit, il enfla & devint  
dur & douloureux. Malgré les topiques qu’on y appli-  
qua , la dureté & la douleur allant toujours en aug-  
mentant , comme elle craignit que ce ne fût un cancer,  
elle me vint trouver. J’examinai le fein , mais je n’y  
vis aucun fymptome de ce qu’elle appréhendoit. J’y  
fis une embrocation avec de l'huile & du vinaigre , &  
y appliquai une emplâtre de minium avee du favon; le  
lendemain je la faignai & la purgeai enfuite avee une  
medecine composée depetit lait,'de manne & de tar-  
tre soluble ; il sembla que la dureté fût dissipée dti  
moins pendant quelque tems : mais fon appétit fe dé-  
ràngea & fon fein redevlut enflé comme quand je Pa-  
vois vue la premiere fois. Pour remedier à fon état,  
je lui mis star le téton des émolliens : mais voyant que  
nonobstant ces émolliens la tumeur augmentoit , &  
que la malade perdoit patience à la vue du progrès de  
sion mal, j’y appliquai un Cataplasme suppuratif de ra-  
cines & de feuilles de guimauve , d’oignons de lis  
blancs , &c. Je Continuai le même eataplalme pendant  
quelques jours, au bout defquels la fuppuration se fit;  
je donnai du jour à la matiere par la voie d’un causti-  
que appliqué au-deffous de l’endroit le plus éminent,  
& il en fiortit une grande quantité de pus. Je pansai  
*Fabfcès avec* des lénitifs, & Continuai toujours le mê-  
me cataplasine jusipi’à Ce que llescarre fût tombée.  
Alors je détergeai Pulcere avec du mondicatif de Pa-  
racelfe, j’y appliquai ensuite une emplâtre de mucila-  
ges , & je ne fis plus les tentes si grossies. L’orifice se  
rétréciffant fans que la dureté fût encore dissipée en-  
tierement; j’y mis une petite cannule de plomb, & le

ï53 ABS

tins par-là ouvert jusipTà ce que la dureté fût totale-  
ment résoute, & qu’il ne vînt que peu ou point dti  
tout de matiere. Alors j’ôtai la tente, j’y substituai un  
plumasseau chargé d’onguent de pompholix, & je laissai  
l’ulcere se fermer, ce qui fe fit en peu de jours. Ce n’é-  
toit autre chose qu’un phlegmon qui s’étoit logé avant  
dans le fein, & qui fe termina heureusement par le soin  
qu’on avoit pris de le faire suppurer avant qu’il fût ou-  
vert ; car autrement, ces fortes *Tabscès* à de gros té-  
tons *se* terminent ordinairement par des ulceres ca-  
leux, à cause du peu de consistance de ces parties, &  
du défaut de chaleur naturelle. WrsEMAN.

Une femme sentant de la douleur au fein environ un an  
après être aecouchée, & Voyant que cette partie deve-  
noit de plus en plus enflée, mlerrvoya chercher. Je vi-  
sitai le fein que je trouVai dur , mais il n’y aVoit point  
d’inflammation , & la peau n’étoit point décolorée ; il  
rendoit une matiere bien digérée par le mamelon , &  
par un petit trou qui en étoit proche. Je fus étonné que  
nonobstant cette évacuation la guérifon ne fe fît pas :  
mais à la fin en maniant le fein j’y sentis une Varice  
Bous la peau, qui fassoit le même effet que si C’eût été  
un sesieau. Je pansai l’ulcere tantôt avec du basilicum  
tantôt avec de l’onguent de tuthie; je mis siur le siein  
une emplâtre de bol d’armenie , *avec* un bandage par-  
deffus pour le tenir en état, & conseillai à la malade  
de porter sous Faisselle un peu d’étoupes aVec de la cé-  
rtsse dessus. Par-là elle Pe trouVa guérie dans l’espace  
d’un mois ou environ. WïSEMAN.

Les inflammations aux pouffions & à la pleure produisent  
souvent des *abscès* au sein, ou sisr les côtes, qui pour  
la plupart deviennent fistuleux & carient les os par-  
dessous.

Les dépôts critiques d’humeurs sont plus ou moins dan-  
gereux , selon la quantité de matiere qui *se* décharge ;  
car il arrive quelquefois que cette quantité est si ex-  
cessive qu’elle fait tomber le malade dans une con-  
fomption isleurable.

S’il s’éleve üne tumeur sur le fein ou sirr les côtes , pré-  
cédée d’une toux & d’une difficulté de respirer, il faut  
hâter la fuppuration le plus qu’il est possible par des  
Cataplafmes suppuratifs , dont on continuera l’ufage  
jusqu’à Ce que la tumeur foit en état d’être ouverte :  
alors on y appliquera un Caustique , & on fera évacuer  
la matiere ; car faute de ce fecours , quelquefois *Fabf-  
cès* s’ouvre en dedans , & peut produire des aeoidens  
où il n’y aura pas d’autres remedes que l’opération de  
l’cmpyeme. Voyez *Empyema.*

Quand la matiere vient en grande abondance, il faut met-  
tre une eannule de plomb à l’orifice de la plaie pour la  
tenir ouverte ; car si on ne prend pas cette préeaution  
il pourra fe former des Chairs fongueufes , Comme il  
arrive très-fouvent, qui cauferont de grands accidens  
en bouchant l’orifice , & empêchant par-là la matiere  
de fortin

On laissera la cannule juEqu’à ce que la matiere Eoit d’une  
bonne consistance, & ne vienne plus qu’en petite quan-  
tité : alors on la pourra retirer & faire incarner & ci-  
catrifer l’ulcere par les méthodes ordinaires , otl bien  
mettre un pois en place de Cannule , & le laisser en  
guife de cautere aussi long - tems que vous le jugerez  
nécessaire.

S’ilarriVoit qu’une côte fût cariée ou dépouillée de fon  
périoste , comme cela peut arriver par le frottement  
continuel de la cannule qui la touche , il ne fera pas  
nécessaire d’y rien appliquer pour en faire l’exfolia-  
tion ; parce qu’il est rare que la nature ait befoin d’ê-  
tre aidée en ce cas , si l’ulcere est toujours tenu dans  
un état de digestion parfaite. WrsEMAN.

Le bandage pour le fein se fait avec une ferviette & un  
linge en forme de fcapulaire.

Me trouvant par hafard à la campagne, un Chirurgien  
des environs me fit Voir un fein enflé par un apostume  
à un tel point que je n’en ai jamais Vu de si gros. La  
malade étoit une femme d’enVÎron quarante ans ; elle  
avoit une toux & étoit oppressée au point d’avoir de la

A B S 154

peine à refpirer ; le Chirurgien ouvrit le fein au-dese  
scius du mamelon & en tira une quantité considérable  
de matiere fétide. Elle s’en trouva d’abord un peu  
mieux : mais après cela *Fabscès* gagna plus avant dans  
la poitrine , & la quantité excessive de mâtiere qu’il  
évacuoitla fit périr. WrsEMAN.

*Abscés au ventre.*

Les *abscès* au ventre font pour l’ordinaire l’effet de queI-  
que violente contusion , & font fujets à des fluxions  
considérables à caufe du peu de consistance de ces par-  
ties, furtout dans les personnes d’une constitution mau-  
vaife & scorbutique ; la matiere trouve de la facilité à  
s’insinuer dans les mufcles voisins , & forme par là des  
ulceres sinueux très-difficiles à guérir, par la raifon, en-  
tre autre, qu’on ne sauroit appliquer de bon bandages  
star ces parties, comme on pourroit faire partout ail-  
leurs , vu leur figüre, leur situation & leur mouvement  
perpétuel. WtsEMAN.

Quand la tumeur est en maturité, ouvrez-la par la voie#  
de l’incision dans l’endroit qui en paroît être le centre,  
& quand la matiere fera évaeuée, pansiez l’ulcere avec  
des plumasseaux enduits de mondicatif, ou de téré-  
benthine mêlée avec un peu d’huile d’herbe de Saint  
Jean ; vous mettrez par-dessus une emplâtre de muci-  
lage , & ferez tenir le tout avec une ferviette , & un  
linge en forme de fcapulaire.

Un moyen de bien aider la nature à produire une bonne  
digestion , ce sera de fomenter *l’abscès* avec la décoc-  
tion des feuilles d’absinthe , des sommités de fu-  
reau, de guimauve , de centaurée , & des fleurs de ca-  
momille, & d’étuver le ventre avec la même décoc-  
tion lors des palssemens.

L’air froid est pernicieux pour ces sortes *d’abscès* : c’est  
pourquoi pour empêcher qu’il n’en vienne , il faudra  
mettre auprès du malade un rechaud de feu quand on  
le passera.

S’il fe formoit des sinus , il ne faudra pas les ouvrir dans  
toute leur longueur, mais feulement faire une incision  
pour évacuer la matiere dans l’endroit où le sinus est le  
plus apparent ; on en applanira les parties les plus émi-  
nentes, par le moyen d’une bonne compresse & d’un  
bandage ; on *se* conduira, quant au simplus de la cure ,  
comme à l’ordinaire.

En 1597. un Savoyard vigoureux âgé d’environ quarante  
ans, sientit une grande douleur au côté droit du ventre  
vers les extrémités des fausses-côtes : il vint à Lau-  
sanne & m’envoya chercher, & appella aussi auprès de  
lui le Docteur Albertus Rosidus, Medecin très-fameux  
de ce canton, pour nous consulter tous deux Eur son  
état. Après avoir examiné la partie affligée , nous\*n’y  
trouvâmes pas la moindre tumeur : mais nous y senti--  
mes sort avant une dureté logée entre les mufcles.  
Nous jugeâmes que la douleur qu’il sentoit, & un peu  
de fievre qu’il avoit, venoient de la compression & de  
l’extension du péritoine. Après l’avoir purgé douce-  
ment, nous lui appliquâmes des fomentations, des ca-  
taplafmes , des onguens difcussifs, des réfolcans & des  
anodyns pendant quelques jours , mais tout cela fut  
sans effet. Nous ne laifsâmes pas d’espérer que la du-  
reté pourroit fe dissiper, comme j’avois vu arriver de-  
puis peu dans un cas tout pareil. Nous lui fîmes pren-  
dre dans cette vue, pendant quelques jours, de la dé-  
coction de gayac, de falfepareille avec quelques herbes  
hépatiques : mais loin que ces médicamens eussent un  
effet difcussif, au bout de quelques jours, il furvint un.  
abord de matiere à la région du foie entre les mufcles  
abdominaux & le péritoine , & cela en si grande quan-  
tité que les picotemens douloureux & la pulsation nous  
indiqueront suffisamment de faire une incision pour  
en proeurer l’évacuation : aussi nous conVÎnmes qu’il la  
salloft faire fans délai, quoiqu’il ne parût rien en-de-  
hors, de peur que la matiere ne perçât le péritoine &  
ne tombât dans les cavités de l’abdomen. L’opération  
fut faite le plus heureufement du monde, en présence

*Tjj* ABS

du Docteur Roscius, ci-dessus nommé, de Claude Ma-  
rio & de plusieurs autres ; il en sortit une grande quan-  
tité de pus. La fievre , la douleur & la foiblesse fe dif-  
siperent petit apetit. Nous fumes obligés de tenir l’ul-  
.cere ouvert pendant quelques mois, à cause de la gran-  
de quantité de matiere qui en fortuit, pendant cet es-  
pace de tems , au moyen du bon régime que nous fî-  
mes observer au malade , des purgations que nous lui  
fîmes prendre de tems à autres , & de l'ssa-ge de dé-  
-coctions sudorifiques & hépatiques , les parties repri-  
rent des forces , & il fut, par la grace de Dieu , parfai-  
tement guéri. HILDANUs, *Observ. XXXVIII. Cent.* 2.  
paeg. 11.5.

*Abscès* à *Laine.*

Les *abscés* à l’aine, comme ceux qui paraissent à l’aisselle,  
. proviennent d’ordinaire de la fympatie qui est entre  
cette partie , & une autre où il y a etl des plaies & des  
ulceres douloureux. Ils font aussi quelquefois l'effet de  
la crife d’une fievre pestilentielle : mais ils le scmt en-  
core .plus souvent des maux vénériens.

La tranflation de la matiere d’un *abscès* situé dans lespar-  
ties inférieures du ventre, dans les glandes & au-  
tres parties voisines de l’iliaque interne, peut aussi cau-  
fer un *abscés* à llaîne, très-difficile à guérir : si cet *abscès*suppure doucement, & est toujours ouvert à propos, il  
n’est pas dangereux ; stans cela il le devient extreme-  
ment, surtout lorsqu’il a une fois dégénéré en fistule,  
comme il arrive assez souvent dans ces cas-là. WfsE-

**MAN.**

Fallope dit que le sang extravafé dans la cavité de Pab-  
domen, s’arrêtera dans Faîne & y formera un *abscès.*

Quand la matiere est formée, & qu’on s’apperçoit de fa  
fluctuation en Comprimant la tumeur , il vaut mieux  
pour y donner jour, Ee servir du bistouri que du cause  
tique. Il faut faire l’incision obliquement, & prendre  
bien garde de ne pas enfoncer la pointe du bistouri af-  
sez avant pour qu’elle pusse bleffer Partere inguinale,  
ce qui mettroit le malade en danger de mourir.

S’il arrivoit une hémorrhagie par l’ouverture de quel-  
ques petits vaiffeaux , il faudroit après avoir évacué  
la matiere, panfer la plaie avec des poudres astringen-  
tes , & enfoncer des bourdonnets de charpie , attachés  
avec du fil, un peu fortement contre les vaiffeaux blese  
fés & mettre Pur les levres de la plaie des plumaffeaux  
enduits de digestif ordinaire , & par-deffus le tout une  
emplâtre de mucilage , qu’on fera tenir avec une corn-  
preste & un bandage.

La cure de ces *abscès,* lorfqu’ils n’ont point de maligni-  
té, est l’affaire de peu de jours, en fuivant la métho-  
de ordinaire.

*luri’abscès* est l’effet de la crife d’une fievre , il faut l’ou-  
vrir avec un caustique , & lasser la plaie ouverte juf-  
qu’à ce que la nature ait Ceffé d’y dépofer de la ma-  
tiere.

Toutes les fois qu’on panfe Ces *abscès* critiques , il faut  
aussi les fomenter, pour les raifons que j’ai déja dites.

Il est rare que les détersifs ordinaires fuffifent pour ces  
ulceres , à moins qu’on n’y ajoute du précipité rouge,  
qu’on répandra fur Pulcere & qu’on mêlera aveC du  
basilicum ou de l’onguent d’Arcéus , fuivant qu’on  
jugera l’un ou l’autre convenir davantage.

Rarement manque-t’il de procurer une bonne digestion ;  
& e’est en même tems un si bon détersif, que si l’on en  
met précisément la dose qui convient, il nesaudra bien  
souvent pour achever la cure, que de simple charpie  
Pans rien de plus.

La maniere de traiter les *abscès* qui proviennent de la  
tranflation d’une matiere qui s’est formée originaire-  
ment dans le ventre, est la même que celle qui vient  
d’être indiquée : c’est aussi celle qu’il faudra obfer-  
ver pour la cure des *abscès* vénériens à Faîne. Voyez  
*Bubo.*

*Abscès aux parties honteus.es.*

fl vient quelquefois des *abfcès* aux levres des parties hon-

ABS 156

teufes des femmes : s’ils ne font pas vénêrlens, on les  
guérira par la méthode ordinaire. On les peut ouvrir  
avec le caustique ou par l’incision. Voyez *Alae.*

*Abscès au’scrotum.*

Le sicrotum est scljet à des *abscès* qui proviennent ou de  
contusions, ou de maux vénériens.

Lorsqu’on traite ceux qui ont pour caufe une contusion,  
il faut bien Pe garder deles ouvrir par la voie du causti-  
que, de peur de détruire la chaleur naturelle de cette  
partie , d’où la mortification s’enfuivroit. Il faut aussi  
lors des pansemens de ces sortes d’*abscès*, avoir grande  
attention de n’y rien appliquer de gras, de peur de ren-  
dre par-là Pulcere fétide : ce qu’on peut y mettre de  
meilleur, c’est du baume du Pérou, de Copaü ou d’Ar-  
céus. Il faudra aussi y faire une fomentation d’herbes  
difcussives à tous les panfemens, jufqu’à ce que la di-  
gestion foit dans fa perfection : alors on pourra s’en te-  
nir à la méthode ordinaire.

Quant à la maniere de traiter les *abscès* vénériens au fcro-  
tum. Voyez *Hernia humoralis.*

*Abscès au dos et aux reins,*

Le dos & les reins font Pujets à des *abscès ,* dont la matîe-  
re est pour l’ordinaire logée si avant, que les os en siont  
très-souvent endommagés avant qu’on en ait pu sentir  
la fluctuation de maniere à s’en assurer ; & faute d’être  
fecourus à propos , il arrive quelquefois qu’ils crevent  
en-dedans , aux risques de la vie du malade.

Pour obvier à ces inconvéniens , si l’on peut juger par l’é-  
lévation de la tumeur, ou par d’autres symptomesque  
la matiere sioit formée, quelque avant qu’elle foit, il  
faut y appliquer un caustique,& Py laisser jusqu’à ce que  
par la diminution de la douleur qu’il aura çaufée en  
agissant, on puisse s’assurer de fon effet : alors on fendra  
l’efcarre, qui quelquefois sera épaisse de près d’un pou-  
ce, & l’on évacuera la matiere.

Le premier appareil consistera en une simple charpie, &  
& par-dessus des plumasseaux garnis de digestifs ordi-4naires, couverts d’un cataplafme suppuratif ; & on fera  
tenir le tout avec uneferviette &un linge en forme de  
fcapulaire. On fera ufage de la fomentation difcussive,  
si la digestion ne fe fait pas comme il faut.

S’il fort de Pulcere un pus ichoreux & fétide, &que l’os  
Eoit dépouillé de sein périoste & carié, il ne faut pas  
fermer la plaie qu’on n’ait auparavant procuré l’exfo-  
liation de l’os par la teinture de myrrhe, l’euphorbe,  
ou l’esprit de vitriol, obfervant que ce dernier doit être  
employé avec beaucoup de précaution, & qu’il faut  
empêcher que les parties faines ne Eoient endomma-  
géesparsim acreté, en mettant pardestus des bourdon-  
nets qui tiennent les levres de Pulcere distendus, &l’os  
à découvert & à nu. WISEMAN.

Il ne saut pas s’aviser d’y faire d’injections , parce que  
fouvent elles causent des sinus difficiles à guérir. Il peut  
arriver qu’il sioit nécessaire d’y mettre des tentes , si  
les tégumens scmt minces , afin d’élargir plus alternent  
l’ouverture.

Le cautere actuel & la rugine , quoique d’une utilité re-  
connue pour exfolier des os cariés, ne peuvent pas être  
employés pour les vertebres du dos. WISEMAN.

Si au moyen de la fomentation, des topiques exfoliatoi-  
res & autres, & de bons bandages, Pulcere est dans un  
état de degestion parfaite ; s’il n’a point les levres cal-  
leuses, & que les chairs *se* forment, il faut pour em-  
pêcher qu’elles ne poussent en trop grande quantité,  
se servir d’applications & de détersifs propres à cet  
effet, tels que le précipité mêlé avec des digestifs,  
ainsi qu’il a été dit plus haut. Au moyen de ces mé-  
dicamens & enfuite d’une simple charpie,ou del’on-  
guent blanc , la cure arrivera bientôt à l'a perfection.

Mais il faut avoir foin en même-tems de ne pas négliger  
les remedes internes , qui ne fijut pas moins essentiels  
que les topiques.

*9*

157 ABS

Il vient assez souvent des *abscès* fcrophuleux à ces par-  
tiès : pour la maniere de les traiter, Voyez *Struma* ou  
*Scrophula.*

M. T. P. homme fort replet, âgé d’environ cinquante  
ans , se trouva attaqué d’une inflammation au dos près  
de l’épine, *sans* fievre qui eut précédé ; elle étoit ac-  
compagnée d’une douleur insoutenable. M. \* Chirur-  
gien d’un mérite distingué, fut appelle. Après avoir  
examiné la partie malade , *n’y* trouvant qu’une très-  
petite tumeur, il essaya de guérir fon malade en le fai-  
gnant copieusement, & lui faisant des embrocations  
avec de l’huile & du vinaigre ; il lui relâcha un peti le  
ventre par un cathartique doux qu’il lui fit prendre le  
soir. Le lendemain la douleur & l’inflammation étant  
augmentées , la tumeur élevée, accompagnée d’une  
violentepulflation & d’une fievre symptomatique, il  
changea les pansemens : il employa une fomentation  
émolliente de guimauve,de fommités de sureau,de mé-  
lilot & de fleurs de camomille;& après cela,il mit fur la  
tumeur un cataplasine de pain blanc & de lait, avec un  
peu d’huile de graine de lin. En conséquence, on vit  
le lendemain des signes plus marqués de suppuration  
Commençante , avec une augmentation de fievre, de  
douleur & de pulsation.

Après ces nouveauxIymptomes, il cessa la fomentation ;  
& au cataplasine que nous avons dit, il en fubstitua un  
autre d’oignons de lis blancs , de graine de lin &de  
graine de fœnugrec en poudre, d’oignons rotis & de  
fain-doux. L’esset de ces applications fut que le pu’s  
fe fit sentir : mais il étoit logé bien avant fous les muf-  
cles.

Comme il étoit à craindre que la tumeur ne s’ouvrit en-  
dedans,parce qu’elle étoit toujours bien dure au-dessus,  
MX y mit un caustique fait de pierre infernale & de  
favon blanc ; & au bout de deux heures de tems ou à  
peu près , il fendit une efcarre épaisse d’environ un  
pouce , & large comme un demi-écu : par cette ouver-  
ture il fortit bien une chopine de matiere fétide. En  
examinant Pulcere avec la fonde, il fentit qu’une des  
vertebres étoit cariée : il y enfonça un bourdonnet de  
simple charpie retenu avec du fil ; il mit fur les levres  
de la plaie des plumasseaux garnis de basilicum &  
d’huile de térébenthine, avec un cataplasine au-dessus,  
& fit tenir le tout avec une serviette & un linge plié en  
forme de fcapulaite.

11 donna à fon malade une boisson anodyne pour lui tran-  
quillifer les esprits, & le remettre de la fatigue que lui  
avoit causée l’opération. Le lendemain il lui fit faire  
une boisson d’absinte,decentaurée,& de fleurs de camo-  
mille infufées dans du vin,& continua les mêmes panfe-  
mens , après avoir emporté une grande partie de l’ef  
carre. Trois jours après, il apperçut lors du panfement  
qu’il fe concentroit un peu de matiere dans une par-  
tie voisine : pour y remédier il y appliqua une large com-  
presse & une bande : mais nonobstant cette preCaution,  
s’étant formé un sinus environ deux pouces au-dessous  
de Pulcere, il jugea àpropos d’y mettre une tente d’é-  
pongepour le pouvoir élargir plus alternent.

Deux jours après il fendit le sinus avec des cifeaux, & le  
panfa avec du mondicatif, aussi-bien qué Pulcere. Au  
bout d’environ trois femaines, il fortit une petite ef-  
quille d’os. Pendant cet espace de tems il avoit poussé  
des chairs fougueuses : mais M.\* répandant de tems en  
tems dessus du précipité, les avoit fait rentrer ; de sorte  
que l'ulcere *se* trouva tout-à-fait incarné & cicatrisé par  
les topiques ordinaires , quinze jours après l’exfolia-  
tion de l’os.

Durant le traitement, le malade avoit été souvent purgé  
avec quinze grains de mercure doux qu’il prenoit avant  
de Ee coucher, &une once de sirop de nerprun mêlé  
avec dix grains de jalapen poudre qu’il prenoit le matin  
suivant dans du lait coupé. Il a continué à faire ufage  
d’tme boisson , par le moyen de laquelle il a toujours  
joui depuis d’une fanté parfaite.

Les *abscès* aux hanches, aux fesses, au croupion ne font  
( pas rares : mais il est rare qu’ils foient dangereux, si

APS. 158  
ce n’est que la personne foit d’un mauvais te'nipéra-  
ment, auquel cas ils peuvent devenir sinueux ou causer  
la fistule, si c’est auprès du fondement, ou quelquesols  
la gangrene , si la graisse n’est pas promptement digé-  
rée. WrsEMAN.

Pour ces fortes *déabscés* , le caustique vaut mieux que le  
bistouri, surtout s’ils ont une étendue considérable.  
Quand la perstmne est d’une bonne complexion , ort  
vient à bout de les guérir par les méthodes ordinaires ;  
sinon il faudra tenir la conduite qui est marquée dans  
les obfervations suivantes.

Un homme d’environ cinquante ans, s’étant tenu long-  
tems au froid à regarder quelque chofe d’extraordi-  
naire, sentit de la douleur au-dessus de la hanche gau-  
che, & le second jour envoya chez moi chercher une  
emplâtre. Le domestique ne me distant pas le nom de la  
personne pour qui c’étoit, ni où il logeoit, je lui donnai  
simplement une emplâtre telle qü’il me la denlandoit,  
propre à empêcher qu’il ne *se* formât de fluxion fur la  
partie. Quatre jours après il envoya encore chez moi  
demander une autre emplâtre, & me fit dire que sa  
douleur étoit beaucoup augmentée ; & le surlendemain  
il m’envoya chercher. J’y allai, & je vis une large tu-  
meur par derriere fur l’os des îles, accompagnée d’in-  
flammation & de dureté considérable , avec tous les  
symptomes d’un phlegmon naissant. Je prefcrivis un  
cataplasine de sommités de mauve , de guimauve,  
d’absinthe,de fleurs de silreau & de mélilot, de graine  
de lin & de fœnugrec, de farine d’orge ; à quoi je fis  
ajouter du miel, de l’huile de camomille, des jaunes  
d’œufs & du fafran ; & en attendant que le cataplasine  
fût fait, je commençai par le faigner , & confeillai  
qu’on lui donnât un clystere l’après-midi. Si le malade  
eût été plus raifonnable & qu’il se fût fait faigner dès le  
premier jour qu’il envoya chez moi chercher une em-  
plâtre, *sa* tumeur auroit été facile à dissiper : mais elle  
étoit devenue depuis trop invétérée ; cependant je ré-  
pétai l’application du cataplasine jufqu’à ce que la visse  
plus grosse, & alors j’excitai la suppuration par un des  
plus doux suppuratifs. L’effet qu’il produisit fut d’a-  
maffer l’humeur dans *Fabscèsi 8c* de le faire élever en-  
core ; & je connus à la pâleur du malade & à la minceur  
de la peau que la suppuration étoit achevée. Alors j’ap-  
pliquai fur la partie un des caustiques les plus doux,  
avec une simple emplâtre de diachylum, &un cataplasi-  
me par-dessus le tout. Le lendemain je levai l’appareil  
dans le dessein d’ouvrir l’esicarre ensuite : mais *Fabscès*s’ouvrit de lui-même, & rendit une grande quantité de  
matiere bien digérée. Je fomentai *l’abscés* avec un mor-  
ceau d’étoffe trempé dans du lait & exprimé enfuite,  
& jepanfai l’efcarre avec un plumasseau enduit de basi-  
licum & trempé dans de l’huile rofat , & continuai  
toujours l’ufage du même cataplasine. En peu de jours  
la tumeur fedefenfla, & Pefcarre tomba. Alors je tra-  
vàillai à déterger Pulcere avec le mondicatif de Para-  
celfe. Mais comice l’*abscés* étoit large , & que lafup-  
puration fe faisoit au milieu, cette partie n’étant pas  
fusceptible de bandage, il restoit une cavité fort éten-  
due : je jugeai que je ne pouvois pas me difpertfér d’y  
donner une plus grande ouverture, si je voulais mener  
la cure un peu promptement; aussi le fis-je avec des ci-  
feaux à incisions. On ne fautoit fe dépenser de faire  
cette opération quand le flegmon est large, comme étoit  
celui-là; & c’est pourquoi, à ce que je pertfe, Sennert  
place fon chapitre des sinus immédiatement après celui  
du phlegmon. Après avoir fait cette irtcision, jepanfai  
la plaie avec un digestif compofé de térébenthine, de  
jaunes d’œufs, &c. &, la digestion faite, je l’incarnai,  
en ajoutant au digestif des poudres d’Iris& de racines  
d’aristoloche ronde, & de la farcocolle , &c. & au  
moyen du vitriol, de l’alun en pierre, de l’onguent de  
tuthie & de l’emplâtre de chalcitis, je cicatrifai llulce»  
**re. WrsEMAN.**

Je fus appelle auprès d’un homme âgé d’environ trente-  
six ans, extremement maigre & d’une mauvaife corn-  
plexion : il avoit une tumeur douloureufe qui lui étoit

159 .ABS

venue au côté gauche de l’anus; elle sprenoit depuis  
l’os coccyx jusqu’au périnée ; elle étoit d’un rouge fon-  
cé , dure à *sa* circonférence , mais étoit mollette au  
toucher le long des bords de l’anus ; elle fembloit *s’é-  
lever* de dessous l’anus, & paroissoit une tumeur mal  
conditionnée. J’appliquai ufi caustique le long de la  
partie qui étoit'molle tout auprès de l’anus. Quelques  
jours après je divifici Pefcarre & donnai jour à une ma-  
-tiere fétide de couleur brune. Je panfai Pefcarre avec  
le basilicum & l’huile de térébenthine , & j’appliquai  
par-dessus un cataplasme de farine de feves , de graine  
de lin <& de fœnugrec, de fleurs de camomille , de fu-  
rea-Il & de rofeis rouges ; le tout bouilli dans de l’oxy-  
mel. Quand Pefcarre fut tombée, il fut aifé de voir  
que l’ulcere étoit putride. Je le fomentai avec de la  
lessive de sarment , dans laquelle avoit bouilli une  
grande quantité d’absinthe ; je panfai Fulcere avec du  
mondicatif de Paracelfe, avec du précipité rouge & de  
l’alun, & Pefcarre avec des lénitifs. Le reste de la cure  
comme ci-desses.

Le malade eut pendant quelques semaines une diarrhée,  
qui, lorfque llescarre fut séparée, couloit dans llulcere,  
& dérangea beaucoup la cure : c’est pourquoi, j y fis  
injecter de la décoction d’absinthe, d’herbe de saint  
Jean , de fcordium, de centaurée, &c. a quoi j’ajoutai  
de lleaü-de-vie, du lmel rosiat & de l’onguent d’Egyp-  
te ; & de crainte que les excrémens ou autres mâtieres  
impures n’y séjournassent & ne rendissent Pulcere plus  
sinueux, je l’ouvris dans toute *sa* longueur en-dessus &  
en-dessous ; je mis dans la cavité du précipité rouge,  
avec des bourdonnets enduits de mondicatif, uhe em-  
plâtre par-dessus , & fur le tout un bandage. Alors je  
lui prefcrivis pour boisson une décoction de salfepa-  
reille , &c. & une électuaire’fait de conferve de rosies  
rouges, de diafcordium , & de rhubarbe torréfiée, que  
je lui faifois prendre de quatre heures en quatre heu-  
res ; & par-là j’arrêtai fon cours de ventre. L’ulcere ne  
ne *sè* détergeant point par le moyen des topiques que  
j’y avois mis jusqu’alors , j’y répandis de la poudre ar-  
dente & préservai les levres de la plaie avec du basili-  
cum , & une emplâtre de bol par-dessus : par-là, en  
deux oxl trois passemens, ce qu’il y avoit de fétide  
dans l’ulcere fût confumé ; alors je le panfai avec le  
mondicatif de Paracelfe , & du précipité ; je mis après  
cela par-destus des morceaux d’étouppes que j’avois  
imbibées de vin rouge dans lequel avoient insufé des  
roses rouges, des balaustes, &c. & je prescrivis au ma-  
lade de prendre un scrupule de mercure doux tous les  
foirs avant de s’endormir. L’ulcere à la fin *se* trouva  
détergé : je le fis essuite spoarner avec une poudre  
compostée d’aloës , de fanguine, de myrrhe, de sarco-  
cole , de racines d’aristoloche ronde , d’Iris , & de  
la pierre calamine que je préparai en forme d’on-  
guent en y joignant du miel rofat. Tandis que la plaie  
s’incarnoit & fe cicatrisoit déja en quelques endroits,  
il parut un sinus qui avoit gagné fous le bord de l’a-  
nus environ un demi pouce. J’y appliquai une tente  
avec du mondicatif de Paracelfe, & après qu’il fût dé-  
tergé j’ôtai la tente ; mais alors il fe forma encore un  
petit sinus. En voyant ce nouveau, dans la crainte qu’il  
n’arrivât quelque accident plus dangereux à ces par-  
ties foibles , en même tems que je donnois mes foins  
à llulcere sinueux qui étoit au-dessous de l’anus , je di-  
latai le dernier, & l’ouvris avec un petit coup de ci-  
feaux à incision en dedans du grand sinus. Depuis ce  
tems Pulcere fe guérit, & je crus avoir tout fait : mais  
peu de jours après parut encore'un nouveau sinus pro-  
die du bord de l’anus, du côté où l’ancien s’étoit for-  
mé. Ce nouvel accident découragea le malade , mais  
comme je vis que le sinus étoit placé d’une maniere  
commode pour décharger la matiere purulente, & qu’il  
ne procedoit que de l’extreme foibïesse de la partie ,  
je jugeai à propos de ne le point fermer. Je me con-  
tentai de le nettoyer, & de mettre par-deflùs un sim-  
ple plumasseau d’étouppes & rien de plus. Il resta  
dans cet état fans nouveaux accidens , & le malade a

»

\*

ABS 160

joui depuis d’tine bonne seinté pendant plusieurs an-  
nées , & cette ouverture à la fin, s’est guérie d’elle-  
même. WtsEMAN.

Comme les phlegmons entraînent quelquefois après eutf  
la mortification, lorfqu’on y a appliqué des médica-  
mens astringens à contre-tems : de même aussi dans les  
perfonnes grasses, la gangrene s’y met après qu’on les  
a ouverts, si la graisse *n’a* pas été promptement digérée.  
C’est ce qui arriva à une perfonne qui avoit un phleg-  
mon auprès de l’os facrum. Lorfque la matiere fut  
évacuée , llulcere devint cru & gangrené. Un fecond  
Chirurgien fut confulté : il fcarifia le fond *de Fabscès*& par des topiques chauds,il crut avoir dissipé la morti-  
fication, mais comme elle reparut tout de plus belle, on  
me vint chercher. Je vis les levres & le dedans de la  
plaie gangrenés & corrompus. Nous fcarifiâmes les le-  
vres , mais les trouvant plus gangrenées en dedans  
qu’en dehors , nous les coupâmes circulairement; en-  
fuite nous scarifiâmes l’*abscès* en dedans , nous en ôtâ-  
mes la graisse putréfiée , & avec une tente trempée dans  
de l’huile de gerofle chaude, nous nettoyâmes *ï’abscèj*& remplîmes les scarifications de précipité rouge.  
Après cela nous panfiâmes l’*abscès* avec un mélange  
de basilicum & d’lulile de térébenthine , & y appliquâ-  
mes des cataplasines & des fomentations telles qu’il  
est d’ufage en pareil cas. Le lendemain nous vînmes à  
dessein d’y appliquer un cautere actuel : mais nous  
trouvâmes *Fabfcès* chaud & dispofé à la digestion à  
. l’endroit des levres & des parties charnues , & depuis  
ce tems là en effet la digestion s’en fit parfaitement  
bien ; feulement à la baEe de Pulcere où la mortifica-  
tion avoit atteint jssqu’au périoste , llescarre *sc* sépa-  
roit plus Pentement ; mais nous la fîmes tomber en y  
appliquant des lénitifs chauds, l’ulcere fut incarné le  
plus heureufement du monde. WjsemaN.

*Abfcès â l’anus,*

A la fuite d’une inflammation , il arrive quelquefois urt  
*abfcès* à l’anus , auquel cas pour l’ordinaire la putré-  
faction s’étend aux environs , attendu la chaleur &  
l’humidité extreme de ces parties. Cela met le Chi-  
rurgien dans la nécessité d’y employer la fection, &  
cette opération entraîne fouvent après elle la fistule ;  
c’est pourquoi, quoique dans les simples *abscès* la cure  
ne foit pas difficile , cependant, si la maladie est con^  
sidérable, & qu’il y ait eu une amputation de faite au-  
tour de l’anus, tandis qu’on fait de son mieux pour ci-  
catrifer la plaie , il arrive affez fouVent de la constric-  
tion dans les parties voisines & un rétréciffement au  
passage de l’anus. Ces raifons font qu’il fera à propos  
quand on entreprendra cette cure , de mettre dans le  
fondement une tente enduite de tetrapharmàcum ou  
de quelqu’autre réfolutif ; & quand la cure avancera  
il ne fera pas moins convenable de mettre au passage  
une cannule d’étain bien conditionnée , menue ῖ ron-  
de, & bien polie , du moins par le bout qui entre dans  
la partie ; l’autre bout sera plus gros & plus large, &  
elle sera percée d’outre en outre pour donner paffâge  
par cette voie aux flatuosités. Il faut garnir ce tuyau  
de quelque médicament incarnatif ou de terre de Sa-  
mos , ou de cérufe , & mettre fur le tout un coussinet  
ou un floccon de laine , avec un bandage par-dessas. Il  
ne faudra pas retirer le tuyau que la cure ne foit entie-  
ment achevée. AETIUs , *Tetrab. IV. Serm.* 2. *ch.* 9. *de  
Leonidas.*

*Abscès aux extrémités inférieures,*

II vient souvent des *abscès* aux cuisses & aux jambes *t*quand ce ne font que des stlites de tumeurs inflamma-  
toires, & que le malade est d’une bonne constitution,  
on vient à bout de les guérir par les méthodes ordi-  
naires.

Mais s’ils proviennent de la *crise* d’une fievre , il arrive  
souvent qu’ils sdégénerent en ulceres sinueux qui ca-  
rient les os.

Quelquefois

ι6ι ABS

Quelquefois ils font scrophuleux , & dans ce cas il faut  
les traiter comme tels. Voyez *Struma.*

*souvent ccs abscès,* en s’étendant, forment des sinus tout  
le long du membre. Quand cela arrive, il ne faut pas  
pour cela ouvrir le sinus dans toute cette longueur, il  
suffit d’y faire des ouvertures, & des orifices de distan-  
ce en distance, avec le bistouri ou le caustique , & en-  
fuite quand la matiere Pera évacuée, on y mettra une  
compresse & un bandage convenable, qui souvent suf-  
firont pour réunir & consolider les plaies.

Pour ces fortes *Pabscès,* la chausse ou chaussette nouée  
avec des cordons, sera d’une grande commodité.

En 1652. passant deCheshire dans le Comté de Rutland,  
& me rencontrant à Luffenham , qui étoit dans mon  
chemin pour retourner à Londres , on m’engagea à  
' aller voir un Gentilhomme, Propriétaire d’un Fief  
dans cette Contrée, qui avoit la fievre, & avoit long-  
tems gardé le lit, à caufe d’une douleur aigue à la cuise  
fe, que l’on croyoit être occasionnée par la crisie de  
cette fievre. Je le trouvai extremement maigre ; sa  
cuisse malade étoit une fois plus grosse que l’autre,  
mais elle n’avoit pas changé de forme, & on n’y voyoit  
ni tumeur particuliere, ni inflammation, ni dureté ; je  
ne fentois pas non plus de fluctuation assez distincte-  
ment, pour pouvoir m’assurer de l’endroit où étoit la  
matiere, parce quelle étoit logée fort avant, & répan-  
due également dans la partie extérieure de la cuisse :  
comme je m’en doutai, je fis de ce côté-là une ouver-  
ture, ensuivant la longueur du membre ; & sentant  
ΐηοη bistouri dans la cavité, je la fis large : il en *sor-  
tit* une matiere putride , semblable à de la lie de biere.  
Après en avoir tiré plein une pallette , je mis à l’ou-  
verture une tente enduite de basilicum , avec un em-  
plâtre de minium par dessus, & fur le tout une corn-  
presse & une bande roulée. Le lendemain, trouvant le  
malade foulagé, & la matiere évacuée abondamment,  
je fomentai la cuisse avec une décoction d’absinthe ,  
de fleurs de camomille,de rofes rouges, & autres cho-  
fes semblables ; & examinant l’intérieur de la plaie  
avec ma sonde, je sentis une grande longueur de l’os  
dépouillée. J’élargis encore l’ouverture pour donner  
un passage plus libre à la matiere. & plus encore pour  
faire que mes médicamens pussent aller jufqu’à l’os ;  
enfuite je pensai Pulcere comme auparavant, & le len- ’  
demain j’y fis une injection de sommités d’herbes de  
S. Jean, de centaurée, de racines de grande confou-  
de, de bistorte, de tormentille, de genciane & d’iris,  
à quoi j’avois ajouté , après avoir passé la liqueur , du  
sirop de roses ; j’injectois tous les jours un peu de cette  
décoction toute chaude pour déterger Pulccré. Je te-  
nois le ventre libre au malade par des clysteres de lait  
& de fiacre, & je lui faifois prendre tous les soirs un  
peu de theriaque de Vensse, & d’oseille fauvage. Je  
lui prescrivis aussi un julep, fait avec des feuilles & des  
racines de fraisier, de larapure d’ivoire, & de la croute  
de pain, un bâton decanelle infufé dans la décoction ,  
après l’avoir passée;j’y ajoutai quelques gouttes d’efprit  
defoufre, & édulcorai le tout axec dufucre. Je lui  
ordonnai pour alimens de la crême d’orge, du bouil-  
lon, du gruau, & des figues ; & à mefure que fon ap-  
petit augmenta, je me relâchai sifr la diete. Quoique  
l’ouverture de la plaie fût large, & que l’os de la cuisse  
fût à cet ehdroit dépouillé de chairs ; cependant à cau-  
fe de la distance qu’il y avoit entre l’os & l’ouverture,  
& de la profondeur de Pulcere, il n’étoit pas possible  
d’appliquer immédiatement fur Pos aucuns médica-  
mens exsoliatifs, qui ne sussent préjudiciables aux au-  
tres parties , & si l’on sie fût servi de violens dessleatifs,  
comme l'os le demandoit, on eût certainement rendu  
l’état de Pulcere plus fâeheux. C’est pourquoi, je fis  
préparer un cautere actuel à une forge voisine , pour  
dessécher l’os parce moyen ; en attendant, je continuai  
mes panfemens comme à l’ordinaire, & tins toujours  
l’orifice de la plaie médiocrement ouvert avec des bour-  
donnets imbibés de la liqueur qui fervoit à l’injection,  
& pressés enfuite, Alors par le moyen de compresses &  
*Terne I.*

À B S 162

de bons bandages, j’exprimai la matiere de la plaie, de  
sorte qu’elle diminuoit de jour en jour; les cavités les  
plus reculées fe remplissoient, & l’ülcere semblait tou-  
cher à *sa* guérison, fans les obstacles qu’y mettolent les  
caries de l’os. Pour lever ces obstacles , je fis faire le  
cautere en forme de coin, mais sort mince; & y ajuse  
tant une cannule , que je pofai fur l’os, tout le long de  
la carie , je passai le cautere à travers jusipi’à l’os , &  
réitérai la même opération quantité de fois, rafralehise  
sant de tems en tems la cannule dans un bassin d’eau  
que j’avois auprès de moi; alors je couvris Pos, & pan-  
fai l’ouverture avec des bourdonnets trempés dans une  
décoction faite avec de Forge &des racines de confonde,  
prenant la précaution d’attacher un fil aux bourdonnets,  
que je fis aller picqu’à l’os, pour les pouvoir retirer ; &  
je mis en dehors snr Pulcere de l’onguent refrigératif  
de Galien, &une emplâtre de cérat de Galien par desc  
Pus le tout. Je continuai ces passemens tous les jours  
jufqu’à ce que l’exsoliation fût avancée; enfuite je te-  
pris llusilge des injections, que j’ai dites plus haut ;  
ajoutant aux autres ingrediens, des rofes rouges, des  
balaustes, & des fleurs de flumac, avec un peu d’alun;  
puis avec une Compresse, & un bon bandage, je travail-  
lai à procurer la réunion en dedans, laissant l’exfolia-  
tion de l’os à la nature. Tandis que j’étois encore dans  
le pays, la cavité fle remplit, & la matiere étant bien  
digérée, & ne venant plus qu’en petite quantité, Pul-  
cere sembloit à peu près guéri : & j’appris un ou deux  
mois après, que le malade vaquoit à la régie de *sa* terre.  
L’exfoliation s’étoit faite d’une maniere impercepti-  
ble, comme il arrive souvent, les esquilles s’étant mi-  
fes en poudre, & étant sorties avec la matiere? W1-

**SEMAN.**

*Abscès aux piés.*

Il vient quelquefois des *abscés* aux piés, & pour llordic  
naire ils proviennent de contusions à ces parties.

Ils peuvent aussi provenir d’une faignée au pié, dans la-  
quelle un nerf ou un tendon aura été piqué ; ou bien  
de la tranflation d’une humeur qui y est venue de quel-  
que autre partie.

Mais les *abscés* fcrophuleux font les plus dangereux, par-  
ce qu’il est rare, ou pour mieux dire, qu’il n’arrive ja-  
mais que les os n’en soient pas endommagés.

*Lcsabscésartx* piés pour l’ordinaire font très-difficiles à  
guérir, attendu leur situation, qui fait qu’il fe forme  
toujours des sinus dans les interstices des mufcles, les-  
quels fort souvent carient les os.

Pour ouvrir ces sortes *d’abscès,* le caustlqüe vaut mieux  
que le bistouri', parce qu’en si? servant de cette voie,  
on ne craint point de blesser, ni les nerfs, ni les tendons,  
ce qui peut arriver en fe servant du bistouri, & ce qui  
occasionne des douleurs excessives.

L’observation suivante contient la maniere de traiter ces  
siortes *d’abscés*, & les fâcheüx symptomes qui les ac-  
compagnent.

Un enfant incommodé, d’environ dix ans, me fut recom-  
mandé par le Docteur Màpletoft. Il avoit une tumeur  
fcrophuleufe en état de fuppuration, au pié droit, sur  
les tendons & les os du metatarse, qui aboutissent aux  
deux plus petits orteils. Je soupçonnai qu’ils étoient  
endommagés : mais comme il s’agissoit de faire une otle  
verture , j’appliquài fur la tumeur un caustique conVe-»  
nable pour l’âge de Pensant; l’ouverture faite, il en for-  
tit une matiere blanchâtre , & je fentis les os dépouillés  
depuis le commencement du metatarfe jufqu’à leur ar-,  
ticulation avec les orteils. Je fomentai la partie mala-  
de, avec une décoction difcussive , & je pensai l’efearr^  
avec des lénitifs pour en hâter la féparation ; & lorf-  
qu’elle sut tombée en partie, je détergeai Pulcere avec  
du précipité rouge, & du vitriol pulvérifé, afin de m ’ou-  
vrir un passage libre jufqu’àla carie, à travers la chair  
fonguetssequi repoussoir. Alors je recouvris les os avec  
des bourdonnets trempés dans du miel rosat,& de l’eau-  
de-vie, & pressés ensuite, & je tins Pulcere assez ouvert  
pour pouvoir appercevoir combien l’os étoit carié.Mala

L

*tasu* ABS

comme les bourdonnets que j’avois mis dans la plaie  
comprimoient les tendons, ils rendirent l’ulcere dou-  
loureux, & en firent couler üne matiere claire & fiéreu-  
*se ,* ce qui me fit craindre quelque accident funeste.  
Peur y remedier, je coupai les tendons , jepanfai l’ss-  
cereavec des digestifs, & j’y appliquai des réfrigérons  
en dehors, pour arrêter la fluxion. Lors du panfement  
fuivant, trouvant les tendons retirés & les os plus aifés  
à atteindre, & voyant en même-tems que l’exfoliation  
feroit un ouvrage long, si on fe contentoit d’y appli-  
quer des digestifs , &c. la matiere s’étant déja fait un  
passage par dessous les os, & menaçant de former un  
apostume à la plante du pié , je me déterminai à y ap-  
pliquer le cautere actuel. Dans cette vue, je panfai  
l’ulcere avec des bourdonnets de charpie, afin de me  
préparer une ouverture assez large pour voir jufqu’au  
fond ; & le lendemain .je passai le cautere actuel tout  
du long de la carie. Alors avec mes pincettes, je pris  
les efquilles piece à piece, & les tirai dehors par mor-  
ceaux ; après quoi je nettoyai l’ulcere, & j’y mis mes  
bourdonnets imbibés de décoction mucilagineufe, &  
pressés enfuite entre & fur les extrémités des os qui ref-  
toient : je pansai l’ulcere avec des digestifs, & j’appli-  
quai par dessus des compresses trempées dans du vinai-  
gre , où j’avois fait infufer du falpêtre, de la myrrhe ,  
&c. & j’enveloppai le pié d’un chausson. Par-là, je ré-  
primai le flux de la matiere , & la fis fortir des difleren-  
tes cavités où elle s’étoit logée. Cependant je ne pus  
pas me dispenfer après cela de faire une ouverture à la  
plante du pié, & d’ouvrir PIllcere par dessous pour *éva-  
cuer* plus promptement la matiere. Je continuai de  
mettre des bourdonnets imbibés d’eau-de-vie, & pressés  
fur les extrémités des os, jufqu’à ce que le calus fût assez  
formé pour remplir l’efpace vuide , & fuppléer au dé-  
faut des os. Durant ce traitement, le malade étoit in-  
commodé de toux, de cours de ventre, & de vomisse-  
mens. Le Docteur Mapletoft m’aida de fes lumieres à  
écarter ces accidens , en presicrivant au malade des re-  
medes propres à tempérer la qualité acre de sim fang ;  
après quoi, par de bonnes nourritures l’enfant reprit  
fes forces. Arrivé jufques-là , & étant en beau chemin  
de guérir parfaitement, l’ulcere étant prefque cicatri-  
fé, & n’y ayant plus rien à faire , que de tenir la plaie  
ouverte avec des bourdonnets & un plumasseau garni  
de diapompholix, & de bander le pié : je laissai à fa  
mere le soin de le passer ; je le vis quelque tems après,  
marchant, & à la fin il fut parfaitement guéri. Ainsi,  
on peut dire que le tems contribue beaucoup à la cure  
d’une pareille maladie : mais il faut dire aussi que, fans  
les soins d’un Chirurgien attentif, le malade langui-  
roit miférablement, & mourroit à la fin. Et qu’on ne  
difie pas que l’amputation détruiroit la source du mal :  
c’est une mauvaise ressource , vu qu’à l’instant qu’on  
est venu à bout de guérir l’ulcere & la carie en un en-  
droit, il s’en forme souvent de nouveaux à d’autres  
parties. WrsEMAN.

*Abscès au talon.*

Il Ee forme des *abscès* au talon, qui la plupart font fcro-  
phuleux. Il en vient quelquefois d’une piquure de clou  
rouillé qui fera entré dedans.

Ce qu’il y a à faire dans ces *abscès,* est de tenir l’ulcere  
ouvert, après qu’on en a évacué la matiere, en y met-  
tant des bourdonnets ou des tentes d’éponge, tout le  
tems qu’il faudra , foit que l’os soit dépouillé ou qu’il  
foit carié. S’il ne l’est pas, il stera facile de faire incar-  
ner & cicatriser la plaie par les méthodes ordinaires.

S’il étoit carié, il n’est point de meilleure méthode, que  
d’emT loyer le cautere actuel, qu’on infere par une can-  
nule jufqu’à l’os; par-là on évite l’inconvénient d’at-  
tendre plusieurs semaines que l’exfoliation fe fasse d’el-  
le-même, comme on est obligé de faire en s’en tenant  
à la méthode ordinaire. Moyennant cette opération ,  
il est rare que l’os s’en aille en efquilles ; il fe met en  
poudre & Port imperceptiblement avec la matiere.W I-  
**SEMAN,**

ABS 164

Le chausson avec la bande roulée est extremement, çom-  
mode à ces fartes *d’abscès ,* pour tenir l’apparvii en  
état.

Comme la plupart des *abscés* aux articulations EontEcro-  
phuleux. Voyez la maniere de les traiter au mot  
*Struma.*

ABSCISSIO. *Abscission.* 'Αποκοπὴ. Ce mot s’emploie par  
les Medecins en différens Eens ; mais on l’emploie le  
plus ordinairement, pour signifier le retranchement  
qu’on fait d’une partie du corps, gâtée, corrompue, &  
qui n’est plus d’aucun usiage, avec un instrument cou-  
pant. Elle ne fie fait gueres que des parties molles du  
corps : car le retranchement des os s’appelle amputa-  
tion ; quoiqu’on puisse aussi féparer par *s abscission* de  
petits fragmens d’os , qui étant déja presque détachés  
par l’exfoliation ou la fracture, n’ont befoin que de  
cette voie pour être retranchés, comme étant inutiles  
otl même pernicieux.

*Amputation, Sc abscission,* ne fe disent pas seulement des  
parties corrompues, on les applique aussi aux parties  
saines, dont on est quelquefois obligé de retrancher,  
lorsqu’elles ont une grandeur démesurée. C’est en ce  
Eens qu’on dit l’amputation de la luette, du clitoris &  
du prépuce.

Le terme *abs.elissio ,* signifie dans quelques Auteurs Latins,  
qui ont écrit de la Medecine , la terminaison subite  
d’une maladie, terminaison qui se fait avant qu’elle  
en foit à sim troisieme période ou au déclin.

ABsCIssIo, marque aussi quelquefois dans les mêmes Au-  
teurs, une privation entiere & habite de la voix; c’est  
en ce siens que Celse a dit, *abs.elissea vox*, ce qu’on peut  
rendre exactement par la voix coupée.

ABSCONSIO. *Cavité.* Il parole que ce terme s’entend  
d’une cavité qui n’est pas naturelle , & qui naît de quel-  
que maladie. Lorsqu'il s’agit des cavités naturelles du  
corps, mais surtout de celles des parties de la géné-  
ration, & du cerveau, les Auteurs Latins *se* servent  
du mot *Sinus.*

**ABSINTHITES VINUM.** *Vin d’absinthe.* Dloscoride décrit  
différentes manieres de faire le vin d’absinthe : la meil-  
leure , felon Fucius , est de broyer une livre de la  
meilleure absinthe, de l’envelopper dans un linge , &  
de la faire infufer dans neuf gallons de vin , c’est-à-  
dire , environ trente-six pintes ; d’y mêler enfuite du  
vin doux, de lasser fermenter le tout, & de lasser le  
vaiffeau ouvert, afin qu’il ne foit pas brisé par la vio-  
lence de la fermentation.

*Vertus du vin d’absinthe.*

Levin d’absinthe est bon pour l’estomac, il est diuréti-  
que, il accélere la coction des alimens, il soulage ceux  
qui simt attaqués à la ratte, ceux qui ont la pierre, &  
la jaunisse ; il dissipe les natssées, & fortifie les estomacs  
foibles. Il opere encore efficacement dans le gonfle-  
ment invétéré des hypocondres, & dans toutes les in-  
flammations ; il tue les vers ronds, il remédie à la fup-  
pression des regles ; c’est un antidote contre le poifoll  
du chaméléon blanc : mais il faut en boire en grande  
quantité, & le rendre par le vomiflement, afin qu’il  
guérisse. DrosCoRIDE 1. 5. c. 49.

ABSINTHIUM. *Absinthe,* d’^i.luov, défagréable ; ter-  
me qssHefychius fait dériver de a privatif & de ψίνθ,ς,  
qu’il rend par τέρψα, delectation. D’autres prétendent  
que *absinthium* vient d’’Anll&io’, & ’Απήθιον, de a privatif,  
& de πτί,ω boire ; qui n’est pas potable ; ce qui lui con-  
vient assez à caufe de scm amertume. Il y en a qui en  
cherchent l’étymologie dans απτεοθαι , toucher, ce que  
l’on dit par 'antiphrase de l’absinthe , parce que *son*amertume est si grande que les animaux n’y touchent  
pas.

On sie sert en Medecine de différentes Eortes d’absin-  
the : 1. *Absinthium vulgare offic.* Park 98. Raii hist.  
1. 366. Synop. 3. 188. *Absinthium vulgare majus,*J. B. 3. 168. hist. Oxon. 3. 7. *Absinthium latifolium  
sive ponticum ,* Ger. 237. Emac, 1096. *Absinthium*

*ici* ABS

*Ponticum scuRomanum offielunarum, feu dios.coriais,*C. B. 135. Tourn. Inst. 457. Boerhaave ind. A.  
126.

L'a racine de l’absinthe est épaisse & lignetsse, divisée en  
différentes branches qui durent pendant plusieurs an-  
nées. Ses tiges font canélées, fermes, ligneufes , & gar-  
nies d’autres petites tiges qui portent plusieurs feuilles.  
Ces feuilles durent pendant tout l’hiver , elles font  
découpées en six,huit,& même en un plus grand nombre  
d’endroits, vertes dans la partie supérieure, blanchâ-  
tres & velues en deffous. Elle pousse en été ces tiges  
dont j’ai parlé , à deux ou trois piés de haut, & pleines  
d’une poix blanche ; les feuilles dont ces tiges font  
garnies , font au fommet longues , étroites , &  
peu profondément découpées. On apperçoit au milieu  
de ces feuilles, fur des pédicules grêles , qui fortent  
des aisselles de quelques - unes de ces feuilles , & qui  
fontpendans, des fleurs jaunâtres,naissant à côté les  
unes des autres , ayant la tête panchée , & Contenant  
des femences fort menues. Les feuilles & les fleurs font  
très-ameres au gout, & très-fortes d’odeur. Cette plan-  
te croît dans les lieux champêtres , dans les haies, aux  
environs des grands chemins, & fleurit au mois de  
Juillet.

L’espece d’absinthe que je viens de décrire, est selon Ge-  
rard, Bauhin , & d’autres, 1’*absinthiumponticum* des  
Anciens, qui croyoient que la meilleure absinthe croît  
dans le Pont, Province de l'Asie mineure. DaLE.

On fe sert des feuilles & des fommités ; on les croit bon-  
nes dans toutes les maladies d’estomac, comme la foi-  
blesse d’estomac, le dégout, le vomissement , & l’indi-  
gestion. Estes fortifient les vifceres, & font convena-  
bles dans les hydropisies, la jaunisse , & les fievres tier-  
ces & quartes. Elles tuent les vers. On les donne dans  
tous ces cas, insufées dans de l’eau, de la bierre , ou  
du vin. Ray fait mention d’un cataplafme des feuilles  
vertes de l’absinthe battues avec du fain-doux , comme  
d’un excellent remede contre le gonflement des amig-  
dales & l’esquinancie. MîLLER.

*L’absinthe* est bonne dans les longues fievres , elle est diu-  
rétique & tue les tignes. DaIE.

L’huile essentielle *d’absinthe* préparée en pilules avec un  
morceau de pain, prife deux heures avant les repas,  
après avoir fait diéte quelque tems, est un remede Cer-  
tain Contre les vers. BOERHAAVE.

On croit à la campagne, dans quelques Provinces , que  
*F absinthe* portée fur la poitrine, comme un bouquet ,  
ou flairée de tems en tems, a la vertu de préserver de  
la contagion de la petite vérole & de la rougeole,  
ou de quelqu’autre que ce foit; ce qui pourroit avoir  
quelque fondement.

L’eau *d’absinthe* fraîche, préparée par plusieurs cohoba-  
tions, est exeellente pour fuppléer au défaut de bile,  
aider les organes *chilopoiéelques,* tuer les vers & les  
expulfer. **BOERHAAVE.**

Boerhaave traite d’immortelles les propriétés de cette  
plante. Sonfuc, dit-il, guérit toutes les hydropisies  
où il n’y a point rupture de vaisseaux. Une once du  
fuc tiré de ses feuilles vertes , est un remede merveil-  
leux pour ceux qui font en langueur. On fait une eon-  
ferve des fommités tendres des feuilles, & ce remede  
est appelle l’ami & le pere de l’estomac. Il est excel-  
lent dans les cas où l’estomac est embarrassé de phleg-  
mes & de bile inactive : mais il est nuisible dans les  
maladies inflammatoires. L’infusion des feuilles *d’ab-  
sinthe* dans du vin , est bonne contre les vers. Cette  
plante est efficace contre la fievre quarte & le fcorbut.  
Pour ces maladies, il faut prendre les fommités des  
branches, les pulvérsser & en faire prendre la poudre  
le matin à jeun. Ce remede fert principalement pour les  
pauvres:car les riches demandent des remedes plus écla-  
tans. Les Chirurgiens tirent aussi de grands fervices de  
cette plante. Si quelque partie commence à fe cor-  
rompre & à être menacée de gangrene , on l’envelop-  
pera dans des feuilles *d’absinthe* broyées dans du vin  
& dans du vinaigre , avec un peu de fel, & l’on pelit

AB S 166

assurer que le malade n’a rien à craindre de l’acela  
dent qui le menaçoit.

On tire des feuilles de cette plante brûlées à feu cou-  
vert, à la maniere de Tachenius, un Tel très-efficace;  
celui qu’on retire en les brûlant à feu ouvert, n’est  
pas si bon. Voyez *Sales Tacheniam.*

On fait encore avec cette plante le vin *d’absinthe,* re-  
mede bon toutes les fois que la bile vient à manquer  
dans les maladies chroniques , il retablit l’appétit :  
mais il y a à craindre si l’on en prend en trop grande  
quantité , qu’il n’afloiblisse la vue par fa vertu dessé-  
chante. H est très-bon dans la suppression des regles  
& les rétentions d’urine ; c’est un sudorifique dans les  
fievres intermittentes, & dans le fCorbut. Il foulage  
dans la colique. Son odeur forte provoque le fommeil,  
il fortifie Fouie.

2. *Absinthium romanums Ossec. Absinthium ponticum sive  
rornanum vulgare,*Park. 98. Raii hist. 367. *Absinthium  
tenuifoliumponticum Galeni,*Ger. 937- emac.I096. *AL.  
sinthium ponticum tenuifolium incanum ,* C. B. 138.  
Tourn. inst. 457. Boerh. ind. A. 126. *Absinthium  
ponticum vulgare, fol o inseritis albo* .J. B. 3. 175. hist.  
Oxon. 3. 8.

Cette efpece *d’absinthe* est un peu plus petite que la pre-  
miere ; fes feuilles scmt plus petites & plus fines ;  
leurs découpures plus étroites & plus légeres ; cdles  
fiont velues & blanches en dessus & en dessous. Celles  
qui croissent aux sommités des branches sirnt longues,  
étroites & sans découpure. Ses fleurs fiant en grand  
nombre, elles viennent aux sommités des branches,  
comme dans la précédente : mais elles fiant d’une cou-  
leur moins éclatante & en tous sens plus belles & plus  
élégantes que celles de la premiere espeoe ; enforta  
qu’on peut dire que pour la forme, la premiere le ce-  
de en tout à la seconde. Celle-Ci n’a pas l’odeur ni  
l’amertume au même degré que l’autre. Parmi nous »  
elle ne croît que dans les jardins ; les pays chauds font  
Eeuls sim climat naturel. Elle fleurit au mois de Juila  
let.

Cette Aorte *d’absinthe* est de la même nature que *saisine  
the* commune : mais ses propriétés sirnt d’un degré un  
peu inférieur en force. Elle est bonne pareillement  
pour les maux d’estomac & de rate. Matthiole écrit  
avoir vu des hydropiques réduits par leur maladie dans  
un état déplorable, en être tirés par un ufage constant  
de la conferve & des feuilles de cette plante. Ët c’est  
en effet avec cette espece *d’absinthe* que les apothiquai-  
res devraient faire leur conferve , au lieu d’employer,  
comme ils ont coutume , *Y absinthe* romaine, parce  
qu’elle est moins amere & moins desilgréable au gout.  
Dat e **, MILLER.**

3. *Absinthium alpinum,* cod. med. 2. *Absinthium alpi->  
num candidum humile,* C. B. Pin. 309. Prod. 71.  
Tourn. inst. 458. *Absinthe des montagnes.*

Cette *absinthe* croît dans les montagnes de Savoie, & a les  
mêmes vertus que llespece précédente.

4. *Absinthium Ponticum antiquorum ; Absinthium orienta-  
le fruticosum incanum , amplo folio tenuissimo divisum^*Tourn. Cor. 33. Boerh. Ind. 126. *Absinthe de Pont.*

Dale dit que cette espece d’*abstnthe* dont Tourne sort fait  
mention, comme de *F absinthe* de Pont des anciens,  
n’étoit pas connue des modernes , felon cet Au-  
teur , quoiqu’il y en eût au Jardin royal de Paris de-\*  
puis vingt ans.

5. *Absinthium scriphium, ossec. Absinthium mart'numap.  
bum.* Ger. 940. Émae 1099. Raii hist. 1.370. Synop. 3.  
188.Boerh.ind. A.I26. *Abfinthiumscriphiumsive marita  
numÆnglicumFaric.IOZMbfinthiumscriphiumBelgicum»*C. B. 109. J. Β. 3.178.hist.Oxon. 3.9.Tourn. inst- 458.

Cette *absinthe* croît ordinairement à la hauteur de deux  
ou trois piés, avec des feuilles ailées en grand nombre,  
plus petites & plus fines que celles de *F absinthe* corn-  
mune, très-blanches & velues : les branches le fontause  
si ; fon odeur est à peu près comme celle de Paurone.  
Elle est moins amere au gout que les autres *absinthes:*elle donne un peu plus de fel. Ses fleurs font petites &

167 ABS

nues, comme celles de la premiere espece, & elles fleu-  
rissent en même tems. Elle croît en abondance dans  
tous nos marais salés.

On *se sert* des feuilles & des fommités ; c’est là *F absinthe*romaine dont on *fe* sert dans les boutiques de nos Apo-  
thiquaires , actuellement & depuis plus de cent ans.  
Parkinson s’est plaint dans sim tems, que les Mede-  
cins & les Apothiquaires sllbstituoient cette plante à  
la premiere, quoiqu’elle n’eût pas à beaucoup près  
autant de vertu ; & Dioscoride & Galien ont assuré  
que le *feriphium* étoit nuisible à l’estomac.

6. *Absinthium'seriphium Gallicum, offic.* C. B. Pin. 139. '  
Tourn.Inst. 458. Elem.Bot. 363. Hist. Oxon. 39. Ma-  
gnot, Bola I.Chomel.43I. *Absinthium feriphittm te-  
nuisolium marinum Narbonensi ,* J. B. 3. 177. Chab.

373. Raii Synop. 3. 189. *Absinthiumferiphium Narbo-  
nenseÆark.* Theat. 102. Raii Hist. 1. 370. *Absinthium  
minus tenuisolium altè incisis jolijs, cinereum, salsum,  
Hispanicum,* Barr. Obsi 1008. Jcon. 460.1’*Absinthe ma-  
rine Françoise.*

Elle croît siir les côtes d’Angleterre, & aux environs de  
Narbonne ; fies propriétés sont les mêmes que celles  
des autres *absinthes* marines. DaLE.

7. *Absinthium Santonicum, Offic. Absinthium Santonicum  
Gallicum.* C. B. 139. Tourn. Inst. 458. Magnot, Bot.  
App. 289. hor. Monsp. 2. *Absinthe Er an poisse.*

On trouve sa plante aux environs de Narbonne, avec  
*leferiphium Gallicum* dont j’ai parlé ci-dessus; & elle a  
Ees propriétés.

8. *Santonicum et femen sanctum , Osslcasementtna,* Ger.  
941. Emac. 1100. *Absinthium Santonicum Alexandri-  
num y sive siementina et semen sanctum,* Parla 102. *Lum-  
bricorum semen vulgare et matthioli.* J. B. 3. 180.

On se sert de *sa* semence ; on l’apporte d’Alexandrie;  
elle est petite , oblongue, jaune , d’une amertume  
acre & d’une odeur desiagréable. On diroit qu’elle est  
formée de petites coques mifes les unes fur les au-  
tres.

Ces semences font fort connues par la propriété qu’elles  
ont de tuer les vers. DaLE. Voyez *Santonicum.*

*sso Absinthium Santonicum Judaicum.* C. B. Pin. 139. Raii  
Hist.I. 369. Chomel. 445. Hist.Oxon. 3. *s.Ltimbrico-  
rum semen Rauvvolflj.* J. B. 9. 180. *Lumbricorum se-  
men , sive absinthium Santonicum Rauvvolflj ,* Chab.  
375. *Scheba Arabum.* La mort aux vers Arabique.

On l'apporte à Alexandrie, de la Judée. DaLE.

Les Botanistes ne sont pas d’accord sur la plante qui  
porte cette semence, les uns croient que c’est le zé-  
doaire ; ce qui n’est pas vrai-semblable, car les se-  
mences du zédoaire sont rondes & d’une couleur bru-  
ne , enfermées dans une triple capfule ; au lieu que la  
graine contre les vers n’a aucun de ces caracteres.

D’autres, entre lefquels fe trouve Bauhin , assurent que  
cette semence est produite par une espece *d’absinthe.*

Dale paroît aussi de ce sentiment, sans oser pourtant dé-  
cider si c’est une espeee *d’absinthe ,* ou une espece  
d’aurone.

Rauwolfius dit que cette semence croît dans la Palesti-  
ne, aux environs de Bethléem.

Miller prétend que ee que nous appellons la mort aux  
vers, n’est autre chofe que le bouton naissant de la  
fleur d’une espece d’aurone. Voyez *Santonicum.*

ïo. *Santonicum viride, Offic. Choccan.* Pomet.

Cette siemence seroit tout-à-fait semblable aux premie-  
res, si elle n’étoit un peu plus grosse & d’une Couleur  
verte tirant sur le jaune ; elle a les mêmes vertus.

Pomet dit qu’on l’apporta de Turquie à Paris, pour la  
premiere fois qu’on en vit. DaLE.

11. *Heliochrys.um Offic.* Chab. 369. *Heliochryscn ,* Park.  
Parad. 374. *Heliochrys.um quorumdam, folié s abrotani.*J, B. 3. 150. *Hèliochrysen folijs abrotani.* C. B. 264.  
*Coma aurea, sive heliochryson.* Ger. 520. Emac. 645.  
*Absinthium tenuifolium corymbis aequalibusseucompac-*iis,Hist. Oxon. 3. 8. *Absinthium corymbiferum annuum.*Elem.Bot. 362. Tourn. Inst.458.

On cultive cette plante dans les jardins. Elle fleurit en

ABS 168

Juillet. On fe siert des feuilles. Elle est recommandée  
contre la morfure des ferpens & dans la strangurie &  
les difficultés d’uriner. On dit qu’elle provoque les re-  
gles, qu’elle dissout le fang coagulé, & qu’elle arrete  
les catarrhes. DaLE.

Miller distingue en tout vingt-trois sortes d’*absinthe ;*mais il n’y a que Celles dont nous avons parlé en  
qui nous reconnoissions des propriétés medecinales.

Il est étonnant que les modernes qui ont montré tant  
d'industrie & d’exactitude à distribuer les plantes en  
différens genres & à les placer chacune Eous le genre  
qui lui convient, aient pour ainsi dire, borné leurs tra-  
vaux à faire de la Botanique une fcience stérile. Dans  
tous les volumes qu’on a compofés fur la Botanique,  
à peine trouvons nous quelques propriétés attribuées  
aux plantes, dont les Anciens n’aient pas fait men-  
tion avant nous. Le train que l’on a pris c’est de transe  
crire tout ce que l’on trouve dans les Auteurs, stans  
s’embarrasser beaucoup si ce qu’ils ont dit vaut cette  
peine, & si les vertus qu’ils donnent à certaines plan-  
tes font réelles ou imaginaires. Si au lieu de procéder  
ainsi, on s’occuppoit à vérifier ce que l’on trouve  
dans les Anciens , à confirmer aux plantes les proprié-  
tés dont on a dit qu’elles étoient douées & qu’elles  
poffedent en effet, à rejetter tout ce que l’on a avancé  
de faux, tout ce que l’ignorance & le caprice ont in-  
troduit de fabuleux, & à découvrir des propriétés in-  
connues ; Part de guérir marcheroit à la perfection  
avec une rapidité qu’on ne lui remarque point.

Pour s’appercevoir d’un coup d’œil combien nous avons  
peu encheri fur les Anciens, dans ce que nous avons  
dit de *F absinthe,* on n’a qu’à comparer les extraits  
Euivans de Diose:oride, de Pline & de Galien , avec  
ce que nous avons rapporté ci-dessils des modernes.

*De Galien*, cité *par Furius»*

*V absinthe* est astringente, amere & acre & en même tems  
échauffante, détersive, corroborative' & desséchante.  
C’est pourquoi elle chasse du ventre les humeurs bi-  
lieuses, par les selles & par les urines. Elle est très-  
efficace pour nettoyer les vaisseaux qui portent la bi-  
le & la chasser par les urines. Mais elle n’agit point  
Eur les humeurs aqueuses du ventre, non plus que sur  
les phlegmes contenus dans la poitrine & dans les pou-  
mons , car sa qualité astringente est plus puissante que  
*son* amertume.

*De Pline.*

*L’absinthe* fortifie l’estomac, c’est pourquoi l’on com-  
munique au vin fon amertume. Ôn en boit la décoc-  
tion dans de l’eau. Pour faire cette décoction prenez  
une demi - once de feuilles *d’absinthe* avec les tiges ;  
faites les bouillir dans trois pintes d’eau de pluie, jet-  
tez-y quelques grains de fel, & laissez repoferle tout  
un jour & une nuit en plein air. On broie rarement  
les feuilles. Son fuc n’est pas d’un grand ufage, on  
l’emploie en infusion. Le fuc de l’*absinthe* nuit à Pesa  
tomac & à la tête ; mais on dit que la décoction en  
est très-senne ; qu’elle fortifie l’estomac, qu’elle purge  
la bile, qu’elle provoque les urines , qu’elle en hu-  
mecte & adoucit les passages , qu’elle calme les dou-  
leurs & qu’elle tue les vers dans les intestins. Mêlée  
avec un peu d’aristoloche, de nard gaulois & de vinai-  
gre , elle dissipe les nausées ; elle refout les gonflcmens  
d’estomac, elle rend l’appetit & aide la coction. Mé-  
lée avec la rue , le poivre & le sel, elle corrige les cru-  
dités. Les Anciens la faifoient entrer dans la prépara-  
tion d’un remede purgatif, avec une pinte d’eau de  
mer qu’on avoit laissé repofer pendant long-tems, une  
demi - once de fes graines, le quart d’une once de *sels  
8c* un verre de miel. Si on lui ajoute une quantité dou-  
ble de l.el, elle operera mieux. Quelques-uns l’ordon-  
nent dans un électuaire , avec une addition de pouliot.  
Il y en a qui s’en servent dans la paralysie, d’autres en  
font prendre les feuilles à leurs enfans dans des figues

*i6p* ABS

pour leur en dérober l’amertume. Insufée verte avec  
le pourpier ou le capillaire, elle est bonne pour la jau-  
nisse. Prise avec l’Iris, elle purge doucement la poi-  
trine. Il faut en boire la décoction chaude dans les  
œdemes. On l’ordonne avec le spicnard des montagnes  
dans les maladies du foie , avec le vinaigre, l’eau  
d’orge ou les figues , dans les maladies de la rate. On  
l’applique en cataplafme avec du vin nouveau, pour  
la fluxion des yeux ou pour les yeux humides, & avec  
du miel, pour les contusions aux yeux. Trois ou qua-  
tre tiges *d’absinthe* avec une racine de fpicnard de mon-  
tagne insufées dans une demie pinte d’eau, provoquent  
les urines & les regles , mais furtout les regles , si on  
les mêle avec du miel & qu’on en faste avec de la laine  
un pessaire qu’on appliquera aux parties naturelles ;  
elle guérit les plaies, si on l’applique dessiis toute fraî-  
che & verte , avant que ces plaies ayent été lavées ;  
elle est bonne aussi pour la gale & pour la teigne. On  
ne s’en fert point dans les fievres. Prise en boiffon, el-  
le prévient les affections histériques ; portée dans un  
sachet, elle rehout les tumeurs aux aines. Son odeur  
affoupit ; elle produit le même efl'et, mife fous l’oreil-  
ler. Ses cendres mêlées avec l'onguent ou l’huile de  
roses , noirciffent les cheVeux. *L’absinthe* marine , que  
quelques-uns appellent*scriphium ,* est pernicieuse à  
l’estomac, elle relâche le ventre, & elle tue les vers  
dans les intestins. On fait bouillir une poignée de fes  
feuilles dans une pinte d’eau, jusqu’à ce qu’elle foit ,  
réduite à la moitié. On suivroit la même proportion si  
la quantité d’eau étoit plus grande. Les branches de  
l’*absinthe* séchées & mi sic s dans les greniers , en chaf-  
fent les infletes & empêchent qu’ils ne *se* jettent sur  
le grain, à ce qu’on dit. ΟεορονιοΑ. *L’absinthe* est fa-  
taie aux abeilles. ΟεορονιοΑ.

*Dioscoride, Liv. III. c.* 26=

*L’absinthe* qu’on appelle encore *bathypicron ,* est une  
plante bien connue. La meilleure est celle qui croît  
dans-le Pont & dans la Cappadoce, fur le Mont Tau-  
rus. Elle est d’une qualité échauffante , astringente ;  
elle aide à la digestion. Elle purge l’estomac & les in-  
testins des concrétions bilieuses qui y adherent. Elle  
provoque les urines & elle prévient les indigestions.  
Elle est bonne dans les hydropisies. Si on la prend en  
boiffon, avec l’aristoloche ou le stpicnard des monta-  
gnes , elle calme les douleurs d’estomac & de ventre.  
Le quart d’une pinte de sim infusion ou de fa décoc-  
tion, pris par jour , dissipe les naufées , & guérit la  
jaunisse. Prife en boisson ou appliquée à l’extérieur  
aVec du miel, elle fait couler les regles. Infufée dans  
du vinaigre, elle foulage l’oppression qui proVient d’a-  
voir mangé des mousserons. Dans du vin , c’est un an-  
tidote contre le poison du cameleon blanc , contre la  
cigue & contre la morsi-lre Vénimcuse de la musaragne  
& du dragon marin. En onguent aVec du miel& du ni-  
tre, elle soulage dans l’esquinancie, & infusiée dans  
de l’eau, elle guérit les pustules appellées épinyctides.  
Appliquée avec du miel, elle guérit les contusions de  
l’œil, elle éclaircit la Vue trouble & elle arrête l’é-  
coulement des oreilles. La Vapeur chaude de la décoc-  
tion calme les maux d’oreilles & des dents. Bouillie  
dans du vin doux, on en fera un bon cataplafme pour  
le mal des yeux. Broyée avec le cérat de chypre, on  
peut l'appliquer siir les hypochondres & sifr la région  
du foie , dans les douleurs & les maladies opiniâtres  
& invétérées de ces parties. Quant aux maladies de  
l’estomac, elle y est bonne avec le cérat de rostes. Mê-  
lée aVec des figues, du nitre & de la farine d’ÎVraie ,  
elle foulage les hypochondriaques & ceux qui font at-  
taqués à la rate. On en fait une préparation en la faifant  
infufer aVec le Vin, nommé *absinthites* ou νΐη *d’absinthe,*furtout dans laPropontide & dans laThrace,où l'on s’en  
sert dans tous les cas précédens,pourvu qu’iln’y ait point  
de fievre. On l'ordonne dans la chaleur même de Pété,  
& on la regarde comme un excellent préfervatif des

ABS 17a

maladies. L’*absinthe* répandue dans les armoires qui  
contiennent les habits , en écarte les tignes , à ce  
qu’on dit ; & mêlée aVec de l’huile, on ajoute qu’elle  
empêche les cousins d’approcher du corps. Si on en  
fait infufer dans l’encre, les lÎVres écrits aVec cette en-  
cre ne font point endommagés par les mites. Le fuc  
de cette plante produit le même effet : mais il n’est  
pas bon à prendre intérieurement , parce qu’il attaque  
l’estomac , & qu’il donne des maux de tête. Il y en a  
qui adulterent le fisc, en y mêlant la craffe d’huile  
bouillie.

ABSORBENTIA. *Abserbans.* C’est ainsi qu’on appel-  
le tous les médicamens qui ont la propriété de fe char-  
ger des humeurs surabondantes, foit qu’ils senent ap- ’  
pliqués à l’extérieur , foit pris intérieurement.  
Tous les testacées pulvérisés semt des abforbans. Le  
Docteur Flarris les recommande beaucoup dans les  
maladies des enfans. Les .Medcins fiant très-partagés  
Eur l’efficacité de ces remedes. Les uns les vantent com-  
me les remedes les plus puissans que nous ayons dans  
presque toutes les maladies, soit aigues, scsit chroni-  
ques. D’autres au contraire , les regardent comme  
très-dangereux ; par la raison, disent-ils , que si on en  
prend en grande quantité, ce qui est absolument nécese  
silire pour qu’ils operent, ils se mêlent avec la muco-  
sité de l'estomac & des intestins, & *se* coagulant en-  
semble, enduisent le canal intestinal , ou une partie  
de ce canal, d’une croûte capable d’obstruer les orifi-  
ces des vaisseaux lactés & des vaisseaux excrétoires des  
intestins : d’où il s’ensclivra que le stang ne sera plus  
rafraîchi & réparé par le mélange d’un nouveau chyle,  
& que les fuperfluités ne *se* dissiperont plus par la voie  
la plus ordinaire & la plus convenable, qui est celle  
des glandes intestinales.

Les *absorbans* flont attaqués & défendus avec cette opi-  
niâtreté ordinaire à ceux qui fiant plus jaloux de Phon-  
neur de leur hypothePe que de celui de la vérité : mais  
ce qu’il y a de plus affligeant pour ceux qui désirent  
vraiment de s’éclairer ; c’est que les uns & les autres  
en appellent à l’expérience , c’est-à-dire, à la fentence  
du seul Juge , qui sent capable de décsder entre eux.  
Au reste, il paroît que la chosie est ainili

Lorsique le corps est attaqué de quelque maladie , soit  
aigue, sioit chronique, les fonctions de l’estomac font  
plus ou moins dérangées , & conféquemment les ali-  
mens ne peuvent être mis dans cet état, qui feul peut  
les rendre capables de donner un chyle bon & doux.  
Mais les alimens *se* corrompent dans l’estomac, à peu  
près de la même maniere qu’ils fe corromproient hors  
l’estomac, par une chaleur égale. La putréfaction fera,  
alcaline ou acide , felon la qualité des alimens : S’ils  
font tirés du regne animal, excepté le lait, la putré-  
faction sera alcaline , telle que celle d’une charogne;  
mais si c’est le fuc de végétaux aigres , ou si c’est du  
lait, la putrefactiort fera acide. Par végétaux aigres,  
j’entens ceux qui s’aigrissent hors du corps , lorsqu’ils  
viennent à fe corrompre. Maintenant , lorfque l’une  
ou l’autre de ces putréfactions fe fait dans l’estomac,  
les fucs putrifiés s’aigrissent, & leurs fels picotant les  
fibres nerveufes de l’estomac, produisent de nouveaux  
fymptomes, & donnent lieu en même-tems à Paccroise  
Eement de la maladie dont ils semt les effets. Ce n’est  
pas tout : car par ce moyen , l’efficacité des remedes  
est ou totalement détruite, ou fort affoiblie, avant que  
de parvenir à la partie fur laquelle on a dessein qu’ils  
agissent. Dans l’un & l’autre cas, je veux dire, soit  
qu’il y ait putréfaction alcaline, foit qu’il y ait putré-  
faction acide des matieres contenues dans l’estomac ;  
les poudres testacées, ou les remedes abforbans me pa-  
roissent d’un très-bon ufage. On en tirera double ava.ili»  
tagedans le cas de la putréfaction acide. Le premier ,  
par la vertu spécifique , s’il est permis de s’expliquer  
ainsi, qu’ils ont d’adoucir les aeides. Le siecond, c’est  
qu’en fe mêlant avec les fiels acides , ils les rendent  
moins fluides, & par conséquent ils en diminuent l’é\*  
nergie ; car les Eels n’agissent que dans l’état de fluidité.

*frypi* ABS

-C’est par la même raison qu’ils sont encore utiles dans  
la putréfaction alcaline des matieres contenues dans  
l’estomae & les intestins. Dans l’un & l’autre cas , iis  
rendent les fues aigris, moins actifs, jufqu’à ce qu’en-  
fin il Eoit à propos de les expulser par la purgation. .

D’ailleurs, on a remarqué, que dans toutes les maladies  
soit aigues, soit chroniques -, une partie des fiscs cor-  
rompus , est perpetuellement séparée de la masse du  
sang , par les glandes de l’estomac & des intestins, &  
distribuée dans les différentes cavités qui leurs font  
destinées, & où elle ne manquera pas de porter aussi la  
putréfaction, surtout dans les maladies aigues, où l’ac-  
croissement de la chaletlr augmente toujours laputré-  
faction, à moins qu’on ne fe hâte d’y remédier. Or,  
on voit par les raisons que nous avons données plus  
haut, qu’ici les *abs.orbans* sont encore utiles , surtout  
si on les prend exactement , à propos , & en quantite  
suffisante pour l’effet qu’on en attend. Quant a Pin-  
convénient dont Οή craint que leur usilge ne soit suivi,  
il est aisé d’y remédier en les expulsant par de legeres  
purgations , lorsqu’ils auront produit leur effet ; ou'en  
les donnant dans les maladies chroniques, mêlés avec  
une si petite quantité d’ingrédiens purgatifs, que le  
malade pusse en continuer l’ufage quelque tems.

Mais je ferois fort trompé , si l’efficacité des *abscisseans* ne  
s’étendoit point au-delà de l’estomac & des intestins.  
Je suis fermement persuadé que les fels neutres favo-  
neux qui fe trouvent dans l’estomac, & qui conspirent  
avec les autres causes à la dissolution des al.mens, sont  
capables de dissoudre fine partie de ces poudres, ou du  
moins d’en tirer une teinture, qui entrant dans les vei-  
nes lactées, est portée dans le Pang, & devient un  
désobstruant. Mais je n’entreprendrai pas de détermi-  
ner comment ces poudres font la fonction de defobse  
truant ; si c’est en picotant les petits vaisseaux , en y  
excitant ainsi une contraction, en vertu de laquelle la  
matiere qui enduit leur parois est détachée ; ou si el-  
les agissent, comme la limaille de fer, & emportent  
les obstructions peu à peu; ou enfin , si fe mêlant avec  
les mucosités qui produisent les obstructions ,& péné-  
trant avec elles dans les pores de la matiere obstruée,  
elles en ébranlent la cohésion , & la rendent friable.

AesoRBENTIa. *Abs.orbans.* On donne cette épithete à  
différentes especes de vaisseaux dans le corps ; tels que  
les veines lactées qui abforbent le chyle ; les vaisseaux  
cutanés qui pompent une petite, partie de l'eau des  
bains, ou des fomentations, ou de quelqu’autre cho-  
fc que ce foit qu’on applique sur la peau , où les vaise  
feaux qui s’ouvrent dans quelque cavité du corps, foit  
naturelle, soit accidentelle, & reçoivent les fluides qui  
s’y extravaflent, & les portent derechef dans le fang.

ABSTEMIUS. Ce terme répond a 1 «ίοινοι des Grecs,  
& il signifie, felon Castelli, celui qui ne boit point de  
vin.

ABSTENTIO. Ce mot *se* prend dans Cælius Aurella-  
nus, pour*suppresseo, retentio, detentio s suppre/sion, ré-  
tention , détention.* C’est en ce stens qu’il a dit, *Acut. l.*III. c. 17. *abstentio stercorum,* détention des excrémens,  
fÿmptome assez ordinaire du Priapisine ; & *Acut.* 1. II.  
c.5. *abstentas officiorum natur alium egestiones^* signifie la  
même chose ; de même que Chron. 1. I. c. 5. *abstentis  
denique naturalibus officiis impletum caput magis gra-  
vatur.* Lorsique la tête est déja pestante , la suppression  
des évacuations naturelles augmente encore la pesim-  
teur, dit Cælius, en parlant des affections maniaques.  
Le même Auteur fefert du mot *Abstenta,* dans un sens  
un peu différent ; il applique cette épithete à la pleure,  
*Acut.* l. II. c. 16. *Fine deniquè, quoties tumore densatur,  
‘ oissibus vicinanelbus abstenta ire latius prohibetur'.* Ce  
qu’on peut rendre ainsi , les os adjacens empêchent  
que la tumeur de la pleure enflammée ne s’étende.

ABSTERGENTIA. *Abstergeans.* Castelli semble con-  
fondre ce mot avec *abluentia, abluans* ; il y a pour-  
tant entre *abstergeans & abluans^* une grande différence.  
Les abluans font des fluides qui ne peuvent fondre &  
emporter que les fels que Peau peut diflbudre ; au lieu

ABS 172

que les *abstergeans* scmt de nature savonéufe, & peuvent  
diffotldre les concrétions résinesses, & celles qui sont  
formées d’huile & de terre ; effets que les simples  
abluans , ou les menstrues aqueux ne produisent point.  
ABSTINENTIA. *Abstinence.* Se dit ou généralement  
de toute forte de nourriture, ou particulierement de  
quelques alimens.

Le *Diatritos* des méthodiques d’où ces Medecins furent  
Eurnommés *Diatritarii, Diatritaires,* ne signifie pas  
proprement une abstinence de trois jours , comme on  
le penfie communément, mais l’efipace de trois jours,  
estpace, pendant lequel les Diatritaires enjoignoient  
*F abstinence.* V oyez *Diatritos.*

Dans les inflammations & dans les fievres , Erasistrate  
ordonnait une *abstinence* rigouréufie, au lieu de la fiai-  
**gnée. CATIEN.**

Diodore de Sicile remarque, que les anciens Egyptiens  
recommandoient *F abstinence >* comme un remede con-  
tre les maladies.

*L.abstinence* paroît être le meilleur préservatif contre les  
maladies, dont pussent ufer ceux qui menent une vie  
sédentaire; & si l’on fixait ménager à propos ce moyen,  
il ne contribuera pas peu à l’efficacité des remedes ,  
dans la cure des maladies, tant aigues que chroniques.

Outre le siens ordinaire , *abstinentia* signifie encore dans  
Cælius *Aureïiarmsaseuppreission.* On lit Chron. 1. II.c. 9.  
*abstinentia hernorrhoïdarum veterum ,* suppression de  
l'écoulement habituel deshémorhcïdes; cequ’il comp-  
te entre les catsses des hémorrhagies fpontanées,& *Acut.  
liv. II. c.* 37. *abstinentia sudoris,* suppression de la scleur :  
*Acut.* 1. c. 17.*spiritus ob abstinentiam clausus,* les vents  
enfermés dans les intestins , & cassant par la compres-  
sion où ils sont la passion iliaque. D’où l’on voit qulasu  
*smnentia fe* prend encore dans cet Auteur pour *com-\*  
preissio, compreission.*

Le verbe *abstinere*, signifie dans Cælius Aurelianus, em-  
pêcher, restraindre , & supprimer.

ABSTRÀCTITIUS. *Abstrait.* C’est ainsi qu’on appeI-  
le llesiprit naturel des végétaux aromatiques , pour le  
distinguer de celui qui est produit par la fermentation^  
**CASTELLI, d’après LIBAVIUS.**

ABSUS. *Lotus Ægyptien.* RaY, Hist.

ABU

ABVACUATIO ou ABEVACUATIO, c’est par ce  
mot que Leonicenus rend le mot Grec **ἀποκένωσις. CAS-  
TELLI.** Voyez *Apocenosis.*

ABUNDANTIA. Surabondance des humeurs dequeI-  
que nature qu’elles sioient.

ABUSUS. *Abus -,* mauvais usage d’une chosie. Les Au-  
teurs en Medecine appliquent ce terme fréquemment  
aux chofes non naturelles.

ABUTIGE. *Abutige,* Ville d’Egypte, connue par son  
opium, le meilleur que l’on ait. Elle est située dans  
le territoire de l’ancienne Thebes. SoHULze,

ABUT1LON. (nom Arabe. ) *mauve jaune.*

*Caractere de cette plante.*

Elle ressemble entierement à la. guimauve ordinaire, tant  
par la fleur, que par les feuilles. La fleur ne s’ouvre  
qu’en deux parties. Ses femences ont la figure d’un  
petit rein; & elles sont renfermées dans de petites gai-  
nes féparées.

*Abutilon. ossic.* Elem. Bot. 83. Tourn. Inst. pp.Boerh. Ind.  
A. 274. Rupp. flosu Jan. 31. *althaea lutea* Gcr. 790.  
Emac, 935. Raii Inst. 1. 699. *althaeaTheoplrrasti flore,  
luteo.* C. B. Pin. 316. Hist. Oxon. 2. 531. *althaeaAheo-  
phrastiflore luteo , quibus.dam abutilon.* J. B. 2. 938.  
Chah. 302. *althaea lutea , sive abutilon Avtcennae puta-  
tum-,* Park.Theat. 305. *alce a Indica, abutilon dicta ma-  
jor , pericarpio memoranaceo , orbiculari -, compresse }vertice comi culis extus coronato, Intits in decem, aut  
duodecim loculamenta diviso.* Pluk. Almag. 17.

Elle croît dans les jardins, & elle fleurit au mois de JuiL

*ïvs* ABU

let. On se fert de ses Eemences & de ses feuilles.  
Ses feuilles appliquées à l’extérieur nettoyeur les ul-  
ceres. Ses femences provoquent les urines , & chaf-  
fent le gravier. Elle est diurétique & vulnéraire.

MILLER en distingue les especes suivantes :

I. *Abuellon. Dod.*

2. *Abuellon Indicum.* J. B.

3. *Abutilon Carolinianum reptans alceae foliis gilvo flore.*

4. *Abuellon Americanum, amplissimo folio s caule villoso.*Plum.

5. *Abuellon Americanum, fructu subrotundo, pendulo i è  
capsulis vesicariis crispis conflato.* Rand.

6. *Abutilon althaeoides, flore carneo, fructu globoso.* Hort.  
Elth. p. 1.

7. *Abuellon periplocae acutioris folii, fructu flellato.Fdort.*Elth. p. 4.

8. *Abutilon Americanum, soldo hasiato i flore amplo pur-  
pitro-caeruleo, pediculis longis insidentibus.* Houst.

9. *Abuellon Americanum , flore albido , fructu è capsulis  
vesicariis plenis conflato pediculo geni culo. Nlurtym* cent.

10. *Abutilon Americanum rib esis folii is flore carneo s fruc-  
tu pentagono aspero.* Houst.

11. *Abutilon Americanumfrutescens, folio amplo cordato,  
subtus lanuginoso ,floribus amplis luteis.* Houst.

12. *Abutilon J:'ruticesum aquaticum, solio cordato scabro j  
flore pallido luteo.* Houst.

13. *Abutilon Americanum , populi folio leviter ferrato»*

14. *Abutilon Americanum fruticosum i foliis cordatis usto-  
ribus parvis purpurascentibus.* Houst.

15. *Abuellon Americanum viscosum, altbeaefolio mucro-  
nato nflore parvo luteo.* Houst.

16. *Abuellon fruticosum s soliis subrotundis serratis ustori-  
bus albis pentapetalel, ad alas foliorum conglomeratis.*Sloan. Cat.

ABYSSUS. Guillaume Menens designe par ce mot, la  
matiere premiere, dont tous les êtres sirnt formés,  
*materia prima. Theat. Chym.* p. 274.

Les Chymistes entendent encore par *abysseus -,* un réfer-  
voir propre pour la matiere féminale dont tous les  
êtres font formés. CasTELLI d’après **LIBAVIUS.**

A CA

ACACALIS. Arbrisseau qui porte une fleur papilliona-  
cée, & un fruit couvert d’une cosse. On l’appelle aussi  
*Kirmerfen.* RaY. Hist.

On dit que cet arbrisseau a reçu fon nom de la Nymphe  
Acacalis qui fut enlevée par Apollon. **GoRRÆUs.**

Dloscoride dit que *Vacacalis* est le fruit d’un arbrisseau  
qui croît en Egypte, femblable au tamaris, dont Pin-  
fusion mêlée avec le collyre ordinaire , éclaircit la  
vue. DIOSCORIDE,!. I. c. 118.

Cette plante est femblable au *siliqua fylvestris rotundi-  
foela* de C. B.

C’est à Constantinople unremede populaire dans les ma-  
ladies des yeux. R a Y. Hist.

On se sert de *sa* cosse, & elle est astringente. DaLe.  
Hefychius traduit ἀκακαλὶς par la fleur du narcisse.  
ACACIA. *L’acacia* est un arbrifléau qui croît en Egyp-  
te. Il est ainsi appelle de ἀκαξω, *acuo ,* parce qu’il est  
épineux.

1. *Acacia ossic.* Alp. Ægypt.9. Vefling. Obf. VI. *acacia  
vera.* Schrod. 4. 6. Raii hist. 1. 976. J. B. 1.9. Tourn.  
inst. 605. Boerh. Ind. A. 2. 56. *acacia vera*, Chab.  
92. *acacia ver a , sives.pina Ægypelaca,* Parla Theat.  
1547- *acacia Dios.coridis.* Germ. Emac. 1 590. *acacia  
vera Ægyptiaca , siliquis sinuosis , sive lupini.* Breyn.  
Prod. 2. 2. *acacia Ægyptiaca,* Col. in Rech. 866. *aca-  
cia Ægyptiaca foliis scorpioidis leguminofae,siliquis albis,  
compressis > isthmo interceptis , floribus lutris* , Herm.  
Cat. Hort. Lugd. Bat. 5. *ac acta vera,* Germ. 1149.  
*acaciafeliis scorpioidis leguminofae,* C. B.Pin, 392. *aca -*

ACÀ 174

cic *Ægyptia, siliquis lupini ustoribus luteis*, Herm. Pa-  
rad. Bat. Prod. 303. *acacia vera asetospina Ægyptiaca,  
soliisscorpioidis leguminofae floribus lutris, siliquis corru  
presses lupini,* Dougl. Ind. 2. *acacia Vera , feu Ægyp-  
elacai* ind. Med. 2. *acacia vera, fices.phna Ægypelaca>  
subrotundis soliis , flore luteo, siscquâ breVi, pauciori-  
buséisthmisglabris et cortice nigricantibus donataiFlulu*Almag. 3. *Mizqieltlseu acacia,* Hern. 59.

*Acacia* est un arbre assez gros, mais qui n’est pas  
fort haut ; très-branchu, & armé de fortes épines. Ses  
feuilles font très-menües , conjuguées & rangées par  
paires, silr une côte de deux ou trois pouces de long ;  
elles sirnt d’tm verd obfcur, & longues de trois lignes.  
Ses fleurs viennent dans les aisselles des côtes, à l'ori-  
gine des petites branches qui portent les feuilles, &  
font ramassées en un bouton sphérique, porté sim un  
pédicule d’un pouce de long- Elles fiant d’une couleur  
jaunâtre , garnies d’étamines, & d’un pistile qui de-  
vient une gousse semblable en quelque façon à celle  
du fapin , longue de cinq ou six pouces, brune, roussà-  
tre, applatie. L’intérieur de cette gousse est rempli  
par une femence ovale, applatie , & chaque grain  
de femence est séparé d’un autre par des especes de  
capsides, rondes , courtes, & applaties, ce qui donne  
à chaque goufle la ressemblance d’un bout de chapelet  
dont les grains seroient un peu applatis.

Il croît en Egypte & en Arabie , & on exprime lesi-ic du  
fruit de *F acacia-,* lorfqu’il n’est pas encore mur.Quand  
il est épaissi, il est rougeâtre otl jaunâtre en dedans, &  
tirant fur le noir à l’extérieur. On *se* sert de *ses* gouf-  
ses, lorsqu’elles ne sirnt pas encore mûres , pour corn-  
poser le vrai *acacia* des Anciens , qui entre dans la  
composition de leur thériaque. C’est de cet *acacia*dont on parle, quand on fait mention de *F acacia* pu-  
rement & simplement. On croit que ce que nous ap-  
pellons gomme Arabique, n’est autre chofe que la  
gomme de cet arbre. Elle est d’un blanc tirant stur le  
jaune, pâle, & luisante, insipide au gout, & visqueuse.  
Elle sc>rt de l’arbre qu’on ouvre à cet effet. La meil-  
leute est luifante comme le verre, pure, & dans la for-  
me de petits vers. Le stuc de *F acacia* rafraîchit & dese  
feche. Comme les particules dont il est compofé font  
affez grossieres, il est fort astringent, & il incraffe les  
humeurs. La gomme humecte & échauffé, elle incrasse,  
elle bouche les pores de la peau, & elle corrige l’acre-  
té des médicamens. Comme elle est douce & gluti-  
neufe, on s’en fert dans les toux, dans les enrouemens  
& d’autres maladies de la trachée artere. Elle est très-  
propre pour les maladies des yeux. C’est un excellent  
ingrédient dans les applications faites à l’extérieur  
dans les affections des arteres. Elle produit encore un  
bon effet dans la disuric, & dans la maladie qu’on ap-  
pelle *Diabetes.* DaLE. **MILLER.**

Profper Alpin, dit qu’on bat les cosses de *F acacia* dans  
un mortier, qu’on enlexprime le fuc de cette maniere,  
& qu’on lui donne enfuite une juste consistance fur un  
feu modéré. C’est-là ce qu’on appelle *F acacia* liqui-  
de, & *F acacia* fec. On rend le dernier dur par évapo-  
ration ; & l’on en fait un plus grand usage que du pre-  
mier dans la teinture des cuirs.

Le même Auteur prétend, qu’un clystere de la décoc-  
tion des gousses vertes & non mures, ou des feuilles  
ou des fleurs de *F acacia,* est capable d’arrêter le flux  
de fang ou d’autres humeurs ; & que ce remede est  
excellent dans les hémorrhagies de matrice.

Miller dit que le vrai *acacia* est fort rare dans les bou-  
tiques de nos Apothicaires, qui lui substituent le *lue*de petites prunes stauvages, épaissi sur le feu en consi-  
stance folide : C’est ce qu’on appelle *acacia nostras,* ou  
*acacia germanica.*

2. *Acacia Indica Farnesiana.* Ald. 2. Raii hist. I. 977.  
Tourn, Inst. 605. Elm. Bot. 477. Ind. Med. 57. Jonsi  
Dendr. 366. Rupp. flor. jen. 18. *acacia Indicasiliqtiâ  
tumidâ.aiberosâ*, Breyn. Prod. 2. 2. *acacia America  
siliquis teretibus ventriosis, floribus luteis* , Herm. Pan  
Bat.Prod. *^O^.Cat.* Jam, 152. Hist. 2. 56. *acacia Ame^*

ϊ75 λ c A

*ricana Famesiana y* Parla Theat. 1547. *Acarisu Indica  
foliis scorpimdis legumhnosa siliquis juseris teretibus resi-  
nosis* , Herm. Hort. Lugd. Bat.5. Boerh. Ind. B. 2. 56.  
Volck. flor. nor. 4.

Les curieux le cultRent dans leurs jardins.

Quelques-uns . prétendent que la gomme arabique fetire  
encore de cet arbre.

3. *Acacia siliquis compresses,* Ind. Med. 57. *Gummis.eni-  
ca,Offic. Gummis.enicaseu Orientalis,* Mont. Exot. 10.

La gomme qu’on appelle ( Ind. Med. ) gomme defénégal.  
est semblable à la gomme arabique, à cela près qu’elle  
est en plus gros morceaux. Sa surface extérieure est ru-  
de : elle est transparente & claire en-dedans : fa cou-  
leur tire sur le blanc, & quelquefois sur le rouge : elle  
est aqueufe & insipide au gout : elle est visqueufe & n’a  
point d’odeur. On l’apporte de la Guinée, & quelques-  
uns prétendent qulelle prend fon nom du fleuve *Senega.*Je sises fort embarrassé de dire de quel arbre on la tire,  
à moins que ce ne foit d’une efpece d’acacia : c’est au  
moins ce que nous pouvons conjecturer soir la ressem-  
blance de *sa* forme extérieure, & l’analogie de fes pro-  
priétés avec la gomme arabique.

LesApothicaires fefervent fouvent des morceaux les plus  
blancs & les plus pures de la gomme de siluégal, au lieu  
de lagomme arabique.

4. *Lydum Indicum,* Offic. *Lydum Indicum putatum  
garciae ,* Parla Theat. 1011. *Lydum garritae sive cate >*J.B. 1. 61. Raii Inst. 2. 1628. *LyciumIndicum et cate,*Chab. 51. *Lycium ericae foliis , cate garciae -,* Jonf  
Dendr. 268. *Lycium foliis ericae*, C. B. Pin. 479. *Ar-  
bor spinosa , unde catae sive Lycium exprimitur >* Bont.  
92. . . .

Il croît aux Indes Orientales : sim stuc affermi s’appelle  
*cate.* H raffermit les dents & fortifie les gencives. Il  
n’est pas aifé de déterminer si le *cate de* Bontius & la  
terre du Japon, ou le cachou , font la même chofe. Je  
fuis porté parla reffemblance des mots cate & catechu,  
ou cachou, à le croire. Mais puisque Holbigius nous  
assere que le cachou n’est autre chose qu’un extrait de  
*l’arec* , arbre dont les naturels du pays mangent le  
fruit, je ne peux m’empêcher d’ajouter foi à fon récit,  
furtout lolffique je viens à considérer le long séjour qu’il  
a fait dans le pays. Les Arabes appellent*saufel* l’arbre  
qui donne le cachou : mais on trouve dans le cachou  
une si grande variété, tant par rapport à la couleur que  
par rapport au poids , que je ne vois rien qui empêche  
de le regarder comme l’extrait de différentes plantes,  
& qui portent cependant le même nom.

Dale fait mention d’une cinquieme efpece *d’Acacia-,*dont 011 tire le *lycium Indicum* ou cachou , Germ.  
Ephem. an. 13.P. 8.9. 10.T. 1.

ACACIA GERMANICA. Le College des Medecins  
de Londres en donne la composition fuivante.

Prenez *des prunes sauvages qui scient â peine mures, en  
quantité quelconque s*

Exprimez-en le fuc, & épaississez-Ie fur un feu modéré'  
. J.B. *Pharmacop.de ÇfeViwx.*

Il faut avoir grand foin , lorsque ce suc sera seir le feu, de  
le remuer continuellement, si l’on ne veut qu’il se  
brûle, ( ce à quoi il est fort fujet ) avant que d’avoir  
acquis de la consistance , & d’être parvenu à cet état  
qui le rend dur & fragile lorfqu’il est refroidi. *Notes de  
Shavvfur la Pbarmacop. d’Edimbourg.*

L’*Acacia* est extremement austere & astringent, ce qui  
le rend propre pour les hémorrhagies, les diarrhées &  
les dyssenteries.

On l’emploie dans les gargarifmes pour resserrer les glan-  
des fa-livairès & la luette lorsqu’elles font trop rel.â-  
chées, & dans les collyres répercussifs pour les inflam-  
mations des yeux.

Les Egyptiens s’en servent pour raffermir les dents & les  
gencives. GboffRoY.

Comme *P Acacia* est astringent, on peut le faire entrer

À C A 176

dans la composition des médicamens destinés à raffer-  
mirlles fibres qui font relâchées. La doEe du *vrai A caria*est depuis quatre grains jusi^u’à une dragme ; & celle  
de *F Acacia* d’Allemagne depuis six grains jufqu’à une  
dragme & demie. BOERHAAVE.

Il est bon dans les hémorrhagies, étant diffout dans du vi-  
naigre & de l’eau. CÆLIUS AURELIANUs.

ACACIA FERREA *>cuillielr defer.* ReLAND. Ιοην-  
**SÔN.**

ACACOS, dla privatif, & κακὸς mauvais. Pechlin a don-  
né ce nom aux maladies qui ne font point dangereufes,  
aussi-bien qu’aux aphtes des enfans. CasTELLI.

ACADEMIA , *Académie.* Société de pensionnes qui  
s’attachent particulierement à perfectionner les fcien-  
ces, ou à les enfeigner aux autres. Paracelfe difoit  
qu’il rffavoit étudié ni à Paris, ni à Rome , ni àTou-  
loufe, ni dans Aucune autre Académie , & qu’il n’avoit  
d’autre Université que la nature dans laquelle Dieu  
fait éclater *sa* siageffela puissance & sia gloire d’une ma-  
niere visible à ceux qui l’étudient. C’est à elle ( ce siont  
sies paroles ) que je dois tout ce que je Eai & tout ce qu’il  
y a de vrai dans mes écrits.

AÔÆRIA , état d’une chofe qui est hors de sesson ou à  
contre-tems; d’« privatif, & καφὸς, tems.

ACAHI ou ACHAHI. *Eau dé alum* RULAND.

ACAID. *Vinaigre.* **RULAND.** J0HNS0N.

ACAJA. *Piscnis. Acaja quae et Nametara Brasiliensibus*Marcsrav. Cet arbre est encore appelle par Ray, Prit-  
*nus Brasiliensis fructu racemose, ligno intus pro Ojsiculo.*

Cet arbre est de la hauteur du tilleul ; fon écorce est ra-  
boteisse & de couleur cendrée comme celle du sureau.  
Ses feuilles font douces au toucher , exactement op-  
posées les unes aux autres, longùes de quatre travers  
de doigts & larges d’un &demi ou de deux , de gran-  
deur inégale , brillantes, traversées dans leur longueur  
d’üne grosse côte comme celle du noyer.

Il produit un grand nombre de fleurs de couleur jaunâtre  
& pressées, auxquelles Euccedent des prunes semblables  
aux nôtres, tant en figure qu’en grosseur, jaunes, cou-  
vertes d’une peatt très-mince , d’un gout acide, dans  
lesquelles on trouve un gros noyau composé de fila-  
mens ligneux que l’on casse facilement avec les dents &  
dont l’amande est d’un blanc jaunâtre.

Ses feuilles font extremement acides & astringentes ,pro-  
pres à faire recouvrer l’appétit & à appaifer la foif que  
cause la fievre.

On tire de fes feuilles, lorfqu’elles font encore jeûnes, un  
sclc que Pon met Pur le roti.

Son bois est rouge & aussi léger que le liégé.

Les prunes qu’il produit, & que Pon appelle prunes de  
monbain, ont un gout acide fort agréable. Elles tom-  
bent lorsqu’elles fiant mûres & répandent une très-bonne  
odeur. Elles scmt rafraîchissantes , astringentes, bon-  
nes contre la fievre , propres à fortifier PestomaC, & à  
arrêter la dyssenterie.

On en tire un vin qui, lorfqu’il est vieux, est capable  
d’enivret.

On confit les boutons & les sommités de cet arbre , & on  
en tire une écume qui est bonne pour enlever les ta-  
ches & les taies des yeux, pour éclaircir la vue & gué-  
rir les opthalmies. D’abord elle cause quelque dou-  
leur, mais elle n’est pas de durée.

Les feuilles , les boutons , le fuc & l’écorce temperent  
les inflammations de la gorge, étant employées en for-  
me de gargarifme. On en fait aussi des bains pour re-  
médier aux maladies des piés & des autres parties du  
corps, qui proviennent de chaleur.

C’est à l’extrémité des branches de cet arbre qu’un cer-  
tain oifeau de la grosseur d’une pie & d’un plumage  
noir & jaune fort beau , fait fon nid pour qu’il.soit à  
Couvert des Eerpens & des insectes qui pourroient lui  
nuire. RAY, *Hisu*

ACA JAIBA. *Acajou. Pomifera feu potius prunifera In-  
dica nuce reniformisummo pomo innascente, Cajam dicta.  
Anacardii alia species.* C. B. *Casom* , Ger. Park. J. Β.  
*Acascelba i* Pifonis & Mssrcgravii. *Kapa Mara,* H. M.

177 A CA

P. 3. T. 54. P. «5. *Anacardium occidentale Cajou dic-* I  
*tum , Osseculo rend leporis figura.* **HERMAN. RAY,** *Hist-*p. 1649.

Le calice de la fleur qui vient à l’extrémité de la tige est  
de figure oblongue & découpé en cinq parties. La  
fleur est du genre des monopétales , divifée en cinq  
fegmens longs & étroits. Dans le fiond du calice est  
l’ovaire qui se change en un fruit charnu de la figure  
d’une poire, au fommet duquel est un noyau dans le-  
quel est enfermée une femence qui a la figure d’un rein  
& qu’on appelle noix, ou chateigne d’Acajou.

On ne Connoît encore qu’une efpece de cette plante qui  
est celle que nous décrivons.

Cet arbre est très-commun dans plusieurs endroits de l’A-  
mérique , furtout dans la Jamaïque & dans les Barba-  
des , où il devient d’une grandeur considérable. Mll-  
**LER.**

Il croît dans tous les endroits du Malabar, quoiqu’il ait  
pris naissance dans le Bresil. Il porte pendant trente ans  
un fruit qui mûrit aux mois d’Aout & Septembre. Il  
commence à fleurir dans le Bresil, fuivant Marcgraw,  
fur la fin du mois d’Aout, il est tout-à-fait en fleur au  
mois de Septembre, & produit une grande quantité de  
fruit en Décembre & en Janvier.

On sait avec le fuc de ce fruit une boiffon qui, lorfqu’elle  
a fermenté fuffifamment, enivre de même que le vin.  
La semence de la noix étant rotie est beaucoup meil-  
leure que la noix ordinaire & a le même gout que les  
amandes. On ne seiuroit la mordre lorsqu’elle est crue  
Eans s’excorier les gencives à cause de l’acrimonie de  
Eon siic, ce qui fait qu’on est obligé de l’ouvrir avec un  
couteau. Pour lui ôter fon acreté & pour la rendre plus  
agréable, on la coupe par petits morceaux & on la met  
tremper avec du sel dans de Peau ou dans du vin. Elle  
fortifie l’estomac , facilite la digestion , & arrête le  
vomissement. Les Indiens la mangent après l’avoir fait  
légerement rotir pour s’exciter à l’amour. Son fuc ar-  
rête la diarrhée, & guérit le flux immodéré d’urine.  
Ses noix s’allument lorsqu’on les met au feu ; le fruit  
peut fe manger cru , mais ordinairement on le fait  
confire avec du fucre.

Les naturels du pays retirent de la liqueur qui est ren-  
fermée entre les deux coquilles de la noix, une huile  
dont les teinturiers fe servent pour donner à leurs toi-  
les un noir qui ne s’efface jamais , & qui empêche le  
bois de *se* Corrompre. Ils prétendent qu’il *n’y* a rien de  
meilleur que cette huile toute acre qu’elle est, pour  
les dartres, la gratelle & pour les vers, lorsqu’on l’ap-  
plique extérieurement.

Il siirt de cet arbre, lorsqu’on y fait une incision , une  
gomme tranfparente qui ressemble par fa couleur aussi  
bien que par Ea consistance , à la gomme arabique.  
**MARCGRAW.**

C’est une question que de savoir si l’on ne peut pas faire  
de cette huile , le catechu ou cassu.

Les habitans du Bresil comptent leur âge par les noix  
d’Acajou , dont ils ramassent & confervent une tous  
les ans.

Comme son bois est fort dur & qu’il n’est point fujet aux  
vers , on l’emploie à plusieurs usages, furtout dans la  
menuisierie & dans la construction des vaisseaux : il est  
aromatique & d’une odeur très-siiave quand il est fec.

Cet arbre est remarquable à Cause du fruit qu’il porte , &  
peut être pourroit-on le mettre au nombre des diffé-  
rentes efpeces de pruniers. RaY. *Hist. Plant.*

ACAJOUANUM LIGNUM. *Bois d’Acajou.* Ce n’est  
point cet arbre qui porte la noix *T A cajou.Son* bois est de  
couleur rougeâtre & les vers ne l’attaquent jamais, ce  
qui le rend propre pour les meubles , mais on l’em-  
ploie rarement dans la Medecine. GEOFFROY.

A C A I R O S. 'Ακαιρός. Mot dérivé de a privatif &  
de «“psi , tems ; *hors de faisan.* On l’applique à  
tout ce qui arrive à contre-tems , ou qui differe de ce  
qui devoit arriver fous la même circonstance de tems  
& de lieu. C’est dans ce dernier fens qu’on doit pren-  
dre le passage qu’on trouve dans Hippocrate, *Epidern.*

*Tome I.*

AC A 178

*Eiv.* 1. axeupoe ἀπόστασ/ç 9 c’est-à-dire, l’Hypostafe ou fédi-  
ment cru de l’urine qui n’est point tel qu’il devroit  
être pour constituer un fymptome favorable. De même  
ἀ'καιρα διαχορήματα , & άκαμότερα διαχωμίματα , & ὀίκαιροι ιδρῶτες doit  
s’entendre des felles & des fueurs qui viennent à con-  
tre-rems & qui n’apportent aucun soulagement au ma-  
lade. Hippocrate emploie encore le mot’Axaipas poursi-  
gnifier une chofe qui est à contre-tems, comme *Epi~  
dem. Liv. 1.* /e àxaka>« τἀ τῶν -,ΐυχίων. L’eau froide con-  
vient à la faifon où l’on est. Et dans le même livre,  
Αψωδεες »v λίην ἀκαίρως, pas plus altéré qu’il doit l’être eu  
égard à la fievre. Et dans fon traité des maladies *Epi-  
dem. Liv. 6. Sect. ^.Aphor.* 28. Il dit en parlant des hé-  
morrhoïdes,qu’elle soccasionnent un grand nombre de  
maladies dont il donne le détail, ( ὶητενθέ,τες ἀκ«ί?ως ) lorse  
qu’on les arrête mal-à-propos, πόνο.ἄκαιρον, *de ratione vtc-  
tus in acutis,* signifie un travail ou un exercice qui est  
hors de faifon , ou qui fuivant Galien , ne peut que  
nuire au corps dans l’état où il sie trouve.

ACALAI. *Sel.*

ACALCUM.FissW. CasTELLI , d’après **MILLER.**

ACALEPHE. **Ακαλήφ» OU** *'Axooaeaps Ortie.* **GoRRÆUs.** FqE-  
**SIUS. CONSTANTIN.**

C’est encore le nom d’un poisson dont la chair est très-  
tendre & très-facile à digérer. Je crois que c’est celui  
dont parle Athenée. Nicandre & Gellius font men-  
tion, le premier d’un oiseau , & le second d’un poif-  
fon qui porte ce nom. Ils prétendent qu’il est dérivé  
d’a privatif de καλή, beaso ou agréable & ἐνὴ toucher ;  
à caufe que ce qui est rude au toucher ne Eauroit lui  
être agréable. Οονετλντινε.

ACAMATOS. ’Αχαματὸς, mot dérivé de « privatif  
& de κάμνω travailler. Galien entend par-là , si  
je ne me trompe , cette position dans laquelle un  
membre est autant éloigné de la flexion que de l’ex-  
tension ; situation dans laquelle il peut long-tems de-  
meurer fans *se* fatiguer. Ainsi par exemple lorsque  
nous dormons les genoux font pliés de telle Eorte, que  
ni les fléchisseurs ni les extenfleurs de la jambe ne font  
aucun effort. Les bras fe trouvent de même par un  
mouvement spontané dans la position la plus commo-  
de & la moins fatigante.Cela arrive lorfque les bras font  
prefque un angle droit avec l’épaule, que la paume de  
la main est tournée en dedans & le dos de la main en  
dehors, car alors les fléchiffeurs & les extenfeurs, les  
pronateurs & les fupinateurs font dans une situation  
moyenne entre la flexion & l’extension, la pronation  
& la supination, & fatiguent beaucoup moins qu’ils ne  
feroient dans toute autre position.

ACAMECH ou ACEMECH, signifie fuivant Ruland  
& JonhEon , les parties superflues de l’argent. Mais je  
ne flaurois déterminer si c’est du superflu de l’argent, de  
la fauffe monnoie, des Ecories de ce métal, ou simple-  
ment du superflu de l’humide radical de l’argent, qu’ils  
entendent parler.

ACANOR. Eflpece de fourneau dont on fe Eert dans les  
opérations de Chymie.

ACANTHA , \*Ακανθα y signifie en général tout ce qui est  
pointu ou garni d’épines , comme l’épine ou les na-  
geoires de quelques siortes de poissons. On a donné ce  
nom à l’assemblage des apophysies épineusies des ver-  
tebres, dont chacune d’elles est appellée apophysie *épi-  
neuse.* ’Άκανθα λευχὴ est l’épine blanche ou l’aube-épine.  
**GoRRÆUs.**

ACANTHABOLUS , ’Av-avêa , *épine ,* βάλλώ , *setter dehors,  
chasser* ; instrument de Chirurgie dont on trouve la  
description dans Paul Eginete , & qui ressemble à  
des pincettes. On s’en siert pour enlever les esiquilles  
d’os cariés , les épines, les tentes ou tout autre corps  
étranger qui se trouve dans une plaie , ou pour arra-  
cher les poils des paupieres qui incommodent & irri-  
tent les yeux , ceux des narines ou des sourcils.

Les tranchans sont garnis de plusieurs dents qui s’em-  
boîtent les unes dans les autres , & qui , lorsique 1 inf-  
trument est fermé, faisissent les corps avec beaucoup  
plus de force.

**M**

179 A C A

Scultet a donné la figure de cet instrument, *Plansh. IV.  
flg.* I. Le manche de celui-ci est plat, pour pouvoir  
dans PocCasion s’en fervit au lieu de spatule pour fai-  
re une emplâtre.

ACANTHÀCEOUS. Terme de Botanique affecté aux  
Plantes qui tiennent de la nature du chardon , & qui  
Pont garnies de piquans.

ACANTHALZUCA. Le même qu’Echinopus, eEpece  
de chardon.

ACANTHICE. Ακανθηκὴ μαστιχὴ, Gorræus veut que ce sent  
la larme qui est renfermée dans le fommet de l’helxi-  
ne ou pariétaire & qui est d’un gout fort agréable :  
mais je crois qu’il s’est doublement trompé, car pre-  
mierement, c’est fuivant Théophraste le fruit du char-  
don argentin, & en fecond lieu , le mot grec ευςομον ,  
qu’il traduit *T un gout agréable,* signifie ici *bon pour  
les maladies de la bouche.* SaUmaIsE.

ACANTHIUM. Chardon qui porte le coton. Voyez  
*Carduus.*

ACANTHION. *Hérissen. Noyez Echinus.* **GoRRÆUs.**

ACANTHUS *t Acanthe.* ( Ακαιθοστ ainsi appellée d’ ἄκα.θα ,  
*épine y* le jeune Acante, que les Poètes prétendent  
avoir été métamorphofé en la fleur de cette plante. )  
On l’appelle *Branque-urfine.*

*L’acanthe* est la *Branca ursina, Offic- Acanthus sativus,*Ger. 986. Emac. 1047. Park.Theat. 992.Raii Hist. 2.  
1325. *Acanthusfaelvitsvel mollis V.irgilii,* C. B. Pin.  
383. Tourn. Inst. 176. Elem. Bot.I45. Boerh. Ind. C.  
238. Hist. Oxon. 3. 604. *Acanthus mollis ,* Rivin. Irr.  
M. Tab. 87. *Carduus A canthus nsive Branca ursina,* J.  
B. 3. 75. *Carduus Acanthus, Branca ursina,* Chah.  
350. *Brancursine.* DaLE.

Les feuilles de l’*acanthe* font d’un verd foncé & luisan-  
tes , longues d’environ un pié, & larges de trois ou  
quatre pouces, découpées profondément en plusieurs  
parties , d’une façon si agréable , que les Anciens les  
ont choisies pour orner le chapiteau des colonnes de  
l’ordre corinthien, & les autres parties de leurs édifi-  
ces. Du milieu de fes feuilles qui font couchées sur  
terre, s’éleve une tige à la hauteur dé deux piés ,  
épaiffe d’environ un doigt, ronde , moëlleufe, & qui  
n’est garnie de feuilles que vers fon fommet, qui est  
composté d’une tête chargée d’une longue sitite de  
fleurs blanches entourées de petites feuilles rudes &  
piquantes qui leur tiennent lieu de calice ; elles cou-  
vrent & cachent prefque entierement un fruit en for-  
me de gland , partagé en deux loges par une cloifon  
qui est au milieu, dont chacune contient deux grai-  
nes ou semences. Sa racine est longue & s’étend de *cô-  
té 8e* d’autre. On la cultive dans nos jardins, & elle  
naît en abondance en Italie, en Espagne, & dans les  
Provinces méridionales de la France. Elle fleurit  
dans les mois de Juillet & d’Août.

Dale prétend qu’elle est diurétique, & qu’elle arrête la  
diarrhée.

Elle a une vertu émolliente & apéritive. Celle à qui l’on  
donne le nom *d’acanthus mollis* dans les boutiques, est  
adoucissante, tant foit peu favoneufe comme la mau-  
ve, & insipide. Elle contient un fuc gluant & mucila-  
gineux, qu’on emploie dans les lavemens & les cata-  
plasines émolliens , & qui est excellent contre les brû-  
lures & les autres cas où les émolliens conviennent,  
étant appliqué en forme de catapïasine ; fa racine est  
fort bonne pour ceux qui crachent le fang après une  
chute. **BOERHAAVE.**

2. *Acanthussolvestris, Ofific.*Park.Theat.992. Ger. 986.  
*Acanthussolvestris aculeatus,*Ger. Emac. 1047. *Acan-  
thus aculeatus,* C. B. Pin. 383. Raii hist. 2. 1325. hist.  
Oxon. 3. 624. Boerh. Ind. A. 239. Tourn. Inst. 176.  
Elem. Bot. 145. *Acanthusfylveflrissive branca ursina  
spinosa,* J. B. 375. *Brancursinesauvage-*

On la cultive dans les jardins de Botanique, & elle fleu-  
rit au mois de Juillet. Ses feuilles ont les mêmes ver-  
tus que celles de la précédente, & on les emploie  
dans la Medecine- DaLE.

Miller ajoute aux deux especes *dé acanthe* dont nous ve-

A C A 180

nons de parler , les suivantes.

*Acanthus rarioribus et brevioribus aculeis munitus ,*Tourn.

*Acanthus Lusit ani eus, amplissimo folio lurido.*

*Acanthus orientalis humillimus , foliis pinnatis aculeatis,*Tourn.

Comme Γ*acanthe* des Anciens a caufé quelque embarras  
aux Savans, le Lecteur ne fera peut-être pas fâché de  
trouver ici les observations que Saumasse a faites  
fur cette plante. Elles peuvent être de quelque fecours  
pour nous faire distinguer quelques plantes dont il est  
parlé dans les anciens Auteurs qui ont écrit fur la ma-  
tiere medicinale.

*De l’Acanthe que P on cultive dans les jardins , et de  
celle d’Egypte.*

*L’acanthe* est une plante qui sert à orner les jardins. *L’a-  
canthe* d’Egypte que Théophraste appelle *Acanthe*ou épine d’Egypte, est un arbre épineux à qui les La-  
tins ont donné le nom *d’acanthus ,* qui signifie une  
épine : car ἄκα,θος est le même qu’\*xàv»n. Je fuis moins  
furpris de cela que de l’erreur dans laquelle font tom-  
bés la plupart des Auteurs, qui l’ont confondue avec  
*F acanthe* de jardin. Isidore avance, fur l’autorité d’uti  
ancien Auteur, « Que le myrrhe, qui est un arbre d’A-  
» rabie qui a cinq coudées de haut, est femblable à  
» l’épine qu’ils appellent *acanthus.* » Ce dernier est  
l’*acanthe* ou *acanthe* d’Egypte, qui, fuivant Diodore  
de Sicile & Diofcoride , est semblable à l’arbre qui  
produit la myrrhe. Le même Isidore nous dépeint *\’a-  
canthus,* qui est une plante d’Egypte, comme un ar-  
bre toujours verd , fort épineux, dont les branches  
semt flexibles ; c’est-à-dire, qu’il ne met aucune diffé-  
rence entre *F acanthe* de jardin & celle d’Egypte. Ser-  
vius est du même sentiment. Il est pourtant certain  
que *F acanthe* d’Egypte dont Théophraste nous a lassé  
la description, & dont il distingue deux eEpeces par-  
ticulieres, est tout-à-fait différente de celle dont par-  
le Virgile, qui la met au rang des plantes étrangeres.

*Baccasfemper frondentis* acanthî.

*L’acanthos* d’Egypte dont parle Théophraste, porte des  
coffes pour fruit, & celle de Virgile des baies. L’a-  
*canthus* de Virgile est le lotos de Cyrene, qui, sali-  
vant Hérodote, n’est point différent de *ï’acanthos* ou  
épine d’Egypte. De-là vient que le lotos de Cyrene  
est appelle par plusieurs Auteurs *acanthos* ou *acanthe,*à caisse de ses piquans. Cette espece étoit commune  
en Egypte , de même que dans le territoire de Cyre-  
ne. C’est de ces épines dont prétend parler Démé-  
trius dans Athenée, lorfqu’il dit dans fon histoire d’E-  
gypte, « Le pays qui est au-delà produit une efpece  
*» déacanthos-,* (épine) qui est un arbre dont les bran-  
» ches font flexibles, & qui porte un fruit rond. »

De-là vient que le Pocte les appelle baies, car la baie  
est, à proprement parler, un fruit rond. C’est en ce  
siens que Servius l’entend, lorsqu’il remarque quelle  
croît en abondance dans l’Ifle *Cerelwna ,* où on lui  
donne le nom *d’acanthus* à cause de Ees piquans. Il  
est certain que les Latins appelloient la gomme *acan~  
thium,* parce qu’on Papportoit d’Egypte, où on la ra-  
maffoit sur une espece d’épine; & Pline appelle les  
feuilles de l’euphorbe *acanelelna s* qui certainement  
font remplies de piquans.

Il y a toute apparence que *sacanthus* de Virgile est le  
même que ce que les Arabes appellent*sadar*, & Eon  
fruit *nabac.* Avicenne décrit fous ce nom le lotos de  
Diosc:oride, & le traducteur ajoute que cet arbre est  
*ï’alsadar* qui porte le fruit *nabac.* D’autres veulent que  
ce foit le figuier ou quelqu’autre grand arbre. Sera-  
pion l’appellesastar, & fait mention fous ce nom du  
lotos de Diosooride. C’est le même que celui dont  
parle Bellonius dans Ees observations, Eous le nom de  
*napeca f* que les Grecs, à ce qu’il prétend , appellent  
*oenopolia*, & qui est toujours verd. Prosper Alpin a

181 A C A

dans siirt traité des Plantes d’Egypte, en fait mention  
fous le nom de *nabeca, 8e* dit que c’est un arbre épi-  
neux, mais qu’il y en a une autre qui ne l’est point.  
Leon d’Afrique, *Lib. III. cap. de zarfa*, l’appelle *ra-  
bich* au lieu de *nabich ou nabac* ; l’arbre dont le fruit  
est appelle en Arabe *rabich,* étant plus petit que le  
cerisier, & ayant prefque le même gout que les juju-  
bcs , il est certain qu’il veut parler du même fruit :  
mais peut-être qu’il y a faute dans la copie , ou que  
les Arabes d’Afrique appellent *rabich -, ce* que ceux  
d’Orient appellent *nabac.* La defcription qu’en don-  
ne Athenée ne permet point de douter que ce ne foit le  
*connarus* d’Agatocles ; car il donne à cet arbre des  
epirfes & un fruit tout-à-fait femblable au *nabac.* Il  
dit encore que l'on fait de la farine avec ses baies  
après les avoir fait sécher : « Son fruit fe mange verd,  
»& lorfqu’il est *sec* on le réduit en farine; on ne le  
» pêtrit point avec de l’eau, mais après avoir pulvé-  
» rifé les baies , on le mange sans aucune autre pré-  
»paration.» La raifon dont Prosper Alpin se sert  
pour prouver que le *napeca* est différent du *connarus*d’Agathocles, est qu’il n’a jamais vu que les Egyp-  
tiens en fissent de la farine. S’il eut pris la peine de  
lire les Auteurs Grecs même les plus modernes, il  
eût vu qu’il n’y a rien dont ils parlent plus souvent  
que de la farine de *nabac, (sum* ) que l’on tire des  
baies du lotos & du nabac après les avoir fait fécher ,  
& qu’on l’employoit même il n’y a pas long-tems dans  
la Medecine. Il ne s’enfuit point de ce qu’il n’a ja-  
mais vu pratiquer ce dont nous parlons en Egypte  
dans le tems qu’il y étoit qu’on ne l’ait jamais fait.  
Prenez , dit Charito, dans la composition de la pou-  
dre cœliaque, qui est propre encore à arrêter le vo-  
missement, de la farine ( Alphita ) de *nabac, gube-  
res, hyporiblis, xylonnes 8e* de sac. Toutes ces drogues  
ont une qualité astringente, de même que le fruit du  
lotos. Les guberes sont les *guberae* d’Avicenne , en la-  
tin *corna,* le fruit du cornouillier ou cérisier fauvage.  
Le même Charito les appelle *gomberes* dans un autre  
endroit. Un ancien Interprete Arabe prétend que le  
suc est le *galia muscata.* Prenez, dit Charito dans un  
autre passage, de la farine de *nabac ,* du *bdellium &  
des guberes*faites-en un trochifque que vous donne-  
rez à ceux qui ont la dyssenterie ou la diarrhée. On  
prétend que la farine de *nabac* est la même chofe que  
le *savich albanach* d’Avicenne. *Savich* ou *suich* signi-  
fie de l’orge roti & broyé , que les Grecs appelloient  
Ἄλριτον. Le *savich nabac* a une vertu styptique de mê-  
me que le fruit. Le fruit & les noyaux du *nabac* font  
différens,à ce que prétend Alpin,du fruit & des noyaux  
du *connarus* : car le noyau du *nabac* est rond , au lieu  
que celui du *connarus* a la figure d’un noyau d’olive.  
C’est ainsi qu’en parle Agathocles dans Athenée :

» Le fruit est fort doux, de la grosseur d’une olive, àla-  
» quelle il ressemble par fa pulpe & par fon noyau. »  
Il ne paroît pas avoir examiné l’olive dont parle Aga-  
thocles, qui ne compare point le noyau du *connarus*à celui de l’olive en général, mais au noyau de l’olive  
de *phaulie,* dont la figure est ronde. Polybe , dans la

' defcription qu’il fait du *lotos* d’Afrique, « qui n’est  
» point différent du *connarus,* donne à ce fruit la grof-  
» feur d’tme olive ronde. » Suivant Alpin le *nabac* est  
garni de piqua ns de même que l’acacia. Hérodote dit  
la même choie du *lotos* de Cyrene, qu’il prétend être  
femblable à l’épine d’Egypte qui est l’acacia des mo-  
dernes. La plante dont nous parlons est donc *F Acan-  
thus* de Virgile, qui est toujours verte, porte des baies  
& est étrangere en Italie. De cette espece est le *pali-  
ure* d’Afrique, que Théophraste regarde comme une  
efpece de *lotos.* Athenée ne sait du *connarus &* du *pa-  
liure* qu’une feule plante ; & Hésiehius dit que le  
*connarus* est un arbre semblable au *paliure.* Agatho-  
cles dit lui-même que le *connarus* a des plquans , &  
*le paliure* en a aussi. Les Grecs donnoient ce nom à  
une espeee d’épine ; & le *lotos* de Polybe, suivant  
Athenée, est armé clqplquans. « Le *lotos* d'est point

A C A 182

» un grand arbre, mais Η est raboteux & garni de pi-  
quans. » Il parle du *lotos* de Libye, qui selon toute ap-  
parence est le même que le *rabich* de Leon d’Afri-  
que, qui n’est point différent du *nabac ;* car llon met  
souvent une N pour une R. Le *paliure* est le seul de  
toutes les especes de *lotos* dont parle Théophraste ,  
qui soit armé de plquans ; on lui a donné ce nom à  
catsse de *sa* reffemblance avec le *paliure* de Grece.

Il n’y a donc aucun doute que le *paliure* d’Afrique est  
armé de plquans , de même que le *fadar* d’Arable,  
dont le fruit est le *nabac.* Il y en a de deux especes,  
l’une a des épines & l’autre n’en a point. La premlere  
est certainement le *paliure, le connarus , Facanthus*de Virgile , & Ι’Ἄκανύὴ Ἄι,υῶίία de Démétrius.

La defcription qu’on donne du *lotos* latophagiste deThéo-  
phraste,prouve que c’est la jujube rouge. Pour ce qui est  
du *lotos* ordinaire,quePline dit avoir été transplantéd’A-  
frique en Italie, où il a changé de nature , il ne peut  
être autre que *FAzadarat* des Botanistes, & le \*\*\*\*  
d’Avicenne. Il n’y avoit pour lors d’autre espece de  
*lotos* en Italie que celui que l’on cultive à casse de *son*ombre , & qui est une des plus grandes especes d’ar-  
bre. Avicenne nous le représente comme un grand  
arbre dont le fruit ressemble au *nabac.* Je ne doute  
point que les Anciens ne Paient confondu avec le  
*lotos* dont ils lui donnoient le nom, & qu’ils n’aient  
prétendu parler de cet arbre , lorsqu’ils ont écrit, a que  
*» le lotos* est un grand arbre dont le tronc est fort  
» épais. » Cependant le vrai *lotos* n’est pas grand, au  
lieu que celui-ci l’est beaucoup & s’étend extreme-  
ment, fes feuilles forment beaucoup d’ombrage &  
couvrent les maifons qui font autour , à ce que rap-  
porte Pline. *LO lotos* ordinaire est connu à Rome Eous  
le nom de feve de Grece & de Syrie, où il est très-  
commun. Pline donne à l’autre *lotos* le nom de plan-  
te d’outre-mer, parce qu’elle étoit tout-à-fait étran-  
gere en Italie. Le fruit de ce *lotos* n’étant pas plus  
petit qu’une cerife, il est étonnant que Diofcoride le  
compare au poivre : « Il porte un fruit, dit cet Au-  
» teur, un peu plus gros que le poivre. » Il est même  
furprenant qu’il ne fasse mention que d’une feule  
espece de *lotos* lorsqu’il y en a un si grand nom-  
bre d’autres. Mais il lui est assez ordinaire de confon-  
dre différentes plantes sous le même nom. Les Com-  
mentateurs d’Avicenne ne Ee sont pas moins trompés  
grossierement lorsqu’ils rendent *hab almenen*, qu’Avi-  
cenne, *chap.* 305. prétend être plus gros que le poivre  
& à peu près de la même couleur, par le fruit du *lo-  
tos.* Bien plus , ils notent en marge qu’il est parlé du  
même fruit, *chap.* 520. où Avicenne décrit le *nabac*comme la baie d’un arbre, c’est-à-dire du *lotos*. Ces  
deux fruits font tout-à-fait différens. Les Arabes *se*servent rarement du mot *hab* pour désigner le fruit des  
arbres. Mas ils donnent plus communément ce nom aux  
semences des plantes. Je n’ignore point qd'Avicenne  
donne ce nom au fruit du laurier, du térébinthe &  
du noyer, mais il l’emploie plus communément pour  
désigner le noyau ou l’amande que le fruit entier ; par  
exemple, lorsqu’il est question d’une pomme ou d’u-  
ne poire , ils ne donnent point le nom *d’hab* à tout le  
fruit, mais feulement à la graine qui est dedans. Ils  
n’appellent point *hab als.cunbar* un pignon, mais feu-  
lement l’amande qu’il renferme. Ce font les femen-  
ces dont on fe fert pour multiplier les arbres, & qui  
repondent à celles des plantes. La baie dtl *lotos* resi\*  
semble à la ceriEe, & est environnée comme este d’u-  
ne pulpe. C’est cette pulpe que les Grecs appellent  
πεεικάρπαν : mais le noyau intérieur, *nucleus* est le véri-  
table Καρπὸς des Grecs. Je ne nie point qu’on ne puisse  
*se* servir du terme *hab almenon* , pour désigner le no-  
yau des baies du *lotos* ; mais on ne peut aucunement  
Remployer pour désigner la baie entiere qu’on appela  
*le nabac.* La graine *almenon* est , suivant Avicenne ,  
chaude & Eeche au second degré , au lieu^que le *na-  
bac* est *sec 8e* humide. Lorsqu’il dit que 1 *almenon* est  
plus gros que le poivre, qu’il detachç

183 A C A

aisément de *sa* moelle qui est extrernement blanche ,  
il est clair qu’il veut parler du noyau ou *nucleus.* Il  
est indubitable que l’on peut appeller du mot Arabe  
*hab,* les fruits de quelque efpece d’arbre que ce foit,  
qui contiennent une moelle onctueufe , comme les  
baies de laurier, la noix, le fruit du térébinthe &  
autres semblables : mais quant à ceux dont la pulpe  
est bonne à manger & qui renferment un noyau ;  
dans ceux-ci le noyau qui tient lieu de femence , est  
proprement appelle *hab*, & καρπὸς & πορὴν parles Grecs,  
qui donnent le nom d’ânifew aux fruits qui n’ont point  
de noyau. SaUMAISE , *de Hom. hyl. Iatm cap.*

*De l’Acanthe-.*

Le mot grec Ἄκα,βος signifie une épine ou un chardon , & est  
le même quTWa , qui est le nom que l’on donne gé-  
néralement à toutes les especes d’épines ou chardons.  
Ainsi ὀξυάχανθος & ὀξυάκανθα signifient la même chose. LlaXav  
θα Ἄιγυπἠα Je Théophraste est un arbre épineux qu’il  
appelle dans plusieurs autres endroits Ἄκανθ,ς Αιγυπἀα. Ce  
nom parmi les Grecs étoit affecté à une plante qui fert  
à orner les jardins, & que les Latins, qui ont confervé le  
nom grec ; appellent *acanthus :*

*——— et flexi tacuissem vimen acanthi.*

Mais cette espece *d’acanthe-,* surtout celle que l’on culti-  
ve dans les jardins, n’a point d’épines ; car l’espece fau-  
vage qui en a, est appellée Ἄκα,θος ἀγρία. Les Grecs appel-  
lent encore Ἄνὰνβα, dans un sens abfolu, ce que les Latins  
appellent *carduus,* dont le sommet, qui ressemble à  
une pomme de pin , est bon à manger. L’*acantha* est  
encore appellée *cinara* par Pollux, pocte Dorien. Les  
Latins Pont aussi appellée *carduus,* comme par excel-  
lence; & de-là vient que llon trouve dans les anciens  
Glossaires le mot de *carduT Msps.* C’est cette *homony-  
mie* qui a donné lieu à Diofcoride de décrire fous le  
mot Α κανθος ou Ἄ'πα,θα, comme quelques éditions portent,  
*Vacanthe* des jardins & le chardon, & de confondre  
leurs caracteres. Nos Botanistes tiennent pour chose  
assurée que ce que nous appellons aujourd’hui *branque-  
ursine* est *Facanthus* des Anciens. Dioscoride lui don-  
ne une tête faite en forme de thyrfe. Il est pourtant  
certain que la branque-ursine n’est point terminée par  
une tête pareille à celle dtl chardon ou artichaud. Diosc  
coride n’a jamais prétendu donner la defcription de  
l’artichaud ; & ceux-là fe font trompés qui ont cru qu’il  
voulait parler de l’artichaud fauvage. Il n’y a que la ra-  
cine de l’artichaud fauvage qui foit bonne à manger,  
fuivant Théophraste. Dioscoride dit que les nouveaux  
jets fiant bons à manger : mais le chardon ou l’artichaud  
a quelque chose qui ressemble à peu près à une pomme  
de pin que l’on mange, je veux dire *sa* tête *thyrsuidale.*C’est pourquoi, lors qu’il a lu que *F acanthe* a une tête  
faite en sonne de thyrste, ce que l’on doit entendre du  
chardon qui porte l’artichaud : il a cru que c’étoit *Fa-  
canthe* de jardin, que llon appelle aussi *acantha* dans un  
Eens absolu. Mais on doit d’autant plus pardonner cette  
faute à Diofcoride, qu’il se peut faire qu’il n’ait point  
eu connoissance du chardon : car Théophraste dit ex-  
pressentent que le κακτ,ς ( c’est ainsi qu’il appelle le char-  
don ) ne croît point en Grece. Il y a une très-grande rese  
femblance entre l’*acanthe* & le chardon, furtout *F acan-  
the* qui n’a point d’épines. Columelle dit en parlant de  
l’artichaud ou chardon:

*Nuncsimilis* **CACTo***spinis.que minantibus horret ,  
P allida nonnumquam tortos imitatur***ACANTHos.**

Diofcoride trompé par cette ressemblance & par *Fhomd-  
nymie*, donne à *Facanthus* une tête en forme de thyrfe,  
qui ne convient qu’à Ι’Ἄκανθα ou chardon. Dloscoridepa-  
roît être le feul qui *se* ibit trompé silr cette matiere : car  
Pline, dans la description qu’il donne de *ï’acanthus,* ne  
dit rien de sa tête *thyrsuidale* : ce qui prouve qu’il a pris  
ce qu’il dit de *Vacanthus,* aussi - bien que des autres  
plantes, non point dans Dioscoride, mais dans quel-  
que autre Auteur, puisqu’il omet une pareille circonf-

/ t

Α C Α 184

tànce. « 5a Eemence est de figure oblongue, jaune ; &la  
σι plante est terminée par une tête faite en forme de  
thyrfe. » DtosCoRIDEs *de acantho.*

Il ne Eera pas hors de propos, afin de prouver que *F acan-  
the* n’a point une tête en forme de thyrfe, & que cette  
tête ne convient qu’à llespece de chardon que nous ap-  
pellons artichaud, d’expliquer ce que llon entend par  
κεφαλὴ θυρσοειδὴς , *tète thyrsuidale.*

Le thyrse étoit un bâton qu’on donnoit à Bacchus, dont  
le sommet étoit terminé par une pomme de pin , au-  
dessous de laquelle étoit attaché un ruban dont les bouts  
flottoient au gré du vent. Telle est la figure que llon  
donne au thyrfe dans les sculptures anciennes. Quel-  
ques Auteurs assurent que llon mettoit au haut du thyr-  
fie une véritable pomme de pin, que les Grecs l’appel-  
loient κῶνος & le thyrse κωνοφόρος : ce qui paroît confirmé  
par un passage d’une épigramme sur la dédicace des inf-  
trumens qiison employoit dans les Bacchanales :

Καὶ θύρσου χλοερὸν κωνιρόρου κάμμκα

Où κωνοφόρες θύ(σος signifie un thysfie dont le sommet est ter-  
miné par une pomme de pin, que les Grecs appellent  
κᾶνος. On lit dans les Grammairiens κωνο,όροι, θυρσ,ρόροι. La  
pomme de pin, qui ressemble à une grappe de raisin, &  
que les femmes portaient aux cérémonies de Bacchus,  
est appellée *cone*, parce que le cœur de l’homme a cet-  
te figure. Les Grecs prétendoient qüe Bacchus préside  
fur cette partie de l’homme ; & de - là vient qu’ils  
avoient établi cette cérémonie. Voilà donc la certitu-  
de de ce fait établie, quoique la raison qu’on en donne  
foit tout-à-fait puérile. Les cérémonies religieuses de  
Bacchus nuTolent beaucoup à celles de la Mere des  
Dieux. On rendoit à tous deux le même culte, & leurs  
symboles étoient les mêmes. De-là vient que Bacchus  
dit dans *les Bacchantes,* tragédie d’Euripide : ρί«π μὴτροφ  
εμαβ’ ὀυρήματα.. Persianne n’ignore que le pin étoit con-  
sacré à Cybele, & qu’on le plaçoit toutes les années à  
certain jour marqué dans Eon fanctuaire. ARNOBIUS ,  
*LiL V.*

Ce jour étoit le onzieme des Calendes d’Avril, & il est  
marqué dans le Calendrier Romain de Constantin le  
Grand,par *Arbor Intrat;* ce que l’on doit entendre de  
l’introduction du pin dans le semctuaire de Cybele. Les  
jours si-iivans étoient destinés à différentes folemnités  
en l’honneur de cette même Déeffe. Tel est le*fanguF  
ms dies* marqué dans le même Calendrier au neuviéme  
des Calendes d’Avril ; *Hilaria,* au huitieme ; *Requie-  
tio,* au septieme ; & *Lavatio,* au sixieme. Le Poète ap-  
pelle les pommes de pin, les pommes de Cybele, Ρθ-  
*mafumas Cybeles.* Le pin étoit encore constacré à Bac-  
chus & à Neptune πίτυς ἱερά Διονύσω καὶ ποσειδῶνι. ARTEMIDO-  
RE. Orphée dani Ees mysteres met la pomme de pin au  
nombre des jouets dont ste servirent lesTitans pour amu-  
ser Bacchus dans S011 enfance :

Κῶνοι καὶ ῥόμβοι , παιγνια καμπεσίγυια,  
Μήλατε ὴόρύσεα , καλα, παρ Εσπεβιδω,: λιγυφωνων

Clément cite ces vers dans fon *Protrepticon ,* où il nous ap-  
prend encore que tous ces παίγεια furent enfuite employés  
comme Iymboles dans les mysteres de Bacchus. « Je  
» crois ne pouvoir mieux faire pour vous convaincre,  
» que d’étaler à vos yeux les inutiles & vains ustensi-  
» les que vous employez dans vos cérémonies religieu-  
» fes, les dés, la sphere, la pomme de pin, ( στρόβ.λοι ) la  
» pomme, le sabot, le miroir, la toifon, &c. » Dans ce  
passage Clément rend le κῶνος d’Orphée par στρόβιΜς qui est  
la pomme de pin. Arnobe s’est donc trompé lorfqu’il a  
rendu στρόβιλος & χωνοε par sabot dans fon cinquieme livre.  
Il est certain que les Grecs employoient le στρόβιλ.’,ΐε κῶνοφ  
& le στρόμβος comme un jouet propre à amicer les enfans.  
Les Latins l’appelloient*Turbo* (sabot). Mais dans ce  
passage il veut silrement parler de la pomme de pin,  
comme un ancien Scoliaste le remarque fort bien  
*h* στρόβιλοι κἰ *ίι* θύρσοι lu Διογενιανός, L’Auteur parle ici des ρθΠΊ-  
mes de pin, qui étoient les fymboles du culte de Bac-  
chus, & dont les Bacchantes ornoient le fommet de  
leur thyrse. Ce font ces pommes qui formoient le θυρσοειδῆ  
κεφαλὴν, comme ilparoît par l^ânciens monumens. C’est

185 AC À

pour cette raisim que les Grammairiens rendent le mot  
θύρσους par κώνος, parce que leur sommet étoit terminé par  
une pomme de ρΐη,κῶνσι.όεθύρσοικαὶστρόβόλο'. HEsiCHIUs. Les tê-  
tes des chardons ( artichauds ) ont la même figure, &  
. font composées de feuilles disposées en forme d’écail-  
les qui *fe* terminent en pointes, & qui toutes enfemble  
forment un cone. De-là vient que Columelle, en par-  
lant de l’artichaud, dit:

*— Nunc pinea vertice surgit.*

C’est donc le chardon qui a κεφαλὴ θορσ.ειδὴς, & non point *ï’a-  
canthe,* qui, si c’est la branque ursine, comme on n’en  
peut point douter, a fa tête tout-à-fait différente de la  
pomme de pin, ou pour mieux dire, n’eh a aucune. Il  
n’est donc pas douteux qae Dloscoride a confondu Ρά-  
κανθα proprement dite, avec 1 ’ἄκανθος, La premiere a κεφαλ»  
θυρσοειδὴςfaite en forme de pomme de pin, au lieu que  
l’autre n’en a point. Les Anciens nous ont lassé la dese  
cription d’un grand nombre de plantes auxquelles ils  
donnent une tête en forme de thyrse, qui font tout-à-  
fait différentes de celles dont nos Botanistes ont cosu  
noista-nce. Diofcoride décrit la primevere de montagne  
comme ayant καυλὸς, λεἀίὸς, άπλους , ύπιρτῆχον ,εχωνκερά λιονθυσοειΛ'ς  
c’est-à-dire, «une tige mince & unie, d’une coudée de  
» haut, ayant fon fonimet terminé par une tête en for-  
» me de thyrfe. » On ne sauroit croire combien des per-  
fonnesmême très-favantes ont altéré ce passage,pour  
avoir ignoré ce que c’étoit queKivâKiô, θυρσοειδ.ς. Cette mê-  
me ignorance leur a fait prendre pour la primevere  
de montagne des plantes qui en font tout-à-fait diffé-  
rentes. La defcription que Pline nous a laissée de la  
primeverè de montagne*, aliscma ,* est entierement con-  
forme à ce qu’en dit Dloscoride, qu’il n’a pourtant  
point consulté.

*Caule simplici aâ tenui s cubitali, capite thyrsi*

Il est donc question de trouver une plante dont la tête,  
suivant la description qu’on vient d’en donner, fiait  
faite en forme de thyrfe, pour que ce puisse être la vraie  
primevere de montagne. Le thym de Grece à qui l’on  
donne l’épithete de κεφαλωτὸ, a *sa* tête en sorme de thyr-  
fe; de-là vient que les Grecs l’ont appelle θυρώον. Les  
petites têtes du *Cirsion* 6)ηίθυρσοειδὴ: ccest pourquoi A-  
pulée les appelle *thyrsiculi,* c’est-à-dire, ( car θυρσει

sont»2”\* ) Le *Cirsion thyrso est bicubitali, trigono, infe-  
rius , summitate rotundâ, cum thyrsiculis purpureis atq;  
canescentibus.* Ces caracteres prouvent que le *cirsion* ou  
*criission* n’est point la bugloste de Léonicene, puifqu’ela  
le n’a point de pareilles têtes. L’*Herba impia* ( ou her-  
be à coton) dans Pline, l. *XXIV.* c. *ïo.Thyrsimodo vef-  
tita atque capitata.* On voit par-là que les thyrses étoient  
non-seulement pointus, mais encore couverts. Et en  
effet, la tige des thysses étoit pour l’ordinaire entou-  
rée de lierre, comme il paroît par ce passage d’une ode  
d’Anacréon ,θύρσοιβρέμο,τεε κατακισσοις πλοκάμοις. Rien n’est plus  
commun dans les Auteurs, Surtout dans les poetes, que  
*thyrscs hederâ velatos et frondibus amictos* : ce que l’on  
doit entendre de la hampe des thyrses, laquelle étoit  
entourrée de feuilles de lierre. Pline, *lib.* 16. *cap.* 34.  
dit, en parlant du lierre, «que lorfqu’Alexandre re-  
» vint des Indes, après en avoir fait la conquête, il fe  
» couronna de lierre, à l’exemple de Bacchus : ce que  
» persimne n’avoit jamais fait avant lui, & que les  
» Thraces avoient coutume, dans leurs fêtes folemnel-  
» les, d’orner le thyrfe du Dieu, dont nous venons de  
» parler, leurs casques & leurs boucliers Avec des feuil-  
» les de lierre. » L’on voit donc par ce que nous venons  
de dire, que c’étoit la coutume d’orner les thysses de  
feuilles de lierre ; & les poètes oublient si peu cette  
circonstance^ que PAuteur d’une épigramme greque  
fur une femme qui, après avoir quitté le Pervice de  
Bacchus, lui cossacraEes armes,emploie le terme \*ὶσ-  
vu pour signifier un thyrse.

— — παραῤῥίψασα δὲ κισσὸν

χειρα πρρ/σφίγξω χρυσοδέτω σπατά.ιι

Anacréon , après avoir employé le mot θ«Ρσος dans une épi-  
gramme, " τον θύρσο, ὲχουὰ h . κεινύς. fubstitue aussi-tôt après ce-

ACA 186

lui desilavo;, pour exprimer la même péflfee :

— Διωνύσω δε ρέρουσι

Κισσὸν καὶ σταφυλὴν;

c’est-à-dire, un thyrfe orné de feuilles de lierre. Euripi-  
de, dans sa tragédie des Bacchantes, emploie les termes  
κίσσινον βάὰίρο, pour signifier un thyrse :

. 11 - - - Αλλ’ ὄπου μὸ< κισσίνου βάκτρου μέτα ;

Et dans un autre endroit κεσσίνδε θύρσους, il repréfente dans  
cette même tragédie les thyriès ornés de couronnes de  
lierre ; & dans plusieurs autres endroits le thyrsie est  
aPPellé κίσσινον βίλος & κίσσινον κλάδος. De même Vltgile ῖ

*Et foliis lentas Intexere mollibus Hastas.*

prétend parler des Thy isses entourés de feuilles dé  
lierre. De-làsatijos *Thyrsi* dans les Priapées, qui étoient  
ornés de mêmes feuilles entrelaCées les unes dans les  
autres;

*Liber sutilibus committit praeliaThyrsisu*

Les Thirses étoient couverts de feuilles de lierre entre-  
lacées. Clest ainsi qu’on appelle *sutiles rosa,* les rosies  
qui servaient à faire les couronnes *futiles.*

Je ne me ferais point arrêté si long-tems fur cette matie-  
re , si je ne connoissois certaines personnes , qui,  
croyant en savoir plus que les autres, ont peine à con-  
venir que les Thyrfes fussent entourés de lierre, à cau-  
*se* qu’ils ne font représentés dans leurs pierres prétieu-  
fes & dans quelques monumens antiques que Eous la  
figure d’un simple bâton terminé par une pomme de  
pin, & orné d’un ruban qui pend de chaque côté. Je ne  
vois point cependant qu’il y ait de la sagesse à ajouter  
foi à quelques pierres contre le témoignage d’un si  
grand nombre d’Auteurs. Je ne connois point de per-  
sonnages moins dignes de réfutation que ces fortes  
d’antiquaires, dont tout le savoir ne consiste qu’à dé-  
chiffrer les figures & les caracteres de leurs pierres, &  
qui s’imaginent que ce qu’ils n’y trouvent point ne  
sauroit exister ailleurs. Telle est la littérature des per-  
sonnes qui n’ont point de jugement : ils nient par le  
même principe qu’il y ait eu desThyrses dont la pointé  
étoit couverte de lierre, parce que leur pierre ne leur  
en montre point de pareils. Il en est Cependant parlé  
dans un grand nombre d’Auteurs anciens, que l’on  
peut regarder comme les monumens les plus assurés de  
l’antiquité. « Les Lacédémoniens,dit Macrobe dans sim  
» premier livre, adorent encore l’image de Bacchus,  
» tenant dans sta main une lance au lieu d’unThyrfe; ce  
» qui revient au même , puisque le Thyrfe n’est autre  
» chose qu’un bâton couvert dont la pointe est envelop-  
» pée & couverte de lierre. » Macrobe paroît être per-  
sifadé que le Thyrste n’est autre chose qu’un bâton dont  
la pointé étoit couverte de lierre. Et en effet il est cer-  
tain qu’il y avoit desThyrEes de cette espece qui étoient  
tout- à-fait différens de ceux dont le sommet étoit ter-  
miné par une pomme de pin. Bien plus, cette lance que  
tenoit la figure de Bacchus qu’on adoroitàLacédémo-  
ne, n’étoit autre chofie qu’un thyrfie de l’espece de ceux  
dont nous parlons,dont la pointe étoit couverte de lierre.  
On les appelloit λόγχωτὸι θύρσει, & en un fieul *mot^f<ri^>rs'\**c’est-à-dire, *terminé par un fer femblable à celui d’une  
lance, mais couvert de feuilles de lierre.* Justin le Mar-  
tyr en parle en ces termes : « Les Bacchantes, dit-il,  
«portent λόγχοει attachés à leurs thyrsies.» λόγχη signifie pro-  
prement le fer ou la pointe d’une lance ; de-là λελογχωμενα  
ἀκόντια j *praepilatae hastae , aut piloinspicatae ,* des lances  
dont le fornmet est armé d’un Eer. *Praepilatae* dans un  
autre sens , est le même qu’sapaipo«(va, arondies, mot  
qui n’est point dérivé de *pilum,* un fer pointu , mais de  
*pila ,* qui est une balle que les Bacchantes mettoient à.  
la pointe de leurs lances dans les combats feints. J’ai  
connu un servant qui s’est trompé fur ce paffage. Dans  
Pépigramme greque fur la Prêtresse de Bacchus, qui  
après avoir quitté fon fervlee, lui confacrà ses armes

187 A C A

.ri - - καὶ τὸ διθυρσον

Τοῦτο το λογχωτον καὶ το περισφύρεον

Cette paire de lances ou de thyrses étoit armée dsun fer :  
dans les *Astérismes* de *Proclus ,* le Centaure tient un  
thyrfe armé d’une pointe θυρσόλογχον. Ptoleméè l’appelle  
simplement θόρσον. Stfabon compte parmi les armes des  
DieuX qui-répandent la frayeur & la mort θοεσόλόγχα νὰλα,  
*lib-* 1. Il y avoit donc deux efpeces de thyrfes ; les uns  
avoient une pointe λόγχοφ, mais couverte de lierre pour  
qu’elle ne parût point ; & les autres étoient terminés  
par une pomme de pin. Ceux qui portoient les pre-  
miers étoient appelles θορσόλογχοι, & les autres κωνο,όροι.  
Ces deux efpeces de thyrsies étoient ornées de feuilles  
de lierre. L’ancienne épigramme Καίθόρσου, &c. dont  
nous avons parlé ci-devant, donne au bâton de thirfe  
Pépithete de verd, à caufe des feuilles de lierre dont il  
étoit couvert : ce thirfe n’avoit aucun fer, & ne pou-  
voit faire par conséquent aucun mal. De-là vient  
qu’Euripide introduit les Bacchantes chassant & dis-  
persimt des troupeaux de bœufs, ^Upoç «σιεΓηρκ *séecy CC*.qu’il n’eût point dit, si leurs thyrfes eussent été ferrés.  
Quelquefois le bâton entouré de lierre tenoit lieu de  
thirfe, comme on le voit dans une agathe d’une beauté  
extraordinaire qui représente une Bacchanale,dont Ca-  
saubon & Scaliger ont donné l’explication. Une des  
Bacchantes semble tenir une baguette ornée de lierre &  
de pampre au lieu de thyrfe : il seroit ridicule de nier  
que cet instrumentestun thylsse/à catsse qu’il n’est point  
terminé par une tête de figure conique, & que fia pointe  
n’est point enveloppée de lierre. Les thyrfies étoient  
quelquefois ornés de guirlandes & de rtlbans au lieu  
de lierre. *Athenée, lib. V.* dit, en parlant d’une pro-  
cession que l’on faifoit dans le tems des Bacchanales ,  
« ceux qui y assistent tiennent de la main gauche un  
» thyrfe orné de guirlandes. » Je ne me fouviens point  
d’avoir vu cette cérémonie représentée en peinture , ni  
sur aucune pierre antique.

Puisque les Auteurs font mention d’une efpece de thyrfe  
dont le siammet se termine par une tête θυρσοειδὴς κεφαλὴ ,  
& qui ressemble à celle de quelques plantes, il est na-  
turel de penser que c’est du thyrse dont la tête ressem-  
ble à une pomme de pin qu’ils prétendent parler, ce qui  
étoit la forme la plus ordinaire des thyrfes.Le chardon  
a une pareille tête : mais il n’en est pas de même de l’a-  
11 canthe de jardin, que Diofcoride confond avec l’a-  
canthe proprement dite , qui n’est point différente du  
chardon.

si est encore plus difficile de déterminer quelle est la fi-  
gure du papyrus d’Egypte , à qui Pline donne une tête  
faite en forme de thirfe. La touffe de filamens du pa-  
pyrus telle qu’elle nous est dépeinte par ceux qui Pont  
vue , n’a rien qui pusse approcher de cette figure : elle  
ne *se* termine pas en pointe, au contraire elle s’élargit  
à mesure qu’elle s’éloigne de fa base. Rien ne reffemhle  
davantage à la touffe de filamens du papier qu’une  
houpe : elles approchent encore beaucoup de la figure  
d’une vergette. Strabon ne dit autre chofie du papyrus,  
sinon que fia tige est fort mince, 1.\* ἄκΡ« ἴκευσα χαίτην, &  
qu’elle est terminée par une touffe de filamens : mais il  
ne nous dit rien de fa figure. Voici Comment Pline  
s’exprime : *Decem non amplius cubitorum longitudine,  
in gracilitatem fastigatum thyrsi modo cacumen inclu-  
dens.* On voit par ce passage que la tête du papyrus s’é-  
leve en forme de thyrfe, & qu’elle est aussi mince que  
lui. Il entend parler du TO ttK'pOV & du τὴν χαίταν qui s’éleve  
tn’ ακρω. 11 est faux cependant qu’elle fe termine en  
pointe de la même maniere qu’un thysse. Peu importe  
que l’on dise que les scivans qui ont été en Egypte ont  
dessiné cette plante lorsqu’elle étoit dans sim état de  
perfection, & lorfque fa tête, qui auparavant étoit  
fermée & terminée en forme de cone , étoit ouverte &  
épanouie: il est évident, par la figure que nous en  
avons, qu’elle commence à se développer dès qu’elle  
commence à paroître , comme nous voyons que cela

A C A 188

arrive à la plupart des plantes qui portent des ombel-  
les. Celle-ci a d’abord une bafe fort mince qui fe dé-  
veloppe à mefure qu’elle approche de fon sommet :  
mais le contraire arrive à celles dont la base fe termi-  
ne d’abord en pointe Comme un cone , & qui enfuite  
*se* développent à mesilre qu’elles approchent de leur  
maturité, comme il arrive aux artichauds en fleurs.  
Lobel nous avertit expressément que la touffe de fila-  
mens qui composent les fleurs , ne *se* développe point  
comme celle du fiouchet : mais qu’elle est au contraire  
ramassée comme celle de la férule. Pline a copié mot  
à mot ce qu’il dit du papyrus, du grec de Theophraste,  
qui porte dans les éditions ordinaires Κόμην ’ίχονται ἀχρείων  
ἀσθενῆ , καρπὸν δέ ολως ὲδένα , que Pline rend pat *in gracilita-  
tem ,* &c. comme auparavant. M’étant apperçu que le  
latin étoit traduit du grec , & que celui-ci étoit visible-  
ment corrompu dans la version latine, j’ai effaié dé le  
corriger en lisant κόμην εχοντας ἀκρέαν θυρσίνην. Et en effet,  
seins ce changement je n’euffe pu m’empêcher d’accufer  
Pline d’avoir mal rendu le sens de fon Auteur. Ce-  
pendant quelque bonne opinion que j’aie de lui, je ne  
siamois le préférer à la vérité qui ne s’accorde nulle-  
ment llvec ce qu’il nous dit du papyrus, dont il prétend  
que la tête fe termine en pointe comme un thyrfe.  
Théophraste ne s’est pas moins éloigné de la vérité,  
fupposé qu’il ait dit la même chose : mais comme le  
paffage est corrompu , ou il faut qu’il recufe la version  
de Pline , ou qu’il paffe condamnation fur ce paffage,  
Voici comment je restitue ce passage , κόμην εχοντας ναρθηκίνην  
au lieu de ἀχρείάν ἀσθε νῆ. Je défie , quelque peine que  
l’on fe donne, de trouver une leçon plus simple &  
plus naturelle. Pline lui-même qui rend toujours  
νάρθηκα par *thyrsas ,* fait voir que c’est ainsi que Théo-  
phraste a écrit. On peut en voir un exemple au scijet  
de l’euphorbe, que les Grecs nous décrivent comme  
un arbre qui a la figure d’un thyrse δνύδρον ναρθ.κωειδές, que  
Pline traduit par *inspecte thyrsi.* Dans le passage en que-  
stion le papyrus a, fuivant le véritable manufcrit grec,  
κόμην ναρθηκίνην, qtæ Pline tend pat *thyrsi modo fastegatltm  
in gracilitatem cacumen.* Le Νάρθ.ξ étoit une espece de  
plante que les Grecs portoient en l’honneur de Bac-  
chus en forme de thirfe; de-là vient qu’on les appelloit  
νανύηκορόρςι βάκχο. & θυρσιφόρει. Les Auteurs se Eervent indif-  
féremment de ces deux termes, & ceux de νάρθηκι βωχχευει,  
& θύρσω βκκχεύειν font fort seéquens dans les Auteurs  
grecs. Le νάρθηξ étoit proprement une tige ou baguette  
coupée d’un arbrisseau appelle ferula, férule , dont les  
maîtres d’école fe fervoient pour donner fur la main  
de leurs écoliers , & de-là le nom *de ferulae magistrales.*Comme le bois en est léger &fpongieux, fes coups ne  
peuvent entraîner aucun accident ; ce qui fait qu’on  
s’en fervoit pour châtier les enfans , que les auteurs fa-  
tyriques difent *manum ferulae sabducere.* On s’en sert  
encore comme d’un instrument propre à châtier; ce qui  
fait qu’on peut lui donner le nom de thirfe : car le mot  
θύρσος signifie quelquefois un simple bâton. Euripide  
l’appelle βάκτρον κίσσι.ον & ηίσσινον κλάδον, un bâton entouré  
de lierre. Dans Heiychius, θύ? σος, ῥάβδος , βακσ,ρία βακχικὴ S  
κλάδος, c’est encore une verge ν«?βηξί, mais proprement de  
l’arbrisseau qu’on appelle férule. « *Pline, lib. XIII.  
» cap.* 22. dit qu’il n’y a aucun bois qui foit aussi léger  
æ que celui de la férule, & que c’est pour cette raifoti  
» que les vieillards s’en fervent pour bâton. » Les  
Poètes représentent ordinairement les vieux satyres  
qui sirnt à la si-iite de Bacchus avec des bâtons de fé-  
rule. On appelloit ceux-ci νσρθηκοφόροι. Les Bacchantes  
portoient ordinairement des thyrfes, que l’on peut aussi  
appeller νάρθνκες, s’ils étoiènt faits de férule , comme  
au contraire on pouvoir donner aux férules le nom de  
thyrses, fur-tout lolssqu’elles étoient employées dans  
les fêtes de Bacchus. Les tiges des plantes étoient en-  
core appellées par les Latins *thyrsi* : le nom de νάρθηκεφ  
leur convenoit encore , pourvu qu’elles fussent creufes  
comme des roseaux , ou comme les tiges de toutes les  
différentes especes de férule. Il peut donc arriver que  
l’on fe ferve indifféremment des mots νάρθηξ & θύρσε},

189 A C A

puisque ces deux instrumens servaient à l’usage des  
Bacchantes, quoiqu’il n’y ait pas une petite différence  
entre eux. Le thirEe étoit quelquefois une lance armée  
d’un fer , enveloppée & couverte de feuilles- de lierre  
dont fe servoient les Bacchantes ; c’est ce qu’on ap-  
pelloit λιγχωΐὸς θύρσος. Le thyrse étoit aussi un bâton pa-  
reillement entouré de lierre ou fans lierre , dont le  
sommet étoit terminé par une pomme de pin, qui étoit  
un des iymboles de Bacchus; onl’appelloit κω..ίφ0»ος θύρσοι,  
d’où est dérivé le κεραλὴ θυρσόειδης dans un grand nombre  
de plantes. Mais le νάρθηξ est la plante même que les

’ Latins appellentferzsta, que les Bacchantes portoient,  
parce qu’elle étoit confacrée à Bacchus. « La férule,  
» dit Pline, *lib. XXIV. cap,* 1. est une nourriture dé-  
» licieufe pour les ânes, mais un poifon mortel pour les  
» animaux à corne ; » de-là vient que cet animal est  
confacré à Bacchus, à qui la férule l’est aussi. Les Au-  
teurs grecs prétendent que cette plante n’étoit confa-  
crée à ce Dieu qu’à caufe que l’on s’en servait pour  
conserver le feu : car le vin a encore une qualité ignée  
Οινος *tv itjei* ίσον λλ’ιι μ νος. α Je cherche , dit un Per-  
» simnage d’une Tragédie greque , une source de feu  
» qui est cachée dans la férule. » Hefychius, « renfer-  
»mée dans la férule; car les Grecs fe fervoient de cet-  
» te j lante pour allumer leur feu, ce qui fait qu’elle  
» étoit confacrée à Bacchus, tant à cause des feux de  
» joie qu’ils fa isoient dans les jours de fêtes qu’ils célé-  
3j broient en sim honneur, qu’à cause que le vin est  
» d’une nature chaude & vive. »

- Personne n’ignore la fable de Promethée qui apporta le  
feu qu’il déroba au Ciel dans une férule. Il est encore  
d’autres raifonsqui engageront les anciens à consacrer  
cet arbriffeau à Bacchus. Cette plante est creufe & lé-  
gere, & par là fort convenable à un Dieu oisif & con-  
tinuellement plongé dans l’ivresse. Bacchus lui-même  
en porte une dans les Bacchantes sd’Euripide , ὀ Βακγεύς  
δ’ εκων π -'ρσύδ" φλόγα πεύκας ὶκ νάρθηκος ἀίσσει , que le Traducteur  
rend par *gestans ignitum facem piceae, quae ex ferula emi-  
cat* ; ce qui est ridicule & abfurde. Le feu est enfermé  
dans la férule, & ne peut point briller , *emicarem* à  
moins qu’il ne fe faste un passàge;de-là, ,άρθηξ νπνρικοίτας dans  
l’épigramme, dans laquelle *le sou est enfermé.*

On fe fervoit de flambeaux, , aussi-bien que de

thyrfes & de férules dans les Orgies de Bacchus ; &  
de-là vient que quelques Auteurs expliquent νύρσους par  
λαμπάδαι, & d’auttes ναρθηκας par thyrfes. Héfychius,  
θύρσοι , κλά/οι, λαμπάδες , λύχνοι. Voila qu elles etolent les  
trois différentes armes des Bacchantes , les thyrses,  
les flambeaux & les férules. Le même Euripide dif-  
tingue fort bien les thyrses θύρσους, d’avec les férules  
,άρθηκας, dans ce passage :

Θύρσον δε τις λαβους , &C.‘

C’est-à-dire, « l’une frappe le rocher avec son thyrse &  
σι il en fort une source ; une autre grate la terre avec  
» sa férule, & le Dieu lui envoie du vin. » Virgile  
repréfente Sylvain agitant & lecouant des férules  
& des lys.

*Venit et dgresti capiti Sylvanus honore ,  
Florentes ferulas et grandia lilia quasseans.*

Ce que l’on doit entendre de l’arbriffeau qui porte la  
véritable férule. De même Bacchus la ράρθηκος ἀἰσσιι'ν  
dans les Poëtes tragiques , agite une férule véritable  
qui lui étoit confacrée ; de-là vient qu’il y avoit des  
ναιθ.κοϊό,ο. aussi-bien que des θυρσοφόροι dans ses mysteres.  
Perfonne n’ignore le proverbe salivant :

πολλοὶ μεν ναρθιΐκοφόροι , παυροΐ δέ τε Βάκχοι

Il y en a beaucoup qui portent la férule, mais peu qui  
foient véritablement inspirés de l’esprit de Bacchus.

Comme il y avoit encore des *Thyrsophores* θυρσοφόρο’ , UU  
grand nombre de Commentateurs ont rendu νά,θηκας  
par θύρσους. De ce nombre est Pline, qui à cru que le  
τσρταΚ'νη\* κόμην du papyrus signifiait que cette plante rese  
fembloit à la tête d’un thyrfe. Mais le Philosophe par-

A C A 190

le du sommet de l’arbrisseau *ferula.*

Le Distique suivant de Martial prouve clairement que  
les férules dont on fe fervoit pour châtier les écoliers,  
étoient tirées de cet arbrisseau.

*Invisa nimium pueris, grataeque magistris  
Clara Prometheo munere ligna sumus.*

Cela parole encore par l’Epigramme greque du Maître  
d’Ecole qui dédia *sa* verge , après avoir renoncé à *sa*Profession.

Σκήπωνα προποδαγὸν, ἱμάντα τε κ, πυρ,κοίταν  
Νάρθηκα, κροτάρων πλάκτορα ,ηπιάχωρ ,

Je lis πυεικοίταν νάρθηκα au lieu de παρακοίταν ἱ ojl trouve παια—  
κνύταν dans Suidas : Pépithete ὑπὸτας que l’on a donnée  
*auferula s* exprime l’ssage dont elle est pour confer-  
ver le feu. Le marteau des Medecins étoit *de ferula*νάρίηξ, & il retint toujours fon ancien nom , quoiqu’il  
fût d’ivoire dans la suite. MaRTIAL,

*Artis ebur medicae narthecia cernis habere.*

*Glisse Malleus* , νάρθηξ ἰατρικὸς. C’est pourquoi Martial  
joint ces *narthecia* aux fouets & aux férules ; &  
Dioscoride emploie le terme ναρθηκεσμὸς, lequel *fe* rap-  
porte à cette fustigation έἩγουσις, pratiquée fur le corps  
des esclaves que l’on vouloir vendre , afin de rappel-  
ler le seing & les efprits dans les parties exténuées, par  
des coups réitérés *desorula.* Tel est le νάρθηξ ἰατεικὸς du  
Glossaire qui le rend par *malleus.* Mais je ne crois point  
que l’on doive prendre le *narthecia* de Martial dans  
ce fiens, quoiqu’il parle aussi-tôt après des fouets &  
des férules. Car le νάρθηξ ou ναρθήκιον, signifie une petite  
boîte de buis dans laquelle on garde l’onguent ; & le  
deffein du Poëte prouve qu’on doit l’entendre de mê-  
me dans ce passage. α Vous voyez, dit-il, que le *nar\*  
» theria* d’ivoire renferme lesspréfens de la Medecine.  
De - là vient que les anciens Medecins donnent souvent  
ce titre aux Livres qu’ils ont compofés fur la Mede-  
cine. *Galien , Lib. V. de comp. Medic. fecundum gene-  
ra, cap. III.* « Eras , dit-il, composa un traité sclr la  
» composition des médicamens , qu’il intitula νάρθηξ.  
Il fait eneore mention du,àfenf de Cratippe, qui étoit  
un Livre fur les compositions. Le νάρθηξ de Soranus est  
cité par Aétius. Le Νάρθηξ comme je l’ai déja ditlétoitune  
boîte dans laquelle on gardoit l’onguent *myrothecium.*De-là vient qu’on a donné à une des copies les plus  
correctes d’Homere le nom de ε’κ τοῦ νάρθηκος. Strabon nous  
apprend *Lib. XIII.* qu’on ne lui donna ce nom, qu’à  
caufe qu’Alexandre la tenoit enfermée dans une *cas*fette νάρθηκα d’un prix inestimable, qu’il trouva parmi les  
dépouilles de Darius. Ce νάρθηξ est ce que Pline appel-  
*le scrinium unguentorum ,* une cassette propre à ren-  
fermer des onguents, enrichie d’or & de pierreries  
précieufes , qui fut prife avec les thréfors de Darius ,  
qu’Alexandre destina à renfermer les Poèmes d’Ho-  
mere , afin que l’ouvrage le plus parfait de l’efprit  
humain fût enfermé dans la plus précieufe cassette du  
monde. Scaliger s’est donc trompé lorsqu’il a cru dans  
une de fes Lettres que le ραρθηκ.ορ qu’Alexandre destina  
à renfermer la copie la plus correcte des ouvrages  
d’Homere , qu’on appella à caufe de cela , l’édition  
de la cassette ἀπὸ τοῦ νάρθηκος, servoit à garder les bijoux ou  
peut-être les onguens de ce Prince. J’ignore pour quelle  
raisim on donne ce nom aux boîtes dans lesquelles on  
conservoît les onguens, à moins que la forme du *ferula*n’ait donné lieu à appeller ainsi toute boîte de figure ron-  
de;car *loferula* est une efpece de bois creux & léger com-  
me un rofeau, καλαμώδες φυτόι. On avoit encore coutume,  
pour conferver l’odeur des herbes aromatiques, d’en  
faire des paquets & de les placer entre des rofeaux &  
des férules. Théophraste , *Liv. IX. chap-* 16. C’est ce  
qui donna lieu d’appeller , quoique mal-à-propos ,  
toute boîte qui fervoit à garder les onguens ,αρθὴκιον  
& νάρθηξ. Les Medecins *se* servent aussi du mot νύρθ ξ  
pour signifier une écltsse. Νάρθηξ est encore un portique

191 A C A

ou un vestibule qui étoit attenant les temples & les  
églifes des anciens Chrétiens.

Il étoit d’autant plus nécessaire d’éclaircir ces chofes ,  
qu’elles ont jetté jufqu’à préfent les Botanistes qui  
les ont ignorées, dans l’erreur, au sensit de la vérita-  
ble signification de θυρσοειδουό κεφαλΐς. Les Grammairiens  
rendent κώνειο, par ,ἀρθηξ ; ce n’est point que xtove/ov & râpônf  
*ferula 8c cicuta* fioient la même chose , mais parce que  
cette derniere est une espece de *ferula.* Les Grecs  
l’appelloient κώνειον OU κάνιο,, parce que lorsqu’elle corn-  
mence à monter en graine , S011 sommet *se* termine  
en pointe & forme la figure d’un cone. J’ai ajouté  
cette derniere remarque aux précédentes, parce qu’el-  
le m’a paru nécessaire.

.ACANUS. Efpece de chardon , appelle *Acanus Theo-  
phrasti.* Voyez *Carduus.*

ACAPNON. Άκαπνόν Nom que l’on donne à la marjo-  
laine. Il signifie encore du bois desseché. Il dérive de  
la particule négative *a 8e* de καπνός fumée. G0RR0EUS.

ACARDIOS. **Α’κάρδιος.** *Peureux, abbatuy timide.* Cas-  
**TELLI.**

ACARI ou A CARUS. Petit infecte, qui, suivant  
Aristote, s’engendfe dans la cire.

C’est encore le nom d’un insecte semblable au pou qui  
*se* tient dans les pores de la peau. CasTELLI , d’après  
**ALDROVANDI & PISON.**

\* ACARICOBA. Plante qui croît au Brésil, & dont  
les racines qui sirnt très - aromatiques , peuvent être  
rangées parmi les meilleurs apéritifs. On les emploie  
dans les obstructions de la rate & des reins , & il  
n’est point de remede qui leur foit préférable dans ces  
cas. Les Indiens rangent le suc de ses feuilles entre  
les antidotes les plus puissans, & ils s’en fervent pour  
exciter le vomissement à peu près comme nous fai-  
sons celui de *Vazarum.* PrsoN.

ACARNA. Chardon de mer. Voyez *Carduus.*

ACARNAN. Ἄκνρναν , .Ἄχαρνος , Ἄκαρνα. Poisson de mer dont il  
est parlé dans Athenée, Rondelet & Aldrovandi. On  
prétend qu’il se digere aifément & qu’il nourrit beau-  
coup. \* Il passe pour diurétique. CasTELLI.

ACARON. *Myrthesauvage.* **BLANCARD.**

ACARTUM. Plomb rouge autrement appellé *Azema-  
foer.* RULAND.

\* ACARUS, mot dérivé du grec Κεἱραν couper , & de  
a privatif, comme qui diroit animal qu’on ne peut  
couper à caufe de fil petitesse ; *Ciron.* C’est un petit ani-  
mal qui a huit piés , & qui est engendré de l’œuf d’une  
mouche ordinaire , en laquelle il fe change ensuite ,  
conservant toujours une petitesse qui est telle qu’on ne  
peut l’appercevoir , ou du moins que très - difficile-  
ment sans le secours du microscope. Il a le corps par-  
tagé en douze sections ou anneaux dont le premier  
contient la tête ; c’est d’elle dont il *se* fert pour  
ronger les substances végétales ou animales auxquelles  
il s’attache. Il s’ouvre quelquefois un passage entre  
l’épiderme .& la peau , & il cause alors des demangeai-  
fons incommodes ; on le rencontre quelquefois dans  
les pustules de la gale & dans celles qui font occasion-  
nées par la vérole. On en a même trouvé dans des  
dents cariées. L’huile, le foufre , & toutes les odeurs  
fortes & pénétrantes font mourir ces incommodes in-  
sectes : Leuwenhoc a observé que la vapeur de la noix  
mufcade que l’on faifoit brûler , les détruifoit très-  
promptement.

Il y a un autre efpece de *Ciron* en Amérique auquel les  
naturels du pays donnent le nom de *Nigas ,* & qui est  
bien plus incommode que celui dont nous venons de  
parler.

ACATALEPSIA. Ακαταληψ.'α. Ce qu’il y a d’incer-  
tain ou d’incompréhensible dans les sciences : sim  
contraire est la *Catalepsie* κατάλ,ψιί, connaissance cer-  
taine.

Ce mot ce trouve dans CasTELLI , & je ne l’eusse point  
inféré dans mon Dictionnaire , si Galien ne s’en fût  
point fervi.

ACATALIS. *Baie de Genevrier.* ConsTANTIn.

A C A ιρι

ACAT ASTATOS. Α’κατάστατος. Mot dérivé de “  
privatif & du verbe «αθίσταμαι , qui signifie entre  
autres chofes , fixer, établir ou rendre certain. In-

**CONSTANT.**

On applique ce mot aux fievres irrégulieres dont le tems  
ou redoublement est incertain , & dont les signes que  
fournit l’inspection de l’urine changent fans cesse.

On l’applique encore aux accès de fievres qui sont ac-  
compagnés de frisson , dont le période du retour est  
irrégulier , qui reviennent quelquefois tous les jours,  
quelquefois de deux jours l’un , ou chaque troisieme  
jour.

Ou bien on l’applique aux urines qui font troubles ,&  
qui ne déposent aucun fédiment régulier.

AÔATERÂ. Le **grand Genevrier dont les baies** sont  
**noires. BLANleARD. BRUNFELs.**

ACATHARSIA. Α’καθαρσία. Ce mot qui est déri-  
vé de a privatif & de purger , désigne l’im-  
pureté des humeurs ; c’est ainsi qu’Hippocrate nous  
avertit dans son Traité des maladies, *Liv. III.*qu’un mal de tête violent occasionné par la plénitude  
du cerveau, est un indice des impuretés ( «καθαρσνύν σημαίνει)  
dont le sang est rempli. Dans les accidens apoplectl-  
ques, dit-il dans le même Livre , le cerveau est rem-  
pli de beaucoup d’impuretés ( «ληθῆ πολλῆς ἀκαθαςστας. )

On fe sert encore de ce terme pour désigner la sanie ou  
les impuretés des plaies.

ACATO ou ARAXOS.. *Sttye.* **RULAND.**

A C A U L I S. Mot dérivé de \* privatif & de *Cau-  
lis,* tige.

Une plante est dite fans tige, lorsque ses fleurs rampent  
Eur la terre.

ACAULOS. *Magno flore.* Est une espece de chardon.  
Casp. BaUHIN.

ACAZDIR. L’étaim , qu’on appelle encore *Alkain  
AlÛmba.* **CASTELLI. RULAND. JOHNSON.**

**A C C**

ACCATEM. ACCATUM. Le même *cyfrAurichaIn  
cum j* dont on peut voir l’article.

ACCELERATORES URINÆ. *Accélérateurs de Pu-  
rine.* Ce scmt des musisses auxquels on a donné ce nom  
parce qu’ils servent à l’éjaculation de l’urine & de la  
semence. Les Auteurs *se* scmt trompés en assignant leur  
origine au sphincter de l’anus ou aux tubérosités des  
os ischion. Ils sirnt attachés par un tendon mitoyen au  
bas du ligament interosseux des os pubis , & à l’union  
des musictes transuerses avec les sphincters cutanés de  
l’anus ; de-là , ils passent largement siaus le bulbe de  
Puretre & couvrent ce bulbe & Puretre même avec  
une espece d’adhérence jusques vis-à-vis la naissance  
du ligament Puspensoire ; de maniere que’ le tendon  
mitoyen répond à la cloifon du bulbe , où ils *se sépa-  
rent* l’un de l’autre ; ils se rendent à leurs insertions  
de chaque côté des corps caverneux du pénis.

Outre l’usage qu’on attribue communément à ces muf-  
cles de comprimer Puretre afin de chasser les restes de  
l’urine, & de hâter l’éjaculation de la semence dans  
le Coït , ( à quoi contribue principalement leur por-  
tion qui embrasse Puretre en *se* rendant à leurs ilsser-  
tions de chaque côté des corps caverneux du pénis ),  
ils facilitent encore Faction des érecteurs de la verge  
en poussant le fang contenu dans le bulbe, & le corps  
spongieux de Puretre dans les glandes en plus grande  
quantité , ce qui en occasionne la tension , les veines  
qui conduisent le sang qui revient du tissu spongieux  
de Puretre se trouvant en même tems comprimées par  
le gonflement de ces muscles. CoUPER.

ACCESSIO. Est le commencement du paroxisine ou de  
l’accès d’une fievre intermittente.

ACCESSORIUS, *Accesseire.* Willis a donné ce nom à  
un nerf particulier.

Les nerfs accessoires appartiennent à la huitieme paire,  
& naissent par plusieurs filets des deux côtés de la moël-  
le

193 A C C

le de l'épine du cou, quelquefois plus haut, quelquefois  
plus bas. Ils montent chacun entre les plans nerveux  
qui fortent latéralement de la moelle de l’épilie,pour  
former les nerfs vertebraux; & à mefure qu’ils montent,  
ils grossissent par les filets qu’ils reçoivent des plans  
nerveux postérieurs.

Chacun de ces deux nerfs accessoires étant monté au-dese  
fus de la premiere vertebre, s’attache derriere le gan-  
glion du nerf fous-occipital, ou nerf de la dixieme pai-  
re; & ayant reçu au-dessus de cette attache deux filets  
de la portion postérieure de la moelle, il s’en sépare  
aussi-tôt pour continuer sa route en haut. J’ai trouvé  
ces deux filets fians communication avec le ganglion ni  
aVec le plan antérieur ; de fiorte qu’ils paroissent plu-  
tôt appartenir au nerf accessoire qu’au nerf fous-occi-  
pital.

Ils entrent dans le crane par le grand trou occipital ; &  
ayant communiqué aVec la naissance des nerfs fôus-oc-  
cipitaux ou de la dixieme paire, & aVec celte des grands  
nerfs hypoglosses ou de la neuVÎeme paire, ils fortent  
du crane aVec la huitieme paire ou les nerfs fympathi-  
ques moyens, & communiquent encore aVec ces nerfs  
sympathiques & moyens dans leur passage commun par  
le crane.

Aussi-tôt après la fortie du crane, ils donnent chacun un  
rameau considérable qui fe diVÎfe en deux, dont l’un,  
qui est fort Court, *se* jette d’abord dans le tronc de la  
huitieme paire, & l’autre Va communiquer aVec la pe-  
tite portion ou premiere branche de la même paire,  
qui Va à la langue. Ils communiquent encore chacun  
aVec le grand nerf hypoglosse ou la neuVÎeme paire,  
& aVec le grand nerf fympathique.

Enfuite le nerf accessoire fe jette en arriere, perce le muf-  
cle sterno - mastoïdien, & Va gagner le mufcle trapeze,  
auquel il fe distribue & fe termine, après aVoir fourni  
au mufcle rhomboïde. Dans ce trajet il communique  
ayec les trois premieres paires cervicales, & donne des  
'rameaux aux glandes du cou , au mtsscle angulaire de  
l’omoplate, au complexus, au muscle occipital voisin,  
& aux tégumefis. WtusLOw.

ACCESSUS est pris pour signifier l’approche ou le com-  
merce charnel qti’on a avec une femme.

ACCIB. *Plomb.* **RULAND. JOHNSON.** CasTELLI.

ACCIDENS, *Accident,* le même que fymptome, dont  
on peut Voir l’article.

ACCIPITER, *Faucon, Autour,* ’ΐεραί II y en a de dif-  
férentes especes. Celle dont Dale fait mention est ain-  
si distinguée, *Accipiter , Offic.* SeHRoD. ν. 13. *Accipi-  
ter Fringillarius,*Mer. Pin. 170. Senw. A. *lEpÆrùngil-  
larius Accipiter vulgo Nisus dictus.* **ALDROV.** Ορνιτη. **ι.**344. *Accipiter Fringillarius,* Gf,sN.*fle Avibus* 43. **JûNs.***de Avise* 10. CkaRLT, *Exer> VL. Accipiter Fringillarius  
seu rqcentiorum Nisus,* **WILL. ORNITH.** 51. Raii **ÜR-**ΝΐτΗ. 86. Ejtssd. Synop. A, 18. *Fringillarius,* Βεεεον.  
*des Oiseaux* 122.

On fait issage de la chair, de la graisse, des excrémens  
& de toutes les parties de cet Oifeau dans la Medecine.

On prétend que l’huile dans laquelle on l'a fait bouillir  
guérit toutes les maladies des yeux.

Sa graisse a la même Vertu. Cette même huile remédie à  
toutes les difformités de la peau. Ses excrémens font  
si chauds , que Galien ne Veut point qu’on les faste en-  
trer dans la composition des médicamens. On trouVe  
cependant quelques Auteurs qui les emploient dans les  
maladies des yeux. D’autres s’en ferVent pour faeili-  
ter l'accouchement, & les confeillent ou intérieure-  
ment ou en formé de fumigation. Hippocrate & Pli-  
ne les ordonnent comme un remede contre la stérilité.

**DALE.**

ACCIPITRINA, *Laitue s.auv age. Noyez Hieracium.*\* ACCIPITRINÀ ou PRÆDÀTRIX , efpecé de pa-  
pillon qui ne vole que la nuit, & qui a la queue & les  
ailes étroites & fort aigues. RAY. stase *Prolog, p.* 10.

ACCRETIO, *Accroissement.* Voyez *Nutritio.*

ACCURTATORIA, *Epitome, abrégé.* Mot dont fe  
sert Raymond Lusse.

A C É 194  
ACCUSATIO, le même qu’*Indicatio»* dont on n’à qu a  
voir l’article. CasTELLI,

**ACE**

ACEDI.A , Ακηδίη dleprîvat. & κῆδος , soill , *Négligence, pose  
de sein.*

Ce mot fe rencontre dans Hippocrate *de Locis in hominei*& n’est pas peu embarrassant. Les interpretes le ren-  
dent par *Panniculus,* haillon, chiffon, guidés par d’au-  
tres passages du même Auteur, qui ont du rapport avec  
celui-là, quoiqu’àK^st signifie toute autre chofe.

Fœsius prétend que ce passage est corrompu; à moins  
qtl’Hippocrate n’ait voulu désigner par le mot ἀκ»δί» un  
morceau de linge extremement *usé,* & qui ne mérite  
point qu’on en fasse cas , à casse de fon inutilité. Cet-  
te conjecture paroît fondée, quoique Fœsius ne le croie  
pas ainsi.

Hippocrate fe fert encore du terme *acedia* dans fon irai-  
té des glandes, pour signifier, traVail ou fatigue.

ACEPHÀLOS, Α’κέραλος, mot dériVé de Ile grec prlVatisa  
& de κεραλὴ , têtu.

Nom que l’on donne aux monstres qui naissent fans te-  
te, de quoi ofi a plusieurs exemples.

ACER, *Erable.* Ce nom, qui, siulVant Vossius, est déri-  
vé *d’acris,* n’a été donné à cet arbre qti’à causie de la  
grande dureté de son bois;

Ses feuilles font découpées ou angulaires , & fa femence  
est renfermée dans des capsides couvertes de feuilles  
minces en maniere d’aîles. MILLER.

*Voici qstels sent fes caracteres.*

1. *Acer majas,* Offic. Ger. 1299. Emac. 1484. Mot. Pin.’  
1. Raii Synopsis iij. 470. *Acer majas, multissalso pla-  
tanus,* J. B. j. 168. Raii FIist. ij. 170 *i.élccr majas, qui-  
bus.dam platanus dictum ,* Chab. 61. *Acer majus latifoe  
lium aseycomorussalso dictum.* Parle. Theat. 1425. *Acer  
montanum candidum,O.* B. Pin. 430. Tourn. Inst. 615.  
Elem. Bat. 488. BoerhaaVe Ind. A. ij. 134. Dill. Cat.  
Giss. 72. Rupp. Flor. Jan. 129. Buxb. 3. *Acer monta-  
num candidumaliis platanus,* Jonf. Dendr. 131, *Acer  
majus sive platanus Scotica Cardini,* Merc. Bat, j. *1'6,*Phyt. Brit. 2.

On le trouVe dans les promenades & les cimetieres : Il  
fleurit au mois de Mai, & fon fruit est mûr dans le  
mois de Septembre. On tire par incision de cet arbre  
un fuc dont on fe fert en Medecine dans les maladies  
fcorbutiques.

Au commencement du Printems que les boutons Pont,  
pleins de suc, on fait des incisions fur le tronc, les  
branches & les racines de *VErable,* d’où il fort une  
grande quantité ,de liqueur fort douce & fort agréable  
à boire. La même chofe arrÎVe, au bouleau. *Buxb.*Quelques persemnes s’en EerVent pour boisson ordi-  
naire. *Rupp.* Les habitans du Canada tirent un Eucre  
de cette liqueur. Act. Philosi Lond. N° 171. p. 988.  
DaLE.

2. *Acer,* Offic. Chab, 60. *Acer, Opulus,* Ment. Ind. 35.  
*Acer minus y* Germ, Emac. 1484. Raii Hisse ij. 1700.  
Synop. iij. 470. Mer. Pin. 2. Merc. Bat. ij. 16. Phyt.  
Brit. 2. *Acer minus sive vulgare,* Parla Theat. 1415.  
*Acer campestre et mimts,* C. B. Pin. 431. Tourn. Insu  
615. Elem. Bat. 488. Boerh. Ind. A. ij. 234. Dill. Cat.  
Giss. 55. Rupp. Flor. Jan. 129. Buxb. 3. *Acer campeso  
tre, aliis Opulus campestris veterum,* Jonsi Dendr. 132.  
*Acer vulgare minorifolio,* J. B. 166.

Il croît communément parmi” les haies, & fleurit au mois  
de Mai. Sa racine est en tssage dans la Medecine : &  
l’on en emploie l’infusion dans du νΐη aVee beaucoup  
de succès dans les maladies du foie.

Miller fait mention de deux autres efpeces d’*Erable i*outre celle dont nous Venons de parler.

*Acer majus foliis eleganter variegatis,* Hort. Edin. Le  
grand *Erable* à feuilles rayées, communément appela  
lé, fycomore rayé.

19 5 ACE

*Acer Vorgirelanum > solio majores subtus drgenteo , suprâ  
viridi splendente-* Pluk. Phyt.

*Acer Americanurn > soli0 majore , subtils argenteo, supra  
viridifplendenteyfloribus multis coccineis.*

*Acer maximum-> soliis trifidis, vel quinquefidis Virginia-  
num.* Pluk. Phyt.

*Acer Plataneldes, Munt.*

*Acer Plataneldes foliis eleganter variegatis.*

*Acer trifolia.* C. B. P.

Il y a une autre espece d’érable qui est fort commune  
dans la Virginie , & qui est connue fous le nom *d’éra-  
ble âsucre,* parce que les Habitans en tirent une gran-  
de quantité de siicre excellent. Cet arbre est mainte-  
nant très-rare en Europe : mais je fuis persuadé qu’il y  
a plus d’une efpece d’érable qui fournit du sircre. Mess  
sieurs Ray & Lister, tirent un silcre assez bon de notre  
grand érable , en y saistant des incisions dans une siai-  
fon convenable ; & j’ai même vû sortir d’un érable  
dont les feuilles font de couleur de cendre, & dont j’a-  
vois coupé une branche au mois de Fevrier, une gran-  
de quantité de fucre fort doux pendant plusieurs jours.  
**MILLER.**

\* Le fruit & les feuilles du grand érable font astringen- 1tes. Dans les larmoyemens involontaires, on fe fert  
pour collyre, de la décoction des feuilles les plus ten-  
dres dans du vin. On emploie celle des boutons con-  
tre le fcorbut & les douleurs de rhumatifme. Son écor-  
ce qui est rouge, astringente, & amere, bouillie dans  
du vin ou de l’eau, est bonne contre la gale- BOECLER.

II. 135. 513.

Le petit érable a à peu près les mêmes propriétés que le  
grand.

ACERATOS. Α’νύρατος , mot dérivé de « privatif ,  
& de κερ: ω OU κεράννυμι mêler : *sans altération , fans mé-  
lange.* Hippocrate en fait quelques fois l’application  
aux humeurs du corps.Paul Eginete fait mention d’une  
emplâtre qui porte ce nom, & qui n’est autre vrai-  
femblablement que *FAceron.* Voyez *Acerides.*

ACERBUS. Σνρυρνύ;. *Aigre, âpre.* On *se fert* de ce mot  
pour exprimer ce gout aigre, accompagné d’astringen-  
ce, que l’on trouve dans les fruits qui ne font point en-  
core mûrs.

Il est pris quelquefois dans le fens figuré, pour signifier  
une chofe qui est hérissée de piquans , στρυφναὶ άκανθαι.  
**DIOSCORIDE.**

ACERIDES. Α’κηρί/ες, mot dérivé de “ privatist ,  
& de xnpoç Cire. On donne ce nom aux emplâtres,  
dans lesquelles il n’entre point de cire. GaueN.  
Tel est par exemple, l'emplâtre de Nuremberg.

ACEROSUS. Άχυρον Paille. On appelle ainsi le pain  
le plus bis, & dont on n’a point ôté le sim.

\* ACESCENTIA. On donne ce nom aux alimens ,  
aux liqueurs, & aux médicamens qui ont une siaveur  
approchante de l’acide , & qui, à un degré de chaleur  
modéré, peuvent le devenir. Ils semt d’un usage très-  
salutaire dans les maladies qui disposient les humeurs  
à la putréfaction, & qui les alkalifent, qui font accom-  
pagnées de chaleurs brûlantes , & d’une foif extreme.

Comme toutes les humeurs de notre corps, par une fui-  
te naturelle du mouvement continuel dont elles font  
agitées , tendent à la putrefaction alkaline ; la Provi-  
dence en a arrêté les progrès en donnant une qualité  
légerement acide à la plus grande partie des produc-  
tions de la terre, que nous employons pour notre nour-  
riture. On la découvre aifément dans les oranges, les  
coins, les cerifes mûres , & presque toutes les especes  
de prunes , les mûres , le raisin , les fraisies , &c. elle  
est encore bien marquée dans le petit lait bien dé-  
puré.

ACESIAS, Medecin Grec, dont nous ne savons autre  
chosie, sinon qu’il étoit si malheureux dans l’exercice  
de *sa* profession, que lorfqtllon parloir de quelqu’un  
qui avoit échoué dans une entreprisse, on difoit com-  
munément en Proverbe A κ?σιαΐ ίάσατο 5 Acesias s’en  
est mêlé. Il en est parlé dans les Auteurs qui ont re-  
cueilli les ProVerbes d’Aristophane.

ACE 196

Athenée fait mention d’un Acesias que l’on met au nom-  
bre des Auteurs , qui ont traité de la maniere de faire  
des conferves, lequel, à ce que prétend Fabricius, est  
différent de celui dont nous parlons.

ACESIS. Ἄκεσις. *Remede* ou *Cure.*

ACESIUS. Le même que *Teles.phore s* ou *Evamerion y*Fuivant Patssanias. On ne sait positivement ce qu’on  
entend par cette personne réelle ou supposée. Elle est  
représentée fous la figure d’un jeune garçon dans quel-  
qties anciennes Médailles frappées à Pergame , que  
l’on conferve dans le Cabinet de quelques Curieux.  
Voyez *Telesphorus.*

ACESO. Fille d’Esitulape, à qui la Fable attribue une  
connoissance profonde de la Medecine. Le Clerc pré-  
tend que les Anciens , fous l’allégorie *d’Acesc*, ont  
voulu désigner un air épuré par les rayons du Soleil,  
& rendu par là medicinal & propre à réparer les forces  
de ceux qui le refpirent.

ACESTA. Maladies que l’on peut guérir. GoRRÆUs.

ACEST1DES. Nom que l’on donne aux cneminéesdes  
fourneaux, dans lefquels on fait fondre le cuivre.Elles  
fe rétrécissent à mefure qu’elles approchent de leur  
sommet, afin que les exhalaisons du métal, qui est en  
fusion s’y attachent, & que la cadmie puisse s’y for-  
mer en plus grande quantité. DIOSCORIDE , SaUMaIse  
*Hyl. Jatrica. Noyez Cadmia.*

ACESTTS. Α’κεσττίς , efpece de chrysocolle artificielle ,  
composée avec du verd-de-gris de Chypre, de l’urine  
d’enfant, & du nitre. Ρεινε.

ACESTORIS. Ακεστορὶς , d’anoç , *Cure.*

Ce mot signifie, à la rigueur, une femme qui se mêle  
de Medecine, & l’on s’en fert pour signifier une Sage-  
femme.

ACESTRA. Α’κεστρα. *Aiguille.*

ACESTRIDES. ’Ακεστρίδεο d’ila^M , guérir. Les Grecs  
donnoient ce nom aux Sages-femmes. Hippocrate s’en  
fert dans ce fens à la fin de son Traité des Chairs.

ACETABULUM. Κοτύλη, Κοτυληδῶν, 0|itapov,planteappel—  
lée *Umbilicus veneris ,* dont on peut voir l’article..

AeETABULUM signifie une grande cavité dans un os qui  
en reçoit un autre convexe pour faciliter le mouve-  
ment circulaire. On donne particulièrement ce nom  
à la cavité des os innominés qui reçoit la tête du fémur  
ou os de la cuisse.

Elle est formée par la jonction des os ilium , ifchion &  
pubis. Il faut en considérer le bord qu’on nomme four-  
cil , la cavité Cartilagineuse , l’empreinte du fond &  
l’échancrure du bord.

Le bord ou fourcil est fort faillant, principalement en  
haut. Il diminue en saillie fur les côtés vers le bas, &  
est interrompu entre *sa* portion antérieure & *sa* portion  
inférieure. Dans l’état naturel , il est augmenté par  
un bourlet élastique.

La cavité est proportionnée à la faillie du bord ,& par  
conséquent plus profonde en haut & en arriere, qu’en  
bas & en devant. Elle est revétue d’un cartilage très-  
poli, excepté depuis le milieu, jufqu’à l’interruption  
du bord.

L’empreinte inégale est en cet espace dénué de ce car-  
tilage dont je viens de parler. Cette empreinte est plus  
large vers le fond de la cavité, que vers le bord. Elle  
fert à loger un ligament & un paquet de glandes.

L’échancrure est précisément entre la portion antérieure  
& la portion inférieure du bord de la cavité cotyloïde.  
Elle est près du trou ovalaire, qu’elle paroît unir avec  
la cavité. Par rapport à la direction de tout le corps  
de l’homme considéré comme étant debout , la situa-  
tion de cette échancrure est absolument oblique.

Le bourlet cotyloïdien , c’est-à-dire , le bourlet à ressort  
ou élastique peut aussi être rapporté parmi les liga-  
mens. Il est comme un bord accessoire posé précifé-  
ment si.lr le bord de la cavité cotyloïde, auquel il est  
attaché très-fortement, de maniere pourtant qu’il cede  
faeilement aux doigts,quand on le pousse en dedans  
vers la cavité , ou en dehors. Il prete quand on l’éear-  
te, & reprend fon diametre quand on cesse de l’écar-

*npy* ACE

ter. Son tissu est très-particulier , & composé de fibres  
élastiques qui s’entrelacent tout le long de la circon-  
férence de ce bourlet, & *se* recourbent peu à peu d’ef-  
pace en efpace vers le bord propre de la cavité coty-  
loïde ; il fait un cercle entier, & passe fur l’échancrure  
de cette cavité , où le ligament transeerfal , dont je  
viens de parler, lui sert de soutien & d’attache , com-  
me le reste du bord osseux. WINSLow. *Anat.*

**ACETABULUM** signifie encore une espece de substance  
glanduleuEe que l’on trouve communément dans le  
placenta de quelques animaux. Voyez *Cotyledon.*

**ACETABULUM.** Sorte de mefure qui étoit en usiige parmi  
les anciens & qui contenoit la huitieme partie de no-  
tre pinte.

Elle paroît avoir tiré sim nom d’un vaisseau dans lequel  
ils mettoient le vinaigre dont ils *se servaient à* table,  
qui contenoit , felon toute apparence, à peu près la  
même quantité , & qu’on appelloit *Acetabulum dé Ace-  
tum ,* vinaigre. Agricola prétend qu’elle étoit suite  
comme une boîte , & admet la même dérivation qui  
paroît d’autant plus vraisemblable que le mot οξύθηοφο,,  
*Oxybaphon ,* qui est exactement la même mesiIre, pa-  
roît aussi dérivé d’ïse, qui signifie du vinaigre.

Les Auteurs fie font donné beaucoup de peine pour fixer  
le poids de *s Acetabulum* des différens liquides soir le-  
quel ils ne fiont point d’accord. Comme la pesianteur  
spécifique des liquides varie, le poids de 1’*Acetabu-  
lum* , de même que celui des autres mesiures doit aussi  
varier.

ACETARIA. *Salades.* On donne ce nom à toutes les  
herbes qui fie mangent avec le vinaigre, tant feuilles  
que racines ; les plus en ufage font la laitue, la chi-  
corée , le pourpier , la pimprenelle , le creffon , le  
cochlearia, &c.

ACETARIUM SCORBUTICUM. Espece dereme-  
de, ou plutôt de saumure dans laquelle Bates veut que  
ceux qui Eont sujets au scorbut, trempent leurs ali-  
mens avant que d’en user.

Prenez *des sommités de feuilles de cueillerée de mer , trois  
onces.*

*sucre blanc, six onces.*

*sol de cueillerée , une once.*

Mêlez le tout elssemble & ajoutez - y six onces *de suc  
d’orange.*

ACETOSA. *Oseille.* Les feuilles de *F Oseille sont* lisses,  
fucculentes, tendres, longuettes , pointues, à oreilles  
comme les épinards, du côté qu’elle tiennent à leurs  
queues, & d’un gout très-acide ; sa tige est longue &  
grêle garnie de deux ou trois petites feuilles ; elle por-  
te des fleurs qui ont plusieurs étamines auxquelles fuc-  
cede une graine triangulaire & luifante. Sa racineest  
épaisse d’environ un travers de doigt , branchue fi-  
breufe & d’un jaune foncé. Elle porte plusieurs années;  
elle croît dans les champs & dans les prairies, & fleurit  
au mois de Mai ; on emploie fes feuilles , fa semen-  
ce & *sa* racine dans la Medecine. **MILLER.**

1°. *Acetofa vulgaris , Oxalis,* Offic. *Acetofa vulgaris ,*Park. 742. Raii. Hist. j. 178. *Acetofa pratensis* , C. B.  
114. Hist. Oxon. ij. 582. Tourn. Inst. 502. Boerh.  
Ind. A. ii. 85. Dill. Cat. 67. Buxb. 4. *Acetofa major  
vulgatissima ,* Schw. 5. *Acetofa vulgaris, sive Rameae  
campestrinus ,* Munt. Herb. Brit. 221. *Oxalis feu Ace-  
tosa, Ger.* 319. Emac. 396. Park. Parad. 486. Chab.  
311. *Oxalis vulgaris folio longo,* J. B. ii. *os Lapa-  
thum Acetos.um vulgare ->* Raii iynop. iii. 56.

Elle croît dans les prés & les paturages & fleurit au mois  
de Mai. Les parties de cette plante , qu’on emploie  
dans la Medecine , fiant : 1, les feuilles qui font suc-  
culentes , luifantes, pointues , d’un verd foncé & aci-  
des. 2. La racine qui est fibreuse , jaune , stiptique &  
amere. 3. Les Eemences qui fiant d’une figure triangu-  
laire & d’un rouge éclatant. Elle est cordiale , hépati-  
que , résiste à la corruption , excite l’appétit, atténue la  
bile , défialtere, ce qui fait qu’on la donne fréquemment  
dans les fievres ordinaires & pestilentielles. DaLe.

ACE 198

Ses feuilles sont dun grand ufage dans le scorbut ; on les  
ordonne au printems en forme de falade a ceux qui en  
font attaqués ; sim fisc passe pour un excellent anti-  
fcorbutique ; Ea racine n’est point acide, mais amere  
& astringente ; elle préEerve du fcorbut & arrête les  
diarrhées bilieuses. Comme sa semence est astringente  
elle entre dans le diaEcordium & dans les autres re-  
medes astringens. **MILLER.**

Cette plante est excellente pour les personnes d’un tem-  
pérament chaud , foible , bilieux & putride. BoER-  
**HAAVE.**

La racine de cette plante n’est point acide, comme le pré-  
tend Matthiole , mais amere & astringente. Elle teint  
le papier bleu d’une couleur de pourpre foible , au lieu  
que fes feuilles lui donnent un rouge foncé qui fe con-  
ferve même après que le papier est *sec,* mais le pre-  
mier disparoît & ne laisse qu’une tache brune. Le Eel  
essentiel de *s Oseille* est un mélange de stel ammoniac  
& de nitre ; il pétille dans le feu & répand une odeur  
urinetsse lorsqu’on le fait dissoudre dans l’huile de tar-  
\* tre. Le fel ammoniac femble plus développé dans fes  
racines, puisqu’il teint le papier bleu en pourpre , ce  
que le nitre ne fait point ; mais l’acide des feuilles est  
dégagé d’une grande quantité de fel acre , & est en  
quelque storte semblable à l’efjorit de SH ammoniac où  
à celui du nitre. Dans les racines ces deux especes de  
Eels simt mêlées avec quelque peu d’huile & de terre,  
au lieu que dans les feuilles, ils font dissous dans une  
grande quantité de phlegme. Ce qui fait croire que  
*FOfellle* ne contient point de vitriol , c’est que fes  
feuilles ne noircissent pas plus la teinture de noix de  
galle que les autres acides qui ne contiennent aucunes  
parties métalliques. Il n’est donc pas furprenant que  
les différentes parties, de *FOfellle* aient différentes ver-  
tus. Ses racines dans lesquelles le SH ammoniac , le  
soufre & la terre dominent font propres à ouvrir & à  
lever les obstructions. Elles entrent dans les bouillons  
les décoctions & les tisimes apéritives ; *ses* feuilles au  
contraire qui agacent les dents par leur acidité, rafraî-  
chiffent en appaifant la fermentation du fang, tempe-  
rent la bile ou l’empêchent de s’enflammer. Simon  
Paulli rapporte que les Peuples du Groenland sirnt mi-  
sérablement tourmentés du scorbut, & qu’on les gué-  
rit avec des bouillons ou des décoctions de cochléa-  
ria dans lesquelles on met de *FOsoille* pour corriger  
sim acreté. On a remarqué encore que l’usage des ra-  
cines & des feuilles de *FOsoille* foulage extremement  
les persemnes scorbutiques qui font d’un tempérament  
sec & bilieux. Les feuilles *d’Osoille* .pilées ou cuites  
fous la cendre, hâtent la suppuration des tumeurs, de  
même que le levain. Sa racine donne une couleur de  
vin aux tisimnes , & l’on peut s’en servir pour tromper  
les malades qui ont envie de boire du vin, surtout en  
y ajoutant un peu de fisc de grenades. MaRT. ToeRNE-  
FORT. On peut voir à l’article *Botanica,* un détail de  
la méthode dont on se sert pour découvrir les princi-  
pes qui composent les végétaux , par les changemens  
qu’ils apportent si la couleur du papier bleu.

20. *Acetosa arvenfis ,* Offic. *Acetosa minor, sou Litjala »*Ind. Med. 111. *Acetosa arvenfis lanceolata.* C. B. 114.  
Raii Hist. i. 180. Dill. Cat. 52. Hist. Oxon. ii. 584.  
Boerh. Ind. A. ii. 86. Tourn. Inst. 503. Buxb. 4. *Ace-  
tosa minor lanceolata.* Park. Theat. 744. Munt. Herb.  
Brit. 222. *Acetosa lanceolata major.* Schw. 8. *Oxalis  
parvaauriculata repens.* J. B. ii. 992. Chab. 312. *Oxa-  
lis tenuifolia.* Ger. 320. Emac. 397. *Lapathum Ace-  
tos.um repens lanceolatum.* Raii. Synop. 56.

Elle croît dans les champs , & l’on *sè sert* de *ses* feuilles  
dans la Medecine ; elle est beaucoup plus agréable  
au gout , que *VOs.ellle* ordinaire , dont elle a toutes  
les vertus. CuaB. DaLE.

Cette espece *d’Osoille* est plus petite que l’autre ; ses  
feuilles font longues & pointues & à oreilles du côté  
qu’elles tiennent à leurs queues , ce qui leur donne la  
figure du fer d’une lance. Elles font aigres comme cel-  
les de *FOsoille* ordinaire. Ses fleurs finissent en polute

199 ACE

de même que celles de la premiere espece, elles sont  
petites & Composées d’étamines. Ses semences sont  
triangulaires & plus petites ; sa racine est petite &  
rampante ; elle croît dans les lieux secs & stériles &  
fleurit au mois de Mai. On lui attribue moins de ver-  
tus qu’à l’*Oscille* ordinaire , ce qui fait qu’on s’en fert  
rarement. MILLER.

30. *Acetosa Romana rotundifolia ,* Offic. Munt. Herb.  
Brit. 224. *Acetosa rotundifolia hortensis.* C. B. m.  
Raii. Hist. i. 180. Hist. Oxon. ii. 583. Boerh. Ind A.  
il. 86. Tourn. Inst. 503. Buxb. 4. *Acetosa Sabaudica.*Schw. 214. *Oxalis Franc a scu Romana.* Ger. 320.  
Emac. 397. *Oxalis sativa Fr anca sive Romana rotun-  
difolia.* Park. 743. *Oxalisfolio rotundiore repens.* J. B.  
ii. 990. Chab. 311.

Elle croît dans les jardins , & elle a les mêmes vertus que  
les autres. DaLE.

Les feuilles de cette espece *d’Oscille* sont d’un verd  
bleuâtre, elles font plus larges , plus courtes & plus  
rondes que celles de *F Oseille* ordinaire , leurs oreil-  
les font aussi beaucoup plus grandes ; *sa* tige n’est pas  
si haute., elle est moins forte & moins droite ; stes fleurs  
*& ses* Eemences ne different point de celles des deux  
premieres especes.

Elle croît dans les jardins, & fleurit au mois de Juin. Ses  
feuilles font aussi aigres que celles de l’oseille ordinai-  
re, & l’on peut les mêler indifféremment soit dans les  
remedes , foit dans les sidades. MILLER. *Bot. Offe*

Cette plante est d’un grand tssage dans la Medecine. Son  
stuc étant cuit, dépuré & épaissi , donne lorsqu’on le  
met dans un lieu souterrain, un sist acide qui aiguillon-  
ne, purge, fortifie & resserre, & est propre à toutes les  
maladies accompagnées d’une fievre ardente, putride  
& continue. Ses feuilles ou fes racines msses en dé-  
coction dans du petit lait, fiant excellentes dans tou-  
tes les maladies de langueur , lorsqu’il y a dans le  
corps une acrimonie qui tend à la pourriture. On em-  
ploie l’oseille confite, son sirop & le phlegme qu’on  
en tire. Il n’y a point de plante qui soit plus pro-  
pre à purger le corps des humeurs féculentes qui  
s’y font amassées pendant l’hiver : une poignée de  
feuilles *d’oscille* bouillies dans une pinte de petit lait,  
fournit un remede excellent pour cet effet dans le mois  
d’Avril. Enfin l’*oscille* est un des remedes les plus effi-  
caces que l’on puisse employer contre le fcorbut, foit  
qu’on la mange crue, ou qu’on en boive le suc : elle  
corrige la puanteur de l’haleine, elle raffermit les dents,  
remédie à la pourriture des gencives, & est extreme-  
ment utile dans tous les cas où le sang est trop fluide  
& les vaiffeaux trop relâchés. Ceux qui crachent le  
fang & qui fiant menacés de tomber en consomption ,  
reçoivent beaucoup de soulagement de l’ssa-ge du silc  
d’*oscille,* que l’on emploie aussi à l’extérieur pour net-  
toyer les ulceres.

Les feuilles pilées avec du beurre frais, font excellentes  
contre les charbons qui tendent àlagangrene. Βοεβη.  
*Hist. Plant.*

Miller joint aux trois especes principales *d’oseille* dont  
nous venons de parler, les suivantes.

*Acetosafolii s crispis f* C. B. P.

*Acetosa montana maxima* , C. B. P.

*Acetosa Pyrenaica, angustissimo et longissimo folio t* Schol.  
Bot.

*Acetosa montana elato Arirotundofolio s* Bocc.Muf  
*Acetosa montana pumila, fagopyrifolio* , Bocc. Muse  
*Acetofatuberofa radice*, C. B. P.

*Acetosa calthaesolio , peregrina,C.* B. P.

*Acetosa lucidas solio atriplicis*, H. R. Par.

*Acetosa major Italica,semine rotundiore et glomerato,* H.  
R. Par.

*Acetosa lanceolata angustifolia elatior*, Mor. Hist.

*Acetosa ocymifolio, Neapolitana,* C. B. P.

*Acetosa Americana, soliis longissimis pediculis donatis.*

*Acetosa rotundifolia repens Eboracensis t folio in medio de-  
liquium patiente,* Mor. Hist.

ACE [200]

*Acetosa arboreseens, subrotundo solio , ex insulis fortunaelsi*Pluk. Almag.

*Acetosa Masecovielca sterilis*, M. H.

Comme Boerhaave attribue de grandes vertus au fel esi-  
sentiel d’*oseille,* je trouve à propos d’indiquer la mé-  
thode dont il *se sert* pour l’extraire.

1°. *Prenez* une grande quantité *d’oseille* de jardin lorse  
qu’elle est dans *sa* vigueur, & un peu avant qu’elle  
soit en fleurs : cueillez-là de grand matin ; après l’a-  
voir lavée & coupée , il faut la piler & en exprimer  
tout le fuc par la preffe , Payant mise auparavant dans  
un seic de toile bien propre : ce fuc sera extremement  
acide, verd, & aussi épais que du moût. 2°. Ajoutez  
à ce sim six fois autant d’eau de pluie, afin qu’il passe  
mieux par la chauffe. Passez ce fuc jusqu’à ce qu’il soit  
clair, vous aurez alors une liqueur acide, agréable &  
transparente. 3 . Mettez cette liqueur dans un grand  
vaisseau de terre, & faites-la évaporer dans un lieu  
où il n’y ait point de poussiere , ou à un petit feu,  
jufqu’à la consistance de sirop clair , ou de crême de  
lait frais ; vous la trouverez bien plus aigre qu’au-  
paravant. 4°. Verfez cette liqueur épaisse dans une  
bouteille , que vous remplirez de façon qu’il y ait  
place pour ajouter un peu d’huile : laissez cette bou-  
teille en repos dans un lieu frais pendant huit mois.  
Cette huile sert à empêcher la fermentation , la pu-  
tréfaction & l’épaississement de la liqueur. Il *se* for-  
mera fous cette huile un sel approchant du tartre.  
50. Après avoir décanthé la liqueur, versez de l’eau  
sur ce qui reste au fond de la bouteille, afin d’enle-  
ver les parties mucilagineuses adhérentes à ce fel.  
Faites-le fécher, & vous aurez le fel que vous deman-  
dez. Βοεβη. *Chem.*

\* Voici quelques expériences qui peuvent instruire des  
différentes substances que llon peut retirer de *l’oseille.*Cinq livres *d’oseille* desséchées à l’ombre & réduites à  
dix-neuf onces & demie , mifes en digestion au bain-  
marie pendant deux jours dans foixante - une once  
d’eau de fontaine , ont donné d’abord par la dise  
tillation une liqueur qui troubloit la dissolution du  
fublimé corrosif, & la rendoit laiteufe, & qui tei-  
gnoit le vitriol en jaune. Ce qui restoit, poussé à  
grand feu par la cornue , a fourni une liqueur qui  
fermentoit vivement avec l’efprit de fel. On a eu  
essuite neuf drachmes d’huile , & six drachmes &  
cinquante-quatre grains de fel lixiviel. HAMEL. *Hist.*p. 232. *Hist.Ac. R. Sc. T* 1. p.405.

\* Les feuiles *d’oseille* fraîches poussées par la cornue à  
feu nu que l’on augmente par degrés , donnent or-  
dinairement dans la distillation un fel volatil ou en  
forme concrete, ou en forme liquide, La liqueur qui  
vient ensuite ne contient point ou que très-peu d’a-  
cides. Si la distillation des feuilles fraîches ou du suc  
qu’on en a exprimé fe fait au bain-marie, la liqueur  
qui monte après le fel volatil est très-chargée d’aci-  
Jes. Les feuilles mifes en macération avant que de les  
distiller, & dans lesquelles il a déja commencé à *se*faire une légere fermentation, donnent dans la distil-  
lation une liqueur bien plus acide que celle que l’on  
obtient par les autres procédés. Sur la fin de la distil-  
lation, on a encore un peu de fel volatil. *Mém. Ac. R.  
Sc.* 1721 .p. 24. et*fuiv.*

ACETOSA ESURINA. Esprit esurine de vinaigre,  
dont on donnera la description dans l’article *Acetum.*

ACETOSELLA, *Alléluia* ou *Oseille fauvage.*

*Acetofella LujulasAlleluiaj* Offic. *Acetofella et Lsilidasive  
Alléluia Officinarum}* Buxb. 5. *Acetofella vulgo,*Herm. Hort. Lugd. Bat. 2. *[Acetofella vulgaris et Os.fi-  
dnarum,* Rupp. Flor. Jen. 101. *Trifolium Acetosum  
vulgare s* C. B. Pin. 330. Hist. Oxon. ij. 183. Park.  
Theat. 746. Raii, Hist. ij. 1098. *Trifolium Acetosum  
vulgare Lujala, Alleluia Officinarum,* Merc. Bot. j.  
74. Phyt. Brit. 123. *Oxys alba.* Mer. Pin, 90. Ger.

20ΐ ACE

1030. Emac. 1201. Raii, Synop. iij. 281. *Oxysstore  
albosTourm* Inst. 88. Elem. Bot. 76. Boerh. înd. A.  
319. *Oxys sive trifolium aridum flore albo* , J. B. ij.  
387. *Oxys sive trifolium acidum ,* Chab. 168. DaLE,

La racine de l’*oscille sauvage* est petite, longue, écail-  
leufie, tirant sur le rouge, & jette un grand nombre de  
fibres très déliées. Ses feuilles sortent directement de  
fa racine; ellessimt nombreuses, & soutenues chacune  
fur une queue mince, rougeâtre , d’environ deux ou  
trois pouces de long, divisées en trois parties égales,  
& ayant la figure d’un cœur , d’un verd pâle & d’un  
gout aigre agréable. Il s’élève d’entre ces setiilles des  
pédicules qui portent chacun une fleur monopétale  
découpée en cinq parties, quelquefois blanche , &  
quelquefois d’un rouge pâle. Quand cette fleur est  
paffée , la loge qui renferme la femence augmente,  
& fe partage en cinq angles : elle s’ouvre lorsqu’elle  
est mûre pour peu qu’on la touche, & laisse paraître  
des semences petites & rondes. Cette plante croît dans  
les bois & dans les lieux sablonneux, & fleurit au  
mois d’Avril.

Les feuilles de *i’oseille* fauvage , qui font la seule de ses  
parties dont on fasse ufage , passent pour avoir beau-  
coup plus de vertus que celles de l’*oseille* ordinaire,  
pour être plus cordiales & d’une plus grande utilité  
dans les fievres inflammatoires. Elles defalterent &  
& temperent la chaleur de l’estomac qu’elles sorti-  
fient : elles excitent l’appétit, remédient aux mala-  
dies du foie, à Phydropisie & à la jaunisse. Lorfque  
son silc est clarifié, il est d’un très-beau rouge ,& four-  
nit un sirop très-agréable.

Les préparations de l’*osa lie* fauvage que l’on garde dans  
les boutiques pour Pufage de la Médecine, Pont le sirop  
que l’on fait avec fon fuc , & les feuilles *d’oseille* confi-  
**tes. MILLER,**

Le fuc de cette plante est huileux, acide & nitreux;  
de-là vient qu’il est bon dans toutes les maladies brû-  
lantes, putrides & pestilentielles : étant bouillie dans  
du petit lait, elle est un remede excellent contre Pin-  
flammation, la pleurésie & toutes sortes de maladies  
aigues. Il n’y en a point qui soit plus propre à corriger  
les vices & la putréfaction des humeurs ; elle ne peut  
donc qu’être excellente contre le dégout & l’indigef-  
tion qui est caufée par une bile corrompue, ou par  
quelque humeur alkalefcente qui féjourne dans l’ef-  
tomac. Comme cette plante est aigre par elle-même,  
on doit la donner aux malades en falade, fans vinai-  
gre. Elle est bonne dans la diarrhée, la dyssenterie &  
le cours de ventre ; ee qui doit engager les Medecins  
à en faire un plus fréquent ufage. L’eau qu’on en tire  
par la distillation , n’a aucune vertu. Cette plante est  
d’un gout aigre desagréable, presque aussi pénétrant  
que celui du jus de citron , & plus apéritif qu’astrin-  
gent. Elle est bonne dans les fievres ardentes, les in-  
flammations, les bubons, les charbons pestilentiels ,  
Pur lesquels on l’applique après l'avoir pillée. Elle est  
excellente étant confite avec du fucre. On a compofé  
en Allemand un volume qui a été traduit en Latin  
fur les propriétés de cette plante, que l’on prétend  
avoir guéri de la peste , & reparé les gencives qui  
avoient été prefque détruites par le fcorbut. BoER-  
**HAAVE.**

ACETUM. *Vinaigre.* Ce fluide que tout le monde con-  
noît, a été regardé de tous tems comme absolument  
nécessaire dans la Médecine & la Chirurgie.

Hipjocrate en recommande l’usage dans les maladies  
hystériques, & l’ordonne avec du miel dans les in-  
flammations du foie & de la poitrine. *Noyez OxymeI.*Il nous aVertit cependant qu’il fait beaucoup plus de  
bien aux perfonnes bilieufes qu’à celles qui font d’un  
tempérament atrabilaire , & qu’il est très-nuisible aux  
mélancholiques. Il convient beaucoup plus auxhom-  
mes qu’aux femmes , parce qu’il nuit à l'utérus , *de  
Ratione victus in Acutis.*

Galien regarde le *vinaigre* comme un remede extreme-  
ment atténuant, difcussif, répercussif & antsphlogif-

ACE 201

tique. Il dit qu’ayant voulu connoître par lui-même les  
effets du *vinaigre,* il appliqua la thapsie fur differens  
endroits des jambes , qui dans quatre ou cinq heures  
furent enflammées & douloureufes. Il bassina un en-  
droit avec de l’eau , un autre avec de l’huile , l'un  
avec de l’eau rosie & l’autre avec du *vinaigre, 8e* il  
trouva que ce dernier fut celui qui procura le plus  
prompt soulagement. \*

Il dit qu’il pénetre tous les corps de même que le feu ,  
& qu’il paffe à travers les vetemens les plus épais ,  
plus promptement que l’eau ; qu’il diffout les tumeurs  
squirrheufes de la rate , & qu’il est un antidote con-  
tre les champignons vénéneux & la thapsie.

Il fait ceffer le hoquet , qui est caufé par la putréfac-  
tion des alimens que l’estomac n’a pu digérer. Je  
crois qu’il veut parler d’une putréfaction alkaline à  
laquelle le *vinaigre* ne peut que remédier.

Π recommande le *vinaigre* avec de l’eau comme un re-  
mede efficace dans les fievres ardentes qui surviennent  
en été,& qui causent une alteration extraordinaire,aussi-  
bien que dans celles qui viennent dans une autre *saison,*qui échauffent & altérent le malade. Il veut qu’on l'ap-  
plique extérieurement pour guérir les *achores* qui ne  
font point envenimées, & qui ne demandent que des  
topiques, aussi bien que l’herpes superficiel.

Il prétend que le *vinaigre* dans lequel on a mis en infu-  
sion des herbes ameres, est prepre pour les tumeurs  
inflammatoires qui fiont prêtes à dégénérer en skirre,  
Eur tout pour celles de la rate, parce qu’il atténue  
sans échauffer. Il assure même qu’il n’y a point de  
sc:kirres qu’on ne pusse guérir , lorsqu’on y peut faire  
parvenir la vapeur qui s’éleve du vinaigre jetté fur un  
caillou calciné jusqu’à rougeur.

Il confeille de frotter les narines des léthargiques avec  
du vinaigre, dans lequel on a fait bouillir du thym ,  
du pouliot & de l’origan. Nous verrons ci-après ce que  
dit Boerhaave de cette propriété du *vinaigre.* Je puis  
assurer après l’expérience que j’en ai faite, que c’est  
le remede le plus efficace que l’on connoisse dans les  
évanouissemens, les affections hystériques & dans  
toutes les maladies soudaines qui font de cette espe-  
ce. Il est préférable à toutes ces exhalaifons puantes  
ou fels volatils , qui pour l’ordinaire ne font d’aucun  
effet & fouvent causent beaucoup de dommage.

*Vertus du Vinaigre , suivant Dioseoride.*

*Le vinaigre* rafraîchit & resserre. Il fortifie l’estomac, il  
excite l'appétit, il arrête les flux de fang, foit qu’on  
en ufe intérieurement ou qu’on l’applique extérieure-  
ment , il fait ceffer aussi le cours de ventre lorfqu’on  
en met dans les alimens. Il est bon pour les bleffures  
& en prévient l’inflammation, étant appliqué avec de  
la laine grasse ( lo σι, poli ) ou avec une éponge. Il guérit  
les chutes de l’anus & de la matrice , la pourriture  
& le saignement des gencives; les ulceres corrosifs,  
les éresipeles, les herpes, la lepre, les dartres & la gale,  
étant mêlé avec des drogues convenables. Il arrête les  
progrès des ulceres chancreux, qu’on a foin defomen-  
ter fouvent avec cette liqueur. Une fomentation chau-  
de de vinaigre avec du foufre , appaife les douleurs  
de la goutte, & le mélange du vinaigre & du miel  
efface les meurtriffures occasionnées par des coups. Ap-  
pliqué avec de l’huile rofat, (ῥ,δὶνι) avec de la laine  
grasse ou avec une éponge , il guérit tous les maux  
de tête qui proviennent de chaleur. Sa vapeur toute  
chaude est très-efficace contre Phydropisie , la surdi-  
té & le tintement d’oreilles ; le vinaigre tue aussi les  
vers qui s’y engendrent lorfqu’on y en met quelques  
gouttes. On guérit le gonflemennt des glandes & les  
demangeaisims de la peau, en les fomentant avec une  
éponge trempée dans du vinaigre chaud. Cette efpece  
de remede est encore très-efficace contre le poifon  
froid des animaux venimeux.

Le *vinaigre* chaud pris comme vomitif, est efficace con-  
tre toutes fortes de postons , surtout contre celui de

203 ACE

la gratiola & de la cigue. Il est bon avec du sel pour  
dissoudre les coagulations du siing ou du lait dans llese  
tomac, pour détruire le poison des champignons , de  
la carline & de Pif. Il chasse, lorsqu’on en boit, les  
vers de l’estomac , il appaisie la toux invétérée en en  
cauEant une nouvelle. Il est bon contre l’asthme étant  
avalé chaud. Il guérit les catarrhes employé en garga-  
risine. On l’emploie dans Pesquinancie, le relâche-  
ment de la luette & contre le mal de dents qu’il ap-  
paife, étant gardé chaud dans la bouche.

Comme l’illustre Boerhaave a Paît des recherches très-  
grandes Pur le *vinaigre*, qu’il a examiné avec soin sa  
nature, & que le détail qu’il nous a laissé de *ses* pro-  
priétés est très-exact, je ne puis mieux faire que de  
rapporter ici fes fentimens fur ce sistet, que je pren-  
drai la liberté d’accompagner de mes remarques. Je  
confeille cependant au Lecteur de parcourir les Arti-  
cles *Fermentatio 8c acidum,* pour l’intelligence de ce  
qui fuit.

Nous avons déja vu que l’effet le plus remarquable qui  
réfulte de la premiere fermentation des fucs végétaux,  
est un *alcohol* ou efprit inflammable ; il nous reste  
maintenant à examiner l’autre production qui en est  
une fuite , c’est-à-dire le *vinaigre,* qu’on ne peut  
avoir que par le moyen d’une seconde fermentation,  
puisque la génération du *vinaigre* fuppofe auparavant  
celle d’une liqueur vineufe, qui de quelque efpece  
qu’elle foit peut enfuite servir pour cet effet. Si l’on  
met dans du vin une grande quantité de lie, & qu’on  
ajoute à l’écume qui s’éleve fur sa surface pendant  
qu’il fermente, dti tartre pulvérifé , des pédicules &  
des peaux de raisin, aussi-bien que les feuilles de vi-  
gne qui contiennent une grande quantité de matiere  
faline & tartareuse , qu’on agite le tout ensemble , &  
qu’on le mette dans un lieu chaud, surtout dans un  
tonneau, que la vapeur du *vinaigre* ait entierement  
pénétré & dans un air pareillement imprégné de ces  
mêmes vapeurs, il se fera une feconde fermentation  
accompagnée d’une chaleur considérable, ce qui dise,  
tingue particulierement cette feconde fermentation  
de la premiere. Lorsqu’elle continue trop long-tems  
le vin s’aigrit bien à la vérité, mais il devient foible  
& ne fait jamais de bon vinaigre.

Il s’enfuit donc que toute plante qui est capable de fer-  
menter comme le raisin, & de paffer à la fermentation  
vineufe, devient la matiere éloignée de la génération  
du vinaigre. La matiere qui siert immmédiatement à  
faire le vinaigre, c’est le vin de quelque efpece qu’il  
foit , avec cette circonstance néantmssins, que plus il  
est fort, plus le vinaigre l’est aussi. Il est bien vrai que  
l’on peut en faire avec du vin médiocre, mais il est  
d’une nature plus foible & moins pénétrante.

Les fermens qui contribuent avec le plus d’effet à la gé-  
nération du *vinaigre ,* font :

ï°. Le marc ou la lie d’un vin acide.

2°. Celle du vinaigre retirée des vieux tonneaux, de ceux  
principalement où il y en a eu de tres-fort.

3°. Le tartre d’un vin acide, réduit en poudre.

4°. Le *vinaigre* lui-même préparé auparavant comme il  
faut, & dans fon plus haut dégré d’acidité.

5°. Les vieux tonneaux dans lesquels il y a eu pendant  
long-tems du *vinaigre* très-fort, & qui font par colla  
féquent imprégnés de cet acide.

6°. L’agitation fréquente du vin dans lequel il y a de la  
lie.

\* L’expérience fui vante de M. Homberg prouve com-  
bien le mouvement contribue à la formation du *vi-  
naigre.* H remplit une bouteille bien nette du meil-  
leur vin , & Payant fuspendue à une aile de moulin  
à vent, dont elle fuivit les mouvemens pendant trois  
jours, le vin fe changea en *vinaigre* très-fort. *Hist.  
Acad. Roy. Sc.* 1700. p. 11.

7°. Les queues & la peau des cerifes, les grappes des  
groseilles, les surgeons de vigne & autres parties sem-  
blables des végétaux acides.

8°. Le levain de seigle aigri.

ACE 204

9°. Le mélange de toutes ces choses ensemble, surtout  
si on a soin d’y joindre quelques aromates , donne du  
*vinaagre* extremement fort.

Glauber a donné il y a long-tems un mémoire fort exact  
fur la génération du *vinaigre,* qui a été inféré depuis  
dans les *Tranfactions Phtlos.ophiques ,* dont voici le  
contenu.

On prend deux tonneaux de bois de chêne de la figure  
des tonneaux ordinaires , dans chacun defiquels on pla-  
ce environ à un pié de distance du fond, une claie d’o-  
sier , fur laquelle on met une couche médiocrement  
épaiffe, de surgeons nouveaux, & sim celles-ci des pé-  
dicules de grappes de raisin dont on remplit les ton-  
neaux qui sont debout à un pié près. Ces tonneaux  
ainsi préparés, on versie dans tous les deux le vin dont  
on veut faire du *vinaigre,* en obfervant que l’un foit  
tout-à-fait plein, & que l’autre ne le foit qu’à demi.  
On remplit tous les jours alternativement ce dernier  
avec du *vinaigre* de l’autre, ensorte que ni l’un ni  
l’autre ne Eoit jamais plein plus de vingt-quatre heu-  
res. Au bout de deux ou trois jours il survient une fer-  
mentation dans le vin du vaiffeau qui est à demi plein ,  
sisivie d’une chaleur sensible, qui augmente tous les  
jours par dégrés , tandis que la fermentation & la cha-  
leur font presque éteintes dans celui qui est tout-à-  
fait rempli, & ceffent prefque tout-à-fait pendant les  
vingt-quatre heures qu’il reste plein. Cette fermenta-  
tion & cette chaleur recommencent & ceffent alterna-  
tivement dans les deux tonneaux.

On continue cette opération jufqu’à ce que la chaleur  
foit éteinte, & qu’on n’apperçoive plus de fermenta-  
tion dans le tonneau qui est à demi plein ; ce qui est  
un signe que le *vinaigre* est fait, & pour lors on l’ôte  
de ces tonnneaux pour le mettre dans d’autres que  
l’on a foin de bien boucher.

Plus l’endroit où scmt les tonneaux dans lesquels on sait  
*le vinaigre* est chaud, plutôt aussi est-il fait. L’opéra-  
tion est achevée en France en été, au bout de feize  
jours ; elle est beaueoup plus longue dans les tems  
& les climats froids. Lorfque la faifon où l’attelier est  
extremement chaud,il est souvent nécessaire de remplir  
le vaiffeau qui est à demi plein de douze en douzeheures;  
autrement la chaleur & la fermentation deviennent si  
violentes, que les esprits volatils du vin n’étant point  
encore fuffifamment fixés, font dissipés par la chaleur,  
& s’évaporent avant qu’ils aient eu le tems de *se* con-  
vertir en *vinaigre* d’où il arrive que la liqueur qui  
devroit s’aigir, devient vappide & ne fait point un  
aussi bon *vinaigre* qu’il l’eut été sans cet accident. On  
doit donc avoir foin de fermer exactement le tonneau  
qui n’est qu’à demi plein, avec un couvercle de bois  
de chêne, afin de réprimer le bouillonnement de la li-  
queur pendant la fermentation, & que les esprits ainsi  
repousses pussent agir plus long-tems & avec plus de  
force fur les substances qui semt dessous, & que leur  
réaction les empêche de *se* dissiper. Le vaisseau au con-  
traire qui est plein doit rester découvert, afin que l’air  
puisse s’introduire avec plus de facilité dans la liqueur  
que l’on veut convertir en *vinaigre.*

Cette feconde fermentation qui fe termine ici , est la  
caufedela production *dxsHnaigre->* que quelques per-  
fonnes regardent mal-à-propos comme une «liqueur  
produite par la dissipation des esprits fulphureux que  
la premiere fermentation avoit produits : car une pa-  
reille liqueur feroit très-foible & tout-à-fait différen-  
te de celle dont nous parlons. Au contraire , plus le  
vin qu’on emploie pour cet esset est fort & fpiritueux,  
plus aussi le *vinaigre* a de force ; c’est tout le contraire  
lorfque le vin est foible. De-là vient que les liqueurs  
fortes que l’on tire des grains , fournissent, lorsiqu’on  
les traite de la même maniere , d’aussi bon *vinaigre*que les meilleurs vins d’Efpagne.

Il y a cela de remarquable dans cette opération , que ce  
changement de vin en *vinaigre* ne peut *fe* siaire qu’au  
moyen de la chaleur considérable qu’excite la fermen-  
tation; tandis quelle est presique imperceptible dans

205 ACE

le moût qui fermente dans le tems des vendanges,  
aussi - bien que dans les différentes especes de bie-  
res , qui nonobstant la fermentation violente qui fur-  
vient dans le tems qu’elles travaillent, ne s’échauffent  
jamais. Ce qui prouve que cette espece de chaleur est  
nécessaire pour la génération d’un acide , c’est que le  
froment, le lait & les alimells qu’on en compofe , ne  
fauroient s’aigrir qu’au moyen de la chaleur des *sai-  
sons* , du feu artificiel ou du corps. Nous voyons mê-  
me que la violence dû feu convertit le nitre, le fou-  
fre & le fel marin , qui ne font point acides, en *es-  
prits* qui le sont extremement. Ceci pourroit même  
nous donner lieu de croire que presque tous les chan-  
gemens qui surviennent dans la nature, exigent un  
certain dégré de chaleur.

Une autre circonstance qui ste présente dans cette opéra-  
tion ; & qui mérite notre attention, c’est , que pen-  
dant que le vin *se* change en *vinaigre,* il déposte une  
quantité incroyable de lie épaiffe, graffe, huileuse &  
siavoneuse , qui s’attache aux parois du vaiffeau , aux  
rejettons des vignes, & aux pédicules des grappes de  
raisin. D’où peut venir une pareille matiere ? Il *lu y* a  
certainement rien de semblable dans le vin, rien qui  
en ait la moindre apparence. Elle s’engendre même  
de nouveau après qu’on l’a ôtée, de sorte qu’il est né-  
cefsaire de purger une fois Pan les surgeons & les re-  
jettons de vigne, ainsi que les pédicules des grappes  
de raisin, de cette matiere épaisse & onctuetue , car  
autrement le vin que l’on met dans les vaisseaux ne  
se changeroit point en *vinaigre* , mais donneroit une  
liqueur épaisse , grasse & corrompue , qui ne feroit  
propre à aucun ufage.

On doit avoir foin de nettoyer les rapés de cette matiere  
grasse qui s’y est attachée, en jettant deflus une grande  
quantité d’eau, que l’on doit bien écouler, de peur que  
s’il en restoit quelque chose, elle ne les privât du fer-  
ment acide dont ils sont emprégnés. On doit aussi net-  
toyer les claies, les cotés & les fonds des vaisseaux dans  
lesquels on fait le vinaigre , avec la même précaution,  
& difpofer les claies & les rapés comme auparavant;  
car ils font propres à faire de nouveau vinaigre, jufqu’à  
ce que le long ssa-ge qu’on en fait donne lieu à la ma-  
tiere dont nous parlons de fe former de nouveau : ce  
qui prouve évidemment que le vin jette cette huile tan-  
dis qu’il fe dépouille de sia propre nature pour prendre  
celle du *vinaigre.* Comme le ferment *acéelflque* reste  
dans les vaisseaux, les claies & les rapés, il arrive que  
les vaisseaux qui ont fervi long - tems scmt plus propres  
que les autres à faire le *vinaigre,* dont ils font avec les  
claies & les rapés comme le réservoir.

On doit encore *se* siauvenir que comme il est impossible  
de distinguer *s alcohol* d’une vieille bierre forte de celui  
du plus excellent vin, de même cette premiere liqueur  
traitée de la maniere que nous Pavons dit, peut don-  
ner d’aussi bon *vinaigre* que le meilleur vin qu’on puif-  
fe trouver. Il ne seroit pas même assé d’en appercevoir  
la différence, si les ingrédiens amers qu’on y met pour  
la consierver plus long-tems ne lui donnoient une cou-  
leur & un goût différent de celui qu’elle auroit eu, si on  
ne l’eût faite qu’avec de l’orge feul. Elles font d’ail-  
leurs entierement semblables.

Il s’ensuit donc que l’effet de cette seconde fermentation,  
quand elle est parfaite, est la production d’un *vinaigre*excellent. Examinons maintenant quelle est la nature  
du *vinaigre.*

Le *vinaigre effi* une liqueur acide, pénétrante, volatile &  
végétale, que l’on tire du vin au moyen d’une feconde  
fermentation. La premiere partie qui s’en éleve dans la  
distillation est acide, nullement inflammable; mais  
éteint le feu tout de même que Peau; en quoi il disse-  
re essentiellement du vin.

On tire donc le vin du fuc des végétaux au moyen d’une  
fermentation, & le *vinaigre* de celui - ci, au moyen d’u-  
ne feconde. La partie volatile qui s’éleve la premiere,  
lorsqu’on fait distiller le vin, prend feu, & donne une  
flamme brillante ,au lieu que la partie la plus volatile

ACE 206

du *vtnaigre* éteint le feu. On voit en ceci un exemple  
de la production extraordinaire d’une chofe par une au-  
tre d’une nature tout-à fait différente’. Quelques uns des  
plus habiles Chymistes ont donné le nom de tartre vo-  
latil du vin au *vinaigre,* à caufe que le tartre est lapar-  
tie la plus acide du vin, & que le *vinaigre* a converti le  
vin en un acide volatil qu’ils croient être le tartre vo-  
latilisé; & ce qui les a confirmés d’avantage dans cette  
opinion, c’est que le vin dépofie ordinairement un tar-  
tre, & que le *vinaigre* n’en dépofie jamais la moindre  
portion, quelque tems qu’il reste enfermé : ce qui de-  
vroit pourtant arriver, à caufe de la grande quantité  
d’huile dont on l’a dépouillé en le faisant, & dont la  
privation augmente S011 acidité. Il faut convenir que ce  
qui reste au fond de la cornue après la distillation du  
*vinaigres* femble approcher de la nature du tartre;  
mais lorfquson l’examine avec sc)in, on trouve que c’est  
une substance tout-à-fait différente..

Comme c’est rendre un service considérable à la Chymie,  
à la Médecine & à PHistoire naturelle, que de dévelop-  
per la nature spécifique du *vinaigre* ; je vais tâcher de  
le faire avec le plus d’exactitude qu’il me fera possible.

Le *vinaigre* est une liqueur qu’il est assé de connoître aux  
marques caractéristiques qu’on a vues ci-dessus; j’ajou-  
terai seulement que c’est un stel volatil, huileux & aci-  
de; sim huile *se* manifeste par un grand nombre d’ex-  
périences, quoique cachée par l’acide.

Ce mixte est extremement utile, à caufe qu’il résiste de  
la maniere la plus forte à la putréfaction dangereufe à  
laquelle les fucs animaux ne font que trop fujets. Il n’y  
a point à craindre qu’il pusse nuire par fon acreté , à  
caufe des particules huiletsses qu’il contient. Cette li-  
queur est si pénétrante, qu’elle *se* fraie un passage à tra-  
vers les corps les plus épais, (ainsi que Galien l’a ob-  
fervé ) lorfqu’il est dans toute *sa* force, & qu’il n’a per-  
du aucune de fes parties, il s’insinue dans toutes les par-  
ties du corps, si on en excepte un petit nombre de vaise  
Eeaux ; & venant à *se* distribuer dans prestque tout le *sys-  
tème* vastculeux, il y agit avec efficacité, silrtout lorsi-  
qu’il est aidé par la chaleur naturelle & par le mouve-  
ment vital. Il *se* mêle encore très-promptement avec  
tous les fluides animaux, de quelque espece qu’ils soient,  
sans en excepter même l’huile, & produit par ce moyen  
un grand nombre d’effets dans le corps.

Il rafraîchit efficacement dans les fievres caufées par les  
picotemens de la bile qui est devenue trop acre, par des  
fels trop exaltés, ou par la putréfaction des fucs du corps  
humain, ou enfin par des piquures ou morfiures de bê-  
tes venimeuses, il appaifie en même tems la fioif qui ac-  
compagne ces maladies. De - là vient que Dioficoride  
& Hippocrate ne recommandent rien tant dans les cas  
dont nous parlons que *Foxycrat* ou le *vinaigre* avec de  
l’eau, Eurtout lorsqu’on l’adoucit avec un peu de miel.  
Les Chirurgiens l’emploient avec succès dans un grand  
nombre de maladies externes, telles que l'érésipele, le  
phlegmon & les ulceres putrides. Il n’est rien de meile  
leur que *l’oxycrat* dans les morstures des bêtes venimeu-  
*ses.* Tant s’en faut que le *vinaigre* enivre, qu’au lieu  
que Pefprit du vin qui a fermenté, est la feule choEe qui  
cause l’ivresse , l’esprit du *vinaigre* au contraire est un  
remede contre un pareil accident ; & que quand même  
un homme seroit plongé dans le fommeil le plus pro-  
fond, pour avoir fait un trop grand excès de liqueurs  
spiritueuses, le *vinaigre* siiffiroit pour l’en faire reve-  
nir. Il n’y a rien qui foit plus propre que cette liqueur  
à ranimer le mouvement des nerfs & des efprits. J’ai  
fouvent soulagé des malades foibles, languissans, assou-  
pis & léthargiques, aussi-bien qu’un grand nombre de  
persimnes sujettes aux iyncopes & au vomissement, en  
leur faisant flairer du *vinaigre,* ou en leur en donnant  
intérieurement, après avoir inutilement employé les  
plus célebres productions de la Chymie. Bien plus, *fai*souvent éprouvé *sa* vertu dans les mouvemens convul-  
sifs , hypocondriaques & hystériques : ce qui paroîtra  
peut-être incroyable à ceux qui ne fe sont point trouvés  
dans l’occasion d’en faire ufage. De - là vient qu’Hsp-

.2 0'7 ACE

poctate le recommande fortement dans de femblabics  
maladies en plusieurs endroits de fes ouvrages , & que  
Galien de même que lui l’ordonne aux hypocondria-  
ques. Rien n’est comparable à cette liqueur pour résise  
ter à la pourriture & à la corruption des humeurs , &  
pour arrêter le progrès de la gangrene-, comme je m’en  
suis assuré par expérience. Llobfervâtion suivante rend  
superflues toutes les preuves qu’on pourroit alléguer  
pour prouver ce que j’avance.

Dans les plus grandes chaleurs de l’automne, que les subse  
tances animales ont un penchant extreme à la corrup-  
tion, on en garantit la chair & le fang en les arrosimt  
d’une grande quantité de *vinaigre.* J’attribue même unè  
vertu atténuante à cette liqueur , malgré l’opinion de  
ceux qui sont d’un sentiment contraire : car si on mê-  
le le *vinaigre* après l’avoir fait chauffer, avec le fang,  
Yant s’en faut qu’il le Coagule, & qu’il occasionne des  
excroiffances polypeufes en fe mêlant avec lui, qu’il  
l’atténue au contraire, & diffout fans violence les coa-  
gulations qui étoient déja formées. De-là vient que le  
*vinaigre* est un si excellent remede dans les fievrés ai-  
gues , ardentes & malignes, dans la peste, la petite vé-  
role , la lepre , & autres femblables maladies ; au lieu  
que les fels volatils alcalis font dangereux, & cassent  
beaucoup de préjudice aux malades, en augmentant par  
leur acrimonie piquante la vélocité, & par une suite  
néceffaire la densité du fang. Ceci s’accorde avec ce que  
pratiquoit l’illustre *de le Boe Sylvius,* qui étoit grand  
partisan du fel volatil huileux, & qui pour fe garantir  
de la peste dans les visites qu’il étoit obligé de faire,  
n’avoit d’autres préservatifs que du *vinaigre,* dont il  
buvoit une ou deux onces. Il nous apprend même  
qu’ayant une fois négligé cette précaution, il fut puni  
de fa négligence par un violent mal de tête. Enfin, l’on  
ne connaît point de fudorifique plus certain & plus ef-  
ficace que le *vinaigre* pour occasionner des fueurs abon-  
dantes dans la peste & dans les autres maladies mali-  
gnes, foit qu’on le mêle avec de Peau, ou qu’on l’em-  
ploie feul.

Le *vinaigre* paroît être produit par la combinaison de  
Pefprit sulphureux, à qui la premiere fermentation a  
donné naissance avec un acide un peu plus fixé, qui est  
caehé dans le vin : car ces esprits fulphuretlx ne font  
point dissipés. Peut-être aussi que ces esprits fe mêlent  
dans la feconde fermentation avec le fel effenticl du  
vin, c’est-à-dire, le tartre: ce que je laisse à examiner.  
Je me contente feulement d’observer qu’il semble que  
l’esprit du vin ait changé de nature pour prendre celle  
du *vinaigre* ; & si cela est vrai, c’est le sieul moyen que  
l’on connoiffe pour changer la matiere de *F alcohol,* en  
quelque autre substance de nature tout - à - fait diffé-  
rente.

Il est très - probable que le fel essentiel le plus pur du vin  
ou fon tartre fe confume entierement dans la compo-  
sition du *vinaigre* ; du moins il ne fe sépare autre cho-  
*se* de lui, lorsqu’on le fait, qu’une huile épaisse: car si  
l’on met dti vin du Rhin le plus pur & le plus clair ,  
tandis qu’il est nouveau, dans un tonneau bien propre,  
il donnera une grande quantité de tartre excellent. Ce-  
pendant si l’on convertit ce même vin en *vinaigre,* sui-  
vant la méthode que nous avons indiquée dans le pro-  
cédé ci - desses, il ne donnera pas la moindre portion  
de tartre, quelque tems qu’il y reste. Il est pourtant cer-  
tain , comme je l’ai déja obfervé, qu’il ne fe fait aucun  
dépôt dans la feconde fermentation qui ressemble en la  
moindre choie au tartre, & qu’on ne trouve qu’une  
matiere grasse & vifqueufe, qui en est tout-à-fait dif-  
férente.

Lorfqu’on distille le vin, l’esprit produit par la premiere  
fermentation s’éleve avant l’eau ; au lieu que dans le  
*vinaigre* produit par la feconde fermentation, ce font  
les parties .aquetsses qui s’élevent les premieres. Ils’é-  
leve après elles un esprit acide, qui est d’autant plus  
fort & plus acide, qu’il tarde plus long-tems à monter:  
ce qui prouve que les productions de la premiere fer-  
mentation font plus volatiles, & celles de la feconde

ACE iô8

plus fixes. On ne peut que s’étonner de la force de  
la fermentation qui change le moût, qui est doux de fa  
nature en un vin qui tire sijr l’aigre, qui produit un *al-  
cohol* d’un fluide qui en étoit auparavant privé , qui  
change en acide une liqueur d’une nature tout-à-fait  
différente, & qui fai't que la matiere de *F alcohol* en  
donne une autre très - différente.

Il faut, pour exciter cette feconde Eermentation,

I. Un dégré suffisant de chaleur.

2. Que l’air ait un libre accès, & fe mêle même avec la  
liqueur.

3. Qu’on ait soin d’agiter souvent la liqueur à décou-  
vert. \*

4. Qu’on y mêle pendant la fermentation quelques aro-  
mates entierement chauds. Les obstacles qui s’oppo-  
fent à cette feconde fermentation font les mêmes qui  
retardent la premiere, avec cette différence que l’agi-  
tation de la liqueur, qui la facilite, nuit au contraire à  
l’autre. Voyez *Fermentaelo.*

Boerhaave, comme l’on voit, attribue une vertu atté-  
nuante au vînâigre, contre le fentiment de plusieurs  
grands hommes qui ont reconnu dans cette liqueur une  
qualité contraire. Je fuis persuadé que ses effets siir le  
sang qui n’est plus à portée de circuler, ne décident rien  
à l’égard de ceux qu’il produit sur le même fluide pen-  
dant qu’il, circule dans les vaiffeaux. Néantmoins la  
question dans laquelle il s’agit de décider, si *lu vinai-  
gra* mêlé avec le sialig nouvellement tiré du corps, en-  
tretient ou détruit *sa* fluidité, me paroît assez impor-  
tante pour qu’on l’examine ; d’autant plus qu’un hom-  
me qui tient un rang considérable parmi les Medecins  
a avancé siur ce sujet des tassons qui paroiffent directe-  
ment opposées.

Dans le dessein où j’étois de m’assurer de la vérité, je fis  
fiaigner au bras le 29 Juillet 1741. un jeune garçon de  
Eeize ans, qui avoit la fievre. Je partageai le scmg dans  
différentes taffes, chacune desquelles contenoituneon-  
ce & demie. Je mis dans la premiere trois cuilleres à  
caffé du meilleur vin blanc qu’il me fut possible de trou-  
ver. Aussi-tôt qu’elle fut prefque pleine, je la remuai  
deux ou trois fois. Je ne mis point de *vinaigre* dans la  
feconde; mais je la remuai autant que je pus de la mê-  
me maniere que j’avois fait la premiere, pour voir si le  
mouvement produiroit le même effet fur le simg des  
deux tasses. #

Je mis quatre cuillerées de *vtnaigre* dans la troisieme tase  
se, & je l’agitai comme auparavant.

Je remuai de même la quatrieme, mais je n’y mis point  
de *vinaigre.*

Au bout d’une demi-heure je trouvai le siang de lasiecon-  
de & de la quatrieme tasse tout-à-fait figé ; celui de la  
premiere ne l’étoit que très-peu, & celui de la troisie-  
me point du tout.

Environ quatre heures après, laférosité fe trouva tout-à-  
fait féparée de la partie rouge du siulg dans la seconde  
& dans la quatrieme tasse.

Celui de la premiere n’étoit pas beaucoup figé , & celui  
de la troisieme l’étoit à peine.

Le matin suivant, je ne .remarquai aucune différence dans  
le simg de la seconde & de la troisieme.

Celui de la premiere n’étoit point extremement figé, &  
il ne s’étoit fait aucune séparation.

Celui de la troisieme s’étoit un peu épaissi, mais il avoit  
conservé sa fluidité. Je suis persuadé que ceux qui ont  
avancé que le *vinaigre* coagulait le simg, ne sirnt tom-  
bés dans cette erreur qu’après avoir vu l’effet que les  
acides minéraux les plus forts produifent fur le fang;  
car ils le figent promptement & avec beaucoup de for-  
ce : ce que le *vinaigre* ne manqueroit pas de faire aussi  
felon toute apparence, s’il contenoit autant d’acide :  
mais le *vinaigre* le plus fort ne contient qu’environ  
quatorze grains de véritable acide fur une once, au lieu  
qu’il y a trois drachmes & six grains d’acide dans cinq  
drachmes d’huile de vitriol. Il arrive souvent que la  
même chose dans différens degrés produit aussi des ef-  
fets différens sisr le même corps.

Autant

209 ACE

Autant néantmoins qu’on peut en juger par les effets,  
l’on peut dire que le *vinaigre* est de toutes les liqueurs  
celle qui atténue le plus le sang pendant qu’il circu-  
le , & ce qui paroît encore plus furprenant, il le ga-  
rantit de la dissolution à laquelle il incline dans la  
peste , & dans les fievres pestillentielles. Cela paroîtra  
moins extraordinaire , si ï’on fait attention que le *vi-  
naigre* en tant qu’acide, empêche la corruption, corn-  
me nous l’avons remarqué ci-dessus ; & que quand les  
particules les plus élastiques d’un acide, fe mêlent dans  
une proportion convenable avec le sang ; la chaleur  
du corps les rarefie & les développe avec assez de force  
pour leur faire détruire les coagulations ou concré-  
rions du fang, qui sont les principales causes des in-  
flammations.

Je dis, dans une proportion convenable, parce que le  
Eang peut être silrchargé de particules acides. C’est  
probablement pour cette raisim qu’Hippocrate cbn-  
ieille Fustige du *vinaigre,* mêlé avec de Peau & du  
miel dans les fievres : car , comme le dit Galien, le  
*vinaigre* donne des aîles à Peau, & fait qu’elle péne-  
tre dans les parties les plus reculées du corps.

Cælius Aurelianus, conseille d’injecter du *vinaigre* dans  
les narines de ceux qui sont dans un accès d’épile-  
psie.

Lorsque je réfléchis *sur* les phénoménes des deux fer-  
mentations qui sont nécessaires pour la génération du  
*vinaigres* je fuis porté à croire que l’acide du *vinaigre*est une nouvelle production , ou plutôt qu’il demeure  
caché & enveloppé dans l’huile du fue végétal, juf-  
qu’à ce qu’il en foit dégagé par les deux fermenta-  
tions , qui ne fiant autre chose qu’un continuel effort  
que font les parties les plus élastiques de l’acide, assif-  
tées d’un degré de chaleur convenable, pour le féparer  
de l’huile qui le déguife, le retient, & l’empêche de  
s’exhaler & de se mêler avec Pair dont il faisoit peut-  
être partie au commencement; étant parvenu à fe déga-  
ger , & venant à s’exhaler , il laisse le fluide auquel il  
étoit joint, insipide & flans force, ce dernier n’étant  
que de Peau pure, mêlée avec une petite portion d’hui-  
le mucilagineufe & fans action.

On verra dans l’article *Acidum ,* qu’il y a un acide qui  
flotte continuellement dans Pair, & qui est si forte-  
ment attiré par les fels alcalis de toute esipece , qu’on  
y exposie, qu’à force d’en être impregnés, ils devien-  
nent tout-à-fait neutres. Les fels alcalis contribuent  
le plus à la fertilité de la terre ; de forte qu’à moins  
qu’elle n’en soit suffisamment seloulée, elle ne produit  
aucune sorte de végétaux, parce que ces fiels font ab-  
filament nécessaires pour la formation d’un menstrue  
neutre & favoneux, capable de dissoudre la terre , ce  
que Peau toute feule ne siluroit faire , pour qu’elle  
puisse pénétrer dans, les pores des racines , & contri-  
buer à la formation des parties folides des plantes.

Lorsqu’on examine toutes les substances qui scmt dans la  
Nature, & dont on *se* sert pour rendre la terre fertile;  
l’on découvre qu’elles renferment un fel alcali. Tous  
les excrémens des animaux, par exemple, contiennent  
un si?l alcali, que l’on trouve plus ou moins dans les  
végétaux, dont la corruption s’est emparée. La chaux  
contient pareillement un Pel alcali extremement vola-  
til & pénétrant, qui est d’une efficacité singuliere pour  
fertiliser les terres. On peut mettre au rang des diffé-  
rentes especes de chaux, une sorte de Eel terrestre, qui  
fe manifeste par *ses* effets dans tous les pays : car la  
terre étant en quelque maniere calcinée pendant Pété  
par l’ardeur continuelle du Soleil, donne un fel qui  
tient de la nature de la chaux. On voit par-là de quel-  
le utilité il est d’expofer une terre en friche à l’action  
du Soleil. De-là réfulte encore la fertilité des prairies  
qui ont été inondées : car les eaux ayant emporté &  
dissout dans leur passage une grande quantité de ce fel  
terrestre, le déposent silr les terres qu’elles inon-  
dent.

Il n’est point d’endroit où cela paroisse davantage qu’en  
Egypte, dont la prodigieuEe fertilité femble dépendre  
*Tome I.*

ACE 210

entierement de cette espece de fel alcali : car Peau du  
Nil qui prend sa source dans les montagnes voisines  
d Ethiopie , entraîne ce sel dans son passage, & le de-  
pose enfuite soir les campagnes.

C’est peut-être cette eEpece de Eel que les Egyptiens ont  
recueilli de tout tems en grande quantité, S0US le nom  
de *Natron.* Il ne diffère point des cendres gravelées ,  
& peut servir aux mêmes uEages.

Lorsque ces sels alcalis sont répandus sur la terre, & qu’ils  
*se* trouvent exposés à l’air , ils attirent l’acide qui y  
flotte, jusqu’à ce qu’ils en soient saoulés, & qu’ils de-  
viennent neutres. Ils attirent en même-tems l’humi-  
dité, & avec elle les huiles volatiles des animaux &  
des végétaux qui flottent dans l’air. Se mêlant enfinte  
avec l’huile de la terre, & étant digérés par la cha-  
leur du Soleil, ils forment une efpece de favon péné-  
trant, qui étant délayé par la pluie , devient un menf.  
true propre à dissoudre la terre, & à la reduire en des  
particules assez fubtiles pour s’insinuer dans les pores  
& les racines des plantes.

Je donne à cette fubstance le nom de *savon,* parce qu’el-  
le est Compofée des mêmes ingrédiens que leEavon, &  
qu’elle sert au même effet, C’est-à-dire, à diffoudre  
les amas de terre, ou pour me servir d’autres termes,  
la boue. Je crois que tout le monde a remarqué que  
la terre forme une éeume ou moufle, lorfque la pluie  
est abondante. Les ingrédiens qui entrent dans le *sa-  
von ,* scmt un SH alcali, & une huile. Maintenant,  
toute huile contient un acide, qui neutralise les sels  
alcalis, avec lesquels on la mêle lorsqu’on fait du *sa-  
von.* C’est peut-être cet acide qui fait que l’huile s’en-  
flamme : car, quoique les acides ne foientpasfufcep-  
tibles d’une prompte inflammation, ils font cependant  
une violente explosion, lorfqu’ils viennent une fois à  
prendre feu. Je ne fache pas même qu’il y ait aucun  
corps inflammable dans la Nature, qui ne contienne  
un acide. Les térébenthines qui font des huiles tirées  
des végétaux, & qui contiennent une grande quantité  
d’acides, sont remarquables par la violenee de la flam-  
me qu’elles donnent.

C’est de ce savon terrestre qu’est fait le fel que nous ap-  
pelions nitre, qui est peut-être le plus fort dissolvant  
qui foit dans la nature , & qui pour cette raisim est un  
remede des plus importans que l’on Connoiffe dans la  
Medecine. Il faut obferver ici, afin de pouvoir mieux  
comprendre ce que je vais dire, que l’acide aérien qui  
entre dans la composition du nitre ordinaire , n’est  
point perdu ni anéanti, mais feulement déguisé & ca-  
ché siaus le Eel alcali & l’huile , avec lequel il est uni,  
& dont on peut le séparer de nouveau, comme il l’est  
effectivement lorsqu’on fait l’esprit de nitre.

Ce menstrue favoneux, joint avec la terre, qui est dissoute,  
pénetre dans les pores des racines des plantes, où une  
partie de la terre & du sill est employée à la formation  
des folides ; tandis qu’une partie de l’huile sert de ci-  
ment pour lier entre elles les particules terrestres qui  
*se* sépareroient fans cela les unes des autres ; de même  
que les cendres des végétaux, qui ne sont autre choste  
que de la terre & des stels dont le feu a détaché les  
parties huileuses qui les tenoient unies. Cependant  
les fucs qui font dépouillés d’une partie de leur terre,  
de leur sel, & de leur huile , fiant tant soit peu acides:  
je veux dire, que l’acide étant en quelque sorte déga-  
gé de l’huile qui l’enveloppoit , des sels auxquels il  
étoit uni, & de *sa* terre, agit & affecte les organes du  
gout. A mesi.lre que la plante approche de *sa* maturité,  
l’huile & la terre qui ont pénétré dans *sa* racine, étant  
employées en moins grande quantité à sim accroisse-  
ment , *se* mêlent avec les siacs, & contribuent ilssensi-  
blement à leur neutralisation, que la chaleur du SoleiI  
qui les digere, hâte beaucoup : car le feu est un corps,  
ainsi qu’un grand nombre d’expériences le prouvent;  
qui, fuivant les différens-degrés, a le pouvoir de neu-  
tralsser les acides, ou de les détacher des substances  
auxquelles ils sont adhérens : mais , je ne siiche  
point qu’aucune expérienec ait montré que la cha-

211 ACE

leur soit capable de les détruire entierement.

On doit se souvenir encore, que les végétaux attirent  
l’air, aussi bien que l’acide qu’il Contient. Et en effet,  
cette espece de respiration n’est pas moins nécessaire  
aux végétaux, qu’aux animaux : car aucune plante ne  
peut vivre seins cette communication, & lorsqu’elle  
est interrompue, elle *se.* fane, & meurt très-prompte-  
ment. Si l’on Considere encore, que cette efpece de  
respiration *se fait par* le moyen des feuilles, qui fe fa-  
nent & tombent dans un grand nombre de plantes, à  
mesure que le fruit approche de fa maturité ; on aura  
lieu de croire que les sucs des végétaux reçoivent par  
la respiration un surcroît d’acide, qui cesse insensible-  
ment lorsqu’il n’est plus d’aucune utilité, & que la  
neutralisation des fiscs est nécessaire à la maturité des  
fruits.

Ce que je viens de dire *se* trouve confirmé par ce qui  
arrive à la plupart des végétaux qui donnent un fruit  
extremement acide lorfqd'il est mûr. De ce nombre,  
est l’oranger, le citronier, le limonier, & autres fcm-  
blables, dont les feuilles ne tombent point, quoique  
le fruit foit dans *sa* maturité.

Les différentes saveurs des végétaux dépendent des diffé-  
rentes Combinaisons de l’acide, des sels alcalis, des  
huiles, de l’eau, & du prinCspe inflammable. De-là  
vient eneore que quelques plantes sont salutaires &  
medecinales , tandis que d’autres semt nuisibles & su-  
nestes aux animaux qui en mangent. Je ne Eaurois  
déterminer jufqu’à quel point l’acide peut contribuer  
à les rendre vénéneusies ; mais l’on fait parfaitement  
que les acides tous feuls font le plus grand poifon qu’il  
y ait dans la nature ; quoiqu’ils soient non-seulement  
salutaires, mais encore doués d’un grand nombre de  
vertus, lorsqu’ils sont mêlés, comme ils le doivent être,  
avec des siubstanCes d’tme nature différente.

Ce qui arrive à la vigne , peut Eervir à éclaircir ce que  
j’ai avancé. Ses files ont dans le printems beaucoup  
de penchant à l’acidité, tandis que les parties solides,  
je veux dire, les tendrons & les branches. Crûssent ex-  
tremement vite. Le suc du raisin est très-acide, jusi-  
qu’à ce qu’il ait atteint *sa* maturité , & qu’il ait été  
neutralisé par l’union des particules huileuses & alca-  
lines, & par le mélange de la chaleur ou du feu dont  
l’action est nécessaire pour le faire mûrir.

Lorsque ces Eues fiant neutralisés , C’est-à-dire , tout-à-  
fait mûrs ; ils font doux, ou pour me fervit d’autres  
termes, l’aeide est enveloppé d’huile & d’une portion  
de terre & de sels, & mêlé avec des particules ignées:  
car un acide ainsi modifié siemble nécessaire à la forma-  
tion d’une siaveur douce , comme cela paroît dans le  
Eucre & le miel.

C’est ainsi que le moût du vin, & de la biere qui est  
doux de *sa* nature, commence à fermenter lorfqu’on  
le met dans un vaisseau convenable , & qu’on l’expofe  
à un degré suffifant de Chaleur ; c’est-à-dire, que l’a-  
cide qui est extremement élastique, commence à se  
développer & à fe dégager de l’huile dont il étoit en-  
veloppé. En même-tems une partie de l’acide s’échap-  
pe avec un effort si prodigieux, qu’aucun vaiffeau ne  
peut être affez fort pour l’arrêter. C’est ce que Van-  
Helmont appelle efprit fauvage. C’est le plus dange-  
reux poifon que l’on connoiffe dans la nature; & c’est  
à la portion qui en reste dans les liqueurs qui ont fer-  
menté qu’est due la faculté qu’elles ont d’enivrer.

Je donne à cet esprit le nom d’acide, parce qu’il en a  
l’odeur, & qu’il est capable d’une plus'grande expan-  
sion qu’aucun autre corps que l’on connoiffe dans sa  
nature ; si on en excepte l’acide du nitre avec lequel  
il paroît avoir beaucoup de rapport.

Les particules les plus grossieres de l’huile *se* séparent en  
même-tems, & s’élevent en forme d’écume fur la fur-  
face de la liqueur qui fermente , s’y épaississent peu à  
peu ; elles font alors plus légeresque la liqueur. Lorsi  
qu’elles tombent au fond , on leur donne le nom de  
lie si c’est du vin, & celui de levure dans les liqueurs  
que l’on tire des grains.

ACE 212

Lorfque cette premiere fermentation est finie, la liqueur  
devient quelque peu acide, de douce qu’elle étoit au-  
paravant; les parties les plus déliées & les plus fubti-  
les qui ont été féparées des plus grossieres dans la dis-  
tillation, s’enflamment; ce qui ne fiauroit arriver qu’à  
une huile que la fermentation a atténuée, & qui con-  
tient un acide.

Dans la feconde fermentation les particules les plus grosi  
sieres qui entrent dans la Composition de l’huile, &  
qui enveloppent l’acide, l’abandonnent & s’attachent  
aux parois & au fond du vaisseau qui les contient; &  
pour lors l’acide fe trouvant à nu, affecte les organes  
du gout d’une sensation à laquelle nous donnons le  
nom d’aigre. Mais si cette seconde fermentation est  
pouffée un peu trop loin, l’acide s’échappe, fe mêle de  
nouveau avec Pair qui l’environne , & la liqueur est  
alors insipide & Pans force.

Ce que Galien obferve par rapport au *vinaigres* sait beau-  
coup en faveur de ce que j’ai avancé. Cet Auteur pré-  
tend que le *vinaigre* ressemble, par fa qualité péné-  
trante au vent du Nord.

Hoffman nous apprend , que ceux qui travaillent au  
nitre, observent que les vents du Nord & d’Orient,  
favorisent la production de ce corps; c’est-à-dire,  
qu’ils amènent un acide qui se fixe fiur la terre, qui  
est imprégnée de fiels alcalis, & la rendent nitreuse.

Il y a toute apparence que c’est une portion de cet aci-  
de , qui *se* mêlant avec les particules les plus grossie-  
res de l’huile, s’attache aux côtés & au fond des ton-  
neaux, & forme ce que nous appellons tartre. Voilà  
quelle est l’origine de cet efprit incoercible qui s’éle-  
ve du tartre dans la distillation, qui fie fraie un passa-  
ge au travers du lut, ou brife les vaiffeaux dans lese  
quels il est enfermé. Voyez *Tartarus.*

On m’objectera peut-être que l’esprit de vin est plus lé-  
ger que l’eau & s’éleve le premier dans la distillation;  
au lieu que l’acide du *vinaigre* est plus fixé & ne vient  
qu’après l’eau ; mais il est aifé de répondre à cette ob-  
jection. Lorfque les particules d’un acide semt divi-  
sées en plusieurs autres extremement petites, & que  
la ténacité de l’huile les empêche de se joindre, elles  
doivent néceffairement être mues par un moindre de-  
gré de chaleur, que lorsique leur pesianteur est aug-  
mentée par leur union , ce qui arrive dès qu’elles com-  
mencent à *se* dégager des liens qui les retenoient.  
Leur liaision doit alors être considérable ; car les aci-  
des sont de tous les fluides , ceux qui ont le plus depe-  
santeur spécifique, & par Conséquent le plus de S0I1-  
dité.

Ce que j’ai dit ci-deffus du *vinaigre* se trouve confirmé  
par les observations & les expériences suivantes dont  
Lewenhoek est l’Auteur.

Un homme de distinction qui loge dans mon voisinage,  
m’a sollicité plusieurs fois d’entreprendre l’examen de  
quelques fels , fans que j’aie pu jusqu’ici répondre  
pleinement à *sa* demande , non-seulement à cause du  
travail infini qu’exige un pareil examen, mais encore  
à caufie du mauvais fuccès qu’ont eu quelques-unes des  
tentatives que j’ai faites. Comme le chaud & le froid  
peuvent caufer divers changemens dans la figure des  
cristaux des fels ; j’ai imaginé un nouveau moyen pour  
faire cette recherche, qui n’a pas eu cependant le me-  
me fuccès dans toutes les différentes especes de sels.

J’ai coutume de remplir toutes les années , pour l’usage  
de ma famille , un baril de *vinaigre-,* que je garde une  
année entiere. Au bout de trois mois qu’il eut resté  
dans ma cave , il contracta une telle acidité qu’elle  
furpaffoit de beaucoup celle de tous les *vinaigres* que  
j’avois eus jufqu’alors. En ayant expofé une certaine  
quantité à Pair pendant quelques heures, j’y décou-  
vris une grande quantité de corpufcules auxquels j’ai  
coutume de donner le nom de fel de *vinaigre.* Ils  
étoient pointus par les deux bouts comme on les  
voit représentés. Pl. I. *Fig.* A. Plusieurs d’entre eux  
avoient dans le milieu une figure oblongue de couleur  
brune ; d’autres, qui n’étoient pas en moins grande

2ΐ3 ACE

quantité , avoient la figure du cristal, *Fig.* B. Quel-  
ques-unes de ces figures longues & brunes avoient une  
clarté brillante que l’obscurité de leur couleur servoit  
à rehausser, Fig. C. On déCouvroit dans un autre en-  
droit un petit nombre de figures ovales, siir quelques-  
unes defiquelles paroissoit un clair de la même forme ,  
*Fig.* D. Parmi les figures ABD , dont je viens de par-  
ler , je crus en voir d’autres qui étoient creufes & qui  
avoient la forme d’un vaisseau. J’en découvris aussi  
quelques-unes de la premiere figure , dont une moitié  
étoit obfcure & l’autre transparente. Quelquefois ces  
corpufcules étoient pofés les uns fur les autres, com-  
me dans la *Fig-* E. J’en déeouvris quelques-autres qui  
n’étoient que la moitié de ceux qui sirnt repréfien-  
tés par la *Fig.* ABC, comme on le voit dans la *Fig.*F. Un grand nombre de ces corpuscules étoient si pe-  
tits qu’on avoit peine à les appercevoir. Ces corpuf-  
cules , que j’appelle fiel de *vinaigre* ou de vin , étoient  
en si grande quantité dans le *vinaigre,* que j’en décou-  
vris des milliers dans une petite goute, fans compter  
un nombre infini de petits globules dont six n’équiva-  
loient qu’à un du seing. Enfin il paroît incroyable, &  
llon a peine à concevoir comment une multitude si  
prodigieusie de particules peut être contenue dans une  
si petite quantité de fluide aussi clair que le *vinaigre.*Je suis donc persiiadé que ces corpuscules ne font au-  
tre chose que ces parties aigues & piquantes qui cau-  
fent *sur* la langue ce sentiment que nous appellons ai-  
greur. Quoique ces parties m’aient femblé avoir la  
grosseur que j’ai marquée lorsque je les ai examinées  
avec le microscope ordinaire; je ne doute pointqu’el-  
les ne soient beaucoup plus petites, & que toutes ces fi-  
gures, tant les grandes que les petites ne soient com-  
posées d’un grand nombre de plus petites particules de  
la même figure , ainsi que j’ai souvent eu occasion de  
m’en convaincre en examinant avec le microfcope ,  
de l’eau de mer ou de l’eau commune dans laquelle  
j’avois sait dissoudre du fiel marin. La petitesse les fi-  
gures quadrangulaires que j’ai apperçues est si prodi-  
gieusie, que dix millions d’elles n’égalent point la grose  
sieur d’un grain de sable ordinaire. Néantmoins ces  
particules imperceptibles de fiel dont le nombre aug-  
mente à l’infini un moment açssès qu’on les a vues ,  
confiervent exactement leur figure quadrangulaire. Je  
conclus donc de-là, & je tiens pour certain que je n’ai  
découvert aucune particule dans le *vinaigre ->* qui ne  
foit compofée d’un grand nombre d’autres de même ef  
pece.

Je plaçai un vaisseau de verre de figure cylindrique ; de  
deux travers de doigt de diametre , rempli de *vinai-  
gre ,* dans ma fiasse , où je le laissai à découvert envi-  
ron huit semaines. Au bout de ce tems-là je trouvai  
un nombre infini de particules falines qui flottoient  
fur la superficie. Je découvris en les examinant avec  
foin , ce qui avoit échappé la premiere fois à mes re-  
cherches, favoir que ces figures falines avoient une  
cavité ; car j’en découvris dans un grand nombre de  
particules ; j’etl foin d’en faire dessiner quelques-unes  
dont les cavités étoient les plus apparentes , telles  
qu’on les voit dans la Fig. G. Il y en a d’autres que  
je ne voyois que de profil, & dont une partie de la  
cavité est représentée sitivant cette position dans la  
Figure H. La Figure LM représente encore une petite  
anguille vivante dans toute *sa* grosseur , & la Fig.  
NO une autre que je tuai pour que le Peintre pût la  
dessiner avec plus d’exactitude. Je n’ai donné ces Fi-  
gures qu’afin que l’on puisse mieux appercevoir la pe-  
titesse des particules salines contenues dans le *vinai-  
gre ,* en les comparant avec la grosseur de l’anguille ;  
( on doit observer ici que je me sitis servi d’un mi-  
crositope ordinaire pour découvrir les figures dont il a  
été parlé aussi-bien que les anguilles, mais que j’ai  
dificerne par la simple vue cette prodigieusie quantité  
de partieules salines contenues dans le *vinaigre,* les mi-  
croscopes n’ayant pu m’être d’aucun secours pour cet  
effet ) & afin de réfuter l’erreur d’un grand nombre

- . \. \*

ACE 214  
de personnes qui attribuent l’acidité du *vinaigre* aux pi-  
quures que catssent ces petites anguilles sur notre lan-  
gue avec le tranchant de leurs queues. Cette opinion  
est très-mal fondée, car si cela étoit vrai, il s’enFuivroit  
que tous les *vinaigres* dans lefquels on ne voit point  
de pareilles anguilles devroientêtre insipides , & qu’ils  
perdroient leur acidité en hiver , que ces petits poif-  
sons meurent.

Je continuai mes recherches fur le *vinaigre* , & j’en exa-  
minai dans lequel j’aVois fait dissoudre des yeux d’é-  
crevisses qui ont, à ce qu’on prétend , la vertu d’abfor-  
ber toute fon acidité. Si cela étoit, ces particules ai-  
gues dont on a parlé , devroient. nécessairement rece-  
voir d’autres figures plus émoussées & plus flexibles ,  
qui ne puissent piquer la langue ni catsser ce fentiment  
auquel nous donnons le nom d’acidité. J’ai pris pour  
cet effet différentes fortes de *vinaigres* dans lesquels  
j’ai mis quelques yeux d’écrevisses rompus par petits  
morceaux pour m’éviter la peine de les pulvérsser ; &  
j’ai trouvé que ces petites figtlres oblongues dont on a  
parlé, & qui étoient pointues par les deux bouts com-  
me la navette d’un Tisserand, étoient changées en d’au-  
tres dont la base étoit quarrée & qui s’élevoient en  
forme de pyramide comme un diamant taillé & poli,  
*Fig.* P. Quelques-unes avoient pour bafe un quarré  
comme dans la Figure Q. & d’autres un parallélogram-  
me, *Fig.* R. Je jugeai que ees deux dernieres figures  
s’étoient formées par hafard , la matière n’ayant point  
été fuffifante pour achever tous les côtés. ( On obser-  
vera qu’on ne doit point comparer la figure de ces par-  
ticules avec celles des particules falines précédentes  
qui fie trouvent dans le *vinaigre* simple , à caisse que  
j’ai apperçu ces dernieres avec un microsicope qui gros-  
sissait beaucoup plus que celui dont je me fuis siervi  
pour découvrir les autres dont la figure m’eût été in-  
connue sians cela. ) Le nombre de ces particules siali-  
nes étoit extremement grand & montoit siuivant mon  
calcul à plus de six mille dans une goutte de la grose  
sieur d’un grain d’orge ; & ce qu’il y a de plus sclrpre-  
nant, c’est qu’elles étoient toutes de la même grosseur,  
ce que je n’ai jamais remarqué dans les autres especes  
de fel. Ayant verfé le *vinaigre* sur les yeux d’écrevise  
fes , il *se* fit une violente effervescence , & il se forma  
une grande quantité de bulles ; je découvris enfuite  
dans ce *vinaigre* un nombre prodigieux de particules  
salines dont la base étoit quarrée ; mais il me fut im-  
possible d’en découvrir de pareilles dans le *vinaigre*, avant d’y avoir fait dissoudre des yeux d’écrevisses.

Après que l’effervefcertce eut cessé & que les bulles eu-  
rent prefque toutes difparu, je mis dans ma bouche la  
troisieme partie d’un dé à coudre de ce *vinaigre ->* je n’y  
trouvai aucune acidité, mais feulement un gout amer  
& deEagicable. Je mis aussi quelques morceaux de  
craie blanche dans du *vinaigre, Sc* il s’éleva une gran-  
de effervescence & un grand nombre de bulles comme  
auparavant. Les particules acides du *vinaigre* produi-  
sirent un égal nombre de particules salines, & scm acla  
dité s’évanouit de même.

Lewenhoek observe que le *vinaigre* tue les Animalcules  
que l’on découvre par le moyen d’un microscope dans  
la matiere blanche qui s’attache aux dents & aux gen-  
cives , comme on le verra plus au long dans l'article  
*Anhmalclda.*

J’ai passé de l’examen du *vinaigre* à celui d’un vin dont  
je sais tssage , qui est aussi bon qu’agréable , & qu’on  
appelle en France *vin de Demoiselle* ; j’y ai découvert  
un grand nombre de particules très-déliées & exacte-  
ment figurées & plusieurs autres d’une extreme peti-»  
tesse auxquelles je donne le nom de fiel de vin. Plu-  
sieurs de ces figures ressemblent aux particules salines  
que j’ai trouvées dans le *vinaigre.* Quelques-unes d’ela  
les avoient une cavité, & leur grosseur avoit tellement  
augmenté, à eausieque j’avois laissé le vin à découvert  
pendant vingt-quatre heures , qu’elle égalait celle des  
particules du *vinaigre* dont j’ai parlé, on peut les voir'  
dans la Fig. S. Je découvris quelques particules dong

Q *s)*

*sblHy* ACE

la pointe étoit émoussée & arrondie comme dans la  
*Fia. T ’* d’autres étoient pointues par un bout & émousi  
fées par l’autre, Fig. V ; d’autres différoient de ces  
dernieres en ce qu’une de leurs extrémités étoit ap-  
platie , *Eig>* W. Il y en avoit un petit nombre qui  
avoient la figure d’un rectangle ot>long,Fig. X.Un  
grand nombre d’autres avoient la forme d’un baril de  
biere , *Fig.* Y. Quelques - unes repréfentoient un  
quarré parfait ; d’autres étoient deux sois plus longues  
que larges, & aboutissoient en pointe du côté le plus  
court ; elles avoient une élevation considérable dans le  
milieu & ressembloient à un batteatl plat dont la pou-  
pe & la proue est applatie, *Fig. IL.* Toutes ces figu-  
res dont le hombre étoit infini , flottoient pêle-mêle  
dans une petite goutte de vin, & c’étoit un spectacle  
très-agréable de les voir se traverfer continuellement  
les unes les autres & courir çà & là dans le vin. Je ne  
doute point que les figures falines dont on a parlé  
n’imprimassent une faveur acide fur la langue , si elles  
n’étoient point enveloppées dans une grande quantité  
de particules douces que l’on trouve dans toutes for-  
tes de vin , & dont elles ne peuvent être séparées que  
par une fermentation violente ; car dès que le vin corn-  
mence même le plus légerement à fermenter , leur  
douceur fe dissipe en partie & *se perd à* mesure que la  
fermentation augmente , jusqu’à ce que cette siiveur  
douce & agréable étant tout-à-fait détruite, elle fe  
change en un gout extremement acide & nous donne  
du *vinaigre* pour du vin. Ce phénomene me confirme  
dans l’opinion où je silis que la fiaveur qui rend le vin  
si agréable, ne provient que des parties qui ne font ni  
trop douces ni trop acides, & qui sont dans un parfait  
équilibre , ce qui fait que le vin ayant une tempéra-  
ture convenable , & une certaine harmonie de parties,  
affecte la langue & le palais de cette faveur qui nous  
le rend agréable. C’est ce que nous éprouvons tous les  
jours par expériences en mêlant différentes choses ,  
qui employées toutes seules seroient ou trop douces  
ou trop acides. Je n’en apporterai qu’un exemple. Le  
*vinaigre* le plus fort que l’on fait bouillir avec du beu-  
re , jusqu’à ce qu’ils foient parfaitement mplés, donne  
une sauce fort agréable. Quant à la douceur du sucre  
qui est lui-même un fel ; pour l’expliquer, il faut ob-  
ferver que, quoique fes particules soient aigues & à  
plusieurs angles , elles *se* fondent aifément dans l’eau  
surtout dans un lieu chaud comme peut être la bouche,  
où elles *se* fondent non-seulement dans un moment,  
mais en se mêlant avec la falive , elles deviennent en-  
core si flexibles qu’elles laissent aux autres particules  
la liberté d’affecter la langue de cette faveur qui nous  
flate si fort. Ces chosies supposées , il est aisé de ren-  
dre raisim des différentes sortes de vin , quand même  
elles *se* trouveroient toutes réunies dans un Eeul ; car  
les raisins qui croissent dans les montagnes du haut Pala-  
tinat, qui sont exposiées au Midi , doivent être plus  
dotlx , parce qu’ils fiant plus exposés à la chaleur du  
soleil ; mais il peut encore arriver que les particules  
aigues du vin acquierrent une telle dureté qu’elles de-  
viennent enfin inflexibles. On voit encore la raison  
pour laquelle le vin qui a été long-tems exposé à Pair,  
perd sa douceur , savoir parce que plusieurs de Ees par-  
ticules salines se joignent en une masse ou ne devien-  
nent qu’une seule partie saline ; il arrive de-là que la  
diminution des particules salines qui est occasionnée  
par l’union d’un grand nombre des plus petites en un  
petit nombre de plus grosses, empêche que la langue  
& le palais soient affectés d’une sensation aussi agréa-  
bl que le seroit le chatouillement d’une plus grande  
de particules plus déllées. LEwENHOEk.

*Distillation du* vinaigre *en une eau et un esprit acide , en  
extrait, sapa, huile et fel fixe.*

Mettez dans une cucurbite de verre haute & étroite, de  
vieux *vinaigre ;* qu’elle soit pleine aux trois quarts,  
& faites-en distiller un quart à un feu modéré. Cette

ACE 2i6

liqueur fera claire & limpide , & répandue dans tout  
l’alambic en forme de gouttes de rofée coulantes com-  
me l’eau , & non point en stries comme les efprits.  
Elle aura le gout quelque peu acide ; & étant jettée  
fur le feu , elle l’éteindra comme si c’étoit de l’eau.  
Si l’on fait distiller cette eau à moitié dans une cu-  
curbite, la partie qui s’éleve la premiere n’est qu’une  
eau qui peut être d’une grande utilité lorsqu’on a be-  
foin d’un acide extremement doux. Les Chymistes  
s’accordent tous fur ce point. *Vigani* a néantmoins  
ofé avancer , que la liqueur qui s’éleve la premiere  
dans la distillation du *vinaigre -,* est inflammable, &  
qu’elle brûle lorsqu’on la jette dans le feu. Je trou-  
ve à propos , pour terminer ce différend, de rappor-  
ter ce qui en est, après l’examen que j’en ai fait. J’ai  
pris trente pintes de *vinaigre* que j’avois eu deFran-  
ce, & qui n’avoit point encore acquis toute fon aci-  
dité. Je le mis dans une grande retorte de verre, je  
le distillai avec beaucoup de patience à un feu très-  
modéré. Je fus extremement surpris lorfque je vis  
monter dans le récipient une vapeur , qui, lorfqu’el-  
le fut refroidie, forma des stries huileuses femblables  
à celles qui paroissent dans la distillation du vin. Je  
continuai de la même maniere jusqu’à ce que ces  
stries fissent remplacées par quelques vapeurs disper-  
fées, de même que dans la distillation de Peau & du  
*vinaigre.* Je retirai la liqueur qui s’étoit élevée la  
premiere , & lui trouvai le même gout qu’a l’esprit  
de vin ordinaire, elle brûla même comme l’esprit de  
vin étant jettée sur le feu. Après avoir gardé du ss-  
*naagre* un peu plus d’un an dans un vaisseau bien bou-  
ché , jeréiterai la même opération avec unfuccèstout  
différent ; car la liqueur qui s’éleva la premiere , n’é-  
toit point un esprit inflammable, mais une vapeur du  
*vinaigre* purement aqueufe. Je compris de-là que les  
esprits inflammables s’unifient dans la fuite intime-  
ment avec l’acide du *vinaigre* ; que celui qui est nou-  
veau consterve toujours le gout du vin , mais qu’il  
devient peu à peu plus fort & plus acide ; que les esc  
prits qui étoient d’abord inflammables changent en-  
tierement de nature , & qu’il n’y a que ceux qui font  
acides qui restent ; qu’il y a quelque chose d’inflam-  
mable qui Ee convertit en acide du *vinaigre* par ce  
moyen, & qui perd sa premiere nature, ce qui prou-  
ve la certitude de ce qu’ont avancé les Chymistes.  
L’opinion de Vigani ne lasse pas pourtant d’être  
vraie, à l’égard du *vinaigre cyoi* est nouveau.

Je pouffai ensuite tant Eoit peu le feu, & entretins tou-  
jours ce même degré de chaleur jufqu’à la distillation  
des trois quarts, de forte qu’il ne restoit plus dans la  
retorte qu’une pinte des quatre que j’y avois mises d’a-  
bord. La liqueur qui parut en forme de gouttes de ro-  
fée avoit un gout beaucoup plus acide que la premie-  
re ; son odeur n’étoit point defagréable , mais quel-  
quepeu empyreumatique. Elle étoit aussi pluspesante  
que la premiere; car elle fe précipita lorsi^ue je les eus  
mêlées ensemble.Cette liqueur est proprement ce qu’on  
appelle *ffixvinaigre* distillé.

Distillez la quatrieme partie qui reste à un feu violent,  
& recevez ce qui s’éleve dans un récipient qui ne foit  
point trop froid, ce fera une liqueur limpide extre-  
mement acide, & si pénétrante, qu’elle s’insinue à tra-  
vers le lut. Elle ne peut s’élever, à moins qu’on ne  
pouffe le feu , ce qui échauffe tellement les vaiffeaux ,  
qu’ils courent rifque de fe rompre. On ne voit dans  
cette opération aucune apparence de stries, & la li-  
queur éteint le seu lorsqu’on l’y jette. Continuez ce  
procédé jusqu’à ce qu’il ne reste que la douzieme par-  
tie du *vinaigre* qu’on a d’abord employé. Cette der-  
niere liqueur aura une odeur empyreumatique.

Cela fait, il restera au fond de la cornue une liqueur noi-  
re, épaisse, acide & huileufe, d’une odeur d’empyreu-  
me très-forte, qui étant poussée par le dernier degré de  
feu, donnera une liqueur extremement acide, pesan-  
te, empyreumatique & fétide , & une huile d’une  
puanteur infupportable ; & il restera dans la cornue un

ACE

*caput mortuum* noir & acide , qui étant brûlé à Pair  
libre, donne une flamme brillante , & quelques cen-  
dres de couleur foncée qui contiennent une grande  
quantité de fel acre. On voit par-là qu’il n’y a pas la  
moindre apparence *d’alcohol* dans une si grande quan-  
tiré de *vinaigre s* qu’il ne contient rien qui approche de  
la nature du tartre : mais que le tout, si on en excepte  
une très-petite partie, est devenu volatil, & que *le vi-  
naigre* est d’une nature tout-à-fait différente de celle  
de tous les autres acides dont nous avons connoissance.  
Je n’ai procédé de la maniere qu’on vient de voir,  
qu’afin de pénétrer plus avant dans la connoissimce de  
la nature du *vinaigre* par la décomposition de fes prin-  
cipes. Il feroit cependant trop ennuyeux & trop cou-  
teux de *fe* férvir de cette opération pour distiller le  
*vinaigre* dont on a befoin pour les disserens usages de  
la Chymie. Il vaut donc mieux fe fervit d’un alambic  
de cuivre bien étamé en-dedans, en remplir les trois  
quarts de *vinaigre ,* y adapter un récipient de verre,  
& le distiller à un feu fuffifant pour le faire bouillir.  
Le premier quart s’élevede lui-même, & l.lon garde  
les deux autres qui viennent enfuite, fous le nom de  
*vinaigre* distillé pour les opérations chymiques. On  
peut aussi conserver la quatrieme partie qui reste dans  
l’alambic, jufqu’à ce qu’on en ait tiré une quantité  
suffisante au moyen de plusieurs distillations réitérées :  
& pour lors on peut s’en servir pour préparer le *vinai-  
gre* distillé le plus fort dont on a befoin pour différens  
usages. J’ai toujours remarqué cependant qu’il prend la  
teinture du cuivre qu’il ronge, ce qui fait qu’on ne peut  
l’employer intérieurement fans danger.

*R E M A R QU E S.*

Ce *vinaigre* distillé est un acide salin & huileux qui possè-  
de les mêmes vertus que le *vinaigre* dont on a parlé,  
avec cette différence qu’il est plus pénétrant,plusac-  
tif & plus volatil, à causse qu’il est purgé de toutes for-  
tes d’impuretés terrestres. Le *sapa* qui reste dans la  
retorte , après qu’ort a tiré sept huitiemes du *vinaigre*par la distillation , est le meilleur remede *antiseptique*que l’onconnoisse, de quelque façon qu’on l'emploie :  
mais comme fon gout est très-desagréable , on doit le  
mêler avec beaucoup de sucre & de miel, comme An-  
gelus Sala l’a observé. Ce *sapa* est un savon acide &  
détergent, qui devient de plus en plus efficace à méfu-  
re qu’il s’épaissit ; ear par ce moyen il acquiert peu à peu  
une qualité plus huilesde.Cette expérience sert encore à  
nous prouver que les élémens des corps, quoique dis-  
tinct , peuvent *se* confondre entre eux jufqu’à de-  
venir méconnoissables : car, qui eût pu s’imaginer que  
le vin, après s’être éclairci, contient encore une aussi  
grande quantité de matiere huileufe que celle qu’il dé-  
pofe lorfqu’on fait le *vinaigre ?* Qui fe fût attendu à  
trouver dans du *vinaigre* si clair & si acide un *sapa*noir , huileux , épais & inflammable , & qu’il y eût  
dans du *'vinaigre* aussi clair que de l’eau, une huile  
grasse invisible, & en aussi grande quantité ? Quel-  
ques-uns des plus favans Chymistes ont obferVé, que si  
l’acide du *vinaigre* distillé fe trouve uni de telle forte  
avec la poudre de saturne, jufqu’à former le sucre de  
faturne, il compose avec elle une espece de fucre gras,  
doux & vifqueux, qui étant légerement feché, donne  
par la distillation une liqueur huileufe qui s’enflamme  
comme l’efsprit de vin ; d’où il semblerait que la par-  
tie sillphureuse qui étoit cachée dans le *vinaigre, fe* ma-  
nifeste d’elle - même dans cette opération comme si  
elle étoit régénérée ; à moins qu’on n’aime mieux  
croire que l’acide du *vinaigre* sépare une huile inflam-  
mable de la substance métallique du plomb , & par  
une conséquence nécessaire que la liqueur inflammable  
doit entierement sim origine à ee métal. J’avoue que  
cela neparoît point probable; car le plomb, qui est  
corrodé par lleEprit acide du nitre , ne donne point,  
que\* je sache, un pareil liquide inflammable, quoiqu’il  
donne un vitriol coueâtre dans la distillation. D’ail-

ACE 218

leurs, lorfqu’on mêle de l’efjprit de *vinaigre* bien pur  
avec du sel de tartre entierement calciné , il se forme  
de ce mélange une liqueur inflammable, comme cela  
paroît évidemment dans la préparation du tartre régé-  
néré. Ce qu’il y a néantmoins de furprenant ici, c’est  
que les lies du vinaigre, quoique extremement acide,  
donnent un fel alcali. BoERHaave , *Chem. Processi* 51.

*Rectification du* Vinaigre *distillé.*

Versez telle quantité que vous voudrez de *vinaigre dsifa*tillé, par le procédé ci-dessus exposé, dans une grande  
cucurbite de verre, & faites-en distiller la moitié à un  
feu modéré : ce qui monte dans le récipient est léger,  
clair, phlegmatique, & n’est pour ainsi dire point aci-  
de : ce qui reste dans la cucurbite , est un *vinaigre*distillé, plus sort & plus acide, & plus pefant que  
le premier.

*R E M A R QU E S.*

Les procédés pour rectifier le vin & le *vinaigre* sont donc  
bien différens. Dans la rectification du premier , c’est  
la partie volatile qui s’éleve la premiere qui est la meil-  
leure ; au lieu que dans celte du *vinaigre,* c’est lapar-  
tie la plus fixe, & qui reste la derrtiere. Le *vinaigre*devient en bouillant plus sort & plus acide; & le vin  
au contraire, foible, épais , trouble , defagréable &  
vappide : c’est ce qui fait que la chair, les cartilages,les  
os & les peaux , que l’on fait bouillir pendant long-  
tems dans le *vinaigre s* fe réduisent enfin par l’action  
de l’acide du *vinaigre* qui est agité , & dont la force  
augmente pendant qu’il bout en une matiere épaiffe &  
liquide. On fe fert de ee dernier *vinaigre* distillé pour  
dissoudre les métaux ; ce qu’on ne peut faire qu’au  
moyen d’un acide extremement sort. BOERHAAVE,  
*Processi* 52.

*Distillation du* Vinaigre *suivant la méthode du Collège  
Médicinal de Londres.*

Prenez autant de *vinaigre* qu’il en faut pour remplir les  
deux tiers d’une cucurbite , que vous placerez sur la  
Cendre chaude ; distillez-le d’abord à une chaleur mo-  
dérée pour le déflegmer ; augmentez enfuite le feu  
peu à peu, & finissez l’opération en le poussant au plus  
haut degré.

*Rectification du* Vinaigre *distillé par le moyen du verd-  
de-gris.*

Si l'on verfe fur des plaques de bon cuivre rouge l’eso  
prit qui s’exhale de raisins qu’on a foulés, après ert  
avoir féparé le moût, qu’on l’y laisse jufqu’à ce qu’elles  
s’éehauffent, & qu’il s’éleve une vapeur spiritueuse, il  
*se* formera fur leur fursace une efflorefcence d’un verd  
bleuâtre. Après l'avoir raclée pour la garder , si on  
échauffe ces plaques de la même maniere, elles don-  
neront une plus grande quantité de cette estlorese  
cence.

C’est ce qu’on appelle verd-de-gris , lequel n’est autre  
chofe que du cuivre Corrodé par cet esprit, avec lequeî  
il fe mêle. On ne peut réussir à le faire, lorfquela lie  
du moût qu’on emploie est privée de cette qualité aci-  
de & pénétrante. Cet esprit n’est donc point, à pro-  
preinent parler, un esprit *de vinaigre,* mais plutôt un  
autre qui tient le milieu entre un véritable acide & le  
vin qui a fermenté.

Mettez telle quantité qu’il vous plaira de verd-de-gris  
qui ait une couleur agréable , après l’avoir réduit en  
poudre, dans une cucurbite deverre, verfez def-  
fus du *vinaigre* distillé rectifié, qui surpasse la ma-  
tiere de dix doigts. Mettez la cucurbite sisr un feu  
assez fort, par exemple, de cent cinquante def ré.s; &  
remuez fouvent la matiere avec un bâton. Le *vinaigre*prendra en peu de tems une couleur verte foncée. Laisu

2tï p A C E

Fez reposer le mêlahge ; ensctite versiez la liqueur clai- '  
-re par inclination, remettez de nouveau *vinaigre* dis-  
tillé, & retirez-en la liqueur claire, après -l’avoir mis  
en digestion comme auparavant. Continuez cette opé-  
ration jusqu’à ce que le *vinaigre* ne tire plus de tein-  
ture du Verd-de - gris : il en restera une grande partie  
qui n’aura point été dissoute.

Filtrez ces liqueurs par le papier gris, & les verfiez dans  
une cucurbite de verre, pour les distiller à un feu de  
deux cens degrés, jusqu’à ce qu’il fe forme une pellicu-  
le fur la liqueur qui reste dans la cucurbite. Ce qui fort  
d'ar la distillation est un phlegme clair comme de l’eau,  
& très-peu acide. Portez l’autre liqueur à la cave, il s’y  
formera en petl de tems des cristaux verds transparens,  
qui s’attacheront particulierement aux côtés du vaif-  
feau en forme de croûte, séparez la liqueur qui reste,  
aussi exactement qu’il sera possible, de ces cristaux ; fai-  
tes-les fécher à l’air le plus doucement que vous pour-  
rez, féparez-les du Vaisseau, & gardez - les, en prenant  
garde de ne point les mettre dans un lieu trop chaud,  
parce qu’ils deviendroient opaques. Faites éVaporerla  
liqueur tranfVafée jufqu’à pellicule ; elle formera de  
pareils crystaux, à l’égard defquels on obferVera les  
mêmes précautions. Continuez la même opération juse  
qu’à ce que tout le cuivre que le Verd-de-gris contenoit,  
foit réduit en crystaux -, que l’on appelle communé-  
ment dans les boutiques verd-de-gris distillé. Il entre  
dans la composition des plus beaux fards , étant réduit  
en poudre. Lorsimson en met fur un ulcere fétide , il  
casse de la douleur, forme une efcarre, & se feche fur  
llulcere, tandis qu’il se forme une inflammation au-dese  
Fous qui fépare la croûte : ce qui guérit quelquefois les  
plus fâcheufes especes d’ulceres; car il est de la même  
nature que les caustiques que l’on fait avec le mercure  
& l’argent.

Lorfque vous aurez une quantité suffisante de ces crysi-  
taux, mettez-les dans une cucurbite de verre, & distil-  
lez-les à un feu que vous augmenterez peu à peü. Vous  
aurez d’abord une petite quantité de liqueur aquesse,  
qu’il vous est libre de garder ou de jetter. A cette li-  
queur il en fuccedera une autre acide & grasse, en for-  
me de stries. Elle est extremement pestante & beau-  
coup plus imprégnée d’acides qu’aucune autre liqueur  
préparée avec le *vinaigre.* De-là vient que Basile Va-  
lentin, dans fon ouvrage intitulé, *Manuductio Medi-  
cinae* , s’en siert pour dissoudre les perles, & que Zwel-  
fer, qui en a eu connoissance, saifoit parade de sim  
*Acetum escurinum*, comme s’il eût possédé *Falcestha* : ce  
qui lui attira la critique de Tachenius. L’opération  
étant finie, il reste dans la cornue une poudre de cui-  
vre dont on peut encore former des crystaux avec le  
*vinaigre distillé.*

*REMARQUES.*

Cet acide est le plus fort que l’on puisse tirer des *végé-  
taux* , & possede par une conséquence nécessaire les  
propriétés les plus admirables que les Médecins & les  
Chymistes puissent désirer. La faculté qu’il a de réta-  
blir l’appétit, lorfque la putréfaction de la bile & des  
humeurs l’a détruit, lui a fait donner le nom *d?Ace-  
tum escurinum.* Mais il est très-nuisible dans les cas où le  
défaut d’appétit ne vient que d’une surabondance d’a-  
cide: ce qui arrive très-souvent. Lorfqu’on mêle néant-  
moins cet acide avec d’autres siabstances absorbantes ou  
alcalines, il perd sa qualité comme les autres. On ne  
doit donc point s’en rapporter dans cette occasion à  
Zwelfer, qui prétend le contraire. Pour comprendre  
maintenant la théorie de cette opération, on doit ob-  
Eerver que le *vinaigre* distillé est composé d’eau & d’un  
acide. Cet acide est attiré par le cuivre, qui n’a aucu-  
ne action soir l’eau, qui reste seule. Il s’attache donc  
au cuivre, & s’unit avec lui en forme de corps folide.  
Il ne foudre pas même la moindre altération, jufqu’à  
ce qu’en étant séparé par l’action du feu , il reprenne  
Ea premiere nature, & laisse le cuivre qu’il a réduit en

ACE 220

poudre seuls aucune altération. Cela ne peut fe faire,  
autant que j’ai pu le connoître, par aucun autre métal  
que le cuivre : car il ne fauroit dissoudre l’or, l’argent,  
le mercure & l’étain ; & quoique le fer & le plomb fouf-  
frent une dissolution, ils le changent néantmoins de  
telle forte qu’on ne peut en tirer un acide pareil à celui  
dont nous avons parlé, mais quelque choEe d’une natu-  
re tôut-à-fait différente. On voit par-là quelle est la  
prodigieufe différence qui fe rencontre dans les dissolu-  
tions : l’acide du *vinaigre*pénetre dans le cuivre, d’où  
on l’en tire de nouveau par la distillation, sans qu’on y  
apperçoive la moindre altération, si ce n’est qu’il est fé-  
paré de fa partie aqueufe. Le plomb abfotbe le même  
acide & rejette l’eau. Cependant, lorsisu’on essaie de  
l’en féparer par la distillation, elle donne une liqueur  
grasse, huileufe, d’une nature toüt-à-fait différente de  
celle du *vinaigre >* le fer, lorfqu’il est diffous par le  
même acide, ne donne que de l’eau extremement alté-  
rée dans la distillation. Quant aux autres abforbans ou  
alcalis fixe ou volatils, avec lesquels on l’unit, ils al-  
terent fa qualité ; de forte que le cuivre ou le verd-de-  
gris qu’on en tire, est peut-être le steul corps qui ait la  
vertu d’aiguiser & d’exalter l’acide du *vinaigre.*

Quelques Chymistes donnent à ce *vinaigre* distillé le nom  
*d’Acetosa esurina.* Il en est parlé dans quelques pharma-  
ciens stous celui de *spiritus Aceta.*

Les Anciens & les Modernes nous ont laissé plusieurs pré-  
parations du *vinaigre,* qui ont toutes un usiage diffé-  
rent. Je me contenterai d’en rapporter quelques-unes  
entre une infinité d’autres, qui compofieroient un vo-  
lume.

La premiere est *i’Oxahme,* dont on trouve la description  
suivante dans Diosc:oride. *Liv.* V. c. 23.

*0 XA L ME.*

Le *vinaigre* imprégné de *sel* ou de saumure, que les An-  
ciens appellent *oxalme* , guérit les ulceres putrides &  
rongeans , les morsclres des chiens enragés & des ani-  
maux venimeux, étant employé en forme de fomenta-  
tion. Il arrête la perte de fang qui Euit l’opération de la  
pierre, étant verfé tout chaud dans la plaie. Il est bon  
pour la chute de l’anus & les dyffenteries accompagnées  
de l’érosion des intestins. On le donne en forme de la-  
vement, mais on doit avoir foin d’en donner aussi-tôt  
un autre de lait. Il guérit encore la teigne & la gale de  
la tête, lorfqu’on la lave de cette liqueur.

*THYMOXALME.*

Les Anciens ordonnent le *thymoxalme* pour les soiblesses  
d’estomac , la goutte & les enflures. La dofle est d’en-  
viron un quart de pinte dans de l’eau chaude. Il purge  
les humeurs noires & grossieres. En voici la prépara-  
tion. k

Mettez-les dans un pot, & versez dessus *trois pintes d’eatso  
8e quatre onces et demie de vinaigre.*

Couvrez le pot d’un linge, & mettez - le à l’air. Dtos-  
**CORIDE ,** *liv. V. c.* 24.

*Acetum aminum.* C’est le *vinaigre* blanc. RulaND. JollN-

**SON.**

*Les trois préparations suivantes font de* BaTEs,

*Acetum lithargirites.* Vinaigre de litharge.

Prenez *litharge d’or enpoudre, quatre onces tde vinaigre excellent, demi-pintes*

Mettez ces drogues en digestion pendant trois jours, re«  
muez-les souvent, & les filtrez,

sa! A C E

Ce *vinaigre* fert à faire difparoître les rougeurs & les bou-  
tons du vifage.

*Acetum mellis,* Vinaigre miellé.

Prenez *du miel, une livre,*

*de bon vinaigre, trois pintes ;*

Distillez à un feu de fable, & rectifiez.

Ce *vinaigre* passe pour dissoudre les cailloux, sans qu’il  
sc)it befoin de les calciner auparavant.

*Acetumpeflilenelale,* Vinaigre pestilentiel.

Faites macérer ces drogues ensemble, & décantez la li-  
queur.

Bates recommande ce *vinaigre* en forme de fumigation  
ou de gargarifme, comme un préfervatif contre la  
peste.

*Acetum rosaceum s* Vinaigre rofat.

Prenez *des roses mondées de leurs onglets> une livres  
du vinaigre, quatre pintes s*

Faites infuser ces drogues au foleil pendant quarante  
jours dans un pot bien bouché, & exprimez-en la li-  
queur.

Cette préparation est plutôt faite en faisant bouillir ces  
drogues pendant quelques heures à un bain chaud.  
ΡηλρμΑοορε’ε *d’Edimbourg.*

Il est rare que l’on emploie le *vinaigre* rofat à d’autre ufa-  
ge que pour les embrocations de la tête & des tempes  
dans quelques especes de maux de tête, contre lesquels  
il est d’une grande utilité. QUINCY.

On peut encore l’employer avec succès dans les juleps,  
les potions, & autres remedes semblables, dans les fie-  
vres malignes qui demandent des cordiaux acides.  
Skaw. *Notes.*

*Acetum rutaceum.* Vinaigre de rhue.

Mettez - les en digestion pendant un mois ; exprimez-en  
*le vinaigre, &* gardez - le pour Fustige.

L’on ne trouve point ce *vinaigre* dans les boutiques : mais  
la préparation en est si facile, & c’est un si excellent  
remede pour exciter la fueur, lorsqu’on craint une fie-  
vre, ou après un excès dans le boire ou dans le manger,  
qulon ne fauroit mieux faire que de s’en pourvoir & de  
le garder pour le befoin. On peut en donner depuis une  
demi - cuillerée jtssqu’à deux ou trois dans une liqueur  
chaude convenable. Si l’on se couvre après l’avoir pris,  
on ne peut manquer de siier. On le peut substituer dans  
l’occasion à Peau de thériaque, au désaut de celle - ci.  
QUINCY.

On sait encore avec le fureau un *vinaigre* dont il est par-  
lé dans la Pharmacopée d’Edimbourg fous le nom *dé A-  
cetumfamburinum,* qui conserve les vertus du silreau.

*Préparation du* vinaigre *des fouilles , suivant Dioscoride.*

Prenez *desfquilles* blancs ; & après les avoir mondés, cou-

ACE 222

pez-les par morceaux , enfilez-les de façon qu’ils ne  
*se* touchent point,& faites-les fécher pendant quaran-  
te jours à l’ombre. Prenez-en une livre, (la livre dont  
parle Diofcoride est d’environ dix onces ) & mettez-la  
infufer dans six pintes de bon *vinaigre* ; laissez les fquil-  
les macérer au soleil dans un pot bien bouché pendant  
fept jours. Retirez - les, & coulez le *vinaigre* que vous  
garderez pour Fustige. Quelques-uns mettent une li-  
vre de fquilles dans cinq pintes de *vinaigre.* D’autres  
mettent à infufer la même quantité desquilles mondés,  
sains les faire fécher, & les laissent en macération pen-  
dant six mois : ce qui rend ce *vinaigre* d’une nature  
beaucoup plus incisive.

Le *vinaigre* de siquilles est bon pour consolider les genci-  
ves qui fiant trop lâches & trop humides, & pour affer-  
mir les dents. Il est excellent pour guérir les ulceres  
putrides qui ste forment dans la bouche, & pour remé-  
dier à la puanteur de l’haleine. Il durcit, lorfqu’on en  
boit, la gorge & l’intérieur des joués, & les rend cal-  
leufes. 11 fortifie la voix , qu’il rend claire & fonore.  
On le donne à ceux qui ont l’estomac affoibli, & qui  
ne digerent pas aifément, aux épileptiques, à ceux qui  
font sujets aux Vertiges, à la mélancolie & a la folie.  
On le donne encore dans les affections hystériques,  
dans les maladies de la rate, & les douleurs fciatiques.  
Il fortifie & ranime les perfonnes valétudinaires : il  
rend le corps fain , & lui donne une bonne couleur. Il  
éclaircit la vue, & guérit la furdité, étant verfé gout-  
te à goutte dans les oreilles. Enfin, il est bon pour tou-  
tes fortes de maladies , excepté les ulcérations inter-  
nes, les maux de tête & les maladies des nerfs.

On doit en boire tous les jours à jeun , en commençant  
par une petite quantité, que l’on peut augmenter peu  
à peu jufqu’à une once & demie. Quelques-uns en or-  
donnent deux fois autant.

Le *vinaigre* de fquilles, de la maniere dont le Collége  
Médicinal de Londre le prépare , est un peu différent  
de celui de Dioscoride.

*Acetum scilliticum,* Vinaigre de fquilles.

Prenez la partie *desfquilles* qui est entre les feuilles & Ie  
trognon, coupez-les par petits morceaux, mondez-  
les , & les expoPez à la chaleur pendant trente jours ;  
mettez-en une licre dans une bouteille avec six pintes  
d’excellent *vinaigre.* Et si c’est en été, exposiez le vaise  
seau au soleil pendant trente jours, après l’avoir exac-  
tement bouché; après quoi coulez la liqueur que vous  
garderez pour Filage.

On emploie quelquefois ce *vinaigre* seul, mais plus sou-  
vent en forme *d’oxymelscillitique.*

On attribue la découverte de ce *vinaigre* à Pythagore ,  
ou plutôt à Epimenides , qui en enseigna la ôomposi-  
tion au premier. Il commença à cinquante ans à pren-  
dre tous les jours un peu de ce *vinaigre ,* & jouit juf-  
qu’à l’âge de cent - dix-fept ans d’une santé parfaite;  
ce que l’on attribue à la vertu de cette liqueur. Il paf.  
fe pour conserver Poule, & pour dePobstruer la trom-  
pe d’Eustachi, étant pris en forme de gargariscne. Les  
Modernes ont donné le nom de *tuba Eustachiana* au  
canal auditif, dont la découverte est due à Alcmæon,  
difciple de Pythagore. GaLIEN. Ρεινε. SeHUxzE.

*Acetum theriacale,* Vinaigre thériacal.

Prenez *de la thériaque d’Andromachus , et de celle du  
Collége d’Edimbourg, une livre j  
du bon vinaigre, deux pintes.*

Mettez les en digestion pendant trois jours à une cha-  
leur modérée , & coulez enfuite la liqueur. *Pharma-  
copée d’Edimbourg,*

Ce *vinaigre* est un remede excellent, & on doit même  
le préférer dans plusieurs cas à Peau thériacale, fur-  
tout lorsqu’il est besoin d’exciter promptement la  
Eueur, lorsqu’on a été mordu de quelque bête veni-  
meuse , ou pris quelque poifon. U mérite donc une

223 ACE

place dans les dispensaires publics, & par conséquent  
dans les boutiques. Skaw *notes.*

J’ajouterai aux préparations précédentes celles des disse-  
rentes fortes d’oxymels, pour la commodité du Lec-  
teur.

*Oxymel de Dioscoride.*

On fait *V Oxymel* de la maniere fui vante :

Prenez *deux pintes et demie de vinaigre,  
une pinte d’eau de mer,  
dix pintes de miel,  
et cinq pintes d’eau commune s*

Mêlez ces matières enfemble, & faites leur faire dix  
bouillons ; retirez-les du feu, & lorfque la liqueur fe-  
ra refroidie, verfez-là dans un vaiffeau.

L’Oxyractest excellent pour chasser les humeurs grossie-  
res, contre la fciatlque, la goutte & l’épilepsie. C’est  
un remede contre la morfure de la vipere , qu’on ap-  
pelle *feps,* contre le poifon dtl *peplus }* (μηκωνειον) & de  
l’if ( ἰξίἄκ). Il est bon pour l’efquinancie , étant em-  
ployé en forme de gargarilme.

*T’Oxymel* dont nous nous fervons, de la maniere dont le  
College Médicinal de Londres le prépare, est tout-à-  
fait différent de celui-là.

*Oxymel simplex ,* Oxymel simple.

Prenez *deux livres de bon miel,  
une pinte de vinaigre blanc ;*

Faites les bouillir à petit feu, jusqu’à consistance de si-  
rop clair.

*Oxymel compositum,* Oxymel compofé.

Après avoir nettoyé & coupé les racines par petits mor-  
ceaux, & concaffé les femences, on les mettra en in-  
fusion dans *dix pintes d’eau et une pinte et demie de  
vinaigre.*

Le jour fuivant vous les ferez bouillir à un feu modéré  
jufqu’à consomption du tiers.

Vous coulerez le reste avec expression, & y ajouterez  
*trois livres de miel* , & les ferez bouillir à une chaleur  
modérée , jusqu’à consistance de sirop S. A. *Dispen-  
saire de Londres.*

*Oxymel pectorale*, Oxymel pectoral.

Coupez, pilez & faites les bouillir dans une quarte d’eau  
de pluie , jufqu’à ce qu’elle foit réduite à une pinte &  
demie.

Ajoutez à la colature *une once de gomme ammoniac* qui  
ne soit point préparéef & diffoute dans quatre onces de  
vinaigre.

Ajoutez-y encore *quatre onces de miel.*

Faites bouillir ces drogues enfemble, écumez-les & cou-  
lez-les. *Dispensaire d?Edimbourg.*

Ce *vinaigre* paffe pour un remede très-efficace, &paroît  
être un des meilleurs qu’on ait jamais ordonnés fous  
cette forme ; il est vrai qu’il est quelque peu dégoû-  
tant, mais il ne peut manquer de caufer une expecto-  
ration abondante, & de faire beaucoup de bien aux  
asthmatiques & aux phtisiques.

ACE 224

*Oxymel pectorale*, Oxymel pectoral.

Mettez ces drogues en infusion pendant vingt-quatre  
heures.

Faites les bouillir jufqu’à ce qu’elles soient réduites à dix  
pintes.

Ajoutez à la colature sex *livres de miel.*

Faites les bouillir, & après avoir clarifié la liqueur, ajou-  
tez-y *une demi - livre d’extrait de reglisses &c* faites-en  
un sirop.

Ce remede est un détergent très-efficace , & facilite ex-  
tremement l’expectoration ; ce qui fait qu’on le don-  
ne aux perfonnes asthmatiques. On en donne aussi deux  
ou trois cuillerées en tout tems aux perfonnes dont  
la poitrine est embarraffée d’humeurs visqueuses. *Phar-  
macopée des Pauvres.*

*Oxymel Scilliticum* , Oxymel de Squilles.

Prenez *de miel, trois livres,*

*de vinaigre de Squilles s une quarte s*

Faites les bouillir ensemble jufqu’à la consistance d’uti  
sirop, en observant d’en ôter l’écume. *Dispensaires de  
Londres et d’Edimbourg.*

On a dit que le *vinaigre* de Squilles empêche les obstruc-  
tions, dissout les coagulations qui commencent, fa-  
cilite les Fécrétions & excite les urines.

*L’Oxymel de Squilles* est un vomitif fort doux, lorfqu’on  
le donne en grande quantité, & ne fait que caufer des  
nausées lorfque la dose n’est pas assez forte. Il est dé-  
goutant pour un grand nombre de perfonnes, & c’est  
en partie la raison qui empêche d’en faire un grand  
ufage dans la pratique de la Medecine , & qui fait  
qu’il est assez difficile de l’ordonner en qualité de pré-  
servatif contre les maladies. Mais il passe pour un ex-  
cellent remede, & dont on devroit faire un plus grand  
usage. La meilleure façon de le donner, est de le mê-  
ler avec quelque eau compofée ou sirop , qui lui fasse  
perdre une partie de fon mauvais gout, & l’empêche  
de causer des nausées. On donne fouvent la mixtion  
fuivante aux hydropiques & aux asthmatiques, le soir  
avant qu’ils se couchent. Elle facilite la respiration &  
excite l’urine.

Il y a plusieurs autres préparations de cette espece dont  
on fait ufage dans des cas particuliers , & que l’on  
donne en une seule prise , ou par cuillerées fouvent  
répétées. Voyez *Oxymel, Squilla, Apomeli.*

Chambers *se* trompe lorsqu’il avance que le College a  
conservé le *vinaigre* thériacal de Nuremberg, car il en  
a prosc:rit l’usage depuis le dernier réglement qui fut  
fait long-tems avant que M. Chambers composât fon  
Ouvrage.

Les Chymistes parlent beaucoup de leur *vinaigre* Philo-  
Eophique, sans nous apprendre ce qu’ils entendent par  
ce nom. Il y a toute apparence que c’est le mercure  
simple ou quelque eau mercurielle. Voici ce que La-  
gneus

a®5 ACE

gneus en dit : *Acetum Philosophorum est denigratio nos.-  
ira> quae est lignum dissolutionis verae.* Cette définition  
que j’apporte ici pour exemple , n’est pas moins diffi-  
cile à traduire qu’à comprendre. On donne quelque-  
fois le nom de *vinaigre* des Philofophes à la dissolu-  
tion du beurre d’antimoine dans l’eau.

\* On a employé différens moyens pour calculer la quan-  
tité d’acides que contient le *vinaigre.* M. Geoffroi ,  
*Mem. Ac. JI.* 3c. 1729. p. 69. ayant mis dans une bou-  
teille ronde de verre. Jeux gros de *vinaigre,* trouva  
qu’il falloit depuis quatre jufqu’à douze grains de sel  
de tartre pour en abforber l’acide, & que les *velnai-  
gres* faits avec les vins de Bordeaux ou d’Orleans,  
donnoient une moindre quantité d’acide que les vins  
des environs de Paris.

M. Homberg, *Mem. Ac. R. Sc. 16oo. p.* 49. ayant ver-  
fé du *vinaigre* distillé , par conféquent plus fort que  
*le vinaigre* ordinaire, sclr du fel de tartre , trouva  
que pour saouler d’acides une once de fel de tartre ,  
il falloir quatorze onces de *vinaigre* distillé. Ayant  
pefé enfuite fon fel , il étoit augmenté de poids de  
trois dragmes & trente-six grains. Un calcuî aisié lui  
fit connoître que chaque once de *vinaigre* distillé ne  
contenoit que dix-hpit grains de véritable acide , &  
que tout le reste n’étoit qu’un phlegme qui lui siervoit  
de véhicule.

M. Boulduc trotîVa que deux onces de tartre avoient ab-  
forbé vingt-sept onces de *vinaigre* distillé , dans les-  
quelles il se trouva sept dragmes de SA acide ; cette  
Infusion du *vinaigre* distillé fut repetée jufqu’à trois  
fois , que le fel de tartre ne fit plus effervescence avec  
*le vinaigre* qu’on vessa deflus. Il deffécha sim Eel, sim  
lequel il jetta encore du *vinaigre* distillé. Lorsqu’il se  
fervit de Eel de tartre calciné au creuset jissqu’à le ren-  
dre bleuâtre & plus alkali, il a fallu pour la fatura-  
tion de deux onces de sel, employer trente onces de  
*vinaigre* distillé, & le sel s’est trouvé après trois co-  
hobations peser une once de plus. *Hamel, Hist. page*494. *et Hist. Ac. R. S. T* 2.*p. 335.* Boerhaave affure  
que dans le *vinaigre* le plus fort, il n’y a qu’une qua-  
tre-vingtieme partie d’acide.

ACETUM RADICATUM. Boerhaave croit que le  
tartre regénéré est *F Acetum radicatum* des anciens  
Chymistes. Voyez *Tartarus regeneratus.*

A C H

ACHAHI. *Eau d’alun.* **JOHNSON.**

ACHAMELECH. Le même *Osu Acamech.*

\* ACHANACA. Plante qui croît en Afrique, au Ro-  
yaume de Mély, dont les feuilles font aussi grandes  
& semblables à celles du chou , à cela près qu’elles ne  
sont pas si épaissies & qu’elles ont la côte plus menue.  
Elle porte un fruit gros comme un œuf & de couleur  
jaune, que les naturels du pays nomment, les uns  
*alsar* & les autres *lefach.* Il emploient les feuilles &  
le fruit comme fudorifiques\*dans les maladies véné-  
riennes. *Boeh.* 71. 835.

ACHAOVAN ou ACHAOVA. Quelques perfonnes  
donnent ce nom à une plante semblable à la camomil-  
le , qu’ils appellent *achave* ou *uchove, 8e* quelquefois  
*alacuan.* Cette plante est fort abondante en Egypte,  
furtout au Caire, dans un lieu appelle *Sbechie.* Elle  
n’est pas tout-à-fait si haute que la camomille, mais  
elle lui reffemble beaucoup par Ees fleurs, & à la ma-  
tricaire par *ses* feuilles. Prosper Alpin l’a souvent  
cueillie fralehe, & lui a trouvé un gout & une odeur  
désagréable. Quelques autres peut-être, sclr l’autorité  
d’Axicenne, qui dit que *FAchaova* a un gout & une  
odeur acide, l’ont confondue avec une autre plante  
aromatique de couleur blanche & prefque aussi acre  
que l’origan. Il paroît par-là qu’Avicenne ne s’est  
point tout-à-fait trompé, lorfqu’il a avancé que les  
fleurs de *s Achaova* ont à peu près l’odeur & le gout  
de celles de *marum* , dans la penfée que la plante dont  
nous parlons a un gout & une odeur acre. Mais je ne  
faurois déterminer fi c’est le vrai *marum* ou non. Psi os-

AC H 226

**PER ALPIN ,** *de Medicina Egyptiorum.*

ACHARISTON. ’Αχάε,στον, mot dérivé de 1’« pnvatif,  
& de χά«ς *graces, remerdment,* parce que la cho-  
fle est trop prétieuEe pour être prodiguée. C’est une  
épithete d’un grand nombre d’antidotes & de col-  
lyres, dont on trouve la desoription dans plusieurs  
Auteurs anciens qui ont éerit siur la Medecine. Aé-  
tins fait mention de deux fortes de collyres qui por-  
tent ce nom, & qui ont tous les deux une qualité as-  
tringente, & qu’il appelle νὰκμ-ὸρ d’lpla- bruyere,qüi  
est une des drogues qui y entrent. Galien presitrit  
la forme des deux collyres fuivans, qui ont pareille-  
ment une vertu astringente. Le premier est *FAchariso  
ton* fec de Philoxene, dont voici la préparation.

Battez le tout enfemble.

Voici l’autre *achariston,* que les Medecins d’Egypte em\*  
ploient utilement contre les rhumes tenaces , sur-tout  
si le malade est d’une sorte constitution.

Mettez toutes ces drogues dans de Peau , & prenez-en  
avec du lait de femme.

Voici la defcription d’un autre collyre, que l’on trouve  
dans Cesse scjus le nom de *Theodoti Collyrium sive  
Acharistum.*

Mettez ces drogues dans de Peau de pluie.

On trouve dans *Marcellus elib. VIII.* la description d’un  
autre *Achariston s* qu’on attribue à Antiochus.

ACHARIsToN est encore le nom d’un antidote décrit par  
Aétius , *lib. XIII. cap.* 109. & par Marcellus, quicon-  
seille de *se* faire payer du malade aussi-tôt après qu’il  
aura pris ce remede : car plusieurs , dit cet Auteur,  
ont payé leur Medecin d’ingratitude après avoir *été*promptement guéris ; ce qui a fait donner à cet anti-  
dote le nom d’*acharistus*, qui signifie ingrat.

On donne ce remede à la dofe de la grosseur dlune feve  
pour guérir les abfcès invétérés de la poitrine. Il gué-

227 A C H

rit, étant pris dans de l’hydromel, la colique & les  
maladies du foie, & devient un remede excellent con-  
tre celles de la rate , lorfqulon le prend dans de l’oxy-  
mel. GORRÆUS, *Med. Des.*

ACHATES , *Agate.* Pierre prétieufe qui a pris fon nom  
d’une riviere de Sicile , où elle a été trouvée pour la .  
premiere fois. Elle varie non-feulement par *ses* cou-  
leurs , mais encore par les figures qu’elle représente,  
& qui siint formées par la nature même. Ses veines &  
*ses* taches font tellement distribuées , qu’elles repré-  
fentent quelquefois un pigeon , & on l'appelle pour  
lors *phasseachat.es s* quelquefois un cerf, & on la nomme  
*Kerachates* ; d’autres fois elles représentent un, deux,  
& même plusieurs arbres qui forment comme unepeti-  
te forêt, d’où elle reçoit le nom de *dendrachates.* On  
voit dans quelques-unes de ces pierres des figures de  
chariots, de rivieres, de différentes fortes d’oiseaux &  
de bêtes à quatre piés, & même des hommes. Pyrrhus,  
Roi d’Epire, avoit une *Agathe* , fur laquelle étoient  
représentées les neufs mufes &Apollon la lire en mailla  
fans que Part y eût aucune part. Les taches , à ce que  
rapporte Pline, étoient si heureufemcnt distribuées,  
que chaque mufe avoir la marque qui lui est propre.  
On trouve dans les Indes une grande quantité de ces  
Portes *d’agates* : elles font de couleur noire, brune,  
cendrée, d’un rouge de corail, de couleur de hyene de  
lin ou de panthere : celle ci est appellée *pardalion,*l’autre *leontion & leontideiran :* ces couleurs, silr-tout la  
premiere , font quelquefois entre-mêlées de veines  
blanches , & pour lors la pierre est appellée *leucacha-  
tes s* d’autres fois de veines couleur de sang, & pour  
lors on la nomme *hemachates,* ou de couleur de corna-  
line, ce qui lui fait donner le nom de*sardachates.*

Quoiqu’elle ait tiré fon nom d’une riviere de Sicile, cela  
n’empêche pas, comme le remarque Pline, qu’on ne la  
trouve dans d’autres pays. Elle conserve toujours fon  
ancien nom , au changement d’une lettre près.

C’est cette pierre, fur-tout celle qu’on appelle *leonelonss*qui entre dans l’emplâtre appellée *diachaton* qui guérit  
les morsclres des animaux venimeux , résout les tu-  
meurs scrophuleuses , mûrit , ouvre & fait fuppurer  
les abfcès. Voyez-en la defcription dans AbTIUs , *lib.  
XV.* **GoRRÆUs,** *Des. Med.* Cette pierre étant gardée  
dans la bouche, appaife la foif que caisse la fievre.  
DaLE.

ACHATEs, Offic. Worm. 96. Mer. Pin. 209. Boet. 245.  
Charl. Fost. 34. De Laet. 79. Schw. 3 57. Aldrov.Musi  
Metall.904. Cale. Muf. 247. Geoff. Prælect. 78. *Lapis  
Jaspis Achates antiquorum, Agathavulgo dictus*, Cup.  
Hort. Cath. supp. 2.44.

*U Agate* est une pierre prétieuse qui tient le milieu en-  
tre l’opaque &le transparent, de différentes couleurs,  
& parsiemée de taches que l’on s’imagine représenter  
des arbres, des poiffons & autres choses semblables.  
Les plus fines nous viennent des Indes Orientales, &  
les autres d’Allemagne, deBoheme, &c. On a at-  
tribué de grandes vertus à cette pierre : mais elles font  
toutes imaginaires. CEOFFROY.

ACHEIR. de 'Aviie, mot dérivé de lle privatif, & de χειρ  
main *rsans main.* GaLIEN.

ACHEMENIS. Nom d’une plante dont Pline faitmen-  
tion, & qui avoit la vertu, à ce que prétend la Fable,  
de répandre la terreur & de mettre en fuite les Armées  
dans lesquelles on la jettoit.

ACHICOLUM. Mot dont fe fert Cælius Aurelianus,  
*Acut. l. III. c.* 17. pour signifier le *Fornix, le Tholus,*ou le *sudatorium* des anciens bains, qui étoit un en-  
droit où l’on alloit pour fuer. On l’appelloit encore  
*Architolus.*

ACHILLEA. Efpece de *Millefeuille,* appellée herbe  
d’Achille, dont on parlera à l’article *Millesolium.*

ACHILLEÂ MONTANA. Esipece de *Jacobée. Noyez  
jacobaea.*

On écrit quelquefois *Achyllea* avec un y ; mais cette  
orthographe ne vaut rien , puifque cette plante tire

A C H 228

Fon nom du mot *Achilles ,* qu’on écrit avec un *i*simple.

ACHILLEION. Sorte d’éponge propre à faire des ten-  
tes , & qui a tiré fon nom d’Achille , qui, à ce qu’on  
prétend, en a fait usage le premier. GoRRÆUs.

ACHILLEIOS. Efpece de gâteaux faits avec de l'orge  
d’Achille. GoRRÆUs.

ACHILLEIS Ἄκ.λλήις. Espece d’orge dont il est parlé  
dans Theophraste. Galien prétend qu’il a tiré fon nom  
d’un laboureur nommé Achille: mais il y a plus d’ap-  
parence que c’est la groffeur & la bonté de son efpece  
qui le lui a fait donner, par allusion à Achille qui étoit  
le plus vaillant des Grecs.

Aristophane & Sophocles en font mention.

Hippocrate, dans fon troisieme livre des maladies, em-  
ploie cette efpece de grain pour l’eau d’orge dont il  
donne la préparation, & qu’il recommande pour boif-  
sim dans les fievres ardentes. C’est le premier exemple  
que nous ayons de cette estpece d’eau qu’il prétend être  
d’une grande efficacité dans les cas qu’il indique.

Prenez, dit-il, *d’orge d’Achilleféché, unehemine,* («οτύλν,  
*environ demi pintes) otez-en l’écorce,* ( άθέι«) et *lavez-le ;*

Mettez-le dans un gallon. ( «0«, *environfixpintes)* d’eau,  
& faites-le bouillir jufqu’à confomption de moitié ;

Coulez la liqueur qui reste, & donnez-la pour boiffon.

Il indique quelques lignes plus bas ce même orgcpourune  
infusion qu’il ordonne contre la jauniffe.

ACHILLES, *Achilles.* On prétend que ce Heros apprit  
la Medecine du Centaure Chiron, dont il aVoit été  
difciple. Le fer de fa lance aVoit la vertu de guérir les  
bleffures qu’elle avoit faites. Il étoit d’airain ; & Pau-  
fanias rapporte qu’on le voyoit encore de fon tems  
dans un Temple de Minerve qui étoit à Phafelis,  
ville de Pamphylie. Chiron avoit fait présent de cette  
lance à Pelée, pere *d’Achille ,* comme nous I’apprend  
Homere *Aliad.XVI.v.* 143.144. On assure que ce sut  
avec cette lance qu’*Achille* guérit Telephe : mais Pline  
prétend qu’il dut fa guérifon à l’achillea qui retint le  
nom *d’Achille,* qui l’introduisit lepremier dans la Me-  
decine. On attribue aussi à ce Heros la découverte des  
vertus du verd-de-gris dont les Chirurgiens font un si  
grand ufage , &dont on ne peutfe passer pour la gué-  
rifon des ulceres.

ACHILLIS, *Tendo.* Voyez *Tendo Achillis.*

ACHIMBASSI. Nom d’un Office, ou plutôt d’un Offi-  
cier du Grand Caire. 11 signifie le Chef ou le Préfet  
desMedecins. Son Office est de s’informer du mérite  
de ceux qui exercent la Medecine dans cette Ville, &  
de leur accorder des priVÎléges. On a fort peu d’égard  
au mérite & aufavoirde celui qu’on honore du titre  
d’*Achimbaissi ;* car le Baffadu Caire en reVet toujours  
celui qui le paie le mieux. Celui ci à fon tour ne s’em-  
barrasse pas davantage du mérite de ceux qui fe *pré-  
sentent* pour obtenir ^eurs licences ; & ils en faVent  
toujours assez, pourvu qu’ils ne fe présentent point les]  
mains vuides. PRosPER Αεριν.

*ACFIIOTL.CInffiFOrleana.* Offic.Mont.Exot.Io. Cho-  
mel. Plant. Usu. 81. *Orleana feu Orellana sollic^  
ulis lappaceis* ,Hem. Cat.Hort. Lugd. Bat. 464. Pluk.  
Almag. 292. Phytog. 209. f. 4- *Orleanafeu Orellana-,  
sive urucu ,* Parad. Bat. Prod. 3 57. *Urucu,* PRon. ( Ed.  
1648.) 65. (Ed. 1658.) 133. Cat. Jam. 150. Hist. 2.  
52. *Urucu Brafielensibus,* Marcgr.6I. *Kaiebakg, Da-  
buri, Ger.* Emac. 1554. *Achiotlfeu Medicina Fingendo  
apta,.Hern.* 74. *ArborMexicanafructucastaneae } coc~  
ripera,* C. B. Pin. 419. Rail, Hist. 2. 1771. Jonf.  
Dendr.119. *Bixa Oviedi,* J.B. 1.44°. *Metella Ameri-  
canamaxima tinctoria,* Tourn. Inst. 242. Boerh. Ind.  
A. 208. *Arbor finium regundorum*, Scalig. *Arnotto.*DaLE.

Ses feuilles font larges & rondes ; fes fleurs grandes &  
d’un rouge incarnat ; fes cosses petites & de figure  
pyramidale, piquantes & pleines de grains oufemen-  
ces.

229 A G H

Elle croît dans la nouvelle Espagne & dans le Bresil.

On tire de son fruit une teinture que l’on emploie dans la  
composition du chocolat. On la prépare de la maniere  
fuivante.

Après avoir cueilli les grains qui scmt parfaitement  
mûrs, on les met infuser dans Peau chaude, &lson  
donne à la pâte qui reste au fond la forme de ta-  
blettes dont on se fert pour teindre lalaine, ou comme  
d’un fard connu fous le nom de crepon d’Espagne.

Cette teinture mêlée avec une quantité d’eau convenable,  
appaife l’ardeur de la fievre, arrête les flux de fang &  
dissipe les tumeurs, foit qu’on eusse intérieurement ou  
extérieurement. PtsoN.

Le *Roucou,* que les Indiens appellent *Achiotl* ou *Urucu >*les Hollandois *Orleana,* & les Anglais *Roucou,* est  
une farine que les habitans des Ifles sous le vent & de  
Saint Dominique tirent d’une petite graine rouge qui  
fe trouve dans une gousse.

L’arbrisseau qui porte le *roucou*, pousse, fuivant le pere du  
Tertre , dès la racine, plusieurs branches qui croissent  
en arbrisseau , & fe divifent en plusieurs autres petites  
branches. Ses feuilles font fort semblables à celles du  
lilac, & portent deux fois l’année plusieurs bouquets  
de fleurs blanches mêlées de rouge , & femblables à  
celles de l’ellébore noir. Ses fleurs font remplies d’une  
infinité de petites étamines jaunes à pointes rouges : à  
la chute de fes fleurs croissent des boutons tannés , tout  
hérissés de petites pointes brunes, délicates, qui ne  
piquent point. Quand ils font mûrs, il y a dans le mi-  
lieu deux doubles grains ou pépins, environnés d’un  
certain vermillon ou peinture rouge liquide , que les  
Sauvages appellent *roucou.* C’est avec elle qu’ils fe  
peignent lorfqu’ils voyagent : mais ils ont foin aupa-  
ravant de la dissoudre avec de Certaines huiles qu’ils ti-  
rent de quelques graines.

Les Européens l’accommodent avec de l’huile de lin ; ils  
la battent dans un mortier avec cette huile; & après l’a-  
voirréduite en masse, ils l’envoient en France, où l’on  
s’en sert pour rehausser la couleur de la cire jaune lorse  
qu’elle est trop pâle , aussi-bien que celle du chocolat.  
Il y en a aussi qui fe Contentent de la mettre dans un  
mortier fans huile , & de la réduire en masse ou en ta-  
blettes, qui étant dissoutes avec de llurine, donnent  
une teinture rouge qui tient aussi fort que les meilleures  
teintures de l'Europe. C’est une assez bonne marchan-  
dife pour le commerce.

Cette defcription du *roucou* est tout-à-fait différente de  
celle de M. François Rousseau, qui m’écrit que c’est  
un arbre de huit à neufpiés de haut, qui a fes feuilles à  
peu près Comme le pêcher , après lesquelles naissent  
des gousses qui approchent fort de la couverture de  
nos chataignes, garnies de petites épines ou pointes  
tout autour. On trouve dedans une petite graine rouge  
que llon brife dans un mortier ou fur une pierre, & de  
là on la met dans des vaisseaux pleins d’eau. En un  
mot, le *roucou* fe fait aux Ifles de la même forte que  
*se* fait ici l'amidon, non pas de la même maniere qu’en  
a écrit M. de Meuve, mais comme nos Amidoniers le  
font. Après qu’on l’a mis en pain & qu’il est *sec,* on  
nous l’envole.

Cette derniere relation est beaucoup plus juste que la pre-  
miere , puifque les gousses que j’ai fe rapportent en  
tout avec elle. D’ailleurs il est aifé de voir par *lo rou-  
cou* que nous vendons, furtout quand il est de bonne  
qualité, qu’il n’a jamais été trempé dans de l’huile,  
puifque la bonne odeur du véritable *roucou* fait assez  
connoître qu’il n’est point mélangé. On fera encore  
defabsde de croire que *Fachiotl se* fasse de la maniere  
que l'a écrit M. de Blegny, quand il dit que *Fachiotl*est le fuc épaissi que l’on tire du fruit de *Ϊ’achiotl,* arbre  
fruitier de l’Amérique ; que ce fruit est une graine  
rouge qui fe trouve en grande quantité dans de grosses  
gonfles rondes ; que quand on a tiré cette graine de fes  
gousses , on la pile & on l’exprime pour en tirer le fuc,  
que llon expofe enfuite dans un lieu chaud pour en fai-  
re évaporer l’humidité : & que quand il est épaissi à peu

A C H 230

près comme la pâte, on en fait des masses dé différens  
tes formes , qui étant entierement dessechees , sont  
proprement ce qu’on appelle *achiotl.* H est certain, au  
contraire que le *roucou fe* fait comme l’amidon, & qu’il  
est impossible d’en tirer le fuc , puifque la matiere  
dont on le fait est une fubstance rougeâtre & veloutée  
qui fe trouve attachée à la graine qui est dans les gouse  
Ees , & qui ne fie peut séparer que par le moyen de l’eau,  
en y procédant de la même maniere que nos Amido-  
niers séparent la farine qui est restée atl petit fon , &  
non pas le silc tiré par expression de fes graines, com-  
me cet Auteur le marque.

On doit choisir le *roucou* d’une odeur d’iris ou de violet-  
te, le plus *sec* & le plus haut en couleur que faire se  
pourra. Le *roucou* de cette nature est celui qui doit  
être appelle *achiotl s* car la plupart de celui que nous  
vendons , est humide, fale, moisi, fentant la cave ; en  
un mot, incapable d’être employé dans le chocolat ou  
autrement. 11 est fort en ufage chez les Teinturiers.  
On nous envoyoit il y a quelques années des îles , &  
même de Hollande, un *roucou* en petit pain, de la sor-  
me & figure dlun écu , qui avoit un grand nombre de  
bonnes qualités, & étoit fort propre pour Fustige in-  
térieur. C’est tout le contraire de celui que nous  
voyons aujourd’hui, qui est en gros pains quarréscom-  
me le favon de Marfeille, ou en boules rondes , & qui  
est quelquefois si vilain & si puant, qu’il est impossible  
d’en fupporter l’odeur.

Les Sauvages de l’Amérique cultivent les arbres qui por-  
tent le *roucou* avec grand foin, à causia des grandes uti-  
lités qu’ils en reçoivent. La premiere, c’est qu’il fert  
à orner leurs jardins, & le devant de leurs castes ou ha-  
bitations. La seconde est , que le bois de cet arbre est  
si dur, qu’ils s’en servent comme d’une pierre à fusil  
pour faire du feu. Troisiemement, ils fe fervent de  
son écorce pour faire des cordages & de la toile. Qua-  
triemement, ils mettent de fes feuilles dans leurs fau-  
ces pour leur donner bon gout , & leur communiquer  
une couleur de *safran.* Cinquiemement, ils tirent le  
*Roucou* de ses graines & s’en servent pour fe peindre le  
corps après l’avoir delayé dans l’huile de *Carapa Ί* sur-  
tout dans les jours de réjouissance, & l’échangent pour  
d’autres marchandises dont ils ont besoin. Ρομετ.

Le *Roucou ,* que les Indiens appellent *Achiotl* ou *Urucu,*est une pâte seche que l’on fait avec une petite graine  
rouge renfermée dans une longue gousse qui a la figu-  
re du mirobolan , & qui est hérissée de pointes à peu  
près comme l’écorce d’une châtaigne. Les Auteurs ne  
s’accordent point fur l’efpece d’arbre ou d’arbrisseau  
qui porte ce fruit ; quelques-uns veulent que fes feuil-  
les soient femblables à celle du lilac, & d’autres à cel-  
les du pêcher.

On prépare la pâte du *Roucou* en pilant les grains & tout  
ce qui les environne ; on les fait enfuite dissoudre dans  
Peau & on coule la liqueur par un crible , afin d’en  
séparer les parties les plus groflleres , après quoi on la  
fait fécher pour en faire une efpece de farine ou d’a-  
midon. Il faut choisir la pâte dtl *Roucou* féçhe & de  
couleur de violette. Les Teinturiers s’en fervent, elle  
entre aussi dans la composition du chocolat. Lorsique  
*le Roucou* est pur , il fortifie l’estomac , il arrête le  
cours de ventre , il aide à la digestion & à la resple  
ration, & excite llurine. Εεμεβυ,

ACHIOTE. Les siemences rouges de *FAchiotl,* que l’on  
réduit en tablettes ou pastilles , pour les faire entrer  
dans la composition du chocolat & dans les teintures.  
RAY , *Hist. Plant.*

ACHLADES. Efpece de poire fauvage qui croît sur  
les montagnes de Crete. RAY, *Spinosi Stirp- Europ.*

ACHLYS, Λ,ννύς. *Obseurité.* On sie sert de ce mot pour  
signifier en général un air obsicur, épais & rempli de  
brouillards. De-là ἀχλυῶδες ιμμα , un œil noir & trouble  
ou qui ne voit qu’avee peine, ce qu’Hippocrate regar-  
de comme un mauvais Eymptome dans les maladies lli-  
gues, *Praedic. L.* 1. 46. & dans les pronostics de Cos,  
218. ce même Auteur appelle encore ἀχλυώ/εες les vents

Pij

231 AC H

méridionaux, *Aphor-* 5. T- 3. à caufe qu’ils offufquent  
la vue, & comme Celfc le remarque, qu’ils émoussent  
tous les Eens , *Liv-* 2. *ch.* 1. On appelle eneore ἄχλυώδεες,  
ceux qui ont la vue trouble durant la fievre, *Coac. Prae-  
nota 3 y.* Quelques-uns croient cependant qu’Hippo-  
crate veut parler de ceux dont les humeurs sont extre-  
mement agitées , ou dont la couleur & le tempérament  
font altérés & obsiturCis par la maladie. Mais Galien  
donne ce nom à ceux qui pendant la maladie perdent  
cette vivacité & cet éclat qu’on observe autour de la  
prunelle , lorfiquele corps jouit d’une samté parfaite.

ACHLYs, ( Αχ/ύς ) signifie encore un air condenfé dansl’u-  
terus. H1PPOCRAT. *de Morb. Mul. Liv. II.*

Il signifie aussi un petite marque ou cicatrice devant la  
prunelle de l’œil, laissée fur la Cornée par une ulcéra-  
tion si-iperficielle , fuivant l’interprétation de Galien,  
ou suivant Aétius , l’ulcération même qui couvre presc  
que toute la prunelle d’une couleur bleue légere. C’est  
en Ce Eens qu’on doit entendre le terme Αχλύες. Ηιρρο-  
**CRAT.** *Praedict. l.* 2.

ACHMADIUM ou ACHIMADIUM , termes déri-  
vés par corruption de l’Arabe Αοημλν ou Αοηιμλν ,  
*Antimoine.*

ACHNE ,’Αχν». Ce mot signifie une paille, l’écume de  
la mer ou de l’eau en général, ou enfin toute chofe qui  
est molle & légere.

Les Medecins l’emploient cependant dans un fens diffé-  
rent, mais Hippocrate, *Epidem. Sect. I. n.* 16. ne lui  
en donne point d’autre, lorfqu’en faifant le dénombre-  
ment des fymptomes de mauvais augure que l’on ap-  
perçoit dans les yeux de ceux qui ont la fievre, il fait  
mention entre autres de celui-ci, καὶ τὸ ίυιξηραινόμενον ὀι,ν ὀίχιη,  
quelque chofe qui si; feche fur eux comme de l’écume.  
Les Medecins qui ont des malades, peuvent connoître  
par ce passage qu’il ne prétend point parler de ces hu-  
meurs visqueufes qui collent quelquefois les paupieres  
enfemble , mais d’une eEpece de mucilage blanchâtre  
qui nage dans les yeux, ce qui arrive très-souvent dans  
les fievres. C’est en ce fiens qu’on doit prendre le mot  
Άχνωδες, *Coac. Praenot.* 225. quoique Foesius ait jugé à  
propos de lui substituer celui d’’A^uâf«.

L’œil n’est pas la seule partie à qui cet accident arrive ,  
car Hippoerate , *de Internis affect,* parlant de l’ulcéra-  
tion des poumons, dit que le gosier *se* trouve quelque-  
fois rempli dans cette maladie ( érô d’une matiere écu-  
meusie, que les interpretes rendent par *Lanugo ,* ce qui  
n’exprime point, à ce que je crois , la pensiée de l’Au-  
teur.

Αοηνε , signifie encore *Charpie.* C’est ainsi que dans la  
fracture du nez, lorfque le cartilage est enfoncé, Hip-  
pocrate, *Mochl.* 2. *et de Art.* 18. confeille de le rele-  
ver avec de la *charpie* trempée dans quelque chofe qui  
ne puisse point l’irriter, & de l’introduire dans le nez.

Ce même Auteur ordonne aux femmes qui veulent con-  
cevoir, de tremper de la *charpie* dans du fiel de bœuf  
bouilli dans l’huile & de l’introduire dans l’utérus fous  
la forme d’un pessaire , ( *de Morb. mulierum , LHO*il emploie aussi , *de Morb. mulierum , L. IL* la *charpie*pour un pessaire avec d’autres drogues.

ACHOR. *Achore. L. Achore* est un petit ulcere qui fe  
forme sur la peau de la tête , & qui paroît être l’effet  
d’un phlegme salé & nitreux. Il rend un pus qui n’est  
point tout-à-fait aussi clair que de Peau ni aussi épais  
que du miel auquel .reffemhle celui qui découle des  
K.eioi ( ou *Favi* ). Car ceux-ci s’enflent & s’ouvrent en  
un grand nombre de petits trous d’où découle une hu-  
meur mielleufe ; ils forment aussi plusieurs petites tu-  
meurs qui font beaucoup moindres que celles de *FA-  
chore.* GaLIEN *de Tumoribus.*

On peut mettre au nombre des maladies qui affectent la  
peau de la tête *F achore,case* est une efpece de tumeur ex-  
traordinaire qui tire sim nom de quelque qualité qui lui  
est propre ; car elle est percée de plusieurs petits trous  
qui rendent une humeur claire tant sioirpeu visqueusie.  
Elle ressemble beaucoup à une autre maladie de la peau  
appellée *( Favus )* dont les trous font plus larges

ACH 232

& rendent une humeur très-approchante de celle qui  
découle des rayons de miel. GaL. *de Comp. Pharm.*Ce qu’on appelle *Achore* , affecte la peau de la te-  
te : & est rempli d’une infinité de petits trous par où  
découle une humeur assez vssquesse. Il est une autre  
maladie fort femblable à celle-là, connue fous le nom  
de νεενον ( *Favus')* dont les trous qui sirnt beaucoup plus  
grands , contiennent une humeur semblable au miel.  
**ORIBASE ,** *ad Eunap. L. IV. ch.* II.

*L’Achore* est un ulcere extérieur de la tête, percé d’une  
infinité de petits trous d’où découle une humeur très-  
approchante du pus , ce qui a fait donner à cette ma-  
ladie ou à l’ulcere le même nom *déAchore.* TRalLïa-  
NUS , *L. I. c.* 8.

On doit favoir maintenant que le *Cerion* est une maladie  
femblable à *FAchore,* avec cette différence que le Cc-  
*rion* est plus grand ; car l’orifice des ouvertures par où  
l’humeur découle , rcffemble à celui des rayons de  
miel ; ce qui lui a fait donner par les anciens le nom  
de *Cerion s* mais dans les *Achores,* ces orifices ou iflues  
des humeurs font imperceptibles. TRALLIANUS, *L. I.  
c.* 2.

Parmi les maladies de la tête , qui *se* font jour à travers  
la peau , il en est une que l’on appelle *Achore ,* dans  
laquelle la peau est percée d’un grand nombre de pe-  
tits trous qui donnent iffue à une humeur quelque  
peu vifqueufe. De cette efpece est celle qu’on appelle  
*Cerion }* dans laquelle les ouvertures scmt grandes &  
pleines d’une humeur pareille à celle que l’on trouve  
dans les rayons de miel. ÆgINET. *L. III. c.* 4.

La maladie qu’on appelle *Achore* a l.on *siégé* dans la peau  
de la tête, qui est percée de plusieurs petits trous d’où  
découle une humeur affez vifquesse. Le *Cerion* est üne  
maladie de même nature, mais dont les ouvertures,  
qui scmt plus larges, contiennent une humeur sembla-  
ble au miel & appellée *Meliceris.* AETIUS , *Liv. VI.  
c.* 68.

*UAchore* est un ulcere qui se forme fur le péricrane  
avec un grand nombre de petits trous remplis d’une  
humeur quelque peu visquetsse ; il differe du *Favus Se*de la teigne par sa malignité Eeule, toutes les trois  
étant causées par une humeur salée corrosive qui ronge  
les glandes cutanées.

On l’appelle *Favus* lorsque les trous fiant grands & sem-  
blables à ceux des rayons de miel ; & *Tinea,* de la *res-*semblance qu’ont ses trous avec ceux que les teignes  
font dans les hardes, mais on donne en général le nom  
de teigne à cette gale feche qui *se* forme sur le péri-  
crane qu’elle couvre d’une croûte fale, qui rend une  
mauvaife odeur, & à laquelle les enfans font très-su-  
jets ; elle affecte souvent leur visage , & dans ce cas  
on l’appelle *Crusta lactea ,* elle est quelquefois légere  
& de peu de conféquence , quelquefois aussi elle est  
maligne & dangereufe. Il est encore une très-mauvai-  
fe espece de teigne qui couvre tout le péricrane d’une  
croûte épaissie de couleur de cendre , laquelle est ex-  
tremement incommode par fa puanteur & la deman-  
geaison qu’elle cause. Il arrive souvent qu’on a beau-  
coup de peine à la guérir. La plupart des malades qui  
en font attaqués scmt pâles & décolorés. Les enfans y  
sont beaucoup plus Eujets que les adultes, & elle est  
ordinairement catssée par le mauvais régime des nour-  
rices ou des enfans,qui en corrompant le sang,occasion-  
ne ces ulceres. Elle attaque aussi quelquefois les per-  
sonnes d’un âge avancé , & reffemble à une espece de  
lepre, qu’il est très-difficile de guérir. Les personnes  
qui sont attaquées du mal vénérien ont souvent le cra-  
ne & sijrtout le front couvert d’une croûte seche & de  
pareils ulceres qu’on appelle *Gale véroliqtte.* On peut  
mettre au même rang les *Gummata & Tophi venerei* de  
la tête en tant qu’ils s’ulcerent souvent : mais quoique  
les ulceres dont on parle different peut-être entre eux;  
comme la méthode de les traiter est cependant la mê-  
me, je ne les séparerai point, & j’enseignerai ici la ma-  
niere dont on doit s’y prendre pour les guérir. Lors  
dono qu’ils n’ont aucune Eorte de malignité, il est à

233 A C H

propos d’évacuer les humeurs vicieuses par dés purga-  
tions réiterées & des remedes mercuriels , surtout le  
mercure doux, & de corriger en même tems la masse  
du sang , supposé que l’âge du malade le permette ,  
avec une décoction & des poudres , des pilules & des  
essences altérantes. Si cette maladie attaque les enfans  
qui simt à la mamelle , on peut leur donner des pou-  
dres , & à leurs nourrices des décoctions, des pilules,  
des essences & des poudres diaphorétiques. On peut  
encore oindre la teigne plusieurs sois par jour avec de la  
crême mêlée avec quelque peu de céruse préparée avec  
de l’huile d’œuf feulement ou avec quelque peu d’huile  
de cire,ou avec de l’onguent d’*Elicampane , Diapompho-  
lixjoe* cértsse ou telle autre préparation de saturne; en ob-  
servant en même tems un régime convenable & tenant  
le corps chaudement. On guérit par cette méthode ,  
non-seulement les ulceres qui n’ont rien de malin,  
mais encore ceux qui fiant plus opiniâtres, surtout en  
donnant le mercure doux avec précaution , & en petite  
quantité , comme un altérant, ou même en mêlant le  
mercure cru avec l’onguent de Saturne.

Lorsque les ulceres stmt extremement opiniâtres & que  
le malade ne veut point s’assujettir aux remedes mer-  
curiels , la cure ne siiuroit réussir, à moifis qu’on n’ar-  
rache les cheveux qui sirnt collés à ces ulceres, ou peti  
à peu ou tout d’un coup avec une emplâtre de poix  
commune fondue à petit feu & étendue fur un gros  
linge ou sur ufie peau ; après avoir coupé les cheveux  
le plus près que l’on peut de la teigne , on l’applique  
dessus pendant qu’elle est eneore chaude, pour quelle  
puisse s’y attacher, & l’on tient ensuite la tête très-  
chaudement. On doit laisser l’emplâtre sim la partie  
pendant douze ou vingt-quatre heures, & l’arracher  
ensuite avec force avec la gale & la racine des che-  
veux ; mais cela ne se peut faire sans des douleurs  
violentes & sans que la tête saigne. Après l’avoir *es-  
suyée* avec de vieux linges , on la bassine avec de  
l’huile de briques toute chaude mêlée avec un peu  
d’huile de cire. On y applique ensifite une emplâtre  
de frai de grenouilles impregné de camphre, ou une  
emplâtre de résine , que l’on doit avoir foin de chan-  
ger tous les jours , jufqu’à ce que la partie affectée soit  
parfaitement nette ; on Point enfuite d’huile d’œufs,  
ou d’essence d’ambre , jufqu’à ce qu’elle soit entiere-  
ment guérie , sans négliger llessage des remedes inter-  
nes aussi-bien que le régime dont on a parlé. L’anti-  
moine seul ou mêlé avec une petite quantité de fleurs  
de sc)ufre , est d’une utilité admirable pour ehasser la  
matiere nuisible. On doit éviter au commencement  
Ptssage des onguens mereurieIs & du soufre ; car on a  
fouvent remarqué qu’ils repoussent la matiere Corrom-  
pue & mettent la vie du malade en danger, ce qu’ils  
ne sont point lorfqu’on a eu sioin d’user auparavant de  
remedes internes convenables.

Dans les ulceres galeux qui viennent sim le visiage des  
enfans, & qu’on appelle communément *Crustae lacteae*ou *Achores,* les nourrices doivent tsser des remedes  
internes dont on a parlé , de purgatifs & d’altérans.  
On doit purger les enfans des humeurs vieieufes qui  
caufent cette maladie en les évacuant fouvent, & en  
leur donnant de tems à autre des poudrés d’antimole  
ne diaphonique , d’yeux d’écréviffes , d’antimoine  
cru , & de fleurs de floufre. Après avoir uflé quelque  
tems de ces remedes, on oindra plusieurs fois par jour  
la partie affectée avee un Uniment de crême, avec de  
la craie ou de la cerufe , ou avec de l’huile de tartre  
par défaillance, ou de l’huile d’œufs , avec un peu  
d’huile de brique. J’ai déja dit que les onguens pré-  
parés axec du mercure, & du foufre , font extreme-  
ment nuisibles aux perfonnes foibles. S’il arricoit ce-  
pendant qu’on les eût trop tôt employés, Comme Cela  
arrice fouVent, & que les enfans s’en trouVaffent in-  
commodés , on doit leur donner aussi-bien qu’à leurs  
nourrices, des fudorifiques internes, des poudres, des  
essences & des potions ; leur ordonner de boire ehaud  
*& d’user* d’un régime qui le foit aussi, & en continuer

À C H 234

l’usage jufqu’à ce que la matiere morbifique soit en-  
tierement éVacuée, & que les .enfans aient recouvré  
la santé. HEisTER , *Chirurg, l. v.c.* 10.

On peut voir par l’Observation suivante, que je tire de  
*Turner,* le danger qu’il y a dluEer de remedes externes  
repercussifs , pour guérir ces sortes d’ulceres.

OBSERVATION.

Je fus appelle avec précipitation pour voir Pensant d’un  
Gentilhomme qui étoit dans un accès convulsif: com-  
me j’étois fur le point de lui appliquer des ventotsses;  
après avoir inutilement tenté de lui tirer du Eang par  
la voie ordinaire ; je Eentis une odeur forte qui fortoit  
de fa tête ; ce qui m’obligea de demander à la Garde  
s’il avoit quelque ulcere ou quelqu’autre maladie dans  
cette partie. La nourrice me dit qu’il aVoit eu deux  
jours auparavant un rhume violent, qui avoit beaucoup  
diminué, depuis qulelle lui avoit appliqué une emplâ-  
tre star la tête, dans la croyance de bien faire. M’étant  
informé de la nature du remede , j’appris que c’étoit  
un *Nutritum,* dont la froideur & la qualité répercussi-  
ve en obligeant la matiere à rentrer dans le cerveau,  
avoit occasionné cette convulsion funeste contre la-  
quelle la faignée, les vésicatoires, les ventoufes, les  
remedes antifpafmodiques , & antiépileptiques, fu-  
rent inutiles.

L’emplâtre fuivante passe pour infaillible dans cette *sor-  
te* de maladie.

Prenez *de la poix s une livre >  
verd-de-gris en poudre, deux dragmesi  
fleurs desufre, ymeûMe.*

*saindoux, J*

Faites bouillir ces drogues pendant un quart d’heure à  
petit feu, en les remuant fans cesse.

Après avoir coupé les cheveux le plus près que l’on pour-  
ra de la tête, on appliquera cette emplâtre de la mê-  
me maniere que celle dont nous avons parlé, & on  
aura foin de la renouveller jiffiqu’à ce que les racines  
des cheveux scsient entierement arrachées.

ACHORISTOS. ’Αχόνιστος, mot dérivé de » privatif, &  
de χωρὶς féparé distinct , se dit des accidens, fympto-  
mes ou signes qui sirnt inséparables des cas particu-  
liers. Ainsi la douleur de Coté est un fymptome insé-  
parable de la pleurésie. CasTELLI.

\* ÂCHOUROU, esipece de laurier qui croît en Amé-  
rique , que l’on appelle *bois d’Inde.* Il s’éleve beau-  
coup; S011 bois est très-dur, de couleur rouge , & on  
l’emploie dans les ouvrages auxquels on veut donner  
la plus g ande solidité. Ses feuilles & fon fruit, qui  
font aromatiques, entrent dans les ragouts, qu’ils ren\*  
dent plus agréables au gout. Les feuilles, qui font très\*  
fucculentes, font employées en décoction pour Forti-  
fier les nerfs & guérir de l’hydropisie. Les fruits qui  
ont à peu près la figure d’une grappe de raisin, qui font  
plutôt ovales que ronds, d’un violet foncé, sont re-  
couverts d’une pellicule mince , & remplis d’un suc  
clair & doux. Ils renferment aussi des femences qui  
ont la forme d’un rein qui font vertes à l’extérieur,  
& d’un violet foncé en dedans. Les oifeaux qui les  
mangent ont la chair violette & d’un gout amer. *Mem.  
Trev. HH-* p. 1307. an. 1732. p. 1092.

ACHRAS. *Poirier sauvage,* dont le fruit est plus aigre,  
plus astringent, & plus dessicatif que les poires ordi-  
naires. Theophraste l’appelle ί»>.. GoRRÆUs.

ACHREI ON. **’Αχρει'ον ,** mot dérivé de privatif, &  
de χρεία , ufage. *Inutile.* Hippocrate donne ce nom  
aux parties du corps que leur foiblesse rend inutiles.  
**EOESIUS.**

ACHROI. **Αχροσι**, d’ privatif & xpo'a.Couleur.Pâ/c. Hip-  
pocrate l’emploie dans ce fens ( *de Victels ratione in  
Acutis.* ) Galien veut qu’il signifie une pâleur caufée  
par le défaut de fang. Et Hippocrate ( *Epidem. /. VI.*

'2 3 ‘5 A C H

fect. 6. *Aph.* so ) en Parse dans ce fefls comme dluîi  
mauvais fymptome, lorfqd'il sclccede à une perte con-  
sidérable de sang par le nez.

A CHROMOS. Calvus qui a traduit le premier les Ou-  
vrages d’Hippocrate en Latin , s’est trompé lorsqu’il  
a cru *eosc Achromos* étoit le nom d’une femme qui pose  
Eédoitun remede infaillible pour la dyssenterie ; ce qui  
a jetté vraisemblablement Tiraqueau dans la même  
erreur. Voici le passage en question tel qu’on letrou-  
ve dans le feptiemeLivre desEpidémlques d’Hippoéra-  
te , π,ρνείη ἄχρωμος δυσεντερίνς , ὀίκος. *Lasornicationpoussee a l’ex-  
cès , est un remede peur la dyssenterie.* Ordonnance ex-  
traordinaire, & dont, à ce que je crois , on fait rare-  
ment usage dans cette intention. Hippocrate n’estpas  
cependant le feul qui en fasse mention. Aétius dit que  
la fornication arrête les dyssenteries chroniques : Paul  
dit prefque mot à mot la même chose, & quelques Au-  
teurs modernes paroissent l’avoir copié.

Le peu d’attention que Calvus a fait , à ce que les Au-  
teurs qui font venus après Hippocrate, on dit de cette  
Porte de cure, jointe au ridicule apparent de ce re-  
mede , Pont obligé à donner un autre sens à ce pas-  
sage.

ACHROUS. Άχρους, de aprivatif&xpoa , couleur. Ce mot,  
à ce que prétend Saumaife , signifie *blanc s 8e* Theo-  
phraste donne ce nom aux fleurs de cette couleur.

ACHY. *“Ara.* Espece de casse qui croît dans l’Arabie ,  
& que Ton appelle encore ( δαρνύτστὴ *Daphnites. Gor-***RÆUS.**

ACHYRON. Ἀχυρορ. Ce mot signifie proprement son,  
paille, ou fétu. C’est ainsi qu’Hippocrate *(sue Natura  
muliebri)* ordonne une fumigation de fon d’orge mouil-  
lé ( *αχυρα* νότερα ) dans les maladies de Puterus caufées  
parla pituite. Les Interpretes rendent ce motparferu.  
Ce même Auteur emploie fréquemment la même cho-  
se dans les fumigations ou cataplafmes pour les mala-  
dies de Puterus, dans le Traité dont nous venons de  
parler, aussi-bien qpe dans celui *de Morbis Mulierum*Z. *II.* H femble lorsqu’on compare ces passages ensem-  
ble , que ce mot signifie plutôt du *fon* que toute autre  
chofe.

AeHYRON, signifie encore un fétu , un cheveu, ou telle  
autre chose légere que ce foit qui s’attache aux mu-  
railles. Hippocrate ( *Praenote)* faisant mention des iymp-  
tomes de mort qui furviennent dans les fievres aigues,  
les inflammations des poumons, la frénésie ou la cé-  
phalalgie , fpécifie entre autres celui où les malades  
arrachent ἄχυρα des murailles, que Celfe rend par tout  
petit corps qui s’y attache ( *si qua minuta eminent. )*Ce fymptome est très-fréquent, & je crois que les Me-  
decins n’éprouvent que trop fouvent la vérité de ce  
pronostic d’Hippocrate.

A C I

ACI.A. Ce mot est cité par Celfe, 1. *II.* c. 26. & *rsa* pas  
peu embarrassé les Sçavans qui font partagés sur *sa si-*gnification ; les uns voulant qu’il signifie une aiguille,  
& d’autres un fil. Jean Rhodius a composé un Volu-  
me entier sclr ce mot, mais l’explication qu’en donne  
Fabricius ab Aquapendente, paroît la plus raisonnable.

Celfe, après avoir parlé de la stature, & de Panneau, dit,  
*utraque optima est ex aria molli, non nimis torta, quo  
mitius corpori insideat.* De-là vient qu’Aquapendente  
interprete *acia,* par une espece de fil. *Filum,* dit cet  
Auteur, comprend le *linum & l’acia.* Le *linum* est un  
simple fil de lin, & *Paria* un fil composté d’un double  
lin *linum*, & retort. Les Italiens l’appellent *Azza* ou

*\* Rase*

ACICYS. Άκικυς , mot composé de a privatif , & de  
κίκυς , force , vigueur. Il signifie un homme foi lue ,  
malade & languissant ; & c’est dans ce fens qu’Hip-  
pocrate l’emploie ( *de Morbis l. IV. )*

ACIDA. *A ridées.* On appelle *aride,* tout ce qui affecte  
les organes du gout, d’une aigreur piquante. Mais les  
Chymistes donnent ce nom à toutes les fubstances qui

ÀCI 236  
fermentent, lorfqtllon les mêle avec un alcali. Une  
paroît pas néantmoins que cette proprieté fuffife pour  
caractérifer les *acides,* parce qu’il y en a quelques-uns  
qui cauEent une effervescence lorsqu’on les mêle avec  
des *acides* d’une efpece différente ; & que la même  
choEe arrive aux substances alcalines mêlées avec les  
alcalis, aussi-bien qu’aux *acides cfoes* se trouvent mêlés  
avec des corps qui ne sont ni alcalis ni *acides,* mais  
neutres.

On connoît encore les *arides* à ce qu’ils rougissent le silc  
de tournesol, de rofes, & de violettes ; au lieu que les  
alcalis animaux lui font prendre une couleur verte. Je  
parle ici des alcalis animaux, parce que les autres ne  
font pas toujours la même chose.

Il n’y a pas long-tems que les Medecins avoient pris a  
tâche d’expliquer la nature & les caufes des maladies,  
par la doctrine des alcalis & des *arides,* & d’en déduire  
une méthode de les traiter : mais ce sisteme, de même  
que tous les autres, est tombé lorfque l’expérience en  
a fait connoître la fausseté , & l’inutilité, fans rendre  
d’autre service à la Medecine , que de détruire ladoc-  
trine de Galien touchant les quatre Elemens, les qua-  
lités, les quatre degrés, & les quatre humeurs , qui a  
cauEé d’autant plus de préjudice, qu’elle a eu plus de  
crédit pendant plusieurs siecles ; & qu’en empêchant  
les recherches qu’on eût pu faire fur la nature des ma-  
ladies & des remedes, elle a retardé les progrès de la  
Medecine.

Les *acides*, si je ne me trompe, ont un autre caractere  
sensible beaucoup plus propre à les faire reconnoître  
dans les corps où ils fe trouvent , que leur effervese  
cence avec les alcalis, ou que le changement de cou-  
leur qu’ils occasionnent lorfqtilon les mêle avec le siuc  
du tournesol, des roses, & des violettes. Jem’expli-  
que. Tous les corps de quelque espece qu’ils soient,  
qui s’enflarnmént, contiennent un *acide* ou apparent,  
ou caché ; & les *acides sont* les seuls corps dans la na-  
ture qui *se* convertissent en cette espece de feu que  
nous appellons flamme. Boerhaave a tenté de prouver  
par un grand nombre d’expériences, que l’huile fert  
de nourriture au feu; & je ne fache point d’huile qui  
ne renferme un *aride* ; de forte que je crois ce dernier  
absolument nécessaire à la composition de l’huile. Les  
huiles des végétaux contiennent un *aride* qui est sien-  
sible au gout dans quelques-unes , & que l’on peut *sé-  
parer* de la plupart des autres, .par le moyen de la dise  
tillation. C’est cet *acide* qui fait que les huiles fe mê-  
lent si promptement avec les siels alcalis, qu’elles neu-  
tralssent & convertissent en siavon en s’unissant avec  
eux. De-là vient aussi, que les huiles ont la force,  
lorsqu’elles font échauffées à un certain point, de dise  
Eoudre quelques métaux ; & c’est à cet *acide* qu’est  
due la vertu qu’ont les huiles d’empêcher la corrup-  
tion des substances animales & végétales qui y stont  
plongées.

*L.Alcohol* ou l’esprit de vin, est une huile végétale sub-  
tilifee par la fermentation ; & il y a toute apparence,  
comme nous Pavons dit en parlant du vinaigre, qssd-  
le contient un *acide* à qui elle doit la facilité qu’este a  
de s’enflammer.

Les végétaux ne brûlent qu’autant de tems qu’ils con-  
tiennent une huile ; & il est évident par l’odeur & par  
les effets que cette huile contient un *acide.* La fumée  
par exemple, qui s’éleve du charbon, a une odeur *acide*& fulphureufe, qui est funeste aux animaux qui la rese  
pirent dans un endroit fermé. La cire est une huile de  
même espece que celle des végétaux, & elle ne s’en-  
flamme que parce qu’elle contient un *aride.*

Les huiles minérales en général, contiennent un *acide*qu’il est aifé de découvrir. De ce nombre est l’huile  
de charbon, de pétrol, de naphte, & de toutes lest  
différentes especes de bitumes.

*L’acide* n’est passi manifeste dans les huiles animales, &  
y paroît déguifé par une grande quantité de fels volatils  
alkalis. Mais on peut assurer qu’il entre dans leur corn-  
position , premierement, parce qu’après qu’elles ont été

*ayr* ACI

dégagées des cloisims membraneufes dans lesquelles  
elles étoient enfermées, & des vaiffeaux fanguins qui  
les contenoient, elles ne fe corrompent point de mê-  
me que les autres parties des animaux, quelque long-  
tems qu’on les garde, &’ne deviennent point un nid  
où les insectes déposent leurs œufs & engendrent des  
Vers. Mais lorsqu’elles ont une fois été dépouillées d’u-  
ne partie de leurs fels alkalis, par l’ébullition, elles fe  
conservent plusieurs années sans recevoir la moindre  
altération, même dans les tems les plus chauds , de  
quoi les chandelles de fuif nous fournissent un exem-  
ple fensible. Les *acides* ont encore la propriété d’em-  
pêeher la corruption, & de détruire ces especes d’in-  
sectes qui s’engendrent dans les corps des animaux.

secondement, à cause que les huiles animales *se conser-  
vent* non-seulement elles-mêmes, mais préservent en-  
core toutes les substances animales & végétales qui y  
sont plongées, de la corruption.

jTroisiemement, elles *se* mêlent aussi promptement que  
les huiles tirées des végétaux, avec stes fels alkalis  
qu’elles neutralisent, en formant, felon toute appa-  
rence /quelque espece de favon.

Les *acides* purs ne s’enflamment pas aiflément par la  
voie ordinaire, à caufe peut-être de leur solidité & de  
leur union étroite. Mais lorsqu’ils font divisés en par-  
ticules extremement petites, & qu’ils se trouvent difL  
perfés entre les intestins des autres corps, & qu’on y  
met le feu par le moyen de quelqu’autre fubstance,  
ils repandent une flamme brillante, & font une vio-  
lente explosion.

Je me fouviens à ce propos , que M. Lemon, Apothi-  
quaire en gros, ayant débouché il y a quelques an-  
nées , une retorte dont il s’étoit fervi quelques jours  
auparavant pour faire de l'esprit de nitre dulcifié, fui-  
vant la méthode ordinaire, il n’y trouva qu’une pe-  
tite portion d’esprit qui étoit attachée aux parois , &  
qui étoit presque imperceptible : cependant cette quan-  
tité , toute petite qu’elle étoit, ayant pris feu, brisa  
le vaisseau avec un bruit pareil à celui d’un canon, &  
avec une force qui jetta les éclats de la cornue à une  
distance considérable du Laboratoire.

Nous trouvons d’autres exemples de l’explosion prodi-  
gieufe des *acides s* dans les expériences qu’a faites  
M. Hoffman avec de l’efprit fumant de nitre & des  
huiles aromatiques. Ayant mêlé dans un verre ordi-  
naire une dragme d’huile effentielle de girofle, avec  
une pareille quantité d’esprit fumant de nitre, ce mé-  
lange prit feu tout d’un Coup avec une ébullition ex-  
traordinaire.

Ce même efprit mêlé avec de l’huile de sassafras, l’huile  
de térébenthine ou de carvi , s’allume de même,  
mais avec moins de violence que lorfqu’il est mêlé  
avec de l'huile de girofles.

Nous ne connoissons point de flamme plus vive & plus  
pénétrante que celle des éclairs, qui n’est produite, fe-  
lon toute apparence, que par *F aride* aérien qui s’en-  
flamme par quelque moyen qu’il n’est pas aifé de dé-  
terminer. Nous pouvons cependant recevoir quelque  
lumiere fur ce sistet, si nous faisions attention que dans  
les grandes chaleurs Pair est rempli d’une grande quan-  
tité d’huiles végétales, animales , & peut-être minéra-  
les ; & cela est si remarquable dans les climats chauds,  
à l'égsird des huiles aromatiques végétales , qu’on les  
distingue à leur odeur à une distance prodigieuse du  
lieu où croiffent ces végétaux.

H peut donc arriver, lorfque ces huiles *se* trouvent en-  
gagées dans les nuages avec *F acide* de Pair, qu’elles  
s’enflamment au moyen d’une fermentation pareille à  
celle de llefprit fumant de nitre avec l’huile de giro-  
fles ; & que les huiles les plus volatiles fervent comme  
d’un moyen pour embraEer *i’acide* aérien, qui ne sau-  
roit s enflammer lorsqu’il est pur & sans mélange, ainsi  
que nous l’avons déja vu.

Rien n’imite mieux les éclairs & le tonnere que la pou-  
dre a canon , qui reçoit toute sa force & sa vertu\* ex-  
plosive de *F acide* du nitre, qui est le principal ingré-

ACI 238

dient qui entre dans sa composition : car la poudre de  
charbon fait l’office de la meche & met le feu, qui fe  
communique en un instant au stoufre, qui est le troi-  
sieme ingrédient , & de Celui-ci à l’efjorit *acide* du  
nitre.

Il est à remarquer que *F acide* du nitre n’est point diffé-  
rent de celui de Pair qui cauPe les éclairs : car la terre  
alkaline qui est la bafe du nitre, est neutralisée par  
*Facide de* Pair, comme on l’a dit à PArticle *Acetum,*& qu’on le verra plus au long dans celui du nitre.  
Voyez *Nitrum.*

Ceux-là *se* trompent grossierement, qui attribuent l’ex-  
plosion de la poudre à canon à la raréfaction de Pair  
qu’elle renferme , car je n’ai pu encore me convain-  
cre par aucune expérience que Pair foit capable d’ê-  
tre raréfié par aucun degré de fetI artificiel, jnEqu’à  
oceuper trois fois plus d’efpace qu’il en occupe natu-  
rellement dans les jours d’été les plus chauds. L’exem-  
ple de la pompe a feu ne conclut rien contre moi  
dans le cas dont il s’agit, car le piston est élevé par  
la vapeur de Peau, qui quoiqu’incapable de s’enflam-  
mer, a une force expansive beaucoup plus grande que  
la poudre à Canon, lorfqu’elle est échauffée à un cer-  
tain point.

Quoiqu’il en foit, je considere le bois & tous les autres  
corps inflammables, comme une espece de poudre à  
canon naturelle, dont l’explosion est continuelle,mais  
moins violente, à causai que *F acide* qui est repandu  
dans chaque particule de la matiere inflammable, est  
en moindre quantité que les autres ingrédiens.

Il ne siera pas hors de propos de faire remarquer une er-  
reur dans laquelle jc crains que les défenfeurs de la  
Philofophie méchanique ne foient tombés touchant la  
diffolution des corps minéraux par les efprits *acides.*Ils avancent que cette dissolution fe fait par l’attrac-  
tion des fels *arides* du menstrue au corps que l’on veut  
dissoudre , & par la répercussion des particules élasti-  
ques de ces sels qui enlevent les superficies, jusqu’à  
ce que le corps fioit entierement dissout. Il fie peut fai-  
re que cette attraction réciproque des particules des  
fiels *arides 8e* des corps métalliques produise quelque  
effet : mais si elle étoit la cause principale de la dise  
solution, elle devroit être retardée par la chaleur qui  
affoiblit généralement l’attraction réciproque des  
corps, au lieu que la chaleur hâte toujours Cette dise  
solution. Il est donc plus raisonnable de croire que la  
dissolution des corps métalliques se fait de la maniere  
fuivante. Lorfqu’un corps métallique est plongé dans  
un menstrue *acide,* le fluide pénetre dans ses pores, &  
entraîne avec lui une partie des flels *acides* qui sont  
extremement durs & pointus. Bien plus , comme la  
chaleur de llatmostphere varie continuellement, la fi-,  
gure des particules *arides* doit aussi varier à propor-  
tlon : car tous les corps qui existent dans la nature fle  
dilatent par le chaud & *se* resserrent parle froid. C’est  
à cette dilatation que j’attribue la dissolution infensi-  
ble des particules qui composient les métaux, & dont  
la désunion rend le métal invisible à mesure qu’il sie  
mêle avec le menstrue. Lorfqu’on emploie le feu ar-  
tificiel & que la chaleur vient à augmenter, la disse-  
lotion devient d’autant plus prompte & plus sensible,  
que la force expansive des particules *arides* augmente.  
L’argent fe dissout dans Peau-forte, mais le dissolvant  
propre de l’or est llestprit *aride* du Pel tommun. L’or  
ne reçoit pas la moindre altération de la part de Peau-  
forte , parce que les particules *arides* de cet efprit ne  
font point assez petites pour pénétrer dans ses pores ;  
& si l’argent n’est point altéré par Peau régale , c’est  
parce que les particules *arides* du siel commun scmt si  
petites , qu’elles Pont incapables d’une dilatation siIssi-  
sante, quelque degré de chaleur qu’on emploie pour  
détruire l’union des particules de l’argent, dont les  
pores sirnt beaucoup plus légers que ceux de l’or.

Ce qui me fait croire que les *arides* font de quelque uti-  
lité considérable dans licconomie de PUnivers, c’est  
qu’ils Pont repandus partout. On les trouve dans pref-

239 ACI

que toutes les mines qui scmt cachées dans les entrail-  
les de la terre; mais furtout dans ces montagnes pro-  
dirieuses de Eel que l’on trouve presque dans chaque  
pars , & que l’industrie des hommes n’a point été ca-  
pable d’épuiEer depuis un si grand nombre de siecles.  
Telles font les fametsses sillines de Pologne & celles  
de Cheshire, dont on tire toutes les années une très-  
grande quantité de fel; fans compter la quantité *d’a-  
cides* qui se déchargent à tous momens des entrailles de  
la terre , dans le fel que l’on trouve dans l’eau des ri-  
vieres lorsqu’on les examine avec Eoin, sans en ex-  
cepter celles qui sirnt les plus dessalées.

Cet *aride* est généralement répandu dans toutes les par-  
ties de Pair , de Porte qu’il semble être le vrai princi-  
pe , sians le secours duquel les animaux & les végétaux  
ne sauroient subsister. Je sitis même tenté de croire que  
si quelque partie de Pair venoit à être privée de fon  
*aride*, elle perdroit en même tems sim élasticité. C’est  
une chose remarquable , que *F acide* est plus abondant  
dans l’air lorsique les vents d’Orient & du Nord siou-  
flent, & que le tems est sierein. Hoffman nous apprend  
d’apris les observations de ceux qui travaillent aux  
nitre, que c’est particulierement lorfque ces vents re-  
gnent, que leur terre alkaline s’imprcgne d’un *acide.*Bien plus, comme ces vents sirnt extremement froids  
& comme les efp rits *acides*, ceux du nitre particulie-  
rement, augmentent la froideur de la glace à un point  
extraordinaire, je trouve qu’il y a lieu de croire que  
cet *aride* aérien a plus de part à la production du froid  
qu’on ne le. Croît communément. L’analogie qu’il y a  
entre les *acides* & le froid , & entre les alkalis & le  
chaud, est fort remarquable. La chaleur hâte la cor-  
ruption des corps animaux, ou pour me fervir d’au-  
tres termes , détruit l’union des parties dont ils font  
composés, & pour lors les huiles , le fel & l’eau qui  
font volatils, s’évaporent aussi-tôt qu’ils peuvent *se*dégager de la terre qui les retenoit. Les Eels alkalis  
occasionnent de la même maniere la corruption des  
substances animales, & la dissolution de tous les corps;  
ce qui fait qu’on les emploie avec fuccès pour extraire  
les teintures des corps durs , ce qu’on ne fauroit faire  
fans leur fecours. Les sels alkalis encore, comme la  
pierre infernale , le fel de corne de cerf & tous les  
autres, causent dans un degré proportionné à leur for-  
ce & à leur foiblesse , la même efpece d’efcarre sclr la  
partie vivante des animaux, que le feu actuel qu’on y  
appliqueroit à leur place.

Les *arides* au contraire, garantissent les fubstances ani-  
males de la corruption , c’est-à-dire entretiennent l’u-  
nion des parties qui les compofent, & préviennent  
leur dissolution, ce que le froid fait aussi.

Les *acides* extremement forts , appliqués sur la chair des  
animaux vivans, occasionnent la gangrene des parties  
qu’ils touchent : mais elle est d’une nature tout-à-fait  
différente de celle que caufent le feu & les fels alkalis.  
Le froid excessif cause une gangrene de même nature,  
& l’on sait par les perfonnes qui ont voyagé dans les  
pays froids , que la peau de leurs levres s’est quelque-  
fois gelée contre le verre en buvant de l’eau-de-vie ;  
ce qui est un effet que les *acides* produifent aussi.

Les Medecins ont obfervé que les vents du Sud entre -  
tiennent la qualité pestilentielle de l’air, furtout lorsi-  
que la saisirn est humide & pluvieuse, & que ceux du  
Nord ou du»Nord-est joints à la froideur & à la *séré-  
nité* de l’air, détruiEent la malignité des maladies pesi  
tilentielles. De sorte qu’on atout lieu de croire dans le  
premier cas, que la disselution des humeurs qui est or-  
dinaire dans les maladies pestilentielles est augmentée  
par la chaleur, & la contagion répandue par une pu-  
tréfaction alkaline ; & dans le second , que le froid  
empêche cette dissolution, & que *Vacide* aérien dé-  
truit cette contagion alkaline.

Lorsque je fuis venu à réfléchir fur la ressemblance exac-  
te qui *se* trouve entre les effets des alkalis & de la cha-  
leur, & entre les opérations des *acides* & du froid, j’ai  
été fouvent tenté de croire que le froid est lui-même,

A C I 240

aussi-bien que le feu ou la chaleur, un corps capable  
d’être fixé & retenu dans les autres corps ; & que de  
même que le feu est le principe qui s’unissant avec la  
terre & l’huile constitue les fels alkalis, de même le  
froid qui est concentré & uni aux corps végétaux ou  
minéraux , est le vrai principe des fels que nous nom-  
mons *acides.* Bien plus, que l’effervefcence qui réfulte  
du mélange des alkalis & des *acides,* a la même cau-  
*fe* que Celle qui furvient lorsqu’on trempe un char-  
bon ou un fer ardent dans Peau froide.

Il est plusieurs autres raifons qui peuvent nous donner  
lieu de croire que le froid est un corps. L’on fait par  
exemple qu’il resserre toutes les parties de la matiere  
qui existe dans l’Univers, c’est-à-dire, qu’il rappro-  
che les dernieres particules dont les corps font corn-  
pofés les unes des autres, & diminue par-là l’étendue  
du mixte. Je ne faurois comprendre comment le froid  
peut agir de cette forte Eur la matiere , s’il n’est point  
matiere lui-même. Je laisse à ceux qui fiant accoutumés  
aux recherdies Philosophiques , d’examiner plus à  
fond cette matiere, & je me contente de remarquer  
ici que suppofé que l’alkali & le chaud, *ï’aride 8e* le  
froid foient la même chofe, les Chymistes ne fe sirnt  
pas beaucoup éloignés de la vérité en expliquant tou-  
tes les opérations de la nature par l’action des alkalis  
& des *arides,* quoiqu’ils semblent n’avoir pas tou-  
jours compris la raison de leur certitude.

J’ai dit ci-dessus que les *acides* empêchent la corruption  
de l’air; & nous verrons qu’ils ne fiant pas moins effi-  
caces pour empêcher celle de la mer : car cette vaste  
masse d’eau à laquelle nous donnons ce nom , ne man-  
queroit point de *se* corrompre, surtout dans les climats  
chauds & pendant l’été, & de causer la mort à tous les  
animaux qu’elle contient, ou qui demeurent aux envi-  
rons, si *Vacide* du sel, qui est dissous dans l’eau de la  
mer, n’en empêchoit la corruption. Bien plus,comme  
la chaleur hâte extremement la corruption, il semble  
qu’il est besioin d’une plus grande quantité de siel, pour  
la prevenir dans les climats chauds, que dans ceux qui  
font froids. Aussi voyons-nous que l’eau de la mer est  
d’autant plus falée qu’elle approche de la ligne. L’A-  
mi de M, Boyle , à qui nous fommes redevables de  
cette découverte,a trouvé, par une autre expérience,  
qu’une j inte d’eau de mer dans la Méditerranée con-  
tient une once de fel ; au lieu que la même quantité  
d’eau n’en contient que demi - once dans la mer Bal-  
tique.

Rien n’est comparable aux *acides,* lorfque la quantité  
d’alimens alcalis qu’on a prise , est trop grande pour  
pouvoir être digérée, & qu’elle se corrompt dans Pesa  
tomac & dans les intestins ; que les sucs qui fiant dans  
le corps inclinent à une putréfaction alcaline, ou que  
le fang tend à *se* dissoudre, comme il arrive dans quel-  
ques especes de fievres. On spécifiera plus particulie-  
rement ces vertus dans les articles qui leur fiont relatifs  
& où elles scmt indiquées. Voyez cette partie de llar-  
ticle *Alcali s* où l’on traite des maladies qui naissent de  
*F acide.*

Je ne dois point laisser ignorer au Lecteur que l’eau aci-  
de qui s’éleve la premiere dans la distillation de la té-  
rébenthine, est, fuivant Boerhaave, l’acide végétal le  
plus efficace que l’on connoisse, lorsqu’elle est parsai-  
tement séparée de sim huile ; & je crois tout le mon-  
de du même sentiment que luila-desius. Floyer,dans  
scm traité de *F Asthme,* la recommande comme undiu-  
rétique excellent.

On a parlé des effets des *arides* sur le sang dans l’article  
*Acetum,* & je vais rapporter ici les observations de  
Boerhaave sur ce sujet.

Les *acides* du vin de la Moselle & du Rhin , du *vinaF  
gre,8c* du *vinaigre* distillé, délaient le sang, alterent à  
peine sei couleur, & l’empêchent en quelque sorte de  
*se* coaguler.

*L’acide* du nitre le coagule en un instant, & lui don-  
ne une couleur bleuâtre. *L’aride* du Eel marin le coa-  
gule aussi, & lui donne une couleur grise qui tire fur  
le

*f*

241 A C 1

le noir. Les esprits acides du vitriol & du foufre le coa-  
gulent aussi, & lui donnent une couleur blanchâtre  
pour l’ordinaire.

On voit par-là dans quelle erreur funeste scmt les Méde-  
cins qui condamnent tous les *acides*, dans la fauffe per-  
suasion qu’ils coagulent le fang, fondés sclr les effets  
qu’ils produifént fur le lait ; tandis qu’Hippocrate, qui  
connoiffoit si parfaitement la nature , a jugé le *vinai-  
gre* propre dans les maladies inflammatoires. On ne  
peut même décider quels sont les effets que les *acides*produifent sur le seing, à moins qu’on ne sache aupa-  
ravant de quelle espece *T aride* on entend parler. L’u-  
Eage des *acides* minéraux est dangereux; mais celui des  
*arides* végétaux est salutaire. Il arrive fouvent que les  
choses qui coagulent le simg en effet, passent pour le  
dissoudre. Boerhaave, *Chymie.*

Les observations suivantes, que je tire du même Auteur,  
font aussi instructives qu’amusirntes. Il paroît néant-  
moins *se* tromper lorsqu’il avance que les végétaux ti-  
rent tous leurs *acides* de la terre, puisqu’il est vraissem-  
blable qu’ils en reçoivent aussi de Pair.

L’observation du Comte de Marsilli sim les plantes mari-  
nes, prouve seulement que dans ces dernieres la terre  
n’est pas assez unie avec le principe alcalin , pour fixer  
le fiel, & qu’elles contiennent une moindre quantité  
*à’acides,* que les plantes qui ont leurs racines dans la  
terre.

Les *acides* des végétaux sont ou naturels ou produits par  
le moyen de la fermentation. Les *acides* végétaux! ha-  
turels semblent devoir entierement leur origine aux  
Eues que les plantes tirent de la terre qui les nourrit : ce  
qui fait peut-être qu’on peut les regarder tous comme  
appartenans originairement au règne fossile , furtout  
puifque les plantes qui croissent dans la mer, & dont  
les racines ne pénètrent point dans la terre qui est au  
fond, font purement composées de parties alcalines , &  
donnent dans la distillation un alcali huileux volatil,  
comme le Comte de Marsilli l’a observé depuis long-  
tems. Dans quelques végétaux les *acides* naturels *se*manifestent deux-mêmes, comme dans l’ofeille, l’al-  
leluia, & les fucs de tous les fruits qui ne sont point en-  
core mûrs, car ils s’adoucissent lorsqu’ils sont mûris par  
la chaleur du soleil. La l.eve de tous les végétaux au  
printems est prel.que aussi acide que le *vinaigre.* Une  
grande quantité de bois & d’aromates contiennent un  
*aride* véritable, qui n’est pas si visible. Dans le gayac,  
le sassafras, la canelle, & un grand nombre de fembla-  
bles drogues, on n’eût jamais soupçonné un *acide ,* s’il  
ne *se* fût manifesté par la distillation. Qui croiroit que  
les meilleurs baumes contiennent un *aride* pareil à ce-  
lui que l’on tire de la térébenthine dans la distillation ?  
Mais comme il est impossible d’avoir ces *acides* purs &  
fans mélange, il est aussi extremement difficile de ren-  
dre raifon de chacun de leurs effets en particulier. On  
voit néantmoins l’effet de quelques - uns d’entre eux  
sur certains corps d’une maniere visible. Le siic d’oran-  
gc, par exemple, de citron & de limon, dissout le plomb,  
Pétain, le cuivre & le fer, & les calcine avec autant de  
force que les *acides* fossiles. Ces fels acides néantmoins  
ont la forme de globules folides, différens en cela des  
sels fossiles ; car leurs fucs les plus acides étant expri-  
més , filtrés & épaissis, & exposés dans un lieu froid,  
forment des globules falins pareils à ceuK du tartre,  
qui contiennent un véritable *aride* végétal.

4 La fermentation paroît exalter de plus en plus l’*acide* qui  
est caché dans les végétaux : caries fucs de ceux qui Eont  
pafVenus à une trop grande maturité, ne donnent pasla  
moindre marque d’acidité, comme on le voit manifese  
tementdans le siic que l’on tire du raisin. Je défie à qui  
que ce soit d’appercevoir le moindre *acide* dans la case  
se, la manne, le miel & le fiacre : cependant, lorsque  
ces drogues ont fermenté comme il faut, *s aci de se ma-  
nifeste* tout d’un coup, furtout lorfque le vin commen-  
ce à *se* subtilsser. Y a-t-il la moindre marque *d’acide*dans la farine de froment ? Cependant, lorsqu’elle a  
fermenté quelque tems, elle découvre fon acidité. Com-  
*Tome I.*

*À C* ί βψΛ

me cés *arides* qui font produits par la fierinèntatiossa  
font d’une nature un peu différente & plus subtile que  
les *arides* naturels , on me permettra de les appeller à  
l'avenir, pour les distinguer, *arides vineux-* Ces *acides*vineux font donc de deux fortes; car, ou ils siint dise\*.  
persiés dans le vin en forme *d’acides* liquides ; ou bieri  
ils fe joignent efifemble dans la fuite du tems i & s’at-  
tachent aux parois du vaisseau en forme de tartre. Ces  
*acides* vineux ont à peu près la même vertu que ceux  
qui font naturels.

Jè donne le nom *d’acéteux* aux *acides* des végétaux pro-  
duits par une seconde fermentation. Car si l'on fait  
fermenter une feconde fois quelque espece de vin que  
’ee foit, en le mêlant avec des sucs àusteres, crus &  
acides , il fe convertira en *vinaigre,* perdra S011 tartre,  
deviendra beaucoup plus acide, & acquerra une acle  
dité plus forte & plus durable, qu’il confétvera même  
dans la distillation. On obtient donc par le moyen du  
*vinaigre* un *acide* pur & actif, auquel on donne pour-  
lors le nom *d’acide pur acéteux distillé.* Ces der-  
niers font d’une si grande utilité & d’une si grande esu  
ficacité dans la Chymie, que ceux qui cultivent cette  
Ecience ont donné le nom *d’aceta à* tous les autres  
menstrues.

On peut mettre au nombre des *arides* les fucs végétaux  
qui stont dans un état de fermentationactuelle , & qui  
sont par-là dans un état moyen entre celui qui leur est  
naturel, & celui dans lequel ils *se* trouvent lorsque la  
fermentation est finie: pendant ce tems-là les par-  
ties les plus élastiques des liquides qui fermentent, ac-<  
qüierent une force que rien n’égale dans la nature.  
Si cet esprit fauvage,incoërcible explosif & acide qui  
s’éleve d’une grande quantité de végétaux qui fermen-  
tent , pénétroit par quelque ouverture dans le nez de  
l’homme le plus robuste, il le tueroit fur le champ\*  
Supposé qu’il ne puisse point agir de toute *sa force* , il  
caisse une apoplexie soudaine ; une paraplégie suivie  
de l’affoiblissement des sens, si cette force diminue; &  
enfin un vertige, lorsqu’elle est extrenietnent affoiblie.  
Plusieurs exemples funestes n’ont que trop fouvent  
prouvé la vérité de ce que j’avance. Ceci peut fervir à  
nous donner une idée plus distincte de la caufe la plus  
immédiate de l’ivresse & des tremblemens qu’elle cau-ὲ  
fe dans les nerfs , & à rendre raifon de ce phénomene  
surprenant dont parle Cornaro dans le traité qu’il a  
composé à la louange de la sobriété, dans lequel il  
rapporte qu’étant parvenu à un âge fort avancé, il  
tomboit toutes les années , peu de tems avant les ven-  
danges , dans une langueur & dans urt abbattementf-  
d’esprit, contre lequel les remedes & le régime étoient  
inutiles , & qui ne fit qu’augmenter, jufqu’à ce qu’a-\*  
yant bu du moût nouveau, il recouvra ses esprits & *sa.*premiere vigueur. 11 retomboit dans sa premiere foi-\*  
blesse dès que le vin de cette année commençoit à vieile  
lir, & n’étoit tout-à-fait rétabli qu’à la nouvelle récole  
te. On voit par-là quel pouvoir incroyable a cet *acide* fur  
le corps des animaux, foit pour leur préjudice ou leur\*  
avantage. D’où vient que le *cholera morbus* càtsse la  
mort en si peu de tems ? Ce n’est certainement qu’à  
caufe du moût & des fruits d’été qui fermentent dans  
l’estomac & dans les intestins grêles, & qui par l’ex-  
plosion de leurs esprits jettent les fibres mufculairesde  
ces parties dans des contractions spafmodiques , qui  
deviennent fouvent mortelles. On peut voir un exem-  
ple remarquable de ce que je viens de dire dans les  
*Transactions philosophiques*, où l’Anatomiste Saint An-,  
dré rapporte l’histoire d’un homme qui fut attaqué  
d’un *cholera morbus,* dont il mourut en peu de tems *i*à ce qu’il rapporte , pour avoir bu avec excès de  
la bierre douce qui avoit été mife en bouteille. Si ces  
exemples fervent à nous convaincre de l’efficaeité de  
cette espece *d’acide*, ils peuvent aussi nous donner lieu  
de croire avec beaucoup de vraisemblance que ees *glu*prits, considérés comme un menstrue, produisent sou-»  
vent des effets très - Eurprenans sur les autres corps.- Il  
m’est quelquefois venu en penfée que cet esprit me^

243 ACI

veilleux pouvoir être fixé dans le tartre, & qu’étant  
ensuite mis en liberté par l’action du feu dans la distil-  
iation de *ce* fel, il produifoit cette vapeur élastique,  
que les Chymistes ont toujours trouvée assez considéra-  
ble pour mettre en pieces tous leurs vaisseaux, quel-  
que grands qu’ils soient.

Il est certain néantmoins qu’en mêlant les corps qu’on a  
dessein de dissoudre avec les liqueurs qui fermentent,  
ils le font d’une maniere tout-à-fait différente de celle  
dont ils l’eussent été , si on les avoit plongés dans cette  
liqueur dans le tems qu’elle ne fermentoit point. On  
voit un exemple fensible de ce que je viens de dire dans  
les plantes fraîches que llon jette dans le moût de bie-  
fe qui fermente ; car il en réfulte une liqueur qui par-  
ticipe de toutes leurs vertus, & qui agit de concert avec  
elles. C’est ainsi encore que les différens ingrédiens qui  
entrent dans la composition de la thériaque de Venife,  
ne serment plus qu’une maffe homogene , lorsiqu’on les  
mêle avec du miel, & concourent tous enfemble au mê-  
rne effet. On ne peut donc qu’être furpri's de la folie de  
ceux qui dans cette composition, aussi - bien que dans  
les autres de cette espece, substituent lediacod au miel,  
& qui gâtent par - là ce remede.

On retire les *acides* acéteux plus purs, plus légers, & dans  
une forme beaucoup plus naturelle des végétaux qu’on  
expofe au feu : car si llon prend une piece de bois en-  
core verte, & qu’on la poste par le milieu fur des char-  
bons ardens, enforte que fes deux bouts soient hors du  
feu, le feu venant à agir fur le milieu du bois, fondra  
les humeurs qu’il contient, & les chassera par les extré-  
mités en forme d’eau, avec un siflement accompagné  
d’écume. Cette liqueur, lorsqu’on l’examine, paroît  
être un pur acide ; elle en possede toutes les vertus, & a  
comme lui une qualité dissolvante. On voit par-là d’où  
vient que la fumée du bois, furtout lorsqu’il est vert,  
doit picoter les yeux par l’acreté de *i’acide* qui est ré-  
pandu dans toute sta substance. C’est encore cette fu-  
mée qui pénétrant dans la viande ou le poisson que  
llon y exposte, leur donne une couleur rouge, & les em-  
pêche par sim acidité de *se* corrompre ou de devenir  
rances. Cet *aride* est tout-à-fait femblable à ceux qui  
existent naturellement dans la plupart des arbres.

On'a découvert d’autres *arides* particuliers d’une nature  
huileuse & balsamique, que l'on tire des végétaux par  
le moyen du feu, & par toutes les especes de distilla-  
tions, en les enfermant dans un vaisseau. Si l’on coupe,  
par exemple, le bois de gayac., de genevrier, de chêne,  
& un grand nombre d’autres, en morceaux, & qu’on le  
mette à distiller dans une cornue, il donnera une li-  
queur limpide rougeâtre, extremement acide, un peu  
huileufe, & qui tient beaucoup de l'odeur du hareng  
enfumé. Ce liquide ainsi préparé est très-acide, & peut  
le devenir encore d’avantage par la dépuration & la rec-  
tification; & pour-lors la qualité dissolvante de ce mense  
true est tout-à-fait extraordinaire. Il produit des effets  
furprenans fur le corps humain, en atténuant, préser-  
vant , aiguillonnant, résistant à la corruption, & en  
chassant la matiere nuisible par les sueurs & les urines.  
Les plantes qu’on diffout dans ces sortes de menstrues  
leur communiquent une vertu d’autant plus efficace,  
qu’ils agissent au moyen d’un *aride* subtil & pénétrant,  
& exaltent les qualités des corps que l’on y fait dissou-  
dre. On peut donc avancer,fans crainte de fe tromper,  
que tous ces *arides* végétaux ont la vertu de dissoudre  
un grand nombre de substances animales , végétales,  
fossiles & métalliques. Ils dissolvent par la digestion &  
la coction les cornes, les os & la chair des animaux : ils  
réduisent les coquilles des poissons & des autres ani-  
maux en une liqueur transparente, & dissolvent les mé-  
taux, excepté le mercure, l'or & l’argent.

On a donc été obligé de chercher d’autres *acides* propres  
à dissoudre le mercure,l’or, l’argent.& les autres fos-  
siles qui ne reçoivent aucune altération de la part des  
*arides* végétaux, & qui ne cedent point à Faction des  
corps animaux. Les *acides* végétaux peuvent être tel-  
lement altérés par Faction tics corps extremement

A C I 244

chauds , furtout lorfqu’elle fe joint à un mouvement  
violent, qu’ils perdent leur qualité *acide, 8e se* chan-  
gent en un autre espece de fel : Mais les *acides* dont  
nous parlons ,& qui font capables de dissoudre le mer-  
cure, l’or, & l’argent, ne cédant point à l’action des  
corps animaux, les détruisent avec d’autant plus de  
facilité , que ceux-ci font incapables de les furmonter.  
C’est ce qui fait qu’ils deviennent ordinairement un  
poifon pour les animaux ; si on en excepte un petit  
nombre de cas où une alcalescence putride domine ;  
comme lorsqu’ils ont pris un poisem alcali, ou que les  
humeurs sont dans un état de corruption , lorsqu’une  
virulence pestilentielle, ou une putréfaction générale  
dans la petite vérole , menace le malade d’une mort  
prochaine.

Il est rare que l’on trouve des *arides* fossiles naturels;  
car llon la découvert que les eaux médicinales qui pase  
soient autrefois pour un *acide,* approchent beaucoup  
à tous égards de la nature des alcalis. Il est vrai qu’on  
obferve fouvent dans les mines une vapeur, qui par fa  
qualité sissoquante, ressemble à un *aride* sillphureux, &  
qui manifeste fon acidité par plusieurs autres signes t  
Mais il est rare qu’on la trouve seule, fans aucunmé-  
lange , & sous une forme fluide.

Toutes les fois cependant qu’elle vient à rencontrer un  
corps folide, capable d’attirer cet *aride, ce* qui arriye  
très-fouvent, elle s’unit à lui, & devient fixe & pal-  
pable : lorsqu’on vient enfuite à la tirer du corps où  
elle s’est fixée, elle fie fait appercevoir aux fens , &  
pour lors autant qu’il est possible d’en juger, elle pa-  
roît toujours la même.

Lorsque *cet acide* vient à s’unir à un fossile huileux, il  
produit différentes efpeces de soufre, qui rendent lorsi  
qu’on les brûle, une vapeur qui étant ramaffée, réfroi-  
die & mêlée avec l’humidité de Pair , donne l’esprit  
ou l’huile de foufre par la campane. Si llon met cette  
huile dans unvaiffeau de verre bien net ,& qu’on l’ex-  
pofe pendant un tems considérable à une chaleur égale  
à celle de Peau bouillante, on en tirera par la distilla-  
tion une quantité considérable d’eau claire , qui s’est  
insinuée pendant que le foufre brûloit dans la vapeur  
acide de ce minéral ; & il restera au fond un *aride* pe-  
fant, épais & caustique , qui reffemble à tous égards à  
l’huile de vitriol la plus épurée ; avec cette différence  
feulement qu’il ne contient aucun métal volatil, dont  
on trouve toujours une plus ou moins grande quantité  
dans l’huile de vitriol.

Si cet *acide* vient par hafard à corroder des pierres à  
chaux, il produit différentes fortes d’aluns, qui varient  
silivant la diversité des matieres qui s’y sont mêlées.  
Si après les avoir légerement calcinées , on oblige,  
au moyen d’un feu violent, cet *acide* à s’élever en va-  
peurs, elles donneront après que les dernieres feront  
condensées, une liqueur qui étant purifiée fielon Part,  
ne differe pas beaucoup de la premiere que l’on a tirée  
du soufre.

Si l’on réduit du vitriol vert naturel en une poudre blan-  
che , au moyen d’une chaleur modérée, & qu’on l'ex-  
pofe à un feu poussé peu à peu au dernier degré , il s’é-  
levera des fumées blanches, épaisses, qui fournissent  
un liquide entierement semblable aux deux précé-  
dens.

Le vitriol bleu traité de la même maniere, donne un li-  
quide qui ne differe point du premier, lorsqu’il est rec-  
tifié fuivant Part, pour me fervir des termes des Chy- !  
mistes. Toutes ces liqueurs *arides* étant poussées à un  
feu de cinq - cens - soixante degrés , commencent à  
bouillir, & donnent une fumée blanche & épaiste qui  
*fe* répand à une distance considérable, & tue tous les  
animaux & tous les insiectes que l’on commît.

Lorsique ces vapeurs viennent à pénétrer dans les pou-  
mons , elles causient aussi-tôt une toux violente qui *ré-  
sille* à tous les remedes, & qui est siuivie de la silffoca-  
tion , & de la mort, ou tout au moins d’un asthme in-  
commode & incurable. Le sioufre , l’alun, les deux  
esipeces de vitrio 1, produisent exactement les mêmes

245 À C I

effets par les vapeurs que l’action du feu en fait élever  
lorfqu’on les brûle, ou qu’on les distille. Chacun de  
ces *arides* produit du sioufre, étant mêlé avec une huile  
graffe ; de l’alun lorsqu’on le mêle avec la chaux ;  
avec le fer , du vitriol de fer, & avec le cuivre, du vi-  
triol de cuivre. On peut donc conclurre de ce que nous  
venons de dire, que l’on ne trouve dans la plus grande  
partie des fossiles , qu’un feul *acide* naturel extreme-  
ment pesant, &qui a befoin d’un violent degré de cha-  
leur pour pouvoir être mis dans un état d’ébulli-  
tion.

Les propriétés de cet *acides* font, premierement, qu’il  
est naturellement le plus pefant de tous les *arides.* Sa  
pesanteur spécifique est à celle du nitre, comme 11 à  
9, à l’efprit de fel, comme 11 à 8 : à l’eau forte , com-  
me II à 9 : & au vinaigre distillé à peu près comme  
II à 7. *Mém. de 1’Acad. Roy. des Sc.* 1699.

Secondement, il est le plus fixe de tous les *arides s* car  
il ne jette jamais aucune fumée, étant expofé à la cha-  
leur de Peau bouillante, & quoique Peau aVec laquelle  
il est uni, puiffe s’éleVer en fumée ; l’*acide* ne le fait  
jamais à un pareil degré de chaleur ; car il a befoin  
pour bouillir, d’unè chaleur de cinq - cens - foixante  
degrés, & pour lors il jette des Vapeurs très-nuisi-  
bles.

Troisiemement, lorsque ces *acides* font entierement dé-  
gagés au moyen d’un feu violent,de l'eau qu’ils conte-  
noient, & qu’ils font deVenus par-là plus purs , plus  
pesans & plus acides, ils abforbent aVec aVÎdité Peau  
qui *se* trouve dans Pair, s’y unissent & augmentent de  
poids.

Quatriemement, après qu’ils font ainsi purifiés, ils s’é-  
chauffent extraordinairement lorsqu’on Vient à verfer  
de l’eau dessus.

Cinquiemement, cet *acide a* une telle action fur le sel  
marin, celui de fontaine & le fel gemme, étant aidé  
du feu , qu’ils donnent, lorsqu’on les mêle, un esprit  
de sel dans la distillation ; étant mêlé aVec le nitre , il  
en fait éleVer un efprit de nitre ; & lorsqu’on le mêle  
avec d’autres corps diffous par des esprits *acides,* il  
les dégage de leurs *acides* diffolvens en les délogeant  
& en les rendant volatils ; tandis qu’il s’insinue sou-  
vent & fe fixe dans les places qu’ils occupoient. C’est  
sclr ce prineipe que fie fait l’eau forte, en pouffant par  
la distillation un mélange de nitre & de vitriol ou d’a-  
lun calcinés. Ces deux dernieres fubstances mêlées au  
fiel marin, dégagent encore l’efprit de fel par le même  
principe : car il reste toujours dans le colcothar un  
*acide* de vitriol extremement fort, & si fixé , que le feu  
est incapable de le chaffer, & qui étant mêlé avec le  
nitre , fournit une eau forte, qui n’est autre chofe que  
l’efprit de nitre pur Eans aucun mélange d’huile de  
vitriol; mais en même-tems cette partie de *l’acide vi-*triolique qui restoit dans le colcothar , demeure au  
fond Je la cornue unie à une partie du nitre décom-  
pofé, & y forme un fel neutre extremement fixe qui  
ressemble au tartre vitriolé. La même chofie arrive à  
l’égard du fiel marin ; mais le fiel restant est d’une au-  
tre nature que celui qui résillte de l’union de *Vacide*du Vitriol aVec la bafie du nitre.

Sixiemement, il diffout le fer avec beaucoup de prompti-  
tude , plus lentement le cuivre, l’argent avec beau-  
coup de peine ; & le mercure, au moyen d’une chaleur  
de cinq - cens - foixante degrés. Il ne peut diffoudre le  
plomb ni Pétain. Cet *acide* est à d’autres égards entie-  
rement semblable aux autres *acides,* il a même cela  
de commun avec quelques-uns d’eux, qu’il réduit le  
camphre en une huile extremement liquide , qui re-  
prend fa première forme au moyen d’une grande quan-  
tité d’eau.

Il est une autre efpece *d’acide* fossile , qu’on ne fauroit  
tirer d’ailleurs que du nitre ; de forte qu’on n’en a ja-  
mais vû une seule goutte qu’on ne l’ait due à la distil-  
lation de ce dernier. Si l’on mêle parfaitement du ni-  
tre avec trois fois autant de bol, de terre glaife, de  
briques en poudre, ou telle autre chofe semblable, &

A C I 246

qu’on le pouffe à un feu violent, il s’élèvera une gran-  
de quantité de vapeurs rouges, qui étant condenféesen  
forme liquide, reçoivent le nomd’efpritdenitre. On  
peut encore le retirer en mêlant du nitre defféché, avec  
une égale quantité d’huile de vitriol, & en le faifant  
distiller à un feu de fable, que l’on poustèra peu à peu  
au plus hatlt degré.

Enfin, le nitre pilé & mêlé avec une égale quantité de  
colcothar , ou d’alun, & pouffé à un violent degré de  
chaleur, jettera les mêmes fumées, & donnera un *es-  
prit* de nitre aussi bon & aussi pur que celui qu’on retire  
par les autres procédés ; & qui est pour lors appelle  
par les Chymistes , eau forte, *aqua stygia , & aqua  
docimastica.* Cet efprit, de quelque maniere qu’on le  
prépare, est toujours le même, & Conserve les mêmes  
propriétés; supposé qu’il y ait quelque différence,  
elle paroît à peine parles expériences. Il a cela de par-  
ticulicr, qu’étant extremement échauffé , il jette une  
fumée très-rouge, & réduit l’argent en crystaux causti-  
ques très-corrosifs, ce qu’aucun autre *aride* ne fau-  
roit faire : Je Crois même que l'huile pure de vitriol >  
ne produiroit cet effet qu’avec beaucoup de difficulté.  
Il diffout encore le mercure , le plomb & le cuivre ; il  
ne fait aucune impression fur l’or , & diffout à peine  
l’étain. Lorsque *cet acide* est parfaitement uni aumé-  
tal qu’il diffout; il s’y attache avec tant de force que le  
feu le plus violent ne fauroit l’en séparer. On en voit  
un exemple dans l’argent diffout de la maniere dont  
je viens de le dire, lequel ne *se* sépare point de sim *acide*corrosif, lorfqu’il est réduit en caustique de lune. Le  
mercure précipité rouge , lorsqu’il est fixé comme il  
faut, résiste long-tems au feu le plus violent, avant  
que de fe séparer de *F acide* avec lequel il est uni.

Le stel marin aussi - bien que le nitre , lorsqu’il est pur ,  
ne donne aucune marque *d’aride* ; cependant étant  
traité de la maniere que je viens d’exposer, il Ee dé-  
compose en partie en une liqueur *acide* volatile. Si on  
le mêle pour l’empêcher de *se* fondre avec trois fois  
autant de terre, & qu’on le pouffe à un feu augmenté  
peu à peu jufqu’au plus haut degré , il donne des fu-  
mées blanches & épaisses qui flottent à l’entour, qui  
font extremement volatiles, & qui étant recueillies  
donnent tm liquide de couleur verte ou dorée ; étant  
distillé avec l’huile de vitriol, il donne la même li-  
queur avec cette différence qu’elle est plus volatile; &  
mêlé avec le colcothar ou l’alun defféché & pulvérisé,  
& exposé ensilite à un feu violent, il donne le même  
esprit de sel. Ces esprits préparés , fuivant les trois  
manieres que nous venons d’indiquer, ne different point  
entre eux ; soit qu’on les tire du Eel gemme , du fel de  
fontaine ou du fel marin. Cet esprit a cela de particu-  
lier , que si on le tire du siel le plus pur, & qu’on réi-  
tere la distillation siur du siel nouveau purifié, lorsqu’il  
commence à être extremement chaud , il jette une su-  
mée blanche , & diffout l’or, qu’aucun autre *aride* ne  
Eauroit pénétrer : il diffout pareillement Pétain, le mer-  
cure , le fer & le cuivre. Il ne fait aucune impression  
fur l’argent, & ne peut diffoudre entierement le plomb;  
en un mot, cet *acide* est d’une espece tout-à-fait parti-  
culiere.

Il si.lit de ce que nous venons de dire , que l’esprit de ni-  
tre , & celui du Eel, sirnt deux choses tout-à-fait dise  
tinctes,quoiqu’ils aient beaucoup de rapport, & qu’ils  
s’unissent l’un à l’autre avec beaucoup de facilité. Si  
l’on cohobe , par exemple , dans une retorte de verre,  
de l’efprit de nitre, sim du nitre parfaitement fec, &  
purifié de telle forte qu’il n’y reste pas le moindre grain  
de stel marin, cet esprit de nitre Ee volatisera de plus en  
plus à chaque cohobation , & deviendra toujours plus  
propre aux opérations qui font particulieres à cet esprit.  
Mais si l’on fait cette cohobation siur du nitre ordi-  
naire , qui n’ait point été purifié par la crystallifation;  
pour lors l’esprit cohobé de nitre se dépouillera de la  
nature qui lui est propre , pour acquérir les propriétés  
de llesprit de fiel marin, ou de l’eau régale , & diflbudra  
l’or. Si nous examinons avec sioin cet effet extraordi-

Q st

247 A C 1

naire, nous nous appercevrons aisément que le nitre  
naturel contient quelque peu de sel marin qui se mêle  
avec l’esprit nitreux dans la distillation, pour produire  
l’eau régale. Cela paroît encore plus évidemment par  
l’expérience salivante :

Prenez une partie de fel marin desséché , purifié, & *ré-  
duit* en poudre :

Mettez-le dans une cornue de verre bien nette, & verfez  
dessus quatre parties d’excellent esprit de nitre ou d’eau  
forte;distillez-le selon l’art jufqu’à la derniere siccité,en  
conservant le même degré de feu de fable, qui doit être  
extremement fort jufqu’à la fin ; l’esprit *acide* que  
vous aurez par ce moyen ne sera plus une eati forte,  
mais une eau régale qui dissoudra l’or, fans toucher à  
l’argent.Si vous examinez le fel qui reste au fond de la  
retorte ajrès l'opération , parla solution , la filtration  
& la crystallisation, Vous aurez un nitre quadrangu-  
laire pur inflammable. DU HAMEL. *Hisu de l’Acad.  
Roy. des Sc.* p. 158. BOYLE. *Orig- Form.* p. 215.

Prenez de nouveau une partie de nitre parfaitement pur,  
deux parties d ’ef]rit de fel marin, & distillcz-les dans  
une retorte à la maniere ordinaire : il s’élevera un efprit  
qui dissoudra l’or plus facilement, & en moins de tems  
que l’esprit de fel marin. Le fel qui reste apres la dif-  
tillation étant dissout dans l’eau , filtré & crystallifé,  
devient un excellent nitre inflammable. Βουιε ι6.  
*depuis la p.* 215 *jufqu’à la page* 224 Εοην. Οηεμ. 35.  
36. 163. HOFFM. *Dissert. Chym. Phys.* 1. *III. Obs.erv.* 20.

On Voit par-là que l’eau forte fe change en eau régale ,  
aussi-tôt que l’esprit de nitre, & celui du fel Viennent  
à *se* mêler enfemble de quelque maniere & dans quel-  
que proportion que ce foit : bien plus , quelque por-  
tion de fel ammoniac, de fel gemme, de fel marin,  
de fel de fontaine, de fel fébrifuge de fylVÎus , ou de  
véritable esprit de fel que l’on mêle aVec l’eau forte;  
on a toujours de l’eau régale plus ou moins forte à la  
vérité.

Ce qui mérite d’être obferVédans Cette histoire des *aci-  
des,* est 10. Qu’ils foient produits aVec tant de facilité  
par des fubstances quine fiant point *acides* elles mêmes,  
comme on l’a Vu ci-dessus dans l’Article des *Acides vé-  
gétatixL.e* vinmême qui n’aVoitpas la moindre acidité,  
fe conVertit au bout de trois jours en Vinaigre excellent,  
pour aVoir été exactement enfermé dans une bouteille  
bien nette, & attaehé aux aîles d’un moulin à Vent,  
Euivant l’observation de M. HOMBERG , *Mem. de l’Ac.  
Roy. des Sciences , Tom. IL* p. 11.

Secondement, e’est une chofe tout-à-fait remarquable ,  
que lorfque ces *arides* font une fois produits, ils ne  
reçoÎVent pas la moindre altération de la part du feu  
quelque tems qu’ils y restent expofés : Car l’eau forte,  
Peau régale, llefprit de nitre , de fel, & l’huile de vi-  
triol, enfermés dans des bouteilles de Verre, fcellées  
hermétiquement, & expofés pendant quatre ans à la  
chaleur d’un *athanor,* ont conferVé la même qualité  
dissoluante : le Vinaigre est seulement deVenu insipide  
& a acquis une odeur aromatique, & l’esprit de fel  
aVoit commencé à ronger le verre.

Troisiemement, ces mêmes *acides* perdent leur acidité  
lorsiqu’ils agissent comme menstrues silr les corps que  
l’on veut dissoudre, comme M. Homberg l’a fort in-  
génieufement conclu d’une expérience qu’il fit aVec le  
mercure & l’esprit de nitre. DU HAMEL, *Hisu de l’A-  
cad. Roy. des Sc. p.* 442. 443.

Il est donc éVident que le menstrue *aride* le plus fort,  
se change , en dissolvant le corps fournis à *son* action ,  
en un fluide insipide & sims actÎVité, femblable à l’eau,  
& dépouillé de la faculté dissoluante qu’il aVoit aupa-  
raVant. Il ne feroit peut-être pas difficile de prouver,  
EuiVant ce principe, que ces *arides* périssent & font re-  
produits. Car qui a jamais découVert aucun eEprit de  
nitre dans la nature , à moins qu’il n’ait été tiré duni-  
tre qui existoit avant lui. Le nitre est produit par les

A C I 248

terres expofées à Pair & qui font remplies d’excré-  
mens animaux, de chaux & d’alkali, ou par un pur  
esprit de nitre attiré par un alkali. Les terres grasses  
& ferales encore lorsqu’on les met à couVert de la  
pluie, & qu’elles ne perdent j oint leurs forces en  
nourrissant des Végétaux, *se* trouVent imprégnées au  
bout d’un certain tems d’un nitre abondant, lorsqu’on  
empêche le fel marin d’y pénétrer. B o Y L. *Scept.  
Chem.*

On ne peut douter que l’efprit *acide* du nitre ne foit re-  
tiré du nitre pur, par la seule action du feu ; au lieu  
que le nitre naturel est produit fans qu’il foit befoin  
que cet efprit ait auparaVant existé fous une forme  
sensible.

Quatriemement, ces *acides* en dissolvant les corps, s’u-  
lussent avec eux, se changent & *fe* convertissent en  
d'autres , & jar-là en produisent plusieurs d’un seul :  
car l’esprit de nitre dissout l’argent, le plomb , altere  
extremement l’étain , le cuiVre, le mercure, le nitre,  
l’antimoine, Pétain de glace & l’emeri, & forme avec  
eux de nouveaux corps, qui different par l’odeur, le  
gout, la couleur, la densité & les eflets. Βουε. *Mech.  
Quai.* 118. 119.

Cinquiemement, tous ces *arides se* ressemblent par Cer-  
tains endroits , & diflérent par d’autres.

Ils font les mêmes quant à leur union avec les alkali, à  
l’cfferVefcer Ce qui en réfulte , & à la génération des  
nouveaux fels que cette union occasionne ; comme  
aussi par leur combinaison avec la craie , les coraux,  
les yeux d’écrevisses, les perles , la nacre de perles, les  
coquilles calcinées de pétoncles,de moules,& d’huîtres,  
les pierres, les os , les cornes des animaux , la chaux  
vive & éteinte, le fer & le cuivre. Car tous ces corps  
font généralement dissous par les *acides,* de quelque  
efpece qu’ils foient, plutôt ou plutard , suÎVant que  
llefiervescence est plus ou moins grande. Ces corps,  
lorsqu’ils sirnt ainsi diisous, séparent l’*acide* du dissol-  
vant de l’eau avec laquelle cet *acide* étoit auparaVant  
délayé, & l’attirent. Cette matiere ainsi dissoute Ve-  
nant à s’unir avec lui, *se* change en une espece de *sel,  
& se* dissent dans Peau aussi long-tems qulelle demeure  
unie à sim *acide,* quoique ces corps aVant ce mélange  
fussent incapables de cette dissolution. Mais lorfque  
cet *acide* est de nouveau séparé de la matiere qui a  
souffert la diffolution par quelque moyen que ce fiait,  
elle consente constamment la forme d’une terre qui  
résiste aVec beaucoup plus de force à l’action de l’eau.  
On Voit j.ar-là, dans quelle erreur nous fommes lorse  
que jugeant de Peau fur fon apparence, nous l’em-  
ployons dans nos opérations en qualité d’eau pure-  
ment élémentaire ; tandis qu’elle contient réellement  
différentes especes de corps aVec les diffoluans qui en  
ont caufé la dissolution. 11 arrÎVe fouVent de là qu’on  
attribue à l’eau feule des eflets qui ne font produits  
que par ces dissohvans, dont l’existence nous est ca-  
chée. Cela arrÎVe d’autant plus aifément, que les *aci-  
des* en général, lorsiqu’ils sirnt parfaitement unis aux  
corps dont on a parlé ci-dessus, ( certains métaux ex-  
ceptés ) perdent toute leur acrimonie, & pour l’ordi-  
naire leur seiVeur, & demeurent par là entierement ca-  
chés.Qu’on jette par exemple des yeux d’écreVÎsses dans  
de l'esprit de nitre, jusi^u’à ce qu’il en soit parfaitement  
foulé ; l’on aura une liqueur limpide & presque insi-  
pide ; qu’on la mêle aVec de Peau bien pure, qu’on la  
filtre & qu’on l’expofe pendant quelque tems à une  
chaleur modérée, elle aura toute l’apparence de l’eau  
ordinaire : cependant on n’y aura pas plutôt jetté un  
alkali fixe extremement fort, que toute la masse des  
yeux d’écreVÎsses *fe* prédpitera au fond , & manifes-  
tera l’erreur dans laquelle on étoit, lorfqu’on a pris  
cette liqueur pour de l’eau pure.

Ces *acides* ont encore cela de commun, qu’en dissol-  
vant les corps, ils s’unissent non-seulement avec eux,  
mais *se* transforment encore en leur propre nature:  
car l’expérience a démontré que les *acides* les plus  
forts reçoivent de l’altération de la part des objets

249 ACI

Eur lesquels ils agissent, & perdent leur qualité *aride*& dissolvante. C’est ainsi que l'efprit du nitre, par  
exemple, lorsqu’on vient à le séparer du mercure qu’il  
a corrodé, se trouve hors d’état de le dissoudre une  
Eeconde fois. Une autre propriété qui est commune à  
tous les *arides,* Clest de teindre en rouge les fucs des  
végétaux , comme on le voit dans le tournesol, les  
rosies & les violettes. Ils ont encore cela de commun ,  
que l’altération qu’ils caufent fur les corps qu’ils dif-  
solvent, est moindre que celle qu’ils en reçoivent, &  
cela *se* trouve vrai dans presque tous les cas. Le vi-  
naigre qui a dissout le plomb, cesse d’être vinaigre  
même après qu’il en a été féparé ; au lieu que le plomb  
ne change point de nature. L’efprit de nitre dissout le  
mercure fans y causer la moindre altération ; mais il  
n’en est pas de même de llesprit de nitre , dont la na-  
ture Ee trouve tout-à-fait changée , après qu’il en a  
été retiré. On Voit par là que les *arides se* ressemblent  
en ce point, qu’ils s’anéantissent continuellement pour  
la plus grande partie.

Ces *arides* different néantmoins effentiellement, ι°. quant  
à la proportion qu’il y a entre leur partie Vraiment  
*aride 8c* l’eau avec laquelle elle est mêlée. On trouve  
par exemple , dans une once du meilleur vinaigre ,  
dix-huit grains *d’acide* pur, tout le reste n’est que de  
l’eau :. soixante & treize grains de véritable *acide* dans  
une once d’esprit de fel : une once dlesprit de nitre  
donne deux dragmes & vingt-trois grains *d’acides :*la même quantité d’eau-forte, deux dragmes & vingt-  
six grains : enfin une once de vitriol donne quatre drag-  
mes & foixante - cinq grains *d’acide,* souvant les ob-  
servations de M. Ηομβεβο , *Hist. de P Acad. Roy. des  
Sciences.*

secondement, ces *arides* lorsqu’ils scmt purs, produisent  
des effets tout-à-fait différens par leur vertu diffolvan-  
te : car *s acide* du nitre dans lequel on faif bouillir de  
l’or, ne produit prefque point d’altération fur ce mé-  
tal, si ce n’est qu’il le noircit; au lieu qu’il disse ut l’ar-  
gent sur le champ : l’eau régale fait tout le contraire.  
Il s’enfuit donc que l’*acide* agit moins ici en qualité  
*d’acide ,* que comme un corps doué d’une vertu par-  
ticuliere.

Troisiemement, les *acides* different en ce que , tandis  
qu’ils dissolvent les corps dissolubles , quelques-uns  
d’entre eux reçoivent une plus prande altération que  
les autres ; l’esprit de vinaigre, par exemple, *se* chan-  
ge en un esprit gras huileux, en dissolvant le plomb ;  
au lieu que llesprit de nitre dissout ce même métal  
seins éprouver un semblable changement.

Quatricmement,ce même *aride* qui est extremement alté-  
ré en agissant sur quelques corps particuliers , ne l’est  
que peu ou point du tout en agissant fur d’autres. Le  
vinaigre distillé par exemple, sciuffre l’altération dont  
nous avons jarlé en.dissolvant le plomb; il perd en-  
tierement fa premiere nature & ne peut plus la recou-  
vrer lorsqu’il agit sur le fer : mais les crystaux que l’on  
tire du cuivre que le vinaigre a corrodé & dissous en  
une liqueur verte, contiennent un vinaigre extreme-  
ment fort, qui étant distillé dans une cornue à un feu  
violent, donne un esprit *acide* de vinaigre très-fort,  
dans lequel on n’apperçoit pas la moindre altération de  
la j art du cuivre auquel il étoit adhérent. On voit donc  
par là que les *acides* reçoivent différentes altérations de  
la part des métaux auxquels ils font unis;ce qui est éga-  
lement vrai à l’égard des autres corps. Tous les *arides*en général peuVent être délayés dans l’eau ; ils peu-  
vent aussi fe mêler avec les esprits inflammables. L’ef-  
Irit de nitre mêlé avec l’alcohol, excite une chaleur  
prodigieufe, donne des fumées extremement rouges &  
fait une effervefcence qui va jufqu’à l’inflammation. Ils  
peuvent aussi être mêlés avec des huiles : llesprit de  
nitre qu’on unit avec ces huiles, occasionne d’abord  
une effervescence suivie d’une chaleur qui s’augmente  
par degrés & devient très-considérable. L’huile de vi-  
triol excite aussi une chaleur prodigietsse par fon mé-  
lange avec un alcohol & des huiles. Toutes les fois

A CI 250

que les *acides se* trouvent mêlés avec des huiles , des  
fubstances bitumineufesssulphureufes, ou qui tiennent  
de la nature de la poix, ils produisent presque la même  
chaleur, & il résulte souvent de ce mélange des chan-  
gemens extraordinaires.

*Des maladies caufées par la surabondance de Paride.*

On doit observer que tous les silcs animaux scmt retirés ,  
ou des végétaux ou d’autres animaux qui servent de  
nourriture , & qu’ils sont transformés par l’action des  
organes digestifs en un chyle neutre balfamique , qui  
n’est ni alkali ni *acide.* Ce chyle ainsi préparé passe  
dans le fang, & ne forme plus avec lui qu’une feule  
masse homogene propre à la nutrition, & à fuppléer à  
tous les befoins de l’ceconomie animale. Mais lorfque  
les organes digestifs font foibles, ou que la quantité  
d’alimens qu’on a pris est disproportionnée à leur for-  
ce, au lieu de *se* convertir en chyle de la maniere  
qu’on l’a dit ci-dessus , ils se corrompent dans l’esto-  
mac & dans les intestins , & acquierent cette forte  
d’acrimonie qu’ils produiroient hors de l’estomac en  
supposemt un degré égal de chaleur & d’humidité.  
Dans ce cas on ne peut pas dire qu’ils Ee digerent  
dans l’estomac , mais plutôt qu’ils s’y corrompent.  
Suivant donc que les alimens sont d’une nature sssta-  
*lescente* ou *acescente ,* les sucs qui en sont formés ont  
une acrimonie alcaline ou acide. Les alimens *alkalese  
cens* font ceux dont les sucs deviennent alcalis par la  
putréfaction, & on appelle *acescens* ceux qui contrac-  
tent de l’acidité en fe corrompant.

Les alimens qui engendrent des fiscs *arides,* scmt ceux  
que l’on appelle communément farineux. Tels font  
entre plusieurs autres , le froment, le feigle, Forge ,  
l’avoine, les feves , les pois , le millet & le ris. Lorf-  
que ces alimens sirnt mêlés avec une quantité suffisan-  
te d’humidité , ils fermentent & s’aigrissent à un de-  
gré de chaleur qui n’excede point celui de l’eau chau-  
de; lorfque l’humidité qui s’y trouve est en petite  
quantité, ils ne fermentent pas si aifément, mais for-  
ment une espece de fubstance visqueuse & tenace  
comme la glu. On peut mettre le lait au nombre des  
alimens *acescens.* Toutes les parties des végétaux qui  
font naturellement *arides,* ou qui peuvent le devenir  
par la fermentation , remplissent les fucs animaux d’a-  
cidités. Tels sirnt les fruits d’été, comme les pommes,  
les poires, les abricots , les pêches , les pavies , les  
prunes, les oranges, les limons , les citrons, lesceri-  
fes, les meures , les grosseilles, les framboifes , les  
fraifes , les graines de fureau, les figues, les grena-  
des , les concombres, les melons, les jujubes & plu-  
sieurs autres de cette espece.

Quoique ces alimens foient généralement fort bons ,  
furtout pour les personnes qui mangent beaucoup de  
viande, ils ne laissent pas de devenir nuisibles à cau-  
sie de leur acidité, lorsique la quantité en est trop gran-  
de pour être digérée. On ne siauroit en déterminer  
exactement la quantité, car les organes digestifs des  
perfonnes les plus robustes , peuvent être furchargés ;  
mais ils font capables de digérer & d’assimiler une plus  
grande quantité d’alimens, que lorfque les fibres dont  
ces organes sirnt composés, scmt relâchées & affoiblies,  
& ne peuvent agir suffisamment sifr ces alimens pour  
détruire leur acidité, & pour empêcher qu’ils n’en  
acquierent une nouvelle dans l’estomac & dans les  
intestins. On remarque par exemple, que les filles su-  
jettes au chlorosis , les gens de Lettres qui menent  
une vie sédentaire & les enfans , dont les fibres font  
relâchées par maladie , naturellement, ou saute de  
mouvement & d’exercice , contractent une acidité  
dan.s les si-lcs , en *se* nourrissant d’alimens *arides* ou  
*acescens.* L’exercice donne du ressort aux fibres & hâ-  
te la digestion. Le repos ou le défaut de mouvement,  
produit un effet contraire ; ce qui fait qu’on peut le  
regarder comme une des caufes de l’acrimonie *aride*qu’acquierent les fucs formés d’alimens *acescens.*

251 ACI

Cn peut encore mettre au nombre des causes antécéden-  
tes de cette aorimonie acide , le sang mal travaillé &  
appauvri, dans ceux qui tssent de ces alimens *acescens,*car le chyle , q”i est formé de cette espece d’alimens,  
s’aigrit de même que le lait , à moins qu’il ne soit mê-  
lé avec une quantité de sang suffisante pour *sa* parfaite  
assimilation. De-là vient qu’on peut appliquer la ma-  
xime d’Horace ,

*Vacuis committere vents  
Nil nisi lene decet,*

à la Medecine aussi-bien qu’à la cuisine.

Cette acrimonie prend naissimce & réside principalement  
dans les organes de la premiere digestion , dans l’esto-  
mac & les intestins grêles , d’où elle paffe peu à peu  
au réfervoir du chyle , & de-là dans le fang & dans  
toutes les humeurs du corps.

Elle produit un grand nombre d’effets aussi incommodes  
que dangereux pour l’économie animale, comme des  
rots acides qui quelquefois caufent par leur acidité l’a-  
gacement des dents.

Un sentiment de faim, en irritant & picotant les fibres de  
l’estomac On doit cependant obferver que ceci ne fau-  
roit confirmer la doctrine de ceux qui avancent que la  
faim est caufée par un *aride,* puisqu’on n’en découvre  
pas le moindre vestige dans le ventricule des quadru-  
pedes , des oisteaux & des poissions les plus voraces.

La cardialgie , ou, comme on l’appelle communement,  
l’ardeur de cœur, par l’aiguillonnement que cassent sur  
cette partie ou siir l’orifice supérieur del’estomac,qui est  
doué d’un sentiment extremement exquis, les si-lcs *ari-  
des* qui sirnt renfermés dans l’estomac. On guérit cette  
espece de maladie par les orales ou tel autre absorbant  
alcali que ce foit. Pour ce qui est de l’autre efpece qui  
est caustée par une acrimonie alcaline,elle demande des  
*acides* delayés.

La coagulation des alimens qu’on a pris , surtout si c’est  
du lait, excite des douleurs, des vents, des contractions  
spasimodiques d’intestins & surtout de *FIleum.* Ces ac-  
cidens sont caisses ou par l’acrimonie des fiscs *acides -,*qui irritent les membranes des intestins , ou ce qui est  
beaucoup plus fréquent , par la raréfaction de cette  
vapeur extremement fubtile & élastique qui s’éleve  
des sucs végétaux pendant la fermentation , que quel-  
ques Chymistes ont appellée *Gasfylvestris.* Ces fymp-  
tomes font souvent si violens qu’ils occasionnent un  
*cholera morbus ,* qui caufe en peu d’heures la mort au  
malade , à moins qu’on n’y remedie avec tout le sioin  
possible. Voyez *Cholera morbus.*

Lorsque ces acidités sie mêlent avec la bile dans le duo-  
denum , elles ne peuvent qu’altérer *sa* nature & empê-  
cher sion action ; & comme la bile contribue considé-  
rablement à l’assimilation des alimens & à la forma-  
tion du chyle, on doit y remédier à proportion que la  
bile s’éloigne de la nature qui lui est propre par quel-  
que mélange étranger. On doit usier de la même pré-  
caution à l’égard du fisc pancréatique & de la sialive ,  
qui dans leur état naturel contribuent à la digestion  
des alimens & les convertissent en un chyle balsiami-  
que capable de pénétrer dans les vaiffeaux lactés & de  
*sè* mêler avec le siang , sans lui communiquer aucune  
acrimonie alcaline ou *acide* ; mais lorsque l’action des  
liqueurs dont on a parlé ci-dessus est affoiblie par un  
*acide* qui réside dans les premieres voies : elle rend  
le chyle *acide 8e* en communique l’odeur aux excré-  
mens.

On peut en obsiervant ces signes avec sioin, découvrir  
quand une acrimonie *acide* domine dans l’estomac &  
dans les intestins ; & pour lors c’est l’affaire du Mede-  
cin & l’intérêt du malade de le corriger dans les pre-  
mieres voies avant qu’il infecte la maste <du fang , à  
caufe que les maladies qui en résultent pour lors scmt  
beaucoup plus difficiles à guérir : mais lorsque lesglan-  
des & les fécretions qui s’y sont sirnt affectées , le cas

A CI 252

devient encore plus difficile & plus dangereux.

Lorsque l’acrimonie *acide* domine dans le Eang & dans  
les liqueurs , elle se manifeste par fes effets. Par exem-  
ple, quand un chyle *acide* passe dans le fang , comme  
il ne peut par la force de la circulation *se* mêler inti-  
mement avec lui pour ne composter qu’une masse ho-  
mogene , le sang perd peu à peu *sa* couleur, & par une  
stlite nécessaire le malade devient pâle. C’est ce dent  
on voit des exemples fréquens dans les enfans qui font  
foibles , & dans les filles d’une complexion lâche &  
fujettes au *Chlorosis,* dont le seing est blanchâtre & seu-  
lement passerne de quelques stries rouges. La sérosité  
du seing est encore chyleuste , & est fort long-tems à  
s’en féparer.

Les sécrétions qui *se* font du fang qui est infecté d’une  
pareille acidité font souvent *acides,* & le lait des fem-  
mes qui fiant d’une complexion lâche l’est quelquefois.  
La falive est dans quelques cas attaquée du même vi-  
ce, & la fueur même a une odeur *aride :* mais l’acidi-  
té de la fueur n’est pas toujours un mauvais fympto-  
me ; car dans les fievres où les liqueurs inclinent à une  
putréfaction alcaline , ces fortes de sueurs semt un  
symptome d’autant plus favorable , qu’elles nous raf-  
furent contre le danger d’une telle putréfaction. Hip-  
pocrate fait mention de ce fymptome , qu’il met au  
nombre de ceux qui font d’un heureux préfage.

Cette difposition du siang causie des obstructions dans les  
\* vaisseaux capillaires , & de-là viennent ces demangeai-  
seins incommodes de la peau , ces pustules que cause  
le trop grand usiage de fruits , & ces ulceres pâles qui  
font aussi lents dans leurs progrès , que difficiles à  
guérir.

De-là encore ces coagulations du fang, qui empêchent sa  
circulation, & font qu’il n’est plus propre à la nutri-  
tion ni aux fonctions de l’économie animale.

L’*acrimonie acide* produit cependant de plus mauvais  
effets loriqu’elle affecte les nerfs, les expansions apo-  
nevrotiques & le cerveau : car venant à picoter ces par-  
ties qui font d’un fentiment exquis , elle occasionne  
des convulsions , des accès épileptiques , une irrégula-  
rité dans la circulation du fang , & enfin la mort,  
comme on n’en voit que trop d’exemples dans les en-  
fans.

Ce que nous venons de dire des effets de la furabondan-  
ce.de *F acide* dans les corps animaux , peut fervir à  
nous faire découvrir la caufe d’un grand nombre de  
maladies auxquelles les persimnes sédentaires & les  
femmes d’une complexion lâche font sujettes. Il peut  
nous être surtout d’une grande utilité dans llexjTica-  
tion des maladies des enfans dont la mort ne paroît  
avoir d’autres caufes que celles d’une acrimonie *aride*occasionnée par les alimens *acescens*, la foibleffe & le  
défaut de mouvement.

Le bas peuple quine fe nourrit que de végétaux & d’a-  
limens farineux, & qui fait très-peu d’ufage de vian-  
de , est fujet à ces fortes de maladies, & le seroit en-  
core d’avantage sans les violens exercices auxquels il est  
accoutumé ; car l’exercice , comme nous Pavons ob-  
*serve ,* préserve les liqueurs de cette acrimonie *aride,*en fortifiant les fibres animales, en facilitant la digese  
tion des alimens & l’assimilation du chyle.

Les ouvriers qui préparent les esprits *arides,* ou qui en  
font trafic, font fort fujets à cet acident. De ce nom-  
bre font ceux qui préparent la cénsse & qui teignent  
l’écarlatte.

On doit employer généralement dans les maladies qui  
naiffent de la surabondance *d’acide* des choses directe-  
ment opposées aux causes de cette acidité. De ce nom-  
bre fiant les alimens de nature alcalescente, ou qui de-  
viennent alcalis en *se* corrompant ; les bouillons d’oi-  
leaux , de poissions & quadrupedes; leurs chairsprin-  
cipalement roties ou bouillies, les gelées qu’on en pré-  
pare, en les faisant bouillir suffisamment.

Les végétaux qui contiennent une huile aromatique aI-  
caline étant contraires à l’acidité , fournissent encore  
des remedes & des alimens convenables aux cas dont

A C ί

nous parlons. Boerhaave est donne le Catalogue sui-  
vant :

L’Absinthe.

L’Alliaire.

L’Ail.

L’Anet.

L’Anthora.

L’Angelique,  
L’Anis.

L’Aristoloche I°n#ue.  
\ ronde.

L’Artichaud l.auvage,  
L’Aunée.

L’Armoise.

L’Arum.

L’Asperge.

L’Asphodelei

La Benoîte.

Le Basilic.

Le Calament.

La Camelée.

Le Carvi.

La Carotte sauvage\*

La petite Centaurée.

Le Chardon-benit.

Le Chardon-marie.

Le Chardon-rolland.

La Chevrette.

Le Chou.

Le Cochlearlai

Le Cresson.

Le Celeti.

L’Eupatoire.

Les deux especes de Galanga,  
Le Gerofle.

Le Gimgembre.

L’Herbe au Chat.

La Marjolaine.

Le Marrube.

La Matricaire.

La Moutarde.

Le Navet.

Les Oignons.

L’Ortie.

L’Origan.

La Passerage.

Le Poivre.

Le Poreau.

Le Pyrethre.

Le grand Raifort.

Le petit Raifort.

La Roquette.

. LeRofeau aromatique.

La Rhue.

La Sabine.

La Sariette.

La Savonnierë.

Le Satyrium.

Le Serpolet

Le Trique-Madamei

Le Thim.

Le Thlafpi.

La Victoriale.

Le Velar.

La Zedoaire.

On met au nombre des alimens qui font propres à dé-  
truire l’acrimonie *aride* des fucs.

Premierement les oifeaux aquatiques qui fe nourrissent  
de poissons ou de grenouilles.

Secondement, ceux qui vivent d’infectes , & dont les sels  
volatils fiant devenus plus alcalis par la double si.lbli-  
mation ou rectification qu’ils ont essuyée premiere-  
ment dans le corps du poisson , de la grenouille ou de  
l’infiecte , & en dernier lieu dans lsosseau qui s’en  
nourrit.

✓

A C I 254

Une troisieme efipece d’animaux convenables dans ces  
maladies fiont ceux qui bien que nourris d’alimens sim-  
ples , ont leurs fiels alcalis fort exaltés , & rendus ex-  
trement alcalis & pénétrons par un mouvement ex-  
cessif.

Les poissons de proie & les différentes especes de coquil-  
lages compofent la quatrieme eEpece d’animaux dont  
nous parlons.

Le canard est un des animaux de la premiefle espece;  
Lemery prétend que cet animal domestique contient  
beaucoup d’huile, de Eel volatil & de phlegme , mais  
que le sauvage donne plus de hel volatil & moins dé  
phlegme. C’est pour cette raisim que le canard situr.  
vage a beaucoup plus de gout que le domestique. Tou-  
tes les différentes especes de canards , les far selles , le  
vidgeon& la macteisse appartiennent encore à la même  
classe. Le butor contient plus de fel volatil que le ca-  
naan

Toutes les différentes especes d’oies donnent beaucoup  
de sel volatil, mais les sauvages plus que les domesti-  
ques. On peut même avancer comme un principe gé-  
néral, que les animaux sauvages contiennent une plus  
grande quantité de stels volatils de nature purement  
alcaline, parce qu’ils sont beaucoup plus d exercice  
que les domestiques. C’est ce SH volatil qui fait que  
la grasse de l’oie est si pénétrante ; il fembleroit mê-  
me que l’oie *sclan* dont l’huile répand , lorfqulon la  
fait fondre , une odeur extremement pénétrante &  
puante, & dont la chair est d’un gout très-exalté, doit  
contenir une plus grande quantité de fels alcalis qu’au-  
cune autre eEpece que ce soit.

Boerhaave met la mouette au nombre de ces oiseaux de  
proie.

Les oiseaux de la seconde espece sirnt, le moineau , le  
pinçon , la mauve , l’alouette , la grive , la perdrix,  
le faisemd , la caille , le raie & le pluvier. LbMERY.

Ceux de la troisieme espece siont, la bécasse , la bécassine;  
le lievre , le daim , & le fânglier , qui contiennent  
tôus une grande quantité de siel volatil extremement  
exalté.

Les œufs de ces oifeaux, de même que leur chair , semt  
une excellente nourriture contre la surabondance *d’a-  
ride.*

On peut mettre presque tous les poissons au nombre des  
animaux de la quatrieme espace, parce qu’ils Ee nour-\*  
rissent d’autres poissons ou inEectes, & qu’ils contien-  
nent un Eel alcali extremement volatil.

Il est nécessaire pour mieux entendre la signification des  
termes*fels volatils,* dont on s’est fervi tant de fois, dé  
favoir que les fels de la plupart des plantes scmt fixes;  
c’est-à-dire , qu’ils ne s’élevent point dans la distilla-  
tion , à casse qu’ils en fiont empêchés par une grande  
portion de terre à laquelle ils font fortement atta-  
chés. Ils s’en séparent cependant en se pourrissant, dc  
Eolte que la plupart des végétaux donnent par ce moyen  
dans la distillation un stel semblable à celui des ani-  
màux ; & comme la dissolution des végétaux dans l’esi  
tomac des animaux, produit le même effet siir eux que  
la putréfaction, c’est-à-dire, dégage le fel de la terre  
qui le fixoit ; il arrive de-là que tous les sels des corps  
animaux font volatils , extremement alcalis & d’une  
nature pénétrante.

Un grand nombre de plantes qui ont une acrimonie âfo-  
matique, donnent un fel alcali volatil par la distilla-  
tion ; telles font la moutarde , le raifort, le cochlea-  
ria & uh grand nombre d’autres dont il est fait men-  
tion dans le catalogue précédent. Ce font ces fels vé-  
gétaux & animaux qui neütralifent & détruisent l’a-  
crimonie *acide* qui domine dans les premieres voies &  
dans les fluides animaux.

Boerhaave conseille outre l’usage des alimens dont il esi  
parlé ci-deffus , de boire de trois en trois heures troi;  
onces du vin suivant.

Prenez *de vin blanc , une pinte et demie-*

*Sel d’absinthe , deux dragrnes s* mêlez:

A C ï

ïyaUfl grand nombre de remedes qui détruifent 1Ἀ-  
*^ride 8c* PempêChent d’agir , enforte que leur acrimonie  
me peut plus nuire au corps ; c’est pourquoi on doit  
'les employer dans les cas dont nous parlons.

Les abforbans femblent être préférables à tous les autres,  
parce que les *acides* venant à s’y plonger, ils perdent  
leur acrimonie & deviennent par-là incapables de  
nuire.

Tels font les os *secs* des poiffons, comme les machoires  
de brochet.

Les yeux, les pates , les écailles d’écrevisse, du cancre,  
& des hommars.

Les écailles d’huîtres, de moules. &'c. calcinées.

Les différentes fortes de corail, les perles, la nacre de  
perle.

La craie ,1e bol., l’ostëôcolle, l’agaric minéral.

La pierre hémathite , la limaille d’étaim & de fer.

La plupart de ces abforbans ont les défauts donjon a  
parlé’dans l’article *AbsorHntias* c’est-à-dire, ils fe mê-  
lent avec les viscosités qu’ils rencontrent dans l’esto-  
mac & dans les intestins, & forment avec elles un  
mastic dangereux par fon volume & par son poids.

On peut cependant prevenir cet inconvénient en les  
mêlant en petite quantité avec des drogues légerement  
cathartiques, ou bien en purgeant de tems en tems le  
malade.

Hoflrnan est dans la perfuasion, que les remedes de cette  
espece font beaucoup de mal en augmentant les vifco-  
sités qu’ils rencontrent dans l’estomac & dans les intese  
tins, à moins qu’ils n’y trouvent un *acide s* & dans ce  
cas ils deviennent très-propres non-feulement à dé-  
truire & à empêcher les effets de l’acrimonie *acide,*mais encore à former un fel neutre, qui est lui-même  
une espece de fondant résolvant admirable dans les  
maladies qui proviennent delà surabondance *d’acides.*

On voit par-là le préjudice que se causent les jeunes filles  
qui fiont attaquées de la jauniffe, ert lassant un trop  
grand usage de craies, de chaux & d’autres semblables  
absorbans. Un penchant naturel joint à l'envie qu’elles  
ont d’être délivrées des sensations incommodes que  
causent dans leur estomac le picotement de l’acrimonie  
*acides* les porte à ce choix : mais comme elles prennent  
ces remedes en trop grande quantité , & sans avoir  
foin de les chaffer hors de l’estomac & des intestins au  
moyen de purgations convenables après qu’ils orst pro-  
duit leurs effets, ils Eorment des concrétions visqueu-  
ses qui empêchent la digestion, obstruent les orifices  
des vaisseaux lactés, & empêchent le chyle de passer  
dans le fiang ; & de-là proviennent les foihlesses, Pin-  
capacité d’agir,la pâleur, &les autres fymptomes que  
les Medecins observent dans les filles qui ont accoutu-  
mé d’user de pareils abEorbans. Cette inclination natu-  
relle pour les choses qui sont propres à la guérison des  
maladies, à laquelle on donne le nom *d’instinct ,* est  
commune à toutes les brutes ; les Medecins peuvent  
même tous les jours, avec un peu d’attention, apperce-  
voir quelque chose de semblable dans l’homme,qui  
le porte à chercher ce qui peut le soulager. C’est sims  
doute pour cette rasson qu’Hippocrate établit pour  
maxime, *que les alimens et les Scissions qui plaisent au  
malade, doivent être préférés â ceux pour les.quels il té-  
moigne du dégoût, quand mème ils devraient lui être  
moins avantageux.* ΑρΗ.Ι.ΙΖ.28.

Lesdélayans conviennent aussi quelquefois dans le cas dont  
nous parlons , à caufe que plus *Facideeffi* délayé, plus  
il est foible, & par confisquent moins en état de nuire.  
Les *acides* les plus forts, par exemple, dont une feule  
goute si-lssit pour corroder la peau ou la chair des ani-  
maux , ne produisent aucun effet lorsqu’on en délaie la  
même portion dans une grande quantité d’eau.

C’est sims doute cette considération qui engagea Syden-  
ham à donner une grande quantité d’eau chaude en  
forme de vomitif & de lavement, à un homme qui  
avoit pris du sublimé corrosif.

Mais on doit ufer de ces fortes de remedes avec soin &  
précaution; car ils affoiblissent & relâchent les orga-

ACI 256

îles de la digestion , & augmentent par-là les casses de  
l’acidité.

Ces délayans sirnt l’eau ou les boissons aqueustes.

Une autre classe de remedes propres à émousser l’acrimo\*  
*nie acide,sont* ceux qui parleur ténacité molle embarraf  
sent tellement les matieres acres ou *arides,*que leurs  
pointes émoussées ne peuvent plus nuire : ces reme-  
des défendent aussi en même-tems les membranes con-  
tre l’impression des pointes *acides* qui pourroient les  
excorier. Mais ils Font fujets aux mêmes inconvé-  
’ niens'que les délayans; c’est-à-dire, ils augmentent  
la foiblesse & le relâchement des fibres des organes de  
la digestion. De ce nombre font les fuivans.

Les amandes douces & ameres.

Les pistaches.

Les noix , les noisettes, la noix de cacao dont on fait le  
chocola.

La graine de pavot blane.

Les huiles tirées par expression de toutes ces choses, ainsi  
que des olives.

Les matieres gélatineuses, faites de bouillons épais de  
viande & de poisson.

Les végétaux aromatiques huileux, dont j’ai donné ci-  
devant le catalogue , appartiennent encore à la même  
classe.

Il est une autre classe de remedes fort utiles dans le cas  
dont nous venons de parler. Ce font ceux qui étant  
mêlés avec des *acides,* fermentent aussi-tôt avec eux,  
détruifent *F acide , 8e* font eux-mêmes détruits en mê-  
me-tems ; & enEuite en s’unissant avec les *acides ,* for-  
ment une nouvelle espece de fel neutre, dans lequel  
il reste encore une vertu stimulante , diaphorétique,  
diurétique & réfolutive.

Les substances qui produisent cette altération *sur* les *aci\*  
des -,* saint :

Les Eels alkalis fixes tirés par la combustion de quelque  
plante que ce fioit.

Les sels volatils alkalis tirés par la distillation de parties  
animales , de végétaux putréfiés, & de plantes aroma,  
tiques alcalines.

Les siavons fixes , comme le fiavon de Venifie, ou vola-  
tils comme les esprits volatils , huileux & fialins , de  
sang humain, d’urine , de corne de cerf, de fioie, &c.  
l’offa de Van-Helmont qui est faite d’alcohol, de vin  
très-pur, & d’esprit de fel ammoniac très-fort. Voyez  
*Ossea Helmontiana.*

On peut mettre encore dans cette classe les fels volatile  
alkalis très-forts & très-fouvent fublimés avec les hui-  
les essentielles d’aromates , & unis de cette manie-  
re , dont on trouve l’exemple fuivant dans Boer-  
haave.

Prenez *de sel volatil de corne de cerf,sec et très-pur, une  
once,*

*d’huile essentielle distillée d’écorce de citrons une  
drachme s*

Mêlez-les par plusieurs sublimations dans une phiole  
haute.

L’usage de ces remedes demande cependant beaucoup  
de précautions ; car toutes les fois que le fang est dans  
un mouvement trop violent, & qu’il y a la fievre la  
plus légere, ils l’augmentent infailliblement, occa-  
sionnent plusieurs autres fâcheux fymptomes , & met-  
tent en danger la vie du malade qu’ils étoient destinés  
à conserver.

Tous les alimens & les remedes dont on a parlé ci-dessus,  
Eont d’un grand Eecours dans la cure des maladies qui  
proviennent d’une acrimonie *acide :* mais ils ne *suffi-  
sent* point pour l’achever ; car tant que les organes de  
la digestion sirnt relâchés, les alimens *aceseens* produi-  
Eent la même acrimonie , & renouvellent les maladies  
qui en dépendent. C’est pour cette rasson qu’on doit  
achever

*257 A* C ï

achever la cure par un régime & par des remedes  
corroboratifs , c’est-à-dire, propres à rétablir les fi-  
bres des vaiffeaux& des membranes qui compofent les  
vifceres destinés à la digestion & à l’assimilation des  
alimens , dans la tension & l’élasticité dont ils ont be-  
soin pour s’acquiter de leurs fonctions.

Les alimens propres à fortifier les fibres des organes de  
la digestion, & toutes les autres en général, font ceux  
qui n’ont pas besoin, pour former un bon chyle , d’une  
trop grande action de la part de ces organes : ils doi-  
vent être pris à prôpos & en très-petite quantité, fou-  
vent répétée , je veux dire , d’tine maniere proportion-  
née à la facilité qu’a l’estomac de les digérer : car rien  
n’est moins fenfé que de croire, que les bohs alimens  
pris en grande quantité pussent augmenter la force  
d’un animal, dont les organes font hors d’état de les di-  
gérer autant qu’il le faut pour la formation d’un bon  
chyle.

Hippocrate a donc raifon de dire, *que plus on nourrit les  
corps qui contiennent beaucoup d’impuretés, plus on leur  
cause de dommage. Aph.soct.* 2. ιο.

Les alimens dont la digestion est la plus facile , font,  
i. Le lait, qui est une espece de chyle déja préparé, &  
que .Pestomac n’a pas beaucoup de peine à digérer:  
mais il est nuisible tant qu’il reste quelque acidité dans  
l’estomac & dans les premieres voies, à causie qu’il est  
fujet à s’aigrir en *se* mêlant avec elle : mais lorsqu’il  
n’y reste aucune acrimonie *acide,* il devient une excel-  
lente nourriture , pourvu que la quantité qu’on en  
donne soit proportionnée à l’action des organes de la  
digestion , ce qui l’empêche de s’aigrir. Il perd toutes  
fes vertus médicinales, & une grande partie de *ses ver-*tus alimentaires , lorsqu’on l’a fait une fois chauffer;  
c’est pourquoi on doit le boire immédiatement après  
qu’il est sorti des mamelles de l’animal.

Le lait d’une femme saine qui est au période de fon ac-  
croiffement , qui fait un exercice modéré , & qui fe  
nourrit de bons alimens, est le meilleur dont on pusse  
faire usage. Après le lait de femme, le meilleur est *ce-  
lui* d’ânefle , enfuite celui de chevre, & enfin celui de  
vache. BoERKaavE.

2. Le blanc d’œuf frais fortànt du corps de la poule ,  
avant qu’il ait eu le tems de refroidir. Il approche  
beaucoup de la nature de la férosité du fang , & sert  
de nourriture au poulet pendant l’incubation : mais il  
perd , de même que le lait, sa vertu lorsqu’on lç sait  
cuire. Il saut l’avaler délayé dans parties égales d’eau  
& de lait, à moins qu’il n’y ait dans les premieres  
voies quelque acidité qui empêche llusage de ce der-  
nier.

3. Les bouillons deviande d’animal fain, jeune ?& qui sait  
de l’exercice , dont on a enlevé toute lagraiffe. Ceux  
de poulets tiennent le premier rang, ensisite ceux de  
veau, de mouton & de bœtss. On en ôte facilement la  
grasse, après les avoir laissé refroidir. Ils font beau-  
coup meilleurs lorfqu’on fait cuire la viande dans un  
vaisseau bien bouché , pour empêcher les parties les  
plus fubtiles de s’exhalep BgERHaavE.

4. On peut préparer différentes fortes d’alimens avec du  
pain de froment ou du bsscuit modérément levés,  
pour détruire la viscosité à laquelle tous les végétaux  
sarineuxsiont siujets. Boerhaave veut que l’on faste cuire  
dans un pot de terre couvert pendant l'efpace d’une  
heure, huit onces de pain ou de biscuit dans trois pintes  
d’eau, & qu’on passe enfuite la décoction au travers  
d’tm tamis. On peut la mêler avec du lait, du bouillon,  
du vin, de labiere ou de l’eau, suivant que l’on jugera  
l'une ou l’autre de ces liqueurs convenable à la situa-  
tion du malade.

On donnera toutes les heures , ou de deux en deux heu-  
res , une petite quantité de ces alimens au malade, se-  
lon que les organes de la digestion feront plus ou moins  
foibles, mais jamais jusqu’au point de le rassasier. BoER-i  
haave.

je fuis persi!adé que quelques persimnes regarderont les  
instructions que je viens de donner touchant l’ssa-ge de  
*Tome I.*

à C i „ efl-  
ces sortes d’alirnens, comme plus dignes de l’attention  
des nourrices & des cuisiniers,quede celle d’unMedecin.  
Il n’est rien cependant de tout ce qui peut contribuer a  
la guérision des maladies qui ne soit digne de ses soins J  
& ceux qui ont été témoins des effets siIrprenans qu’a  
produits un bon régime continué pendant un certain  
tems dans le cas où les meilleurs remedes avoient été  
inutiles, ne me sauront point mauvais gré des détails  
dans lesquels je suis entré.

Le vin est une partie des alimens qu’on ne doit point né-  
gliger. Ceux qui conviennent le plus dans le cas dont  
nous parlons, sont les vins de Florence austeres , les  
vins François âpres, les vins Grecs noirâtres, & quel-  
ques-uns d’Espagne, qui abondent en esprits, & dont  
la qualité styptique, qui ste manifeste par leur gout  
âpre & austere, contribue à l’élasticité & à la tension  
dont les fibres animales ont befoin. On peut y joindre  
les esprits de vin adoucis comme il faut , les bieres  
fortes & l’hydromel. BOERHaavE.

Tous les simples qui contiennent une grande quantité de  
particules terreuses austeres, & tous les amers aromati-  
ques , font propres à donner de la force aux fibres , à  
hâter la digestion , & à détruire la caufe originelle de  
l’acidité. On trouvera les propriétés de ces simples dé-  
taillées plus au long dans l’article LaxITas.

Mais tien n’est plus efficace dans le cas dont nous par-  
lons , que les opiates ameres, dans la composition desq  
quels on fait entrer la limaille d’acier, qui n’est pas.  
moins propre à détruire *Vacide,* qu’à fortifier les fibres  
animales. .

Ce régime & ces remedes font très-peu d’effet sans l’e-  
xercice qui doit être proportionné aux forces & à la si-  
tuation du malade ; car le mouvement hâte l’alcalef-  
cence des fucs, & augmente en général les forces,  
comme on en voit des exemples dans les porteurs de  
chaifes & les bateliers.

Les différentes efpeces d’exèrcices propres à rendre aux  
fibres l’élasticité qu’elles ont perdues, font l’exercice  
du cheval,la promenade, lahavigation& les frictions.

Voyez *Laxitas 8c Gymnasticae*

ACIDULÆ, *Aigrelettes.* On a donné ce nom aux eaux  
minérales froides ,. qui contiennent un esprit éthére  
élastique pour les distinguer des *thermales* qui font des:  
eaux chaudes.

Ce nom doit sim origine à la supposition qu’on a faite  
que ces eaux étoient acides : mais les obfervations & les  
expériences modernes ont démontré qu’elle n’avoit au-  
cun fondement.

Ces eaux minérales, tant les Chaudes que les froides,  
étoient appellées par les Grecs τδατ« φαρμακωδὴ, ουάυτοφοη,  
eaux médicinales produites naturellement.

Galien rapporte que dans fon tems un grand nombre de  
personnes *se* purgeoient dans le printems & dans Pau-  
tomne avec des eaux fulphureuses, bitumineuses & ni-  
ircisses ; & que ceux qui étoient sisjets à la pierre, en  
buvoient par précaution.

Cælius Aurelianus, *Chronicog'. L.III. c.z.* recommande les  
eaux de *Cotilia* ( il veut dire *Cutilia')* & de Asopi, dans  
la maladie qu’il appelle *stomachicapaissioJLO* Clerc s’est  
donc trompé , lolssqu’il a avancé que Cælius Aurelia-  
nus n’avoit jamais employé intérieurement les eaux  
minérales.

Pline, qui de tous les Anciens est celui qui s’est le plus  
étendu fur les ustages & siir les avantages des eaux mi-  
nérales, fait mention des eaux de *Cutilia* dans l’extrait  
fuivant, où l’on trouve parmi quelques histoires fabu-  
leustes plusieurs récits dont l’expérience journaliere  
prouve la vérité. Avant que de rapporter ce qu’il dit sur  
ce sistet, je trouve à propos de faire obierver a rnon  
Lecteur, que, quoique le mot *acidulae* signifie propre-  
ment des *eaux minérales froides,* on ne peut en faire\*  
une mention.fi particuliere, qu’on ne foit obligé de par-'  
ler quelquefois en même tems de celles qui font chau-  
des. PLINE *i Lib. JsXXI. ch.* 2.

lc59 ACI

*Des differentes qualités & cieS vcrtus médicinales des  
J Eaux.*

On trouve une “grande quantité de sources médicinales  
dans plusieurs pays, dont les unes semt froides, & les au-  
tres ehaudes. Elles poffedent même ces deux qualités  
enfemble dans quelques endroits, à une très-petite dise  
tanee les unes des autres; comme chez les Tarbelliens  
dans l’Aquitaine, & dans les Montagnes des Pyrenées.  
Quelques-unes guérissent les maladies, au moyen d’u-  
ne chaleur douce, ou d’tm froid perçant, & sortent de  
la terre pour l’utilité des hommes, préférablement à  
celle des autres animaux. Ces eaux ont fait augmenter  
le nombre des Dieux»; parce qu’on en a imaginé qu’ils  
étoient prépofés à leur garde. Les villes leur doivent  
leurs origines, comme Poussolles dans la Campanie ,  
*Statyellae* dans la Ligurie, & Aix dans la Gaule Nàr-  
bonnoTe, Mais il n’y a point d’endroit où elles soient  
en plus grand nombre que dans le Territoire de Baies,  
& où elles possedent plus de vertus à *cause* du soufre,  
de l’alun, du fel, du nitre, du bitume & du mélange de  
*F acide* & du sillin dont elles scmt emprégnées, & qui  
rend les vapeurs de quelques-unes extremement salu-  
taires. Celles qu’on appelle posidiennes ont tant de *sor-  
te ,* qu’elles échauffent les bains, font bouillir Peau  
froide -, & cuifent entierement les viandes. Celles qui  
appartiennent à Lieinius Crassus jettent leurs vapeurs  
du fein de la mer même; de sorte que l’homme trouve  
sa guérifon dans le milieu des flots.

Elles" font généralement fort bonnes pour les nerfs, la  
goutte & la sciatique. Quelques-unes font propres dans  
les luxations & dans les fractures. Elles nettoyent &  
guérissent les ulceres. Elles font partiçulierement falu-  
taires à la tête & aux oreilles ; & celles qu’on appelle  
Cicéroniennes, aux yeux. On prétend que les eaux de  
Sinuesse dans la même contrée ( Campanie ) guérissent  
la stérilité des femmes & la folie des hommes ; celles  
de PIste d’Ænaria, la grstvelle, de même que celles qui  
font à quatre milles dcTiano dans la Terre de Labour,  
quloll appelle Aigrelettes. Ces dernieres semt froides.  
Celles de Stabianum, que llon appelle Dimidia, posse-  
dent la même vertu ; & il en est une autre de la même  
nature à Venafre , qui vient d’tme fource minérale.  
Ceux qui boivent de Peau du Lac Velin & d’une fon-  
taine qui est dans la Syrie auprès du mont Taurus ,  
éprouvent les mêmes effets, à ce que rapporte Varron.  
Callimaque dit la même chofe du fleuve Galles, qui  
paffe dans la Phrygie. On doit ufler modérément de  
cette derniere, de peur qu’elle ne catsse la folie, com-  
me il arrive à ceux qui boivent de Peau de la Fontaine  
rouge qui est en Ethiopie, fuivant le rapport de Cte-  
sias. Les eaux d’Albula, près de Rome, guérissent les  
blessures : elles fiant excessivement froides; mais celles  
de Cutilie dans le pays des Sabins, qui font encore re-  
marquables par leur froideur, cassent fur le corps une  
espece de fucement qui approche de la morfure. Elles  
scmt d’ailleurs très-falutaires à l’estomac, aux nerfs &  
à tout le corps. Il y a une fontaine à Thespie & une ri-  
viere en Arcadie, qu’on appelle Elatum , qui facilite  
la conception. La fontaine Linus dans l'Arcadie con-  
Eerve les enfans dans la matrice, & empêche l’avorte-  
ment; au lieu que le fleuve Aphrodisium caufelasté-  
rilité. Le lac Alphion guérit la lepre. Varron rappor-  
te qu’un Préteur nommé Titius étoit tellement défigu-  
ré par cette maladie, qu’il avoit le vifage comme celui  
d’une statue de marbre. Le fleuve Cydnus dans la Ci-  
licie guérit la goutte, que Peau deTrezene occasion-  
ne au contraire. Il y a à Tlongres, ville des Gaules, une  
fontaine fameufe, dont Peau bouillonne, & laisse fur  
la langue un gout de fer dont on ne s’étoit point aupa-  
ravant apperçu : elle guérit les fievres-tierces & la gra-  
velle, Lorfqu’on la met fur le feu, elle devientltrouble  
& épaisse, & enfin rougeâtre. Les eauxLeucogéennes,  
entre Naples &Poussoles, guérissent les blessures & les  
maux des yeux. Cicéron rapporte que les fabots des  
bestiaux fe pétrifient dans les marais de Rieti ; & Eudi-

ÀC î 260

elïs nous apprend qu’il y a deux fontaines à Hestiæote,  
dont l’une appellée Cerone noircit la laine des brebis  
qui boivent de fon eau, & l’autre, Melan, les blan-  
chit; mais que celles qui boivent de toutes les deux,  
deviennent couleur de pie. Théophraste écrit que le  
Crathis, dans le territoire de Sybaris, rend les brebis  
& les bœufs blancs, & que le Sybaris les noircit: que  
cette altération est visible fur les habitans mêmes : Car  
ceux qui boivent de l’eau du fleuve Sybaris font noirs,  
ont la peau dure & les cheveux bouclés ; au lieu que  
ceux qui boivent de celle du Crathis font blancs, ont  
la peau douce & les cheveux plats.

Les Macédoniens qui veulent avoir des troupeaux blancs,  
conduifent les brebis au fleuve Aliacmon, & ceux qui  
les veulent noires ou brunes , au fleuve Axius. Ce mê-  
me Auteur rapporte que dans certains pays , dans le  
territoire d’Otrante, par exemple, tout ce que la ter-  
re produit est de couleur hoire: que le fleuve Aleos,  
qui passe à Erythrée, fait croître des poils fur le corps.  
Dans la Bœotie, près de la statue de Trophonius, aux  
environs du fleuve Orchomene, il y a deux fontaines\*  
dont Pune donne de la mémoire, & l’autre la fait per-  
dre. Dans la Cilicie, près de la ville de Cefcus, est un  
ruisseau appelle *Nus,* qui, à ce que rapporte Varron ,  
réveille les fens de ceux qui en boivent. Il y a une son-  
taine dans l’Ifle Céa qui cause des engourdissemens, &  
une autre à Zama en Afrique, qui rend la voix forte &  
claire. Ceux qui ont bu de l’eau du Lac Clitorien ne peu-  
vent plus fouffrir le vin. Polyclete fait mention d’une  
Fontaine, qui est auprès de Soli dans la Cilicie, qui  
donne de l’huile; & T héophraste parle d’une autre qui  
est en Ethiopie, qui a la même propriété. Lycus nous  
apprend qu’il est une Fontaine dans les Indes & à Ec-  
batane, qui allume les flambeaux. Théopompe rappor-  
te qu’il y a un Lac à Scotusse, qui guérit les blessures;  
& Juba sait mention d’un autre qui est dans le pays des  
Troglodytes, à qui fes mauvaises qualités ont fait don-  
ner le nom de Lac enragé, qui devient amer & falé trois  
fois par jour , & reprend enfuite *sa* douceur ordinaire :  
que la même chose lui arrive pendant la nuit, & qu’il  
engendre des Eetpens de vingt coudées de long. Ce mê-  
me Auteur rapporte qu’il y a une Fontaine dans l’A-  
rabie, dont l’eau fort avec une force si prodigieufe,  
qu’elle entraîne tous les corps, quelque pefans qu’ils  
soient. Théophraste dit que la Fontaine de Marspas,  
qui est à Celene dans la Phrygie, jette des cailloux. A  
quelque distance de-là on en trouve deux autres, dont  
l’une caufe la joie, & l’autre la tristesse : ce qui leur a  
fait donner par les Grecs le nom de Clæon & de *Ge-  
lon.* La Fontaine de Cupidon, qui est à Cyzique, gué-  
rit de l’amour ceux qui boivent de fon eau, à ce que  
prétend Mutianus. Il y en a une autre à Cranon, dont  
Peau, qui n’est que médiocrement chaude, étant jettée  
Pur du vin, en reste séparée pendant trois jours. A Mat-  
tiacum en Allemagne, au-delà du Rhin, il y a des fon-  
taines dontl’eau conferve sa chaleur pendant trois jours.  
On trouve Eur les bords de ces Fontaines des pierres-,  
ponces, que Peau y a engendrées.

Si ce que je viens de rapporter paroissoit incroyable à  
quelqu’un , qu’il *se* souvienne que la nature ne mani-  
feste jamais mieux fes merveilles que dans les proprié-  
tés des eaux. Ctesias rapporte qu’il y a dans les Indes  
un Etang appelle Siden, dans lequel tout ce qu’on jette  
va au fond. Cœlius prétend que l’eau du lac Averne ne  
sauroit soutenir les moindres petites feuilles ; & Var-  
ron , que les oifeaux qui volent dessus, tombent morts.  
C’est tout le contraire du lac Apufcidamus, qui est en  
Afrique, dans lequel rien ne peut aller au fond. Apion  
rapporte la même chofe du puits de la Pythie, qui est  
en Sicile, d’un lac qui est dans la Médie, & du puits  
de Saturne. Il y a un ruisseau dans la Judée qui tarit  
tous les jours de Sabbat.

Quelques-unes de ces merveilles stont d’une nature à nous  
causer de l’horreur. Ctésias écrit qu’ilm a une Fontai-  
ne dans l’Arménie dont le poisson,qm est noir, cause  
la mort à ceux qui en mangent. J’ai oui dire que l’on

*ici* ACI

trouvoit une femblable espece de poisson vers la foür-  
ce du Danube, jusiqu’à ce que l’on soit arrivé à une  
fontaine qui est fur le bord de fon lit : ce qui fait croire  
que ce fleuve prend sa source à cet endroit. On rappor-  
te la même chofe de l'Etang des Nymphes én Lydie.  
On trouve dans l’Arcadie, près du Phenée, une source  
appellée Styx, dont l’eau tue sisr le champ ceux qui en  
boivent. Théophraste nous apprend qu’elle contient des  
petits poissons qui fontun poiston mortel; en quoi elle  
diffère des autres fontaines empestées. Théophraste sait  
mention de quelques autres sources semblables qui font  
à Cychri dans la Thrace ; & Lycus parle de certaines  
eaux que l’on trouve dans le pays des Léontins, qui  
eatssent la mort trois jours après qu’on les a bues. Var-  
ron parle aussi d’une fontaine qui est auprès de Sorac-  
te, dont la fource a quatre piés de largeur, qui bout au  
lever du soleil, comme le seroit un p ot qu’on auroit mis  
fur le feu, & qui tue tous les oifeaux qui boivent de sim  
eau. La plupart de ces ruisseaux funestes ont un aspect  
attrayant, & une qualité qui fait donner dans le piége,  
comme il paroît par le Nonacris, qui est dans l’Arca-  
die. Il y a toute apparence qu’elles nuifent par leur froid  
excessif, puifqtl’eMes *se* pétrifient au sortir de leur sisur-  
ce. Celles deTcmpé dans la Theisalie sont tout-à-fait  
différentes, & on ne fauroit les voir sans terreur. Elles  
passent pour corroder le fer & le cuivre. Leur fource,  
qui est fort étroite, est entourée par les racines d’tm ca-  
rouge sauvage , & ses bords couverts d’une herbe qui  
ne croît que dans cét endroit. Dans la Macédoine, à  
une petite distance dû tombeau d’Euripide, sont deux  
ruisseaux qui *se* mêlent. L’eau de l’un est tout-à-fait  
salutaire, tandis que l’autre caisse la mort.

Il y a à Perperenne une fontaine dont l’eau pétrifie tous  
les endrois par où elle passe. Celle de Delium dans l'Eu-  
bée, dont les eaux font chaudes, a la même propriété;  
& les rochers qu’elles baignent fiant extremement éle-  
vés. Il y a à Eurymene une fontaine dont l’eau pétrifie  
les fleurs ; & à Colosse, une Riviere qui change en cail-  
loux les briques qu’on y jette. L’eau qui *se* filtre à tra-  
vers la grotte de Corycie fie pétrifie. IlarriVe la même  
classe à Micza dans la Macédoine, où l’eau fie conver-  
tit en cailloux en fiortant de la voute : elle *se* pétrifie à  
Cerycum aussi-tôt après être tombée ; & dans quelques  
endroits elle forme des piliers qui n’ont aucune cou-  
leur, comme dans la grotte des Rhodiells à Phausie,  
dans la Cherfonefe.

On voit par ce récit de Pline jusqu’à quel point les An-  
ciens ont eu connoissance des eaux minérales. Elles ont  
été depuis plus ou moins en ufage, fuivant les disse-  
rens systemes qui ont pris le dessus en Medecine. L’u-  
fage des eaux minérales dans la pratique de cette fcien-  
ce tient beaucoup de l’empyrifme, personne n’ayant  
découvert jufqu’à préfent une méthode sûre, qui pût *ser-  
vir à* déterminer les effets de ces eaux *apriori*, ou avant  
qu’un grand nombre d’expériences faites au hafard fur  
des malades ait déCouvert leur efficacité. Il est arrivé  
de-là que, quoique les eaux minérales soient abondan-  
tes dans tous les pays, otrn’en a employé qu’un petit  
nombre dans la Medecine.

Hoffman ayant connu l’erreur dans laquelle les Anciens  
avoient été sim la nature des eaux minérales, & com-  
bien il étoit important de la bien connoître pour les or-  
donner avec fruit, a fait plusieurs expériences qui jet-  
tent un peu de jour fur cette matiere, & qui ont servi  
de baEe à toutes celles qu’on a faites dans la stlite fur ce  
fujet. Schaw a pouffé encore ses reeherches plus loin;  
de forte que joignant ces differentes expériences avec la  
certitude que nous avons des effets qil’elles produisent  
dans différens cas par le nombre d’essais qu’on a faits,  
nous fommes en état d’approcher de plus près de cette  
méthode.

C’est à ce dernier Auteur & à M. Slare que je fuis redeva-  
ble de ce que je vais dire sur cette matiere, que je dé-  
taillerai plus ou moins , suivant que l'importance du  
sujet paroîtra l’exiger ; car je fiais persuadé que si l'on  
connoissoit parfaitement toutes les vertus des eaux

A C 1 262

minérales, les moyens que l’on a employés jusqu a  
présent, deViendroient inutiles dahs toutes les maladies  
chroniques, que l’on pourroit guérir par une méthode  
plus fûre , plus prompte, plus agréable & plus efficace.  
Ce fentiment, quelque extraordinaire qu’il paroisse,  
ne m’est point propre, comme il est assé d’en juger par  
les observations & les réflexions suivantes, que je tire  
du célebte Hoffman.

I. Il paroît que les eaux minérales chaudes & froides si>nt  
par leur essicàce, & par la vertu qu’elles ont de preve-  
nir les maladies, & de les guérir, au - deffus de tous les  
remedes que l’on vend dans les boutiques , & qui font  
préparés avec le foin le plus scrupuleux. Il n’y a même  
que ceux- qui sont entierement ignorans sur cette ma-  
tiere qui pussent révoquer ce fait en doute»

*2.* Il n’y a rien dans la nature qui approche de plus près du  
remede univerfel que l’on cherche depuis fi long-tems  
pour la cure de toutes les maladies, que ces fortes  
d’eaux. Une recherche laborieuse n’est point nécessaire  
pour le trouver, puisque la nature nous offre d’elle-  
même des eaux qui conviennent à toutes sortes de ma-  
ladies. Je défierois même quelque Medecin que ce fiait,  
qui ait le plus de connoissance & d’expérience dans S011  
art, de pouvoir citer quelque remede qui possedé les  
mêmes propriétés que les eaux dont nous parlons, je  
veux dire, qui guérisse avec succès & avec promptitu-  
de , sans afioiblir les forces du malade , qui opere fans  
violence par tous les excrétoires du corps , & chasse par  
ses pores la matiere qui engendre les maladies. Car ces  
eaux non-seulement délayent, chassent & entraînent les  
humeurs impures qui séjournent dans l’estomac & dans  
les intestins, mais hâtent encore l'évacuation de la ma.  
tiere morbifique, fialine & onctuetsse, par les conduits  
de l’urine , & expulfient en même tems par les l'ueurs  
les particules nuisibles les plus subtiles & les plus ra-  
réfiées.

3. Ces eaux outre leur vertu évacuante, en possedent une  
autre extremement altérant ; de sorte qu’on ne con-  
noît jtssqu’à préfient aucun remede plus propre à dif-  
Eoudre les humeurs visqueuses & gluantes , à délayer  
& à tempérer celles qui fiant acres & corrosives, à cor-  
riger & à changer celles qui sont *acides* & austeres, &  
à détruire les obstructions & les coagulations qui *se  
font* formées dans les vaisseaux les plus fins. Ajoutez  
à cela, qu’elles possedent une vertu par laquelle elles  
fortifient & rétablissent les parties folides du corps qui  
ont perdu leur élasticité naturelle , & qui fe fiant reïâ-  
chées. Ce qui est encore plus extraordinaire , c’est  
qu’elles produisent tous ces bons effets sans occasion-  
ner aucune stlite fâcheuse : ce qui fait qu’on peut les  
donner en toute fureté, non-seulement aux persimnes  
robustes, mais encore à celles qui Eont d’une comple-  
xion foible, aux femmes en couche, aux vieillards &  
aux ensans. Enfin, elles ont encore cela de propre ,  
qu’elles conviennent si toutes fiortes de tempéraméns ;  
d’âges & defaifons, fans en excepter l'hiver.

4. Ce qu’il y a déplus extraordinaire encore, mais qui  
n’est pas moins certain, c’est que chaque l'ource miné >  
rale paroît posteder des vertus tout-à-fait contraires,  
eu égard aux différens effets qu’elle produit. Lors,  
par exemple , que les excrétions du corps font trop  
abondantes, ces eaux les répriment sans aucun dan-  
ger, ou les augmentent avec efficacité lorsqu’elles ne  
le fiant pas assez ; s’il arrive que les premieres voies  
particulierement l'estomac & le duodenum , Eoicnt  
furchargées de matieres bilieuses , ces eaux les éva-  
cuent sans violence par le vomiffement; & au con-  
traire, elles sont ceffer fut le champ les vomissemens  
violens & opiniâtres auxquels les persimnes hypochom  
driaques semt quelquefois fujettes. Elles arrêtent de  
même le fltlx menstruel ou hémorrhoïdal qui est trop  
abondant, & lui font reprendre fon cours ordinaire s  
supposé qu’il vienne à ceffer. . . . . .

5. C’est une preuve sensible de la sagesse & de la bonté  
de la Providence , d’avoir empêché que les fources  
minérales perdissent leur vertus, lu nsi qu’il arrive à la

263 ACI

plupart des autres corps, ou quelles vinssent à tarir.  
Car quoique Cela foit arrivé quelquefois , néantmoins  
celles qui font le plus dlusage dans la Medecine , ont  
conservé leurs vertus pendant un grand nombre d’an-  
nées, & donne une quantité d’eau suffisante , même  
dans les tems les plus chauds, quoique toutes les au-  
tres fontaines eussent tari. Les principes ou ingrédiens  
qu’elles contenoient n’ont pas alors changé de quali-  
tés, & leur quantité a toujours été proportionnée à  
celle de Peau. Enfin, quoique les parties de la terre  
par lefquelles ces eaux passent soient remplies de mé-  
taux & de minéraux, dont quelques-uns font un poi-  
Fon pour le corps humain, elles n’en dissolvent jamais  
aucun de cette espece , & comme si elles agissaient  
par choix , elles ne s’impregnent que des principes  
convenables aux parties solides & fluides du corps.

Les sources médicinales sont d’une si grande utilité pour  
le genre humain, que les anciens les regardaient com-  
me siacrées. On ne peut donc que s’étonner du peu de  
soin qu’ont les Philosophes & les Medecins, d’exa-  
miner leurs principes, leurs opérations & leurs effets.  
La plupart des Auteurs qui ont écrit sim ce sujet,  
n’ont point connu les principes dont ces eaux font  
composées, & en ont substitué d’autres à leur place ,  
dont il est impossible d’appercevoir le moindre signe.  
Il est arrivé de-là que les Medecins qui sont sclr les  
lieux , aussi-bien que ceux des autres pays, qui n’ont  
point eu la commodité d’examiner les eaux dont nous  
parlons , les ont tenues pour suspectes & dangeretsses,  
& n’en ont conseillé Pusiige qu’aux personnes qui  
scmt d’une complexion forte & vigoureufe, dans la  
crainte qu’ils ont eue qu’elles ne nuisiffent ou qu’elles  
ne causassent même la mort par la très-grande quan-  
tité de principes minéraux dont ils les ont crues com-  
pofées, & qui font pour la plupart dans ce degré nui-  
sibles au corps humain, à moins que toutes ses par-  
ties ne foient siiines & entieres. Il semble cependant  
que. ces Medecins n’ont pas agi conséquemment à  
leur opinion, lorsqu’ils ont employé ces eaux pour  
guérir les maladies chroniques contre lesquelles tous  
les autres remedes avoient été inutiles, & qui avoient  
réduit les malades à la derniere extrémité, comme si  
ceux à qui ils les ordonnaient pouvaient avoir les vif-  
ceres siains & entiers, après avoir été si long-tems at-  
taqués de ces maladies. Il faut donc qu’ils avouent que  
les eaux minérales qui ne font aucun mal, & qui  
guérissent même des perfonnes qui font extremement  
affaiblies par la maladie, doivent être d’une très-gran-  
de utilité , quoiqu’ils ne pussent pas toujours rendre  
raisim de leur opération.

Les découvertes que je puis avoir faites fur ce sistet, ne  
sont qu’une sitite de la résolution que j’avois prisie de  
ne point m’en rapporter à la bonne foy des autres, ni  
de juger du sçavoir des Medecins sur le plus ou le  
moins de réputation qu’ils pouvoient avoir ; mais d’é-  
prouver mes forces & d’examiner autant que j’en *se-  
rais* capable , toutes choses fuivant les lois que la rai-  
fon dicte. Mes obfervations, & l’expérience m’ayant  
fait connoître la vertu & l’utilité des eaux minérales  
dans la Medecine , je me fuis cru obligé de continuer  
mes recherches avec toute la précaution & l’exactitu-  
de que l’importance de la matiere exige. Lors donc  
que je silis venu à examiner la nature , les principes &  
les vertus de ces eaux, en me servant des moyens que  
la Chymie & la Philosophie fournissent , j’ai trouvé  
que la plus grande partie de ce que les Auteurs en ont  
dit, étoit faux & imaginaire ; ce qui m’a engagé à  
m’oppofer à ces erreurs qui pouvoient nuire à l’Art  
que je professe, & à appuyer mes découvertes de tou-  
tes les raifons que j’ai crues propres à les'confirmer. Mes  
efforts n’ont point été inutiles, & j’ai heureufement  
découvert certaines sources dont la vertu est extraor-  
dinaire , dont j’ai introduit llessage dans la Medecine  
avec beaucoup de succès. Je ne doute point que les autres  
Medecins ne réussissent également dans leurs recher-  
ches, s’ils tiennent la même route que moi, ce que

A C I 264

I je fouhaite de tout mon cœur pour le bien du genre  
humain. ΗοεεμΑΝ.

M. Slare paroît être un des premiers qui fie fiant apper-  
çus de l’erreur dans laquelle on est, au sujet des eaux  
minérales. Ses observations méritent d’avoir place ici.  
Je puis assurer auparavant, une fois pour toutes, que  
j’ai été temoin des effets siirprenans des eaux dont je  
parle, dans quelques-uns des cas dont Pline faitmen-  
tion, comme dans la gravelle. Jsose même avancer  
qu’il n’y a point de remedes comparables à celui-là  
pour guérir les maladies hystériques, pour hâter la fé-  
condité & pour prevenir les fausses-couches ; ce qui ne  
me permet point de douter des vertus qu’on attribue  
aux eaux de Spa & de Pyrmont dans les pages sui-  
vantes. J’avouerai cependant que je n’ai jamais pu  
voir par moi-même ces effets , quoique je m’en fois  
servi dans plusieurs occasions ; de sis rte que leur suc-\*  
cès ayant démenti le caractere qu’on leur avoit attri-  
bué, je ne les ai pas employées davantage. Je ne pré-  
tens point diminuer ici la réputation que ces eaux ont  
acquisie, mais faire voir feulement qu’elles perdent  
leurs vertus lorsqu’elles sirnt éloignées de leurs sijur-  
ces ; ou ce qui est plus vrai semblable, que ceux qui  
les vendent en gros ont trouvé les moyens de les con-  
trefaire avec tant d’artifice, qu’elles ne different des  
naturelles qu’en ce qu’elles n’ont aucune vertu.

Comme M. Jordis, membre de la Société Royale, avec  
qui je fiuis en correspondance depuis plus de trente  
ans, pratique la Medecine à Francfort & fouvent à  
Swalbach pendant Pété , je le priai d’examiner les  
eaux de Spa , & de me rendre compte de ce que  
contiennent les *aigrelettes ,* qui font aussi célebres par  
leurs vertus que par l’issage qu’en font les perfonnes  
de la premiere qualité. Il y trouva quelques parties  
ferrugineuses qu’il fit calciner pour voir si elles ne  
contenoient point de sioufre , mais il n’a jamais pu ti-  
rer de ces eaux la moindre goutte d’acide par la distil-  
lation , quelque expérience qu’il ait tentée pour cela.  
Le premier fioupçon que j’ai eu que les eaux chaly-  
bées ne contiennent aucun fiel grossier,vitriolique ou aci-  
de, n’est venu que de Pufiage accidentel d’une eau fer-  
rée très-forte, dans laquelle j’avois fait diffoudre du  
favon , & que j’ai trouvée très - prOpre à laver mes  
mains. Je me fuis fait rafer ensuite avec la même eau  
& avec plusieurs autres de cette espece, dont j’ai fait  
l’essai de la même maniere, & je les ai trouvées beau-  
coup meilleures pour cet effet que l’eau de pompe.

J’ai confulté mon palais, & esta-yé si je ne pourrois point  
découvrir quelque aigreur ou acidité dans les eaux  
minérales d’Angleterre , mais elles m’ont paru lasser  
une faveur douce, & j’ai trouvé dans un grand nom-  
bre des sels alcalis, fixes & adoucis , en les exami-  
nant scrupuleusement.

J’ai fait des expériences avec plusieurs sortes d’esprits  
propres à fermenter avec des acides, avec celui de  
corne de cerf, de fel ammoniac, &c. mais ils joont oc-  
casionné aucune fermentation , ni aucune altération  
dans ces eaux.

J’ai regardé les maladies auxquelles ces eaux convien-  
nent, comme étant fouvent produites par des matie-  
res acres,acides ou tendantes à l’acrimonie. Telles sirnt  
les cardialgies, les vomiffemens aigres , les diarrhées  
dyssenteriques , les coliques causées par le Ecorbut &  
la strangurie , dans lesquelles on emploie des remedes  
adoucissans , qui ont une vertu alcaline.

Je considere ces eaux comme poffedant les propriétés du  
fer, qui est un des remedes les plus opposiés aux acides  
qu’il corrige beaucoup, comme l’expérience m’en â  
convaincu , ce qui fait qu’on doit le regarder comme  
approchant de l’alcali.

1. Prenez *une dragme de limaille de fer,* fur laquelle vous  
*verserez* environ une once de vinaigre, de verjus ou  
de fuc de citron, qui sont les acides les moins forts,  
& ces fucs perdront leur acidité : si vous versiez fils *cet-  
te* limaille des acides minéraux, comme de l’esprit  
corrosif de nitre, de fel, ou de l’huile de vitriol, ila

*As* ACI

perdront aussi-tôt leur acidité, & donneront par l’éva- ।  
poration un Eel doux, quê les Chymistes appellent scl-  
cre de Mars, & qui paffe pour un excellent altérant.  
On peut le donner intérieurement sans rien craindre  
lorsqu’il est préparé comme il faut.

2. On emploie l’acier réduit en poudre très-subtile, avec  
beaucoup de fuccès dans les maladies de l’estomac,  
dans les pâles - couleurs , l’affection hypochondriaque  
& dans plusieurs autres maladies cassées par l’acidité  
& l’acrimonie des humeurs.

Le lait m’ayant paru propre à décider cette question , je  
m’en fuis fervi dans les expériences que j’ai, faites  
avec tout le foin possible. J’ai d’abord éprouvé si les  
eaux chalybées , furtout celles de Spa prenoient la  
teinture du fiel ; ce qui m’ayant réussi, j’ai mêlé une  
partie de ces eaux avec du lait froid , une autre par-  
tie avec du lait tiede , & j’en ai fait bouillir une éga-  
le quantité enfemble ; mais loin de le cailler, ces li-  
queurs ont été plufieurs jours sans s’aigrir.

Les eaux minérales , surtout les chalybées, sont d’une si  
grande importance dans la Medecine, la réputation  
qu’elles ont parmi nous est si justement acquisie , &  
l’ssage qu’on en faft dans les maladies les plus opiniâ-  
tres est si fréquent, que j’ai cru rendre fervice aux cu-  
rieux, principalement à ceux qui s’appliquent à la  
Medecine, d’examiner à fond ce remede, d’établir fes  
véritables propriétés &sde démontrer que ce à quoi  
l’on a donné jusqu’aujourd’hui le nom d’acide , est un  
véritable alcali. N’est-ce pas une efpece de justice que  
Pon doit au Public, d’obliger les Allemands qui nous  
envoient ces eaux avec le faux caractere *d’aigrelettes,*de ne plus donner ce nom à l’avenir à celles de Spa ?  
Cette fauffe dénomination a obligé les Medecins à  
défendre l’ufage du lait à ceux qui prennent les eaux,  
comme s’il étoit un poison pour eux.

Quoique ce préjugé foit généralement repandu en An-  
gleterre parmi ceux qui prennent les eaux, je n’ai pas  
lassé de donner du lait tous les foirs à des malades  
dans certains cas, avec beaucoup de fuccès, pendant  
tout le tems qu’ils ont usé de ce remede. Jlose même  
assurer que quelques-uns n’ont pu les supporter seins  
y mettre un tiers de lait, ce qu’ils ont continué de fai-  
re plusieurs semaines sims en être incommodés. Je  
n’ai jamais pu découvrir la moindre rasson qui pût  
obliger à défendre l’ssa-ge du lait à ceux qui prennent  
les bains^’eaux minérales , quelques recherches que  
j’aie faites pendant un an & demi fur les propriétés,  
les vertus & les vices que ces eaux peuvent avoir.

L’expérience fuivante prouve que les acides ne s’accor-  
dent point avec les eaux minérales , bien différens en  
cela des fubstances qui font d’une nature adouciffan-  
te alcalifée, que nous avons trouvé avoir avec elles  
un grand rapport. Je n’ai mis qu’une feule goutte d’hui-  
le de vitriol dans un grand verre d’eau de Spa, qui  
avant l’addition de cet acide, donnoit une couleur de  
pourpre foncé, mêlé à la dissolution du fiel, & qui  
n’a pas produit après cette addition la moindre altéra-  
tion, quoique la quantité de fiel fût quatre fois plus  
forte dans la dissolution avec laquelle elle fut unie  
enfuite. Je conclus de-là que les vertus des parties cha-  
lybées, que je regarde comme l'ame de ces eaux, ont  
été détruites jusqu’au point de perdre leur faculté  
cordiale ou corroborative ; & que la bile qui fe  
trouve dans les intestins , ne peut point séparer en ce  
cas les particules chalybées , qui font les seules qui  
operent, ni les mêler avec le chyle. Ceux qui veulent  
que ces eaux passent plus facilement dans les veines ,  
doivent donc prendre garde de ne point les mêler avec  
aucun acide , quoiqu’on ait coutume ordinairement  
d’employer l’efprit de vitriol, célui de nitre dulcifié,  
en qualité de diurétique , à moins qu’on ne veuille les  
dépouiller de la vertu cordiale & altérante qu’elles  
possedent , & les rendre par-là femblables à Peau  
commune ; ce que l'on est forcé de faire à la vérité ,  
lorfqu’on veut employer les eaux de Bath dans quel-  
ques maladies inflammatoires.

A C ï 266

Je finirai lleîtamen des eaux de Spa par une expérience  
sort aifée en faveur des alcalis , qui est que *si l'on* met  
dans l’eatl à laquelle on a ajouté l’huile de vitriol,  
quelque fel aleali volatil ou fixe , tel que le fcl vola-  
til de corne de cerf ou de sel ammoniac , du fel fixe  
de tartre ou d’absinthe, ou quelqu’autre véritable al-  
cali, on absiorbera l'esprit acide, on redonnera à ces  
eaux leur premiere vertu , & on les dispoEera à donner  
leur teinture mêlées avee la bile, comme elles ont ac-  
coutumé de le faire dans leur état naturel.

Je fis l’été dernier quelques expériences avec les eaux dé  
Pyrmont dont j’avois une douzaine de pintes. Je trou-  
vai en les goutant qu’elles possédoient une vertu cha-  
libée , & qu’elles faifoient une vive impression fur le  
palais , beaucoup plus agréable & fpiritueufe que les

, meilleures eaux de Spa que j’aie jamais goutées. Ces  
dernieres passent pour excellentes lorfqtilelles péril—  
lent un peu dans le verre : mais lorfqu’on verfe les  
premieres dans un verre en été, & ce qui est bien plus,  
lorsqu’on débouehe la bouteille , & que l’air vient à  
s’y introduire , il sifrvient une ébullition considérable  
approchante à celle du cidre qui est en bouteille, mais  
qui n’est pas de longue durée ; elles conservent leur  
gout piquant & ferrugineux jssqd'à la derniere goutte,  
quoique l’on foit quelque-tems à les boire. Ces eaux  
ne pétillent ni ne fermentent point en hiver, s’il en  
faut juger par les miennes. Il est vrai que je ne les avois  
point conservées avec foin,& qu’elles avoient étépen-  
dant l’hiver dans une cave où j’ai coutume de tenir  
mon vin & ma biere : mais elles n’ont point perdu leur  
gout ferrugineux ni la faveur piquante & agréable  
qu’elles avoient auparavant.

On a mis ces eaux au nombrè des *aigrelettes* d’Allemagne,  
& quelques-uns de mes amis à qui j’en fis goûter les  
trouverent dabord aigres ; lorsqu’ils vinrent à les exa-  
miner plus attentivement, ils furent forcés de changer  
d’avis & d’avouer que leur gout piquant les avoit sé-  
duits jusqu’au point de les leur faire trouver arides ou  
véritablement aigres. Le cidre & la biere douee en  
bouteille affectent le palais d’une fenfation aigue ,  
qui est fort éloignée de l’aigreur ; on peut même faire  
enforte’que les alcalis volatils du fel ammoniac ou de  
la corne de cerf picotent la langue de la même ma-  
niere.

Je fis d’autres recherches pour voir si je ne déeouvrirois  
pas quelque acidité dans les eaux de Pyrmont. J’y verfai  
une quantité considérable d’esprit de corne de Cerf &  
de fel ammoniac préparé comme il faut , mais ce mé-  
lange ne produisit aucune fermentation. Pour mieux  
m’assurer de la nature de ces eaux , je les mêlai avec  
une quantité égale & quelquefois double de lait que  
je fis chauffer à différens degrés : mais ces eaux au lieu  
de cailler le lait , le conferverent dans S011 état natu-  
rel pendant quatre ou cinq jours , quoique ce fût dans  
le mois de Septembre & que le tems fût très-ehaud.

Mettez environ un demi-grain de bile de la vésicule dit  
fiel defféchée & pulvérifée dans un quart de pinte d’eaü  
de Pyrmont, il la troublera fur le champ & lui donne-  
ra une couleur de pourpre foncé, furtout si vous avez  
Eoin de-la remuer : mais si vous mettez cette poudre  
fur la sclrface de cette eau , elle la teindra d’un fort  
beau bleu. Vous aurez une teinture beaucoup plus  
agréable en mettant cinq feuilles de thé fort vert dans  
le fond d’un verre qui tienne un quart de pinte. Vous  
verrez ces feuilles fe développer d’elles-mêmes & tein\*  
dre en un quart-d’heure cette eau d’un bleu d’azur que  
peu de végétaux peuvent donner. J’ai observé que plus  
ces feuilles ou tel autre styptique restent dans l’eau ,  
plus elles dégénerent en un pourpre foncé, ou même en  
une couleur noire.

Pour mieux connoître l’effet que produit l’usage interne  
de ces eaux, j’en bus une quarte à la fois de la maniere  
qui fuit : je commençai par les eaux de Spa , que j’a-\*  
vois eues de la premiere main , & dont j’usai pendant  
une semaine. Je bus ensuite celles de Pyrmont pen-  
dant trois ou quatre jours , & issai alternativement ic

*eté&j* A C I

-ces eaux pendant vingt jours. Il me parut que celles  
de Pyrmont étoient plus agréables, donnaient plus de  
force & de vivacité , & qu’on devoit par conféquent  
les préférer aux autres, tant par rapport à leurs vertus  
qu’à caufe qu’elles ont un gout beaucoup plus agréable,  
Ges eaux ont encore cet avantage silr toutes les eaux eha-  
Jybées étrangeres dont nous avons connoissance, qu’el-  
les se conservent beaucoup mieux & ne sont pas si fu-  
jettes à perdre leur vertu, étant exposées à Pair , ce  
qui les rend d’une plus grande utilité. Le minéral cha-  
lybé est entierement dissous , parfaitement uni & mêlé  
avec Peau, ce qui l’empêche de fe préeipiter aifément  
& le rend plus propre à passer dans les vaisseaux lactés,à  
pénétrer dans la masse du fang , & à produire des effets  
considérables. L’expérience suivante prouve que ce  
que j’avance ici n’est point une simple fiypothefe.

Je remplis à demi une bouteille d’eau de Spa & l’expo-  
fai douze heures à Pair fans la boucher. Lorfque je  
vins à l’examiner , je ne la trouvai point différente de  
l’eau commune, au lieu que celle de Pyrmont que  
j’avois exposée à Pair de la même maniere, conferva  
scm gout & donna sa teinture comme auparavant. Elle  
ne perdit point *sa* vertu pendant deux jours que je la  
laissai dans cet état, & peut-être eussai-je pu la lasser  
plus long-tems encore , mais je crus que ce tems scss-  
fisoit. Je crois donc pouvoir conclurre de cette expé-  
rience, que puisque les eaux de Spa ont été si salu-  
taires dans les maladies chroniques, celles de Pyrmont  
qui ont beaucoup plus de vertus , doivent surmonter  
les maladies les plus opiniâtres.

Ces eaux ont quelquefois une qualité purgative : je vou-  
lus examiner si elles contenoient en effet quelque par-  
ties qui possedent cette propriété , & quelles étoient  
ces parties.

Je fis évaporer environ une quarte d’eau de 5pà , & ver-  
sai sur ce qui restoit une quantité d’eau de pluie fuffi-  
fante pour dissoudre & pour enlever les fels. Après  
qu’elle fut évaporée j’eus un ou deux grains de sel qui  
avoit un gout de satunure pareil à celui des fels qu’on  
retire de la plupart des eaux de riViere. Tout le monde  
sait que les eaux purgatives ont un gout très-amer, &  
que le favant Grew donne au fel qu’on en retire , le  
nom de sa! *catharticum amarum ,* pour le distinguer  
des autres especes de fels naturels. Celui qu’on retire des  
eaux de Pyrmont n’a aucun rapport avec lui, n’ayant  
pas la moindre amertume.

L’on fait aussi qu’à moins que les eaux dont nous par-  
lons ne foient imprégnées d’une quantité considérable  
decefel amer, elles ne purgent point du tout; deux ou  
trois grains ne fuffifent point & n’ont pas la moindre  
vertu cathartique. Par exemple, mettez deux dragmes  
de fels purgatifs fur une quarte d’eau commune; cette  
quantité fera aller une ou deux fois à la felle une per-  
sonne qui a le ventre naturellement libre. J’ai exami-  
né plusieurs autres eaux chalybées , & je ne me fuis ja-  
mais apperçu qu’elles continssent aueune partie qui eut  
une vertu purgative.

Je crois qu’il est d’autant plus, aifé de démontrer que les  
eaux chalybées ont une vertu styptique & astringente,  
qu’elles doivent leur origine au fer & furtout aux  
Pyrites , que M. Lister regarde avec raifon comme le  
principe de toutes les mines de fer aussi-bien que des  
eaux chalybées. J’ai souvent examiné la solution des  
Pyrites par l’eau de pluie à Deptfort & dans d’autres  
endroits où l’on fait la couperofe , & je ne l’ai pas  
trouvée différente des autres eaux chalybées. C’est à ce  
minéral que nous devons les remedes styptiques astrin-  
gens que l’on emploie extérieurement & intérieure-  
ment; les poudres & les fels d’acier, le vitriol de mars;  
souvent par l’ufage des eaux de Tunbridge & des au-  
tres eaux ferrées, plusieurs personnes ont été délivrées  
de diarrhées invétérées qui avoient résisté à tous les  
autres remedes.

On peut objecter contre ce que je viens de dire, que les  
eaux de Pyrmont purgent ceux qui les boivent à leur  
fouree. Je sai aussi que celle de Tunbridge possedent

A C I û68

outre cette qualité celle de caufer le vomissement lorsi-  
qu’on les boit à la hâte & en trop grande quantité :  
mais nos Medecins ont remédié à cet inconvénient,  
& on ne s’apperçoit pas qu’elles produisent cet effet  
Eur ceux qui observent un régime convenable. Il saut  
donc convenir que ces eaux font astringentes de leur  
nature, & qu’elles exigent souvent des remedes apé-  
ritifs. La quantité d’eau que l’on boit à Pyrmont est  
souvent de trois à quatre pintes. Il n’est pas surprenant  
que |eur poids les force à descendre , puifque la me-  
me chofe arrive à l’eau commune lorsqu’on la boit à  
la hâte & en même quantité : mais lorsqu’on boit les  
eaux de Pyrmont ou telle autre eau chalybée que ce  
Eoit, petit à petit, savoir une pinte , ou plutôt une de-  
mi -pinte toutes les heures , on en peut prendre trois  
pintes en autant d’heures sans crainte d’en être purgé.  
Il est impossible que ces eaux ne produisent l’effet  
qu’on en attend lorsqu’on a soin de conserver le corps  
& l’esprit dans une assiette tranquille : car moins on  
agit, mieux on rend ces eaux par les urines. Quoique  
cela semble un paradoxe, surtout aux Medeeins étran-  
gcrs , qui ordonnent à leurs malades de *se* promener  
beaucoup pendant qu’ils prennent les eaux; je silis per-  
Buadé que j’ai pour moi la rasson & l’expérience. Je  
ne m’arrêterai pas plus long-tems sim ce fujet pour le  
présent, & me contenterai de rapporter une obEerva-  
tion que j’ai faite , qu’aucune de nos eaux ferrugineu-  
ses d’Angleterre ne donne une couleur de pourpre pa-  
reille à celle que donnent les eaux chalybées des pays  
étrangers ; elle est beaueoup moins vive & plus obsi  
cure ; plus les eaux sont mauvaises, plus aussi leur fé-  
diment est noir. Celles d’Issington contiennent beau-  
coup d’ocre ; le minéral n’est pas assez dissous & donne  
une couleur noire, au lieu que celles de Pyrmont sont  
au-destus de toutes les eaux que j’ai examinées jufqu’à  
présent par l’éclat de leur couleur qui est un bleu cé-  
leste. StARE, *Dissert. PhiI. Trans.*

*Examen des Eaux Minérales.*

Les vertus admirables & l’efficacité extraordinaire des  
eaux minérales froides , qu’on appelle *aigrelettes , 8e*des chaudes qu’on nomme *thermales* dans la cure des  
maladies les plus opiniâtres & les plus invétérées, font  
si connues & si attestées par le long ufage & le nom-  
bre infini d’expériences qu’on a faites , que cette majtiere ne souffre plus aujourd’hui aucune difficulté.  
Mais il n’est pas si facile de savoir d’où ces eaux ti-  
rent la vertu qu’elles ont de guérir les maladies ; &  
en effet, il y a peu de personnes qui sachent *se* servir  
de la Chymie pour découvrir les principes & les ingré-  
diens d’où elles reçoivent leurs vertus;

Le meilleur moyen dont on pusse *se* servir pour décolla  
vrirjes principes des eaux médicinales , est de faire  
évaporer le liquide à une chaleur douce , ou dans, un  
vaisseau d’étain posté fur la cendre chaude à découvert,  
ou ce qui vaut encore mieux, dans une cucurbite de  
verre , en confervant avec foin la liqueur qui fort par  
le bec de l’alambic, pour qu’on pusse connoître la pro-  
portion qu’il y a entre les parties folides & liquides.  
Si l’on peste avec filin après l’évaporation la masse sei-  
che qui reste dans la cucurbite , on sciura au juste le  
poids des ingrédiens qui sont d’une nature plus fixée,  
qu’il n’est pas difficile d’examiner enfinte, quoiqu’ils  
aient un tisiu différent.

On doit commencer par dissoudre ce qui a resté avec de  
l’eau pure distillée , ce qui est toujours nécessaire dans  
l’examen des préparations chymiques, car la plupart  
des eaux de fontaine contiennent une grande quantité  
de principes falins & terrestres. On fépare le fel par  
ce moyen, & il ne reste que la terre que l’eau a le plus  
de peine à dissoudre. Il est aifé de connoître si ce *sel*est alcali en le mêlant avec un acide : car pour lors il  
forme un fel neutre; ou avec du SH ammoniac, & dans  
ce cas, il se manifeste par l’odeur volatile urineufe.  
On peut encore le connoître en y ajoutant du mercure

ACI

sublimé disions dans Peau , car il *fe* sait une précipi-  
tation d’une poudre jaune ; ou par la couleur verte  
qu’il donpe au sirop de violettes.

Le cas devient un peu plus difficile lorsque les siels qui  
restent après l’évaporation font de différente efpece ;  
comme , par exemple , lorfque les fels alcalis siont  
mêlés avec des siels neutres , tels que le siel commun  
ou le siel de chaux , l’*Aphronitrum* ou sel scilphureux ,  
qui approche de la nature de *F Arcanum duplicatum*ou du tartre vitriolé. On me demandera peut-être corn-  
ment il est possible de les séparer les uns des autres ?  
On peut le faire de la maniere suivante : verfez de  
l’eau commune fur la masse desséchée & écoulez-la  
après une légere agitation. Il restera par ce moyen une  
poudre faline, qui n’est pas aisiée à dissoudre, telle que  
font tous les fels moyens ; car les fila alcalis sc: dissol-  
vent promptement dans l’eau. Il est un autre moyen  
de séparer les fels neutres des alcalis, qui est la crysi-  
tallisation, dans laquelle , lorsqu’on s’y prend comme  
il faut, les fels moyens, comme étant les plus propres  
à recevoir une forme concrete , defcendent les pre-  
miers , & fe préfentent flous la figure de crystaux , &  
il ne reste qu’une liqueur lixivielle qui flotte fur la  
furface , qui contient les fels alcalis , & qui ne prend  
une forme folide qu’aVec beaucoup de peine.

On peut faire ici une autre question ; savoir, comment  
on peut découvrir la véritable nature & les proprietés  
des fels moyens ? On doit savoir qu’il ne passe d’autres  
Eels des entrailles de la terre dans ces eaux , qu’un Eel  
commun, ou un fel neutre d’une nature Vltriolique &  
stilphureufe, formé par l’union de l’acide du soufre  
ou du vitriol, aVec une espece de fel ou de terre de  
nature alcaline. Le premier, c’est-à-dire, le fel com-  
mun, est aifé à distinguer par fa faVeur & la figure  
cubique qu’il a reçue dans la crystallifation , & par la  
fumée blanche , abondante & d’une odeur pénétrante  
qu’il répand lorfqu’on le mêle aVec de l’huile de vi-  
triol. Voici la maniere dont on éprouVe l’autre fel,  
qui tire S011 origine d’un *aride* fulphureux, qui est gé-  
néralement répandu dans les entrailles de la terre.

Mêlez deux parties de ce stel aVec une partie de Eel de  
tartre, & une partie de charbon en poudre , & faites-  
les fondre & incorporer dans un creufet à un feu de  
fusion ; il fe formera une masse rouge d’un gout ful-  
phureux alcalin fort approchant du foie de foufre ,  
dont on tire au moyen de l’efprit de νΐη parfaitement  
-rectifié, la Véritable teinture jaune de foufre, qui don-  
ne à l’argent une couleur de fuie.

Cette masse étant dissoute dans de l’eau , il fe précipite  
au moyen d’une liqueur *aride* un Véritable lait de S0U-  
fre ; ce qui prouVe manifestement que le foufre miné-  
ral qui est compost: de *F acide* unÎVerfel, & d’un prin-  
cipe inflammable , reVÎt dans ce procédé. Cela fe trou-  
ve vrai, non-feulement dans tous les Eels que l’on ob-  
tient par le secours de Part, & qui Pont composés d’tm  
*aride* vitriolique ou sillphureux ; mais, l’on retire en-  
core par le moyen de ce procédé une masse sulphureu-  
Ee alcaline de tous les sels moyens, excepté le sel corn-  
mun, que l’on trouve dans les eaux minérales, tant  
chaudes que froides ; avec cette différence , que si le  
fel moyen est compofé d’un fel alcali & de l’esprit de  
foufre, il fe fond beaucoup plus aifément au feu, que  
lorfque cet *acide se trouve* uni avec un principe terrese  
tre, comme est le fel.dans ce qu’on appelle aphroni-  
tre, & qui s’attache aux cailloux.

On trouVe dans la plupart des eaux minérales, outre les  
stels alcalis & moyens dont on vient de parler, un SH  
vitriolique , qui est rarement fixe, mais, pour l’ordi-  
naire, fiubtil & Volatil. Ce même SH *se* manifeste dans  
toutes ces eaux, moins par fon gout, que par la cou-  
leur noirâtre & de pourpre foncé qu’elles reçoivent  
de la noix de galle réduite en poudre, de l’écorce de  
grenades ou des fleurs de grenadier mifes en infusion  
lorsqu’on les mêle aVec elles. La Volatilité de cet esprit  
vitriolique, ott plutôt de *Vacide* de ce minéral, qui  
constitue, étant joint aVec les partleules martiales, le

À C 1

sel Volatil de vitriol paroît principalement, en ce què  
les eaux minérales qui prennent la teinture des noix  
de? galle, & qui noireiffent les excrémens lorsqu’on les  
boit , perdent aussi-tôt qu’on les exposte à Pair dans un  
lieu chaud, leur gout Vitriolique & la faculté qù’elles  
ont de changer de couleur, ce qui arrive encore plus  
promptement pour peu qu’on les fasse bouillir.

Il reste encore quelque chofe à examiner dans les eaux  
minérales , qui est leur principe spiritueux extreme-  
ment silbtil. lequel paroît être d’une nature aérienne &  
éthérée , & avoir une Vertu élastique. Il Ee manifesté  
non-feulement par les Vapeurs qui sortent de ces eaux  
en abondance , & par leur odeur vice & pénétrante ;  
mais encore par les effets qu’il produit fur la tête lorse  
qu’on boit ces eaux. C’est ce principe qui sait que les  
eaux minérales, surtout celles qui sirnt froides, for-\*  
ment, lorsqu’on les vcsse d’un verre dans l’autre, une  
grande quantité de bulles qui s’attachent aux parois  
du Vaisseau.

Mais ces bulles s’élevent en plus grand nombre & avec  
plus de force & de viteffe des interstices de ces eaux  
fur leur furface , lorsqu’on les mêle aVec une égale  
quantité de νΐη de la Moselle ou du Rhin, ou quel-  
qu’autre qui contient un *aride* fubtil, ou auquel on a  
joint un peu de sucre. Par ce moyen la couleur & le gout  
de ces eaux deVlennent beaucoup plus agréables, & les  
vapeurs qui s’en éleVent, sirnt si abondantes qu’elles  
paroissent fumer. Cette eflervefcencc qui fait élever  
ces bulles , dépend du choc du fel alcali , qui domine  
dans les eaux minérales avec *Facide* fubtil de ces  
vins.

C’est encore ce principe spiritueux qui réside dans les  
eaux qui fait casser les vaisseaux ou les bouteilles avec  
une Violence extraordinaire , lorsqu’étant bien bou-  
chées, elles Viennent à s’échauffer; ce qui est une preu-  
ve éVÎdente de la vertu élastique & fufceptible de ra-  
réfaction de cette matiere extremement fubtile.

On peut encore découvrir fort commodément dans levui-  
de, au moyen de la machine pneumatique, l’existence  
dé ce principe spiritueux. Car il s’éleve une si grande  
♦ quantité de bulles à la furface du vaiffeau , qu’il fem-  
ble que la liqueur foit échauffée au point de bouil-  
lir.

On doit donc regarder les eaux qui étant foumisies à PeXa-ὴ  
men, ne produisent point de semblables effets comme  
fort inférieures aux précédentes. Car c’est cet efprit  
minéral extremement subtil qui donne aux eaux & aux  
ingrédiens qui les compostent une vertu si extraordi-  
naire, qu’elles pénetrent non-seulement aVec prompti-  
tude dans les organes les plus fins & les plus éloignés,  
& dans les émonctoires du corps ; mais qu’elles corn-'  
muniquent encore une force surprenante apx parties  
folides, & aux fibres motrices , pour hâter le passage  
' des eaux par tout le sisteme Vaficuleux de notre corps,  
ce qui détruit les obstructions des vaisseaux, & hâte  
les sécrétions , & les excrétions des liqueurs Taper-  
flues.

Mais comme il n’y à point d’eau de fontaine qui ne don-  
ne , après lléVaporation, quelque chose de terrestre ,  
qui ne'fe dissout qu’avec peine, on ne doit point être  
Eurpris de trouver la même chose dans les eaux miné-  
rales, chaudes & froides ; même dans celles qtii font  
les plus renommées par leurs vertus médicinales. Il est  
maintenant nécessaire de rechercher la nature & les  
propriétés de cette fubstance grossiere. Car les eauxpase  
Eent par différentes especes de terres dont elles empor-  
tent quelques parties à cause de leur mouvement in-  
testin.

Les matietes terrestres qui pénetrent dans les pores de  
l’eau, & qui s’unissent avec elle , fiant principalement :  
les terres qui tiennent de la nature de la chaux, de'  
l’ocre, de la terre glaiste, & de la craie. On connoît  
celle de la premiere estpece par sim efferVescence aVeci  
un *aride,* aussi-bien que par la cuite dans laquelle elle  
aquiert une acrimonie extraordinaire. Lorsqu’il y a  
une grande quantité de chaux dans les eaux, sursoûi

.27'1 A C ï

dans celles qui font chaudes, elles s’en fépare lorsqu’il  
fait froid, s’attache aux vaisseaux & les couvre en peu  
de tems d’une croûte pierreufe , comme il arrive à  
celles de Carls-Bath , qui contiennent une si grande  
quantité, de terre alcaline de la nature de la chaux ,  
qu’il fe forme des pierres d’une grandeur démefurée  
dans les vaisseaux où elles font. Si le fédiment qui  
reste dans le filtre après l’évaporation & la crystalli-  
fation, est de couleur jaune, & qu’il rougisse lorsqu’on ,  
le calcine ; c’est une preuve qu’il y a dans ces eaux  
une matiere martiale qui ne manque jamais de produi-  
re des effets falutaires dans le corps humain par fa ver-  
tu légerement astringente & corroborante.

Quoique la terre qui tient de la nature de l’ocre, reçoi-  
ve sa couleur du fer; elle ne peut être dissoute par au-  
cun acide ; la plupart des eaux minérales font remplies  
de cette efpece de terre martiale, fans aucun autre in- :  
jgrédient siilin ou fulphureux ; ce qui les rend d’une  
très-grande utilité dans la cure des maladies chroni- '  
ques, sisit qu’on en tsse en forme de boisson ou de bain.  
On peut mettre de ce nombre les eaux de Freyenwald  
dans le Marquifat de Bibra , dans la Thuringe , & de  
Leuchstad, dont on ne peut trop prifer la vertu corro-  
borante, dessiccative, & diaphonique, fürtout lorf-  
qtl’on s’en fert en forme de bain.

11 est aifé de connoître qu’il y a quelque rnafiere terrese  
tre dans les eaux minérales ; car en versant prompte-  
ment une quantité fuffi fasse d’eau , & la laissant repo-  
fer, les particules les plus subtiles nagent dans la li-  
queur, mais les plus grossieres descendent au fond, &  
leur pefanteur les empêche de s’élever avec facilité.

Outre les eaux minérales, chaudes & froides, dans lese  
quelles nous avons prouvé que les alcalis dominoient ;  
Ü y a encore des eaux médicinales qui ne font imprég-  
nées d’aucun acicfe, ni d’aucun alcali, & qui ne sau-  
roient altérer la couleur du sirop de violettes ; elles  
contiennent cependant un siel moyen ,, qu’il est aifé  
d’avoir par l’évaporation & la crystallisation. Telles  
font celles que je découvris il y a quelques années en  
Boheme, dans la Ville de Zetliz, à deux mille de Tœ-  
plis. Ces eaux sirnt très-ameres, laxatives, & contien-  
nent une quantité considérable de siel moyen, qui ap-  
proche beaucoup par *sa* nature , & par fes vertus de  
llaphronitre ou du fiel d’epsiom artificiel. HoffMAN ,  
*Observ. Phys. Chym.*

«c Les particularités fuivantes qui concernent quelques-  
» unes des principales eaux minérales d’Allemagne,  
» doivent encourager les Curieux qui sont à portée de  
» quelqu’unes des sources qui sont très-abondantes en  
» France, & dont on n’a point une connaissance siIssi-  
» fiante gà examiner leurs principes aussi-bien que leur  
» nature resipective, afin que le public ait une connoif  
» Fance plus assurée, & plus étendue des effets salutài-  
» res qu’elles produisent dans la cure des maladies. »

1. Puisqu’il est certain que les eaux médicinales , chau-  
des & froides que l’on trouve dans disterens pays, dif-  
ferent considérablement par les principes ou ingrédiens  
qu’elles contiennent, aussi-bien que par leur pureté ,  
ce qui fait que les unes font propres à une sorte de  
maladie, & les autres à une autre ; que quelques-unes  
conviennent à certains terrtpéramens, tandis que d’au-  
tres leur sirnt contraires : il est important de détermi-  
ner précisément les vertus & les effets des différentes  
eaux par des expériences certaines. Le but que je me  
propose dans cette section , est d’indiquer une métho-  
de exacte & réguliere, de découvrir dans chaque pays  
les eaux qui peuvent contribuer le plus efficacement à  
la guérison des maladies. Pour rendre cette matiere  
plusfamiliere & plus intelligible, je me servirai d’e-  
xemples plutôt que de préceptes, & je rapporterai plu-  
sieurs expériences que j’ai faites fur certaines eaux qui  
ont le plus de réputation en Allemagne ; ee qui me  
fournira en même-tems l’occasion de confirmer l’effi-  
cacité qu’on leur attribue dans la Medecine par l’ex-  
périence , & par l’exemple des perfonnes qui en ont  
ufé avec succès, & de prouver que leurs vertus s’ac-

ACÏ 272

cordent avec les principes qu’on y découvre.

2. Je commencerai par les eaux de Pyrmont qui tien-  
nent la premiere place parmi les *aigrelettes ,* à caufe  
de leur nature pénétrante, & de la facilité avec laquel-  
le elles passent. Ces eaux ont cela de particulier qu’el-  
les brifent avec beaucoup de facilité les vaisseaux da  
verre ou de terre dans lesquels on les enferme au for-  
tir de leur source, pour peu qu’on les agite ; de sorte  
qu’il faut, avoir foin de ne point remplir tout-à-sait  
les bouteilles que l’on veut transporter dans les pays  
étrangers , & les laisser même débouchées pendant  
quelques heures, afin que leur esprit volatil élastique  
puisse s’évaporer en partie.

3. Lorfque l’on boit ces eaux à jeun, elles frappent non-  
seulement l’odorat par la subtilité des vapeurs qui s’en  
élevent, mais elles causent encore des vertiges pa-  
reils à ceux que l’on ressent après avoir bü trop de  
vin.

4. Elles operent quelquefois par les fesses, mais avec  
beaucoup plus d’effet lorsqu’on ne les boit point à leur  
source , & qu’on en ufe à quelque distance du lieu où  
elles naiffent. La matiere qu’elles évacuent est plus  
noire que lorfqu’on boit d’autres eaux *aigrelettes.* Mais  
elles perdent leur vertu purgative, & ne donnent plus  
la même couleur aux excrémens , lorsqu’on les laisse  
long-tems exposées à l’air,

M. Slare resesse à ces eaux la vertu purgative que nous  
venons de leur attribuer , sim ce qu’elles ne laissent au-  
cun Eel cathartique amer après l’évaporation ; & veut  
que cet effet ne provienne que de ce qu’on les boit à  
la hâte & en grande quantité. L’eau commune devrait  
dans ce cas produire un semblable effet. Mais il paroît  
par ce qu’on vient de dire , qu’elles somt quelque peu  
purgatives, à raison de leur esprit vitriollque volatil,  
qui ne manque pas de causer le vomiffement lorsqu’il  
abonde dans les eaux minérales , comme il paroît par  
lés eaux de Pafly qu’on a découvertes depuis peu en  
France. Voyez *P Histoire de l’Acad. Roy. des Sciences,  
ann.* 1720.

5. Lorsqu’on met des feuilles de thé , des fleurs de balause  
tes, ou de la noix de galle en poudre dans un verre de  
cette eau, elle fe teint d’abord en bleu, aussi-tôt après en  
pourpre , & enfin en noir ; ce qui prouve que cette der-  
niere couleur provient de la concentration du pour-  
pre , & que le bleu n’est autre chose qulufi pourpre  
soible & mêlé. Mais lorsque l’on y ajoute quelques  
gouttes dlesprit de vitriol, toutes ces couleurs s’éva-  
nouiffent aussi-tôt.

6. Lorfqu’on mêle cette eau avec quelque esprit acide ex\*  
tremement fort, tel que l’esprit de vitriol & l’eau for-  
te ; ou mêffie un autre plus soible, tel que peut être le  
vinaigre, le jus de citron ou le vin du Rhin, il furvient  
une ébullition fensible, & il s’éleve une grande quanti-  
té de bulles à la furface de la liqueur, qui s’exhale aussi  
en vapeurs.

7. On rte remarque point de femblable ébullition enfuite  
du mélange de cette eau avec une liqueur alcaline, ou  
fixe comme l’huile de tartre, ou vofatile comme l’ef-  
prit de fiel ammoniac : mais Peâü devient seulement  
un peu blanche & épaisse. Elle reprend de nouveau set  
transparence , lorsqu’on y *verse* une quantité d’esu  
prit de vitriol fusissante pour foûler le principe al-  
cali.

8. Lorsqu’on mêle cette eau avec une quantité égale de  
lait de vache , elle empêche la coagulation de ce der-  
nier qui devient fluide, & qu’elle met par-là hors d’é-\*  
tat de *se* cailler ; ce qui prouve évidemment que cette  
eau ne contient aucun açide.

Cette particularité est confirmée par M.Slare,qui a décolle  
vert que ces eaux ne caillent point le lait , quoiqu’on  
les fasse bouillir enfemble, mais qu’elles le confervent  
plusieurs jours dans sion état naturel.

9. Le sirop de violette mêlé avec cette eau, prend une  
couleur verte foncée , qui difparoît de nouveau lorf-v  
qu’on y ajoute quelques gouttes d’esprit de vitriol.

10. En faifant évaporer quarante-huit onces de cette éau  
à petit

273 À C I

à petit feu, on retire deux scrupules de matiere seche.  
Si on en met la moitié dans un verre, & qu’on verfe  
dessus trente gouttes d’huile de vitriol, il fe fait une  
effervescence violente, & il s’éleve une vapeur extre-  
mement fubtile , qui affecte l’odorat de la même ma- I  
niere que lorsqu’on verfe de l’huile de Vitriol dans du  
fel commun. En versant de l’esprit de vitriol rectifié  
fur l'autre moitié de cette matiere seche, il survient  
line pareille effervescence ; & elle *se* convertit en une I  
Eubstance silline amere, qui dépose une portion consi-  
dérable de terre de la nature de la chaux. Cette subs-  
tance siiline étant diffoute, filtrée & crystàllifee, ne fer-  
mente plus avec aucun acide.

11. Ayant exposé pendant vingt-quatre heures plusieurs  
pintes d’eau de Pyrmont à l’air dans un grand vaisseau  
d’argent, je la trouvai si fort altérée, qu’on auroit eu  
de la peine à la reconnoître. Elle étoit insipide, épaisa  
*se &* trouble , & il s’étoit préCspité unesserre fine jau-  
nâtre. Lorfque j’eus verfé la liqueur qui flottoit fur  
cette poudre, elle ne fermenta plus avec les acides,  
elle ne se teignit plus en noir avec la noix de galle pul-  
vériiée, & ne changea plus en verd le sirop violat qu’on  
y mêla. i

12. Il paroît par ces observations que les eaux de Pyr- I  
mont font chargées d’tm esprit minéral, pur, péné- I  
trant & élastique, d’où dépend leur vertu & leur effi-  
çacité dans les maladies auxquelles elles conviennent.  
Tant que ce principe extremement raréfié est uni aux  
particules terrestres & aux craies qui fie trouvent dans  
cette eau, il prend une nature alcaline : mais comme  
il est encore uni à une terre subtile & ferrugineuse , il  
approche de la nature du vitriol, & a le même gout,  
il noircit les excrémens, & prend une couleur noi-  
râtre avec la noix de galle. C’est pourquoi, tant que ce  
principe reste dafis ces eaux, il les rend extremement  
actives, & propres à détruire les obstructions & à hâ-  
ter les sécrétions du corps : mais lorsque cet esprit s’est  
une fois évaporé, elles perdent entierement toutes  
leurs vertus médicinales. Comme les eaux de Pyrmont  
font pénétrées de ce principe spiritueux d’où elles ti-  
reût toute leur force, il est évident que leur ufage  
convient beaucoup mieux à ceux qui sont d’un tempé-  
rament robuste , qu’aux personnes d’une complexion  
foible & délicate. Ces dernieres peuvent cependant les  
boire sims danger & avec avantage,pourvu que ce soit en  
petite quantité,& qu’ils les mêlent avec de Peau de fon-  
taine qui n’ait aucune mauvaife qualité. On les mêle  
encore avec une égale quantité de lait, ce qui les rend  
extremement falutaires à ceux qui font incommodés de  
la goutte & du sitorbut , comme j’en ai été convaincu  
par le long usiige que j’ai fait de ces eaux.

13. Les eaüx d’Egrafont celles qui approchent le plus de  
celles de Pyrmont par leur vertu. Comme elles ne  
font pas aussi spifitueufes, elles font d’une nature plus  
douce , ce qui contribue à les rendre beaucoup plus  
salutaires. Elles font même aujourd’hui plus en usil-  
ge que celles de Pyrmont, & l’on en transporte toutes  
les années une quantité prodigieuse dans les pays étran-  
gers.

ίφ. Lorsqu’on verse de l’esprit de vitriol dans cette eau,  
il cause une ébullition manifeste, qui est cependant  
moins grande que dans celles de Pyrmont.

i 5. L’huile de tartre ne détruit point la tranfparence de  
cette eau, ni fa fluidité ; au lieu que les autres eaux  
minérales deviennent bourbeuses ou laiteuses par leur 1  
mélange avec une liqueur alcaline , à cause du SH  
commun , ou de la terre à chaux qu’elles contien-  
fient;

16. Cette eau *se* teifit en rouge mêlée avec la noix de 1galle au sortir de *sa* source, ce qui n’arrive point lorf-  
qu’on la transporte à une trop grande distance , à  
moins que le vaisseau ne soit exactement bouché ; ce  
qui prouve qu’elle contient une tres-petite quantité de  
terre ferrugineufe.

17. Elle donne une couleur de verd pâle au sirop violat,  
preuve certaine que le principe alcali y domine.

À C î 274

18. LorEqu’on ajoute à cette eau une dissolution de vi-  
triol de Mars, il se précipite au fond une matiere d un  
jaune obfcur; ce qui vient moins de Peau que du vi-  
triol lui-même qui la donne, tandis que l’acide du  
vitriol rencontrait le fel alcali, s’y unit, & laisse aller  
les particules ferrugineuses auxquelles il étoit joint.

19. J’ai fait distiller douze onces de cette eau au bain-  
marie , ce qui m’a d’abord donné un phlegme parfai-  
tement insipide, & vingt-quatre grains de matiere fa-  
line seche qui s’est trouvée au fond du vaisseau. J’ai  
verfé fur cette matiere de l’huile de vitriol, qui n’a  
produit aucune effervescence , ni fait élever aucune  
vapeur volatile ; ce qui prouve que cette eau ne con-  
tient aucun fel commun.

20. H est donc évident que les eaux d’Egra doivent leur  
qualité purgative à la grande quantité de Eel catharti-  
que amer qu’elles contiennent, lequel est d’une natu-  
re neutre , eu égard à l’acide & à l’alcali. On tire an-  
nuellement ce Eel purgatif de ces eaux en les faifant  
bouillir, & on en envoie une grande quantité dans les  
pays étrangers. Ce fel a la même vertu que celui qu’on  
appelle communément Eel d’Epsilm , & il n’en faut  
qu’une once diffoute dans une pinte d’eau pour faire  
aller trois ou quatre fois à la felle fans violence. Ces  
eaux sont encore extreineluent recommandables par la  
Eubtilité , la légereté & la pureté de leurs parties  
aqueuEes , ce qui les rend préférables à cet égard à cel-  
les de Pyrmont, qui contiennent une grande quantité  
d’ocre & de terre à chaux. C’est donc une chofe dé-  
montrée par la raifon & par l’expérience , que les  
eaux d’Egra scmt très-propres à entraîner les viscosi-  
tés des premieres voies, aussi-bien que les matieres qui  
causient des obstructions dans le corps des personnes  
hypochondrîaques ou d’un mauvais tempérament, &  
de les évacuer par les selles ; comme aussi pour enlever  
les obstructions des vaisseaux sanguins des viEceres, &  
dissoudre les humeurs gluantes & visqueuses qui s’y  
sont fixées.

21. Nous allons maintenant examiner les eaux de 3ε1ίζ,  
qui ne sont pas moins célebres que les précédentes, &  
qui, par la maniere douce dont elles agissent, sont ex-  
tremement salutaires aux personnes qui Eont d’une  
complexion foible, sur-tout à celles qui sont dans un  
état de confomption, ou qui ont les poumons attaqués.

22. Ces eaux fermentent avec quelque espece d’acide que  
ce foit ; elles bouillonnent avec violence *s* & jettent  
beaucoup de fumée lorsqu’on les mêle avec du vin du

I Rhin ou du sclcre pulvérisé ; le mélange écume même  
comme du lait.

I 23. Elles noircissent ou deviennent d’une couleur rotlgë  
foncée, étant mêlées ssvec une égale quantité de vieux

I vin d’Allemàgne appelle *Kocc* de même que lorsqu’on  
verse de l'huile de tartre ou de l’esprit de fel ammoniac

I dans de bon vin blanc.

I 24. Leur gout n’est point aussi vif, aussi pénétrant, ni aussi  
aigre que celui des autres eaux minérales, mais quel-

I que peu lixiviel.

I 25. Elles ne *se* teignent ni en blanc, ni en rouge , & en-  
core moins en noir, mêlées avec la noix de galle,  
& ne noircissent point les excrémens de ceux qui en

I usent.

I 26. Elles deviennent laiteuses avec l’huile de tartre, & ne  
I dépoEent aucun sédiment.

1\*27. Vingt-quatre onces de cette eau donnent par l’éva-  
I poration une drachme & douze grains de matiere sali-  
ne, qui étant dissoute dans l’eau, & filtrée, donne uni  
fiel lixiviel, dont on tire deux scrupules de SH pur alu  
cali. Le mélange de la dissolution de ce sel avec celle  
du mercure sublimé, fait précipiter un turbith minéral  
de couleur jaune, qui tombe peu à peu au sondi J’ai  
encore eu le plaisir de voir que cette diflolution tei-  
gnoit en rouge l’infusion de rhubarbe.

28. Ce même fel alcali, mêlé avec du Eel ammoniac, lui  
enleve son acide, & dégage la partie volatile urineuse,  
qui, en s’évaporant, frappe le nez d’une odeur péné-  
trante.

275 Â C I

29. Ayant foûlé vingt-quatre onces de cette eau Avec de  
l'esprit de Vitriol, & fait éVaporer peu-à-peu ce mélan-  
ge, il *m’a* donné une drachme & demie de fel neutre,  
femblable au tartre Vitriolé.

‘3 0. Je ne connois point d’eaux médicinales si sujettes à  
se corrompre que celles-ci ; de sorte qu’il faut aVoir  
foin, lorfqu’on Veut les conferver, de bien remplir la  
bnuteille , la boucher exactement, & enduire le bou-  
chon de poix,

31. Cette eau perd entierement scm gout, lorfqu’on l’ex-  
psse Vingt-quatre heures à Pair dans un grand Vaisseau,  
& deVlent lixivieufe, comme si on y aVoit mêlé de  
l’huile de tartre. Il ne *se* précipite aucune substance  
jaunâtre.

32. H est aisé de s’apperceVoir, en faisant attention à ces  
phénomenes, que ces eaux minérales contiennent une  
plus grande quantité de fel alcali qu’aucune autre qui  
soit en Allemagne. Comme elles n’ont aucun fel ca-  
thartique amer, ni aucun principe ferrugineux : elles  
operent plutôt par les urines que par leur qualité pur-  
gative ou astringente, qui n’est pas fort considérable.  
Elles ne contiennent pas beaucoup non plus d’esprit  
volatil minéral : ce qui fait qu’elles font d’une nature  
plus douce. Il s’ensiIit donc que ces eaux non - seule-  
ment ne sirnt pas dangereuses, mais qu’elles peuvent  
encore être employées avec utilité par ceux qui sont  
d’une complexion foible, surtout dans les maladies  
fcorbutiques, phtisiques & nerVeusies. On peut les pren-  
dre sieules, ou, ce qui vaut encore mieux, avec du lait  
d’ânesse ou de chevre : ce qui est une méthode que j’ai  
introduite avec siiccès depuis plus de vingt - cinq ans,  
& dont plusieurs Medecins *se* sont bien trouVés. J’ose  
même assurer que les eaux de Seltz bues aVec du lait  
font le remede le plus fur, le plus prompt & le plus ef-  
ficace que l’on puisse employer,pour délayer & entraî-  
ner les humeurs acides & mal digérées, pour corriger  
la mauvaise disposition dtl fang & des liqueurs dans la  
goutte, pour relâcher & rétablir les parties nerveufes  
attaquées de mouvemens spasinodiques.

33. Les eaux de Tonnstein siont celles de toute l’Alle-  
magne qui ont le plus de réputation, & qui scmt le plus  
agréables au gout.

34. Elles ont cela de commun avec toutes les autres eaux  
minérales froides, qu’elles bouillonnent mêlées avec  
les acides. Etant mêlées avec du sucre ou du vin verd,  
elles écument Comme le lait aVec bruit, & laissent échap-  
per une fumée abondante & une grande quantité de  
bulles.

35. Elles ne sont point altérées par le mêlange de l’infu-  
sion de la noix de Galle, & confervent leur transparen-  
ce ordinaire : ce qui prouve qu’elles ne contiennent au-  
cunes particules ferrugineuses ou vitrioliques.

3 6. Elles donnent au sirop violai une couleur verte très-  
foible, ce qu’elles ont de commun avec les autres eaux  
mluérales froides : preuve évidente que le principe al-  
calin s’y trouve.

37. Elles deviennent laiteufes, étant mêlées avec de l’hui-  
le de tartre, & dépofent un léger fédiment : ce qui fait  
voir qu’elles contiennent du fel commun ou quelque  
substance qui tient de la nature de la craie.

38. Elles perdent, en demeurant long-tems exposées à  
Pair, leur gout piquant & leur transparence.

39. Lorsqu’on les fait évaporer fur le feu dans un bassin,  
d’étain, il fie sorme sim leur surface une pellicule de  
différentes couleurs : ce qui est un phénomene qu’on  
n’obferve point dans les autres eaux de cette espece.

40. Ayant fait évaporer vingt-quatre onces de ces eaux,  
elles m’ont donné deux fcrupuules de matiere folide,  
qui étant dissoute dans de l’eau claire & desséchée, m’a  
donné un scrupule de fel & un autre de terre à chaux.  
Je mis ce SH dans un verre, & versifi dessus quelques  
gouttes d’huile de vitriol, qui occasionneront unegran-  
de effervescence, & firent élever une vapeur épaisse,  
picotante, pareille à celle qui résislte du mélange du fiel  
commun & de l’huile de vitriol.

41. Ce que nous venons de dire prouve évidemment que

AGI 276

les eaux de Tonnstein contiennent peu de fiel alcali,  
beaucoup de fiel commun, de la craie & de l’esprit mi-  
néral: ce qui fait que leur nature est fort douce, &  
qu’elles n’agissent pas beaucoup par les felles & par les  
urines. On peut donc les employer avec succès dans  
les maladies chroniques & aigues, ou feules ou mêlées  
avec du vin, au lieu des autres liqueurs Eaites avec dif-  
férens grains qui conviennent rarement dans ces mala-  
dies. Elles paroiflent eneore fort propres dans les ma-  
ladies hypochondriaques.

42. Les eaux de Wildung ont beaucoup d’affinité avec  
celles de Tonnstein ; & elles tiennent plutôt lieu de  
boisson ordinaire ^ue de remede.

43. Elles donnent des signes manifestes du principe alca-  
lin, qu’elles contiennent, par leur effervefcence avec  
les acides. Elles paroissent encore entierement impré-  
gnées d’un esprit minéral extremement fubtile puif-  
qu’étant lon'g - tems eXpofées à Pair, elles perdent le  
gout minéral qui leur est propre.

44. Elles ne prennent ni la teinture de la noix de Galle,  
ni celle des fleurs de balaustes, & ne fe teignent que  
foiblement en verd avec le sirop violat.

45. Vingt-quatre onces de cette eau donnent après l’éva\*  
poration quatre grains de fel alcali, & huit de terre  
extremement blanche, qui *se* dissout dans l’esprit de  
vitriol.

46. On peut conclurre de ces expériences que les eaux de  
Wildung semt d’une nature beaucoup plus douce que  
toutes celles qu’on a examinées jufqu’ici : ce qui fait  
qu’on peut les employer pour boisson ordinaire, ou feu-  
les ou mêlées avec du vin. Quoiqu’elles ne soient pas  
si propres à détruire les maladies chroniques invétérées,  
ou à débarrasser les premieres voies, elles peuvent  
être néantmoins fort utiles pour adoucir l’acrimonie  
des liqueurs dans la goutte & dans le scorbut.

47. Lorfqu’on n’a pas foin de boucher exactement les  
bouteilles dans lesquelles on garde les eaux de Swale  
bach, elles *se* corrompent, & déposent un sédiment jau-  
nâtre.

48. Etant mêlées àvee la noix de Galle au sortir de leur  
Eource, elles *se* teignent en rouge, & noircissent un peu  
les excrémens : preuve évidente qu’elles sont d’une  
nature ferrugineuse.

49. Elles fermentent avec les acides; elles s’épaississent  
& deviennent laiteufes avec l’huile de tartre ; & elles  
perdent leur gout & leur vertu laxative, lorsqu’elles  
demeurent exposées à Pair.

50. Vingt - quatre onces de cette eau ont laissé après l’é-  
vaporation environ deux Pcrupules de matiere Paline,  
dont le tiers étoit une espece d’ocre.

51. 11 sitit de ce qu’on vient de dire, que les eaux de  
Swalbach tiennent le milieu entre celles d’Egra & de  
Pyrmont, & que llesprit minéral & le principe subtil  
ferrugineux qu’elles contiennent, les rend non-feule-  
ment propres à hâter les excrétions par les felles & par  
les urines, mais encore à fortifier les parties : ce qui les  
rend d’un grand ufage dans les maladies hypocondria-  
ques.

52. Quoique je n’aie pas eu occasion d’examiner moi-mê-  
me les eaux de Spa, je ne puis m’empêcher d’en dire  
quelque chosie d’après Henri d’Eer, qui a composé  
star ce sujet un savant traité sious le titre de *Spadacrene,  
Se* d’après les Essais physiques de Valerius.

53. Lorsiqu’on transporte les eaux de Spa à une distance  
considérable de leur source dans des bouteilles bien fer-  
mées, elles dépofent au bout de quelque tems une pe-  
tite quantité de matiere semblable à l’ocré.

54. Un Eeul grain de noix de galle pulvérisée silffit pour  
teindre en pourpre une once de cette eau ; mais elle  
ne change point de couleur, lorsqu’on a eu sciin de la  
faire chauffer auparavant.

*55.* Ces eaux ne caillent point le lait. Lorfqu’on les me-  
le avec du vin, elles jettent des vapeurs pareilles à cel-  
les de Peau bouillante, & d’une odeur très-agréable,  
& laissent échapper une infinité de bulles dont la *va-  
riété* forme un spectacle très - amufant.

ACI

56. Ces eaux paro issent causer une ivresse qui ne dure pas l  
plus d’un quart d’heure.

57. Leur pesimteur spécifique est moindre que celle de l'eau  
commune distillée, d’un grain Eur une once & demie.

58. Douze onces de cette eau donnent par l’évaporation  
ün grain & demi de poudre blanche.

59. Supposé que ces expériences soient justes , il s’ensss-  
vroit que les eaux de Spa sirnt peut-être aussi légerés  
& aussi subtiles qu’aucune autre eau que ce soit , leur  
pesimteur spécifique étant moindre que celle de Peau  
commune distillée. Comme elles contiennent une pe-  
tite portion de terre ou de matiere Paline, & une gran-  
de quantité de l’efprit universel minéral, il est aisé  
de conclurre qu’elles doivent posséder toutes les ver-  
tus qu’Henri d’Eer leur attribue. Cet Auteur en re-  
commande l’tssage dans les maladies de la vessie & des  
reins , dans la gonorrhée & dans les ulceres vénériens  
de la bouche & de la langue. Outre ces vertus qui leur  
font particulieres, elles en ont d’autres qui leur semt  
communes avec les eaux minérales froides.

60. Les eaux de Buchen fermentent considérablement  
avec l’huile de vitriol : elles donnent une couleur verte  
foncée au sirop de violettes, & ne prennent aucune tein-  
ture avec la noix de galle.

61. En verfant goutte à goute la dissolution de vitriol  
de Mars dans ces eaux. il *se* précipite Insensiblement  
une matiere.

62. Vingt-quatre onces de cette eau donnent par l’éva-  
poration vingt-deux grains de matiere sialine alcaline,  
qui étant dissoute de nouveau donne sieize grains de siel  
purement alcali, & six de terre.

63. L’huile de vitriol, versiée siur ce siel, fait une fermen-  
ration violente, fans aucune vapeur pareille à celle qui  
résiIlte du mélange de cette huile avec le sel commun.

64. Ces eaux n’ont aucune vertu purgative , en quelque  
quantité qu’on les prenne : mais elles operent efficace-  
ment par les urines. Lorsqu’on y ajoute une quantité  
convenable dlesprit de vitriol, il en résulte un Bel qui  
change leur gout, & leur donne une vertu purgative.

65. Elles sirnt imprégnées d’un esprit minéral abondant,  
dont la privation les rend insipides.

66. Il fuit de ce que nous venons de dire que les eaux de  
Buchen sirnt au-desius des autres eaux minérales par  
leur légereté , leur pureté, leur fubtilité, par le Eel al-  
cali & l’esprit élémentaire abondant dont elles sirnt im-  
prégnées. Cependant, comme elles sirnt au voisinage  
des eaux d’Egra & de Carles *r* Bade, les habitans n’en  
font aucun cas, & il est rare que les Medecins les or-  
donnent , à moins que leurs malades ne prennent les  
bains de Carles-Bade. Il est cependant extraordinaire  
qu’on ne tranfporte point ces eaux dans les pays étran-  
gers, puisqu’elles ne fiant point inférieures à celles de  
Seltz & de Tonnstein par leurs vertus , & qtl’elles fe  
conservent parfaitement, lorfqu’on a la précaution de  
les tenir bien bouchées. HqffMAN.

Nous avons examiné jufqu’ici les eaux minérales aux-  
quelles on donne le nom général d’*Aigrelettes*, qui doi-  
vent effectivement leur vertu au principe alcali dont  
elles font pénétrées. Nous allons examiner maintenant  
celles qui en different par le nom aussi - bien que par  
les principes qui les compostent, en commençant par les  
eaux qui tirent leur vertu de la substance ferrugineuse  
qu’elles contiennent, & qui leur a fait donner le nom  
de *Martiales,*

De ce nombre sirnt les eaux de Radeberg, de Leuchstad,  
de Bebran, de Feyemwald & de Weiffembourg. On  
trouve, en examinant ces eaux avec foin, qu’elles ne  
contiennent d’autre matiere visible qu’un léger siafran  
de Mars, qui est aifément tenu en diffolutioù dans cet-  
te eau extremement légere & élémentaire. Elles ne  
manifestent ni ne perdent pas aussi promptement les  
particules spirituetsses dont elles abondent, que les  
eaux dont nous avons parlé ci-dessus;celles ne contien-  
nent aucun principe alcali, ne fermentent jamais avec  
les acides λ & ne teignent jamais en verd le sirop de  
violettes.

ÀCÎ 278

Elles different encore de la plupart des autres éaux meAdicinales, en ce qu’elles prennent une teinture de pour-  
pre foncé, aveC la noix de galle; & qu’,étant long-telus  
expofées à Pair, elles dépofent un fédiment jaune : ce  
qui leur arrive aussi lorsqu’elles ont bouilli. Cette ma-  
tiere qu’elles déposent découVre leur nature particuAliere, aussi - bien que le principe ferrugineux dont el-  
les abondent : car non - feulement les environs de ces  
sources sont quelquefois couverts d’un ocre jaune ; mais  
le dedans des vaisseaux dans lefquels on les renferme,  
est encore enduit d’une espece de croûte de la même  
matiere , & elles dépofent une pareille substance au  
bout de quelques semaines. Lorsqu’on vient à exami-  
ner cet ocre , il. ne paroît être autre chose que du fer  
réduit en une poudre fubtile, ou en Fafran de mars  
natutel, qui ne diffère point de l’artificiel, puifqulon  
peut, au moyen de la calcination, le convertir en un  
véritable fafran, & qu’en le jettant dans un crcufet  
rougi au feu avec une égale quantité de sel ammoniac ,  
il s’en éleve des fleurs brillantes, qui étant recueillies  
& jettées dans de l’esprit de vin, donnent une teintu-  
re de Mal-s exeellente.

Si nous examinons les vertus médicinales de ces eaux  
Martiales, nous trouXerons qu’elles ont une vertu apé-  
ritive & fortifiante, qui en rend l’ufage interne & ex-  
terne extremement utile. Elles lâchent le ventre lorsc  
qu’on les boit ; mais elles fortifient tous les vifceres s  
& spécialement l’estomac ; elles excitent l’appétit : ce  
qui fait qu’on peut les employer avec fuccès & sans  
rien craindre dans les maladies qui admettent les pré-.  
parations de Mars. Etant employées en forme de bain,  
elles raniment les membres qui font engourdis & pri-  
vés de mouvement; elles appaisent les douleurs, re-  
médient aux contractions & aux rélâchemens des par-  
ties; dessechent & guérissent les vieux ulcetes. Quoi-  
que l’on ne fasse que légerement chauffer ces eaux,  
lorsqu’on en ufe en forme de bain, elles ne lassent pas  
d’échaufler le corps, d’ouvrir les pores, & d’exciter la  
fueur, furtout lorfque les malades paffent du bain atl  
lit.

» Ces eaux martiales sirnt très-communes en Angleterre  
» & en France, & il n’y a presque point de contrée où.  
» il n’y en ait plusieurs sources. Dans les lieux où il y  
» a des mines de charbon, prefque toutes les fontaines  
» font imprégnées de mars, & les eaux que l’on fait  
» écouler des mines pour les dessecher, déposent cette  
» efpece d’ocre dont parle Hoffman. »

Il y a d’autres eaux minérales qui ne fiant ni chaudes ,  
ni froides, ni martiales, qui ont une nature particu-  
liere , & contiennent un fel purgatif neutre amer. Ces  
fortes de sources semt très-rares en Allemagne , & on  
n’en connoît point d’autres jusqu’aujourd’hui que cel-  
les que je découvris il y a quelques années à Sedlitz  
dans la Boheme, dont j’ai introduit Tissage avec beau-  
coup de succès, après avoir examiné avec Eoin leurs  
principes. Elles semt très-communes en Angleterre s  
car celles d’Epstîm , de Dulwich , de Northal, &c.  
& un grand nombre d’autres semblent être de cette esc  
pece. On en parlera à mesilre que leurs noms se pré-  
fenteront.

Avant que j’examinaffe cette eau , elle ne servoit à au-  
cun usage domestique ; les habitans savoient seulement  
qu’il n’en falloit qu’une demi-pintê pour purger. On  
avoit observé que quoique cette eau fût plus abondan-  
te en hiver & dans les tems pluvieux que dans les  
grandes chaleprs de l’été , elle confervoit toujours le  
même gout,& comme je l’ai obfervé depuis,les mêmes  
vertus & donnoit la même quantité de fel. Je trouve à  
propos de rapporter ici les expériences que j’ai faites  
à leur occasion , pour instruire ceux qui pourroient  
être moins verfés dans l’examen des eaux dont on ne  
connoît point encore la nature.

1. je mis une quantité de cette eau dans un verre de  
crystal bien net, où elle me parut extremement claire  
& trassparente , mais je lui trouvai un gout considéra-\*,  
blement amer & salin,

279 ACI

J’y versai quelques gouttes d’acides très-forts, comme  
de l’esprit de vitriol, de nitre , &c. sims appercevoir  
la moindre ébullition ; & comme elle ne se teignit  
point en verd avec le sirop de violettes , je fus assuré  
par là qu’elle ne contenoit aucun principe alcalin.

*3,* Elle ne fe teignit point non plus en rouge avec la noix  
de gale, ce qui prouve qu’elle ne contient aucune  
substance ferrugineuse.

4. L’ayant mêlée avec de l’huile de tartre, elle s’épaissit  
un peu, comme il arrive pour l’ordinaire lorfque Peau  
contient quelque terre à chaux.

5. Douze onces de cette eau m’ont donné par l’évapora-  
tion, deux dragmes de fel neutre amer, semblable  
au sel d’Epsom.

Sur ces expériences je recommandai aux Medecins des  
environs, de substituer ces eaux aux purgatifs que  
l’on vend dans les boutiques, & je les priai d’exami-  
ner plus à fond quelles pouvoient être leur vertus ;  
mais ils ne firent aucune attention à ma demande, &  
il ne fallut pas moins qu’une occasion aussi favorable  
que celle dont je vais parler, pour établir la réputa-  
tion de ces eaux. L’Impératrice ayant été au Printems  
de 1721. aux eaux de Carles-Bade, elle prit celles de  
Sedlitz en préfence & par le conseil de fon premier  
Medecin , à qui j’avois fait part de ma découverte , &  
devant qui je répétai ensclite mes expériences ; elle  
en reçut du soulagement. J’ordonnai ensuite ces mê-  
mes eaux avec beaucoup de si.lccès , à des personnes  
qui avoient des fievres intermittentes.

Le Medecin étant retourné à Prague avec l’Impératrice, I  
il recommanda Fustige de ces eaux à la noblesse de Bo-  
heme, & l’on en envoya une grande quantité à Pra-  
gue & à Vienne, où on les trouva très-propres à pur-  
ger aiPément & suffisamment, & à fortifier l’estomac.  
L’Automne fuivant la grande & la petite nobleffe de  
Boheme, qui va toutes les années aux eaux chaudes  
de Toplitz, se trouva très-bien de l’ssage de ces eaux  
purgatives. Elles scmt maintenant connues àDresile,  
à Berlin, & dans plusieurs autres Villes considérables  
où l’on tsse des eaux de Sedlitz, aussi communément  
que de celles d’Egra.

Comme la principale vertu de ces eaux réside dans leur  
Eel, & qu’on ne peut les transporter dans les pays  
étrangers sans beaucoup d’embarras & de dépense, j’ai  
persuadé aux Chymistes de Toplitz de tirer le sel de  
ces eaux par l’évaporation pour le vendre au Public.  
Le fuccès a répondu à notre attente, & l’on en vend  
toutes les années une quantité considérable dans l’Al-  
'lemagne & dans les pays étrangers.

Après m’être ainsi affuré du caractere de ces eaux, je  
voulus examiner plus à fond la nature du terrein qui  
est atlx environs ; & j’eus cet avantage dans ma re-  
cherche, que je découvris une autre fource auprès de  
Seydfchutz , a peu de distance de Sedlitz. Elle est un  
peu plus élevée & plus abondante, & fon eau a un gout  
plus fallu & plus amer que la premiere. On ne peut  
point douter que cette source ne soit la même que cel-  
le de Sedlitz. Ses principes & la nature de son Eel ne  
different point de ceux de la premiere , les phénome-  
nes scmt les mêmes, quoique la derniere donne une  
plus grande quantité de Eel, douze onces de celle-ci  
en contenant dix dragmes & dix grains, & six de ter-  
re à chaux. Cela vient, à ce que je crois, de ce que la  
source la plus élevée est moins exposée à se mêler avec  
l’eau de pluie que celle de Sedlitz , qui étant plus  
baffe , peut être aisément affoiblie par l’eau de pluie ,  
ou par le mélange des autres eaux.

Comme ce Eel a beaucoup de rapport avec le sel d’Ep-  
som , je trouve à propos de rapporter ici les expérien-  
ces que j’ai faites fur tous les deux, pour qu’on foit  
mieux instruit de leur nature particuliere. M. Grew  
est le premier qui ait tiré des eaux d’Epfom un fel  
purgatif amer, & qui ait écrit fur ce sujet: mais  
comme douze onces de ces eaux ne donnent pas s  
plus d’une demledragme de fel, il y a toute appa-  
rence que celui auquel on donne communément le

A CI 280

nom de fel d’Epfom, qu’on envoie dans de grandes  
boîtes dans les pays étrangers, & que l’on vend au  
plus six sols la livre, n’est qu’un fel d’Epsom factice.  
En effet on en tire une grande quantité de la liqueur  
amere qui reste après qu’on a fait le fel commun,  
non-feulement en Angleterre, mais encore à Leipsick  
& dans plusieurs autres Villes d’Allemagne.

11 est même évident qu’il y a dans la liqueur qui le four-  
nit, un certain acide alumineux mêlé avec la terre al-  
caline du fel commun. Il est à remarquer que toutes  
les sources salées ne donnent point ce sel neutre pur-  
gatif, à cause peut-être que leurs eaux ne paffent point  
Fur des couches d’alun.

I. Le sel de Sedlitz est opaque, d’un blanc de neige ou  
de lait ; mais celui d’Epfom est plus transparent &  
plus aqueux ; de-là vient qu’il est plus pesant & plus  
sujet à se fondre à Pair.

2. Le fel de Sedlitz en forme folide ou diffous dans Peau,  
est plus amer & plus dégoutant que celui d’Epfom.

3. Ils fie fondent tous les deux lorsqu’on les jette dans  
un cresset rougi, & la moitié de leur poids *se* dissipe  
en une vapeur aquetsse ; celui de Sedlitz est clair & li-  
quide comme de l’eau, mais celui d’Epsom est plus  
vifqueux & moins fluide dans le tems de la fusion.

4. Ils ne fe diffolvent nil’unni l’autre avee l’efprit de virt  
le mieux rectifié.

5. Ils fe fondent tous deux avec de la potasse & du char-  
bon en poudre, & forment une masse femblable à l’hé-  
*parsulphuris* ; mais la masse faite avec le fel d’Ep-  
fom , prend lorsqu’on la dissout dans l’eau , une cou-  
leur verte beaucoup plus foncée que l’autre ; & lors-  
qu’on précipite là dissolution avec un acide, elle don-  
ne une plus grande quantité de lait de foufre.

6. Lorfqu’on fait rougir ees deux especes de fels dans  
un creufet avec du colcothar, ils jettent une vapeur  
pareille à celle de l’esprit de fel, qui est aussi-tôt sui-  
vie par celle de l’esprit volatil de vitriol.

7. La dissolution de fel de Sedlitz prend une teinture  
verte avec le sirop de violettes, & celle d’Epfom unç  
teinture bleue.

8. L’huile de tartre coagule la dissolution de ces deux  
fels ; de sorte que l’on peut renverser le vaisseau fans  
qu’elle fe répande, mais celui de Sedlitz fe coagule  
plus fortement.

9. Lorfqu’on ajoute de l’esprit de fel ammoniac à la dise  
solution de ces Eels, elle devient extremement trou-  
ble, & donne une grande quantité de matiere épaissie.

10. Une once d’eau dissout une once & deux scrupules  
de fel de Sedlitz, mais elle ne dissout qu’une once de  
celui d’Epsom.

11. La dissolution du Eel de Sedlitz paroît de couleur  
jaune, mais celle du Eel d’Epsom conserve *sa* transi\*  
parence & ne change point de couleur.

12. Les crystaux qu’ils donnent par la dissolution & l’é-  
vaporation sont presque entierement semblables, *ex-  
cepté* que ceux du Eel d’Epsom scmt beaucoup plus  
grands & plus beaux , & approchent du nitre.

13. Le SHd’Epsom étant exposé pendant quelques jours  
au feu de fable, perd *sa* transparence & devient sem-  
blable à celui de Sedlitz ; ce qui prouve que ces deux  
Eels ont une grande affinité entre eux , tant par leurs  
principes & leur nature, que par leur vertus.

L’expérience de ceux qui ont bu les eaux de Sedlitz ,  
prouve qu’elles scmt très-propres à évacuer par les Eel-  
les les humeurs crues, vifqueuses, acides , bilieuses &  
corrompues, qui séjournent dans l’estomac & dans  
les intestins, d’une maniere si sûre, si facile & si peu  
incommode , que rien ne semble plus propre ou plus  
efficace pour cet effet. Quoique les autres eaux médi-  
cinales soient propres à lâcher le ventre , elles n’opé-  
rent que lorsqu’on les boit en grande quantité ; ce qui  
fait qu’elles furehargent l’estomac , au lieu que celles-  
ci operent promptement & en petite dofe ; de forte  
qu’il n’en faut pour l’ordinaire que trois ou quatre  
tasses à thé , & une pinte tout au plus pour les tempé-  
ramens les plus forts. Ces eaux ont encore cela de

2δί ACI

particulier, qu’il n’est pas besoin qu’on enlise long-  
tems. Huit ou dix jours suffisent pour qu’elles produi-  
Eent leurs effets , encore peut-on *se* difpenfer de les  
prendre de stlite. Elles sirnt autant au-dessus des au-  
tres eaux par la promptitude & l’efficacité de leur opé-  
ration , que préférables aux remedes cathartiques qui  
font en ufage , par leur salubrité & leur vertu purga-  
tive. Il n’y a presque point de remede qui n’agisse  
plus ou moins qu’il ne faut, qui n’affoiblisse le mala-  
de , qui n’incommode l’estomac & qui ne détruife  
l’appétit ; au lieu que les eaux de Sedlitz ne produi-  
fent aucun de ces mauvais effets, quoiqu’elles purgent  
vivement. Elles ne rendent, point la bouche feche,  
mais elles fortifient l’estomac par leur amertume , &  
excitent l’appétit. On peut donc affurer qu’il n’y a  
point de purgatif qui opere avec autant de certitude ,  
d’efficacité , de promptitude & d’agrément, que les  
eaux dont nous parlons. Je n’ai jamais rien trouvé de  
si falutaire que ces eaux dans les maladies hypochon-  
driaques. J’ai même connu plusieurs persionnes qui  
n’eussent jamais été guéries de la constipation à la-  
quelle elles étoient si-ijettes depuis plusieurs années ,  
fans Pusiage de ces eaux. Elles scmt très-salutaires  
dans les mauvaises dispositions du corps , dans les dé-  
rangemens des regles, dans les obstructions qui en soi-  
vént affez souvent la ceffation dans un âge avancé ,  
dans les maladies scorbutiques , pour les hémorrhoï-  
des, contre les vers , en un mot, pour guérir & pour  
prévenir un grand nombre d’autres maladies, lorsqu’on  
en use avec précaution.

Comme les vertus extraordinairès de ces eaux semblent  
dépendre principalement de leur sel, il est à propos  
de rechercher si après l’en avoir tiré , il ne produiroit  
point les mêmes effets. Il est certain qu’on peut en ti-  
rer un siel, qui étant diffous dans Peau, la rende presi-  
que semblable aux eaux minérales ; mais il est dou-  
teux que cette imitation puisse être assez parfaite pour  
la rendre aussi falutaire que les eaux médicinales na-  
turelles. Car l’on sait par expérience qu’il y a une  
grande différence entre les eaux minérales qui sortent  
de leur source, & celles que l’on prépare artificielle-  
ment, en faisant dissoudre dans de Peau de fontaine  
les matieres qui restent après que les eaux minérales  
font évaporées : ces eaux artificielles ne passent pas  
avec autant de facilité, ne sont point si propres à exci-  
ter l’appétit, à augmenter les forces & à purger aussi  
efficacement que les naturelles. Cela paroît évidem-  
ment dans les eaux dont nous parlons , qui lorfqulon  
les boit à leur fource ou ailleurs , pourvu qu’elles  
aient été bien bouchées , ont un gout beaucoup plus  
amer que si on faifoit dissoudre la même dofe de sel  
qu’elles donnent dans une moindre quantité d’eau  
commune ; six dragmes de ce fel purgent à peine aussi  
vivement qu’une pinte & demie de ces mêmes eaux ,  
qui ne contient que trois dragmes de sel.

Cela prouve que ces eaux minérales naturelles, outre  
les particules fixes salines avec lesquelles elles sont  
intimement unies, fiant imprégnées d’un principe éthé-  
ré subtil, qui par sim élasticité s’ouvre un passage à  
travers les vaisseaux les plus déliés, & fraye, pour ainsi  
dire, le chemin à l’eau qui le fuit ; ce qui augmente  
considérablement *ses* effets : ceci se doit non-seulement  
entendre des eaux purgatives, mais encore de toutes  
les autres eaux minérales. Car l’accès de Pair & la cha-  
leur du feu, alterent, affoibliffent & détruisent extra-  
ordinairement, la liaison, l’arrangement & le rnélan-  
ge des parties qui donnent aux eaux médicinales les  
vertus qu’elles poffedent.

Les Eels que l’on obtient par l’évaporation des .eaux rni-  
nérales , ne sont pas les seuls que l’on peut employer  
pour compoEer des eaux minérales artificielles : on  
peut\*avoir recours à quelqu’autre fiel propre à donner  
à l’eau commune la qualité purgative que poffedent  
les eaux minérales. Le fiel admirable de Glauber, par  
exemple, a quelque ressemblance avec celui d’EpsiOm ,  
& devient, lorsqu’on atteint le point de saturation,

A C 1 282

unfel neutre, amer & purgatif II a le gout beaucoup  
plus piquant que le Eel d’Epsiam ou de Sedlitz , quoi-  
qu’il contienne une plus grande quantité d’eau ; elle  
est telle qu’il devient liquide comme l’eau, & perd le  
tiers de son poids lorsqu’on l’expose au feu de sable.  
Etant dissous dans une égale quantité d’eau, & exposé  
à Pair , il *se* convertit en une masse solide. Lorsqu’on  
ajoute de l’huile de tartre à Ea dissolution , elle ne se  
coagule point comme celle des sels d’Epsiam & de Sed-  
litz. On peut encore avoir par le moyen de l’huile de  
vitriol plusieurs autres siels neutres d’tm gout amer,  
& qui purgent en en donnant une forte dofe. De çette  
efpece est *i’arcanum duplicatum,* ou le tartre vitriolé.  
Il faut pourtant avouer que cette amertume & cette  
vertu purgative est beaucoup plus grande dans les fels  
naturels, & que leurs parties sirnt plus fictiles , com-  
me il paroît en ce que ces Eels naturels Ee dissolvent  
très-promptement dans une quantité d’eau à peu près  
égale à leur poids ; au lieu qu’il en faut quatre fois  
autant pour distendre les fiels artificiels.

Le tartre vitriolé dont il est ici question , est diffé-  
rent de celui que l’on vend pour l'ordinaire dans les  
boutiques, quoiqu’il foit composé des mêmes prin-  
cipes. Il est un peu amer, exactement neutre , & le  
meilleur remede peut-être que l’on puisse trouver dans  
toutes les différentes especes d’obstructions inflamma-  
toires. Celui des boutiques est quelquefois très-acide ,  
& capable alors de faire plus de mal que de bien. Voy.  
*Tartarus Vitriolatus.*

Outre les eaux purgatives dont nous avons parlé ci-dessus,  
qui contiennent un fel neutre, amer, compofé d’un  
principe acide, & d’une terre de la nature de la chaux ;  
il y en a plusieurs autres, comme celles deRatzebourg,  
&c. qui donnent non-feulement un SH approchant de  
la chaux , mais encore une quantité considérable de SH  
commun. Ces especes d’estux sont d’une utilité consi-  
dérable pour débarrasser les intestins des humeurs vif-  
quesses dont ils scmt enduits, poûr rétablir l’appétit,  
hâter la digestion, & détruire les crudités & les flatuo-  
sités qui occasionnent des affections spasimodiques dans  
les parties du corps les plus éloignées. Mais il n’est  
point à propos de les boire long-tems , & en grande  
quantité ; ce qui les rend moins propres aux maladies  
qui ont leur causie dans les visceres, & qui provien-  
nent des obstructions qui s’y sont formées , à caufe  
qu’il est befoin d’user long-tems des eaux médicina-  
les, pour détruire les obstructions des vaisseaux qui'  
composent les vssceres. On peut cependant les em-  
ployer pour cet effet , en les mêlant avec d’autres  
eaux.

Il y a d’autres eaux minérales dans lesquelles il est im\*-  
possible de découvrir le moindre sel neutre Ου alcali,  
ou la moindre quantité de terre minérale ou ferrugi-  
netsse, qu’on ne laisse pas d’estimer beaucoup à cause  
de leur légereté & de leur subtilité : il y en a plusieurs  
de cette esipece, tant chaudes que froides. Les plus re-  
nommées sont celles de Toplitz, qui font extreme-  
ment chaudes, & qui approchent beaucoup des eaux  
de Piperine, qui coulent depuis le mois de Mai, que  
le Soleil commence à fondre les neiges, jufqu’à la fin  
de Septembre. Quoique les eaux de Toplitz ne con-  
tiennent pas la moindre matiere saline ou terrestre ;  
de sorte qu’elles cosservent leur transparence naturel-»  
le, lorsqu’on les mêle avec des liqueurs acides ou ale  
calices , & ne laissent aucune siibstance concrete apres  
l’évaporation : elles ont néantmoins de très-grandes  
vertus, & sirnt par leur pureté & leur légereté au-desa  
Eus de l’eau de pluie la plus épurée , ce qui les rend  
extremement propres, étant employées en forme de  
bains, pour la cure des maladies externes; comme  
dans les contractions , la siichereffe, l’irtfléxibilite,  
l’engourdiffement , & le défaut de mouvement des  
membres ; car elles relâchent & fortifient les fibres,  
& contribuent à la circulation du fang & des esprits.  
Elles sisut encore fort utiles, lorfque les parties ner«  
veuses & tendineuses internes sirnt affectees, comme

&§3 ACI

il arrive dans les maladies hypocondriaques, la coli-  
que , l’asthme ; on s’en fert aussi dans les contractions,  
& les distensions des membres ; surtout lorfque le bain  
n’est que tiede. Je crois qu’il vaut mieux faire appor-  
ter cés eaux chez foi ; car plusieurs personnes ne Eau-  
roient supporter leur chaleur excessive : de - là vient  
.que le bain qui est hors de la Ville, qu’on appelle com-  
munément le bain de soufre, est d’un ufage beaucoup  
plus fréquent, & plus salutaire , quolqu’il foit de la  
même nature que celui qui est dans la Ville , excepté  
que sa chaleur est plus modérée. Comme les Mede-  
cins conviennent unanimement que les eaux sont d’au-  
tant plus salutaires, qu’elles sont plus pures & plus lé-  
geres ; & que celles de Piperine en fournissent un exein-  
ple fensible , je ne doute point que les eaux deToplitz  
ne puissent être extremement utiles dans un grand  
nombre de maladies, quand même on les boirolt froi-  
des; quoiqu’on n’ait point encore coutume de les boi-  
re autrement qu’avec du vin.

C’est à cette subtilité, à cette pureté & à cette légereté  
que la plupart des autres eaux, surtout celles de Schlan-  
genbad dans la Hésse, sont redevables de leurs vertus,  
& des effets qu’elles produisent dans la cure des mala-  
dies. Les dernieres ne contiennent aucun principe *sa-  
lin ,* terrestre ou ferrugineux , & quoiqu’elles n’aient  
d’autres qualités que celles d’être extremement sim-  
ples, pures, & légeres ; elles ne laissent pas de produi-  
re des effets furprenans. Les eaux que les Allemands  
appellent *IVithems-Brunn ,* font encore recommanda-  
bles par leur pureté, & par leur excellence. Elles lass-  
fent échapper, étant mises siaus le récipient de la ma-  
chine pneumatique , une grande quantité de bulles ;  
elles ne s’épaississent point, & ne déposent aucun sé-  
diment, quoiqu’on y ajoute de l’huile de tartre , une  
dissolution d’argent, ou du sclcre de saturne; & dépo-  
sent toutes leurs impuretés dans le seible & les pierres  
par où elles passent; elles ne reçoivent aucune altéra-  
tion de la part de la noix de galle, des acides, des al-  
calis, &c. & ne laissent aucune substance terrestre après  
l’évaporation. Il s’ensuit donc que plus ces eaux sont  
pures & légeres , plus on doit les estimer, puisque leur  
salubrité, & la vertu qu’elles ont de guérir les mala-  
dies chroniques , dépend de ces qualités : car elles  
scmt par-là plus propres à pénétrer dans les vaisseaux  
les plus déliés du corps, à dissoudre & à entraîner les  
humeurs visqueuses qui s’y trouvent.

Il si.lit des observations précédentes , que PUnivers est  
rempli de sources médicinales de différentes especes ,  
qui conviennent admirablement à la cure des différen-  
tes maladies. Est-il besiain , par exemple, de debarrase  
fer les premieres voies des matieres grossieres qui y  
séjournent: on trouve une grande quantité d’eaux qui  
satisfont beaucoup mieux à cette indication , que les  
remedes des boutiques les plus renommés. De ce  
nombre, font les eaux de Carles-Bade, d’Aix-la-Cha-  
pelle , celles d’Egra , de Sedlitz, & de Ratzebourg.  
Faut-il entraîner des humeurs féreufes par les urines :  
celles de Seltz & d’Embfen servent à cet effet. Faut-  
il fortifier les vifceres : les eaux de Pyrmont le font  
admirablement. S’il faut évacuer des humeurs grose  
sieres *8c* visqueuses, détruire les obstructions des vifce-  
res, fortifier les fibres, chasser les matieres pierreufes  
& graveleufes des reins & de la vessie : les eaux Anto-  
niennes, celles de Wildung & de Spa font souveraines.  
S’il saut délayer & corriger les liqueurs falines, acres,  
& tartareuses, qui caufent la goutte & les rhumatif-  
mes , relâchent les parties nerveufes : les eaux de  
Schlangenbad, de Seltz, &c. font très-efficaces , silr-  
tout étant mêlées avec dtl lait. Enfin, rien n’est Corn-  
parable aux eaux martiales, pour tempérer & adoucir  
les humeurs acres & bilieufies , & rétablir le ton de  
l’estomac & des intestins lorsqu’il est affoibli.

L’ufage externe des eaux minérales n’est pas moins avan-  
tageux dans les différentes maladies qui affligent les  
différentes parties du corps. Lors, par exemple, que les  
fibres des parties externes font trop feches, trop dures

À C I 284.

'& trop resserrées , les bains de Toplitz , d’Embsin, dé  
Piperine, ou de Schlangenbad, stont plus propres qulau-  
cun autre remede à les relâcher, les ramollir, & les  
rendre flexibles. Supposé qu’elles soient trop foibles,  
trop lâches, & trop humides ; les eaux martiales sont  
très - propres à les lier, les dessécher & les fortifier.  
Enfin, lorfqulon veut refioudre des tumeurs, évacuer des  
humeurs ou les dessécher , enlever & dissiper les taches  
& les difformités de cette nature du vifage, la gale, les  
dartres ou les ulceres ; on ne peut mieux faire que d’u-  
fer des bains de Carles-Bade & d’Aix - la - Chapelle.

Dans toutes les recherches que j’ai faites fur les princi-  
pes , la nature , les usages & les propriétés des eaux  
médicinales ; j’ai évité à deffein de faire parade d’un  
grand nombre d’expériences Chyrniques & Philofo-  
phiques ; & je n’en ai rapporté qu’un petit nombre qui  
sontaifées, simples & décisives, polir ne point donner  
dans l’ostentation qu’on a reprochée à plusieurs Au-1teurs , & ne point multiplier inutilement les expérien-  
ces. Il est inutile d’examiner ces eaux en les mêlant  
avec du fel commun, du nitre, du vitriol, de l’alun,  
du cuivre, du soufre, de l’orpiment, & un grand nom-  
bre d’autres minéraux ; puifque de femblables expé-  
riences ne fauroient nous faire découvrir d’autres prin-  
cipes, que ceux que nous avons trouvés par notre mé-  
thode, toute simple qü’elle ést , comme en convien-  
dront totls ceux qui font verfés dans les recherches  
naturelles & expérimentales.

J’ai évité pour la même raifon les expériences hydrosta-  
tiques de ceux qui fe servent des hygroinetres, pour  
connoître lapesimteur spécifique des liqueurs; car quoi-  
que cé moyen semble d’abord aussi propre à découvrir  
celle des eaux minérales , que celle du vin, de la  
biere, de l’urine, de Peau commune, & des lessives ;  
il n’est pas difficile de rêconnoître 1a fauffeté dé cette  
expérience à l’égard des eàux minérales , pour peu  
qu’on y fasse attention. Plusieurs obfervations réite-  
rées ont fait connoître que l’hvgrometresplongé dans  
les eaux minérales , qui ne font que fortir de leur  
fources, s’y plonge beaucoup moins , & fait paroître  
leur pefanteur plus grande qu’elle ne l’est en effet ; &  
que lorsqu’on le plonge le lendemain dans la mêmè  
portion d’eau, il s’enfonce beaucoup plus, & faitpa-  
roître l’eau plus légere. Comme personne, que je sa-  
che, n’a eu connoiffance, avant moi, de ce phénome-  
ne, j’en ai recherché la cause, & trouvé que cet effet  
ne provient que de la présence ou de l’absence du  
principe aérien subtil & expansible qui abonde dans  
ces eaux au sortir de leurs fources, & soutient les inse-  
trumens, comme le feroit une pareille quantité d’air,  
qui seroit effort pour fortir, & laifferoit échapper une  
grande quantité de bulles : mais après que cet esprit  
s’est évaporé, l’instrument ne trouvant plus la même  
résistance s’enfonce beaucoup plus. D’où il paroît,  
que la vertu élastique des corps, agit comme leur pe-  
santeur, ou que la force de l’élasticité & de la pefan-  
teur est la même.

La balance hydrostatique ne peut pas servir non plus à  
déterminer précisément la pesirnteur des eaux minéra-  
les , ou la quantité de matiere qu’elles contiennent,  
lorsque ce principe élastique s’est une sois évaporé ;  
car pour lors ces eaux deviennent communément trou-  
bles , & les parties de la nature de l’ocre *se* précipi-  
tent au fond , ce qui fait qu’on ne peut déterminer  
leur véritable pefanteur. On le peut encore moins lorse  
que ces eaux sont bien chaudes, à cause qu’elles se  
raréfient & deviennent plus légeres ; de Eorte que si  
on plonge l’instrument dans Peau, tandis qu’elle est  
encore chaude, elle paroît extremement pefiante , &  
beaucoup plus légere lorsqu’elle est froide, car pour  
lors Phygrometre s’y enfonce davantage. HoFFMAN.

*On examine les objections qu’on aformées contre les eaux mi-  
nérales, et l’on donne des règles pour rendre ces eaux sures  
et efficaces dans la cure des maladies, d’après Hoffenan.*

I. Quoique les vertus des eaux médicinales foient consi-

285 ACI

dérables, & leur usii.ge fort étendu , elles ont neant- !  
moins cela de Commun avec les autres remedes, que,  
leurs bons effets dépendent de la maniere dont elles  
font administrées. Cette administration fuppofe la con-  
noissance de l'état du malade & de la maladie ,'fans la-  
quelle on ne fauroit faire un usage convenable de ces  
eaux. Lorsqu’on est instruit de la maladie, de fes cau-  
Ees , & de l'état du malade, rien n’est plus nécessaire  
que de connoître parfaitement les propriétés & les *ver-  
tus* des eaux médicinales, aussi-bien que la maniere  
dont elles operent. Cette connoissance fert non-fcule-  
ment à nous diriger dans le choix des eaux qui conVien-  
nent le mieux à la maladie, mais encore à en ufer de  
telle forte, que leurs effets répondent à notre attente.  
Lorfqu’on néglige au contraire cespréoautions, il n’est  
pas furprenànt que les malades s’en trouvent incommo-  
dés, & que leurs effets foient aussi mauvais, que l'issa-  
ge qu’on en a fait a été téméraire. Il est pourtant Vrai  
de dire que ces eaux font fouVent une idole pour beau-  
coup de Medecins, qui croient & débitent fur leurfu-  
jet un grand nombre de fables aussi survoles que mal  
fondées. Il y en a d’autres qui, guidés par un préjugé  
puérile, regardent l'ufage de ces eaux comme extreme-  
ment dangereux, & ne les ordonnent que dans des cas  
defefpérés, ou que comme un dernier remede dans les  
maladies incurables. Maislassage que j’en aifaitpen-  
daht plusieurs années, aussi - bien que les expériences  
que j’ai employées pour découvrir leur nature, m’ont  
conVaincu que ces craintes font mal fondées , que ces  
eaux font en meme tems le remede le plus efficace & le  
moins dangereux qu’on ait découvert jusqu’aujour-  
d’hui, & quelles ne manquent jamais de produire leurs  
effets, lorfque les Medecins servent les employer. Je  
trouVe donc à propos de rapporter les observations que  
j’ai faites fur le mauVais ussage de ces eaux, les bons ef-  
fets qu’elles ont produits , lorfqu’on les a employées  
comme on le deVoit, & d’indiquer les regles & les pré-  
cautions dont on doit user en les prenant; afin que per-  
Eonne ne puisse se plaindre dans la sitite d’aVoir ufé de  
ce présent de la nature à sim préjudice, ou sims en éprou-  
ver les effets salutaires.

ÎI. Comme on ne peut mieux détruire les erreurs qui pré-  
valent toujours au desavantage des eaux minérales,  
qu’en remontant à leurs causes, je vais parler ici des  
ingrédiens dont elles sirnt composées, & par le moyen  
defquels elles agiffent. Plusieurs personnes s’imaginent  
que la plupart des moyens dont on Ee sert pour décou-  
vrir la nature de ces eaux, font faux ou incertains. Il  
faut convenir qu’on ne connoît point de méthode abso-  
lumentfûre, pour pouvoir déterminer précisément leur  
contenu, à caufe de la quantité de corps qu’elles laVent  
& peuvent dissoudre en passant dans les entrailles de la  
terre : mais on ne fauroit nier, pour peu qu’on sent au  
fait des moyens que la Philofophie & la Chymie four-  
nissent pour pénétrer dans la nature de ees eaux, qu’on  
ne puisse déCouvrir & démontrer les principaux in-  
grédiens qtllelles contiennent, d’où dépendent leurs  
opérations & leurs effets, bien qu’on ne foitpas tou-  
jours les maîtres de déterminer précisément la nature  
de chaque ingrédient en particulier. Je siiis même  
bien aise de faire oluerver ici que l'on l'e tromperoit  
beaucoup, si l'on s’imàginoit acquérir une connoissan-  
ce certaine sclt ce sujet en consultant les anciens Au-  
teurs: car oh ne retireroit d’autre fruit de ce travail,  
qu’une collection absurde de principes imaginaires. Il  
est même surprenant que dans un siecle aussi éclairé que  
le nôtre, il *se* trouVe encore des perfonnes qui adfie-  
rent aVec tant d’opiniâtreté aux opinions des Anciens,  
sisit par une Vénération Aveugle pour Ρ Antiquité , par  
amour de la contradiction, ou pour telle autre raifon  
que j’ignore.

III. La plepartdes Auteurs modernes qulont écrit fur les  
eaux minérales prétendent qtllelles contiennent un vi-  
triol qui n’est point différent dtl Vitriol de Mars ordi-  
naire. Ils tâchent même de prouVer, pour soutenir leur

A C ί 286

ορ.ηιοη, qüe les eaux minérales produisent les mêmes  
phénomenes que la disselution de ce Vitriol dans l’eau  
commune. Voici les expériences qu’ils rapportent sur  
ce si.ljet.

I. Que les eaux minérales ont presque le même gout que  
l’eau Commune, lorsqu’elle est imprégnée desqtriol.

2. Qu’elles prennent'toutes deux une teinture rouge aVec  
une petite quantité de noix de galle.

3. Qtllelles noircissent comme de l’encre, lorstque la noix  
de galle est plus abondante.

4. Qu’aucune d’elles ne caille le lait.

5. Qu’elles s’épaississent, & dépofent un fédiment avec  
l’huile de tartre.

6. La terre qu’elles donnent après l'évaporation, aussi-  
bien que le fédiment de la nature de l’ocre, qtl’elles dé-  
pol'ent, fermentent considérablement aVec l’efprit de  
nitre, & jettent la même Vapeur que le Vitriol de Mars  
mêlé aVec l’efprit de nitre.

7. Enfin, que le fel qu’on tire de cette terre insipide a  
une couleur pâle, une figure irréguliere, & produit les  
mêmes effets que le Vitriol de Mars. Il y en a même qui  
croient qUe cela silffit pour prouVer l’existence actuelle  
du Vitriol dans les eaux minérales.

IV: Mais cette opinion est très-mal fondée, & les preu-  
Vos qu’on apporte, n’étant d’aucun poids, n’ont pas be-  
Eoin d’être examinées en détail. Il fusura donc, pour les  
détruire entierement, de faire Voir la fausseté du prin-  
cipal argument dont on fe sert pour appuyer ce senti-  
ment. On ne l'auroit douter qu’il n’y ait dans les eaux  
minérales quelque chose qui approche de la nature du  
vitriol, puisqu’il ne faut qu’avoir du gout, & être inf-  
truit du changement que la noix de galle apporte à ces  
eaux, &c. pour en être convaincu. La question est de  
favoir si cette matiere vitriolique est de même nature  
que le Vitriol grossier dont on se sert communément î  
ce qu’on n’a point encore protrvé jusqu’ici. Car la ma-  
tiere Vitriolique des eaux.médicinales est volatile ; au  
lieu que le Vitriol commun est fixe : de forte que leur  
nature & leurs opérations sirnt tout-à-fait différentes\*  
On sait par expérience que la noix de galle n’altere  
presque point la couleur des eaux minérales chaudes\*,  
à moins qu’elles ne soient nouVcllement tirées de leurs  
Eources; & que quand elles ont été quelque tems ex-  
posées à l’air, elles ne changent point de couleur. II  
est Vrai que cette teinture est beaucoup plus noire dans  
celles qui font froides : mais leur gout ferrugineux s’é-  
Vanouit,& elles rte fe teignent plus en noir aVec la noix  
de galle, lorfqulon les expose à une chaleur douce ou  
à l’ail'. Les eaux martiales les plus fortes, fans en ex-  
cepter celles de Pyrmont, paroiffent ne plus contenir  
rien de vitriolique , lorfqu’on les fait chauffer, ou que  
l’on les laisse à l'air pendant vingt-quatre heures. Il n’y  
a même aucun de ceux qui admettent un Vitriol folide  
dans les eaux martiales, qui ait pu en tirer un feul grain  
fur cent pintes, quelque effort qu’il ait fait pour y réuse  
sir. Quoique Van-Helmont, dans fon quatrieme para-  
doxe, prétende avoir retiré du Vitriol de l’eati de Spa  
par la distillation, on auroit tort de l’en croire stir sa  
parole, puifque perfonne n’a pu jufqu’ici en tirer ürj  
Vitriol actuel par la même opération , quelque exacte  
quelle ait été. Je conclus donc que ces fortes d’eaux  
contiennent quelque chose qui approche de la nature  
du Vitriol, qui Venant à s’unir à un esprit sillphureux *i*ne ressemble au Vitriol cômmiin que par le gout & la  
couleur qu’il donne, & que c’est une erreur de croire,  
stur ce qu’on a fait mention de Vitriol en parlant de ces  
eaux, qu’elles contiennent effectIVement une grande  
quantité de vitriol grossier femblable à celui des bossi<  
tiques.

V. Les Medecins croient encore mal - à - propos que les  
eaux minérales , furtout les *Aigrelettes,* contiennent  
un fel acide , comme leur nom paroît le signifier: ce  
qui fait qu’on a jugé de leur vertu plutôt par théorie  
que par pratique. Tous les Auteurs qui ont écrit sur  
ce fujet ont été de cette opinion, si 011 en excepte Giu\*  
rius, qui publia en 1667 un Traité à Paris avec ce tin

1287 AGI

tre: *Lesocret des Aigrelettesénoelvdlement découvert avec  
la réfutation dnsentiment ou Ton est que ces eaux contien-  
nent* un nciâc.Tl s’en saut béauctiupque l’ouvrage répon-  
de à ce titre. Il est plein de vanité, & l’Auteur promet  
plus qu’il ne donne. Il s’est trouvé, il est vrai, quelques  
Auteurs qui ont reconnu un fel alcalidafis les eaux miné-  
rales chaudes : mais je suis le premier qui aie prouvé par  
expérience qu’il, existe pareillement dans *lus Aigrelet-  
tes.* Car quoique Henri de Heer déclare expreflement  
dans scm Traité des eaux de Spa, que celles - ci, aussi-  
bien que la plupart dès *Aigrelettes* d’Allemagne fer-  
mentent, jettént itfte vapeur chaude , répandent une  
odeur agréable , & laissent échapper une quantité pto-  
digietsse de bulles à une hauteur considérable, lorfque  
l’on les mêle avec du vin, il n’a jamais soupçonné  
qu’ellesleontinssent un principe alcali; & s’est déclaré  
pourTexistenee d’un acide. J’ai prouvé si clairement  
dans les pages précédentes, le contraire de cette opi-  
ïi'ion, ou l’existence actuelle d’un prinoipe alcali dans  
ces eaux minérales , qu’il est inutile de m’arrêter plus  
long-tems silr ce sujet. J’ai fait la même chofe à l’é-  
gard de leur esprit elastlque minéral, dont leurs vertus  
dépendent pour la plus grande partie.

VI. Je passe maintenant à l’examen des différentes vertus  
qu’ont les eaux minérales, lolssqü’on en ufe intérieu-  
rement. J’ofe même avancer, comme une chofe cer-  
taine, qu’elles sont beaucoup au-dessus des autres re-  
medes, de quelque nature qtl'ils soient. La connoiE-  
fance de cette vérité a donné occasion à une erreur  
considérable : car un grand nombre d’Auteurs ont at-  
tribué les vertus extraordinaires de ces eaux aux ingré-  
diens qu’elles contiennent, sians avoir égard à Peau  
pure ou véhicule, dans lequel le plus grand nombre des  
*j* parties médicinales est contenu. Un examen attentif  
m’ayant fait connoître que les fels neutres ou alcalis  
les plus purs, ni l’esprit aérien élastique dont ces eaux  
font imprégnées, ne Eont capables de produire defem-  
blables effets, & d’opérer des cures si surprenantes, in-  
dépendamment de l’eau qui les contient, je n’ai plus  
douté que la vertu qu’ont les eaux minérales de preve-  
nir & de guérir les maladies, ne vînt pour la plus gran-  
de partie de l’eau même, & que les autres principes ne  
serviffent qu’à hâter leur opération. Ce que je viens de  
dire paraîtra beaucoup plus évident à ceux qui connoisc  
Eent exactement les lois de la circulation,des sécrétions  
& des excrétions du corps humain : car comme toutes  
les liqueurs du corps ont beseIin d’être dans un mouve-  
ment continuel, & qu’elles sirnt nécessairement com-  
posiles d’tme grande portion de fluide aqueux , il fuit  
qu’il n’y a rien dans la nature qui y ait plus de rapport  
que l’eau. On a même plusieurs exemples de persion-  
nes qui sirnt parvenues à un âge très - avancé, & qui *sc*scmt délivrées elles-mêmes de maladies très-opiniâtres,  
par Pistage journalier de l’eau dont elles faisoient leur  
boisson ordinaire. Cela ne doit point paraître siurpre-  
nant, puisque l’eau est un fluide capable d’entretenir  
toutes les liqueurs & toutes les fonctions du corps dans  
leur état naturel, de prevenir la putréfaction ou la cor-  
ruption des particules fubtiles , terrestres, falines &  
sulphureufes, qui résident dans ces liqueurs , de dé-  
Iayer & de dissoudre toutes les humeurs vifquèufes,  
gluantes ou tenaces, qui font capables d’obstruer les  
vaisseaux les plus déliés ; en un mot, puisqu’elle est le  
fluide qui aide & facilite toutes les excrétions qui fe  
font par les felles , les urines , la sueur, & les autres  
couloirs du corps, & qui entraîne toutes les matieres  
qui peuvent lui nuire.

VII. Ce qui confirme encore ce que j’ai avancé est, qu’il  
y a une grande quantité d’eaux minérales qui paroissent  
ne contenir aucun principe minéral ou falin, & qui  
ont cependant une vertu médicinale & curative qu’on  
ne peut attribuer qu’à leur pureté & à leur légereté.  
Mais comme une telle eau, quelque pure qu’elle foit,  
ne Eauroit produire aucun effet considérable , à moins  
qu’on n’en boive copieusement, puis qu’elle devient  
plus nuisible que salutaire lorsqu’on en boit trop peu ,

ACÏ 288

& que cependant *sa* trop grande quantité peut assé-  
ment surcharger la nature ou ne point *se* distribuer  
comme il faut dans le corps, & causer par là des stagna-  
tions , des extravasation!!, &c. rien neparoît pluspro-  
pre à prevenir ces inconvéniens , que d’aiguifer cette  
eau avec quelque matiere faline & active, qui foit  
non-seulement propre à aiguillonner les fibres motri-  
ces du corps & à accélerer leur mouvement, mais en-  
core à dissoudre les humeurs vifqueuses & grossieres  
qui s’attachent aux parois des vaisseaux, & empêchent  
la circulation des liqueurs. Il est donc évident que cet-  
te augmentation des vertus que reçoivent les eaux mi«  
nérales , est principalement due aux principes fialins ,  
actifs & fpiritueux qui entrent dans leur composition,.  
quoique je ne prétende point leur attribuer d’effets  
qu’ils ne produisent naturellement.

VIII. Cette fausse notion des effets des eaux minérales a  
fait naître une autre erreur considérable. Car il y a plu-  
sieurs perfonnes, même parmi les Medecins, qui s’i-  
màginent qu’on ne peut mietlx juger des vertus & des  
effets salutaires de tes eaux, que par l’examen des in-  
grédicns qu’elles donnent après l’évaporation , sans  
faire attention que la voie du feu dont on fe Eert dans  
cette opération n’est point sûre, puisqu’il ne sert qu’à  
découvrir les principes les plus fixes de cette eau, leurs  
principes subtils d’où dépend une partie de leurs vertus  
demeurant inconnus. La matiere terrestre de la nature  
de la chaux, dont la plupart des eaux sont chargées,  
est plus propre, pat exemple, à suspendre qu’à hâter  
leurs effets, surtout lorsqu’elles sont dépouillées de  
leur chaleur & de leur principe spiritueux. C’est ce  
qui fait que les eaux minérales chaudes qu’on a laif-  
fées refroidir, ou qui ont été expofées quelque tems à  
l’air, occasionnent lorsqu’on en boit un grand nombre  
de maladies, & ne paffent pas aussi vîte que lorfqu’on  
en ufe au sortir de leurs sources. C’est de quoi nous  
avons un exemple remarquable dans les eaux de Car-  
les-Bade chaudes & froides, dont on a parlé ci-devant.

IX. Puifque les Medecins eux-mêmes se font trompés sisr  
les principes & les effets des eaux minérales, on ne  
doit pas être surpris que la fausteté de pareilles no-  
tions ait donné lieu à plusieurs opinions absiurdes &  
pernicieuses touchant l’usage de ces eaux. Un grand  
nombre de persionnes condamnent les eaux minérales  
par oui-dire, sians avoir jamais visité ces sources , &  
Lans avoir été temoins de leurs effets : de là , comme  
c’est la coutume ordinaire des hommes, elles suppo-  
sent que ces eaux contiennent un grand nombre d’in-  
grédiens dangereux, & sans se donner la peine de  
pousser plus loin leur recherches , elles les annoncent  
comme une espece de poisim violent & dangereux , à  
qui il leur plaît de donner le nom de remede de che-  
val, ne le jugeant propre qu’à ceux qui sirnt d’un tem-  
pérament très-robuste. Comme un pareil préjugé pour-  
roit *se* répandre, je silis bien asse de faire voir ici  
qu’il est directement opposté à la rasson & à l’expérien-  
ce. Je connoîtrois avec plaisir ceux qui pourroient me  
prouver que Peau est un remede violent, car je nesiai  
aucun remede plus sûr & plus innocent dans la nature.  
Je voudrois que l’on m’indiquât dans la Medecine un  
remede plus sûr que les siels neutres & alcalis. Qu’y a-t-il  
de plus doux& de plus convenable aux personnes d’u-  
ne complexion foible, qu’une terre ferrugineuse, fub-  
tile & astringente, mêlée avec un fel doux & dissoute  
dans une eau extremement pure & légere ? Je deman-  
derois enfin si l’on connoît quelque chosie plus propre à  
augmenter les forces du corps qu’un fluide fubtil, insu  
pide & spiritueux ? Voilà cependant les principes ac-  
tifs qui donnent aux eaux minérales toutes les vertus  
qu’elles possedent. Tant s’en faut qu’elles foient vio-  
lentes, qu’elles agissent Eans causer aucun trouble, de  
Eorte que foit qu’elles purgent ou qu’elles excitent le  
vomissement, elles ne détruisent ni les forces, ni l’ap-  
pétit, & ne causent pas la moindre indisposition, lors  
même qu’elles operent avec le plus d’efficacité : au  
contraire, elles excitent l’appétit, fortifient l’esto-

mac,

289 ACI

mac, & réparent les esprits. Lorsqu’elles passent par  
les urines, elles n’occasionnent aucune strangurie , ni  
aucune acreté, mais elles sortent sims causer le moin-  
dre sentiment douloureux. Operent-elles par les sueurs,  
elles ne causent aucune défaillance ni autre femblable  
accident. On a vu des perfonnes de l’un & de l’autre  
*sexe,* d’un tempérament très-délicat, attaquées defie-  
vres , d’hémorrhagies , &c. des femmes après des  
couches réduites à l’extrémité, boire hardiment les  
eaux de Carles-Bade, sans en ressentir la moindre in-  
commodité ; au contraire , ces eaux hâtoient toutes  
les fécrétions, rétablissaient leurs forces & terminoient  
la cure. Ces eaux font si peu dangereufes que les en,  
fans & les femmes enceintes peuvent en user avec  
fuccès. Les persimnes d’un tempérament délicat s’en  
trouvent beaucoup mieux que celles qui sirnt robustes,  
& n’ont besoih que d’en prendre une dose modérée.  
Il faut cependant avouer que les eaux chaudes deCar-  
les-Bade font extremement dégoûtantes lorsqu’on en  
boit dix à douze pintes par jour ou dans l’espace de  
quelques heures, surtout pour ceux qui ne font point  
accoutumés à leur mauvais gout : mais il ne s’ensuit  
point de là qu’on doive les appeller un remede de che-  
val ; & ce seroit mal raisimner que de juger de la vio-  
lence de ces eaux par l’étendue de leur dose.

Les Allemands semblent être les seuls qui fassent un si  
» grand usage des eaux minérales en d’aussi grandes  
» doses : mais je ne serois point d’avis qu’on les imi-  
» tât, si ce n’est dans des occasions extraordinaires.  
» Deux quartes d’eau minérale passent pour une forte  
» dofe en Angleterre ; & la mesure ordinaire n’est que  
» d’une quarte ou de trois pintes. Une bouteille d’eau  
» de Spa ou de Pyrmont bue à différentes reprises, est  
» une dofe considérable pour nous ‘ & l’on trouve que  
» quatre ou cinq verres de demi - pinte chacun, de  
» nouvelles eaux de Tunbridge à Isiington , suffisent  
» pour l’ordinaire. » Skaw. *Notes sur Hoffman.*

X. Quoique les eaux minérales soient un remede extre-  
mcment sûr & innocent, eu égard à leur nature & à  
leurs vertus, il arrive souvent néantmoins, par le côn-  
seil de Medecins imprudens,qu’elles deviennent un re-  
mede dangereux. Car quelques-uns ont la mauvaise  
coutume de donner un purgatif violent à leurs mala-  
des le jour qu’ils commencent à prendre les eaux ou  
un jour auparavant , pour préparer , difent - ils ,  
leur corps pour les eaux. Une pareille méthode ne  
peut être qu’extremement préjudiciable , car la nature  
des purgatifs violens & résineux que l’on vend dans les  
boutiques,tels que la coloquinte,le jalapsta fcammonée,  
l’élaterium, &c. est telle,qu’ils peuvent,par le principe  
caustique d’où dépend leur action, détruire entierement  
le ton & la force de l’estomac & des intestins,& altérer  
leur mouvement péristaltique naturel.

Cela ne sauroitêtre qssextremement préjudiciable, puise  
que rien n’est plus nécessaire pour assurer l’effet de ces  
eaux, que de conserver le ton & le mouvement de ces  
parties dans leur entier. Mais Pssage de ces sortes de  
purgatifs est beaucoup plus dangereux & plus funeste  
à ceux qui prennent les *aigrelettes,* car estes ne font  
qu’augmenter par leur frosdeur le dommage que ces  
remedes leur ont caufé ; au lieu que les eaux minéra-  
les chaudes peuvent en quelque forte y remédier par  
leur chaleur, résoudre les contractions, & rétablir le  
mouvement de ces parties. Ce qui rend encore les mau-  
vais effets de ces purgatsss violens plus sensibles , est ,  
que dès le jour même que l’on boit ces eaux, elles ne  
passent point avec la même facilité par les couloirs du  
corps qu’elles l’eussent fait, si on n’eût point *usé* de  
ces purgatifs qui resserrent les intestins & leurs vaise  
Ecaux excrétoires, comme l’expérience le fait voir tous  
les jours. Caron remarque que ceux qui ont pris quel-  
que purgatif violent font pendant plusieurs jours beau-  
coup plus constipés qu’ils ne l’étoient auparavant.

XI. Mais comme l’abus que l’on fait d’une chofe d'est  
*Tome L*

ACÏ aso

point une raifon qui doive nous obliger a en prôscri"1re l’usage, nous ne condamnerons point indifferem-’  
ment tous les purgatifs qui fervent à préparer le corps  
aux esters des eaux, mais feulement ceux qui ont une  
qualité violente & pernicieuse. Il est même nécessaire  
dans quelques cas de prendre un léger purgatif, lorse.  
que les intestins font embarrassés par une matière grose  
siere & visqueuse, qui ne manqueroit point sans cette  
précaution, dé ssoppofer au passage des eauX,d’empê-  
cher leurs esters , & d’occasionner un grand nombre  
d’autres inconvéniens. Cette précaution est encore né-  
cessaire lorfqu’on prend les bains , pour prévenir les  
maladies auxquelles font souvent exposés ceux qui  
vont à ceux de Carles-Bade , après l’avoir négligée.  
Mais on doit choisir des purgatifs doux qui nettoyeur  
les premieres voies sans violence , comme peuvent  
être la folutiôn de manne avec de la crême de tartre,  
ou une demi - once de sel d’Epfom dissous dans une  
demi - pinte d’eau , ou une quantité convenable de  
quelque eau purgative que l’on peut prendre un ou  
deux jours avant qu’on prenne les eaux. Mais lorsque  
le corps a été long-tems constipé , & que les excrémens  
*Te* font endurcis dans les intestins , il vaut beaucoup  
mieux prendre un ou deux clysteres émolliens prépa-  
rés avec des feuilles & des racines de mauve bouillies  
dans du gruau ou du lait , auxquelles on ajoutera quel-  
que peu d’huile & de fel. Il suffit à ceux dont les pre-  
mieres voies ne font point obstruées par une grand©  
quantité d’humeurs, de dissoudre dans le premier ver-  
re d’eau qu’ils boivent environ trois gros de fel d’Ep-  
folu , qui faciliteront efficacement le passage des eaux  
minérales. Ceux dont le ventre est suffisamment libre  
n’ônt pas besoin d’user de ces scjrtes de précautions.

XII. Les Medecins ont encore la mauvaise coutume lorse  
que leurs malades ont cessé de prendre les eaux , d’user  
de cathartiques violens pour évacuer ce qui peut en  
être resté dans le côrps, fans avoir égard au tempéra-  
ment des peisonncs , ni au régime qu’on doit observer  
dans un pareil cas. Il est certain , & l’expérience le  
prouve tous les jours, que lorfqu’on a pris les eaux  
pendant long-tems, elles forment des stagnations dans  
différens endroits du corps, furtout dans les circonvo-  
lutions des intestins , qu’il est absolument néceffaire de  
détruire. On ne doit point cependant le faire impru- -  
demment ou en altérant les forces , mais ufer pour cet  
efl'et de moyens doux & innocens. Il est donc du de-  
voir du Medecin de choisir des remedes appropriés àu  
tempérament & aux forces dtl malade, fans rejetter ab-  
folument llufage des purgatifs les plus forts , mais de  
-leur préférer toujours ceux qui n’agissent par. aucun  
principe caustique , & qui ont cependant assez de force  
pour produire l’effet qu’on desire. De cette espece sont,  
particulierement la manne aiguillonnée de quelque fel  
purgatif, l’extrait de rhubarbe ou celui d’aloès : car  
ces remedes étant facilement dissous par les humeurs  
des intestins, operent promptement fans s’attacher à  
leurs tuniques, sans les irriter, & fans occasionner des  
tranchées , des inflammations, &c. comme il n’arrive  
que trop fouvent lorfqu’on emploie la résine de jalap,  
la sicammonée & le diagred , sans les correctifs conve-  
nables. Cependant cbmme il peut fe trouver des per-  
scmnes assez prévenues en faveur de ces fortes de pur-  
gatifs, pour ne point vouloir en abandonner l’usage,  
je le leur permets, pourvu qu’ils les donnent en peti-  
te dose & avec une dragme ou deüx de SH d’Epfom  
ou de sel.neutre, pour hâter leur opération & pour *en*faciliter la fortie. Ces fortes de Eels, comme tout le  
monde le fait aujourd’hui, augmentent si fortl'effica-  
cité des cathartiques résineux , qu’un sieul grain de  
fcammonée ou de résine de jalap , mêlé, avec dix ou  
quinze grains de sel neutre purgatif, produit beaucoup  
plus d’eflet que six grains de pareille hubstance résineu-  
se prife toute feule;& cela fans incommoder le malade,  
& en éloignant les inconvéniens qui fuivent assez or-  
dinairement l’usage des purgatifs résineux. Lorfqu’une  
perfonne a l’estomac & le conduit intestinal nàturelie..

ρ.χι ACI

ment forts , & que les eaux minérales ont formé une l  
stagnation considérable dans cette derniere partie , on  
ne peut mieux faire que de lui donner un purgatif très-  
fort , pourvu qu’on lui prescrive un régime convena-  
ble, c’est-à-dire , quselle *se* garantisse avec foin de quel-  
que Eorte de froid que ce foit, & qu’elle prenne quel-  
que tems avant & après l’opération de ces remedes des  
bouillons émolliens , du gruau & autres choEes Eem-  
blables, pour garantir l’estomac & les intestins del’acri-  
monie corrosive , qui ne manqueroit pas de leur nuire  
si llon négligeoit cette précaution.

a L’exercice du cheval & les autres différentes esipeces  
» d’exercices semblent très-propres à provenir ce mau-  
» vais effet, de sijrte qu’on pourroit peut-être en ap-  
» prouver l’usage, sinon tandis qu’on prend les eaux, du  
» moins après qu’on a ceffé de les prendre. M. Slare est  
» persuadé que les eaux paffent beaucoup mieux lorf-  
» qu’on *se* tient en repos dans un lit. Il est vrai que cette  
» précaution facilite le passage des eaux parles urines :  
» mais comme cette voie d'est pas la feule par où elles  
» puissent s’évacuer, & qu’il est nécessaire dans certains  
» cas qu’elles trouvent une ssue par les autres couloirs  
» du corps , &. par tous les conduits excrétoires , un  
» exercice & un mouvement modéré ne peut être que  
» très-utile pour cet effet. Skaw. *Notes»*

XIII. Les Medecins tombent encore dans une autre erreur  
au I.ujet des purgatifs dans le cas des eaux minérales ;  
car la plupart n’en connoissent que d’une feule espece,  
qu’ils ordonnent indifféremment sans avoir égard àl’é-  
tat du malade & de la maladie , comme si la nature  
avoit formé tous les corps de la même maniere, & les  
avoit rendus propres à éprouver l’effet d’un feul & *me-  
me* remede. Il est pourtant certain que les purgatifs  
ne peuvent être avantageux , à moins qu’ils ne foient  
appropriés au tempérament, à l’âge , au fexe , & à la  
maladie. La rhubarbe est par exemple le purgatif qui  
convient à ceux dont le ton de l’estomac & des intese  
tins est détruit, qui font stljets aux diarrhées, aux fem-  
mes enceintes , ou qui ont accouché depuis peu , &c.  
La manne &les sels neutres purgatifs valent beaucoup  
mieux pour les perfonnes dont les humeurs font âcres  
& acrimonieuses , qui fiant sujettes à la goutte , aux  
rhumatismes ou aux affections hypocondriaques. Lorse  
que la bile domine , que l’on veut en diminuer la quart-  
tité & détruire sa chaleur , il n’y a rien de meilleur  
que les tamarins. Mais lorsqu’on renverEe cet ordre  
& que l’on donne des remedes différens dans des cas  
qui sont les mêmes, on doit s’attendre à leur voir pro-  
duire des effets contraires à ceux qu’on attendoit.

XIV. C’est une question qui n’est pas moins embarrassante  
jpour le malade que pour le Medecin, que celle de *sa-  
voir* s’il est toujours nécessaire après que l’on a cessé  
de prendre les eaux , de *se* purger avant que de pren-  
dre les bains ? Je répons à cela , que cette précaution  
n’est pas toujours nécessaire ; car si les eaux ont passé  
comme il faut & qu’on n’apperçoive aucune marque  
de stagnation dans le corps , il est inutile de fatiguer  
l’estomac & tout le corps par des purgatifs réitérés ,  
furtout si la cure n’est que préfervative ; & s’il faut  
que j’avoue la vérité, il me siemble que les Medecins  
ont plus en vue leur intérêt que la simté de leurs ma-  
lades , lorsqu’ils donnent un semblable conseil. « Jso-  
*» se* me flater qu’il est peu de Meds^ins qui méritent  
» ce reproche , ceux que j’ai fréquentés en Angleterre  
» ayant trop d’honneur & de probité pour agir par un  
» motif aussi méprifable. Je ne prétens point cepen-  
» dant justifier tous ceux qui exercent cette profession  
» du reproche d’une avarice qu’on ne fauroit approu-  
» ver ».

Mais le cas est tout-à-fait différent lorfqu’on ne rend  
point les eaux à mesure qu’on les prend , & qu’elles  
restent dans le corps, ou que l’estomac des personnes  
hypochondriaques est surchargé d’un amas de matie-  
re vssqueuse & acide , que le défaut de digestion a

A C î &92

occasionné : les purgatifs deviennent absolument né-»  
ceffaires dans ces circonstances; à moins qu’on ne veuil-  
le exposer le malade à un danger évident en lui ordon-  
nant PuEage des bains. On doit éviter cependant les  
purgatifs violens & n’en employer que d’extremcment  
doux, comme peuvent être le fel d’Fpfom , la manne,  
les pilules de Ruffus , l’extrait de Rhudius , &c.

XV. Nous n’aurions rien fait , si après avoir instruit le  
lecteur de tout ce qui concerne Pufage des purgatifs,  
nous négligions de le prevenir fur les bons & mau-  
vais effets que peut produire la saignée dans le cas de  
llusage des eaux minérales. On trouve plusieurs Me-  
decins qui avancent Eur la bonne-foi d’Erasistrate & de  
Van-Helmont dont ils füivent l’opiniofi , que la fai-  
gnée est de tous les remedes celui qui est le plus pro-  
pre à détruire la vie, & qui fur ce principe en profcri-  
vent entierement l’usage. Nous n’examinerons point  
pour le préfent ce sentiment, & nous nous contente-  
rons de faire voir que lafaignée est souvent utile pour  
nous faire retirer de Pufage des eaux tous les avantages  
qu’on peut en espérer,& qu’elle est quelquefois si *néces-  
saire* qu’on ne peut la négliger fans danger. Je ne prétens  
point cependant en conseiller Ptssage à toutes Portes  
de persimnes indifféremment, mais seulement à celles  
qui ont trop de sang & de liqueurs, surtout aux fem-  
mes dont les regles ont cessé pour quelque caufe que  
ce soit, aussi-bien qu’aux hommes qui font siijets au  
flux hémorrhoïdal , lorsqu’il vient à *se* sclprimer. La  
Eaignée est encore sort utile à ceux dont les vaisseaux  
stont trop pleins , à ceux enfin qui scmt accoutumés à  
la bonne chere , qui font un grand ufage de vin , ou  
qui simt d’une eomplexion vigouresse & d’un embom-'  
point considérable.

XVI. Pour que les fluides naturels puissent circule/  
promptement dans tous les conduits du corps , il est  
nécessaire que les vaisseaux ne soient point I.urchar-  
gés de seing. L’on I.ait par expérience que les person-  
nes qui font d’un tempérament pléthorique & replet,  
ont le pouls plus lent , & que les excrétions *se* font  
avec plus de peine : mais afftssi-tôt qu’on leur a tiré une  
certaine quantité de fang, le pouls devient plus libre  
& plus fort & les sécrétions plus abondantes. Si donc,  
lorfque le corps est surchargé de sang & d’humeurs ,  
on boit les eaux en grande quantité , elles cireulent  
non-seulement avec plus de peine, elles croupissent &  
*se* corrompent, elles peuvent même forcer le sang à  
fe porter dans les parties les plus essentielles à la vie ,  
& oCcàsionner par-là des inflammations, des hémor-  
rhagies , dés obstructions de vifceres & plusieurs au-  
tres facheux accidens capables de caufer la mort à ceux  
qui prennent les eaux fans avoir pris la précaution de  
se faire faigner. Les persiannes au contraire, qui usent  
de la saignée un otl deux jours avant que de commen-  
cer les eaux , ne courent point le même risque , .& se  
trouvent très - bien de ce remede , comme le savent  
ceux qui ont observé avec foin les effets des eaux mi-  
nérales , car l’on remarque communément que ceult  
qui *se* trouvoient incommodés des eaux à caufe qulel-  
les ne paffoient point, & qui avoient été forcés d’y re-  
noncer , les ont reprifes de nouveau avec beaucoup de  
succès, après s’être fait tirer quelque peu de seing.

XVII. Plusieurs Medecinsfesont unfcrupule d’ordonner'  
les *Aigrelettes* à ceux dont les nerfs font affaiblis , de  
peur de les affoiblir encore davantage. Il faut conve-  
venilfren effet , & l’expérience fait voir tous les jours ,  
que le froid extérieur caisse souvent de très-facheux  
lymptomes dont la violence augmente encore davan-  
tage , lorsqu’il pénétre jusqu’aux parties internes qui  
ne font point accoutumées à le fupporter. L’on a vu ,  
par exemple , des persimnes qui ont perdu tout d’un  
coup la vue *î Sc.* qui ont été seiisies d’un tremblement  
dans tous les membres pour s’être refroidies tout d’un  
coup ; & d’autres à qui un lavement froid a caufé la  
mort : mais il faudroit être extremement ignorant pour  
rejettcr entierement Pufage des eaux minérales froi-  
des, à casse que quelques personnes s’en Eont mal trou-

'293 A C 1

vées. Cela prouve tout au plus qu’on ne doit point  
les ordonner de la forte , lorsqu’on en appréhendé  
quelque fâcheux accident ; mais prefcrire une métho-  
de qui Convienne à l’état dans lequel le corps fe trou-  
ve. Celle que j’ai pratiquée pendant long-tems avec le  
plus de fuccès a été de plonger les bouteilles dans un  
bain-marie, jusqu’à c’e que Peau eût acquis une chaleur  
convenable , après avoir auparavant percé le bouchon  
avec une aiguille , pour faciliter l’évaporation de Pesa  
prit élastique qui fe dilate par la chaleur, & empêcher  
les bouteilles de *fe casser.* On ne doit point appréhen-  
der de dépouiller par-là les eaux minérales de l’esprit  
élastique d’où leurs vertus dépendent ; car çomme la  
chaleur n’est point excessive & que l'on ufe de précau-  
rions nécessaires, elles en retiennent toujours une quan-  
tité suffisante. Quoique ce que je viens de dire n’ait  
pas bestiin de preuves, puisque c’est une matiere de  
fait, je fuis bien asse néantmoins de faire obferver que  
les eaux des fources les plus chaudes, dont la chaleur  
est beaucoup au-dessus de celles dont il est question, ne  
font point entierement dépouillées de ce principe vo-  
latil minéral.

*Maladies auxquelles ses Eaux Minérales conviennent  
contre l’opinion commune.*

kVIII. Après avoir indiqué aux malades & aux Medecins  
la méthode qu’on doit ltiivre aussi bien que les précau-  
tions dont on doit user .en prenant les eaux , je vais  
examiner quelles font les maladies à qui ces eaux con-  
viennent préférablement à tout autre remede. Mais  
comme le nombre de ces maladies est très-grand , je  
ne parlerai que de celles où la plupart des Medecins  
croient ces eaux plus nuisibles que falutaires, & je me  
servirai de la rasson & de l’expérience pour faire voir  
la fausseté de ce fentiment.

ίΧΪΧ. L’usage des eaux minérales passe pour extremement  
dangereux dans les hémorrhagies violentes de quel-  
que nature qu’elles foient. Les raifons dont les Mede-  
cins s’appuient pour les défendre dans ces fortes de  
cas , font sondées fur le peu de connoissance .qu’ils  
ont de la cause de ces évacuations , & de la nature de  
ces eaux qu’ils croient compostées d’ingrédiens mé-  
talliques , vitrioliques & styptiques ; & l’expérience  
leur ayant fait connoître que les astringens font ordi-  
nairement nuisibles dans de pareils cas, ils fe font crus  
en droit de défendre Pufage des eaux minérales chau-  
des & froides. Mais comme il ne faut qu’être instruit  
des lois de la circulation du fang pour découvrir la  
vraie caufe de ces excrétions, & que la crainte que l’on  
a des ingrédiens styptiques que les eaux minérales con-  
tiennent,est mal-sondée ; on doit rejetter leur fenti-.  
ment comme frivole & puérile. L’on fait aujourd’hui  
que ces.hémorrhagies violentes ne viennent que des  
obstructions qui fe forment dans certaines parties du  
corps & qui s’oppofent à la circulation du fang. Le  
cours du sang fe trouvant, intercepté , il faut nécessai-  
rement qu’il s’engendre des matieres dans les vifceres  
& que les obstructions deviennent plus considérables.  
11 arrive de-là que le fang qui fe porte toujours en plus  
grande quantité dans les parties obstruées, ne trouvant  
aucun passage , il fe détourne de fa route & fe porte  
dans les parties où il a accoutumé de trouver une issue  
ou une moindre résistance. Le principal but que l’on  
doit *se* proposier dans la cure de ces maladies , est de  
détruire les obstructions des vifceres pour que le sang  
puisse y reprendre sim cours. Rien n’est plus propre à  
cet effet que llustage des eaux minérales aiguillonnées  
de quelque fiel, car elles ont la propriété de délayer &  
de rendre plus fluides au moyen de la grande quantité  
de parties aquetsses qu’elles contiennent , les humeurs  
qui croupissent & d’en faciliter le mouvement , tandis  
que leurs particules falines dissohvent les viscidités, pi-  
cotent & ébranlent les vaisseaux & les obligent à *se*débarrasser des matieres qu’ils contiennent ; c’est ce qui  
doit naturellement arricer dans le cas dont nous par-

A CI 394

Ions, Et en effet ; Henri de Heer déclare expressément  
que les eaux de Spa font extremement propres àpro-  
voquer les regles, Comme un millier d’exemples est  
font foi, 8ç en même-tems à en modérer l’écoulement  
lorsqu’il est trop abondant.

XX. Mais afin que l’effet de ees eaux foit plus assure, il  
faut que le corps ne foit point accablé par la quantité  
qu’on en prend, que la dofe en foit petite, & leur cha-  
leur modérée. Ce qui arrive à ceux qui prennent les  
eaux de Carles-Bade , fuffit pour nous faire juger de la  
nécessité dont il est d’avoir égard à Cette circonstance.  
Celle des deux fources, qsu est la plus tempérée pro-  
duit des effets admirables dans les cas dont nous par-  
lons, au lieu.que l’autre qui est extremement chaude  
ne fait qu’augmenter la maladie. Il est encore très-im-  
portant , lorfque les hémorrhagies dont on a parlé ci-  
dessus, font abondantes , d’éviter avec foin, pendant ,  
& après qu’on a pris les eaux , tous les aloétiques, &  
tous les purgatifs violens qui agitent considérablement  
le fang. 5uppofé cependant que les purgatifs fussent  
nécessaires, on peut fubstituer a-uy précédens ceux qui  
ont fine qualité légerement fortifiante, comme le fel  
d’Epfolu , la rhubarbe, le *séné,* &c.

XXI. Ces eaux qui ont une vertu singuliere pour  
arrêter les hémorrhagies accidentelles, ne font pas  
moins utiles dans les suppressions de celles qui sirnt  
naturelles & ordinaires. Il n’y a même que ceux  
qui n’en ont jamais fait ufage qui puissent ré-  
voquer ce fait en doute. Comme la suppression de  
ces excrétions naturelles & critiques ne vient que de  
l’obstruction ou de la contraction spasimodique des  
vaisseaux sanguins ; on fie peut rien employer de plus  
efficace que les eaux minérales qui ont la vertu de pé-  
nétrer jusqu’aux extrémités deces vaisseaux, de ramol-  
lir & dlatténuer les substances grossieres qui obstruent  
les passages,& de les chasser par la force de l’esprit éthé-  
ré qu’elles contiennent, en même-tems qu’elles relâ-  
chent par l’abondàfice de leur partie purement aqueu-  
fe , les fibres endurcies ou trçp tendues , *8z* défiobsi-  
truent les vaisseaux par où le fiang a coutume de pren-  
dre son cours. Je trouve à propos, poür confirmer mon  
raisonnement, d’isserer ici l’lustoire d’un cas extraor-  
dinaire dont j’ai été témoin , & que j’ai choisi parmi  
un grand nombre d’autres qui ont rapport à mon  
sistet.

« Une persionne de distinction , âgée d’environ«winquan-  
» te ans, d’un tempérament ni trop stanguin ni trop  
» bilieux, qui menoit depuis long-tems une vie oisive,  
» & ne *se* refusioit à aucun plaisir , fut attaquée de la  
» goutte, & d’ufi flux hémorrhôidal dont les périodes  
» etoient réglées,& dont il ne feressentit pas beaucoup,  
» tant qu’il eut la précaution de fe faire ouvrir la vei-  
» ne à propos. Un Medecin, dont j’ignpre le nom, lui  
» ayant confeillé il y a quelques années de renoncer à la  
» saignée, fous prétexte qu’il commençoit à vieillir, &  
» le malade ayant eu le malheur d’adhérer à fon avis,  
» il fut attaqué Pété fuivant d’une colique violente ,  
» d’une constipation opiniâtre, & fie douleurs excessi-  
» ves. Le Medecin, dont il avoit coutume de se servir,  
» ne sachant point la véritable cause de sa maladie ,  
» l’attribua à une goutte rempntee, & lui défendît la  
» saignée, comme un remede inutile & dangereux,  
σι Un autre Medecin qu’il fit appeller, ayant examiné  
» de près la catsse de fia maladie, le fit aussi-tôtfiaigner  
» au pié, & lui ordonna des clystéres émolliens. La  
x> violence des douleurs diminua aussi-tôt, & sa santé  
» s’étant rétablie de jour en jour, il fut aux eaux de  
6 Carles-Bade, dont llessage externe & interne lui  
» ayànt procuré le retour périodique de fa goutte & de  
» fes hémorrhoïdes, il fut entierement guéri de fa co-  
\* Tiqué. »

XXII.Les vaisseaux lymphatiques ne font pas moins fujets  
que les vaisseaux sanguins aux évacuations immod6-  
rées, dont les plus ordinaires font la gonorrhée dan#

**T y**

295 ACI

les hommes, & les sieurs blanches dans les femmes.  
La plupart des Medecins font d’avis que les eaux mi-  
nérales ne valent rien pour ces sortes de maladies :  
mais Henri deHeer a fait voir dans fon tems la fausseté  
de cette opinion, & prouvé que quelque douteux que  
foit l’effet des autres eaux dans les cas dont nous par-  
lons ; celles de Spa sont extremement utiles dans la  
gonorrhée virulente,ce qu’il prouve par plusieurs exem-  
ples dont il a été témoin. Il est pourtant certain que  
ces siortes de flux ne font ordinairement qu’augmenter  
par Pufage des eaux minérales , & que cela peut les  
avoir décrédltées. Car tant que les Medecins ont igno-  
ré la caufe de ces desordres, ils ont attribué l’augmen-  
tation de ces flux à celle de la maladie. Mais puisque  
les découvertes qu’on a faites dans l’Anatomie, nous  
ont instruits du *siégé &* de la nature de ces fortes d’in-  
commodités; il est naturel que la cure y soit relative.  
La gonorrhée ne vient pour l’ordinaire que d’une per-  
te de semence occasionnée par le virus vénérien, qui  
ronge les prostates , & les autres glandes qui appar-  
tiennent aux parties de la génération , & y casse des  
skirres & des fistules. Les pertes blanches proviennent  
d’une humeur acrimonieuse, que l’usiage trop violent  
& trop fréquent du plaisir vénérien a engendrée ; ou  
d’une humeur virulente qui infecte les glandes du va-  
gin , au point de leur faire évacuer les liqueurs qu’el-  
les contiennent, furies parties qui scmt auprès. Ces  
mêmes liqueurs *se* trouvant pareillement infectées ,  
corrodent les fibres les plus déliées des parties par où  
elles paffent, & occasionnent par-là des douleurs ai-  
gues & poignantes , des excoriations & des ulceres,  
d’où découle la matiere virulente dont nous avons  
parlé. Il paroît par ce détail qui est tiré des dissections,  
qu’il d'y a rien de plus propre que les eaux minérales  
pour entraîner, délayer, & affoiblir ces fuCs infectés ;  
pour ramollir les glandes endurcies, fortifier les fibres  
picotées & corrodées, & les réunir de nouveau aux  
parties qui font dans leur entier; & quoiqu’il soit vrai  
que le flux augmente tant qu’on prend les eaux , la  
cure n’en est que plus assurée dans la suite. Mais rien  
n’est plus propre à la faciliter, que Pufage modéré  
des remedes balsamiques, & des décoctions des bois  
dessiccatifs, pendant que l’on boit ces eaux.

XXIII.Les eaux minérales ne font pas moins avantageuses  
pour la cure des maladies qui ont leur siége dans les  
glandes du corps, & qui proviennent de l’obstruction  
& dü relâchement des parties glanduleuses ; car ces  
eaux ont une qualité apéritive, délayante, résolutive,  
déterstve, & fortifiante. Pour donner plus d’autorité à  
ce que j’avance , je trouve à propos de faire part au  
Lecteur d’un fait extremement curieux qui est arrivé  
depuis peu.

« Une Dame Portugaife ayant demandé à son Medecin  
» un purgatif de précaution ; il lui ordonna un élec-  
» tuaire, dont l’usage lui causa une falivation très-vio-  
» lente qui dura prefque huit mois , qui la jetta dans  
» une soiblesse extraordinaire, & la rendit presque aussi  
» maigre qu’un squelete. On lui conseilla de prendre  
» les eaux de Carles-Bade, & de se purger de tems en  
» tems, ce qui produisit un si bon effet qu’elle fut dé-  
» livrée de fon incommodité, & qu’elle recouvra fa  
» beauté & fes forces ordinaires. Une chofe qui mérite  
» d’être remarquée, est que cette Dame ayant pris plus  
» long-tems les bains chauds qu’on ne le lui avoit or-  
» donné, pensai retomber après fa guérifon dans la mê-  
□a me incommodité qti’auparavant, & ce malheur n’eût  
» pas manqué de lui arriver, si fon Medecin ne Peut  
» prévenu par des remedes convenables. »

*Comme ces deux cas font extremement remarquables s je  
n’ai point voulu les laisser ignorer au Lecteur -> quoiqu’ils  
n’ appartiennent point directement â mon sujet.*

XXIV. On est dans l’opinion que les eaux minérales nui-  
fcnt aux poumpns, & augmentent les maladies de ce

\* ACI 296

viscere. Cette erreur doit, felontoute apparence,fon  
origine au peu de connoiffance que l’on a des principes  
qui composent çes eaux , & au mauvais tssage qu’en  
ont fait des personnes dont les poumons étoient déja  
ulcérés ; ce qui fait que des Medecins peu instruits ,  
les ont déclarées nuisibles dans les maladies de ce *vis-  
cere.* Il est manifeste par l’infpection anatomique des  
corps des perfonnes qui sont mortes de consomption;  
que la plupart des maladies de cette partie ne viennent  
que de l’obstruction & de la dureté des glandes dont il  
abonde. De-là naiffent les toux opiniâtres , les phti-  
sies, les difficultés de respirer, l’asthme, &c. Leprin-  
cipal but qu’on doit Ee proposer dans toutes ces mala-  
dies, est de détruire les obstructions & les skirrhosités  
qui *se* sont formées dans les poumons, à quoi rien n’est  
plus propre que les eaux minérales. Mais pour em-  
pêcher que leur acrimonie faline, qui est certaine-  
ment contraire à la fubstance délicate & spongieuse  
des poumons, devienne nuisible ; il faut les mêler avec  
du lait d’ânesse, que l’on fait être par expérience le  
meilleur pour cet effet, ou avec celui de chevre. Ce  
mélange non-feulement émousse leurs particules sali-  
nes , mais adoucit encore Pàcrimonie de toute la masse  
du sang, ce qui rend ces.eaux extremement salutaires  
dans ces maladies : j’ai été plusieurs fois témoin des  
bons effets qu’elles ont produits dans ces fortes de cas  
lorsqu’on en a ssé avec cette précàutioni

XXV. Ce qüe nous avons dit ci-dessus des maladies des  
poumons, peut' s’appliquer à celles du bas-ventre , &  
des autres vicceres. Si l’on ert croit les écrits & les dise  
cours de quelques Medecins , rien n’est plus préjudi-  
ciable aux vistceres que les eaux minérales. En effet,  
elles ne sauroient être d’ustage lorsqu’ils sont cossu-  
més ou corrompus, lorsque les humeurs sont extrava-  
*sées* par la rupture des vaiffeaux, dans la poitrine ou  
dans le bas-ventre, ou qu’il s’y est formé des abfcès.  
Ordonner les eaux dans de femblables circonstances,  
c’est vouloir augmenter la maladie, & hâter la mort  
du malade. Mais cela n’est point également vrai dans  
toutes les maladies des vifceres. La plus grande par-  
tie1 des maladies chroniques qui viennent avec lenteur  
& qui durent long-tems, ne proviennent que des obs-  
tructions qui fe sont formées dans ces parties , & qui  
empêchent la circulation du fang. Rien n’est plus pro-  
pre à les prevenir ou à les détruire, que les eaux miné-  
rales, qui entretiennent les visceres dans leur état na-  
turel, & qui enlevent les obstructions. C’est par-là  
qu’elles préviennent admirablement le scorbut, Paso  
thme , l’avortement , la stérilité, l’hydropisie # & la  
pierre des reins & de la vessie ; qu’elles corrigent la  
mauvaise disposition dtl corps, qu’elles appaisient ou  
qu’elles préviennent les douleurs de la goutte, com-  
me les observations en font foi. Il s’enfuit donc que  
les Medecins ont tort d’appréhender leurs mauvais  
effets.

XXVI.I1 est à propos de dire un mot du régime qu’on doit  
si.livre en prenant les eaux. Car, comme les remedes  
ne peuvent produire aucun effet, seins un régime con-\*  
venable , on ne peut de même retirer de Pusilge des  
eaux minérales le fruit qu’on en attend, si on n’en ob-  
Perve un très-exact. Les malades pechent ordinaire-  
ment par trop ou trop peu d’indulgence pour eux-mê-  
mes. Quelques Medecins pouffent leurs scrupules au  
point de défendre à leurs malades toutes sortes d’aci.  
des, & de mets assaifonnés, quoique ces derniers foien  
peut-être les seuls qui leur plaisent. Mais la véritable  
exactitude dans le cas dont il est question , consiste à  
ne point trop s’éloigner du régime auquel on est ac-  
coutumé ; autrement on court rifque de perdre l’ap-  
pétit, de nuire à la digestion , *ce* qui ne peut manquer  
d’engendrer des crudités, & de nouvelles maladies.  
D’autres n’ayant en vue que l’estomac, n’ordonnent à  
leurs malades que des cfiofes spiritueufes & aroma-  
tiques, ce qui ne peut que nuire aux excrétions ; car  
l’on fait par expérience, que ces fortes d’alimens  
constipent extraordinairement. On doit fuir sur toutes

*esoy* ACI

choses, tous les excès, & toutes les passions violentes,  
qui font les grandes ennemies de la digestion lofqtllon  
s’y livre. Il arrive de-là que le corps est chargé d’un  
poids auquel il n’est point accoutumé , & que les eaux  
n’ont plus la force de furmonter & d’entraîner les cru-  
dités qu’elles rencontrent. L’estomac fe trouvant en-  
core relâché & affaibli , les eaux y séjournent trop  
long-tems, & occasionnent plusieurs accidensTâcheux.

L’expérience journaliere ne prouve que trop combien  
les passions violentes sont nuisibles à ceux qui *se* por-  
tent bien. Quel préjudice ne doivent-elles donc pas  
causier aux malades & à ceux qui prennent les eaux ?  
Elles mettent les humeurs & les impuretés du corps  
en mouvement, & causent des apoplexies, des paraly-  
sies, &lautres maladies nerveufes. Ç’est pourquoi je  
conseille aux personnes malades de ne point prendre  
les eaux ni les bains, si elles ne sont resolues à obser-  
verun régime très-exact. HoffMAN.

Je terminerai les observations de M. Hoffman self les  
eaux minérales, par la méthode qu’il donne pour les  
imiter. Comme je n’ai jamais été témoin des effets de  
ces eaux artificielles ; je ne puis les recommander beau-  
coup. Je doute même que leurs vertus égalent celles  
des eaux naturelles. L’expérience seule peut détermi-  
ner leurs effets; & les estais font d’autant moins dan-  
gereux dans le cas dont il s’agit, que ces eaux contre-  
faites ne peuvent pas faire de mal lorfqulon s’en fert  
avec prudence.

1 Puifqu’il est évident par la Section précédente qu’il  
n’y a point de remedes comparables aux eaux minéra-  
les pour détruire ou prevenir les maladies les plus dif-  
ficiles à guérir, comme le favent parfaitement ceux  
qui fréquentent les eaux minérales, & fuivent leurs  
opérations siir les lieux, & que tout le monde n’a pas  
les facultés & les occasions nécessaires pour aller aux  
sources mêmes faire ufage de leurs eaux , & que ces  
eaux sont quelquefois , quoique rarement, fujettes à  
perdre leurs forces ; il est à propos d’examiner, si, con-  
noiffant bien les ingrédiens dont dépend leur vertu , il  
ne feroit pas possible à Part de les imiter parfaitement.  
Je fai que le plus grand nombre des Chymistes du  
dernier siecle , étoit persuadé qu’il n’étoit point diffi-  
cile de contrefaire ces eaux, & surtout les *aigrelettes.*Us ne doutoient point en effet, sctivant l’erreur très-  
commune de ce téms, que la principale partie des ver-  
tus des eaux minérales froides, rte vînt d’un principe  
vittiolique martial; & fur ce fondement ils s’imagi-  
noient qü’il n’étoit pas difficile dc communiquer à Peau  
ce principe énergique, en verfant dans Peau de fontai-  
he une disselution de vitriol martial : ma-is ils *se font*apperçus de leur erreur, lorsqu’ils ont voulu en faire  
l’essai; car ces eaux ne contiennent aucun vitriol foli-  
de. Je ne comtois même aucune fource qui contienne  
un fel qui ait le caractere vrai & naturel du vitriol mar-  
tial, & qui en fasse preuve, c’est-à-dire, qui teigne en  
noir l’infusion de noix de gàlle ; qui mêlé avec une fo-  
lutioii de fel alcali forme un fel moyen de la nature  
du tartre vitriolé , & qui après l’entiere évaporation de  
l’eau, laisse au fond du vaisseau une concrétion faline,  
qui mêlée avec le nitte, répande une odeur d’eau forte.

II. Pouf imiter la natute avec plus de fuccès dans la pré-  
parâtion des eaux minérales, il faut obferver qu’il y en  
a quelques-unes de chaudes & de froides, qui ne ren-  
fermént àucürt principe fallu ou martial, & dont les  
bons effets fie dépendent que de leur ténuité, de leur  
légereté &de leur pureté. L’eau de pluie très-pure peut  
remplacer très-utilement ces eaux minérales , Euppofé  
qu’on n’ait pas le moyen d’efi avoir.

III. Il y a des sources minérales dont Peau est très-pure &  
très-légete, qui ne contiennent aucun principe terreux  
ou Ealin, & sirnt seulement empreintes d’une substance  
martiale ; eaüx qu’on a rasson de regarder comme mar-  
tiales, & qui nefouftrent aucun changement parle rné-  
lange des acides ou des alcalis, mais laissent précipiter  
par la chaleur, ou en les gardant, un sédiment martial  
jaunâtre. Or il n’est pas difficile d^imiter ces eaux fer-

À C i 398  
rugineusos. îl né faut que faire bouillir dans un vaif-  
featl fermé de l’ocre choisie & pure, telle qu’on la peut  
trouver dans les boutiques, dans de Peau très-pure &  
très-légere ; & ces eaux artificielles feront le même ef-  
fet que les naturelles.

IV. H y a d’autres sources également recommandables par  
la légereté de leurs eaux &de leur ténuité, qui, outré  
une certaine quantité de terre martiale de la nature dé  
l’ocre, contiennent beàucoup de fel commun, d’où dé-  
pend leur principale vertu. Elles sont purgatives, &  
très-utiles pour les bains. On n’y remarque aucun chan-  
gement, en y mêlant des liqueurs alcalines ou acides ;  
& elles ne scmt point empreintes d’un esprit éthéré élase  
tique. Je crois qu’on peut les imiter parfaitement en  
dissolvant du fel commun ou du fel gemme dans les eaux  
martiales, naturelles ou artificielles, dont nous avons  
parlé ci-dessus, à la dofe d’environ un gros fur chaque  
- pinte.

V- H n’est pas aussi aifé d’imiter les eaux minérales ai-  
grelettes , c’est-à-dire, d’en faire une préparation si  
ressemblante aux naturelles, qu’elles aient le même  
gout, la même odeur, & qu’elles soient pénétrées d’u-  
ne quantité d’efprits éthérés élastiques. Cependant j’ai  
essayé le procédé suivant pour en composer de pareil-  
les. J’ai mis dans un vaisseau dé grès à cou étroit une  
pinte de l’eau la plus pure que j’aie pu trouver. J’y ai  
vessé goutte à goutte la dissolution d’un gros, ou mê-  
me plus de SH de tartre bien calciné & bien purifié. En-  
fuite j’ai ajouté de l’efprit de vitriol, plus ou moins;  
Eelon qu’il étoit plus ou moins soible ; de semte cepen2  
dant qu’après l’effervescence & le mélange le SH alcali  
dominoit encore. J’ai bien remué le vaiffeau, & l’ai  
bouché. L’eau a acquis par ce procédé un gout sort *res-  
semblant* à celui des eaux aigrelettes ; elle a lâché en la  
versetnt des bulles qui s’élançoient sort haut ; les effets  
& les propriétés de cette eau artificielle ont été aussi  
les mêmes, c’est-à-diré que je l’ai employée avec beau-  
coup de succès dans les maladies qui detnandoient la  
boisson des eaux aigrelettes tempérées, que je n’avois  
pas à ma disposition. Mais si l’on veut en faire de pa-  
reilles à celles de Pyrmont, qui renferment une terré  
martiale, de la nature de l’ocre, il faut mettre dans des  
eaux martiales, naturelles ou artificielles, un peu plus  
de fel de tartre, & de l’esprit de vitriol; de maniere ce-  
pendant que le principe alcalin y domine;

Il est à craindre qu’on ne fe ferve de cet expédient \*  
ou de quelque autre encore plus mauvais, pour imi-  
ter les eaux de Spa & de Pyrffiont, & autres eaux  
étrangeres & domestiques , sans que l’on pusse en  
avoir connoiffance. Si les marchands en savaient ase  
sez pour rendre cette imitation parfaite , cette stiper-  
cherie feroit plus supportable : mais comme ils ne pré-  
parent point ces eaux avec assez de précaution pouf  
l’ordinaire, il vaut beaucoup mieux , au défaut des na-  
turelles, en faire soi-même d’artificielles, à mesure  
qu’on en a befoin, en salivant la méthode que nous ve-  
nons d’indiquer. Je conseille même à ceux qui *se* pi-  
quent d’exactitude, de se servir d’eàu de pluie, & de  
préférer à llesprit de vitriol le véritable efprit de S0U-  
fre. Un grand nombre d’observations & d’expériences  
ont fait connoître que les eaux minérales tirent toutes  
leurs vertus, & font redevables de l’efprit minéral &  
du principe ferrugineux, dont elles font pénétrées, àux  
Pyrites qu’elles dissolvent en passant par les entrailles  
de la terre ; ce que je fuis bien âife de faire obfervef  
ici, pour qü’on soit au fait des moyens dont fe fert la  
nature, & qu’on puisse mieux les imiter dàns la prépa-  
ration de ces eaux. Il *fe* pourroit donc faire qu’en met-  
tant plusieurs couches de femblables cailloux dans le  
lit d’une source, ils s’échauffassent, & communiquas.\*  
Eent leur vertu à l'eau, sans être obligé de recourir au  
vitriol. On recommande cette expérience àux Physi-  
cierts & aux Chymistes. SHAW , *Notes.*

VI. Il y â eficore d’autres eaux minérales pürgâtives,lese  
quelles, bien qu’elles fermentent avec les acides, laif.  
sent pourtant après l’évaporation un fel neutre amers

*Tisq Ά* C ï

Ces eaux fe préparent dé la même maniere que les au-  
tres eaux aigrelettes dont nous avons parlé. 11 faut feu-  
lement y ajouter le sel d’Epfom, de Sedlic ou de Glau-  
ber, ou de celui qu’on prépare avec lamanganefe & l'ef-  
prit de vitriol. On peut faire de la même maniere des  
eaux empreintes d’un fel parfaitement moyen, & qui  
purgent efficacement, en faifant fondre dans la meil-  
leure eau simple du sel de Glauber, ou, ce qui vaut en-  
core mieux,en préparant le fel qu’on y joint,avec la man-  
ganesie & Phuile de vitriol, ou une terre à chaux, & un  
acide vitriolique , comme il *se* fait dans les eaux natu-  
relles; de forte que le poids du siel ajouté à l'eau foit  
égal à celui qu’on tire de ces eaux par l’évaporation :  
ce qui monte au moins à deux gros sur douze onces.  
VII. Enfin,si Ponveut préparer des eaux minérales artifi-  
cielles dans le gout de celles de Carles-Bade, c’est-à-  
dire , des eaux fort alcalines, & en même tems laxati-  
ves, il ne faut pas choisir une eau pure & légere , mais -  
une eau chargée d’une terre à chaux, & y fnêler une  
folution de sel de tartre & de llesiprit de vitriol, de ma-  
niere pourtant que la.partie alcaline domine. La terre  
à chaux, par sim effervescence avec l’esprit de vitriol,  
formera un fel neutre de vertu purgative.

VIII. Telles simt les méthodes, tels sont les procédés par  
lesquels je fuis intimement persuadé qu’on peut imi-  
ter pour Pusiage interne les eaux minérales naturelles.  
En effet, ceux qui voudront l’éprouver, *se* convaincront  
non-seulement que ces eaux artificielles contiennent  
les matieres épaisses, terrestres & falines, qui *se* trou-  
vent dans les naturelles, mais tin principe aérien éthé-  
ré élastique pareil, produit pendant l’effervescence par  
l’action & là réaction ire l’acide vitriolique & du Pel  
aleali.

On verta aussi que ces eaux artificielles scmt très-falutai-  
res, & peuvent être employées tres-efficacement pour  
purifier le fiang , prevenir les maladies, & à toutes les  
vues que les Medecins peuvent avoir quand il est quesc  
tion de dissiper des obstructions, &c. Je ne voudrois  
pourtant pas avancer que ces eaux artificielles ne ce-  
dent en rien aux naturelles.

IX. Il nous reste à faire connoître en peu de mots de quel-  
le maniere on peut préparer pour les bains des eaux mi-  
nérales artificielles, qui tiendront la place des naturel-  
les. Nous ne rappellerons pas ce que nous avbns re-  
marqué plus haut fur la maniere de préparer des bains  
d’une maniere tics - avantageuse à la santé , en y mê-  
lant le sel de tartre, les cendres gravelées, le sel des  
fleurs & feuilles des plantes ; nous ne parlerons que des  
bains qu’on prépare avec les fcories des métaux. Les  
plus communs & les plus utiles font ceux qu’on apprê-  
te avec des scories martiales remplies de la substance  
terreuse, saline & Eulphureuse du mars. Leur vertu for-  
tifiante & astringente, les rend si utiles pour raffermir  
les membres fatigués, affoiblis, épuifés, & pour arrê-  
rer & provoquer des évacuations de plusieurs especes,  
qu’on peut les employer fans scrupule au lieu des eaux  
martiales.

X. On est aussi dans Ptssage dans les pays ou il y a des  
mines de métaux, & où *se* trouvent en abondance cel-  
les de cuivre, d’antimoine & de Cobalt, d’employer des  
bains préparés avec les scories de ces minéraux, lese  
quels, à cause du sel vitriolique du soufre & du princi-  
pe terreux qu’ils contiennent, peuvent être employés  
dans toutes les occasions où il faut fortifier le ton des  
fibres. Ces bains ont encore une vertu détersive & mon-  
dificative, dont on peut tirer avantageufement parti.  
Voici la maniere de préparer ces bains artificiels.

Après la fusion des métaux ou des minéraux, on jette les  
fcories encore rouges dans Peau tiede mise dans un vaisc  
Peau qu’on couvre exactement, afin qu’elles communi-  
quent à Peau leur vertu médicinale & salutaire ; & l’on  
emploie cette eau en forme de bain, de demi - bain ou  
de fomentation.

On fie fert aussi très-utilement des bains artificiels pré-  
parés avec l’alun & la chaux vive,fur lefquels, quand  
ils ont bouilli quelque tems enfemble, on jette de l’eau

A C I [300]

de pluie la plus légere. Ces bains réussissent très - bien  
dans les paralysies & les relâchemens des membres.  
**HOFFMAN** *expliqué par* Skaw.

La méthode que M. Shaw a stlivie dans l’examen des  
eaux minérales est beaucoup plus exacte & beaucoup  
plus intelligible que celle d’aucun Auteur qui l’ait pré-  
cédé. Je la rapporterai telle qu’on la trouve dans cet  
Auteur, pour qu’elle puisse guider avec fuccès ceux  
qui s’appliquent à l’étude & à la pratique de laMede-  
eine, dans les recherches qu’ils auront dessein de faire  
fur la nature des eaux minérales. Comme le fujet est  
très-important par lui - même, je crois que le Lecteur  
excusera sans peine les détails dans lefquels PAuteur  
est entré,

I. Il est nécessaire, avant que d’entreprendre cette re-  
cherche, de connoître les principaux instrumens & les  
préparatifs qu’elle exige, pour d'être point obligé dans  
la fuite d’interrompre le fil de notre difcours.

II. On peut *se* servir avantageusement de la boussolle,  
pour déterminer la position de lasouree& la route de  
Peau jusqu’au lieu où on la reçoit : car l’aiguille de cet  
instrument indiquant le Nord & le Sud ( si on excepte  
*ses* variations avec exactitude ) elle met l’Obfervateur  
en état de déterminer précisément les tours & les re-  
tours des ruisseaux, aussi-bien qüe la situation refpec-  
tive des Villes & des contrées qui Pont aux environs.

III. Il est besoin, pour examiner l’eau, les matieres qu’el-  
le contient, & les substances minérales que l’on trouve  
silr les bords de's sources, ou le long du courant, d’a-  
voir

I, Des poids & des balances exactes.

‘ 2. Une balance hydrostatique.

3. Différentes especes de vaisseaüx dé terre,

4. Des cimens ou luts.

5. Un theritiometre.

6. Une petite pompe.

7. Une machine pneumatique.

8. Différens microscopes.

9. Une pierre d’aimant armée;

10. De Peau distillée.

11. Des cresseis.

12. Un fourneau de fusion.

13. Du flux.

14. Différens végétaux.

1*5.* Des matieres animales.

16. Des minéraux.

17. Des fubstances artificielles.

IV. (i) Les balances doivent être fort justes & de trois  
grandeurs différentes, pour pefer les grains, les *drag-  
mes 8c* les onces, & même quelques livres. Les poids  
de livre doivent être de douze onces, qui est le poids  
dont on *fe fert* dans la Medecine & dans les Apoticai-  
reries. La livre est de douze onces; Ponce contient  
huit dragmes ; la dragme trois fcrupules ; & le fcru-  
pule vingt grains.

V. (2) La balance hydrostatique est une espece d’instru-  
ment dont on *se fert* pour peser les corps dans l'eau &  
pour déterminer leur pesanteur spécifique, aussi - bien  
que celle de quelque eau minérale que ce soit : ce que  
l’on fait en pefant une espece de bouteille de verre,  
dont on a foin de connoître auparavant la pesanteur  
dans Pair & dans l’eau commune.

VI. (3) Les verres doivent être clairs & transparens, pour  
que l’on puisse mieux examiner l’eau ; il est même be-  
soin d’en avoir quelques-uns de figure cylindrique. On  
doit en avoir qui puissent supporter la chaleur & *ser-  
vir* pour faire évaporer les liqueurs. Ils doivent pour  
cet effet être plus bas que les autres, & s’élargir par en-  
haut. Les phioles, les bouteilles & les autres vaisseaux  
de cette espece, font aussi nécessaires. On doit enfin  
avoir des vaisseaux propres à distiller: tels scmt les  
pots de verre,les alambics, les retortes & les récipiens.

VII. (4) On donne le nom de cimens ou luts à ces matie-  
-res ou compositions artificielles, qui étant appliquées  
à l’embouchure des vaisseaux, confervent l’eau qui y est

301 À C î

renfermée, dans fon état naturel, en empêchant sei corn-  
munication avec l'air .extérieur : tels l'ont la résine fon-  
due , la cire d’Efpagne, ou plutôt Certaines mixtions  
faites avec de la cire & de la térébenthine.

VIII. (5.) On fe fert du thermomètre pour déterminer le  
degré de chaleur & de froideur de l’eau. Cet instru-  
ment est composé d’une boule de verre , à laquelle est  
attaché un long tuyau gradué, que l’on remplit jtss-  
qu’à une certaine hauteur d’esprit devin coloré. On ju-  
ge du plus ou du moins de froideur du fluide, dans le-  
quel la boule est plongée par le plus 0U le moins d’élé-  
vatiort de l’esprit de vin dans le tuyau.

ÏX. ( 6.) Il est nécessaire d’avoir une petite pompe à main  
de bois ou d’étaim, munie de fon piston, pour pou-  
voir la plonger le plus près qu’on peut du fond de la  
fource, & connoître par ce moyen la différence de l'eau  
qui est dans cet endroit d’avec celle qui est plus près de  
la furface supérieure, quoique l'on puisse ufer d’autres  
moyens pour cet effet.

X. ( 7. ) La machine du vuide avec ses récipiens de ver-  
re , est un instrument fort commode pour découvrir la  
quantité d’air oit d’efprit volatil contenu dans l’eau ;  
car les eaux fpiritueufes placées sous le récipient, laise  
fent éChàpper une grande quantité de bulles, & l'on ju-  
ge qu’elles font plus ou moins spiritueuses, suivant que  
le nombre & la groffeür de ces bulles est plus ou moins  
grand.

&I. ( 8.) On peut se servir des microscopes pour décou-  
vrir les particules visibles qui sirnt contenues dans cha-  
que goutte d’eau, & pour déterminer la figure des crysc  
taux, ou fiels de Peau après PéVaporation ou pendant  
le tems de la crystallssation. Il est encore à propos  
d’examiner avec le microfcope toutes les autres matie-  
res fijlides & visibles qui sirnt contenues dans Peau, tant  
dans l’état de mélange, qu’après qu’elles ont été fépa-  
rées l’une de l’autre.

XII. ( 9.) La pierre d’aimant fert à découvrir si les matie\*  
res minérales que l’on trouve aux environs des fources,  
ou parmi les I.édimens que l’eatl laifle après llévapora-  
tion, sirnt d’une nature ferrugineuse ; car tout ce que  
l’aimant attire est tenu pour fer. On pourroit s’en *as-  
surer* de plusieurs autres façons. Il fe peut faire que  
l’aimant n’attire le fer que lorfqu’il est extremement  
pur, & qu’il a toutes les qualités néceffaires pour être  
malléable ; de forte qu’une substance minérale peut être  
ferrugineuse sans que l’aimant l’attire.

XIII. ( 10.) L’eau distillée, ou dépouillée autant qu’il est  
possible de toutes les matieres minérales , I.alines, ter-  
restres & étrangefes qulelle contient, I.ert à découvrir  
les principes I.alins & dissolubles des substances miné-  
rales, ou des matieres desséchées des eaux minérales,  
en les détachant des parties les moins àssées à dissoudre,  
& les donnant tous fous une forme stolide par l’évapo-  
ration ou la crystalltsation. L’eau dont on *se* sert pour  
cet effet, doit être pure; car autrement il est à craindre  
que.les matieres falines ou minérales qulelle contient,  
ne ste mêlent avec celles de la matiere que l’on si; pro-  
*pose* d’examiner ; ce qui rendroit l’expérience fausse  
ou incertaine. Le meilleur moyen dont on puisse fe  
fefvir pour purifier l’eau , est de la distiller à petit feu  
dans des vaisseaux de verre bien nets.

XIV. (11. jLes creufets de terre fervent dans les essais que  
l’on fait pour découvrir si les matieres contenues dans  
l’eau ou dans quelque fubstance minérale sirnt métal-  
liques , ou renferment quelque portion considérable  
dé métal ; car lorfque cela est, on peut l’en tirer en  
rédussant la Assistance en poudre ; & s’il est nécessaire,  
en la mêlant avec un dissolvant convenable, pour les  
faire fondre enfemble à un feu violent.

XV. (I2.) 11 estbefoin d:son feu violent pour fondre la plu  
part des fubstances minérales , & pour en féparer le  
métal qu’elles contiennent ; quoiqu’il suffisse dans cer-  
tains cas d’un fourneau de fusion, ou d’un feu animé  
simplement par le courant de Pair. Mais lorfque la  
matiere est opiniâtre ou difficile à fondre , il faut né-  
cessairement attifer le feu avec un soufflet pareil à ceux

À C ï ὑπὸ

dont *se* servent les Orfevres & les Forgeront.

XVI. (13.) Les flux sont une espece de substance que 1 oti  
ajoute au minéral ou à la mine que l’on fait fondre  
potlren faciliter la fusion , & en tirer le métal plutôt  
ou en plus grande quantité qu’on ne Pauroit fait fans  
cela. Ainsi le tartre, le nitre ou falpetre, le borax, le  
verre de plomb, la limaille de fer, &c. font des flux,  
& on doit les avoir toujours à la main pour s’en fler-  
vir dans l’examen des fubstances minérales qui peu-  
vent *se* rencontrer dans la recherche dont il est  
question.

XV II. ( 14.) Il y a certaines matieres végétales qui donnent  
différentes couleurs aux liqueurs avec lesquelles Οη les  
mêle, & l’on juge que telles ou telles substances fiant  
contenues dans la liqueur par la couleur qtllelles pro-  
dussent. Si l’on met ,tpar exemple, pendant quelque  
tems des violettes fraîches dans de l’eau minérale bien  
nette, & que cette demiere prenne une teinture rou-  
ge, c’est une preuve que l’acide domine ; on connoî-  
tra au contraire que Pacali domine dans cette eau , si  
elle prend une couleur verte : mais si l’eau conserve  
la couleur bleue qui est naturelle aux violettes , on  
peut assurer qulelle est neutre, & qulelle n’est domi-  
née ni par l’acide, ni par l’alcali. On doit doncfe mu-  
nir des principales fubstances végétales qui ont la pro-  
priété d’indiquer les matieres contenues dans les eaux  
minérales, ou dans quelque autre liqueur que ce soit  
par le changement de couleur qu’elles y apportent ;  
pour s’en servir au besiiin.

XVIII. On peut réduire ces végétaux à quatre classes.

Dans la premiere, sont les astringens.

Dans la seconde, ceux qui ont des parties fines &  
subtiles.

Dans la troisieme, les purgatifs:

Dans la quatrieme , les altérans.

XIX. (1.) Du fiombre des astringens, sont les feuilles de  
thé, les feuilles & l’écorce de chêne , l'écorce de gre-  
Jhadier, les fleurs de balauste, le fumach, mais soir-  
tout la noix de galle, qui font tous propres à nous  
faire connoître si l’eau est d’une nature ferrugineufe,  
ou si elle contient quelques particules de fer ou de  
vitriol de Mars : c’est ce qu’elles font en donnant à  
cette eau une couleur rouge , noire ou obscure, & en  
précipitant avec le tems une fubstance légere , noire  
ou obstcure au fond du vaisseau. On peut fe fervir pour  
cet effet de noix de galle bleues , faines & nouvelle-  
ment réduites en poudre , que l’on éonferveta dans un  
vaiffeau de verre bien bouché. Cette poudre vaut beau-  
coup mieux que la teinture de noix de galle faite avec  
de Peau qui affoiblit fes vertus. D’ailleurs cette  
teinture perd sa vertu lorsqu’on la garde , & ac-  
quiert une couleur foncée qui peut nuire aux expé-  
riences.

XX. (2.) Les végétaux dlufie couleur délicate, font ceux  
qui font colorés ou qui ont la vertu de colorer, & dont  
la couleur s’altere aisément par un simple mélange,  
telles siont les roses rouges, la mauve , les violettes,  
le bluet, la giroflée mtssquée, le bois néphrétique , &c.  
qui indiquent par le changement de couleur qu’ils  
catssent dans l’eau les eflpeces de matieres sedilies ou  
terrestressqui y dominent. C’est ainsi que nous avons  
vu ci-devant, que les violettes donnent une couleur  
rouge à Peau où l’acide prédomine ; qu’elles teignent  
en verd celle qui est dominée par un àlcali, mais  
qu’elles communiquent la couleur bleue qui leur est  
naturelle , à celle qui n’est ni acide, ni alcali. Par  
exemple *j* l’eau commune qui n’est ni acide , nialcàli-  
ne, dans laquelle on fait infufer des fleurs de violette,  
fe teint dlun très-beau bleu. Comme le sucre rafiné-  
\*eft ni acide, ni alcali, il n’altére point la couleur de  
l’infusion dont nous venons de parler. On peut fubsti\*  
tuer aux fleurs de violettes le sirop qu’on en tire;

XXI. (3.) Les végétaux purgatifs qui fervent a cette re-  
cherché, sirnt, le Eené , la rhubarbe, leinechoaéan, le  
jalap, &c. On emploie leur infusion > leur teinture ou

Coj ACÏ

leur décoction , leur substance entiere même , pour  
découvrir certaines matieres qui scmt contenues dans  
les eaux, leur vertu difsolvante , mais fur tout leurs  
fels; car l’on sait par expérience que les Eels alcalis  
rehaussent les teintures ou les vertus de ces ingré-  
diens purgatifs, & qu’ils font qu’ils communiquent à  
Peau une plus grande quantité de leurs parties, sur-  
tout lorsqu’ils font gras ou résineux. Les fels neutres  
produifent encore le même effet dans un moindre de-  
gré , au lieu que les acides ne scmt .point propres à pé-  
nétrer dans la substance de ces drogues , & à en tirer  
\* une teinture forte.

.XXII. ( 4.) Les bois que l’on appelle communément al-  
térans, comme le gayac , le Iassafras , le fandal, &c.  
peuvent encore nous aider à découvrir ce que les eaux  
contiennent, parce qu’ils communiquent leurs vertus  
à certaines eaux préférablement à d’autres -, fur-tout à  
celles qui si^nt pénétrées d’un fel propre à dissoudre  
leurs parties onctueuses & résineuses d’où dépendent  
leurs vertus médicinales. Cet expédient peut encore  
nous faire découvrir les ufages auxquels ces eaux peu-  
vent être propres, puifqu’il n’y a qu’à les employer  
dans les infusions, les décoctions, ou les extraits que  
l'on fait de certaines drogues ou simples.

XXIII. (15.) Il est encore très-important dé connoître à  
quel point l’eau affecte les fluides animaux ou autres  
scibstances animales ; car cela peut non-feulement  
nous mettre àu fait des matieres qu’elle contient, mais  
nous guider encore dans Pufage qu’ofi en peut faire,  
& nous instruire des effets qu’on doit raisonnablement  
en attendre lorsqu’on en boit. On doit sur-tout faire  
attention aux changemens qu’elle caufe dans le fang  
qui vient d’être tiré d’une persimne latine ; danss celui  
qui est Coagulé ou desséché ; dans la sérosité du simg  
de ceux qui *se* portent bien ; dans le siang des persion-  
nes si-ljettes à différentes especes de maladies, au rhu-  
matismes , au Ecorbut, à la pleurésie, à la pthisie, aux  
affections hypocondriaques & à la manie ; dans le cal-  
cul ou pierre de la vessie, siurles pierres qui *se* forment  
dans la vessicule du fiel, fur les craies qui *se* forment  
aux articulations des personnes goutteufes, dans le  
pus, l’urine récente, fur celle qui a étélong-tems gar-  
dée, sclr celle qui est gravelesse , &e. stur les phleg-  
mes, sur la lymphe coagulée & autres substances ani-  
males saines & morbifiques, fiur tout aidée d’un degré  
de chaleur égale à celle du corps humain.

XXIV. ( 16.) Il est aussi à propos de mêler différens miné-  
raux avec l’eau, pour voir si elle n’en reçoit point quel-  
que altération considérable, si fies vertus ne Eont point  
augmentées, & si l’on ne peut point découvrir Ees  
principes. On peut *se servir* pour cet effet de plusieurs  
mines , siurtout de celles qui fiant les plus faciles à  
dissoudre, de la mine de fer, des marcassites, des py-  
rites , de la pierre à chaux, de l’alun de roche, du vi-  
triol, du foufre & des autres fels minéraux. Chacune  
de ces matieres peut, lorsqu’on la fait dissoudre dans  
Peau, l’altérer considérablement, ou augmenter fes  
vertus lorsqu’elles dépendent de principes de même  
éspece. Par exemple, si Peau tire une partie de Ees  
vertus du fer, on peut les augmenter en y en introdui-  
fant par art une plus grande quantité. Si elle contient  
naturellement du vitriol, de l’alun ou clu foufre, il  
n’est pas difficile d’y en ajouter encore. Il n’est pas  
inutile d’essayer si l’eau n’altere point la couleur de  
l’argent ou ne le noircit point ; si elle ne dissout point  
le plomb, le mercure, &c. car l’on peut s’assurer par-  
là de fes principes & de ses propriétés.

XXV. ( 17. ) Il y a un nombre infini de substances artifi-  
cielles : mais on peut réduire celles qui fiont les plus né-  
cessaires :

a 1 r \*

I. Aux alcalts;

2. Aux acides ; g

3. Aux préparations & aux dissolutions métalliques.

XXVI. ( I. ) On entend ici fious le nom d’alcalis , ce que  
les Chymistes appellent fiels & esprits alcalis fixes ou

A C I 304

I volatils. On retire les Eels fixes alcalis én fassent bouil-  
lir dans l’eau les cendres de quelque fubstance végé-  
tale , comme peuvent être une piece de bois ordinaire,  
les tiges de feves, les branches de vigne, le tartre, &c.  
pour dissoudre le felqu’elles contiennent, & qui reste  
après l’évaporation. Le fel de tartre est le principal de  
cette espece, & il est d’un ufage considérable dans  
l’examen des eaux minérales ; car comme il *se* dissout  
plus promptement & beaucoup mieux dans Peau  
qu’aucupe substance terreuse , il précipite celle qui  
est contenue dans Peau ; ce qui donne le moyen de  
siéparer la terre qui S6 trouve dans Peau minérale , &  
de l’avoir flous une forme seche. Comme ce sel est  
alcali, il *se fait* une effervescence lorsqu’on le mêle  
avec une eau aeide ; car elle arrive toujours quand  
un acide &un alcali fe mêlent ensemble. Supposié que  
l’addition de ce sel Eoit assez juste pour détruire en-  
tierement l’acidité de l'eau, on peut tirer de cette eau  
un Eel neutre ; & en le traitant selon les regles de l’art,  
se fournir une preuve convaincante qu’il y avoit des  
acides contenus dans cette eau minérale. Le fel de  
tartre fie résout promptement, étant exposé à l’humi-  
dité de l’air, en un liquide pesant, qu’on appelle hui-  
le de tartre par défaillance, dont Pufage est souvent  
plus commode que celui du SH même ; car il est plus  
pur, il s’unit plus assément avec l’eau, & llon peut Py  
velsser plus commodément. Supposié que la terre ou  
l’acide de Peau Posent légers , déliés & presque im\*  
perceptibles , & qu’ils ne *se* manifestent point parle  
mélange d’un fort alcali, on doit employer les fels  
volatils alcalis qui font d’une espeee plus douce, tels  
scmt les sels ou esprits de corne de cerf, desangsd’u-  
rine, &c.

XXVII. (2) On doit aussi *se* pourvoir des acides minéraux  
ou esprits acides retirés par l’art, comme fiant l’esprit &  
l’huile de vitriol, l’esprit de I.oufre par la cloche ,  
llesprit de I.el, celui denitre, &c. car ces acides fer-\*  
vent à découvrir la qualité alcaline de Peau. Comme  
l’huile, de vitriol est un acide extremement fort, il  
n’efi faut qu’une ou deux gouttes pour communiquer  
une acidité fensible à quatre ou cinq onces d’eau. Lors-  
que cela n’arrive point, c’est une preuve que l’eau mi-  
nérale est alcaline, ou qu’elle est imprégnée de quel-  
que substance qui a la force d’émousser les acides , de  
détruire leur nature acide en s’unissant avec eux & de  
les rendre neutres. Lorfque Peau minérale contient un  
alcali Pubtil & léger, on peut *se* servir d’acides de mêJme espece , comme du silc de citron, du vinaigre dise  
tillé , de vin du Rhin, &c.

XXVIII. (3) Les folutions ou préparations métalliques de  
la Chymie I.ont aussi très-utiles,non-seulement pour éta-  
blir la certitude des expériences suivantes, mais enco-  
re pour nous faire découvrir plus à fond les principes  
& les propriétés de l’eau. Les plus nécessaires font,

1. La solution de siiblimé corrosif dans l’èau distillée.

2. La folmion d’argent pur dans de l’eau-forte.

3. La folution de mercure dans l’eau-forte.

4. La folution de sitcre de Saturne dans l’eau.

5. La solution de l’or dâns l’eau régale.

6. Celle du cuivre dans Peau-forte , & une autre de ce  
même métal dans l’esprit de sel ammoniac.

7. La folution du fer dans l’eau-forte, dans le vinaigre  
distillé , ou dans quelque vin verd. On verra les usa-  
ges de toutes ces différentes préparations dans le cours  
de ces recherches.

I. Je n’ai d’autre dessein pour le préfent que de faire  
voir la possibilité qu’il y a de découvrir les principes  
des eaux minérales , car tant que cette vérité ne sera  
point établie, nous ferons hors d’état d’entreprendre  
cette recherche. On n’a point jussqu’ici réduit en art,  
ni soumis aux lois des démonstrations Physiques, la  
méthode de les examiner. Il est vrai que llon a sait  
quelques tentatives silr ce fùijet, mais elles semt si im-  
parfaites, qu’elles ont fait naître plusieurs objections  
de la part des Naturalistes, des Medecins & des Chy-  
mistes.

3 ο y A C I

mistes. La raifon en est , que les expériences qui ont  
été tentées jissqu’à présent pour déterminer le contenu  
des eaux minérales, n’ont pas été fort exactes , on ne  
les a point Vérifiées , & elles n’ont pas été faites en  
forme d’introduction. .

II. On entend par le nom d’induction , Part de faire des  
recherches; l’inVention en est due au Chancelier Ba-  
con , qui en traite fort au long, ( quoiqu’il ne l’ait ja-  
mais perfectionné, ) dans le fecond Volume de fon  
*Novum Organum.* Cet art n’est autre chofe qu’une *mé-  
thode* raifonnée ou fcientifique , de rechereher & de  
découvrir la nature des chofies, & de faire Voir par  
quelles lois, par quels moyens & par quelles caufes  
elles existent & produifent leurs effets. Cet artparoît  
être à tous égards le plus propre à perfectionner la  
Physique , pourVu qu’on obferVe les précautions &  
qu’on fuÎVe les regles que l’Auteur a données. Son  
principal usage est d’indiquer la méthode que l'on doit  
slsiVre , les observations & les expériences qu’on doit  
pratiquer sifr chaque sujet, l’application qu’on en doit  
faire, les particularités qu’elles mettent en éVÎdence, &  
les découVertes qu’elles donnent moyen de faire. Cet  
art ne peut être parfait qu’on ne forme par fon moyen  
certains axiomes, & qu’on ne tire certaines confié-  
quences générales qui comprennent la nature du fujet  
& en déterminent l’usage. Cet art consiste donc dans  
I’usagé prudent & corrvenable , de l’inVention, de la  
mémoire, du raifonnement & de l’expérience. L’in-  
vention indique les articles dont on doit faire la re-  
cherche, le raifonnement dirige les expérienCes ; &  
lorEque ces dernieres fiant acheices, elles fournissent  
des nouVeaux fujets à l’inVention & au raifonnement ,  
& indiquent d’autres expériences à faire, jufqu’à ce  
qu’on foit parfaitement inwruit de la nature du fujet.  
Dans la recherche présente , par exemple , Part dirige  
l’inVention, la raifon & la mémoire, à méditer & à  
' suggérer les premiers siajets de recherehes & les expé-  
riences que l’on doit faire : mais il ne peut aller plus  
loin, que les expériences ne foient acheices , & que la  
Mature n’ait repondu aux questions qui lui ont été pro-  
pofées; après quoi la raifon *se* trouvant plus éclairée ,  
peut indiquer des expériences nouVelles, jusqu’à ce  
qu’on n’ait plus rien à desirer dans la recherche qu’on  
a entreprise.

JII. Le but que nous nous proposions maintenant, est de I  
deVelopper la nature des expériences qui font nécessai-  
res pour nous faire connoître le fujet dont nous trai-  
tons , & d’enseigner la maniere de les faire fuÎVant les  
regles de l'art dont nous Venons de parler, pour qu’el-  
les deVÎennent plus instructiVes pour nous, & qu’elles  
ne nous laissent point dans l'erreur & dans la confu-  
sion. Nous ne prétendons point cependant dans ce pro-  
cédé , pousser l’exactitude & le fcrupule aussi loin qu’ils  
pourroient aller : car outre qu’un femblable détail fe-  
roit capable de fatiguer le Lecteur, il nous éloigne-  
roit de notre dessein. Cependant comme l’exactitude  
est d’une extreme importance à la recherche que nous  
entreprenons de faire , & à toutes les autres de cette  
efpece , il conVÎent de nous y arrêter un peu, afin que  
l'on juge par cet exemple , de la rigueur & de la cer-  
titude qu’éxigent les reeherches Physiques, & jusqu’à  
quel point on pourroit pousser la premiere en exami-  
nant les eaux minérales.

IV. Nous nous proposons donc de découVtir les princi-  
pes, les Vertus & les ufages de quelque eau minérale :  
mais comme fes Vertus & fes ufages dépendent nécef-  
fairement des matieres & des ingrédiens qu’elle con-  
tient, ou des parties qui la compofent, nous tâche-  
rons de les découVtir autant qu’il nous fera possible ,  
& de les assujettir à la connoissance des sens & de la  
raiEon.

V. Nous allons d’abord examiner quelles font les espe-  
ces de matieres dont cette eau minérale peut être im-  
prégnée, en nous fervant de la connoissance que nous  
ayons des propriétés de l'eau commune & des stibstan-  
ces qu’elle est capable de dissoudre. Il est éVident que  
*Tome I.*

A C î 3°6  
les matieres qui fe trouvent dans quelque espece dleau  
que ce soit, doiVent être d’une nature à ne point de-  
truire fa transparence, & à ne point lui donner des  
propriétés différentes de celles que nos fens y décou-  
Vfent, autrement ce ne feroit plus la même eau.

VI. On donne ordinairement le nom de minérales aux  
eaux courantes qui reçoicent quelque qualité ou pro-  
priété remarquable dans la terre par où elles passent ;  
par où elles différent de l'eatl commune. De-là Vient  
aussi qu’elles font plus falutaires dans la cure de cer-  
taines maladies , ou plus nuisibles & plus préjudicia-  
bles au corps humain que cette derniere. Sulcant cette  
définition, les matieres contenues dans les eaux minéra-  
lesssemblent d’après la signification du nom,limitées aux  
fujets du regne minéral. Mais comme on ne peut ja-  
mais donner une définition exacte d’une chofie, qu’on  
n’ait découVertssa nature , nous ne ferons d’ufage de  
la précédente qu’autant qu’elle pourra fervit à nous  
diriger dans nos recherches sur les matieres minérales  
qui font contenues dans l’eau, sans négliger celles qui  
font d’une nature Végétale ou animale : car comme ces  
dernieres fiant très-abondantes dans la terre, & peu-  
vent Ee trouver sifr la route otl aux environs des four-  
ces, il peut fort bien arriver que quelques-unes de  
leurs parties *se* mêlent aVec Peau.

VII. Mais pour abréger notre traVail, il est à propos de  
ne nous arrêter qu’aux chofes que l'eau dissout pour  
l’ordinaire, & que l'on fait exister dans les eaux mi-  
nérales ; car nous n’aVons point dessein de composer un  
fysteme de Physique & de Chymie, mais feulement  
d’indiquer une méthode de découvrir les propriétés  
des eaux minérales par le secours des expériences.

VIII. Les corps capables de Ee dissoudre constamment  
dans Peau, ou d’y être contenus sans détruire la transe  
parence, & qui existent dans les eaux minérales, fenle  
blent pouvoir se réduire

1 aux Pels,

2 aux terres,

3 aux soufres,

4 aux vapeurs ou esprits.

Il est maintenant question de savoir si la Physique & la  
Chymie, même dans l’état où elles font à préfent, ne  
pourroient point nous fournir des moyens pour dé-  
couvrir avec une certitude physique , si les eaux mi-  
nérales ne contiennent pas quelqu’un de ces corps.  
Les observations & les expériences que nous avons  
faites & que nous aVons trouvées dans quelques Au-  
teurs, nous perfundent que la chose est possible , &  
nous allons indiquer les moyens par lesquels on peut  
s’en affurer.

(1) *Les fiels.*

IX. Tous les Eels véritables Ee diffolvent dans Peau, &  
c’est là une de leurs propriétés essentielles. Comme il  
y a peu d’eaux minérales dans lesquelles on ne trouVe  
une substance staline par l’analyste ordinaire , & que  
leurs principales vertus en dépendent quelquefois , on  
doit commencer par découvrir si l'eau minérale que  
Pon *se* propofe d’examiner ne contient point de Eel,  
pour déterminer enfuite fon espece , assigner les pro-  
portions dans lefquelles il fe trouVe aVec Peau ou aVec  
les autres ingrédiens, décrire fes propriétés, fes’Ver-  
tus & *ses ufages* particuliers, & retirer ce fel fous sa  
forme & fon apparence naturelle.

X. Les fels minéraux naturels, ou qu’on fuppofe telss  
font :

1. Le SH marin, ou Bel commun;

2. Le nitre.

3. L’alun.

4. Le borax.

5. Le Eel ammoniac.

6. Le Eel d’Epsiom, oufel cathartique amer.

7. Le Eel mural de M. Lister, ou le nitre approchant  
de la nature de la chaux.

V

307 ACI

8. L’acide universel.

p. Le fel minéral alcali.

(I) *Le Sel marin.*

XI. On ne peut découvrir le fel marin ou les autres ef-  
peces de fels qui font naturellement contenus dans  
une eau minérale, qu’on ne foit auparavant instruit de  
la nature & des propriétés de ces fels, autrement on  
I.eroit en peine de les connoître lorsqu’ils *se* présen-  
tent à nous.

XII. Les propriétés qui distinguent le sel marin des au-  
tres especes de sels, simt les suivantes.

1. Son gout sedin & *sa forme,* car il est en grains ou  
crystaux de figure cubique , lorfqd'il est bien retiré.

2. La vertu qu’il a de conferVer les chairs des animaux.

3. La maniere dont il pétille & décrépite lorfqtllon le  
jette dans le feu, & la vertu qu’il a d’augmenter fa  
force lorsqu’on le jette fur les charbons ardens.

4. L’odeur particuliere qu’il repand dans cette décrépla  
tation, qui est la même que celle de l’efprit de fel.

5. Il donne par la distillation le véritable efprit de fel  
qui passe fions la forme d’une vapeur blanche, épaisse  
& piquante. Cet esprit , de même que le fel en fub-  
stance, convertit Peau-forte en eau régale, & fournit  
un dissoluant pour l’or.

6. Il fe fond avec difficulté à un feu violent, & pénetre  
enfin à travers les pores du creufet.

7. On le retire de l’efprit qu’il a donné, en y ajoutant  
quelque fel pur alcali fixe.

8. Son acide uni aVec un alcali volatil, constitue le sel  
ammoniac , & le fel commun lui-même , donne du fel  
ammoniac par la fublimation, étant dissous avec Pu-  
rine.

9. Il s’en dissout la quantité de six onces dans une pinte  
d’eau.

10. Il précipite l’argent qui a été dissous par Peau-forte,  
il en augmente le poids & le volatilife à un feu Vio-  
lent. La connoissance de ces propriétés fuffit pour nous  
faire découVrir le fel marin qui est contenu dafis les  
eaux minérales , Eous quelque forme qu’il foit dé-  
guisé.

XIII. Les moyens que l’on cpnnoît pour découvrir le fel  
marin que l’eau peut contenir, *se* réduisent à trois.

1. A ajouter quelque chofe à Peau.

2. A FéVaporation & à l’addition de quelque Pubse  
tance , à la matiere desséchée.

3. A la Grystallssation.

(1) *Par addition aux Eaux.*

\* « I

XIV. *Cas I.* Mettez deux onces d’eau commune distil-  
lée dans un Vaisseau de verre de figure cylindrique.  
Verfez-y goutte à goutte quatre grains d’une solution  
d’argent faite aVec une once d’argent rafiné mis dans  
quatre onces d’eau forte bien pure & à l’épreuve , &  
l’eau ne perdra point fa transparence , elle ne blan-  
chira point & ne changera point de couleur.

XV. *Cas II.* Ajoutez à deux onces d’eau commune dis-  
tillée un seul grain de sel marin ; ayez foin qu’il s’y  
dissolue parfaitement en le remuant avec une baguette  
de verre ; verfez-y quatre grains de la même folution  
d’argent : l’eau blanchira, deViendra laiteufe, & il  
Fe précipitera un fédiment blanc au fond du vaif-  
feau.

XVI. Comme on n’a ajouté dans le fecond cas qu’un  
feul grain de fel marin , il est éVÎdent par la qualité  
laiteuse que la solution d’argent a fait prendre à Peau,  
qu’elle fert à indiquer ce mélange .. c’est pourquoi ,  
toutes les fois que la folution d’argent n’apporte aucun  
changement à une quantité convenable d’eau , il y a

ACI 308

tout lieu de croire que l’eau ne contient que peu ou  
point de fel marin ; mais qu’il y en a une certaine  
portion lorfqulelle acquiert une qualité laiteisse ou  
qu’elle dépose un sédiment blanchâtre.

XVII- Voici quelle est la rasson chymique de cette ex-  
p'érience. L’argent *se* dissout constamment dans son  
propre menstrue ou dans Peau forte, mais non point  
dans Peau régale qui est le dissoluant de l’or. Cette  
derniere ne pénetre point l’argent, mais elle le préci-  
pite toujours à catsse du fel ou de l’efprit de fel marin  
qu’elle contient, qui fcul établit la dssérence qu’on  
remarque entre ces deux menstrues : c’est pourquoi ,  
lorsqu’on ajoute une folution d’argent faite dans lleau  
forte à de l’eau commune distillée , qui ne contient  
point de fel marin, elle *se* mêle intimement aVec elle,  
l’argent conferve *sa* tralssparenCe, quoique dissous , &  
demeure également sisspendu & dispecte dans toute la  
masse de Peau ; mais après qu’on y a ajouté du fel ma-  
rin qui convertit la liqueur en eau régale , l’argent se  
détache, le mélange blanchit & acquiert la couleur du  
lait, & l’argent qui est pesitnt, *se* précipite au fond  
du vaisseau en forme de poudre blanche.

XVIII. *Cas III.* Mettez une pareille quantité d’eau dans  
différens Verres & ajoutez-y féparement un grain de  
nitre, d’alun , & de borax, dans lequel il ne fe trouVe  
aucun mélange de fel marin ; Verfez dans chaque Verre  
la même folution d’argent qu’auparaVant , l’eau ne  
changera point de couleur , elle ne perdra point sa  
transparence, & il ne Ee fera aucune précipitation. Cet-  
te propriété est naturelle à tous les fiels qui ne contien-  
nent aucun fel marin.

XIX. *Cas IV.* Pilez dans u^ mortier de verre bien net  
une certaine quantité de nitre , de borax , & d’alun.  
Mettez quatre grains de ce mélange dans deux onces  
d’eau distillée , & laissez l’y dissoudre entierement ;  
ajoutez-y comme auparavant de la folution d’argent :  
Peau ne Eera pas plus altérée que dans le cas précédent.  
Il en est de même de quelque mélange de fels que ce  
foit, lorsqu’il n’y a point de sel marin parmi eux.

XX. Il parole par l’examen & la comparaison des quatre  
cas précédons , que la solution d’argent dans Peau forte  
est d’une grande commodité pour découVrir le fel ma-  
rin qui est contenu dans l’eau , en quelque petite quan-  
tité qu’il y Eoit. On pourrait le’en assurer aussi , mais  
moins parfaitement par la folution du mercure dans  
Peau forte , ou par une folution du Eucre de saturne  
dans l'eau commune. Il peut cependant arricer quel-  
quesois que ces Eortes de prewves foient trompesses ,  
ou insuffisantes , parce qu’il peut y aVoir d’autres sels  
ou siabstances dont la nature & les propriétés nous sont  
encore inconnues, propres à précipiter l’argent de la  
même maniere que le fel marin ; ce qui fait que ces  
fortes d’expériences ne ssiuroient être proposées com-  
me sqémonstratiVes. Tout ce qu’on peut en conclurre  
aVant qu’on les ait vérifiées est, que puisqu’elles réussisse  
Eent toujours également,foit que le fel commun quel’eau  
contient y ait été ajouté par hasard , par la nature,  
ou par art, elles nous fournissent un signe probable du  
fel marin qui peut se trouver dans l’eau, quelque pe-  
tite qu’en soit la quantité.

(2) *Par évaporation et addition â la matiere dessechée.*

XXI. *Cas I.* Ajoutez à demi-pinte d’eau commune distil-  
lée une ou deux dragmes de fel marin ; lorsqu’il sera  
entierement dssous ; faites éVaporer la folution à pe-  
tirfeu , jnEqu’à ce qu’il reste au fond une matiere *sé-  
ché* que l'on trouvera être du fel par l’expérience fui-  
vante. Mettez une partie de cette matiere fur un mor-  
ceau de verre bien net, Verfez dessus quelques gouttes  
d’huile de Vitriol parfaitement rectifiée. Elie occassem  
nera une chaleur & une ébullition considérable , & il  
s’éleVera une Vapeur ou fumée blanche & piquante ,  
qui a la même odeur que l’efprit de fel marin de Glau-

A C I < 3ισtie du fel sera réduite en grains , ou en crystaux de fi-.  
gure cubique, I.upposie qu’on n’ait pas fait trop bouile  
lir la solution & qu’on la laisse repofer autant qu’il le  
faut.

XXVIII. *Cas II.* Pilez dans un mortier parties égales  
ou inégales de sel marin , de nitre & de fel d’Epfom ;  
faites dissoudre le tout dans de l'eau distillée , & laif-  
fez éVaporer la solution jufqu’à ce qu’il *se* forme une  
pellicule fur la si.irface. Après que cette liqueur aura  
resté quclquc-tcms dans un lieu froid , on trotrvera le  
nitre en forme de crystaux. Retirez-le , faites bouillir  
la liqueur qui reste, autant qu’il fera nécessaire, laissez-  
la reposer comme auparaVant : & Vous aurez le selma-  
rin en grains ou en crystaux cubiques. Supposié que l’on  
veuille pousser l'expérience plus loin en salant bouil-  
lir de nouveau la liqueur, elle donnera après qu’elle  
l'era reposée , du l'el d’Epsom. On peut réduire par ce  
moyen tant de sels qu’on voudra l'ous la forme qui  
est naturelle à chacun. C’est une regle dans la crystal-  
lifation que le fel qui fe dissout le plus abondamment  
dans l'eau , l'e sépare plus tard du mélange, que celui  
qui l'e dissout en moins grande quantité ; d’où il fiiit  
que le nitre doit *se séparer* avant le l'el marin, & ce-  
lui-ci avant le l'el d’Epsom.

XXIX. Cette derniere épreuve par la crystallifation peut  
passer pour certaine ; elle a la même force qu’une dé-  
monstration physique étant jointe aux deux premieres,  
je veux dire à celle qui le fait en ajoutant à l’eau , en  
la laissant enfuite évaporer , & çn ajoutant à la matiere  
qu’elle laide. Lorsque ces deux expériences fe trou-  
vent colssormes , on ne peut douter qu’il n’y ait du sel  
marin dans l'eau minérale pourvu qu’on l'éprouve de  
la même maniere ; car la premiere prouve que cette  
eau contient naturellement du l'el marin ; la seconde  
qu’il reste après l’évaporation , & la troisieme qu’on  
peut le féparer de l'eau Eous la forme qui lui est na-  
turelle, ce qui donne le moyen de l'examiner plus à  
fond pour favoir s’il a ou non les propriétés du fcl ma-  
rin. Si l'on doutoit encore de *sa* nature , il faudroit le  
comparer à de véritable fel marin , en ayant égard à  
toutes les marques caractéristiques que nous avons,  
dit ci - dessus appartenir à ce stel ; & supposté qu’on  
ne remarque aucune différence entre eux , on doit les

I regarder comme étans de même espece.

XXX. On peut, il est vrai , m’objecter que quoiqu’il y  
ait du fel marin dans l'eau , la nature peut tellement  
l’avoir mêlé avec elle ou avec les autres matieres qu’el-  
les contient , qu’il l'oit impossible de le discerner apres  
un grand nombre d’expériences; qu’il fbit dans l'eau  
de même que le l'el alcali fixe est caché dans le ver-  
re , l'acide dans les cailloux , ou le soufre & le mer-  
cure dans les métaux , ou de la même maniere que les  
autres principes le font dans les corps qu’on appelle  
mixtes , pour les distinguer des composés dont le tissu  
est moins fort & les parties beaucoup plus aisées à *sé-  
parer.* Cette objection peut être de quelque poids , juse  
qu’à ce que nous ayons fait voir que l'on peut décom-  
poser ces mixtes , & présenter les principes dont ils  
font composés aux sens & à la raison : mais cela regar-  
de une chymie plus relevée que celle dont il s’agit  
pour le présent , car seins cela il nous seroit aifé de  
prouver que les mixtes , eu égard à la facilité de leur  
analyse , ne different point des composes , pourvu que  
nous soyons munis d’instrumens & de menstrues con-  
venables. On peut fans beaucoup de difficulté séparer  
le siible & le SH alcali fixe dont le verre est compofié;  
on sépare l’acide des cailloux en faisimt le verre,comme  
on le voit dans la substance qu’on appelle dans les ver-  
reries suint de verre ; on peut même analyster les mé-  
taux les plus purs avec le miroir ardent ou autrement.  
Mais nous ne saurions répondre à l'objection précé-  
dente , que nous n’ayons fait voir auparavant que la  
nature n’a point fait de mélanges dans les eaux miné-  
rales pareils à ceux dont on a parlé ci-deilus. Au con-  
traire , il paroît par un grand nombre d’expériences,

309 ACI

bcr. Comme il n’y a point d’autre fcl , à moins qu’il  
ne contienne du fel marin ou de l'esprit de fcl marin  
qui ne laisse échapper la même odeur ou la même va-  
peur , nous fornmes affinés par cette expérience qu’il  
y aVoit du fel marin dans la matiere qui étoit restée  
après l'évaporation. On peut même l’avoirTous sa pre  
miere forme en ajoutant une quantité suffisante d’eau  
distillée, à cette matiere , & en faifant éVaporer &  
crystalliser.

XXII. *Cas II.* Comme le nitre & le fel marin peuvent ste  
trouver mêlés dans Peau,& qu’ils laissent chacun échap-  
per des vapeurs & des acides qui leur font propres lorse  
qu’on y ajoute de l’huile de Vitriol ; faites dissoudre  
parties égales de ees deux Tels dans de l'eau distillée ,  
& mettez la matiere qui restera après l’évaporation  
dans une retorte, & après y aVoir ajouté de l'huile de  
vitriol , distillez-la à un feu de fable , Vous aurez de  
véritable eau régale , c’est-à-dire , un mélange dsestprit  
de nitre & d’estprit de fel marin ; cela prouve évidem-  
ment que ce mélange est composté de l’acide du Eel ma-  
rin & de celui du nitre, puisqu’il n’y a que ces deux  
matieres dont l’union donne la Véritable eau régale.

XXIII. *Cas III.* Mêlez ensemble parties égales ou inéga-  
les de Eel marin , de fel de tartre, de Eel d’epsiam , de  
borax & d’alun , ajoutez-y une quantité convenable  
d’huile de Vitriol, il s’élevera si-ir le champ une va-  
peur blanehe & pénétrante qui fera connoître qu’il y  
aVoit du fel marin dans le mélange. 11 réfulte le même  
effet du mélange de différens fels aVec le fel marin , si  
Cgf en excepte le nitre , dont nous aVons examiné  
le mélange aVec le fel marin , dans le fecond cas ; car  
le nitre donne, étant mêlé aVec l'huile de Vitriol, une  
vapeur qui lui est propre , & qu’il est aifé de distinguer  
de toutes les autres.

XXIV. *Cas IV.* Mêlez enfemble telle quantité qu’il Vous  
plaira de fel marin , de bol d’arménie , de craie & de  
poudre de briques ; Versiez dessus de l'huile de Vitriol :  
& Vous Vous appereeVrez aisément par l’odeur & la  
vapeur qui s’éleVera , qu’il y a du l'el marin dans ce  
mélange. Il résialte le même effet du mélange du sel  
marin aVec les autres siibstances pierreuses , terreul'es  
ou minérales.

XXV. Si cette el'pece de preuVe que l'on tire de l’odeur  
& de la Vapeur ne paroissoit point suffisante à ceux qui  
ne sont point au fait de la fenfation qu’imprime la  
vapeur de l’esprit du fel marin fur l’organe de l’odo-  
rat, on pourrait avoir recours à une expérienee plus  
décisiVe, qui est de distiller le mélange qui donne cette  
odeur dans une retorte de Verre , mêlé aVec une quan-  
tité fuffifante d’huile de Vitriol. On auroit par ce.  
moyen un Véritable el.prit de l.el marin , qu’il est aifé  
de connoître en ce qu’il *sc* conVertit de nouVeau en l.el  
marin , lorsqu’on le mêle aVec une quantité convena-  
ble de SH alcali fixe.

XXVI. Voici le principe chymique fur lequel ces expé-  
riences fiont fondées. L’huile de Vitriol étant un acide  
extremement fort, agit puissammment fur le fel marin  
& fur le nitre , & pénetre dans les parties les plus  
grossieres & les plus fixes , tandis que celles qui font  
plus légeres & plus Volatiles , fe séparent des précé-  
dentes & s’élevent aVec le secours du feu & passent  
dans le récipient en laissant au fond la matiere la plus  
pefante & la plus terrestre aVec l’huile de Vitriol au-  
quel elle est entierement unie ; ce qui arrÎVe dans,la  
distillation de l'esprit de fel marin de Glauber , & dans  
celle de l’efprit de nitre.

(3) *Par Cryflallisation.*

XXVII. *CasI.* Faites dissoudre telle quantité de fel ma-  
rin qu’il Vous plaira dans de l'eau distillée , & faites  
éVaporer la dissolution jufqu’à ce qu’il fe forme une  
pellicule fur fa furface; mettez la liqueur qui doit être  
contenue dans un Vaisseau de terre bien net, dans un  
lieu froid. Au bout de quelques jours une grande par-

311 ACI

que leurs principes font moins unis, & qu’on peut les  
séparer par les moyens ordinaires avec tant de simpli-  
cité, qu’on n’ait plus de peine à découVrir leurs ver-  
rus, leurs effets & leurs ufages dans la Medecine.  
Nous croyons donc que les expériences précédentes  
nous fournissent une méthode Eure pour connoître le  
fel marin qui est contenu dans quelque eau minérale  
que ce stoit , pour le séparer des autres substances aux-  
quelles il est uni , pour le rendre sensible , & pour en  
déterminer la quantité.

XXXI. Nous ne nous sommes arrêtés si long-tems siur  
l’article du fel marin , que pour donner un exemple de  
la méthode d’induction dont on doit sie servir dans les  
expériences, & fur-tout dans les recherches pareilles  
à celle-ci, dans lesquelles on n’a pointencore posé les  
fondemcns d’une certitude physique. Nous souhaitons  
qu’on la suive aVec assez d’exactitude pour découvrir  
la nature de ce que nous aVons entrepris d’examiner.  
Comme ce seroit une chofe trop ennuyetsse que de ré-  
péter si souvent les mêmes expériences,nous exposierons  
ce qui reste à faire d’une maniere plus concife & plus  
abrégée.

( 2. ) *Le Nitre.*

XXXII. On connoît le nitre pur, ou falpetre, aux mar-  
ques fuivantes :

I. Ses crystaux ont la figure d’un prisine exagone , & fe  
terminent en forme de pyramides par une de leurs  
extrémités, lorsqu’ils font purs & dans leur entier.

2. Il a un gout acre ou pénétrant, & un peu amer qui cau-  
*se* un fcntiment de froid.

3. Il conferve la Viande, & lui donne une très-belle cou-  
leur rouge ; à quoi on peut ajouter qu’il rehausse la cou-  
leur du Eang auquel on le mêle, si.ir-tout lorsqu’il tire  
fur le blanc ou le noir.

4. Il rafraîchit, il calme le pouls : mais fa Vertu nepa-  
roît jamais mieux que dans les fieVres ardentes & les  
pleurésies.

5. Il laisse échapper une Vapeur rouge, très-épaisse dans la  
distillation , & donne par ce moyen Peau sorte ou *es-  
prit* de nitre, qui a la Vertu de dissoudre l’argent, mais  
non point For.

6. Il fe fond très-promptement dans un creufet rOugi au  
feu : mais il ne s’enflamme jamais , quelque Violente  
que foit la chaleur.

7. 11 fulmine ou détonne , & fe conVertit en un fel alcali  
fixe, étant mis en fusion avec du charbon, du tartre, &c.  
& perd une partie considérable de fon poids.

8. Il compofe la poudre à canon , aVec le foufre commun  
& le charbon.

9. On le reproduit de nouveau avec fon esprit acide,  
en y joignant une quantité convenable de Ecl alcali  
fixe.

XXXIII. Maintenant que l’on est instruit des proprié-  
tés du nitre, il n’est pas difficile de connoître si le fiel  
que l’on trouve dans les eaux minérales ou ailleurs,  
est du véritable nitre ou non. Il est évident par ce  
qu’on vient de dire, que le nitre ou falpetre dont nous  
parlons est tout-à-fait différent du nitre à chaux de Μ.  
Lister, dont on indiquera ci-après les propriétés; &  
du nitre des Anciens, qui, selon toute apparence, étoit  
un stel de nature alcaline , au lieu que le salpetre puri-  
fié dont on *se sert* en Chymie, dans la Medecine, &  
dans la composition de la poudre à canon, est un siel  
neutre qui ne tient ni de l’acide, ni de l’alcali, quoi-  
qu’il fe change en un acide & un alcali extremement  
fort par le moyen du feu, étant joint à desfubstances  
convenables.

XXXIV. Les moyens dont on peut fe fervir pour dé-  
couVrir le nitre qui est contenu dans Peau , ie redui-  
fent à quatre :

I. A l'immersion ou à l’infusion de certains corps  
dans l'eau ;

A C I 312

2. A PéVaporation , & à l’addition à la matiere  
desséchée ;

3. A la distillation avec addition ;

4. A la crystallifation.

( 1. ) *Immersion ou infusion.*

XXXV. Si P on fait tremper quelque tems un morceau  
de papier dans de l’eau , dans laquelle on aura soit  
dssoudre quelques grains de nitre , qu’on le fasse se-  
cher au feu, & qu’on réitere plusieurs fois de fuite la  
même opération ; ce papier approché de la flamme de  
la chandelle , oujetté fur les charbons ardens, brûlera  
sans jetter aucune flamme , & étincellera , pretiVe  
certaine qu’il a reçu cette propriété du falpetre ; car  
on ne remarque point le même phénomene lorsqu’on  
fait tremper du papier dans une solution d’alun, de  
fel d’Epfom, de fels fixes alcalis , de vitriol, de borax,  
de fel de nitre à chaux, de sel marin , & autres fels  
femblables. Il s’ensuit donc que si après aVoir fait  
tremper du papier dans de l’eau minérale , il produit  
le même effet & brûle de la même maniere, c’est une  
preuve qu’il y a du nitre dans cette eau.

XXXVI. Cette expérience n’a pas besoin d’explication ;  
car il est évident que le papier que l’on met tremper  
dans la folution , s’impregne d’eau, & en même-tems  
de particules du nitre. Lorsqu’on le fait fécher, les par-  
ticules aqueuses s’exhalent : mais celles du nitre refi-  
rent fixées dans les pores du papier, qui prend feu  
étant approché de la flamme d’une chandelle, & brûle  
avec explosion, de même que le nitre lorfqu’il est  
jetté fur les charbons ardens. Comme il peut arriver  
que la trop grande quantité de Eels qui fe trouvent mê-  
lés avec le nitre empêche cet effet , on fe servira de  
l’expérience suivante, pour distinguer le nitre d’avec  
les Eels qui le déguisent.

XXXVII. Si l’on fait dissoudre parties égales ou inéga-  
les de nitre , de fel marin, de fel d’Epsom & de bo-  
rax dans de l'eau distillée, & que l’on mette tremper  
pendant quelques heures un morceau de viande crue  
dans la solution, on la trouvera, après l’avoir retirée,  
beaucoup plus rouge que celle qui n’aura point senif-  
fert cette-opération, ou qui aura trempé quelque tems  
dans une solution des différens sels dont on a parlé ci-  
dessus, excepté le nitre ; d’où il suit que c’est au nitre à  
qui l'on doit attribuer la rougeur de la viande. C’est  
pourquoi, si une eau minérale produit un semblable  
effet hurla viande qu’on y aura fait tremper , on doit  
présumer qu’elle contient du nitre.

XXXVIII. On croira peut-être que le nitre ne commu-  
nique cette rougeur à la viande qu’à cause dt! sang qui  
y reste ; car il agit puissamment fur le Eang dont il  
réhausse la couleur, & qu’il conherve , quoiqu’il crou-  
pisse ou qu’il Eoit extravasé. Pour décider cette quesi  
tion, il est à propos d’essayer si apres avoir parfaite-  
ment nettoyé & lavé un mufcle en le faifant tremper  
dans l’eau, en faifant des injections dans les vaisseaux  
sanguins ou autrement, il reçoit quelque rougeur de la  
part du nitre , ou si ce sel rougit un tendon ou autre  
fubstance animale naturellement blanche.

( 2. ) *Par évaporation et addition âlamatiere deissechee.*

XXXIX. Si l’on fait dissoudre du nitre dans de Peau, &  
qu’on fasse entierement évaporer la solution, le nitre  
restera au fond du vaisseau. On l’éprouvera en lemê-  
lant avec du charbon en poudre , pour voir si , étant  
jetté fur les charbons, il fulminera & fe changera en  
un fel alcali. Si la poudre à canon , qui résultera de  
fon mélange avec le foufre & le charbcn de faule , est.  
telle qu’elle doit être ; s’il jette une fumée rouge,  
pénétrante & fuffocante, femblable à celle de Peau *sor-  
te,* lorfqiilon verse dessus de l’huile de vitrioso, c’cst  
une preuve que c’est de véritable nitre. Quand même  
il fe trouveroit mêlé dans Peau avec d’autres fels, il  
ne feroit pas difficile de le découvrir après l’évapora-

313 ACI

tion, fur-tout en ajoutant de l’huile de Vitriol à la  
masse qui resterait, & en examinant les Vapeurs & l’o-  
deur qui s’en élevent.

( 3. ) *Par la distillation'.*

XL. On peut de même découVrir le nitre qui *se* trouve  
mêlé aVec la matiere qui reste après lléVaporation de  
quelque eau que ce foit, en y ajoutant de l’huile de  
vitriol, du Vitriol calciné & de la poudre de briques,  
& en lassant distiller ce mélange fur le feu : car par  
ce moyen l’acide du nitre fe séparera & s’éleVera dans  
le récipient en forme de nuages rouges. Suppofé qu’il  
y eût du fel marin dans le mélange, on aura de Peau  
régale au lieu d’efprit de nitre, ce qui prouveencore  
l’existence de ce dernier , puisqu’on ne peut aVoir de  
I’eau régale fans l’esprit de nitre. On peut eneore pouf-  
fer cette épreuVe plus loin , en ajoutant une quantité  
Euffifante d’esprit alcali fixe à l’efiprit dont nous Ve-  
nons de parler, pour Voir si l’on ne retirera point de  
véritable nitre , & s’il ne pourra point ferVlr à la corn-  
position de la poudre à canon ; car l’on prétend que le  
nitre régénéré ne Vaut rien pour cet effet.

( 4. ) *Par la cryflallisation.*

XLI. Il est inutile de répéter ici après ee qu’on a dit de  
la crystallifiation , qu’il suffit de faire dssoudre du ni-  
tre dans de l’eau ; & après lléVaporation , de le mettre  
dans un lieu frais , pour aVoir au bout de quelques  
jours des crystaux prifmatiques à six côtés. S’il arrlVoit  
donc qu’une eau minérale ne contînt d’autre fel que du  
nitre, il feroit aisié de l’en tirer par lléVaporation & la  
crystallisation. Quand même le nitre *fe* trouVeroit mê-  
lé dans Peau aVec plusieurs autres fels, on pourroit  
par des éVaporations & des crystallisations répétées, les  
réduire chacun sous la forme de crystaux qui leur est  
propre, fuÎVant ce qu’on a dit ci-dessus en parlant de  
la crystallifation du Tel marin. On peut par ce moyen  
aVoir le nitre pur & dégagé des autres fels que l’eau  
minérale contient.

XLII. Il est bon de faVoir qu’il peut y aVoir des matieres  
nitretsses oufalines dans les eaux minérales, fans qu’on  
puisse les réduire en forme folide ou crystaux, à moins  
qu’on n’emploie des moyens conVenables pour cela.  
De-là Vient que ceux qui fabriquent le faspetre se fer-  
vent d’un fel alcali fixe pour consolider le nitre, & lui  
donner une forme crystallifée. La raifon de cela est ,  
que les matieres dont on peut retirer ces Tels font or-  
dinairement trop chargées d’acides, & qu’il y en a peu  
de cette efpece qui foient disposées à fe réduire en cryse  
taux, à moins qu’on ne détruise l’excès de leur acidité ,  
& qu’on ne les rende neutres au moyen des fels alcalis  
fixes, ou des alcalis terrestres, comme le pratiquent  
ceux qui font le fel, qui travaillent au nitre , à l'alun  
& aux sels artificiels neutres, &c. Les observations &  
les expériences précédentes peuvent nous fournir une  
méthode pour deCouVrir le nitre qui est contenu dans  
les eaux minérales, pourvu qu’on fache les appliquer  
comme il faut.

( 3. ) *L’Alun.*

XLIII. Voici quels font les principales propriétés de ce  
minéral.

1. Sescrystaux font compostés de onze plans, dont cinq  
fiant sexangulaires, & sixquadrangulaires.

2. Son gout est acre, rude, styptique ou astringent.

3. Il fe fond étant exposié à un feu léger, & forme des  
bulles : mais il fe change enfuite en une fubstance  
blanche, légere & friable , que l’on appelle alun  
brûlé.

4. On en retire par la distillation un efprit acide qui  
approche de l’huile de Vitriol , même sans le mêler  
aVec d’autres fubstances : mais il faut que le feu foit  
violent.

A C ï 394

5. On a encore des crystaux d’alun , en mêlant de nou-  
veau cet esprit aVec quelque fel alcali fixe.

6. Il sert, étant mêlé aVec d’autres ingrédiens, pour don-  
ner & pour fixer certaines couleurs : on l'emploie  
dans les teintures , dans la préparation des cuirs , &c,

7. Il est le feul fel qui donne par fon mélange aVec les  
fubstances animales ou Végétales, le phofphore noir,  
ou pyrophore.

Le phosphore noir est une poudre noire composée  
ordinairement d’une certaine quantité de fleur de  
farine, & d’alun , que l’on fait calciner jusqu’à ce  
qu’elle ait acquis la propriété de s’allumer à l’air,  
. & de paroître fous la forme d’un charbon ardent.

8. Il approche beaucoup du Vitriol féparé des parties mé-’  
métalliques qu’il contient.

9. Il sert, de même que le Vitriol, à retirer du nitre l’eau  
forte ordinaire.

XLIV. On peut s’assurer qu’il y a de l’alun dans les eaux  
minérales ;

1. Par le gout ;

2. Par lleVaporation &la préparation de la matiere  
qu’elle laisse ;

3. Par lacrystallssation.

(1) *Par le Gout.*

XLV. Lorfque la quantité d’alun qui est dissoute dans  
Peau est considérable, il n’est pas difficile de s’en ap-  
pereeVoir au gout : mais fuppofé qu’elle foit trop pe-  
tite pour qu’on puisse la découVrir, on fera éVaporer  
une partie de l’eau, & l’on goutera le restant; car l'a-  
lun ne sléVapore point pendant l'ébullition, & l’on  
peut par ce moyen en augmenter la quantité au point  
de rendre ce fel fensible ; fuppofé qu’il y en ait dans  
l'eau. Quand même elle contiendroit d’autres fels ,  
comme du fel d’Epfom , du nitre , du fel alcali fixe ,  
&c. la môme expérienee ne seroit pas moins utile. De  
tous les sills ou autres substances capables de dégui-  
ser le gout de l’alun lorsqu’elles *se* trouVent mêlées  
aVec lui dans les eaux minérales ; les principales font,  
le SH marin, les acides, le Vitriol, les terres stypti-  
ques ferrugineuses, la craie ou la pierre à chaux cor-  
rodée ou dissoute par un acide ou autrement : ils em-  
pêchent de s’apperceVoir du gout de ce minéral, quand  
même il existerait réellement dans l'eau; de forte qu’il  
est besoin d:laVoir recours à des expériences particu-  
lieres plus fines & plus exactes que la précédente. Je  
ne puis pour le présent en indiquer aucune au Lecteur  
dont on puisse *se* sensu pour s’assurer, en ajoutant quel-  
ques substances à l'eau , si elle contient de l'alun ou  
sieul ou mêlé aVec d’autres fels ; quelque llon assure  
qu’il y a des plantes qui donnent une couleur rouge à  
l’eau , dans laquelle il y a de l'alun dissous.

( 2 ) *Par V évaporation et la préparation de la maelere  
qii’elle laisse.*

XLVI. LorEque l'alun est le seul sol que l’eau contien-  
ne, il est aisié de le découVrir & de le rendre sensible  
par l’éVaporation, & en mettant la matiere qu’elle *a*laissée à toutes les épreuVes qui peuVent l'obliger à le  
manifester. Mais lorfque ce Eel *se trouve* mêlé aVec  
d’autres, on mettra la masse desséchée Eur une plaque  
de fer chaude, où l'alun formera des bulles, & fe sé-  
parera du reste du mélange fous la forme d’alun brû-  
îé. On peut le dissoudre ensuite dans de l’eau distil-  
lée , & lui rendre fa premiere forme par la crystallifa-  
tion. On ne doit pas beaucoup compter fur cette mé-  
thode débullition , surtout lorsque *ce* fel est mêlé aVec  
d’autres qui forment aussi des bulles , etant mis fur  
un fer chaud ; ccmme il arriVe au borax & au nitre à.  
chaux, quoique d’une maniere un peu diflérente ; de

»

315 ACI

forte qu’il est beaucoup plus sûr dans un pareil cas  
dlaVoir recours à la crystallifation.

( 3 ) *Par la Crystallisaelon.*

XLVII. Quand même Peau seroit véritablement alumi-  
neuse, on ne doit point s’attendre, comme nous l'a-  
Vons observé en parlant du nitre, à reduire la maticre  
qu’elle contient en forme de crystaux, sans ufer des  
moyens convenables pour cet effet. Ceux qui traVail-  
lent à l’alun, ne lui donnent point la forme qu’il doit  
avoir, fans le fecours de l'urine corrompue; ce qui est  
un expédient dont on doit *sc* serVÎr quand on Veut le  
retirer de Peau en forme de crystaux. Supposé donc  
que Peau contienne plusieurs sels mêlés aVec celui  
dont nous parlons ; il est aifé de l’en féparer par des  
crystallisiitions réitérées, & de le réduire flous la for-  
me qui lui est propre.

(4) *Le Borax.*

XL VIR. Comme on ne trouve point de bôrax naturel  
dans ces Contrées, je n’en parlerai qu’en passimt ;  
quoiqu’il importe extremement aux Medecins, & aux  
Chymistes de le connoître , à caufe que c’est un fel  
d’une nature tout-à-fait extraordinaire. Voici quelles  
font ses principales propriétés.

i. On nous l’apporte des Indes Orientales en masses  
brutes, ou en une fubstance faline d’une très-mauVai-  
se odeur , mêlée aVec une grande quantité de matiere  
onctueuse:, terreuse & pierreufe; on l’appelle commu-  
nément dans cet état, *Tincal* ou *Telncar.*

2. Ses crystaux, lorfqu’ils font dans leur entier, & pu-  
rifiés de la maniere ordinaire , ont la figure d’un prise  
me octogone , qui est rarement régulier.

3. Il n’est pas aifé de décrire fon gout qui est doux, acre,  
& un peu urineux ou lixrviel.

4. Il fert, uni aVec d’autres fubstances, à fonder les mé-  
taux, furtout l’or.

5. Il est un excellent flux pour les métaux, & certaines  
mines, & lorsqu’on le fait fondre aVec une quantité  
conVenable de fable ou de cailloux, il se conVertit en  
peu de tems en Verre extremement dur , qui peut  
EerVir à couper le Verre ordinaire, comme le dia-  
mant.

6. Il est d’une nature extremement Vitrifiasse ; de sorte  
qu’au moyen d’une chaleur conVenable , il *se conver-  
tit ,* quoique seul, & finis mélange, en peu de minutes,  
en. Véritable verre.

XLIX. Les moyens de connoître s’il y a du borax dans  
les eaux minérales, *se* réduisent à deux :

I. A l’évaporation.

2. A la crystalltsation.

(1) Comme ce fel ne s’éVapore point en bouillant dans  
l’eau , puisqu’il est nécessaire de le faire bouillir long-  
tems pour le purifier ; on peut faire en forte qu’il reste  
parmi la fubstance que lléVaporation laisse. Si une par-  
tie de cette substance devient aqueuste , *se* gonfle &  
forme une masse blanche fpongieuse, étant expofée  
au feu sur une plaque de fer, on peut la séparer & la  
recueillir , & se servir d’expériences particulieres pour  
découvrir si c’est du borax, de l’alun ou du nitre à  
chaux ; car ces fubstances se gonflent d’abord de la mê-  
me maniere : mais lorsqu’on pousse le feu pendant  
quelque tems , le borax fe fond une feconde fois, &  
*se* convertit en verre ; ce que ne font point l’alun ni  
le nitre à chaux , par où il est aifé de le distinguer de  
ces derniers. Ce verre a les mêmes propriétés que le  
borax même ; il foude les métaux, & en facilite la  
fusion, &c.

L. (2) Il faut aVoir recours à la crystalltsation, pour ré-  
duire le borax fous fa forme naturelle, & le féparer  
des autres fels ou fubstances étrangeres aVec lefquel-

Α CI 316

les il est mêlé. Il est même nécessaire pour le réduire  
en crystaux parfaits , d’ufer de certaines précautions  
& préparations, dans lefquelles consiste tout le fecret  
de fa purification. Il est nécessaire , par exemple :

1. D’employer un fel alcali très-fort, & de l’eau de  
chaux.

2. De rendre la folution parfaitement pure.

3. De la couVrir pendant qu’elle est chaude, & de la lasse  
fer refroidir petl à peu.

4. De fe servir de fils de métaux conVenables, pour que  
le fel s’y attache.

5. De ne point déboucher le Vaisseau que quelque tems  
après que la liqueur est refroidie. On décoirvrira par  
ces moyens si le borax que Peau minérale peut conte-  
nir’j, est parfait ou imparfait.

( 5 ) *Sel Ammoniac.*

LI. Les propriétés fui Vantes fusti fient pour distinguer  
le stel ammoniac de tout autre sel.

1. Son gout est un peu urineux, beaucoup plus Vif, &  
beaucoup plus pénétrant que celui dti l.el marin.

2. Il rafraîchit Peau à mefure qu’il s’y dissout.

3. Il fe réduit par la crystallifation en une fubstance  
blanche, & qui approche de la légereté de la plume.

4. LorEquon le mêle aVec quelque fel fixe alcali, il laise  
*se* échapper une Vapeur Volatile, pénetrante, qui aflèc-  
te l’odorat de la même maniere que le fiel de corne de  
cerf. Ce mélange étant fublimé, il donne un fel Vola-  
til alcali.

5. Il a la propriété de fonder l’étain & le cuiVre en-  
semble.

6. Il *sc* si-lblime entierement fans changer de nature,  
étant expoEé à un degré de feu conVenable.

7. Il contribue à la fublimation de certaines eaux miné-  
rales, & de certains métaux.

8. Il conVertit Peau forte en une eau régale, à caufe de  
l’esprit de Eel marin qu’il contient.

LH. La connoissance de ces propriétés, jointe aux ob-  
serVations précédentes , nous mettent en état de dé-  
couVrir si ce fel est contenu dans une eau minérale.  
On peut s’en assurer :

1. Par le gout, surtout, après qu’une grande partie de  
la liqueur est éVaporée.

2. En essayant, si , après que Peau est presique entiere-  
ment éVaporée, la matiere restante facilite l'union de  
l’étain aVec le cuÎVre en forme de foudure.

3. En faifant éVaporer Peau entierement, & en mettant  
la matiere qu’elle laisse dans de Peau commune, pour  
voir si elle en augmentera la fraîcheur.

4. En dissolvant dans Peau, les fels qui ont resté après  
lléVaporation, & en crystallifant la folution , pour en  
tirer du Véritable Eel ammoniac.

( 6 ) *Sel d’Eps.om ou fel Cathartique amer.*

LUI. Voici quelques-unes des principales propriétés  
du sel cathartique amer , lorsqu’il est parfaitement  
purifié.

1. Les crystaux font plats, clairs & transparens lorfqu’on  
les regarde séparément à la lumiere ; mais il paroif-  
Eent blancs & opaques lorfqu’ils fiant par monceau, &  
qu’on les Voit par réflexion. Le sel admirable de Glau-  
ber est aussi quelquefois formé en très-petits crystaux  
blancs, qui ont quelque ressemblance aVec le blanc de  
baleine en écailles.

2. Son gout est extremement amer & pénétrant, de forte  
qu’il paroît s’insinuer fort aVant dans la langue lorsi  
qu’il fe dissout dans la bouche.

3. Il fe dissout entierement , & aVec beaucoup de promp-  
titude dans un poids égal d’eau commune ; & la folu-

317 A C î

tion Ee coagule en une siibstance blanche prefque foli-  
de, lorsqu’on y ajoute de l’efprit de νΐη rectifié.

4. Lorsqu’il est bien purifié , & totalement séparé du fel  
marin, il ne sleChauffe point, & ne cauEe aucune ese  
felveEcence, étant mêlé aVec de l'huile de Vitriol.

5. Etant dissous dans l’eau, la solution ne blanchit point  
lorsqu’on la mêle aVec celle de l’argent dans Peau  
forte , pourvu que le fel Eoit pur, ce qui peut sensu à  
nous faire connoître fa pureté & sim entiere séparation  
du SH marin.

6. Il a une Vertu purgatiVe très-forte, en quoi il ressem-  
ble au fel admirable de Glauber.

7. Etant mêlé aVec du eharbon en poudre & exposé à  
un feu Violent, il s’exhale entierement', & jette une  
fumée sulphuresse abondante.

LIV. Ces propriétés nous mettent en état de découVrir  
s’il y a du Eel cathartique amer dans une eau minérale,  
puisqu’il ne faut que faire attention,

1. A l’amertume dégoutante & pénétrante de l'eau, fur-  
tout après une éVaporation considérable de *sa* partie  
aqueuse ; car ce siel ne se dissipe point dans lléVapora-  
tion , puisique pour le compofer, les OuVriersqui tra-  
vaillentau fel marin, après aVoir fait bouillir Peau  
de la mer, & en aVoir retiré le fel marin, fe sierVent  
de la liqueur amerequi reste, qu’ils éVaporent essuite,  
& dont ils retirent des crystaux qui font le fel d’Ep-  
fom.

a. Comme il n’y a point de fel qui *so* dissolue plus promp-  
teincnt dans Peau , si on en excepte le Pucre , on ne  
doit point s’attendre à le retirer par la crystallisàtion,  
qu’on n’ait auparaVant séparé de Peau minérale les  
autres Pels aVec lesquels il Ee tromve mêlé. Il est aisé  
ensilite de le recouVrer sous la forme qui lui est pro-  
pre, en réitérant lléVaporation & la crystallisation , &  
de s’assurer par les propriétés dont nous aVons fait l’é-  
Humération s’il est pur & parfait.

(7) *Nitre des murailles ou nitre* à *chaux.*

LV. On trouve ce fel non-seulement dans les eaux mi-  
nérales ; mais l’on peut encore le retirer en pulucri-  
fant, & en lassant bouillir les vieux décombres & en  
laissant éVaporcr & crystallsser la solution ou lessiVe.  
Voici quelles sont les propriétés de ce Eel:

1. Lorsque Ees crystaux S011 parfaits, ils font longs, min-  
ces, compostés de quatre & quelquefois de cinq paral-  
lélogrammes irréguliers ; l’une de leurs extrémités est  
terminée par deux triangles, & l’autre par deux quar--  
rés.

a. Il est un peu amer, il ne *se* fond pas aifément dans  
la bouche, & ne casse pas le même sentiment de froid  
que le nitre.

3. Ce sel est neutre , mais il differe du falpetre aVec le-  
quel on l’a confondu. Car il ne peut point ferVÎr à la  
composition de la poudre à canon ni de l’eau forte ;  
il ne fulmine , & ne détonne point aVe.c le charbon  
étant mis fur le feu, & ne *se* conVertit point en fel al-  
cali fixe.

4. Lorfqu’on l’expose au feu fur une plaque de fer, il *se*gonfle, & *se* change en une fubstance légere, blanche  
& fpongieufe , qui , lorfqu’on pousse le feu, ne fe vi-  
trifie point, & reste friable comme la chaux. Le moyen  
le plus fût que l’on ait pour s’assurer s’il y a de ce nitre  
dans les eaux minérales, c’est de faire éVaporer la li-  
queur , & d’examiner séparément les sels qui restent,  
pour Voir s’ils ont les caracteres que nous venons d’in-  
diquer.

(8) *Acides minéraux.*

LVI. H y a différentes efpeces *d’acides* répandus dans  
les trois regnes des Végétaux, des animaux & des mi-  
néraux, tels que le jus de citron, la pressure , l’esprit  
de soufre ou l’huile de vitriol, &c. Comme les *arides*

A C î 39®

*minéraux* existent naturellement dans ïa terre, & qu’ils  
peuVent se mêler aVec les eaux minérales , c’est a eux  
que nous nous arrêterons particulicrement. Il paroît  
que l'on a été généralement dans la croyance que certai-  
nes eaux s’imprégnoient d’acides en passant dans la terre,  
puifquel’on donne encore aujourd’hui le nom d’Xigrc-  
sottesauxeaux minérales froides & fpiritueufes. Ce qui  
paroît aVoir donné lieu à cette opinion, c’est le gout dé  
ces eaux, qui est aigre, Vif & piquant, lorsqu’elles sont  
nouvellement tirées de leurs sources; & en second lieu,  
la supposition qu’on a faite, qu’il y a un acide général  
ou unÎVerfel répandu dans la terre, qui en corrodant  
ou en dissoluant une certaine efpece de terre, forme  
l’alun ; ou qui en s’unissant au cuicre ou au fer, com-  
pofe les vitriols refpectifs de ces métaux.

LVII. Pour déterminer le genre d’acide qui est contenu  
dans une eau minérale, il est nécessaire d’être instruit  
des propriétés des *acides,* en tant que tels. Ces pro-  
priétés fe réduifent aux fuRantes.

1. Au gout, qui doit être assez fort pour qu’on puisse le  
distinguer, car, quoique le fuc de citron & l’efprit dè  
foufre soient acides , ils peuVent néantmoins être *dé-  
layés* dans une si grande quantité d’eau , qu’il foit im-  
possible de sentir leur acidité. Le jugement qu’on for-  
me fur la fensation qu’on appelle gout , est d’autant  
moins assuré, qu’elle n’est pas la même dans tout le  
monde, puisque le gout qu’il plaît à quelques-uns d’ap-  
peller Vif, pénétrant ou alcalin, paroît à d’autres ycrd,  
aigre ou acide /comme cela est arriVé à l'égard de plu-  
sieurs eaux minérales. H est donc nécessaire de s’être  
fait une habitude de juger, & dlaVoir, pour ainsi dire,  
le gout instruit & exercé.

2. Au changement de couleur que les *acides* où les li-  
queurs où l’acide dominent, produisent si.ir Certains  
végétaux ou silr des préparations de l’art. Ce moyen  
est beaucoup plus assuré que le gout pour découvrir  
la moindre petite portion d’acide que les eaux miné-  
ralas peuVent contenir. Ces expériences foqt de diflé-  
rentes especes. Quelques feuilles de rofes rouges ou de  
Violettes fraîches fuffifent pour donner une couleur  
rouge à Peau, quelque peu acide qu’elle foit , comme  
l’on peut s’en conVaincre en mettant quelques gout-  
tes d’efprit de foufre ou d’huile de Vitriol dans de l’eau  
distillée, & en y ajoutant enfuite des rofes, des Vlolet-  
tes, ou les sirops que l'on tire de ces fleurs. Si l’eau  
contient quelque acide, quelques gouttes d’huile dë  
tartre par défaillance altereront considérablement sim  
gout, & lui donneront pour quelque tems un degré de  
VÎVacité, de pénétration , ou une qualité piquante qu’el-  
le lilaVoit point auparaVant; & détruiront S011 acidité,  
ou en entier ou en partie, filmant que la quantité d’hui-  
le de tartre *sera* plus ou moins grande.

3. La troisieme propriété des *acides,* celle qui est la plus  
essentielle & la plus propre à les faire distinguer, est  
qu’ils deViennent neutres aVec les alcalis, & forment  
une fiouVelle fubstance entierement différente des deux,  
tant par *ses* Vertus que passes effets. Cette épreuVe est  
assée à Eaire aVec le jus de citron & le sel de tartre,  
dont le mélange donne le fameux anti-émétique neutre  
de RiVlere ; aVec le Vinaigre distillé & le fel de tar-  
tre, qui compostent ce remede & menstrue neutre,  
qu’on appelle tartre régénéré , aVec l’huile de Vitriol  
& le Eel de tartre , qui donne le Véritable tartre VÎtrio-  
lé. Nous aVons donc trois moyens principaux & asi-  
si.irés, pour déterminer si une eau minérale contient  
un acide sious la forme qui lui est propre.

LVIII. Les particularités qui peuVent annuller ou ren-  
dre ces épretrves de nul effet, font la Volatilité, lape-  
tite quantité , & le mélange des *arides* aVec d’autres  
fubstances. SuppoEé que l’acide de l’eau minerale soit  
volatil, & en même tems peu abondant, on doit ta-  
cher par la distillation , de le fépârer, de le concentrer,  
ou de le réduire en une petite masse , pour qu’il stoit  
plus proportionné au Véhicule aqueux qui le contient,  
& le soumettre aux cxpérienees dans cet étatssupposié  
que l’on ne puisse point le découVrir dans Peau natu-\*

319 ACI

reste même. Si l'acide est en petite quantité , mais d’u-  
ne nature plus fixe, en fiorte qu’on puisse le faire bouil-  
lir sans qu’il fe dissipe , l’éVaporation est propre à le  
coneentrer ou a le réduire en un moindre Volume : ce  
qui le rend plus propre aux expériences. Mais lorfqu’il  
est mêlé ou intimement uni aVec un fel terrestre alca-  
lin, ou quelque fubstance métallique, on ne doit point  
espérer qu’il fe manifeste dans cet état; d’autant plus  
que nous n’aVons point dessein dans nos recherches de  
décompofer un mixte dans lequel *sa* nature ise trouVe  
confondue ou totalement détruite, quoique nous puise  
- fions employer ici des-agens plus puissans, par exem-  
ple, un feu Violent; une distillation conVenable, pour  
rompre leur union, & recouVrer l'acide par ce moyen.  
C’est de quoi nous aVons un exemple dans la distilla-  
tion du nitre, du fel marin , de l’alun, dfl Vitriol, &c.  
où l'acide est séparé des matieres terrestres ou métal-  
liques aVec lesquelles il étoit auparaVant intimement  
uni.

( 9 ) *Alcalis minéraux.*

LIX. Il y a deux especes générales *d’alcalis.* Les uns  
sont terrestres, & les autres Ealins : il s’agit de tous les  
deux dans cette recherche. Nous donnons le nom *d’al-  
calis* terrestres à ces substances qui ont peine à se disi-  
soudre dans l’eau pure, mais qui détruisent l’acidité  
des acides aVec lesquels on les mêle, & forment une  
nouVelle fubstance de nature neutre, dans laquelle on  
ne découVre aucun signe d’acide ou d’*alcali.* De cette  
espece font la craie, la pierre à chaux , les yeux d’écre-  
visses, les écailles d’huitres & les coquilles d’oeufs cal-  
cinées, &c. Si l'on met, par exemple, de l’huile de VI-  
triol dans de l'eau commune , assez pour la rendre aci-  
de , & qu’on y jette un peu de craie, il *se* formera une  
cfferVescence, pendant laquelle l'eau acquerra un gout  
vif & pénétrant. Lorfque la faturation fera parfaite,  
elle aura tellement perdu fon acidité , qu’il fera im-  
possible de ssapperceVoir, malgré les expériences dont  
on fe fort pour l'ordinaire, pour découvrir les acides.  
C’est là le Vrai caractere & l'idée que l’on doit se for-  
mer de ce qu’on appelle *alcali.*

LX. Les *alcalis* falins font de deux efpeces, fixes ou vo-  
latils. On a fait Voir ci - dessus de quelle maniere on  
peut aVoir les premiers, dont voici les principales pro-  
priétés.

1. Leur gout a une grande acrimonie; mais ils nlont  
point d’odeur.

2. Ils font corrosifs, & mangent ou confument les chairs  
fur lesquelles on les applique.

3. Ils compostent le sirvon , après aVoir bouilli long-tems  
avec de l’eau & de l’huile.

4. Ils s’humectent promptement, & deVÎennent liquides  
en attirant l’humidité de l’air.

5. Ils ont la propriété de fouder & de joindre ensemble  
Pétain & le cuivre.

6. Ils Ee changent en verre étant fondus avec du fable, ou  
avec quelque autre matiere vitrifiasse.

7. Etant mêlés avec de l’esprit de nitre ou de l’esprit de fiel  
marin, ils les Changent chacun en leurs fiels respectifs.

8. Us teignent en jaune ou en pourpre la folution du su-  
blime corrosif dans l'eau ; & en verds les sirops de vio-  
lettes & de rosies rouges, &c.

LXI. Les sels volatils alcalis ne different de ceux qui font  
fixes que par les propriétés qui dépendent de leur vola-  
tilité. Ils semt corrosifs & d’un gout acre. Ils affectent  
l’odorat avec beaucoup de force par leur volatilité, qui  
est telle qu’ils fe dissipent lorsiqu’on les laisse à décou-  
vert, & qu’ils montent plutôt que l’efprit de vin dans la  
distillation. Ils régénerent encore le nitre & le fel ma-  
rin ; mais ces fels ainsi régénérés font demi-volatils, ou  
beaucoup plus Volatils que les naturels, puisqu’ils res-  
semblent à cet égard ausid ammoniac. Enfin, ils pro-  
duisent , étant mêlés avec d’autres substances, les mê-  
mes changemens de couleurs que les sels fixes.

LXII. On doit donc avoir recours aux expériences pour

AGI 320

découVrir si les eaux minérales contiennent quelque al-  
cali terrestre, fixe, sialin ou Volatil. Supposié qu’elles  
renferment un alcali Volatil, il y a tout lieu de crdre  
qu’il fe manifestera par fon odeur , par des additions,  
ou par la distillation. On slappercerra de l’odeur du  
fel alcali Volatil, s’il *se* trouVe dans l'eau , en la por-  
tant au nez, furtout, si elle ne fait que sortir de la four-  
ce : car lorsque l’on met quelques grains de EelVolatiI  
ou quelques gouttes d’esprit de corne de cerf oudefe!  
ammoniac dans un Verre d’eau claire, on n’à pas de  
peine à distinguer leur odeur. Si Peau contient quel-  
que fel Volatil alcali, il fe manifestera par la couleur  
Verte qu’il donnera au sirop Violat. Les expériences par  
addition peuvent fervit au même effet, quoiqu’elles ne  
fussisent point pour déterminer si ce siel alcali est fixe  
ou Volatil, puisique les effets de ces deux fartes de Eels  
siont les mêmes à cet égard ; de forte qu’il est besifin  
d’avoir recours à l'évaporation ou à la distillation, pour  
voir si ce siel s’élevera par la chaleur, ou s’il s’unira avec  
la matiere qui reste après que toutes les parties aqueu-  
sies *se* siontéVaporées. Lorsique l’eau contient une quan-  
tité considérable de siel Volatil alcali, il est aisié de le *sé-  
parer* de la masse de l’eau par une légere distillation,  
& de le retirer d’abord sious la forme d’un efprit Vola-  
til urineux, comme cela arrive toujours dans la recti-  
fication de l'esprit Volatil urineux avec l’eau.

LXIII. Lorsqu’une eau minérale contient un Eel alcali  
fixe, il est aifié de le découvrir par l’addition des subf-  
tancès que l'on l'ait être propres à altérer sa couleur,  
quoique cet expédient ne suffise point pour le distin-  
guer de celui qui est Volatil. On doit donc Ee servir de  
l'évaporation, afin qu’après avoir retiré de l’eau une  
matiere fieche, on puisse en féparer le fiel fixe par le  
moyen de l'eau distillée , & lui rendre fia forme natu-  
relle. Cela peut se faire du moins après qu’on l’a fépa-  
ré par des crystallifations réitérées des sels avec lesquels  
il peut *se* trouver mêlé: car les fiels alcalis fixés ne for-  
ment pas aisément des crystaux , ou peut-être n’en for-  
ment-ils aucuns , à moins qu’ils nefe trouvent unis avec  
des acides.

LXIV. Supposié qu’une eau minérale contienne des *afe  
caelis* terreux ou des terres alcalines, il est aisté de les  
en siéparer, & de les rendre sensibles par l'évaporation,  
& de retirer ensilite la partie Ealine de la matiere qu’el-  
le a laissée par le moyen de l’eau distillée : Car par ce  
moyen la substance terreuse la plus grossiere reste au  
fond. Nous Verrons ci-après de quelle maniere on peut  
féparer différentes fubstances terreuses les unes des au-  
tres. Il ne s’agit point ici des terres métalliques les plus  
grossieres, mais de celles qui font d’une eEpece alcali-  
ne , & qui approchent en quelque horte des sels alca-  
lis fixes : ce qui fait qu’elles peuvent rester mêlées ou  
dissoutes dans une eau minérale, fans détruire sa transi  
parence, & même passer à travers les filtres avec la ma-  
tiere fialine ; car cette efipece de terre fe trouVe mêlée  
aVec les fiels alcalis fixes , & l’on ne peut l’en séparer  
que par des solutions & des filtrations réitérées, une  
partie de cette terre restant à chaque fois dans le filtre.  
En Voilà assez fur les sels en général.

(2) *Les Terres.*

LX V. Nous donnons le nom de *terres* aux parties les plus  
fixes d’une eau minérale, qui restent après que toutes  
les matieres l.alines ont été féparées, foit que ces par-  
ties terrestres fixes tiennent de la nature de la chaux,  
des métaux, du fiable , des cailloux, de la marne, de  
l’ocre, &c. Quoique toutes les différentes especes de  
*terres* puissent être contenues dans les interstices de  
Peau, Ealls détruire sa transparence, lorsqu’elles Eont  
réduites en particules assez fubtiles il semble néant-  
moins que l’on peut réduire celles que l’on a trouVécs  
dans les eaux minérales aux trois eEpeces faRantes,  
aux terres à chaux , à celles qui tiennent de la nature  
de la craie, & des cailloux. Supposé qu’il y en eût  
quelques-autres dans Peau, on pourroit les séparer de  
même, & les rendre fensibles. Car, comme les *terres*

ne

321 ACI

ne s’éVaporent point par la chaleur, surtout par celle  
de l’eau bouillante , toutes celles que l’eau contient  
restent, après que toutes les parties aqueufies fie fiant  
évaporées, unies aVec la matiere seche qu’elles laissent.  
En faisant bouillir cette matiere une ou deux fois dans  
de Peau distillée, & en la filtrant à chaque fois, les par-  
ties les plus grossieres restent fur le filtre. Lors done  
que l’eau minérale ne contient qu’une feule efipece de  
*terre,* on la retire aisément par ce moyen fous la for-  
me qui lui est naturelle.

LXVI. Mais lorfqu’on soupçonne que plusieurs esipeces  
de terres siont contenues dans l’eau, on doit aVoir sioin  
dès le commencement de l’éVaporation , de ramasser  
toutes les particules terrestres qui nagent sur *sa sur-  
face* en forme de fable ; car elles peuVent donner ,  
lorsqu’elles fiant seches, une terre disterente de celle  
qui *se* précipite au fond du Vaisseau pendant que l’eau  
boût; On remarque ici, par exemple, une diflérence  
considérable entre leurs péfanteurs spécifiques ou la  
subtilité de leurs parties. On peut aussi retirer diffé-  
rentes especes de terres séparément , en laissant repo-  
fer l’eau pendant un tems considérable dans un Vaise  
feau de Verre , dont l'ouverture l'oit fort large, que  
l’on aura foin de cotrvrir pour la garantir de la pousse-  
re. Il *se* formera souvent fur fa surface une pellicule  
terreufe , tandis que les fubstances qui tiennent de la  
nature de l'ocre, ou les terres métalliques fe précipi-  
teront ou s’attacheront aux parois du Vaisseau.

LXVII. La précipitation est une autre méthode de fépa-  
rer de Peau les matieres terrestres qu’elle contient ,  
furtout en y ajoutant un sel fixe alcali, qui a la Vertu  
de précipiter la matiere terrestre au fond du Vaisseau.  
On peut ensiiite la séparer aisément par le filtre , &  
lui redonner sa premiere forme en la laVant aVec foin  
& la faisant fécher ensclite, pour la soumettre à un exa-  
mcn plus rigoureux.

LXVIII. Les"propriétés de la terre à chaux *se* réduisent  
aux sluVantes.

i. Elle se dissout Eans peine dans la bouche, comme si  
elle approchoit de la nature des siels alcalis fixes.

2. Elle fermente aVec les acides & détruit leur acidité,  
a. Elle devient aussi acre & aussi corrosi Ve que la chaux  
lorsiqu’elle reste long-tems dans le feu.

4. Elle ne fe fond ni ne fe Vitrifie point, quelque Vio-  
lente que foit la chaleur.

LXIX. On connoit les terres pierreufes que l’on trouve  
dans les eaux minérales,

1. A la facilité qu’elles ont de fe précipiter au fond du  
vaisseau pendant que l’eau boût. Elles font ordinaire-  
ment les dernieres qui restent après que les fiels & les  
autres terres ont été separées par des lotions réitérées.

2. Elles ressemblent à de Véritable sisole , & *se* convertis-  
sent en Verre étant exposées à un feu Violent aVec un  
alcali fixe.

. LXX. On connoît les terres qui tiennent de la nature  
de l’ocre.

1. Par la couleur jaune, rouge ou rougeâtre qui leur est  
naturelle.

2. A l'augmentation de la rougeur , après qu’elles ont  
été Calcinées.

3. A leur gout âpre, styptlque ou astringent.

4. A la portion de fer qu’elles donnent lorfqulon les met  
en fusion.

LXXI. Comme toutes les terres métalliques, sulphu-  
reufes ou falines, telles que les mines , les demi-mé-  
taux , les marcasites , les Vitriols , &c. ont chacunes  
leurs propriétés ; on peut les rendre fensibles lorfqu’el-  
les se trouVent dans une eau minérale par les moyens  
que nous Venons d’indiquer, furtout par la lotion,  
l’élixation & la fusion , ou feule ou aVec l’addition de  
flux conVenables, filmant les regles de la métallurgie.

*Tome I.*

ACI 322

( 3 ) *Les Soufres.*

LXXII. On donne le nom général de soufres à plusieurs  
fubstances minérales , au soufre commun, à l'orpi-  
ment, au pétrole, au bitume , &c. mais il n’est ici  
question que de ceux qui existent dans les eaux miné-  
rales , fans qu’on puisse les apperceVoir , & ceux là  
font principalement le foufre commun & l’orpiment.  
Comme on ne trouVe point d’orpiment en Angleter-  
re , & que celui que nous aVons nous est apporté des  
pays étrangers, nous n’en parlerons que pour releVer  
quelques erreurs qui fe font glissées à ce sujet , car  
l’on est dans la fausse croyance que ce minéral est un  
poifon. L’orpiment naturel est un minéral de couleur  
jaune , fulphureux, brillant, compofé d’écailles ou de  
feuilles minces comme le talc. On l’apporte de Grece  
où on le tire de certaines montagnes. 11 est différent  
de toutes les efpeces d’arfenic , qui ne font que des  
préparations du cobalt. Ce dernier minéral est un  
poifon que l’on trouVe dans la Misiiie , où on le pré-  
pare pour en faire l’arsenic. L’orpiment étant réduit  
en poudre & mis fur le feu, s’allume & répand une  
fumée blanche ou jaune, qui a la même odeur que le  
foufre commun , & qui donne une couleur blanche,  
jaune ou rougeâtre au fer poli qu’on y expofe , & il  
laisse au fond du Vaisseau une terre fablonneufe. Les  
Peintres fe ferrent de l’orpiment pour donner une  
couleur d’or. Il entre aussi dans la composition de l’en-  
cre de fympathie, &c. On le trouVe aussi communé-  
ment dans les boutiques que l'antimoine ou le sijufre,  
qui ne passent point pour des poisims. Quelques per-  
fonnes en ont tssé en forme de fumigation & pour  
guérir des ulceres Vénériens ; d’autres intérieurement  
pour l’asthme, fans en être incommodées. En un mot,  
l’orpiment a beaucoup de rapport aVec l’antimoine,  
qui est un minéral fulphureux qui ne fait aucun mal,  
tant qu’il est uni à fon foufre , mais qui acquiert une  
qualité émétique dès qu’il en est feparé ; ce qu’il a de  
commun aVec l'orpiment. Nous ne fommes en-  
trés dans ce détail que parce que plusieurs pelsson-  
nes refpectables par leur faVoir , ont cru fausse-  
ment que les eaux minérales pouVoient receVoir une  
qualité pernicieufe de l'orpiment qu’elles contien-  
nent, fans faire attention qu’il est tout-à-fait différent  
de l’arfenic. Ce que nous Venons de dire peut encore  
fervit à le faire connoître & distinguer des autres mi-  
néraux. Si quelque eau minérale étoit imprégnée d’or-  
piment , ce qu’on n’a point eneore νυ jufqu’aujour-  
d’hui, on pourroit aVoir recours aux expériences dont  
nous nous fommes simvis pour découVtir le soufre  
qu’elle contient.

LXXIII. Voici quelques-unes des principales marques  
caractériques du foufre.

I. Il fe fond très-promptement au feu , & fe durcit au  
froid.

2. Il s’allume facilement, répand une flamme bleue &  
légere, & une Vapeur nuisible, sissoeante & très-abon-  
dante, quoiqu’il foit en petite quantité.

3. Lorfqulon le fait brûler fous une cloche de Verre,  
cette fumée se condenfe en une liqueur extremement  
acide, appellée huile de foufre par la cloche.

4. Il est abfolument nécessaire dans la composition de la  
poudre à canon,

5. Il s’unit promptement aVec les alcalis fixes étant *ex-  
posé* au feu, & compofe une masse obsiture , rouge ou  
couleur de foie , qui étant dissoute dans l'eau & pré-  
cipitée, répand une odeur aussi puante qu’un œuf cor-  
rompu.

6. Lorfqu’on le fait distiller aVec de la chaux Vive & du  
sel ammoniac, il donne un esprit jaune, fumant , &  
d’une tr s-mauVaise odeur, ce qui lui est commun  
aVec l’orpiment & l’antimoine.

7. Sa folution dans une lessive d’alcali fixe, noircit Par-  
gent- X

323 ACI

8. Si on le mêle après llaVoir fait fondre aVec du mer-  
cure , il compofe une masse noire.

9. On le réduit en baume en le faisant bouillir avec de  
l’huile.

10. H démétallife le fer , étant appliqué fur ce métal tan-  
dis qu’il est rouge, & produit plusieurs autres effets  
furprenans fur les métaux.

LXXIV. La connoiffance de ces propriétés suffit pour  
nous mettre en état de découvrir le foufre dans les  
eaux minérales. On peut y réussir,

î. En ajoutant à Peau des matieres convenables.

2. En traitant felon les regles de l’art la matiere qui reste  
après l’évaporation.

Mais il est bon d’obferver que lorfque le soufre est  
feul, il ne se dissout pas aifément dans Peau ni dans  
les liqueurs acides, quoiqu’il le saisie dans celles qui  
sont d’une nature alcaline; ce qui fait qu’on doit s’at-  
tendre à le trouver dans les eaux minérales qui ont  
cette qualité. Il est aifé de le découvrir en mettant des  
pieces d’argent dans Peau : car fuppofé qu’il y en ait,  
ce métal perdra fa couleur & deviendra noir. On peut  
encore s’assurer de fon existence dans les eaux miné-  
rales, en y ajoutant une folution d’argent qui ne man-  
quera pas de leur donner une couleur noire. Il est *en-  
core* aisé de le découvrir par sim odeur , qui est la mê-  
me que celle d’un œuf corrompu, ou d’un canon de  
fusil qu’on n’a pas nettoyé. Mais le moyen le plus  
sûr est de faire éVaporer l’eau & d’examiner la matie-  
re qu’elle laisse, en en mettant une partie fur une pla-  
que de fer rouge, pour voir si elle se fond , si elle  
prend feu , si elle répand une flamme bleue & une  
odeur pareille à celle du soufre allumé ; ou si en la  
brûlant fous une cloche de verre elle donne l'huile de  
foufre. Enfin , ajoutez une quantité suffisante d’eau &  
d’esprit de vitriol à une partie de la masse qui a resté  
après l.leVaporatlon : le foufre, seipposie qu’iley en ait,  
*se* précipitera en forme de poudre. On le ramassera ,  
on le fublimera en fleurs ou on le fondra pour le ré-  
duire en canons, comme le foufre commun.

( 4 ) *Vapeurs ott esprits.*

LXXV. On donne en général le nom de vapeurs ou  
d’esprits, aux parties volatiles d’une eau minérale ,  
qui s’évaporent d’elles-mêmes lorsqu’on la laisse à  
découvert, ou qui abandonnent l’eau au moyen d’un  
degré de chaleur moindre qu’il ne le faudroit pour  
faire élever en vapeurs fes parties purement aqueufes  
par la distillation ordinaire.

LXXVI. Comme on n’a point ramassé ni examiné sépa-  
rément jusqu’ici les vapeurs ou esprits de cette espe-  
ce , on ne doit point ssattendre que nous décrÎVions  
leurs propriétés & leurs effets : mais comme on a suf-  
fisamment proirvé que ces esprits ou matieres subtiles  
existent dans certaines eaux minérales, surtout dans  
celles qui sirnt d’une espece alcaline & froide , &  
qu’ils quittent très-promptement l’eau lorfqu’on la  
lasse à découvert, ou qu’elle sent le moindre degré  
de chaleur, ( ce qui rend l’eau moins spirituelsse &  
plus insipide, ) nous ne nous attacherons qu’à rendre  
fensibles, qu’à séparer, qu’à ramasser & examiner ces  
esprits, à dessein de déterminer leur nature, leurs pro-  
priétés & leurs usiages. Les moyens pour y réussir *se*réduisient aux sclivans.

1. A l’odeur.

2. Au gout.

3. A la vue.

4. A la pesanteur spécifique.

5. A la dilatation de ces eaux.

6. A la quantité d’air pompé par la machine pneu-  
matique.

7- A la distillation.

AGI 324

8. Aux effets que produisent les eaux lorsqu’on les  
boit.

9. Aux additions.

LXXVII. (1) Si une eau minérale au fortir de *sa* source  
a une odeur pénétrante ou piquante, & qu’elle la per-  
de après aVoir resté quelque tems à découvert, ou  
après aVoir senti une chaleur légere, il est à présumer  
qu’elle contient des esprits , il est certain tout au  
moins , qu’elle perd étant expostée à Pair ou au feu, la  
propriété qu’elle avoit lorfqu’elle étoit fraîche, d’af-  
fiecter les nerfs olfactifs d’une maniere particuliere,  
& de caufer une certaine fenfation dénommée par  
cette odeur.

LXXVIII. (2) Si une eau minérale a un gout VÎf& pi-  
quant lorsqu’elle sort de *sa* Eource, & qu’elle le per-  
de aussi-tôt après, pour avoir été exposiée à l’air ou au  
feu, il est à préfumer que cette eau contenoit un ef-  
Prit-

LXXIX. ( 3 ) Si verfée dans un verre , elle pétille &  
lasse échapper une grande quantité de bulles , ou  
qu’agitée dans une bouteille bien fermée, elle vienI  
ne à jetter , lorsqu’on l’ouvre , beaucoup de va-  
peurs, & qu’elle paroisse bouillonner ou éprotrver  
une Violente agitation dans *ses* parties les plus  
déliées , qu’elle ne faste point Ia même chofe  
après aVoir été expofée à l’air, il y a tout lieu de croi-  
re qu’elle contenoit une esprit ou des parties subtiles  
& actices qui ont abandonné celles qui l’étoient moins  
& qui fe font éVaporées.

LXXX. (4) Si l’on examine la pefanteur spécifique de  
Peau , tandis qu’elle est encore dans la fiource, ou im-  
médiatement apres qu’on l’en a tirée, & qu’en réité-  
rant la même expérience quelque tems après qu’elle a  
été expofiée à Pair dans le même Vaiffeau où on l’a-  
Voit mise, sa pesirnteur ait augmenté, c’est-à-dire, si  
Ees parties paroissent plus réunies ou la masse de Peau  
plus condensée, c’est une preuVe sensible que l’eau  
est naturellement pénétrée d’une substance légere ou  
Volatile , qui entretient fils particules beaucoup plus  
éloignées les unes des autres pendant qu’elle y fait  
ston séjour, qu’après qu’elle a abandonné l'eau.

LXXXI. (5.) Si l’on remplit entierement ou à demi des  
phioles de Verre ou des Vessies ordinaires d’eau miné-  
rale, & qu’après aVoir exactement fermé leurs orifices,  
on les mette deVant le feu, ou dans une chaudiere  
que l'on mettra Vuide fur le feu ; si l’on remplit de  
même d’autres phioles & d’autres Vessies de la même  
eau , après llaVoir expofée quelque tems àzl’air ; &  
que les Vessies qui renferment la premiere eau s’en-  
flent ou creVent plutôt que les secondes,ou que les pre-  
mieres phioles caffentplutôt que les dernieres, la eha-  
leur demeurant la même, ce fera une preuVe que la  
premiere eau contient quelque chofe de plus élastique,  
de plus spiritueux que l’autre. On peut faire l'expé-  
rience aVec les phioles en les enfermant dans un baf-  
sim de culVre , dans le couVercle duquel on ménagera  
des ouVertures pour donner passage à leurs goulots,  
afin d’éViter le danger auquel on feroit expofé, si elles  
venoient a- casser; par ce moyen la chaleur sera égale-  
ment répandue, & l'on pourra la mefurer exactement  
aVec un thermometre rempli d’huile ou de mercure :  
quoiqu’il foit assez difficile d’aVoir des phioles ou des  
vessies tout-à-fait femblables, quant à la force , on  
pourra essayer si l'eau minérale, au fortir de six sour-  
ce, ne rompra point le Verre qui a résisté à une por-  
tion de la même eau qu’on a laissée quelque tems à  
l’air.

LXXXI.I. (6.) Mettez fous le récipient de la machine  
du Vuide, un verre d’eau nouVellcment tirée de *sa*siource, & un autre de même figure & de même gran-  
deur, que vous remplirez de la même eau, aprèsl'a-  
voir expofée à Pair, ou à une chaleur modérée: si  
après aVoir pompé Pair , la premiere pétille dayanta-  
ge , ou laisse échapper une plus grande quantité de  
bulles que la seconde, ce sera une preuVe que la pre-

325 ACI

miere contcnoit plus d’air , ou une plus grande quan-  
tité de particules élastiques que la derniere.

LXXXIII. (7. ) Mettez de l’eau minérale nouvellement  
tirée de fa source , dans une cornue de verre bien  
nette, dont vous lutercz le récipient avec un morceau  
de vessie mouillée, que vous fixerez avec un fil ciré.  
Mettez la cornue au bain-marie, ou au feu de fable.  
Si dès le commencement de l’opération, ou dès que  
la retorte Commence à s’échauffer, Pair paroît vouloir  
fe frayer un passage à travers le lut, & que la retorte  
ou le balon fe Cassent,quoique l'on ait ménagé le feu,on  
doit attribuer cet effet à l'ssprit ou vapeur que Peau  
contient. Si l’on fait distiller une partie de la même  
eau , après l'avoir expofée auparavant à Pair ou au feu,  
& qu’elle ne produisis point un femblable effet, on  
n’aura plus lieu de douter de la certitude de la premie-  
re conféquence.

LXXXIV. ( 8. ) Si l’on boit de Peau minérale au fortir  
de fa fource, qu’elle caufe une efpeCe d’ivresse, qu’el-  
le donne de la gaîté, ou qu’elle occasionne un mal de  
tête ou un assoupissement , on doit être assuré qu’elle  
contient un efprit , furtout si elle ne produit point de  
pareils effets après avoir été chauffée ou expofée à Pair  
pendant quelque tems.

LXXXV. ( 9. ) Si l’on mêle telle eau minérale que ce  
foit, pourvu qu’il n’y ait pas long-tems qu’on l’ait  
tirée de *sa* source, avec un acide -, mais surtout avec du  
vin du Rhin & du fucre , & qu’il siirvienne un bouil-  
lonnement violent aocompagné d’une grande quanti-  
té d’écume, que Peau laisse échapper une vapeur sim-  
sible à une hauteur Considérable ; & que pendant ce  
combat, fon gout foit extremement vif & pénétrant,  
c’est une preuve certaine qu’elle contient une matiere  
ou efprit léger, subtil & actif, qu’elle perd en restant  
à Pair, puisque ces effets font beaucoup moindres  
lorfqu’on tente cette expérience fur une eau qui y a  
été expofée. Si la noix de galle en poudre altere consi-  
dérablement *sa* couleur , qu’elle la teigne en rouge,  
en brun ou en noir, mais qu’elle ne souffre point le  
même changement, après avoir été exposée à Pair  
pendant quelques heures , il s’ensuivra que l'eau est  
pénétrée d’un esprit, qui est du moins en partie un  
vitriol de mars volatil, puisqu’on ne remarque point  
de propriétés pareilles dans les autres substances.

LXXXVI. Nous allons finir par une expérience , que  
l’on peut regarder comme décisive , fuppofé qu’elle  
réussisse , & comme une démonstration physique, si on  
la joint aux précédentes. La voici.

*Prenez* une phiole ou une bouteille d’une quarte, que  
vous remplirez d’eau minérale nouvellement tirée.  
Ayez une vessie que vous froisserez dans les mains en  
la frottant avec de l’huile, pour qu’elle devienne plus  
fouple. Après que Pair qu’elle contenoit fera tout-à-  
fait forti, pefez-la avec foin ; attadiez-la par le cou  
au goulot de la bouteille avec un fil ciré. Expofiez la  
bouteille à un feu de fable modéré, ou au bain-marie.  
Si après qu’elle fera échauffée la vessie s’enfle comme  
si on llavoit soufflée , on pressera *sa* partie qui est la  
plus proche du goulot pour former un vuide ; & l’on  
y fera une ligature avec un fil ciré , qu’il est bon de  
pefer auparavant pour en connoître le poids. Otez la  
premiere ligature ; & après avoir retiré la vessie,pefez-la  
pourvoir de combienfon poids estaugmentépar la ma-  
ticre ou l'efprit qui l’agonflée : en prenant la différence  
de la pefanteur spécifique qui *se* trouve entre la veflle  
flafque & la vessie tendue , ou entre la vessie pleine &  
la vessie vuide, le tout ayant été pefié dans Pair, &  
non dans le vuide ; si-ippofé qu’on ait du poids de sur-  
plus , c’est celui de l’esprit que contenoit Peau dont  
on s’est servi , pourvu que l’expérience ait été faite  
avec exactitude. On peut non-feulement par ce moyen  
rendre cet efprit aussi sensible à la vue & au toucher,  
que Pair qui est enfermé dans une vessie, mais le siou-  
mettre encore à d’autres expériences pour découvrir  
fii’nature , fes propriétés & fes ufages. On pourroit

À Cl 396

encore examiner ici si cet efprit est simple ou coinpo-  
*sé* ; comment on peut, s’il est compofé, le décom-  
pofer, l’imiter & l’introduire artificiellement dans  
l’eau ; quelle est *sa* composition, & d’où il tire sion  
existence, &c.

LXXXVII. On m’objectera peüt-être qu’il peut y avoir  
des fiels, des terres, des soufres , des vapeurs , des esc  
prits, & plusieurs autres fubstances dont on ignore la  
nature, qui entrent en plus ou moins grande quantité  
dans la composition naturelle des eaux minérales >  
sans qu’on ait pu jusqu’aujourd’hui les rendre fensi-  
bles, malgré les moyens & les expériences dont on  
s’est siervi pour cet effet. Cette objection *se* préfente  
assez naturellement d’ellé-même : mais il nous reste à  
considérer jufqu’à quel point la raision l’approuve.

LXXXVIII. On ne peut nier, pour peu qulon Toit air  
fait de l’état dans lequel la Chymie & la Physique fe  
trouvent aujourd’hui, qu’elles né foient encore fort  
éloignées de leur perfection , & que les moyens dont  
on *se* fert pour analyfer les corps naturels & artificiels  
ne foient encore fort imparfaits. 11 faut avouer d’un  
autre côté qu’on a déja fait un grand nombre de sépa-  
rations , de compositions & de récompositions des  
corps,sort utiles, & qu’on pourroit en faire encore une  
infinité d’autres, si la Physique & la Chymie venoient  
à fe perfectionner. Lorfque Pon fait attention à la  
Conduite qulon a tenue à l'égard des eaux minérales, il  
semble que l’on n’ait plus rien à desirer pour décou-  
vrir leurs principes, leurs vertus & leurs usages, &  
qu’il ne manque plus pour rendre l’ouvrage complet ,  
que de favoir employer à propos les moyens qui sont  
entre les,mains de tout le monde, ou, pour parler  
plus clairement, que l’art d’induction est la principale  
choste qui reste à desirer : car la Chymie nous fournit  
un grand nombre d’expériences & de méthodes assurées  
pour découvrir le contenu de ces liqueurs , & pour les  
rendre sensibles ; & on ne doit point douter qu’une  
Chymie un peu plus relevée &plus conforme aux lois  
de la Philosophie, telle que celle qu’un grand nombre  
de Philosophes pratiquent aujourd’hui, ne nous me-  
nât très-loin; de sorte que si la Chymie continue à se  
perfectionner, il n’y aura plus d’analysie de cette esu  
pece qui puisse paroître trop difficile.

LXXX1X. Mais pour revenir à l’objection précédente,  
quelles siont les chosies que l’on prétend être conte-  
nues dans les eaux minérales, que l’on ne puisse venir  
à bout de découvrir par le moyen des expériences qui  
nous font connues ? Ces chosies ne devroient-clles  
point par hasard leur existence à l’imagination ? Car  
il faut qu’elles foient de cette espece , si les siens, la  
raison & les expériences ne peuvent point les décou-  
vrir. Mais si ces moyens les peuvent montrer, lmb-  
jection tombe d’elle-même , puisqu’elle est fondée fur  
la supposition qu’on ne peut les connoître. Toute Polo  
jection paroît donc sie réduire à ceci, que Pimagina-  
tion Puggere à la raision, qu’il y a un grand nombre de  
Composés ou de mixtes qu’il est impossible de décom-  
pofer au point de réduire leurs principes dans l’état le  
plus simple, féparés les uns des autres, sans que leurs  
propriétés *se* trouvent altérées ; & qu’il y en a quel-  
ques-uns qui changent tellement de nature, ou qui se  
dissipent de telle sorte dans l’opération, qu’ils ne com-  
posient plus le même si,ijet avec quelque foin qulon les  
réunisse ; ou, pour l’appliquer aux eaux minérales,  
qu’elles peuvent contenir un grand nombre de parties  
différentes si fictiles , si étroitement unies, ou d’une  
nature si inconnue , que les expériences Chymiquesne  
sauraient les développer ; & néantmoins que ces eaux  
peuvent avoir des vertus particulieres, ou produire  
peut-être des effets pernicieux sur les corps , a causie  
de quelques propriétés cachées, que des experienees  
aussi insiIffisiantes que celles dont nous parlons, ne fau-  
roient découvrir.

XC.Nous avons tâché de prévenir cette objection dans le  
cours de ce procédé; mais çe seroit trop nous éloigner  
Xii

327 ACI

de notre fujet , & entrer dans un détail chymique &  
inutile, que de nous y arrêter davantage, & de la ré-  
futer par des exemples & des preuves particulieres.  
Ceux qui ne feront point aussi satisfaits de ce que je  
viens de dire que je lefbuhaiterois , n’ont qu’à consul-  
ter les traités de Chymie que j’ai cités, ceux particu-  
lierement qui traitent des eaux & de la chymie fynthé-  
tique & analytique. J’ajouterai en forme de supplé-  
ment aux moyens que j’ai indiqués, pour déCouVrir  
les substances contenues dans les eaux minérales , une  
méthode générale d’en faire l’analyse , qui nous met-  
traen état de découvrir encore mieux les substances,  
furtout celles d’une nature fixe qui peuvent être con-  
tenues dans une eau minérale , & de leur.rendre leur  
premiere forme, afin qu’on puisse , en les examinant  
avec plus d’attention , développer leur nature & leurs  
propriétés particulieres.

*Méthode générale T analyser les eaux minérales.*

I. Je suppose que l’on veuille faire l’analyse d’une eau ,  
voir les changemens qui lui arriveront, les parties ou  
les matieres qui s’en détacheront,.en la lassant féjour-  
ner dans des vaisseaux ouvel ts ou fermés. On rempli-  
ra des vaisseaux de verre fort bas & de figure cylin-  
drique , d’eau minérale nouvellement tirée , dont on  
examinera la couleur, l'odeur & le gout. Apres qu’el-  
le aura resté à découvert une heure , deux heures , qua-  
tre heures, un ou plusieurs jours , on l'examinera de  
nouveau pour découvrir , en la comparant avec d’au-  
ire eau nouvellement fortie de la fotirce, les altéra-  
tions fensibles que ce féjour peut y avoir causées : on  
observera surtout si quelques-unes de ces parties ne fe  
sont point détachées; & stlpposié qu’il se sioit formé une  
écume., fur *sa* silrface, ou un sédiment au fond du  
vaisseau , on le mettra à part pour l’examiner plus à  
fond, en observant de tenir un journal de tous les  
phénomenes & de tous les procédés. Réitérez les mê-  
mes expériences & les mêmes observations fur de  
Peau que vous aurez eu Poin de tenir couverte pour  
découvrir les changemens qui lui feront siarvenus, tant  
à l'égard de ses propriétés , qu’à l’égard des matieres  
qui s’en séparent , oti qui *se* portent vers la surface , le  
fond ou les parois des vaisseaux.

II. Réitérez la même expérience fur quelqu’un des vaise  
Eeaux qui ne sont point fermés , en les laissant dans  
un lieu chaud jufqu’à ce que les parties aqueisses soient  
entierement évaporées , & qu’il ne reste qu’une  
silbstance Eeche. Gardez-la pour la comparer avec celle  
qu’a laissée la même eau après l’évaporation qui s’en est  
faite fur le feu, pour voir si on n’appercevra point  
quelque différence entre deux substances obtenues par  
des moyens si différens.

ÎII. Je sijppose maintenant que l’on veuille faire une ana-  
lyfe exacte de cette eau & la comparer avec la premie-  
re. Pour cet effet , l’on mettra une certaine quantité  
d’eau, je fuppofe cinq ou six livres de douze onces  
chacune, dans une retorte de verre dont le cou foit  
fort large, à laquelle on adaptera un récipient. On  
placera la retorte fur un fourneau convenable, & l’on  
poussera le feu autant qu’il le saut pour faire évaporer  
toutes les parties aqueufes , afin qu’il ne reste au fond  
de la retorte qu’une substance feche. Lorfque le  
vaisseau fera refroidi, on peEera exactement la liqueur  
contenue dans le récipient , & on la gardera dans un  
vaisseau de verre bien fermé. Retirez aussi la matiere  
qui a resté au fond de la retorte, pefez-la tandis qu’elle  
est eneorefeche, & gardezlade même que l’autre dans  
un vaisseau de verre bien net & bien bouché.

IV. Au commencement de l'opération, & dès que la re-  
torte commence à s’échauflèr, on observera soigneu-  
Eement si quelque vapeur volatile ou élastique ne *se*présiente point à l’endroit où l.lon a appliqué le lut:  
si cela arrive, c’est une preuve que Peau contient un  
esiprit ou une matiere légere & sfibtile qui peut en être  
féparée ; bien qu’on ne puisse point la recueillir pour

À C I 3.28

le présent ; ce qui nous oblige d’avoir recours à une au-  
tre méthode pour la rendre plus sensible, & pour la  
soumettre aux épreuves que nous avons indiquées ci-  
dessus.

V. On peut examiner les parties aqueuses que la distil-  
lation a données en les mêlant avec d’autres silbstan-  
ces, ou en les employant de différentes manieres, pour  
voir si elles ne different point de Peau commune distil-  
lée, ou si elles ne fiant point imprégnées de particules  
salines ou minérales, pareilles à celles qu’on a décou-  
vertes avec le siecours des mêmes expériences dans les  
eaux minérales naturelles. Suppose , comme nous l’a-  
vous obEerVe ci-dessus , qu’elles contiennent du fel ma-  
rin , elles blanchiront avec la solution d’argent ; elles  
fe teindront en noir avec la noix de galle en poudre,  
s’il s’y trouve du vitriol de Mars ; & avec quelque so-  
lution métallique que ce Eoit, si le soufre qu’elles con-  
tiennent est uni avec un fel alcali. On peut, en variant  
les expériences, connoître en quoi elles different de  
l’eau commune ou des eaux minérales qui les ont don-  
nées.

VI. Faites bouillir une partie de la matiere qui a resté  
après l'évaporation avec cinq ou six fois autant d’eau  
commune distillée qu’elle pefe , après vous être assu-  
ré auparavant par des expériences particulieres qu’elle  
ne contient aucunes particules minérales fensibles ;  
car par ce moyen toutes les parties falines de la ma-  
tiere feront enlevées par l’eau en forme d’une disse-  
lotion , qui étant filtrée & évaporée autant qu’il le  
faut & réduite en crystaux, donnera les fels qu’elle con-  
tenoit Eous la forme qui leur est propre. Quand mê-  
mfe il y auroit différentes efpeces de fel dans cette *so-  
lution,* on pourroit par des évaporations & des crystal-  
lifations réitérées, les retirer séparément, ainsi qu’on  
l’a déja obfcrvé plus d’une fois; & examiner si leur esc  
pece est connue ou non. Quand même on ignoreroit  
entierement la nature des fels que l’on retire par ce  
moyen ; on pourroit imaginer certaines expériences  
chymiques & philosophiques pour découvrir leurs  
propriétés & leurs usages. Il est aifé, par exemple, de  
déterminer si le siel qu'on, a obtenu par ce moyen est  
d’une nature acide ou alcaline ; car les fels acides  
teignent en rouge le sirop violat, & deviennent neu-  
tres avec les alcalis, &c. Les siels alcalis prennent une  
couleur verte avej le même sirop, & deviennent neu-  
tres avec les acides ; ils obligent le siel ammoniac à  
laisser échapper une vapeur volatile urineufe ; & tei-  
gnent en jaune la solution de fublimé corrosif.

VII. Ilparoît plus difficile de connoître la nature des fels  
neutres. Nous apprenons de la Chymie & de la Phy-  
sique, que les fiels neutres que l'eau dissout en passant  
dans les entrailles de la terre, font le fel marin & ceux  
qui simt compofés d’un acide siilphureux ou vitricli-  
que (c’est-à-dire, d’un acide pareil à celui du soufre  
ou du vitriol) & dlun fel ou d’une terre de nature al-  
caIine. Mais on connoît aisiément le stel marin à S011  
gout, à la forme cubique de Ees crystaux, & à la *va-  
peur* blanche & abondante qui s’en éleve lorsqu’on le  
mêle avec de l’huile de vitriol. On peut distinguer  
l’autre espece de l.cls neutres par la propriété qu’ils  
ont de produire ou de régénérer le soufre , lorsqu’on  
les met en fusion avec du fel de tartre & du charbon  
en poudre. Par exemple , si l’on mêle deux onces de  
ce siel avec une once de fel. de tartre, & une once de  
charbon en poudre , & que l’on fasse fondre le mélan-  
ge dans un crcufet ; il s’y formera une masse rougeâ-  
tre, d’un gout fulphureux alcalin , qui donnera une  
teinture couleur d’or, avec l’efprit de vin rectifié.  
Cette teinture détruit la couleur de l’argent & le noir-  
cit. Etant précipitée par un acide , elle donne le vé-  
ritable lait de soufre que l’on peut sublimer & réduire  
en soufre commun par la fusion.

VIII. On donne le nom général de terre à ce qui reste  
après que toute la matiere saline s’est entierement dise  
foute dans Peau bouillante. On peut en la laVallt plu-  
sieurs fois dans de Peau distillée, & en écoulant l'eau

329 A C I

à chaque fois , la séparer en des matieres terrestres  
dont les especes Varieront à proportion de leur nature  
& de leur pesanteur spécifiques, par exemple, en bols,  
en ocres, en terre à chaux, en sables, & en différentes  
autres especes de terres, que l'on peut examiner *sépa-  
rément* par des additions particulieres, ou par le moyen  
du feu , afin de déterminer quelles font leur nature &  
leurs efpeces, comme, par exemple , si elles fe con-  
Vertissent en Verre étant misies en fusion ou expOfées à  
un feu Violent ; si elles fe calcinent & donnent une esc  
pece de chaux; si elles ne donnent point quelque fubsc  
tanee métallique ou régule. Supposé que la matiere  
terrestre nepuifle point *se* séparer par les lotions, on  
aura recours au feu pourvoir si elle ne fe féparera point  
en disterentes parties, comme elle le fait lorfqu’elle est  
compofée, par exemple, en chaux, en parties qui tien-  
nent de la chaux, des métaux, & du Verre , soit qu’on  
l’cffaye seule, ou avec le secours du borax, du Verre  
de Saturne & autres flux convenables. Si la matiere  
métallique étoit en si petite quantité qu’il fût impof-  
sible de la retirer féparement , on la mettra en fusion  
avec du Verrè pulVérifé, pour Voir si elle ne donnera  
point à la maffe qui en résultera une couleur particu-  
liere, qui fissura pour faire connoître la nature du mé-  
tal qu’elle contennit; si c’est du fer, du cuivre, de  
l’argent, &c. car ces métaux étant réduits en chaux, &  
mis en fusion avec du Verre, lui donnent chacun une  
couleur conforme à leur nature.

IX. On peut par ce moyen faire une analyste exacte & ifisi  
tructÎVe de quelque eau minérale que ce soit , & dé-  
couVrir sinon entierement, du moins aVecautantd’e-  
xactitude qu’il est néceffaire les Vertus & les proprié-  
tés des substances qu’elle contient.

X. Je finis en priant le Lecteur, qui est peut-être mieux  
au fait que moi,des moyens dont on doit fe ferVir pour  
analyfer les eaux minérales, d’excufer la prolixité aVec  
laquelle j’ai donné la méthode de le faire , & les ré-  
pétitions dans lesquelles je puis être tombé : j’aurois  
moins abtssé de sa patience, si les traités que nous  
aVons si-lr cesi-ijet, euffent été plus propres à nous ins-  
truire , & si la méthode d’induction dont j’ai parlé y  
étoit obsierVée aVec plus d’exactitude. J’ai cru qu’il  
étoit de mon deVoir de réfuter les objections de quel-  
ques perfonnes qui doutent de la certitude de cette  
méthode, & d’abtsser de la patience de quelques-uns  
pour deVenir utile à un grand nombre d’autres. J’ai  
tâché, au hasiird de répéter plusieurs sois la même cho-  
fe , de mettre cette matiere dans tout fon jour, pour  
que tout le monde sioit en état d’en juger. Skaw.

Voilà ce que j’ai cru le plus important àfaVoir par rap-  
port aux eaux minérales en général, & à quelques-  
unes d’elles en particulier, dont j’ai parlé comme pour  
sentir d’exemple. Nous examinerons plus au long les  
vertus & les propriétés des eaux minérales particulie-  
res, à mesi.lre que leurs noms *sc* présenteront.

ACIES. Comme le mot *acies* signifie le tranchant ou la  
pointe des instrumens qui fiont pour l’ordinaire d’a-  
cicr : quelques Auteurs de la moyenne & de la basse  
latinité ont appelle l’acier *acies s 8c* c’est ainsi que  
Ruland traduit ce mot. Mais cette dénomination est  
arbitraire, & n’est appuyée d’aucune autorité.

*Oculorum aciess* signifie encore la vue; mais je crois que  
le mot *aries* sieul, fans faire mention des yeux, n’est  
jamais employé dans ce fens.

AQNES1A , dla privatif, & κειί«, mouvoir, remuer, agi-  
tc'r. Immobile en général. Galien *se sert* de ce mot  
pour signifier le repos du pouls , ou le petit interValle  
de tems qui s’écoule entre la contraction & la dilata-  
tion de l’artere. GaL!EN *, de differentia Pulsuum, l.* 1.  
c.7.

ACINIFORMIS, ou ACINOSA TUNICA. Une des  
membranes du globe de l’œil, qu’on appelle encore  
*Tunica uvea* Voyez *Uvea.*

ACINOS. *Basilic sauvage.* Les feuilles de cette  
plante font semblables à celles du petit basilic.  
Ses feuilles font oblongues & sillonnées, Ses fleurs

ÀCI 390

s’élevent en forme de bouquets portés par de peti-  
tes tiges qui sortent d’entre la queue des feuilles,  
& la tige de la plante, en quoi elle dissere du ferpo-  
let. MILLER.

C’est 1’νὰι.ς, Diosc. *F Acinos,* Offic. Dill. Cat. Gif 125.  
Rivin. Jrr. Mon. *Acinos rivini ,* Rupp. Flor, Jen. I88.  
*Acinos Anglica,* Merc. Bot. 1. 16. Phyt. Brit. 2. *Aci-  
nos multis*, J. B. 3. 259. Raii Hist. I. 553. Synop. 3.  
238. Chab. 411. Buxb, 5. Boerh. Ind. A. 1.76. *Acinos  
sive Ocymum Sylvestre,* Hist. Oxon. 3.404. *Adnos Ocy-  
mum Sylvestre,* Ger. 548. Emac, 675. *Acinos Clinopo-  
dium arvense Ocymisacie*, C. B. Pin. 225 Tourn.  
Inst. 195. Elem. Bot. 163. *Adnos minus feu vulgare,*Park. Theat. 2I. - . , ,

Elle croît fur les montagnes où il y a de la crare, & fieu-  
rit au mois de Juin. Elle est propre pour arrêter les  
flux immodérés des regles & la diarrnée. Elle guérit  
les ulceres, les érésipeles, & le feu fauVage, étant em-  
ployée en fomentation. DIoseoRIDF.

Ses vertus font les mêmes que celles du calament, ex-  
cepté qu’elles font un peu plus foibles. BoERkaavE.

Les Herboristes quelquefois vendent cette plante pour  
le pouliot de montagne. DaIE.

Miller fait mention d’une espece appellée *Acini pulchra  
species.* J. B. On ne la trouve que dans les jardins des  
Botanistes.

ACINUS. Ce mot signifie proprement une grappe  
de raisin : mais on l’applique à plusieurs autres fruits  
ou baies qui croiflent en forme de grappes , eommé  
celles du fureau & du lierre ; on distingue celles-ci  
des *Baccae ,* qui font une efpece de baies qui croise  
fent séparément comme celles de l’olivier ou du lau-  
rier. *Acinus,* fuivant fa signification ordinaire , est le  
pepin d’un grain de raisin ; dc-là *uvae exarinatae,* rai-  
sins dont on a ôté lespepins. RaY. *Hist. Plant.* DaLE,  
d’après Galien , *da Alimentorum facultatibus.*

Quelques Anatomistes ont appelle les glandes qui font  
disposiées en forme de grappes, *Acini glandulosi,* tel-  
les font celles du foie. BLANCARD.

ACIS. ’Αεις, signifie dans Hippoerate, le fer d’une lance,  
d’un dard ou de quelque arme que ce foit.

ACM.

ACMASTICOS . Ακμάστικος. Nom d’une espece de fievre  
continue dont Actuarius donne la description fuivan-  
te. Des fleVres qui naiffent de la putréfaction , quel-  
ques - unes font appellées Continues , ou continentes  
( συνέχεις τε καὶ σύνοχοι ) , dlallttes , intermittentes ( δ αϋίποντες).  
On donne le nom *d’Isotoni* ou d’*Acmastici* ( ’σ τειοι τε καὶ  
ἀκμάστικοι ) à celles de la premiere efpece qui confervent  
la même violence fans augmentation ni diminution  
sensibles tant qu’elles durent ; d’autres sont appellées  
*Epacrnastici* ( ^«κμάστικει ) & celles-d augmentent eli  
force & en Violence jufqu’à ce qu’elles ceflent ; d’au-  
tres enfin font appellées *Paracmastici* ( παρακμά, *i?.* .< ) cel-  
les-là diminuent par degrés jufiqulà ce qu’elles eeffent  
tout-à-fait.

ACMEl. ’ Αν.μή. Ce mot signifie en général l’état d’une  
chofe qui est à fa plus haute perfection , & c’est dans  
ce sens qu’Hippocrate s’en fert dans fon Traité *de Pris.  
ca Medicina.*

Il signifie pour l'ordinaire l’état du corps d’un animal qui  
a atteint toute fa Vigueur. De-là Vient que les Auteurs  
qui ont écrit fur la Medecine l'ont appliqué à l'état  
d’une maladie qui est arrÎVée au plus haut degré de  
Violence. Hippocrate l’emploie dans ce siens , *Aphor.  
o. et* 10. *L. I.* & dans plusieurs autres endroits de sies  
ouVrages.

Αομε’ est eneore un terme employé dans les ouVrages  
qui traitent de la Gymnastique, pour signifier un exer-  
cice extremement Violent, & e’est ainsi qu’il faut l’en-  
tendre dans Galien.

Foesius croit qu’on doit lire ὲἀμ"' au lieu de «'κεας, dans  
Aétius , *Tetrab. 16. LHV. c-* 13. & qu’il signifie dans  
cct endroit une petite pustule ou élevure , à qui on

31 AC M

donne ce nom , parce qu’elle s’éleve ordinairement  
vers le ttms (™ *ixF"O* que le corps a atteint toute Ta  
vigueur ; il cite même pour confirmer fon sentiment  
un passage de Cassius, qui dohne cette signification à  
ἀταμας.

Quincy fe trompe lorfqu’il dérive «μΜ’ἄκμἀξω , acquérir de  
la Eorce ou de la vigueur , car ίκμάξω est dérivé *dlcw».*D’autres le dérivent de « prÎVatif, & de κάμἰω , être fati-  
gué : mais cette dérivation est trop éloignée, & *n’a* au-  
cun rapport à notre fujet. ἄκα. fiemble être la racine de  
plusieurs autres mots.

ACMELLA. Cette plante est appellée *Acmella y* Offic.  
*Akmelela y Ahamella* , Herm. Muf Zeyl. 17. *Chrys.an-  
tbernum Bidens Zeylanicum Acmella diction ,* Breyn.  
Dissert. Bot. 12. *Chrysuntemum Bidens ,seu BidensZey-  
lanicum score luteo, Lamii solio, Acmella dictum ->* Ejufd.  
io. *Cannabina aut BidensIJrticaefolia Indica Lithontrip-  
tica.* D. Hotton. Act. Phil. Lond. fi. 257. p. 365. *Se-  
necio Indiae Orientalis Ocymi majoris\_folio profunde cre-  
nato ,* Pluk. Almag. 343. Phytog. 31 5. *Ceratocephalus  
Ballotessolels Acmella dictus*, Act. Reg. Par. A. 1720.  
p. 326. *Acmella i Achmella 8c Admella.* DaLE.

On nous apporte cette plante de PIfle de Ceylah où elle  
croît en abondance.

Ray donne la description suÎVante de l’*Acmella ,* d’après  
P. Hôtton, Professeur de Botanique à Leyde.

Les fleurs de cette plante fortent de l’extremité des tiges  
& font compofées d’un grand nombre de petites fleurs  
jaunes radiées , qui composent par leur union une tête  
soutenue par un calyce compofé de cinq feuilles. Lorse  
que ces fleurons font tombés , il leur fuccédè des *se-  
mences* d’un gris obfcur , longues & lissés , excepté  
celles qui font au fommet , immédiatement fous les  
fleurons. Elles font armées d’une double barbe qui les  
rend fourchues. La tige est quarrée & couverte de feuil-  
Ies postées par paires , semblables à celles de l’ortie  
morte, mais plus longues & plus pointues.

La vertu qu’a cette plante de dssoudre la pierre l’a ren-  
due très - célebre. U n Officier Hollandois assura en  
1690. à la Compagnie des Indes Orientales, qu’il avoit  
^uéri plus de cent persimnes de la pierre & des dou-  
leurs néphrétiques , par Fustige de cette plante. Le  
GouVcrneur de l.Ifle de Ceylan , cita la même année  
l’exemple de deux malades qui aVoient été guéris de la  
pierre par le secours de ce remede, & qui avoient ren-  
du un grand nombre de petites pierres & une grande  
quantité de sisole Eans ressentir beaucoup de douleurs.

En 1699. le premier Chirurgien de PHôpital de la Ville  
de *Colombo,* dans PIfle de Ceylan , confirma les Vertus  
de *FAcmella* contre la pierre & les douleurs néphréti-  
ques , dans une lettre qu’il écrÎVÎt à P. Hotton. Ce  
Chirurgien rapporte qu’il a observé trois Portes *d’Ac-  
mella* la prcmiere a ses seuilles d’un Verd pâle & *sa*femenoe jaune ; les feuilles de la feconde font d’tm  
verd foncé , & les femences jaunes ; les femences de  
la troisieme font noires , & fes feuilles font beaucoup  
plus grandes que celles des deux autres, elle passe pour  
aVoir plus de Vertus. Il ajoute que chaque plante pro-  
duit plus de mille graines, que les feuilles & les *se-  
mences* produifent beaucoup plus d’effet, quoiqu’on  
ne *se serve* ordinairement que de la racine , des tiges  
& des branches.

On cueille les feuilles avant que les fleurs paroiffent &  
on les fait fecher au foleil. On les prend ou en poudre  
dans quelque Véhicule conVenable, ou en infusion com-  
me du thé.

On fait encore infufer la racine , les tiges & les bran-  
ches dans de l’efprit de vin, que l'on distille enfuite.

Un autre Chirurgien du même Hôpital dit s’être fervi  
des fleurs, de l'extrait de la racine & dessins de cette  
plante avec beaucoup de sifccès dans la pleurésie , les  
coliques & les fievres.

On peut ajouter à la description précédente celle que  
Jean Philippe Breyn donne de cette plante. Il dit que  
fa racine est blanche & fibretsse , *sa* tige presque quar-  
rée , d’enVlton un pié de haut & divisée en plusieurs

AC O 332

branches , *ses* feuilles font longues, pointues , un peu  
raboteufes & déCoupées. Les ficurs naiffent aux extre.  
mités des branches.

Breyn dit que cette Plante est diurétique, qu’elle guérit  
les douleurs néphrétiques, qu’elle chaste la pierre des  
reins , qu’elle est bonne pour la stranguric, l’isichurie  
& la dyfurie , & pour exciter ou rétablir les rcgles.

Les feuilles tirent leurs vertus, qui sont considérables,  
de la subtilité, de la Volatilité, & de l’actÎVÎté de leurs  
principes , ce qui fait qu’elles excitent l’urine & la  
fueur, qu’elles dissipent les obstructlons , qu’elles fa-  
cilitent les excrétions & chassent la pierre des passages  
urinaires , & qu’elles la dissolvent lorsqu’elle n’est  
point trop dure. On peut les donner pour cet effet en  
infusion comme le thé, en grande quantité & deux ou  
trois fois par jour. Mais on doit aVoir foin en même  
tems de boire copieufement de quelque liqueur délayan-  
te, dans laquelle on aura mis de la régliffe, du sirop de  
mauVés ou quelque chose de semblable.

On peut aussi prendre deux ou trois fois par jour de la  
teinture de l’*Acmella ,* faite aVec de l'efprit de Vin  
dans un Verre de vin de France ou du Rhin , ou dans  
quelque décoction anti - néphrétique , en y ajoutant  
toujours du iyrop de mauVe , pour faciliter la fortie  
du graVÎer & de la pierre.

ACMO. *Corail rouge.* **BULAND. JOHNSON.**

A C N

ACNE’. ’Ακνη. Gorræus Veut que ce mot signifie un petit  
tubercule dur qui s’éleVe fur le Visage. Foesius croit  
qu’on doit lire dans Aétius , d’où Gorræus l'a tiré ,  
Ακμας au lieu de’ 'Ακ,ας. Voyez *Acme.*

ACNESTIS. labris. ; la partie de l'épine du dos comprife  
dans le μετάρρενον, qui s’étend depuis les palerons jus-  
qu’aux lombes. Il paroît qu’on n’a donné ce nom à  
cette partie dans les animaux à quatre piés , qu’à cause  
qu’ils ne peuVent y atteindre pour la grater , *d’“* pri-  
vatif & κνάειν , *gratcr.*

C’est encore le nom d’une herbe dont parle Nicandre.  
Quelques-uns Veulent que ce foit l’ortie & d’autres la-  
squille. GoRRÆUs.

A C O

ACO. Poisson que l'on appelle encore *Sarachus, Sara-  
chhnus & Aqtto.* AldroVandi, qui en sait mention, pré-  
tend qu’il fait une nourriture excellente. Il est fort  
commun dans l’Epyre, dans la Lombardie & dans le  
lac Como, dans le Duché de Milan.

ACOE. Le fens de l’Ouie.

ACOELIOS., Άκόιλος d’a prÎVatïf & de \* sot, Ventre; *Sans  
ventre.* On donne ce nom à ceux qui font si exténués  
qu’ils semblent nlaVoir point de ventre. CasTELLI d’a-  
près *Galien.*

ACOITUS. "akoimç. Epithetc que Pline donne au miel,  
parce qu’il n’a point de sédiment, que les Grecs ap-  
pellent XOITm. Constantine.

ACOLASTOS. \*Ακόλαστος , d’tt privatif, & dev^ia, rete-  
nir, réprimer; *impudique s obscène.* Hlppocrate, *Epid.  
L. IV.* S. 7. parlant d’un jeune homme qui avoit la fie-  
vre, dit : « Il commença le huitieme jour à proférer  
« des paroles fort obscenes. ( τρόπο, τὀνἀνόλαστον)

ACON. Instrument dont les Anciens fe ferVoicnt dans  
leurs exercices. Schulze croit qu’il ne différoit pas  
beaucoup du Disque. Voyez *Discus.*

ACONE. ’Ακόνη, *Mortier.* C’est l’explication que Fœsius  
& Gorræus donnent de ce mot, qu’Hippocratc a em-  
ployé dans la dernîere partie de fon Traité *de Ratione  
victus in Acutis, 'V* ἀκόνης τρίβων , pilant les ingrédiens dont  
on a parlé ci-dessus, dans un mortier. Il fe fert encore  
du même mot dans un petit Traité intitulé, *deViden-  
di acte,* où il ordonne de broyer des fleurs de cuirre  
( ἄκθος χαλκου) fur une pierre dure , ( πρὸς ἀκόνιιν ) fuivant l’in-  
terprétation de Fœsius. Mais je ne vois aucune rassen  
de croire qu’Hippocrate veuille parler de deux chofes  
différentes dans ces deux passages. Les ingrédiens qu'il

ACO

nomme sirnt extremement durs & très-difficiles à ré-  
duire en poudre dans un mortier. Dans le premier paf-  
fage, c’est l'ébene & le cuÎVre brûlé ; dans le second,  
les fleurs de cuÎVre, qui paroisscnt être une espece de  
fcorie de cuivre. Il est donc plus Vraisemblable qu’il  
entend dans ces deux passages, par Ακόν», une pierre pa-  
reille à Celle dont nos Apothicaires *se* fervent pour  
broyer. C’est le stens qui paroît le plus naturel, d’au-  
tant plus que ce mot, pris dans le stens le plus général,  
signifie une pierre dure ou un porphyre; & que Diof-  
coride, *L. I. c.* 129. faisiant mention del’ébene, dit :  
« Elle prend une couleur rouge, σι τριφθεισα έὰ ἀκόνκε, que  
je traduis par broyer siur un marbre.

ACONION. Άκόνιον. C’est une espece de remede en usa-  
ge parmi les Anciens. Il étoit composté de poudre  
broyée silr un porphyre, & ne différoit point, Eelon  
toute apparence, des collyres, comme on peut l’infé-  
rer d’un passage de DioEcoride, *L. I. c.* 120. qui dit en  
parlant des effets de l’ébene fur les yeux, elle opere  
beaucoup mieux , ει’ τις ποιήσας έξ αυτής ἄκόνιον , étant réduite  
en forme *ffiacomon : &c L. V. p.* 344. il dit, en parlant  
de la fanguine ou pierre hématite, qu’on en fait des col-  
lyres, ( Ακ-.ια)

ACONITIFOLIA. Nom de *FAnapodophyllon Cana-  
dense Morini,* dont il est parlé dans *F Index* de Boer-  
haaVe.

ACONITON. Ακονίατον OU ’ Axovitov d’“ privatif & Kovia ,  
chaux ou plâtre. Qui n’est point enduit de plâtre. On  
donne ce nom aux Vaisseaux qui ne font point enduits  
en dedans. Diofcoride , *L. IV. c. 65.* Veut que l'on met-  
te les cantharides dans un Vaisseau (’Ακόνηει) *non pica-  
tum,* que les Traducteurs rendent par *non enduit de  
poix.* D’où nous pouVons conclurre qu’il est pris engé-  
néral pour désigner tout *ce* qui n’est point enduit.

ACONITUM, *Aconit.* ( ’axovitop ), que quelques-uns dé-  
rÎVent d’Assi» pierre ou rocher ; parce qu’il croît, à ce  
que Pline prétend, dans les lieux stériles & pleins de ro-  
chers. OVÎde adopte cette étymologie, comme il paroît  
par ce passage :

*Qtae, quia nascuntur dura vivaria caute,  
Agrestes aconita vocant.*

D’autres le dérÎVent de l’a prÎVatif, & de Κο,ίς, poussiere,  
parce que Cette plante croît dans des lieux où il n’y a  
prefque pas de terre ; d’autres ύ’ΆκωνεἴΑχὴ, dard; par-  
ce que les Barbares s’en fervent pour empoisonner leurs  
dards ; d’autres d ’ Ακονίξομαι, accélérer, parce qu’este hâte  
la mort.

*Ses caracteres.*

Ses feuilles font rondes, découpées en lanieres ou en beau-  
coup de parties. Ses fleurs font compostées de quatre  
pétales , & ont la figure d’un capuchon. Quand les  
fleurs font passées, il naît en leur place plusieurs cosses  
qui renferment un grand nombre de graines ridées.  
**MILLER.**

Il y a disterentes fortes *d’aconits.*

1. *Napellus,* Offic. *Napellus vetus caeruleus-,* Germ. 823.  
Emac. 972. *Napellus vetus,* Park. Theat. 318. *Napel-  
lus vetus flore caeruleo,* Park. Parad. 215. Buxb. 233.  
*Napellus flore caeruleo,* Rivin. Rupp. Flor. Jen. 234.  
*Aconitum caeruleum aseu Napellus primus,* C. Β. Pin.  
183. Tourn. Instit. 425. Elem. Bot. 337. Boerh. Ind.  
A. 300. Hist. Oxon. 3. 463. *Aconitum magnum Na-  
pellus,* Chab. 531. *Aconititm magnum purpureo flore,  
vulgo NapellusH.* B. 3,655.1011 Hist. 1.702.

2. *Aconitum Ponticum,* Offic. *Aconitum luteum Ponticum,*Germ, 821. Emac. 970. *Aconitum lycoctonum,* Chab.  
531- *Aconitum lycoctonum luteum,* C B. Pin. 183. Hist.  
Oxon. 3.462.Tourn.Inst.425. Elem.Bot. 337.Boerh.  
Ind. A. 300. *Aconitum luteum Ponticum serotinum  
flore albido*, Park. Theat. 310. *Aconitum flore platam.  
flore luteo pallescente*, J. B. 3. 652. Raii Hist. Dill. Cat.  
Giff. 97. *Napellusflore luteo}* Rivin. Irr. P. Buxb. 233.  
Rupp. Flor. Jen. 234.

ACO 334

On cultive ces deux efpeces *d’aconits* dans les jardins. El-  
les fleurissent au mois de Juillet ,& ne Pont pas moins  
un poison pour les hommes que pour les bêtes. La der-  
niere est appellée *lycoctonum & Cynoctonum* par Diosc  
coride, c’est-à-dire, mort aux chiens & aux loups. H  
nous la dépeint aVec des feuilles femblables à celles du  
platane, aVec cette différence qu’elles font plus lon-  
gues, plus noires & plus profondément dentelées. Sa  
tige est pareille à celle de la fougere, nue & d’environ  
un pié de haut. Sa femence est enfermée dans de ion-  
gues cosses, & fa racine est noirâtre comme celle de la  
squille.

3. *Anthera , Antithora,* Offic. *Anthora* , Park. Parad.  
215. *AnthorafiveAntithora,* Chab. 530. *Anthora, su  
ve Aconitumfalutiseritm, Ger.* 820. Emac. 969. *Antsu  
thora flore luteo Aconiti,* J. B. 3. 660. Raii Hist. 1.705.  
*Aconitum salutiferum , sive Anthora* , C. B. Pin. 184.  
Tourn. Inst. 42 5- Elem. Bot. 338. Boerh, Ind. A. 300.  
*Aconitum salutiferum luteum tenielsolium rsive Anthora.*Hist. Oxon. 3. 463.

On la CultÎVe dans les jardins de Botanique, & elle fieu-  
rit au mois de Juin. Sa racine qu’on emploie dans la  
Medecine, est petite, épaisse; branchue, d’un noir  
foncé en dehors, & d’un blanc pâle en dedans; d’un  
gout aere, & d’une odeur defagréablc. DaLE,

*L.Anthora,* sissvant M. Tournesort, est une plante un  
peu plus rare que lagenciane; c’est une espece *d’aco-  
nit* qui fert de contrepoifon à ceux qui ont mangé la ra-  
cine *d’aconelt s* c’est pourquoi C. Bauhin l'appelle *Aco-  
nitum salutiferum sive anthora.* Sa racine est compostée  
de deux navets assez courts : elle est très-amere, blanche  
en dedans, & charnue, mais brune en dehors, & gar-  
nie de quantité de fibres. Sa tige monte à la hauteur  
d’enVÎron deux piés, accompagnée d’un bout à l’autre  
de quantité de feuilles, de la figure & grandeur à peu  
près de celle du pié d’alouette. Les fleurs naissent au  
hout des tiges en maniere d’épis. Elles font jaunâtres,  
& ressemblent à une tête cotrverte d’un cafque ; les grai-  
nes font noirâtres, ridées , & naissent dans des gaines  
ou cornets ramassées cinq ou six enfemble. La racine  
de cette plante est un bon contrepoifon, & contient  
beaucoup d’huile & de Eel essentiel & Volatil. Les pay-  
sims qui l.ont dans les Alpes & dans les Pyrénées, où  
cette plante fe trouVe, s’en fervent aVec succès contre  
les morsifres des chiens enragés & contre la colique.  
On croit que c’est un remede souverain pour ceux qui  
ont mangé de l’herbe nommée *thora.* Ρομετ.

*L.Aconitum salutiferum* ou *Anthora, quasi Antithora,* à  
causse que la racine de cette plante est estimée un rcme-  
de contre le poiston d’une el.pece de renoncule appel-  
lée *thora.* Sa racine est alexitaire, cordiale , stomaea-  
le & propre pour la colique Ventetsse. Elle contient  
beaucoup d’huile & de l.el essentiel & Volatil. Εεμε-  
RY.

Miller ajoute aux espeees précédentes celles qui suivent.

*Aconitum luteum malus, ampliore caule, amplioribufo  
que soliis.* Dod.

*Aconittsm Pyramidale multiflorum.* H. R. Par.

*A comtum lycoctonum, humili cause ac minoribus foliis.* Dla  
rarf.

*Aconitum Pyrenaicum , ampliore folio tenuius lariniato-*Tourn.

*Aconitum caeruleum napelliflore.* C. B. P.

*Aconitum comâ inflexâ,foliis angustioribus.* C. B. P- 2θ3\*  
*Aconitum comâ inflexâ ,foliis latioribus,* Tourn.

*Aconitum inflexâ comâ maximum* , C. B.P.

*Aconitum , seu Napellus* I *.flore roseo* , C. B. P.

*Aconitum seu Napellus 1 .flore albo,* C. B. P.

*Aconitum seu Napellus* I.*flore ex caeruleo et albo variegas  
to,* C. B. P.

*Aconitum violaceum aseu Napellus z-* C. B. P.

*Aconitum purpureum aseeu Napellus* 3- C. B- P-  
*Aconitum caeruleum minus, sive Napellus minor* , C. Β. P.  
*Aconitum caeruleo-purpureum, flore maximos sive Napel-*

*lus* 4. C. B. P.

335 ACO

*'Aconitum lycoctonum orientale nflore magno albo.* T. Cor.  
On a donné à quelques - unes de ces efpeces le nom de  
*lycoctonum ,* parce qu’on les mêle aVeo les Viandes que  
Pon expofe pour empoifonner les loups.

Toutes ces plantes font un poifon , à cause de leur qua-  
lité caustique & suffoquante. Elles empêchent la dé-  
glutitlon des alimens aux animaux qui en mangent, &  
rongent les parties internes de leurs corps.

On pretend que la premiere espece est un contre-poifon ,  
mais tous les Auteurs qui lui attribuent cette proprié-  
té n’ont fait que fuÎVre Matthiole, qui l’a découVert  
le premier. Bauhin a donc raifon d’avertir le Lecteur  
de ne pas trop fe fier à ce qu’il en dit , puifqu’il l’a  
copié comme les autres. BOERHAAVE.

Galien confesse à ceux qui ont mangé de *F aconit,* de  
boire du νϊη trempé dans lequel on aura mis une poi-  
gnée de rhue pilée. Il prétend qu’un bouillon de pou-  
le peut faire beaucoup de bien dans un pareil cas.

**ACONITUM HIEMALE.** *Aconit dé Hiver.* Ses feuilles  
font les mêmes que celles de *F aconit* ordinaire ; fes  
fleurs qui s’éleVent du milieu des feuilles, font fem-  
blables à celles de la renoncule , & ont un grand  
nombre d’étamines dans leur centre ; il ne dissere en  
rien de l'ellébore dont Boerhaave veut qu’il foit une  
efpece.

C’est une des premieres plantes qui fleuriffent au Prin-  
tems; elle porte même fouVent des fleurs au milieu  
de JanVier, & mérite par là qu’on la cultive dans les  
jardins.

ACONTIAS. **’Άκοντια .** Nom d’un ferpent très-venimeux  
dont il est parlé dans Aétius , Paul, Lucien, Aldro-  
vandi & plusieurs autres Auteurs. On l'appelle encore  
*Cenchreas & Jaculus.* Voyez *Cenchreas.* CasTELLI.  
**CONSTANTIN.**

ACOPIS. οπα. Nom d’une pierre précieufe transpa-  
rante comme le verre, ornée de taches de couleur d’or.  
On lui a donné ce nom parœ que l’huile dans laquel-  
le on l’a fait bouillir passe pour un remede contre les  
**lassitudes. Ρΐ.ΙΝΕ. CONSTANTIN.**

Il est dérrvé de 1’“ prÎVatif & de Κό«,ς, *foiblessee, lassitude.*ACOPON. A« wov , d “ prÎVatif & Κόπος j *faiblesse, lassitu-  
de.* On fe ferVoit anciennement de ce mot pour dési-  
gncr un remede pour la lassitude, & c’est dans ce siens  
qu’Hippocrate l’emploie , *Aph.* 8. *Liv. II.* On a donné  
ee nom dans la fuite à un onguent d’une consistance  
particuliere , dont Cesse donne quelques exemples ,  
*Liv. V. c.* 24. On trotrve dans les écrits de Galien &  
de plusieurs autres Auteurs , la forme d’un grand nom-  
bre d’autres onguens de cette efpece.

ACOPA. (Άκεπα ) signifie encore qui d'est pas rongé de  
la tigne. Théophraste dit en parlant du citron , qu’il  
garantit les hardes ’Am« ( que Pline traduit par *arcet-  
que animalium noxia*, ) de la tigne.

Quant aux remedes appelles *acopa,* il si-lffit de lire les  
passages silivans que je tire de Galien & de Paul Egi-  
nete, pour en aVoir une idée.

Le nom *d’acopa Pharmaca* que l'on donne aux remedes  
dont nous parlons, désigne assez quel est leur usiage ,  
car les indispositions cassées par un mouVement trop  
violent ou de trop longue durée, font appellées κόσιοι,  
*laissitudes s* sioit qu’elles affectent tout le corps ou les  
parties qui ont fatigué le plus. Lorfque ces indispo-  
hltions font parVenues à un certain point de Violence,  
elles troublent le repos même après que l'on a cessé de  
traVailler. (Quoique les Medecins n’ordonnent aucun  
remede pour les *laissitudes,* mais feulement pour les  
douleurs inVétérées , pour la difficulté de *se* mouVoir,  
pour les duretés, les tensions ou les tumeurs sikirrheu-  
fes, ils ont donné dans la sitite le nom *d’acopa* aux re-  
medes qui siont propres à ces siortes de cas, pourVu  
qu’ils sioient d’une consistance liquide, comme les  
*acopa,* qui siont à peu près les mêmes que les cérats  
dont on *se sert* pour les luxations & les fractures. )  
Les Medecins modernes appellent *cerelaiurn* les corn-  
positions les plus liquides de cette efpece ; après elles

ACO 336'

viennent les onguens acopeux, les cérats liquides qui  
ont une consistance plus stolide que les deux premie-  
res , & enfin les amolynta ( qui ne sidissent point) qui  
fiont semblables à ce que nous appellons épithemes. A  
cette classe siicccdent les compositions d’emplâtres,  
qui different encore beaucoup par rapport à leur con-  
sistance. De-là Vient que quelques Medecins ont don-  
né le nom de *ceratomalagmata* à une certaine compo-  
sition , n’ayant égard qu’à fil consistance , qui n’est  
point aussi liquide que celle des épithemes, ni aussiS0-  
lide que celle des emplâtres.

Comme toutes ces distinctions n’expriment point les  
vertus des remedes , & ne donnent qu’une idée de  
leurs consistances, de même le nom *d’acopa ,* qui dé-  
signoit autrefois les qualités des médicamens, n’a fer-  
vi dans la fuite qu’à désigner le degré de leur confss-  
tance. C’est ce qui obligea les Medecins à le distin-  
guer par des noms différens , de nommer par exemple,  
celui-ci un *acopum* laxatif, Celui-là un *acopum* émol-  
lient ; de donner à l’un le nom d’anodyn, à l'autre  
celui d’attractif, fuivant qu’ils convenoient à certai-  
nes maladies, à la paralysie > par exemple, à la sciati-  
que , la pleurésie ou à toutes les douleurs en général.  
GaLIEN , *de Comp. Med. Liv. VII.* c. 21.

Quoique le nom *d’acopa* n’eût été employé d’abord que  
pour désigner des remedes propres pour les lassitudes,  
on le donna dans la fuite aux autres médicamens qui  
aVoient la même consistance, quoiqu’ils ne fuffent desi-  
tinés qu’à exciter une grande chaleur dans le corps.  
*Idem, de Comp. Pharm. secundum Loc.*

On ne donna le nom *d’acopa a* certains remedes,qu’à cau-  
fe qu’ils étoient propres pour les maladies qui proxe-  
noient de lassitudes , pour les tensions, les douleurs  
dans les os, &c. quoiqu’ils sertissent également dans  
d’autres maladies, car quelques-uns aVoient la Vertu  
d’échauffer & d’autres de ramollir. EGINETEI.su. *V IL  
c.* 19.

ACOPOS. Plante dont il est fait mention dans Pline,  
& que l'on prétend être la même que l’anagyris ( ’Ανά-  
γυρις ) de Diofcoride, qui est , si.ll.vant Gérard , une  
efpece de *trifolium.*

ACOR. *Aigreur.* Les Medecins *se* servent ordinaire-  
ment de ce mot pour désigner ce que j’ai appelle au  
mot *addurn* acidité ou acrimonie acide dans l’esto-  
mac. Van-Helmont dit, que le ferment Vital de l’esi  
tomac qui digere les alimens, est doué d’une aigreur  
*acor* spécifique , mais que cette aigreur *acor* n’est point  
le ferment même, mais seulement une de Ees proprié-  
tés effentielles. Les découVertes modernes ont fait  
voir le ridicule de cette doctrine.

ACORDINA. *Tuthie d’Inde.* **RULAND.**

ACORIA. Άκορία, dle prÎVatif, & Ko5le , *rasseasier , faim  
canine.* Ce mot ne signifie autre chofe dans Hippo-  
crate. *Epid. L. VI. sect,* 4. *Aphor.* 20. qu’un bon ap-  
pétit & une grande facilité à digérer.

ACORITES VINUM. Vin dont il est parlé dans Diof-  
coride, que llon fait en infufant huit onces *d’acorus*& autant de réglisse pendant trois mois dans Vingt-  
quatre pintes de νΐη. 11 est excellent dans les maladies  
de la pleure & de la poitrine , & pour exciter les uri-  
nes. DIOSCORIDE , *Liv. V. ch.* 73.

ACORNA. Άκοννα. Efpece de chardon dont il est parlé  
dans Théophraste. 11 le décrit comme ayant la tige &  
les feuilles velues & piquantes, de même que l’atrac-  
tylis.

Pline décrit cette plante comme une efpece de chêne  
verd femblable au houx ou au généVrier.

ACORTINUS. *Lupin.* **RULAND.**

ACCRUS. Ἄχορον. *Glayeul.* C’est *Pacorus verus, Cula-  
mus aromaticus s* Offic. *Acorus verus , five calamus  
Officinarum ,* Parle. Theat. 140. Raii Hisse 2. 1313.  
Synop. 3. 437. Mer. Pin. 2. *Acorus verus, five cala-  
mus aromaticus Officinarum*, C. B. Pin. 34. Theat.  
626. Boerh. Ind. A. 2. 167. Dill. Cat. Giss no.  
Buxb. 5. *Acorus vents’, sive calamus aromaticus ,* C.  
Commel. Plant, ufu. 18. *Acorus vents, Oflicinisalso*

*Calamus 3*

337 AC O

*Calamus ,* Ger. Emac. 62. *Acorum legitimum*, Rupp.  
Flor. Jen. 261. *Acorus vel Acorum, Calamus aroma-  
ticus ,* Chab. 244. *Typha aromatica clavâ rugosa i* Hi st.  
Oxon. 3. 246. *Glayeulodoriserant.* DaLE.

Cette plante distere de toutes les autres du même gen-  
re , en ce que d’entre *ses* feuilles , qui sont plus lon-  
gues & plus étroites que celles de l'iris, il s’en éleVe  
une ou deux autres semblables aux premieres , si ce  
il’est qu’elles Eont un peu plus.étroites , plus épaisses  
& plus arondies vers leur sommet, près duquel naît  
un chaton, rarement deux , semblable à celui qui cou  
vre la coquille de la noifette , ou au poÎVre long, avec  
cette différence qu’il *se* termine plus en pointe, & qu’il  
est poEé obliquement.

*Sa* racine est épaisse , pleine de nœuds, elle rampe obli-  
quement stur la superficie de la terre dans laquelle el-  
le ne pénetre pas beaucoup. Elle est garnie de grosses  
fibres blanches, qui croissent considérablement, &qui  
occupent en peu de tems un grand espaee de terrein.  
Son odeur est très-forte , moins agréable & moins aro-  
matique lorfqu’elle est verte, que lorsqu’elle est lo-  
*che.* Elle croît le long de plusieurs ruisseaux & dans  
les endroits humides de l’Angleterre, comme aux  
environs de Norwich, de Cheshire & de Surrey, fui-  
vant M. Ray : mais celle dont on fe fert dans les bou-  
tiques nous est apportée pour l’ordinaire des pays  
étrangers. Elle produit fes chatons dans les mois de  
Juillet & d’Août.

Sa racine , qui est la feule de ses parties dont on tsse  
dans la Medecine , est chaude & Eeche, apéritive &  
atténuante, bonne pour les obstruétions du foie & de  
la rate , pour exciter l'urine & & les regles. Elle ap-  
paife la colique, elle résiste à la corruption , elle passe  
aussi pour préferver de la contagion & de la corrup-  
tion de l'air. Elle entre dans la composition de la thé-  
riaque & du mithridate ; on l’emploie extérieurement  
dans des coussinets de senteur & dans les parfums.  
**MILLER.**

*U acorus* est chaud , dessiccatif & stomacal; les principes  
dont il est composté fiant très-subtils. Il est apéritif &  
atténuant. On l’emploie pour enlever les obstructions  
du foie & de la rate, pour exciter les regles & pour  
appaifer la colique. SeHRODER. DaLe.

Il est stomacal & cordial, fa racine est bonne pour dé-  
truire les crudités acides de l'estomac & pour appasser  
les tranchées qu’elles catssent, pour rétablir les re-  
gles qui font arrêtées par des obstructions qui doi-  
vent leur origine au défaut de digestion & d’atténua-  
tion des alimens dans l’estomac. Elle est un excellent  
cordial dans l'hydropisie & le l'corbut ; elle facilite  
l’expectoration clans l’asthme. On denne rarement  
*Vacorus* en fubstance & stans le préparer. Sa racine en-  
tre dans plusieurs compositions. **BOERHAAVE.**

On choisira *Pacorus* nouVeau , bien nourri , mondé de  
*ses* fibres, difficile à rompre , d’un gout acide , ac-  
compagné d’une amertume assez agréable, d’une odeur  
douce & fort aromatique; ce qui fait qu’il est beau-  
coup plus connu fous le nom de *calamus aromaticus ,*quoique mal-à-propos , que fous celui *d’acorus.* Cette  
racine, qui est pour l'ordinaire de la grosseur du petit  
doigt, & d’environ un demlepié de long , nous est ap-  
portée de plusieurs endroits de Pologne & de la Tar-  
tarie, & même de l’Ifle de JaVa, où elle est appellée  
*diringo.* ΡθΜΕΤ.

Cette plante diflère du Véritable *calamus aromaticus.***LEMERY.**

La description que Miller donne de cette plante est exac-  
tcment conforme à celle de Diofcoride, qui dit, que  
la racine de *\’acorus* a une qualité fortifiante , qu’elle  
est diurétique & bonne, étant prisie en décoction dans  
les maladies de la pleure , de la poitrine & dtl foie,  
dans les coliques, les ruptures des Vaisseaux & les  
mouVemens ConVulsifs. Elle défobstrue la rate , elle  
guérit la strangurie & résiste au Venin. On l’emploie  
utilement dans les bains chauds pour les maladies de  
lamatrice. Le fuc que llonlire de *sa* racine éclaircie

A G Ô 338

la Vue. Elle entre dans la composition des antidotes.  
**DrOSCORIDE , 7\_,.** *I. c.* **2.**

*Acorus adulterinus, Pseudo-acorus, Gladiolus Luteus i*Offic. *Acorus adulterinus}* C. B. Pin. 34. *Acorus pa~  
lustrissivePseudoirisget iris lutea palustris,*Parla Theat.  
1219. *Acorus nostras palustris* ,Merc. Bot. 1. IS.Phyt.  
Brit. 2. *Iris liuea palustris,* Ger. 46. Emac. 50. Rail  
Hist. 2. 1186. Synop. 3. 374. Rupp. Flor. Jen. 26.  
Tourn. Inst, 360. Elcm. Bot. 192. *Iris palustris lutea\*  
sive Acorus adulterinus*, J. B. 2. 732. Chab. 244. Dill.  
Cat. Giss. 79. Buxb. 168. *Acorus bâtard.* Dace,

Cet/ris, qui Croît si abondamment dans les fossés &  
dans les lieux aquatiques , a les mêmes feuilles que le  
lis ordinaire, excepté qu’elles font un peu plus lon-  
gues'& un peu plus étroites ; fa tige est plus haute &  
porte à sim sommet trois ou quatre fleurs postles les  
unes Eur les autres, qui naissent successivement. Leur  
figure est la même que celle de la fleur de lis ordinai-  
re , aVec cette différence qu’elle n’a que deux petits  
mcrceaux de feuilles , à la place des feuilles droites  
dont elle manque. Quand cette fleur est passée, il lui  
succede un fruit oblong de figure triangulaire, qui  
contient trois semences plates. Sa racine est longue &  
grêle , elle ne pénetre pas fott aVant dans la terre , mais  
elle rampe de traVers à *sa* si.irface. Elle fleurit en été.

La racine *du faux acorus* est astringente, defficatÎVe &  
très-efficace dans la dyssenterie , le flux de fiang, &e.  
Elle passe pour fortifier les nerfs & le cerveau. On  
**l'emploie rarement. MILLER.** DaLEi

*Acorus Asiaticus*, Off. *Acorus verus rsive calamus aroma-  
ticus Asiaticus-, radice tenuiore,FiLOrm.* Cat. Hort. Lugd.  
Bat. 9. C. Commel. Flor. Mal. 3. Boerh. Ind. A. 2.  
169. *Acorus asiaticus radelce tenuiore Hermanni,* Raii  
Hist. 2. 1910. Hist. Oxon. 3. 246. *Acorus Brasiliensis  
aromaticus minor, capitaelnga , aliis lacarccatinga Pel  
fortis ejus.dem. Acorus verus Asiaticus, radice tentelore,  
vel calamus aromaticus Garziae,* Pluk. Almag. *Calaa’  
mus aromaelciis ,* Garz. ab Hort. 200. *Calamus aroma-  
ticus orientalis,folio et radice tenuiore,* Act. Philofoph.  
Lond. N°. 274. p. 943. *Capicatrnga , aliis Jacareca-  
elrnga acori spectes,* Pisi 241. *Va embu ,* Hort. mal. 11.  
99\* Tab. *Vazabu , vazum* 60. Herm. Muf Zelan. 56.  
*Glayeul d’Asie aromatique.*

Cette plante croît dans les deux Indes. Sa racine est en  
ufage dans la Medecine, & elle a les mêmes Vertus  
que celles du Vrai *Acorus.* DaîE.

Saumaife fait les obferVations siiiVantes fur *Pacorus.*

11 est certain que la racine *Pacorus,* que l'on Vend dans  
les boutiques , & que la plupart des Medecins ordon-  
nent, est tout-à-fait diflérente de *Pacorus* des Anciens,  
& qu’elle possede des qualités contraires. Quelques-uns  
veulent que *Facorus* des Modernes l'oit le même que  
le jonc-fleuri; mais je ne fuis point de leur aVÎs, Les  
Aneiens donnent à cette derniere plante des feuilles  
semblables à celles du lis. Démocrite, *in excerptis Geo-  
ponicis,* L. 11. cap. ’τερὶύδρ-φαντιἄκς, en parle en ces termes:  
«Le jonc-fleuri, *butomus,* croît dans les marais; ses  
» feuilles ressemblent à celles du lis , & les bestiaux en  
» flont aVldes. H seirt plusieurs tiges de sa racine. » Lss-  
*corum* ordinaire a les feuilles de l'iris plutôt que du  
lis. Ceux qui prétendent que le grand galanga est le  
vrai *acorum,* sie trompent. Le grand galanga ne crüît  
que dans les Indes, & il étoit entierement inconnu aux  
Anciens, qui tiroient leur *acorum* du Pont, de la Ga-  
latie, de la Colchide & de l'Ifle de Crete. La deferip-  
tion du grand galanga ne s’aceorde point d’ailleurs  
aVec celle de *F acorum.* Je ne l'ai si l’on doit s’en rap-  
porter aux Grecs modernes, qui traduisentpar  
κάλαμος ἀροματιχός ; ce qui a fait croire à quelques-uns que le  
*calamus aromaelcus* dont on use Communément, est le  
vrai *acorum.* On pourroit croire parla même rasson,  
que le jonc odorant ( *sehoenus odoratus* ) est le même  
que la berle (*sium* ) , à catsse que τὸ σαν est aussi appelle,  
σχοϊιος ἀξ>ωμαΤκός .

Les Arabes appellent *Vacorum-,* vgi ou Vegi : mais ils pa-  
roissent ne point Connoître la plante. Sérapion la

339 ÀC°

*erit* mot à mot comme Dicfcoride, & ne cite aucun  
Auteur Arabe qui en ait donné la description. Avicen-  
ne dit que *Y acorum* est la racine d’une plante qui ref-  
femble au papyrus, c’est-à - dire , à *Falburdel',* c’est  
ainsi que les Arabes appellent le *Niloticus juncus,* qui  
étoit le papyrus des Anciens. Mais *i’acorum* de ces der-  
niers ne refl'emble aucunement au papyrus. Leurs feuil-  
les sont pointues, il est Vrai, mais elles different par  
leurs figures & à plusieurs autres égards. Néantmoins  
dans le lexicon de Granada, *burdo acorus* est traduit  
par *gladelolus.* Il semble qu’on ne lui a donné ce nom  
que parce que *\’acorum* est une plante aquatique ; car  
les Grecs donnent non-seulement le nom de πάπυρς à la  
plante d’Egypte, mais encore au ,pKLqui est le jone  
ordinaire. L’Auteur d’un ancien lexicon Arabe tra-  
duit le mot jonc par *biblon.*

Avicenne écrit que cette espeee *d’acorum* croît dans les  
ruisseaux & dans les lteux aquatiques. Dans Néophy-  
tus, & dans les otlVrages supposés de Diofcoride, il est  
appelle ιιεπυράκιον, au lieu de παπυράκι «i, ce qui sig'nlfie peut-  
être la même chose: : car les Latins appellent *i’acorum,  
papyraceum*, à caisse de sa ressemblance avec le *papyrus.*Il femble qu’AVÎcenne aVoit consillté cet Auteur lorse  
qu’il a écrit que *s acorum* est une plante semblable aupu-  
*pyrus.* Onlitdans un ancien manuscrit d’Apulée *de her-  
bis, piperapium ,* en un seul mot : mais ce qui fait croi-  
re qu’on doit écrire, *piperapium,* en deux mots sépa-  
rés, c’est qu’il rapporte quelques lignes plus bas que  
*V herba venerea* ( c’est ainsi qu’il appelle *F acorum')* cm-  
pêche les abeilles de s’enfuir, lolssqu’on la pend à leurs  
ruches. Cette raifon ne me paroît pas bien fondée, &  
je fuis fortement perfuadé que l’on a écrit, *piperapium,*pour *piperadum,* que l’on trouve dans Néophytus. Il  
est assez ordinaire de trouver dans les anciens Auteurs  
1m P pour un C. Il y a des peuples qui prononcent mê-  
me encore aujourd’hui *diptarnnus* par *dictamnus ; &*l’on trouVe dans les notes de Tyro , & dans un ancien  
manuscrit de Séneque, *Cercopithepus* pour *Cercopithe-  
cus.* Je ne doute point que *Vacorum* n’ait été appelle  
*piperadum* au lieu de *papyracstum ,* à caufe de *sa* ressem-  
blance aVec le *papyrus*, ainsi qu’AVÎcenne nous en assu-  
re. Il prétend encore que *1’acorum* a une odeur sorte  
& malfaisirnte. Tous les Auteurs anciens Veulent au  
contraire que son odeur Toit agréable. Dloscoride dit en  
parlant de la racine de *F acorum , Osuelle a un gout amer  
et une odeur agréable.* Pline, Galien & les autres Au-  
leurs Eont du même sentiment. Il paroît donc qu’Avi-  
cenne a confondu *i’acorum avec* une autre plante, peut-  
être aVec la *spathula foetida* ordinaire; car celle-ci, de  
même que *Vacorum*, a les mêmes feuilles que l’iris, ex-  
cepté qu’elles font plus petites & plus étroites. Le  
Traducteur de Sérapion traduit *acorum* par*spathella,*qui est le même que *spathula,* qui signifie un glayeul,  
nom que l’on donne à *F acorum* dans le lexicon de Gra-  
nada. Le glayeul aquatique est ordinairement appelle  
*acorum s le spathula saelda* ne croît point dans les lieux  
aquatiques, mais parmi les haies & les buistbns. Le  
faux Aspulée dit que *Vacorum* croît dans les jardins,  
dans les terres labourées & dans les prairies. Il est donc  
différent du Vrai *acorum,* qui naît dans les marais &  
dans les lieux humides. En effet, les Anciens ne don-  
nentpas à une feule plante le nom *d’acorum.* Pline rap-  
portc que la racine du petit houx est appellée par quel-  
ques-uns *acorum,* L.XXV. cap. 13. *Necnon elnvernuntur  
qiel oxymyrsines radicem acoron vocant, ideoque qteldem  
banc acorion vocare malunt :* c’est ainsi qu’on doit lire  
ce passage. Pour ne point confondre ces plantes, on ap-  
pelloit l'une *acorion, Sc* l’autre *acoron. On* lit dans l’in-  
dex, *acoron sive acrion-,* lisiez *acoron sive acorion.* Il est  
donc éVÎdcntque *s acorum* d’Apulée est tout-à-fait dise  
férent du Vrai *acorus-,* qui croît dans les lieux humides,  
sulcant le témoignage de Pline, qui ne s’accorde point  
aVec Diofcoride fur la couleur de *sa* racine. Diofcori-  
de prétend qu’elle est blanche , au lieu que Pline nous  
la dépeint comme noire. « *L’acoron ?* dit cet Auteur, a  
» les mêmes feuilles que l’iris, excepté qu’elles font

AC O 340

» plus étroites, & que leur queue est plus longue. Sa ra-  
» cine est noire, & n’est pas si remplie de Veines. » Clu-  
sius donne la figure & la description du *vrai acorus,*Flistor. L. 2. qu’il prétend aVoir la racine blanche. Le  
bas de *sa* tige est de figure triangulaire, de même que  
celle dtl *papyrus.* Elle porte, au lieu de fleurs, un cha-1.  
ton semblable à celui qui couVre la coquille d’une ηοΐ-  
sette. Cette plante aime les lieux aquatiques. On peut  
consillter cet Auteur. Apulée dit que *Vacorum* dont il  
parle est difficile à trouver, & qu’on ne peut le distin-  
guer des Autres plantes du même genre, qu’il ne foif  
en fleurs. Dioflcoride nous apprend que le meilleur  
Vient de la Colchide & de la Galatie. On Pappelloit  
*splenium ,* parce qu’il a la Vertu de desenfler la rate.  
Néophytus dit la même chofle. Il est appelle *splenium,*à cause qu’il guérit les maladies de la rate ; de même  
qu’on donne à la thapsie le nom d’’ù®ànio,, parce qu’elle  
efl'ace les taches livides du Viflage, occasionnées par des  
coups. Pline est d’accord avec Diolcoride Pur le pays  
d’où l’on tire le meilleur *acorum,*

ACOS . Ακος, *Medicament, rernede.*

ACOSMI A,’Ακοσμία ) mot composté de 1’α priVatif,& de  
κόσμοσ. *Ordre irrégularité-,* silrtout dans les flevres, eu  
égarst aux crises & aux jours critiques.

Castelli rapporte sim l’autorité de Pollux, qu’on donnoit  
le nom d’''Aκoσμoι, *acofrm,* à ceux qui étoient chauves, à  
casse qu’ils avoicnt perdu leurs cheveux, qui stontun  
des plus grands ornemens de l’homme ; car κόσμος signi-  
fie ornement aussi - bien qu’ordre.

ACOUSA. Άκουσα, d’« privatif, & d’lxàv, volontaire. Ga-  
lien traduit αχοΒσαι pctr πΒπλκ^ωμἐναι , *plein* ; & il est fuiVÎ par  
quelques-uns des Commentateurs d’Hippocrate , par  
Cordæus & Fœsius : mais cette interprétation paroît  
mal fondée. On n’a qu’à consulter, pour s’en convain-  
cre, un passage qui fe trouve dans le premier livre *de  
Morbis mulierum*, où Hippocrate, en rapportant les  
causes des avortemens, dit : « Les femmes qui font de  
» petite taille accouehent avant terme, à cause que leur  
» enfant est ordinairement foible : il arrive la même  
» chofe à celles qui font extremement grosses. » Il n’est  
donc pas surprenant que ces femmes accouchent, «ὸκουσαι,  
involontairement, ou sans aucune cause manifeste. Il  
paroît que c’est le fens de ce passage, par plusieurs au-  
tres du même Auteur, où il dit, a qu’une des caisses  
» les plus fréquentes qui fait que les femmes avortent,  
» est que la matrice n’est pas assez flexible pour pou-  
» voir sic dilater à proportion de la grandeur de l’en-»  
» sont. » C’est aussi pour cette raison que les femmes qui  
ne sont point incommodées pendant leur grossesse, lorse  
quelles ne portent qu’un enfant, ne laissent pas de faire  
fouvent des fausses-couches, lorfquelles font grosses de  
deux. Voyez l’art. *Abortus.*

ACOUSIA, *Involontaire.* Hippocrate donne fouvent ce  
nom aux larmes qui coulent involontairement dans les  
maladies. On doit y avoir égard dans les pronostics.

ACOUSTICA , ύ’Άκούει,, ouir , entendre. On donne  
ce nom aux remedes qui guérissent la si.irdité.

A C R

ACR AI. Mot Arabe qui paroît signifier ce qu’on appel»  
*le satyriasis* dans l'homme , & fureur utérine dans la  
femme. CasTELLI d’après AVÎcenne.

ACRAIPALA, Ακραίπαλα , d’a pTlVatlf, & κραιπάλη , CTa-  
pule, ivrognerie, ivresse. On donne ce nom aux reme-  
des qui empêchent ou font cesser PiVresse.

ACRALEA *j* ,Ακραλ?σ. Galien rend ce mot paVAxpoo-. Je  
crois qu’il veut désigner les extrémités du corps.

ACRASlaAnpàç. Ray donne ce nom à la poire faIwage;  
ce fruit est appelle Axpàsachras par les Grecs. Il est *as-*tringent & dessiccatif. Pline le recommande pour les  
dévoîmens en forme de décoction. Il faut qu’il fcit  
auparavant coupé par tranches, & desséché. Les feuil-  
les & le fruit en décoction font estimées propres au me-  
me usage. RAY , *Hist. Plant.*

ACRASIA. ’Αζρασία OU Άκρ»»'\*ία d α pnVcltlf ? & χΐράπνμι j  
tnêler- Ces anciens étoient extrêmement

34I A C R

sobres, quant à la boisson. Ils mettoient quatre ou  
cinq parties d’eau siur une de vin, comme il paroît par  
un passage de Cælius Aurelianus , qui nous apprend  
qu’Asclépiade ordonnoit aux perfonnes qui avoient  
un catharre, d’augmenter la quantité du vin dont ils  
usinent pendant qu’ils seportoient bien , du double &  
du triple ; de siorte qu’il leur fassoit boire moitié vin  
& moitié eau. Dc-là vient qulon appelloit la boisson  
de vin pur ’ 4 κρασία. On employoit ce mot pour défi-  
gner tout excès dans le boire & le manger,dans le som-  
meil & dans l\ssage des femmes. Hippocrate & les  
autres Auteurs grecs l’emploient fréquemment dans ce  
fens.

Mais Hippocrate fe sert aussi du mot ( ’ Ακράσια ) *acrasia*dans différens fens. Il signifie dans plusieurs endroits  
la même chofe *aseacratia* (’A κράτίΐα ) faiblesse , im-  
puissance, ou incapacité de fe mouvoir. Άκρασία , dans  
ce siens, devroit avoir la même dérivation qu’’ Ανράτεια.

ACRATIA . Άκράτεια , *d’y* privatif, & κράτος 9 force; foi-  
blesse , ou incapacité de fe mouvoir. Ce mot, de mê-  
me que l’adjectif Άκράτεια, fe trouve fréquemment dans  
Hippocrate, Galien & les autres Auteurs qui ont écrit  
fur la Medecine. Ils s’en fervent pour désigner le  
corps entier privé de mouvement, ou quelque partie ,  
comme la langue, lorsque la maladie l'a rendue inca-  
pable d’articuler les ions. On l’applique encore à  
l’estomac & aux intestins qui siont trop foibles, pour  
pouvoir garder les alimens , & qui les rendent aussi-  
tôt qu’ils les ont reçus ou par le vomissement, ou par  
les selles.

Άχρατὴ est employé dans un sens différent parHippocra-  
te, *Epidem. L. VI. Sect.* 8. *Aphorism.* 45. si l'on en  
croit fes Interpretes. Voici le passage έ v οίσιν ἀκιατὴς ροβερό<;  
cela signifie , difent-ils, que le Medecin doit connoî-  
tre quand il est à propos d’épouvanter un malade qui  
est opiniâtre, &qui ne veut point fie soumettre à ses  
ordonnances. Si cette interprétation est juste , Άκρατής  
signifie dans cet endroit revêche, obstiné, ou qui ne  
veut point fie soumettre à aucun régime.

ACRATISMA. Άκράτααα. Déjeuner des anciens Grecs,  
qui consistait en un morceau de pain trempé dans du  
vin pur. Οον5τλντιν , CasTELLI,

La dérivation de ce mot est la même que celle *d’Acrasia,*parce que le vin dont on fe siervoit dans cette occasion,  
n’étoit point trempé.

ACRATOMELI. Άζ, ατόμελι. Vin mêlé avec "du miel.’  
Voyez *Mulsum.*

ACRATOS. ‘Ακρατος OU Άκρητος , d’a privatif, & κ^ράννυμι ,  
*mêler s* pur, simple, exempt de mélange. Hippocrate  
emploie souvent ce mot pour désigner les excrétions de  
différentes esipeces, & il est toujours d’un très-mauvais  
présage. Il observe , par exemple , dans sies Progno-  
stics, que dans toutes les maladies de la pleure & des  
poumons, les crachats sont mêlés de jaune, & que  
c’est un très-mauvais stymptome s’ils sont entierement  
jaunes sans le mélange d’aucune autre couleur ( *fais*ὸἱκρ-το. ) Il dit aussi-tôt après, que si les crachats sont  
fans mélange, & qu’ils paraissent noirs, c’est un très-  
mauvais signe.

Il répete encore la même chosie, *Coac. Praenot.* 390. prese  
que dans les mêmes termes.

Il obsierve au sistet des matieres que l’on rend par le vo-  
missement ( *Praenot.* ) que celles qui siont mêlées de  
phlegme & de bile, ne l'ont point si mauvaisies que cel-  
les qui siont sims mélange ( ἀχρητίστίραι. ) Il dit ( *Coac.  
Praenot.* 560. ) que si les matieres que l’on rend par le  
vomissement en petite quantité, après des purgations  
trop copieusies & dans les maux des reins , font bi-  
lieuses & seins mélange ) c’est un mauvais

présage. Les vomissemens dans lesquels on rend les  
matieres sians mélange ( ' Ακρηται ) & qui simt accompa-  
gnés d’inquiétudes & d’insiomnies, fiant très-dange-  
reux. Il observe ( *Epidem. L. II. sect.* 2. ) que si après  
avoir pris un vomitif pour guérir une fievre , l’on rend  
Eut la fin de sim opération une matiere sans mélange,  
(ακρσιίςερα) c’est un un signe de putréfaction.

A CR 342

Le même Auteur regarde les felles qui siont fans mélan-  
ge comme très-mauvaises ; comme dans *VAph. 6. L.  
VII.* où il dit, que dans les maladies chroniques, la  
perte d appétit & les selles dans lesquelles on rend les  
excrémens fans mélange , font d’un très-mauvais pré-  
sage.

La leçon n’est pas la même dans Fœsius que dans Heur-.  
nius. Dans le premier, les si-Hes sont appellées Αχρ.ται:  
dans le second , χωλ-δ-ἄκ : mais le siens est le même; &  
il y a toute apparence qu’il est question des selles  
qui simt sims mélange. Dans la même Section , *Aphor.*23. ces silrtes de Eellcs font encore regardées comme  
un signe très-fâcheux.

Galien prétend qu’Hippocrate veut parler des felles  
qui ne contiennent aucunes parties aquetsses , & qui  
fiant toutes de la même couleur, jaunes, noires , vertes  
ou poracées.

Hippocrate fait encore l’application du mot Άκρητος, au  
fang que l'on rend par le nez , & il en parle toujours  
comme d’un mauvais fymptome. Il rapporte dans le  
cas de Philifcus , qui est le premier du premier livre  
des épidémiques, qu’il rendit le cinquieme jour vers  
le midi un pareil fang ( Αμητυ. ) par le nez. Il mourut  
le lendemain à la même heure. Les Medecins qui ont  
fait attention aux gouttes de fang noir que leurs ma-  
lades ont rendues par le nez dans les mêmes circonstan-  
ces que Philifcus, entendront beaueoup mieux la sig-  
nification du mot "Ακρητιν dont *se* sert Hippocrate , que  
je ne puis la rendre par des mots , & s’apperce-  
vront de la justesse de l'interprétation de Galien. Les  
hémorrhagies parle nez dans les fievres, sont critiques  
& falutaires , lorfijuc le seing est assez fluide pour cou-  
ler en quantité sussssante : mais lorsqu’il est noir &  
épais comme dans le cas de Philisttus , la criste par  
les vaisseaux sanguins ne peut fe faire, & le ma-  
lade périt pour l’ordinaire après cette espece d’ef-  
fort.

Άχρητ.ι signifie encore chez les Grecs du vin fans mélange,  
de même que *Merum* chez les Latins.

Hippocrate *fe sert* aussi du mot Asta™, pour signifier vé-  
hément, excessif, intempéré : il en fait l’application  
auxfymptomes des maladies, aux menstrues , à la pâ-  
leur, aux alimens dont la force est excessive. D’autres  
Auteurs l’appliquent à la diarrhée , à la colere , à la  
chaleur, ou à tout ce qui peche par excès.

ACRE. “Anp,. Le bout ou l’extrémité du nez.

ACREA. ’Anpia. Les extrémités du corps , au nombre  
dcfquelles on met les bras, les jambes, le nez & les  
oreilles. On tire de ces parties quelques prognostics  
dans les maladies. Hippocrate, par exemple , *PraediII.  
L. I.* 43. obEerve, que tout changement qui survient  
aux extrémités par rapport au chaud & au froid, est  
un mauvais fymptome. 11 répete la même chose dans  
les mêmes termes, *Coac. Praenot.* 50. Il fait mention  
dans plusieurs endroits de fes Epidémiques , de la froi-  
deur des extrémités , qui accompagne les fievres d’une  
mauvaisie eEpecc , & il la regarde comme un très-mau-  
vais signe, lorsqu’elles ne fe réchauffent point sacile-  
mcnt.

On emploie encore le mot Ακρεα pour désigner les *ex-  
trémités* des animaux dont on *se* nourrit. Par exemple,  
*Epidem. L. VII.* une partie de la diete d’Alcman ,  
consiste en κώλη.ας ύὸς ἀκρέων'ίνθων, que Celsis appelle *Trun~"  
culi suum, L. II. c.* 20. & qu’il place parmi les meil-  
leurs alimens.

ACRESPERON , Άκρίσπερον, d Ακρος , fin , & ’εστ’ε'ει, le  
soir. L’entrée du sioir ou de la nuit dans le sens d Hip-  
poerate. FoEsws , GoRRÆUs , Οονετλντιν , Ga-  
**LIEN.**

ACRETOPOSIA , Άουρετοποσία , d’ Ακεητον , vin qui d'est  
point trempé, & Πότις, boisson. Boisson de vin , Pans  
y ajouter dc l’eau. CasTELLI.

ACRIBES , Άκριβής. Galien donne la signification de ce  
mot dans son Traité de *Simpl. Med. l. IV. c.* 22. Lors,  
dit-il, que je dis d’une chosie qu’elle est exactement  
( Άκρ.βῶς ) telle ou telle, j’entcns qu’elle est simplement

343 A C R

telle, en faisant abstraction autant qu’il est possible de  
Ees autres qualités.

La fievre tieree qui cesse au bout de douze heures, est  
appellée une fievre tierce exacte ( Άκριβής. ) Mais,  
lorfique l'accès excede ce tems, ce n’est point une fie-  
vre tierce exacte ( ἀκριβ ής. ) ORIBASE.

ACRIMONIA , *Acrimonie.* Il est parlé des différentes  
especes d’acrimonie aux articles qui y ont rapport.  
On dit qu’une chofe est acrimonieuse lorsqu’elle est  
piquante & corrosive, tels sont les corps alcalis , aci-  
des, ou muriatiques.

ACRIFOLIUM.Les anciens Botanistes donnent ce nom  
aux plantes dont les feuilles font garnies de plquans.

ACRIS- Ακρα. Ce mot signifie proprement le sommet  
d’une montagne. L’on s’en fcrt pour désigner les ex-  
trémités des os fracturés, comme dans Hyppocrate,  
*de articulis.* Fœsius prétend qu’on doit lire'οκρις au  
lieu de “Ακρα. signifie exactement la même chofe.

A CR IS , Άκρ.ς est encore le nom d’un infecte, que nous  
appellons sauterelles que l’on mange chez les Parthes  
& les Indiens, & qui Eervoit à ce que l’on croit de  
nourriture à S. Jean pendant qu’il étoit dans le desert.

ACRISIA. Άκρισέα, d’a privatif, & κρί,ω, juger ou fépa-  
resu On fe Eert de ce mot pour désigner cet état de cru-  
. dité des humeurs, qui empêché la séparation de la ma-  
tiere morbifique, & fion expulsion hors du corps, ce  
qui est tout le contraire de la crise.

Il signifie, siulvant Galien, un défaut de crise , ou une  
crise qui nesse fait qu’avec difficulté, & qui n’apporte  
aucun soulagement au malade, qui *se* trouve beaucoup  
plus mal après qu’elle est arrivée, qu’il ne Pétoit aupa-  
ravant. Voyez *Crisis.*

A C R I T O N. A κριτον. Galien rend ce mot par  
Άδιάκρΐϊον , inséparable, confus où dont ne peut fe for-  
mçr aucune idée.

Il signifie , suivant Gorræus, immense, infini.

ACRIVIOLA. ( *Pacer,* acre*, & viola ,* c’est-à-dire,  
violette acre) communément appellée *Nasturiurn In-  
dicum ,* ou crefibn d’Inde.

Ses feuilles font rondes, & placées fur la tige alternati-  
vement ; sa tige est rempante, *ses* fleurs font compo-  
sées chacunes de cinq feuilles, qui forment une espece  
de violette, leur calice est découpé en cinq parties;  
les femences qui succedent à chaque fleur font rondes,  
raboteuEes & au nombre de trois.

On connoît cinq différentes especes de cresson d’Inde.

I. *Acriviola,* Frid Cæsi T. 935.

2. *Acriviola, flore sulphureo-,* Boerh.

3. *Acrivtola , maxima odorata,* Boerh.

4. *Acriviolat maxima odorata nfloresulphureo.* Boerh.

5. *Acriviola, maxima odorata,store pleno.* Miller.

Cette plante passe pour un excellent antiscorbutique. On  
confit fies bourgeons. Elle contient beaucoup de fiel  
acre , huileux & volatil.

ACROASIS, Άκρόασις OU Άκρόησις. Explication, harangue,  
leçon. Hippocrate dans scm Serment, distingue πσραγγελία  
d’?Av,5aai'. ;il y a toute apparence qu’il entend par le pre-  
mier des préceptes ou des maximes générales & apho-  
ristiques; par le second , les explications de ces pré-  
ceptes & de ces maximes. Cette interprétation *se* trou-  
ve confirmée par llufiage que cet Auteur fait du mot  
Ακροασις dans fon Traité intitulé des Préceptes, où il dit:  
*Si vous voulez faire un discours public* ( ^Ακρόασ.ν) *devant  
le peuple , saitesele sans ostentation.*

ACROBYSTIA, *si* κροβςιςία , l’extrémité du prépuce ,  
d’"AsPoç, extrémité, & Βύω, couvrir. Voyez *Acroposthia.*

ACROCHEIRIA ’ Άκροχειρί» , *Acrochetresis* , Άκρίχείρησις ,  
*Acrocheiris.mos* , Άκροχειριςμὶς , d’ ’ Άκρος, extrémite & χεορ ,  
main. Exercice qui étoit en ufage parmi les Anciens.  
Il paroît que c’étoit une espece de lutte dans laquelle  
on ne fe servoit que des mains. M. Dacier dit que les  
Combattans fe serroient fortement les mains les uns  
les autres, jufqu’à ce que quelqu’un d’eux fût obligé

A C R 344

de demander quartier. Il est fait mention de cette esc  
pece d’exercice dans le fecond & le troisieme LiVre  
d’Hippocrate, *de Victus ratione.*

ACROCHEIRIS. ΆχρόχΜμθη Ce mot a la même dériva-  
tion que le précédent. Gorræus prétend que l’on don-  
ne ce nom à la partie du bras, comprise depuis le cou-  
de jusqu’aux extrémités des doigts, χει'ρ signifiant le bras  
depuis l’épaule jusqu’aux bouts des doigts.

ACROCHLIARON, Άουροχλιαρόν , d’Ακρος extreme, &  
χλταρὸς, chaud , très-chaud, tiede , ou aussi chaud que  
peut l’être un liquide pour qu’on puisse le boire.

ACROCHOLIA , Ά κροχολία , â’“Ακρος , exttéme , & Ζ«λὴ ,  
colere, colere violente.

ACROCHORDON, Άκροχ.,δων, d’Ακμς, extrémité, &  
χορδὴ, Cordon.

Galien dit que les Anciens imposaient des noms aux  
choses fur des analogies très-bssarres. Il cite en exem-  
ple les mots *épinyctide acrochordon , & nyctalops,* lls  
ont nommé , dit-il, certaines pustules épinyctides ,  
parce qu’elles sortent pendant la nuit : *Facrochordon* a  
été ainsi appelle de sa situation Eur la sisrsaCe de la peau ;  
le terme *nyctalops* vient de ce que ceux qui en sont  
attaqués, ne peuvent voir clair pendant la nuit, mê-  
me à l'aide de la lumiere. *De Methodo Medendi.*

L’*Acrochordon* est une excroiEcence ronde Eur la peau ,  
avec une base mince. GaLIEN. *Des. Medic.*

Les Grecs donnent le nom *d’acrochordon* à toute excroise  
cence quiEe forme fur la peau, qui en a la couleur, dont  
la fuperficica quelque dioEe de rude, & qui s’élargit  
à mefiure qu’elle s’éloigne de fia bafie. Sa grosseur est  
petite & excede rarement celle d’une feve. Il n’est ja-  
mais fieul ; mais il en paroît ordinairement plusieurs à  
la sois, surtout dans les enfans. Quelquefois il dispa-  
rolt fubitement, d’autres fois il excite une légere in-  
flammation, & souvent il suppure.

*T’acrochordon,* étant coupé ne laisse aucune racine, ce  
qui fait qu’il n’est point fujet à renaître. CELSE , /. V.  
c. 28.

On voit par cette description que *Facrochordon* est cette  
espece de verrue que Wifeman appelle *Pensile.* On  
l’extirpe ordinairement lorsqu’elle commence à de-  
venir incommode , soit en y faisant une ligature , foit  
en la coupant. Voyez *Verruca.*

ACROCHORISMUS. Ακροχρισμός Q ακρος 9 *CXtPCTYlUS  
extrenff*, & de κορ€άω y *salto,* danfer. C’est une efpece  
d’exercice qui consistait à danfer, en agitant violem-  
ment les jambes & les bras.

Sehulze dit que dans *i’achorismtts* les luteurs *se* tenorcnt  
par les mains & tâchoient de *se* déplacer en appuyant  
le devant de la tête l’un contre l’autre.

ACROCOLIA. Ακροκώλια, d άκρος, *extremus ,* extleme ,  
& de κῶλον, *membrum,* membre. Ce font les extrémités  
des animaux, dont l’on *se* sert pour nourriture, com-  
me les piés de veau, de cochon, de mouton, de bœuf  
ou d’agneau , & avee le bouillon desquels on fait  
des gelées. Castelli dit d’après Budæus, que les An-  
glois appellent encore de ce nom les parties intérieu-  
res des animaux mifes en pâte.

Hippocrate recommande cette nourriture, *de mulierum  
morbis, L. II.* comme très-falutaire, lorsqu’il y a dise  
position à l’hydropisie. Il en parle en d’autres endroits,  
comme d’alimens faciles à digérer & bons pour les esc  
tomacs foibles.

ACRODRYA. Ἄκρόδρυ-ι, dlexpoç, *extremus ,* extreme ;  
& de δρύ(, chêne proprement , mais arbre en général.  
C’est ainsi que les Grees appelloient les fruits que les  
arbres produisent en Automne , tels que les noix, les  
pommes & les prunes de toute espece. Il ne faudroit  
entendre proprement par ce mot que ceux qui font  
couverts de cosse ou de Coquille. Mais l'usage qu’en  
fait Hippocrate & qu’en ont fait après lui les autres Au-  
teurs de Medecine, ne donne lieu à aucune distinction.

ACROLENION, Ἄκρολήνιον. Castelli prétend que c’est la  
même chofe que *olecranon,* ou *ancon*, le coude. Il est  
le feul chez qui ce terme fe trouve.

ACROM1ON, Ἄκράμιον., d’«xfoS, *extremus* , extreme *ésa*

345 A C R

d’-Λμος, *humerus,* épaule. La partie de l’épine de l’o-  
moplate qui reçoit l'extrémité de la claVleule. Voyez  
*Scapula.*

ACROMPHALION, ’Ακρομφάλιον, d «κρος, *CxtrCmus > CC*d Ομφαλος , *umbilicus.* L’extremité du cordon ombilical.  
GoRRÆUs.

ACRON. Ἄκρπ. Ce terme signifie en Medeeine ce qu’il  
y a de plus énergique, de plus fort. C’est en ce siens  
qu’Hippocrate a dit *de morbis mulierum, Άχ,ξΜ Ιξΐν^ίΤ y le*meilleur onguent *irinum.* InEsles.

AeRON, signifie dans les anciens Botanistes , le chapi-  
teau , le sommet ou la fleur des plantes du genre des  
chardons. SaUMAIsE , *Hyl. Iatric.*

AeRON, ancien Medecin , naquit à Agrigente, & fut  
contemporain d’Empedocle. Il exerça la Medecine  
quelque tems aVant Hippocrate.

Pline dit *cust Acron* fut très-étroitement lié aVec Empe-  
docle , mais les SaVans ont conjecturé que Pline aVoit  
été trompé par une épitaphe d’*Acrοη,* qu’on attribue  
à Empedocle , qu’il interprétoit à fa louange , & qui  
ne contient qu’une raillerie de ce Medecin : en eflct ,  
il y aVoit tant d’opposition entre les sentimens de ces  
Medecins , qu’il est difficile de croire qu’ils aient été  
si bons amis. Empedocle expliquoit les iÿmptomes des  
maladies & l’efficacité des remedes par les principes  
de la Philofophie; aulieu *aso Acron* pensioit que le rai-  
fonnement étoit tout-à-fait superflu en sait de Mede-  
cine. Il passe pour aVoir pratiqué cette sidence aVec  
beaucoup de fluccès , & llempyrisine le reVendique  
comme un de sies fectateurs.

L’Histoire nous apprend *cfoeAcron* eut au moins autant  
de Vanité que de science. Il *se* regardoit comme le  
Prince des Medecins , & il s’en arrogeoit le titre, par  
une allusiOn ridicule à sim nom , qui signifie *supremus,*le premier, le plus éminent.

Plutarque dit *ase Acron se trouva à* Athenes, lors de la  
grande peste qui raVagea ce pays , au commencement  
de la guerre du Péloponnesie , & qu’il conseilla aux  
Athéniens d’allumer dans les rues de grands feux,  
dans le dessein apparemment de purifier Pair. On ra-  
conte le même fait d’Hippocrate. C’est assez la coutu-  
me des anciens, d’attribuer à plusieurs grands Medc-  
cins , les cures remarquables & les actions singuliores  
d’un feul ; & les modernes ont donné dans une erreur  
assez femblable, en lassant honneur à des Medecins  
célebres, de choses qui aVoient été faites ou dites plu-  
sieurs siecles aVant qu’ils existassent, par d’autres Me-  
decins.

Suidas prétend *Osu Acron* exerçoit à Aithenes la profession  
de Sophiste; mais le Clerc n’est pas de fon avis.

Ce dernier remarque que la Vanité d’*Acron* est une réfu-  
tation complete de l’opinion de Celfe, qui attribuoit  
aux Philofophes l'inVention de la Medecine. Car si  
l’art de guérir aVoit dû fa naissance à la Philofophie, il  
n’est pas Vraisemblable *sfoeAcron ,* qui ne parut qu’a-  
près Pythagore & du tems d’Empedocle, & qui d’ail-  
leurs s’en tenoit à la Eeule expérience, eut eu la har-  
diefl’e de prétendre à la principauté de la Medecine à  
leur préjudice.

ACROPATHOS , Άκροπαθος , d’àspoç , *extreme* , & de πάθος ,  
maladie ; maladie aux extremités du corps , ou aux  
parties supérieures.

Hippocrate, dans sim Traité *de superfoetaelone,* se sert  
de ce terme à l'occasion de l'orifice intérieur delama-  
trice. Il l'applique, *Praedict. L. II.* aux chancres qui  
font à la siurface du Corps. Il appelle ces chancres ἀκρό-παθβί  
pour les distinguer de ceux qui attaquent les parties in-  
térieures & cachées. Il nomme ceux-ci K?^™; à moins  
qu’on ne prétende qu’il emploie l’épithete d ἀκςόπαθοι  
lorsqu’il y a exulcération, & celle de xsanroi ? lorsque  
l’tllcere n’est point encore ouVert.

ACROP1S , Άκεοπις , d’iinpn , *extreme , &* d’lol. , *voix.* Hip-  
pocrate donne plusieurs fois dans le feptieme LÎVre  
des Epidémiques , cette épithete à la langue de ceux  
qui, foit par fécheresse , foit par défaut de configura-  
tion dans les mufcles de cette partie, ne peuVentarti-

A C R 346

culer des fons. On se sert aussi de ce terme lorfque  
cet accident fundent dans le cours d’une maladie, ou  
même lorfspi’il la constitue.

ACROPLOA,’Aκρόπλοα , d’a'xpoç, *extreme* , & de έω , *na-  
viger s superficiel.* Hippocrate après aVoir parlé, *L- I.  
de Morbis,* des maladies auxquelles les Veines du pou-  
mon stont siijettes, ajoute que les Veines qui siont à la  
selrsace intérieure de la pleure ou du thorax, font quel-  
quefois affectées de la même maniere.

ACROPOSTHIA , Ακροποσθί» ou ἀκρποσθία , d’anpoç , *extre-  
me -,* & de πόσθη , prépuce ou la peau qui couVre le gland  
du membre Viril. *L’extrémité du prépuce*, cette partie  
que l'on coupe dans la circoncision.

Hippocrate parle, *Aphor.* 19. *L. VI. & Coac. Praenot.*504. de 1’*acroposthia,* comme d’une partie qui ne re-  
prend point , lorfqu’elle est une fois coupée. Il dit, *de  
morbis , LIT.* qu’on reconnoîtra à cette partie l'exif.  
tence d’une pierre dans la Vessie, au défaut de tout  
autre fymptome , mais il ne s’explique point fur la ma-  
niere. Celfe & Aretée ont éclairci cet endroit, en re-  
marquant que ceux qui ont la pierre trouVent du Pou-  
lagement à se tirer & à s’étendre le penis , comme s’ils  
Voulaient arracher la Vefiie aVec la pierre. A cet esc  
set , ils *se* saisissent de *Facroposthia,* où ils ressentent de  
vives douleurs, ainsi qu’au gland. Ceux qui ont eu la  
pierre n’ont que trop bien vérifié ce Eymptome.

ACROPSILON, Άκρόψιλον , d’ânpcç , *extreme ,* & de φίλος,  
*nu , découvert.* Hippocrate applique, *Epid. L. IV.* ce  
nom aux parties naturelles d’un enfant, qui avoit une  
tumeur aux hypochondres & une exulcération au nom-  
bril.

ACROS , Άκρος *extreme.* Il fe dit ordinairement de ce  
qu’il y a de plus fort, de plus énergique & de meilleur  
en chaque chofe.

ACROS APES, ’Ακροσαπές , dlelapoç , *extreme ,* & de  
*putréfier.* Galien prétend que ce mot signifie, prompte-  
ment changé à la furface, ( ,Η-πι.πολκς. ) Mais Fœsius nous  
avertit qu’on trouve dans quelques manufcrits Βραχύ, au  
lieu d’’Επιπολὴς. Β;ακ ύ convient davantage , en ce qu’il  
marque changement prompt ou fait en peu de tems.

Hippocrate a employé ce terme dans le traité *de Alimen-  
to.* Voici le passage : Σίτιον *vfrjtatv* ἀκ^οσαπκ. Ce que Fœsius  
interprete de la maniere suivante. Il faut aux jeunes  
gens des alimens légerement cuits. Mais l'explication  
d’’ Ακροσαπές que donne Castelli, d’après Valesius, me pa-  
roît beaucoup plus juste. Ακρόσαπές signifie felon lui, une  
digestion aifée & le paflage que nous aVons cité, *les  
jeunes gens digèrent silsement s* cù *les alimens sont de  
facile digestion dans I.estomac des jeunes gens.* Ce qui  
est conforme à l’expérience.

ACROSPELOS. Άκρόσπελος, ou le bromes de Dlofcoride.  
**CORRÆUS.**

ACROTERIA. Άκρωτήρια. Les extrémités du corps, com-  
me les piés & les mains. Castelli ajoute la tête, & Ga-  
lien la tête, le nez & les oreilles.

Hippocrate, *Aphor.* 1. sect. 7. dit que la froideur des ex-  
trémités du corps dans les maladies aigues , est un  
fymptome funeste ; il prononce la même chofe, *Aph.  
26. de ia mêmesect.* du refroidissement des extrémités,  
dans les maladies inflammatoires du ventre. On lit  
dans l'édition de Geneve que Fœsius a donné en 1657.  
ἀκωτ.ρί.ν, au lteu d ακ^οτήβάον, *F’acroteria* ou la froideur des  
extrémités, est encore mife au nombre des iymptomes  
fàeheux dans le traité *de Ratione Victus In acutis.* Hip-  
pocrate en parle un peu plus bas comme d’un effet de  
l’oxymel donné mal-à-propos dans les maladies aigues,  
comme d’un des fymptomes du *causes* ou de la fievre  
ardente. Il en fait mention dans le même ouVrage ,  
comme d’un Iymptome d’une certaine maladie dont  
ont est brufquement attaqué, & dans laquelle, selon  
la defcription d’Hippocrate , on perd subitement la  
voix, Eans aucune eauEe évidente. Si le malade a tou-  
tes les parties du corps dans une chaleur egale, c’est  
généralement, Eelon Hippocrate & tous les Medecins  
qui ont écrit depuis lui, un bon signe dans les maladies  
aigues. C’est au contraire un signe fâcheux, que de

347 *A* C &

trouver à un malade le ventre & les côtés chauds, & les  
bras & les plés froids. Cette obfervation fe confirme  
tous les jours.

Galien dit que le refroidiffement des extrémités du corps  
est quelquefois caufé par l'affection cardiaque ou de  
l'orifice gauche de l'estomac , & que ce fymptome est  
funeste lorfqu’il y a inflammation dans les vifceres.  
Cette doctrine n’est point démentie par la pratique.

ACROTERIASMUS , .Ακρωτηριζσμός ; amputation d’une  
des extrémités du corps. Voyez *Amputatio.*

ACROTHOREX. Άκρ-.θώρηξ. ό’ακρ,ς , *extreme -> 8c* de  
θωρήσσω, *s’enivrer.* A en juger par l’étymologie, ce mot  
signifie, qui est excessivement ivre ; & c’est ainsi que  
quelques-uns l'interpretent, felon Constantin. Mais il  
fe prend plus communément pour marquer le premier  
degré de l’ivresse. *Ls’acrothorex* répond au *benè potus*des Latins, selon d’autres.

ACROTHYMION, Άκροθύμιον, d’^Anpoi, *extreme,* & de  
©υμος, isola; espece de verrue décrite par Cesse. Este est  
large à la basie, mais étroite au siommct ; elle est dure  
& rude.Son siommet a la couleur de lafleur de thimsd’où  
elle est appellée *acrothymion.* Elle s’ouvre facilement &  
saigne. Cette verrue est ordinairement de la grosseur  
d’une feve d’Egypte, rarement plus grosse , assez fou-  
vent plus petite. Elle vient quelquefois dans la paume  
de la main, d’autre fois aux parties inférieures des  
piés, mais elle n’est nulle part si incommode ni plus  
sujette à faigner qu’aux parties de la génération. CELSE  
*L. V.. c.* 28.se 14.

A C T

ACTÆA. Herbe dont Pline fait mention, *L. XXVII.  
c.* 7. Ray pensie que c’est *l’aconitum racemosum ,* qu’on  
appelle encore *Christophoriana, herbe de S. Christophe.*Tous les Botanistes la regardent comme un vrai poifon.  
Cependant Pline dit qu’on en peut ordonner le quart  
d’une pinte dans les maladies internes des femmes. Il  
faut donc que Pline ou Ray , & tous les Botanistes qui  
regardent *s aconitum racemosam* comme un poifon ,  
*se* soient trompés.

ACTE. Άκτὴ. *Sureau. Noyez Sambucus.*

ACTIN, ’Alili ou ῶἐίίς. *Rayon de Soleil ou éclair.*

ACTINE. Άκ-ίνν. C’est le bunias ou le napus ; *navet.*GoRRÆUs. Voyez *Napus.*

ACTINOBOLISMUS. ἀκτινοβολισμός,ἀκτινοβολία , *rrradiatto.*C’est cette action instantanée des efprits animaux en  
vertu de laquelle les parties organiques prennent les  
mouvemens que llame veut leur être imprimés. On  
l’appelle aussi *diradiatio.*

ACTIO, *Action.* Ceux qui ont écrit des Instituts de  
Medecine, ont divisis les fonctions du corps, ou fes  
actions en vitales, animales & naturelles. Les actions  
vitales, ce font celles fans l’exercice defquelles l’indi-  
vidu ne peut fubsister un instant. Tel est le mouvement  
du cœur & celui des poumons ; la sécrétion des efprits  
dans le cervelet, de laquelle le mouvement du cœur &  
celui des poumons scmt dépendans. La circulation du  
sang & des esprits dans leurs vaisseaux.

Les actions naturelles sirnt celles qui ne scmt pas tel-  
lement nécessaires à la conservation de la vie de l’a-  
nimal , qu’il ne puisse subsister un tems considérable  
sians elles ; telle est la digestion des alimens & leur  
transinutation en seing.

On entend par actions animales, celles qui constituent le  
siens du toucher , le gout, l'odorat, la vision, l’ouie ,  
la perception , l’imagination, la mémoire , le juge-  
ment, le raisonnement, les affections de llame & les  
mouvemens volontaires ; l'animal peut vivre fans la  
plupart de ces actions, mais *sa vie* est triste. BOER-  
**HAAVE.**

Les Auteurs d’Instituts font encore mention d’autres ac-  
rions, qu’ils appellent particulieres aux fexes , publi-  
ques & pricées. Les actions particulieres aux fexes, ce  
Eont celles des organes de la génération. Les actions  
prixées concernent chaque membre en particulier. Les  
actions publiques concernent tout le corps en général.

A C T 348

Ainsi, l'action de l'estomac dans la digestion des ali-  
mens , est dirigée au bien de la machine cntiere.

On donne aussi à ces dernieres actions le nom de fonc-  
tions.

Mais chaque partie du corps a une action qui lui est pro-  
pre. Ainsi les actions exécutées par les musicles, les  
Vaiffeaux , les glandes & les Visicercs , fiant des actions  
particulieres à chacune de ces parties. Ce que nous Ve-  
nons de dire s’éclaircira, lorfque nous parlerons de  
chacune de ces parties , sious leur nom particulier.

ACTIVUS, *Actii.* On donne cette épithete aux remedes  
dont l’action est νίνε & prompte, de même qu’à ceux  
dont l’action est grande & siubite.

ACTON, Ville située à Cinq milles de Londres, fa-  
meusie passes eaux minérales purgatÎVes. Voici ce que  
le Docteur Allen a dit de ces eaux.

On trouVe siur la terre aux enVÎrons du Puits , des matie-  
res qui étant examinées, paroissent contenir une gran-  
de abondance de nitre.

Les eaux sortent du côté du Nord : de toutes les eaux  
purgatÎVes qu’on ait aux enVÎrons de Londres, ce font  
les plus énergiques. Elles caufent à ceux qui les pren-  
nent , des douleurs au fondement & dans les intestins;  
ce que l'on attribue aVec raifon à la grande quantité  
de fels qu’elles chaffent du corps, & qui réunis à ceux  
dont ces eaux font chargées , en deVÎennent plus actifs  
& plus piquans. Elles font blanchâtres. Elles ne font  
pas aussi claires que celles d’Epfom. On ne les trouve  
point falées au gout ; elles m’ont paru douces, & te-  
nir un peu de l’amertume de celles d’Epfom. Elles  
s’épaississent mêlées aVec du saVon, comme toutes les  
autres eaux.

Le sel de ces eaux est doux & ne prend point la forme  
de crystaux, ce en quoi il ressemble au fel d’Epfom;  
mais je ne le crois pas tout-à-fait si doux. La nature  
particuliere de ces eaux , ou plutôt du fel qu’elles  
contiennent, consiste en ce qu’il approche beaucoup  
du fel de chaux de M. Lister. Lorfqu’on fait chauffer  
ces eaux & qu’on y mêle une dissolution de fublimé  
corrosif dans de l'eau commune , elles *fe* troublent &  
il fe précipite un sédiment jaune : elles demeurent mê-  
me plus jaunes qu’elles ne l'étoient aVant ce mélange.  
Ce fel est légerement nitreux , & approche beaucoup  
de l’alcali. Ces eaux mêlées aVec la noix de galle, ne  
*se* troublent point , elles ne déposent aucun sédiment,  
elles deVÎennent seulement un peu plus jaunes. Mê-  
lées aVec le sirop de Violettes, elles prennent une cou-  
leur Verdâtre. Mêlées aVec une dissolution d’argent  
dans de l'esprit de nitre, elles ne *se* troublent ni ne  
deVÎennent point laiteuses , comme il arrÎVeroit si el-  
les contenoient du fel commun.

Une pinte & demie de cette eau donna quarante-huit  
grains de siel, & six grains d’une terre rouge, qui se  
précipite dans l’ébullition & que les acides rongent  
& attaquent. *Allen , Hist. des Eaux minéral, purg.*

ACTUALIS, *actuel.* Ce terme s’applique à tout ce qui  
est doué de quelque vertu, faculté ou propriété, dont  
l’action est immédiate & présente. L’épithete de po-  
tentiel *se* donne au contraire à tout ce qui ne produit  
pas actuellement tel effet, quoiqu’il ait la puissance de  
le produire.

C’est par cette raisim qu’on donne le nom de cautere  
actuel au Eeu & au fer chaud, pour le distinguer des  
cauteres qui n’ont que la puissance de produire le mê-  
me effet fur les folides & fur les fluides qui entrent  
dans la composition des animaux, & qu’on appelle  
cauteres potentiels. On dit de même des liqueurss  
bouillantes, qu’elles font actuellement chaudes, *actu  
calidae'* quant à celles qui font froides elles-mêmes,  
mais qui ont la puissance d’échauffer ou de produire  
la chaleur dans le corps, on dit qu’elles font chaudes  
en puissance , *potenelâ calidae.*

Cela fuffir pour entendre ce que l’on veut dire par les  
termes de *potentia & actu.*

Les Logiciens & les Métaphysiciens y ont attaché un  
siens un peu diflérent de celui-ci : mais quant à pré-

347 ACT

Eent, il si-lffit d’avoir exposié la valeur de ces termes  
dans les ouVrages des Medecins.

David Lagneus dans son Harmonie Chymique , impri-  
mée dans le Théatre Chymique , Volume ιν. donne  
d’après Ægidius la définition scsiVante de *Actus Acti-  
vorum : Actus Activorum* , dit-il, *sunt in patiente disc  
posito ; id est forma agit fecundum materiae dispositio-  
nem* ; au lieu de *disposito j* Castelli corrige & si.ibsti-  
tue *dispositio.* Que le lecteur qui ne Fait point le latin ,  
ne *se* plaigne pas de ce que je ne traduis point la défi-  
nition d’Ægidius ; elle n’auroit dans ma langue aucun  
Eens , non plus que dans celle ou je la laisse.

ACTUARIUS. Ce n’est point le Véritable nom de Jean,  
fils de Zacharias,EcrÎVain grec des derniers siecles.Tous  
les Medecins de la Cour de Constantinople porteront  
ce titre-qui par une distinction dont nous ne connoiE-  
fons point la cause & dont nous ne pouVons rendre rai-  
son , demeura si particulieremcnt attaché à l'EcrÎVain  
dont il est ici question , qu’à peine le connoît-on fous  
un autre nom que fous celui *T Actuarius.*

La sieule circonstance de fa Vie qui foit parvenue jnEqu’à  
nous , c’est qu’il fut honoré de ce titre ; & fes ouVra-  
ges sont des preuves suffisantes qu’il le mérita ; qu’en  
PéleVant à cette dignité , on rendit justice à sim habi-  
leté & qu’elle seule l’en rendit digne.

Lcs six licres de Thérapeutique qu’il écriVÎt pour Vissage  
du grand Chambellan qui fut envoyé en Ambassade  
dans le Nord, quoique compofés , comme il nous l'ap-  
prendi, en fort peu de tems , destinés à l’utilité parti-  
culiere de l’Ambassadeur, contiennent au jugement du  
Docteur Freind , une compilation judicietsse des Ecri-  
vains qui Font précédé , & quelques observations  
qu’on nlaVoit point faites aVant lui ; comme on peut  
voir dans la fection de la palpitation du cœur. 11 en  
distingue de deux sortes ; l’une proVÎent de la pléni-  
tude ou de la chaleur du fang , c’est la plus commu-  
ne. Les vapeurs font la caufe de l’autre. Il indique la  
maniere de les distinguer en remarquant que celle qui  
naît de plénitude est toujours accompagnée d’inégalité  
dans le pouls, ce quin’arrÎVe point dans celle qui pro-  
vicnt de Vapeurs. Il confesse dans cette maladie la pur-  
gation & la silignée ; & cette pratique a été silivie par  
les plus grands Medecins de ces derniers tems.

Quant à si?s deux ouVrages concernant les esprits, ce n’est  
felon le Docteur Freind , qu’un extrait de Galien , &  
ils ne font presque d’aucun usage dans la pratique de  
la Medecine.

Il a exposié fort au long la doctrine des urines dans sept  
traités. Il fe flate d’aVoir pousse cette partie bien au-  
delà du point où ses prédécesseurs l’aVoient laissée , &  
il assure qu’il a fait à leurs observations des additions  
très-considérables.

Fabricius le place au tems d’Andronic Paléologue , aux  
enVÎrons de l’an 1300. ousielon d’autres de l'an 1100.  
mais aucun EcriVain de ces siecles n’en ayant parlé , il  
est difficile de fixer le tems auquel il a Vécu. Nous n’a-  
vons d’autres connoissances de fion éducation, de fies  
sentimens & de fies études , que celles que nous pou-  
vons tirer de ses ouVrages.

Il finit fion disicours soir les urines par une sortie fort νΐ-  
vc fur ceux qui excercent fur les connoissances & la  
vérité, une efpece de monopole ; qui ne peuVent fouf-  
frir qu’on en fasse part au public , & qui ne Voient que  
d’un œil chagrin les hommes se familiarifer aVec des  
lumieres qui leur font utiles. La méchanceté de ces  
gens est un mal, dit-il, contre lequel il ne feroit pas  
moins intéressant de trouVer un remede que contre la  
peste ou toute autre maladie. Mais un antidote, ajou-  
te-t’il, d’üne efficacité prefqu’au-dessus de toute obsta-  
cle dans le cas préfent, ce feroit de *se* confier généreu-  
scment en Dieu, de fie conduire aVec fermeté , & d’u-  
ser d'une grande circonfpection dans les actions & dans  
les difcours , relatÎVement à ceux aVec lefquels nous  
fommes obligés de nous rencontrer.

Son disirours des efprits animaux n’est ni plus ni moins  
intelligible que la plupart de ceux que les modernes

À CT' 35Ô

ont composté sim ce même fujet 11 les considere comme  
les ministres de l’ame ; & le but de sim ouVrage est d'in-  
diquer les moyens par lefquels on peut les tenir en  
état d’exécuter pleinement & promptement ses ordres.

*Actuarius* aVoit du penchant pour les Eystemes, la théo-  
rie & les raisonnemens. Il ne se contentoit pas de phi-  
lofopher fur les maladies qui lui étoicnt connues par  
*sa* propre expérience ; il étendoit fes spéculations jusi-  
ques à celles dont il n’étoit instruit que par les def-  
criptions qu’il en trouVoit dans lcs Auteurs , qui font  
en ceci presque toujours des guides trompeurs. Il nous  
apprend dans le dernier chapitre des urines , qu’ayant  
donné quelque tems à l’étude de la nature ; il sic sen-  
tit puissamment entraîné à celle de la Medecine ; &  
que les liaisons étroites de la théorie de cette science  
aVec la philosophie naturelle , le détermlnerent pour  
cette partie ; quant à la pratique , que le travail & les  
dégouts dont elle ne manque jamais d’être accompa-  
gnée , l’en auroient éloigné pour jamais, s’il ne s’étoit  
apperçu qu’une juste & stolide théorie de la Patholo-  
gie étoit d’une nécessité absolue pour la connoissance  
de Part de guérir.

Je pensili, dit-il, qu’on ne pourroit compter si.fr une mé-  
thode de traiter une maladie , quelle qu’elle fut, si elle  
n’étoit fondée fur le raifonnement , & qulaVec une  
bonne théorie on pourroit faire fans peine de grands  
progrès dans l’étude de la Medecine , & la pratiquer  
avec faccès.

L’autorité *T Actuarius* n’étant pas d’un assez grand poids  
pour entraîner le lecteur dans ses erreurs, je ne moe-  
cuperai point à démêler ce qu’il y a de Vrai dans fes  
idées dlaVec ce qu’il y a de faux. Je remarquerai que  
la théorie peut faciliter l’art de guérir ; mais que c’est  
à l’expérience qu’il faut en rapporter les fuccès.

Cet Auteur a compost, les ouVrages sisiVans.

Sept lÎVres fur les urines , qui n’ont jamais été publiés en  
grec , qu’Ambrosius Leo Nolanus a traduit en latin ,  
dont Goupilus a τενυ la traduction, & qu’on a impri-  
més iu-8°. lls fe trouVent aussi dans *F Artis Medicae  
principes* de Henri Estienne.

Six licres de Thérapetltique qui n’ont jamais paru en  
grec ; Ruellius a traduit en latin le cinquieme & le  
sixicme ,& fa Version a été imprimée à Paris. L’ouVra-  
gc entier a été traduit par Henricus Mathisius. On  
trouVe fa Version dans *F Artis Medicae Principes.*

Goupilus fit paroître en grec à Paris deux lÎVres du mê-  
me Auteur, l’un des Actions ou Affections, & l’autre  
de la génération des esprits animaux , sous le titre  
commun , περὶ ίνεργειῶν καὶ παθῶν τον ψυκικοῦ πνεύμκτος , καὶ τῆς κατ’ ἀυτὸν  
διαίτης.

On trouve dans *i’Artis Medicae Principes ,* une traduction,  
latine de l’omvrage précédent ; elle est de Julius Ale-  
xandrinusTridentinus ; elle a été aussi imprimée fépa-  
rément.

Ses Traités *de Venae scctione , de Diaeta ,* fes *Regales Se  
Commentarii in Hippocratis Aphorismos y* font demeu-  
rés en manufcrits.

ACTUATIO. On entend par ce mot le changement  
opéré fur un médicament ou quelque autre chofe que  
ce foit , pris intérieurement , par la Chaleur Vitale alu  
folument nécessaire pour que Ie médicament agisse ou  
produife S01I effet. CasTELLï.

ACUITAS. *Acreté.* CasTELLI.

ACUITIO. C’est l'action d’augmenter l’acidité d’un  
médicament en y ajoutant quelque choste de plus aei-  
de; ou plus généralement, c’est l’action d’augmenter  
la force d’un remede en y ajoutant quelque chose ca-  
pable de produire le même esset , mais dans un degré  
plus grand.

ACULÉI. Les pointes ou les épines des Végétaux. Βελν-\*  
CARD.

ACULEOSA. C’est la même chofe que le *Carduus Po\*  
lyacanthosi* RAY.

ACULOS. Άκυλος. Le gland de Pyeisse ; dn 1 écnt quel\*  
quefois ἄκυλον , *Aculon* au neutre. GoRRÆUs , FosisIvs *s*THEOPHRASTE , HESYCHIUSl

3 y i A C T

Hippocrate, *de Ratione victuL. L. II.* dit que ce fruit a la  
vertu de resserrer, & que sim action est plus sorte lorf-  
qu’il est roti.

ACUMEN- 11 n’y a pas long-tems que Henri Deventer  
a introduit ce terme dans l’Anatomie. On le trouve  
pour la premiere fois dans fon *Ars obstetricandi.* Il  
nomme page 17. édit. 1725. les éminences des os in-  
nominés , fur lefquels nous nous asseyons, os féden-  
taires , csa *sedentaria,* qui ne sont , ajoute-t’il, que les  
pointes des os pubis , *Acumina ossium pubis.* Et il dit  
page 16. que l'os coxis forme la pointe de l'os facrum.  
*Acumen ossis sacri.*

ACUMENUS, Medecin d’Athenes dont Platon fait  
mention. Il fut ami de Socrate , & pere d’Eurixima-  
-chus. Tout ce que nous favens de *ses* fentimens rela-  
tivement â la Medecine , c’est qu’il croyoit *avec* rai-  
son que la promenade en plein air étoit un exercice  
plus fain que la promenade Eous le portique.

ACUPUNCTURA. La piqure d’aiguille. C’est une fa-  
çon particuliere de tirer du simg par un grand nombre  
de petites ouvertures que l’on fait avec un instrument  
pointu, d’or ou d’argent ; cette opération est fort com-  
mune à Siam , au Japon & chez les autres Nations  
Orientales ; elle fe pratique fur toutes les parties du  
corps , & même fur le ventre des femmes enceintes.  
Ηει **STER.**

ACUREB , *plomb.* **RULAND. JOHNSON.**

ACURON ou ALISMA. Voyez *Alisma.* DïosCoRïDE.  
ACUS , *aiguelle.* Il y a un grand nombre d’opérations

Chirurgicales dans lesquelles l’aiguille est très-utile ,  
& quelques-unes dans lesquelles elle est absolument  
nécessaire ; sans l’usage de l’aiguille . ni la cure des  
plaies qui pénetrent dans la cavité du ventre, ni celle  
des tendons rompus ne peuvent être que très-difficile-  
ment completes. Il s’ensuivra un boitement incurable  
si dans la rupture du tendon d’achille ou du grand ten-  
don du talon , on n’en rejoint les parties séparées à  
l’aide de l’aiguille ; & dans d’autres cas, quoiqu’on  
foit parvenu à guérir les parties blessées fans se servir  
de cet instrument, cependant on ne peut nier que la  
longueur du tems coniommé à la cure & la cicatrice  
desagréable qui reste toujours après la guérison , prou-  
vent suffisamment & l’utilité de l’aiguille & la fausse  
prévention de quelques Chirurgiens qui en négligent  
l’usage.

On silit par expérience que dans les amputations l’ai-  
guille est préférable au cautere actuel & aux applica-  
tions astringentes , quelles qu’elles foient , & qu’on  
parvient plus Purement à fermer les Vaisseaux sanguins  
& à prevenir l’hémorrhagie avec cet instrument que  
par aucun autre moyen.

H est constant que dans les opérations de l’anevrysine ,  
du bubonocele,dans la lithotomie & toutes les fois que  
l’on fe trouve dans la nécessité de couper des Vaisseaux  
sanguins considérables,& de rapprocher les levres d’une  
plaie,l’aiguille est très-utile & que son issage hâte la gué-  
rsson. Elle est absolument nécessaire dans quelques  
opérations, telles que celles de la cataracte & du bec-  
de-lieVre.

H y a des aiguilles de plusieurs sortes ; il y en a de droi-  
tes , de courbes, & de plates ; toutes très-pointues &  
d’un métal bien trempé. VaUGUIoN.

Celles dont on *se* fert pour le bec-de-lievre , doivent  
être faites en partie d’argent & en partie d’acier. Si on  
imagine l'aiguille divisée en quatre parties, il faut que  
le quart qui forme la pointe foit d’acier , & que les au-  
tres trois quarts fiaient d’argent ; parce que l’argent  
offense moins les parties que l'on perce, que le cui-  
vre ou l’acier. SkaRP.

Celles dont on *se fort* dans la cataracte , le bec-de-lievre,  
pour faire les serons , & généralement dans la future  
des tendons, & dans l'embaumement des corps morts,  
font droites.

VoA ez *Planche II.* les différentes figures des différentes  
sortes d’aiguilles dont on fe sert dans les opérations  
chlturgicales.

À CT 352

Fig. I. Aiguille courbe pour la striure du tendon ; elle  
est tranchante fur les bords de *sa* partie concave & con-  
vexe. Elle est très-fine , afin qu’il y ait un plus petit  
nombre de fibres d’un corjs aussi foible que le tendon,  
offensié en passant. Cette aiguille^est affez large pour  
la silture du tendon d’achille.

*Fig.* 2. Les plus larges d’entre les aiguilles courbes; ce  
scmt celles qu’on emploie pour lier les gros vaisseaux;  
silit le Cordon des Vaisseaux spermatiques dans la case  
tration , soit les arteres crurales ou de l’épaule dans  
l’amputation des membres où elles *se* trouvent. H saut  
s’en servir avec une ligature telle que celle avec la-  
quelle on en Voit une enfilée dans cette figure. On se  
fiert aussi de cette aiguille dans la future des plaies pro-  
fondes.

*Fig.* 3. Aiguille courbe avec une ligature d’une forme  
lextremement avantageuse ; elle n’est ni trop étroite  
pour les plus grands Vaisseaux , ni trop large pour les  
plus petits. C’est celle qu’on emploie préférablement  
à toute autre , lorfqu’il est question de lier un très-  
grand nombre de Vaisseaux dans une amputation. Elle  
est encore d’ufage dans la future de plusieurs plaies.

*Iig.* 4. Petite aiguille courbe enfilée, pour les plus pe-  
tites arteres , telles que celles du péricrane , ou celles  
de la peau qui sont blessées dans l’ouverture des abf-  
cès.

*Fig.* 5. Aiguille droite , telle que celles dont se servent  
les Pelletiers , prenant vers la pointe une figure trian-  
gulaire. On s’en fiert dans les sutures continsses ou du  
Pelletier, & quelquefois dans la future des tendons,  
à moins qu’on ne lui présure l’aiguille courbe de la fi-  
gure 1. Elle est aussi d’ufage dans les embaumemens,  
SHARP.

Ceux qui travaillent *ces* aiguilles, doivent prendre de  
grandes précautions pour leur donner la trempe con-  
venable : car si elles sont molles , il faut quelquefois  
employer tant de force pour les faire passer à travers  
les chairs , qu’on les sera plier ; si elles font trop du-  
res , elles *se* cassent ou s’émoussent, & tous ces acci-  
dcns peuvent avoir les stlites les plus terribles, s’il ar-  
rivoit surtout que le Chirurgien n’eût que celle dont  
il se Eert. Un Chirurgien aura donc soin de *se* pour-  
Voir d’un nombre suffisant d’aiguilles.

Il est aussi très-important de leur bien donner la courbure  
convenable , afin qu’elles puissent embrasser plus faci-  
lement les Vaisseaux , ce qu’elles ne feroient pas si  
commodément si elles étoient trop courbes ou trop  
peu, ou en partie droites & en partie courbes. Cela est  
surtout nécessaire , lorfqu’il est question de lier un  
vaisseau situé dans une plaie profonde : car il est im-  
possible dans ce cas de *se servir* d’une aiguille dont la  
partie que l'on tient à la main feroit droite ; cette di-  
rection ne favorifant nullement celle qu’il faut don-  
ner à l’aiguille pour embrasser le vaisseau. La furface  
convexe de l’aiguille doit être applatie, & fes bords  
tranchans.

ga sifrface concave sera formée de deux surfaces s’éle-  
vant & formant en fe joignant ou s’inclinant l’une  
Contre l’autre, une éminence qui va toujours en dimi-  
nuant jtssqu’à la pointe de l.laiguille. Cette éminence  
de l’aiguille, dans *sa* partie concave , la rend extreme-  
ment forte ; elle ne va pas de la pointe jufqd'à l’autre  
extremité de l’aiguille ; cette autre extremité est plate.  
Il y en a quelques-unes qui l’ont ronde ; mais cette  
figure ne permet pas au pouce & ati doigt index de la  
tenir senne ; ainsi je ne les crois pas bonnes dans Pu-  
*sage.* On fait aussi des aiguilles dont la furface conca-  
ve est plate & qui ont l'éminence que nous avons dé-  
crite, à la Eurface convexe; mais je ne vois dans cette  
structure aucun avantage particulier. SkaRP.

*siig. 6.* Aiguille dont on fiait un tssage fréquent, lorsqu’il  
est question de lier des arteres ouvertes. Ηεπτεκ.

se. Sa pointe est émoussée.

*β.* L’œil ou le trou.

G. La tête.

flg.7.

553 ÀCT

*su g. y.* Aiguille un peu courbe , inventée par Fabricius  
ab Aquapendente on s’en sert dans la fistule du thorax.

Fig. 8. Une cannule d'argent qu’on introduit au fond de  
la fistule & qui dirige l’aiguille de la *Fig.* 7.

*siig.* 9. Aiguille pour le feton ; il faut la faire chauffer  
rouge pour s’en serVÎr. SeULTET.

*siig.* 10. Aiguille pour le feton. Heister dit qu’on peut  
aussi s’en serVÎr commodément pour couper la cornée  
dans P*Hypopyon* ou œil purulent ; mais lorsqu’on s’en  
fert, il faut l'entortiller aVec un morceau de peau pla-  
cé à l'endroit A , qui y forme une éminence qui em-  
pêche l’aiguille d’entrér trop aVant dans l’œil.

*siig.* 11. Aiguille pour percer l'oreille ; elle est creufe à  
l’extrémité qu’on tient à la main , & cette. caVÎté s’é-  
tend jufqu’à l'autre extremité. Elle a été pratiquée  
pour y introduire un fil de plomb qui puisse demeu-  
rer dans l'ouverture faite à l'oreille , lorfqu’on en re-  
tire l’aiguille.

*Figure* 12. Aiguille dont Scultet nous apprend que les  
Chirurgiens Italiens fe fervent dans l’opération de la  
castration. Il en recommande l’ufage , lorsqu’il est  
question de percer une fistule. Les bords de la con-  
caVÎté font tranchans, & ceux de la conVexité font  
émoussés ; lorsqu’on l’a introduite dans la fistule , il  
faut en garnir le bord tranchant d’un morceau de cire.  
*Eig.* 13. Aiguille à pointe triangulaire , pour le bec-de-  
lleVre.

*pig.* 14. Aiguille à pointe plate, pour la même opéra-  
tion.

*Tige* 15. Autre efpece d’aiguille pour le même ufage.

*Eig.* 16. On Voit la maniere de passer les aiguilles &  
d’y difpofer le fil, dans l'opération du bee-de-lieVre.

*Fig.* Large aiguille courbe , pour le feton longitudi-  
nal du cou. HEISTER.

*siig.* 18. Aiguille large , trèspointue, qu’il faut passer  
par la base de la mamelle ayant l’amputation. SoüL-  
**TET.**

*Fig.* 19. Aiguille dont les Anciens fe serVoient pour dé-  
primer la cataracte. Cet instrument étoit d’argent ; la  
pointe en étoit menue & eylrndrique comme celle  
d’une aiguille ordinaire.

*pig.* 20. Autre de même estpece, aVec la pointe triangu-  
laire- ... .

*pige* 21. Autre pour le même tssage. La lettre A marque  
une longue pointe d’acier fort foible. B , une autre  
pointe un peu plus forte & plus large ; & C un man-  
cbe d’argent, de cuivre, d’ÎVoire ou de bois.

joig. 22. Autre aiguille dont on fe sert dans la cataracte,  
avec une pointe un peu plus large que la précédente.

Fig. 23. Autre, recommandée par Brisseau, peu différente  
de la premiere ; elle a seulement de plus une rainure  
vers la pointe.

*siig.* 24. & 25. Deux aiguilles dont on *se sert* aussi dans  
l’opération de la cataracte. Celle de la *Fig-* 24. a une  
rainure à la pointe de même que la précédente ; on  
s’en sert pour ouvrir les tuniques de l'œil. Cela fait ,  
on fe sert de l'aiguille de la Fig. 25. qui est plus émouf-  
fée & plus propre à abaisser la cataracte. On l'intro-  
duit le long de la,rainure de la premiere aiguille que  
l’on retire enfuite.

*Fig. 26. &* 27. Deux aiguilles dont on fe sert comme des  
"deux précédentes représentées *Fig.* 24. & 25. Αεβινι.

*Fig.* 28. Autre aiguille proposée par Albini. Il saut en  
introduire la pointe A dans l’œil. Si la cataracte est  
membraneuse , il saut s’en saisir & 1 abbattre en abaise  
fant le manche B. Heister prétend que Lissage n’en est  
pas aVantageux.

Fig. 29. & 30. L’instrument précédent par parties. *Fig.*29. A, la pointe aVec une rainure. B, une ouverture  
qui reçoit l’éminence D, *Fig.* 30. qui est arrêtée en C,  
*Fig.* 28. par une petite goupille. E *Fig.* 3°. est une pe-  
tite plaque d’acier qui, par sion élasticité , tient la poin-  
]te C , *Fig.* 30. enfermée & ferrée dans le sillon ou la  
rainure A, *Fig.* 29. Mais lorfque la partie B , *Fig-* 28.

Z& 30. est déprimée , la pointe C , *Fig.* 30. fort de la  
vainure A, Fig. 29. & faisit la cataracte membraneufe.

AC T . 3 54

*Fig-* 31. Aiguille pour la cataracte à l'œil droit ,.& dont  
l’Opérateur doit sie sierVir de la main droite. Elle,a une  
courbure en C , qui embrasse le nez pendant l'opéra-  
tion.

sug. 32. Espeee de cannule qu’on place fur l’aiguille, 31.'  
pour en couVrir la pointe , lorsqu’il n’est pas befoin  
de s’en sierVir,

Fig. 3 3. Aiguille pour faire un feton transverfal, aVec un  
trou en A.

*Eig.* 34. Aiguille pour recoudre le tendon d’Achille alorEqu’il est rompu. HEISTER.

*Eig.* 35. Aiguille pour la Gastroraphie.

*Fig.* 36. *Acutenaculum ,* ou un Porte-aiguille.

*Ffg. ysu* Le Porte-aiguille de Garangeot.

ACUs *pastoris,* ou *Scandixs* ou *Pecten Veneris*, peigne de  
Vénus. Voyez *Scandelx.*

*soevs moschata,* ou *Geranium moschatum.* V. *Géranium;*A C υ s, Aiguille d’Aristote , est un petit poisson que

l’on trouVe dans la mer Adriatique ou dans le golfe  
de Venife. Galien ordonne que dans la strangurieonle  
brûle, & qu’on en prenne les cendres dans quelque  
Véhicule conVenablc. Dale.

H en est parlé dans Aristote. *Acus secunda species,* Ron-  
del, *de Pis.c.* I. 229. *Acus secunda species Iscndeletii,*Gefn. *de Aqitat. <y. Acus Aristo elis ,* AldroV. *de Pifc.*103. Jonsi *de Pise. nsi. Acus y.* Sal.V. 68. *Acus Aristote-  
lisscu acus secundaspecies Rondeletii*, Rai i, Ichth. ejusa  
dem fynop. pifc. 46. *Acus altera species, sive acus Arise  
totelis, Blennus aliquibus dicta,* schonf. Ichth. Il.ly-  
*phle marina,* Bellon. *de Aquae* 446. *Peelmbitaba,*Charlt. Pifc. 16.

Il y a encore un autre poisson du même nom latin *acus.*On les regarde l’un & l'autre comme un mets assez  
mauVais. Ils n’ont point de fuc, & font peu nourrissans.  
C **ASTELLI.**

*Acus* signifie encore une paille.

AÇUSTICUS. Άχουστικός, *Acoustique.* On donne cette épi-  
thete aux nerfs qui ferVent à l'ouie, de même qu’aux  
remedes & aux instrumens qu’on emploie pour conser-  
ver ou pour réparer ce siens. CasTELLL

ACUSTO, *Nitre.* **RULANp.**

ACUTENACULUM. Heister appelle de ce nom utjt  
instrument que les Chirurgiens François ont nommé  
*porte-aiguille.* C’est une espece de manche qu’on adapte  
à l'aiguille , & qui en facilite le manîment dans les opé-  
rations où il faut employer quelque force pour la faire  
entrer. Voyez la planche 2. & lesfig. 36. & 37.

ACUTUS, *aigu.* Voici l’interprétation que Galien don-  
ne de ce mot, La plupart des Medçcins difent qu’une  
maladie doit être appellée aigue, lorfqu’il y a prom-  
tement une crife ; & qu’au contraire, il fasse la regarder  
comme chronique, lorfque la crise *se* fait attendre long-  
tems ; mais ils font dans l’erreur : car on ne peut pas  
dire que le *Frachuchronion*, βρ«χυχ?ό.νι:ν, foit une maladie  
aigue, ni que ce foit une maladie chronique, poly-  
chronique, ou de quelque autre efpece qu’on.Voudra  
en distinguer relatÎVement au tems de la crise, Cct-  
temaladie,qui n’a point encore de nom,est.d’imena-  
ture contraire à celle des maladies aigues. H est de la  
nature d’une maladie aigue, ou d’une maladie dont la  
Violence fait le danger, felon Archigene, ou qui est  
accompagnée d’une ilevre continue, selon HsppoCra-  
te, de tendre rapidement à la crife. L’épitllete d’ai-  
*gue* Vient d’un mouVement particulier aux maladies  
qu’eIle désigne ; d’où il est éVident que toute mala-  
die aigue tendant rapidement à sa fin , doit être de  
courte durée : car se mouVoir rapidement , c’est la mê-  
me classe,que slaVancer rapidement au repos. Ainsi,  
toute maladie où il y aura ce mouVement particulier,  
qui la fait appeller aigue, fera donc courte ; mala c est  
relatÎVement à deux chofes différentes , qu’elle sera sti-  
gue & courte; & c’est par l'impossibilité qu’il y a qu’un  
mouVement Violent foit durable, qu’elle est courte;  
Toute maladie aigue tient de la nature d’une autre  
efpece de maladie. Les fieVres accidentelles , telles  
que celles qui naissent du chaud, du froid, de la Hy

*V!* ACU

tigue, des veilles, du chagrin, del'lvresse’, de la co-  
lere, & de semblables causes, font courtes, ainsi que  
les maladies aigues, dont elles different seulement en  
xe qu’elles ne font point dangereusies. Aucun Medecin,  
ni qui que ce sioit, n’a jamais appelle ces dernieres  
maladies, des maladies aigues ; tout le monde dit ce-  
pendant qu’elles siont courtes : il y a donc de la diffé-  
rence entre ces deux épithetes, *court 8e aigu.*

On confond encore la lenteur avec la longueur; cepen-  
dant ces mots présentent des idées bien différentes.  
L’aigu est proprement l'oppofé à lent , &le court s’op-  
pose à long. Ainsi, toute maladie aigue est néceflhi-  
rement courte, & toute maladie chronique est néces-  
sairement lente : mais il ne s’ensuit pas de-là que  
toute maladie courte foit aigue, ni que toute maladie  
lente sioit chronique.

Galien n’est pas ici aussi clair qu’il est presique partout ail-  
leurs. Ilparoît entendre par une maladie aigue, celle  
qui tend rapidement à une crisie, & qui est accompa-  
gnée de danger : ce en quoi il est d’accord avec lui-  
même , & avec la plupart des autres Auteurs; car c’est  
là précisément la notion qu’ils ont d’une maladie aigue.

Nous avons coutume d’appeller maladies aigues, toutes  
celles où il y a fievre, & conséquemment mouvement  
considérable dans le sang, & chaleur ; & qui *se* termi-  
nent promptement. C’est ainsi que nous les distinguons  
des maladies chroniques, qui s’avancent avec moins  
de vitesse, & qui arrivent plus lentement à leur termi-  
naision.

AoUTus , en général, *aigu-> tranchant, pointu.* Il se dit  
des remedes, des alimens, des instrumens, de certaines  
parties du corps, & d’une infinité d’autres chosies.

AD AL. C’est, siclon Paracelse, la partie des plantes qui  
constitue leurs vertus médicinales, ou, ce qui revient  
au même, la partie pure & active des plantes, l'épatée  
de la partie impure & terrestre.

ADAMAS, *Diamant*, d’« privatif & δαμάω, vaincre;  
qu’on ne peut casser.

Adamas, Offic. Worm. 102. Cale. Muf. 202. K.entm47.  
Schw. 3 58. Aldrov. Muf, Metal. 945. Charlt. Foss. 36.  
Boet. 115. sseLact. 1. Geoff. Prælect.83.

C’est une pierre précieufe extremement dure, fort che-  
re , ordinairement sans couleur, & transparente com-  
me Peau. Les plus beaux *diamans* font apportés des  
Indes Orientales.

Quant à fes vertus & à celles des autres pierres précieu-  
ses , nous allons expofer ici au Lecteur l’opinion de  
Paulus Ammannus, pour n’y plus revenir. Nous ne  
nous accordons gueres fur les noms des pierres précieu-  
Fes. Les Anciens font mention de quelques - unes qui  
nous font inconnues, ou que nous connoiffons fous des  
noms différens de ceux qu’ils leur avoient imposés.  
Nous nous accordons encore moins sisr leurs propriétés.  
Ils ont débité sur le compte des pierres précietsses une  
infinité de fables & d’absurdités. Sans nous arrêter aux  
noms qulon leur donne, ni à la valeur qui leur est assi-  
gnée,nôus allons paffer aux vertus qu’on leur attribue.  
A les considérer en elles - mêmes, en qualité de pro-  
ductions de la nature, on ne peut douter qu’elles ne  
soient capables de produire des effets constans & déter-  
minés. Mais qui connoît toutes les manieres de les con-  
trefaire, & toutes les fourberies pratiquées à cet égard  
par les Juifs; les Portugais, & d’autres ? En général on  
peut être leur duppe de deux manieres. Premierement,  
en achetant d’eux des pierres occidentales pour des  
pierres orientales ; car je fuppofe’, & c’est l’opinion  
commune, que celles qui viennent des Indes orienta-  
les font préférables aux autres, & qu’elles ont un feu  
& un éclat que celles-ci nlont point. En effet, qui est-  
ce qui ne fait pas distinguer un *diamant* des Indes,  
d’un autre ? Secondement, en prenant des compositions  
artificielles pour des pierres précieufes; en un mot,  
du verre pour des *daamans.* Worm. p. 101. On ne peut  
pas douter, dit Faber, *Panchym. Hyase* 4.p- 521. que  
les pierres précieufes ne soient capables de produire  
quelques effets naturels, & que la nature ne les ait

ACÜ 356

douées de quelques propriétés, mais dont l’énergie est  
peut-être fort aflbiblie par les obstacles que la ferme  
union de leurs parties peut y apporter. Cette feule ré-  
flexion peut suffire pour anéantir toutes les opérations  
merveilleufcs que quelques Auteurs racontent des pier-  
res précietsses, & particulierement Wictus, *de Cur. ma-  
les.* p. 411. Si des effets attribués à ces ingrédiens rares  
on écarte une multitude prodigiesse de mensonges,  
il restera peu de chostes qui pussent en rendre l’issage  
recommandable dans la Medecine. S’il étoit permis  
de juger de toutes les autres pierres par le *diamant*, de  
quel avantage nous seroient-elles ? D’aucun : car il est  
faux

1°. Que le *diamant* résiste à l’enclume & au marteau.

2°. Qu’il rétablisse la paix dans les ménages, en calmant  
les démêlés qui s’élevent entre les époux.

3°. Que mis fous l’oreiller, il manifeste l'adultere.

4°. Qu’en jettant les yeux fur un *diamant* héréditaire\*  
dans de certaines conjonctures, il en nasse un enfant  
dans la famille.

Abandonnons toutes ces fables au mépris qui leur est dû,  
& voyons quel est le mérite du *diamant* dans la Mede-  
cine. On dit qu’il guérit de la dyffenterie. Comment  
cela fe peut-il faire ? car tout le monde convient qu’il  
déchire les intestins. Mais quand il aüroit effective-  
ment cette propriété, qui est ce qui feroit en état de fe  
fervir de ce remede ? Car il en faut au moins une drag-  
me pour qu’il puiffe opérer. Or un *diamant* de cé poids  
est prefque inestimable. J’en dis tout autant de Famé-  
thiste. Quand on porte simplement cette pierre, elle ne  
guérit de rien : mais si on l’avale, elle préVient l’ivreffe,  
dit-on. L’améthiste est mife aussi au nombre des pierres  
précieufes. Quand d’autres que des Princes seroient en  
état de s’en pourvoir, je doute fort qu’on en fît ufàge.  
On trouve, à la vérité, dans les apothicaireries des  
morceaux de faphir, de grenat, d’émeraude, de jacin-  
the & de cornaline : mais examinez les vertus de ces  
pierres; & vous verrez que le caprice & la charlatane-  
rie feuls les ont introduites dans la Medecine. On a  
tenté de perfuader aux Princes & aux perfonnes opu-  
lentes, qu’elles côntenoient en elles je ne fai quoi d’ex-  
tremement cordial. Il est inutile de dire par quel mo-  
tif : mais il est constant que certaines pierres ordinai-  
res, ou quelques simples les plus communs, poffedent  
cette qualité plus incontestablement dans un degré sort  
fupérieur. Tel est mon avis. Je permets à ceux qui pen-  
stent autrement, de prouver le Contraire: mais je les  
avertis que les personnes sinceres ne les en croiront  
que siur l’expérience. Nous n’avons ni raision ni expé-  
rience qui nous persuadent en faveur des pierres pré-  
cieufes, de la vertu cordiale qu’on leur attribue. Je  
peux donc conclurre, quantàpréfent,que l’éloge qdé  
l’on en a fait n’a aucun fondement réel & folide; &  
que toutes les propriétés qu’on leur a prêtées, font plus  
imaginaires que vraies. DaLE.

Le *diamant* est la pierre précieuse la plus dure de toutes.  
Elle est toute transparente & brillante comme Peau la  
plus pure. Quelquefois le *diamant* est gâté par une cou-  
leur étrangere, blanche, jaune ou noire; ce qui est un  
défaut. Il est compofé de lames crystallines pofées les  
unes fur les autres. Les lapidaires habiles le fendent  
aifément en deux ou trois tablettes, en appliquant la  
pointe du couteau dans les jointures des lames. Le feu  
ordinaire ne le calcine pas: le feu même dtl foleil ne  
l’altere pas, *si fes* lames simt exposées à ses rayons *se-  
lon* leurs surfaces plates : mais si les extrémités reçoi-  
vent les rayons du foleil, les petites lames fe divisent  
aisément par la matiere du feu, & fe fondent enfuite  
en une masse de verre, qui ne retient plus rien de l’é-  
clat du *diamant.* On ne trouve des *diamans* que dans  
l’Inde. On n’en fait aucun ufage en Medecine. Voilà  
ce qu’en ditM. Geoffroy.

Quelques Auteurs regardent le *diamant* comme un ροΐ-  
fon ; d’autres ne font point de cet avis. Ceux qui ont  
pris le parti du *diamant* , & qui l’excluent du ncmbre  
des poifons, font en plus grand nombre, & me paroif-

A D A

’ Eent plus fondés en raifons que leurs adverfaires.

Bembe raconte d’un certain Tristan Cibelet, de Chypre,  
ambassadeur de Ferdinand Roi de Naples, qu’il fe tua  
en aValant un *diamant* qu’il portoit à son doigt : mais  
il ajoute «qu’il but aussi de l’eau forte ; ce qui met en  
doute si ce fut le *diamant* qu’il avoit avalé, ou Peau  
forte qu’il prit, qui lui donna la mort. Nous lisions  
dans Ayentin, que ce fut avec le *diamant* qu’Henri  
VII. Empereur des Romains, fut empoifonné par le  
Moine qui le communia : mais il est presque incroya-  
ble qu’une quantité de poudre de *diamant,* aussi légere  
que celle qui peut entrer dans une hostie, ait été capa-  
ble de produire cet effet. Il fe servit seins doute d’un  
poifon plus violent & plus énergique.

Mais afin qu’on ne nous reproche point d’avoir omis ce  
que les Auteurs ont écrit des symptomes qui fiuivent  
cette efpece d’empoifionnement, & de la maniere d’y  
reméclier, j’ajouterai à ce que j’ai dit les articles soi-  
vans , tirés de ces Auteurs.

Ceux qui ont pris du *diamant* réduit en poudre éprouvent  
les lymptomes fiuivans. Ils fentent dans l’estomac &  
dans les intestins des douleurs violentes. Ces douleurs  
font Gaussées par le déchirement & la corrosion des par-  
îles : cet accident est suÎVÎ de la syncope ; & la syncope,  
de la mort.

La cure consiste à fe siervir de tous les moyens possibles  
pour chasser le *diamant* hors du corps. Il faut commen-  
cer par proroquer le vomissement, foit avec du beur-  
re , foit avec de l'huile douce, du bouillon fait avec de  
la graisse de poule ou de chapon, & d’autres ingrédiens  
femblables. Si le posson est desi:endil dans les intestins,  
on aura recours aux clysteres adoucissans & humectans,  
préparés aVec la mauve, la guimauve, la graine de lin,  
1e bouillon gras, l’huile, le beurre, & d’autres matie-  
res propres à le faire glisser. Les Auteurs ajoutent à  
cela le fangde bouc frais ou *sec,* avec le bouillon gras.  
Si leur dessein n’est pas de provoquer la fortie des uri-  
nes par ce dernier rernede, il faut qu’il leur ait été sug-  
géré par le préjugé vulgaire, que le fang de bouc brsse  
*le diamant.* D’autres ordonnent du baume depuis un  
scrupule jusqu’à deux; & du vin clairet & diurétique.  
Si ces remedes ne produisent aucun effet, on emploie-  
ra les antidotes généralement usités dans la corrosion  
& les ulceres des intestins; car le poifon pourroit bien  
aVoir caufé par *sa* nature ces deux accidens. 5εννεετ.

Aüamas. Les Astrologues désignent aussi la Lune par ce  
mot. JOHNSON.

ADAMANTIS. C’est le nom d’une plante qui croît,  
sielon Pline, dans la Cappadoce & dans l'Arménie. Il  
lui donne la Vertu de terrasser les lions, & de leur ôter  
leur férocité. *Lib. XXIV. ch.* 17.

AD AMITUM ou ADAMITA. La plus dure des pier-  
res blanches. Paracelfe la regarde comme une efpece  
de tartre. 11 appelle les pierres blanches qui font les  
plus dures, *adamitum s 8e adamita,* la pierre contenue  
dans la Vessie. *De Tartaro, Lib. I.*

ADAMUS, *Adam ,* le premier homme. Les professions  
ont toutes la Vanité de faire remonter leur origine le  
plus loin dans l’antiquité qu’elles peuVent. La Mede-  
cine ne s’est non plus oubliée en cela qu’aucune autre;  
mais il faut conVenir que fes prétentions font appuyées  
& justifiées par le témoignage des Auteurs sacrés, qui  
assurent que Dieu doua notre premier pere d’une si  
grande pénétration, qu’il connoissoit au premier coup  
d’œil la nature spécifique de toutes les productions de  
la terre, & qu’il lui aVoit réVélé les propriétés médici-  
nales de toutes les plantes. Ces deux qualités, ajou-  
tent-ils , lui étoient absolument nécessaires ροψ; im-  
pofer aux choses des noms conVenables : d’où lés Me-  
decins ont conclu qu’Adam aVoit été non-seulement le  
premier Medecin, mais le plus grand qui eût jamais  
existé, fans aVoir été faVorisié de la même inspiration  
dÎVÎne.

D ailleurs, *Adamz.* νέου si long-tems, qu’il est impossi-  
ble qu’il ne Ee foit pas offert à lui un grand nombre de  
choses relatives à la Medecine & à la Chirurgie ; &

ADA 35s

qu’il n’ait soit beaucoup d’observations de physiologie  
& de Medecine.

AdamUs, Adam ; terme usité par les Alchymistes, pour  
désigner la pierre philosophale, qu’ils appellent enco-  
re un animal, & en Vertu de laquelle Adam porta,  
disent-ils, son Ενε inVisible dans son côté, jusqu’au  
moment auquel le Créateur l'en tira , & les unit. *Theau  
Chym. p.* 509.

Ils ajoutent que cette dÎVine pierre adamique est formée  
du mercure adamique des Sages ; qui par fon union  
aVec Ι’Ενε femelle engendre une troisieme fubstance,  
qui est, à ce que je crois, leur pierre philosophale.  
*Theat. Chym.* p. 520.

ADARCES. Ce qu’on appelle *adarces* ou *adarcéOlc* une  
ehpece d’écume salée, qui s’engendre dans les lieux hu-  
mides & marécageux, qui s’attache aux roEeaux & à  
l’herbe , & qui s’y endurcit en tems *sec.* On la trouVe  
dans la Galatie : elle est de la couleur de la poudre la  
plus fine de pierre assienne ; sa substance est lâche &  
poreuse, comme celle de l’éponge bâtarde; en sorte  
que l'on pourroit l’appeller Pépongebàtarde des marais.

Elle est détersiVe, pénétrante, résolutÎVe, propre pour  
dissiper les dartres, la lepre, les rousseurs & les autres  
taches de la peau. Elle est encore attractÎVe ; ainsi l'on  
peut s’en sierVir dans la siciatique. DIoseoRlDE, *L.* V-  
*ch.* 137.

ADaRCEs. Offic. Boet.402. Matth. 1377. Aldrov. Muf.  
Metall. 213. *Adarces,* J. B, 3. 804. Chab. 575.

Persimne n’a eneore examiné jusiqu’à présent si *i’adarces*de Diosicoride est le même que celui dont le Docteur  
Plott fait mention dans fon Histoire naturelle de la  
proVince d’Oxsord, & s’il a les mêmes propriétés. LU-  
*darces* de Plott n’est autre chofe qu’une concrétion de  
particules pierreuEes, de Couleur blanche, qu’une eau  
à la rencontre d’une autre eau qu’on suppose ferrugi-  
nesse, précipite & répand siir l’herbe, les roseaux &  
d’autres corps qui y font expohés.

Plusieurs Auteurs ont obsierVé cette espece d’incrustation;  
Pancirolle, à quatre milles de Rome, hors la porte d’Ose  
tie, appellée Vulgairement la porte Saint Paul, & Μὓ  
Litre dans le canal des eatlx d’Arcueil à Paris : ce qui  
donna lieu à celui-ci de les regarder comme mal sai-  
nes, & de conclurre que toutes les eaux qui enduisaient  
les canaux dans lesquels elles couloient, d’un limon dur  
& formé en croûte, deVoient Vraisemblablement pro-  
duire le même effet dans les reins & dans la Vessie, silr-  
tout si ces parties étoient foibles & tendres, & engen-  
drer la graVelle & la pierre. Voyez S011 *Voy.* à *Paris &*S011 *Essai sur la pierre.* Si Vous Voulez en siçaVoir d’a-  
Vantage siur *Fadarces,* lisiez *Boetius,* p. 405. DaLE,

On l’appelle encore *Calomochnus* ou *Calomochanus.* SaU-  
**MAISE.**

ADARNECH, ou AURIPIGMENTUM, *orpimensu*ADARIGO. Castelli interprete ce mot d’après Ruland.

& JonhEon par orpiment : mais si l’on sie donne la pei-  
ne de recourir à ces Auteurs, on ne trouVera ce terme  
sq dans l'un ni dans l’autre. On trouVe dans JonhEon  
*adariges,* qu’il traduit par *ammoniac, 8e* qu’il cite de  
Ruland, qui a écrit *adirige.* Je Eerois porté à croire que  
JonhEon Veut parler du Eel ammoniac,& nôn de la gom-  
me de ce nom ; car il dit de même que Ruland , *aAL.  
rige,* ou *ammoniacum.*

AD ARRIS. Ruland entend par ce mot *flos maris,* fleur  
de mer : ce qui pourroit signifier écume de mer,*spu-  
ma maris :* mais si l’on s’en tient au mot allemand , par  
lequel il rend *adarris,* c’est proprement fleur *rsios-* Ce-  
pendant je persiste dans ma conjecture, & je crois qu’iI  
n’a Voulu dire autre chosie qu’écume de mer,*spuma  
maris.*

AD ARTICULATIO, ou ARTHRODIA. Espece  
d’articulation des os. Voyez *Arthrodia.*

ADAXOMA. Castelli a latinisé ce mot, & il en a fait  
un article dans fon lexicon. Il est dérrvé du Verbe grec  
ἀά'αξασθίζι , fentir une demangeaifon douloureufe. GaLIEN.  
ADDEPHAGIA, ou ADEPHAGIA, Άἄκραγίαο» ἀδδ«-  
?«γία, Α’όδην, abondamment, & de ράγειν, manger, *Appé^  
Z* ij

*jase sa* AD D

*tit vorace , appétit insatiable-* CoNSTANTIN. CasTELLI.  
ADDITAMENTUM, ou EPIPHISIS. La grande épi-  
phsse de *i’uhna* au coude, est appellée *additamentum  
necatum-* CassELLI.

ADDITIO, *Additions* l’action par laquelle le Chirur-  
gien répare une choste à laquelle il y a défaut, s’appcl-  
le *addition,* πρόσθεσις , pour la distinguer d’une autre  
opération par laquelle il retranche le trop ou le fuper-  
flu , & qu’on appelle foustraction, ἀφαίρεσα. La Chi-  
rurgie est fondée là-dessus. Il faut ou ajouter, ou re-  
trandler.

\* ADDUCTIO, *Adductions* l’action par laquelle une  
partie du corps est approchée d’un plan que l’on fup-  
poferoit le divifer en deux parties égales depuis la tête  
jufqu’aux piés.

ADDUCTOR. *Adducteur.* C’est un nom commun à un  
grand nombre de muscles.

ADDUCTOR MINIMI DIGITI PEDIS , OU TRANVERSALIS  
PEDIS PLACENTINI. 11 part tendineux de l’os extérieur  
fésamoide du grand orteil ; il est fortement adhérent  
a la partie tendineufe de *s adducteur* du pouce du pié ;  
il devient promptement charnu ; il s’avance au-delà  
de l’extrémité des deux derniers os du métatarfe, s’in-  
férant entre eux & les fléchisseurs des orteils : alors il  
devient plus large , & il fe termine dans un tendon qui  
naît de l’expansion tendineufe, située fous la plante  
du pié , & en partie dans le ligament cartilagineux  
qui couvre l’articulation de la premiere phalange du  
troisieme doigt , avec S011 os métatarsie ; quelques-unes  
de *ses* fibres charnues s’étendent au même endroit du  
petit orteil.

Son usiage est d’approcher le troisieme & le quatrieme  
doigt du pié , des deux autres , & du gros orteil.  
DûUGLAs.

**ADDUCTOR OCULI.** *Ad dubie ttr de 1’oeil.* Il part tendineux  
& charnu des bords du trou qui donne passage à tra-  
vers l'os sphenoide, au nerf optique entre le grand obli-  
que & Pabaisseur.

Il s’infere par un tendon foible dans la sidérotique, du  
côté du grand angle.

Son usage est de tourner l’œil du côté du nez. DoUGLas.  
**ADDUCTOR POLLICIS MANUS AD INDICEM , OU** ΑνΤΙ-  
THENAR RIOLANI. *L.adducteur* du pouce de la main  
à l’index, otl l’antithenar de Riolan. Il part du eôté ex-  
terne de la face supérieure de l’os du métacarpe qui  
foutient l'index. Il sicssere dans la premiere phalange  
du pouce , & il se termine par un tendon grêle qui s’é-  
tend le long du grand extenEeur du pouce.

Son usilge est d’approcher le pouce du doigt le plus voi-  
sin. DoUGI.as.

**ADDUCTOR POLLICIS AD MINIMUM DIGITUM.** *L.adducteur*du pouce au petit doigt part plus charnu que tendineux  
de toute la longueur de l’os du métacarpe, qui Eou-  
tient le doigt du milieu, d’où *ses* fibres qui l’em-  
brassent également d’un & d’autre côté, fe rendent au  
pouce. Il s’lusere à sa seconde phalange , un peu au-  
dessous d’un de *ses os* sissamoides.

Son issage est d’approcher le pouce du petit doigt, & de ce-  
lui qui précede celui-ci. DoUGLas.

ADDUCTOR POLLICIs PEDIs. *L’adducteur* du gros orteil  
part par un tendon long , foible & grêle de l’os cal-  
cis, il passe fous la partie tendineufe de la masse char-  
nue, Vos cuboïde, l’os cunéiforme, &lafacefupé-  
rieure de l’os du métatarfe du second orteil. Il forme  
en se dilatant un ventre assez considérable peu au-delà  
de S011 origine. Il s’inilere dans l’os extérieur fésamoi-  
de du grand orteil.

Sonusiage est d’approcher ce doigt des autres. DqUGLas.

Il y a plusieurs autres musicles qui portent la qualité *d’Ad-  
ducteurs ->* relativement à différentes parties ; on en par-  
lera fous leurs noms particuliers.

A D E

ADEC *LL.lt tourné*, ou *babeurre.* RULAND. J0HNSON.  
ADECH. *Spiritum Interitis agentem districtionis causâ  
adech vocare seleo,* dit Paracelsie. Celui qui a traduit |

A D E 360

ce passage de Paracelsie, entend par *adech,* l’homme  
invisible, intérieur, ou cette partie de l’homme qui  
reçoit les formes & les idées des chofes qui font S0U-  
mifes aux siens de l’homme extérieur.

Ruland dit *aso adech* c’est l’homme intérieur & invisi-  
ble, ordonnant & formant le plan de tout ce que  
l’homme visible & extérieur exécute ou imite aVec fes  
mains.

Tout homme fesse *se* seroit servi du terme familier d’est  
prit ou d’ame : mais les enthousiastes, les alchymistes &  
les fous fe croiroient deshonorés, s’ils aVoicnt parlé  
comme les autres hommes.

ADECTOS. ’Αδ.κτός, d’aprlVatif, & δακνω , *mordre.* 011  
donne cette épithete aux remedes qui calment les dou-  
leurs , ou qui dissipent les fenfations fâchcufes caufées  
par des humeurs ou des remedes trop acres. CasTELLI  
d’après TIRaqUEAU.

ADEDENTES. *Phagedaeniques* ou *rougeurs.* Il fe dit  
des tdceres. Voyez *Phagedaena.* CasTELLI.

ADHEMEST. *Aiohonecs* ou *Alhohonec,* C’est, felon  
Ruland , une lame, *lamina,* un plaque de métal.

ADELOS. ’Αδηλος, d’“ prÎVatif, & de δηλ,ς, *évident s in évi-  
dents insensible. istKa.* πρόςκαιρα , ce font des chofes qui sirnt  
fourni fies aux siens quand elles paroissent, mais qu’on  
n’apperçoit point alors. Ainsi leur éVÎdence est mo-  
mentanée, ce qûe le terme ..πζ-όςκαιρα désigne. Il est de  
l’inVention des Empyriques.GoRRÆUs d’après GaLIEN.

ADELPHIA. dlas.sioi, *allié.* C’est ainsi qu’Hippocrate  
appelle les maladies qui ont du rapport les unes aux  
autres.

ADELPHIXIS, Ἄδέλφιξις, dériVé d’àLApoç, ainsi qu’*Adel-  
phia.* C’est l'analogie, le rapport ou la similitude que  
certaines maladies du corps ont les unes aVec les au-  
tres ; ou la liaifon , la symphatie , la conspiration qui  
regne entre certaines parties. Ηιρροοβλτε. FœsIUs.

ADEMONIA. 'Αδημονία, *d’“* prÎVatif, & δαίμον , *gelate , di-  
vinité , fort.* Hippocrate fe fert quelquefois de ce mot  
pour désigner l’anxiété , l’inquiétude extreme, & le  
mal-aife cruel dans lefquels fe trouVe fouVent un ma-  
lade, furtout dans les maladies aigues. Hippocrate  
regarde cet état comme un Eymptome de certaines af-  
fections histériques, dans le petit traité, *De his quae ad  
virginem spectant.*

ADÉN ,Άδην, *une glande.* Voyez *Glandula.*

ADENIOS, Άδηνιάς, d’a prÎVatif, & de δη,ος, *conseil s* im-  
prudemment, fans attention, fans foin, fans jugement.  
FœsIUs d’après GaLIEN & InsYCHIUs.

ADENOIDES. Άδενοιδής, de ἄδην, *glande*, & εἰδ,ς, sem—  
blable. Glanduleux, glandiformes; épithete que l’on  
donne aux Prostates. Voyez Prostatae, CasTELLI.

ADENOSUS ABSCESSUS. C’est une tumeur, dure,  
crue , fort femblable à une glande, & difficile à réfou-  
dre. CasTELLI d’aprèsMaRC-AURELE SEVERINUs.

ADEPHAGIA. Voyez *Addephagia.*

AD EPS. *Graisse.* C’est une huile animale, contenue dans  
la membrane adipeufe , ou dans la membrane celle-  
leuse, comme BoerhaaVe l’appelle. Ce n’est pas une  
membrane simple , mais un tissu de plusieurs feuillets  
membraneux, attachés inégalement les uns aux autres,  
de distance en distance, de forte qu’ils forment quan-  
tité d’interstices plus ou moins étendus qui communi-  
quent enfemble. On donne.à ces interstices le nom de  
cellules, & ce qui est composté de telles cellules, est  
appelle tisse cellulaire.

L’épaisseur de la membrane adipeufe n’est pas égale par-  
tout le corps , & dépend de la pluralité des feuillets  
qui la compostent.

Ce t|jjfu feuilleté ou cellulaire, est fort adhérent à la  
pefél, s’insinue entre les musicles en général , entre  
leurs fibres en particulier , & communique même  
aVec les membranes qui tapissent l’intérieur du bas-  
Ventre & de la poitrine.

Cette structure est éVÏdemment démontrée tous les jours  
par les bouchers ; lorfiqu’ils soufflent l’animal ηουνεΐ-  
lement tué , ils gonflent non-seulement la membrane  
adipeuse ; mais le vent se répand même dans les inter-

361 A D E

stices des mufdes , pénetre jusqu’aux visceres , & y  
produit partout une eEpece d'emphyseme artificiel.

Ces interstices cellulaires fiont comme autant de petits  
sacs ou fiachets remplis d’un fuc huileux, onctueux , &  
plus ou moins fermes ou coulans, que l'on appelle  
graisse, & dont le plus ou le moins de fermeté dépend  
non-feulement de la consistance particuliere de ce stuc ;  
mais aussi de l’étendue ou. de la petiteste des cellules  
plus ou moins divisées & subdivisées.

Tout le monde sait que l'illustre Malpighy a beaucoup  
travaillé là-dessus; que dans les oiseaux & dans les gre-  
nouilles, dont les visceres & les vaisseaux fiant transi-  
parens , il a entrevu une eEpece de conduit adipeux ou  
graisseux ; & qu’en preflant ces conduits, il a observé  
des gouttes huileuses rouler distinctement dans les pe-  
tites ramifications de la veine-porte.

La fabrique du savon, la composition de l’onguent nu-  
tritum , les différens mélanges des huiles avec des li-  
queurs salines & acides, donnent quelque idée de la  
formation de la graisse dans le corps humain : mais  
l’organe qui la sépare de la masse du sang, & dont  
il s’agit principalement ici , n’est pas encore assez  
Connu.

*La graisse* ou matiere graisseuste est plus coulante dans les  
vivans que dans les morts : on voit qtllelle ste fond par  
la chaleur des doigts en la maniant, & que ce font  
en partie les *sacs* membraneux qui l'empêchent de  
couler. Pour l’en faire fortir entierement, on met le  
tout dans un vaisseau fur le feu. Alors les *sacs* celle-’  
laires crevent, & fe ramassent en forme de pclottes ir-  
réguliercs, qui nagent dans la vraie graisse ou fubstan-  
ce huileufe, fondue & coulante.

Cette matiere ou Assistance s’amasse & augmente par le  
repos & la bonne chere : elle diminue & fe consume  
par la fatigue , & parle peu de nourriture. On conçoit  
assez cet effet par rapport aux alimens. Il n’est pas  
moins aifé de conceVoir que le repos continuel & une  
vie oisive la rendent moins coulante, & par conséquent  
capable d’embarrasser le passage de la transpiration cu-  
tanée, & d’empêcher la déperdition naturelle qui Ee  
fait par-là.

La fatigue au contraire la met en fonte , & la fait peu à  
peu accompagner la matiere de la transpiration cuta-  
née hors du corps. On croit qu’elle rentre dans la  
masse du fangpar les veines capillaires quand la nour-  
riture manque, & qu’elle y fupplée jufqu’à un certain  
degré.

On explique par-là les longues abstinences de certains  
animaux : mais il me fcmble que le feul empêchement  
de la dissipation cutanée par le repos continuel, & Pin-  
action de ces animaux, y a bonne part.

La diflérencc de l’épaisseur de la membrane adipeufe est  
déterminée, & fe remarque assez régulierement en cer-  
tains endroits du corps, tant pour l’agrément , que par  
rapport à l’utilité.

Elle est plus considérable aux endroits où les interstices  
des mufclesauroient laissé des creux & des vuides très-  
defagréables, lefquelsfont remplis & comme tampon-  
nés par cette matiere graissasse, qui en même-tems  
fouleVe la peau, & lui donne une certaine forme agréa-  
ble & proportionnée.

L’embompoint ordinaire, comparé avec la maigreur ex-  
trcme , ou un cadavre dépouillé de fa *graisse* par la  
dissection, furtout levisiige, font assez la preuve de ce  
que je Viens de dire.

Dans quelques endroits du corps , elle fert de coussinet &  
de matelas, comme aux fesses, où les feuillets & les  
cellules font en grand nombre. Dans d’autres parties,  
cette membrane n’a point de feuillets, ou en a peu, &  
par conféquent a peu de *grasse,* ou n’en a point ; par  
exemple, au front, aux coudes, &c.

Il y a des endroits où sim épaisseur paroît comme étran-  
glée, ou entrecoupée par un rétrécissement naturel en  
forme de pli , comme dans celui qui sépare l’arriere-  
menton d’aVec le col, & dans celui qui distingue les  
fesses d’avec le reste de la cuisse. On la Voit quelque-

ADE 362

fois entierement enfoneée , & en quelque maniere  
percée par une espece de point ou de fossette, com-  
me cela paroît dans le nombril des personnes grasses.

Ces enfoncemens & ces plis ne s’efsacent jamais, quel-  
que excessif embompoint que l'on acquierre, parce  
qu’ils font naturels , & dépendent de la conformation  
particuliere de la membrane graissasse, dont les seuil-  
ïets manquent dans ces endroits.

La *graisse* ou matiere graisseuse, est d’une grande utilité  
par rapport aux mufcles , qu’elle entretient dans une  
souplesse nécessaire à leurs actions, & dont elle empê-  
che ou adoucit en quelque maniere les frottemens  
mutuels. Cet usage est à peu près femblable à celui  
de la matiere onctueufe ou fynoviale qui fe trouve dans  
les articulations.

Enfin cette *graisse,* comme une fubstance huileuse, assez  
liquide dans sem état naturel, peut encore servir de  
quelque défense contre le froid , qui fait fouVent plus  
d’impression fur les personnes maigres que sur les per-  
fonnes grasses. C’est ainsi que pour sic rendre moins  
fensible à la rigueur de l’hiver, & pour prévenir les an-  
gelures, les voyageurs sesirottent les extrémités, sur-  
tout les piésavec des huiles spiritueuses, comme celle  
de térébenthine, &c.

Cette masse graisseufe qui sert de tégument & d’envelop-  
pe générale au corps humain, est disserente de celle  
qui *se* trouve dans le bas-ventre, dans la poltrine, dans  
le canal de l'épine du dos , dans les articulations des  
os, & dans les os mêmes.

Mais la différence de toutes ces masses particulieres de  
*graisse* consiste principalement dans l.épasseur ou la  
finesse des pellicules , dans la largeur ou la petitesse  
des cellules, dans la consistance ou la fluidité, comme  
aussi dans le plus ou moins de subtilité de la matiere  
onctueuse. WINSLOW, *Expos. Anat.*

A cette exposition anatomique de *iagraisse,* j’ajouterai ce  
que le célebre Leuwenhoek en a dit.

Après mes découvertes sur la circulation du sang, après  
m’être apperçtl que je ne pouvais pas trouver les der-  
nieres extrémités des vaisseaux sanguins , je me mis à  
rechercher la formation des partieulcs de la *graisse ;*car je ne pensius point qu’elles fussent féparées du  
fang, & qu’elles vinssent des vaisseaux fanguins. Mais  
ayant bien-tôt remarqué que les membranes propre-  
ment dites, ne font autre chofe que de très-petits  
vaisseaux; & conjecturant qu’ils avaient été faits pour  
la nutrition feule des parties , & qu’il n’y avoir point  
de circulation dans ces vaifleaux, j’imaginai que la  
matiere que nous appellons *graisse,* y étoit portée,  
lorEque la nourriture destinée aux parties du corps  
étoit trop abondante, & qu’elle étoit contrainte d’en  
stortir lorsqu’ils étoient trop pleins ; car toutes les par-  
ticules de la *graisse* sont renfermées dans de petites  
cellules , comme je l’ai observe.

Il me paroît beaucoup plus raifonnable d’expliquer ainsi  
l’origine de la *graisse,* que de la faire venir des vaif-  
feaux fanguins. Mais quelle est la formation des par-  
ticulcs de la *graisse y* qui font, ainsi que je l’ai remar-  
qué, des globules assez gros composes d’autres glo-  
bulcs plus petits ? C’est ce qui ne m’est point encore  
connu. Je ne peux non plus déterminer l'origine de ces  
vaisseaux qui constituent ce que nous appellons menu  
brane, ni leur commencement, ni la maniere dont la  
*graisse* y est apportée.

Un morceau de bœuf enveloppé dans un morceau de pa-  
pier étoit resté dans un tiroir pendant près de quatre  
ans, lorfqu’il me tomba fous la main. Je le trouvai  
couvert en plusieurs endroits d’une membrane. J’en  
coupai quelques particules, ainsi que de la membrane  
qui y étoit attachée, & [observai aux environs de la  
membrane *seize* ou dix-huit petits filets nerveux, qui  
dans le desséchement dc la chair, s’étoient tellement  
resserrés ensemble, qu’ils étoient a peu pres deux fois  
aussi longs que larges ; & j’appercus très-distinéte-  
ment dans quelques-uns les Vaifleaux qui font dans les  
nerfs.

363 A D E

Ces petites fibres nervetsses étoient renfermées dans une  
efpece de demi-cercle qui les sisparoit de leurs fibres  
mufculeufes ; & ce demi-cercle étoit formé par un  
rang de petites fibres tendineufes , dont chacune étoit  
presque deux fois aussi sorte qu’un poil de barbe. Je vis  
au-delà de ces petites fibres tendineufes , les fibres  
musculeuses qui aVoient été coupées transVcrsallement;  
& j’apperçus dans cette partie du demi-cercle différen-  
tes ouVertures, qui me parurent au microscope assez  
grandes pour receVoir des grains de cheneVÎ : on au-  
roit pu prendre ces ouVertures pour des Vaisseaux, si  
elles n’aVoient pas été rassemblées en si grand nom-  
bre. Mais en considérant que les nerfs font ordinaire-  
ment couVerts de particules graisseufes, je conclus que  
ces ouVertures n’étoient point des Vaisseaux, mais de  
simples particules graissetsses ; ce que je Vérifiai en les  
coupant : car alors je Vis que les mites aVoient rongé  
l’intérieur des globules graisseux ; qu’il nerestoitplus  
que l’écorce des globules, & que toutes ces ouvertu-  
res étoient formées par ces écorces. Sans cette occa-  
sion singuliere , je ne ferois peut-être jamais parvenu  
à m’assurer de l'existence de ces écorces , par la raifon  
que la chaleur les détruifoit en dissolvant la graisse  
qu’elles contenoient.

J’ai dit il y a long-tems que la matiere que nous appel-  
lons farine, ou fleur de froment, de ris , d’orge , d’a-  
voine , & de toutes fortes de grains , étoit enfermée  
dans de petites capsides , & que ces capsides étoient  
féparées les unes des autres par de petites membranes  
qui Eont extremement fines dans le froment. Dans  
l’examen que j’ai fait fur le bœuf & fur le mouton, de  
la partie qu’on appelle périoste, j’en ai plusieurs fois  
détaché de petites particules pour les considérer au  
microfcope ; j’ai pareillement placé quelques - uns  
des globules de la *graisse* fur un Verre bien tranfpa-  
rent; & j’ai tenu ce verre fur un charbon ou à la flam-  
me d’une chandelle, jufqu’à ce que tous les globules  
fussent dissous & réduits en une matiere liquide ; de  
forte que non-feulement la *graisse* contenue Eous la  
pellicule de ces globules étoit fondue, mais la pellicu-  
ie même. Je me mis fur le champ à examiner cette ma-  
tiere fluide ; & j’apperçus , en la considérant avec beau-  
coup d’attention, lorsque la grasse fondue fut refroi-  
die , que les globules graisseux contenoient difl'é-  
rentes fortes de matiere; je vis une multitude incon-  
cevable de particules coagulées d’une petitesse infinie;  
& le reste, dont l’amas de *graisse* que je considérois  
étoit composé, formoit une si-irface douce & égale.  
Je cherchai essuite à connoître s’il n’y auroit point  
dans un globule graisseux disterentes cellules, de mê-  
me que dans les graines & les semences : mais je ne pus  
jamais parvenir à cette découverte, qui ne paroît pas  
fie pouvoir faire avec les yeux. Ainsi nous n’aurons ja-  
mais là-dcsses que des conjectures.

Revenant enfuite à l’examen de ces globules de graisse  
coagulés, dont plusieurs fe réunissent pour former une  
bulle ; je crus y Voir à plusieurs reprifes une trace ou  
sllture transparente , telle que celle que j’avois obfer-  
vée dans les globules de farine de froment & d’autres  
grains.

Je me fuis donc imaginé ; car, je conviens ne m’en être  
jamais convaincu par mes yeux, que chaque particule  
graisseufe étoit diVifée en différentes petites cellules,  
telles que celles qu’on voit dans les semences ou les  
fruits des plantes.

J’aVois écrit ces chofes , lorsqu’on m’avertit que mon  
Boucher avoir tué un mouton d’une grosseur extraor-  
dinaire, qu’il pefoit cent quarante livres, fans la graise  
*fe* qu’il en avoir tiré immédiatement après l’avoir tué,  
dont il y avoit cinquante livres , enforte que le mou-  
ton pefoit en entier cent quatre-vingt-dix livres.

Je pensai que la graisse de ce mouton pourroit être d’un  
grain plus gros que celle des moutons ordinaires ; car  
j’avois remarqué plusieurs fois que plus un bœufétoit  
gros, plus grosses étoient les particules graissetsses dont  
*fiai* parlé. Je me fis donc apporter un morceau de cel-

A D E 364

le qui enveloppe les rognons : & comme il n’y a per-  
fonne qui connoisse la contexture de ces particules ,  
parce qu’il n’y en a pas deux de la même figure ; ces  
particules Variant de forme & de figure, felon la com-  
prcssion de ce qui les environne ; j’en ai fait repréfen-  
ter quelques-unes, telles qu’on les Voit entre *A,* B, C,  
D, *planche III. sig.* 1.

Lorfque nous trouvons de ces amas de particules de  
graisse, comme j’en ai fouvent remarqué, dans lefquels  
les particules font quatre fois plus grosses qu’elles n’ont  
coutume d’être : j’imagine que ces particules ne font  
point forties d’un seul Vaisseau adipeux ; mais que ce  
Vaisseau se si.ibdiVisoit en ramifications ; & cesramifi-  
cations en d’autres, & que c’est des particules fournies  
par ces differentes ouVertures, que I’amas en question  
s’est formé, amas qui ressemble par la cohésion des  
particules à une grape de raisin.

Je coupai le morceau de graisse de mouton, en plusieurs  
morceaux les plus petits qu’il me fut possible. Je mis  
ces petits morceaux de graisse fur différentes plaques  
de Verre , que j’exposai à la chaleur fur un charbon ,  
jusiqu’à ce qu’ils fussent fondus. Aussi tôt que je me  
fus apperçus qu’ils l'étoient , je me mis à les exami-  
ner avec un Verre qui grossissait les objets. Je Vis alors  
des pellicules , ou enveloppes membraneufes des glo-  
bules graisseux dispcrfées parmi les particules de graisse  
fondues ; & dans ces particules, on ne remarquoit au-  
tre chofe qu’une matiere limpide, environnée de pe-  
tites bulles d’air. Mais lorfque la graisse fut figée , je  
n’apperçus plus qu’un très-petit nombre de membra-  
nes, parce qu’elles étoient couvertes des particules de  
graisse dont elles étoient remplies auparaVant.

J’ai fait représenter. *Planche III.flg-t.* quelques-unes de  
ces pellicules de globules graisseux, entre E , F, G, H.  
Dans l’obferVation dont je Viens de parler , je fixai  
attentivement mes yeux fur les particules graisseufes  
de mouton qui aVoient été fondues , & qui s’étoient  
encore coagulées; & je ne pus m’empêcher de recon-  
noître que ces particules graisseufes qui étoient d’une  
petitesse extreme , étoient analogues à la matiere in-  
térieure, dont quelques-unes des plus petites Eemen-  
ces Eont pleines ; & je remarquai, lorsque le tems étoit  
beau, & le jour fort clair, quelque transparence dans  
quelques-unes de ces particules dont la petitesse étoit  
extreme.

Je coupai derechef de petits morceaux de graisse ; ils  
étoient si minces , que la pefanteur de cinq ou six en-  
femble de ces morceaux n’alloit pas à un grain. Je les  
mis dans un pot d’eau chaude, à dessein d’éprouver si  
je ne parviendrois pas par ce moyen à quelqu’autre  
découverte Eur les petites particules de graisse : mais ce  
fut en Vain. J’en Vis feulement flotter sim l’eau quel-  
ques-unes des plus petites. Elles aVoient la forme  
sphérique; & la plus grosse l’étoit moins qu’un très-  
petit grain de fable. Je mis ces particules sur une *pla-  
que* de verre, & les examinant au microscope, j’y re-  
marquai très-distinctement la figure dont j’ai parlé plus  
haut ; mais j’en vis à la vérité quelques-unes qui n’a-  
voient point cette figure. J’en choisis une. Je la mis  
Eur la main de mon Peintre ou de mon Dessinateur;  
je lui commandai de la représenter telle qu’il l'obfer-  
voit ; & cette particule coagulée dans l’eau, dont la  
figure n’est pas tout-à-fait la même que la figure des  
particules fondues au feu, est une de celles qu’on voit  
entre les lettres I, K, L, M. *Planche III.flg.* I.

Au reste, il faut remarquer que dans cette expérience,  
toutes les partieules ne font pas fondues , toutes ne  
Font pas détaehées par l'eau, & coagulées si.ir fa furface  
en globules, les uns plus grands & les autres plus pe-  
tits. Si l’on prend les restes de petits morceaux de  
graisse qui flottent fur l’eau, & qu’on les examine au  
miCrofeope ; on s’appercevra qu’il y a un grand ηοιη-  
bre de particules graisseufes, qui n’ont souffert presi  
qu’aucune altération , & qui y font tout entieres :  
au lieu seulement qu’elles étoient d’abord polies &  
unies sur leur sllrface ; elles sirnt alors inégales & an-

*suy* AD E

guleufes ; ensorte qu’on seroit tenté de croire qu’i! y  
a des particules de deux especes dans la graisse , & que  
l'une *se* fond plus aisément que l'autre.

Pour tirer ces particules de graisse fondue hors de l'eau,  
fans les altérer, je me fervois d’un verre rond , avec  
lequel j’écumois la furface de l'eau. Par ce moyen ,  
quelques-unes des particules s’y attechoient. Je fis fon-  
dre derechef quelques-unes des particules qui s’étoient  
coagulées fur la furface de l'eau, en les mettant fur un  
charbon, telles qu’elles étoient au sortir de l’eau. Et  
lorsqu’elles furent coagulées pour la feconde fois, je  
les examinai au microfcope , & j’en trouvai les parti-  
cules plus petites encore que celles que j’avois tirées  
de l'eau.

Dans cette derniere opération, je vis avec étonnement  
le nombre inconcevable de veines & de membranes  
dispersées dans la graisse , & la multitude prodigieuse  
de particules de graisse séparées qui font contenues fous  
leurs différentes membranes.

Après cette observation, je me fis apporter le quartier de  
derriere d’un agneau , fiur lequel étoit étendu cette  
membrane qu’on appelle la coeffe. Je coupai quelques  
petits morceaux de Cette membrane, sim laquelle il y  
avoir très-peu de graisse, & je l'examinai au micros-  
cope. Je remarquai que par-tout où il n’y avoit qu’un  
très-petit nombre de particules contenues entre les  
membranes , elles avaient une figure plus sphérique  
que dans les endroits où elles étoient en grand nom-  
bre ; je vis des places où elles étoient applaties &  
rompues, ce que j’attribuai à la pression que la main  
du boucher pourroit aVoir faite fur ces endroits. Elles  
étoient tellement altérées dans d’autres endroits qu’il  
n’en restoit que les pellicules.

Je m’aperçus toutefois que les particules *dégraisse* aVoient  
fur elles la même trace, ou pour mieux dire , la même  
future que celle que jlaVois remarquée dans les globu-  
les de la fleur de froment ; ce qui acheVa de me confir-  
mer dans l’opinion que les globules de graisse pou-  
voient être séparés en tout ou en partie de l'eEpece d’é-  
corce qui les enVÎronnoit, en écartant la stature , sans  
rompre cette écorce.

Je passai ensuite à l'examen des membranes déliées qui  
cnVeloppoientles particules de graisse, & les considé-  
rant au microscope , je remarquai que les particules  
de graisse aVoient donné une figure sphérique aux  
membranes : cette figure approchoit en quelques en-  
droits de l’exagone ; & dans d’autres elle étoit tout-à-  
fait elliptique. Cette obferVation me fit un vrai plai-  
sir.

Je pris un poisson plat que nous appcllons *Plaise.* J’en-  
levai la *graisse* qui étoit attachée aux vaisseaux & aux  
arrêtes, & je l’examinai au microfcope. J’en trouVai  
les particules de différentes grosseurs. Les unes étoient  
si petites, que je jugeai que cinquante auroienteu pei-  
ne à former un gros globule de *graisse-* J y apperçus  
toutefoislamême future que dans les fleurs de ces pe-  
tites seVes blanches , que nous appellens fewcs *Fr an-  
poisses.*

On m’apporta ensiiite de la *graisse* d’une perche, qui  
pouvoir avoir neuf ou dix pouces de long. J’en pris  
un peu que j’examinai au microfcope ; mais je n’y pus  
distinguer des particules, ni ces traces ou futures que  
jlaVois vues si distinctement dans la *graisse* du *Plaise,*qui n’est qu’un très-petit poisson.

La *graisse* de perche ayant demeuré une heure ou deux  
fur la plaque de verre , je l’obsiervai derechef; je m’ap-  
perçus que les particules en étoient dévenues plus pe-  
tites, & que la pellicule de ces particules qui étoit en-  
tore couVerte de quelques autres particules plus peti-  
tes ; étoit, pour ainsi dire , plissée ou ridée , & que la  
*graisse* qui en étoit sortie, étoit si fluide & si transpa-  
rente qu’on ne potrvoit plus y distinguer de parties.

Cette observation me fit penser que les globules *graise  
seux* pourroiént bien être percés d’un orifice ou d’un  
trou, par lequel la *graisse* fortiroit en tout tems , ou  
du moins toutes les fois qüe les autres parties dupoif-

ÀDË 396

son auroient befoin de nourriture; & que cette effu-  
sion de la *graissé* n’éxigeoit point que la pellicule des  
globules s’entrouvrît & fe séparât ; il est constant que  
quand les œufs de la perche augmentent en grosseur ,  
la perche diminue *dégraisse,* & qu’à peine remarque-  
t-on de *ia graisse* dans les intestins de ce poisson, lors-  
que fes œufs ont toute leur grosseur.

Quant aux principes de la *graisse ,* elle est cômpofée  
d’une petite portion de terre unie aVee le principe  
inflammable , un fel acide, & de l’eau, selon ce qu’en  
a dit M. Geoffroy, qui ajoute que si l’huile d’olive &  
llesiprit de nitre mêlés ensiemble, siont mis en digestion,'  
il en résultera une substance fort semblable à *iagraisse*des animaux.

Cela confirme ce que j’ai dit à l'article *acide ,* fur l'in-  
flammabilité des huiles des animaux. Voyez l'article  
*Acidum.*

Quant à l’ufage de *ia graisse* dans la Medeeine, Quincy,  
après aVoir parlé de celle d’oie, de chien, d’hommé;  
& d’ours , dit qu’on s’en fert pour mûrir, & attirer,  
parce qu’elles font d’une nature pénétrante & consé-  
quemment propres à dilsoudre & à raréfier les humeurs  
contenues dans les tumeurs , & àles amener à coction.  
On leur attribue quelques Vertus spécifiques dans des  
cas particuliers ; mais cela n’est confirmé ni par la  
raison , ni par l'expérience. Elles ne paraissent être  
reVétues d’aucunes autres propriétés que de celles des  
silbstànces qui leur sont analogues , à moins que ces  
propriétés ne soient déduites de leurs différentes con-  
Ilstances & de leurs différens degrés de Volatilité.

L’Auteur entend apparemment par-là qu’en Medccine,  
on ne fait gueres de différence entre les *graisses : ce-  
pendant* si l’on considere que *ia graisse* n’est point une  
fubstance homogene ; mais une fubstanoe compostée  
de principes fort différens les uns des autres , comme  
la terre, le feu, l'eau, & les fels acides ; si l’on ajoute  
à cela que toute *graisse* a une petite portion de fels vo-  
latils alcalis; on n’aura pas de peine à conceVoir que  
*la graisse* d’un animal est capable de produire un effet  
très-dissérent de celui de *iagraisse* dsun autre animal;  
&cela, fclon le rapport & la combinaison des princi-  
pes compofans, & felon le plus ou moins de Volatilité  
des fels. Je croirois Volontiers que la *graisse* des ani-  
maux qui prennent peu dlexereice, & qui vicent des  
Végétaux, est la plus lénitiVe & la plus émolliente,  
& que celle des animaux qui s’exercent beaucoup &  
qui VÎVent d’autres animaux , est la plus pénétrante,  
la plus échauffante , & la plus réfolutÎVe , parce que  
dans ces animaux, les fucs doÎVent être plus exaltés  
& plus atténués que dans les premiers.

Il paroît par-là qu’il y a des Vertus particulieres attribuées  
à des *graisses* d’animaux , & fondées en raifon : quant  
à l'expérience , à moins qu’on ne Veuille s’en tenir  
opiniâtrément à des théories & expliquer par elles les  
propriétés des chofes ; on fera forcé de fe rendre à  
celles qui ont engagé les hommes à reconnoître & à  
attribuer des Vertus déterminées à de certains corps,  
dès le tems même que la Medecine étoit au berceau.  
Si le Docteur Quincy Veut s’en rapporter à ce guide,  
qu’il doit regarder comme le feul qui foit fut, il con-  
viendra de la Vertu particuliere à certaines *graisses.*

J’aurai souvent occasion d’appuyer star l’extravagance  
qu’il y a à contredire des faits, parce qu’on d'en con-  
naît pas la caufe. Je vais donner un abregé des pro.\*  
priétés médicinales des *graisses* de différens animaux.

GRAISSE DES ANIMAUX.

*♦ Graisse de Cheval,*

La *graisse* de Cheval est un bon onguent dans les Iuxa-s  
tions. DaLe.

*De Bœuf*

Toutes les *graisses* en général ont la vertu d’echauffelq  
d’adoucir & de rarefier.

67 Ά D E

Mais celle de bœuf, de Vache & de véau, èst ufl peu astiin-  
gente. DIoscorIde,

La *graisse* de bœuf où le siuifest recommandée singuliere-  
ment dans les mortifications des intestins , le tenefme,  
les ulceres, les gerçures des levres, dans les maladies  
qui tiennent de la goutte & du skirrhe. *La graisse* du  
buffle a la même Vertu. DaLE,

La *graisse* de bœuf est émolliente. On l’emploie dans lés  
baumes , les onguens , & les emplâtres. Elle calme les  
douleurs cauféespar le froid; elle guérit la mule, les  
engelures, les gerçures aux mains , aux levres, aux  
tilamelles, au fondement, &c. Ρομετ.

*De Lion.*

La *graisse* de Lion a la même' propriété que la *graisse* de  
bœuf. D IOSCOR.

*La graisse* de lion lavée & préparée, à la maniere de  
Diofcoride, guérit la douleur d’oreilles, en en faifant  
couler dedans. C’est un fort bon remede contre la  
mortification dont les membres qui ont trop souffert  
du froid , peuVent être menacés. Elle est bonne con-  
tre les engelures, & même les tumeurs skirrheufcs.  
**DALE,**

*D’Eléphant.*

La *graisse* d’Eléphant écarte de ceux qui s’en font frotter,  
les ferpens & les reptiles Venimeux. DIoseoRIDE-.

*De Cerf*

La *graisse* de Cerf, a , felon Diofcoride , ainsi que la  
*graisse* d’éléphant, la Vertu d’éloigner les reptiles *ve-  
nimeux.*

Hyppocrate la recommande dans la composition d’un  
pessaire , comme un émollient. *De Nat.mul. L.. I.*

Cette *graisse* paffe encore pour être bonne dans les tu-  
meurs endurcies, les engelures & les douleurs. DaLE,

La *graisse* ou le siuifde cerf, est un des plus puissans émol-  
liens. Elle adoucit & relâche les callosités, les con-  
tractions, & les tumeurs, tant chancreufes, que skir-  
rheufes. Ρομετ.

*De Bouc:*

Hyppocrate reoommande *\agraisse* de Bouc , comme un  
bon émollient dans un pessaire. *De Nat. mul. L. I.*

La *graisse* de bouc est un peu astringente. La *graisse* de  
chevre est un puissant dissoluant ; on en fera par con-  
féquent un bon topique dans la goutte, si on la bat aVec  
quelques gouttes de *graisse* de bouc & du faffran.  
**DIOSCORIDE.**

Le fuif ou la *graisse* de cheVre est un puissant réfolutif ;  
elle est bonne dans la goutte , & dans la strangurie ; &  
elle calme les douleurs caufées par les hémorrhoïdes.  
DaLE.

On tire d’AuVergne & des enVirons de Lyon & de Ne-  
. vers, une grande quantité de fuif de cheVre ; on en  
tire encore plus de celui de bouc, outre Vissage qu’il  
a de commun dans laMedecine aVec celui de cheVre,  
il est aussi propre à beaucoup d’autres chosies.

Il faut qu’il foit sec , d’un blanc clair en dedans & en de-  
hors. Il faut aussi prendre garde qu’il ne foit pas mêlé  
.aVec du fuifde mouton, ce qui n’est pas aifé à recon-  
noître ; & par conséquent il n’en faut prendre que de  
Marchands en qui l’on ait confiance.

*De Brebis et de Moutons*

Hyppocrate recommande dans la composition .d’un pesi-  
sclire, la *graisse* de mouton, comme un émollient. *De  
Nat. muh L. I. et de Morb. mal.* L. *II.*

*Le* même Auteur dit que celle qui enVeloppe les reins  
est préférable à celle qu’on trouVe dans les autres en-  
droits, qu’il faut la mêler aVec l’élaterium, pour en  
composter un pessaire qui provoque les *rcgsus.De Morse  
mul. L> I,*

A D E 368.

Il conseille encore dans les exulcérations douloureuses  
de la matrice, la *graisse* de mouton bouillie aVec des  
lentilles dans du νΐη. *DeMorb. rnul.L. I.*

Il dit ailleurs qu’un pessaire fait aVec de la *graisse* de  
mouton enveloppée dans de la laine , est un puissant  
émollient. »

Il ordonne la *graisse* de mouton prise intérieurement  
pour préVenir llaVortement. *De his quae uterum non ge-  
runt.*

Elle est bonne dans les douleurs de la goutte. DtOSCO-  
**RIDE.**

*La graisse* de mouton bouillie dans du νΐη rouge, arrête  
les hémorrhagies, les diarrhées, les’dyssenteries, & calt.  
me les tranchées. DaLE.

*z De Cochon.*

Hyppocrate confesse la *graisse* de cochon bouillie avec  
des lentilles & du vin dans les exulcérations doloureu-  
Ees de la matrice. *De Morb. mul. L. I.*

Le lard ou la*graisse* de cochon est bonne dans les mala-  
dies de lalterus, de l’anus, & pour les brûlures. Dros-  
**CORIDE.**

On dit qu’elle échauffe moins que celle des autres ani-  
maux , & que par conséquent elle vaut mieux dans les  
onguens rafraîchissans. Elle calme les douleurs invé-  
térées des articulations & des reins.

La *graisse* de sanglier a les mêmes vertus, mais dans uà  
degré supérieur. DaLE.

*D’As.nc.*

On dit que la *graisse* d’âne rend les cicatrices de la me\*  
me couleur que le reste de la peau.

*D’Ours,*

La *graisse* d’ours fait croître les cheveux, & elle est bon-  
ne contre les engelures. .

La *graisse* d’ours échauffe, amollit & réfout. Elle-sait  
renaître les cheveux; elle calme les douleurs auxjoin-  
tures, elle dissipe le gonflement des glandes parotides,  
& les autres tumeurs, de même que les ulceres aux  
jambes. DaLe.

On fait venir la graisse d’ours de Suisse , de Savoye, &  
du Canada. Pour être de bonne qualité, elle doit être  
nouvellement fondue, grisâtre, gluante, d’une odeur  
forte & désagréable, d’une consistance moyenne ; c’est-  
à-dire, entre le mou & le dur.Il fautrejetter celle qui  
est blanchâtre & dure, étant mélangée de fuif.

Cette axonge ou *graisse* est un fouverain remede pour  
guérir les humeurs froides & lesrhumatifmes. Elle est  
aussi fort estimée pour appaifer la goutte & les autres  
maladies de pareille nature, en en frottant la partie  
affligée. L’on y ajoute quelquefois de l'eau-de-Vle cam-  
phrée, & de l’efprit de vin. Il fera bon de faire des  
frictions aux parties avant que de fe fervit de ce reme-  
de. L’on s’en sert encore pour faire croître les che-  
veux, principalement quand on y a incorporé desabeib  
les pulVérisiées & de l’huile de noix.

A l’égard du fuif d’ours , nous n’en faifons venir que  
très-peu ; il n’est pas d’un grand ufage en France , il  
n’y a que ceux qui ne veulent pas mettre le prix à la  
*graisse* qui s’en fervent. Ρομετ,

*Du Renard.*

La *graisse* de renard est bonne dans les maux d’oreille.  
**ÎlcOsCORIDE.**

On peut encore s’en servir dans les convulsions, les trem-  
blemens, & les contractions des membres. De même  
que dans les maux d’oreille , les plaies à la tête & la  
Chute des cheVeux. DaLE.

*De Chameau.*

La *graisse* de chameau est adoucissante , émolliente & té-  
solutive ; on s’en fert dans les hémorrhoïdes. I.EM.

*De Souris\**

ssifr ÂDE

*De souris.*

On vend à Venise une pommade à un prix excessif ; elle  
est faite de *graisse* de souris ; on s’en fert dans la chu-  
te des cheveux.

*De Chat.*

*Ta graisse* de chat est échauffante , émolliente & résoluti-  
ve ; elle opere des merveilles dans les douleurs des  
articulations. DaLE.

*De Chien.*

La *graisse* de chien est plus Chaude que celle de la plu-  
part des autres animaux ; on l'ordonne extérieurement  
pour déterger & consolider les plaies & les exeoria-  
rions. Elle est bonne dans la phtisie, & pour dissoudre  
le fang coagulé par un coup ou par une chute. On l’ap-  
plique extérieurement dans la goutte , & dans les maux  
d’oreille. Elle guérit de la siurdité & de la gale. Elle  
tue les lentes & les pouls. DaLe.

*De Loup.*

La *graisse* de loup a les mêmes propriétés que celle de  
chien ; elle éehauffe, elle digere les tumeurs , elle gué-  
rit les maladies des jointures , & elle est bonne dans  
l’inflammation des yeux. DaiE,

On dit qu’un cheval refisse d’avancer,si fa bride est frottée  
*dégraisse* de loup.

*De Loutre.*

Hollerus assure que la *graisse* de loutre est très-bonne en  
fomentation dans les maladies des jointures. DaLE,

*De Herisseon.*

Hartman donne *ia graisse de* hérisson pour un spécifique  
dans les hernies. DaLE,

*, De Cheval marin.*

*La graisse* de cheval marin appliquée au poignet ou fur  
l’estomac, tempere les accès de la fievre. Elle est émole  
Iiente & convient dans les maladies des nerfs. Ρομετ.

*De Chamois.*

*La graisse do* chamois est recommandée dans laconfomp-  
tion & dans l'exulcération des poumons. DaLE.

*De Lievre.*

La *graisse* de lievre appliquée extérieurement, est cxtre-  
mement attractive , furtout lorsqu’elle est vieille. On  
dit qu’elle fait fortir les épines qui font entrées dans  
la peau & dans les chairs. Elle fait percer les abfcès ,  
& calme le mal de dents. DaLE.

*De Lapin.*

*La graisse* de lapin est bonne dans les contractions & Pin-  
flexibilité des jointures & des nerfs. DaLE. ( Il veut  
apparemment dire des tendons. )

*De Casser.*

La *graisse* de castor est bonne particulierement dans les  
maladies de la matrice & des nerfs. On s’en fert aussi  
dans les épstepsies, les paralysies , les convulsions &  
les apoplexies. DalE.

On *se* siert de *\a graisse* de castor en onguent dans la pa-  
ralysie , les convulsions, les maladies histérlques , l’a-  
poplexie & l'épilepsie.

*Tome se*

A D E 370

*De Tigre.*

Les propriétés de *la graisse* de tigre font les mêmes que  
celles de la *graisse* de chien. DaLE.

*De Leopard.*

*La graisse* de leopard passe pour un excellent cofmetique;  
DaLE.

*De Linx.*

La *graisse* de linx est recommandée dans les luxations, la  
paralysie & la convulsion des membres. DaLE. >

*De Vipere.*

La *graisse* de vipere est sudorifique , anodyne & réfolu-  
tive. On la prend intérieurement & on l’applique à  
l’extérieur. La dosie , quand on s’en siert intérieure\*,  
ment, est depuis une goutte jusqu’à six. Εεμεκυ.

*De IHomme.*

*La graisse* humaine fortifie & résout ; elle appaife les dollo  
leurs ; elle guérit les contractions ; elle amollit les ci-  
catrices & elle dissipe les taches de la petite vérole.  
DaLE.

Nous vendons , dit Pomet , de Paxonge humaine que  
nous faisons venir de plusieurs endroits : mais comme  
chacun fait que le maître des hautes œuvres en vend a  
ceux qui en ont besifin , les Apotlquaires & les Dro-  
guistes n’en font pas grand débit. Néantmoins celle  
que nous pourrions vendre ayant été préparée avec des  
herbes aromatiques , feroit, fans comparaison , meil-  
leure que celle qui fort des mains de l'Exécuteur de la  
Justice.

On estime l’axonge ou *graisse* humaine fort convenable  
pour les rhumatisines & autres maladies provenantes  
du froid.

La *graisse* humaine est émolliente , résolutive , anodyne ,  
& anti-paralytique; elle est bonne dans la goutte & les  
contractions de nerfs. On en fait un onguent de la ma-  
niere fuivante.

Prenez *de graisse humaine, deux livres,  
de gomme elemi, une demi-livre,  
de térébenthine,,* I Une lmre de chimm'  
*de baume du Pérou, quatre onces.*

Mêlez le tout & faites-en un onguent en fondant toutes  
ces drogues enfemble. Ρομετ.

DE LA GRAISSE DES OISEAUX..

*De l’Oie,*

Hippocrate recommande dans la composition d’un pesiai-  
re , la *graisse* d’oie , comme un ingrédient émollient,  
*de Natura muliebri , L. I.*

Il la conseille comme un onguent très-convenable dans  
les excoriations douloureufes de la matrice, *de Morsi.  
mul.L. I.* Il dit que le pessaire recouvert avee la *graisse*d’oie est le meilleur de tous, *de Morbis mulierum- L, IL*& il le recommande en plusieurs autres endroits.

Il en ordonne intérieurement pour prevenir 1 avortement.  
*De His quae uterum non gerunt-*

La *graisse* d’oie est bonne dans les maladies des femmçs.

À à

37ï . A D E

Elle dissipe les gerçures des levres, elle adoucit la peau,  
& elle calme les maux d’oreille. DIoseoRIDE.

La *graisse* dloie est plus chaude que la *graisse* de porc.  
Comme elle est en même- tems plus fubtile, elle est  
plus pénétrante & plus résolutive ; aussi s’en fert-on  
dans les clysteres, lorsqu’il y a exulcération aux in-  
testins. Elle sait renaitre les cheveux ; elle dissipe la  
gerçure des levres, le tintement d’oreilles, le fpafme  
8c la contraction des nerfs ( ou plutôt des tendons , )  
& elle prévient le resserrement du ventre , surtout dans  
les enfans. DaLE.

Les propriétés de la *graisse* d’oie fauvagefont les mêmes,  
mais dans un plus haut degré.

*De Poule.*

.Diofcoride recommande *la graisse de* poule dans les ma-  
ladies des femmes ; elle guérit la gerçure des levres ,  
& elle calme les maux d’oreilles.

La *graisse* de poule échauffe & humecte ; elle est émol-  
liente & lénitive. On dit que fa nature est mitoyenne  
entre celle de porc & celle dloie, & qu’elle corrige l’a-  
creté de cette derniere ; elle est bonne pour la gerçure  
des levres, les maux d’oreilles & les pustules aux yeux.  
DaLE.

*H Autruche.*

La *graisse* d’Autruche s’applique avec fuccès sur les par-  
ties nervetsses ; elle adoucit les douleurs néphrétiques  
& elle amollit la rate endurcie , si on en frotte la ré-  
gson.

Elle est plus chaude que celle dloie ; elle est sort conve-  
nable pour amollir les tumeurs dures , relâcher les  
nerfs retirés & calmer les douleurs. Ρομετ,

*De Cygne.*

La *graisse* de cygne est émolliente, lénitive , atténuante  
& par conféquent bonne dans les hémorrhoïdes & les  
constipations. Elle éclaircit la vue ; & mêlée avec du  
vin , elle efface les taches de la peau. DaLE.

*De la Frégate.*

L’huile de ces animaux est un souverain remede pour la  
goutte sciatique & pour toutes les autres maladies pro-  
venantes du froid. On en fait grand cas dans toutes les  
Indes. C’est dans ces contrées un médicament pré-  
cieux. Ρομετ.

*Du Canard.*

La *graisse* du canard est recommandée dans Pherpes &  
dans les tumeurs au vifage. DaLE.

*Du Corbeau.*

On dit que la *graisse* de corbeau noircit les cheveux.  
DaLE.

*Dit Paon.*

La *graisse* de paon, mêlée avec du miel & du fuc de rhue,  
est excellente pour la colique. DaLE.

*De la Caille.*

La *graisse* de caille paffe pour avoir la vertu d’enlever les  
taches des yeux. DaLE.

*De la Tourterelle.*

On fait avec *lu graisse* de tourterelle un fort bon onguent  
pour les reins , le ventre , la poitrine , & les aînes.  
DaLE , d’après SoHRoDER.

*De Vautour.*

On fe fert de la *graisse* de vautour, partlculierement  
dans les maladies des nerfs. D a L si.

A D E 372

La *graisse* est la feule chose du vautour & des autres oi-  
seaux de proie qui fe vende chez les Droguistes. On  
s’en Eert en onguent dans la paralysie & les autres ma-  
ladies des nerfs. Ρομετ.

*Du Milan.*

On fe sert de la *graisse* du milan dans les maladies des  
articulations. DaLE.

*De l’Epervier.*

La *graisse* de l’épervier est bonne dans les maladies des  
yeux & de la peau. DaLE.

*Du Hibou.*

La *graisse* du hibou, blanche ou grife , éclaircit la vue.  
DaLE.

*De la Grue.*

La *graisse* de Grue, distillée dans les oreilles, guérit la  
furdité ; elle amollit les duretés de la rate & des autres  
parties du corps , & elle est bonne aussi dans la roi-  
deur du cou. DaLE,

*De la Cigogne.*

La *graisse* de la Cigogne est bonne pour la goutte & pouf  
le tremblement, & la foibleffe des membres. DaLE.

DE LA GRAISSE DE POISSON.

Si l’on *se* frotte les yeux avec de la *graisse* de poisson de  
riviere, fondue au foleil & mêlée avec du miel, ils en  
, feront éclaircis. DIoseoRIDE.

*Du Brochet.*

On frotte la poitrine & la plante des piés, aux enfans,  
avec de la *graisse* de Brochet, dans le rhume & dàn«.  
la toux. DALE.

*De la Carpe.*

*Lia graisse de* Carpe est bonne dans les maladies des nerfs  
& des tendons , qui proviennent de chaleur. DaLE,

*De la Perche.*

*Sa graisse* est bonne contre les maux d’oreille & l’affoi-  
blissement de la vue. Pour s’en fervir, il faut la mêler  
avec du fiel de ce poisson. DaLE,

*De sombre.*

La *graisse* d’Ombre nettoye les yeux ; elle en dissipe la  
chassie, fondue au foleil & mêlée avec du miel ; elle  
enleve les taches de la peau & les marques de la pe-  
tite vérole. DaLE.

*De la Truite.*

La *graisse* de Truite est bonne pour les hémorroïdes &  
les gerçures à l'anus. DaLE.

*Du Dauphin.*

La *graisse* du. Dauphin, fondue & bue dans du vin , gué-  
rit Phydropisie. Ρεινε. DaLE.

Voici la maniere de la préparer, selon la Pharmacopée  
d’Edimbourg.

Après qu’on l’aura purgée de fes membranes , fibres &  
vaisseaux fanguins, on la lavera dans de l’eau fralehe  
jufqu’à ce qu’elle n’y laisse plus aucune teinturerouge;  
on la fondra & après l’avoir passée, on la tiendra à l’a-

373 A DE

bri des injures de l’air. Il paroît que les Anciens pré-  
paroient les *graisses avec* beauCoup plus de soin que  
nous. Pour en être convaincu, on ica qu’à lire ce que  
nous en avons tiré de Dloscoride.

*De la* graisse *de Poule et d’Oie.*

La *graisse* de Poule & d’Oie, nouVelle ou gardée sans  
sol, est bonne dans les maladies de la matrice ; mais  
elle est nuisible à cette partie si elle est salée , ou si  
elle est devenue rance pour aVoir été gardée trop long-  
tems.

*Prenez* la *graisse* nouVelle de l’un ou de l’autre de ces  
oiseaux. Mettez-la dans un pot de terre neuf, ca-  
pable d’en contenir une quantité double de ce que  
vous aVez envie d’en garder. Exposiez ce pot à  
l’ardeur du soleil & faites enforte qu’à mefurc  
que la *graisse* fond , elle passe à travers un cou-  
loir , & qu’elle foit reçue dans un autre pot de  
terre , & lorsqu’il ne tombera plus de *graisse* dans  
ce nouVeau pot, éloignez-le & laissez resroidir la  
*graisse,* dont Vous Vous *servirez* dans l’occasion.

Au lieu d’expofer le pot au sioleil, il y en a qui le met-  
tent dans de l’eau chaude , ou fur des charbons qui  
donnent une chaleur modérée. Il y a encore une autre  
maniere de la préparer.

*Prenez la graisse, Se* après l’aVoir séparée de fes membra-  
nes , battez-la dans de l’eau ; mettez-la dans un  
pot, dans lequel on la fondra ; jettez-y ensuite  
un peu de fel bien broyé; passez-la dans un mor-  
ceau de linge , & serrcz-la pour Vous en ferctr  
dans le beEoin.

Cette *graisse* ainsi préparée, est un excellent ingrédient  
dans les remedes dont on fsse contre les lassitudes.  
**DIOSCORIDE.** *L. II. c.* **86.**

*De la* graisse *de Sanglier et de Cochon.*

On prépare de la maniere Enicante la *graisse* de Sanglier  
& de Cochon.

*Prenez la graisse* la plus nouVelle & la plus compacte,  
telle que Celle qui enveloppe les reins ; Eéparez-  
la de ses membranes; jettez-la dans une quantité  
suffisimte d’eau de pluie ; laVez-la en la frottant  
beaucoup aVec les mains , ensiarte qu’elle fiait *ré-  
duite ,* pour ainsi dire , en bouillie ;-relaVez-la en-  
fuite en la faifant passer succcssiVement par plu-  
sieurs eaux ; mettez-la dans un pot qui puisse en  
tenir une quantité double de celle que Vous y  
mettez ; jettez-y dessus autant d’eau qu’il en fau-  
dra pour que la *graisse* soit couVerte ; mettez le  
pot sur le feu ; remuez la *graisse avec* une fpa-  
tule, tandis qu’elle fe dissoudra. Lorsqu’ellesera  
toute sondue , faites-la tomber dans de l'eau à  
traVers un couloir, & laissez-la fe refroidir. Sépa-  
rez-la enfuite dlavec l'eau ; mettez-la dans un au-  
tre pot que Vous aurez eu foin de laVer. Jettez  
dessus un peu d’eau, & faites-la réfoudre douce-  
ment. Cela fait, ôtez-la de dessus le feu ; laiflêz-  
la repofer autant de tems qu’il en faut pour que  
les ordures & parties grossieres tombent au fond.  
Mettez-la ensuite dans un mortier que Vous aurez  
bien nettoyé aVec une éponge. Lorsqu’elle fera  
coagulée , retirez-la du mortier ; séparez-en les  
parties grossieres qui Eeront au fond , & faites-la  
fondre pour la troisieme sois fans eau. Remettez-  
la pour la feconde dans le mortier, d’où Vous la  
retirerez après llaVoir bien purgée de toute ordu-  
re, pour la mettre dans un pot de terre qui sera  
bien couVert , & qu’on placera dans un endroit  
frais.

A D E 374

On se fervira de cotte *graisse,* ainsi préparée , dans le *be-  
soin.* DIOSCORIDE , *L. PI. c.* 87.

*De la* graisse *de Bouc , de Mouton et de*

On prépare de la maniere scuVante la *graisse* de ces ani-  
maux.

*Prenez la graisse* de bouc, de mouton ou de daim ; laVez  
la ; sisparez-la de ses membranes, & faites-la chauf4fer dans un mortier. Battez-la ; jettez-y de tems  
en tems un peu. d’eau , jusqu’à ce que Vous n’ap-  
perceVÎez plus de sang à fa surface, que la *graisse*furnage & qu’elle paroisse claire & transparente.  
Mettez-la dans un pot de terre ; jettez dessus au-  
tant d’eau qu’il en faudra pour la couvrir. Mettez-  
le pot fur un feu modéré & remuez la *graisse* tan-  
dis qu’elle fe fondra. Lorfqulelle fera toute fon-  
due lqettez-la dans Peau, d’où Vous la retirerez  
lorfqulelle sera coagulée. Faites-la fondre de re-  
chef dans un pot de terre que Vous aurez foin de  
bien laVer,& procedez comme dans la préparation  
de l’article précédent. Lorfqu’elle aura été fon-  
due fans eau ; c’est-à-dire , pour la troisieme fois;  
mettez-la dans un mortier que Vous aurez humec-  
té , & lorsqu’elle Eera coagulée , mettez - la dans  
un pot & Eerrez-la , comme nous aVons dit de la  
*graisse* de seinglier & de cochon. D 10 s COR 1 n e.  
*L. II. c.* 88.

*De la* graisse *de Boeuf*

Il faut choisir cette *graisse* autour des reins , la séparer  
de *ses* membranes & la laVer dans de Peau de mer;  
la mettre dans un mortier & la bien battre aVec  
de Peau de mer; la faire fondre , la mettre dans  
un pot de terre, y jetter de Peau enforte qu’il y  
en ait quatre doigts au-dessus de la *graisse , & la*faire bouillir jufqu’à ce qu’elle ait entierement  
perdu l’odeur qui lui est propre ; enfuite y mêler  
quatre dragmes de cire d’étrurie, pour chaque  
lÎVre de *graisse ,* & passer le tout. Lorsque cette  
mixtion Eera coagulée , ôter la crasse qu’on trou-  
vera au fond ; remettre le reste dans un pot de  
terre bien couVert, qu’on expofera chaque jour  
au foleil, jufqu’à ce que la *graisse* ait perdu fa  
rancidité & soit deVcnue blanche. DïOsCORIDE.  
*L. II. c.* 89.

*De la* graisse *de Taureau, de Panthere et de Lion.*

Voici la maniere dont on prépare la *graisse* de Taureau.

*Prenez-la* fraîche , & choisissez celle d’autour des reins.  
LaVez-la dans une eau courante. Séparez-la de ses  
membranes. Mettez-la dans un pot de terre. Jet-  
tez-y un peu de fel & faites-la fondre. Jettez-la  
enfuite dans de Peau pure & lorsqu’elle commen-  
cera à *se* figer, prenez-la aVec les mains & frot-  
tez-la beaucoup , la lassant passer successiVement  
dans différentes eaux, jufiqu’à ce qu’elle soit bien  
laVée. Mettez-la essuite dans un pot & faites-la  
bouillir aVee parties égales de νΐη dont l’odeur  
Eoit douce. Lorsqu’elle aura jetté deux bouillons,  
retirez le pot de dessus le feu , & laissez repofer  
cette mixtion pendant une nuit. Le lendemain,  
si Vous y remarquez quelque odeur de rance ,  
vous la mettrez dans un nouVeau pot; Vous jet-  
terez dessus encore du même Vin , & Vous rccom-  
mepcerez la derniere opération , jufqu’a ce que  
cette odeur sioit dissipée.

Il y en a qui n’y mettent point de SH, lorfqu’ils la fon-  
dent pour la premiere fois , furtout lorfqu’ils la pré-  
parent pour certaines maladies dans lesquelles le fel  
n’est pas bon: mais en suivant cette derniere prépara-  
« A a ij

37S A D H

tion , il ne saut pas s’attendre qu’elle devienne bien  
blanche. On traite de la même maniere la graisse de  
panthere , de lion , de sanglier , de chameau , de che-  
Val & d’autres animaux semblables. DIosogRIDE , *L.  
II. c.* 90.

ADEPTA PHILOSOPHIA. *Philosophie des Adeptes.*On entend par cette Philosophie, l’art de transfor-  
mer les métaux en or , & de compofer un remede  
unÎVerfel. Cet art, si l'on en croit Paracelfe , vient im-  
médiatement du Ciel. Il ne peut passer d’un homme à  
un autre , quoiqu’il convienne en quelques autres en-  
droits qu’on puisse l'apprendre de ceux qui le posse-  
dent. Van-Helmont& Paracelfe si? sont donné beau-  
coup de peine pour nous apprendre ee que ce n’étoit  
point ; mais ils n’ont pas voulu que nous leur eussions  
l’obligation de savoir ce que c’est. Les professeurs dans  
cet art chymérique , font appelles *Adeptes.*

Paracelfe définit la Medecine des *Adeptes,* celle qui trai-  
te les maladies Eeules qui viennent immédiatement du  
Ciel , dont les hommes sirnt affligés par l'opération  
des puissances supérieures.

Ceux qui auront la curiosité de connoître plus à fond  
cette doctrine extravagante , n’auront qu’à Confulter  
le Traité de Paracelfe, *de Occulta Philosophia, L. I.  
c.* 8. Au reste , je ne crois pas qu’ils y fassent quelques  
découvertes qui les dédommagent de la peine de leur  
lecture.

AD ER. Ruland définit ce mot, *lac recens sine butyro,*c’est-à-dire , ce me femble, du lait frais dont on a  
ôté la crême , ou du babeure de lait frais.

A D H

ADHÆRENTIA. *Adhérence.* CasTELLI,  
ADHATOD A. *Noyer de Malabar.*

*DESCRIPTION.*

Ses feuilles croissent oppofées les unes aux autres. Le  
calice de la fleur est oblong, & compofé d’tme feule  
piece. La fleur est du genre des monopétales irrégulie-  
res ; elle est divisée en deux levres : *sa* partie supérieu-  
re est courbée en forme d’arc, & *ses* levres font retour-  
nées en embas. Son ovaire fe change en un fruit dont  
l’écorce estligneufe, & qui est partagée en deux cel-  
lules qui contiennent une fémence applatie, & qui a la  
forme d’un cœur. Nous ne connoissons quant à pré-  
sent , que les deux especes suivantes de cette plante.

ï. *Adhatoda Zeylanensium,* H. L. *Le noyer de Malabar  
cotnmum.*

2. *Adhatoda Indelca folio saligno nflore albo-,* Boerh.L’lm-  
*hatoda Indien ,* à fleurs blanches & à feuilles de fasses.  
*Dict. de Miller.*

Elle a la vertu d’expulEer le fœtus mort; c’est ce que signi-  
fie *adhatoda* dans la langue de Ceylan.

ADHEHE. *Lait aigre* **ou** *babeurre.* **RULAND.**

ADHO ou ADOC. *Lait.* **RULAND,**

A D I

ADIACHYTOS . ’Αδιάχυτος , d’“ privatif, & δταχύω, *repan-,  
dre s dissiper, prodiguer ; habillé décemment.* On trou-  
ve ee mot dans le Livre d'Hippocrate, *de Decenti habi-  
tu.* Ce grand homme n’a pas dedaigné de donner aux  
Medecins quelques préceptes fur la maniere dont ils  
devoient être vétus. Il a dit positivement que les airs  
& la contenance d’un fat deshonoroient le Medecin  
qui fe les donne. Il a décrit une espece de perfonnes  
qui tàchoient de stuppléer de fon tems, aux connoif-  
sances qui leur manquoient pour pratiquer la Medeci-  
ne avec fuccès, par la magnificence imposante des ha-  
bits. On les voit , dit Hippocrate, fur les places pu-  
bliques, fe donner en spectacle au peuple, qu’ils tâ-  
chent de furprendre par des dehors brillans. L’espoir  
du gain est la seule rasson qu’ils aient de chercher à en  
captiver la bienveillance. IÎ ajoute, vous reconnoîtrez  
les gens que j’ai en vue à leurs habits : plus leur pro-

ADI 376

fusion en ce point est extravagante , plus ils doivent  
être méprifés & fuis de ceux qui les voyent.

ADIANTUM , *Capillaire* ou *Adiante.* C’est uneplan-  
te qui pousse plusieurs tiges à la hauteur d’un demi-  
pié, menues, noirâtres, divisées en rameaux très-dé-  
liés , où fiant attachées beaucoup de petites feuilles  
femblables à celles de la coriandre , preEque triangu-  
laires, découpées, molles, douces au toucher , odo-  
rantes & d’un gout assez agréable.

La décoction de Cette plante prise en boisson, soulage  
dans la difficulté de respirer, dans l’asthme, les mala-  
dies de la rate , dans la difficulté d’uriner & dans la jau-  
nisse. Elle dissout la pierre, elle resserre le ventre &  
elle est bonne contre la morsture des animaux veni-  
meux. On la fait infufer dans du vin pour les foiblesc  
*ses* d’estomac. Elle provoque les menstrues & les vui-  
danges ; elle arrête le crachement & vomissement de  
fang. On en fait un cataplasine contre la morfure des  
animaux venimeux. Elle fait renaître le poil & les  
cheveux, & elle refont les tumeurs scrophuleuses. La  
lessive *Radiante* nettoye la tête des enfans qui ont la  
teigne ou la gale. Appliquée avec le laudanum , le  
myrsininum & l’huile de lis ou avec de la laine grasse &  
du vin , elle arrête la chute des cheveux & elle rasser-  
mit ceux qui restent. En décoction avec du vin, elle  
produit le même effet. Si on en mêle dans la mangeail-  
le des cailles & des coqs, elle les excitera au combat.  
On en plante autour des étables de moutons , pour  
l’usage de ces bestiaux. Elle croît dans les endroits  
humides & marécageux , stur les vieilles murailles , &  
aux environs des fontaines. DIosCORIDE.L. *IV. c.*

Les modernes comprennent fous le nom d’lmicwte , plu-  
sieurs especes de capillaires. On distingue ainsi la pre-  
miere dans les Auteurs.

1. *Adiantum vulgare , capillus veneris.* Offic. *Adian-  
tum,* Cod. Med. 1111. *Adiantum sive capillus vene-  
ris,* J. B. 3. 751. Raii Hist. 1. 147. *Adiantum , ca-  
pillus veneris ,* Chab. 555. *Adiantum verum, sive  
capillus veneris verus ,* Parla 1049. *Adiantum solijs  
coriandri ,* C. B. 355. Tourn. Inst. 543. Elem. Bot.  
433. Hist. Oxon. 3. 587. *Capillus veneris verus.* Ger.  
982. Emac. 1143. *Vrai capillaire.*

AüIaNTE vULGAIRE. C’est une efpece de capillaire qui  
pouffe plusieurs tiges, à peu près à la hauteur d’un pié,  
foibles, menues, noirâtres, divisées en rameaux très-  
déliés, où font attachées beaucoup de petites feuilles  
rondes, femblables à celles de la coriandre , rangées  
par ordre autour de fil tige. Sa racine est fibretsse &  
noire. Son fruit naît fur les plis des extrémités de *ses*feuilles, qui après s’être allongées, fe replient fur el-  
les-mêmes; il ressemble à une petite femence.

Le meilleur que nous ayons vient des parties méridio-  
nales de la France.

Cette efpece *ffiadiante* étant le vrai capillaire , c’est d’d-  
le qu’il faut *fe* fervit pour composer le sirop de capil-  
laire ; & c’est de ce sirop qu’on parle, lorsiqu’on ordon-  
ne le sirop de capillaire. Lorsqu’on n’a point de ca-  
pillaire , on lui substitue le *trichomanes.*

*L’adiante* ou le vrai capillaire, pousse plusieurs tiges à la  
hauteur d’un demi-pié & quelquefois d’un pié , me-  
nues , noirâtres , partagées en rameaux très-déliés, où  
font attachées beaucoup de petites feuilles semblables  
à celles de la coriandre, prefque triangulaires, décou-  
pées, molles, tendres, douces au toucher, odorantes,  
d’un gout assez agréable. Cette plante ne porte point  
de fleurs. Son fruit, felon les obfervations de M. de  
Tournefort, naît fur les plis des extrémités de fes  
feuilles , qui. après s’être allongées , fe replient  
Eur elles-mêmes , & couvrent plusieurs capsides sphé-  
riques , qui siont collées contre ces mêmes plis, & qui  
ne peuvent être découvertes que par le moyen d’un  
microsicope. Ces capsides siont garnies d’un cordon à  
ressort, qui par sia contraction les fait ouvrir. Elles  
contiennent quelques femences prefque rondes. *Sa ra-  
cine* est fibretsse & noire. Le capillaire *se* trouve fou-  
vent entrelacé dans une sorte de gasim mousseux &

*pasifT* ADI

roux. Il croît aux lieux humides, pierreux, contre les  
murailles, au bord des fontaines & des puits , furtout  
s’ils font à l’ombre. Le meilleur que nous ayons en  
France, naît au Languedoc , aux environs de Mont-  
pellier. LEMERY.

Le capillaire est apéritif & atténuant, bon pour les ma-  
ladies des poumons & de la poitrine , telles que la  
toux, la difficulté de refpirer, l’enrouement & autres  
femblables. Il passe encore pour avoir quelque efficaci-  
té contre la pierre & la gravelle , l’ardeur d’urine &  
la difficulté d’uriner. La seule préparation qu’on en  
fasse dans les boutiques d’Apotiquaires, c’est le sirop.  
**MILLER.**

On fait un grand ufage des feuilles du capillaire. On  
croit qu’elles purifient le fang, en réduifant les hu-  
meurs qui le compostent à un tempérament conve-  
nable. Elles atténuent & chassent les phlegmes & la  
bile, de quelque nature qu’elle foit, c’est-à-dire , la  
bile proprement dite, & celle que les Anciens appel-  
loient la bile noire. Elles dissipent les humeurs silper-  
flues & principalement les sérosités qu’elles font éva-  
porer parla transpiration. Elles proVoquent les urines  
& la fueur & elles résistent puissamment à la putré-  
faction. On l’ordonne par confisquent avec siuccès  
dans toutes les fievres.

On s’en fert particulierement dans toutes les maladies  
auxquelles les poils & les cheveux siont sinjets. C’est  
un remede contre *Valopécie.* Le capillaire nettoye la tê-  
te & les cheveux, raffermit ceux qui siont menacés  
de tomber, & les empêche de devenir gris. Il excite  
toutes les fonctions du cerveau, il tempere l’excès  
des humeurs qu’il contient , & il corrige les défauts  
qu’elles ont. Ainsi il purifie les efprits animaux,il abbat  
les vapeurs chaudes & bilieufes , & il adoucit celles  
qui tendent à devenir acres, acides ou narcotiques.  
Conséquemment il est excellent dans les insomnies,  
les maladies des poils & des cheveux, les épilepsies ,  
la frénésie, la folie, la mélancholie, le mal de tête,  
toutes les maladies & les tumeurs qui surviennent  
dans cette partie. Il éclaircit la vue, il diminue &  
dissipe les fluxions habituelles d’humeurs fur les dents,  
les oreilles & les glandes de la gorge & du col. Il  
rejouit le cœur par sim odeur agréable, & il fortifie  
les facultés vitales. Il est d’un ufage falutaire dans les  
maux de poitrine, il débarraffe les poumons , il atté-  
nue & dissipe les humeurs épaissies & vifqueufes qui  
s’attachent aux bronches de la trachée-artere. C’est un  
fort bon remede contre la toux , la difficulté de refpi-  
rer, l’asthme, la péripneumonie, la pleurésie, le crache-  
ment de fang, les défaillances & l’ardeur d’estomac.

Il refferre les fibres de l’œsophage & de l’estomac, &  
les remet au ton convenable. Il dissipe les amas d’hu-  
meurs qui caufent les naufées & les envies de vomir.  
Il étanche la foif, il pénetre, il humecte, & il purge  
doucement l’estomac & les intestins. Il rafraîchit le  
foie & la rate , il dissipe les obstructions qui y font  
formées , quelqu’invétérées qu’elles puissent être. Il  
emporte le gravier qui fe trouve dans les reins & dans  
la vessie. Il en dégage les uréteres. C’est un préser-  
vatif & un remede contre la jaunisse & les pâles-cou-  
leurs. Il agit puissamment soir les parties de la généra-  
tion en particulier. Il est capable de prévenir la stéri-  
lité , il chasse les vuidanges & l’arriere-faix de la ma-  
trice , il provoque les regles, si elles retardent & si el-  
les manquent; il les arrête, lorsqu’elles Eont trop abon-  
dantes & qu’elles durent trop long-tems. Il dissipe les  
fleurs blanches. Il est bon dans les maladies des arti-  
culations & dans les affections des nerfs, dans les en-  
gourdissemens , les spafmes, les relâchemens & les  
contractions des muEdes. Il adoucit & resinlt les cossi  
crétions qui attaquent les ligamens aux articulations ;  
on peut donc en sser dans la goutte & dans la fciati-  
que. Il est conVenable à toutes siartes de tumeurs chau-  
des ou froides , œdemateufes, fquirreufes, inflamma-  
toires ou érésipilateufes. 11 est bon dans les plaies , les  
ulceres, les fractures, les luxations & toutçs les mala-

ADI 37s

**dies de la peau,** RaY **d’après BETRUS FoRMIUs.**

Voilà fans contredit un bel éloge du capillaire; trop beau  
peut-être, dira-t-on. Quoiqu’il en fiait , nous pouvons  
en conclurre qu’on a regardé cette plante comme un  
excellent apéritif & un merveilleux altérant. Si nous  
considérons d’ailleurs que la plupart des cfpeces *ra-  
diante* abondent en fels neutres & EaVoneux , appro-  
chans de la nature du nitre , nous ne Eerons point éton-  
nés des effets singuliers du capillaire dans toutes les  
maladies dont l’obstruction fera la casse ou l’effet.  
Au reste, il en faut prendre en grande quantité , *fré-  
quemment* & en continuer Pissa ge pendant long-tems,  
si l’on veut en tirer quelqtilavantage.

La meilleure maniere d’en ufer, c’est de le prendre en  
décoctions ou en infusions, mais très-fortes.

M. Ray observe que cette plante ne possédant aucune  
qualité fensible que dans un degré très-modéré, il seroit  
tenté de dire qu’on ne doit pas en attendre de grands  
effets. Mais nous savons par expérience , que la vertu  
apéritive & altérante des simples ne dépend en aucune  
maniere de la force de leurs qualités fensibles; d’où  
nous conclurrons que la remarque de l’Auteur que nous  
venons de citer , ne contient rien de désavantageux à  
la plante dont il est question.

*L’adiante* ou capillaire de Canada , dont nous faisons  
grand ufage, a beaucoup de ressemblance, tant par la  
description qu’on en fait, que par les Vertus qu’on lui  
attribue , à l’*adiante* ou capillaire Vulgaire. On le dif-  
tinguera dans les Auteurs de la maniere fuÎVante.

*Adiantum Canadense , vel capillus veneris Canadensis,*Cod. Med. 4. *Adiantum Americanum,* Corn. 7. Raii  
Hist. 1. 148. Fill. Hort. Pisi 3. Tourn. Inst. 543.  
Elem. Bot. 433. Boerh. Ind. A. 26. *Adelantumfrutico-  
sam Americanum.* Parle. Theat. 1049. *Adiantum fru-  
ticosum Brasilianum,* C. B. Prod, 1 50. Pin. 355. Cho-  
mel. 83. *Adiantum fruticosum Americanum , summis  
ramulis reflexis, et in orbem expansis.* Pluk. Phytog-  
124. Almag. 10. Hist. Oxon. 3. 588. DaLE.

Les capillaires font de petites plantes qui nous font ap-  
portées dans leur entier, de différens endroits, dont  
les premiers & les plus estimés font ceux qui nous VÎen-  
nent de Canada, & qui pour cette raifon font appelles  
Capillaires de Canada, & par les Botanistes , *Adian-  
tum album Canadense*, c’est-à-dire , *Adiante* blanc de  
Canada. Cette plante croît enVÎron de la hauteur d’un  
pié. Sa tige est fort menue, dure & noirâtre, il en fort  
de petites branches chargées de feuilles & dentelées.  
Il en croît aussi au Bresil, ce qui a fait donner à celui-  
ci le nom *d’Adiantum Brasielanitm,* ou *Adiante* du  
Bresil. On cultÎVe cette petite plante aVec grand foin  
au Jardin du Roi à Paris , ainsi qu’une grande quanti-  
té d’autres plantes étrangeres qui y ont été apportées  
de plusieurs endroits du monde.

Nous employons les capillaires qui nous Viennent du  
Canada, à en composter des sirops , auxquels nous don-  
nons en les faisiant bouillir , affez de consistance. Nous  
leur ajoutons un peu d’ambre gris. On attribue beau-  
coup de propriétés à ces sirops ; on s’en fert dans la  
toux, les catharres & les maladies de la poitrine; &  
nous en donnons aux enfans notweaux-nés, en y mê-  
lant un peu d’huile d’amande-douce. Quant au choix  
de cette plante, il faut la prendre la plus nouVelle , la  
moins fanée & la plus entiere qu’il fera possible.  
ΡθΜΕΤ.

On nous apporte aussi du Canada & du Bresil & de plu-  
sieurs autres lieux de l’Amérique, une espece de ca-  
pillaire fec, beaucoup plus grand que le nôtre. 11 est  
appelle par C. Bauhin, *Adiantum fruticosum Brasilia-  
num*, & en François Capillaire de Canada. Il croît  
comme la fougere. S^tige est menue, dure , liste, de  
couleur rouge, brune ou purpurine , tirant fur le noir,  
fe dÎVifant en plusieurs branches, prefque femblables  
à celles de *Vadiante* ordinaire , mais obtisses, oblon-  
gues , dentelées d’un côté , entieres de l’autre, mol-  
les, tendres, odorantes. Ce capillaire est le plus esti-  
mé , par ce qu’il a le plus d’odeur.

379 ADI

Il est si commun en plusieurs lieux de l’Amérique , &  
principalement en Canada, que les Marchands en gar-  
nissent leurs marchandises au lieu de foin , quand ils  
veulent les envoyer dans les pays éloignés. C’est par  
ce moyen que nous en recevons beaucoup: mais il est  
meilleur quand il vient enveloppé à part dans des facs  
de papier, ou enfermé dans des boîtes, parce que fon  
odeur s’y est mieux confervée. On doit le choisir nou-  
veau, Vert , odorant , entier , mou au touché.

Les capillaires contiennent peu de phlegme, beaucoup  
d’huile, médiocrement de fel. Ils sont pectoraux, apé-  
ritifs, ils excitent les crachats , ils adoucissent les acre-  
tés du fang, ils proVoquent les regles. Εεμερυ.

La troisieme espece de plante que les Botanistes ont  
comprife fous le nom *d’adiantc* ou de capillaire, est  
*le ruta muraria.* Voici les noms qu’ils lui donnent.

*Adiantum album , Ruta muraria , salvia vitae.* Offic.  
*Adiantum album.* Raii Hist. lu 146. Synop. 48. *Adian-  
tum album montanum.* Herm. Hort. Lugd. Bat. 10.  
*Ruta muraria.* C. B. 356. Tourn. Inst. 541. Elem.  
Bot. 433. J. B. 111. 753. Chab. 555. Boerh. Ind. A.  
26. *Ruta murariasive salvia vitae.* Parla 1050. Ger.  
983. Emac. 1144. *Filicula petraea , rutae facie.*Hist. Oxon. ιιι. 585. *Murariasemper virens vulga-  
ris,* Dill. Cat. 73. DaLE. *Capillaire blanc.*

C’est une très-petite plante , qui croît rarement à plus  
de trois pouces de hauteur. Ses tiges font foibles, de  
couleur blanche; elles poussent un grand nombre de  
petites feuilles rondes , épaisses, semblables à celles  
de la rue , dentelées aux extrémités , d’tm Verd blan-  
châtre, couvertes dans leur partie inférieure & lorf-  
qu’elles ont toute leur grandeur, de graines menues  
comme de la poussiere. On la trouve fur les pierres  
des Vieilles murailles & des Vieux bâtimens. Sa petite  
racine est fibreusse & elle demeure attachée aux lieux  
où elle croît, pendant plusieurs années.

Cette plante est un des cinq capillaires dont on fait  
mention dans les Pharmacopées, & elle a les mêmes  
propriétés que les quatre autres. On s’en fert quel-  
quefois dans les décoctions pectorales & dans les apo-  
femes diurétiques.

On a pris cette herbe pour Physsope de Salomon. Elle  
vient sur les murs dans les pays chauds , & elle est  
très - bonne dans les maladies de poitrine. Elle a le  
gout de l'huile douce , & elle corrige la puanteur de  
. l’haleine. Broyée aVec de l’eau chaude & du miel, elle  
foulage les asthmatiques & les malades qui ont la poi-  
trine attaquée. Elle proVoque les urines, elle chasse le  
gravier, & elle est d’un ufage salutaire dans l'asthme &  
dans la pleurésie. BOERHAAVE.

La quatrieme esipece *Tadiante* est *i’adiante* noir, *adian-  
tum nigrum y* Offic. *adiantum nigrum offirinarttm*, J.  
B. III. 742. Raii Hist. 1. 152. Synop. 50. *adiantum ni-  
grum vulgare.* Park. 1049. *Adiantum soliis longiori-  
bus pulverulentis eseediculo nigro.* C. B. 355. Hist. Oxon.  
III. 588. Boerh. ind. A. 26. *Onopteris mas,* Ger. 975.  
Emac. 1137. *Filicula, quae adiantum nigrum offictna-  
trum,* El. Bot. 432. *Filicula quae adiantum nigrttmolfici-  
narum pinnulis obtusioribus et acutioribus.* Tourn. Inst.  
542. Buxb. 113. *Capillaire ordinaire noir.*

Ce capillaire croît à peu près de la hauteur d’un demi-pié.  
Ses tiges Pont foibles , douces & noires , partagées en  
plusieurs rameaux qui poussent des feuilles petites, fer-  
mes, éclatantes, Vertes, assez profondément découpées  
& pointues par le bout. Elles croissent fur de petites  
branches ; elles font oppoEées deux à deux, & l’on en  
troisve dans cet ordre jssqula douze & quatorze paires.  
Le sommet de la branche fe termine comme la fouge-  
re. Les semences fiant attachées, comme une poussiere  
brune, à l’extrémité des feuilles en dessous. La racine  
de cette plante est foible & assez longue. Elle croît dans  
les haies , au pié des arbres. C’est une des cinq efpeces  
que l’on comprend fous le nom commun de capillaire.  
Elle a les mêmes propriétés que les quatre autres ; &  
l’on s’en fert de même dans les toux, dans toutes les  
maladies du poumon & des reins. Quelques Auteurs la

ADI 580

recommandent dans la jaunisse.

La cinquieme eEpece *d’adiante* est l’*adiante* de couleur  
d’or, *adiantum aureum et polytrichrim aureum,* Offie.  
*Adiantum aureum masos.* Raii Hist. I. I23. Synop.  
28. Cat. Angl. VII. 123. *Polytrichum aureum majus.*C. B. 356. Park. 1051. *Polyt. Aptileii, et masos quibuse  
dam, S. B.* III. 760. *Polytrichum Apuleel majus*, Chab.  
558. *Polytrichum vulgare et malus, capsulâ quadrangu-  
lari ,* Dill. Cat. 221. *Muscus saxatilis, autscylvestris tra-  
go.* El. Bot. 439. *Muscus capillaceus maior >pediculo et,  
capitulo crassioribus.* Tourn. Inst. 550. Bux. 219. *Au\*  
reus capillaris medius,* Herm. Hort. Lugd, Bat. 431.  
*Musteus coronatus major, pileolo villoso aureo.* Hist. Ox.  
III. 630. Boerh, Ind. A. 21. *Muscus capillaris , feu  
adiantum aureum -,* Ger. 1371. *Musicus capillaris, soit  
adiantum aureum masos,* Ger. Emac. 1559. *Capillaire  
doré.* DaLE.

C’est une petite plante longue enViron comme le  
doigt, portant beaucoup de feuilles petites , courtes  
& épaisses. Ses tiges portent en leurs fommiîés de  
petites têtes longuettes : fes racines font très - me-  
nues & filamenteuses. Elle croît dans les bois, contre  
les Vieilles murailles creVassées & humides, entre la  
mousse des Vieux arbres. Sa tête contient la semen-  
ce , qui tombe,Eur la terre lorsque le chapiteau qui la  
comme Vient à *se* séparer du reste.

C’est une des cinq plantes qui portent le nom de capiI-  
laire. On en fait rarement usage ; cependant quelques  
Auteurs lui attribuent les mêmes propriétés qu’aux qua-  
tre autres. On dit de plus qu’elle est très-bonne pourpre-  
venir la chûte des cheveux; à cet effet, on la fait bouillir  
dans de l’eau, & l’on s’en lave la tête. Dale dit que fa  
décoction est recommandée dans la pleurésie. Μιεεεκ.  
ADIAPHOROS. Αδιάφορος , d’-i privatif &slapifa, différer.

*Qui ne differe point.* **CoNsTANTIN.**

On applique quelquefois ce terme aux aIimens.

ADIAPNEUSTIA . Αδιαπνευστla, d’“ privatif & de δ/απτέω ,  
transpirer. C’est un accident qui naît de l’obstruction  
des pores. *Défaut de transpiration.* Galien en fait men-  
tion, *L. XI. Meth. Med.* GoRRÆUs.

Ce terme ne signifie autre chofe que défaut de transpira-  
tion; & ce défaut est fouvent la caufe ou l’effet de plu-  
sieurs maladies , foit aigues , foit chroniques.

ADIAPTOTOS . Αδιάπίωτος , d’“ privatif & de δταπίῶο, glif  
*fer.* Ce terme signifie *ferme.* C’est le nom que Galien  
donne à un remede contre la colique,L. *IX.* Τῶν καί à τό-  
π«ς. Ce remede est compofé de pimprenelle, de femell-  
ce de jufquiame,de poivre blanc , quarante dragmes  
de chacun ; de jus de pavots, vingt dragmes ; de safran,  
six dragmes ; d’opobalfamum, trois dragmes. Faites du  
tout un électuaire. Ce remede paroît avoir été nommé  
*adiaptotos*, de fon efficacité constante dans la plupart  
des coliques. GoRRÆUs.

ADIARRHOEA’ Αδιαῥῥόια , dlo privatif & de *siuffiu }* COU-  
ler. Suppression générale de toutes les évacuatÎOns né-  
cessasses du corps , & rétention de toutes les humeurs  
qui doivent être expulfées. FobsIUs.

ADIB. Animal dont Avicenne a fait mention. Castelli  
croit que c’est le loup.

ADIBAT. En jargon alchymiste, *mercure.* R Ut an D.  
JOHNSON.

ADIBISI ou ADIBIZI, *Testudo, tortue.* Le mot alle-  
mand par lequel Ruland interprete celui-ci, signifie li-  
maçon. BULAND.

A DID A C U S, ou selon Ruland, ADIDE ALAR-  
CHOS, ou ADIDA LARCHOS, ou CALCECU-  
MENON. Johnson, le copiste de Ruland, & Castelli  
ont prudemment banni de leurs Dictionnaires ces mots  
& quelques autres, dont la signification est encore plus  
difficile a déterminer. Le feul Ruland a fait mention de  
celui-d ; & quand j’en apporteras la définition qu’il  
en donne, je ne vois pas que le Lecteur en fût plus insi  
truit, ni qu’il en tirât quelque utilité.

ADJECTIO, ou ADD1TIO , *Addition* , l’actlen par  
laquelle on fupplée en quelque ehofe ce qui y manque.  
CasTELLI.

381 ADI

ADICE. ’Αδἰκη. On donne quelquefois ce nom à l’ortie. (  
**GORRÆUS.**

ADIPSATHEON. C’est, selon Pline, un arbrisseau  
couvert d’épines, qui croît dans les Ifles de Nigros &  
de Rhodes. Ρεινε , *L. XXIV.* c. 13.

ADIPOSA MEMBRANA. Voyez *Cellulosa membra-  
na & Adeps.*

ADIPSON. ἌΛψοὴ, d’a privatif & de Asta, soif,  
Hippocrate dit dans fon traité *de Ratione victus in acutis,*que la tssane est, à casse de *sa* partie glutinesse, un  
*adipfon ,* ou qu’elle préVÎent & étanche la soif. Dans le  
même ouvrage, il applique ce mot à l'oxymel, auquel  
il attribue la même propriété qu’à la tifane.

On appelloit de ce nom tous les remedes propres à preve-  
nir ou à calmer la foif, foit qu’on les prît en boisson,  
Eoit qu’on en fît des gargarifmes. On peut aussi l’appli-  
quer à ceux qui écartent la fecheresse : car la fecheresse  
étant la caisse principale de la foif, il est évident que  
ce qui étanche la foifdoit être humectant; si la fraî-  
cheur fe réunit à cette première qualité, l'effet n’en fe-  
ra que plus prompt, car la fraîcheur tend à confervet la  
moiteur, que le feu tend à détruire. Il y a toutefois  
plusieurs ingrédiens chauds capables d’appaifer la foif;  
tels font la réglisse & le poicre, en les gardant dans la  
bouche; la réglisse, en vertu de fon fuc humide & vise  
queux ; le poivre, par la vertu qu’il a en picotant d’at-  
tirer dans la bouche, & de faire féparer une grande  
quantité de falive. On peut encore mettre au nombre  
des *adipsons* les éclegmes & les potions rafraîchissantes  
dont Galien a fait une multitude de defcriptions *Lib.*τω. κἀΐἀ τόπους.

AD1PSOS. ’Άδιψοο ; *Palmier d’Egypte.* C’est un grand ar-  
bre qui ne vient pas droit, verd, ayant l’odeur du co-  
gnacier, la feuille du mirthe, le fruit du caprier. Ce  
fruit a une odeur agréable : mais il n’est pas bon à man-

\* ger , il n’est point renfermé dans une coquille. Lorf-  
que le fruit n’est pas encore mûr, on l’appelle παροβάλα.ο ;  
lorfqtl’il est mûr & noir, on l'appelle φοιεικοβάλανος. Théo-  
phraste donne à cet arbre le nom de Βαλανος , c’est-à-dire,  
glandée, à cause de fon fruit. Comme ce fruit cueilli  
avant qu’il foit mûr, a la vertu d’étancher la foif, l'ar-  
bre qui le porte s’appelle encore ἀ'δ,ψος. Salinus prétend  
que ce dernier nom lui vient de ce qu’une potion faite  
de fon SUC, qui est aigre, raffraichissant & astringent,  
étanche la foif, de même que celle que l’on prépare  
avec nos poires, nos pommes & la corme.

La réglisse est aussi appellée *adipses* par Théophraste,  
Diofcoride & Pline, parce que le'fuc visqueux & doux  
de fil racine calme la foif & la faim. C’est pourquoi on  
l’ordonne quelquefois aux hydropiques, qui font tou-  
jours altérés.

AüIPsOs est encore le nom d’une pilule composée par  
Asctépiade de la maniere suivante.

Dissolvez la gomme dans des jaunes d’œufs frais ; & ajou-  
tez- la enfuite aux autres ingrédiens : réduifez le tout  
en poudre très-menue ; mêlez bien les poudres, & leur  
donnez la forme de pilules. Faites les fécher , & or-  
donnez-en une au malade, qui la tiendra fous sa lan-  
gue, & qui la fucera. Galien fait mention de ce re-  
**mede,** *L, III.* **TiO καίà τόπους, CORRÆUS.**

ADIR1GE. Ruland rend ce mot par ammoniac : c’est ap-  
paremment du fel ammoniac qu’il veut parler ; ce Eel  
étant en chymie d’un ufage beaucoup plus grand que  
la gomme de même nom, & étant souvent appelle par  
cette raison du nom feul d’ammoniac.

ADJUTORIUM. Llos du bras appelle plus ordinaire-  
ment *ï’humerus.* CasTELLï d’après *Jean PAnvlels &c  
Vestale. 6*

**ADJUTORIUM** se dit quelquefois d’un remede extérieur ap-  
pliqué fur la partie affectée, pour concourir par fon ac-

A D I 39\*

tionavec un remede intérieur. CasteiX! d’après *Th H  
dorus Priscianus.*

ADJUVANTIA, *Aidans.* On désigne par ce mot les  
remedes qui aident & fortifient la nature dans la curé  
des maladies.

ADIYLISTOS. Αδνύλιστο ,d’« privatif & de δῶλὶ?», couler ;  
du vin qu’on n’a point passé , qui est fur la lie. On en  
Issoit ainsi toutes les fois qu’on voulait conferVer à de  
certains vins toute leur force & tout leur gout. Quant  
à d’autres vins qu’on vouloit affoiblir pour llufage de la  
Medecine, & rendre plus doux & plus gracieux à boi-  
re , on pratiquoit aussi quelquefois la même méthode^  
GoRRÆUs.

A D M

ADMIRABILIS, *Admirable.* Epithete que quelques  
Chymistes ont donnée par hyperbole à quelques - unes  
de leurs compositions. Ils l’ont appliquée généralement  
à toutes les pierres factices & médicinales, dont il y a  
un grand nombre. En voici une dont M. Lemery don-\*  
ne la defcription, & qu’on a ainsi nommée, dit-il, à  
caisse de *ses* grandes qualités.

Mettez le mélange dans un pot de terre vernissé ; humet»,  
tez-le en consistanCe de miel avec de l’huile d’olive.  
Puis-ayant mis le pot fur un petit feu, faites dessécher  
doucement la matiere, jufqu’à ce qu’elle ait pris la  
dureté d’une pierre : gardez la couverte ; car elle s’hu-  
mecte aifément.

Elle est détersive, vulnéraire, astringente ; elle résiste à  
la gangrene; elle arrête le fang, étant appliquée feche  
ou dissoute. On l’emploie pour les cataractes des yeux  
en collyre, pour les ulceres fcorbutiques, pour les vieil-»  
les gonorrhées, en injection. On ne s’en fert qu’exté-  
rieurement.

On doit obferver de modérer un peu le feu dans cet-  
te opération, à cause de la volatilité du camphre;  
mais quelque foin qu’on y apporte , il s’en dissipe  
toujours une grande partie. Pour suppléer à ce dé-  
faut , on peut en ajouter quelques grains dans la pies-»  
re, à mefure qu’on veut s’en fervir. Εεμεηυ.

Castelli cite une pierre *admirable* de Junken.  
ADMISURAB *s terre.* **RULAND.**

ADN

ADNATA TUNICA, *tunique de l’œil,* qu’on appelle  
aussi la conjonctive & l’albuginée. Elle forme ce qu’on  
appelle le blanc de l'œil. Elle est formée par une ex-  
pansiOn tendineufe des mtssclcs qui fervent à moiiVoir  
l’œil. Elle couvre tout le globe de l’oeil, excepté la  
partie antérieure qu’on appelle la cornée. On ne la  
compte point entre les *tuniques* propres. Elle est d’u-  
ne extreme sensibilité ; & elle abonde en veines & en  
arteres, qu’on apperçoit aisément dans l’inflammation  
des yeux. WINSLOW, ÜRakE , Κειε, .

Cette *tunique* couvre la partie de l’œil qu’on appelle le  
blanc. Elle s’étend en rond , & elle s’unit avec les deux  
paupieres. En s’avançant ainsi jusiqulau haut de la par-  
tie interne des paupieres , elle empêche que les corps  
étrangers n’entrent dans l’intérieur de l’œil. D’ailleurs  
elle aide par fon poli à rendre Insensible la friction des  
paupieres fur les parties de l’œil qu’elle couvre. CHEt  
**SELDEN.**

ADNATA ou ADNASCENTIA. Ce sont ces repro-  
ductions nouvelles qui s’engendrent sous terre, & qui  
partent du lis, de l’hyacinthe, du narcisse, &c. qui de-  
viennent à la longue des racines réelles : en un mot  
c’est ce que nous appcllons des cayeux. MILLER.

383 ADO

On entend encore par ce terme tout ce qui croît avec les  
corps des animaux & des végétaux, & ce qui en fait  
partie inféparable, comme la laine, les cheveux, les  
cornes & les fruits; ou accidentelle, comme les flln-  
gus, le gui & les excrefcences, GaLIEN..

On éerit quelquefois *agnata,*

ADO

ADOC , *lait.* RULAND.

ADOLESCENS. Les bares de fer qui soutiennent le  
feu dans un récbaut ou dans un fourneau. Telle est au  
moins la signification du mot allemand par lequel Ru-  
land rend le terme *adolescens* : mais je ne fai d’où il l’a  
tirée. Le mot allemand *cssgrender,* auquel on pour-  
roit encore trouver un autre fens. Entre les autres ex-  
travagances qui vinrent eh tête à Paracelse, il eut cel-  
le de produire un homme fans l’assistance de la femme,  
par une fuite apparemment du mépris qu’il fassoit du  
fexe, il n’éût pas été fâché de le priver de cet avanta-  
ge, qu’il possede exclusivement. Scs Disciples difent  
qu’il produisit effectivement quelque chofe qui en  
avoit la forme, en mettant de la liqueur féminale en  
digestion dans une bouteille couverte de fumier. On  
appelle cette production *\’homuncio* de Paracelfe ; ex-  
plication qui revient au mot allemand, & qui s’accor-  
de mieux avec le mot latin.

ADONTON. ’ Αδώνιον. Gorræus prétend que c’est une *es-  
pece* d’auronne qu’on mettoit dans des pots, & qui  
fervoit d’ornemeut dans les jardins.

ADONIS FLOS. Espece de renoncule.

*Description,*

Elle a la feuille comme la camomille. Sa fleur a plusieurs  
feuilles difpofées comme dans-la rosie. Scs semences  
font renfermées dans des capsides oblongues.

11 y a deux especes de*flos Adonis.*

I. *Adonis hortensis, flore minore atrosoubente.* C. B. La  
rouge & commune.

Gerard dit que les marchandes de fleurs l’appellent rofe  
à Ruby.

On croit fa graine bonne pour la pierre, mille en pou-  
dre & insufée dans du vin. Elle foulage dans la co-  
lique. RaY d’après *Parkinson.*

Ses fleurs infusées dans du vin produisent aussi ce dernier  
effet. GERARD.

2. *Adonisfylvestrisscore luteo,soliis longioribus.* La jeau-  
ne, à feuilles longues, la fauvage. MILLER.

Ray prétend que cette efpece ne dissere de la premiere  
que par la couleur.

3. *Adonis ellebori radice, buphtaInel flore.* L’adonis à  
racine d’ellébore, & à fleur d’œil de bœuf.

Les Allemans s’en fervent dans leurs compositions médi-  
cinales, comme de l’ellébore même. Μιεεεε.

ADOR. Esipece de grain , qulon appelle encore*spelta &  
zea.* Voyez *spelta 8e zea.*

ADORAT. Le poids de quatre livres. RULAND.

ADOS. Eau dans laquelle on a éteint un fer rouge. RU-

LAND.

ADP

ADPLUMBATUM. On ne trouve ce mot que dans  
Scribonius Largus, 271. après avoir fait la defcription  
d’une efpece d’acopum, il recommande de le mettre  
dans un vase bien couvert & fermé, *adplumbato* , avec  
du plomb.

On trouve le terme *circumplumbato* employé à peu près  
dans le même fens, dans la description que Caton tait  
d’une machine propre à exprimer l'huile d’olive.

ADR

ADRA RIZA. C’est ainsi, felon Blancard, qu’on ap- (

A D O 384

pelle la racine d’aristoloche. Je n’ai trouvé ce terme  
que dans cet Auteur.

ADRACFINE. Il est ainsi marqué dans les Auteurs.  
*Adrachne Officinarum,* Park. Theat. 1490. Raii, Hist.

II. 1577. *Adrachne Theophrasti,* Ger. Emac. 1602.  
J. B. 87. *Adrachne Theophrasti arbuto, seu cemaro ,  
proxelmè accedens,* Chab. 4. *Arbutus solio non ferrato,*C. B. Pin. 460. Pluk. Almag. 49. Jonsi. Dendr, 65.  
Tourn. Cor. 41. *Arbutus diseoridis vera cometa  
dicta,* Whecl. Itin. 452. DaLE , p. 312.

On en trouve en abondance dans PIfle de Candie, fur les  
montagnes de Leuce & dans d’autres endroits , entre  
des rochers; il ressemble plus à un buiffon qu’à un ar-  
bre. Il est toujours verd. Ses feuilles ressemblent beau-  
coup à celles du laurier ; on ne peut même les en distin-  
guer que par l’odorat. Celles de *Vadrachne* ne fen-  
tent rien. L’écorce du tronc & des branches est si dou-  
ce, si éclatante & si rouge, qu’on les prendroit pour  
des morceaux de corail. L’écorce le fend en été, &  
tombe par petits morceaux. L’arbrisseau perd alors *sa*couleur rouge , & il en prend une qui tient le miltett  
entre le rouge & le cendré. Il fleurit & porte fruit  
deux fois Pan , de même que l’arbousier. *L. adrachne* a  
fes fruits tout iemblables à ceux de l’arbousier ; & il  
n’y a pas moyen de les distinguer. Quant aux arbres ,  
le premier differe du fecond , en ce qu’il ne croît que  
fur les montagnes , qu’il n’a point la feuille dentelée,  
& que Ion écorce n’est point crevassée au tronc. Son  
bois est dur, luisant & roide.

Les payfans en font du feu, & les Tourneurs des fu-  
feaux.

Théophraste le compte parmi les arbres qui ne meurent  
point, pour être dépouillés de leur écorce ; qui font  
toujours verds, & dont le fommet est couvert de feuilles  
en hiver.

On appelle cet arbre en Crete & dans toute la Grece,  
*- Ùsparacc , adracla.* **BELLUS.**

Bellonius a eu plusieurs fois occasion dans fes voyages de  
remarquer cet arbre , mais particulierement dans celui  
d’Alep à Antioche, fur les montagnes. Les voyageurs  
n’y avoientpoint laiflé de fruit, parce qu’il étoit mûr;  
qu’il est bon à manger, & qu’il est d’une couleur qui in-  
vite à le cueillir. Il vient en grappe , & il est de la  
grosseur & de la couleur de la framboife.

Tous ceux qui ont lu dans Théophraste la defcription de  
*i’Achrachne*, ne douteront point que Cet arbre ne foit  
le même que *FAdraela* de Bellus : ce qui est encore  
confirmé par la similitude des mots *Adrachne* des an-  
ciens Grecs, & d’*Adracala* des modernes.

Άδρακνη. *Adracne.* Pline prétend que celui-ci differe *d’an-  
dracne,* ανεΓράκνΡ. L’un , dit-il, est une herbe que nous  
appellens *portulaca,* pourpier; & l’autre est un arbre.

ADRAM. *Sel gemme.* **RULAND.**

ADRARAGI. *Safran des jardins.* On l’appelle encore  
*alfar, afan.* **RULAND.**

ADRARÎGES. *Encre verte.* **RULAND.**

ADRIANUS. *Adrien.* Nous lisions dans Aurelius Vic-  
tor, que cet Empereur postedoit plusieurs arts, entre  
lesiquels il compte la Medecine. Cette circonstance  
honore trop notre Profession pour la passer fous silen-  
ce. Son favoir joint à celui dés Medecins, n’empêcha  
point qu’une perte de simg, à laquelle il étoit sifjet , ne  
le jettât dans une hydropiiie qui le détermina à fe don-  
ner la mort, ne voyant aucun moyen de guérir de cette  
maladie. Il aima mieux mourir que de vivre quelque  
tems d’une façon languissante.

L’antidote qui porte fon nom, passe pour être de fon in-  
vention. En voici la préparation.

385 ADR

La plus forte dosie est de la grosseur d’tme noifette, & la  
plus petite d’une feVe d’Egypte. Il est bon pour la co-  
lique, pris dans Peau chaude aVant le fommeil. Pour  
les foiblesses d’estomac , & pour le Vomissement des  
alimens , il faut le prendre dans de Peau & du vinai-  
gre. Pour la strangurie , dans de Peau chaude ; pour la  
dyssenterie , en pilules , après lesquelles on prendra de  
Peau Vinaigrée , un peu chaude ; pour la consomption,  
il Eaut en prendre la nuit dans de l'hydromel. Pour la  
toux l.eche, en éclegme aVec du miel. Pour la morscl-  
re des Viperes & la piqtture des animaux Venimeux,  
dans du vin bouilli aVec du miel. Il proVoque les  
menstrues, si l’on le prend dans du νΐη où l’on aura  
fait bouillir du poulliot, du calament, ou de la rue.  
AETIUs, *TetrAV.Serm.* 1. c. 108;

ADROP. Ruland dit pour toute explication de ce mot,  
qu’il est fynonyme à *azar,* à *lapisipsc , azane.*

Ripley interprete *adrop* par *uzisur,* ou *plumbum ru-  
beum,* plomb rouge. *Theat. Chym. vol. II. p.* 114. & il  
entend par ces mots un compofé de la pierre philofo-  
phale, ou de la fubstance qui la produit ; comme il  
paroît par un passage femblable d’un Auteur anonyme  
dans la même collection. *volAV.p.* 472.

Castelli s’est trompé en rendant *adrop* par plomb ; car en  
langage alchymiste, le plomb désigne l’antimoine, de  
même que la Lune des Philofophes marque le régule  
d’antimoine. Ce terme doit s’entendre dans DaVÎd  
Lagneus, *Theat. Chym. vol.* 4. *p.* au fentiment  
d’Arnaud, comme s’il y aVoit Saturnus, ou antimoine,  
ou la matrice de la pierre philofophale.

ADROBOLON. ’Αδριβωλον , de ἀδρὸς , & de βῶλος , *grosse  
masse.* Le bdellium d’Inde qui est ün peu plus compact  
que celui d’Arabie , noir, plein d’impuretés, & en plus  
gros morceaux. Οον5τλντιν, GqRRÆUs.

ADROS. ’Αδρὸς, *gras, en embompoint, adulte.* Hippocra-  
te a employé ce terme dans cctte derniere significa-  
tion, *Lib. de Geniturâ.* Le même Auteur fe fcrt du mot  
ἀδρὸς pour abondamment , à l’occasion de la purgation  
des mélancoliques.

AdROs, s’applique encore au pouls, lorsqu’il est ample,  
plein, & que l’artere paroît extremement dilatée dans  
toute *sa dimension.*

*A D S*

ADSAMAR. *Urine.* **RULAND.**

ADSELLARE, Ce terme est particulier à Vegece. Je ne  
connoisque lui qui s’en fiait sierVÎ. Il signifie à la lettre  
aller à la felle. On le trouVe *L. III.* c. 45. & dans quel-  
ques autres endroits.

Castelli le cite , *De IIei rusticae scriptoribus.*

AI ST RICT1O, *Resserrement.* On entend par ce terme ,  
la rétention de quelque éVacuation naturelle caufée  
parla rigidité des parties qui fervent à Péjection ; & en  
ce siens on l’applique aux pores de la peau , & à ceux  
*Tome I.*

AD U *sud*

des intestins.

On l’applique aussi à la Vertu styptique des médicamens.  
ADSTR1NGENS. *Astringent.* Styptique. Voyez *StypV  
elca.*

A D U

ADULTERATIO, *Adultéraétion,o\x* frelaterie de médi-  
camens,par laquelle ceux que l’on fabrique ressemblent  
aux médicamens Vrais & naturels, mais n’en ont pas  
l’efficacité. C’ést un manege dont on s’est plaint dans  
tous les tems : mais il est maintenant si commun, que  
si les Magistrats n’en prennent connoissance , & ne s’y  
oppofent , on en Verra des fuites très-fâcheuses ; les fe-  
cours des Medecins deVÎendront inutiles , & la moitié  
des malades périront par cette feule caisse. C’est en-  
Vainque l’ordonnance du Medecin fera bien raisonnée,  
& fidelement exécutée par l’Apothicaire : si les dro-  
gues siont falsifiées aVec tant d’adresse , que la fuper-  
cherie ne puisse fe reconnoître qu’aux effets, Pintelli-  
gence de l’un & la probité de l'autre feront suspectes;  
& la Eanté du malade en souffrira.

Je fai bien que tout ce que je pourroisdire là-dessus, ne  
feroit nulle impreffion fur ceux qui en font coupables;  
ce n’est pas par des raifons qu’il faut espérer de corri-  
ger des gens qui n’ont aucune horreur du νοΐ & du  
meurtre; car ce font deux effets qui s’enfuÎVent né-  
cessairement de *F adultération* des remedes, lorsqu’elle  
est poussée à un certain point.

Mais une chose à laquelle je m’appliquerai scrupuleuse-  
ment dans tout le Cours de cet Ouvrage , ce stera de  
dévoiler toutes les friponneries auxquelles on est ex-  
pose par rapport aux drogues , en marquant exacte-  
ment les disterentes inanieres de les falsifier, en les dé-  
crivant avec foin telles qu’elles font, lorsqu’elles ne  
Eont point falsifiées , & en indiquant les différens  
moyens de s’aisurer de la falsification.

ADULTERIUM. Paracelse fuppofe , felon fa façon  
singuliere de s’exprimer , un mariage fymbolique en-  
tre l’ame fensitÎVe, qu’il regarde comme l'époux , & lé  
corps qui est l’épouse, felon lui. Conséquemment, fui-  
Vre l'appétit jtssqu’à surcharger le corps d’aliment, c’est  
uneespece d’adultere.

ADUSTIO. *Calcination.* Avicenne n’a point renoncé  
à l’obscurité ordinaire des Alchymistes, dans la défini-  
tion qu’il donne du mot *adustio, Theat. Chym.p.* 869.  
*Adustio autem est,* dit-il, *quando commiscetur aut aduri-  
tur , aut corrumpitur humi dit as substantialis rei.* Casi-  
telli ne s’est pas donné la peine de mettre de la clarté  
dans cette définition.

ADUSTIO , ou SIRIASIS , forte de maladie caissée  
par l'inflammation de la substance du cerveau & de fles  
membranes,& dans laquelle on a le flynciput doulotl-  
reux, les yeux creux , le viflage pâle , & le corps mai-  
gre & *sec.*

Le remede indiqué dans cette maladie, est d’appliquer  
flur le deVant de la tête un jaune d’œuf avec de l’huile  
de rose, en forme de Uniment. θΕΐΒΑ5Ε,ύμυορ. *L. V.  
cap.* 13.

On peut encore appliquer sur la même partie les feuilles  
du tournefol appelle*scorpiurus,* ( parce que fes seuil-  
les & Ees branches s’entrelacent les unes dans les au-  
tres, comme la queue d’un Scorpion ) ou la peau d’une  
courge , ou celle qui enveloppe la pulpe de la cour-  
ge ou le si.ic de la morelle des jardins, avec de l’huile  
de roses. ÆloINETE. L. Z. c. 13.

A D Y

ADY, Le *Palmier* de l'Ifle de Saint Thomas. C’est un  
trcs-grand arbre , exeédant en hauteur le pin j son  
tronc est fort, droit, nu, partant feul de *sa* racine,  
d’un bois clair & léger. Il est plein de *lue.* Ses seuil-  
les ressemblent à Celles du palmser qui porte le coco.  
Son sommet est orné d’une mulntude de branches. Si  
l’on coupe ces branches, ou si l’on sait une ouverture au  
tronc, il en fort des larmes ou un fisc, que les Indiens

B b

*foy* A D Y

ne manquent pas de receVoir dans des vafes. Il leur  
tient lieu de νΐη. Cette liqueur enivre aifément. Elle  
est douce au fortir de l’arbre , mais elle s’aigrit en peu  
de jours. Les branches qui n’ont point été oflênfées,  
portent du fruit. Les habitans de l’Ifle de Saint Tho-  
mas ne recueillent point les bourgeons de *i’ady,* corn-  
me les Indiens recueillent ceux du palmier qui porte le  
coco.

Les Portugais appellent le fruit entier de *i’ady, caryoce,  
& caryosse s 8c* les naturels du pays , *abanga.* Son écorce  
extérieure est jaune : fous cette écorce , on trouve une  
pulpe jaune ; & au centre de la pulpe, une pierre  
dure & noirâtre qui contient une amande noire avec  
fa peau , blanche quand elle est pelée, & qui est bonne  
à manger. Le fruit entier est de la forme & de la grof-  
feur du citron. Les habitans le mangent roti, & ils en  
fervent fur leurs tables les amandes toutes crues, mê-  
lécs aVec de la farine de mandioc.

Ils croient que ces amandes ont au fupreme degré la Ver-  
tu de rendre les forces aux malades , à qui ils en font  
prendre trois ou quatre fois par jour. Ils tirent encore  
de l’huile de ce fruit ; & Voici la maniere dont ils s’y  
prennent. Ils fép arent la pulpe du noyau.; ils la jet-  
tent dans une assez grande quantité d'eau chaude,  
qu’ils font bouillir enfuite sim le feu pendant un tems  
considérable , remuant toujours .la pulpe , puis ils la  
retirent de dessus le feu. Ils la laissent reposer jufqu’à  
ce que toutes les parties grossieres soient descendues  
au fond du Vase ; après quoi ils enleVent avee une  
cuiller l'huile qui nage sur la surface de l'eau. Après  
cette opération , ils augmentent la quantité d’eau  
chaude, & ils recommencent tout ce qu’ils ont fait  
jufqu’alors. L’huile est de la couleur du fafran. Lorf-  
que le froid ne la fige point, elle eft bonne à man-  
ger , & les habitans s’en ferVent, comme nous nous  
ferVons de l’huile d’olÎVe & du heure. Cependant il  
faut conVenir qu’elle n’est comparable ni à l’un ni à  
l’autre pour l’odeur , ni pour le gout.

Ils s’en frottent les parties dtl corps où il y a de la roi-  
deur & de la contraction. Ils la croient d’une efficacité  
singuliere contre la rigidité des tendons. Ils s’en oig-  
nent tout le corps après l’exercice, ou lorfqu’ils se  
fentent fatigués du traVail. Dans l’exereice , les par-  
ties similaires du corps s’exhalent, difent-ils, & se  
fechent fur la peau. Or, on préVlent, ajoutent-ils», les  
fuites fâchetsses de cet effet, en se frottant légerement  
avec cette huile. En un mot, c’est leur *acopum s 8c* ils  
le regardent comme un excellent remede contre les  
lassitudes. RAY, *Hist. Plant.*

ADYNAMIA. ’Αδ.ναμἰα, d’a prÎVatif, & de δυναμίι , *force.*Foibleffe, abbattement occasionné par une maladie.  
V oyez *Adynatos.*

ADYNAMON, a la même étymologie que le motpré-  
cédent. C’est une forte de Vin qu’on fait en mettant  
dans deux gallons & demi de νΐη doux, la moitié autant  
d’eail, qu’on fait bouillir jufqu’à ce que le tout soit ré-  
v duit à une quantité égale à celle de Peau qu’on a mise.

Il est bon pour les personnes malades , lorsque le νΐη  
pur est trop fort pour elles; car ce νΐη est foible, &  
c’est de-là qu’il tire le nom *d’adynamon.* Diofcoride  
veut qu’on mette autant d’eau que de vin, qu’on ré-  
duife le tout à la moitié, & qu’on conferVe le reste  
lorfqu’il sera froid , dans un vaiffeau bien bouché.  
**GoRRÆUs.**

ADYNATOS. ’Αδύνατος, a la même étymologie *cfoeady-  
namia & adynamon.* Ce terme signifie dans Hippocra-  
te, foible, débile, abbattu ; & cette foibleffe, felon  
cet Auteur, est un très-fâcheux fymptome dans les  
maladies où il n’y a point eu dléVacuation capable de  
la caufer. Lorfqulclle est accompagnée de felles fré-  
quentes , de lassitude , de mal de tête, de foif, d’in-  
fomnie , & lorfque le malade parle tout seul, de ma-  
niere à ne pouVoir être entendu , c’est une marque que  
le délire est proche. *Praedic. L. I. Coac. praenot.*

A E A 38S

A E A

ÆAZO. ’Αιαξω, *se plaindre, crier, gémir.* Fœsms,  
CASTELLI, d’après Ηιρροοαλτε.

AED

ÆDEI.A. Άιδοῖα, de αἰδἀς, *modestie.* Les parties honteu-  
fes, *pudenda.* Les parties qui ferVent à la génération  
dans l’un & l’autre fexe.

AEDES. ’Αηδής, d’" prÎVatif, & de ὴδὴς, *doux ;dégoutant3désagréable.* Il fe dit quelquefois des alimens.

Æ G A

ÆGAGROPILA, de ’,Αι>αγῥ.ος , *Chevresauvage, Chamois,*& π~λος , *balle.* Velfchius a fait un Invre des vertus de  
*F Ægagropila.*

C’est une petite boule qu’on trouve dans l’estomac des  
dains & des boucs en Allemagne. Quelques-uns ont  
prétendu qu’elle étoit formée par le doronic que  
ces animaux paissent : mais on fait maintenant qu’d-  
le est compofée de poils qu’ils avalent ; & l’on trou-  
ve de pareilles boules dans l’estomac des bœufs,des  
cochons , des fangliers , &c. & conféquemment elles  
n’ont aucune propriété médicinale, quoiqu’on aient  
dit ceux qui fe trompant sim leur origine , les ont re-  
commandées dans les flux de seing, les hémorrha-  
gies , &c. Ils imaginoient qu’elles devoient aVoir les  
vertus des plantes dont ils les croyoient formées. Ils  
les ont aussi ordonnées pour le Vertige , & cela fondé  
fur ce que les boucs grimpent fur des rochers très-es-  
carpés , sans que la profondeur qu’ils ont au-dessous  
d’eux les étourdisse. GEOFFROI.

Æ G E

ÆGEIRINON. Αιγείρινον , de αι>ειρος? *Peuplier.* C’est le  
nom qu’on a donné à un onguent , dont le fruit ou le  
chaton du peuplier est un des principaux ingrédiens.  
Voici la maniere de le préparer.

Au printems, lorfque les Eemences du *peuplier* noir ont  
une plus grande quantité de résine autour d’elles,  
broyez-les , & mettez-en quatre onces dans une pin-  
te d’huile douce. Laissez-les en digestion pendant qua-  
rantc jours au foleil ; ou faites-les bouillir pendant  
trois heures dans un double Vaisseau ; passez ensiuite  
le tout, & l’onguent sera fait. PaUL ÆgINEts, L.V/L  
c. 20.

( Il entend apparemment par un double vaisseau, ce que  
nous appelions un vaisseau circulatoire. )

ÆGEIROS. Άιγνιρος , *le Peuplier.* Hippocrate ordonne  
neuf graines de peuplier de Crete broyées dans du Vin  
rouge, comme nne potion propre à hâter l’expulsion  
du fœtus. Fœsius prétend qu’il est question dans ceten-  
droit du *peuplier* noir. Voyez *Populus.*

*Æ* G I

ÆGIDES. Αἰγιδης. C’est le nom d’une maladie des yeux.  
Hippocrate en fait mention , *Praedic. L. II. 8c* c’est  
dans cet endroit , felon Fœsius, de petites cicatrices  
blanches formées sur l’œil par une fluxion d’humeurs  
corrosives : mais ce Commentateur rend le même  
terme d’une autre façon dans un autre endroit. Il  
dit dans fes remarques fur les *Coac. praenot.* 218. qu’aegi-  
*des* signifie de petites concrétions blanches, d’humeurs  
qui s’attachent à la prunelle, & qui obscurcissent la  
vue. Castelli reprend Fœsius, pour avoir appelle une  
de ces cicatrices ou concrétions, «ἰ,ὸς, au lieu d’alliài,  
dit-il. Mais il n’est pas bien décidé que cette correc-  
tion sioit juste , non plus qu’il faille prendre en deux  
fens différens le mot *aegides* dans les deux passages

389 ÆGI

d’Hippocrate, où il fe trouVe. Crispinus rend «ἰπαρpar  
une petite membrane ou cicatrice blanche dans l’œil.  
Dans les inflammations des yeux, où l’affluence des  
humeurs à cette partie est considérable, nous remar-  
quons fréquemment de petites taches s’éleVer fur la  
prunelle , & augmenter quelquefois jufqu’à acquérir  
l’apparence d’une membrane déliée. Mais ces taches  
disparoissent d’elles-mêmes , lorfque l’inflammation  
est dissipée, &les humeurs détournées ailleurs.

Si on attaquoit ces taches aVec des poudres corresiVes ou  
aVec des collyres, alors la matiere dont elles sont for-  
mées fe durciroit, se fixerait dans l'endroit où elle est  
attachée,& il fieroit quelquefois impossible de la détrui-  
re par quelques moyen que ce foit.

Il me femble que ce fiant ces taches qu’Hippocrate a dé-  
signées par le mot *aegides.*

ÆGIDION. Αοιδιον, de αἰγιἀς Ou αἰγἰς. Nom d’un collyre  
décrit par Aétius contre les fluxions ou inflammations  
des yeux. AbTIUs.

ÆG1LOPS. ’Αι,ιχωψ, ycufe. C’est le nom du *Cerrus mas  
majore glande.* Parla

Gerard en fait mention flous le nom de *Cerris masore  
glande.*

C’est le *Quercus , calyce echinato, glande masore -,* ἀιγίλωψ !  
*Ideorum , aseris rnaurorum, cerrus laelnorum* de Casp.  
Bauhin.

Castp. Bauhin pense que c’est aussi *i’as.pris* de Theo-  
phraste.

On Voit à Venise une grande quantité de Coquilles des  
glands de cet arbre. On les appelle en Vénitien *Val-  
Imia,* du nom de Vallonia, Ville de Dalmatie, autre-  
fois Apollonie, d’où on les tire. On s’en fert à Venife  
à préparer les peaux, ainsi que nous faisions de l’écorce  
de chêne.

Voici la description que J. Bauhin donne de la coquille  
du gland de cet arbre, que Valerand Dourez avoit ap-  
portée du Cap d’Istrie.

Sa cavité avoit un pouce & demi de largeur, & un peu  
moins d’un pouce & demi de profondeur. Elle était  
hérissée d’une multitude de pointes très-aigues & très-  
fortes; ce qui lui donnoit quelque ressemblance aVec  
un morceau de rocher fort anguleux. Elle n’avoit pas  
moins de trois pouces de diametre dans fa plus grande  
dimension. Le dedans en étoit couVert de poils ; fes  
écailles étoient larges & d’un blanc cendré. Je ne fai  
si quelqu’un a déja donné la defcription de l’arbre.  
Ceux que l’on trouVe fur la route de Pefaro à Rome,  
font, à ce que je crois, les mêmes que ceux qu’on voit  
aux environs du lac de Bolfene, & que Lobel a décrits.  
Mais la coquille des glands de ces derniers est plus  
petite , plus douce, & moins anguleufe.

Il paroît encore que cet arbre est le même que celui dont  
Dalechamp envoya des branches à Bauhin. Ces bran-  
ches portaient des feuilles du chêne ordinaire. Elles  
étoient feulement un peu plus longues & découpées  
d’tme façon plus déliée & plus profonde. La furface  
supérieure en étoit éclatante. Celle de dessous étoit  
d’une couleur cendrée. Le fruit y étoit fortement atta-  
ché , & les coquilles des glands tout hérissées de  
pointes , avoient un pouce de diametre. A la vérité le  
gland n’étoit pas encore mûr ; & fes coquilles étoient  
en tout fens fort ressemblantes aux coquilles anguleu-  
fes du chêne de Bourgogne.

Les feuilles du *cerrus* que nous vîmes aux environs du  
Lac de Bolfene dans la Tofcane, fiant exactement tel-  
les que celles que Bauhin vient de décrire ; quant aux  
coquilles des glands , elles étoient fort différentes de  
celles du *cerrus,* que les Venitiens appellent *Vallonia.*L’ufage de ces coquilles est de suppléer à la noix de  
galle, dans la teinture des laines en noir. Mais la cou-  
leur qu’elles donnent est plus foible , moins durable,  
& par conféquent moins estimée. R a Y. *Histe des  
Plant.*

Jly a quelques autres Végétaux qui portent aussi le nom  
*d’Ægilops.* Tels fiant les sisiVans.

*Festuca avenacea sterilis elatior.* C. B. *Bromos herba sive*

ÆG1 390

*avena sterilis.* Parla Bromos sterilis Gelli *iEgdops Mat  
thiolo.* J. Β.

Les racines de cette plante font pleines de petites fibres  
entrelacées les unes dans les autres. Toutes les tiges  
ont une racine commune ; elles s’éleVent à la hauteur  
d’une coudée & plus. Elles font foibles & dÎVifées  
par plusieurs nœuds; elles en ont jusqu’à cinq. Elles  
portent chacune un épi coupé en plusieurs endroits ,  
dont de petits lambeaux font sisspendus à des filamens  
foibles & longs. Cet épi est composté de plusieurs eou-  
ches d’une fubstance compacte , couchées les unes fur  
les autres , & renfermées dans de petites poches ou  
facs, ce qui lui donne une forme peu différente de  
l’épi cossu de l'avoine ; il porte une longue barbe,  
douce & quelquefois de Couleur de pourpre.

Les feuilles de cette plante font d’une- moyenne gran-  
deur, rudes & velues à l’extrémité. Lorfqu’dle devient  
paille,fa racine fe feche. Elle croît fur le bord des  
haies, des fentiers & des prés , au mois de Mai.

Tragus recommande la décoction de fa racine dans du  
vin blanc, comme un rernede excellent contre les vers  
des enfans. RAY.

Voici la defcription que Diofcoride donne de *Faegelops,  
L’Ægilops,* dit-il, est une petite plante , dont les feuilles  
ressemblent à celles du froment, mais elles sont plus  
douces. Elle porte fes graines tout à fa fommité. Ces  
graines font au nombre de deux ou de trois ; elles font  
de couleur rouge, & enfermées dans des capsides bar-  
bues. Le cataplasine fait aVec cette herbe & le mlel,  
refont les tumeurs & guérit l’aegisops. On détrempe  
aVec sim fisc de la farine, qui *se* durcit enfuite ; &llon  
consente cette farine pour les cas dont j’ai parlé. Dw-  
CORIDE, *l. IV. c.* 139.

Voici encore une autre espece d’aegisops.

*Festuca longissimis aristis* , C. B. *Ægilops BromoideséTafr*Ger. L’*avoine sauvage , barbue.*

Elle pousse plusieurs feuilles oblongues, étroites & peti-  
tes; elles font très - artistement bouclées. Au milieu  
dselles s’éleVent trois ou quatre tiges menues, à la hau-  
teur d’un pié, portant chacune un épi semblable à ce-  
lui de l’avoine, avec des capsules vuides, d’une cou-  
leur rouge , brune, édatante. Ces épis fiant armés dlu->  
ne longue barbe, qui partant de ces capsides estincli\*  
née de tout côté.

Cette efpece *d’aegilops* est fart commune en Allemagne.  
Tabernamantanus la trosrva entre Worms & Franken-  
dal. Comme *sa* barbe est foible, elle dégénerequel-  
quefois en boucles.

La troisieme efpece *d’aegilops* est

*L’Ægilops NarbonensisAOlu Festuca, sive aegilops Narbo-  
nensis.* Parle. *Festuca Italica,* Ger. *Gramen jestuca*XIV. *sive festuca altera capitulis duris,* C. B.

Cette plante a une petite racine blanche & fibreufe. Elle  
pousse quelques tiges foibles, à peu près à la hauteur  
d’un pié. Ces tiges ont peu de feuilles, & ces feuilles  
ressemblent assez à celles du froment & de l'orge ; mais  
elles font plusuniès & plus douces; elles font velues  
fur les bords. Aux fommités cles tiges font quelques  
petits épis; ces épis contiennent deux , trois ou quatre  
grains fort durs qui ressemblent beaucoup à ceux de  
l’orge, lls font enveloppés dans une efpece de cosse ou  
de sac, & de l'extrémité de ces l'acs il en part une bar-  
be blandie, longue & droite.

Cette plante est fort commune en Sicile, en Italie, en  
Languedoc , & en ProVence. Elle croît dans les lieux  
fabloneux & chauds ; on la trouVe aussi dans les champs  
parmi l’orge & le froment. *Lob. C. B.* On la CtiltiVe  
dans les jardins. Elle y Vient un peu plus haute & un  
peu plus forte ; & les épis ont cinq ou six grains. On  
en distingue en Sicile de deux especes , une blanche  
& une noire. Celle - ci a la barbe plus droite. *Caes.*( nous n’aVons point remarqué cette différence.)

Nous aVons expérimenté plusieurs sols fa Vertu dans l’ae-  
*gielops*, furtout lorEque le mal commençoit à e for-  
mer , aVant qu’il eût fait quelque progrès considérable.  
Elle resserre & desséche sans échauffer beaucoup. Si  
B b *ij*

39ï Æ G I

T’on mêle fia graine avec celles qui entrent dans lacom-  
position de la biere , elle lui communiquera la vertu  
dlenicrer plusd'romptement. LoB. RaY 1289. 1290.

I/ÆgILOPs ou *Fanchilops,* est un abfcès au grand angle ,  
de l’œil, proche le nez, qui contient du pus, quis’ou- ,  
vre, qui si2 vuide par le coin de l’œil, ou qui, s’il vient  
à rongerl’os, fe vuide par le nez. GaLIEN , *in Efag. vel  
Med.CiMy*

Il *se* forme quelquefois entre l’os du nez & le grand an-  
gle de l’œil un tubereule femblable à un abfcès, qui  
s’ouvre ordinairement dans l’angle, & qui devient de  
difficile guérison, s’il a été négligé. GaLIEN, *de Compose  
Med. Sect. Loc. L. V, C.* 1.

L’*Anchilops,* est une tumeur formée dans le grand an-  
gle de l’œil, qui contient du pus qui coule ou ne cou-  
le point. GaLIéN, *Desinelt. Med.*

*T’Ægilops* est un abfcès situé proche le grand angle de I  
l’œil. La cure en est difficile , parce que l'os fubja-  
cent n’étant point d’une substance compacte, estaifé-  
ment endommagé. Αετ. *lib. VII. c.* 87.

*D Ægilops* est un absitès sormé entre le grand angle de  
l’œil & le nez, qui, s’il vient à percer & à être négli-  
gé, ronge l’os & dégénere en fistule, avant que Pabfi-  
cès fioit ouvert & qu’il y ait ulcere ; on l’appelle *an-  
chilops.* P. Æ.GINETE , *Lib. III. c.* 22.

L’*Ægilops* est une tumeur qui suppure, entre le grand  
angle de l'œil & le nez. P. ÆgINETE,L. *VI. c.* 22.

*T’Ægilops* est un abfcès entre le grand angle de l’œil &  
le nez. Tant que llabsitès n’est point ouvert, onl'ap-  
pelle *anchilops.* Si on le néglige, lorsqu’il est ouvert,  
il dégénere en fistule , il attaque l’os, & la guérifion  
en devient très-difficile. AetUARIUs, *L. i.deDiagnos.  
Pat F* c, 7.

A l’angle de l’œil, proche le nez, il *se* forme une espeœ  
de petite fistule qui rend perpétuellement une humeur.  
Les Grecs l’appellent *Ægilops.* C’est une incommodi-  
té perpétuelle pour l'œil. Quelquefois elle ronge l’os  
& pénétre jufques dans le nez. D’autres fois elle de-  
vient chancreufe , & cela lorfque les veines paroissent  
tendues & recourbées, la couleur pâle & la peau dure,  
& qu’il y a disposition à l’irritation : alors l'inflamma-  
tion s’étend aux parties voisines. 11 est dangereux d’en-  
treprendre la cure de celles qui siont chancreusies. Les  
remedes ne font ordinairement en ce cas que hâter la  
mort.

Lorsique Pulcere a pénétré dans le nez , les remedes Pont  
inutiles , le mal est incurable. S’il ne s’étend point au-  
delà de l’angle de l’œil, la cure en est difficile : mais  
on peut l’entreprendre. Plus l’ouverture de Pulcere  
Eera proche de l’angle, plus la cure sera difficile; Peso  
pace dans lequel on aura à travailler en étant d’autant  
plus petit. L’ouvrage fera d’autant plus facile, que le  
mal fera plus récent.

Il faut prendre la partie supérieure de l’ouverture avec  
un crochet, & couper tout ce qui sera creusé, comme  
dans la fistule , jufqu’à ce qu’on foit parvenu à Pos ;  
on prendra bien garde de ne point offenser l’œil, ni  
les parties adjacentes. Si l’os est carié ; s’il saut le cau-  
tériser , c’est une partie de l’opération qu’il faut faire  
avec beaucoup de foin. Dans ce cas quelques-uns Ee  
fervent de caustiques qui puissent exfolier une grande  
partie de l’os, tels que le chalcanthum, le chalcitis ou  
le verd-de - gris. Ce dernier agit plus lentement &  
moins efficacement que les deux autres. Après qu’on  
aura cautérifé l’os, on travaillera à l’exfolier, de mê-  
me que tout autre os sur lequel on auroit fait la mê-  
me opération. CELÉE. *L. VII. c.* 7.

*'Ægilops* vient d’»if, bouc & de νὰψ, œil. Parce que ceux  
qui font attaqués de ce mal, ont les yeux tournés,  
comme on le voit aux boucs. Virgile a fait allusion à  
cette disposition des yeux de bouc , lorsqu’il a dit,  
*trans.versa tuentibus hircis.* Avant que la tumeur foit  
ouVerte, Paul Æginete l’appelle *anchilops ;* il l’ap-  
pellc *aegilops*, après qu’elle est Ouverte. Les Ecrivains  
modernes ont adopté cette distinction. Avicenne nom-  
me dans fes Ouvrages ce mal *Garab & AlgaraIn*

*)*

Æ Gï 3p2

C’est un tubercule formé dans le grand angle de l’œil ,&  
ce tubercule est ou fcrophuleux , ou enkysté , ou de la  
nature d’un méliceris. Il a du pendïant à s’étendre.  
Lorfqu’il est profond , on l'appelle fistule lachryma-  
le, foit qu’il foit calleux ou non calleux. WtsEMAN.

La matiere contenue dans cette tumeur, est si acre & si  
corrompue qu’elle ronge non-feulement la peau, mais  
les conduits lacrymaux, la graisse placée aux environs  
du globe de l’œil & quelquefois les *Os planum*, & mê-  
me les parties voisines du nez où elle porte fouvent  
une carie très-dangereuse. Les conduits lacrymaux,  
tant supérieurs qu’inférieurs, en font quelquefois tel-  
lement endommagés, que les larmes confondues avee  
le pus , coulent continuellement dans l’œil par les  
points lacrymaux -, & engendrent enfin une fistule la-  
crymale réelle : il arrive d’autres fois que les larmes  
dégoutent feulement de l’oeil, & la maladie s’appelle  
-alors assez exactement du nom *d’épiphora.* HEIs-TER.

L’*Ægilops* est assez ordinairement accompagné de fistule  
lacrymale, & cela vient de ce qu’il est situé de façon  
que les larmes & la matiere ne peuvent passer dans le  
nez, & conféquemment doivent affoiblir & dilater par  
degrés le seic lacrymal.

La principale caisse de *Faegilops s* est un absitès qui naît  
à la sitite d’une inflammation. 11 est souvent produit  
par la petite vérole, & par l’ophtalmie, HEISTER.

Les catsses de *\’aegilops* fiant les mêmes que celles qui oc-  
casionnent des tumeurs pareilles en d’autres endroits.  
Il y a quelque cas où il est produit par une fluxion >  
& où il *se* manifeste d’abord comme un petit phleg-  
mon. Ce mal est fouvent un fymptome du mal *véné-  
rien.*

S’il fe forme par congestion, comme l’athérome, lestéa-  
tome, & le meliceris, c’est un tubercule rond qui ne  
décolore point la peau ; mais s’il naît de fluxion , il  
paroît rouge ; il est accompagné de douleurs & d’in-  
flammation, & cette inflammation affecte l’œil en en-  
tier. Il commence quelquefois par un écoulement de  
matiere par cet angle, & il ne fe reconnoît qu’à la rou-  
geur qu’il casse à l’œil. Alors si l’on appuie le doigt  
fur cet angle, il sort une matiere mêlée, dont une par-  
tie ressemble assez à du blanc d’œuf. Cette matiere  
ronge quelquefois l’os&fe décharge dans le nez qu’el-  
le infecte d’une grande puanteur. WISEMAN.

Si l’on ne s’y prend à tems, on guérit *Faegilops* difficile-  
ment , il est très-fâcheux lorfqu’il est profond ; mais  
le danger n’est jamais plus grand que quand il s’ouvre  
en dedans ; parce qu’alors il attaque & corrompt fou-  
vent les os adjacens.

Si la tumeur n’est point inflammatoire, comme le meli-  
ceris & l’athérome, la cure en est plus aiflée.

S’il devient chancreux, il est très-dangereux d’entrepren-  
dre de le guérir ; car les remedes qu’on apporte en ce  
cas , ne servent preEque jamais qu’à augmenter le ma!  
& à hâter la mort du malade. SENNERT.

Si l’sscere est accompagné de corrosion ; il tend à deve-  
nir chancreux ; & en ce cas la cure devient prefque  
impossible. VISEMAN.

L’indication sie prend pour la cure de Paegisops de la na-  
ture même de *Faegilops.* Il faut examiner s’il commen-  
ce avec inflammation, ou s’il y a amas de matiere qui  
coule par dessous les paupieres dans l’œil.

On en commence nécessairement la cure par la saignée,  
& par la purgation ; quant au reste, onfe conduit corn-  
me dans le traitement général des écrouelles , & on  
prefcrit dans *Faegilops* le même régime que dans ces  
dernieres maladies. Voyez *Struma.*

On applique extérieurement fur la partie affectée des ré-  
percussifs, comme les eaux de pourpier , de laitue ,  
de plantain, de prêle, de dulcamere , & le frai de *gre-  
nouilles ,* avec des blancs d’œufs & du bol d’Arménie.  
On fe sert de répercussifs pour prévenir la fluxion.  
Pour intercepter la matiere , on se servira de gomme,  
de mastic, de tacamahac, ou de l’emplâtre *contra rup-  
turam* , appliqué aux tempes & fur les parties adja-  
çentes.

393 Æ G I

Si la tumeur augmente avec tension & douleur ; il faut  
alors en tenter la résolution avec une décoction d’a- I  
luine, de fleurs de Pureau, de rue, de lentille & de fa-  
rine de vesse, foit dans du Vin, soit dans de l’eau. Si  
la tumeur tend à fuppuration, il saut en hâter la ma-  
turité aVec un cataplasine de racine de lis blancs, de  
mucilage defemences de guimauve, de graines de lin,  
de senugrec, de fleur de froment &de lard de cochon  
ou sain-doux. Lorsque la matiere fera bièn digérée,  
ouVrez-lui une sortie aVec le fcalpel ou le cautere. La  
seule précaution qu’il y ait à prendre dans cette opéra-  
tion, c’est que l’ouverture foit affez éloignée de l’an-  
gle des paupieres , pour qu’elles n’en foient pas par-  
tagées ; car si les paupieres étoient une fois divifées, il  
s’enfuiVroit une difformité incurable ; l’œil même se-  
roit fujet à la fluxion , & Il y àuroit danger qu’il ne  
pleurât perpétuellement. '

Les soins que l’opération demandera seront plus grands,  
si on ouVre la tumeur aVec le caustique. Quant à moi,  
je l’ouVre la plupart du tems par incision ; je la panfe  
aVec un bourdonner trempé dans l’huile rofat, & le  
jaune d’œuf, furquoi j’applique le cérat de Galien ou  
quelqu’autre de la même efpece , avec une compreffe  
trempée clans quelques-unes des eaux distillées dont  
j’ai parlé plus haut, pour tempérer la chaleur de la  
partie ; je la déterge enfuite avec du miel rofat, & du  
sirop de rosies, ou avec le détergent qui fuit.

Prenez *du miel commune deux onces,  
du verd-de-gris t une dragme s  
de l’esprit de vin, quatre onces.*

faites bouillir ce mélange, jufqu’à ce que le tout soit  
réduit aux deux tiers.

Voici maintenant comment je la dispose à cicatriser;

Prenez *des myrobolans jaunes s une dragme,*

*de P encens et de la myrrhe, de chacun deux scru-  
pules s*

*de tuthie , unserupule s  
de camphre, deux grains.*

Insusez-Ies dans de l’eatt tisse & dans du vin blanc, de  
chacun desquels vous aurez mis quatre onces.

Faites bouillir le tout jusqu’à ce qu’il soit réduit aux  
deux tiers, passez-en après pour votre usage.

Servez-vous ensuite d’onguent de tuthie & d’eau de chauit  
& achevez de cicatriser en en étuvàrtt fréquemment  
la partie.

Si l’ulcere est fistuleutf, il s’enfuivra une fistule lacry-  
male, WtsEMAN.

Voyez *Fistula lacrymalis.*

*lL’Ægilops* inflammatoire tendant plutot à suppuration  
qu’à réfolution, il faut le conduire à maturité le plus  
rapidement que faire fe pourra, de peur que par le dé-  
lai , il ne vienne à dégénérer en une fistule très-fâcheu-  
fe. Ce qu’il est à propos d’employer alors, ce font des  
cataplasines émolliens ou les emplâtres de diachylon,  
aVec les gommes. Mais aussi-tôt qu’on s’apperçoit que  
le pus est formé , il faut ouvrir immédiatement avec  
un fcalpel ou une lancette la partie Inférieure du tu-  
hercule , & après avoir fait fortir la matiere, il faut  
nettoyer l’abfcès avec l’huile des Philosophes , quel-  
qu’onguent détersif, ou de l'huile de rosies, avec un  
peu de myrrhe, d’ægyptiaque ou de précipité rouge, en-  
fuite traVailler à la guérifon de Pulcere avec quelque  
baume convenable. Mais si Passées perce de lui-mê-  
me, comme il arriVe quelquefois , & que l’ouverture  
Fût si petite que la matiere ne forte pas aisément; il  
aut 1 agrandir fur le champ avec un morceau d’é-  
pongc préparée, ou la racine de genciane, ou avec le  
scalpel, après quoi on le traitera comme nous aVons  
dit. SI llon s’apperçoit que l’os Eoit carié, il faudra le

Æ G I 394

panser avec de la charpie trempée dans de Pcssprit de  
vitriol ou de soufre. On peut substituer à cet esprit,  
la poudre ou l’essence d’euphorbe, & mettre sur l'ap-  
pareil une compresse trempée dans Peau de chaux, ou  
dans quelque liqueur rafraîchissante , jusqu’à ce que la  
carie soit emportée , & qu’on puisse traVailler à guérir  
la plaie. On peut quelquefois emporter la carie aVec  
la rugine. Mais le cautere actuel appliqué par une can-  
nule propre à cet effet, avance merveilleusement la  
cure. On emploiera enfuite les balsamiques pour dé-<  
terger & fermer l’ulcere. HhIsTER.

Une jeune Dame incommodée par des férosités acres, suc  
attaquée d’une inflammation accompagnée de tumeur  
au grand angle de l’œil. Elle aVoit été panfée par un  
ami dü Voisinage , jufqu’à ce que l'inflammation lui  
ferma la paupiere, & lsallarma par un grand écoule-  
ment de matiere féreufe. Ayant obfervlé que la tumeur  
aVoit parfaitement fuppuré, & m’appercevaût à tra\*  
vers l’épiderme que la matiere étoit prête à percer ; je  
l’ouvris avec la pointe d’une lancette , fans qu’il Vînt  
une goutte de fang. Mais la matiere sortit abondam-  
ment. Je pansai l’ulcere aVec un bourdofinet trempé  
dans un jaune d’œuf, avec un emplâtre du cérat de Ga-  
lien, & pardessus des linges trempés dans du vin rou-  
ge, arrêtant le tout avec un bandage convenable. Le  
lendemain je levai l’appareil, & je fomentai la plaie  
avec une décoction de feuilles de mauves, de violet-  
tes, debetoifle, defauge, & de roses rouges , dans du  
vin & de Peau, répétant le panfement comme ci-de-  
vant. Après quoi, je la faignài du bras. Au lever dû  
fecond appareil, je trouvai l’enflure de la paupiere re-  
lâchée, & l’inflammation extérieure mitigée ; mais  
l’œil même enflammé. Je fomentai & pansai l’abfcès  
avec un bourdortnet tresupé dans le sirop rofat, appli-  
quant dessus un plumasseau dloliguent de tuthie, avec  
une compresse sort douce , laissant à l'œil la faculté  
d’être rafraîchi par l’air & étuvé avec du lait. Mais  
pour réprimer & intercepter l'affiuence des humeurs ;  
je lui fis applique! des fronteaux. Je lui prescrivis des  
purgatifs doux & des décoctions traumatiques. Llori-  
fice de l’abfeès étoit tenu fuffifatnment ouvert pour  
que les matieres en pussent couler, & qu’il pût être  
pànfé commodément. Je fis appliquer à l’extérieur des  
médicamensdesséchans &raffraîchissans.J’ajoutai quel-  
ques gouttes de teinture de verd-de-gris au sircp, dans  
lequel je trempois mes botlrdonnets. Malgré tous mes  
efforts, la matiere s’étant ouvert un chemin dans l'œil,  
coüla d’un & d’autre côté excessivement pendant quel-  
que-tems. Là-dessus j’employai un bourdonnet trem-  
pédans le précipité. J’appliquai dessus un plumasseau,  
l’onguent de tuthie, & de Vigo, avec une compresse &  
un bandânge. Après avoir ainsi nettoyé l’ulcere , je le  
passai avec un bourdonnet trempé dans l’eau verte. II  
alla de jour en jour en diminuant & fe cicatrisa enfin.  
**WtSEMAN.**

Le bandage est le même que pour la fistule lacrymale.  
Voyez *Fas.dai*

ÆGIMIUS. C’est le premier Medecin qui ait écrit ex-1pressément fur le pouls, si nous en croyons Galien. Il  
étoit de Velie ou d’Elis. Noüs ne favons dans quel  
siecle il a vécu. Le Clerc croit qd'il a précédé Hyppo-  
crate. Pline fait mention d’un Ægimiüs qui fut rc-  
marquâhle par le grand âge auquel il poussa fa vie. Il  
vécut deux cens ans. Comme cet Auteur n’ajoute riett  
de plus, on ne sait si cet Ægimius est l'ancien Mede-  
cin dont il est question , ou quelqu’aütre perfonnage  
du même nom.

8on Traité sur le pouls étoit intitulé περὶ «αλμῶν, *des pal-  
pitations s* car c’étoit-là le terme dont on *fe siervoit*alors pour signifier ce que nous entendons aujourd’hui  
par le poule. Cela fait même une prenve pour SchuU  
ze , que l’Auteur de ce. Traité étoit très-ancien,  
puisqu’il existoit seins doute avant que les autres ter.,  
mes dont les Auteürs de Medecine fe fiont fiervispoup  
exprimer la même chofe , fussent inventes.

On tire une autre preuve ensevelir de 1 ancienneté d’Aih

*Jp's* Æ VT s.

gimius, du témoignage que Galien lui rend d’avoir  
été le premier qui ait traité du pouls *ex professe \* ce  
que Galien, ajoute-t son , n’auroit pu dire & n’auroit  
pas dit aflùremcnt, si Ægimius n’eût été antérieur à  
Hippocrate, ce dernier ayant fait mention du pouls  
dans *ses* Ecrits, & cela très-fréquemment.

Schulze est tombé dans une petite erreur, en disant que  
PÆgimius dont Pline parle *Hctb. VII. c.* 48. étoit de  
Velie; car cet Auteur fait mention de fon grand âge I  
sans dire un mot de son pays.

ÆGINETA ( Paulus. ) *Paul Eghnete* exerçoit la Me-  
decine dans le feptieme siecle, comme 11 paroît par le  
frontispice de la premiere édition de fes Ouvrages.

πάυλου πόνον με γνῶθι, τοῦ γῆς τὸ πλίον  
ΔιαδραμόνΙος , φύΰος έκ γῆς ἀιγίνης.

Voilà les Ouvrages de Paul -, né à Ægine, qui a par-  
couru la plus grande partie du monde.

Cette infcription contient la particularité de *sa* vie , la  
plus intéressante qui nous foit connue. Le lecteur  
louhaiteroit fans doute que nous entrassions dans quel-  
que détail dé ses voyages ; mais c’est un point fur le-  
quel nous ne sommes point en état de satisfaire facu-  
riosité. Nous fommes contraints de nous en tenir à ce  
qui concerne fes OuVrages.

On n’a que trop d’occasions de connoître & de fe con-  
vaincre tous les jours que le caprice a une grande part  
dans l’établissement des réputations même les plus  
brillantes. \*

Les Auteurs, non plus que les autres hommes, n’en font  
pas toujours partagés felon leur mérite. Paul Egine-  
teest, au fentiment du Docteur Freind , un de ces  
Ecrivains infortunés à qui l'on n’a point rendu justice.  
Il n’a point été estimé ce qu’il valoit; & on l'a mé-  
prifé long-tems fans l'avoir lu & parce qu’on ne le li-  
foit point. Quand on examine attentivement le travail  
de cet Auteur, on ne trouve point, ce que l'on ima-  
gine généralement, que ce ne fort qu’un copiste. On  
s’apperçoit qu’il avoit murement difcuté la pratique  
des Anciens, & qu’il étoit fondé en taisions dans ce  
qu’il en a admis & rejetté. Il n’est pas toujours de  
l’avis de Galien ; & il a dans plus d’une occasion le  
courage de rejetter les sentimens d’Hippocrate même.

Il fait mention dans fon sixieme Livre , où il traite *ex  
prosesse ,* des opérations chirurgicales , & que le Doc-  
teur Freind regarde comme le meilleur corps de Chi-  
rurgie que l’on eût avant le rétablissement des fcien-  
ces & des arts, il fait mention, dis-je, de plusieurs  
opérations & de plusieurs pratiques qui paroissent  
avoir été ignorées de fes prédécesseurs.

Il décrit avec beaucoup d’exactitude les différentes esc  
peces d’hernies ; & il expofe avec précision la maniere  
de faire l'incision dans le cas où l’intestin ne peut  
être replacé fans y avoir recours. Il n’est pas moins  
exact en parlant de l’ouverture des arteres derriere les  
oreilles par une incision transiverfale, & de l’applica-  
tion du cautere.

Le Docteur Freind n’a pas dédaigné de traduire ce qu’il  
a dit de la Bronchotomie ; c’est un morceau qu’on  
trouvera à l'Article *Bronchotomia.*

Scs Ouvrages font divifés en fept Livres , & ils ont été  
plusieurs fois imprimés en grec.

La premiere édition est celle d’Aldus, Elle fut faite en  
1528. Ils parurent pour la feconde fois à Bâle en 1558.  
chez André Cratander, par les foins de Jerôme Ge-  
musieus, qui fit quelques corrections dans le texte, &  
qui mit au bas quelques notes.

On en a trois traductions latines, l’une d’Albanus To-  
rinus , l’autre de Johannes Guniterius Andernacus, &  
la troisieme de Janus Cornarius, à qui nous avons  
encore l’obligation de plusieurs remarques importan-  
tes fur cet Auteur.

Les Arabes nomment ce Medecin *Bulos al Ægianithi.*

Herbclot dit qu’il Vécut fous l’Empereur Héraclius, &  
du tems que regnoit Omar , second Calife des Mu-

Æ G O 396

sulmans, qui mourut PAn de l’Hégire 23 , ou 645 de  
Jesus-Christ. Honani, fils d’Isaac , passe pour aVoir  
traduit en Arabe neuf LiVres de Paul Eginete. Je ne  
sai si l’exemplaire grec fur lequel le traducteur Arabe  
a traVaillé contenoit dcuxLÎVrcs de plus que nous n’a-  
vons , ou s’il n’y aVoit de différence que dans la dict-  
sion de l'ouVtage, & si les neuf LiVres d’Honani ne  
contiennent que les fept LiVres que nous possédons.  
L’opinion de Fabricius est que l'Arabe diVifa le sixie-  
me & le feptieme LiVres de Paul, qui scmt assez longs,  
chacun en deux.

Le mérite principal de cet Auteur est d’aVoir bien con-  
nu les maladies particulieres aux femmes. Il fut fur-  
nommé Paul *Alkavabeli, Obstetricius* , l'accoucheur,  
parce qu’il s’étoit fait une occupation d’instruire les  
sages-femmes de la maniere d’accoucher les femmes &  
de les traiter après llaccouclfement. FaBRICIUs, HER-  
**EELOT.**

Æ G L

ÆGLE’, Fille allégorique d’Efculape. Æglé signifie  
felon le Clerc , la lumiere du Soleil, en tant qu’elle  
purifie l’air.

ÆGLIA , ’Α-γλία ou ἀιγλίη, ou felon Gorræus & Castelli  
άιγις, aegis, ou άιγιἀς, *aegias.* Voyez *Ægides.*

*JF G O*

ÆGOCERAS , ’Αιγοκέρας , d *sé, bouc ,* & de κέρας, *corne»  
fœnu-grec.* Cette plante est ainsi appellée de la forme  
de fes cosses , qu’on imagina ressembler à des cornes  
de bouc. GORRÆUS.

ÆGOLETHRON , de ’a ξ, *bouc -> 8e* ά’ϊλείρος , *destruc-  
elon.* Tournefort a décrit fous le nom de *chamaerodo-  
dendros ponelca maxima, mespili folio , flore luteo*, une  
plante qu’il trouve en Asie , & qu’il croit être l’aegoso-  
*thron* de Pline.

Cette espece s’éleve quelquefois plus haut que la précé-  
dente, (M.Tournefort a déja parlé d’une qu’il dit s’é-  
leVer à la hauteur d’un homme, & avoir le tronc prese  
que aussi gros que la jambe , ) le tronc est accompagné  
de plusieurs tiges plus menues,dlVifées en branches iné-  
gales,foibles & cassantes, blanches en dedans, couvertes  
d’une écorce grisâtre & lisse, si ce n’est aux extrémi-  
tés où elles font Velues & garnies de bouquets de seuil-  
les assez femblables à celles du neflier des bois. Sès  
feuilles font longues de quatre pouces, fur un pouce  
& demi de largeur Vers le milieu , pointues par les  
deux bouts & surtout par celui d’embas, Verd - gai,  
légerement Velues, excepté sur les bords , où les poils  
forment comme une espece de fourcil. Leur côte est *as*fez forte & fe distribue en neryure fur toute la furface.  
Cette côte n’est que la fuite de la queue des feuilles,  
qui le plus fouVent n’a que trois ou quatre lignes de  
longueur, fur une ligne d’épaisseur. Les fleurs naissent  
dix-huit ou Vingt enfemble, ramassées en bouquets à  
l’extrémité des branches, foutenues par des pédieules  
d’un pouce de long, Velues & qui naissent des aisselles  
de petites feuilles membraneufes , blanchâtres, lon-  
gues de fept ou huit lignes, fur trois de large. Chaque  
fleur est un tuyau de deux lignes & demie de diametre,  
légerement cannelé. Velu, jaune tirant fur le Verdâtre.  
Il sléVafe au-delà d’un pouce d’étendue, & fe dÎVise  
en cinq quartiers, dont celui du milieu a plus d’un pou-  
ce de long, fur prefque autant de largeur, refleuri en  
arriere , ainsi que les autres, & terminé en arcade go-  
thique, jaune pâle, quoique doré Vers le milieu. Les au-  
tres quartiers font un peu plus étroits & plus courts,  
jaune pâle aussi. Cette fleur est percée en derriere, &  
s’articule vers le pistile, qui est pyramidal , cannelé,  
long de deux lignes, Verd, blanchâtre , légerement  
Velu, terminé par un filet courbe long de deux pou-  
ces, lequel finit par un bouton Verd pâle. Des enVÎ-  
rons du trou de la fleur fortent cinq étamines plus  
courtes que le pistile, inégales , courbes, chargées de  
Commets longs d’une ligne & demie, remplis de pouf-

*syeAf* Æ *G* O

siere jaunâtre. Les étamines font de même couleur, ve-  
lues des leur naissance jusques vers le milieu, & toutes  
les fleurs, ainsi que celles de l’espece précédente , siont  
penchées siur les côtés de même que celles de la fraxi-  
nelle. Le pistile devient dans la sitite un fruit d’envi-  
ron quinze lignes de long, du diametre de six ou sept  
lignes, releVé de cinq côtes, dur, brun & pointu. Il  
s’ouvre de la pointe à la bafe en fept ou huit parties ,  
creufées en goutiere, lesquelles assemblées avec le pi-  
vot cannelé , qui en occupe le milieu , forment autant  
de loges. M. de Tournesort n’en a jamais vu la graine  
mûre.

Les feuilles de cette plante font styptiques. L’odeur des  
fleurs approche de celle du cheVre-feuille, mais elle  
est plus forte & porte à la tête.

Cette fleur, continue M. de Tournesort, me parut si  
belle, que j’en sis un bouquet pour présenter à Numan  
Coprogli, Pacha de Candie préfentement, & Pacha  
d’Erzcron dans le tems que j’eus l’honneur de l.lac-  
compagner fur la mer noire ; mais je fus averti par  
fon Chaia que cette fleur excitoit des vapeurs & cau-  
foit des vertiges. La raillerie me parut assez plaisante,  
car le Pacha fe plaignoit de ces fortes d’incommodités.

Cependant le Chaia parloit sérieusement, & Ven oit d’ap-  
prendre par les gens du pays que cette fleur étoit nuisi-  
ble au ceryeau. Ces bonnes gens par une tradition fort  
ancienne, fondée apparemment fur plusieurs obsierva-  
tions, assurent aussi que le miel que les abeilles com-  
posient de ce qu’elles sticent de cette fleur , étourdit  
ceux qui en mangent & leur donne des nauflées.

Dioflcoride a parlé de ce miel à peu près dans les mêmes  
termes. Autour d’Heraclée du Pont, dit-Ü, en cer-  
tains tems de l’année, le miel rend Insensile ceux qui  
en mangent, & c’est stans doute par la Vertu des fleurs  
d’où il est tiré. Ils scient très-copieusement, mais on  
les soulage en leur donnant de la rue, des salines & de  
l’hydromel, à mesilre qu’ils Vomissent. Ce miel, ajou-  
te le même Auteur, est acre & fait éternuer. Il efface  
les touffeurs du VÎsagè, si on le broye aVec du *costus.*Mêlé aVec du fel ou de l’aloès, il dissipe les noirceurs  
que laissent lés meurtrissures. Si les chiens ou les co-  
chons aValent les excrémens des perfonnes qui ont  
mangé de ce miel, ils souffrent les mêmes accidens.

Cette plante & le *chamaerododendros Pontica> mamma ,  
folio laurocerafi, flore é ceruleo purpurascente,* croît aux  
environs d’Heraclée dans le Pont, qu’on appelle au-  
jourd’hui Penderactis ou Elegri, & naiffent en abon-  
dance tout le long des côtes & dans les bois, jusqu’au  
de-là de Trébifonde. La premiere espece passe aussi  
pour malfaisante. Les bestiaux n’en mangent que lorf-  
qu’ils ne trosrvent point de meilleure nourriture.

Pline a mieux debrouillé l’histoire de ces arbrisseaux que  
Diofcoride ni qu’Aristote, qui a eru que les abeilles  
amassaient ce miel fur le buis ; qu’iI rendoit insensés  
ceux qui en mangeoient & qui fe portoient bien aupa-  
raVant, & qu’au contraire il guérissait les infenfés.

Pline s’en explique de la sorte. Il est des années, dit-il,  
où le miel est fort dangereux autour d’Heraclée dtl  
Pont. Les Auteurs n’ont pas connu de quelles fleurs  
les abeilles le tiroient. Voici ce que nous en saVons. Il  
y a une plante dans ces quartiers appellée *Ægolethron ,*dont les fleurs dans les printems humides acquierent  
une qualité t ès-dangereufe,lorfqu’ellesfe flétrissent.Le  
miel que les abeilles en font est plus liquide qu’à l'or-  
dinaire, plus pesant & plus rouge. Il a une odeur étran-  
gere & proVoque à éternuer. Ceux qui en ont mangé  
fuent horriblement, fe couchent à terre & ne deman-  
dent que des rafraîchissemens. Il ajoute ensuite les mê-  
mes choses que DioEcoride, dont il semble qu’il ait  
traduit les paroles : mais outre le nom *d’aegolethron* qui  
neEe trouVe pas dans cet Auteur, Voici une excellente  
remarque qui appartient uniquement à Pline.

On trouVe, continue-t’iU fur les mêmes côtes du Pont,  
une autre forte de miel, qui est nommé *maenomenon ,*parce qu’il rend inEensés ceux qui en mangent. On croit  
que les abeilles l'amassent fur la fleur *rododendros* qui

Æ G O 3P8

s y trouVe communément parmi les forets; & les peu-  
ples de ce quartier là, quoiqu’ils payent aux Romains  
une partie de leur tribut en cire, fe gardent bien, de  
leur donner de leur miel. L’antidûte contre les mau-  
vais effets de ce miel est le même dans Pline que dans  
Dloscoride, & le premier ajoute que l’hydromel pré-  
paré avec ce miel est inconnu quand il est Vieux.

De-là M. de Tournesort détermine les noms de deux ese  
peces de *chamaerododendros.* La seconde, filmant les  
apparences, est *Faegolethron* de Pline; car la premiere  
qui a les fleurs purpurines , approche beaucoup plus du  
*rododendros* l’on peut la nommer *rododendros Pon-  
tica Plinij* , pour la distinguer du *rododendros* ordinale  
re , qui est notre laurier roste, connu par Pline flous le  
nom de *rhododaphne Sc nersam.* H est certain que le  
laurier-rose ne croît point fur les côtes du Pont-Euxin.  
Cette plante aime les pays chauds. On n’en Voit gueres  
passé les Dardanelles , mais elle est fort commune le  
long des ruiffeaux dans lesIflesde l’Archipel. Ainsi le  
*rododendros* du Pont ne siauroit être notre laurier-rose.  
Mais il est Vrai semblable que le *chamaerododendros* à  
fleur purpurine est le *rhododendros* de Pline.

Les citations de M. de Tournesort n’ayant pas toute  
l’exactitude possible, j’ai tâché de les rectifier.

Quand l’Armée des dix milles approcha de Trébssonde,  
il lui arrÎVaun accident fort étrange , & qui caufa une  
grande consternation, ainsi que le rapporte Xenophon,  
qui étoit un des principaux Chefs de ces troupes.  
Comme il y aVoit plusieurs ruches d’abeilles , dit-il,  
*Liv. IV.* de la retraite des dix milles, les Soldats n’en  
épargnerent pas le miel. Mais aussi-tot qu’ils en eurent  
mangé , il leur prit un deVoiement par haut & par bas ,  
fuÎVÎ de rêveries; de sorte que les moins malades resa  
fembloient à des ÎVrognes & les autres à des furieux ou  
à des moribons. On Voyoit la terre jonchée de corps  
comme après une bataille. Perfonne néantmoins n’en  
mourut, & le mal cessa le lendemain environ à l’heure  
qu’il avoit commencé; de forte que les Soldats Ee leve-  
rent le troisieme & le quatrieme jour, mais en l’état  
qu’on est après aVoir pris une forte medecine.

Diodore de Sicile rapporte le même fait aVec les mêmes  
circonstances. Il y a toute-apparence que le miel aVoit  
été tiré de quelqu’une de nos especes de *chamaerodo-  
dendros.* Tous les environs de Trébifonde en font  
pleins; & le Pere Lamberti Missionnaire Théatin ,  
conVÎent que le miel que les abeilles Pucent siir un  
certain arbrisseau de la Colchide ou Mengrelie, est  
dangereux & fait mourir. Il appelle cet arbriffeau *ole-  
androgiallos* c’est-à-dire, laurier-rofe jaune , qui fans  
contredit, ditM.de Tournesort, est notre *chamaero-  
dodendros Pontica , maxima -, mespili folio , flore luteo.*La fleur, dit-il, tient le milieu entre l’odeur du musc  
& celle de la cire jaune. Elle nous paroît assez sembla-  
ble à celle du chevre-feuille , mais incomparable-  
ment plus forte. *Mem. de l’Acad. Roy. des Sciences,*1704.

ÆGONYCHON, ’Αι,ώνυχον. Diofcoride dit, *Liv. III. c.*138. que c’est ainsi qu’on appelle quelquefois le li-  
*thospermus, le grémil.* Ce mot est dérivé de «<ξ, *bouc ,*& de ’ὸνυξ , *corne dtt pié.* Et on l’a donné au *grémil,* à  
caufe, dit Gorræus, de la dureté & de la folidité de fa  
semence.

ÆGOPROSOPON ou ÆGIDION. Voyez celui-ei.

Æ G Y

ÆGYPTIACUM UNGUENTUM. *Onguent Egyp-  
tien.* C’est une composition dont Mesiué passe pour  
l’inVenteur. Tous les Auteurs de Pharmacopée l’ont  
adoptée sians y faire aucun changement considérable.  
La Voici telle qu’elle fe trouve dans la Pharmacopée  
du Collége de Londres.

Prenez *cinq parties deverd-de-gris ou de rouille de cuivre  
réduite en poudre trèsumenue,  
quatre parties de miel,  
sept parties d’un vinaigre très-fort.*

*399 Æ G* Y

Faites bouillir ces ingrédiens ensemble, jufqu’à ce que  
le tout ait acquis une consistance moyenne & une cou-  
leur rouge-brune.

LleCume de cet onguent est ce qu’on appelle le miel d’E-  
gypte, *mel Ægypelacum.*

Les Compilateurs de la Pharmacopée d’Edimbourg pa-  
rOÎssent aVoir eu peur que la dose de Verd-de-gris ne  
fût trop forte. Pour Paffoiblir, ils ont augmenté celle  
du miel.

Prenez *du verd-de-gris réduit en poudre, cinq onces i  
quatorze onces de miel ,  
scpt onces de vinaigre :*

Faites bouillir le tout fur un feu modéré, jusqu’à ce qu’il  
ait acquis la consistance d’un onguent.

C’est un détergent admirable & fort recommandé par  
tous ceux qui ont traité des matieres chirurgicales ,  
pour emporter les excroissances fongueuses des ulceres.  
Mais je le crois trop corrosif, furtout celui de la Phar-  
macopée de Londres. On aura donc soin , lorsqu’on  
voudra s’en servir, dé Paffoiblir felon l’éxigence des  
cas. Dioscoride paroît aVoir mis Mesué fur la Voie de  
cette composition ; car il recommande le Verd-de-gris  
bouilli dans du miel, pour déterger les ulceres. On  
trouVe même dans *Aétius, Tretrab. IV. Serm.* 2. *c.* 3.  
un *onguent* dont la composition est presique la même  
que celle de *F onguent* de Mesi.ié. Voyez *Abscisses.*

Il sieroit assez difficile de rçndre raiEon de la dénomina-  
tion de cet *onguent.* Car il n’y a aucun des ingrédiens  
qui entrent dans sa composition qui ait quelque rapport  
aVec l’Egypte. Aétius fait mention d’un certain Egyp-  
tien qui se fervit aVec siaccès du Verd-de-gris dans la  
cure d’une eEpece de gale. Peut-être est-ce de-là que  
vient le nom *T onguent* Egyptien. Cependant il faut  
convenir que le médicament dans lequel le Verd-de-  
gris étoit un ingrédient essentiel & dont Aétius fait  
mention, *Tretrab. II. Serm.* 2. *c.* 68. étoit un emplâtre  
& non pas un *onguent.*

ÆGYPTION. ,Αιγύ'πίιο’.. Hippocrate parle de *Ϊ’Ægyption*en plus d’un endroit , comme d’un topique excellent  
dans les maladies de la matrice. Galien nous apprend  
que cette déncmination étoit commune à quatre cho-  
fes différentes ; par *Ægyption* on entendoit,

i°. L’Æjoypt*ium oleum.* ’Αιγύἀίιον ’ίλαιον , l’huile d’Egypte  
qu’on appelloit encore *Cidnum oleum.* On la tiroit,  
felon Diofcoride , des semences du *esm ,* c’est-à-dire ,  
du Ricin , ou du *Palma Christi.* Le même Auteur nous  
aVertit qu’elle n’entre point dans les remedes pour l’in-  
térieur, & qu’elle n’est bonne qu’en emplâtre ou dans  
la lampe. Nous lifons dans Aétius qu’on tiroit en  
Egypte l’huile du Ricin, dont nous aVons parlé , qu’on  
appelloit encore *Croton* , en en broyant la femence , en  
la pressant & en la faisant bouillir. Il en recommande  
llufage dans la lepre , dans les taches & les maladies  
de la peau , qu’elle dissipera , dit-il, si on le continue.

2°, *L’Ægyptium oleum album.* ΑἰγύἀΤιιν ελαιον λευκὸν. L’huile  
blanche d’Egypte. Elle se tiroit , felon Galien, du lis ,  
& on l’appelloit encore *Crirnnon* ou *Sustnon oleum.*C’est Vraisemblablement l’huile simple de lis dont il  
est fait mention dans Diofcoride.

3°. *L.Unguentum Ægyptium album.* Αἰγύυιιον μίρο,λευνὸ/.

L’onguent blanc Egyptien, qu’on appelloit encore *Men-  
desium jcrenomuron*,ou*sousinonmuron,* κρινόμνρον, σύσινον μύεον.  
C’est apparemment celui dont Diofcoride donne la  
composition sulcante.

Prenez *d’huile , neuflivres six onces,  
de calamus , quatre livres et un quart ,  
de myrrhe -> cinq onces.*

Délayez le tout enfemble aVec du vin dont l’odeur foit  
douce & faites-le bouillir.

Passez l’huile & faites-\*y infufer *trois livres et demie de  
cardamomes,* qui auront été broyés & macérés dans de  
l’eau de pluie.

Æ G Y [400]

ReVerfez-la pour la feconde sois. Laissez macérer les car-  
damomes & pressez-les. Prenez de Cette huile épaissie,  
trois lÎVres & demie, & mille lis ; arrachez les seuil-  
les de lis;mcttez-les dans un bassin large,mais peu pro-  
fond. Versez l’huile dessus , & remuez-les aVec les  
mains , que Vous Vous frotterez auparavant aVec du  
miel. Laissez-les repofcr dans cet état un jour & une  
nuit. Mettez enfuite le tout dans un tamis, & enlevez  
légerement l’huile qui nagera fur l’eau qui passera avec  
elle par le tamis ; car il n’en sera pas de Cette huile,  
ainsi que de l’huile de rose ; elle ne fe mêlera point  
aVec Peau. Si on les faifoit chauffer enfemble , elle  
fermenteroit & fe tourneroit. Il est bon que Vous fase  
siez passer cette huile, après que Vous l'aurez ramassée,  
dans plusieurs Vaisseaux sirottés de miel, jettant dessus  
auparaVant un peu de siel bien menu & enleVant aVec  
sioin toutes les impuretés que Vous y remarquerez. Re-  
mettez ensilite dans le bassin ce qui restera dans le ta-  
mis, & VerEez dessus une égale quantité d’huile impré-  
gnée d’aromates , comme ci-deVant , & ajoutez-y dix  
dragmes de cardamomes broyés. Après que Vous aurez  
bien remué le tout aVec Vos mains, Vous le laisserez  
repoEer un peu de tems ; Vous le presserez ensiiite, &  
Vous séparerez de la liqueur les impuretés qui s’y trou-  
Veront. Recommencez l’opération pour la troisieme  
fois , Versant de l'huile , ajoutant des cardamomes &  
du fel & remuant le tout aVec les mains que Vous frot-  
terez d’huile. Paflez le tout après cette troisieme opé-  
ration. La premiere *huile* qui Viendra fera la meilleure;  
la sceonde sera moins bonne & ainsi de siuite. Prenez  
derechef mille lis ; arrachez-en les feuilles ; traVaillez-  
les Comme ci deVant, & Versez dessus la premiere *huile*que Vous aurez tirée. Procédez enfuite comme VOus  
aVez Eait ci-dessus aVec les mille premiers lis, obEer-  
Vaut toujours d’ajouter des cardamomes, aVantque de  
mettre la composition dans le tamis. Cela fait, Versez  
la feconde huile , Verfez enfuite la troisieme ; recom-  
mençant toujours la même opération à chaque effusion.  
Plus promptement l’on macerera les lis fraîchement  
cueillis, plus l’onguent aura de forcé & d’efficacité.  
Lorfque Vous croirez aVoir suffisamment réitéré toute  
cette opération , ajoutez à chaque préparation foi-  
xante - douze dragmes de la meilleure myrrhe , dix  
dragmes de safran , foixante-quinze dragmes de canel-  
le ; il y en a qui mettent autant de fafran que de ca-  
nelle. Broyez le tout & mettez-le dans un bassin d’eau.  
Répandez dessus l'onguent que Vous avez fait. Enfuite  
rensermez-le dans de petits Vaisseaux secs,que Vous au-  
rez soin de Erotter auparaVant aVec de la gomme , de  
la myrrhe, du miel & du safran délayé dans de Peau.  
Recommencez la même chose pour le second & le troi-  
sieme *onguent.* Il y en a qui *se* contentent simplement  
de *i’onguent* Eait aVec de l’huile de noix , ou quelque  
autre huile & des lis.

Celui qu’on prépare en Phénicie & en Egypte paroît meil-  
leur que les autres. L’excellent est celui qui a l'odeur  
des lis.

Il échauffe, il adoucit , & résout les obstructions de la  
matrice ; il est bon dans les inflammations qui fluvien-  
nent à la même partie , & en général dans toutes les  
maladies des femmes. Il guérit la teigne & les gales  
de la tête ; il dissipe fort promptement la liVidité des  
blessiires & les noirceurs causées par les coups. Il rend  
ces endroits de la même couleur que le reste de la peau.  
Pris en potion , il purge la bile par bas , & proVoque  
les urines ; mais il est nuisible à l'estomac, & il donne  
des nausées. DIOSCORIDE. *L. I. c. 62.*

Paul Eginete déerit de la maniere fuÎVante, ce que l’on  
entend apparemment par *i’huiele* simple de lis.

*L.huile* de lis , dit-il, que d’autres appellent *oleum Susi-  
num ,* par la raifon peut-être que la premiere s’est faite  
à Sufe , est composée de deux onces de feuilles séchées  
de lis blancs , mises dans un Vaisseau de pinte rempli  
*d’hielle ,* exactement fermé , ensorte que rien ne puisse  
tranfpirer ; on l’exposera pendant trois jours au foleil ;  
on passera enfuite la liqueur , après quoi l’on ôtera les

Vieilles